STUDIA ARTISTARUM

Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales

21

Priscien
Transmission et refondation de la grammaire
De l'Antiquité aux Modernes

STUDIA ARTISTARUM

Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales

Sous la direction de

Olga WEIJERS
Constantijn Huygens Instituut
KNAW – La Haye

Louis HOLTZ
Institut de Recherche et d'Histoire des Textes
CNRS – Paris

STUDIA ARTISTARUM
Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales

21

PRISCIEN

TRANSMISSION ET REFONDATION DE LA GRAMMAIRE

DE L'ANTIQUITÉ AUX MODERNES

Marc Baratin
Bernard Colombat
Louis Holtz
éditeurs

Avec la collaboration éditoriale de
Christine Melin

(État des recherches à la suite du colloque international de Lyon,
ENS Lettres et Sciences Humaines, 10-14 octobre 2006)

BREPOLS

Comité éditorial

Anders AHLQVIST, Université de Galway
Wolfram AX, Université de Cologne
Carmen CODOÑER, Université de Salamanque
Alain DE LIBERA, Université de Genève
Mario DE NONNO, Université de Rome 3
Paolo DE PAOLIS, Université de Cassino
Marina PASSALACQUA, Université de Rome La Sapienza
Marcos MARTINHO, Université de São Paulo
Vladimir MAZHUGA, Institut d'Histoire de Saint-Pétersbourg
Irène ROSIER-CATACH, CNRS et École Pratique des Hautes Études

Typographie et mise en page

Christine MELIN
IRHT, Orléans

© 2009 BREPOLS PUBLISHERS nv, Turnhout
All rights reserved. No part of this publication may be reproduced,
stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means,
electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise,
without the prior permission of the publisher.

D/2009/0095/95
ISBN 978-2-503-53074-1
Printed in Belgium

Sommaire

Introduction IX

1. La position historique de Priscien 1

BALLAIRA Guglielmo, *Il Panegirico di Prisciano ad Anastasio* ... 3

BONNET Guillaume, *La géographie de Priscien* 19

2. La transmission des œuvres : problèmes codicologiques / éditions / histoire du texte 35

HOLTZ Louis, *L'émergence de l'œuvre grammaticale de Priscien et la chronologie de sa diffusion* 37

AHLQVIST Anders, *Deux poèmes vieil-irlandais du Codex 904 de St-Gall* 57

SZERWINIACK Olivier, *L'étude de Priscien par les Irlandais et les Anglo-Saxons durant le haut Moyen Âge* 65

ANTONETS Ekaterina, *Manuscripts of Priscian in libraries of Saint-Petersburg and Moscow* 77

3. L'*Ars Prisciani*, alias les *Institutions grammaticales* : sources et ruptures 83

3.1. LES SOURCES EN ARRIÈRE-PLAN : PHILOSOPHIE, LOGIQUE ET RHÉTORIQUE 83

EBBESEN Sten, *Priscian and the Philosophers* 85

LUHTALA Anneli, *Priscian's Philosophy* 109

GARCEA Alessandro, *Substance et accidents dans la grammaire de Priscien* 125

BARATIN Marc, *La classification stoïcienne des prédicats selon Priscien : un modèle de réinterprétation* 139

3.2. LE MODÈLE D'APOLLONIUS ET SES LIMITES 151

LALLOT Jean, *Entre Apollonius et Planude : Priscien passeur* 153

SCHMIDHAUSER Andreas, *Le* De pronomine *de Priscien et son modèle grec* 167

3.3. LA RELATION À LA TRADITION GRAMMATICALE ET LEXICOGRAPHIQUE ET SES AMBIGUÏTÉS 181

LOMANTO Valeria, *Le citazioni di Varrone in Prisciano* 183

BERTINI Ferruccio, *Riesame dei rapporti tra Prisciano e Nonio alla luce di nuove ricerche* 197

KELLER Madeleine, *Priscien (*GL *3, 70.4-71.6 ; 77.7-12) et Nonius Marcellus (livre 11)* 205

CRISTANTE Lucio, *Sulle fonti comuni delle* Artes grammaticae *di Marziano Capella e di Prisciano* 221

MALTBY Robert, *Priscian's etymologies : sources, function and theorical basis : « Graeci, quibus in omni doctrinae auctoribus utimur »* 239

4. L'*Ars Prisciani*, alias les *Institutions Grammaticales* : le contenu 247

4.1. LA COMPOSITION INTERNE DU *PRISCIANUS MAIOR* ET DU *PRISCIANUS MINOR*, ET LE RAPPORT DE L'UN À L'AUTRE 247

DE NONNO Mario, Ars Prisciani Caesariensis : *problemi di tipologia e di composizione* 249

4.2. QUELQUES POINTS ABORDÉS : PHONÉTIQUE, CATÉGORIES LINGUISTIQUES, SYNTAXE 279

BIVILLE Frédérique, *La « phonétique » de Priscien* 281

CONDUCHÉ Cécile, *La syllabe entre phonétique et morphologie* .. 299

CALBOLI Gualtiero, *Les modes chez Priscien (*GL *3, 235.16-267.5)* 315

FLOBERT Pierre, *Le chapitre de Priscien sur la voix et la diathèse (*GL *2, 373-404)* 331

SWIGGERS Pierre et WOUTERS Alfons, *L'analyse du pronom comme catégorie morpho-sémantique* 341

BARNES Jonathan, *Quelques remarques sur la caractérisation des connecteurs ches Priscien* 365
PUGLIARELLO Mariarosaria, *Prisciano e la lingua delle emozioni*.. 385

5. Les *scripta minora* ; le Ps.-Priscien (*De accentibus)* 393
MARTINHO Marcos, *À propos des différences entre les* Praeexercitamina *de Priscien et les* Progymnasmata *du Ps.-Hermogène* 395
PASSALACQUA Marina et GIAMMONA Claudio, *Lo pseudo-priscianeo* De accentibus *: testo e tradizione* 411

6. La réception 427
6.1. LES RELAIS ET LA PREMIÈRE RÉCEPTION 427
CINATO Franck, *Les gloses carolingiennes à l'*Ars Prisciani. *Méthode d'analyse* 429
GRONDEUX Anne, *Influences de Consentius et Priscien sur la lecture de Donat. L'exemple des* res proprie significatae *(VII^e-IX^e siècles)* 445
MUNZI Luigi, *Prisciano nell'Italia meridionale : la* Adbreviatio artis grammaticae *di Orso di Benevento* 463
GOULLET Monique, *Priscien dans la lettre d'Ermenrich d'Ellwangen à Grimald, abbé de Saint-Gall* 481

6.2. PRISCIEN DANS L'ENSEIGNEMENT DES ÉCOLES ET DES UNIVERSITÉS MÉDIÉVALES 487
ROSIER-CATACH Irène, *Les* glosulae super Priscianum *: sémantique et universaux* 489
BRUMBERG-CHAUMONT Julie, *La signification de la substance chez Priscien et Pierre Hélie* 503
BASSET Louis, *Priscien dans la grammaire grecque de Roger Bacon* 521
CODOÑER Carmen, Species nominum *en Prisciano y Juan de Balbi* 535
MARGUIN-HAMON Elsa, *La présence de Priscien dans les grammaires versifiées du premier XIII^e siècle* 557

6.3. PRISCIEN À LA RENAISSANCE ET À L'ÂGE CLASSIQUE 585
LARDET Pierre, *Priscien, le latin, le grec à la Renaissance : J.-C. Scaliger et son* De causis linguae latinae *(1540)* 587
FOURNIER Jean-Marie, RABY Valérie, *La sémantique du nom dans les grammaires françaises (XVIe-XVIIe siècles) : échos des réflexions priscianiennes* 613
COLOMBAT Bernard, *Priscien vu par les grammairiens de l'*Encyclopédie *: Du Marsais et Beauzée* 633

Conclusion 651
DE PAOLIS Paolo, *Per un catalogo delle opere e dei manoscritti grammaticali tardoantichi e altomedievali* 653

Abréviations 669

Bibliographie 673
Auteurs et textes anciens 675
Bibliographie secondaire 687

Index 731
Index des auteurs anciens 733
Index des auteurs modernes 741
Index des manuscrits 747
Index des passages de Priscien cités dans les *GL* 2 et 3 751
Index des concepts et des termes 763

Introduction

Priscien occupe une position singulière dans l'histoire de la grammaire occidentale. Personne n'a été autant que lui à la croisée de plusieurs domaines, trait d'union reliant des mondes distincts, truchement et médiation entre des univers différents du point de vue géographique, linguistique, chronologique, conceptuel.

Né selon toute vraisemblance à l'extrême ouest de l'Empire, en Maurétanie, il est allé s'installer à l'est, à Constantinople, mais ce passage, cette *transition* originelle, n'est pas l'abandon d'un état pour un autre. C'est déjà un assemblage, une construction : Priscien s'installe en terre hellénophone pour y enseigner le latin, et toute son œuvre est marquée par l'interférence de ces deux langues, par le double mouvement de ces cultures l'une vers l'autre : expliquer le latin à partir du grec, montrer à des Grecs les ressorts de la langue latine.

Chronologiquement, Priscien a vécu dans la seconde moitié du Ve siècle et la première du VIe siècle. À ce titre, il est un maillon entre l'Antiquité qui s'achève et le monde médiéval qui va naître : il représente l'un, il va être l'une des principales sources de connaissance de l'autre. Mais lui-même ne se perçoit nullement comme le conservateur d'un savoir qu'il faudrait préserver, comme le gardien d'un monde en voie de disparition, comme un « tardif » qui chercherait à sauver la lueur qui faiblit et risque de s'éteindre. Il affirme tout au contraire sa confiance dans l'innovation, dans la modernité, dans les *iuniores*, et par là dans l'avenir : *grammaticae artis auctores quanto sunt iuniores, tanto perspicaciores*, déclare-t-il dans l'introduction de son œuvre principale. Pour le prouver, il s'inspire d'un grammairien alexandrin à la doctrine particulièrement complexe, la plus élaborée sans doute de toute la grammaire grecque antique, Apollonios Dyscole, qui l'a précédé de plus de trois siècles. Conformément à cette logique de trait d'union et d'intégration qui détermine son œuvre, cette modernité à laquelle il fait appel est donc toute relative. Mais cette relativité prouve surtout la profondeur de champ qui est celle de Priscien et de son époque dans cette rétrospection sur l'histoire de la

grammatica ars. Pour présenter au VI^e^ siècle un grammairien alexandrin du II^e^ comme un *iunior*, un auteur *plus récent que les autres*, il faut une vision globale de la grammaire antique et de ses étapes.

Ce recours à Apollonios est ainsi à la fois un retour en arrière, mais dans la phase la plus récente de l'histoire de la grammaire grecque, et un bond en avant pour la grammaire latine, marqué par l'introduction de la *constructio*, calque de ce que son modèle grec appelle la *suntaxis*. Priscien ne rejette pas pour autant la tradition des grammairiens latins, mais il la combine aux apports issus d'Apollonios, et par là refonde la description grammaticale en créant un cadre d'ensemble original, un plan global nouveau, où toute une partie des analyses présentes dans la tradition latine, notamment les analyses phonétiques, voire phonologiques, et morphologiques, précèdent désormais la perspective combinatoire issue du traité qu'Apollonios a consacré à la *suntaxis*. Priscien emprunte, mais, en réorganisant et en reconstruisant ses emprunts, il innove.

Dans le domaine conceptuel, qu'est-ce à l'époque que la grammaire ? Une des pratiques qui constituent le socle de la culture antique, un code d'analyse de la langue qui sert de cadre à la lecture des textes littéraires et y donne accès. Priscien se place assurément dans cette perspective, mais il l'insère dans l'ensemble plus vaste de ce qu'on appellerait aujourd'hui les sciences du langage. Suffisamment informé de rhétorique pour traduire un traité attribué à Hermogène, il a eu en outre connaissance des leçons de philosophes ou de commentateurs néo-platoniciens : un arrière-plan philosophique affleure fréquemment dans ses analyses. Quelles que soient la pertinence et la valeur des références à ces disciplines, leur présence prouve à tout le moins un désir de mettre en perspective la réflexion grammaticale, d'articuler la grammaire aux autres points de vue sur le langage.

Homme de transfert et de transversalité, Romain d'Afrique qui a trouvé en terre grecque de quoi renouveler la description du latin, grammairien informé de philosophie et de rhétorique qui a cherché à nourrir sa discipline grâce à des points de vue empruntés à d'autres domaines du savoir, bon connaisseur de la tradition qui a pris appui sur elle pour faire œuvre d'innovation, Priscien a servi à ce titre de point de contact et de passeur de culture entre le monde antique et le monde byzantin et médiéval, voire l'âge classique, et jusqu'aux modernes, à titre de témoin.

Le destin extraordinaire de son œuvre n'était pourtant pas acquis d'avance dans cette Europe occidentale qui s'était tellement éloignée

du grec qu'elle l'avait en grande partie oublié. Les premiers développements de la grammaire médiévale se font sous l'égide de Donat, sans Priscien. Il faut la Renaissance carolingienne pour que cet auteur entre à part entière dans la tradition grammaticale, mais alors de quelle façon ! – pensons à la soixantaine de manuscrits écrits entre la fin du VIII^e^ siècle et le début du X^e^, sur les plus de huit cents qui nous sont parvenus au total, un record absolu dans la production grammaticale.

À partir de cette époque, la reconnaissance est évidente, massive, incontournable : Priscien donne à la seconde grammaire médiévale sa syntaxe, sous la forme des livres 17 et 18 de son *Ars*, connue aujourd'hui sous le nom d'*Institutions grammaticales*. Ces livres 17 et 18, qui vont être popularisés sous le nom de *Priscien mineur*, ne fournissent rien d'autre que les bases de la syntaxe moderne. De multiples exemples le montrent. Deux suffiront : la conception de la figure, non plus comme écart fautif ou excusé, mais comme rouage interne de l'explication syntaxique, donne naissance dans la grammaire médiévale aux *figures de construction*, qui sont elles-mêmes à l'origine de ce qu'on appelle aujourd'hui la syntaxe de l'accord ; de même, la notion de *transitio*, certes héritée de la *metabasis* d'Apollonius Dyscole, mais assimilée, digérée, étendue, transformée par Priscien, est la source et la véritable origine de la *transitivité* des grammairiens modernes.

L'influence de l'autre partie de l'*Ars* – ces livres 1 à 16 reconnus au Moyen Âge sous le nom de *Priscien majeur* – semble moins visible, mais n'en est pas moins réelle. Ces livres vont servir de réservoir inépuisable et durable de données sur la langue latine, réservoir précieux pour les latinistes, et exploité jusque dans le cadre de la grammaire comparée : le nom de Priscien apparaît encore dans le *Mémoire* de Saussure *sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. Ces livres vont même conditionner la forme de transmission du savoir grammatical : pour pallier la difficulté pédagogique présentée par la masse des observations qui s'y trouvent, les médiévaux ont trouvé comme solution la grammaire en règles versifiées, censées organiser grâce à des repères mnémoniques, voire mnémotechniques, la prétendue « confusion » de la prose priscianienne. Ces grammaires en vers, *Doctrinal* ou *Grécisme*, devenues des « best-sellers » de la production grammaticale, auront la vie longue puisque, au-delà des dizaines de manuscrits, elles apparaissent encore comme incunables au début de l'imprimerie. Et quand au XVII^e^ siècle on renoncera à apprendre le latin en latin, on traduira ces vers latins en vers français, avec toujours pour objectif de

faire assimiler sans peine les observations morphologiques léguées par Priscien.

Malgré l'importance de cet auteur dans la culture occidentale, il n'existe à l'heure actuelle aucune traduction de l'*Ars Prisciani* dans une langue moderne, quelle qu'elle soit, et il n'en a jamais existé jusqu'à présent. On peut sans doute le comprendre pour les périodes précédentes : ceux qui s'intéressaient à un auteur comme celui-ci étaient en principe à même de le lire dans le texte original. Aujourd'hui cependant, cette absence de traduction prive toutes sortes de spécialistes de l'accès à ce maillon essentiel de l'histoire de la description linguistique en Occident. Cette difficulté d'accès est encore renforcée du fait que le rapport à ce texte n'est plus le même qu'il y a un siècle ou même seulement quelques décennies. Ce qu'on cherchait alors en effet chez Priscien, c'était le témoignage d'un auteur riche en citations et en formes rares. Ce type de recherche ne nécessitait qu'une lecture superficielle du texte – que permettaient les connaissances usuelles de la langue latine à ce moment-là. L'intérêt pour Priscien est aujourd'hui infiniment plus varié, et se porte sur le détail de ses analyses, et par là sur des points de doctrine qui demandent une lecture précise et fine du texte, ce qui rend d'autant plus sensible l'absence de toute traduction.

Pour combler ce manque, nous avons constitué en 2002 un groupe de traduction, dénommé *Ars grammatica*, qui réunit une douzaine de spécialistes. Leurs points de vue distincts et complémentaires couvrent sous ses différents aspects l'histoire des théories linguistiques dans l'Antiquité classique et leur transmission à l'époque médiévale et humaniste, ainsi que l'histoire de la tradition manuscrite, et la linguistique latine proprement dite [1]. La diversité de ces points de vue est nécessaire pour aborder un texte qui, à l'usage, se révèle d'une redoutable subtilité. Ce groupe s'est fixé comme objectif la traduction de l'*Ars Prisciani*. Ses premiers travaux ont porté sur la traduction commentée du livre 15, *De aduerbio*, parue en 2005 dans la revue *Histoire Epistémologie Langage* (*XXVII, 2*), puis sur celle des livres 14 et 16 (*De praepositione* et *De coniunctione*), à paraître. Après cette première phase, qui nous a permis de mesurer les difficultés de l'entreprise, nous sommes passés à la traduction du livre 17, le premier des deux livres *De constructione*, à coup sûr le plus complexe sur le

1. Le groupe *Ars grammatica* est constitué de Marc Baratin, Frédérique Biville, Guillaume Bonnet, Franck Cinato, Bernard Colombat, Cécile Conduché, Alessandro Garcea, Louis Holtz, Madeleine Keller, Diane Marchand, Catherine Sensal, Séverine Touchard-Issaev.

plan doctrinal. Quand le présent volume paraîtra, nous aurons terminé cette traduction du livre 17, dont la parution est prévue aux éditions Vrin en 2010. La publication des livres 14, 15 et 16 suivra chez le même éditeur, sous le titre *Les invariables de Priscien*, tandis que nous nous consacrerons au livre 18.

Pour qui entreprend la traduction de ces textes, les problèmes sont multiples. Problèmes d'édition : celle de Martin Hertz, aux tomes 2 et 3 des *Grammatici latini*, remonte aux années 1855-1859, et s'il s'agit d'un travail critique solide et fiable, certaines insuffisances, notamment dans le choix des manuscrits, accentuent parfois les interrogations suscitées par les passages les plus difficiles, et certains choix éditoriaux sont insatisfaisants, comme la présentation des exemples extraits d'œuvres en vers, parsemés de *cruces* par Martin Hertz. Problèmes de fond : la doctrine de Priscien est souvent difficile à suivre dans le détail, voire à reconstituer quand son exposition est trop allusive, et la juste appréciation des sources est problématique, parce qu'elles sont multiples et hétérogènes, et que leur traitement est extrêmement variable, depuis l'emprunt ou le calque jusqu'à la transformation complète. Problèmes de traduction enfin, par exemple parce que celle-ci est confrontée à la question de la postérité des termes et des concepts utilisés par Priscien, et que le Moyen Âge et la Renaissance ont souvent repris et adaptés : faut-il adopter une terminologie actuelle, pour rendre la doctrine exposée par Priscien immédiatement saisissable, ou conserver les termes que les premiers grammairiens français lui ont empruntés, pour rendre compte d'une tradition séculaire qui vient du texte même qu'il s'agit de traduire ?

Confrontés à ces problèmes, nous nous sommes interrogés sur l'état des recherches en cours. Dans l'Union Européenne, en Amérique, en Russie, plusieurs chercheurs travaillaient sur tel ou tel aspect de ces questions, mais sans que leur dénominateur commun, Priscien lui-même, constituât un lien, une articulation, l'occasion d'un dialogue au-delà des frontières nationales de chacun ou de ses relations personnelles. En somme, il n'existait pas de point de vue d'ensemble. Nous avons voulu rompre cet isolement en réunissant les spécialistes qui pouvaient contribuer à une mise au point globale. Cinquante ont répondu à notre appel, soit presque tous ceux auxquels nous avions songé. Le colloque Priscien, le premier qui ait jamais été consacré à cet auteur, a eu lieu du 10 au 14 octobre 2006 à l'École normale supérieure Lettres et Sciences Humaines de Lyon.

Comprenant une majorité d'étrangers, ce colloque a confirmé l'importance croissante des études consacrées à Priscien dans

différents domaines, de la codicologie à la linguistique et à l'histoire des idées. Il a également permis de mesurer les débats auxquels donne lieu l'examen de sa doctrine dans ses relations avec l'arrière-plan philosophique, et le mouvement de réévaluation qui se développe sur ce terrain. Le temps s'éloigne où Priscien était considéré comme un simple témoin. L'ampleur et l'intérêt de son travail d'assimilation et de reconstruction des doctrines reçues de ses prédécesseurs sont de mieux en mieux aperçus et pris en compte, et donnent d'autant plus de consistance et de poids au rôle qu'il a joué ensuite dans la transmission de la grammaire au Moyen Âge et à la Renaissance.

À l'issue de ce colloque, la décision a été prise de faire un volume qui rende compte de cette confrontation de points de vue, qui fasse le point sur l'état des connaissances et des recherches concernant Priscien, mais qui dépasse le cadre d'un volume d'*Actes* : il ne s'agissait pas de constater pieusement qu'un colloque avait eu lieu, mais d'ouvrir les perspectives sur les travaux futurs, de prendre date en offrant un ouvrage de référence à ceux qui demain s'en serviront pour approfondir les recherches sur cet auteur. Nous avons donc dès l'abord cherché à élargir le cadre des intervenants au-delà des participants du colloque lui-même, pour intégrer des points de vue qui n'y étaient pas représentés.

Le but et l'ambition de cet ouvrage sont ainsi à la fois de faire le point sur l'état des recherches actuelles, de croiser les points de vue, voire de les confronter, et d'ouvrir de nouvelles perspectives.

Les articles sont répartis en six chapitres. Le premier permet tout d'abord de préciser la situation de Priscien dans son temps, décrite par Guglielmo BALLAIRA grâce aux indications fournies par le *Panégyrique à Anastase*, où Priscien fait lui-même référence à l'actualité historique de son époque. Guillaume BONNET s'appuie de son côté sur les noms de lieu cités comme exemples pour dresser la géographie du grammairien de Constantinople.

Le deuxième chapitre porte sur l'histoire du texte. Louis HOLTZ en décrit l'émergence et retrace la chronologie de sa diffusion. Dans le domaine insulaire, Anders AHLQVIST évoque sa présence à travers deux poèmes vieil-irlandais du Codex 904 de Saint-Gall, et Olivier SZERWINIACK en examine l'étude par les Irlandais et les Anglo-Saxons durant le haut Moyen Âge. Ekaterina ANTONETS prend enfin pour exemple les deux collections de Saint-Pétersbourg et de Moscou pour faire l'état des manuscrits de Priscien qui s'y trouvent.

Vient dans un troisième chapitre la question des sources de l'*Ars Prisciani*. Cette question comporte plusieurs facettes. La première est l'arrière-plan philosophique. Dans une perspective globale, Sten EBBESEN fait le tableau des points de contact possibles de l'œuvre de Priscien avec l'enseignement philosophique de son temps, et Anneli LUHTALA s'interroge sur les antécédents philosophiques dont procède une hiérarchie des parties du discours fondée sur le degré de référentialité de chacune. Sur des points plus particuliers, Alessandro GARCEA présente la place et le rôle des concepts de substance et d'accidents dans l'*Ars Prisiciani*, tandis que Marc BARATIN montre, à travers l'interprétation de la classification stoïcienne des prédicats proposée par Priscien, comment celui-ci pouvait reconstruire les théories philosophiques qui étaient exploitées dans le domaine grammatical. Apollonios Dyscole constitue une autre facette de ces sources : se plaçant dans une diachronie longue, qui s'étend jusqu'à Planude, Jean LALLOT analyse l'attention avec laquelle le grammairien de Constantinople a lu et à l'occasion modifié son modèle grec, et Andreas SCHMIDHAUSER considère quant à lui un texte particulier de l'*Ars Prisciani*, le *De pronomine*, pour en dégager le rapport précis au texte correspondant du grammairien grec. La dernière facette enfin de cette étude des sources porte sur la place et l'importance de la tradition grammaticale et lexicographique, notamment latine. Valeria LOMANTO s'intéresse aux citations de Varron dans l'œuvre de Priscien, Ferruccio BERTINI réexamine ses relations avec Nonius à la lumière des recherches récentes, et Madeleine KELLER étudie le rôle joué par Nonius dans deux passages particuliers du *De adverbio*, cependant que Lucio CRISTANTE compare les *Artes* de Martianus Capella et de Priscien pour déterminer leurs sources communes. Achevant cette série, Robert MALTBY aborde ce problème des sources sous l'angle d'une question particulière, celle des étymologies.

Le quatrième chapitre a pour objet l'organisation et les caractéristiques du contenu de l'*Ars Prisciani*. Mario DE NONNO en analyse d'abord la composition interne, avec les problèmes typologiques que cette œuvre pose. Viennent ensuite quelques aspects saillants de la doctrine. Fédérique BIVILLE dresse le tableau de la phonétique, Cécile CONDUCHÉ examine le statut et le traitement de la syllabe, entre phonétique et morphologie, et Gualtiero CALBOLI envisage la présentation des modes, en la replaçant dans une perspective historique, cependant que le chapitre qui porte sur la voix et la diathèse est étudié par Pierre FLOBERT. Deux parties du discours particulières sont ensuite disséquées : le pronom, comme catégorie morpho-sémantique, par

Pierre SWIGGERS et Alfons WOUTERS ; les connecteurs et leurs diverses caractérisations par Jonathan BARNES. Enfin Mariarosaria PUGLIARELLO expose le statut qui est réservé aux interjections.

Un cinquième chapitre est ensuite consacré aux autres œuvres. Marcos MARTINHO s'attache au détail des procédés de traduction des *Progymnasmata* du Ps.-Hermogène dans les *Praeexercitamina*. Marina PASSALACQUA et Claudio GIAMMONA font l'historique du texte et de la tradition manuscrite de l'apocryphe *De accentibus*.

Enfin le sixième et dernier chapitre porte sur la réception et ses multiples aspects, présentés d'un point de vue chronologique. Franck CINATO propose d'abord une méthode d'analyse des gloses carolingiennes à l'*Ars Prisciani*, et Anne GRONDEUX étudie de son côté, du VII^e^ au IX^e^ siècle, l'influence de Consentius et de Priscien sur la lecture de Donat, à travers l'exemple des *res proprie significatae* ; puis Luigi MUNZI analyse la présence du grammairien de Constantinople dans l'Italie méridionale par le biais de l'*Adbreviatio artis grammaticae* d'Ursus de Bénévent, tandis que Monique GOULLET en examine l'utilisation par Ermenrich d'Ellwangen dans la lettre à Grimald, abbé de Saint-Gall. À cette première réception succède l'enseignement des écoles et des universités médiévales. Irène ROSIER-CATACH aborde ainsi la question de la sémantique et des universaux dans les *glosulae super Priscianum*, et Julie BRUMBERG-CHAUMONT compare la signification de la substance dans l'*Ars Prisciani* et chez Pierre Hélie. La grammaire grecque elle-même de Roger Bacon subit l'influence du grammairien de Constantinople, comme le montre Louis BASSET, cependant que Carmen CODOÑER se livre à une analyse comparée des *species nominum* chez Priscien et dans le *Catholicon* de Giovanni Balbi. Quant à Elsa MARGUIN-HAMON, c'est aux grammaires versifiées du premier XIII^e^ siècle qu'elle dédie son étude. Enfin trois articles portent sur la Renaissance et l'Âge classique. Pierre LARDET consacre le sien à la présence de Priscien et au rôle du latin et du grec dans le *De causis linguae latinae* de Jules-César Scaliger. Jean-Marie FOURNIER et Valérie RABY analysent l'influence de l'*Ars Prisciani* sur la constitution de la sémantique du nom dans les grammaires françaises des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Bernard COLOMBAT enfin étudie la représentation que se font les deux grammairiens de l'*Encyclopédie,* Du Marsais et Beauzée, de l'œuvre de leur illustre prédécesseur.

En guise de conclusion, Paolo DE PAOLIS ouvre la perspective du catalogue à venir où devrait s'insérer la description des manuscrits de Priscien.

Une liste d'abréviations, une bibliographie (sources et bibliographie secondaire) et des index (auteurs anciens, auteurs modernes, manuscrits, passages de Priscien cités, concepts et termes) complètent cet ensemble d'articles et en facilitent le maniement.

État de la recherche en cours sur Priscien, ce volume indique aussi, en creux, ce qui lui manque : les travaux qui restent à faire, les pistes à explorer, les orientations à découvrir.

Les lacunes les plus évidentes concernent l'édition des textes de Priscien, en particulier bien sûr l'édition de l'*Ars Priciani*, et tout ce qui mènera à l'élaboration d'un stemma et au choix d'un ensemble pertinent de manuscrits pour l'apparat. Dans ce domaine, Mario De Nonno et Michela Rosellini dirigent, dans les universités romaines *Roma Tre* et *La Sapienza*, des travaux sur la tradition manuscrite et le texte de l'*Ars*, cependant qu'on attend l'édition du *Panégyrique* que prépare Guglielmo Ballaira, et celle de l'apocryphe *De accentibus* par Claudio Giammona.

Par ailleurs, l'analyse des sources et de leur utilisation est loin d'être achevée : il n'y a pas encore d'évaluation synthétique du rapport de Priscien à la tradition artigraphique latine, et des travaux récents, encore à paraître, montrent que des traités de rhétorique lui ont également servi de source, pour la présentation des *figures* – présentation nouvelle et originale par rapport à la tradition latine des *uitia uirtutesque orationis*, mais aussi par rapport à Apollonios. La part de ces emprunts à des disciplines non grammaticales reste à préciser, et il faudrait faire le point sur les différents textes ou types de textes sur lesquels Priscien a pris appui au-delà des *Artes* de la tradition latine et des œuvres d'Apollonios.

La doctrine grammaticale elle-même appelle de nombreuses clarifications, dont seules quelques-unes sont en cours, notamment à Leuven, où les travaux exposés dans le présent volume à propos du pronom sont poursuivis pour le participe, sous l'égide de Pierre Swiggers et d'Alfons Wouters. Dans le même registre, le traitement des exemples et des citations dans l'*Ars Prisciani* offre encore de larges champs d'étude, et à travers eux la conception que Priscien pouvait avoir de la langue dans son développement diachronique. De même encore, nous aurions souhaité que les conceptions métriques de Priscien pussent être présentées ici, dans l'esprit des travaux menés en Espagne sur les métriciens latins.

L'influence enfin que Priscien a exercée sur l'histoire ultérieure de la grammaire pourrait sembler, au vu de l'importance du sixième

chapitre du présent volume, le domaine le plus étudié aujourd'hui, mais la quantité des documents concernés et la complexité de certains problèmes laissent encore place à de nombreux travaux, tant pour délimiter la présence explicite de ses théories chez ses successeurs, que pour préciser, au-delà de la lettre de tel ou tel point de doctrine, le poids de son influence sur la manière même d'envisager l'analyse de la langue.

Il faudra encore du temps pour que la linguistique occidentale perçoive la dette qu'elle a à l'égard d'un « linguiste » – osons ce terme, plus approprié selon nous que celui de « grammairien » – qui a légué à l'Occident, par-delà l'étude précise d'une langue, une analyse constamment contrastive et singulièrement fine de deux langues, voire une réflexion sur le langage en général.

Le champ des travaux à mener encore est ainsi largement ouvert. Puisse l'ensemble des contributions présentes dans ce volume en constituer le point de départ.

Le colloque Priscien a été initié par le GDR 2643 *Ars scribendi*, en partenariat avec l'École normale supérieure (ENS) Lettres & Sciences Humaines de Lyon. Il était placé sous le patronage de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage (SHESL) et a reçu le soutien et la participation des organismes suivants :

UMR 7597 Histoire des théories linguistiques (CNRS / Paris VII)
UMR 8163 Savoirs, textes, langage (CNRS / Lille III)
EA 1865 Mémoire, discours, images (CNRS / Université de Dijon)
EA 664 Centre d'Études et de Recherche sur l'Occident Romain (Ceror) (CNRS / Lyon III)
JE 2409 Romanitas (CNRS / Lyon II)
Universités de Paris Diderot, Lyon II et Lyon III
Institut de recherche et d'histoire des textes (IRHT)

Nous exprimons nos remerciements aux collègues qui ont participé à l'organisation du colloque, Frédérique Biville, Professeur à l'université Louis Lumière-Lyon II et Guillaume Bonnet, Professeur à l'université de Bourgogne, ainsi qu'à Marie-Josette Perrat, responsable des fonds patrimoniaux à la Bibliothèque interuniversitaire de lettres et sciences humaines de Lyon, et, pour la partie administrative, à Sophie Hénon de l'UMR 7597 et à Lydie Kowet de l'ENS Lettres & Sciences Humaines de Lyon.

Nous remercions enfin Stella Querol qui a assisté Christine Melin dans le travail de relecture et de mise en page de ce volume.

Priscien écrivant sous la dictée de la grammaire
Fresque des arts libéraux (fin du XV^e siècle), cathédrale du Puy-en-Velay
(photo Yves Colombat – affiche Antonello Marvulli, SCAM, ENS LSH, 2006)

Transcription du phylactère
Quicquid agant artes, ego / semper praedico partes
[Quoi que traitent les autres arts, c'est toujours moi qui commence,
en présentant les mots]

Il *Panegirico* di Prisciano ad Anastasio

Guglielmo Ballaira
Università di Torino

Il *Panegirico* pronunciato da Prisciano in onore dell'imperatore Anastasio I (491-518 p. C.) consta di 312 esametri (*Laudes*), preceduti da 22 trimetri giambici (*Praefatio*). Ci è trasmesso sotto il titolo *De laude Anastasii imperatoris* da due soli codici membranacei, di solito indicati dagli studiosi del carme priscianeo con le sigle **A** e **B** [1].

Il codice **A**, conservato a Napoli nella Biblioteca Nazionale, con la segnatura lat. 2 (già *Vindob*. 16), proviene dal monastero di S. Colombano di Bobbio ed è famoso per il suo ricco contenuto di opere patristiche e grammaticali, in parte scritte su fogli sui quali erano stati vergati in precedenza testi classici, biblici e apocrifi. In **A** i fol. 50-52va conservano per intero il *Panegirico* di Prisciano. Essi vennero scritti a Bobbio, in minuscola irlandese, alla fine del VII o agli inizi dell'VIII secolo, essendo stata erasa la precedente scrittura semionciale del secolo VI.

Il codice **B**, Bern, Burgerbibliothek, 363, venne scritto probabilmente nel secondo terzo o alla fine del secolo IX, forse a San Gallo o a Strasburgo oppure a Milano o comunque nell'Italia del Nord. Anch'esso, come la parte di **A** che ci tramanda Prisciano, è vergato in minuscola irlandese, sebbene la scrittura appaia influenzata dallo sviluppo della carolina. In **B** al fol. 195 sono trascritti i 22 trimetri giambici della *Praefatio* e i soli primi 44 esametri delle *Laudes* con omissione del v. 43.

Agli esametri delle *Laudes* Prisciano premette una prefazione in trimetri giambici. Di solito nei secoli IV, V e VI p. C. un poema esametrico in lingua greca era preceduto da un proemio in trimetri giambici, mentre se era in lingua latina aveva una premessa in distici

1. In Ballaira, 1982, p. 203-213, descrivo **A**, in specie i fol. 42*-75v, e **B**, per intero, con bibl. Per notizie dettagliate su **A** e **B**, con ampia bibl., e per una rassegna delle edizioni del *Panegirico* di Prisciano rinvio a Ballaira, 2000, p. 5-12.

elegiaci, come si vede, ad esempio, nelle prefazioni dei panegirici di Claudiano e di Sidonio. L'uso atipico del metro giambico nella *Praefatio*, che in tal modo assume un tono meno formale e più discorsivo, rivela l'influenza dell'ambiente greco in cui Prisciano opera [2]. Subito dopo Virgilio, l'autore che Prisciano cita con maggior frequenza nelle opere grammaticali è Terenzio, a cui dedica anche il trattato *De metris fabularum Terentii* (*GL* 3, 418.1-429.10). Nei 22 versi della *Praefatio* Prisciano può aver scelto il trimetro giambico al posto del distico elegiaco anche, io credo, per ricollegarsi ai prologhi in senari giambici delle commedie terenziane, caratterizzati, come è noto, dalle personali prese di posizione dell'autore. Come fa Terenzio nei prologhi delle commedie, così Prisciano nella *Praefatio* chiarisce i suoi rapporti con i modelli poetici da cui non solo dipende, ma anche si differenzia. Prisciano dichiara infatti che non esalterà, con empia menzogna, l'imperatore come un dio, secondo la tradizione che risale ai *summi poetae* (*praef.* 1) da lui imitati [3].

Dopo la prefazione ha inizio il vero e proprio elogio, reso solenne dalla poesia esametrica e dal linguaggio elevato dell'epica. Prisciano non è poeta per vocazione : scrivere versi di solida fattura è per lui un esercizio scolastico, in cui può mettere a frutto la profonda conoscenza dei poeti, soprattutto, ma anche dei prosatori [4] latini acquisita attraverso tanti anni di insegnamento e di studio. Nei 311 esametri [numerati 312 ; ma il v. 216, che ripete per sbaglio il v. 207, è da espungersi] delle *Laudes,* molto regolari e uniformi – sempre ricorre il dattilo in quinta sede e quasi sempre la cesura semiquinaria, da sola o più spesso accompagnata da altre cesure –, troviamo espressioni così frequenti nella poesia epica che ai tempi di Prisciano non potevano neppure più essere avvertite come derivate da questo o da quel poeta in particolare. Si considerino, per fare solo alcuni esempi, le diffusissime clausole *lumine solis* (v. 3) e *noctesque diesque* (v. 247), entrambe di origine enniana [5], *stirpe creat(us)* (v. 10) e *pectore toto* (v. 191), che troviamo

2. Cf. Viljamaa, 1968, p. 95 ; Cameron, 1970, p. 120 ; Coyne, 1991, p. 63. Tutti e tre ignorano il lavoro, ancora molto utile, di Meyer, 1884, p. 1081-1082, dove si dimostra che Prisciano imita nella *Praefatio* i trimetri dei comici greci del suo tempo, discostandosi dai senari dei poeti latini sia arcaici sia tardi.
3. Cf. in specie Verg., *georg.* 1, 24-42 ; Lucan., 1, 33-66 ; Ov., *met.* 15, 832-870 ; Stat., *Theb.* 1, 17-31 ; *silv.* 4, 1, 1-4. Una trattazione dell'argomento è in Ballaira, 1994, p. 287-288.
4. Ad esempio, la « iunctura » *prudentia mira* (Prisc., *Anast.* 138) manca altrove in poesia e si trova in prosa solo in Cic., *Verr.* II 1, 115 *mirum est hominis ingenium, mira prudentia*, passo ben noto a Prisciano, che ne riporta ampiamente il contesto in *GL* 3, 261.16-21.
5. Rispettivamente *ann.* 265 e 336 Skutsch = 283 e 334 V².

per la prima volta rispettivamente in Lucrezio e in Virgilio [6]. Altre volte invece l'imitazione è voluta : secondo la prassi dell'*aemulatio,* tipica della poesia latina, Prisciano rielabora versi di poeti precedenti. Si pensi alla similitudine del leone (v. 67-79) [7] : il grammatico vuole qui dimostrare la sua bravura, rimaneggiando i numerosi passi dei poeti epici latini, a lui ben noti, nei quali si esprime il medesimo paragone.

Tu Virgili doces, ego Priscianus doceor (*GL* 3, 166.25) scrive il grammatico per spiegare l'uso dei pronomi personali. Al di là della sua funzione scolastica l'esempio rivela quanto Prisciano stimi Virgilio, il poeta che cita più di ogni altro nelle opere grammaticali. Anche nel *Panegirico* il poeta più imitato è Virgilio. Frequentissime anche le imitazioni di Lucano. Questo si spiega facilmente, perché una ricca materia a cui attingere, per scrivere versi di sicuro effetto in quelle ampie parti del carme in cui si rievoca diffusamente la lotta contro gli Isauri o si accenna alle guerre contro i Persiani e contro Vitaliano, è fornita a Prisciano da Virgilio e da Lucano : si pensi alle battaglie ricordate negli ultimi sei libri dell'*Eneide* e agli orrori della guerra civile descritti nella *Farsaglia.* Nel *Panegirico* ci sono anche assai frequenti imitazioni di Ovidio, numerose di Stazio, Orazio, Lucrezio, Giovenale e Terenzio, alcune forse di Ennio, Plauto, Seneca tragico e di altri ancora. Poeti mai citati da Prisciano nelle opere grammaticali, come Claudiano, Draconzio, Grattio, Manilio, Nemesiano, Prudenzio, Sidonio Apollinare, Silio Italico, Tibullo e Valerio Flacco, a volte sembrano imitati nel *Panegirico*. Tuttavia le affinità di linguaggio, solo eccezionalmente fortuite, si spiegano di solito per la dipendenza da fonti comuni. Un caso emblematico è rappresentato da Sidonio : nei passi del *Panegirico* che a tutta prima sembrerebbero riecheggiarlo dobbiamo in realtà riconoscere la dipendenza di Prisciano da Virgilio o da Ovidio o da Lucano, le stesse fonti da cui attinge anche Sidonio [8].

Col ricercato linguaggio poetico del *Panegirico* Prisciano volle trasmettere al suo uditorio uno specifico messaggio politico, per la cui comprensione è necessario individuare il preciso momento storico in cui l'encomio fu pronunciato. Cosa di notevole difficoltà. Mentre altri

6. Cf. Lucr., 1, 733 e Verg., *Aen*. 1, 717 ; 9, 276.
7. Su questa similitudine e su varie imitazioni di Virgilio e di altri poeti rinvio a Ballaira, 1995 e 1998.
8. Secondo Romano, 1964-1965, p. 349, nei v. 1-10 della *Praefatio* forse si « allude particolarmente a Sidonio », che sarebbe uno dei *summi poetae* (*praef*. 1) da cui Prisciano vuole differenziarsi. Ritengo che si debba escludere con sicurezza tale ipotesi.

panegiristi ricordano esplicitamente in quale occasione declamano i loro elogi [9], Prisciano non dice nulla al riguardo. Manca anche qualsiasi testimonianza esterna che riveli la circostanza in cui Prisciano celebrò Anastasio. La via da seguire per datare il *Panegirico* consiste pertanto nel cercare di interpretare esattamente, alla luce delle fonti storiche antiche, le indicazioni cronologiche riconoscibili nell'elogio [10].

I v. 301-308 celebrano come vivente Arianna, la moglie di Anastasio : poiché l'imperatrice morì nel 515, è evidente che il carme venne declamato da Prisciano prima di questa data. Dai v. 16-132 e 171-179, che raccontano gli eventi della guerra combattuta da Anastasio contro gli Isauri negli anni 491-498, risulta che il *Panegirico* è posteriore al 498. Lo stesso *terminus post quem* si ricava anche dai v. 149-170, che ricordano l'abolizione, decretata da Anastasio nel maggio del 498, dell'imposta detta χρυσάργυρον (*collatio lustralis*). Nel 499 Anastasio vietò le *venationes*, ossia i combattimenti nel circo tra uomini e bestie feroci. L'elogio di questo divieto, ai v. 223-227, dimostra che il *Panegirico* venne declamato dopo il 499. Ma Prisciano allude anche, nei v. 218-222, a un decreto di Anastasio, del maggio del 502, col quale si vietavano licenziose feste pagane, dette *Brytae* o *Majuma*. Pertanto il *Panegirico* è posteriore a quest'ultima data e deve essere stato pronunciato nell'ambito degli anni 502/515.

Tuttavia si può cercare di stabilire una datazione più precisa, partendo dall'esame dei v. 298-300, in cui si elogia Ipazio, figlio di Cesaria, sorella di Anastasio, e quindi nipote dell'imperatore :

> Hypatii vestri referam fortissima facta,
> qui Scythicas gentes ripis depellit ab Histri,
> quem vidit validum Parthus sensitque timendum ?

Nella primavera del 503 venne inviato contro i Persiani, che avevano aperto le ostilità nell'anno precedente, un corpo di spedizione, alla cui guida erano Areobindo, *magister militum per Orientem*, Patrizio, primo *magister militum praesentalis*, e Ipazio, nipote di Anastasio, secondo *magister militum praesentalis.* La mancata coordinazione delle forze sotto un unico comando causò un cattivo andamento delle operazioni militari. Anastasio, insoddisfatto della

9. Ad esempio, Procopio di Gaza (*paneg.* 1, p. 1.3-15 Kempen ; Chauvot, 1986, p. 4.3-17) dice di pronunciare l'elogio di Anastasio I mentre nella città di Gaza viene eretta in segno di gratitudine una statua dell'imperatore. Siamo probabilmente nella primavera del 502, come pensa Chauvot, 1986, p. 97.
10. Per un esame delle indicazioni cronologiche contenute nel *Panegirico*, con analisi delle fonti storiche, rinvio a Ballaira, 2005b, in specie p. 213-221.

condotta della guerra, richiamò a Bisanzio Ipazio e mandò al fronte il *magister officiorum* Celere, che assunse il comando supremo (tardo autunno del 503). La guerra proseguì con migliori risultati per le forze imperiali e si concluse nel 506 con una tregua di sette anni. Di fatto cessò poi per sempre ogni ostilità tra Anastasio e la Persia e nel 513, allo scadere della tregua, non si avvertì neppure la necessità di stipulare un nuovo trattato di pace.

Le modeste imprese belliche di Ipazio contro i Persiani durarono solo per alcuni mesi del 503. Tuttavia sono elogiate solennemente al v. 300 del *Panegirico*. Al v. 299 le *Scythicae gentes*, ricacciate da Ipazio al di là del Danubio, potrebbero essere le orde di Unni/Bulgari che fecero incursioni nei Balcani tra il 493 e il 502 [11].

Alan Cameron (1974) pensa che Ipazio abbia combattuto contro i Bulgari tra il 493 e il 502 (v. 299) e poi contro i Persiani nel 503 (v. 300). Il *Panegirico*, secondo Cameron, che fa sua una vecchia congettura di J. B. Bury [12], sarebbe stato pronunciato nel 503, prima del richiamo di Ipazio a Costantinopoli dal fronte persiano. Ma non abbiamo alcuna testimonianza, nelle fonti storiche antiche che parlano delle invasioni barbariche nei Balcani tra il 493 e il 502, di azioni belliche guidate da Ipazio in quegli anni sul fronte danubiano. Pertanto l'ipotesi di Cameron è priva di fondamento [13]. Inoltre al v. 299 il presente *depellit* indica che Ipazio attualmente, cioè nel momento in cui viene pronunciato il *Panegirico*, sta scacciando oltre le rive del Danubio popolazioni scitiche, dopo aver dato prova del suo valore ed essersi fatto temere dai Persiani nel 503 : al v. 300 i verbi sono al perfetto (*vidit* […] *sensitque*).

Per tutti questi motivi sembra certo [14] che al v. 299 si alluda alla campagna militare di Ipazio, di cui è notizia nelle fonti storiche antiche, contro i mercenari barbari ribelli ad Anastasio sotto il comando del *comes foederatorum* Vitaliano negli anni 513-515.

11. Su queste invasioni cf. Stein, 1949, p. 89-90 ; Capizzi, 1969, p. 171-172. Per errore Coyne, 1991, p. 192, fa incominciare le incursioni bulgare nei Balcani nel 498 invece che nel 493. Dopo il 502 non si conoscono altre invasioni barbariche nei Balcani fino al 517, quando la Macedonia e la Tessaglia furono occupate dagli Anti : cf. Stein, 1949, p. 105-106 ; Capizzi, 1969, p. 172 e n. 321-322 ; Chauvot, 1986, p. 101 e n. 170 a p. 225. Le invasioni del 517 ovviamente non ci interessano, perché vanno oltre il *terminus ante quem* del 515, che sopra abbiamo riconosciuto valido per la datazione del *Panegirico*.
12. Bury, vol. 2, 1923, p. 12, n. 2.
13. Cameron, 1978, p. 259, n. 1, ritorna molto brevemente sul problema della datazione del *Panegirico* per ribadire, mi sembra inutilmente e a torto, la data del 503, già proposta in Cameron, 1974.
14. Cf. Chauvot, 1977, p. 545-546 ; Chauvot, 1986, p. 101-103 ; Coyne, 1991, p. 192.

Questa interpretazione risale in sostanza a Stephan. Ladisl. Endlicher, secondo il quale nel v. 299 Prisciano alluderebbe a un momento iniziale della spedizione di Ipazio contro Vitaliano, quando ancora nulla si sapeva a Costantinopoli della sconfitta e della cattura del nipote dell'imperatore. Endlicher colloca erroneamente nel 512 gli scontri iniziali tra Ipazio e Vitaliano e di conseguenza propone come data del *Panegirico* il 512 [15]. I primi combattimenti tra Ipazio e Vitaliano, con almeno una vittoria di Ipazio, vengono invece datati all'autunno del 513 da E. W. Brooks, seguito da molti studiosi, tra cui J. B. Bury, Ernest Stein, Alain Chauvot, Patricia Coyne e Geoffrey Greatrex [16]. Mentre Brooks e Greatrex non si interessano della datazione del *Panegirico*, Bury e Cameron [17] lo fanno risalire al 503, prima che Ipazio, privato delle funzioni di comandante nella guerra contro i Persiani, fosse richiamato a Costantinopoli. Stein non abbandona la datazione proposta da Bury (503), ma considera anche la possibilità di mettere in relazione la composizione del *Panegirico* con una vittoria, che assegna all'autunno del 513, di Ipazio su Vitaliano [18]. Chauvot, seguito dalla Coyne, collega invece decisamente alla vittoria di Ipazio su Vitaliano, che crede avvenuta nell'autunno del 513, la declamazione del *Panegirico*, databile a quello stesso tempo [19].

Ma questa datazione è inesatta perché l'unica modesta vittoria riportata da Ipazio su Vitaliano, di cui siamo informati da Giovanni di Antiochia [20], non può assolutamente risalire all'autunno del 513, come, a partire da E. W. Brooks (1911), si è creduto finora da tutti. Un

15. Endlicher, 1828, p. 75. Per la datazione dei primi combattimenti tra Ipazio e Vitaliano Endlicher si fonda sulla cronologia che si può ricavare dal racconto di Theophanes Confessor, 1883, A. M. 6005 [512/513, p. C.], p. 157.16-19 de Boor : cf. anche Chauvot, 1977, p. 545, n. 31.
16. Brooks, 1911, p. 485 e n. 2 : « Hypatius fought for some time with varying success, and gained at least one victory (autumn 513) known at Antioch before 18 Nov. (Wright, *Cat. Syr. MSS. Brit. Mus.* 333) » : cf. anche *infra*, n. 24. Seguono Brooks : Bury, vol. 1, 1923, p. 448 e n. 3 ; Stein, 1949, p. 180 e n. 1 ; Chauvot, 1977, p. 549 e n. 55 ; Chauvot, 1986, p. 106 e n. 194 a p. 227 ; Coyne, 1991, p. 193 ; Greatrex, 1996, p. 120, n. 2.
17. Cf. *supra*, n. 12-13.
18. Stein, 1949, p. 132, n. 1.
19. Chauvot, 1977, p. 549-550 ; Chauvot, 1986, p. 106-107 ; Coyne, 1991, p. 12 e n. 57 a p. 35.
20. Ioannes Antiochenus, 1870, fr. 214e (6), p. 33, col. 1.11-14 Müller ; Ioannes Antiochenus, 1905, fr. 103, p. 144.33-145.1 de Boor : οἳ [le truppe imperiali] συμμίξαντες αὐτῷ [Vitaliano] καὶ διαφόροις ἐλασθέντες τύχαις καί ποτε καὶ νίκην ἄραντες μετρίαν ἐγνώρισαν τῷ βασιλεύοντι, ὥστε αὐτὸν καὶ προελθεῖν ἐν τοῖς ἱεροῖς τόποις καὶ θέας ἐπιτελέσαι δημοτελεῖς. Questo passo di Giovanni Antiocheno costituisce l'unica testimonianza della vittoria riportata da Ipazio su Vitaliano.

rinnovato esame delle fonti storiche sulla sommossa di Vitaliano e in particolare la testimonianza, finora trascurata, di un'omelia di Severo, patriarca di Antiochia (512-518), consentono di stabilire la data più attendibile di quella vittoria [21].

Severo parla di una vittoria di Anastasio su Vitaliano sia nell'omelia 34 sia nell'inno 262, pervenutoci nella versione siriaca di Giacomo di Edessa, pubblicata e tradotta in inglese da E. W. Brooks nel 1911 [22]. Il breve inno, a cui non si può attribuire una data precisa, non fornisce nel testo alcun indizio che ci faccia comprendere se la vittoria di Anastasio su Vitaliano, ricordata solo nel titolo, sia quella finale del 515 o una vittoria precedente. L'inno risulta pertanto di nessuna utilità ai fini della nostra ricerca.

Utile riesce invece l'omelia 34 di Severo, databile all'autunno del 513 [23]. E. W. Brooks per quanto riguarda questa omelia, ai suoi tempi inedita, rinvia con qualche confusione al catalogo di William Wright [24]. Non conoscendo il testo dell'omelia, ma solo, attraverso Wright, l'indicazione generica del suo contenuto, riguardante una vittoria di Anastasio su Vitaliano, Brooks identifica la vittoria celebrata nell'omelia con quella di Ipazio segnalata da Giovanni di Antiochia [25]. Di conseguenza Brooks è convinto che la rivolta di Vitaliano contro Anastasio incominciò non nel 514, come

21. Per un esame dettagliato delle fonti storiche rinvio a Ballaira, 2005b.
22. Severus Antiochenus, 1911, *hymn.* 262, p. 710-711 [298-299].
23. Severus Antiochenus, 1972, *hom.* 34, p. 430-437 [40-47]. Le 125 omelie di Severo, condannato come eretico nel 536, andarono perdute nell'originale greco tutte quante salvo una (nr. 77), ma di tutte resta la traduzione siriaca di Giacomo di Edessa, risalente a ca il 700 p. C. Severo divenne patriarca di Antiochia domenica 18 novembre 512, giorno in cui pronunciò la sua prima omelia : cf. Severus Antiochenus, 1960, p. 13 e 50-51 [517 e 554-555]. L'omelia 34 è l'ultima del primo anno del patriarcato di Severo ed è quindi anteriore a lunedì 18 novembre 513, quando Severo pronunciò l'omelia 35, la prima del secondo anno del suo patriarcato ; l'omelia 33 non è datata, mentre l'omelia 32 venne pronunciata lunedì 23 settembre o lunedì 14 ottobre 513 : cf. Severus Antiochenus, 1960, p. 53-54 [557-558].
24. Il rinvio fatto da Brooks, 1911, p. 485 e n. 2 (cf. *supra*, n. 16), al catalogo di Wright [Part 1, 1870], p. 333, va corretto in p. 334, col. 2, e si riferisce all'inno, non databile, nr. 262, ivi così segnalato : « On Vitalianus the tyrant, and the victory of Anastasius ; one hymn ». Brooks intendeva invece riferirsi all'omelia 34, che è « before 18 Nov. » 513 (datazione esatta : cf. *supra*, n. 23), e quindi avrebbe dovuto citare Wright, Part 2, 1871, p. 536, col. 1, dove si indica il contenuto dell'omelia 34 (« Hom. XXXIV. On the defeat of Vitalianus ») e subito dopo si ricorda che l'omelia 35 segna l'inizio del secondo anno del patriarcato di Severo. Cf. anche Chauvot, 1986, p. 106 e n. 195-196 alle p. 227-228 (nella n. 196, a p. 228, il rinvio alla p. 556 di Wright, Part 2, 1871, va corretto in p. 536).
25. Cf. *supra*, n. 20.

dice il *comes* Marcellino [26], ma nel 513 e che in quello stesso anno Ipazio venne inviato in Tracia contro Vitaliano e, prima di essere sconfitto e fatto prigioniero da lui, combattè per qualche tempo con alterna fortuna e conseguì almeno una vittoria (Ioannes Antiochenus, cf. *supra*, n. 20) nell'autunno del 513 (Severus Antiochenus, *hom.* 34).

Il ragionamento di E. W. Brooks è stato poi condiviso da tutti. Ma è valido solo in parte. Senza dubbio l'omelia 34 di Severo, databile tra la fine di settembre e la metà di novembre del 513, dimostra con certezza che Anastasio riportò una vittoria su Vitaliano verso l'autunno del 513. Pertanto l'anno in cui ebbe inizio la rivolta di Vitaliano non può essere il 514 (Marcellinus Comes), bensì il 513. Ma la vittoria di Anastasio celebrata da Severo non coincide con la vittoria di Ipazio ricordata da Giovanni Antiocheno. Di questo possiamo essere sicuri se leggiamo l'omelia 34, il cui testo, rimasto sconosciuto a Brooks nel 1911, venne pubblicato solo nel 1972, ma anche dopo di allora non è stato mai esaminato da nessuno degli studiosi che si sono interessati del problema della datazione del *Panegirico* di Prisciano.

Se leggiamo l'omelia, constatiamo che in essa non si fa parola di Ipazio, ma si elogia Anastasio perché ha vinto Vitaliano senza spargere sangue. Severo non ricorda dunque la vittoria cruenta riportata da Ipazio, ma quella ottenuta pacificamente da Anastasio in un momento precedente.

Quando Vitaliano, che si proclamava il difensore dell'ortodossia calcedoniana, sferrò il suo primo attacco fin sotto le mura di Costantinopoli – alla testa di un enorme esercito di mercenari barbari ribelli, accresciuto dagli eserciti regolari di Scizia e di Tracia e da molti poveri contadini di quelle regioni, ridotti alla fame –, Anastasio con abile diplomazia riuscì a convincerlo a ritirarsi, promettendo di ripristinare le provvigioni pubbliche che erano state tolte ai mercenari barbari e di permettere al papa di risolvere i problemi religiosi.

La notizia dello scampato pericolo e della pacifica vittoria ottenuta da Anastasio è accolta con grande soddisfazione ad Antiochia da Severo nell'omelia 34. In essa, ricca di riferimenti alla Bibbia e in specie al libro quarto dei Re, si insiste sul concetto della vittoria conseguita senza spargimento di sangue. Dio ha liberato Anastasio da

26. Marcellinus Comes, 1894, *ad a.* 514 (1), p. 98.30-36 Mommsen. Secondo Victor Tonnennensis, 1894, *ad a.* 510, p. 194.33-195.2 Mommsen, la rivolta di Vitaliano sarebbe scoppiata nel 510. Questa datazione è palesemente errata perché il patriarca di Costantinopoli Macedonio, di sentimenti calcedoniani, venne deposto nel 511 (cf. Capizzi, 1969, p. 119) e Vitaliano quando insorse proclamò di volerlo far ritornare sul trono patriarcale : cf. anche, *infra*, n. 29.

Vitaliano, spintosi fin sotto le mura di Costantinopoli, come un tempo protesse Ezechia, re di Giuda, minacciato dal potente esercito degli Assiri, giunto fin sotto le mura di Gerusalemme. Anastasio, invece di spaccare la testa al ribelle, si è limitato a riportare su di lui una vittoria incruenta, inviandolo lontano, in Tracia, perché laggiù si penta della sua perversità o sia ucciso.

Quando Severo pronunciò questa omelia ad Antiochia, nell'autunno del 513 – certamente prima del 18 novembre di quell'anno –, Vitaliano si era lasciato convincere dalle larghe promesse di Anastasio a togliere l'assedio di Costantinopoli, durato solo otto giorni, e a ritornare in Tracia senza combattere. Nell'autunno-inverno del 513 forse potrebbero trovare posto alcuni altri tra gli eventi successivi, di cui siamo ampiamente informati da varie fonti storiche [27] : la nomina del generale Cirillo alla carica di *magister militum per Thracias* ; l'invio in Tracia di Cirillo con i suoi soldati e con la consegna di tendere un'imboscata a Vitaliano e di ucciderlo ; una serie di scontri culminati con la sconfitta momentanea di Vitaliano e il ripiegamento delle sue truppe ; l'uccisione proditoria di Cirillo nella città di *Odessus* ; la dichiarazione da parte del senato di Vitaliano nemico pubblico. Forse ancora alla fine del 513 – o non piuttosto nel 514 ? – incominciarono i preparativi per raccogliere e organizzare un grande esercito, si dice di ottantamila uomini, da inviare contro Vitaliano sotto il comando supremo di Ipazio. La spedizione contro il ribelle con ogni probabilità fu operante solo nel 514 e l'unica modesta vittoria di Ipazio, immediatamente festeggiata a Costantinopoli, può risalire alla primavera o all'estate del 514. Subito dopo il nipote di Anastasio subì pesanti sconfitte e venne catturato. Vitaliano minacciò nuovamente Costantinopoli. Sul finire del 514 Anastasio venne a patti con Vitaliano : concordò la liberazione di Ipazio col pagamento di un cospicuo riscatto, conferì a Vitaliano la carica di *magister militum per Thracias* e dovette perfino piegarsi a scrivere una lettera al papa, in data 28 dicembre 514, per invitarlo a presiedere un concilio ad Eraclea di Tracia (Perinto), allo scopo di ristabilire l'unità della Chiesa. In seguito, nel 515, quando vennero riprese le azioni belliche, Ipazio non combattè più contro Vitaliano.

Ipazio riportò dunque una sola modesta vittoria nei primi scontri con Vitaliano (primavera-estate del 514). Come ci informa Giovanni

27. Esamino le fonti storiche su questo periodo del regno di Anastasio in Ballaira, 2005b.

Antiocheno [28], la notizia di quella vittoriosa battaglia venne accolta a Costantinopoli con grande esultanza : subito l'imperatore festeggiò la vittoria, secondo una prassi ormai consolidata, con una processione di ringraziamento ai santuari della capitale e con spettacoli pubblici. I solenni festeggiamenti per una vittoria di scarsa importanza erano un mezzo propagandistico per esaltare la potenza dell'imperatore e scongiurare ogni tentativo di rivolta nella capitale.

Con ogni probabilità proprio durante quei festeggiamenti, nel corso di una solenne cerimonia, Prisciano declamò il *Panegirico*, in cui elogia la vittoria di Ipazio (v. 298-299 e 311), celebra Anastasio sempre protetto da Dio e ringrazia Dio con tutta la città in festa. Il tono religioso, assai evidente all'inizio e alla fine (v. 1-4 e 309-312), permea di sé tutto il *Panegirico*. Prisciano da un capo all'altro dell'elogio proclama che Anastasio è dotato più di ogni altro uomo di tutte le virtù. Per questo Dio lo ha scelto come imperatore, come suo degno rappresentante in terra, col compito di rinnovare materialmente e spiritualmente il mondo e di governarlo secondo giustizia. Pertanto Dio ha sempre protetto, protegge e proteggerà il pio Anastasio. Questo insistente riferimento a Dio rende il *Panegirico* assai simile a una continua e ininterrotta preghiera di ringraziamento e di implorazione.

Sebbene declamato durante i festeggiamenti della vittoria di Ipazio, il carme non ha alcuna intonazione serena e festosa, ma piuttosto esprime l'ansia di oscuri pericoli insieme con la speranza che essi vengano allontanati con l'aiuto di Dio. È lo stato d'animo che in quel momento condividevano con Anastasio gli alti dignitari della corte imperiale a lui fedeli, ai quali Prisciano ormai si era pienamente assimilato. Negli ambienti di corte ai timori per una guerra esterna non ancora conclusa si accompagnava il vivo ricordo dei tumulti del novembre del 512, quando il popolo di Costantinopoli, su istigazione di monaci calcedoniani, insorse contro l'introduzione nella liturgia della versione monofisitica del canto del *Trisagio*, ad opera del patriarca Timoteo, che si atteneva alle direttive imperiali, e Anastasio rischiò di perdere il trono e persino la vita. Vitaliano fin dall'inizio della sua ribellione (513), oltre a sostenere le rivendicazioni economiche degli eserciti rivoltosi della Scizia e della Tracia, si era proclamato il paladino dell'ortodossia calcedoniana, contro la politica ecclesiastica di Anastasio a favore dei monofisiti, e il difensore dei

28. Cf. *supra*, n. 20.

vescovi calcedoniani che erano stati scacciati dalle loro sedi [29]. Probabilmente già allora agiva d'accordo con la Santa Sede, con cui in seguito fu sempre in contatto [30], ed era sostenuto dal re degli Ostrogoti Teodorico [31]. Nel 514 il partito calcedoniano, ancora molto forte, appoggiandosi a Vitaliano avrebbe potuto sollevare nuovamente tumulti a Costantinopoli per scacciare Anastasio dal trono. In questo clima di incertezza il *Panegirico*, che bene esprime le direttive della propaganda imperiale, comunica all'uditorio, con molta insistenza, un ben chiaro messaggio : Anastasio per volere di Dio detiene il potere in modo pienamente legittimo e nessuno potrà detronizzarlo, perché egli gode per la sua pietà della costante protezione divina.

Questo concetto costituisce il filo conduttore su cui è tessuto tutto l'elogio. Subito si proclama che Dio ha dato il regno ad Anastasio (v. 6) e lo si ripete e chiarisce a più riprese. Anastasio è il sovrano voluto da Dio per liberare il mondo dallo sciagurato dominio degli Isauri (v. 38-40). Dopo la morte di Zenone l'Isaurico e l'ascesa al trono per volontà divina del pio Anastasio, gli Isauri cercarono di ritornare al potere e mossero un'empia guerra contro Costantinopoli, ma Dio li abbatté, scatenando contro di loro i valorosi eserciti dell'imperatore e le stesse forze della natura, i fulmini e le tempeste (v. 50-122). Anche i Persiani osarono combattere un'ingiusta guerra contro l'impero romano, ma vennero duramente sconfitti per volere di Dio (v. 254-260 e 300). Anastasio, sempre protetto da Dio, vincerà ogni altro nemico (v. 261-262) ed anzi – questo è l'augurio di Prisciano – riuscirà a riconquistare l'impero d'Occidente (v. 263-266). Di recente, come ben sanno tutti gli ascoltatori, Dio ha salvato Anastasio che correva pericolo di vita (v. 270-279 : probabile allusione ai gravi tumulti del 512). Del resto Anastasio merita l'aiuto di Dio, perché garantisce ai suoi sudditi pace, prosperità e giustizia, incarnando tutte le virtù che deve avere il perfetto imperatore. Anche i familiari di Anastasio sono tutti onesti e virtuosi ed amano l'imperatore, che ricambia di cuore il loro affetto (v. 290-308).

Solo pochi versi (254-260 e 300) sono dedicati alla guerra contro i Persiani degli anni 503-506, mentre la trattazione più estesa (v. 16-132

29. Cf. Marcellinus Comes, 1894, *ad a.* 514 (1), p. 98.33-35 Mommsen ; Victor Tonnennensis, 1894, *ad a.* 510, p. 194.33-195.2 Mommsen ; Theodorus Anagnostes, 1995[2], 503, p. 143.24-25 Hansen ; Theophanes Confessor, 1883, A. M. 6005, p. 157.11-13 de Boor.
30. Come è dimostrato da vari documenti pontifici, su cui cf. Ballaira, 2005b, p. 229 e n. 59, con bibl.
31. Cf. Ballaira, 2005b, p. 229 e n. 60, con bibl.

e 171-179) riguarda il conflitto contro gli Isauri degli anni 491-498. Non era opportuno parlare a lungo della guerra persiana, perché contro i Persiani aveva combattuto nell'esercito imperiale lo stesso Vitaliano insieme al padre Patriciolo sotto il comando dei generali Areobindo, Celere, Ipazio e Patrizio [32], col quale ultimo manteneva ancora buoni rapporti di amicizia. Prisciano dunque dice della lotta contro i Persiani solo quanto basta per ricordare la protezione divina sugli eserciti imperiali e i meriti guerrieri di Ipazio. Ma il motivo fondamentale dello scarso rilievo dato alla trattazione della guerra persiana va ricercato nel fatto che quella guerra, combattuta ai confini dell'impero, non aveva mai costituito una minaccia immediata e diretta per Costantinopoli ed aveva ben poche affinità con la situazione che ora, nel 514, si era creata in seguito alla ribellione di Vitaliano. Con questa rivolta si poteva invece confrontare la sommossa degli Isauri, che aveva messo in pericolo Costantinopoli e il trono di Anastasio. Il ricordo della sconfitta degli Isauri, voluta da Dio, che mai abbandona il pio imperatore, è un monito per i rivoltosi che in quei giorni combattevano sotto il comando di Vitaliano ed avevano appena subìto una disfatta (v. 299) e per quanti a Costantinopoli o nell'Italia di Teodorico potevano simpatizzare con i ribelli.

Poiché Vitaliano era in relazione con il papa e con Teodorico, potevano essere sospettati di tradimento i profughi occidentali che si erano rifugiati a Costantinopoli, dove sovente avevano fatto carriera, e che a volte mantenevano stretti legami con Roma e Ravenna. Anche Prisciano, fuggito dall'Africa, sottoposta al dominio dei Vandali, e divenuto illustre professore a Costantinopoli, si teneva in contatto con gli ambienti aristocratici di Roma [33]. Dunque questo Romano d'Africa, nativo di Cesarea di Mauritania [34], rappresentava bene la condizione degli occidentali esuli a Costantinopoli e forse proprio per questo motivo venne scelto tra i vari cortigiani come il più adatto per pronunciare l'elogio : egli allontana ogni sospetto, proclamando la riconoscenza, la devozione e la fedeltà all'imperatore di tutti i profughi provenienti dall'Occidente, dei quali si rende in qualche modo garante (v. 242-247).

32. Cf. Procop., *Pers.* 1, 8, 1-3.
33. Prisciano ricorda di essersi incontrato a Costantinopoli – cf. *GL* 3, 405.6 […] *nunc autem praesentem* [sc. *Symmachum*] – con il senatore romano Simmaco il Giovane, suocero del filosofo Boezio. Siamo verso gli inizi del secolo VI. Sui rapporti tra Prisciano e Simmaco il Giovane rinvio a Ballaira, 1989, p. 41-53.
34. Geiger, 1999, p. 606-612, si dichiara a favore della provenienza di Prisciano da Cesarea Marittima di Palestina. Ho sottoposto a verifica quest'ipotesi innovativa, che ritengo sicuramente erronea, in Ballaira, 2002.

L'esaltazione dei saldi vincoli di affetto tra Anastasio e i suoi familiari (v. 290-308) molto probabilmente vuole essere un ammonimento per i dignitari di corte, i membri della nobiltà e i capi militari che, per la loro fede calcedoniana o per relazioni personali, potevano essere inclini a simpatizzare con il ribelle Vitaliano [35] : essi non si illudano di trarre dalla loro parte i membri della famiglia imperiale, che non saranno mai disposti a tradire l'amato Anastasio.

Negli ultimi quattro versi (309-312) del *Panegirico*, insieme con la solenne preghiera a Dio perché continui a proteggere il regno di Anastasio, si formula l'auspicio che con la vittoria di Ipazio siano domati per sempre i feroci barbari e vengano confermati i voti del popolo e del santo senato.

Tutti gli abitanti di Costantinopoli, negli spazi specifici a loro destinati a seconda delle diverse classi sociali, parteciparono ai festeggiamenti della vittoria su Vitaliano. Dimostrarono con la loro presenza il proprio consenso ad Anastasio e ne legittimarono il potere. Sia i soldati e il popolo sia i membri del Palazzo pregarono e ringraziarono Dio nelle cerimonie religiose, che forse culminarono con una celebrazione solenne in Santa Sofia. Andarono poi all'Ippodromo per assistere alle corse dei carri. Con ogni probabilità proprio all'Ippodromo ascoltarono anche la declamazione del *Panegirico* [36]. Prisciano infatti nel *De laude Anastasii* non celebra soltanto l'imperatore con i suoi familiari e gli uomini del Palazzo suoi collaboratori, ma elogia anche l'esercito e non trascura di ricordare il santo senato e il popolo. Si rivolge a tutti e pertanto non parlò in una sala del Palazzo

35. Sulle varie amicizie su cui poteva contare Vitaliano rinvio a Ballaira, 2005b, p. 248-249 e n. 119, con bibl.

36. Possiamo chiederci quanti a Costantinopoli nel 514 comprendessero un panegirico in latino. Teodosio II aveva istituito nell'Università di Costantinopoli con un decreto del 425 [*Cod. Theod.* 14, 9, 3 = *Cod. Iust.* 11, 19, 1] 10 cattedre di grammatica e 3 di retorica latina, accanto a 10 cattedre di grammatica e 5 di retorica greca. In tal modo fin da allora si era diffusa tra i ceti elevati della capitale d'Oriente una buona conoscenza del latino, che era di uso corrente alla corte di Anastasio e restò la lingua delle più alte classi sociali ancora ai tempi di Giustino II (565-578), come è provato dal *Panegirico* latino di Corippo in lode di questo imperatore. Il *Panegirico* pronunciato da Prisciano poteva dunque essere apprezzato anche come opera letteraria dai *proceres palatii*, dai dotti dignitari di corte, ministri e alti funzionari civili e militari, che erano membri del concistoro (consiglio di stato), e da quanti costituivano il senato o appartenevano alle più elevate cariche del clero. Poteva essere compreso almeno in parte dal popolo, che conosceva il latino come lingua parlata : proprio Anastasio quando venne eletto imperatore si rivolse ai soldati e al popolo con un breve discorso tenuto in latino : cf. Ballaira, 2003, p. 272-273 e n. 17. Molto contribuì alla diffusione del latino il fatto che questa era la lingua dell'esercito : cf. Jones, t. 2, 1974, p. 857-858 ; t. 3, 1981, p. 1446.

accessibile solo ai cortigiani. All'Ippodromo, dove tutti potevano ascoltarlo, declamò il *Panegirico*, occupando forse quel posto, accanto alla loggia imperiale (il κάθισμα) [37], nel quale di solito stava il *magister a libellis* quando promulgava i proclami imperiali. Terminata la declamazione, i cortigiani che attorniavano l'imperatore, i soldati schierati nello στάμα e il popolo festante radunato nelle vaste gradinate dell'Ippodromo acclamarono Anastasio con i titoli trionfali *Isauricus, Parthicus, Gotthicus*. Di quelle acclamazioni un'eco è rimasta nella seguente *subscriptio* che, in calce al testo del *Panegirico*, con la tipica disposizione della scrittura incorniciata a grappolo, si legge in **A**, fol. 52va.20 s. [38] :

Expliciunt laudes sacratissimi imperatoris Anastasii,
Isaurici et **Parthici** et **Gotthici** victoris,
dictae a Prisciano grammatico.

In questa sottoscrizione i *cognomina* derivati dai nomi dei popoli vinti sono elencati secondo l'ordine cronologico delle guerre vittoriose di Anastasio contro gli Isauri (491-498), i Persiani (*Parthi*) (503-506) e Vitaliano (513-514) [39], guerre che costituiscono l'argomento di una larga parte del carme priscianeo, rispettivamente ai v. 16-132 e 171-179 ; 254-260 e 300 ; 298-299 e 311 [40]. Probabilmente la sottoscrizione

37. Il palco imperiale si affacciava sull'Ippodromo dall'alto ed era il punto focale dove i membri del Palazzo potevano comunicare, a debita distanza di sicurezza, con l'esercito e il popolo. Questi contatti del Palazzo con il popolo e i soldati sono ben descritti dalle fonti storiche antiche a proposito delle varie cerimonie che accompagnarono l'elezione di Anastasio, su cui cf. Ballaira, 2003.
38. Ho studiato questa sottoscrizione con gli altri titoli di vittoria attribuiti ad Anastasio in Ballaira, 2005a.
39. L'appartenenza di questo generale alla stirpe gotica, per l'incertezza al riguardo nelle fonti storiche antiche, non è del tutto sicura. Le parole *Gotthici victoris* della sottoscrizione possono costituire una testimonianza comprovante la razza gotica di Vitaliano o, se non altro, significano che la vittoria su di lui, che era in buoni rapporti con Teodorico, re degli Ostrogoti, doveva essere considerata come una vittoria sui Goti. Vitaliano tornò a ribellarsi ad Anastasio nel 515, anno in cui fu di nuovo sconfitto, ma ancora nel 518, negli ultimi mesi di vita dell'imperatore, riprese le ostilità : cf. Ballaira, 2005b, p. 247, n. 114 ; p. 249 e n. 122.
40. L'ordine cronologico nell'esposizione delle vicende è conservato nel *Panegirico* di Prisciano, come accade di solito nei *Panegyrici Latini* a partire da quello di Plinio.

risale alla prima « edizione » del *Panegirico*, forse curata nello stesso 514 [41] da uno scolaro di Prisciano [42].

41. Dato il significato politico dell'elogio e la necessità di divulgarlo al più presto, non si può credere che Prisciano abbia aspettato molto tempo, prima di far circolare il *Panegirico* nella stesura scritta, da ritenersi sostanzialmente identica a quella che era stata letta in pubblico. Del resto una rapida divulgazione, senza lunghe rielaborazioni, sembra sia stata caratteristica comune per gli encomi raccolti nei *Panegyrici Latini*, che « devono riflettere abbastanza da vicino il testo originario » (Giardina in Giardina-Silvestrini, 1993², p. 609), con la sola eccezione del *Panegirico* a Traiano di Plinio il Giovane, il cui testo, dopo la recitazione, avvenuta il primo settembre del 100 p. C., venne a lungo rimaneggiato, tanto da essere pubblicato solo nel corso dell'anno 101, se non addirittura in successive edizioni fino alla fine dell'impero di Traiano : cf. Silvestrini in Giardina-Silvestrini, 1993², p. 598-599, con bibl.
42. Si può infatti pensare che per la prima trasmissione del testo del *Panegirico* sia accaduto quello che successe poi per le *Institutiones grammaticae.* Prisciano provvide alla loro prima « edizione » affidandone la trascrizione ad un suo allievo di nome Flavio Teodoro, che le copiò negli anni 526-527, come risulta dalle sottoscrizioni datate che vennero scritte dallo stesso Teodoro alla fine di vari libri della monumentale opera e che ancora leggiamo in numerosi codici delle *Institutiones*. In Ballaira, 1989, p. 57-64, ho pubblicato per la prima volta integralmente queste sottoscrizioni, utili per ricostruire la biografia del famoso grammatico.

La géographie de Priscien

Guillaume Bonnet
Université de Bourgogne

Quand on parcourt les *Institutiones grammaticae* ou lorsqu'on examine l'*index uocabulorum* des tomes 2 et 3 des *Grammatici Latini*, on est frappé par l'importance numérique des exemples, et parmi ceux-ci, des toponymes et ethniques. Cette abondance procède d'une véritable manie accumulatrice, dont on se convaincra en comparant, entre autres exemples, la liste des *pluralia tantum* que fournit Priscien avec celle d'un artigraphe antérieur, Dosithée, qui sur ce point n'est ni plus prolixe, ni plus rapide que ses confrères :

> Alia contra intellectu singularia, uoce pluralia, ut *Athenae, Thebae, Mycenae, Moenala, Gargara, Tartara, Dindyma* (*GL* 2, 78.19-22).
>
> Quaedam positione pluralia, intellectu singularia, ut *Cumae, Athenae, Thebae* (Dosithée 17.29-30 B).

Il y a sans doute chez Priscien une vertu pédagogique attachée à l'accumulation, mais enfin, l'insistante présence de références géographiques directes (toponymes) ou indirectes (ethniques) nous rappelle que le grammairien de Constantinople fut aussi traducteur d'un ouvrage de géographie : la *Périégèse* de Denys d'Alexandrie. Il ne semble donc pas inutile d'appréhender globalement cet intérêt pour la géographie, et d'abord d'en déterminer la spécificité, afin d'en cerner au plus juste les conséquences sur notre connaissance de l'homme, ainsi que la signification dans l'œuvre multiple qu'il a laissée. C'est ce que nous ferons ici, sans viser à un traitement exhaustif d'indices dont l'interprétation recèle toujours une part d'arbitraire, mais en nous attachant à dessiner les grandes lignes qu'une étude plus complète mettrait sans doute plus nettement en évidence.

1. GRAMMAIRE ET GÉOGRAPHIE

La présence de toponymes et d'ethniques est régulière chez les artigraphes. Elle satisfait à deux exigences du métier de grammairien, qu'on retrouve chez Priscien comme chez les artigraphes qui l'ont précédé. De fait, l'*enarratio*, commentaire explicatif des œuvres du programme scolaire, invite à proposer dans le cours des exemples obligés. La référence au texte est alors généralement explicite, accompagnée ou non de la citation, comme dans le cas de *Aepy* (*GL* 2, 195.17), nom d'une montagne de Triphylie qui fournit en latin un rarissime nominatif en *-y* : la citation de Stace, *Theb*. IV 180, nous permet de comprendre pourquoi Priscien s'arrête à cet exemple (cf. aussi *GL* 2, 40.17 *sq*., etc.). Parfois, mais moins souvent, la référence textuelle est implicite, laissée à la culture des auditeurs, ou plus probablement pour ce que nous avons appelé ailleurs [1] un « complément oral » d'information. On en a une illustration particulièrement nette dans le livre 14 sur la préposition, quand il est question du sens local de *ad* :

> *ad Troiam* pro *iuxta Troiam*, *ad Vrbem* pro *iuxta Vrbem*, *ad balneas Pallacinas*, hoc est *iuxta balneas* (*GL* 3, 37.8-10).

La curieuse illustration de la règle mentionnant un bâtiment public de Rome [2] dont il est bien improbable que les auditeurs de Priscien aient eu une connaissance directe est en fait une citation de Cicéron :

> Occiditur ad balneas Pallacinas rediens a cena Sex. Roscius (*Amer*. 18).
>
> « Sextus Roscius fut tué aux abords des Bains de Pallacine, alors qu'il revenait d'un dîner ».

Outre l'*enarratio*, l'analyse des *partes orationis*, qui constitue mieux ce que nous pensons spontanément relever de l'activité du grammairien, invite les artigraphes à citer toponymes et ethniques. Deux sections particulières du *De nomine* sont alors concernées, et au premier chef les *species nominum*. Parmi les *nomina propria*, on trouvera en effet – mais pas chez Priscien – les toponymes, tandis que les ethniques figurent parmi les *denominatiua*, dont ils constituent une classe spécifique depuis le début de la tradition artigraphique, si l'on en juge par Denys le Thrace. L'abondance des ethniques proposés selon les différents sous-types morphologiques est parfois spectaculaire :

1. Cf. Bonnet, 2005.
2. On se reportera à Kardos, 1997, p. 83, avec bibliographie.

Roma Romanus, silua Siluanus, Nola Nolanus, Suessula Suessulanus, Adria Adrianus, Compsa Compsanus… Acerrae Acerranus, Thebae Thebanus, Cumae Cumanus, Formiae Formianus… oppidum oppidanus, Paestum Paestanus, Spoletum Spoletanus, Toletum Toletanus, castellum castellanus, Beneuentum Beneuentanus… mons montanus, urbs urbanus, sol ex quo *subsolanus* ; ex eo tamen est etiam *Solinus… limes limitanus, Ancon Anconis Anconitanus, Gades Gaditanus* (*GL* 2, 77.12-78.19).

La deuxième section du *De nomine* susceptible d'accueillir des toponymes est celle où sont inventoriées les différentes finales de nominatif possibles. Le magasin de curiosités de Priscien, au livre VI des *Institutiones grammaticae*, est bien rempli, et l'on remarque qu'il a fouillé les bibliothèques pour ajouter à des noms curieux, mais communément cités, d'autres formes plus rares :

Inueniuntur et barbara, ut *Iliturgi*. Liuius in XXIII *ab Vrbe condita : Iliturgi oppidum oppugnabatur*. Traianus in I *Dacicorum : inde Berzobim, deinde Aizi processimus* (*GL* 2, 205.5-7).

« On trouve aussi des noms barbares, comme *Iliturgi*. Tite-Live au livre 23 de son *Histoire romaine* : "la place forte d'Iliturgi était assiégée". Trajan, au livre 1 des *Guerres de Dacie* : "Puis nous nous avançons jusqu'à Berzobim, et de là jusqu'à Aizi" ».

Inueni tamen apud Liuium in CXII *ab Vrbe condita* in *d* desinens barbarum nomen regis Maurorum *Bogud…* Idem in CXIII oppidi nomen in *d* desinens per accusatiuum casum neutro genere protulit : *et ipse circa Pulpud oram tuebatur* (*GL* 2, 213.14-214.4).

« J'ai cependant trouvé chez Tite-Live, au livre 112 de l'*Histoire romaine*, un nom barbare finissant en *-d*, celui du roi maure *Bogud*… Le même auteur au livre 113 consigne un nom de place forte finissant en *-d* à l'accusatif du neutre : "Quant à lui, il surveillait le littoral aux alentours de Pulpud" ».

Donc, même si la présence de toponymes et d'ethniques est attendue, on remarque que Priscien se livre à cet exercice avec un zèle qui le conduit à renchérir dans l'exemplification : dans les deux passages cités, les noms ajoutés d'après Trajan et Tite-Live CXIII ne se rencontrent que chez Priscien, ce qui conduit à supposer qu'il les tire de ses propres notes de lecture. D'ailleurs, la satisfaction évidente d'avoir trouvé un passage pertinent des *Dacica* lui fait scrupule d'amputer la citation du toponyme *Berzobim*, qui serait à sa place ailleurs, plus exactement à côté d'un autre *unicum*, le village de *Cim*, trouvaille faite auprès d'un certain Celsus – vraisemblablement le grammairien Arruntius Celsus, occasionnellement invoqué par des artigraphes : cf. Charisius, 276.18 B, etc. –, et dont Priscien est si fier qu'il l'introduit dans les mêmes termes à deux reprises (*GL* 2, 148.6 et

215.13). Les marques d'un goût personnel sont bien présentes à côté du souci scrupuleux de suffire à la tâche attendue du grammairien.

2. LA GÉOGRAPHIE PERSONNELLE DE PRISCIEN

2.1. Une autobiographie géographique

Devant cet intérêt pour la géographie, il est légitime de chercher dans les exemples que Priscien a sélectionnés pour illustrer tel et tel point de son exposé des indices autobiographiques. C'est un exercice auquel on s'est livré jadis pour Charisius, et plus récemment Kaster en a exploité systématiquement les possibilités. De fait, la fonction de signature, selon un usage qu'on retrouve chez d'autres artigraphes, est une dimension que peuvent assumer les exemples de Priscien. Ainsi la paire *priscus-Priscianus* donne-t-elle lieu, dans un passage où on ne l'attend pas vraiment – *GL* 2, 79.9-10 : il s'agit de dérivés en *-inus* de termes en *-ium* – à une réflexion étymologique qui suppose plus vraisemblable un étymon *Priscius* pour le nom propre. Nous ajouterons volontiers au dossier autobiographique un passage des *Institutiones grammaticae* qui, sans confirmer sûrement l'identité de la Césarée originelle [3], ajoute une présomption forte : il s'agit de la mention plutôt inattendue – et unique chez les grammairiens – de *Macrinus* comme exemple, le troisième et dernier, des substantifs dérivés en *-inus* sur une base nominale en *-er* (*GL* 2, 79.4). Le plus célèbre de tous les hommes ayant porté ce nom dérivé à la vérité assez rare est le bref empereur (avril 217-juin 218) Macrin, M. Opellius Macrinus, surtout connu pour sa brutalité, et qui n'avait guère de titre à figurer dans l'œuvre de Priscien, sinon sans doute celui d'être né à… Césarée de Mauritanie (cf. Dion Cassius 78.11).

Dans son opuscule biographique, *Prisciano e i suoi amici*, Guglielmo Ballaira a relevé les maigres indices personnels livrés par le grammairien, dont en particulier (1989, p. 39) celui, explicite, du début des *Institutiones grammaticae* :

3. Rappelons que l'origine africaine de Priscien n'est pas assurée formellement. Récemment, Geiger (1999) a abordé d'une manière extrêmement critique l'hypothèse que la Césarée correspondant à l'ethnique *Caesariensis* de la dédicace liminaire des *Institutiones grammaticae* soit la cité africaine. Réfutant le témoignage d'une *Vie* recueillie dans un manuscrit du XIe siècle (Ballaira, 1989, p. 17-19), il propose Césarée Maritime, en Palestine. L'exemple *Caesaria* de *GL* 2, 119.27 est évidemment ambigu.

> … epigrammata quae egomet legi in tripode uetustissimo Apollinis, qui stat in Xerolopho Byzantii (*GL* 2, 17.13-14).
>
> « … les inscriptions que j'ai moi-même lues sur le très ancien trépied d'Apollon qui se trouve au Xérolophe, à Byzance ».

Cette mention ne suffirait pas, après tout, à fixer à Constantinople l'activité du grammairien, détail qu'assurent par ailleurs les souscriptions heureusement conservées du copiste Flauius Theodorus [4] : tout juste nous dit-elle que Priscien connaît bien un monument byzantin qui n'est sans doute pas parmi les plus vantés de la ville à l'époque. Un passage apparemment anodin du *De aduerbio* est plus loquace :

> In *um* primate pauca sunt… deriuatiua uel composita *dextrorsum, sinistrorsum… deorsum*, *horsum*, *orientem uersum*, *occidentem uersum* (*GL* 3, 75.14-21).
>
> « Il y a peu de formes premières en *–um*… comme dérivés ou composés, on a… ».

Les deux derniers exemples d'adverbes, curieusement composés (il faudrait peut-être les écrire en un seul mot !), ont visiblement été fabriqués *ad hoc*, car ils conviennent bien au discours d'un maître enseignant à Constantinople, entre les deux mondes, et qui de sa chaire peut se tourner « vers l'Orient » ou « vers l'Occident ».

Témoignages sur le lieu où exerce Priscien, témoignages aussi de son époque : car on trouve en effet des noms qui reflètent un certaine actualité politique ou administrative, et ne justifient pas leur présence par l'*enarratio* de la littérature classique :

> Sunt alias in *as* denominatiua, quae plerumque similia sunt accusatiuo plurali primitiuorum suorum et sunt communia, ut *primas, optimas, Rauennas, Capenas, Arpinas, Crotonias, Pontias, Larinas* (*GL* 2, 128.23-25).
>
> « Il y a en outre des dénominatifs en *-as*, qui pour la plupart sont identiques à l'accusatif pluriel de leur forme première, et qui sont de genre commun, tels… ».

Parmi les ethniques oxytons qui illustrent cette catégorie accentuelle, le classique *Arpinas*, qui peut être associé à Cicéron comme à Marius, passe après *Rauennas*, « Ravennate », que Priscien est le seul à proposer dans toute la tradition latine. La ville de Ravenne a acquis, avec le choix d'Honorius d'y installer sa capitale, une importance que sanctionnera d'ailleurs Justinien quand il choisira, en 540, d'y fixer le

4. Elles figurent à la fin des livres 5, 8, 12, 16 et 17 : cf. l'apparat de Hertz, et en outre, Ballaira, 1989, p. 57-64.

siège de l'exarchat régissant l'Italie reconquise. C'est le même souci de « coller » à la réalité du temps qui explique l'exemple *Tuscia* (*GL* 2, 119.20), désignation administrative officielle, depuis Dioclétien, du diocèse de Toscane-Ombrie, mais substantif autrement quasi inconnu de la littérature latine, et formellement proscrit enfin par le Servius *auctus* :

> *Tusciam* uero non debemus dicere, quia nequaquam in idoneis auctoribus legitur, sed aut *Etruria* dicenda est ab *Etrusco* principe, aut *Lydia* a *Lydo*, aut *Tyrrhenia* ab eius fratre… (*ad Aen. X 164*).
>
> « On ne doit pas dire *Tuscia*, car ce mot ne se lit en aucune manière chez les bons auteurs [5], mais on dira *Etruria*, à cause du prince *Etruscus*, *Lydia* à cause de *Lydus*, ou *Tyrrhenia*, à cause de son frère… ».

Placée dans une liste de dérivés comprenant des exemples explicites, comme *Hispania*, de *Hispanus, -i* ou *Graecia* de *Graecus, -i*, cette mention n'ajoute rien, mais produit un effet assez comparable, *mutatis mutandis*, à l'usage contemporain du nom *Toscane*, plutôt qu'*Étrurie*, dans le contexte de la civilisation étrusque.

2.2. Des préférences géographiques

La dimension autobiographique de certains exemples étant acquise, il est permis de s'interroger sur la récurrence de toponymes et d'ethniques relatifs à l'Italie centrale et méridionale, ainsi qu'à la Sicile, d'une part, et à l'Afrique d'autre part. Dans une importante proportion, les noms proposés alors par Priscien n'apparaissent nulle part ailleurs dans la tradition artigraphique latine :

> … *Luceria Lucerinus, Nuceria Nucerinus, Placentia Placentinus ; Anagnia* quoque, quia *g* ante *n* habet *Anagninus*. Similiter *Alexandria Alexandrinus, Numantia Numantinus, Arricia Arricinus* (…) Similiter a *Caralibus Caralitanus*, a *Salapia Salapitanus*, a *Gadibus Gaditanus*, a *Taurominio Taurominitanus*, a *Cephaloedio Cephaloeditanus*, a *Drepano Drepanitanus* (*GL* 2, 81.22-82.7).

On peut bien sûr penser que ces séries visent à préparer l'*enarratio* d'œuvres littéraires précises, comme les *Verrines* pour certains des toponymes siciliens. Il est cependant singulier que la relation littéraire avec Cicéron soit systématiquement passée sous silence. Par ailleurs,

5. De fait, les plus anciens auteurs employant le terme sont Pline dans son *Histoire naturelle* (35, 58, 2), Florus (1, 5, 5) et Tertullien (*Apol.* 40) ; il faut ensuite aller chez Ammien Marcellin (2, 5, 12, etc.), Eutrope (1, 11, 3, 9, etc.), puis Sidoine Apollinaire (1 *Ep.* 7, 3) pour retrouver un terme néanmoins en usage dans la tradition exégétique, chez Servius, le Pseudo-Acron et Claudius Donatus.

on ne peut trouver dans la tradition artigraphique de précédent à la citation de *Tauromenium* / Taormine (reprise cinq autres fois par Priscien), de *Cephaloedium* / Cefalù ou de *Drepanum* / Trapani ; et nous pourrions ajouter à ces exemples d'autres noms de cités, comme *Catina* / Catane, *Compsa* / Conza, *Ancon* / Ancône ou *Spoletum* / Spolète…

En ce qui concerne la géographie africaine, très bien représentée, ce qui est le plus remarquable, c'est la précision des détails toponymiques. Ainsi du passage suivant :

> In *ul* quoque unum reperitur masculinum Latinum *consul*, duo communia *praesul, exul*, et barbara *Suthul, Muthul* ; et sunt propria quae ideo quidam neutra esse putauerunt quod appellatiuis neutris sunt coniuncta : *oppidum Suthul*, sed melius est figurate sic esse apposita dicere, ut si dicam *mons Ossa*, uel *Tiberis flumen*, quam quod neutri generis in *ul* terminantia sint, et maxime cum lingua Poenorum quae Chaldaeae uel Hebraeae similis est et Syrae non habeat genus neutrum (*GL* 2, 147.18-148.3).
>
> « En *-ul* aussi on trouve un nom latin masculin, *consul*, deux de genre commun, *praesul* et *exul*, et les barbares *Suthul* et *Muthul*. Mais certains ont pensé que ces noms propres sont neutres pour la raison qu'ils sont associés à des appellatifs neutres : *la place forte de Suthul*, mais il est préférable de dire qu'ils se trouvent placés à côté d'eux par figure, comme quand on parle du *mont* [m.] *Ossa* [f.], ou du *fleuve* [n.] *Tibre* [m.], plutôt que de prétendre qu'il s'agit de neutres finissant en *-ul* ; surtout que le punique, qui ressemble à l'assyrien, à l'hébreu et au syriaque ignore le genre neutre ».

Des deux forteresses citées par Priscien, seule une, toujours la même, Suthul, apparaît généralement dans la littérature grammaticale ; et à la vérité, un exemple suffisait. Remarquable est aussi la rareté des renvois à Salluste, chez qui on peut lire ces toponymes. Si l'on considère ainsi les cinq noms propres ressortissant à la géographie africaine du passage suivant :

> *Mulucha flumen* et *Turia* et si qua similia inueniuntur magis figurate masculina cum neutris iunguntur, ut si dicam *Tiberis flumen* uel *Hister flumen*. Quod autem non sunt neutra *Turia* et *Mulucha* et similia ostendit etiam natura ipsius sermonis Punici, in quo omnia nomina uel masculina sunt uel feminina. Ergo *Capsa* quoque et *Thala* oppidum et *Tirimida* similiter figurate feminina neutris sunt coniuncta, unde Sallustius in II *Historiarum : inter laeua moenium et dextrum flumen Turiam quod Valentiam paruo interuallo praeterfluit*. *Turiam* dixit qui accusatiuus masculini est, non neutri. Plurima tamen non solum in Africa, sed in aliis etiam regionibus nomina fluuiorum in *a* inueniuntur desinentia… (*GL* 2, 201.12-23).
>
> « *Le fleuve Mulucha, le fleuve Turia*, et les syntagmes similaires, associent des masculins avec des neutres davantage par figure, comme quand on

> parle du *fleuve* [n.] *Tibre* [m.] ou du *fleuve* [n.] *Danube* [m.]. Ce qui montre que *Turia, Mulucha* et les mots similaires ne sont pas des neutres, c'est la nature de la langue punique elle-même, dans laquelle les noms sont soit masculins, soit féminins. Donc, *Capsa* aussi, la place forte de *Thala* et *Tirimida* sont pareillement des féminins associés par figure à des neutres ; d'où Salluste, au livre II des *Histoires* : "entre la partie gauche des murailles et le fleuve situé à droite, la Turia qui un peu plus loin passe devant Valentia". Il a écrit *Turiam* car il s'agit d'un accusatif masculin, et non neutre. Très nombreux sont, non seulement en Afrique, mais aussi ailleurs, les noms de fleuves finissant en *-a* ».

Mulucha, Turia et Thala, seuls noms qui apparaissent chez d'autres artigraphes, sont toujours alors accompagnés du renvoi au texte de l'historien :

> Barbara neutri generis duo lecta sunt apud Sallustium nomina fluminum : *hoc Mulucha*, *hoc Turia* (Phocas, *GL* 5, 412.27-28).
>
> « On trouve écrits deux noms, barbares, de genre neutre chez Salluste, des noms de fleuves : le *Mulucha*, le *Turia* ».

> Lectum est et hac declinatione nomen generis neutri apud Sallustium : *et dextrum flumen Turia* (« Probi » *Catholica*, *GL* 4, 3.13).
>
> « On trouve écrit un nom neutre relevant de cette déclinaison chez Salluste : *et le fleuve situé à droite, le Turia* ».

> … ut apud Sallustium *Marius ad Thalam profectus* (« Probi » *Instituta artium*, *GL* 4, 150.25).
>
> « … comme chez Salluste : *Marius qui était parti pour Thala* ».

Avec Priscien, rien de tel : tout se passe comme s'il n'avait pas besoin de motiver des exemples familiers à son auditoire. On peut douter que cela ait été le cas à Constantinople, au moins avant la reconquête de l'Afrique par Bélisaire, et les bulletins de victoire détaillant une Afrique tombant aux mains de Justinien. S'agit-il d'une préparation à l'*enarratio* de la *Guerre de Jugurtha* ? Dans ce cas, on attendrait, tout au long des *Institutiones grammaticae* – car les allusions à l'Afrique y sont nombreuses –, davantage de mentions directes de Salluste, cité pourtant plus de vingt-cinq fois par Priscien. Cette double récurrence de la géographie africaine et sicilienne pourrait en fait caractériser une activité exercée dans les limites du royaume vandale de la fin du V^e^ siècle, lequel s'étendait sur l'Afrique et la Sicile jusqu'en 491 [6]. À cette date, le roi Gunthamund céda la grande île à Théodoric pour resserrer l'alliance entre les deux royaumes germaniques. Mais la cession des ports siciliens ne dut pas alors interrompre le trafic

6. Cf. Onesti, 2002.

maritime de la flotte vandale, alors maîtresse de la Méditerranée occidentale italienne (*Carales* / Cagliari est d'ailleurs un exemple en *GL* 2, 82.5), et qui exploitait certainement encore la route maritime reliant la région de Carthage aux portes de la Péninsule [7]. Nous ne serions pas éloigné de penser que nous avons là les traces d'un enseignement reçu ou dispensé par Priscien dans cette zone durant la première partie de sa vie [8].

Il est presque hors de doute, comme l'a rappelé Guglielmo Ballaira dans un article récent de 2002, que Priscien est venu s'installer à Byzance comme beaucoup d'autres réfugiés. Mais en quelle qualité a-t-il été accueilli en Orient ? Pour y suivre, comme étudiant, les cours de son maître Théoctiste ? Ou était-il déjà qualifié comme *grammaticus* ? La trajectoire Carthage-Constantinople résume déjà la carrière de Charisius : est-elle impossible à concevoir cent trente ans plus tard ? Nous savons en effet que la réputation des Africains en matière de langue latine était bien établie à Constantinople, comme l'atteste Jean le Lydien pour l'année 518 :

> Ἠξίου περινοῆσαί τινα πρὸς διδασκαλίαν αὐτῷ τῆς Ἰταλίδος φωνῆς, Λίβυην ἐπιζητῶν – αὐτοὺς ἔφασκον ἐγνωκέναι στωμυλωτέρως παρὰ τοὺς Ἰτάλους διαλέγεσθαι (Jean le Lydien, *De Magistratibus* III 73 Bandy).
>
> « Il <un patricien> me demandait de songer à quelqu'un qui pût lui apprendre le latin – il cherchait un Africain car, prétendait-il, ils parlaient avec plus d'aisance que les Italiens ».

Cette anecdote donne à penser que les ruptures politiques du Ve siècle n'avaient pas cloisonné un monde classique où, tant bien que mal, au

7. Faut-il justement rapprocher la paire de composés *Italiamuersus / Siciliamuersus* « du côté de l'Italie/du côté de la Sicile » de *GL* 3, 84.13-14, reprise dans les *Partitiones GL* 3, 514.20 ?
8. Césarée de Mauritanie ne semble pas avoir été trop affectée par la domination vandale ; du moins les témoignages archéologiques montrent-ils que le *forum* y est encore – au Ve siècle, et sans doute jusqu'à la reconquête de Bélisaire – le centre de l'activité religieuse et économique : il est même l'objet d'une restauration ! Sur le terrain, aucune preuve d'une dégradation n'a été trouvée, observation qu'on peut du reste faire aussi pour les sites voisins de la ville, comme le *uicus* côtier des Trois Îlots, où on localise une production « industrielle » de *garum* encore active à cette époque : cf. Potter, 1995, p. 73-79. La situation de Césarée constitue sans doute une exception, partagée par Carthage et Sabratha, dans le mouvement général de déplacement de l'activité urbaine, réduite, vers des zones cultuelles excentrées par rapport au *forum*, alors généralement transformé en cimetière ; mais enfin, elle nous permet de supposer que l'activité d'enseignement, située traditionnellement dans les environs des *fora* urbains, n'a pas non plus été, dans les trois villes considérées, substantiellement bouleversée durant la période correspondant *grosso modo* à la jeunesse de Priscien, soit les années 480-500.

début du siècle suivant, les talents pouvaient encore circuler, ne fût-ce peut-être qu'aux hasards de l'exil. Nous n'avons rien de sûr concernant le Priscien d'avant Constantinople : il est donc sans appui, et même réducteur, au vu des strates géographiques qu'on peut deviner dans la rédaction des *Institutiones grammaticae*, de circonscrire son activité professorale à sa seule période byzantine.

3. LA GÉOGRAPHIE COMME ADAPTATION INTELLECTUELLE

3.1. Priscien et Étienne de Byzance

Quoi qu'il en soit des débuts grammaticaux de Priscien, il était actif à Constantinople vers 513-514, date à laquelle il dut rédiger son *Panégyrique d'Anastase*. Le règne de cet empereur est précisément l'époque d'activité, on en est sûr, d'Étienne de Byzance, auteur non autrement connu que par ses *Ethnika*. Or, on a remarqué depuis longtemps que le géographe s'y montre aussi grammairien, et un grammairien préoccupé, dans son ouvrage, qui nous est parvenu mutilé, de fixer la forme des ethniques correspondant aux toponymes connus de lui, et qu'il classe par ordre alphabétique. La notoriété d'Étienne fut vite considérable, sans doute en ce qu'il résumait dans un ouvrage maniable des siècles d'une tradition géographique très riche, et il en vint à faire autorité. Ainsi par exemple, quand l'historien Agathias, qui écrivit des *Histoires* vers 570 – soit une cinquantaine d'années après la parution estimée des *Ethnika* –, en vient à évoquer sa ville de naissance, se croit-il obligé de prendre position implicitement par rapport à la notice d'Étienne sur le nom de Myrina :

> Δηλωτέον δὲ προτέρον ὅστις τέ εἰμι καὶ ὅθεν… Μύρινα δὲ πατρίς… Μύριναν δέ φημι οὐ τὸ Θρᾴκιον πόλισμα, οὐδὲ εἴ τις ἑτέρα κατὰ τὴν Εὐρώπην τυχὸν ἢ Λιβύην τῷδε κέκληται τῷ ὀνόματι, ἀλλὰ τὴν ἐν τῇ Ἀσίᾳ πάλαι ὑπὸ Αἰολέων ἀπῳκισμένην (Agathias, *Proem*. 14).
>
> « Disons d'abord qui je suis, et d'où je viens… Myrina est ma patrie… Je parle d'une Myrina qui n'est pas la cité de Thrace, ni d'aucune autre cité de ce nom qui se rencontrerait par hasard en Europe ou en Afrique, mais bien de celle d'Asie, que fondèrent jadis des Éoliens ».

> Μύρινα πόλις ἐν Λήμνῳ. Ἑκαταῖος Εὐρώπῃ· ἔστι καὶ τῆς Αἰολίδος ἄλλη (*Ét. Byz. s.u.*).
>
> « Myrina : cité de Lemnos. Hécatée la situe en Europe. On en trouve une autre de ce nom en Éolide ».

Entre le géographe grammairien et le grammairien féru de géographie, il faut s'attendre à trouver des points de convergence. Nous en avons relevé quelques-uns, mais une étude systématique reste à faire.

Dans le passage ci-dessous des *Institutiones grammaticae*, Priscien semble traiter *Sicania* comme un toponyme dûment localisable, et non comme la simple variante littéraire de *Sicilia* à laquelle est réduit le mot dans la littérature classique (Ovide, *Met*. V 464, etc.) :

> Similiter regionum nomina pleraque : *Italus Itali Italia, Gallus Galli Gallia, Sicanus Sicani Sicania, colonus coloni colonia, Hispanus Hispani Hispania, Dardanus Dardani Dardania, Tuscus Tusci Tuscia, Graecus Graeci Graecia, Teucrus* uel *Teucer Teucri Teucria* (*GL* 2, 119.18-21).

Or, le répertoire d'Étienne de Byzance traite bien ainsi ce toponyme :

> Σικανία ἡ περίχωρος ᾽Ακραγαντίνων, καὶ ποταμὸς Σικανός, ὥς φησιν ᾽Απολλόδωρος.
>
> « Sicania : arrière-pays d'Agrigente. Du reste, le Sicanos est un fleuve, au dire d'Apollodore ».

Du reste, à bien y regarder, on devine le géographe grec derrière l'abondance des illustrations de ce passage de Priscien, car c'est un fait que la même liste grammaticale associe à *Sicania* les toponymes *Dardania* et *Teucria*, terme beaucoup plus rare, et cité une fois par Virgile. Or, on retrouve cette paire justement dans la notice *Dardanos* des *Ethnika* :

> Δάρδανος πόλις Τρωάδος, ἡ πρότερον Τευκρίς · Δάρδανος (…) καὶ πόλιν ᾤκισε Δάρδανον καὶ Δαρδανίαν τὴν χώραν ὠνόμασεν, ἣ Τευκρίς πρότερον ἐκαλεῖτο.
>
> « Dardanos, cité de Troade, d'abord appelée Teucride. Dardanos… fonda également la ville de Dardanos, et donna le nom de Dardanie au pays d'abord appelé Teucride ».

Dans une série d'ethniques secondaires, Priscien est le seul grammairien latin à mentionner une ville de *Calathê* connue du seul Étienne, et il l'accompagne d'un ethnique correspondant phonétiquement à celui que propose Étienne :

> Ideo autem diximus pleraque quia a neutris in *e* desinentibus deriuata *i* habent productam ante *nus*, ut *mare marinus*, *Praeneste Praenestinus, Calathe Calathinus, Calacte Calactinus* (*GL* 2, 78.19-22).
>
> « Nous avons dit "la plupart" car les dérivés de neutres en *-e* ont un *i* long devant la syllabe *-nus* : *mare marinus, Praeneste Praenestinus, Calathe Calathinus, Calacte Calatinus* ».

> Καλάθη, πόλις οὐ πόρρω τῶν ῾Ηρακλείων στηλῶν. ῾Εκαταῖος Εὐρώπῃ · ὁ πολίτης τῆς Καλάθης Καλαθῖνος, ὡς ᾽Αγαθῖνος (*Ét. Byz. s.u.*).
>
> « Calathê : ville non loin des Colonnes d'Hercule. Hécatée la situe en Europe. Les citoyens de Calathê sont les Calathins, comme on parle des Agathins [d'Agathê/Agde] ».

D'une manière générale enfin, Priscien partage le souci d'Étienne de dégager des séries de dérivés selon un processus d'analogie :

> In *teria* quoque etiam desinentia faciunt deriuatum similiter : *Fabrateria Fabraternus, Sabrateria Sabraternus* (*GL* 2, 81.4-5).

Ce processus, que l'on voit fonctionner à partir d'un toponyme *Sabrateria* inconnu par ailleurs, mais qui pourrait être un allomorphe du nom de la libyenne Sabratha, est pleinement à l'œuvre dans les *Ethnika* :

> Καλὴ ᾽Ακτή, πόλις Σικελῶν · ἔστι δὲ ὡς Μεγάλη Κώμη · ἐκ τῶν δύο δὲ ἡ παραγωγὴ Μεγαλοκωμήτης Καλακτίτης ἢ Καλοακτίτης … ἢ Καλοακταῖος [cf. sous ᾽Ακτή τὸ ἐθνικὸν ᾽Ακταῖος], ἢ Καλοάκτιος ὡς Πανάκτιος καὶ ἐπάκτιος (*Ét. Byz. s.u.*).
>
> « Calê Actê : cité de Sicile. Comme pour Megalê Cômê, le dérivé embrasse les deux mots : *Mégalocômêtês*, *Calactitês* ou *Caloactitês*… ou encore *Caloactaios* [pour *Actê*, Étienne donne l'ethnique *Actaios*] ou encore *Caloactios* comme *Panactios* [de Panactos] et *epactios* [résidant sur la côte, *actê*].

Dans l'exploration et la régularisation des ethniques, il y a une volonté quasi encyclopédique du grammairien d'intégrer le monde au corpus lexical que représente la langue, et l'analogie est précisément le moyen par lequel sont assimilés les mots nouveaux que sont ces dérivés [9]. Le livre d'Étienne, de ce point de vue, reflète sans doute l'état d'esprit de certains milieux dans une Byzance que l'effacement sans retour de Rome incitait à revendiquer un empire universel, pour commencer sur le plan intellectuel. Pour un réfugié comme Priscien, ce travail toponomastique flatte en outre l'évocation d'un passé personnel : influence diffuse d'une mode peut-être [10], influence directe d'une œuvre sans doute, les traces d'une lecture des *Ethnika* d'Étienne de Byzance manifestent l'intégration intellectuelle de l'occidental au monde romano-byzantin.

3.2. La Périégèse *de Denys*

Dans une capitale où géographie et grammaire font si bon ménage, est-il finalement si étonnant que Priscien se soit intéressé à la *Périégèse* de Denys d'Alexandrie ? De toute l'œuvre de Priscien, cette

9. Sur la « gestion » de ce type de nouveautés lexicales, nous nous permettons de renvoyer à Bonnet, 2001.
10. Une génération plus tard, les *Getica* de Jordanès commenceront par un long exposé géographique (1-38).

traduction en vers d'un poème vieux de trois siècles [11], traduction qui témoigne le mieux de son intérêt pour la géographie, est certainement la plus difficile à situer, dans la carrière du grammairien comme dans sa pertinence thématique.

On ne saurait prétendre à des certitudes, mais il n'est pas inenvisageable de proposer deux réponses. On a remarqué que Priscien, et c'est là l'apport principal de sa traduction, a émaillé le poème de réminiscences des œuvres de Solin. Or, cet auteur ou son nom apparaissent neuf fois dans les *Institutiones grammaticae*, tantôt de manière pertinente pour le propos, comme quand il signale (par ex. *GL* 2, 80.22) que Solin écrit *aceris* le génitif de *acer* « érable », tantôt beaucoup plus gratuitement, lorsque, mentionnant parmi les dérivés en *-anus subsolanus*, issu de *sol*, il signale qu'il « existe aussi *Solinus* » (*GL* 2, 78.8 cité plus haut). Comme Solin est ignoré des autres artigraphes latins, on s'interdira de supposer qu'il s'agit là d'un héritage paresseusement recueilli. L'exploitation de Solin semble au contraire avoir été, de la part de Priscien, comme progressive, à partir d'une découverte personnelle : dans un premier temps, des fiches de lecture [12] se trouvent intégrées dans la matière grammaticale, puis germe l'idée d'en contaminer la traduction d'un poème géographique adaptant à la langue latine la *Périégèse* de Denys.

Nous disposons d'un indice permettant de placer la traduction par rapport à la dernière œuvre grammaticale situable de Priscien : les *Partitiones duodecim uersuum principalium Aeneidos*, en rapprochant les deux passages suivants :

> Et quamuis sit proprium Oceanus, etiam pro appellatiuo accipitur, quando partes eius significat, ut si dicam *Atlanticus oceanus* et *Boricus* et *Erythraeus* siue *Aethiopicus*, quomodo *mare*, cum totum significat, proprium est, cum partem, appellatiuum (*Partitiones* 118.18-20 P).
>
> « Par ailleurs, bien que nom propre, *Océan* est aussi reçu comme nom commun, quand il désigne des parties du nom commun, comme par exemple l'*océan Atlantique*, l'*océan Boréal*, l'*océan Erythréen* ou *Ethiopique* – exactement comme *mer*, qui est un nom propre quand il désigne la mer dans son ensemble, et un nom commun quand il en désigne une partie ».
>
> Circuit Oceani gurges tamen undique uastus / qui, quamuis unus sit, plurima nomina sumit. / Finibus Hesperiis Atlanticus ille uocatur ; / at

11. Cf. Amato, 2002.
12. Trois fiches précisément, à propos du génitif *aceris* (trois fois signalé), du parfait *exiui* (quatre fois signalé) et du neutre pluriel *pecua* : *u. s. uu.*

> Boreae qua gens feruens Arimaspa sub armis, / dicitur ille piger nec non Saturnius, idem / Mortuus est aliis, minimo quod lumine solis / perfruitur : tarde radios nam suscipit ortus, / nubibus et crassis premitur nimbisque grauatur. / Vnde tamen primo conscendit lumine Titan, / Eoumque uocant atque Indum nomine pontum. Sed qua deuexus calidum polus excipit austrum, Aethiopumque simul pelagus Rubrumque uocatur (*Periegesis* 37-48 van De Woestijne – traduction de Denys 27-39).
>
> « Tout autour court le gouffre de l'Océan, qui ne cesse cependant d'être partout immense et qui, tout unique qu'il soit, reçoit quantité de noms… ».

Dans les deux textes est exprimée la même idée de l'Océan unique et multiple, ici en termes grammaticaux : *quamuis sit proprium… etiam pro appellatiuo accipitur*, là d'après Denys : *quamuis unus sit, plurima nomina sumit*. Et dans les deux textes figure la même énumération de ses parties, à peu près identique dans les dénominations comme dans leur succession. Le texte des *Partitiones* paraît transposer en langage technique les vers de la traduction.

La traduction de la *Périégèse*, que nous situerions donc volontiers après les *Institutiones*, mais avant les *Partitiones*, reflète un goût personnel, mais alors aussi assez répandu dans le monde intellectuel byzantin, pour la géographie. Peut-on aller plus loin, et se demander pourquoi cette œuvre précisément a retenu l'attention de Priscien ? Un jugement d'Eusthate de Thessalonique, pourtant bien postérieur à Denys comme à sa traduction, peut nous mettre sur la voie :

> Δεῖ δὲ εἰδέναι καὶ ὅτι πολλὰ τῶν παλαῖων περὶ τὴν ἀληθῆ γεογραφίαν καὶ χωρογραφίαν ἐσπουδακότων… πάντοθεν ὁ Διονύσιος τὸ καλὸν ἠρανίσατο (p. 211, 23-33 Müller).
>
> « Il faut aussi savoir que Denys rassembla agréablement de partout de nombreuses remarques faites par des auteurs curieux de réalités géographiques et chorographiques ».

Ainsi perçue, la démarche de Denys n'est pas sans affinité avec ce que Priscien nous dit lui-même de la manière dont il est arrivé à ses *Institutions* :

> … collectis etiam omnibus fere quaecumque necessaria nostrorum quoque inueniuntur artium commentariis grammaticorum (*GL* 2, 2.4-5).
>
> « … après avoir en outre rassemblé, parmi les manuels de nos grammairiens aussi, presque tous les commentaires, quels qu'ils soient, qui se peuvent trouver et que nous avons jugés nécessaires ».

Le souci d'une compilation ordonnée animait Denys, comme plus tard Priscien : cette volonté encyclopédique explique alors peut-être l'affinité intellectuelle que Priscien se reconnut avec le géographe poète qui avait vécu trois cents ans auparavant.

Par ailleurs, on se souviendra que le règne de Justinien, qui s'ouvre juste après la copie des *Institutiones* [13], est marqué par une autre entreprise de compilation, dans le domaine du droit celle-ci, qui aboutit au *Corpus iuris ciuilis*. Dans cette grande entreprise, voulue par Justinien dès le début de son règne personnel, le *Digeste*, qui rassemble des extraits de la jurisprudence classique, s'apparente particulièrement, par le travail d'exploitation et de rapprochement des sources allant de Mucius Scaeuola (IIe siècle av. J.-C.) à Hermogénien (IIIe siècle ap. J.-C.), à celui du grammairien composant la somme de ses *Institutiones*, comme il évoque aussi l'élégant travail de Denys [14].

L'intérêt de Priscien pour la géographie nous semble donc correspondre à un goût personnel, mais reflète en même temps une mode sans doute née quelques années plus tôt avec Étienne de Byzance, et qui traduit une aspiration intellectuelle et politique à l'universalité de la part d'un Empire oriental resté seul en face de royaumes barbares. Par le biais de la géographie, l'exilé Priscien s'acculturait à Constantinople, et pouvait discrètement évoquer son histoire personnelle.

Les analyses que nous proposons permettent en outre de jeter un regard neuf sur le processus de composition des *Institutiones grammaticae*. Les allusions littéraires renvoient, nous l'avons vu, à l'activité d'*enarratio*, et il est permis de penser que les références explicites et implicites (cf. plus haut les exemples de Stace et de Cicéron) reflètent différentes périodes de pertinence des exemples enseignés : le complément oral visant à expliciter les *Bains de Pallacine* suppose soit l'*enarratio* parallèle effective ou simplement prévue du *Pro Roscio Amerino*, soit la reprise d'une rédaction datant d'un temps où le discours était spécialement présent à l'esprit des auditeurs. Les références à la topographie urbaine signent une rédaction récente, mais celles à l'Afrique abandonnée par le grammairien de Césarée nous ramènent à un état antérieur du texte et de la carrière du grammairien.

Ainsi, il faudrait considérer les *Institutiones grammaticae* comme une somme, et en cela elles seraient parfaitement représentatives du

13. La dernière souscription est datée du 30 mai 527, Justinien étant alors associé à Justin, qui mourut au début du mois d'août suivant.
14. Le monumental recueil du *Digeste*, dont l'élaboration dura cinq ans, parut en 533, et en même temps qu'un manuel pour étudiants : les *Institutiones*… L'analogie dans la démarche éditoriale est frappante avec la « petite » *Institutio de nomine, pronomine et uerbo*, dont on pense qu'elle a suivi, et non précédé, les *Institutiones grammaticae*...

milieu intellectuel qui les a vu paraître. Dépassant le statut d'*ars grammatica* pour accéder à la dignité d'une « encyclopédie grammaticale », elles nous conduisent de l'érudition antique à la tradition byzantine.

L'émergence de l'œuvre grammaticale de Priscien et la chronologie de sa diffusion

Louis Holtz
CNRS – IRHT, Paris

Nous assistons dans les dernières années du VIII^e^ siècle à l'introduction de Priscien dans l'enseignement de la grammaire sur le continent. Par cet apport, qui doit beaucoup à Alcuin [1], la pédagogie, puis un peu plus tard la linguistique, allaient se trouver profondément renouvelées, ce dont témoignent en premier lieu les manuscrits de Priscien conservés, dont les plus anciens sont contemporains de Charlemagne et qui vont se multiplier tout au long du IX^e^ siècle de façon massive, au point que cette œuvre sera bientôt présente dans tous les centres intellectuels de quelque importance. Le nombre de ces copies carolingiennes (VIII^e^/X^e^ siècles) de l'œuvre de Priscien parvenues jusqu'à nous est considérable, comme on peut le constater en consultant la handlist de la regrettée Margaret Gibson [2], le catalogue de Marina Passalacqua [3], complété par le livre de Guglielmo Ballaira [4], deux collègues italiens dont je salue la présence parmi nous, travaux auxquels se sont ajoutés trois articles [5] de Colette Jeudy.

Ainsi, pour le grand traité de Priscien, nous possédons encore, selon les derniers pointages, et en utilisant les datations du catalogue posthume de Bernhard Bischoff [6], quatre témoins de la fin du VIII^e^ siècle, dont trois sont partiels ou fragmentaires, et cinquante et un témoins copiés au IX^e^ siècle, dont trente et un peuvent être considérés

1. Cf. Holtz, 2000b.
2. Gibson, 1972, p. 105-124.
3. Passalacqua, 1978.
4. Ballaira, 1982.
5. Jeudy, 1982b, 1984, 1984-1985.
6. Bischoff, 1998, 2004.

comme complets ou présentant des parties complètes. L'étude de beaucoup de ces témoins reste largement à faire, non seulement comme fondements d'une nouvelle édition critique que je continue à appeler de mes vœux, et pour l'étude de la diffusion de l'œuvre, mais aussi pour le contenu de leurs marges constellées de gloses qui sont autant de reflets de la pédagogie carolingienne, puisque ces gros in-folios sont souvent de véritables livres du maître. Je me réjouis de constater que l'étude de ces gloses attire de plus en plus l'attention [7], car elles sont susceptibles d'apporter beaucoup à notre connaissance de la réception de Priscien et de la réforme carolingienne en général.

Si l'on ajoute les manuscrits du Xe et ceux du XIe siècle, la liste des manuscrits de Priscien d'époque carolingienne (au sens large) est impressionnante : que de progrès la quête des manuscrits de notre auteur a accomplis depuis Hertz, qui ne pouvait dater avec précision ni localiser l'origine de la plupart des témoins qu'il retenait pour son édition [8] !

Mais il est une autre sorte de témoignage de la faveur qu'a connue alors notre grammairien, un témoignage parallèle à la multiplication des manuscrits, l'utilisation des œuvres de Priscien dans les différents traités grammaticaux composés sur le continent à cette époque. Là encore, que de progrès depuis l'édition de traités grammaticaux dont Hagen lui-même [9] ne soupçonnait pas l'existence ! Les deux aspects

7. Cf. *infra*, la communication de Frank Cinato, p. 429-444.
8. L'édition du grand ouvrage de Priscien par Martin Hertz, accueillie par H. Keil dans ses *Grammatici Latini* (2 et 3), est assez correcte pour permettre une bonne connaissance du texte de Priscien, mais elle devrait être améliorée, ne fût-ce que dans le détail. En effet, elle ne repose pas sur une étude suffisante de la tradition manuscrite ni sur un *stemma codicum*, qui reste à établir encore de nos jours, et notamment elle exploite trop peu les immenses ressources offertes par les manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, où ont conflué les *codices Prisciani* des principales abbayes du temps de Charlemagne et de ses successeurs. Certes, elle prend pour texte de base celui du *Parisinus lat.* 7496 (sigle *R*) originaire de Saint-Germain d'Auxerre, mais même s'il est un des témoins du corpus priscianien dans son état primitif et reflète (indirectement) l'enseignement de Loup de Ferrières (cf. Bischoff, 1981, p. 65, n. 39), ce manuscrit ne mérite pas une confiance absolue. Il n'est pas sûr en tout cas que les corrections de la seconde main *r*, que Hertz relève de façon quasi exhaustive au point d'en encombrer son apparat critique, reflètent la main de Loup. Sur les conditions dans lesquelles Hertz a opéré le choix et le collationnement de ses témoins, je renvoie à De Nonno, 1979, p. 133, n. 2.
9. On sait que H. Hagen, bibliothécaire et auteur du catalogue des manuscrits de la Burgerbibliothek de Berne, s'est attaché à publier dans les *Anecdota Helvetica* (= *GL* 8 ou *Supplementum*) les traités du haut Moyen Âge présents dans sa bibliothèque et dans les bibliothèques suisses. C'est une œuvre de pionnier, fort utile, mais limitée par l'étroitesse des sources exploitées. En effet, les manuscrits grammaticaux de la Burgerbibliothek sont, dans leur grande majorité, ori-

sont inséparables, mais nous nous en tiendrons ici aux seuls manuscrits de Priscien.

1. PRISCIEN DANS LE HAUT MOYEN ÂGE PRÉCAROLINGIEN

Pour rendre compte de l'émergence de cette œuvre, il faut se placer un peu plus tôt dans le temps, dans ce haut Moyen Âge précarolingien, qui avait hérité de l'Antiquité tardive maints traités, et constater que Priscien est resté pendant bien longtemps un inconnu. Inconnu d'Aspérius, d'Isidore de Séville [10], de Virgile le grammairien. Quant aux maîtres hibernolatins qui ont commenté l'*Ars Donati* au VIII^e^ siècle, à savoir l'auteur de l'*Ars Ambrosiana* [11] et l'*Anonymus ad Cuimnanum* [12], leur témoignage est ambigu et à mon avis l'apparat des sources de l'édition Löfstedt fausse quelque peu la réalité. Les rapprochements signalés ne sont en aucun cas des citations ni même des réminiscences. On croit trouver du Priscien là où il n'y a que matière commune à plusieurs grammairiens, bref des sources antérieures à Priscien dont dépend aussi le commentateur de Donat qui les utilise. Chez Julien de Tolède [13], contemporain d'Aldhelm, on trouve quelques traces de lui, mais sans qu'il soit nommé. À Bobbio toutefois les *IG* sont largement utilisées par l'auteur de l'*Ars Bernensis* (VIII^e^/IX^e^ siècles) [14].

Je ne vois aucun emprunt conscient et délibéré à Priscien entre Cassiodore [15], qui a fini par se procurer l'*Ars Prisciani* mais n'en a utilisé que le livre 2, et l'Anglais Aldhelm, de famille royale, moine puis abbé de Malmesbury dans le Wiltshire, bientôt nommé évêque de

ginaires de l'abbaye de Fleury-sur-Loire : ils sont entrés dans les collections de Pierre Daniel d'Orléans, prévôt du monastère et philologue amateur de textes grammaticaux, avant d'aboutir finalement à Berne par le legs Bongars. Hagen n'a pas cherché à élargir d'une façon systématique hors de la Suisse les sources manuscrites des textes qu'il éditait, d'où le titre du tome 8 des *GL*.

10. La lettre à l'archidiacre Redemptus, publiée dans la *PL* 83, col. 905-907, parmi les œuvres d'Isidore, s'approprie une fameuse phrase de Grégoire le Grand dans l'épître d'envoi des *Moralia in Iob* (cf. Holtz, 1986) en la modifiant quelque peu pour lui faire dire (col. 907C) : *Verba caelestis oraculi non subiacent regulis Prisciani vel Donati*. Mais il s'agit d'un apocryphe du XII^e^ siècle. Cf. Diaz y Diaz, 1958, p. 44, qui renvoie à Geiselmann, 1933, p. 162-163.
11. Éd. Löfstedt, 1982.
12. Éd. Bischoff, Löfstedt, 1992.
13. Sur les insuffisances de l'édition de Julien de Tolède par Maria A. H. Maestre Yenes, cf. Holtz, 1974.
14. Éd. Hagen *GL* 8, 62-142. Cf. Holtz, 1994 et 1995.
15. Cf. Courcelle, 1948b, p. 326.

Sherborne dans le Dorset, deux comtés voisins, deux localités à une distance de moins de 100 kilomètres à vol d'oiseau. Dans sa lettre à Arcicius, Aldhelm cite nommément Priscien trois fois [16]. En fait, j'ai compté à partir de l'édition très fouillée d'Ehwald, 56 emprunts à Priscien, dont 54 pour les *IG* et deux pour l'*Institutio de nomine et pronomine et uerbo*. Plusieurs phrases du grammairien sont reproduites littéralement. Aldhelm savait, lui, au moins par la lettre dédicace de l'auteur au consul et patrice Julianus [17], que le grand traité grammatical de Priscien comportait dix-huit livres [18], mais ses emprunts, concentrés presque uniquement sur les livres 3 et 4 des *IG*, ne vont pas au-delà du livre 11. Ce qui intéresse Aldhelm chez Priscien, c'est qu'il y trouve, plus que chez les autres grammairiens latins qu'il connaît, des témoignages concernant des problèmes de prosodie. Nous sommes encore loin de la syntaxe.

Le grand œuvre de Priscien était donc présent dans les îles Britanniques dès la fin du VII^e^ siècle mais ne s'est imposé qu'après de longs délais. D'où venait le manuscrit d'Aldhelm ? Le tenait-il de son maître, l'Irlandais Maildubh (ce qui n'est pas du tout exclu, du fait que certaines gloses irlandaises du Priscien de Saint-Gall renvoient à un état archaïque de la langue vernaculaire) ou provenait-il de la bibliothèque qu'avait enrichie Benoît Biscop lors de ses voyages à Rome, quelques années avant le séjour à Cantorbery de Théodore et d'Hadrien, ces maîtres dont Aldhelm fut aussi l'élève dans son âge mûr ? Autrement dit, l'introduction de Priscien dans les îles Britanniques est-elle le fait des maîtres irlandais [19] reliés au continent par les fondations colombaniennes, ou le fait de leurs collègues anglais, attachés à Rome par le lien spécial qui unissait l'église d'Angleterre aux successeurs de Grégoire le Grand, le Pape à l'origine de la conversion des Anglais ? Question sans doute insoluble, mais récurrente. Il y a sans doute eu simplement convergence d'apports.

L'utilisation de Priscien par Aldhelm résulte d'une lecture très attentive, presque aussi attentive que le sera plus tard celle d'Alcuin. *Priscian<us>, qui Romanae lumen facundiae vocabatur* dit Aldhelm [20], *Priscianus Latinae eloquentiae decus* répète Alcuin

16. Éd. Ehwald, 1919, p. 174, 16 ; 181, 12 et 203, 22, cette dernière occurrence oubliée dans l'index final.
17. *GL* 2, 4.9 *sq*.
18. Aldhelm, p. 203, 22 : *cum Prisciani grammatici XVIII volumina, qui Romanae lumen facundiae vocabatur*...
19. Cf. dans le présent volume, l'état de la question sur le Priscien irlandais dans l'article d'O. Szerwiniack.
20. Aldhelm, p. 203, 22.

comme en écho dans son *Dialogue de Franco et de Saxo* [21]. Il avait les œuvres d'Aldhelm dans sa bibliothèque, et deux parallèles textuels en contexte grammatical attestent qu'il était un lecteur d'Aldhelm [22]. Quant à Bède, je ne trouve aucune allusion chez lui à Priscien, ni aucun parallèle.

Pourtant chez les maîtres précarolingiens des îles Britanniques au VIII^e^ siècle, ce n'est pas le grand ouvrage de Priscien qui est utilisé en un premier temps, mais l'*Institutio de nomine et pronomine et uerbo*, un petit traité qui, lorsque les *IG* commencent à être exploitées sur le continent au IX^e^ siècle, est qualifié de *Priscianus minor*, appellation qui dans les trois derniers siècles du Moyen Âge désignera les deux livres du *De constructione*, à une époque où c'étaient ces deux livres qui occupaient le devant de la scène [23], beaucoup plus tard.

Boniface, dans la lettre dédicace de sa grammaire à Sigebert [24], désigne deux fois de suite le couple formé par Donat et Priscien et ce couple de grammairiens, base solide sur laquelle construire ou reconstruire la langue en dépit de leur désaccord [25], figure aussi dans le grand poème d'Alcuin sur les évêques, les rois et les saints d'York [26], composé sans doute avant son installation à la Cour. Chez Boniface comme chez Tatwine [27], l'*Institutio de nomine* est utilisée pour transformer la pédagogie des déclinaisons, fondée dans l'*Ars Donati* comme dans les grammaires du Haut-Empire sur la variation de l'ablatif, le cas latin par excellence énoncé le dernier dans la récitation

21. Éd. Alcuin, *PL* 101, col. 873C.
22. Outre la formule d'éloge que nous venons de mentionner, Alcuin au début du dialogue semble s'être souvenu d'un autre passage d'Aldhelm, cf. Ehwald, 1919, § 8, p. 58, 4 : *Neque enim in tam densa totius latinitatis silva et nemorosis syllabarum saltibus* ; Alcuin, *PL* 101, col. 854B *duo pueri… qui nuperrime spineta grammaticae densitatis irruperunt*.
23. Cette appellation reçue par le *De constructione*, devenue usuelle à partir du XII^e^ siècle, avait pour effet de maintenir bien distinctes les deux parties des *IG* et correspondait à une répartition en deux *codices* indépendants (1-16 + 17-18).
24. Gebauer, Löfstedt, 1980, p. 10, l. 47 *sq*. et 60 *sq*.
25. Cf. la déclaration de Boniface dans sa lettre d'envoi (p. 10, 41-52) : « Quand je voyais les auteurs de grammaire en désaccord sur certaines règles qu'ils énonçaient, ce qui, à n'en pas douter, a été souvent le cas, j'estimais superflu et ridicule qu'au moment où Donat et Priscien, Romanus et Vélius Longus exprimaient des avis différents, eux les meilleurs connaisseurs de la langue de Rome et de ses subtilités, ce fût à moi, d'humble extrace, né pour ainsi dire aux fins fonds du pays des Germains, qu'il revînt, sortant tel un pâtre sans culture des landes buissonneuses et marécageuses, d'assumer le rôle de juge et de trancher entre les décisions discutables de si grands personnages ». On notera la similitude des images avec celles employées par Aldhelm et Alcuin (*supra*, n. 22).
26. Éd. Godman, 1982.
27. Éd. De Marco, 1968.

des déclinaisons, après l'accusatif et le vocatif, simplement parce qu'on l'avait rajouté aux cinq cas de la déclinaison grecque. En classant les noms selon le génitif et non plus selon l'ablatif, Priscien, en héritier de Servius [28], imposait le système des cinq déclinaisons, qui privilégie pour l'élève nominatif et génitif : il lui suffit désormais d'énoncer la forme de ces deux seuls cas, pour que celle des autres cas se déduise automatiquement. La regrettée collègue de Cambridge, Vivien Law, une chère amie qui nous manque dans ce colloque, avait bien expliqué en détail [29] le mécanisme de cette substitution pédagogique et ses conséquences. C'est la plus ancienne innovation par rapport à la grammaire de Donat qu'ait apportée Priscien à la pédagogie élémentaire du latin. Une autre innovation sera de classer parmi les *nomina* tous les pronoms indéfinis. Ce petit traité de Priscien venait à cette époque rectifier, non remplacer Donat. Mais l'usage qu'on en a fait est sans commune mesure avec celui qu'à partir de l'époque carolingienne on fera des *IG* en seize ou dix-huit livres pour commenter le même Donat. L'*Institutio de nomine* semble donc avoir connu une diffusion assez indépendante de celle des autres œuvres grammaticales de Priscien, puisqu'on rencontre assez peu le petit traité dans le sillage du grand, mais plutôt aux côtés des grammaires de Donat [30]. Cette utilisation en avant-garde de l'*Institutio de nomine*, qui est avec les *Partitiones* le dernier ouvrage qu'ait composé le grammairien, et qui suppose l'existence préalable des *IG*, marquait-elle à un stade antérieur la première étape de l'éclatement du corpus transmettant l'œuvre de Priscien ?

2. HYPOTHÈSE SUR LA DIFFUSION PRIMITIVE DE PRISCIEN

Certes, les écrits de Priscien ont été remis séparément et à des époques différentes à deux dédicataires, d'une part Q. Aurelius Memmius Symmachus (Symmaque, le beau-père de Boèce), et de l'autre le consul et patrice Julien, mais rien n'indique que l'exemplaire remis à Symmaque ait connu une diffusion séparée des autres œuvres : c'est toujours, à date ancienne, dans le sillage des *IG* que les

28. *GL* 4, 496.26 *sq*. où Servius (*apud Sergium*) est dit avoir dicté la règle des cinq déclinaisons *extrinsecus*, c'est-à-dire comme un complément extérieur à l'enseignement de Donat qu'il commentait. En fait la substitution du génitif à l'ablatif comme critère d'appartenance à une déclinaison a mis longtemps à s'imposer. L'*Institutio de nomine* de Priscien a joué en la matière un rôle décisif.
29. Law, 1991, 1992.
30. Cf. Holtz, 1981, p. 347 *sq*.

trois opuscules apparaissent et le collationnement qu'en a fait M. Passalacqua [31] prouve qu'ils dépendent tous d'un même archétype. Quant aux *IG*, rien non plus jusqu'ici ne suggère que l'exemplaire remis au dédicataire ait créé un rameau indépendant des autres, si tant est qu'il ait eu des descendants. Ainsi, les plus anciens témoins de l'œuvre du grammairien nous présentent un corpus unitaire.

C'est à travers l'analyse des plus anciens représentants de ce corpus que nous pouvons peut-être reconstituer son état primitif ainsi que les premières étapes de la diffusion de l'œuvre de Priscien en Occident. En effet, puisque cette œuvre n'a connu qu'une diffusion très restreinte entre le VI^e^ et la fin du VIII^e^ siècle, le texte n'a pas eu l'occasion de se déformer sous la masse des gloses, ni les divers rameaux de la tradition, dont l'existence est impliquée concrètement par tout travail de copie, de se brouiller et de s'interpoler. C'est le cas idéal en histoire des textes. Mais cet état de fait est appelé à changer rapidement à partir du moment où se multiplient les exemplaires de Priscien, donc dès le début du IX^e^ siècle.

Dans cette œuvre se distinguent trois et même quatre lots, assez inégaux, mais qui se rencontrent encore plus ou moins groupés au IX^e^ siècle :

– premier lot, l'*ars Prisciani*, masse imposante de dix-huit livres baptisée par les éditeurs modernes « Institutions grammaticales » (*IG*), titre dont nous usons par commodité mais artificiel, car absent de la tradition manuscrite ;

– deuxième lot, les trois *opuscula* [32] dédiés à Symmaque [33], toujours en seconde position derrière les *IG* et, dans la majorité des manuscrits les plus anciens [34], précédés de la lettre d'envoi et dans l'ordre *De figuris numerorum* (*fig.*), *De metris Terentii* (*Ter.*), *De praeexercitamentis rhetoricis* (*praeex.*), lequel ne peut être que l'ordre primitif ;

– troisième lot, deux ouvrages de pédagogie élémentaire, l'*Institutio de nomine et pronomine et verbo* (*nom.*), qui traite aussi du participe, et les *Partitiones duodecim versuum Aeneidos principalium* [35] (*part.*),

31. Cf. Passalacqua, 1987, p. XXX *sq*.
32. Par commodité, dans la suite de l'exposé, je désigne par le terme *opusculum* tous les ouvrages pédagogiques de Priscien sauf les *IG*.
33. Éd. Passalacqua, 1987.
34. Cf. Passalacqua, 1987, p. XXXXII. Toutefois, dans le manuscrit le plus ancien, Paris, BnF, lat. 7530 (*P*), qui ne présente que *fig.* et *praeex*., la dissociation a déjà eu lieu (cf. *infra* p. 52)
35. Éd. Glück, 1967.

ouvrages composés par l'auteur dans le sillage [36] des *IG*, auxquelles *nom*. en particulier renvoie souvent. Ces deux traités ont pu rapidement se détacher du corpus primitif avant même la diffusion massive des *IG* sur le continent, le premier comme associé à l'*Ars Donati* et à d'autres grammaires, le second en vertu de son caractère virgilien.

Le grammairien de Constantinople reste fidèle à la tradition hellénistico-romaine, car ce qui est en toile de fond, c'est la lecture commentée des deux classiques par excellence, Virgile et Térence [37], et ce qui est en projet dans le cursus de l'élève, c'est encore et toujours sa future formation à la rhétorique, dont le grammairien – cela entre aussi dans son rôle – commence à lui enseigner quelques rudiments dans le *De praeexercitamentis*, traduction latine [38] des Προγυμνάσματα du Ps.-Hermogène [39]. Mais on constate aussi à travers l'ensemble du corpus qu'à Constantinople, du temps de Priscien [40], la réflexion linguistique, par son ampleur, est en train de prendre définitivement le pas sur la lecture commentée des auteurs. Cela s'explique non seulement par le recours à des sources grecques jusque-là ignorées de la tradition artigraphique latine, mais aussi par le fait que le maître s'adresse à des élèves hellénophones, dont le latin n'est pas la langue maternelle, mais une langue qu'il s'agit de leur enseigner dans toutes ses nuances, d'où la part importante de la lexicographie, bien plus développée que chez tous les autres grammairiens, ce qui va trouver son utilité au IX^e^ siècle dans le renouveau des études.

Enfin, Priscien est aussi l'auteur de deux poèmes [41], le *Panégyrique de l'empereur Anastase* [42] et la *Periégésis* [43], traduction du poème du géographe Denys d'Alexandrie, deux ouvrages non grammaticaux, dont on comprend bien qu'ils aient pu connaître dès le début une diffusion particulière, mais dont le second est parfois associé à l'œuvre grammaticale.

Comment celle-ci dans son ensemble nous est-elle parvenue ?

36. Cf. Passalacqua, 1999, p. XV, n. 2.
37. Ce sont les deux auteurs les plus cités dans les *IG*, conformément au canon scolaire latin.
38. Cf. Passalacqua, 1986 et 1987.
39. Cf. Patillon, 2008.
40. Sur les rapports de la pédagogie de Priscien avec son temps, je renvoie à l'analyse lumineuse de Pierre Courcelle, 1948b, p. 307-312.
41. Description complète des témoins manuscrits de ces deux poèmes dans Ballaira, 1982, p. 121-213 dont on lira *infra* la présentation du panégyrique.
42. Éd. Baehrens, 1883, p. 264-274.
43. Éd. Baehrens, 1883, p. 275 *sq*.

3. CLASSEMENT DES MANUSCRITS DE PRISCIEN PAR TYPES

Faute de pouvoir présenter le stemma de la tradition et d'être encore en mesure de distinguer totalement les rameaux de celle-ci [44], le classement des manuscrits de Priscien par types est à notre portée grâce aux catalogues. Mais pour le réaliser, nous ne pouvons nous appuyer que sur les manuscrits complets des *IG*, en éliminant tous les fragments et manuscrits partiels, ou ceux dont la fin reste incertaine, parce que ces témoins-là, malgré leur intérêt pour l'étude de la diffusion de l'œuvre, ne permettent pas de se prononcer clairement sur la composition du corpus dont ils sont issus. C'est là un choix qui répond à une exigence de méthode et aboutit à faire prendre en considération seulement les deux tiers environ des manuscrits décrits par Marina Passalacqua [45] et pour la seule époque carolingienne seulement 51 manuscrits, soit 40 % des 128 témoins des IX^e^ et X^e^ siècles recensés par l'auteur.

En tout cas nous ne disposons pour aucun grammairien latin d'une telle profusion de manuscrits conservés. La loi des grands nombres garantit donc une certaine objectivité [46] aux conclusions que nous pourrons tirer de cette enquête. Il s'agit, bien sûr, uniquement de la production des livres, sans oublier que dans les bibliothèques médiévales, les livres copiés aux siècles précédents restent à la disposition des lecteurs, maîtres et élèves.

Dès les plus anciens manuscrits parvenus jusqu'à nous, on voit se dessiner cinq typologies :

– type 1 : *IG*, livres 1-16 seuls ;
– type 2 : *IG*, livres 1-18 seuls ;
– type 3 : *IG*, livres 1-18 + les *opuscula* (et textes annexes) ;
– type 4 : *IG*, livres 17-18 ;
  4a : seuls
  4b : suivis des *opuscula* (et textes annexes)
– type 5 : seuls les *opuscula* (et textes annexes).

44. On distingue déjà nettement les rameaux irlandais et bénéventain, c'est-à-dire ceux de la périphérie. Il serait à mon avis utile d'isoler l'apport des manuscrits de Tours (ils sont plusieurs) qui peuvent restituer le texte originaire d'Angleterre que lisait Alcuin, témoin capital vu le rôle joué par lui dans la diffusion de Priscien (cf. Holtz, 2000a et 2000b).
45. J'ai ajouté aux manuscrits complets (ou susceptibles d'être jugés tels) du catalogue de M. Passalacqua (1978) les 25 Priscien complets indiqués par G. Ballaira (1982) et suis arrivé au total de cinq cent dix-huit exemplaires dont il est possible de définir le type (cf. le tableau récapitulatif *infra*, p. 55).
46. Je pars du postulat que les manuscrits conservés donnent une idée, ou plutôt une image moyenne de ce que fut la production des manuscrits de Priscien de la fin du VIII^e^ à la fin du XV^e^ siècle, en dépit de l'incertitude dans laquelle nous sommes sur la proportion de manuscrits détruits selon les siècles.

Tels sont les types jusqu'à la fin du XI^e^ siècle. Ensuite s'ajouteront d'autres typologies, en rapport avec la place qui était alors celle de Priscien dans tel ou tel programme scolaire.

Aux *opuscula* de Priscien sont associés deux textes annexes, l'œuvre de Rufin d'Antioche et le *Carmen de ponderibus et mensuris* (*CPM*), un poème transmis tantôt anonymement, tantôt sous le nom de Priscien, tantôt sous celui de Remmius Palémon, tantôt sous celui de Remmius Favinus, nom qui a des chances d'être celui du véritable auteur, inconnu par ailleurs [47].

Il est rare que les représentants les plus anciens des types 3, 4b et 5 contiennent l'ensemble des ouvrages mineurs : en général ce sont les trois *opuscula* offerts à Symmaque accompagnés de l'un ou de l'autre traité mineur et/ou d'une pièce annexe [48]. L'ordre dans lequel tous ces petits traités se présentent dans les manuscrits est très variable et assez capricieux, sauf qu'en général les trois traités dédiés à Symmaque forment bloc derrière les *IG*.

L'analyse des cinq types de manuscrits, qui se perpétueront jusques et y compris à l'époque de la Renaissance, conduit à un certain nombre de constatations. En premier lieu, on ne rencontre pas à date ancienne de manuscrit [49] comportant les seize premiers livres suivis des ouvrages mineurs. Deuxième constatation, ceux-ci ne précèdent jamais [50] les *IG*, mais viennent à la suite du *De constructione* (types 3

47. Sur l'identification des sources de ce poème, cf. Callu, 1980 ; Raios, 1989.
48. Seulement treize témoins contiennent à la fois les deux textes annexes, six de l'époque carolingienne et sept de la Renaissance. Du IX^e^ siècle les manuscrits : Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, Voss. lat. O 12, et Q 33, München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 18375, Paris, BnF, lat. 7496 et 7501. Du XI^e^ siècle : Vatican, Biblioteca apostolica Vaticana, Reg. lat. 733.1. Du XV^e^ siècle : Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, 38, 21, et 47, 1, Conv. Soppr. 428, Saint-Omer, Bibliothèque municipale 656, Vatican, Bibl. apost. Vat., Urb. lat. 306, et Vat. lat. 2725. Du XVI^e^ siècle : Vatican, Bibl. apost. Vat., Vat. lat. 6891.
49. Dans le schéma <Priscien *IG* + Ps. Priscien *De accentibus* + Donat, *De barbarismo*> qui n'apparaît qu'à la fin du XI^e^ siècle, et dans lequel l'œuvre de Priscien est normalement représentée par le *De constructione*, on rencontre seulement deux cas isolés où Priscien *IG* 1-16 a été substitué à *IG* 17-18, les manuscrits Firenze, Bibl. Med. Laur., Acquisti e Doni 377 (XII^e^ s.) et Paris, BnF, lat. 15134 (fin du XII^e^ s.). Lorsque le *De accentibus* fait son apparition, il s'agrège en général aux *opuscula*. Toutefois, il arrive, mais exceptionnellement, qu'il s'ajoute à la suite du livre 16 dans le type 1. Nous avons repéré seulement cinq cas : manuscrits Cambridge, Jesus College, Q B 11 (XII^e^ s.), Cambridge, University Library, Ee 6.37, Klosterneubourg, Stiftsbibliothek, 1084 (XII^e^ s., première moitié), Vatican, Bibl. apost. Vat., Vat. lat. 5960 (XIII^e^ s.) et Venezia, Biblioteca Marciana, XIII, 140 (XV^e^ s.).
50. Les exceptions sont rarissimes. J'en note seulement deux : dans le manuscrit Leiden, Bibl. der Rijksuniv., BPL F 67, de type 2, copié en 838, la *Perihégèse*

et 4b), et peuvent même former à eux seuls un corpus priscianien en l'absence des *IG* (type 5). Enfin, dans l'ensemble de la tradition on ne rencontre pas trace d'une coupure matérielle [51] des *IG* ailleurs qu'entre les livres 16 et 17.

Dès maintenant une conclusion sûre s'impose : ce qui était mis en valeur, en tête du corpus et d'une façon délibérée, ce sont les *IG* (types 1 à 4), dont la rédaction a été encouragée par le consul et patrice Julianus, mais dont vraisemblablement le contenu coïncide avec l'enseignement que Priscien dispensait à Constantinople depuis de longues années, au moins en ce qui concerne le contenu des livres 1-16. Or, malgré l'absence d'une datation précise, tout le monde s'accorde à voir dans les trois *opuscula* dédiés à Symmaque des traités composés avant les *IG*, lesquelles apparaissent comme le couronnement de l'activité scientifique et pédagogique de Priscien. Il y a donc eu organisation consciente du corpus, renoncement à l'ordre chronologique et priorité donnée à l'ouvrage à la fois le plus complet, le plus significatif, mais également le plus massif : comment ne pas y voir la main de l'auteur lui-même ?

4. LE CORPUS PRIMITIF ET LA SITUATION DES TEXTES ANNEXES

En quel lieu placer l'organisation du corpus ? Pour les œuvres de Priscien, tout concourt à désigner Constantinople ; mais où et quand les deux textes annexes, œuvres de Rufin et *CPM* ont-ils rejoint le corpus ? Ces deux œuvres, comme le note Paolo d'Alessandro [52], le récent éditeur de Rufin, sont entrées dans le corpus par affinité, du fait qu'elles ont un contenu similaire à celui de *fig*. et de *Ter*. J'irais plus loin que lui en revenant à l'hypothèse de Keil selon qui l'ensemble des *opuscula* de Priscien et les deux textes annexes faisaient partie de

précède les *IG* ; dans le manuscrit Cambridge, UL, Gg 2, 32 (XIII^e^ s., première moitié), de type 6, les *Partitiones* précèdent le *De constructione.*

51. La présence d'une deuxième préface adressée au consul et patrice Julianus en tête du livre 6 (*GL* 2, 194) n'a jamais marqué une coupure entre les cinq premiers livres et la suite, et n'est pas de même nature que la préface du *De constructione*. Elle est de caractère privé et a simplement pour fonction d'indiquer que Priscien va s'attacher à répondre aux demandes que lui a faites Julianus sur des points précis, qui seront traités dans les livres 6 à 10. Elle souligne aussi le fait que Julianus et Priscien ont une communauté de préoccupations touchant la grammaire latine et le rapport entre le grec et le latin, ce qui suggère des relations continues et de longue durée et laisse penser que c'est à Julianus que Priscien doit son poste de professeur (cf. les mots *tibi, cui omnia debeo*. *GL* 2, 194.4).
52. D'Alessandro, 2004, praef., § 24, p. XCVI *sq*.

l'archétype [53] : à mon avis, l'introduction des deux textes dans le corpus grammatical relève d'une même initiative prise dans la partie orientale de l'Empire et non, par exemple, en Italie.

En effet, la tradition de Rufin d'Antioche (dont ne nous sont transmis que des extraits), qui repose sur vingt-huit témoins, est entièrement dépendante de celle de Priscien [54].

Mais en ce qui concerne le *CPM* la situation est plus complexe : un premier rameau (α) est constitué par un unique témoin, le manuscrit Napoli, Biblioteca Nazionale, lat. 2 (*olim Vindobonensis 16*), originaire de Bobbio [55], dans lequel une main irlandaise (VIII^e^ siècle, début) a copié le *Carmen* sous sa forme complète de deux cent quatre hexamètres [56]. Le second rameau (β) formé par l'ensemble des autres témoins présente un texte tronqué et, dans ses représentants les plus anciens, ce texte tronqué accompagne tout ou partie de l'œuvre grammaticale de Priscien ainsi que celle de Rufin d'Antioche. On a le choix entre deux interprétations :

– ou bien le *Carmen* était déjà tronqué lorsqu'il a été intégré au corpus priscianien, et dans ce cas le texte complet du manuscrit de Naples représente une étape de la tradition du *CPM* antérieure à la constitution du corpus ;

– ou bien le *CPM* sous sa forme complète faisait bien partie, à l'origine, du corpus et copie en a été prise très tôt pour être insérée dans le manuscrit de Naples ou dans son ancêtre, du moins avant que ne se produise, dans le subarchétype [57] dont dépendent tous les manuscrits de Priscien conservés, l'accident matériel qui a mutilé le texte au beau milieu du vers 163. Le fait que la mutilation du *CPM* repose sur un accident matériel [58] rend plausible cette seconde solution.

53. Keil, *GL* 3, 387 *sq*.
54. Cf. D'Alessandro, 2004, praef., § 22, p. LXIV-XCI.
55. Notice du manuscrit : Ballaira, 1982, p. 203-209 et, en ce qui concerne le *CPM*, Raios, 1983, p. 62 *sq*.
56. Vers 1-208. Il manque seulement de première main le vers 77, rajouté par une troisième main et présent dans l'ensemble de l'autre rameau (β) de la tradition (cf. Raios, 1983, p. 57 et 62 *sq*.).
57. Ce subarchétype se situerait parmi les ancêtres proches de *P* si, comme l'affirme Raios, 1983, p. 70, la paraphrase du *CPM* qu'on lit aux f. 146v-148 de ce manuscrit repose bien sur le texte complet du poème.
58. Dans la majorité des témoins du rameau β (34 sur 52) le dernier mot du texte est *aquis* au vers 163. Les autres s'arrêtent un peu avant (cela varie entre le vers 140 et le vers 162). Cf. le catalogue chronologique des manuscrits, Raios, 1983, p. 57-59. À l'origine de ces perturbations on peut supposer un texte en fin de codex, dont le dernier et l'avant-dernier folios ont été endommagés ou sont tombés.

Quelle que soit la date du *CPM* ou l'auteur, qui manie parfaitement la langue et le rythme de l'hexamètre latin, il est vraisemblable que nous sommes en présence, comme pour l'œuvre de Priscien, comme pour celle de Rufin, d'une production originaire de l'empire d'Orient, où le latin était devenu, depuis Dioclétien, la langue officielle aux côtés du grec. Bien plus, ce qui réunit les trois œuvres, c'est leur proximité du monde grec [59], qu'il s'agisse des sources de chacune d'entre elles ou des points de comparaison établis entre réalités grecques et latines. Le corpus entier est à considérer comme un manifeste de la vitalité du latin dans l'Empire d'Orient, et aussi de la communauté de culture entre monde grec et latin et en même temps comme un nouvel apport de l'hellénisme à la langue et littérature latine en une époque de crise politique, religieuse et intellectuelle entre l'empire d'Orient et le royaume ostrogothique, autrement dit entre la nouvelle Rome et l'ancienne, prisonnière des Barbares : il peut avoir été constitué entre 526/527, date de la parution des *IG*, et 540, qui marque la fin de la confrontation entre les deux pouvoirs par disparition de l'un d'eux.

5. LA FRAGMENTATION DU CORPUS PRIMITIF EN DEUX TOMES

Mais comment rendre compte des divers types selon lesquels se présente puis se fragmente le corpus ? L'interprétation la plus satisfaisante consiste à voir dans le type 3 (tout en un seul tome) la forme primitive dont les autres types sont issus, et non pas, à l'inverse,

59. Je renvoie aux publications de Dimitris K. Raios, 1983 et 1989. L'auteur, historien des sciences de l'Antiquité, est certainement l'un des meilleurs connaisseurs du *CPM*, auquel il a consacré des recherches minutieuses. Il est particulièrement sensible à tout l'arrière-plan grec du poème, qu'il s'agisse du vocabulaire technique en partie innovant (Raios, 1983, p. 23 *sq*.) ou des sources du *CPM*, c'est-à-dire du courant scientifique qui va d'Archimède à Synésios de Cyrène en passant par un savant alexandrin du temps de Domitien, Ménélaos, dont il démontre l'apport capital (Raios, 1989). Mais où je ne suis plus d'accord, c'est sur l'hypothèse qu'il fait et maintient pour ainsi dire jusqu'au bout que ce texte soit d'origine occidentale : Raios le date du IVe siècle et lui donnerait volontiers pour auteur un Espagnol, alors qu'au vers 26 du *CPM*, en parlant de l'alphabet grec de vingt-quatre lettres, celui qui s'exprime se désigne lui-même comme un Grec. Un Grec de culture latine : est-ce tellement inconciliable ? Tous les auteurs qui se sont penchés sur ce texte admettent qu'il n'est que la traduction latine d'un texte grec sans doute en prose. J.-P. Callu (1980, p. 126) le date du premier quart du VIe siècle et Sabrina Grimaudo (1990) arrive par d'autres voies à la même conclusion. L'un et l'autre placent le traducteur en Italie. Mais pourquoi pas dans la partie orientale de l'Empire ?

à supposer qu'à l'époque carolingienne on ait constitué par agrégats successifs un corpus artificiel des œuvres de Priscien. On ne comprendrait pas, si tel était le cas, les raisons qui auraient conduit à incorporer à l'œuvre de Priscien les extraits de Rufin et le *CPM*.

Qu'au départ un corpus unique se soit fragmenté par étapes, c'est ce que suggère le contenu d'un des plus anciens et des plus singuliers témoins de Priscien, le manuscrit Paris, BnF, lat. 7530 déjà mentionné (sigle *P*), copié au Mont-Cassin après le retour de Paul Diacre, ou plutôt ce que suggère le contenu de l'un de ses antigraphes aujourd'hui disparu.

Nous pouvons nous faire une idée du contenu de cet antigraphe priscianien d'après les libres extraits épars en *P* en fonction des objectifs que s'était fixé le concepteur de cette compilation consacrée aux arts libéraux : Priscien *IG*, livres 3, puis 2 (f. 83v, 35-99, 17) ; livre 17 et début du livre 18 (f. 18v, 4-27v, 2) ; livre 18 : (f. 111, 30-117, 35) ; Priscien, *Praeex.* (f. 259v-265) et *fig*. (f. 272-276) ; échos du *Carmen de ponderibus et mensuris* à travers la paraphrase intitulée *Nota de ponderibus* (f. 146v-148) ainsi que par la liste des unités de mesure (f. 155v-156). Quoiqu'il n'y ait pas trace de l'œuvre de Rufin en *P*, son antigraphe était bien un corpus de type 3, comportant au minimum les dix-huit livres des *IG*, au moins deux des trois traités offerts à Symmaque et comme texte annexe au moins le *Carmen de ponderibus et mensuris*. *P*, manuscrit composite, copié au Mont-Cassin dans l'entourage de Paul Diacre après son retour de la Cour palatine, est formé de pièces en provenance de divers antigraphes, comme j'ai essayé de le montrer dans la notice que j'en ai publiée [60]. L'antigraphe priscianien de *P* était encore au Mont-Cassin au XII^e^ siècle, mais dans un état lamentable, selon le témoignage de Pierre Diacre [61] qui cite de mémoire les vers 33 à 35 de *pond*. Ce très ancien manuscrit était-il le descendant du codex de Priscien que s'était procuré Cassiodore dans les derniers temps de sa vie ? Il est difficile de le prouver, vu l'incertitude de toutes les hypothèses proposées sur le destin de la bibliothèque de Vivarium. En tous cas, parmi les antigraphes du manuscrit, celui qui contenait les œuvres de Priscien était bien d'Italie du Sud, comme le prouve son appartenance au rameau bénéventain de Priscien [62].

60. Holtz, 1975. Je note que tous ces extraits de Priscien reposent sur une même méthode, celle du résumé ou du moins du raccourci : l'hypothèse que j'avais faite de deux antigraphes priscianiens différents ne tient pas.
61. Cf. Callu, 1980, p. 122 *sq*.
62. Sur ce rameau, cf. De Nonno, 1979.

Les promoteurs orientaux d'un corpus en un seul volume avaient abouti à un codex énorme totalisant, pour prendre un point de comparaison, au minimum 1 067 pages de la collection des *GL* de Keil, dont 974 rien que pour les dix-huit livres des *IG*. La tentation de distribuer cet ensemble en deux tomes pour plus de souplesse a été forte, d'autant qu'à la masse homogène constituée par les seize premiers livres des *IG*, au contenu somme toute traditionnel, faisait pendant une série d'écrits de longueur variable, de sujets indépendants les uns des autres mais tous caractérisés par un aspect technique. Ce que l'on recherchait à l'époque carolingienne, pour réformer le latin, c'était bien sûr la partie purement grammaticale, les *IG*. Presque automatiquement les traités techniques ont été relégués à part, dans un tome 2, puis au cours du temps se sont dispersés ou ont rejoint d'autres ensembles.

L'articulation même des *IG*, certes soudées par la numérotation continue de leurs livres, et par le plan annoncé dans la lettre liminaire à Julianus, mais divisées en deux parties inégales par la présence d'un nouveau titre, *De constructione*, s'appliquant aux deux derniers livres, et d'une nouvelle préface en tête du livre 17, a pu servir de guide. On avait le choix entre faire commencer le tome 2 par la préface du *De constructione* ou par la dédicace des trois *opuscula* à Symmaque, c'est-à-dire entre ranger dans le tome 1 les seuls seize premiers livres (correspondant aux deux premiers livres de l'*Ars maior* de Donat) ou, pour respecter le plan de l'auteur, l'ensemble des dix-huit livres. Dans le premier cas, le tome 2 équivaut au type 4b (*De constructione* en tête), dans le second, au type 5, un tome dont les *IG* sont absentes et qui ne contient que les *opuscula* et annexes. C'est ce que nous voyons réalisé à l'époque carolingienne : soit un tome unique, soit deux tomes, articulés de deux façons selon que le *De constructione* conclut le tome 1 ou ouvre le tome 2, sauf que d'une façon générale le tome 2 est bien moins fréquent que le tome 1 et surtout moins volumineux. De plus, comme il est formé de pièces et de morceaux et réunit des opuscules relevant de disciplines diverses, il aura rapidement tendance soit à se désagréger, soit à s'intégrer dans des ensembles plus vastes, de nature grammaticale, philosophique ou technique [63].

Mais de quand date la présentation en deux tomes ?

63. Dans l'enquête que j'ai menée sur l'héritage du corpus unique primitif, j'ai compté comme exemplaires de type 5 tous les manuscrits contenant au moins deux des *opuscula* ou textes annexes (le Ps.-Priscien, *De accentibus* étant compté parmi les *opuscula*), quel que soit le genre littéraire des textes auxquels ces héritiers du type 3 se sont associés.

Il me semble évident qu'elle date de l'époque carolingienne ou précarolingienne et non pas des débuts de la diffusion. En effet, au VI^e^ siècle, l'unité du corpus s'imposait en fonction de l'idée que les Latins d'Orient, en contact avec la culture grecque, étaient les meilleurs défenseurs de la latinité, quand l'Italie et l'Occident étaient aux mains des barbares (n'oublions pas la personnalité des destinataires des trois *opuscula* et des *IG*) : il était nécessaire de faire tenir ce message en un seul volume. Mais au VIII^e^ siècle, dans les îles Britanniques et dans le monde carolingien, le concept qui avait présidé à la formation du corpus, l'hellénisme au secours de la latinité, ayant cessé d'être d'actualité, n'était plus perçu.

Ce dont on avait besoin alors, c'était avant tout d'enseigner un latin correct, et pour cela d'amplifier l'enseignement de Donat en offrant à l'élève un riche matériel lexical et son mode d'emploi détaillé. Les traités de Charisius et de Diomède, redevenus d'actualité un peu plus tôt dans les îles Britanniques, rendaient déjà, pour leur part, ce service. Coïncidence significative, ils avaient, eux aussi, été composés à l'intention d'un public dont le latin n'était pas la langue maternelle ; à plus forte raison s'est imposé dans cet office le grand œuvre de Priscien, un auteur que l'*Institutio de nomine* avait déjà rendu familier. Dans ce contexte, on comprend que l'utilité des *IG* se révélait beaucoup plus grande que celle des *opuscula*, quel qu'en fût l'auteur. Ce qui comptait, c'était de donner un sang neuf à l'enseignement traditionnel de Donat, de le renouveler sans le remettre en cause fondamentalement en dépit des divergences entre les deux auteurs. Les traités carolingiens, qui sont très largement construits selon le plan des livres 1 et 2 de l'*Ars maior* de Donat et n'en sont qu'un commentaire plus étoffé grâce au recours à Priscien, remplissent ce programme. Tout ce qui dans le corpus priscianien ne correspondait pas au contenu de la grammaire traditionnelle devenait secondaire, y compris, pour la grande majorité des maîtres d'alors, le *De constructione*, qui ouvrait un champ nouveau à l'*ars grammatica*, mais prématurément.

Le corpus s'est donc dissocié en deux tomes [64]. Le premier, selon que l'on était sensible ou non à l'unité des *IG*, correspondait soit au type 1 soit au type 2 : le nombre total des témoins répondant à ces

64. Les manuscrits de type 3 et 4b sont les plus instructifs de ce qui s'est passé lorsque le corpus s'est scindé en deux tomes. Par exemple, il y avait (nous en avons la preuve par les catalogues) à Saint-Amand un tome 1 de type 1 correspondant au tome 2 qu'est le ms Paris, BnF, lat. 7498 de type 4b. La qualité de ce témoin est un bon exemple du soin avec lequel des intellectuels carolingiens ont accueilli et traité l'œuvre de Priscien (cf. Passalacqua, 1988).

deux types est majoritaire au VIII^e/IX^e s. (19/33) à côté du type 3 (7/33), forme du corpus primitif qui survivait çà et là. Mais l'omniprésence de Donat, qui reste l'auteur principal, celui pour lequel on écrit de nouveaux commentaires, explique que le type 1 (les seize premiers livres) tende à être plus fréquent que le type 2 (les dix-huit livres), tendance qui se remarque dès le X^e siècle et va l'emporter et culminer au XII^e siècle, à la veille du moment où le *De constructione* concentrera l'attention : mais jusque-là, et dès l'époque carolingienne, un certain nombre de centres, s'ils ne possédaient qu'un manuscrit de type 1, n'avaient pas à leur disposition dans leur bibliothèque le *De constructione*. Voilà un facteur [65] matériel qui a pu pour sa part largement contribuer à freiner, et pendant longtemps, la prise en considération du contenu des livres 17 et 18. Au IX^e siècle, les concepts mis en œuvre dans le *De constructione* demandaient, pour être compris, une culture linguistique et même philosophique bien supérieure à celle des maîtres et de leur auditoire. Ce n'est pas un hasard si les seuls auteurs à avoir alors saisi l'intérêt de ces livres et reconnu le renouvellement qu'ils impliquaient sont des personnalités telles qu'Alcuin, Sédulius Scottus et Jean Scot Erigène, ces deux derniers vrais hellénistes parmi les savants de l'époque : ces trois maîtres sont les seuls qui aient vraiment pris en compte le *De constructione* dont ils ont composé des extraits ou des commentaires.

Quant au tome 2, rassemblant la fin du corpus selon les types 4a, 4b et 5, il est dès le IX^e siècle minoritaire (7/33) et au cours du temps il ira en se dissociant à son tour, perdant très rapidement les textes annexes, puis peu à peu une partie des *opuscula*, sans même maintenir groupés les trois ouvrages dédiés à Symmaque. Le seul élément ayant pu faire partie du tome 2 qui n'ait jamais cessé de grandir en importance est le *De constructione* dont le premier exemplaire autonome (type 4a conservé), le *Parisinus lat.* 7499, date aussi du IX^e siècle.

6. DE L'ÉPOQUE CAROLINGIENNE À LA RENAISSANCE

La suite de l'histoire de la diffusion de cette œuvre peut être retracée comme suit dans ses grandes lignes : jusqu'à la fin du XII^e s. la majorité des exemplaires de Priscien copiés est de type 1, un type toujours productif à toute époque et qui représente plus de 48 % de

65. Le principal facteur de désaffection pour ces livres était la nouveauté de leur contenu (malgré l'intérêt qu'ont manifesté pour eux des personnalités de premier plan), à quoi s'ajoutait aussi la présence d'une dose massive de citations grecques.

l'ensemble des manuscrits de Priscien conservés. Au XII^e^ siècle, alors que les deux premières parties de l'*Ars maior* de Donat sont en voie de disparition, le « *Priscianus maior* » (type 1) triomphe avec près des trois quarts des manuscrits copiés à cette époque comme le montre la progression suivante :

– 8 manuscrits de type 1 sur 20 (soit 40 %) au X^e^ siècle contre 2 de type 2 ;
– 16 sur 31 (soit 51 %) au XI^e^ siècle contre 7 de type 2 ;
– 143 sur 202 (72 %) au XII^e^ siècle contre 15 de type 2.

C'est au XIII^e^ siècle et à l'époque de la fondation des universités que le grand changement a lieu : tandis que diminue en proportion la copie des manuscrits de type 1, sans doute par l'effet de l'adoption des grammaires versifiées d'Alexandre de Villedieu et d'Évrard de Béthune, on voit la production se concentrer massivement sur le *De constructione*, tendance qui s'accroît au siècle suivant :

– 57 manuscrits sur 86 (soit 64 %) au XIII^e^ siècle ;
– 57 sur 73 (soit 78 %) au XIV^e^ siècle.

À cette époque on ne copie plus les *IG* en un seul livre, mais toujours en deux, l'un pour *IG* 1-16, l'autre pour *IG* 17-18, mais il s'agit maintenant de deux livres différents plutôt que de deux livres complémentaires.

Cependant les exemplaires du *De constructione* se rencontrent dans des contextes variés. Les uns comportent le texte intégral des deux derniers livres des *IG* (type 4a traditionnel) ; les autres se terminent à *GL* 3, 278.12 sinon quelques lignes avant ou après (type 6) en omettant toute la partie finale du livre 18, c'est-à-dire les atticismes [66]. La raison de cette omission est évidente : l'ignorance du grec. Quatre-vingt sept exemplaires sont concernés, de la fin du XI^e^ au XV^e^ siècle, à quoi s'ajoute une partie des exemplaires de type 7. Cet ultime type 7 correspond à des manuscrits dans lesquels le *De constructione* voisine avec deux œuvres qui lui sont intimement liées dans la pédagogie dès la fin du XII^e^ siècle et jusqu'au XIV^e^ siècle, à savoir le Ps.-Priscien *De accentibus* [67] et le *De barbarismo* de Donat. Sur les trente-neuf manuscrits

66. Le plus ancien témoin de ce type, le manuscrit Basel, Öffentliche Bibliothek der Universität, F III 28, date du XI^e^ siècle. Mais la tendance à omettre la fin du livre 18 s'était manifestée très tôt, par exemple dans le rameau de l'Italie du Sud (cf. De Nonno, 1979).
67. C'est de la fin du XI^e^ siècle que date le manuscrit Paris, BnF, nouv. acq. lat. 1073, premier témoin connu (originaire d'Italie) du Ps.-Priscien *De accentibus*, qui rapidement ou bien se rencontrera joint au *De constructione* sous sa forme courte ou longue et au *De barbarismo* de Donat (notre type 7), ou bien se rangera parmi les *opuscula* de Priscien.

comportant cet agencement, 25 (de type mixte 7b) terminent le livre 18 à *GL* 3, 278.12, mais 14 (de type 7a) comportent le livre 18 au complet comme les manuscrits de type 4a.

Un nouvel élan est pris au XV^e^ siècle, lorsque les Humanistes redécouvrent les manuscrits carolingiens de Priscien : tandis que le type 7 disparaît totalement et que le type 6 s'amenuise [68], les types 3, 4b et 5, qui n'avaient pratiquement fourni aucun exemplaire pendant les deux ou trois siècles précédents, redeviennent productifs [69], ce qui garantit que les manuscrits qui les représentent reposent directement sur des antigraphes carolingiens dont sans doute beaucoup ont été perdus de nos jours. On voit donc réapparaître grâce à eux de nouveaux témoins non seulement de Rufin d'Antioche et du *CPM*, mais aussi des traités *nom*. et *part*. totalement absents des manuscrits de Priscien copiés aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Il en résulte que les leçons de ces manuscrits du XV^e^ siècle, vu l'ancienneté de l'antigraphe de la plupart d'entre eux, ne sont nullement négligeables pour l'établissement des textes qu'ils contiennent.

Tableau récapitulatif [70]

Types	**1**	**2**	**3**	**4a**	**4b**	**5**	**6**	**7a**	**7b**	Total
VIII^e^ ex.	1		1							2
IX^e^ s.	9	9	6	1	2	4				31
X^e^ s.	8	2	3	2	0	5				20
XI^e^ s.	16	7	1	3	0	3	1			31
XII^e^ s.	146	15	2	18	2	1	13	2	3	202
XIII^e^ s.	29	1	0	7	0	0	29	9	11	86
XIV^e^ s.	13	2	0	8	0	1	35	3	11	73
XV^e^ s.	29	3	5	1	4	23	8	0	0	73
Total	251	39	18	40	8	37	86	14	25	518

68. Nous n'avons pas fait entrer dans notre statistique le manuscrit Venezia, Bibl. Marc., lat. XIII 140 (3923), du XV^e^ siècle, qui semble être l'addition du type 1 et du type 6 séparés par *acc*. + la grammaire de Phocas.
69. L'ensemble de ces trois types fournit près de la moitié des manuscrits de Priscien copiés à l'époque.
70. Pour la datation des manuscrits, je me suis fondé sur le catalogue de M. Passalacqua tout en tenant compte des modifications ou des additions apportées par G. Ballaira et B. Bischoff.

Deux poèmes vieil-irlandais du Codex 904 de Saint-Gall [1]

Anders Ahlqvist
Université d'Irlande, Galway

De toute évidence, le codex 904 de Saint-Gall a été écrit en Irlande (Hofman, 1996a, p. 21-23). Il contient beaucoup de gloses en irlandais ancien. Pour la plus grande partie, il s'agit de commentaires directs sur la grammaire latine de Priscien.

Mais ce n'est pas tout : on y trouve autre chose aussi. Les deux poèmes, dont il est question dans cette communication, sont du plus grand intérêt d'un point de vue littéraire, mais cela n'est pas la seule raison pour les présenter aux spécialistes de l'histoire de la linguistique médiévale. On s'est efforcé plutôt de présenter le contenu de ces beaux textes en relation au texte de Priscien où ils se trouvent et d'expliquer encore une fois (Ford, 1999 et Ahlqvist, 2005) pourquoi ce n'est pas par coïncidence qu'ils se trouvent exactement là où ils sont.

Dans la présentation qui suit, les textes en vieil-irlandais sont reproduits de façon à les rendre accessibles aux lecteurs modernes [2]. Cependant, il convient de signaler que les originaux sont désormais consultables en ligne, grâce à la merveilleuse numérisation intégrale

1. Ce texte est fondé sur deux communications orales : la première présentée à Palerme le 26 mai, et la seconde à Lyon le 11 octobre 2006. Nous sommes très reconnaissants aux deux organisateurs de ces colloques, Lucio Melazzo (pour le colloque *Grammatica e Grammatici nel Medioevo* et Marc Baratin (pour le colloque *Priscien*) de leurs aimables invitations ainsi qu'à tous ceux qui ont assisté aux conférences et nous ont fourni de précieux conseils. De même, nous remercions l'université de Palerme et la Societas Scientiarum Fennica de leur très précieuse aide financière, qui nous a permis d'assister à ces deux beaux congrès. Néanmoins, nous sommes obligés d'insister sur le fait que nous sommes seuls responsables de toutes les erreurs, hérésies, etc. que l'on pourra trouver dans notre texte.
2. Pour la majeure partie, nous avons suivi les principes énoncés par Thurneysen (1946, p. 25), en ce qui concerne la séparation des mots, la marque des syllabes toniques dans les verbes, etc.

réalisée par les responsables du projet « Codices Electronici Sangallenses », autrement dit la bibliothèque numérique de Saint-Gall.

Notre manuscrit, le codex 904 de Saint-Gall, contient la grammaire latine de Priscien [3]. En page 112 [4] (marg. sup), on lit les mots qui suivent en vieil-irlandais :

> Is acher in gaíth innocht,
> fu fúasna fairggæe find folt
> ni·ágor réimm mora minn
> dond láechraid lainn úa Lothlind.
>
> Le vent est âpre cette nuit,
> il remue la chevelure blanche de la mer :
> je n'ai pas peur d'une course sur mer calme
> par les guerriers sauvages de Lothlind.

Notre traduction n'a aucune prétention littéraire. Elle a très simplement le but de faciliter la bonne compréhension du texte. Du reste, nous ne pouvons nous empêcher de citer ici la fort belle traduction latine du comte Costantino Nigra (1872, p. 18) [5], grand celtisant italien du XIX^e^ siècle :

> asper est ventus hac nocte, in turbatione oceanus canus ; non timeo transitum Maris M. a bellatoribus alacribus de L. L.

Selon Pádraig Ó Néill (2000, p. 180), le manuscrit fut écrit entre octobre 850 et août 851. De son côté Rijcklof Hofman (1996a, p. 21-23) situe son écriture à Nendrum ou peut-être – mais moins vraisemblablement – à Bangor, dans le nord de l'Irlande. Nous sommes d'accord avec eux sur ces points. Nendrum se trouve sur la baie de Strangford Lough ; le nom anglophone contemporain de l'endroit est Mahee Island. Au Moyen Âge, il s'y trouvait un monastère (Moody, Martin et Byrne, 1984, p. 24 pour les détails géographiques).

À l'époque, les Vikings avaient commencé leurs incursions en Irlande. Le poème donne une belle idée des sentiments de son auteur. Il contemplait le mauvais temps qu'il faisait cette nuit-là et se réjouissait

3. Pour les détails, voir *Der neue Pauly* 10, p. 342-343 ; pour les manuscrits spécifiquement irlandais, voir Poli, 2000, p. 167.
4. Avec les données offertes ici (c'est-à-dire le numéro 904 du manuscrit ainsi que la page 112), on pourra très facilement consulter les leçons manuscrites à l'adresse www.cesg.unifr.ch/virt_bib/manuscrits.htm ; voir également Zeuss, 1853 II, p. 929 ; Nigra, 1872, p. 18-19 ; Stokes et Strachan, 1903 [*Old-Irish Verse*], p. 290 ; Thurneysen, 1949, p. 39 ; Ahlqvist, 2005, p. 19 et Tigges et Ó Béarra, 2006, p. 160-161. Cf. reproduction *infra*, p. 64.
5. Cet ouvrage est rare. Nous tenons à exprimer ici notre reconnaissance envers Bernadette Cunningham de l'Académie royale d'Irlande, qui, en juin 2007, nous en a facilité la consultation.

de savoir qu'il était bien en sécurité, car les Vikings n'avaient vraiment aucune chance de pouvoir venir agresser son monastère afin de s'emparer de toutes ses richesses.

Selon le poème, leur point de repère s'appelait *Lothlind*. Ce nom de lieu est important. On a essayé de l'expliquer de plusieurs façons, mais, jusqu'à une époque assez récente (Ní Mhaonaigh, 1998, p. 381), sans consensus très convaincant. Néanmoins, il est clair qu'il existe une correspondance entre ce nom et le nom de lieu de langue irlandaise contemporaine *Lochlann* « Scandinavie » (Thurneysen, 1937, p. 191[1]). Son étymologie est sans problème : *Loch* signifie « lac, golfe », ce dont le Nord de l'Europe est plein. La seconde partie est tout simplement à traduire avec le mot « pays ». Il serait donc possible de croire que la graphie *-th-* de la forme *Lothlind* serait une simple erreur. Cependant, on trouve quelques autres exemples de cette graphie (Ahlqvist, 2005, p. 21). Aussi, il faut se souvenir du principe important de la *lectio difficilior*. Parmi les explications offertes jusqu'à présent pour cette question par d'autres exégètes, celle du grand savant irlandais David Greene (1976, p. 76-77) nous semble avoir indiqué le bon chemin à prendre :

> The main problem from the ninth-century period is, of course, the word Lothlind, Laithlind, later Lochlann. Marstrander had [1911], on the basis of the latter form, confidently offered a derivation from Rogaland ; on consideration of the earlier forms, he admitted (1915: 56) that the equation was doubtful. We must begin with these early forms, and with the fact that none of the examples necessarily mean « Norway » or « Scandinavia » ; all we can extract from them is that they refer to some maritime centre of Viking power. Things would be different if historians could identify Tomrair erell tanise righ Laithlinne, AU 848, or Amlaim mac righ Laithlinde, AU 853, but they cannot ; a recent writer (Ó Corráin, 1972, p. 94) speaks of the latter as « a son of a Norse king », which is a very different matter from « the son of the king of Norway ». It is worth noting in this respect that the ninth-century Irish annalists were much given to describing Viking estuarine bases by the name of « pool » …

Il est donc évident que l'ancienne forme *Lothlinn* ne réfère pas nécessairement aux pays du Nord ni même à une partie de ceux-ci. En revanche, il nous semble tout aussi clair que Greene a bien fait d'interpréter *linn* comme le mot qui signifie « étang, bassin ». C'est un mot féminin, appartenant aux thèmes en *-ā* (*DIL*, t. 50, p. 162.52-53). L'explication de Greene (1976, p. 77) pour *Loth-* nous semble aussi très bonne :

> … although any derivation must be purely conjectural, we might think of the first element as loth/lath « mud, mire ; quagmire, marsh ».

Étymologiquement il y a une connexion entre *loth* et le latin *lutum* « boue, bourbe » (MacBain, 1911, p. 234, 232 ; *IEG*, p. 681) [6]. Ce genre de toponyme côtier n'est d'ailleurs pas sans parallèles. On en trouve un autre bel exemple, dans la partie suécophone de mon pays natal de Finlande (Zilliacus, 1989, p. 118), dans le nom *Dyviken* « la Baie à Bourbe ». Du reste, il est important d'accepter qu'il ne faut pas croire que les toponymes de ce type seraient à interpréter d'une façon péjorative. Pour les marins du Moyen Âge ayant le souci de bien savoir où jeter l'ancre, les informations portuaires contenues dans le nom de leur destination ont sans doute été plutôt utiles.

La même page du manuscrit (codex 904, p. 112[a]17-18) contient aussi une glose vieil-irlandaise très intéressante :

indneime andracht « du poison obscur »

qui porte sur un texte de Lucrèce :

liquit enim supera tet/rï uestigia uïri

« elle laisse en effet à la surface les principes de son infecte amertume » [7]

Il nous semple très probable qu'une connexion existe entre cette glose et la localisation du poème en marge supérieure de la même page du manuscrit. En effet, même si les savants d'aujourd'hui n'ont pas toujours été d'accord pour bien comprendre le sens intrinsèque du toponyme *Lothlind*, il nous semble impensable que les scribes du codex 904, eux, ne l'aient pas compris. En ce qui concerne les autres poèmes dans le manuscrit, une connexion entre le poème et le texte de Priscien existe aussi [8].

Le sens du toponyme étant ce qu'il est, il est facile de l'identifier avec le lieu plus connu sous le nom de *Dublin(d)*. En effet, il n'y a aucun doute que la première partie de ce nom signifie bien « noir », la couleur de la boue, et la seconde est identique avec celle de *Lothlind*. Dans le poème, l'emploi de *Lothlind*, plutôt que *Dublind*, est très

6. Le lexique étymologique beaucoup plus moderne de Vendryes (1959-→) n'est pas encore arrivé à la lettre L.
7. La traduction provient de l'édition Ernout et Rambaux, 1966, p. 59.476. En ce qui concerne les problèmes philologiques, textuels, etc., voir Ahlqvist, 2005, p. 24, ainsi que les éditions Diels, 1993, p. 134-135 et Rouse, 1924, p. 118-119.
8. Il en sera question – en ce qui concerne le second poème – dans la partie suivante de cet exposé ; le troisième (Zeuss, 1853 II, p. 929 ; Nigra, 1872, p. 25 ; Stokes et Strachan, 1903 [*Old-Irish Verse*], p. 290 et p. 229 du codex 904) fera l'objet d'une étude prochainement publiée dans une *Festschrift* sous le titre « Miondán Sean-Ghaeilge » [un petit poème vieil-irlandais].

simplement à saisir en raison du souci d'y introduire l'ornementation métrique qu'est l'allitération [9].

En ce qui concerne, encore une fois, la connexion entre *Lothlind* et *Lochlainn*, il nous semble assez probable qu'il faut la comprendre de la manière suivante. Une fois le sens exact de *Lothlind* oublié, et étant donné une meilleure connaissance de la situation géographique ainsi que du caractère lacustre des pays nordiques, une sorte d'étymologie populaire se sera imposée, donnant au toponyme un nouveau sens totalement transparent.

L'autre poème dont il est question dans cet exposé se trouve un peu plus loin (p. 203-204, marg. inf. du manuscrit) [10] :

Dom ṫarcai fidbaidæ fál,
fom·chain loíd luin – lúad nad·cél –,
hūas mo lebrán ind línech
fom·chain trírech inna ṅ-én.

Fom*m*·chain coí menn – medair mass –
hi ṁbrott glas de dindgnaib doss.
debrad : nom·Choin*m*diu ·coíma,
caín·scríbaim*m* fo roída r[oss].

Un rempart de buissons m'entoure,
un lai de merle noir me chante – un éloge que je ne cacherai pas –,
au-dessus de mon petit livre, le ligné,
le trille des oiseaux me chante.

Un coucou clair me chante – une belle gaieté –
dans un manteau gris de forteresses de buissons.
Pardieu : le Seigneur me protège,
j'écris bien sous le promontoire de la grande forêt.

Cette fois-ci encore, nous insistons sur le fait que la traduction n'a absolument pas de prétentions littéraires. De même, il faut absolument citer l'excellente traduction latine de Nigra (1872, p. 23) :

Me cingit dumetum sepium,
Mihi canit hymnum merula agilis – non id celabo ;
Super meo liberculo lineari
Mihi canit melodia avium.
Mihi canit clarum poema metri gratiosi
In cespite viridi e summitatibus arbustorum.

9. Nous avons traité de cette question dans le détail (Ahlqvist, 2005, p. 25-26).
10. Cf. note 4 de cet article pour la consultation en ligne ; voir aussi Zeuss, 1853 II, Thurneysen, 1949, p. 39 ; Murphy, 1962, p. 4-5, 172-173 ; Ford, 1999, p. 163 ; Tigges et Ó Béarra, 2006, p. 80-81.

> Ita me Dominus servet !
> Bene scribo […] [11]

Dans un article absolument remarquable, Ford (1999, p. 169) se sert de cette traduction afin de montrer explicitement pourquoi le poème se trouve à cet emplacement. C'est très simple et absolument convaincant, car les pages 202 et 203 du manuscrit (*GL* 2, 594.16 ; *GL* 3, 3.12) contiennent des parties importantes du chapitre de Priscien traitant du pronom. Or, le poème est vraiment plein de formes pronominales ou quasi-pronominales, même si quelques-unes d'entre elles sont « masquées » sous la forme de pronoms infixes, graphiquement encore moins identifiables que les pronoms atones de notre traduction française. Il n'y a en fait que la sixième ligne du poème à ne pas avoir d'exemple d'une forme quelconque de la première personne. Il est donc exclu de croire que le poème puisse se trouver dans cette partie du manuscrit pour une raison autre que celle provenant du contenu du texte latin. Nous ne pouvons faire mieux que de citer le beau texte de Ford (1999, p. 168-169) :

> Now I would argue that, at the time when the scribe penned our poem, pronouns, […] were very much on his mind. […] Infixed pronouns were a distinctive feature of Old Irish. Latin had nothing like them. […] the infixed pronoun was truly distinctive. Our poem has five infixed pronouns in its eight lines, and I would like to suggest that the scribe/author was making a linguistic statement here – that his professionally acquired knowledge of Irish grammar prompted him to complement Priscian's discussion of the ways in which the pronoun entered into composition in Latin with a demonstration of one unique way in which the pronoun entered into composition in Irish : as an infix between pretonic preverbal element and stressed verbal stem.
> […]
> Nigra's translation of the poem into Latin is serendipitous, I think, for what I am arguing here. The Latin version underscores the pre-eminence given to pronouns in this poem – a pre-eminence obscured in English translation – and coincidentally underscores the argument I make here : that the scribe was fully conscious of the relevance of the grammatical forms in his two quatrains to the concerns of the Latin grammarian on that page of the manuscript.

11. Il y a ici une lacune dans le manuscrit. La conjecture *ross* dans notre texte est de Stokes et Strachan (1903 [*Old-Irish Verse*], p. 290) ; elle est correcte, pour d'excellentes raisons métriques (Ford, 1999, p. 169[29]). Tenant compte des deux mots *fo roída* « de la grande forêt », lisibles dans le manuscrit, mais non traduits par Nigra, l'on pourrait donc ajouter ceci à sa traduction : « sub promontorio silvae magnae ».

À ceci, nous avons un petit détail topographique à ajouter. La dernière ligne du poème, c'est-à-dire *caín·scríbaimm fo roída ross* « j'écris bien sous le promontoire de la grande forêt », nous semble s'accorder fort bien avec la localisation géographique proposée par Hofman (1996a, p. 21-23 ; voir ci-dessus), pour l'écriture du manuscrit. En effet, Mahee Island est constituée par une tranche de terre plutôt étroite, qui se termine sur un cap assez pointu [12].

En conclusion, nous nous permettrons d'insister sur deux points d'intérêt général. Le premier et le plus important concerne la formation des scribes du manuscrit. Il est tout à fait évident qu'ils avaient une bonne connaissance de la grammaire latine, mais aussi que la culture irlandaise ne leur était nullement étrangère, comme le prouve d'ailleurs aussi l'usage assez fréquent (Stokes et Strachan, 1903, p. XX-XXII) des caractères ogamiques dans le manuscrit. Le second se joint au premier et tient au fait, si bien mis en exemple par les poèmes vieil-irlandais du manuscrit, que les scribes n'étaient pas des esclaves de la grammaire, mais plutôt des hommes d'une culture variée avec des goûts littéraires considérables. Après avoir traduit le poème *dom·ḟarcai fidbaidœ fal…*, Nigra (1872, p. 23) y fait allusion d'une façon très éloquente :

> Mentre traduco questi versi, amo figurarmi il povero monaco che, or fa più di mille anni, stava copiando il manoscritto, e distratto un istante dal canto dei merli contemplava dalla finestra della sua cella la verde corona di boscaglie che circondava il suo monastero nell'Ulster o nel Connaught, e dopo avere ascoltato l'agile trillo degli uccelli, recitava queste strofe e ripigliava poi più allegro l'interrotto lavoro.

Reste à trancher une question non sans intérêt : les poèmes du Priscien de Saint-Gall furent-ils non seulement écrits mais aussi composés par une même personne ? Voilà une question à laquelle nous n'avons pas encore de réponse. Espérons quand même qu'une étude de plus en plus approfondie du beau codex 904 nous fournira un jour une réponse positive.

12. Un examen du site www.ordnancesurvey.co.uk/oswebsite/getamap/ est conseillé à ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas de carte topographique de cette région de l'Irlande du Nord à leur disposition.

Saint-Gall, Stiftsbibliothek 904, p. 112

L'étude de Priscien par les Irlandais et les Anglo-Saxons durant le haut Moyen Âge *

Olivier Szerwiniack
Université de Picardie Jules Verne
Institut universitaire de France

La circulation des hommes et des manuscrits fut continuelle entre les îles britanniques et le continent pendant toute la période médiévale, mais plus spécialement durant le haut Moyen Âge, car les Irlandais puis leurs sélèves anglo-saxons furent avides d'acquérir la culture latine, qu'ils découvrirent grâce aux missionnaires chrétiens. Ils éprouvèrent une telle fascination pour la littérature latine, si différente de leurs cultures vernaculaires respectives, qu'ils copièrent et diffusèrent de nombreux manuscrits latins et que maints lettrés irlandais et anglo-saxons vinrent sur le continent durant tout le Moyen Âge, afin d'être aux sources mêmes de la littérature latine.

Ce phénomène se vérifie pleinement dans le cas de Priscien : qu'ils aient vécu dans les îles britanniques ou sur le continent, les lettrés irlandais et anglo-saxons du haut Moyen Âge jouèrent un rôle prépondérant dans l'étude de Priscien car celui-ci leur permettait d'apprendre le latin, qui était une langue étrangère pour eux, plus aisément que les autres grammairiens [1].

* Au seuil de cet article, j'ai plaisir à remercier Louis Holtz et Bernard Colombat pour leur relecture attentive et leurs corrections.

1. Law, 1992, p. 85-86 ; Holtz, 1999, p. 96-97.

1. LES IRLANDAIS

Rijcklof Hofman a publié une synthèse complète sur l'étude de Priscien par les Irlandais jusqu'au XII^e siècle [2]. Les paragraphes qui suivent en sont inspirés.

1.1. Les manuscrits de Priscien contenant des gloses irlandaises

En raison des pertes massives de manuscrits insulaires [3] causées, entre autres, par les destructions des Vikings, il subsiste seulement deux manuscrits des *Institutions grammaticales* [4] de Priscien, qui ont été copiés en Irlande de façon quasiment sûre : un fragment du XI^e siècle, Dublin, Trinity College 229 (C.1.8) et surtout le volumineux manuscrit Saint-Gall, Stiftsbibl. 904, copié probablement vers 845 [5]. Selon R. Hofman, ce manuscrit fut écrit dans le Nord de l'Irlande, à Bangor ou Nendrum [6]. Toutefois, David Dumville n'exclut pas, entre autres hypothèses, qu'il ait été copié par des scribes irlandais travaillant sur le continent [7].

Quoi qu'il en soit, la présence de plus de trois mille quatre cents gloses rédigées en irlandais ancien par plusieurs mains dans le manuscrit de Saint-Gall ne laisse aucun doute sur l'étude intensive des *Institutions grammaticales* par certains lettrés irlandais. Toutes ces gloses irlandaises ont été éditées par Whitley Stokes et John Strachan en 1903 et rééditées en 1975 [8]. Toutefois, comme elles ne représentent qu'un peu plus du tiers des neuf mille quatre cent douze gloses marginales et interlinéaires écrites en irlandais ou en latin dans le manuscrit de Saint-Gall, R. Hofman a entrepris l'édition intégrale de toutes les gloses tant latines qu'irlandaises [9]. Outre ces

2. Hofman, 2000.
3. Szerwiniack, 2003, p. 88-93.
4. Par commodité, on garde ce titre moderne inconnu des manuscrits, qui sont intitulés simplement *Ars Prisciani* : cf. *supra*, p. 43.
5. La date reste conjecturale selon Dumville, 1997, p. 23-34. Le manuscrit fut achevé en 851 selon Ó Néill, 2000.
6. Hofman, 2000, p. 260.
7. Dumville, 1997, p. 35-36. Même doute sur le lieu de rédaction chez Passalacqua, 1998.
8. Stokes, Strachan, 1975[2], vol. 2, p. 49-224 et divers compléments : p. 290 (trois poèmes), 418-419 (*addenda*), 421-422 (*corrigenda*), enfin 493-500 et 503 (supplément). Des additions et corrections à cette édition ont été publiées par Lambert, 1986a. Cf. aussi, *infra* la communication de Cinato (p. 429-444).
9. Pour l'heure, seule l'édition des gloses aux cinq premiers livres de Priscien a paru : Hofman, 1996a. On trouvera p. 12-31 et 39 du premier volume de cette édition la description complète des manuscrits Saint-Gall 904 et Dublin, Trinity College 229

deux éditions, plusieurs articles ont été consacrés à divers aspects de ce manuscrit de Priscien abondamment glosé : ses mots grecs [10], ses signes de construction [11] et de renvoi [12], ses gloses tirées d'Isidore [13], Orose, Virgile [14] ou Smaragde de Saint-Mihiel [15], ses gloses consacrées à la métrique latine [16], la méthode d'enseignement de la grammaire révélée par ses gloses [17], ses trois poèmes écrits en vieil-irlandais [18] ou encore telle glose particulière [19]. L'intervention d'au moins trois mains différentes et l'existence de plusieurs strates de gloses [20] rendent leur étude particulièrement compliquée. Selon John Strachan, la présence d'archaïsmes linguistiques dans certaines gloses pourrait s'expliquer par la copie dans le manuscrit de Saint-Gall de gloses antérieures datant du VII^e siècle. Les strates de gloses les plus anciennes témoigneraient donc de l'étude de Priscien en Irlande dès le VII^e siècle [21].

Quatre autres manuscrits des *Institutions grammaticales* de Priscien contiennent un certain nombre de gloses en irlandais ancien [22]. Trois d'entre eux, les manuscrits Karlsruhe, Badische Landesbibliothek, Reichenauer Pergamenthandschriften, *Augiensis* CXXXII (IX^e siècle), Leyde, Universiteitsbibliotheek, BPL 67 (a. 838) et le fragment Milan, Biblioteca Ambrosiana A 138 sup (IX^e siècle) probablement originaire de Bobbio [23], sont écrits en écriture irlandaise, mais des influences continentales dans l'écriture et les abréviations montrent qu'ils furent vraisemblablement copiés sur le continent [24]. Le dernier manuscrit, Paris, BnF, lat. 10290 (IX^e siècle), écrit en minuscule caroline, contient

respectivement. Comptes rendus par Passalacqua, 1998 et Breatnach, 1999. Sur l'utilisation de l'irlandais pour gloser Priscien, cf. Gibson, 1992, p. 26.

10. Ahlqvist, 1988.
11. Draak, 1957, p. 262-275 ; Lemoine, 1994, p. 91-96.
12. Lambert, 1987.
13. Hofman, 1996b.
14. Lambert, 1986b, p. 115-117.
15. Holtz, 1991, p. 149, n. 25.
16. Hofman, 1990.
17. Draak, 1967.
18. Ahlqvist, 2008.
19. Ahlqvist, 1984 (p. 90-91) et 1997.
20. Lambert, 1996.
21. Strachan, 1903 ; Holtz, 2000a, p. 290-291. Toutefois, Dumville, 1997, p. 33-34, souligne l'incertitude de cette datation.
22. Description détaillée des quatre manuscrits chez Hofman, 1996a, vol. 1, p. 31-38. On trouvera une discussion complète du manuscrit de Leyde chez Gumbert, 1997.
23. Leurs gloses, relativement peu nombreuses, ont été éditées par Stokes, Strachan, 1975[2], vol. 2, p. 225-230, 231 et 232 respectivement.
24. Lindsay, 1910, p. 36-40 et 60-64.

des gloses nombreuses écrites non seulement en vieil irlandais, mais aussi vieux breton, vieux gallois et latin [25].

Tous les six manuscrits présentent des variantes propres à la « recensio scotica » dans le texte de Priscien, même si le manuscrit de Karlsruhe se distingue des cinq autres [26].

1.2. La tradition indirecte

Hormis ces six manuscrits, la tradition indirecte démontre également l'étude de Priscien par les lettrés irlandais pendant le haut Moyen Âge [27]. Priscien fut en effet l'une des sources des traités grammaticaux que ceux-ci écrivirent en irlandais ou en latin [28]. Ainsi, certaines recensions tardives du traité *Auraicept na nÉces*, dont la version originelle a été écrite en irlandais probablement à la fin du VII^e^ siècle, citent explicitement Priscien [29]. De même, l'*Institutio de nomine et pronomine et uerbo* est vraisemblablement l'une des sources de la grammaire hiberno-latine de Malsachanus (seconde moitié du VII^e^ siècle) [30] et de deux traités grammaticaux écrits à Bobbio par des Irlandais : l'*Ars Ambrosiana* (seconde moitié du VII^e^ siècle) et l'*Anonymus ad Cuimnanum* (première moitié du VIII^e^ siècle) [31]. Quant aux *Institutions grammaticales*, elles sont citées à de nombreuses reprises dans l'*Ars Bernensis* compilée probablement à Bobbio au VIII^e^ siècle par un maître irlandais [32]. Au début du IX^e^ siècle, Priscien est abondamment cité dans trois traités rédigés sur le continent par des lettrés irlandais : les *Artes Grammaticae* de *Donatus Ortigraphus* et du

25. Sur les gloses à Priscien de ce manuscrit, cf. Bachellery, 1964-1965 ; Fleuriot, 1964 ; Lambert, 1982 ; Lemoine, 1986 et 1994, p. 91-96, enfin Lambert, 2005.
26. Hertz, 1855, *GL* 2, p. XVI-XVII ; Hofman, 2000, p. 259-260.
27. Sur les grammairiens irlandais en général, cf. Holtz, 1977b ; Ahlqvist, 1982, 1984 et 1992 ; Moisl, 1991.
28. Holtz, 1977a, p. 71, n. 2 et p. 75, n. 4 ; Kelly, 2002, p. 243-244. L'origine irlandaise de certains traités hiberno-latins anonymes a été mise en doute par Law, 1982a, 1982b et 1984, mais Holtz, 1983, a montré que ses doutes n'étaient pas fondés. Les traités hiberno-latins de grammaire ont une caractéristique commune selon Sánchez Martínez, 2002.
29. Ahlqvist, 1982 et 1992 ; Hofman, 2000, p. 278-285 ; Poppe, 2002, p. 303-305.
30. Malsachanus, 1965 ; Law, 1981, p. 90 et 93 ; Hofman, 2000, p. 267-270.
31. Anonymus, 1982 ; Anonymus ad Cuimnanum, 1992 ; Holtz, 1981b, p. 142 et 1992a, p. 150 ; Law, 1982a, p. 87-90 et 93-97 ; Hofman, 2000, p. 271-273. Toutefois Holtz (*supra*), p. 39, doute que Priscien soit l'une des sources des deux traités.
32. Anonymus, 1870 ; Law, 1982a, p. 74-77 ; Holtz, 1994 ; 1995 ; 2000a, p. 292 et *supra*, p. 39 ; Hofman, 2000, p. 273-274.

Pseudo-Clément, ainsi que l'*Ars Metrica* de Cruindmel [33]. Dans le deuxième quart du IXe siècle, Priscien fut utilisé entre autres par les Irlandais Murethach [34] et Sedulius Scottus, qui rédigea aussi le premier commentaire sur les *Institutions grammaticales* [35]. Parmi les nombreux maîtres irlandais qui étudièrent Priscien au IXe siècle sur le continent, il faut encore citer Jean Scot Érigène († vers 877), puisque le manuscrit de Leyde contient des corrections autographes de sa main et qu'il est probablement l'auteur d'un commentaire sur Priscien, dont on a conservé des fragments [36]. Enfin, au Xe siècle, Priscien fut l'une des sources de l'*Ars Laureshamensis* [37].

Les Irlandais étudièrent donc Priscien dès la deuxième moitié du VIIe siècle à la fois en Irlande et sur le continent, en particulier à Bobbio, où l'*Institutio de nomine et pronomine et uerbo* semble avoir été connue avant les *Institutions grammaticales*. Ils poursuivirent son étude aux siècles suivants, mais c'est de la première moitié du IXe siècle que datent les témoignages les plus nombreux à la fois directs (manuscrits glosés de Priscien) et indirects (traités grammaticaux utilisant Priscien).

On sait, notamment grâce à Bède le Vénérable († 735), que de nombreux missionnaires irlandais vinrent en Grande-Bretagne et spécialement en Northumbrie instruire les Anglo-Saxons et qu'un certain nombre d'Anglais se rendirent en Irlande pour suivre les leçons des maîtres irlandais [38]. On peut donc supposer que c'est par l'intermédiaire des Irlandais que les Anglo-Saxons découvrirent l'œuvre de Priscien.

2. LES ANGLO-SAXONS

2.1. Aldhelm, Tatwine et Boniface

De fait, on constate un léger décalage chronologique, puisque Aldhelm († 709), abbé de Malmesbury, puis évêque de Sherborne, fut

33. Donatus Ortigraphus, 1982 ; Clemens Scottus, 1928 ; Cruindmelus, 1883 ; Hofman, 2000, p. 275-276.
34. Murethach, 1977.
35. Sedulius Scottus, 1977a et b ; Gibson, 1992, p. 25-26.
36. Dutton, 1992 ; Dutton et Luhtala, 1994 ; Cinato, à paraître ; Holtz, 1989, p. 157-158 et 1989-1990, p. 169.
37. Anonymus, 1977. Cette *Ars* n'apparaît qu'au Xe siècle, mais sa source, commune aux commentaires de Murethach et de Sedulius Scottus à l'*Ars maior* de Donat, doit être contemporaine de *Donatus Ortigraphus*.
38. Bède, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, spécialement III, 3 et 27.

le premier auteur anglo-saxon à connaître les *Institutions grammaticales* de Priscien, qu'il utilisa dans son ouvrage *De pedum regulis* [39].

Tatwine († 734), moine du monastère de Breedon, avant d'être archevêque de Cantorbéry de 731 à 734, composa une *Ars grammatica* [40], dont l'une des sources est l'*Institutio de nomine et pronomine et uerbo* de Priscien. La même œuvre est également l'une des sources de l'*Ars grammatica* [41] du missionnaire Boniface († 754), originaire d'Exeter, qui fonda le monastère de Fulda vers 742.

Tatwine et Boniface semblent ne pas avoir connu les *Institutions grammaticales* de Priscien.

2.2. Importance du rôle d'Alcuin

C'est l'anglo-saxon Alcuin († 804) qui perçut toute la nouveauté des *Institutions grammaticales* de Priscien et qui les fit largement connaître, comme l'a montré Louis Holtz en particulier [42]. Il est vraisemblable qu'Alcuin découvrit Priscien en Northumbrie avant son départ pour le royaume de Charlemagne, car il mentionne ensemble les noms de Donat et Priscien parmi les auteurs de la bibliothèque d'York dans ses *Versus de patribus, regibus et sanctis Euboricensis ecclesiae* [43] :

> Illic inuenies ueterum uestigia patrum […]
> artis grammaticae uel quid scripsere magistri
> quid Probus atque Focas, Donatus Priscianusue […]

2.3. L'énigme Bède

Alcuin étant l'un des héritiers spirituels de Bède († 735), qui mentionne Aldhelm et Tatwine dans son *Histoire ecclésiastique du peuple anglais* [44], il serait logique que Bède ait connu et utilisé Priscien. De fait, ce dernier est mentionné comme source du *De temporum ratione* et surtout du *De orthographia* dans l'apparat des

39. Aldhelmus, 1919 ; Law, 1982a, p. 21 et 29 ; Orchard, 1994, p. 127-128 et 138 : « Priscian, an author apparently unknown to Bede, but familiar to his Southumbrian predecessor » ; Holtz, 2000a, p. 290 et *supra*, p. 40-41.
40. Tatuinus, 1968 ; Law, 1982a, p. 64-67.
41. Bonifatius (Vynfreth), 1980 ; Law, 1982a, p. 77-80 ; Holtz, *supra*, p. 41.
42. Sur le rôle essentiel d'Alcuin dans l'étude des *Institutions grammaticales* de Priscien, cf. O'Donnell, 1976 ; Gibson, 1992, p. 17-18 ; Law, 1992, p. 91-92 ; Holtz, 1992b, p. 98 ; 1997, p. 59 ; 2000a, 2000b et 2004 ; Swiggers, 2004.
43. Alcuinus, 1982, p. 126, v. 1536 et 1555-1556.
44. En V, 18 et 23-24 respectivement.

sources de l'édition critique de ces deux ouvrages et dans l'*index auctorum* des *Opera didascalica* de Bède [45]. Cela étant, on est pour le moins étonné de voir Priscien classé parmi les sources seulement probables de Bède dans l'introduction de cette même édition [46]. Ce classement confirme le jugement de Carlotta Dionisotti, qui dans un article a montré entre autres choses que l'apparat de cette édition est illusoire d'une façon générale [47]. Qu'en est-il donc pour Priscien en particulier ?

On cherche en vain une réponse dans la bibliographie antérieure. En effet, les ouvrages grammaticaux de Bède sont étonnamment absents des travaux de Vivien Law sur les grammairiens insulaires [48] et les rares études récemment consacrées aux ouvrages grammaticaux de Bède ne parlent pas de Priscien [49]. Ainsi l'article de L. Holtz intitulé « Bède et la tradition grammaticale latine » porte exclusivement sur le *De arte metrica* et le *De schematibus et tropis* de Bède, qui ne citent pas Priscien [50]. L'article de Martin Irvine sur Bède le grammairien mentionne Priscien seulement au détour d'une note [51]. Quant à l'article de Carlotta Dionisotti, il ne parle pas de Priscien. Il semble toutefois que, pour elle, Priscien n'était pas sur la table de Bède, puisqu'il ne figure pas dans sa liste des sept sources du *De orthographia*. Toutefois, il s'agit d'un argument *a silentio* [52].

45. Beda Venerabilis, 1975, 1977 et 1980, p. 789-791.
46. Beda Venerabilis, 1975, p. 2 : « Probably known : […] Priscian ».
47. Dionisotti, 1982, p. 112 : « much of his *apparatus fontium* is unnecessary, wrong or misleading ».
48. Cf. Law, 1982a (comptes rendus par Holtz, 1983 et Herren, 1983) et Law, 1983.
49. Par exemple : King, 1979 ; Martin, 1984 ; Vircillo Franklin, 2002. Je remercie Geneviève Gardin (université de Saint-Étienne) et Frère Francis (abbaye Saint-Benoît d'En Calcat, Dourgne, Tarn) grâce auxquels j'ai pris connaissance de l'article de Martin, d'accès difficile.
50. Holtz, 2005. Cf. Holtz, *supra*, p. 41 : « Quant à Bède, je ne trouve aucune allusion chez lui à Priscien, ni aucun parallèle ». Déjà Palmer, 1959, ne mentionnait pas Priscien parmi les sources du *De arte metrica* de Bède. Je n'ai pas trouvé trace de la discussion annoncée p. 575, n. 13 : « I shall discuss in another article Bede's […] apparent neglect of […] Priscian ».
51. Irvine, 1986, p. 30, n. 36 : « Jones cites Priscian's *Institutiones*, bk XVII, for the grammatical item here, but this is highly doubtful since we have no evidence that the *Institutiones* were known by Bede or his contemporaries ». Cette note est reprise dans Irvine, 1994, p. 518, n. 55.
52. Dionisotti, 1982, p. 121 : « If my argument holds any water he [Bede] used at most seven, probably in fewer volumes : Caper, Agroecius, Virgilius Maro Grammaticus, a grammar of the Charisian group, a collection of *idiomata* and *differentiae*, a *de latinitate* (Caper ?), and an orthographical work. Quite enough, I would have thought, for any man of sense to compose a 25-page handbook, let alone a disciple of Gregory the Great ». Priscien n'est pas cité non plus par Laistner 1933 et 1935, p. 241 et 266, dans la liste des auteurs présents dans la bibliothèque de Bède.

Pour combler cette lacune de la bibliographie et savoir si Bède a utilisé Priscien, il faut donc confronter le texte de Bède aux passages de Priscien cités dans l'apparat des sources de l'édition de Charles W. Jones, selon lequel on trouverait chez Bède trois citations du *De figuris numerorum Liber*, cinq citations des *Partitiones duodecim uersuum Aeneidos principalium* et quatre-vingts citations des *Institutions grammaticales* de Priscien.

Après examen, sur les trois citations du *De figuris numerorum* indiquées par Ch. W. Jones, seule une semble valable. En effet, dans son *De temporum ratione* IIII, Bède donne une liste des multiples de l'once et du scripule avec leur symbole [53]. Or, la source de cette liste est vraisemblablement Priscien, *De figuris numerorum liber* 10-11, même si on relève quelques ajouts étonnants de Bède, tel que le nom *iabus* [54].

L'absence de Priscien est également soulignée par Ogilvy, 1968, p. 3 (« complete absence of the works of Priscian ») et 8 (p. 239 et 244 dans la réimpr. 1994).

53. Beda Venerabilis, 1977, p. 279-280, l. 7-26 (les symboles ne sont pas reproduits) :

[…] libra uel as siue assis	*.XII. unciae*
[…] deunx siue iabus	*.XI. unciae*
[…] decunx uel dextans	*.X. unciae*
[…] dodrans siue doras	*.VIIII. unciae*
[…] bes siue bisse	*.VIII. unciae*
[…] septunx siue septus	*.VII. unciae*
[…] semis	*.VI. unciae*
[…] quincunx siue cingus	*.V. unciae*
[…] triens siue treas	*.IIII. unciae*
[…] quadrans siue quadras	*.III. unciae*
[…] sextans siue sextas	*.II. unciae*
[…] sescunx siue sescuncia	*.I. uncia et semis*
[…] uncia	*.XXIIII. […] scripuli*
[…] semuncia	*.XII. scripuli*
[…] duae sextulae siue sesclae, id est tertia pars unciae	*.VIII. scripuli*
[…] sicilicus	*.VI. scripuli*
[…] sextula siue sesclae	*.IIII. scripuli*
[…] dimidia sextula siue sesclae	*.II. scripuli*
[…] scripulus	*.VI. siliquae.*

54. Priscien, *De figuris numerorum liber*, 10-11, *GL* 3, 408.23-409.4 :
libra uel as unciae duodecim : deunx unciae undecim : dextans uel decunx unciae decem : dodrans unciae nouem : bessis unciae octo : septunx unciae septem : semis unciae sex : quincunx unciae quinque : triens unciae quattuor : quadrans unciae tres : sextans unciae duae : sescunx uel, ut alii, sescuncia uncia et dimidia pars unciae : semuncia semis unciae : duae sextulae sunt tertia pars unciae, id est scripuli octo : sicilicus scripuli sex : sextula scripuli quattuor : dimidia sextula scripuli duo. rursus sextula et dimidium sextulae sicilicus appellatur, scripulus siliquae sex.
Plusieurs ajouts de Bède semblent être des variantes au génitif (*assis, bisse*) ou phonétiques, souvent sans nasale (*doras, septus, cingus, treas, quadras, sextas*).

De même, l'examen des cinq citations supposées des *Partitiones duodecim uersuum Aeneidos principalium* de Priscien dans le *De Orthographia* de Bède est probant dans un seul cas, en supposant toutefois que Bède a considérablement allégé et simplifié le texte de Priscien [55].

Quant aux quatre-vingts citations des *Institutions grammaticales* indiquées par Ch. W. Jones, il faut remarquer que dans la plupart des cas, elles sont signalées parmi d'autres sources. Il faut alors distinguer les cas où Priscien est cité en premier de ceux où il est mentionné en deuxième, troisième, voire quatrième place. En effet, même si Ch. W. Jones ne donne nulle part le mode d'emploi de son apparat des sources [56], on constate que la première source citée est la plus proche et que plus le numéro d'ordre d'une source est élevé, plus le rapport entre celle-ci et le texte de Bède est ténu. Par exemple pour Beda Venerabilis, 1975, p. 10, l. 79-80 : « Ancillor, blandior, et adulor unum significant […] et datiuum casum trahunt », Priscien est cité bien après Diomède, Charisius et Pompée. Quand on compare ces différentes sources, elles sont nettement plus proches du texte de Bède que le passage allégué de Priscien [57], si bien que l'on se demande pourquoi Ch. W. Jones a cité celui-ci dans son apparat.

Dans le cas de Beda Venerabilis, 1975, p. 11, l. 112-114 : « Audacter latinum est ; sed audaciter melius, quia nomina *x* littera terminata in aduerbiis iter adsumunt, ut atrox atrociter, ferox ferociter », Priscien est cité en seconde position après Caper, mais surtout sa référence est précédée d'un « cf. », qui semble indiquer que le rapport entre le texte de Bède et celui de Priscien est assez lointain [58]. De fait, vérification faite, la source est sans aucun doute possible Caper.

55. Beda Venerabilis, 1975, p. 18, l. 265-266 :
Cantator et cantatrix a uerbo canto, et cantor atque cantrix a uerbo cano, recte dicitur.
Priscien, *Partitiones XII uersuum Aeneidos principalium* 31, *GL* 3, 467.4-6 :
[…] cantor et cantrix et cantilena, et a frequentatiuis (duo autem sunt, canto et cantito) cantatus et cantatio et cantator et cantatrix.
56. Comme le fait remarquer Dionisotti, 1982, p. 112, note 5.
57. Priscien, *I. G.* XVIII, 147, *GL* 3, 274.16-17 :
adoratiua quoque : « colo te, honoro, adoro, erubeo, adulor te » et « tibi ».
58. Qu'on en juge plutôt : Priscien, *I. G.* XV, 21, *GL* 3, 76.24 :
alia uero assumunt datiuo « ter » paenultima correpta, ut « fortis forti fortiter, utilis utili utiliter, felix felici feliciter, audax audaci audaciter » (sed per syncopam in usu est frequentiore « audacter »…).

En revanche, dans les trois cas suivants, Ch. W. Jones cite Priscien comme première source. Pourtant les rapprochements sont loin d'être toujours convaincants.

Beda Venerabilis, 1975, p. 41, l. 854-855 : « Prospiciens periculi. Vice nominis ponitur participium et prospiciens periculum » est supposé avoir pour source Priscien, *I. G.* XVIII, 190, *GL* 3, 297.22 : « "Prospicio" et "prouideo illi" et "illum" ». Pourtant le rapport entre Bède et Priscien est trop partiel : Bède mentionne la construction de l'adjectif *prospiciens* avec le génitif et signale que le participe se construit avec l'accusatif, alors que Priscien mentionne seulement le verbe *prospicio* et indique qu'il peut être construit avec un datif ou un accusatif.

De même, le rapprochement de Beda Venerabilis, 1975, p. 29, l. 555 : « Inuado te et in te ; intueor te et in te ; incurro te et in te » avec Priscien, *I. G.* XIV, 19, *GL* 3, 35.7-9 : « et est quando eandem habent tam in compositione quam in appositione significationem, ut "inuado hostem" et "in hostem uado", in utroque enim "contra" significat » semble forcé, car Priscien indique que l'on peut dire à la fois « inuado hostem » et « in hostem uado », alors que Bède mentionne les deux constructions du verbe *inuado* avec accusatif seul ou précédé de la préposition *in*. En outre, contrairement à Priscien, il cite les verbes *intueor* et *incurro*, qui admettent la même construction.

Enfin, il est possible que Beda Venerabilis, 1975, p. 23, l. 390 : « Egeo uictus et uictum et uictu » ait pour source Priscien, *I. G.* XVIII, 295, *GL* 3, 366.14-15 : « "egeo illius rei" et "illam rem" et "illa re" ». Si tel est le cas, Bède a remplacé le banal *res* par le nom *uictus*, enrichissant ainsi la remarque de Priscien.

En définitive, il est difficile de dire si Bède a connu les œuvres de Priscien. Il n'est pas exclu qu'il ait connu le *De figuris numerorum liber* et peut-être les *Partitiones duodecim uersuum Aeneidos principalium* et les *Institutions grammaticales*. En tout cas, l'apparat des sources de l'édition de Ch. W. Jones doit être débarrassé de très nombreuses références fallacieuses. Aucune citation de l'*Institutio de nomine, pronomine et uerbo* n'est indiquée.

En attendant une nouvelle édition critique du *De Orthographia* de Bède, de nombreuses questions restent sans réponse non seulement sur les citations éventuelles de Priscien, mais aussi sur celles du

grammairien Virgilius Maro [59] : ainsi comment expliquer que Bède cite ce dernier de façon sérieuse sans se rendre compte du caractère burlesque de sa grammaire, comme Jean-Michel Picard [60] vient de le souligner ?

59. Seulement deux citations de Priscien sont indiquées dans la nouvelle édition de *Virgilius Maro Grammaticus*, 2003. Cf. Law, 1982a, p. 42-52.
60. Picard, 2004, p. 144-147 ; Picard, 2005, p. 56-57.

Manuscripts of Priscian in libraries of Saint-Petersburg and Moscow

Ekaterina Antonets
Moscow State University (Russia)

By now we know of seven different manuscript sources in Moscow and Saint-Petersburg containing texts of Priscian.

1. Three manuscripts of Priscian are kept in the Department of Manuscripts of the National Library of Russia (NLR) in Saint-Petersburg. All three are well-known to scholars and have been thoroughly investigated.

The most famous of them are two manuscripts from the collection of Peter Dubrowsky. The first one (Cl. lat. f° v. 7), dating back to the 9th century, was written at Corbie. Subsequently it has been kept at Saint Germain des Prés, in the late 18th century it passed into the hands of Peter Dubrowsky, and since 1805 it is kept at the National Library of Russia. It contents on folios 41-124v *Institutiones grammaticae* (*GL* 2, 76.5-91.21 ; *GL* 2, 104.4-3 - 3, 62.27, with lacuna between f. 43v and 44) [1].

The second one (lat. 8° v. XVI. 1) was written in England in Anglo-Saxon minuscule in the first half of 10th century. It contents on folios 1-15 *Institutio de nomine, pronomine et uerbo* (*GL* 3, 443.3-456.37) [2].

The third manuscript (Cl. lat. 8° v. 7) was written in 13th century in France in Gothic minuscule. It contents *Institutiones grammaticae* (*GL* 3, 107.23-277.10) with *incipit mutile* and *explicit imperfectum* [3].

1. Gibson, 1972, p. 113 ; Passalacqua, 1978, p. 132, n° 298 ; Ballaira, 1982, p. 256-257, n° 298*.
2. Gneuss, 1981, p. 53, n° 44 ; Jeudy, 1984, p. 147-148 ; Ker, 1990, p. 575, n° 415 ; Ex insula lux, p. 56-57, pl. 17 ; Passalacqua (éd.), 1999, p. XXI.
3. Ballaira, 1982, p. 63, n° 36.

2. One manuscript is preserved in the Department of manuscripts of the Library of the Academy of Sciences in Saint-Petersburg (4° 212) [4]. It was written presumably in Italy in the 12th century. The text is written by several scribes in Gothic minuscule and humanistic script. The volume contains *Institutiones grammaticae* by Priscian.

3. One fragment of *Institutiones grammaticae* of Priscian was recently discovered by Vladimir I. Mazhuga in the Library of the Archive of the Academy of Sciences in Saint-Petersburg (Kart. 626, 29). The fragment has been dated back to the 13th century. It constitutes one bifolium from the middle of a quire. The text is written in Gothic minuscule in two columns. Each column has 31 lines. There are numerous marginal and interlinear glosses of different hands.

The bifolium contains the text of *Institutiones grammaticae GL* 3, 121.9 (inc. : //*cum nullum...*) - 130.24 (exp. ... *cum uoluntaria*//) with lacuna : <*ergo qualis* (*GL* 3, 127.8) – *qualitatis quae nomine* (*GL* 3, 129.17)>. A part of folio 2 is cut off, and as a result of this, the second column on the folio 2 and the first column on the folio 2v turned out to be lost ; that accounts for the lacuna in text. The text was heavily interpolated.

The bifolium has no owner's mark, but it belonged, apparently, to the collection of Nikolaj Petrovic Likhachev.

4. Two fragments of Priscian have been preserved in Moscow in the Department of Rare Books and Manuscripts of the Library of Moscow State University. Both fragments belong to the collection of fragments of manuscripts and incunabula, and also of medieval deeds and other documents, which formerly were held at the library of Dom-Gymnasium in Halberstadt (Fund N° 40, « Gustav Schmidt's collection of documents »).

The first fragment (Fond 40, opis' 1, N° 6 ; formerly Halberstadt, Bibliothek des Domgymnasiums, Fragm. 5) consists of two incomplete membrane leaves from a Priscian manuscript dating from the 12th century. This fragment contains the text of *Institutiones grammaticae* (f. 1 : *GL* 2, 151.9-153.17 ; f. 1v : *GL* 2, 154.18-155.23 ; f. 2 : *GL* 2, 178.16-179.7 ; f. 2v : *GL* 2, 180.13-181.9). The fragment was well-known to scholars of the 19th century owing to the catalogue of Karl-Gustav Schmidt [5], but in the 20th century it was deemed to be lost.

4. Kiseleva, 1978, p. 183-184.
5. Schmidt, 1881, p. 26.

Namely, it was considered as such in catalogues of Priscian manuscripts compiled by Margaret Gibson and Marina Passalacqua [6]. Now this fragment is again discovered in the Library of Moscow University.

The second fragment (Fond 40, opis' 1, N° 23**)** of Priscian preserved in Moscow University has been hitherto unknown. It can be dated back to the 9th century. It consists of 17 narrow (from 6 to 16 mm) membrane strips of different height (from 60 to 304 mm). Probably the fragment in question comes from a manuscript folio which was used in a binding and therefore has been cut into vertical strips. It was possible to assemble successfully 16 of 17 strips so as to make four text fragments and thus to reconstruct a part of folio of the original manuscript, which turned out to contain the text of *Institutiones grammaticae* of Priscian (*GL* 2, 177.24-183.5). The 17th strip does not contain any text and formed a part of either upper or bottom margin.

Fragments of the text obtained from the strips put together permit to give a rather exact desciption of the complete folio of the manuscript. The text was written in double column. The width of one column is approx. 80 mm. Original folio measured 304-310 × min. 200 mm ; original height is known rather exactly since the whole-length strips, with their upper and bottom margins, are preserved and assembled. For the same reason it is known that the whole folio had 38 lines. The height of the text is known as well and makes 247 mm.

Ruling is done by means of *stilus*. In the preserved parts of the original folio horizontal lines of ruling are to be clearly seen, and in fr. 3, where initial words of a column are present, one vertical line is visible, which means the limits of the column (left limits of the second column on the recto and right limits of the first column on the verso).

The text is written in Caroline minuscule in an ink which is now pale brown. Abbreviations in the preserved parts of the text are few. There are no decoration and initials in the fragment. Here and there appear interlinear glosses written in the same hand as the main text.

Although the text of Priscian in the Moscow fragment contains considerable lacunae, it is still sufficient to characterize the fragment from the point of view of its place in the manuscript tradition of Priscian. It should be noted that the preserved text coincides virtually in all readings with the edition by Martin Hertz, i. e. represents a good

6. Gibson, 1972, p. 124 ; Passalacqua, 1978, p. 379, n° XVI (« codici perduti o irreperibili »).

tradition free from depravations. Apart from small number of purely orthographical variants (namely, *diriuatum* p. 178, 3 ; *diriuata* p. 178, 6 ; *di<riuantur>* p. 178, 8 and *raci<onabili>* p. 178, 12), the Moscow fragment contains but a few readings deviating from the edition by Hertz. These readings are p. 178, 19 *tribunusplebis] – ca* : *Mosc.* ; p. 178, 17 *pinnirapus] pennirapus : Mosc. D* ; p. 179, 2 *minime potuisse fieri] in paucissimis fieri : Mosc. RBH* ; p. 182, 4 *ad molestiam] ad modestiam : Mosc.* ; p. 182, 8 *Volsci H] uulsci : Mosc. rell.* ; p. 182, 17 *plerusque pleraque plerumque] pler<usque pleraque> et plerumque : Mosc. RBAH* ; p. 182, 13 *III] tertio : Mosc. D*. Three of these seven readings coincide with the readings of the majority of codices ; two readings of the Moscow fragment coincide with one of Hertz's manuscripts, namely with the codex *D*.

Only twice the Moscow fragment represents its own reading not attested elsewhere. The first of these readings belongs to the quotation from the lost Cicero's translation of the Plato's *Protagoras*. The context is : *Cicero in Protagora : quae igitur potest esse indignitas uoluptatis ad molestiam, nisi in magnitudine aut longitudine alterius utrius posita ?* (*GL* 2, 182.3-5). The Moscow fragment has lectio *ad modestiam* in 182.4, where all the other codices have *ad molestiam*, which corresponds to the Greek πρὸς λύπην in the Plato's text : καὶ τίς ἄλλη ἀναξία ἡδονῇ πρὸς λύπην ἐστίν, ἀλλ᾽ ἡ ὑπερβολὴ ἀλλήλων καὶ ἔλλειψις ; (Plato Protag. 356 a 1). Thus the lection of the Moscow fragment is obviously an error.

The second own reading of the Moscow fragment occurs in a place which corresponds to the page 178, line 19 of Hertz's edition. Priscian deals in this section of his work with compound nouns. The context is : *Componuntur autem nomina modis quattuor. Ex duobus integris ut tribunusplebis iusiurandum* (p. 178, 19). Moscow fragment has the text : ***Componu****<ntur autem nomin>****a modis*** *<quattu>****or. Ex duobus in****<tegris ut [respubli]* [7]*>* ***ca iusiu****<randu>****m*** (p. 178, 19). Thus, in the place where all the manuscripts of Hertz's edition give the word *tribunusplebis* we encounter in the Moscow fragment only a truncated end of a word, *-ca*, which I hypothetically restore as *respublica*. We may infer that in the Moscow fragment the process of formation of compound nouns was typified not with *tribunusplebis* but with *respublica* and the letters *ca* preserved are representing the end of *respublica*.

7. Suppleui.

Such a lection can not be regarded as occasional since the same process is exemplified with the word *respublica* both several lines above our place and several lines below where we find, respectively : *Et est sciendum quod si duo sint nominatiui ex utraque parte declinatur compositum ut respublica reipublicae iusiurandum iurisiurandi quod graeci numquam faciunt in compositis* (p. 180, 12-14) and... *id est ut ipsa per se ex diversis componatur dictionibus separatim intellegendis sub uno accentu et unam rem suppositam accipiat, ut est respublica, iusiurandum et talia* (p. 177, 15-18). Therefore the word *respublica* could penetrate into our place from any of these two places. The opposite solution, i. e. amending of *tribunusplebis* into *respublica*, seems less probable because it looks rather like as a trivialization and, besides, differs from the reading of the majority of codices. Anyway, the reading *respublica* deserves to be included into the *apparatus criticus*.

Correctness of the text of the Moscow fragment, the orthographical features observed in it (for example, full writing of the diphthong *ae* and of the nasal consonants), and small number of abbreviations are evidence of the fact that the manuscript whence our fragment is originated was one of the most ancient and best manuscripts of Priscian.

It is notable that in the Library of Domgymnasium in Halberstadt there was a Priscian manuscript dated to 9th-10th centuries. Codex Halberstadiensis (*H* in *GL*) was one of the oldest Priscian manuscripts ; its readings were published by August Krehl in 1819 and by Martin Hertz in 1855. Now this manuscript is lost. Peculiarities of script and abbreviations, different amount of text contained on one folio of the codex Halberstadiensis and the Moscow fragment, the variant readings allow to say with certainty that the Moscow fragment is not a part of the codex Halberstadiensis, but belonged to some other manuscript.

Priscian and the Philosophers*

Sten Ebbesen
Saxo Institute, University of Copenhagen

The very first word in Priscian's grammar is *Philosophi*, and the very first piece of information he provides is a Stoic definition of vocal sound. So, he was aware that much of his conceptual apparatus had an origin in philosophy. The question I want to investigate is whether, beyond taking over philosophical items already integrated in grammar, he also received inspiration directly from past or contemporary philosophers. First I will look specifically at philosophy of language, then at other parts of philosophy.

1. GREAT PHILOSOPHERS ON LINGUISTIC PHENOMENA

1.1 Plato

Plato's main contribution to linguistics consists of three items :

1. The *ὄνομα-ῥῆμα* analysis of the proposition (*Sophist* 261-264), including the notion that there are restrictions on which types of word « fit », i.e., may be construed with each other. In one form or another this piece of doctrine was taken over by all later philosophers and grammarians from Aristotle to Priscian, but Priscian's version is a very distant echo of Plato's, as he takes noun and verb as just two out of eight parts of speech, though occupying a somewhat privileged position because a noun and a verb are both necessary and sufficient for there to be a complete sentence [1]. He shows no awareness of the Platonic ancestry of noun and verb.

* Notice that when quoting ancient texts I do not always respect the editors' orthography or punctuation.

1. For a good discussion of Priscian's problematic understanding of the complete sentence, see Baratin, 1989.

2. The notion of a mental proposition (later called *λόγος ἐνδιάθετος*) underlying the spoken one (*Sophist* 263d). Plato's purpose in positing such a proposition was to account for the fact that spoken sentences are meaningful even when false. The Stoics' *ἀξιώματα* (claims, statements) and other *λεκτά* (sayables), though no longer psychological entities, were probably inspired by the Platonic interior proposition, but Stoics used their level of *significata* for more purposes than Plato did – importantly, that is where they located grammatical construction. In Apollonius Dyscolus the Stoic level of *λεκτά* has become one of *νοητά* (mental objects, items accessible to the intellect), and in Priscian's translation this becomes *intelligibilia* [2]. Once again, there is no indication that Priscian knew of the seminal passage in Plato, or of the role interior speech played in the exegesis of Aristotle's *Categories* 6, 4b32-35 and *Perihermeneias* 1 [3].

3. The discussion in the *Cratylus* of whether nature or convention dictates the forms words take. The echos of that discussion in Priscian are so weak as to be almost inaudible : vowels or syllables can be long *natura* or *positione* (*passim*), and the nominative is the form that comes first *natura* or *positione* (*GL* 2, 185), while nouns can be singular-only or plural-only *natura* or *usu* (*GL* 2, 174-176). By contrast, the nature/convention debate was taken very seriously by Neoplatonic philosophers [4].

1.2. Aristotle on Lingustic Phenomena

Aristotle's main contributions to linguistics are found in *Categories* 1, *Perihermeneias* 1-4, *Sophistici Elenchi* and *Poetics* 20-21.

1.2.1. *Categories*

Categories 1 introduces *συνώνυμα* (things sharing a name and the corresponding definition), *ὁμώνυμα* (things sharing a name but not a corresponding definition), and *παρώνυμα* (concrete things named after an abstract entity, like « just (person) » after justice). The Greek commentators add *πολυώνυμα* (things with many names) and *ἑτερώνυμα* (things that share neither definition nor name).

2. Apollonius, *De syntaxi* 1, *GG* 2/2, 2.10-3.2 ; Prisc., *Inst*. 17, *GL* 3, 108.20-22. The transmitted « sensibile id est intelligibile » at 108.20 is plainly wrong, and only made worse by Keil's excision of « id est intelligibile ».
3. For a general account of the history of mental language, see Panaccio, 1999.
4. Cf. Ebbesen, 1981, vol. 1, p. 177-180.

Occasionally in Aristotle, and habitually later, these labels were used for words rather than for the things signified. This is how the Greek terms were translated into Latin :

	Augustine, *De dialectica*	Ps.-Augustine, *Categoriae X*	Martianus Capella, *De nuptiis IV*	Boethius, *Comm. Arist. Cat.*
συνώνυμα	univoca	synonyma	univoca	univoca
ὁμώνυμα	aequivoca	homonyma	aequivoca	aequivoca
παρώνυμα		paronyma	(denominativa) [5]	denominativa
πολυώνυμα		polyonyma	plurivoca	multivoca
ἑτερώνυμα		heteronyma		diversivoca

	Charisius, *Ars gramm. II*	Donatus, *Ars Maior*	Priscian, *Inst.*
συνώνυμα			
ὁμώνυμα	homonyma	homonyma	homonyma
παρώνυμα			denominativa
πολυώνυμα	synonyma	synonyma vel polyonyma	synonyma
ἑτερώνυμα			

Among Priscian's types (*species*) of nouns we find *homonyma*, *synonyma* and *denominativa* [6]. His denominatives, however, are the grammarians' *παρώνυμα*, which is a much wider class of derivatives than the Aristotelian paronyms, while his *synonyma* are the commentators' polyonyms. In both cases he follows grammatical tradition [7], whose difference from that of the logicians calls for a comment such as Donatus' *synonyma vel polyonyma*, but receives none. Aristotelian univocity does not appear in Priscian, nor does diversivocation.

We are left with equivocals. Priscian's term is *homonyma*, but in *Partitiones* he mentions that some people have used *univoca*, without showing any awareness of the logical tradition for using the very same word to translate συνώνυμα [8]. In *Institutiones* 2 Priscian mentions that sometimes several persons share one proper name [9] :

5. *Denominativum* does not occur in Martianus, but he uses *denominare* and *denominative* in the Aristotelian sense at p. 171 and 174 Dick
6. See *GL* 2, 59-60 for *hom-* and *syn-onyma* ; 2, 117 f. for *denominativa*.
7. Cf. *GG* 2/3, 46-47 and 50-51. In Charisius and Donatus *synonyma* are synonyms in the modern (and Stoic) sense, as they are in Priscian.
8. *GL* 3, 462.3 ; cf. 482.22, 497.18, 511.12.
9. Prisc., *Inst*. 2, *GL* 2, 59.1-4.

> Cum igitur evenit ut multi eodem nomine proprio nuncupentur, fortuitu et sola voce, non etiam intellectu communis alicuius substantiae vel qualitatis hoc fieri solet.
>
> « When many persons happen to be called by the same name, this is usually a matter of chance and purely verbal without any accompanying understanding of a shared substance or quality ».

This may remind one of *Categories* 1, 1a1-2, which, in Boethius' translation runs :

> Aequivoca dicuntur quorum nomen solum commune est, secundum vero nomen substantiae ratio diversa (*AL* 1/1, 5.3).
>
> « Equivocal is what one calls things that share a name only, but have different accounts of their substance associated with the name ».

Notice that Aristotle's *substantiae* is matched by *substantiae vel qualitatis* in Priscian. The addition seems to be an unfortunate consequence of his Stoic-inspired definition of the noun. The mention of chance (*fortuitu*) brings to mind the Aristotelian commentators' distinction between equivocation by chance and by intention (ἀπὸ τύχης – ἀπὸ διανοίας). Ps.-Augustine formulates it like this [10] :

> ad homonyma redeamus, quae dividuntur in partes duas : aut enim *fortuitu* fiunt aut hominum voluntate nascuntur. Fortuitu fiunt cum quodam casu simile quis alteri accipit nomen, voluntate cum similitudo nominis ex industria imponentis affigitur.
>
> « Let us return to homonyms. They are of two types : either they come about by chance, or they arise by will of man. They come about by chance when someone incidentally receives the same name as somebody else ; by will of man when the one who imposes the name purposely gives <the one he names> the same <name as somebody else> ».

It is strange that Priscian does not mention intentional equivocation, but a connection to the commentator's two types remains probable. The origin, however, of the distinction is unknown [11]. It is not specifically tied to any Aristotelian doctrine, and may well be a Hellenistic creation that the commentators had picked up, but which Priscian may have known from elsewhere. In view of his total indifference to the discrepancies in content and terminology between the grammarians' classification of nouns and that of the writers on logic, his treatment of equivocation is unlikely to owe any immediate debt to the logicians.

10. Ps.-Augustinus, *Categoriae Decem* 17, *AL* 1/5, 136. The text's *simile* and *similitudo* must stand for identity rather than similarity.
11. For a proposal, see Ebbesen, 1981, vol. 1, p. 191-193.

1.2.2. *Perihermeneias*, *Sophistici Elenchi*, *Poetics*

Nothing indicates that Priscian had read *Perihermeneias*. A veiled reference to the two-part analysis of sentences in that work can be shown to go back to Apollonius, and through him perhaps even further back to Trypho [12]. Priscian's definitions of noun and verb are un-Aristotelian. In Ammonius' and Boethius' commentaries, Aristotle's dismissal of non-declarative sentences gives rise to some comment, but there are no good points of contact with Priscian [13]. True, he and Ammonius (who depends on Porphyry) are among the few sources for Stoic doctrine about *συμβάματα*, but Priscian's garbled account of the matter in book 18 (*GL* 3, 211) seems not to depend on Porphyry's *Perihermeneias* commentary, whether directly or indirectly ; much rather, it is a vain attempt to make sense of something he had read in Apollonius [14]. Elsewhere in this volume Garcea points to similarities between Priscian and commentaries on *Perihermeneias* 5 (on what makes a *logos* one). To my mind, the similarities are not such as to suggest that Priscian had studied any such commentary.

The *Sophistici Elenchi* contains much of interest to grammar. Thus ambiguity concerning accents and breathings is treated under the fallacy of accident, syntactical ambiguity under amphiboly and composition/division, and confusion of morphologically and semantically active and passive voice under figure of speech. Nowhere, however, does Priscian seem to echo the doctrine or terminology of the *Elenchi*. The closest match is between *SE* 22, 178a11-16 and *Institutiones* 8 (*GL* 2, 373.18-28), where both authors use « to see » as an example of a morphologically active verb that is arguably passive from a semantic point of view, but the match is far from perfect.

Much of what Aristotle says about words in *Poetics* 20-21 had become part and parcel of grammar long before Priscian. I find no signs of independent use of the work.

12. Prisc., *Inst*. 11, *GL* 2, 551.18-20 : « quibusdam philosophis placuit nomen et verbum solas esse partes orationis, cetera vero adminicula vel iuncturas earum ». For the following comparison with the parts of a ship, see the sources collected in Ebbesen, 1981, vol. 1, p. 158, n. 29. Apollonius' text is only indirectly transmitted by the London scholiast on Dionysius Thrax ; see *GG* 2/3, 30-31.
13. Ammonius, *In de interpretatione*, *CAG* 4/5, 2-3, 43-35, 65. Boethius, *In de Interpretatione*, ed. 2a, p. 9 and 95 Meiser.
14. See the Greek sources in *SVF* 2, 59-60 ; *FDS* frgm. 790-799.

1.3. Stoics on Linguistic Phenomena

Prominent Stoics, such as Chrysippus and Diogenes of Babylon, treated grammatical subjects as part of their dialectic, and no sane scholar doubts that Stoic dialectic played a major role in determining what Greek and Latin grammar was to be like, or that Priscian's grammar is rich in Stoic heirlooms. But was he aware of the original function of the inherited grammatical categories ? Chances are that he knew very little about what had motivated the Stoics.

Porphyry and his contemporaries, people who were young in the first half of the third century AD, might still meet a serious professor of Stoic philosophy in Athens or some other place with an endowed chair in the sect's doctrine. For all we can tell, that generation was the last to have access to people who had dedicated themselves to the study and teaching of Stoicism. It is even quite plausible that the late Stoics had effectively cut out the grammatical component of their dialectic.

By the year 200 Stoicism was semi-dead. By the year 300 it was stone dead. When we reach Priscian's time, most of the *chef-d'oeuvres* of the great Stoics were impossible to find anywhere, even if you were a Simplicius, who otherwise was capable of digging up the most incredible items from the history of Greek philosophy. Talking about a topic that is of no concern to us right now, Simplicius says [15] :

> This topic has been extensively worked on by the Stoics, whose doctrine has disappeared, as have most of their writings.

This means that the Stoic origin of currently used techniques, concepts or pieces of terminology would often pass unnoticed, while the available information about Stoic dialectic was second-hand, at best, and often badly understood. Thus Philoponus equates *lekta* with spoken words (*φωναί*) [16].

We should not expect grammarians to be better informed than the philosophers, and, indeed, I see no indication, however slight, that Priscian had ever read a systematic account of Stoic linguistics, let alone a genuine Stoic work. Everything that is certainly or probably of Stoic origin can be accounted for by its having been absorbed into the general grammatical tradition and/or having been mentioned by Apollonius.

15. Simplicius, *In categorias*, *CAG* 8, 334.1-3 : πολλή δὲ ἡ τῶν τοιούτων ἐξεργασία παρὰ τοῖς, Στωικοῖς, ὧν ἐφ' ἡμῶν καὶ ἡ διδασκαλία καὶ τὰ πλεῖστα τῶν συγγραμμάτων ἐπιλέλοιπεν.
16. Philoponus, *In Analytica Priora*, *CAG* 13/2, 243.4.

1.4 Philosophers and Grammarians in the Age of Priscian

Even if Priscian was not directly inspired by any of the great philosophers of the past, he might have been in direct contact with contemporary teachers of philosophy. The scant available evidence, however, suggests that in his days there was little cross-fertilization between philosophy and grammar. Since Hellenistic times the general rule seems to have been that the two disciplines were taught by different persons, and late-ancient philosophers – whether full-time or amateurs – apparently considered it beneath their dignity to write about grammar. Porphyry appears to have been an exception, and Priscian's contemporary John Philoponus (*alias* John the Grammarian) probably taught grammar early in his career [17], but we should never have guessed that from his philosophical writings. On the rare occasions when philosophers deign to mention grammarians, their usual purpose is to contrast the grammarian's and the philosopher's field of study. This is what happens when Proclus comments on Plato's remarks in the *Cratylus* about the names of two characters of Homer's *Iliad*, namely the baby *Astyanax* and his father *Hector* [18] :

> The philosopher holds that *Astyanax* and *Hector* are closely related because he looks at the form and the semantic content ; grammarians, by contrast, would say that the two words are totally dissimilar, because they study the matter and the syllables […] In his assignment of etymologies Plato considers the matter irrelevant and sticks to the form, and so he says that Agamemnon is derived from *agaston* (admirable) and not from *agan* (too much). The grammarians, with their primary attachment to the matter, do not see the form of <his?> life, and so they may be reasonably expected to choose the opposite etymology.

While not accusing the grammarians of wrongdoing, Proclus makes it clear to his public that dealing with linguistic items the way grammarians do is a baser occupation that doing it the philosopher's way. Exactly the same attitude is evinced by two of Priscian's

17. The bulk of Philoponus' extant writings are philosophical or theological, but he is also the reputed author of a little dictionary of words that differ only by being differently accentuated.
18. Proclus, *In Cratylum*, § 80, p. 37 and § 90, p. 45 Pasquali : Ὅτι <τ>ὸ Ἀστυάναξ καὶ τὸ Ἕκτωρ ὁ μὲν φιλόσοφος εἰς τὸ εἶδος καὶ τὸ σημαινόμενον βλέπων παραπλήσια αὐτὰ καλεῖ, οἱ δὲ γραμματικοὶ εἰς τὴν ὕλην καὶ τὰς συλλαβὰς καταφερόμενοι ἀνομοιότατα αὐτὰ ἂν φαῖεν. […] Ὅτι ἐν ταῖς ἐτυμηγορίαις ὁ Πλάτων τῆς μὲν ὕλης καταφρονῶν, τοῦ δὲ εἴδους μάλιστα ἀντεχόμενος, τὸν Ἀγαμέμνονα παρὰ τὸ ἀγαστὸν συγκεῖσθαι λέγει, οὐ παρὰ τὸ ἄγαν· οἱ δὲ γραμματικοὶ ἅτε τῇ ὕλῃ προσκείμενοι μάλιστα, τὸ δὲ τῆς ζωῆς εἶδος μὴ ὁρῶντες, εἰκότως ἀπ' ἐναντίας ἐτυμολογήσουσιν.

contemporaries, the Greek Simplicius and the Latin Manlius Boethius, to whom the grammarian's primary object of study is the outward shapes of words, their morphology [19], and John Philoponus « the Grammarian » is not much kinder to grammarians. Commenting on a passage in Aristotle's *Categories* he says [20] :

> The sciences about which Aristotle is here speaking are not the infallible ones, he uses the word to cover simply every stable art, so that in this sense both grammar and the builder's art and all the rest of the banausic arts are sciences, since each of them is a particular sort of stable habitus.

It is, of course, possible that the two disciplines were not as neatly separated in Priscian's native Caesarea – but then the available philosophical education is likely to have been very elementary. It could also be that the circle of well-bred and well-educated speakers of Latin with whom Priscian seems to have consorted in Constantinople were equally open to grammar and philosophy, since they cared to copy both his *Institutiones* and works by Boethius (though Priscian appears not to have known the latter's œuvre, which was being composed at about the same time as his own).

2. TRACES OF NOT SPECIFICALLY LINGUISTIC PHILOSOPHY ?

If Priscian did read philosophical literature and/or frequented philosophical lectures, one would expect to find traces of Platonism and Aristotelianism in his grammar. He seems not to have read or heard any exegesis of the strictly linguistic parts of Plato's and Aristotle's works. But there might be other signs of acquaintance with the Aristoteli-Platonism that dominated the philosophical stage in his days.

Furthermore, being a Latin rather than a Greek Roman, Priscian might have drawn some inspiration from Cicero's philosophical writings, though none of those deals directly with linguistic matters.

19. Boethius, *In De Interpretatione*, ed. 2a, p. 32 Meiser : « Vox enim quae nihil designat, ut est garalus, licet eam grammatici figuram vocis intuentes nomen esse contendant, tamen eam nomen philosophia non putabit, nisi sit posita ut designare animi aliquam conceptionem eoque modo rerum aliquid possit ». Cf. Simplicius, *In Categorias*, *CAG* 8, 9.20-24.
20. Philoponus, *In Categorias*, *CAG* 13.1, 140.23-26 : Ἐπιστήμας ἐνταῦθα λέγει οὐ τὰς ἀπταίστους, ἀλλὰ πᾶσαν ἁπλῶς τέχνην μόνιμον, ὥστε κατὰ τοῦτο τὸ σημαινόμενον καὶ γραμματικὴν ἐπιστήμην εἶναι καὶ τεκτονικὴν καὶ τὰς ἄλλας βαναύσους τέχνας· ἑκάστη γὰρ ἕξις τίς ἐστι μόνιμος.

I shall now examine passages which might suggest familiarity with Ciceronian, Aristotelian or Platonic non-linguistic philosophy and late-ancient interpretations thereof.

2.1 Cicero

Priscian quotes several of Cicero's philosophical writings and translations of Plato – there are over thirty references to ten or eleven works (depending on whether one counts the *Topics* as philosophical) [21], which compares favourably with the twenty-three quotations of *De oratore*, *Orator* and *Ad Herennium* (considered Ciceronian by Priscian). It is entirely credible that he had actually read all or most of the Ciceronian works quoted, even though he may have borrowed many of his examples from older grammarians. However, the philosophical works are not quoted for the sake of their content, and they exerted no detectable influence on Priscian's way of thinking. Notice also that the two most technical works, *Academici* and *De finibus*, are not among those used.

2.2 Aristotle

2.2.1 Aristotle mentioned by name

Priscian mentions Aristotle twice. In book 3 (*GL* 2, 98.1), he is said to have used the superlative *ἐσχατώτατος*. Since he does so nowhere in the extant Corpus Aristotelicum, though *ἐσχατώτερον* does occur at *Metaphysics* 11, 4, 1055a20, the reference (if genuine) is probably to one of the lost dialogues. Anyway, this is likely to be second-hand information and reveals no acquaintance with Aristotelian philosophy.

In book 6 Priscian wants to persuade us that *vultus* is a denominative derived from *volo* in the same way as *cultus* from *colo*. But then it ought to signify a *res incorporalis* (cf. *GL* 2, 255.14-15), i.e., « volition » rather than « face ». To this objection (hidden in the word *mirum* in the following quotation) he answers [22] :

> Nec mirum, cum Aristoteles species incorporales †erga† corpora vult esse, vultum in facie intellegi, voluntatis enim significat affectum, quomodo

21. According to Keil's index in *GL* 3, 531-533 the following works are referred to : *Oeconomicus*, *Protagoras*, *Timaeus*, *Cato*, *Hortensius*, *De re publica*, *Tusculanae disputationes*, *De natura dearum*, *De divinatione*, *De senectute*, *Topica*.
22. Prisc., *Inst*. 6, *GL* 2, 261.18-21.

> « metus », « gaudium », « laetitia », « tristitia », quae omnia rerum incorporalium sunt vocabula. Iure igitur quartae est.

Due to the corrupt *erga* it is unclear what Aristotle is supposed to have said. Christ conjectured *intra* [23]. I propose *circa* (= *περί* + accusative) and translate :

> « In view of Aristotle's claim that incorporeal forms are connected to bodies, it is not strange that the *vultus* should be understood <to reside in> the face, since <the face> signifies the emotion of will, in the same way as "fear", "delight", "joy", "sadness", which are all names of incorporeal things. So, *vultus* rightly belongs in the fourth declension ».

If my conjecture is correct, this is a vague reference to the Aristotelian doctrine of enmattered form. Keil, in his apparatus, takes it to refer more specifically to *De anima* 1, 1, 403a1ff., where Aristotle discusses whether all mental events are like the emotions – anger, gentleness, fear, pity, self-confidence, joy, loving and hating – in having bodily manifestations. At 403a25 he concludes that emotions are *λόγοι ἔνυλοι*, and briefly afterwards distinguishes between a physical, matter-oriented definition of an emotion, and a dialectical one which renders *τὸ εἶδος καὶ τὸν λόγον*. If Keil's proposal is correct, Priscian is here using a – basically correct – interpretation of one particular Aristotelian passage. A unique occurrence in his work.

2.2.2. Predicables and categories

To turn to possible unacknowledged use of Aristotle, it is, indeed, remarkable how assiduously Priscian uses the tools provided by the *Categories*, and in particular the twin concepts of substance and accident [24]. In this he goes beyond Apollonius, so he had some acquaintance with the doctrines of categories and of predicables, but it may have been very superficial : the ten categories had long since become part and parcel of any educated man's outfit. Already Quintilian had them, though he was not otherwise particularly Aristotelian [25].

Seen from an Aristotelian-Porphyrian point of view, Priscian's classification of nouns in book 2 is confusing, but his text contains one apparent echo of Porphyry's *Isagoge* [26] and one or two of Aristotle's *Categories*.

23. See Keil's addenda in *GL* 3, 381.
24. Cf. Baratin, 1989, and Garcea's contribution to this volume.
25. Quintilianus, *Institutio Oratoria*, 3.6.23-24.
26. Cf. Garcea's contribution.

In listing the species of appellatives (*GL* 2, 59.9 *ff.*), Priscian separates adjectives, which indicate some quality or quantity that may be in- or decreased, from relationals (*ad aliquid*). The examples of relationals are the time-honoured, and Aristotelian, « slave » and « master », and there is an echo of *Categories* 7 in the claim that if one of a pair of correlatives ceases to exist, it simultaneously destroys (*interimit una* = *συναναιρεῖ*) the other one [27]. The Aristotelian expression seems to have already occurred in Apollonius [28]. For anyone familiar with the *Categories*, this would be an open invitation to further integrate the Stoa-inspired grammatical tradition about *ad aliquid* with that linked to the exegesis of *Categories* 7. Priscian did not accept the invitation. If he had done so, he might have been persuaded by the Aristotelian examples « bigger » and « smaller » to observe that all comparatives are simultaneously adjectival and relational words. Only much later, when he needs to distinguish diminutives from comparatives, does he mention that the latter are relational (*GL* 2, 101.4-7).

What Priscian says about adjectives is puzzling. First he tells us (*def. 1*) that adjectival appellatives are such as are joined to nouns that signify substance in order to indicate a quality or quantity [29], which can be increased or decreased without destroying the substance. This just might contain echos of Aristotle's « Qualifications admit of a more and a less » and Porphyry's « An accident is what comes and goes without the destruction of its subject » [30]. But notice that the quantity was there already in Apollonius, who probably also used the

27. Prisc., *Inst* 2, *GL* 2, 60.19-22 : « Ad aliquid dictum est, quod sine intellectu illius ad quod dictum est proferri non potest, ut "filius" "servus". Nam dicendo filium etiam patrem et dicendo servum dominum quoque intellego. Quod si intereat, interimit una illud, quod ab eo intellegitur ». Cf. Arist., *Cat*. 5.7b15-19 : « Δοκεῖ δὲ τὰ πρός τι ἅμα τῇ φὺσει εἶναι. καὶ ἐπὶ μὲν τῶν πλείστων ἀληθές ἐστιν· ἅμα γὰρ διπλάσιόν τέ ἐστι καὶ ἥμισυ, καὶ ἡμίσεος ὄντος διπλάσιόν ἐστιν, καὶ δούλου ὄντος δεσπότης ἐστίν · ὁμοίως δὲ τούτοις καὶ τὰ ἄλλα. καὶ *συναναιρεῖ* δὲ ταῦτα ἄλληλα ».
28. See *GG* II/3, 49-50
29. For quantity and quality cf. Donatus, *Ars Maior*, p. 616f. Holtz.
30. Prisc., *Inst*. 2, *GL* 2, 58.19-23 : « Haec enim quoque quae a qualitate vel quantitate sumuntur speciali, id est adiectiva, naturaliter communia sunt multorum. Adiectiva autem ideo vocantur quod aliis appellativis, quae substantiam significant, vel etiam propriis, adici solent ad manifestandam eorum qualitatem vel quantitatem, quae augeri vel minui *sine substantiae consumptione* possunt ». Aristotle, *Cat*. 8, 10b26 : 'Επιδέχεται δὲ καὶ τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον τὰ ποιά. Porphyry, *Isagoge*, 12.24-25 : Συμβεβηκὸς δέ ἐστιν ὃ γίνεται καὶ ἀπογίνεται *χωρὶς τῆς τοῦ ὑποκειμένου φθορᾶς*. Victorinus had translated « Accidens est quod infertur et aufertur sine eius in quo est interitu » (Hadot, 1971, p. 374).

expression « more and less » [31]. According to Aristotle, however, « a quantity does not admit of a more and a less », and he argues at some length that « small » belongs in the category of relation and not in that of quantity [32], where Priscian (*GL* 3, 131.2), with the grammatical tradition, happily locates it !

After an intermezzo about other matters Priscian offers a new definition (*def. 2*) : adjectives signify praise, blame, something inbetween vel *accidens unicuique* [33], the last item being glossed (*GL* 2, 60.10) : « accidens, i.e. suum uniuscuiusque ». If *suum uniuscuiusque* renders anything in Greek, that must be *ἴδιον*, a word that has a technical sense in Aristotle and in Porphyry's *Isagoge* (rendered *proprium* in both Victorinus' and Boethius' translations). But neither in Aristotle nor in Porphyry is a proprium the same as an accident [34]. The two predicables share the feature of not being essential to their possessors, but as opposed to an ordinary accident, the proprium cannot be lost. In fact, the two examples adduced by Priscian, the black crow and the deep sea, do not exemplify substances with their propria but substances with what Porphyry calls *inseparable accidents*. These resemble propria in that they cannot be lost, but unlike propria they are not convertible with their subjects, i.e. they are not denotationally equivalent. Anything capable of laughing (the proprium of man) is a man, but not all black things are crows. One wonders whether Priscian is at all trying to use Peripatetic logical terminology. Maybe he just wants to say « or some characteristic property ».

Next (60.11-12) Priscian mentions a similar class of words :

> Inveniuntur tamen etiam in propriis quaedam huiuscemodi, ut *Gradivus* Mars et *Ennosigaeus* Neptunus et *Quirinus* Romulus.
>
> « Some words of this sort also occur among the proper names, e.g, *Gradivus* = Mars, *Ennosigaus* = Neptune, *Quirinus* = Romulus ».

31. See *GG* II/3, 44 and 49. Quantity and quality also in Donatus, *Ars Maior*, p. 617 Holtz.
32. Aristotle, *Cat*. 6, 6a25 and 5b14-29, respectively.
33. Prisc., *Inst*. 2, *GL* 2.60.6-7 : « Adiectivum est quod adicitur propriis vel appellativis et significat laudem vel vituperationem vel medium, vel accidens unicuique ».
34. Aristotle's definitions of accident and proprium are given in *Top*. 1.5., Porphyry's in *Isagoge* ; *CAG* 4/1, 12-13. Porphyry contrasts the two at the very end of the *Isagoge* (p. 21-22). In the definition of ἴδιον (p. 12) he first lists three wider senses of the word before reaching the narrow and technical one. The second of the non-technical senses fits the inseparable accident (which is a post-Aristotelian invention).

These are what Greek grammarians called eponyms, and « Ennosigaeus » is a substitute for their standard example *Ἐνοσίχθων* (which does not occur in Latin poetry). In 60.13-15 Priscian shows that eponyms are not adjectives, because they neither form comparatives nor need to be joined to other nouns « as do common adjectives ». What is the force of *huiuscemodi* in 60.11? Perhaps just that eponyms resemble adjectives, but perhaps also that they resemble his last class of adjectives in having a particularly close relation to the substantives they may be joined to – in fact, eponyms and their corresponding proper names are denotationally equivalent. Interestingly, a scholium on Dionysius Thrax claims that « the old grammarians (*τεχνογάφοι*) call an eponym an *ἰδιάζον ἐπίθετον* » because it is used of only one <person> [35]. If Priscian knew the term, that may have caused him to introduce *suum uniuscuiusque* in connection with the deep see and the black crow, so that adjectives with an unusually strong link to their substantives could form a sort of bridge from common adjectives to eponyms.

Finally, Priscian returns to common adjectives, and says (*def. 3*) that they have their origin in « a (*1*) quality or (*2*) quantity of (*a*) mind or (*b*) body or (*c*) *extrinsecus accidentia* ». The examples are : (*1a*) « prudens », (*1b*) « albus », (*2a*) « magnanimus », (*2b*) « longus », ([*2?*]*c*) « dives », ([*1?*]*c*) « felix ».

The praise/blame description of adjectives was tailored to the measure of Homeric epithets. Greek grammarians had combined it with an Aristotelian tripartition of goods into bodily, mental or external (*τὰ ἐκτὸς ἀγαθά*) [36] :

<table>
<tr><td colspan="3">Adjectives indicate praise or blame</td></tr>
<tr><td colspan="2">1. for some internal good or evil</td><td>2. for some external good or evil</td></tr>
<tr><td>1.1 of the body
« fast » – « slow »</td><td>1.2 of the soul
« sensible » – « spoiled »</td><td>« rich » – « poor »</td></tr>
</table>

Some Stoics had taken over Aristotle's division [37], but to them all external goods or evils were not genuine goods or evils, but morally indifferent. In the scholia on Dionysius Thrax we find the Stoic

35. *GG* 1/3, 556.17-20 : Τὸ δὲ ἐπώνυμον ἓν κύριον καὶ ἓν ὡς ἐπίθετον, ὅπερ ἰδιάζον ἐπίθετον καλοῦσιν ὁ παλαιοὶ τεχνογράφοι, ἐπείπερ ἰδιαζόντως κατὰ ἑνὸς τίθεται καὶ οὐχ, ὥσπερ τὸ ἐπίθετον, κατὰ πολλῶν.
36. Aristotle, *Nicomachean Ethics*, 1, 8, 1098b12-14 ; *Politics* 7, 1, 1323a25-26 ; *Rhetoric* 1, 5, 1360b25-28 ; Dionysius Thrax, *Ars*, *GG* 1/1, 33-34.
37. *SVF* 3, p. 33, frgm. 136.

interpretation of external goods/evils, which the scholiasts also call « inbetween » (*μέσα*) in the sense of being neither praiseworthy nor blameworthy [38]. In Simplicius' commentary on Epictetus, such indifferent things appear as *ἔξωθεν προσπίπτοντα* [39], of which *extrinsecus accidentia* would be an excellent translation, but this is probably not what really underlies Priscian's formulation.

Priscian is unique, it seems, in taking « inbetween » adjectives to be such as may indicate both praise (*magnus imperator*) and blame (*magnus latro*), according to context. He is unique in adding *vel accidens unicuique* to the praise-blame-inbetween division in *def. 2*. He also seems to be unique in combining the quantity-or-quality element of *def. 1* with the body-soul-external division in *def. 3*. But he is not quite unique in adding *accidentia* to *extrinsecus*/*ἐκτός* in *def. 3*. A scholium on Dionysius (attributed to Stephanos) says [40] :

> Ὅσα δὲ τῶν ἐπιθέτων τὴν αἰτίαν τοῦ λέγεσθαι ἐξ ἡμῶν ἔχει, ταῦτα ἐπαίνου ἢ ψόγου ὑπάρχει σημαντικά, οἷον « ταχύς » « βραδύς » · τὰ δὲ μὴ οὕτως ἔχοντα μέσα, οἷον « ὑγιής » « πλούσιος » « πένης », ταῦτα ἀπὸ τῶν ἐκτός ἐστι τῶν ἐκ τύχης συμβαινόντων, ἃ μήτε ἔπαινον μήτε ψόγον δηλοῦσιν.

This means that Priscian's *accidentia* does not represent Aristotelian *συμβεβηκότα* in contradistinction to substance/essence, but *συμβαίνοντα* « things that happen ». Maybe a similar explanation holds for vel *accidens unicuique* in 60.7. If Priscian's source used *συμβαίνοντα* to gloss *μέσα*, he may simply have misunderstood the gloss as a fourth leg of the division, which he then proceeded to interpret in a (not very successful) attempt to make the quadripartition work.

I conclude : (1) Priscian's source(s) for *def. 2-3* did not use the Peripatetic technical term *συμβεβηκότα*, but just talked about things that happen (*συμβαίνει*) to somebody. (2) It is probable that he did not himself want his *accidentia* to be taken in the technical sense. (3) But if he did so, and had heard something about a roughly Porphyrian doctrine of predicables, he had not understood it, and possessed only the most superficial acquaintance with the Aristotelianism of his day – at least as superficial as that of Martianus Capella, who explains what an accident is as follows :

38. *GG* 1/3, 233, 386, 552.
39. Simplicius, *In Epicteti Enchiridium* 47.6 and 15, p. 278 Hadot (and several other places).
40. *GG* 1/3, 233.29-33. Cf. 386.30ff., 552.31 f.

> An accident is what only comes about in one species, but not always, as rhetoric does not happen but to man, but may also not happen to him, so that one may be a man and yet not be an orator [41].

The *definiens* « what only comes about in one species, but not always » is equivalent – and partly verbatim identical – to Porphyry's definiens of *ἴδιον* in the first of the three non-technical senses listed by him before introducing the technical one [42] ! Priscian's misunderstanding, if such it is, of the Aristotelian accident is not the same as Martianus', but could indicate use of another bad Latin compendium or a badly trained Latin teacher. There was a reason why Boethius thought he had to provide the Latins with some up-to-date philosophy books !

Sandwiched between Priscian's sections on adjectives one finds (*GL* 2, 58.25 ff.) some remarks about proper names, which apply to the indivisible entities that philosophers call *atomi*. This is vaguely reminiscent of Porphyry's *Isagoge*, but there is no close match.

2.2.3. Types of definition

Now it is time to return to Priscian's opening sentence in book I, where he tells us that the philosophers define *vox* in two ways : (1) as very subtle air that has received an impulse, and (2) as the proper sensible for the ears. The former definition, he says, is taken from the substance, the latter from the concept (*notio*), which the Greeks call *ἔννοια*, i.e. from the accidents, for being heard is an accident of *vox* qua *vox* [43].

It is a well-known fact that both of the definitions which Priscian ascribes to the philosophers can be traced back to the Stoic Diogenes of Babylon [44]. But where does the typology of definitions come from ?

The remark that *notio* renders *ἔννοια* could have been inspired by Cicero's *Topics* [45], but that is no help. It is much more interesting that

41. Martianus Capella 4.347 : « Accidens est quod non nisi eidem formae, sed non semper, evenit ; ut rhetorica non nisi homini accidit, sed ei potest et non accidere, ut quamvis sit aliquis homo, non sit tamen orator ».
42. Porphyrius, *Isagoge*, *CAG* 4/1, 12.
43. Prisc., *Inst*. 1, *GL* 2, 5.3-4 : « Et est prior definitio a substantia sumpta, altera vero a notione, quam Graeci ἔννοιαν dicunt, hoc est ab accidentibus (accidit enim voci auditus, quantum in ipsa est) ».
44. Diogenes Laertius, *Vitae Philosophorum*, 7.55 : Ἔστι δὲ φωνὴ ἀὴρ πεπληγμένος ἢ τὸ ἴδιον αἰσθητὸν ἀκοῆς, ὥς φησι Διογένης ὁ Βαβυλώνιος ἐν τῇ Περὶ φωνῆς τέχνῃ.
45. Cicero, *Topica*, 7.31 : « Genus est notio ad pluris differentias pertinens ; forma est notio cuius differentia ad caput generis et quasi fontem referri potest. Notionem

according so Simplicius, Porphyry, his third-century predecessor as a commentator on Aristotle's *Categories*, distinguished between an « ennoematic », that is conceptual, definition, and a substantial definition, the former using traits of the things to be defined that everybody can agree on, for example « vocal sound is the proper object of hearing », while a substantial definition may turn out differently according to which school one belongs to ; some say that vocal sound is air that has received an impulse (*ἀὴρ πεπληγμένος*), but older authorities held that it is an incorporeal blow [46]. It is obvious from the context that Porphyry's remarks about the two types of definition occurred in his lost major commentary on the *Categories* (the one *ad Gedalium*). Interestingly, though, Porphyry also mentions the two types of definition of vocal sound in his commentary on Ptolemy's *Harmonics* [47]. Neither Porphyrian passage contains the word *ἔννοια*, or says that the ennoematic definition uses accidents, but their discussion of *φωνή* (= *vox*) links them very closely to the Priscianic passage.

Now, Marius Victorinus in his *De definitionibus* also distinguishes between *definitio οὐσιώδης* and *definitio ἐννοηματική* [48]. A Latin handbook like *De definitionibus* is the sort of work one could readily believe that Priscian might have known. Could it be his source in this

appello quod Graeci tum *ἔννοιαν* tum *πρόληψιν*. Ea est insita et ante percepta cuiusque cognitio enodationis indigens ».

46. Simplicius, *In Categorias*, *CAG* 8, 213.10-21 : πρὸς ὅ φησιν ὁ Πορφύριος, ὅτι « ὁ περὶ τῆς ποιότητος λόγος ἐννοηματικός ἐστιν, ἀλλ' οὐκ οὐσιώδης. ἔστιν δὲ ἐννοηματικὸς ὁ ἀπὸ τῶν γνωρίμων τοῖς πᾶσιν εἰλημμένος καὶ κοινῇ παρὰ πᾶσιν ὁμολογούμενος, οἷον ὅτι […] *'φωνή ἐστιν τὸ ἴδιον αἰσθητὸν ἀκοῆς'*. Οὐσιώδεις δέ εἰσιν ὅροι οἱ καὶ τὴν οὐσίαν αὐτὴν τῶν ὁριζομένων διδάσκοντες, οἷον […] *'φωνή ἐστιν ἀὴρ πεπληγμένος'*. Καὶ οἱ μὲν ἐννοηματικοὶ ὅροι ἅτε κοινῇ παρὰ πᾶσιν ὁμολογούμενοι οἱ αὐτοί εἰσιν, οἱ δὲ οὐσιώδεις κατὰ αἱρέσεις ἰδίας προαγόμενοι ἀντιλέγονται ὑπὸ τῶν ἑτεροδόξων· *τοῖς γοῦν λέγουσιν ἀέρα τὴν φωνὴν καὶ σῶμα οὐχ ὁμογνωμονοῦσιν οἱ ἀρχαῖοι κατ' ἐνέργειαν αὐτὴν ἀσώματον ἀφοριζόμενοι καὶ πληγήν*.

47. Porphyrius, *In Ptol. Harm*, 11-12 : διὸ καὶ τρεῖς οἱ ὅροι, οἱ μὲν ἐννοη<μα>τικοὶ, οἱ <δὲ> {<μα> *et* <δὲ> *addidi*}, τοῦ εἴδους, οὓς οὐσιώδεις καλεῖ Ἀριστοτέλης, οἱ δ' ὑλικοί, οὓς οἱ Στωικοὶ καλοῦσι μόνον οὐσιώδεις, οἱ δὲ κατὰ τὸ συναμφότερον, οὓς μάλιστα ὁ Ἀρχύτας ἀπεδέχετο. Καὶ πάντες μέν εἰσι τρόπον τινὰ τοῦ εἴδους, ἀλλ' οἱ μὲν αὐτοῦ μόνου, ὡς συμβέβηκεν ἐγγίνεσθαι τῇ ὕλῃ, οἱ δὲ κατὰ προσπαράληψιν τῆς ὕλης, οἱ δὲ κατὰ τὸ δεκτικὸν μόνον αὐτῆς. Οὕτω γὰρ καὶ *ἡ φωνὴ* φέρεται καὶ ὁ ψόφος λέγεται *καὶ τὸ ἴδιον αἰσθητὸν ἀκοῆς* {ἀκοῇ *ed.*} *καὶ ὁ πεπληγμένος ἀὴρ κινητικὸς ἀκοῆς* {ἀκοῇ ed.} *καὶ αὐτὴ ἡ πληγὴ* <*καὶ*> {αὕτη ἡ πληγὴ *ed.*} *κίνησις* τοῦ ἀέρος. A brief mention of another ennoematic definition in Porphyry's minor commentary on the *Categories* (*CAG* 4/1, p. 73) is irrelevant in this connection.

48. Marius Victorinus, *Liber de definitionibus*, p. 16-18 Stangl = 346-348 in Hadot 1971.

case? Victorinus resembles Priscian in using the word *notio* in his description of the ennoematic definition [49], but (1) he does not explain that it renders *ἔννοια*, (2) he does not say that this type of definition uses accidents, and (3) he does not use *vox* as an example of a *definiendum*. Hence he is not a likely source.

Could Priscian have his knowledge of the two types definition from a commentary on the *Categories* that transmitted the same piece of Porphyrian lore as Simplicius' ? Not very likely, for why, then, did he completely omit the third definition of vocal sound, which Porphyry mentioned both in *Ad Gedalium* and in his commentary on Ptolemy, the one according to which *φωνή* is an incorporeal *πληγὴ ἀέρος* ? Porphyry even makes clear that he prefers the third one, for it is that of « the ancients », i.e. Plato and Archytas [50], and, as might be expected, it is also the one preferred by Boethius [51]. Priscian does not even mention the Platonic definition of *vox*, and thus is strangely out of step with his contemporary philosophers.

This suggests that what Priscian inherited from Apollonius was not just the two Stoic definitions but the two definitions *with* the characterizations « substantial/ennoematic ». The probability of this being the case is much enhanced if Apollonius himself could have inherited the definitions and their characterization together from some Stoicizing source.

At first blush this may seem unlikely, because the typology for definitions looks like a hybrid between the Aristotelian pair of essential and nominal definition on one hand, and the Stoic pair of definition proper and description (*ὑπογραφή*) on the other. However, Porphyry informs us that the Stoics did speak of *οὐσιώδεις* definitions, though they used the term differently from Aristotle : to them matter-based definitions such as « vocal sound is air that has received an impulse » were substantial, while Aristotle would rather use the designation for form-based definitions [52]. There is no explicit testimony that Stoics used the term « ennoematic definition ». Nevertheless, it stands a good

49. Marius Victorinus, *Liber de definitionibus*, p. 17 Stangl = 347 in Hadot 1971 : « Secunda {i.e. secunda definitio} est quae dicitur *ἐννοηματική*, quam notionem communi, non proprio, nomine possumus dicere. In omnibus enim reliquis definitionibus notio rei profertur, non substantia explicatione declaratur ».
50. The definition comes from Plato, *Timaeus* 67b. Porphyry mentions Archytas by name in his commentary on Ptolemy's *Harmonics*, p. 11.
51. Boethius, *In De Interpretatione*, ed. 2a, p. 4-5 Meiser : « Vox est aeris per linguam percussio quae per quasdam gutturis partes, quae arteriae vocantur, ab animali profertur ».
52. Porphyrius, *In Ptol. Harm*., p. 11 Düring, quoted above.

chance of being of Stoic origin, as argued by Pierre Hadot [53]. *Ἐννόημα* was one of the Stoa's technical terms, and the two types of definition also appear in Cicero [54]:

> Definitionum autem duo genera prima : unum earum rerum quae sunt, alterum earum quae intelleguntur. Esse ea dico quae cerni tangique possunt […] Non esse rursus ea dico quae tangi demonstrarive non possunt, cerni tamen animo atque intellegi possunt.
>
> « There are two basic types of definition : the one is of things that exist, the other of things that are understood. I call such things existing as may be seen and touched […] I call such things non-existing as cannot be touched or pointed at, but can, nonetheless, be seen and understood by the mind ».

Cicero's first type is exactly what a Stoic substantial definition was according to Porphyry, and *definitio earum rerum quae intelliguntur* may well render « ennoematic definition ».

If Apollonius had the two types of definition from the ultimately Stoic source that also supplied the two definitions of *vox*, could he already have performed the Aristotelian interpretation according to which one type is based on the substance/essence of the *definiendum*, the other on its accidents? Not at all improbable, since this is exactly what we find in the writings of one of his contemporaries, Galen, the famous physician and (hobby) philosopher. Galen expressly connects the two definitions with substance versus accidents [55]. He also says that the ennoematic explains the *ἔννοια* of the *definiendum*, and explicitly equates substantial/ennoematic with the Aristotelian division into essential and nominal definitions [56].

One might object that talking of accidents is contrary to Apollonius' habits. The word *συμβεβηκός* occurs nowhere in the extant corpus. True, but the fact that, as opposed to Priscian, he never

53. See Hadot, 1971, p. 171-5.
54. Cicero, *Topica*, 5.26-27.
55. Galenus, *Ars Medica*, Ia.4 Boudon = 1821, 1, 306 Kühn : τὸν ἄριστον ὅρον, ὃν πέρ τινες καὶ *οὐσιώδη* ὀνομάζουσιν, ἀντιδιαιρούμενοι τοῖς ἐννοηματικοῖς προσαγορευομένων. ἐκεῖνοι μὲν γὰρ *ἀπὸ τῶν συμβεβηκότων* οἷς ὁρίζονται πράγμασιν, οὗτοι δὲ *ἀπὸ τῆς οὐσίας αὐτῆς* συνίστανται.
56. Galenus, *De differentia pulsuum*, Kühn 8, 704-705 : μᾶλλον ἀναγκαῖον ἐγνῶσθαι δύο γένη τὰ πρῶτα τῶν ὁρισμῶν εἶναι, τὸ μὲν ἕτερον ἐξηγούμενον σαφῶς τὴν τοῦ πράγματος *ἔννοιαν*, ἣν ἔχουσιν οἱ ὀνομάζοντες αὐτό, τὸ δ' ἕτερον, ὡς εἴρηται, τὸ τὴν *οὐσίαν* διδάσκον. […] διὸ καὶ λόγον αὐτὸν {i.e. the ennoematic} *ὀνοματώδη* κέκληκεν ὁ 'Αριστοτέλης, ὡς εἰ καὶ λόγον ὀνόματος ἑρμηνευτικὸν εἰρήκει. τὸν δ' ἕτερον ὅρον, <ὃν> οὐσιώδη τινὲς ἐκάλεσαν, λόγον εἶναί φησιν τὸν τί εἶναι δηλοῦντα. τί μὲν γάρ ἐστιν ἑκάστῳ τῶν ὁριζομένων τὸ εἶναι τοῦτον ἑρμηνεύειν φησί, τὰ *συμβεβηκότα* δὲ ἰδίως αὐτῷ συνδιέρχεσθαι τὸν ἐννοηματικόν.

used it as a term of grammar does not mean that he cannot have used it when talking about what definitions are based on.

I will conclude that Priscian inherited the dichotomy of definitions from his usual source, Apollonius, and possibly also the Aristotelizing interpretation of them.

2.4. Plato

Book 18 contains a great number of quotations of Plato. Their purpose is to illustrate grammatical phenomena, but Priscian could, perhaps, owe his apparent familiarity with the Platonic corpus to his having received some sort of Neoplatonic instruction. If this were the case, one would expect a concentration on the items included in Iamblichus' canon of dialogues to read. This, however, is not what we find [57] :

Tetralogy	**Cited by Priscian**	**Iamblichus' canon**
I	*Apologia*	
I	*Crito*	
I	*Phaedo*	*Phaedo*
II		*Cratylus*
II		*Theaetetus*
II		*Sophist*
II	*Politicus*	*Politicus*
III		*Parmenides*
III		*Philebus*
III	*Symposium*	*Symposium*
III	*Phaedrus*	*Phaedrus*
IV	*Alcibiades I*	*Alcibiades I*
IV	*Alcibiades II*	
V	*Charmides*	
V	*Lysis*	
VI	*Euthydemus*	
VI	*Protagoras*	

57. For the Iamblichean canon, see Anon., *Prolegomena in Platonis Philosophiam*, 26. The transmitted text indicates that the canon comprised twelve dialogues, but only names ten. Is is generally agreed that the two that have dropped out are *Politicus* and *Sophist*. See Westerink's 1962 edition, p. XXXVI-XXXVIII (French translation 1990, p. LXVIII-LXXII). My list of works cited by Priscian is entirely dependent on Keil's index in *GL* 3, 542.

Tetralogy	Cited by Priscian	Iamblichus' canon
VI	*Gorgias*	*Gorgias*
VI	*Menon*	
VII	*Hippias maior*	
VII	*Ion*	
VII	*Menexenus*	
VIII	*Republic*	
VIII	*Timaeus*	*Timaeus*
IX	*Laws*	

I.e., Iamblichus' canon contains only twelve out of the 36 dialogues contained in the nine tetralogies, and they are very unevenly distributed over the tetralogies. Priscian cites 21 works, no tetralogy is unrepresented, and only seven items are also found in the canon. Priscian's selection of Platonic quotes obviously has nothing to do with the canon. Nor does it show any predilection for dialogues of interest for linguistic theory : neither *Cratylus* nor *Sophist* is quoted.

Now, Plato is not the only Greek author to be frequently quoted in book 18. Demosthenes figures as often as he, and several others have also been anthologized, including Isocrates, Lysias, Isaeus, Dinarchus, Aristophanes, Aeschines Socraticus, Herodotus, Thucydides, and Xenophon. The inescapable conclusion, I think, is that all the quotes have one and the same origin : they are examples culled from classical Greek literature by Greek grammarians, and quite probably Priscian inherited them all from just one grammar book. They tell us nothing about his own degree of familiarity with Plato and philosophy.

Just two passages, I think, reveal some acquaintance with the Platonizing philosophy typical of his day.

In book I Priscian claims that the difference between consonants and vowels is comparable to that between soul and body [58] :

> For souls are moved by themselves, according to the philosophers, and move their bodies, whereas bodies can neither be moved by themselves without the intervention of a soul, nor move their souls.

58. Prisc., *Inst.* 1, *GL* 2, 13.21-25 : « Multa enim est differentia inter consonantes, ut diximus, et vocales. tantum enim fere interest inter vocales et consonantes, quantum inter animas et corpora. animae enim per se moventur, ut philosophis videtur, et corpora movent, corpora vero nec per se sine anima moveri possunt nec animas movent, sed ab illis moventur ».

Since the claim in this « Platonic » passage was an uncontested platitude in Priscian's day, it says very little about his philosophical formation.

A much more interesting passage occurs in book 17, where Priscian (1) mentions the « generic and specific forms of things, which subsisted in an intelligible way in the divine mind before proceeding to bodies » (*generales et speciales formas rerum, quae in mente divina intellegibiliter constiterunt antequam in corpora prodirent*) and then (2) apparently says that appellatives and their definitions may function as proper names of those divine ideas [59].

Generales – prodirent looks like a direct translation from the Greek. Among several similar texts we may cite Syrianus' commentary on Aristotle's, *Metaphysics*, *CAG* 6/1, 106.14-16 :

> Πῶς οὖν κατ' αὐτοὺς ὑφέστηκε τὰ εἴδη τοὺς <τῆι> ἀληθείαι φιλοθεάμονας ; νοητῶς μὲν καὶ τετραδικῶς ἐν τῷ αὐτοζώῳ, νοερῶς δὲ καὶ δεκαδικῶς ἐν <τῶι> δημιουργικῷ νῷ. πρόεισι γὰρ ὁ θεῖος ἀριθμός
>
> « According to those who truly seek insight, the species/forms exist mentally and tetradically in the animal-itself, intelligibly and decadically in the demiurgic mind, for the divine number proceeds… ».

However, Priscian appears to be quoting a Greek source only indirectly. Very similar phrasing occurs in Calcidius' commentary on the *Timæus* [60] :

> cum in exemplari, hoc est intellegibili mundo, inferioris naturae semina *intelligibiliter extent*
>
> « since the seeds of the lower nature are present in an intelligible way in the pattern, that is in the intelligible world »

And there is also a similar turn of phrase in an excerpt of uncertain origin, but at any rate from late Antiquity [61] :

> Γνῶθι σεαυτόν, id est *Nosce te ipsum*. Frustra enim laborat curiosa mortalitas in ceteris cognoscendis, cum <animi> sui naturam scire non

59. Prisc., *Inst*. 17, *GL* 3, 135.1-10 : In definitionibus quoque solet ad interrogationem omnium rerum quae definiri possunt neutrum substantivi praeponi et multa appellativa differentiarum nomina ad id referri, ut « Quid est animal ? » « Substantia animata », et per conversionem « Quid est substantia animata ? » « Animal » ; « Quid est homo ? » « Animal rationale mortale », et per conversionem « Quid est animal rationale mortale ? » « Homo ». Idem licet facere per omnes definitiones, quamvis quantum ad generales et speciales formas rerum, quae in mente divina intellegibiliter constiterunt antequam in corpora prodirent, haec quoque propria possint esse, quibus genera et species naturae rerum demonstrantur.
60. Calcidius, *In Timaeum*, c. 137, p. 178 Waszink and Jensen.
61. *Rhetores latini minores*, p. 592. Cf. Hadot, 1959, p. 26.

possit quid sit, ubi sit, quam formam quam vim habeat. Quid sit, περὶ τῆς οὐσίας, id est de substantia : ubi sit, περὶ τοῦ τόπου, id est de loco ; quam figuram, id est utrum humani corporis, ut habere umbrae dicuntur, an sphaerae, an cuiusvis alterius ; quam vim, mortalisne an aeterna sit. Pars autem animae αἰσθητική, id est sensualis, dicitur ; est autem forma capax omnium figurarum et pulchrior universis, quae *intelligibiliter in aeternis rebus exsistit*.

« Γνῶθι σεαυτόν, i.e. Know Thyself, for curious mortality <i.e. mankind> labours in vain to obtain knowledge of other things when it fails to know the nature of its own soul : what it is, where it is, which shape and which power it has. What it is, περὶ τῆς οὐσίας, i.e. concerning its essence ; where it is, περὶ τοῦ τόπου, i.e. concerning its place ; which shape, i.e. whether it has that of a human body, as we say about our shadows, or that of a sphere or whatever else may be imagined ; which power, i.e. whether it is mortal or eternal. One part of the soul, however, is called αἰσθητική, i.e. sensitive ; this is a form capable of containing all shapes and more beautiful than all of them together ; it exists in an intelligible way in the eternal things ».

This is no easy text to understand (I suspect there may be a lacuna in the last period), but its Neoplatonic affiliation is obvious. As Proclus says in his commentary on *Alcibiades* I, « We consider the realization of our own essence the main and most secure beginning of <a reading of> Plato's dialogues and, so to speak, of all philosophical study » [62]. And, as might be expected, he later quotes the Delphic « Know Thyself ». The final *intelligibiliter in aeternis rebus exsistit* must render *νοητῶς* or *νοερῶς ἐν τοῖς αἰδίοις ὑφέστηκε*, or something very similar.

Priscian and the two other texts quoted seem to be the only attestations of *intelligibiliter* in antiquity [63], and it looks as if they have got the expression from a common source. So probably Priscian had read some Neoplatonic work in Latin, and probably it had been translated by Marius Victorinus.

III. CONCLUSION

Priscian, presumably, grew up in the Mauretanean Caesarea, i.e. in the Latin part of the Roman empire. Throughout antiquity, the language of philosophy was Greek, and in Priscian's youth those days were over when first-rate Greek philosophers like Plotinus and

62. Proclus, *In Platonis Alcibiadem*, I, 1.
63. According to *Thesaurus Linguae Latinae s.v.*

Porphyry taught in the West ; even second-rate Greek teachers of philosophy must have been hard to find. The Latin philosophical library was a very small one. Priscian will have learned the elements of definition by genus and species in rhetoric school, and his acquaintance with the Aristotelian categories and substance versus accidents may have come from the same source. He could, of course, also have read some elementary handbook of logic in Latin, though I have not been able to find traces in his work of either of the two surviving pre-Boethian manuals of logic, Apuleius' *Perihermeneias* and book IV of Martianus Capella's *De nuptiis Mercurii et Philologiae.* He could also have had access to Victorinus' translation of Porphyry's *Isagoge*, but it does not look as if he actually read it, whereas it does look as if he read a translation or adaptation of a more decidedly Neoplatonic work, from where he excerpted a piece about divine ideas.

By the time he wrote his *Institutiones*, Prician must have been a fluent reader of Greek, and so presumably had read some Greek classics, but, for all we can tell, he may have read little else apart from treatises on grammar.

Priscian had the good sense to choose a first rate Greek grammarian of the past for his guiding star. Probably because Apollonius had already attained the status of an – or *the* – authority on Greek grammar on a scientific level. If we may go by the analogy of how philosophy and medicine were studied, this means that Priscian will have had the assistance of a commentary when reading Apollonius.

Most of the philosophical ingredients in Priscian's grammar can be traced back to Apollonius, and thus to a time when grammatical lore of Stoic origin was already being tempered by Peripateticism. Unfortunately, the assumption that Priscian also used a commentary means that agreement between his text and scholia on Dionysius Thrax cannot without caution be used to reconstruct lost parts of Apollonius, as the commentary might be the common source. Thus some « philosophicals » items may be post-Apollonian, but still inherited.

The picture of Priscian that arises, then, is that of a fundamentally Latin *grammaticus*, who had little or no familiarity with Greek philosophical literature from his own or any other age, and, for all his exploitation of the substance/accident model, took no interest in similarities and incongruities between traditional grammatical and Aristotelian doctrine and terminology. He left it to his medieval readers, who knew their Aristotle by heart, to comment on those incongruities.

Priscian's Philosophy

Anneli Luhtala
University of Helsinki

Priscian's grammar is the most philosophical of all ancient Latin grammars, and it is generally accepted that his philosophy is largely derived from the works of his principal Greek source, Apollonius Dyscolus (II century A.D.). The Apollonian influence manifests itself especially in Priscian's study of syntax and in his definition of the nominal parts of speech. In the footsteps of Apollonius, Priscian defined the pronoun as signifying pure substance, and the noun as signifying substance and quality. By these definitions Priscian restricted the category of pronouns to personal and demonstrative pronouns, such as *ego*, *tu*, *is*, *hic*, *ipse*, *iste*, and *ille*, and regarded interrogative and indefinite words such as *quis*, *qualis* and *quantus* as nouns. In this respect, his doctrine of the parts of speech radically differed from the framework of standard Latin grammar.

Philosophy, thus, appears to have been a fundamental element in Priscian's theory of language. In this article I will examine Priscian's definitions of the nominal parts of speech, insofar as they involve ontological categories, or touch upon corporeality. I will, moreover, inquire into the sources for Priscian's philosophical doctrine. In most cases the doctrine can be traced back to Apollonius Dyscolus, its orientation being Stoic. But upon closer inspection, some Priscianic passages have a distinctly Platonic tenor ; one of them recalls the Platonic theory of Forms which is alien to Apollonius' theory. Clearly, then, Priscian integrated elements from different philosophical schools into his grammar. The incomplete assimilation of different philosophical doctrines resulted in some inconsistencies in his work, which puzzled his medieval commentators.

Finally, it is a fundamental presupposition of my study that the nature of the philosophical doctrine in grammar is derivative. Grammarians did not, to my knowledge, invent philosophy of their

own. We are justified in inquiring into the ultimate origin of the grammarian's philosophy, although the doctrine may have been modified or reinterpreted almost beyond recognition.

1. THE ORDER OF THE PARTS OF SPEECH

Priscian adopted from Apollonius a hierarchy of the parts of speech which is also reflected in the order in which they are presented in grammatical texts. Latin grammar generally discussed the parts of speech in the following order : noun, pronoun, verb, adverb, participle, preposition, conjunction, interjection. According to the hierarchy proposed by Apollonius, the verb was discussed immediately after the noun, then the participle, followed by the pronoun, preposition, adverb, and conjunction. This was, according to Apollonius, a rational or natural order [1].

Apollonius' ordering assigns a major role to the principal parts of speech, the noun and the verb, because they can form a complete sentence on their own, without the other parts. He relates their respective natures to corporeality.

The noun is placed before the verb, Apollonius argues, as nouns signify the bodies, on which the property of the verb depends, i.e. action and undergoing of action. The following Apollonian passage, which has been transmitted directly, explicitly associated nouns with material bodies.

> Καὶ τοῦ ῥήματος δὲ ἀναγκαίως πρόκειται τὸ ὀνομὰ, ἐπεὶ τὸ διατιθέναι καὶ τὸ διατίθεσθαι σώματος ἴδιον, τοῖς δὲ σώμασιν ἐπίκειται ἡ θέσις τῶν ὀνομάτων, ἐξ ὧν ἡ ἰδιότης τοῦ ῥήματος, λέγω τὴν ἐνέργειαν καὶ τὸ πάθος (*GG* 2/2, 18.5-8).
>
> The noun necessarily precedes the verb because disposing and being disposed are properties of bodies and name-giving pertains to bodies, on which depends the property of the verb, namely action and undergoing action.

A comparison of this Apollonian passage with the corresponding passage in Priscian shows that Priscian does not reproduce Apollonius' philosophical doctrine in its authentic form. In the following extract he has replaced the notion of body with substance, thus modifying

1. Language behaves in an orderly manner in all its levels and similar structural principles apply to the levels of sound, letter, syllable, word and sentence. Therefore, the linguistic items must be discussed according to some rational order (*GL* 3, 108.5-116.9).

Apollonius' doctrine in a significant manner. As a result, the doctrine has an Aristotelian flavour [2].

> Ante verbum quoque necessario ponitur nomen, quia agere et pati substantiae est proprium, in qua est positio nominum, ex quibus proprietas verbi, id est actio et passio, nascitur (*GL* 3, 116.25-27).

This hierarchy of the noun and the verb likely reflects Stoic philosophy. It was indeed the Stoics who related nouns to corporeality, unlike any other philosophical school in Antiquity. When Apollonius says that the noun stands for the body on which the action and the undergoing of action expressed by the verb depend, we are reminded of the fundamental principle of Stoic physics, according to which only bodies are capable of acting or being acted upon (Long, Sedley, 1987, 1, p. 272-274).

As for the Aristotelian categories, the relationship between substances and corporeality can only be inferred from the distinction between primary and secondary substances : primary substances are corporeal bodies, of which secondary substances are said (« man », « animal ») and in which incorporeal accidents inhere (« knowledge of grammar », « whiteness »). It is only in Late Antiquity that corporeality was discussed in commentaries on the Categories. Porphyry points out that « Aristotle considered sensibles as the primary substances », since « the words were used first in reference to the sensibles » (*CAG* 4/1, p. 92.7-12 transl. Evangeliou, 1988, p. 64). Porphyry himself distinguished three types of substances: intelligible, sensible and secondary (i.e. genera and species) (Evangeliou, 1988, p. 65).

2. A HIERARCHY OF DEFINITENESS

Priscian presents another Apollonian hierarchy, whereby the nominal parts of speech and the adjective are ordered according to the definiteness of their referents. As in the above ordering, the *raison d'être* of the parts of speech is at issue, that is to say, the reason why each part was invented in the first place. It is argued that the pronoun is the most referential item ; then the proper noun, followed by the common noun and the adjective. This hierarchy, too, is probably indebted to the Stoics, who established the pronoun as the most highly

2. This view is shared by Baratin (1989, p. 382) : « en elle-même, cette interprétation est de type aristotélicien… ». This passage invites comparison with Boethius (*PL* 64, col. 299D), who describes the proposition (*homo currit*) as a combination of substance and accidents.

referential subject in their propositional analysis. The other philosophical schools neither recognized the pronoun among the parts of speech nor included it in their propositional analysis.

The pronoun, which identifies the referent most clearly, signifies substance and definite persons, as Apollonius maintains. However, by its vocal expression, the pronoun only signifies substance ; the definite persons are revealed through deixis. Because of its deictic function, the demonstrative pronoun points to the referent who is present, and his identity (« Platonicity ») as well as physical qualities (« tallness », « whiteness ») can be immediately observed in the speech situation. Mental qualities, however, are not discernible by sight, and are therefore not indicated by pronouns (*GG* 2/2, 143.9-144.3).

Language further developed means which enable us to speak about a referent who is not present, Apollonius argues, and that is why proper and common nouns as well as adjectives were invented. Proper and common nouns signify, along with substance, a particular or common quality (*poiotês*) respectively (*GG* 2/2, 142.1-7) ; and adjectives indicate secondary qualities, including mental ones, as well as quantities (*GG* 2/2, 143.3-6). Nouns do not single out the referent as clearly as the demonstrative pronoun does, since both proper and common nouns are liable to homonymy.

> Proprium vero naturaliter uniuscuiusque privatam substantiam et qualitatem significat et in rebus est individuis, quas philosophi atomos vocant, ut « Plato », « Socrates ». Itaque caret communione naturali. Cum igitur evenit, ut multi eodem nomine proprio nuncupentur, fortuitu et sola voce (non etiam intellectu communis alicuius substantiae vel qualitatis) hoc fieri solet. Et in proprio quidem etiam appellativa intellegi possunt, ut, si dicam « Virgilius », intellegitur homo et poeta, in appellativis autem propria non intelleguntur, ut « homo », « vir », nisi per excellentiam loco proprii in quibusdam personis accipiantur, ut « poeta » pro « Virgilius » et « urbs » pro « Roma » (*GL* 2, 58.25-59.9).
>
> Inde inventae sunt etiam adiectivae positiones, ut consequentia nominibus communibus vel propriis compleantur, ut equo « albus » vel « fortis », Platoni vero « sapiens » vel « bonus » adicitur, Marti « Gradivus » et alia multa, quae possunt accidere. Unde etiam compositiones sunt inventae, ut « beneficus », « maleficus », « omnipotens », quae ex accidentibus conficiebantur quae sunt qualitatis vel quantitatis (*GL* 3, 146.10-15).
>
> Ἐντεῦθεν συνεπενοήθησαν καὶ ἐπιθετικαί θέσεις, ἵνα καὶ τὰ παρακολουθήσαντα τοῖς κοινῶς ἢ ἰδίως νοουμένοις ἀναπληρωῇ, τῷ μὲν ἵππος, εἰ τύχοι, τὸ λευκός ἢ τὸ ταχύς, τῷ δὲ Πλάτωνι τὸ σοφός, τὸ ἀγαθός, ἄλλα τε πάμπολλα τὰ δυνάμενα παρέπεσθαι (*GG* 2/2, 143.3-8).

Proper and common nouns as well as adjectives have a *raison d'être* of their own, although they all belong to the category of nouns. A

terminological problem arises when Priscian defines both the noun and the adjective as signifying quality, using the term *qualitas* throughout (however, the quality of the noun tends to be in the singular and that of the adjective in the plural). Apollonius' terminology occasionally differentiated between these usages, so that the term *poiotês* stood for the quality of the noun and that of the adjective was described as a secondary attribute or accident [3]. Not infrequently, however, he described the adjective as signifying *poiotês* just like the noun. The quality signified by the adjective was labelled even *qualitas specialis* by Priscian (see below). Apollonius' accidents or secondary attributes (*episymbebekota*) were translated by Priscian as *accidentes*.

3. THE DEFINITION OF THE NOUN

Priscian's definition of the noun (henceforth called the definition proper) is an almost literal translation of Apollonius' definition, in which the noun is said to signify either a common or particular quality :

> Nomen est pars orationis, quae unicuique subiectorum corporum seu rerum communem vel propriam qualitatem distribuit (*GL* 2, 56.29-57.1).
>
> ῞Ονομά ἐστι μέρος λόγου πτωτικόν, ἑκάστῳ τῶν ὑποκειμένων σωμάτων ἢ πραγμάτων κοινὴν ἢ ἰδίαν ποιότητα ἀπονέμον (*GG* 1/3, 524.9-10) [4].

Priscian quotes another, purely semantic definition of the noun, in which its peculiar characteristic (*proprium*) is stated, namely to signify substance and quality: *Proprium est nominis substantiam et qualitatem significare* (*GL* 2, 55.6). This is almost certainly Apollonian heritage, since only the Scholiasts, in addition to Priscian, use such definitions ; the Scholiasts depend heavily on Apollonius Dyscolus. The form of

3. I have overstated the degree of this differentiation in my book (2005, p. 98), ignoring the cases where Apollonius uses the term *poiotes* as referring to adjectives.
4. This definition is preserved by the Scholiasts ; it is also attributed to Apollonius in Priscian's *Partitiones*, where it is quoted after Donatus' definition : *Quid est nomen ? Secundum Donatum pars orationis cum casu corpus aut rem proprie communiterve significans, secundum Apollonium. Pars orationis quae singularium corporalium rerum vel incorporalium sibi subiectarum qualitatem propriam vel communem manifestat* (*GL* 3, 480.33-481.4). The one formal feature stated by Apollonius, namely « with case », is absent from Priscian's definition.

this definition, *proprium est*, is likely to reflect the Stoic method, since Chrysippus recognized it as one type of definition [5].

Priscian's definitions of the noun pose a number of problems, which I shall now proceed to investigate. They appear, at first sight, to be inconsistent with each other, as one of them assigns to the noun the signification of substance and quality, while the other would only seem to mention quality [6]. In the final analysis, however, the definitions prove consistent with each other and with Stoic philosophy.

3.1. Stoic Categories

Apollonius' definition is indebted to the Stoic philosophers who defined common and proper nouns as signifying common or peculiar quality.

> A name is a part of speech expressing a quality peculiar to an individual, e.g. « Diogenes », « Socrates ». A common noun is a part of speech signifying a common quality, e.g. « man », « horse » (Diog. Laert. 7, 58).

Substance and quality are the first two of the four Stoic categories or genera, which were applied to an individual in a certain order [7]. Long and Sedley describe the first two genera as follows :

> To place a thing in the first genus, « substrate », is to attribute existence to it without mentioning its qualities. Hence the occupant of this genus is most commonly described as « substance » (*ousia*, literally « being » or « existence »). This in turn is generally equated with primary matter, viewed in abstraction as « unqualified ». That is « substrate » in this primary sense… A quality is itself a second corporeal entity imbuing the matter, and able, thanks to its corporeality, to affect it causally… The second genus is not strictly « quality », but the « qualified », that is usually a substance viewed as « having » certain qualities (Long, Sedley, 1987, 1, p. 172).

The Stoics understood an individual as consisting of two substrates, substance and quality, neither of which could exist in isolation (Long, Sedley, 1987, 1, p. 165, p. 172-174). The assignment of quality presupposes a substance or a substrate. Therefore, when the Stoics

5. See, for instance, *Stoicorum veterum fragmenta* 2, 226. For the Stoic definitions, see Long, Sedley (1987, 1, p. 190-194).
6. The same is true of Apollonius ; he mostly describes the noun as signifying quality, but occasionally substance. This latter description has, as Jean Lallot points out, an Aristotelian flavour (1997, 1, p. 27, n. 95).
7. But the Stoics treated common and proper nouns as separate parts of speech whereas Apollonius treated them as one single part (as had already been done by Tryphon and possibly even by Aristarchus).

defined proper and common nouns as signifying common or peculiar quality, substance must be understood to be included in them [8].

The same is true of Apollonius' and Priscian's definitions of the noun. Both authors occasionally describe the noun as merely signifying quality, apparently ignoring the substance [9]. But on closer inspection, the « substrate » is almost regularly mentioned in them. In the definition proper, it is stated that the noun assigns common or peculiar quality to subjected (*hypokeimenôn*, *subiectorum*) bodies or things ; the terms *hypokeimenôn* and *subiectorum* must be understood as the Stoic substrate. More frequently, however, both substance and quality are mentioned (see e.g. *GG* 2/1, 27.9-10).

The term *suppositorum* stands for the substrate in the following passage, which states that the noun was invented for the signification of common and peculiar qualities :

> Nominum positio inventa est ad significationem qualitatum vel communium vel propriarum, quae sunt innumerabiles, ut « homo, Plato ». Et quoniam neque demonstrationem habent ea neque relationem quibus finiuntur personae pronominum, innumerabilis in eis, id est nominibus, positio fiebat, ut singulorum figuratio nominum singulis reddat suppositorum suam qualitatem, quare non mediocriter disturbant qualitatis significationem, cum in unam concidant vocem nominum positiones tam in propriis quam in appellativis (*GL* 3, 145.16-23).

> Ἡ τῶν ὀνομάτων θέσις ἐπενοήθη εἰς ποιότητας κοινὰς ἢ ἰδίας, ὡς ἄνθρωπος, Πλάτων, καὶ ἐπεὶ οὔτε σὺν δείζει τὰ τοιαῦτα οὔτε ἀναφορᾶ, πάμπολλος ἡ ἐπὶ τούτων θέσις ἐγίνετο, ἵν' ἑκάστου τὸ χαρακτηριστικὸν ἀπονείμη τὴν ἑκάστου <τῶν ὑποκειμένων> ποιότητα. (οὐ μετρίως γ' οὖν τὰς ποιότητας ἐπιταράττουσιν αἱ συνεμπεσοῦσαι θέσεις ἔν τε προσηγορικοῖς καὶ κυρίοις ὀνόμασιν) (*GG* 2/2, 142.1-7).

3.2. Corporeality

Another problem posed by these definitions is that the noun is said to signify both concrete and abstract things, whereas only corporeality is mentioned in Apollonius' discussion on the order of the parts of

8. This analysis is reminiscent of Porphyry's view of substantial qualities : *Differentia enim ita substantiam demonstrare solet, ut circa substantiam qualitatem determinet, id est substantialem qualitatem proferat* (*PL* 64, col. 97B, see also Evangeliou, 1988, p. 68-69). However, as the Priscianic definition of the noun is already used by Apollonius and strikes a chord with the common or peculiar quality of Stoic definition of the noun, I will regard this definition as depending on Stoic rather than Platonic philosophy.
9. Nouns were devised for the indication of certain qualities, general or particular, e.g., « man », « Plato » (*GG* 2/2, 142.1-4, transl. Householder, 1981, p. 93).

speech. In the Stoic theory, too, the nominal parts of speech (*onoma* and *prosêgoria*) stand for corporeal items. The Stoics held a strictly materialistic world view, regarding even qualities as material bodies [10]. It is noteworthy that Apollonius' definition of the noun has been transmitted indirectly, whereas his work on syntax has been preserved directly. Therefore, it is possible that Apollonius' definition of the noun is not genuine. Alternatively, he may have consciously modified his view, since the Stoic view of corporeality is a notoriously strange one.

3.3. Authenticity of Priscian's Examples

Priscian's definition differs from the Apollonian in that the former includes examples whereas the latter is transmitted without examples. This can mean that Apollonius' definition was originally not accompanied by examples, or else the examples have been lost in the course of transmission [11]. The examples attached to Priscian's definition present a number of problems which call into question their authenticity.

> (…) et communem quidem corporum qualitatem demonstrat, ut « homo », propriam vero, ut « Virgilius » (*GL* 2, 57.4-5).

The examples of the common and peculiar qualities of bodies are unproblematic ; « man » stands for the common quality of bodies and « Virgil » for the peculiar quality of bodies. These examples are in accordance both with Apollonius' theory and with Stoic philosophy ; it is a uniquely Stoic view to regard « man » as corporeal.

The case of the examples of the common quality of abstract things, *ars* and *disciplina*, is different. Their Stoic origin is ruled out by the fact that the Stoics regarded « art » and « discipline » as corporeal items [12]. However, these words frequently occur in commentaries on Aristotelian Categories, as standard examples of « being in a subject » [13]. The examples of the peculiar quality of abstract things,

10. According to Simplicius, « the Stoics say that the qualities of bodies are corporeal, those of incorporeals incorporeal » (SVF 2.389 tr. by Long, Sedley, 1987, 1, p. 169).
11. I find it probable that Apollonius' definition was not originally accompanied by examples, since this is the case with the other definitions preserved from his work.
12. According to Cleanthes, expertise (*technê*) is a tenor (*hexis*) ; Chrysippos added to this definition « with impressions » (Long, Sedley, 1989, 1, p. 259, fr. 42A).
13. Boethius : *Ergo quaecunque res ipsa quidem in subiecto est, sed si de nullo subiecto praedicatur, accidens est particulare, ut est quaedam grammatica, id est Aristarchi, vel alicuius hominis individua grammatica* (*In Cat. Ar.*, *PL* 64, col. 171D).

arithmetica Nicomachi and *grammatica Aristarchi*, are clearly inadequate since they consist of a phrase. The definition of the noun is designed to describe one individual word rather than a phrase.

> Rerum autem communem, ut « disciplina », « ars », propriam, ut « arithmetica Nicomachi », « grammatica Aristarchi » (*GL* 2, 57.6-7).

In conclusion, Priscian's definition of the noun presents a number of inconsistencies, which are obviously due to the presence of mixed philosophical influences. Apollonius, Priscian's principal philosophical source, defined nouns in terms of corporeality in his book on syntax, whereas in his definition of the noun, if it is genuine, he mentions concrete and abstract things. Apollonius may himself be responsible for including abstract things in his definition, or his definition may have been reworked by his immediate followers so as to conform to the then current distinction between corporeal bodies and abstract things, which was popular especially in Platonic circles [14]. Finally, Priscian's examples for abstract things were clearly indebted to the study of the Categories, where *disciplina* and *ars* are typical examples of « being in a subject », and lent themselves easily to being used as examples for the common quality of abstract things. The examples for the individual quality of abstract things, the grammar or arithmetic of an individual person, also came from the study of the Categories, but being phrases rather than individual words, they are inadequate for defining the noun.

4. ADJECTIVES

Priscian defined adjectives in various ways, many of which are standardly used in other Latin grammars, whereas others appear to be of Greek origin. Like other Latin grammarians, Priscian described the adjectives as signifying quality and quantity, or, alternatively, as signifying praise or blame or neither. Adjectives were commonly distinguished from nouns because they are subject to comparison, and because they are not self-sufficient, but need the support of a noun. Priscian identifies the quality and quantity signified by the adjective as the accidents of a substance – a parallel view for which is only found

14. Pierre Hadot associates the use of the opposition between *sôma* and *pragma* with Alexandrian Platonism. However, it is first attested in Dionysius Thrax' grammar (1980, p. 316-317). If we accept the inauthenticity of Dionysius' *techne*, this distinction is first attested in Philo of Alexandria. This opposition became popular with Platonists, and was used by Porphyry, for instance : « … *omne quod est, aut corporeum aut incorporeum esse necesse est…* » (*PL* 64, col. 82C).

in Eutyches, Priscian's contemporary [15]. This analysis may thus have arisen in Priscian's circle in Constantinople. Finally, when adjectives are occasionally described by Priscian as signifying special quality and quantity, he is reproducing Apollonian doctrine. Unfortunately, the background of the Apollonian view remains obscure as nothing is known of the Stoics' treatment of the adjective.

I shall now focus on such modes of expression in Priscian's definitions of the adjective as involve philosophical categories. When Priscian identifies the quality and quantity signified by the adjective as accidents of a substance, he seems to have the Aristotelian categories in mind. Importantly, in the very same contexts in which he defined the adjective as signifying accidents, he came to define the noun as signifying substance. He thus deviated from his definition proper, according to which the noun signifies common or peculiar quality. Two infelicities arise from this analysis. Firstly, Priscian presented two different analyses for nouns such as « man » and « Plato » : (1) they signify a combination of substance and quality, and (2) they signify a substance. Secondly, both nouns and adjectives were defined by Priscian as signifying quality. By definition, the *raison d'être* of the noun and the adjective cannot be the same, i.e. to signify quality.

These inconsistencies in Priscian's theory partly derive from Apollonius. Apollonius never defined the noun as signifying substance. He consistently described it as signifying quality, in order to distinguish it from the pronoun which signifies substance. However, his position concerning the adjectives was less consistent. When Apollonius distinguishes adjectives from proper and common nouns, he tends to describe the adjectives as signifying secondary qualities (and quantities) or accidents, which complement the quality of the noun [16]. Then, the term *poiotês* is not used to describe the quality of the adjective. But when discussing adjectives in their own right, he does occasionally use the term *poiotês* [17], which properly describes the quality of the noun. This is where the seeds are sown of the confusion

15. … *non solum in accidentibus nominibus, sed etiam in fixis vocabulis…* (*GL* 5, 456.16-17) ; … *ab accidentibus derivatae nominibus… qualia sunt iustitia pigritia miseria clementia inertia…* (*GL* 5, 457.6-10) ; … *tam ab accidentibus quam fixis derivantur verba…* (*GL* 5, 457.25).
16. The terms used by Apollonius include the following (in Lallot's edition and translation) : ἐπισυμβεβηκότων (vol. 1, 153, 23, 8), attributs secondaires ; ἐπισυμβάινοντα (1, 105, 31, 9), accidents ; συμπαρεπομένων (1, 106, 34, 2), autres attributs ; παρακολουθησαντα (1, 153, 23, 4), attributs secondaires (the references include page number, paragraph, and line).
17. See e.g. Lallot, 1, 105, 33, 10 ; 1, 106, 34, 6 ; 1, 149, 6, 4 ; 1, 238, 96, 15.

that came to play such a prominent part in Priscian. I will now proceed to illustrate how Priscian's definition of the noun gets muddled when adjectives are integrated into the description of the noun.

In the following passage a distinction is drawn between common and proper nouns. Unlike in the definition proper, the noun is said to signify not only substance and quality, but even quantity. This is obviously due to the fact that Priscian now integrates adjectives into his description of the noun ; some of the examples are indeed adjectives. Moreover, a shift in terminology is manifest when the generic or specific quality of nouns replaces the proper and common quality mentioned in the definition proper.

> Hoc autem interest inter proprium et appellativum quod appellativum naturaliter commune est multorum, quos eadem substantia sive qualitas vel quantitas generalis specialisve iungit, generalis, ut « animal », « corpus », « virtus » ; specialis, ut « homo », « lapis », « grammaticus », « albus », « niger », « grandis », « brevis » (*GL* 2, 58.14-18).

The accompanying examples lend themselves to the following interpretation : « animal », and « body » stand for generic substances ; « virtue » represents a generic quality [18] ; specific substance is exemplified by « man » and « stone » ; specific quality by « grammarian », « white », « black » ; special quantity « big » and « short ». These examples are overtly philosophical ; here *generalis* clearly refers to « genus » and *specialis* to « species ». As far as I can see, this passage is inspired by Apollonius' description of the adjective as signifying « special, secondary quality and quantity » ; from *specialis* Priscian arrives at species and further to genus.

When Priscian proceeds to describe adjectives in more detail in the passage below, he makes it explicit that « those (nouns) which derive from special quality or quantity » are adjectives. Simultaneously he describes common or proper nouns as signifying substance.

> Haec enim quoque, quae a qualitate vel quantitate sumuntur speciali, id est adiectiva, naturaliter communia sunt multorum: adiectiva autem ideo vocantur, quod aliis appellativis, quae substantiam significant, vel etiam propriis adici solent ad manifestandam eorum qualitatem vel quantitatem, quae augeri vel minui sine substantiae consumptione possunt, ut « bonum animal », « magnus homo », « sapiens grammaticus », « magnus Homerus » (…) Appellativa magis asciscunt, quae communis sunt qualitatis (*GL* 2, 58.19-24 & 588.12-13).

18. Virtue was regarded both as a relation and as a quality in the tradition of the Categories (see Evangeliou, 1988, p. 82).

When dealing with comparison, Priscian's description of adjectives is again explicitly philosophical. Adjectives are described as accidents of a substance, which is expressed by the noun. The self-sufficiency of the noun – as opposed to the adjective which depends on the noun – is related to the distinction between substance and accidents: the accidents cannot be understood before a prior understanding of the substance.

> Derivantur igitur comparativa a nominibus adiectivis, quae sumuntur ex accidentibus substantiae nominum. Accidentia autem sunt, quae ex qualitate vel quantitate animi vel corporis vel extrinsecus forte eventium trahuntur, quae possunt incrementa vel diminutiones accipere, per quam comparatio nascitur, sine quibus substantia intellegi potest, ea vero, nisi prior illa intellegatur, esse non possunt. Si enim dicam « homo » vel « lapis », substantiam demonstravi, cuius significatio nec augeri potest nec minui, sin aliquid accidens proferam, tunc habet locum comparatio, ut homo prudens et prudentior, lapis niger et nigrior, quamvis enim non sit prudens, potest homo intellegi, et lapis quamvis non sit niger, intellegitur lapis. Itaque adiectiva iure sunt appellata, quae illis nominibus, quae substantiam demostrant, adiciuntur (*GL* 2, 83.17-85.5).

5. PLATONIC IDEAS OR FORMS

Finally, I draw attention to a passage that definitely attests to the presence of Platonic influences in Priscian's grammar. When dealing with interrogative words, Priscian makes an excursion into the method of definitions, in which he applies several Platonic ideas. He defines the animal as an « animate substance », a notion which occurs in Neoplatonic definitions of man [19]. Priscian's remark on the theory of Forms or Ideas is distinctly Platonic and strikes a chord with Middle Platonism rather than Neoplatonism. Forms or Ideas are said to dwell in the Divine Mind before entering into bodies. This passage makes the extraordinary claim that genera and species are proper or individual in the Divine Mind (Gersch, 1986, p. 777). The immediate origin of these ideas remains uncertain. It is certain, however, that they do not derive from Apollonius Dyscolus.

19. *Nam si definitionem reddas animalis, dicas id esse animal, quod est substantia animata sensibilis, quam definitionem si ad hominem vertas, non erit absurdum dicere hominem substantiam esse animatam atque sensibilem sicut animal* (*PL* 64, col. 22D) ; *homo est substantia animata sensibilis* (Marius Victorinus, De definitionibus, Hadot, 1971, p. 359, 376).

> In definitionibus quoque solet ad interrrogationem omnium rerum, quae definiri possunt, neutrum substantivi praeponi et multa appellativa differentiarum nomina ad id referri, ut « Quid est animal ? » « Substantia animata », et per conversionem. « Quid est substantia animata ? » « Animal » ; « Quid est homo ? » « Animal rationale mortale », et per conversionem « Quid est animal rationale mortale ? » « Homo ». Idem licet facere per omnes definitiones, quamvis quantum ad generales et speciales formas rerum quae in mente divina intellegibiliter constiterunt antequam in corpora prodirent, haec quoque propria possint esse, quibus genera et species naturae rerum demonstrantur (*GL* 3, 134.19-135.10).

6. PRISCIANUS OBSCURAS DAT DEFINITIONES

Priscian's philosophical definitions have puzzled both his medieval commentators and modern scholars. John Scot Erigena, one of his first commentators in the ninth century, comes to the conclusion that Priscian occasionally holds a very wide interpretation of *qualitas*, as if covering all the accidents (Luhtala, 2000b, p. 121, 158). Famously William of Conches complains that « Priscian gives obscure definitions and does not explain them » [20]. C. H. Kneepkens comes to the conclusion that « Priscian's deficiencies contributed highly to his success in the Middle Ages » (1995, p. 254). Steinthal, too, regards Priscian's definitions as inconsistent [21]. By contrast, Marc Baratin claims in his book *La naissance de la syntaxe à Rome* (1989) that Priscian's theory is, after all, coherent. A brief comparison of Baratin's view with the position presented here and in my recent book (2005) is now in order.

Baratin explains away Priscian's apparent inconsistencies by establishing two different interpretations for the terms *substantia* and *qualitas* [22]. As the title of the book suggests, Baratin's primary interest lies in syntax, and he sets out to find out the reasons why the functional notions of subject and predicate were not used by Priscian. He tackles this question by asking to what extent these notions were replaced by semantic ones – substance and accidents. Priscian occasionally employs these terms in syntactic analysis, Baratin points out, but more

20. « … *obscuras dat inde diffinitiones nec exponit*… (Jeauneau, 1960, p. 217-218).
21. « So werden die alten Grammatiker bei der Bestimmung des Nomens von her *ousia* zur *poiotes* und von dieser zu jener hin und her geworfen », 1890, 2, p. 319 n. 1.
22. « Il nous semble pourtant possible de montrer, derrière les apparentes contradictions de la doctrine, sa réelle cohérence » (Baratin, 1989, p. 400).

frequently, however, he uses these terms within the domain of the word (1989, p. 382 and 398).

The two different interpretations of *substantia* and *qualitas* established by Baratin correspond with the « inconsistencies » recognized in my study as follows : the first interpretation of substance is applied, firstly, on a syntactical level and corresponds with the original notion of subject. This is the case when Priscian discusses the ordering of the noun and the verb, claiming that the noun signifies substance and the verb accidents. Secondly, this interpretation is also at issue when Priscian defines both the noun and the pronoun as signifying substance ; substance is here understood, so to speak, in a « global » sense [23]. This use, termed « substantiel » by Baratin, is what I have regarded as the first of the Stoic categories, indistinctly called substance or substrate. Baratin admits that Priscian's definitions of the noun and the pronoun derive from Apollonius, and that Stoic influence may be involved, but his study does not take into account the Stoic categories.

Baratin's second interpretation of substance covers the subclass of « substantive » nouns, that is, the nouns signifying substance [24]. They form one of the various semantic subtypes of nouns, alongside qualitative, quantitative, numeric, generic, specific and so forth. In my view, the definition of the noun as signifying substance is a reinterpretation of the originally Stoic definition in terms of Aristotelian philosophy. It occurs mainly when the noun is contrasted with adjectives, which signify quality.

As for the two interpretations of quality, in its first sense it pertains to all nouns ; *qualitas* is their determining property which is absent from pronouns, as Baratin explains. In Baratin's scheme, it is a generic term which covers all the semantic subtypes of the noun, even adjectives (1989, p. 402). It is in this sense that nouns are said to

23. « … la première acception : dans le cadre d'énoncés du type *Apollonius ambulat*, la notion de substance coïncide avec la notion originelle de sujet, et concerne alors, dans une sorte de perspective globale, l'ensemble des noms et des pronoms. Cela étant, cette notion de substance est également employée à un échelon inférieur, à l'intérieur même de la catégorie nominale ; la substance exprimée globalement par le nom est en effet décomposée selon les catégories sémantiques dont elle relève spécifiquement, c'est-à-dire selon qu'elle est exprimée en tant que substance proprement dite ou d'un point de vue qualitatif, quantitatif, numéral, etc. » (1989, p. 400-401).
24. « À l'intérieur de la signification substantielle de la classe nominale, il convient de distinguer la signification substantive d'une partie de cette classe nominale, correspondant à ce que les Modernes appellent précisément des substantifs » (Baratin, 1989, p. 401).

signify both substance and quality. In my analysis, this sense of quality represents the second Stoic category, which is at issue when nouns are said to signify a common or peculiar quality. As regards the second sense of quality, our analyses coincide. It is used when describing the adjective as signifying quality (and quantity).

The aims and scopes of our studies differ in that my research focusses largely on the sources for Priscian's philosophy, whereas Baratin describes Priscian's theory in its own right. He admits that Stoic philosophy may have influenced Priscian, and that his twofold interpretation of substance is indebted to Apollonius Dyscolus, but source analysis is not the concern of his study [25]. My explicit aim has been to study Priscian's philosophical sources, Stoic and Platonic, whereby the inconsistencies of his theory would seem to be due to an incomplete assimilation of various philosophical doctrines. The inconsistencies arise particularly when Priscian integrates the adjectives as signifying quality and quantity into his description of the noun, which signifies quality.

One final question needs to be addressed, that is, whether Priscian's definition of the noun (i.e. the definition proper) was designed to describe both nouns and adjectives. Jean Lallot thinks that this is the case with Apollonius' definition of the noun. In my view, these definitions were not intended to cover adjectives. If they were designed to also cover even adjectives, at least quantity should be mentioned as well, as Priscian once does (see above). Furthermore, the adjective has a *raison d'être* of its own, which is distinct from those of the proper and common nouns. The noun *homo* and the adjective *bonus* do not signify quality in the same way.

25. « Il est possible que la conception stoïcienne du nom (défini comme exprimant une qualité, *poiotès*) ait joué un rôle dans cette évolution » (Baratin, 1989, p. 405). « Plus généralement, ce n'est pas l'origine d'une définition que nous cherchons ici, mais le fonctionnement du couple substance/accident tel qu'il apparaît chez Priscien » (Baratin, 1989, p. 405). « La double acception des termes *ousia* et *substantia* est assurément présente chez Apollonios, mais de facon beaucoup moins développée que chez Priscien… Sans doute les définitions que Priscien propose du nom et du pronom sont-elles empruntées à Apollonios, mais sur un point précis il a été conduit à s'écarter nettement de son modèle » (Baratin, 1989, p. 405).

7. CONCLUSION

Priscian adopted from Apollonius Dyscolus a hierarchy of the nominal parts of speech which is based on their higher or lower degree of referentiality. The pronoun is the most highly referential item, amounting to a gesture pointing to a referent who is present in the speech situation. It is defined as signifying pure substance or definite persons. Proper and common nouns, which come next in this hierarchy, were invented in order to enable us to speak about a referent who is not present. They signify, along with substance, a particular or common quality respectively and their reference is less definite, since both proper and common nouns are liable to homonymy. Substance and quality represent the first two of the Stoic categories in these definitions. Finally, the adjective signifies secondary qualities and quantities (also labelled accidents), which complement the quality signified by the noun. The adjectives are also capable of signifying mental qualities which are not discernible by sight.

Within this hierarchy, each part of speech is designed to have a distinctive property of its own. However, this neat model becomes muddled in a number of ways. Firstly, Apollonius does not always distinguish between the quality expressed by the noun (which tends to be in the singular) and the secondary qualities signified by the adjective. This tendency is reinforced by Priscian, who consistently integrated adjectives into the description of the noun. In his framework, both the noun and the adjective signify quality. Priscian moreover interprets Apollonius' philosophical categories as Aristotelian. When he defines the adjective as signifying quality and quantity – presumably two Aristotelian categories – he redefines the noun as signifying substance. Hence the adjectives express the accidents pertaining to a substance. As a result, both nouns and pronouns signify substance, which is an infelicitous state of affairs.

This reinterpretation is probably due to a need to reconcile grammatical doctrine with contemporary Platonism which had integrated the Aristotelian categories into its framework. Thus, Priscian's framework reflects at least two kinds of philosophical influences, one deriving from Apollonius Dyscolus, and the other from contemporary Platonism.

Substance et accidents dans la grammaire de Priscien

Alessandro Garcea
Université de Toulouse 2 – CNRS, UMR 7597

LEXIQUE ET HISTOIRE DES IDÉES

Dans ses *Catégories*, Aristote avait fait la distinction entre l'*ousia* ou substance, conceptuellement et perceptiblement indépendante, et les *sumbebêkota* ou accidents, qui ne sont pas indépendants, qui sont inhérents à la substance en tant que substrat et qui se répartissent en neuf catégories (1b-4b). À la différence des accidents, la substance n'est pas susceptible du plus et du moins, n'a pas de contraire et, tout en étant une et la même, elle est capable d'être affectée par des accidents contraires en vertu de son propre changement (3b-4a). L'importance de cette opposition logico-ontologique peut être appréciée non seulement dans l'histoire de la philosophie [1], mais aussi, comme nous nous proposons de le faire, en fonction de ses retombées indirectes dans d'autres domaines, notamment dans la grammaire tardo-antique. D'un point de vue strictement lexical, l'histoire des mots *accidens* et *substantia* commence assez tard en latin : *accidens* n'apparaît pas comme substantif neutre avant Sénèque, qui d'ailleurs emploie *substantia* comme équivalent de *huparxis*, et le recours aux deux termes à la fois pour rendre *sumbebêkos* et *ousia* s'avère encore plus tardif. La traduction et le commentaire des œuvres d'Aristote jouent un rôle central dans le processus de leur diffusion, ainsi que le montre l'œuvre de Boèce, chez qui l'utilisation du binôme *substantia* et

1. La question est extrêmement complexe déjà pour Aristote, notamment pour le rapport entre les *Catégories* et le livre Z de la *Métaphysique* : cf. Bärthlein, 1968 ainsi que, à titre d'exemple, Halfwassen, 1998 et Wald, 1998. Pour la fortune des *Catégories* dans le monde latin cf. Minio Paluello, 1945.

accidens devient systématique [2]. Mais déjà quelques siècles auparavant, chez les rhéteurs, au dire de Quintilien, Théodore de Gadara considérait le *stokhasmos* (*coniectura*) comme une question *peri tês ousias* (*inst.* 3, 6, 36), traduit *de substantia* par les Latins (*inst.* 3, 6, 40 et 9, 1, 18), en réservant l'étiquette *peri sumbebêkotôn* (*de accidentibus*) à tous les autres états de cause. Hermagoras, en revanche, se servait de l'attribut *kata sumbebêkos* (*per accidentia*) pour le seul *status* de la *qualitas* (*inst.* 3, 6, 56), même si l'indétermination de cette « qualification d'après l'accidentel » rendait son domaine d'application très hétéroclite (*uis et natura et genus ipsius negotii*, d'après Cicéron *inu.* 2, 62). L'origine logique de ces distinctions n'en est pas moins évidente : pour une définition sont nécessaires le *genos* commun et les *idia*, tandis que le *sumbebêkos*, en tant qu'accident du référent, n'y a pas de place [3].

Les commentaires aux corpus de Minucianus et d'Hermogène par les Néoplatoniciens durent entraîner une convergence entre ces deux orientations, philosophique d'une part, et rhétorique d'autre part, notamment – mais pas exclusivement – par rapport aux problèmes soulevés dans la doctrine des *staseis* : comme l'affirme justement George Kustas, auquel nous renvoyons pour une analyse détaillée, « philosophical analysis was applied to rhetorical questions and philosophical terminology used to define rhetorical issues » (1973, p. 11). Cet univers culturel semble représenter le cadre le plus approprié pour mettre en perspective certains passages de Priscien – par ailleurs admirateur de la méthode des *sophistae iuniores* (*opusc. praef.*, p. 3, 15 Passalacqua) et traducteur des *praeexercitamina* inclus dans le corpus d'Hermogène (*opusc.*, p. 33, 1-49, 8 Passalacqua) – qui dans ses *Institutiones* emploie les mots *substantia* et *accidens* avec une fréquence exceptionnelle, comparable seulement à celle des traités de Boèce [4]. Pour comprendre la portée de ce phénomène, il nous paraît important, d'abord, d'examiner la réécriture par Priscien de ses sources grecques

2. Cf. Tertullien, *adu. Marc.*, 5, 11 ; Marius Victorinus, *rhet.* 1, 22, p. 211, 25-212, 18, ainsi que Hey, 1896 ; Arpe, 1939 ; De Gellinck, 1941 et 1942 ; Courtine, 1980 ; *ThlL* 1, 296.72-298.34. Sur Boèce, cf. notamment Bravo Lozano, 1964.
3. Cf. aussi Augustin, *rhet.* 9, p. 142, 22-23 et, pour l'aspect logique, Aristote, *top.* 102b4 ; *interpr.* 21a7 ; Matthes, 1958, p. 148, n. 2 ; Verhoeven, 1960, p. 510 *sq*. et 539 *sq*. ; Calboli Montefusco, 1986, p. 62 et 94 *sq*.
4. Dans l'œuvre grammaticale de Priscien on compte plus de cent occurrences du mot *substantia* et une vingtaine d'*accidens* comme traduction de *sumbebêkos* (pour *accidens* qui traduit *parepomenon* cf. Vitale, 1982). Auparavant, cette valeur d'*accidens* figure seulement dans la doctrine de l'adjectif, pour laquelle cf. Quintilien, *inst.* 8, 3,70 ; Macrobe, *sat.* 1, 4, 9.11 et *infra*, § 2.1.

en fonction d'un modèle syntaxique « substance/ accident(s) », puis, de vérifier si les références à cette opposition fonctionnelle en *inst.* 17 et 18 jouent un rôle aussi dans le reste de l'œuvre de Priscien et, si oui, avec quelles adaptations.

1. UN MODÈLE SYNTAXIQUE : LA « TRADUCTION » D'APOLLONIUS DYSCOLE

La théorie de la substance et de ses accidents n'apparaît pas chez Apollonius Dyscole [5], mais Priscien l'introduit de manière subreptice quand il traduit un passage du livre I de la *Syntaxe* où, pour justifier le fait que le nom précède le verbe dans la liste des parties du discours, le grammairien grec invoquait l'argument de la préséance du corps (*sôma*) sur ses dispositions [6] :

> Priscien, *inst.* 17, *GL* 3, 116.25-27 {= Apollonius, *constr.* 1, 16 *GG* 2/2, 18.5-9} ante uerbum quoque necessario ponitur nomen, quia a g e r e e t p a t i {*to diatithenai kai to diatithesthai*} s u b s t a n t i a e {*sômatos*} est proprium, in qua est positio nominum, ex quibus proprietas uerbi, id est a c t i o e t p a s s i o {*tên energeian kai to pathos*}, nascitur.

nom	verbe
substantia	*agere*/*pati*, *actio*/*passio* (accidents)
sôma	*diatithenai*/*diatithestai, energeia*/*pathos*

5. En marge de *kata ousias tithetai* [sc. *onoma*], *to de rhêma deutereuei, hoti kata pragmatôn* (Héliodore, *GG* 1/3, 881.5) et *to men onoma ousias esti sêmantikon, to de rhêma sumbebêkotos* (Chœroboscos, *GG* 4/1, 3.6), Matthias observe justement : « Betreffs des *onoma* sagt Apollonius oft dasselbe, z. B. *synt.* 73, 17 ff. ; betreffs des Verbum aber fehlt der für Chöroboscus charakteristische und bei ihm stereotype Ausdruck *sumbebêkotos* (468, 26. 29. 469, 7. 9) gerade bei Heliodor, und wenn *epirrh.* 129, 16 und 131, 24 sowie Ps.-Macrob. der Infinitiv *onoma pragmatos*, *nomen rerum* genannt wird, so kann auch Apollonius das Verbum als den *kata ta pragmata* gesetzten Redeteil betrachten haben » (1887, p. 621-622 n. 35).
6. Cf. Van Ophuijsen (1993, p. 742) : « Disposing and being disposed is d o n e by bodies (referred to by n o u n s), but e x p r e s s e d (whether as an activity of one such body or as a liability of, something undergone by, another) by v e r b s (active or passive respectively) » ; Lallot (1997, 2, p. 20 *sq*., n. 61) : « A. […] veut dire que – ontologiquement et logiquement – l'agent précède l'action […] et que par suite le nom doit précéder le verbe. […] Son malaise se comprendrait d'autant mieux que, sur la question de l'ordre entre *ousia* et *pragma*, on tenait aussi un propos exactement inverse, affirmant la préséance des actions sur les substances […], entrainant "naturellement" l'attribution du premier rang au verbe ».

De même, Priscien interprète comme un questionnement sur la substance les tournures interrogatives dont Apollonius parle toujours dans le livre I de sa *Syntaxe* (§ 31-33 : *GG* 2/2, 29.1-32.1) et qui portent sur l'identité de l'agent [7]. Elles donnent lieu à des réponses formées par un nom, commun ou propre [8], ou par un pronom, et se distinguent des références à l'action, exprimées par un verbe [9] :

> Priscien, *inst.* 17, *GL* 3, 122.1-9 {= Apollonius, *constr.* 1, 31 ; *GG* 2/2, 29.1-8} nam substantiam alicuius suppositi {*huparxin tinos hupokeimenou*} quaerentes dicimus *quis mouetur ? quis ambulat ? quis loquitur ?* cum manifestus sit actus, id est motus uel ambulatio uel loquella, persona uero agens {*tou de energountos prosôpou*} incerta ; ideo subiectiones nominatiuae fiunt appellatiuorum uel propriorum, propriis manifestantibus etiam generalem substantiam {*lac. ante ousian hab. Apollonius*, *<genikên> inser. Portus & Dronke, Uhlig*}. respondemus enim uel *homo ambulat* uel *equus* uel *Trypho*, in quo etiam *homo* intellegitur, uel etiam pars subicitur, quae pro nomine accipitur, sed nomine proprio, id est pronomen, quando dicimus *ego*.

persona agens		*actus*
noms propres et communs	pronoms	verbes
substantia		(accidents)
huparxis, ousia		

Juste après le passage qui vient d'être évoqué, Apollonius envisage les attributs de l'agent (*ta episumbainonta*) [10], par ex. la qualité, la

7. Lallot, 1997, 2, p. 27, n. 94 : « La question […] est une question sur l'*ousia*, la « substance » […], substance première ("Tryphon", "moi") et/ou substance seconde ("un homme", "un cheval") ».
8. Lallot, 1997, 2, p. 27, n. 95 : « L'idée […] est que le nom propre, en désignant un individu particulier, fait aussi implicitement référence à la classe à laquelle il appartient et que désigne normalement un appellatif : « Tryphon » implique « homme ». La désignation du référent de l'appellatif en termes d'*ousia* (au lieu de *poiotês* « qualité », plus habituel chez A.) a des relents aristotéliciens ».
9. Sur les passages de Priscien concernant les noms et les adverbes interrogatifs cf. Baratin, 1989, p. 458-464 ; Luhtala, 2005, p. 110-121 ; sur le modèle apollonien : Ildefonse, 1997, p. 300-309. Pour l'origine dialectique de ce procédé cf. par ex. Aristote, *anim.* 402a7-8 (*epizêtoumen de theôrêsai kai gnônai tên te phusin autês* [sc. *tês psukhês*] *kai tên ousian, eith' hosa sumbebêke peri autên*) avec Mansfeld (1990, p. 3193-3208) : « It is clear that for Aristotle himself the question-types may to a certain extent overlap with the categories (viz. substance, and the accidents), or rather that certain question-types concerned with the study of problems relate to specific categories : that of the What is it ? to substance, that of the How many ? to quantity, that of the How is it ? to quality, etc. » (p. 3203).
10. Ce mot n'est pas sans rappeler le concept stoïcien de *sumbama* ou événement prédiqué d'un cas droit : cf. Ammonios, *in int. CAG* 4.5, 44, 19-45, 9 (*SVF* 2, 184 = *FDS* 791).

quantité, les dimensions, l'origine etc., associés à l'information adjectivale (*kath'epithetikên peusin*). Comme le dit Jean Lallot, « Ce sont des noms qui font référence aux *accidents* susceptibles d'affecter et par là de différencier entre elles les substances sur lesquelles porte la question "qui ?" » (1997, 2, p. 27 n. 99). Toutefois, c'est uniquement dans la traduction de Priscien que le binôme *substantia vs. accidentia* devient explicite :

> Priscien, *inst.* 17, *GL* 3, 122.9-123.1 {= Apollonius, *constr.* 1, 32, *GG* 2/2, 29.8-31.2} et quia incerta erant a c c i d e n t i a {*ta episumbainonta*} praepositis nominibus (ipsum enim per se *quis* interrogatiuum nomen s u b s t a n t i a m {*tên ousian* L^{pc} : *tês ousias* $L^{ac}CB$} solam quaerebat, cui a c c i d e b a t {*epetrekhe*} quale et quantum), excogitabatur etiam de his interrogatio, cum qualitatem quaerentes dicimus *qualis*, quantitatem uero *quantus*, numerum uero *quot* et *quotus* et *quotenus*, et per deriuationem, quae apud Graecos non est, possessiuum *cuius, cuia, cuium* et gentile *cuias* […]. ergo si praenoscitur, quis sit, id est si de substantia sciamus et qualitatem quaerimus, tunc supra dictis utendum est, ut puta *quis legit ? Trypho* ; *qualis ? sapiens, doctus* ; uel *uter, grammaticus an orator ?* et in omnibus quaerendis, quae possunt a c c i d e r e {*episumbainein*} per adiectiuam significationem eis, quae ad interrogationem *quis* referuntur, nominibus.

noms propres et communs	adjectifs
substantia	*accidentia, accidere* (*qualitas, quantitas, numerus…*)
ousia	*episumbainonta, episumbainein, epitrekhein*

Le modèle sous-jacent à l'ensemble de ces passages, et qui s'applique aux relations entre les unités linguistiques envisagées jusqu'à présent, est constitué par la proposition de base, formée par le nom (*substantia = sôma, ousia, huparxis*) et le verbe (*accidens = episumbainon*) [11] :

> Priscien, *inst.* 17, *GL* 3, 164.16-20 sciendum tamen, quod recta ordinatio exigit, ut pronomen uel nomen praeponatur uerbo, ut *ego et tu legimus*, *Virgilius et Cicero scripserunt*, quippe cum s u b s t a n t i a et p e r s o n a i p s i u s a g e n t i s u e l p a t i e n t i s, quae per pronomen

11. Ou éventuellement nom + adjectif + verbe « être » : cf. *infra*, n. 23. Pour des modèles plus ou moins comparables, cf. Luhtala, 1996, p. 62-63 et 68 ; Barnes, 2003, p. 220. Le même schéma, ainsi que son origine aristotélicienne, sont rendus explicites par Boèce dans son premier commentaire au *De interpretatione*, même si dans une perspective principalement intéressée aux conditions de vérité des énoncés : cf. *in herm. comm. pr.* 1, 1 p. 42,11-16 ; Magee, 1989, p. 112.

uel nomen significatur, prior esse debet naturaliter quam ipse a c t u s , q u i a c c i d e n s e s t s u b s t a n t i a e.

Toutefois, suivant une sorte de structure à arborescence, Priscien assigne des déterminations accidentelles non seulement au corps/substance, mais aussi à ses dispositions, à savoir au procès-verbal, ainsi que le montrent aussi bien l'expression *substantia ipsius actus* que la glose explicative qui s'est introduite dans le texte suivant. Dans cette réécriture, Priscien semble présupposer le passage du verbe du statut d'accident/disposition – comme nous l'avons vu jusqu'à présent – à celui de substance, passage qui lui permet de justifier le rôle des adverbes, dont le rapport au verbe reproduit la relation entre noms adjectivaux et noms substantifs :

Priscien, *inst.* 17, *GL* 3, 123.13-124.3 {Apollonius, *constr.* 1, 35, *GG* 2/2, 32.9-33.8} aduerbia quoque feruntur a d i g n o t o s a f f e c t u s {*agnooumenas diatheseis*} [12] uel per qualitatem, cum dicimus *qualiter legit ?* reddentesque ei a d u e r b i u m , q u o d a d i e c t i u i u i c e f u n g i t u r u e r b o, respondemus *bene, rhetorice, sapienter*. sin autem non qualitatem quaerimus, sed tempus, in quo actum est aliquid, dicimus *quando ?* eique iterum redditur *heri, nuper, pridem* ; uel locum, in quo aliquid geritur, *ubi ? quo ? qua ? unde ?* sed *ubi* in loco, *quo* ad locum, *qua* per locum, *unde* de loco significat. uidemur tamen etiam s u b s t a n t i a m i p s i u s a c t u s quaerentes dicere *quid agit ?* cui respondetur *nihil* uel *currit, loquitur* [quomodo et quantitatem quaerentes dicimus *quantum currit ? multum, parum*. causam quoque quaerentes interrogatiuis utimur, ut *cur ? quare ?* numerum etiam, ut *quotiens ?* ad quod ex omnibus numeris aduerbia reddi possunt, *ter, quater* et reliqua, praeterea *totiens* et *multotiens* et *saepe, saepius, saepissime*, quae sunt infinita] {uidemur […] infinita *om. Apollonius* ; quomodo […] infinita *om. RMGL add. R m. rec. g*}. quamobrem igitur praepositae partes uel nominatiuae fiunt uel aduerbiales, ostendimus. quorum de constructione in sequentibus demonstrabitur.

verbes	adverbes
substantia actus	(accidents) *qualitas, tempus, locus* [*quantitas, causa, numerus*]

12. Dans l'équivalence *affectus* = *diathesis* nous retrouvons toute la difficulté de traduire la valeur complexe de *diathesis* chez Apollonius : dans le texte-source de ce passage, l'auteur fait référence aux « procès verbaux qui ne sont pas connus » (cf. Lambert, 1978). Comme le remarque Flobert (1975, p. 13), ce qui a empêché la diffusion d'*affectus* comme équivalent de *diathesis*, « c'est son sens exclusivement subjectif/passif (*afficī*), qui interdisait de l'appliquer à l'actif (*afficere*) sans équivoque ».

2. ENTRE *INST.* 1-16 ET 17-18 : LES UNITÉS ET LEURS RAPPORTS

La métamorphose du texte d'Apollonius, modifié en fonction du binôme « substance/accident(s) » en *inst*. 17-18, est-elle cohérente avec la façon dont les noms et les verbes sont envisagés dans le reste des *Institutiones* ?

2.1. Les noms

Comme l'a bien démontré Marc Baratin, dans les passages que nous venons de voir, « *substantia* est […] à la fois ce que signifient génériquement les noms et les pronoms, par opposition aux verbes, et spécifiquement une catégorie particulière de noms (les substantifs), et la *qualitas* est à la fois ce que signifient génériquement les noms, par opposition aux pronoms, et spécifiquement une catégorie particulière de noms (les "qualificatifs") » (1994, p. 73 ; cf. aussi 1989, p. 387-407). On trouve une déclaration explicite de l'interprétation restrictive des deux mots dans un développement de Priscien indépendant d'Apollonius [13] :

> Priscien, *inst.* 17, *GL* 3, 130.26-131.3 quaeritur hic, quamobrem, cum nominatiuae interrogationes per nomina soleant fieri, non etiam uerbales fiant per uerba. ad quod dicendum, quod nominum quidem et substantiae et qualitates et quantitates et numeri et omnia accidentia his in ipsis sunt speciebus nominum: substantiae, ut *animal, homo* ; qualitates, ut *bonus, prudens* ; quantitates, ut *maximus, paruus* ; numeri, ut *multus, paucus*.

substantia	*accidentia (qualitas, quantitas, numerus etc.)*
nom substantif	noms adjectifs

Pour ce qui est des adjectifs, déjà au livre 2 Priscien les relie aux accidents. Il en donne une définition qui rappelle la tradition

13. Il est peut-être possible de proposer une comparaison avec Boèce, quand il fait la distinction entre le *genus*, qui se réfère à la substance ou première catégorie, et les accidents, qui correspondent aux autres catégories aristotéliciennes : cf. *in Porph. comm. sec.*, p. 317, 4-17 et 143, 20-144, 1 ; Bravo Lozano, 1964, p. 338. La même doctrine, avec une répartition des *accidentia in usia* (*qualitas, quantitas, iacere*) – *extra usian* (*ubi, quando, habere*) – *et intra et extra usian* (*ad aliquid, facere et pati*), se trouve chez [Augustin] *categ.* § 51-54 M.-P., repris par Isidore de Séville, *orig.* 2, 11-13. Sur la distinction entre *genera* et *accidentia* cf. Porphyre, *isag. CAG* 4.1, 17.3-13 ; Boèce, *in Porph. comm. sec.*, p. 314, 1-17.

porphyrienne, les *accidentia* grammaticaux pouvant concerner spécifiquement la substance, qui pourtant demeure indépendante [14] :

> Priscien, *inst.* 2, *GL* 2, 58.20-24 adiectiua autem ideo uocantur, quod aliis appellatiuis, quae substantiam significant, uel etiam propriis adici solent ad manifestandam eorum qualitatem uel quantitatem, quae augeri uel minui sine substantiae consumptione possunt, ut *bonum animal, magnus homo, sapiens grammaticus, magnus Homerus*.

Par rapport à la définition de Porphyre (*isag. CAG* 4.1, 12.24 *sq*. *sumbebêkos de estin ho ginetai kai apoginetai khôris tês tou hupokeimenou phthoras*), nous pouvons faire les remarques suivantes [15] :

- le changement dans les accidents consiste dans le fait non pas d'arriver et de partir, mais d'augmenter et de diminuer : en effet, les accidents sont les seuls, parmi les items de Porphyre, dotés de cette propriété, qui permet à Priscien de les associer aux adjectifs (cf. *isag. CAG* 4.1, 9.17 *sq*. et 22 *sq*. ; 17. 6-8 ; 20. 3-5 *kai hê men diaphora anepitatos kai ananetos, ta de sumbebêkota to mallon kai to hêtton epidekhetai* ; 21. 15-17 ; 22. 9 *sq*.) [16] ;
- la mention de la destruction de la substance demeure intacte ;
- dans un souci taxinomique, Priscien distingue les *adiectiua*, qui s'avèrent proches des accidents séparables, des *accidentia* à proprement parler, qu'il identifie avec les accidents inséparables (le noir pour un corbeau, la profondeur pour la mer). Ceux-ci semblent correspondre aux propriétés (*suum uniuscuiusque*), qui – d'après la division de Porphyre – sont elles aussi inséparables et non-substantielles :

> Priscien, *inst.* 2, *GL* 2, 60.6-11 adiectiuum est, quod adicitur propriis uel appellatiuis et significat laudem uel uituperationem uel medium uel accidens unicuique : laudem, ut *iustus* ; uituperationem, ut *iniustus* ; medium, ut *magnus* (dicimus enim *magnus imperator* laudantes et *magnus latro* uel *fur* uituperantes) ; accidens uero, id est suum uniuscuiusque, ut *niger coruus* et *altum mare*.

adiectiuus			
iustus (*laus*)	*iniustus* (*uituperatio*)	*magnus* (*medium*)	*niger, altus* (*accidens*)

14. Le système de Priscien prévoit normalement une taxinomie tripartite : *inst.* 2, *GL* 2, 60.15-18 ; 3, *GL* 2, 83.17-84.5.
15. Sur les trois points suivants, cf. respectivement Barnes, 2003, p. 172-174, 223 *sq.*, 309 *sq*.
16. Curtotti (1985-1986, p. 74, n. 66) remarque que les commentateurs médiévaux feront le lien entre les passages de Priscien sur l'adjectif/accident et Boèce *in categ. comm.* 1, p. 197^{A}-198^{A}.

2.2. Les verbes

Le même principe taxinomique valable pour les noms substantifs et pour les noms adjectifs peut être appliqué aux verbes et aux adverbes, dans la mesure où l'on envisage le verbe – généralement « accident » d'une substance nominalisée – en tant qu'expression d'une *substantia actus*. Cela correspond à ce que nous avons remarqué en *inst.* 17, *GL* 3, 123.13-124.3 (voir *supra*, § 1), et qui est confirmé par le passage suivant :

> Priscien *inst.* 17, *GL* 3, 131.14-21 uerba uero generalem substantiam uel qualitatem uel quantitatem uel numerum per se significare non possunt, ideoque, quemadmodum officio adiectiui funguntur aduerbia ad significandum uerborum qualitatem uel quantitatem uel numerum uel tempus uel locum, sic etiam ad generales eorum interrogationes eadem accesserunt. quomodo igitur nominum substantiam quaerentes *quis ?* dicimus, sic etiam uerbi actum uel passionem quaerentes *quid agit ?* uel *quid patitur ?* dicimus.

verbes	adverbes
substance	accidents
uerbi actus uel passio	*uerborum qualitas, quantitas, numerus, tempus, locus*

Ce type d'opposition fonctionnelle figure déjà avant la partie des *Institutiones* consacrée à la syntaxe, et notamment au livre 8, quand Priscien donne une explication des raisons pour lesquelles l'indicatif précède les autres modes verbaux. Au-delà des arguments morphologiques, évoquant une priorité de cette forme sur les autres dérivés verbaux et nominaux, le grammairien combine l'idée d'une *prima positio uerbi*, tout comme il y a une *prima positio nominis*, à savoir le nominatif, avec la désignation de la substance d'une action ou d'une passion (cf. aussi *infra*, § 2 : *GL* 3, 235 *sq*.) [17] :

> Priscien, *inst.* 8, *GL* 2, 421.20-422.5 indicatiuus, quo indicamus uel definimus, quid agitur a nobis uel ab aliis, qui ideo primus ponitur […] quia prima positio uerbi, quae uidetur ab ipsa natura esse prolata, in hoc est modo, quemadmodum in nominibus est casus nominatiuus, et quia substantiam siue essentiam rei significat, quod in aliis modis non est. neque enim qui imperat neque qui optat neque qui dubitat in subiunctiuo substantiam actus uel passionis significat, sed tantummodo uarias animi uoluntates de re carente substantia.

17. Pour un compte-rendu des arguments évoqués par les grammairiens grecs en faveur de la préséance de l'indicatif sur les autres modes cf. Ildefonse, 1997, p. 378-385. L'argument de Priscien ne semble pas trouver de parallèle.

L'origine logique de cette notion apparaît claire quand on se réfère non pas à la substance présupposée par les noms et par les pronoms, mais au concept (d'abord aristotélicien, mais aussi stoïcien) de *huparxis*, renvoyant à l'existence réelle et actuelle d'un état de choses exprimé par un prédicat. C'est dans le cadre de cet arrière-plan que semble se situer Apollonius, quand en marge de formes d'impératif ambiguës, il observe, au livre 3 de sa *Syntaxe*, que *dianoeisthe* [pensez] dans *hoi anthropoi dianoeisthe* [les hommes vous pensez] « n'est pas une injonction, mais renvoie à l'existence de la réflexion en chacun {*kata de tên huparkhousan ekastôi dianoian*} – que nous "indiquons" en disant *dianoeisthe*, ce qui revient à dire *huparkhei en humin to logistikon* [la raison existe en vous] » (*GG* 2/2, 370.14-17) [18].

Suivant la même perspective, Priscien constate l'impossibilité de constituer un énoncé achevé par deux références à la même substance, comme dans *ego sum* ou *ego uocor*, où les pronoms s'adjoignent à des verbes d'existence ou d'appellation d'une substance. Ces derniers peuvent en revanche se combiner avec un nom, pourvu d'une qualité, pour réaliser la jonction entre une substance et un accident [19] :

> Priscien, *inst.* 17, *GL* 3, 152.8-14 cum enim ipsa uerba per se substantiam uniuscuiusque propriam colligant uel substantiae nominationem, necessario relictis pronominibus, quae ipsa quoque substantiam quantum ad uocem solam significant, ad nomina se applicant, quae propriam qualitatem demonstrant, ut *homo sum, Apollonius uocor* ; unde *ego sum* uel *ego uocor* per se nemo dicit, cum duplicata substantiae demonstratio sine qualitate nihil perfectum significaret.

Les conséquences qu'Apollonius tire du même modèle sont presque opposées. Abordant le problème de la construction de deux articles à la suite, ce grammairien parle lui aussi des verbes « s'appeler » et « être », qu'il considère comme « signifiant l'existence, soit onomastique, soit substantielle [*tôn huparxin sêmainontôn ê onomastikên ê ousiôdê*] » (*constr.* 1, 136 ; *GG* 2/2, 112.5) [20]. Toutefois, amené par la suite à étudier la tournure « celui qui a fait telle chose, est/s'appelle X » (§ 137), où X est un nom propre, il envisage également la possibilité de remplacer X par un pronom, pour constater que dans ce dernier cas seul le verbe « être » peut achever la phrase : par ex. « celui

18. Cf. Skrzeczka, 1861, p. 23 *sq*.
19. Cf. déjà *inst.* 13, *GL* 3, 13.7-11. En *inst.* 11, en référence au verbe *esse*, Priscien souligne explicitement : *substantiuum uerbum, quod Graeci* huparktikon *uocant* (*GL* 2, 550.8-9). Sur le *uerbum substantiuum*, cf. Schoemann, 1862, p. 90-94.
20. Cf. Lallot, 1997, 2, p. 70, n. 291 ; Ildefonse, 1997, p. 323-326.

qui a fait telle chose, c'est moi » (§ 138) [21]. Son explication se fonde donc sur la compatibilité sémantique des éléments combinés : « en effet, les pronoms signifient seulement l'essence [*ousia*], qui est justement le signifié de "être" » (*GG* 2/2, 113.7 *sq*. : cf. aussi *constr.* 2, 47).

Priscien semble s'inspirer de passages apolloniens du même type que ce dernier pour sa traduction. Le choix du terme *substantia* pour rendre aussi bien l'*ousia* (pro-)nominale que l'*huparxis* verbale n'est toutefois pas sans conséquences, car il autorise la mise en place de deux systèmes « substance/accidents » parallèles et parfois incompatibles, comme quand il s'agit de la co-présence d'un pronom et d'un verbe d'existence ou d'appellation considérée comme une *duplicata substantiae demonstratio*.

2.3. La combinaison des substances et des accidents

Nous pouvons résumer les résultats de notre analyse à l'aide du tableau suivant :

<table>
<tr><td colspan="3">substance</td><td colspan="2">accidents</td></tr>
<tr><td colspan="3">agens, patiens</td><td colspan="2">actus</td></tr>
<tr><td rowspan="2">pronoms</td><td colspan="2">noms</td><td rowspan="2">verbes</td><td rowspan="2">adverbes</td></tr>
<tr><td>substantifs</td><td>adjectifs</td></tr>
<tr><td>substance</td><td>substance + accident
« qualité »</td><td>accidents</td><td>substantia actus</td><td>accidents</td></tr>
</table>

Cette version du modèle « substance/accidents », que nous pourrions appeler « à complexité croissante », n'est pas uniquement conçue en fonction de l'énoncé achevé ; elle se prête également à être appliquée à un nombre considérable de syntagmes infra-propositionnels formés à l'aide des conjonctions (voir aussi l'article de J. Barnes, dans ce volume).

Un long passage du livre 11 des *Institutiones* met en lumière l'apport du connecteur *et*. Plusieurs cas de figure sont envisagés, qui montrent que la conjonction remplit une fonction consistant à ramener la multiplicité des accidents à l'unité d'une substance donnée (*GL* 2, 553.22-554.11) [22] :

21. Cf. Lallot, 1997, 2, p. 71, n. 294.
22. Cette problématique n'est pas sans rappeler le débat sur le chapitre 5 du *De interpretatione* aristotélicien (17a15-17), où il est question des propositions « unes » et « multiples ». Le témoignage parallèle d'Ammonios (*in int. CAG* 4.5, 66.31-67.19) et de Boèce (*in herm. comm. sec.*, p. 96, 28-97, 18) permet de

- plusieurs accidents se rapportant à la même substance via des connecteurs (*accidentia* […], *quae substantiae iam ante suppositae accidunt, possunt esse diuersa in eadem substantia*) :
  - plusieurs adjectifs se rapportant au même substantif (par ex. *bonus et pius et iustus et fortis Aeneas*) [23] ;
  - plusieurs verbes se rapportant au même substantif (par ex. *legit et scribit doctor*) ;
  - plusieurs participes se rapportant au même verbe (par ex. *loquens et currens fecit*) ;
- plusieurs substances ne pouvant pas former une substance unique, elles ne sauraient être associées par un connecteur (*diuersae enim substantiae in uno coniungi non possunt*) :
  - noms propres (par ex. *Socrates Scipio*) et noms communs (par ex. *animal, corpus, homo, taurus, equus, aurum, lapis*) sans conjonction ;
- une substance unique désignée par une pluralité d'éléments sans connecteurs (*cum unam substantiam significo* […], *non egeo coniunctionibus*) :
  - noms propres (par ex. *Publius Cornelius Scipio Africanus*) et noms communs (dans les définitions : par ex. *homo est animal rationale, mortale, disciplinae capax*).

Le même problème est abordé dans un passage au début du livre sur les prépositions, pour montrer la différence entre cette classe morpho-lexicale et celle des conjonctions, que les Stoïciens considéraient comme un seul groupe (cf. aussi *GL* 2, 56.16-21) [24]. Ce n'est sans

résumer cette doctrine par la distinction entre, d'une part, les propositions qui signifient une seule chose ou qui sont unifiées par une conjonction (*hoi eis logoi*/*orationes unae*) et, d'autre part, les propositions qui signifient une pluralité de choses ou qui ne sont pas unifiées par une conjonction (*hoi polloi logoi*/*orationes plures*). Boèce (*in herm. comm. sec.*, p. 102, 26-103, 2) fait remonter la question de l'unité de la signification à Théophraste (frg. 118 F.).

23. Dans le livre sur les conjonctions, Priscien montre que l'accident qui se combine avec la substance peut être désigné également par un nom adjectif soudé par la copule *esse* (*inst.* 16, *GL* 3, 102.14-19) : *omnes tamen haec inter alias species inueniuntur, ut si dicam* Aeneas uero et pius et fortis fuit *completiua est, quia et si tollatur* uero*, significatio integra manet ; sin autem dicam* Aeneas quidem pius fuit, Vlixes uero astutus, *pro copulatiua accipitur, quia utriusque rei simul sententiam significat cum substantia.*
24. Baratin (*per litteras*, 09/06/2006) observe à juste titre : « L'argument paraît procéder d'une comparaison implicite entre des énoncés du type *ego ad te uenio* et *ego et te uenimus*. Dans l'un et l'autre cas il y a deux substances (*ego* et *tu*) et un accident (*uenio* / *uenimus*), et la préposition partage donc avec la conjonction le fait de se trouver en emploi libre entre deux substances suivies d'un accident ; cela

doute pas un hasard si le même type de remarque ne figure pas dans le livre sur les conjonctions, dont la logique des *axiômata*, passée au crible des taxinomies alexandrines, constitue le fondement. Le modèle « substance/accident(s) », d'une part, attribue à *et* d'autres valeurs combinatoires que le *copulare cum confirmatione intellectum* (cf. *GL* 3, 93.19-20), d'autre part, concerne une typologie d'unités linguistiques beaucoup plus riche que la connexion inter-propositionnelle [25]. Ainsi, Priscien (*GL* 3, 24.23-25.12) mentionne des cas de :

- combinaison d'une substance avec plusieurs accidents (*duo accidentia cum una substantia*) :
  - plusieurs verbes et un substantif (par ex. *scribit et legit homo, uir docet et docetur*) ;
  - plusieurs adjectifs et un substantif (par ex. *iustus et fortis homo, doctus et sapiens fuit Cicero*) ;
  - plusieurs adverbes et un verbe (par ex. *bene et splendide loquitur*) ;
- combinaison de plusieurs substances avec un accident (*duas substantiae cum uno accidente*) :
  - un verbe et plusieurs pronoms (par ex. *ego et tu facimus*), substantifs (par ex. *homo et taurus arant*) ;
  - un adverbe et plusieurs verbes (par ex. *recte scribit et legit*).

étant, l'une ne conjoint pas, l'autre si ». Dans la tradition porphyrienne, l'introduction des conjonctions copulatives, qu'Ammonios (*in int. CAG* 4.5, 74.5-9) tend à dissocier – en tant que fait formel – de l'unité sémantique sous-jacente à la proposition, est pourtant envisagée par Boèce comme un des moyens pour rendre unitaire une proposition complexe par l'attribution de plusieurs accidents à une substance unique : cf. *in herm. comm. sec.* p. 108, 22-25 et 112, 1-4.

25. Dans le livre 17, à propos de la conjonction copulative antéposée, Priscien observe que c'est un moyen de référer respectivement deux personnes ou deux qualités accidentelles au même processus, ou bien deux actions à la même personne (*GL* 3, 160.16-21 et 160.27-161.4). Dans sa lecture du chapitre 2 des *Catégories* d'Aristote, où les *legomena aneu sumplokên* « choses dites sans connexion » sont opposés aux *legomena kata sumplokên* « choses dites en connexion », Boèce, à la suite de Porphyre (*in categ. comm.* 169a : cf. Luna, 2001, p. 311), fait tout d'abord la distinction entre deux valeurs de l'expression *secundum complexionem* : *quaecumque aliqua coniunctione copulantur* (par ex. *aut Socrates aut Plato*) ; *quaecumque secundum aliquod accidens coniunguntur* (par ex. *Socrates ambulat*). S'il ne spécifie pas la nature de la conjonction qui peut lier deux parties du discours (copulative, disjonctive, etc.), Boèce précise mieux que Porphyre que toute jonction de catégories ne donne pas forcément lieu à une proposition (181a) : par ex. le syntagme *Socrates in foro* exprime une association entre essence et lieu, sans pourtant constituer un jugement de vérité, comme *Socrates in foro ambulat* (181c : cf. Luna, 2001, p. 103-104).

Enfin, de même qu'il est possible de confirmer la valeur de substance exprimée par un verbe à l'indicatif, de même, on peut la suspendre, voire l'annuler : c'est l'opposition entre les conjonctions *affirmatiuae* ou *causales*, *quae substantiam uel essentiam rei comprobant*, et les *abnegatiuae*, *quae eam abnuunt* (*inst.* 18, *GL* 3, 235.16-18 ; 236.3-5) [26]. En effet, au livre 16, Priscien signale la fonction des *abnegatiuae* comme *ken* et *an* en grec, consistant à attribuer un caractère virtuel à l'existence de la substance exprimée par le verbe (*GL* 3, 100.5-6). La même doctrine est attestée chez Apollonius Dyscole (*constr.* 3, 21, *GG* 2/2, 286.7-12) [27] et dans une scholie de Stephanos (Σ^{V} *GG* 1/3, 292.3-8) : dans son emploi « déréalisant », *an* annule la factualité d'un événement (d'où son appellation d'*anairetikos*), en le transposant vers la potentialité (d'où l'appellation de *dunêtikos*), interprétée comme non-existence. Ainsi que l'a bien dit Raffaella Petrilli, ces unités linguistiques portent sur « la valeur notionnelle, intra-propositionnelle, qui construit des valeurs syntagmatiques qui n'ont rien à voir avec le niveau des énoncés ni avec leur force délibérative, étant donné qu'elle vise le domaine de l'inexistence et de la puissance » (1997, p. 201 *sq.*, mais cf. aussi p. 198-200).

En conclusion, le recours au binôme « substance/accident(s) » permet à Priscien de créer un modèle linguistique récursif et à complexité croissante, qui apparaît dès la partie morphologique des *Institutiones*, même s'il est appliqué surtout – et de manière systématique – dans les livres 17 et 18. Cette grille théorique s'avère valable pour toutes les unités syntagmatiques, de l'énoncé achevé aux combinaisons les plus réduites, et fournit un outil capable d'expliquer la valeur propre des conjonctions dans un cadre beaucoup plus riche que celui des seules connexions inter-propositionnelles.

26. Ce passage contient un certain nombre d'éléments déjà présents chez Apollonius, sans toutefois aucune référence à la substance (cf. *constr.* 3, 88-90.93, *GG* 2/2, 346.8-347.14 et 349.1-3).
27. Cf. Lallot, 1997, 2, p. 167-169, n. 49-53 ; Donnet, 1972.

Un exemple du traitement des sources philosophiques de Priscien : le classement stoïcien des prédicats

Marc Baratin
Université Lille III – UMR 8163 STL

L'étude des sources philosophiques de Priscien suscite en général un certain embarras. Plusieurs passages des *IG*, souvent particulièrement difficiles, ont manifestement un arrière-plan philosophique et ne peuvent s'entendre que par rapport à lui. Les Médiévaux ont montré beaucoup d'intérêt pour ces passages, et la richesse des réflexions qu'ils ont provoquées est soulignée par ceux, de plus en plus nombreux, qui travaillent sur ces textes, comme on le voit dans le présent recueil. Cela étant, on souligne souvent, sinon presque toujours, le décalage qu'il y a entre la doctrine manifestée dans ces passages de Priscien et la doctrine originelle qui en était la source : il y a bien des traces de telle ou telle source philosophique, mais présentées d'une façon qui les transforme, en modifie l'esprit, parfois en dénature le sens. Envisagées à partir de leur source, ces évolutions sont attribuées à une altération de l'information en amont, due à un grammairien antérieur, ou à des sources intermédiaires originales qui nous échapperaient, au pire à la mauvaise compréhension d'un Priscien dépassé par des enjeux philosophiques dont le sens lui aurait été inaccessible. Envisagés en revanche à partir du texte même de Priscien, les décalages observés peuvent être attribués à une intention réfléchie de Priscien. Je voudrais en donner ici un exemple, en prenant pour objet d'examen le classement stoïcien des prédicats, pour montrer que l'information de Priscien pouvait remonter à une source authentique, et que s'il a effectivement réinterprété ses sources, il l'a fait sciemment, avec un objectif précis.

La classification stoïcienne des prédicats nous est connue par un texte d'Ammonios. Il s'agit d'Ammonios fils d'Hermias, élève de

Proclus, et l'un des principaux représentants du néo-platonisme alexandrin ; né en 445 et mort en 520 il est de la génération qui a précédé celle de Boèce, et de Priscien selon toute vraisemblance. Dans son commentaire au *De Interpretatione* d'Aristote, Ammonios rapporte une longue citation de Porphyre, où celui-ci rend compte « de la doctrine stoïcienne concernant les termes prédiqués dans les propositions » (*CAG* 4/5, 44.19-45.6). Voici la traduction de ce texte, bien connu des spécialistes [1] :

> « Le prédicat (κατηγορούμενον) est prédiqué soit d'un nom [sc. au cas direct], soit d'un cas oblique, et chacun de ces prédicats est soit complet en tant que prédicat et suffit avec le sujet (ὑποκείμενον) à former une déclaration (ἀπόφανσις), soit incomplet et a besoin qu'on lui ajoute quelque chose pour constituer un prédicat complet. Si donc quelque chose est prédiqué d'un nom et constitue une déclaration, cela s'appelle chez eux « prédicat » (κατηγόρημα) ou « accident » (σύμβαμα) – l'un et l'autre ont le même sens – comme περιπατεῖ [marche], par exemple dans Σωκράτης περιπατεῖ [Socrate marche]. Si quelque chose est prédiqué d'un cas oblique, cela s'appelle « quasi-accident » (παρασύμβαμα), dans la mesure où c'est une sorte de substitut de l'accident et que c'est comme un quasi-prédicat (παρακατηγόρημα), comme c'est le cas de μεταμέλει, par exemple dans Σωκράτει μεταμέλει [litt. : il y a du regret pour Socrate, sc. S. éprouve du regret]. Μεταμελεῖται [regrette] est ainsi un accident, mais μεταμέλει un quasi-accident, dans la mesure où il ne peut se construire avec un nom au cas direct pour produire une déclaration : *Σωκράτης [nomin.] μεταμέλει, ce n'est pas du tout une déclaration ; bien au contraire, μεταμέλει ne peut admettre ni d'être fléchi comme περιπατῶ, περιπατεῖς, περιπατεῖ [je marche, tu marches, il marche], ni de s'accorder en nombre : nous disons τούτῳ μεταμέλει [il y a regret pour celui-ci] aussi bien que τούτοις μεταμέλει [il y a regret pour ceux-ci].
>
> Derechef, si ce qui est prédiqué d'un nom [au cas direct] a besoin de l'adjonction d'un cas oblique pour constituer une déclaration, cela s'appelle « moins que prédicat » (ἔλαττον ἢ κατηγόρημα), comme c'est le cas de φιλεῖ [aime] ou de εὐνοεῖ [rend service à], par exemple dans Πλάτων φιλεῖ [Platon aime…] : avec l'adjonction de quelqu'un, par exemple Dion (Δίωνα, acc.), cela constitue une déclaration déterminée, Πλάτων φιλεῖ Δίωνα [Platon aime Dion]. Si c'est ce qui est prédiqué d'un cas oblique qui a besoin de se construire avec un autre cas oblique pour constituer une déclaration, cela s'appelle « moins que quasi-accident » (ἔλαττον ἢ παρασύμβαμα), comme c'est le cas de μέλει, par exemple dans Σωκράτει Ἀλκιβιάδου μέλει [litt. : il y a pour Socrate souci d'Alcibiade, sc. S. se soucie d'A.]. Les Stoïciens appellent tout cela des verbes (ῥήματα). »

1. Cf. Long, Sedley (1987, 1, p. 197-201 ; 2, p. 203-204) ; Ildefonse, Lallot (1992, p. 50-51).

Quatre catégories sont distinguées dans ce texte, chacune comportant un verbe, et un parallélisme est établi par les Stoïciens entre la place occupée par le nom au cas direct auprès des « prédicats ou accidents » (du type Σωκράτης περιπατεῖ) et la place occupée par l'oblique au datif auprès des « quasi-prédicats ou quasi-accidents » (du type Σωκράτει μεταμέλει) : dans un cas comme dans l'autre il s'agit d'un 1er actant. Par ailleurs, le verbe peut être ou non accompagné d'un autre cas oblique, en position de 2e actant.

Quatre catégories sont ainsi présentées dans ce texte :

St1 Cas dir. + verbe	*Sôkratês peripatei*	*Peripatei* = prédicat ou accident
St2 Cas obl. + verbe	*Sôkratei metamelei*	*Metamelei* = quasi-préd. ou quasi-acc.
St3 Cas dir. + verbe + cas obl.	*Platôn philei Diôna*	*Philei* = moins que prédicat
St4 Cas obl. + verbe + cas obl.	*Sôkratei Alkibiadou melei*	*Melei* = moins que quasi-acc.

Ce qui peut se présenter encore de la façon suivante – étant entendu que les énoncés considérés sont des énoncés complets :

St1 : 1er act. au cas dir. + verbe	ce qui est prédiqué = prédicat ou accident
St2 : 1er act. au cas obl. + verbe	ce qui est prédiqué = quasi-préd. ou qu.-acc.
St3 : 1er act. au cas dir. + verbe + 2e act.	ce qui est prédiqué = moins que prédicat
St4 : 1er act. au cas obl. + verbe + 2e act.	ce qui est prédiqué = moins que quasi-acc.

Apollonios Dyscole connaît cette classification, et il l'a reprise, au moins en très grande partie, dans deux passages de sa *Syntaxe*, 3, § 155 et 187, dans le cadre de l'étude de la diathèse verbale et de la construction des verbes avec des cas obliques.

Dans le premier passage (*GG* 2/2, 402.1-403.3), Apollonios distingue περιπατεῖ Τρύφων [Tryphon marche] et Τρύφων φιλεῖ [Tryphon aime…], et il indique que les Stoïciens appellent les verbes du type περιπατεῖ, « qui ont un sens complet sans aucunement exiger de cas oblique », des « prédicats », et les verbes du type φιλεῖ, sc. ceux qui exigent un cas oblique, « moins que prédicats » :

> « Les verbes dont nous venons de parler, construits avec un cas direct, donnent une pensée complète : περιπατεῖ Τρύφων [Tryphon marche], ζῇ Πλάτων [Platon vit], ἀναπνεῖ Διονύσιος [Denys respire], πλεῖ [navigue], τρέχει [court], sauf si, dans le cas des auto-passifs, quelqu'un réclamait la cause de l'état passif : φθίνει Θέων ὑπὸ τῆς λύπης [Théon se consume de chagrin], πάσχει Θέων ὑπὸ τοῦ γυναίου [Théon souffre du fait de sa

> femme], πυρέσσει Θέων διὰ τὸν κόπον [Théon a de la fièvre à cause de la fatigue]. Mais même en l'absence [de ces indications], en raison de la complétude sémantique [des verbes], la passivité ne fait pas de doute ; aussi bien des verbes comme περιπατεῖ [marche], ζῇ [vit], ἀριστᾷ [déjeune], etc., qui ont un sens complet, peuvent-ils à l'occasion se voir ajouter ἐν γυμνασίῳ ou ἐν οἴκῳ [dans le gymnase / dans la maison]. Au contraire, l'emploi des autres verbes [sans autre cas que le cas direct] aboutit forcément à la demi-complétude : Τρύφων βλάπτει [Tryphon nuit…], Τρύφων φιλεῖ [Tryphon aime…]. C'est pourquoi les Stoïciens appellent de tels [verbes] « moins que prédicats », par comparaison avec ceux qui ont un sens complet sans aucunement exiger de cas oblique » (trad. J. Lallot).

Les structures syntaxiques considérées ici par Apollonios équivalent à St1 et St3, et, de la classification stoïcienne à la version qu'en propose le grammairien, la terminologie est la même et la doctrine n'est pas substantiellement différente – mais seulement plus développée.

Il n'en va pas exactement de même pour les deux autres structures syntaxiques de la classification stoïcienne, c'est-à-dire St2 et St4.

Dans un second passage en effet (*Syntaxe*, 3, § 187 = *GG* 2/2, 429.10-430.5), Apollonios évoque la construction de *melei* ou *metamelei* avec le datif : il souligne l'absence de cas direct avec ces verbes, explique par cette absence la terminologie des Stoïciens, et finalement oppose *melei Sôkratei*, qui serait le quasi-accident des Stoïciens, à *melei* seul, « prédicat elliptique », qui serait le « moins que quasi-accident » des Stoïciens :

> « Il y a aussi les verbes à la 3e personne μέλει [il y a souci] et μεταμέλει [il y a regret] qui se construisent avec le datif ; ainsi μέλει ou encore μεταμέλει Τρύφωνι [Tryphon (dat.) se soucie / regrette]. Ces verbes s'écartent des autres pour la construction dans la mesure où tous les verbes ou bien se construisent avec le seul cas direct – exemple : Θέων περιπατεῖ [Théon (nomin.) marche] –, ou bien se rattachent en plus à un oblique – c'est de ce dernier que nous venons de traiter. On n'a pas la même chose en revanche avec les verbes dont nous nous occupons maintenant, puisqu'on dit : μεταμέλει ou encore μέλει Σωκράτει, sans cas direct. C'est pour cela que les Stoïciens ont appelé ces verbes « quasi-accidents » (παρασυμβάματα), les autres verbes s'appelant chez eux, du fait qu'ils expriment des diathèses accidentes, des « accidents » (συμβάματα) ou encore des « prédicats » (κατηγορήματα). Le prédicat formant une pensée complète est pour eux un quasi-accident, j'entends μέλει Σωκράτει, tandis que le prédicat elliptique est un « moins que quasi-accident », j'entends μέλει [il y a souci] » (trad. J. Lallot).

Alors que les Stoïciens distinguaient « cas obl. + verbe » (*Sôkratei metamelei*) et « cas obl. + verbe + cas obl. » (*Sôkratei Alkibiadou melei*), Apollonios conserve les deux termes correspondant à ces

tournures, mais s'en sert pour opposer deux emplois du même verbe, *melei*, selon qu'il est ou non accompagné du cas oblique avec lequel il se construit : *melei Sôkratei* est un « quasi-accident », cependant que *melei* seul est un « moins que quasi-accident ».

L'évolution qu'Apollonios fait subir à la classification stoïcienne telle qu'elle est rapportée par Porphyre trouve son explication dans la suite immédiate de ce passage (*GG* 2/2, 431.1-432.6). Apollonios y développe l'idée que *melei* se construit en fait lui aussi avec un cas direct, tout comme les verbes du type *peripatei* ou *philei*, mais *implicitement*, et il explique ce cas direct implicite en avançant l'idée que *melei* contient son 1er actant, mais que celui-ci est indéterminé :

> « Je pense que ce tour admet lui aussi un cas direct implicite, celui du procès qui se trouve signifié secondairement dans la forme μέλει. Voici comment on peut prouver cette thèse. On accorde que μέλει est un verbe à la 3e pers., et il est clair qu'il a son origine à la 1re, μέλω [je fais souci], et à la 2e, μέλεις [tu fais souci]. Or, si l'on accorde aussi que la construction des 1re et 2e pers. passe aussi à la 3e, j'entends pour les cas et les nombres, comme dans ἐγὼ φροντίζω, σὺ φροντίζεις, ἐκεῖνος φροντίζει [moi je (nomin.) me préoccupe / toi tu te préoccupes / lui se préoccupe], on l'accordera aussi pour μέλω. Il existe en tous cas ἐγὼ μέλω σοί [moi je (nomin.) fais souci à toi (dat.)], avec cas direct et datif, et de même σὺ μέλεις ἐμοί [toi tu (nomin.) fais souci à moi (dat.)], d'où l'exigence, dans la construction à la 3e pers. μέλει Σωκράτει [fait souci à Socrate], d'un terme implicite au cas direct, qui ne peut être que le procès qui se trouve signifié secondairement dans la forme μέλει. Ce procès implicite, c'est quelque chose comme : μέλει τὸ φιλοσοφεῖν Πλάτωνι [le philosopher fait souci à Platon] ≈ φροντίδα Πλάτωνι ἐμποιεῖ ἡ φιλοσοφία [la philosophie (nomin.) cause de la préoccupation à Platon] ; μέλει Θέωνι τὸ πλουτεῖν [l'être riche fait souci à Théon] ≈ ὁ πλοῦτος φροντίδα ἐμποιεῖ Θέωνι [la richesse (nomin.) cause de la préoccupation à Théon]. Il faut donc bien concevoir que μέλει Σωκράτει [fait souci à Socrate] a son cas direct dans le procès sous-entendu. Et la raison pour laquelle μέλει s'emploie seul, c'est qu'il admet [comme cas direct] n'importe quel procès susceptible de se produire ; voilà pourquoi μέλει Θέωνι [fait souci à Théon] donne l'impression de constituer un énoncé complet : le procès qui se trouve signifié secondairement dans la forme μέλει étant toujours sous-entendu, quel qu'il soit, ce verbe, comme nous l'avons dit, peut se dire de tout procès susceptible de se produire » (trad. J. Lallot revue).

Dans cette interprétation, *melei Sôkratei* apparaît en fait comme une sorte de variante, comme une forme dégradée de Ap2, sc. cas direct + verbe <+ cas oblique> (*Platôn philei…*) : ce qui caractérise cette variante, c'est l'absence du cas direct. Apollonios en fait une catégorie, mais qu'il dédouble (Ap3 et Ap4) en créant un effet de fausse fenêtre pour regrouper les deux *dénominations* stoïciennes de St2 et St4

(« quasi-accident » et « moins que quasi-accident »). Il reproduit en effet symétriquement la distinction qui différencie Ap1 et Ap2, c'est-à-dire la présence ou l'absence d'un cas oblique : de même que *peripatei* et *philei*… s'opposent par la présence ou non d'un cas oblique (l'accusatif appelé par *philei*), *melei Sôkratei* et *melei* s'opposent par la présence du cas oblique *Sôkratei*. C'est évidemment une fausse symétrie dans la mesure où les deux constructions ne sont pas sur le même plan (verbes différents d'un côté, verbe unique de l'autre), mais cela permet à Apollonios de conserver, au moins en apparence, la quadripartition initiale :

Ap1 Cas dir. +	verbe	*Truphôn peripatei*	*Peripatei*	= prédicat ou accident
Ap2 Cas dir. +	verbe + obl.	*Platôn philei …*	*Philei*	= moins que prédicat
Ap3	verbe + obl.	*melei Sôkratei*	*Melei*	= quasi-accident
Ap4	verbe	*melei*	*Melei*	= moins que quasi-acc.

Jean Lallot a écrit toutes sortes de choses très claires sur cette analyse (notes 453 et 454 du livre 3 de la *Syntaxe*), qui montre que pour Apollonios, le 1er actant sujet ne peut être exprimé que par un nominatif ; de ce fait, dans une tournure comme *melei Sôkratei*, avec un datif, le 1er actant sujet ne peut être que sous-entendu : il faut qu'il y ait un « cas direct implicite ».

Cette conception syntaxique d'Apollonios change profondément l'architecture d'ensemble des catégories du schéma stoïcien initial. Surtout, Apollonios est contraint de passer sous silence la dernière tournure citée par Porphyre, *Sôkratei Alkibiadou melei* [il y a pour Socrate souci d'Alcibiade], qui n'a pas de place dans son interprétation : il ne peut évidemment soutenir que ce qui « fait souci à Socrate » (*melei Sôkratei*) est à la fois présent dans le cas direct implicite, et dans le génitif *Alkibiadou*.

Je vais essayer de montrer que c'est cette faille dans l'interprétation d'Apollonios qui est à l'origine de la présentation proposée par Priscien, et en tirer ensuite des conclusions plus générales sur le rapport de Priscien aux aspects philosophiques de ses sources.

Priscien (*GL* 3, 211.19-27) reprend en effet la même classification stoïcienne, mais il en donne une version déconcertante :

> Et sciendum, quod has quidem constructiones quae per nominatiuum absoluuntur, stoici ἀξιώματα uel συμβάματα, id est « dignitates » uel « congruitates », uocabant (ut *ego Priscianus scribo*, *Apollonius ambulat*, *Plato philosophatur*) ; illas uero quibus transitiones ab alia ad aliam fiunt

personam, in quibus necesse est cum nominatiuo etiam obliquum aliquem casum proferri, παρασυμβάματα dicebant, hoc est « minus quam congruitates », ut *Cicero seruat patriam* ; quando uero ex duobus obliquis constructio fit, ἀσύμβαμα, id est « incongruitatem », dicebant, ut *placet mihi uenire ad te*, siue nominibus ipsis tamen seu uerbis hoc exigentibus.

« Il faut savoir en outre que les constructions que le nominatif rend à lui seul complètes, du type *ego Priscianus scribo* [moi Priscien j'écris], *Apollonius ambulat* [Apollonios marche], *Plato philosophatur* [Platon philosophe], les Stoïciens les appelaient *axiômata* ou *sumbamata*, c'est-à-dire *dignitates* ou *congruitates* [rapports homogènes] ; les constructions qui comportent des transitions d'une personne à une autre, dans lesquelles il est nécessaire qu'on énonce aussi un cas oblique avec le nominatif, du type *Cicero seruat patriam* [Cicéron sauve sa patrie], les Stoïciens les appelaient *parasumbamata*, c'est-à-dire *minus quam congruitates* [rapports quasi-homogènes] ; la construction qui comporte deux cas obliques, du type *placet mihi uenire ad te* [il me plaît de venir vers toi], les Stoïciens l'appelaient *asumbama*, c'est-à-dire *incongruitas* [rapport hétérogène] ».

Ce qui peut se présenter de la façon suivante :

P1 nomin. + vb	*Apollonius ambulat*	*axiômata* / *sumbamata*	*dignitates* / *congruitates*
P2 nomin. + vb + 1 obl.	*Cicero seruat patriam*	*parasumbamata*	*minus quam congruitates*
P3 vb + 2 obl.	*placet mihi uenire ad te*	*asumbama*	*incongruitas*

Il n'y a plus que trois catégories, sans même, comme chez Apollonios, un effet de fausse fenêtre qui permette de placer les 4 termes de la classification stoïcienne ; par ailleurs, la 3e catégorie est totalement originale par rapport aux classifications antérieures, et sa dénomination également, puisque Priscien soutient que les Stoïciens parlaient alors d'*asumbama*, terme qu'il est le seul à citer.

Face à ce bouleversement, plusieurs hypothèses ont été envisagées : ou bien que Priscien disposait d'une autre source de la doctrine stoïcienne que celles que les Modernes connaissent (Luscher, 1912, p. 68-69), voire d'une forme évoluée et synthétisée de cette doctrine (Luhtala, 2000a, p. 64), ou bien simplement qu'il a commis une lourde erreur : c'était déjà l'opinion de R. T. Schmidt en 1839 et c'est encore celle de K. Hülser,1987-1988, dans son commentaire au fragment 798.

Ces hypothèses ne sont pas impossibles, mais à vrai dire peu fructueuses. Surtout, plusieurs faits éveillent le soupçon sur leur vraisemblance, et me paraissent de nature à les écarter.

Tout d'abord, il existe d'autres traces de la classification stoïcienne : chez le néo-platonicien Stephanos d'Alexandrie, dans la Souda, dans des commentaires anonymes des textes aristotéliciens (cf. *FDS* 791 à 799) ; on trouve dans ces textes des interversions de catégories par rapport à la classification rapportée par Ammonios, mais sur le fond il s'agit bien toujours de la même quadripartition, et la terminologie est identique. Dès lors que le point de doctrine en question est attesté sous une forme très voisine chez Apollonios Dyscole, Porphyre rapporté par Ammonios, et d'autres commentateurs, il est peu vraisemblable que Priscien ait disposé de son côté, et lui seul, d'une autre source, différente sur le fond comme sur la forme, avec le terme *asumbama* dont il resterait le seul témoin.

Ensuite, Priscien connaissait manifestement bien le passage principal où Apollonios donne sa propre interprétation de la classification stoïcienne, en 3, 187 : dans la suite du livre 18 des *IG*, en 231.17-21, à propos de la construction des verbes impersonnels, puisque c'est une catégorie que l'on trouve chez lui, Priscien fait explicitement référence au livre 3 de la *Syntaxe* d'Apollonios et cite le début de 3, 188 (*GG* 2/2, 431.1-2), à la fois avec une parfaite exactitude et en maîtrisant tout à fait correctement le point de doctrine en question. Cela ne va évidemment ni dans le sens d'une origine différente de l'information, ni dans celui d'une erreur.

Enfin, Priscien devait connaître *aussi*, par un autre biais qu'Apollonios, la classification stoïcienne proprement dite. C'est sa troisième catégorie, celle qui comporte deux obliques, qui est de nature à le faire penser. Bien sûr, P3, sc. *placet mihi uenire ad te*, n'est pas la même chose que St4, sc. *Sôkratei Alkibiadou melei*, mais la formule citée en exemple par Priscien comporte un impersonnel, *placet*, et deux cas obliques, *mihi* / *te*, exactement comme la tournure de la classification stoïcienne, *Sôkratei Alkibiadou melei*, et cela alors même qu'Apollonios passe ce type de construction sous silence quand il évoque la classification stoïcienne. Cette coïncidence paraît trop forte, et conduit donc à penser qu'Apollonios n'était pas la seule source d'information de Priscien, et que ce dernier a bel et bien connu la classification stoïcienne telle qu'elle était enseignée par Porphyre, et donc par un autre biais qu'Apollonios. Je reviendrai sur cet autre canal.

Cela étant dit, je crois qu'on insiste trop sur les différences entre la classification rapportée par Priscien et celle d'Apollonios, et aussi sur le fait qu'Apollonios ne recourt pas à la notion d'impersonnel, contrairement à Priscien. Sans doute y a-t-il des divergences entre ces

deux grammairiens, mais il faut également souligner que Priscien, tout en recourant à cette notion d'impersonnel, retient le point essentiel soutenu par Apollonios, à savoir la présence constante d'un nominatif, explicite ou implicite : c'est ce qu'il développe dans le paragraphe (*GL* 3, 231.17-232.3) où il cite avec précision le passage déjà évoqué d'Apollonios (*Syntaxe* 3, 188 = *GG* 2/2, 431.1-432.6) :

> Apollonios in III περὶ συντάξεως ostendit in impersonalibus etiam posse intellegi nominatiuum ipsius rei uerborum, his uerbis : « *μέλει Σωκράτῃ*, ὅπερ ἐπινοῶ καὶ αὐτὸ ἀναδέχεσθαι νοουμένην εὐθεῖαν τὴν κατὰ τοῦ παρυφισταμένου πράγματος ἐν τῷ *μέλει* ». Ex hoc possumus attendere quod impersonalia similiter omnia, quibus nos frequenter utimur, quae ipsa quoque ab huiuscemodi uerbis Graecorum, id est *μέλει*, *δεῖ*, *χρή* accepimus, teste sapientissimo domino et doctore meo Theoctisto, quod in *Institutione artis grammaticae* docet, possunt habere intellectum nominatiui ipsius rei quae in uerbo intellegitur. nam cum dico *curritur*, *cursus* intellego, et *sedetur sessio*, et *ambulatur ambulatio*, et *euenit euentus* ; sic et similia.
>
> « Apollonios, au livre 3 de sa *Syntaxe*, montre que même dans les impersonnels il est possible de comprendre un nominatif, celui du procès lui-même que ces verbes expriment. Voici ses termes : « μέλει Σωκράτῃ [il y a souci pour Socrate] : je pense que ce tour admet lui aussi un cas direct implicite, celui du procès qui se trouve signifié secondairement dans la forme μέλει ». Cela nous permet d'observer que tout pareillement, les impersonnels, dont l'usage est fréquent en latin et qui nous viennent eux aussi des verbes grecs du même type, c'est-à-dire μέλει, δεῖ, χρή, comme en témoigne mon très savant maître et professeur Théoctiste dans l'enseignement de ses *Principes de grammaire*, peuvent tous comporter la compréhension du nominatif du procès même qui est compris dans le verbe. De fait, quand je dis *curritur* [on court], je comprends *cursus* [la course], avec *sedetur* [on est assis] *sessio* [le fait de s'asseoir], avec *ambulatur* [on marche] *ambulatio* [la marche], avec *euenit* [il arrive que] *euentus* [l'événement]. Même chose pour les verbes du même type ».

Priscien fait donc sienne l'idée fondamentale d'Apollonios, qui est, dirions-nous, que l'actant 1 est toujours au nominatif, et qu'il est tantôt explicite, tantôt implicite. Vu sous cet angle, comme on l'a dit, la faiblesse de la présentation d'Apollonios par rapport au modèle stoïcien initial tel qu'il est rapporté par Porphyre est double : d'une part *melei Sôkratei*, décrit longuement par Apollonios, n'est en fait chez lui qu'une variante, avec nominatif implicite, de la tournure « cas direct + verbe + cas oblique », sc. Ap2 ; et d'autre part *Sôkratei Alkibiadou melei* (St4) disparaît.

Or, la solution proposée par Priscien consiste précisément :

– à faire l'impasse sur la tournure du type *melei Sôkratei*, tout en rappelant en 231.17-232.3 l'interprétation d'Apollonios sur le nominatif implicite, et en lui donnant raison ;

– à réintroduire une tournure comportant un impersonnel et deux cas obliques, mais en faisant en sorte que ces deux cas obliques soient sans lien syntaxique l'un avec l'autre (*placet mihi uenire ad te*). Pourquoi cette innovation ? Il se trouve que c'est le moyen de rompre le lien structurel qui dans l'exemple stoïcien oppose les deux cas obliques comme actant 1 et actant 2, et fait donc de l'un des deux cas obliques un 1er actant sujet. Dans la tournure proposée par Priscien, il s'agit au contraire à l'évidence de deux tiers actants. Il y a donc bien une tournure comportant un impersonnel et deux cas obliques, mais sans l'inconvénient qui conduisait Apollonios à n'en rien dire, puisqu'il n'y a plus de conflit possible entre l'un des deux cas obliques et le nominatif implicite supposé par Apollonios comme actant 1. La construction est donc formellement assimilable à St4, mais sans mettre en cause l'interprétation d'Apollonios.

Priscien recompose donc le schéma stoïcien, pour le mettre en conformité avec la présentation d'Apollonios et éviter les failles de celle-ci tout en lui donnant raison. Ainsi, les deux catégories stoïciennes à cas direct (St1 et St3) restent sans changement ; St2, sc. la catégorie avec un cas oblique 1er actant sujet, disparaît dans la mesure où l'interprétation proposée par Apollonios revenait à en faire une variante de St3, avec cas direct implicite et cas oblique au datif au lieu de l'accusatif ; et enfin la dernière catégorie du schéma stoïcien, St4, réapparaît, avec ses deux cas obliques, mais présentés comme sans rapport l'un avec l'autre, de telle façon qu'il y a à la fois une trace de cette catégorie du schéma stoïcien, mais sans que cela remette en cause l'interprétation d'Apollonios.

On se trouve alors non plus en présence de la quadripartition initiale, de type

Forme pleine de X / variante de la forme pleine de X Forme amoindrie de X / variante de la forme amoindrie de X

mais d'une recomposition de ce schéma, où la catégorie « moins que quasi-… » est réinterprétée comme équivalant à une négation (*a-sumbama*), d'où la tripartition :

Forme pleine de X / forme amoindrie de X / forme zéro de X

Que Priscien ait interprété par une négation simple (a-) la double restriction marquée par la catégorie stoïcienne (« moins que quasi-… »)

est assurément audacieux, mais peut-être pas logiquement aussi étonnant qu'on pourrait le croire : il ne paraît pas invraisemblable que Priscien ait vu là une simplification ou un raccourci, mais non une trahison de l'esprit de la catégorie originelle.

En somme, la seule façon à mon avis de trouver du sens à la classification de Priscien, c'est d'y voir une manière élégante et discrète de sauver l'interprétation d'Apollonios.

Sur le fond, qu'est-ce que cela suppose, et que peut-on en retirer quant à l'information de Priscien et au traitement de ses sources ?

Pour ce qui est de l'information de Priscien, on a déjà une autre preuve qu'il connaissait l'enseignement d'Ammonios. Au début en effet du livre 11 des *IG*, consacré au participe, Priscien évoque et conteste l'opinion de « certains philosophes » selon lesquels le nom et le verbe étaient les seules parties du discours, les autres termes étant plutôt des *adminicula uel iuncturae* (étais et joints), tout comme dans un navire les véritables constituants sont les planches et les poutres, mais pas le reste, c'est-à-dire l'étoupe, les clous, etc (*GL* 2, 551.18-552.17). Ammonios développe le même argument avec exactement la même métaphore dans son commentaire (*CAG* 4/5, 12.25-30). Il est donc vraisemblable que ce soit par Ammonios que Priscien ait connu – comme nous – l'enseignement de Porphyre sur la doctrine stoïcienne des prédicats – ou qu'ils aient eu l'un et l'autre la même source, ce qui reviendrait sensiblement au même. Mais il a aménagé cette doctrine, et cela, me semble-t-il, pour donner raison à l'interprétation qu'en proposait Apollonios.

Ce que cela révèle, c'est que face à une construction particulièrement brillante des Stoïciens, construction que Priscien connaissait à coup sûr directement, et pas seulement par l'intermédiaire d'une source grammaticale, et face à la réinterprétation qui en était proposée par Apollonios, Priscien a bâti lui-même une solution originale. Cette solution permettait de conserver l'idée directrice d'Apollonios (à savoir que l'actant 1 est toujours au nominatif, qu'il soit explicite ou implicite), mais tout en tenant compte d'un ressort essentiel de la classification stoïcienne (une proposition contenant deux actants exprimés par des cas obliques).

Je pense ainsi qu'on parvient à une compréhension plus efficace de certaines obscurités de Priscien en posant le principe qu'il connaissait le sens de ses sources, mais les adaptait en fonction de ce qu'il pensait être la cohérence de la technique grammaticale.

Entre Apollonius et Planude : Priscien passeur

Jean Lallot
ENS – CNRS, UMR 7597

INTRODUCTION : LE JEU DU TÉLÉPHONE

Ce qu'on va lire ici n'a rien de très savant. Il s'agit d'une sorte de promenade dans la tradition grammaticale gréco-latine : on va du grec (Apollonius Dyscole, IIe siècle ap. J.-C.) au grec (Maxime Planude, *ca* 1255-1305), *en passant* par Priscien. Le tableau en trois colonnes (p. 155-157) présente en effet côte à côte :

– un texte d'Apollonius (*Synt.* I, § 14-18)

– sa traduction par Priscien (*IG* XVII, p. 116, 5-117, 7 Hertz)

– la traduction-adaptation du texte de Priscien par Planude (*Synt.*, in *An. Gr.*, p. 112, 14-113, 24 Bachmann).

En fait, la lecture horizontale, phrase à phrase, de ce tableau correspond assez bien à l'expérience qu'on fait quand on joue en société au « jeu du téléphone ». Le jeu consiste, comme on sait, à faire transiter d'un joueur-origine à un joueur-réceptionniste terminal un message transmis de bouche à oreille par une chaîne de joueurs intermédiaires, qui ont précisément une fonction de « passeurs ». L'intérêt du jeu est de comparer message initial et message terminal et d'observer les fantaisies de la transmission.

Dans le cas qui nous occupe le jeu de société est diachronique et « dia-glossique », puisque le message voyage à travers une dizaine de siècles et va du grec au grec en passant par le latin. Au reste, ce n'est pas un jeu : rien de plus sérieux que la transmission, par des auteurs savants et graves, de la doctrine grammaticale de celui que ses deux successeurs révèrent comme un maître insurpassable.

Le tableau donne en regard les trois versions parallèles du texte célèbre dans lequel Apollonius démontre « expérimentalement » que le nom et le verbe sont les deux piliers de la phrase, seuls indispensables

alors que les six autres parties du discours – participe, article, pronom, préposition, adverbe, conjonction [1] – peuvent ne pas figurer dans une phrase complète bien formée. Ce tableau parle de lui-même, une lecture horizontale permettant au lecteur de suivre les avatars du texte d'Apollonius. Toutefois, pour guider cette lecture en rendant la juxtaposition plus éloquente, j'ai singularisé les segments parallèles des trois textes selon le code suivant :

– traduction fidèle : soulignement en pointillés

– traduction-adaptation : soulignement continu

– transformation « lourde » : **gras** [2]

– le symbole « Ø » dans les deux colonnes de droite indique que le texte d'Apollonius figurant dans la colonne de gauche n'a pas été repris par Priscien et/ou Planude.

Dans la phrase-exemple, en principe traduite littéralement, je me suis contenté de singulariser les écarts par rapport au modèle.

Pour faciliter les références dans le présent article, j'ai subdivisé le texte d'Apollonius et ses deux traductions en sections identifiées par une lettre latine entre parenthèses.

1. PRÉSENTATION DU TEXTE ET PROJET DES TRADUCTEURS

Pour des raisons pratiques d'économie d'espace, le texte que je donne est discontinu et réduit aux § 14, 16 et 18 d'Apollonius. Je résume toutefois ici l'ensemble des cinq paragraphes 14-18 :

§ 14 : Réduction expérimentale d'une phrase à ses deux constituants fondamentaux, le nom et le verbe.

[§ 15 : Note sur l'équivalence fonctionnelle du pronom avec le nom.]

§ 16 : Fondement de la préséance du nom sur le verbe.

[§ 17 : Parenthèse sur l'expression de la personne au nominatif par la désinence verbale.]

§ 18 : Légitimation de l'emploi de ὄνομα « nom » avec la valeur générique de « mot ».

1. En fait la conjonction est déclarée hors-jeu (§ 14), au motif que sa présence dans la phrase-exemple priverait d'emblée cette dernière de son autonomie.
2. Traduction fidèle, adaptation, transformation lourde s'entendent *par rapport au modèle immédiat* : Apollonius pour Priscien, Priscien pour Planude – toujours le jeu du téléphone.

Apollonius Dyscole *Synt.* I, § 14-18 , p. 16, 12-19, 12 Uhlig	**Priscien** *IG* XVII, p. 116, 5-117, 7 Hertz	**Maxime Planude** *Synt.*, p. 112,14-113, 24 Bachmann
14. (a) Ἔστιν οὖν ἡ τάξις μίμημα τοῦ αὐτοτελοῦς λόγου, πάνυ ἀκριβῶς πρῶτον τὸ ὄνομα θεματίσασα, μεθ' ὃ τὸ ῥῆμα, εἴγε πᾶς λόγος ἄνευ τούτων οὐ συγκλείεται. **(b)** παρὸν γοῦν πιστώσασθαι ἐκ συντάξεως οἷον περιεχούσης τὰ μέρη τοῦ λόγου, ἐξ ἧς εἴπερ ὑποσταλήσεται ὄνομα ἢ ῥῆμα, τὰ τοῦ λόγου οὐ συγκλείεται, εἰ μέντοι πάντα τὰ ὑπόλοιπα, οὐ πάντως ἐλλείπει ὁ λόγος. **(ex 1)** ὁ αὐτὸς ἄνθρωπος ὀλισθήσας σήμερον κατ-έπεσεν· **(c)** ἔγκειται τὰ μέρη τοῦ λόγου παρὰ τὸν σύνδεσμον, ἐπεὶ προστεθεὶς ἕτερον λόγον ἀπαιτήσει. φέρε οὖν ἐλλεῖψαι τὸ ὄνομα ἢ τὸ ῥῆμα, καὶ ἐλλείψει ὁ λόγος, ἐπιζητῶν ὅπου μὲν τὸ ῥῆμα, ὅπου δὲ τὸ ὄνομα, **(ex 2)** ὁ αὐτὸς ὀλισθήσας σήμερον ατ-έπεσεν ἢ **(ex 3)** ὁ αὐτὸς ἄνθρωπος ὀλισθήσας σήμερον. **(d)** εἰ μέντοι τις ὑφέλοι τὸ ἐπίρρημα, οὐ πάντως λείψει ὁ λόγος· ὁ αὐτὸς ἄνθρωπος ὀλισθήσας κατέπεσεν. **(e)** ἀλλ' εἰ καὶ τὴν μετοχήν, οὐδ' οὕτως λείψει	(p. 116.5) **(a)** Sicut igitur apta ordinatione perfecta redditur oratio, sic ordinatione apta traditae sunt a doctissimis artium scriptoribus partes orationis, cum primo loco nomen, secundo uerbum posuerunt, quippe cum nulla oratio sine iis completur, **(b)** quod licet ostendere a constructione quae continet paene omnes partes orationis. A qua si tollas nomen aut uerbum, imperfecta fit oratio ; sin autem cetera substrahas omnia, non necesse est orationem deficere, ut si dicas ***Ø*** *idem homo lapsus* ***heu*** *hodie con-cidit* **(c)** en omnes insunt partes orationis absque coniunctione, quae si addatur, aliam orationem exigit. ergo si tollas nomen aut uerbum, deficiet oratio, desiderans uel nomen uel uerbum, ut si dicam *idem lapsus heu hodie con-cidit* uel *idem homo lapsus heu hodie* **(d)** sin substrahas aduerbium, non omnino deficiet oratio, ut *idem homo lapsus heu concidit* **(e)** nec non etiam participium si adimas, neque sic deficiet	(p. 112, 14) **(a)** Οἱ τοίνυν πρῶτοι τῶν τὴν γραμματικὴν παραδόντων, ἐν πρώτῃ μὲν χώρᾳ τὸ ὄνομα, ἐν τῇ δευτέρᾳ δὲ τὸ ῥῆμα τεθείκασιν, ὅτι δίχα τούτων λόγος οὐδεὶς συμπληροῦται. **(β)** Ὅ δὴ καὶ ἔνεστιν ἀποδεῖξαι ἔκ τινος συντάξεως τῆς πάντα σχεδὸν τὰ μέρη τοῦ λόγου περιεχούσης, ἐξ ἧς εἴ περ ἀφέλοις τὸ ὄνομα ἢ τὸ ῥῆμα, ἀτελὴς ἔσται ὁ λόγος. ***Ø*** οἷον, εἰ λέγοις ὁ αὐτὸς ἄνθρωπος ὑπ-ολισθήσας σήμερον ἔπεσεν· **(c)** ἰδοὺ γὰρ, πάντα τὰ μέρη τοῦ λόγου ἔνεισι, πλὴν τοῦ συνδέσμου, ὅστις προστιθεὶς καὶ ἕτερον λόγον ἀπαιτεῖ. Οὐκοῦν εἰ μὲν ἀφέλοις τὸ ὄνομα ἢ τὸ ῥῆμα, ἐλλιπὴς ἔσται ὁ λόγος, ζητῶν ἢ τὸ ὄνομα ἢ τὸ ῥῆμα, οἷον εἰ λέγοιμι ὁ αὐτὸς ὑπ-ολισθήσας σήμερον ἔπεσεν ἢ· ὁ αὐτὸς ἄνθρωπος ὑπολισθήσας σήμερον. **(d)** Εἰ μέντοι ἀφέλοις τὸ ἐπίρρημα, οὐκ ἐλλιπὴς ἔσται ὁ λόγος παντάπασιν, οἷον ὁ αὐτὸς ἄνθρωπος ὑπολισθήσας ἔπεσεν. **(e)** Οὐ μὴν οὐδὲ εἰ τὴν μετοχήν ἐξέλοις, οὐδ' οὕτως ἐλλιπὴς ἔσται ὁ λόγος, οἷον

Apollonius (suite)	**Priscien** (suite)	**Planude** (suite)
(ex 4)? ὁ αὐτὸς ἄνθρωπος κατέπεσεν (CB, om. AL)	*idem homo heu hodie concidit*	ὁ αὐτὸς ἄνθρωπος [–prep.] σήμερον ἔπεσεν.
(f) οὐδ᾽ εἰ τὴν πρόθεσιν· **(ex 5)** ὁ αὐτὸς ἄνθρωπος ἔπεσεν·	**(f)** nec si praepositionem **et interiectionem** *idem homo lapsus cecidit*	**(f)** Ἀλλ᾽ οὐδὲ εἰ τὴν πρόθεσιν **Ø** Ø
(g) οὐδ᾽ εἰ τὸ ἀντωνυμικόν· λελείψεται γὰρ τὸ **(ex 6)** ὁ ἄνθρωπος ἔπεσεν	**(g)** nec si etiam pronomen *homo cecidit.*	**(g)** ἢ τὴν ἀντωνυμίαν. Ø
(h) ἀλλ᾽ οὐδ᾽ εἰ τὸ **ἄρθρον**· τὸ γὰρ ἄνθρωπος ἔπεσεν οὐ πάντως ἀναφορὰν ζητεῖ, πρώτην δ᾽ ἀφήγησιν τοῦ ἀνθρώπου, **(ex 7)** ἄνθρωπος ἔπεσεν.	**Ø** Ø	**Ø** Ø
15. [Note sur l'équivalence fonctionnelle du pronom avec le nom.]	(p. 116, 19) [Note sur l'équivalence fonctionnelle du pronom avec le nom.]	[Note sur l'équivalence fonctionnelle du pronom avec le nom.]
16. **(i)** Καὶ τοῦ ῥήματος δὲ ἀναγκαίως πρόκειται τὸ ὄνομα, ἐπεὶ τὸ διατιθέναι καὶ τὸ διατίθεσθαι σώματος ἴδιον, τοῖς δὲ σώμασιν ἐπίκειται ἡ θέσις τῶν ὀνομάτων, ἐξ ὧν ἡ ἰδιότης τοῦ ῥήματος, λέγω τὴν ἐνέργειαν καὶ τὸ πάθος.	(p. 116, 25) **(i)** Ante uerbum quoque necessario ponitur nomen, quia agere et pati substantiae est proprium, in qua est positio nominum, ex quibus proprietas uerbi, id est actio et passio, nascitur.	(p. 113, 7) **(i)** Πρὸ τοῦ ῥήματος δὲ ἐξ ἀνάγκης κεῖται τὸ ὄνομα, ἐπειδὴ τὸ ἐνεργεῖν τε καὶ τὸ πάσχειν τῆς οὐσίας ἐστὶν ἴδιον, καθ᾽ ἣν ἡ θέσις τῶν ὀνομάτων ἐστίν, ἐξ ὧν ἡ ἰδιότης τοῦ ῥήματος, τοῦτο δ᾽ ἔστιν ἡ ἐνέργεια καὶ τὸ πάθος, γεννᾶται.
17. [Parenthèse sur l'expression de la personne au nominatif par la désinence verbale.]	(p. 116, 27) [Parenthèse sur l'expression de la personne au nominatif par la désinence verbale.]	(p. 113, 11) [Parenthèse sur l'expression de la personne au nominatif par la désinence verbale.]

Apollonius (suite)	**Priscien** (suite)	**Planude** (suite)
18. **(j)** Κατεκράτησεν οὖν καὶ ἡ ἀπ᾽ αὐτοῦ θέσις τὸ πάντα τὰ τοῦ λόγου μέρη καλεῖσθαι **ὀνόματα**, ὡς ἂν αὐτοῦ προϋφεστῶτος. **(k)** εἰ γὰρ ἐκ τῶν ἐναντίων τις ἐκεῖνο ἀποφαίνοιτο, ὡς ἐκ τῆς κοινῆς ὀνομασίας τῶν λέξεων αὐτὸ ἀπηνέγκατο τὴν ἁπάντων ὀνομασίαν, **(l)** καὶ κατὰ τοῦτο ἂν πρωτεύοι, θέσιν τὴν πρώτην τῶν λέξεων ἐπιδεξάμενον, καθότι καὶ δείκνυμεν ὡς ἕνεκα τῆς εὑρέσεως τῶν στοιχείων πάντα τὰ στοιχεῖα παρὰ τὸ ἀλφεῖν ἠδύνατο μιᾷ ὀνομασίᾳ χρήσασθαι τῇ τοῦ ᾱ, ὅπερ ἀφείλετο τὴν πάντων ὀνομασίαν διὰ τὴν ἐν αὐτῷ γενομένην πρώτην θέσιν, συνδραμόντος καὶ τοῦ ἀπ᾽ αὐτοῦ φθόγγου· συνέτρεχε γὰρ ἡ τοῦ ἀλφεῖν ἀρχὴ τῇ ἐκφωνήσει τοῦ στοιχείου, τῶν ὑπολειπομένων ἰδίας ἐπεκτάσεις εἰληφότων.	(p. 117, 4) **(j)** Obtinuit itaque ut eius [id est uerbi [(1)]] nominatione aliae quoque partes **« uerba »** uocentur, **(k)** uel ex contrario illarum communem nominationem per excellentiam haec pars quasi egregia propriam possedit. **Ø** (1) *glossatori deberi videtur* (Hertz), mais voir Planude.	(p. 113, 19) **(j)** Ἐπεκράτησε **μέντοι συνήθεια**, καὶ ἄλλα τοῦ λόγου μέρη καλεῖσθαι ῥήματα· ἢ ἐκ τοῦ ἐναντίου τὸ κοινὸν ὄνομα ἐκείνων καθ᾽ ὑπεροχὴν τὸ τοῦ λόγου τοῦτο μέρος, ὡς ἐξαίρετόν τι, ἴδιον κεκτῆσθαι. **Ø**

Il est clair que Priscien, lisant Apollonius, puis Planude, lisant Priscien, ont vu dans ce texte un morceau de choix dans l'exposé de la théorie des parties du discours et qu'ils lui ont, chacun à leur tour, accordé une attention toute particulière. Cela dit, pouvons-nous préciser ce qu'ils ont *voulu faire* : traduire ou adapter librement leur modèle ? Ils ne se sont pas exprimés sur ce sujet, mais, à en juger par ce qu'ils *ont fait*, je crois que, surtout pour Priscien, mais aussi pour Planude (même si ce dernier prend un peu plus de libertés), on peut vraiment parler de traduction. J'insisterais également, pour marquer le contraste avec les traductions latines médiévales des grands textes philosophiques grecs, caractérisées par une extrême littéralité [3], sur le caractère « moderne » de la transposition effectuée tour à tour par les deux traducteurs : j'entends par là que nous les voyons soucieux de traduire, précisément et fidèlement, le *sens* de leur modèle, plus que sa lettre. Disons que ces grands médiateurs culturels que furent Priscien et Planude manifestent par leur façon de faire une volonté délibérée de se faire bien comprendre des lecteurs cultivés de leur temps.

Or c'est justement là que les choses se corsent, et deviennent intéressantes. Apollonius écrit en grec sur la grammaire du grec. Priscien, traduisant Apollonius, écrit en latin sur la grammaire du latin. Planude, traduisant Priscien, écrit à nouveau en grec sur la grammaire du grec. Nul besoin d'être grand clerc pour prévoir les distorsions induites par ces traductions en chaîne, distorsions rendues inévitables tant par l'acte de traduction que par le changement (deux fois) de langue-objet. L'observation de ce qui se passe dans un tel scénario – où Priscien joue un rôle cardinal – m'a paru intéressante dans la mesure où elle permet d'entrevoir, sur un exemple concret, comment peut fonctionner, dans la tradition grammaticale gréco-latine, le mécanisme de la *transmission.*

Je mettrai d'abord en évidence, sur des exemples, les qualités d'intelligence et de fidélité des traducteurs (**2**). Je montrerai ensuite comment ils se sont comportés face à certaines obscurités du texte d'Apollonius (**3**). Je m'intéresserai enfin à la solution qu'ils ont donnée à deux difficultés causées par des différences irréductibles entre le grec et le latin (**4**).

3. Je pense en particulier aux traductions d'Aristote par Guillaume de Moerbeke.

2. INTELLIGENCE ET FIDÉLITÉ DES TRADUCTEURS

Si l'on compare toute la première partie du § 14 d'Apollonius (sections a-f) – à l'exception toutefois du tout début du texte (cf. ci-dessous, **3**) avec ce qui lui correspond chez Planude, on ne peut que conclure à l'excellence du travail de Priscien comme transmetteur et à l'intelligence de Planude comme récepteur :

• l'exemple apollonien ὁ αὐτὸς ἄνθρωπος ὀλισθήσας σήμερον κατέπεσεν se retrouve presque identique chez Planude, ce qui tient du miracle puisque 1) l'article, évidemment absent du latin de Priscien, reparaît en grec, 2) l'interjection *heu*, introduite par Priscien, ne laisse pas de trace chez Planude. Peut-être ai-je parlé un peu vite de miracle : qu'est-ce qui nous prouve que Planude n'a pas triché (en copiant sans s'en vanter un texte d'Apollonius dont il aurait disposé) ? Un indice, sinon une preuve, que cela ne peut être le cas réside dans la seule variation notable qu'il introduit dans l'exemple en affectant la préposition au participe – ὑπ-ολισθήσας – alors qu'Apollonius, fidèlement suivi en cela par Priscien, l'affectait au verbe : κατ-έπεσεν → *con-cidit* Prisc. On peut ici accuser, ou aussi bien féliciter, Planude d'avoir pris quelque liberté, au demeurant parfaitement innocente, avec son modèle latin, mais certainement pas d'avoir triché [4].

• le contenu du texte (sections a-c) qui entoure la première apparition de l'exemple (ex 1) se retrouve lui aussi très fidèlement rendu chez Planude (à une petite lacune près, juste avant (ex 1), nouvelle manifestation d'une liberté sans conséquence grave que se permet Planude). Sur un bref segment (fin de a), on peut montrer que les différences entre grec d'Apollonius et grec de Planude s'expliquent bien par la médiation du latin de Priscien :

Apollonius :	εἴγε	πᾶς λόγος	ἄνευ τούτων	οὐ συγκλείεται
Priscien :	*quippe cum*	*nulla oratio*	*sine iis*	*completur*
Planude :	ὅτι	δίχα τούτων	λόγος οὐδεὶς	συμπληροῦται

Il est plaisant de constater que, du point de vue de la littéralité, Planude est ici très loin d'Apollonius, puisque, en dehors de λόγος et du pronom τούτων, rien n'est pareil :

– ἄνευ τούτων (Ap.) → *sine iis* (Prisc.) → δίχα τούτων (Plan.)

4. On trouvera sous 4.2. une autre bonne raison de penser que Planude ne disposait pas du texte d'Apollonius.

Planude traduit « naturellement » *sine* par la préposition δίχα, certainement plus courante à son époque que le savant ἄνευ.

– συγκλείεται (Ap.) → *completur* (Prisc.) → συμπληροῦται (Plan.)

La métaphore apollonienne de la phrase « fermée, bouclée » fait place chez Priscien à celle de phrase « pleine, complète ». Planude calque strictement son modèle en recourant au verbe συμ-πληροῦσθαι – composé inconnu d'Apollonius.

– πᾶς λόγος… οὐ (Ap.) → *nulla oratio* (Prisc.) → λόγος οὐδείς (Plan.)

Le tour d'Apollonius πᾶς… οὐ pour exprimer « aucun… ne », déjà singulier en grec, ne peut être calqué en latin, et Priscien préfère le rendre par le quantificateur négatif latin standard *nullus*. Planude calque son modèle (en s'offrant une petite inversion).

Cet exemple met bien en évidence le comportement des deux traducteurs successifs. Priscien transpose ce qui doit être transposé (vocabulaire, syntaxe) pour que le contenu du message d'Apollonius soit correctement et intelligiblement transmis ; n'ayant pas de raison de le modifier, il respecte l'ordre des constituants de la phrase qu'il traduit. Planude se tient au plus près de Priscien pour le vocabulaire et la syntaxe, mais il se sent libre de modifier (sans doute pour des raisons rythmiques et / ou pragmatiques) l'ordre des constituants dans la phrase – *nulla oratio sine iis* → δίχα τούτων λόγος οὐδείς – ou des mots dans un constituant – *nulla oratio* → λόγος οὐδείς. Rien là en tout cas qui altère sensiblement le sens du message à transmettre. — Le lecteur pourra vérifier lui-même que c'est très souvent le cas dans le texte présenté. Mais ce n'est *pas toujours* le cas.

3. QUAND APOLLONIUS N'EST PAS CLAIR

Je prendrai ici deux exemples : le début du § 14 (ma section a) et le § 16 (sections j-l).

3.1. **§ 14**. Ἔστιν οὖν ἡ τάξις μίμημα τοῦ αὐτοτελοῦς λόγου, πάνυ ἀκριβῶς πρῶτον τὸ ὄνομα θεματίσασα, μεθ' ὃ τὸ ῥῆμα…, litt. « L'ordre est donc une imitation de l'énoncé autosuffisant, plaçant très pertinemment le nom en premier, et après lui le verbe… ». La question de ce que veut précisément dire Apollonius en fondant l'ordre d'énumération des parties du discours sur « *l'imitation* de l'énoncé autosuffisant » a fait couler beaucoup d'encre, et la variété des

interprétations qui ont été proposées de ce passage par les modernes donne une bonne indication sur son obscurité [5].

Visiblement peu inspiré par le μίμημα τοῦ αὐτοτελοῦς λόγου, Priscien « repense » le texte d'Apollonius et en donne une version claire et peu compromettante, que je traduirai ainsi :

> De même donc qu'un ordre (des mots) approprié confère sa perfection à un énoncé, de même c'est dans un ordre approprié que les grammairiens les plus savants nous ont transmis les parties de l'énoncé : ils ont placé le nom au premier rang et le verbe au second…

L'énigmatique μίμημα est évacué et remplacé par un parallèle un peu formel entre principe d'ordre régissant les mots qui forment un énoncé et ordre d'énumération des parties du discours tel qu'il est garanti par l'autorité des savants. La fin de la phrase est exactement aussi opaque que chez Apollonius : on ne voit pas *ici* pourquoi le nom doit précéder le verbe.

Planude, à son tour, ne paraît pas entièrement convaincu par le parallèle de Priscien : il l'ignore purement et simplement et se contente d'énoncer de manière factuelle (et plus sobre : les *doctissimi* de Priscien deviennent modestement des πρῶτοι) l'ordre nom-verbe qui a été transmis. Au terme de la chaîne « téléphonique », le propos, difficile et peu clair, du Dyscole a été éclairci par filtrage : chez Planude, seul le dogme grammatical est mentionné, et rapporté aux autorités, mais son fondement « théorique » a disparu.

3.2. **§ 16**. C'est ici qu'Apollonius fonde la préséance du nom sur le verbe. Reformulée et réduite à l'essentiel, son idée paraît être que, parce qu'un corps préexiste nécessairement aux événements dans lesquels il est engagé comme agent ou comme patient, le nom, qui désigne ce corps, doit précéder le verbe, qui désigne action ou passion. Mais son expression est un peu alambiquée et pas précisément limpide ; je traduis littéralement :

> Le nom vient nécessairement avant le verbe, puisque disposer et être disposé est propre au corps, et que c'est aux corps que s'applique l'institution des noms, qui sont à l'origine de la propriété du verbe, j'entends l'action et la passion.

Ici, contrairement à ce que nous venons d'observer, ni Priscien ni Planude ne prennent beaucoup de liberté pour accroître la lisibilité du

5. Ce n'est pas le lieu de discuter les interprétations : seule leur diversité importe ici. Pour en prendre une idée, on peut se reporter à Lallot, 1997 (II, p. 19, note 52), avec les références à Lambert, 1985 et à Blank, 1993.

texte. *Syntaxiquement*, leur traduction est étroitement calquée sur celle d'Apollonius. Seul petit écart qu'on relève chez Priscien (puis Planude), la coordination par δέ, dans τοῖς δὲ σώμασιν… fait place à une relative : *in qua est*... → καθ' ἣν … ἐστίν chez Planude. Le mouvement du texte n'en est pas sensiblement modifié. En revanche, dans le domaine du *lexique*, on décèle chez Priscien une volonté de simplification et de clarification. Là où Apollonius, pour dire ce que signifie le verbe, recourt d'abord au vocabulaire de la « disposition » (διατιθέναι / διατίθεσθαι), puis à celui de l'« action / passion » (ἐνέργεια / πάθος), Priscien (et à sa suite Planude) choisit d'unifier en termes d'« action / passion » : *agere et pati*... *actio et passio* → Planude : τὸ ἐνεργεῖν τε καὶ τὸ πάσχειν… ἡ ἐνέργεια καὶ τὸ πάθος. Autre initiative lexicale de Priscien : la substitution de la « substance », *substantia*, d'où οὐσία chez Planude, au « corps », σῶμα, comme référent du nom. Cette substitution n'est sans doute pas sans rapport avec la disparition de la « disposition » au profit du couple « action / passion » : chez Apollonius, διάθεσις est volontiers associé au couple σωματικός / ψυχικός (*Synt.* III, § 150, p. 397, 6 Uhlig ; cf. § 159, p. 405, 13 U.) et, dans la tradition ultérieure, on se sert du syntagme διάθεσις σωματική pour caractériser la diathèse verbale (actif-passif, etc.) par opposition à la modalité, définie, elle, comme διάθεσις ψυχική (*Scholies* à la *Technè*, p. 578, 19 Hilgard ; cf. *ibid.*, p. 400, 31). On n'est donc pas étonné de voir Apollonius évoquer la catégorie de la diathèse verbale en termes de disposition, διά-θεσις, active ou passive, d'un *corps*, et être ainsi conduit à caractériser contrastivement le nom comme « position », θέσις, désignation instituée, affectée, elle aussi, à des *corps*. Il se peut que, chez Apollonius, cette prégnance du corps trahisse une influence stoïcienne. Que ce soit le cas ou non, Priscien ne juge pas essentiel de suivre son modèle sur ce point. Il substitue au corps la *substance* comme siège de l'agir et du pâtir, et n'a pas d'états d'âme ensuite pour faire de la *positio nominum* la désignation de la substance [6] – ce qu'assurément Apollonius n'eût pas fait, la substance étant chez lui le *designatum* par excellence (ἰδία ἔννοια) du pronom. Au bout du compte, on peut à la fois dire que, *mediante Prisciano*, le texte de Planude est très parallèle à celui d'Apollonius et que, en raison de variations lexicales qui peuvent paraître inspirées par un simple

6. On sait que, pour Priscien (II 18, *GL* 2, 55.6), « le propre du nom est de signifier la substance et les qualités ». Sur l'ambivalence de la notion de substance chez Priscien, voir Baratin, 1999, p. 400.

désir de clarification, il manifeste une réelle prise de distance par rapport à l'énoncé apollonien.

4. DIFFÉRENCES IRRÉDUCTIBLES ENTRE GREC ET LATIN

4.1. Le latin, langue sans article

Dans l'exercice de réduction de sa phrase-exemple, Apollonius supprime successivement le nom et le verbe (c), puis, pour montrer le caractère facultatif des autres parties du discours, l'adverbe (d), le participe (e), la préposition (f), le pronom (g), l'article (h). Priscien suit, autant que faire se peut, cette démarche pas à pas. Il doit seulement adapter sa démonstration en faisant droit à la différence entre liste latine et liste grecque des huit parties du discours : en latin, il n'y a pas d'*article*, mais l'*interjection* est répertoriée comme une partie du discours (alors que les Alexandrins en faisaient un adverbe). La phrase-exemple de Priscien a donc la forme :

*[**Ø**] idem homo lapsus **heu** hodie con-cidit*

avec interjection et sans article. Dans l'exercice de réduction, l'interjection est éliminée en même temps que la préposition (e), et la section (h) d'Apollonius n'est pas traduite. Étant donné l'anisomorphisme des langues-objets, on ne pouvait mieux faire.

Retour au grec avec Planude. L'érudit byzantin sera-t-il à la hauteur de son modèle : rétablira-t-il consciencieusement ce qu'exige la langue à article (et la tradition apollonienne qui fait de l'interjection un adverbe) ? Oui et non. J'ai déjà noté plus haut que la version planudéenne de la phrase-exemple comportait bien l'article (ὁ αὐτὸς ἄνθρωπος = *idem homo*) et ne gardait pas trace du *heu* introduit par Priscien. De même dans l'exercice de réduction (f), Planude ne traduit pas *et interiectionem*. En revanche, il ne rétablit pas l'effacement de l'article (section (h) d'Apollonius). Dans un texte adressé à des lecteurs grecs, on doit considérer qu'il y a là plus qu'un raccourci [7] : une lacune. On peut naturellement en faire grief à Planude. Je préfère pour ma part noter que l'activité de traducteur induit plus facilement la suppression de ce qui n'est pas pertinent que le rétablissement de ce qui a disparu (légitimement) dans un « blanc » du traducteur précédent.

7. Je parlerais de raccourci pour l'absence de répétition systématique de ce qui reste de la phrase-exemple après chaque suppression d'une nouvelle partie du discours.

4.2. Surprise (§ 18 = j [k, l])

Au § 18, Apollonius s'évertue à démontrer qu'il existe un lien logique entre la position de ὄνομα en tête de liste et l'usage générique de ce vocable pour désigner un mot quelconque (usage effectivement attesté en grec à toutes les époques, y compris chez Apollonius : voir par exemple *Synt.* I, § 60, p. 51, 10 U. et Lallot, 1997, II, p. 22, note 64). Il propose deux justifications alternatives possibles : ou bien

(1) en raison de la préexistence (αὐτοῦ προϋφεστῶτος) qui fonde son droit à occuper la *première* place (cf. πρόκειται, § 16) dans la liste des parties du discours, ὄνομα s'est aussi imposé comme désignation de celles qui le suivent (j),

ou bien, inversement (ἐκ τῶν ἐναντίων),

(2) cet emploi générique de ὄνομα est primitif et fonde son droit à la première place (k), droit de préséance comparable à celui de la lettre *alpha* en tête de l'alphabet, droit fondé, lui, sur le fait que *alpha*, par son étymologie tirée de ἀλφεῖν « trouver, inventer », manifeste dans son signifiant un trait commun à toutes les lettres, qui ont toutes, elles aussi, été « inventées » et pourraient donc s'appeler « alpha » (l).

Notons que, dans l'une et l'autre de ces hypothèses, la position de ὄνομα en tête de liste est un élément-clé du raisonnement d'Apollonius.

Cela dit, ce raisonnement, surtout le point (2), est passablement sophistiqué et exprimé en grec de manière plutôt alambiquée. Plus grave, il met en jeu, pour *alpha*, une exploitation des signifiants (ἄλφα-ἀλφεῖν) impossible à transposer en latin.

Priscien, sagement (à mon avis), se contente de calquer ce qu'il peut des sections (j-k) telles qu'il les comprend, et néglige complètement la section (l), intraduisible. On comprend en le lisant que, pour des raisons logiques (*itaque* = οὖν, Ap.), ou bien

(1) l'usage s'est établi (*obtinuit*) d'appeler *« uerba »* (*scil.* « mots ») toutes les parties du discours,

ou bien, inversement (*ex contrario*),

(2) cette partie « en quelque sorte éminente » (*quasi egregia*) a pris possession (*possedit*) de ce qui était par excellence (*per excellentiam*) la désignation commune des autres pour en faire la sienne propre.

On aura noté au passage que, pour faire droit à l'usage latin qui fait de *uerbum*, et non de *nomen*, la désignation générique du « mot », Priscien introduit discrètement *uerba* pour traduire le grec ὀνόματα. Il est évidemment obligé de tricher un peu avec le texte d'Apollonius, où la validité générique de ὄνομα est fondée sur sa préexistence-préséance

dans la liste : son *itaque*, reflet fidèle du grec οὖν, n'a pas une fonction logique claire, et la référence de l'anaphorique *eius* de *eius nominatione* a paru si incertaine qu'un copiste, sinon Priscien lui-même, a jugé utile de le préciser : *id est uerbi* [8]. Au bout du compte en tout cas, Priscien, donnant priorité à l'exactitude linguistique sur la traduction littérale de son modèle grec, fait état, en le justifiant tant bien que mal, de l'usage latin d'employer *uerbum*, le nom latin du verbe, au sens générique de « mot ».

So far, so good. On peut féliciter Priscien d'adapter ainsi à la langue latine ce qu'Apollonius a écrit pour le grec. Mais on se doute qu'une telle adaptation va en principe obliger Planude, qui revient au grec comme langue-objet, à *redresser* à son tour ce que Priscien a infléchi – en clair, à rétablir l'ὄνομα apollonien en face du *uerbum* de Priscien. À notre surprise, Planude n'en fait rien : autant, sinon plus, que partout ailleurs, il traduit littéralement son modèle, et ce faisant nous dit qu'en grec ῥῆμα est usité avec l'acception générique de « mot ». Le lecteur familier d'Apollonius, *a fortiori* s'il est engagé dans l'examen amusé des fantaisies inhérentes au « jeu du téléphone », est ici tenté de sourire avec condescendance : Planude serait bel et bien tombé dans le piège que lui tendait le texte de Priscien et, victime de sa fidélité de traducteur, aurait proféré une grossière contre-vérité.

Je dois avouer que j'ai eu moi-même cette réaction. Habité par l'idée fixe que Planude devait, *via* Priscien et au besoin contre lui, retrouver et réécrire de l'Apollonius, j'ai pensé un temps que Planude s'était bel et bien exposé au ridicule de traduire mécaniquement, sans même se rendre compte que cela le conduisait à dire une énormité. Je suis maintenant convaincu que le ridicule était de mon côté. Il suffit en effet de jeter un coup d'œil sur les dictionnaires du grec ancien pour constater que ῥῆμα, au moins autant que ὄνομα, a fonctionné chez les meilleurs auteurs avec le sens de « mot » : du ῥήματα πλέκων « tressant des mots » de Pindare (*N.* 4.94) au τῷ ῥήματι τῷ τόδε προσχρώμενον « en employant le mot τόδε [un pronom !] » de Platon (*Timée* 49 e), en passant par le κατὰ ῥῆμα « mot pour mot » d'Andocide (2.122), la moisson est surabondante qui donne raison à Planude de n'avoir rien changé à ce que lui offrait le texte de Priscien.

« Rien changé », pourtant, n'est pas tout à fait exact. J'ai souligné que, dans sa traduction-adaptation de la section (j), Priscien avait gardé

8. Hertz considère qu'on a affaire à une glose. C'est possible, mais (1) elle était déjà présente dans le texte que lisait Planude, puisqu'il la traduit scrupuleusement τουτέστι τοῦ ῥήματος, (2) le besoin éprouvé par le glossateur, quel qu'il soit, trahit de toute façon un flottement référentiel dans le texte de Priscien.

un *itaque* dont la fonction logique était sérieusement ébranlée par la substitution de *uerbum* à *nomen.* La chose n'a pas échappé à Planude : plus scrupuleux en un sens que son modèle, au lieu de recourir à une particule de consécution logique (par exemple au même οὖν qu'Apollonius), il connecte la section (j) à ce qui précède par l'oppositif μέντοι, qui souligne l'*absence* de consécution entre préséance de l'ὄνομα et usage générique de ῥῆμα ; il ajoute – et c'est un ajout qui lui est propre – que c'est l'usage, συνήθεια, qui a imposé cette acception générique. Or l'usage, comme chacun sait, n'a pas à suivre la logique. Planude, ici, me semble-t-il, a fait mieux que Priscien. Il fallait le dire.

CONCLUSION

Le petit parcours descriptif, plutôt que démonstratif, que nous venons de faire n'autorise pas véritablement de conclusion. Tout au plus avons-nous pu constater sur le corpus choisi que le « jeu du téléphone » fonctionne plutôt bien, souvent même parfaitement, d'Apollonius à Planude. Cette qualité de la transmission et de la retransmission a sans aucun doute un fondement culturel : à défaut d'isomorphisme étroit entre le latin et le grec, il ne faut jamais oublier que ces deux langues ont durablement coexisté côte à côte dans le même creuset culturel, et que le bilinguisme latino-grec (celui des élites en particulier) a créé les conditions d'une exceptionnelle inter-traductibilité des deux langues. On ne peut expliquer autrement que le texte de Planude, issu de la traduction de Priscien, ressemble souvent aussi littéralement à celui d'Apollonius.

Cela dit, on aura garde de sous-estimer le rôle des *médiateurs.* Si Planude a si bien pu réécrire de l'Apollonius – et parfois en plus clair –, c'est *aussi* parce que Priscien avait bien fait son travail : travail de traduction scrupuleusement fidèle chaque fois que la chose était possible et opportune, travail aussi, quand Apollonius était décidément trop « dyscole », de clarification. Quant à l'adaptation à la langue latine du discours grammatical sur le grec, nous avons vu que Priscien la pratiquait avec un grand discernement et une remarquable maîtrise. Planude, à son tour traducteur fidèle et rigoureux de Priscien, mérite aussi – j'espère l'avoir montré – une admiration sans réserve.

Le *De pronomine* de Priscien et son modèle grec

Andreas U. Schmidhauser
Université de Genève

La question de la relation entre l'*Ars Prisciani* et la grammaire grecque n'est pas nouvelle. Les réponses données sont néanmoins étonnamment diverses. Le XIX^e^ siècle considérait la grammaire priscianienne comme guère plus qu'une simple compilation : Theodor Matthias, par exemple, croyait avoir démontré que, dans tous les cas où ce qui est dit pouvait appartenir autant à une grammaire du latin qu'à une grammaire du grec, Priscien n'avait fait que traduire Apollonius Dyscole ; son jugement était repris par Alfred Luscher et d'autres ; et Gustav Uhlig, le méritant éditeur de la *Syntaxe*, alla jusqu'à affirmer que « *Fidum Apollonii interpretem appellavit Bekkerus Priscianum, nec voluntas eius in dubium vocari potest, sed facultas eum interdum defecit* » [1]. Les dernières décennies ont vu naître une attitude nouvelle avec nombre de chercheurs traitant l'*Ars* comme un ouvrage en soi, quasi-indépendant de la grammaire grecque. Ainsi la regrettée Vivien Law, dans son *Histoire de la linguistique en Europe*, écrivit que Priscien s'appuyait *occasionnellement* sur des sources grecques [2] ; elle en avait tiré d'ailleurs des conséquences pour l'organisation de son aperçu, car Priscien s'y trouve honoré d'une section entière longue de cinq pages, alors que le Dyscole n'a droit qu'à un modeste encadré.

Traiter à fond cette question du rapport entre Priscien et Apollonius requerrait un examen minutieux d'un ouvrage qui, dans notre édition la plus récente, compte près de mille pages. Plutôt que de répéter les

1. Matthias, 1887, p. 609 ; Luscher, 1912, p. 2 ; Uhlig, 1910, p. LI ; cf. Bekker, 1817, p. 347 ; Buttmann, 1877, p. XXII ; Egenolff, 1878, p. 836 et 1889, p. 276 ; Froehde, 1895 ; Jeep, 1893, p. 89 ; Kromayer, 1860, p. 33 ; Thurot, 1869, p. 60 ; Wischnewski, 1909, p. 81.
2. Law, 2003, p. 88 [mes italiques].

généralités déjà connues, il m'a semblé préférable, dans les limites de cette communication, de me concentrer sur une partie seulement de l'*Ars*. Le choix évident pour une telle étude sont les livres 12 et 13, consacrés aux pronoms, car c'est là que notre documentation est la plus riche : Apollonius exposa sa théorie des pronoms dans deux traités qui nous sont conservés : dans son *Pronom* (qui fait 148 p. dans l'édition d'Immanuel Bekker) et dans le deuxième livre de sa *Syntaxe* (98 p. dans l'édition bekkérienne). Priscien utilisait l'un et l'autre de ces deux textes. Ajoutons qu'il est certain qu'Apollonius avait encore disserté du même sujet ailleurs. En effet, les quatre dernières pages du *Pronom*, communément appelées « [*Pronom*] », n'appartiennent pas au même traité que les pages précédentes. Elles n'appartiennent pas non plus à la *Syntaxe*. En même temps, tout le monde admet – et à juste titre – qu'elles sont d'Apollonius [3]. Or, comme nous allons le voir tout à l'heure, Priscien en connaissait au moins un et peut-être deux passages [4] : il est donc possible, sinon probable, que la matière apollonienne dont Priscien disposait pour la rédaction des livres 12 et 13 de son *Ars* ait compris davantage que ce que nous possédons aujourd'hui.

1. RENVOIS

Dans les deux livres qui nous intéressent, Priscien renvoie trois fois à Apollonius [5]. Privé de contexte, ce nombre est dépourvu de signification. À titre de comparaison, voici donc toutes les mentions nominales d'Apollonius dans l'*Ars* :

3. S'il fallait choisir un autre traité d'Apollonius parmi la trentaine dont nous avons connaissance, on pourrait penser à son *Isagoge* ou *Introduction*, ouvrage qui devait avoir un certain intérêt car son fils Hérodien l'avait encore jugé digne d'un commentaire (*EGen* α 1181). Il convient de ne pas oublier non plus que l'existence de plusieurs des écrits apolloniens ne nous est connue que grâce à un seul passage : c'est le cas, par exemple, pour le *Περὶ στοιχείων*, une monographie portant « sur les éléments » (*Souda* α 3422 ; cf. Schneider, 1910, p. 2). En toute probabilité, Apollonius avait encore composé d'autres traités, qui n'ont laissé nulle trace.
4. *GG* 2/1, [*Pron.*] 114.24-32 (cf. *GL* 3, 19.9-18) et [*Pron.*] 116.1-5 (cf. *GL* 2, 580.13-15).
5. *GL* 2, 578.1 ; *GL* 2, 584.20 ; *GL* 3, 18.13.

Livre	Contenu	Références
Praefatio	*Ad Iulianum epistula*	*GL* 2, 1.9 ; 2.22
I	*De uoce*, *De litera*	
II	*De syllaba*, *De dictione*, *De oratione* ; *De nomine*	*GL* 2, 54.20 ; *GL* 2, 61.18
III	(*De nomine*)	
IV	(*De nomine*)	
V	(*De nomine*)	
VI	(*De nomine*)	*GL* 2, 195.9
VII	(*De nomine*)	
VIII	*De uerbo*	*GL* 2, 439.22
IX	(*De uerbo*)	
X	(*De uerbo*)	
XI	*De participio*	*GL* 2, 548.6
XII	*De pronomine*	*GL* 2, 578.1 ; 584.20
XIII	(*De pronomine*)	*GL* 3, 18.13
XIV	*De praepositione*	*GL* 3, 24.7
XV	*De aduerbio*, *De interiectione*	
XVI	*De coniunctione*	*GL* 3, 95.13
XVII	*De constructione*	*GL* 3, 107.24 ; 108.11 ; 124.10 ; 179.26 ; 202.11 ; 206.11 ; 206.19
XVIII	(*De constructione*)	*GL* 3, 224.23 ; 231.17

En tout, on y trouve vingt et un renvois explicites à Apollonius. Les trois renvois dans les deux livres *De pronomine* ne sont par conséquent pas exceptionnels – ou en d'autres termes : en ce qui concerne les renvois nominaux, le *De pronomine* constitue un échantillon représentatif pour le reste de l'ouvrage. L'on notera au passage qu'aucun autre grammairien grec n'est mentionné avec une fréquence comparable ; Hérodien, par exemple, n'est mentionné que huit fois au total, dont cinq fois dans le *De nomine* [6].

2. SOURCES ET PARALLÈLES

Une remarque terminologique préalable. Dans la littérature moderne consacrée à Priscien, le terme de « source » est utilisé en deux

6. *GL* 2, 1.8 ; 2.21 ; 45.6 ; 61.18 ; 195.8 ; 205.7 ; 244.17 ; 276.10.

sens, qu'il est important de bien différencier : selon les uns, sont considérés comme sources d'un texte *x* le ou les textes dont on est certain que l'auteur de *x* s'est servi pour rédiger *x* ; selon d'autres, est considéré comme source de *x* tout texte dont on peut supposer que l'auteur de *x* s'est servi pour rédiger *x*.

Le second usage a ceci de problématique que la classe des sources qui en résulte est vague : car il est souvent impossible de décider s'il faut ou non inclure tel ou tel passage. Un exemple : Priscien, après avoir défini les pronoms, en distingue deux espèces, les primaires et les dérivés [7]. Ce qui inspire la note suivante à Alfred Luscher : « 577, 6-12 = Ap. ἀντων. 16, 14-18 ; συντ. 151, 4 » [8]. Or, il est vrai, la distinction entre deux espèces occupe une place importante dans l'œuvre apollonienne et le passage dans le *Pronom* auquel Luscher renvoie est en effet un texte essentiel à cet égard puisqu'il nous apprend que Tryphon fut le premier à appliquer le couple terminologique de primaire et dérivé aux pronoms. Cependant, pourquoi citer ce passage-ci à l'exclusion de tous les autres ? En outre, au temps de Priscien la distinction entre pronoms primaires et dérivés est commune : on peut même la trouver dans la *Technê*, le manuel de grammaire faussement attribué à Denys le Thrace [9]. (En quoi le passage de la *Syntaxe* mentionné par Luscher serait pertinent par rapport au texte de Priscien en question est d'ailleurs pour moi un mystère.)

Aussi vaudra-t-il mieux adopter le premier sens, plus strict, de « source ». Si l'on applique le critère susdit au *De pronomine*, on obtiendra une quarantaine de passages que Priscien reprit plus ou moins directement d'Apollonius – parfois, comme dans le premier cas, il ne s'agit que d'une seule phrase ; parfois, au contraire, comme dans le chapitre sur la personne, il s'agit de plusieurs paragraphes ; mais la plupart du temps l'étendue de sa traduction ou adaptation se situe entre ces deux extrêmes [10] :

7. *GL* 2, 577.6.
8. Luscher, 1912, p. 190 ; cf. p. 121 ; cf. Matthias, 1887, p. 603.
9. *GG* 1/1, *Technê* 68.3.
10. Dans la table qui suit, les chiffres en gras se rapportent à l'*Ars* dans l'édition de Hertz (*GL* 2 et 3), les chiffres suivant « *Pron.* » se rapportent au traité apollonien sur les pronoms dans l'édition de Schneider (*GG* 2/1, 3.4-113.16), ceux suivant « [*Pron.*] » se rapportent au fragment final dans cette même édition (*GG* 2/1, 113.17-116.13) et ceux suivant « *Synt.* » se rapportent à la *Syntaxe* (*GG* 2/2). Un astérisque préposé à la référence signale que dans le passage en question Priscien renvoie nommément à Apollonius. – On y comparera les listes proposées par Matthias (1887, p. 603) et Luscher (1912, p. 190). Dans son compte-rendu du premier travail, Peter Egenolff ne dit pas sans raison « *... ich bedauere es sagen zu müssen, daß die ganze Untersuchung noch einmal zu machen ist* » (1889, p. 277) –

Liber 12 – 577.1 *sq.* :: *Pron.* 9.11 *sq.* ; 26.9 | **577.14-22** :: *Pron.* 18.2-8 | ***577.22-578.1** :: *Pron.* 33.10 | **578.7-9** :: *Pron.* 9.12 *sq.* | **578.18-24** :: *Pron.* 9.17-10.7 | **579.1-9** :: *Pron.* 10.3 | **579.15-22** :: *Pron.* 14.8-14 | **579.22-27** :: *Pron.* 61.3-8 | **579.27-580.1** :: *Pron.* 63.5-15 | **580.4-6** :: *Pron.* 63.16-18 | **580.7 *sq.*** :: *Pron.* 64.15 | **580.9-12** :: *Pron.* 64.17-21 | **580.13-15** :: *Pron.* 62.16 (cf. [*Pron.*] 116.1-5 ; *Synt.* 3.267.6 *sq.*) | **581.14-16** :: *Pron.* 23.8-14 | **581.16-18** :: *Pron.* 14.14-17 | **581.18-21** :: fort. *Pron.* 8.24-26 (cf. *Synt.* 1.82.12-15) | **582.4-6** [11] :: *Pron.* 14.25-15.12 | **582.6-9** :: *Pron.* 17.8-12 | **582.13-20** :: *Pron.* 21.3-22.3 | ***584.11-20** :: *Pron.* 18.19-19.8 | **584.23-585.6** :: *Pron.* 19.11-26 | **585.7-12** :: *Pron.* 20.14-18 | **585.14-586.2** :: *Pron.* 24.23-25.22 | **588.16-589.8** :: *Pron.* 104.21-105.22 | **592.12-14** :: *Pron.* 49.29-50.2 | **596.5-8** :: fort. *Fig.* [12] (cf. *Pron.* 63.2-4).

Liber 13 – 2.31-3.1 :: *Pron.* 74.10 (cf. 74.24 ; 77.5) | **11.19-12.14** [13] :: fort. *Synt.* 1.62.6-73.10 uel *Art.* [14] | **12.17-14.6** :: *Pron.* 52.3-54.2 | **14.7-12** [15] :: *Pron.* 35.7-36.11 | **14.25-15.1** :: *Pron.* 44.11-14 (cf. 42.1–3) | **15.2-5** :: *Pron.* 43.29-31 | **15.9-28** :: *Pron.* 44.1-18 | **18.6-11** :: *Pron.* 67.25-68.8 | ***18.13** :: partim (e.g. *Pron.* 74.21 ; cf. 3.12) | **18.19-19.7** [16] :: *Pron.* 47.15-30 | **19.9-18** :: [*Pron.*] 114.24-32 | **19.24 *sq.*** :: *Pron.* 27.9 *sq.* | **21.11-22.3** :: *Pron.* 29.15-31.12 | **22.21-27** :: *Pron.* 32.22-33.16 | **22.27-29** [17] :: *Pron.* 34.1-4 | **22.29-31** :: *Pron.* 34.10-12.

Force est de constater que Priscien s'est servi presque exclusivement du *Pronom* pour composer le *De pronomine* [18]. Il n'y a, en particulier, pas un seul passage dans ces deux livres dont on puisse dire avec certitude qu'il s'agit d'une adaptation de la *Syntaxe*. Le contraste avec le livre 17, où Priscien traite souvent des mêmes questions, ne saurait être plus net : car là n'est utilisée que la *Syntaxe* [19]. En outre, en plusieurs cas, dans les livres 12 et 13, on a l'impression que Priscien traduisit ou paraphrasa un texte grec sans qu'il soit possible pourtant de l'identifier – très probablement s'agit-il d'un ou de plusieurs des traités apolloniens qui n'ont pas été conservés [20].

et je crains que son jugement sur la dissertation de Luscher n'eût été encore moins favorable.

11. *GL* 2, 582.6 *mei* scribo : *meus* codd. (cf. *GL* 2, 588.15 ; *GL* 3, 4.4 ; al.).
12. i.e. *Περὶ σχημάτων* (cf. Schmidhauser, 2005, p. 144).
13. *GL* 3, 12.7 *est etiam interiectio* deleo ; 12.8 *hoc est uocatiuum* deleo.
14. i.e. *Περὶ ἄρθων* (cf. Schmidhauser, 2005, p. 146).
15. *GL* 3, 14.9 μου μοι με (uel μού μοί μέ) scribo : μοῦ μοί μέ Hertz.
16. *GL* 3, 19.2 ἑαυτοῦ scribo : ἑαυτῶν R, αὐτοῦ al.
17. *GL* 3, 22.28 *ipse* scribo : *idem* codd.
18. Matthias, 1887, p. 604 ; cf. Luscher, 1912, p. 21.
19. Buttmann, 1877, p. XXIV ; Matthias, 1887, p. 605 ; cf. Luscher, 1912, p. 193.
20. Par exemple, *GL* 2, 587.17-25 et *GL* 3, 9.20-25.

Chacun des couples de passages mentionnés ci-dessus mériterait une analyse approfondie. Je voudrais ici n'en examiner qu'un plus en détail :

Euenit enim, ut a nominatiuis actus proficiscentes ad obliquos siue in transitione personarum intellegantur siue in una eademque persona. In transitione, ut *Aristophanes Aristarchum docuit, ego te honoraui*, *tu mihi dixisti* ; et per sola quoque uerba nominatiuus intellegitur et transit rursus ad obliquos : *dedi tibi, honoraui te*. in una quoque eademque persona hoc idem fit, ut *Phemius se docuit* : docendi enim transitio non ad alteram fit personam, sed ad ipsum Phemium reciprocatur ; *Aiax se interfecit* : rursum enim interfecit ad ipsum Aiacem reciprocatur.

huiuscemodi igitur structuris primitiuorum pronominum cum uerbis accidit, una eademque uoce et transitiuam demonstrare personam et reciprocam. unde Homerus quoque, antiquitatis auctor, in simplicibus semper pronominibus et intransitiuas ponit, ut dictum est, personas et transitiuas, ut ἐμὲ λύσομαι pro ἐμαυτόν : unus enim et idem loquitur ; ἐμέ autem ἔγνω, transitiue : alter enim cognouit et alter est cognitus. postea iuniores addiderunt composita pronomina, quae intransitiuas significarent personas, simplicibus uero usi sunt transitiuis. itaque αὐτοπαθεῖς compositas, id est ipsas agentes easdemque patientes, dixerunt ; illas uero, hoc est simplices, ἀλλοπαθεῖς, hoc est in alias passionem facientes nominauerunt (*GL* 3, 15.9-28).

Συμβέβηκεν τοίνυν τὰς ἀπὸ τῶν εὐθειῶν δράσεις μετιούσας ἐπὶ τὰς πλαγίους ἐν μεταβάσει προσώπων νοεῖσθαι ἢ κατὰ τοῦ αὐτοῦ προσώπου τὴν μεταβάσιν ποιεῖσθαι. τοῦ μὲν προτέρου Ἀριστοφάνης Ἀρίσταρχον ἐδίδαξεν, ἐγὼ σὲ ἐτίμησα, σὺ ἐμοὶ διελέξω· ἢ καὶ διὰ μόνων τῶν ῥημάτων ἡ εὐθεῖα νοουμένη μέτεισι πάλιν ἐπὶ τὰς πλαγίους· ἔδωκά σοι, ἐτίμησά σε. τοῦ δὲ δευτέρου Φήμιος ἑαυτὸν ἐδίδαξεν· ἡ γὰρ τοῦ διδάσκειν μετάβασις οὐκ ἐφ' ἕτερον πρόσωπον συντείνει ἢ ἐπὶ τὸν Φήμιον. Αἴας ἑαυτὸν ἐχειρώσατο· πάλιν γὰρ τὸ ἐχειρώσατο ἐπὶ τὸ Αἴας διαβιβάζεται.

ταῖς μὲν οὖν τοιαύταις συντάξεσιν παρακολουθεῖ διὰ μιᾶς καὶ τῆς αὐτῆς φωνῆς τὸ διαβατικὸν πρόσωπον δηλοῦν καὶ τὸ αὐτοπαθές. τὰ γοῦν Ὁμηρικά, ἀρχαικώτερα ὄντα, αἰεὶ ἐν ἁπλαῖς ταῖς ἀντωνυμίαις καὶ τὰ ἀμετάβατα τῶν προσώπων ἔχει καὶ τὰ μεταβατικά· ἐμὲ γὰρ λύσομαι, εἷς γὰρ καὶ ὁ αὐτός· ἐμὲ δ' ἔγνω, μεταβατικῶς, ὅ τε γνωσθεὶς καὶ ὁ γνούς, ὕστερον δὲ τὰς συνθέτους προσφιλοτεχνηθείσας συμβέβηκεν ἀπενέγκασθαι τὴν τῶν ἀμεταβάτων προσώπων σημασίαν, τὰς δὲ ἀσυνθέτους ἐν μεταβάσει· διὸ καὶ αὐτοπαθεῖς τὰς συνθέτους τινὲς ἐκάλεσαν, ἀλλοπαθεῖς δὲ τὰς ἁπλᾶς [21] (*GG* 2/1, *Pron.* 44.1-18).

44.2 ἢ ante ἐν add. Bekker | **12** ταῖς del. Bekker | **13** post εἷς del. γὰρ Bekker | **14** ὅ τε] ἕτερος ὁ Skrzeczka | **17** post μετάβασει add. παραληφθῆναι Maas.

21. « Il arrive que les actions transitant des nominatifs vers les cas obliques sont pensées en une transition de personnes ou font la transition dans la même personne. Des exemples du premier cas sont ’Αριστοφάνης ’Αρίσταρχον ἐδίδαξεν [Aristophane a instruit Aristarque], ἐγὼ σὲ ἐτίμησα [Je t'ai honoré], σὺ

Le texte d'Apollonius est extrait d'une discussion consacrée aux pronoms primaires de la troisième personne, à savoir ἵ, οὗ, οἷ et ἕ[22]. Inusités depuis le IV^e^ siècle av. J.-C., ces pronoms présentaient un problème d'interprétation : Aristarque et ses disciples croyaient qu'accentués, ils devaient toujours s'interpréter comme des réfléchis. Apollonius montre d'abord – avec un grand nombre d'exemples à l'appui – que l'hypothèse aristarchéenne est fausse ; il propose ensuite sa propre thèse selon laquelle les pronoms en question tels qu'utilisés par Homère ne peuvent en effet être enclitiques s'ils sont réfléchis, mais lorsqu'ils sont accentués peuvent aussi être non réfléchis.

Afin de pouvoir décider si l'on peut ou non donner un sens réfléchi à un pronom, on a besoin d'un critère. C'est ce critère que le premier paragraphe du passage traduit par Priscien essaie de fournir. Apollonius nous propose d'imaginer une situation générale où une personne *p* agit sur une personne *q*. La personne *p*, c'est-à-dire l'actant, est aussi référée comme nominatif, la personne *q*, à savoir le patient, comme cas oblique. Si le nominatif et l'oblique sont identiques, la personne sera dite réfléchie ; sinon, elle sera dite transitive. Or, pour signifier des personnes transitives, on utilise des pronoms simples tels que ἐμέ [moi], pour signifier des personnes réfléchies, des pronoms composés tels que ἐμαυτόν [moi-même].

Cette analyse limpide du grec de son temps permet à Apollonius de déceler une ambiguïté dans l'usage homérique des pronoms. En effet, Homère, nous dit-il dans le deuxième paragraphe du passage cité, ne connaissait pas encore les pronoms composés, mais utilisait à leur

ἐμοὶ διελέξω [Tu as discuté avec moi] – ou même, lorsque le nominatif pensé par les seuls verbes transite de nouveau vers les obliques : ἔδωκά σοι [Je t'ai donné], ἐτίμησά σε [Je t'ai honoré]. Des exemples du second cas sont Φήμιος ἑαυτὸν ἐδίδαξεν [Phémius s'est instruit lui-même] – car la transition de διδάσκειν [instruire] ne tend vers personne d'autre que Phémius – et Αἴας ἑαυτὸν ἐχειρώσατο [Ajax s'est tué lui-même] – car, de nouveau, ἐχειρώσατο est conduit vers Αἴας.

À de telles constructions, il est donné de signifier par une seule et même forme et la personne transitive et la personne auto-affectée. Ainsi les poèmes homériques, en raison de leur âge, expriment toujours et les personnes intransitives et les personnes transitives au moyen de pronoms simples : ἐμὲ γὰρ λύσομαι [Je me rachèterai], car il s'agit d'une seule et même personne ; ἐμὲ δ' ἔγνω [Il m'a reconnu], où le pronom est utilisé de façon transitive – l'un est reconnu et l'autre reconnaît. Plus tard, les pronoms composés ayant été inventés, il arrive que ceux-ci obtiennent la signification des personnes intransitives, tandis que les pronoms incomposés sont utilisés en une transition. C'est pourquoi certains appelaient les pronoms composés aussi αὐτοπαθεῖς [auto-affectés], et les pronoms simples ἀλλοπαθεῖς [allo-affectés]. »

22. *GG* 2/1, *Pron.* 42.11-47.8.

place des pronoms simples et accentués : la langue épique admettait ainsi – outre l'usage transitif – un usage réfléchi de ces pronoms. Fort de ce constat, Apollonius formera l'hypothèse que la même ambiguïté se retrouve dans le pronom inusité de la troisième personne – hypothèse qu'un examen attentif de la littérature lui permettra de vérifier. (Nous avons là, soit dit en passant, ce qui semble être le premier exemple connu, en Occident, de linguistique historique.)

Que Priscien ait eu devant lui le texte du *Pronom* ne fait pas de doute. Car il est, d'un côté, impensable d'attribuer les correspondances souvent exactes à une pensée similaire ; et il est, de l'autre côté, tout aussi invraisemblable que Priscien ait eu sous ses yeux un autre texte que le *Pronom* – Apollonius ne se copie jamais : s'il reprend une question dans un autre ouvrage, il se reformule et il n'est pas rare même de le voir arriver à une conclusion différente [23].

Priscien se montre extraordinairement fidèle à la pensée apollonienne. Les changements introduits semblent tous triviaux et ne viser qu'à clarifier le propos d'Apollonius : Priscien rendra ainsi τοῦ μὲν προτέρου par *in transitione* ; il introduira *reciprocatur* pour préparer son lecteur à *personam reciprocam* ; etc. C'est précisément pour cette raison que sa valeur pour la reconstitution de la lettre du texte apollonien est limitée : dans la première phrase, par exemple, Priscien utilise un *siue ... siue*, ce dont certains – Immanuel Bekker, par exemple, ou Richard Schneider – croient devoir inférer que son modèle aurait été ἤ … ἤ ; or, rien ne nous prouve que Priscien n'ait pas voulu rendre explicite ce qu'il croit qu'Apollonius avait l'intention de dire. Parfois son souci de préserver la pensée du Dyscole peut paraître excessif : le deuxième paragraphe de l'extrait cité est inintelligible pour un lecteur ignorant de la grammaire grecque, car en latin les *composita pronomina* – αἱ σύνθετοι ἀντωνυμίαι – ne sont pas composés. Il lui arrive aussi de traduire des mots qui auraient dû rester en grec : le connecteur dans ἐμὲ δ' ἔγνω, par exemple, fait partie de la citation de l'*Odyssée*. Si Priscien s'écarte de son modèle apollonien dans ce qu'il veut exprimer, c'est en général soit pour adapter son récit aux faits latins soit par erreur.

Quelque quatre siècles après Priscien, un grammairien grec du nom d'Héliodore se servait du *Pronom* pour commenter le chapitre sur les pronoms de la *Technê*. Voici le début de ses notes sur la figure [24] :

23. Voir, par exemple, *GG* 2/1, *Pron.* 3.12 ~ *GG* 2/2, *Synt.* 2.137.9.
24. Cf. *GG* 1/1, *Technê* 68.1.

> Κατὰ τὸ ἀρχαῖον οὐκ ἦν σύνθετος ἀντωνυμία· καὶ μαρτυροῦσι τούτωι τῶι λόγωι τὰ Ὁμηρικά, ἅτε δὴ ἀρχαικώτερα ὄντα καὶ ἐν ἁπλαῖς ταῖς ἀντωνυμίαις πεφρασμένα· οὔποτε γὰρ σύνθετος ἀντωνυμία παρὰ τῶι ποιητῆι εὑρίσκεται, ἀλλ᾽ ὕστερον ἐπενοήθη δι᾽ εὔλογον αἰτίαν. ποίαν δὴ; τοιαύτην, ἵνα διὰ μὲν τῆς ἁπλῆς τὸ μεταβατικὸν πρόσωπον δηλῶται, διὰ δὲ τῆς συνθέτου τὸ ἀμετάβατον, ἅ ἐστι τὸ ἀλλοπαθὲς καὶ αὐτοπαθές… (*GG* 1/3, Σ *Technê* 88.21-27)
>
> « À date ancienne, il n'y avait pas de pronom composé : en témoignent les poèmes homériques, qui sont anciens et ne montrent que des pronoms simples : car le pronom composé ne se trouve jamais chez le Poète, mais a été inventé plus tard, pour une bonne raison. Et quelle est cette raison ? C'est la suivante : pour que la personne transitive soit signifiée à travers le pronom simple, et la personne intransitive à travers le pronom composé, ces personnes étant, l'une, allo-affectée, et l'autre, auto-affectée… »

Il ne s'agit pas ici d'une citation, mais plutôt d'une paraphrase libre. Néanmoins, à l'instar de Priscien, Héliodore, en principe, ne souhaite nullement s'écarter de la théorie d'Apollonius (auquel il renverra d'ailleurs un peu plus bas) [25].

Dans le cas du *Pronom*, qui est bien conservé, ces deux textes parallèles n'ont qu'un impact limité sur notre interprétation de leur source commune. Dans le cas des écrits apolloniens perdus, en revanche, ils en sont parmi nos meilleurs témoins. Car si l'on trouve un certain développement à la fois chez Héliodore et chez Priscien, il remonte très probablement à Apollonius lui-même. Nous savons par exemple que Priscien se servait du traité sur les verbes d'Apollonius pour composer les livres 8 à 10 de son *Ars* [26]. Or, Héliodore lui aussi semble avoir eu le *Verbe* sous ses yeux lorsqu'il commentait le chapitre correspondant de la *Technê* : il affirme même citer la définition apollonienne du verbe [27]. Ces deux textes (et quelques autres) [28] nous permettent ainsi de reconstituer, du moins dans les grandes lignes, le traité apollonien sur les verbes – ce qui, en retour, devrait nous permettre de mieux apprécier le *De uerbo*.

25. *GG* 1/3, Σ *Technê* 89.25.
26. Voir *GL* 2, 439.22 : *idque ita esse confirmat Apollonius, summus artis auctor grammaticae, docens in I de uerbo…*
27. *GG* 1/3, Σ *Technê* 71.19.
28. Les plus importants sont le *De uerborum Graeci et Latini differentiis uel societatibus* de Macrobe (frg. éd. De Paolis, 1990), le commentaire de Zénobe au *Verbe* d'Apollonius (frg. éd. Schoemann, 1881 : env. VIII[e] siècle) et le commentaire de Chœroboscos aux *Canons verbaux* de Théodose (*GG* 4/2, 1.1-371.15 : IX[e] siècle) – cf. De Paolis, 1990, p. IX ; Schneider, 1910, p. 69 ; Schoemann, 1871 ; Uhlig, 1864, p. 37.

Je n'ai pas choisi l'extrait du *De pronomine* cité plus haut pour ses qualités intrinsèques seulement, mais aussi parce que d'aucuns ont cru pouvoir y reconnaître une contribution originale de Priscien. En effet, Vivien Law, dans son *Histoire de la linguistique*, auquel j'ai déjà fait référence, a argué de ce passage pour conclure que la notion priscianienne de transitivité était davantage formalisée que celle d'Apollonius [29]. Il est souhaitable que les futurs éditeurs et traducteurs de l'*Ars Prisciani* mettent tout en œuvre pour que ce genre d'erreur – si facile à éviter si les outils sont adéquats – ne puisse se reproduire : cela veut dire, en particulier, de pourvoir leur texte d'un apparat critique avec un registre de *fontes* et de *loca parallela*.

3. DISPOSITION

Le plus simple, pour Priscien, eût été de suivre l'architecture de son modèle grec, comme il le fit, par exemple, pour les deux derniers livres de l'*Ars*, modelés sur la *Syntaxe*, ou encore dans son adaptation des *Exercices préparatoires* du Pseudo-Hermogène. Or, un coup d'œil à la table de sources ci-dessus montre que dans le cas des livres 12 et 13 de l'*Ars*, Priscien a réagencé les passages qu'il avait décidé de traduire.

Comparons ces deux dispositions. Le *De pronomine* s'ouvre avec la définition de la partie du discours en question, adaptée du *Pronom* d'Apollonius [30]. La deuxième phrase donne la liste standard – en grammaire grecque – des six accidents pronominaux : espèce, personne, genre, nombre, figure et cas [31]. Le reste du *De pronomine* est consacré

29. Law, 2003, p. 90 ; cf. Luhtala, 1990, p. 37.
30. *GL* 2, 577.1, d'après *GG* 2/1, *Pron.* 9.11 : il est à noter que (i) chez Priscien toutes les parties du discours sont définies comme une sorte de *pars orationis* (nom : *GL* 2, 56.29 ; verbe : 369.2 ; participe : 552.18 ; pronom : 577.2 ; préposition : *GL* 3, 24.13 ; adverbe : 60.2 ; connecteur : 93.1 – l'interjection n'y est pas définie), alors que chez Apollonius le nom, le verbe, l'article, la préposition et le connecteur sont définis comme une sorte de μέρος λόγου (*GG* 1/3, Héliodore (?) ap. Σ *Technê* 524.9 ; Héliodore ap. Σ *Technê* 71.23 ; 74.9 ; 91.20 ; 102.15), mais le participe, le pronom et l'adverbe sont dits être une sorte de λέξις (*GG* 1/3, Héliodore ap. Σ *Technê* 415.27 ; *GG* 2/1, *Pron.* 9.11 ; *Adv.* 119.5) – sans que le sens n'en change bien sûr, car un μέρος λόγου apollonien tout comme une *pars orationis* priscianienne est toujours un mot ; (ii) en précisant qu'il s'agit d'un nom propre, Priscien ne fait que suivre l'explication qu'a donnée Apollonius de la condition syntaxique de sa définition du pronom (*GG* 2/1, *Pron.* 26.9) ; (iii) Priscien ne traduit pas ici le troisième critère morphologique de la définition apollonienne mais en parle un peu plus tard (*GL* 2, 578.7-17).
31. Par exemple, *GG* 1/1, *Technê* 64.1 : παρέπεται δὲ τῆι ἀντωνυμίαι ἕξ· πρόσωπα, γένη, ἀριθμοί, πτώσεις, σχήματα, εἴδη. Voir aussi *Part.* 96.16 P. – Parler

à une discussion détaillée de ces accidents. L'accident de l'espèce, qui est traité en premier, n'a pas d'équivalent en grammaire latine ; aussi Priscien s'inspire-t-il ici de très près d'Apollonius. (Cette section aurait pu porter le titre *De speciebus* [32].) Le *De personis* [33] est le chapitre où, dans les deux livres examinés, Priscien se montre le plus fidèle à la lettre apollonienne – presque chaque phrase y est traduite du grec. Viennent ensuite le *De generibus* [34], assez apollonien, le *De figuris* [35], pas du tout apollonien – j'en dirai plus dans un instant – et le court *De numeris* [36], pour lequel je n'ai pu trouver de source grecque directe. Le dernier chapitre, *De casibus* [37], est le plus long de tous, car il comprend un livre entier [38] ; Priscien y donne notamment un inventaire de toutes les formes pronominales, réparties d'après les quatre « modes de déclinaison ».

Apollonius, quant à lui, commence le *Pronom* par un survol historique des différentes appellations que l'on avait données à cette

d'innovation par rapport aux grammaires latines antérieures, comme certains le font, n'est pas, à proprement parler, erroné, mais c'est méconnaître que tout ce que Priscien entendait faire, c'était traduire en latin une distinction ordinaire de la grammaire grecque de son temps.

32. Cf. *GL* 2, 427.10 (*De speciebus uerborum*) ; pour un autre chapitre de longueur comparable, voir le *De numeris* dans le livre consacré au participe (*GL* 2, 568.12-14 ; cf. *GL* 2, 291.17-19 ; 294.14 *sq.* ; 311.7-10 ; 363.89 *sq.* ; al.). Je me hâte d'ajouter que l'authenticité des titres – quoique généralement admise – reste à prouver. Nous savons, il est vrai, que Priscien dota son ouvrage de *tituli* : il nous le dit lui-même (voir n. 46). Mais il est également incontestable que la diversité des titres rencontrés dans les manuscrits est telle que l'hypothèse d'une origine commune pour tous semble exclue (voir, par exemple, *GL* 2, 195.11-19 ; 373.9 ; *GL* 3, 2.25). Seule une nouvelle édition permettra de donner une réponse définitive. À cet égard, l'*Ars* ne constitue d'ailleurs pas un cas isolé : le titre « *De figuris numerorum quos antiquissimi habent codices* » est clairement inadéquat pour le traité portant ce nom puisqu'il n'en décrit que la première partie ; et les sous-titres que l'on trouve dans nombre de manuscrits de la *Périégèse* ne semblent pas être de la main de Priscien non plus (cf. Van De Woestijne, 1953, p. 14). À noter enfin que le *Paris. gr.* 2548 (saec. X) – notre unique témoin pour les traités apolloniens sur les pronoms, les adverbes et les connecteurs – comporte lui aussi un grand nombre de sous-titres inauthentiques.
33. *GL* 2, 584.10.
34. *GL* 2, 586.3.
35. *GL* 2, 589.9.
36. *GL* 2, 596.17.
37. *GL* 3, 1.1.
38. C'est du moins ce que pense Martin Hertz. Le *Leidens.* 67 (saec. IX), en revanche, fait commencer, non sans raison, un nouveau chapitre, intitulé *De eo quod non sit o pronominis uocatiuus sed uocantis aduerbium*, à 11.19. Hertz assigne ce titre à une seconde main. Ailleurs, pourtant, il attribue le même genre de titre souvent à la première main (e.g. *GL* 2, 378.10-21). On soupçonne que d'un point de vue paléographique ces deux mains ne se laissent pas distinguer.

partie du discours. Il propose ensuite sa définition du pronom [39], explicite et justifie longuement les trois conditions sémantique, morphologique et syntaxique dont elle se compose [40], examine quelques cas douteux tels que τις [quelqu'un] [41] et discute enfin la différence entre pronoms accentués et pronoms enclitiques [42]. La seconde moitié du traité consiste en un catalogue de toutes les formes pronominales que l'on peut rencontrer dans les différents dialectes grecs [43].

De là il appert que l'organisation priscianienne d'après les six accidents pronominaux est sans équivalent chez Apollonius : ainsi la discussion de la notion de personne dont Priscien s'inspire pour son *De personis* ne constitue pas un chapitre à part chez Apollonius mais fait partie intégrante de son commentaire sur la condition morphologique de la définition du pronom [44]. Cependant, Priscien n'a pas inventé une nouvelle structure ; il adopte l'ordre standard à son époque, tel qu'on le trouvait par exemple dans la *Technê* ou dans l'*Ars maior* de Donat [45]. À la place de la question « Pourquoi Priscien n'a-t-il pas suivi le plan du *Pronom* ? », il faudrait ainsi plutôt demander « Pourquoi n'a-t-il pas abandonné l'ordre traditionnel ? ». Et une réponse à *cette* question pourrait bien être « Par souci pédagogique ». Car pour l'apprenti grammairien à qui Priscien semble s'adresser, cette disposition a maints avantages : on notera, en particulier, qu'elle pourra être – et sera – réutilisée pour chaque partie du discours, facilitant ainsi non seulement la lecture linéaire de la grammaire, mais encore son utilisation comme ouvrage de référence [46].

4. DOCTRINE

N'en inférons pas néanmoins que Priscien n'ait fait que reprendre l'architecture traditionnelle d'une *ars*, en la remplissant, pour ainsi dire, de matériaux apolloniens. Cela a peut-être été, il est vrai, son idée

39. *GG* 2/1, *Pron.* 9.11.
40. *GG* 2/1, *Pron.* 9.15.
41. *GG* 2/1, *Pron.* 26.23.
42. *GG* 2/1, *Pron.* 35.6.
43. *GG* 2/1, *Pron.* 49.8.
44. *GG* 2/1, *Pron.* 18.19.
45. Donat, *Mai.* 629.1 H ; *GG* 1/1, *Technê* 64.1 ; cf. Matthias, 1887, p. 610.
46. Ce même souci du lecteur se montre dans son utilisation de titres – *GL* 2, 3.3 : *titulos etiam uniuersi operis per singulos supposui libros, quo facilius quicquid ex his quaeratur discretis possit locis inueniri.*

originelle [47]. Cependant les différences du latin par rapport au grec le forçaient à y adapter son propos, si bien qu'il n'est pas exagéré de parler d'une théorie priscianienne du langage, en opposition, par exemple, à celle d'Apollonius (avec laquelle elle est, bien entendu, en constant dialogue). En voici une illustration.

Le pronom tant en latin qu'en grec connaît les accidents de personne, de nombre, de genre et de cas – mais qu'en est-il de la figure ? Chez Apollonius, les pronoms composés constituent une sous-classe sémantique : ce sont les pronoms qu'il appelle ailleurs aussi réfléchis [ἀνταναϰλώμεναι] [48]. L'appellation de « composé » [σύνθετος] est née d'une observation de leur morphologie, car dans la koiné les réfléchis ont en effet une forme composée : ἐμαυτοῦ [moi-même], par exemple, est dit se composer de ἐμοῦ [moi] et αὐτοῦ [même]. Or, le latin, dans le cas des réfléchis, ne connaît rien de comparable : *sui* (*sibi*, *se*) n'est de toute évidence pas composé. Priscien devait être embarrassé par cette particularité linguistique du latin. S'il souhaitait garder l'accident de la figure, il n'avait pas vraiment d'autre choix que de reprendre la distinction traditionnelle de la grammaire latine – par exemple : *iste* et *hic* sont simples ; *istic* en est le composé [49]. Ainsi la figure, chez Priscien, devient – reste – une catégorie purement formelle.

Le concept apollonien de réflexivité est éminemment utile à quiconque souhaite apprendre le latin. Pour ne pas devoir y renoncer, Priscien décida d'en inclure une discussion dans ou plutôt après le chapitre *De casibus* [50]. Son exposé est curieux, pourtant : *sui* (*sibi*, *se*), dit-il, ferait série avec *mei* (*mihi*, *me*) et *tui* (*tibi*, *te*) : en particulier, tout comme ces deux derniers pronoms, *sui* (*sibi*, *se*) signifierait tantôt une personne intransitive, comme il l'appelle, suivant Apollonius, tantôt une personne transitive. Dans *tui misereris*, par exemple, *tui* signifie une personne intransitive, alors que dans *tui misereor*, *tui* signifie une personne transitive. L'idée, que nous avons déjà rencontrée plus haut, est que l'action – en l'occurrence la compassion – transite d'une personne à une autre, ou, au contraire, est reflétée en

47. Cf. *GL* 2, 2.2 : *… conatus sum… supra nominatorum praecepta uirorum* [i.e. *Herodiani et Apollonii*], *quae congrua sunt uisa, in Latinum transferre sermonem…* ; 584.20 : *melius igitur Apollonius, quem nos quantum potuimus sequi destinauimus, …* ; *GL* 3, 24.7 : *… et maxime Apollonius, cuius auctoritatem in omnibus sequendam putaui, …* ; 107.2 : *quoniam in ante expositis libris de partibus orationis in plerisque Apollonii auctoritatem sumus secuti, …*
48. *GG* 2/1, *Pron.* 67.27 ; [*Pron.*] 114.9 ; *GG* 2/2, *Synt.* 2.237.4.
49. Cf., e.g., Donat, *Mai.* 630.10 H.
50. *GL* 3, 14.18-19.18.

retour sur la personne originelle. Par conséquent, selon Priscien, dans *sui miseretur*, *sui* signifie bien une personne intransitive : *sui* serait donc un pronom réfléchi [*reciprocum*] ; dans *sui misereor*, en revanche, *sui* signifierait une personne transitive – « J'ai pitié de lui » :

> sui quoque tam ἑαυτοῦ quam οὗ significat, quod semper est relatiuum (*GL* 3, 15.1) [51].
>
> « *sui* signifie et ἑαυτοῦ [lui-même] et οὗ [lui], qui est toujours anaphorique ».

Cependant il n'en faudrait pas conclure que Priscien avait observé un usage particulier de ce qui est, pour nous, un pronom exclusivement réfléchi. Priscien fit sa remarque parce qu'il lui semblait que *sui* (*sibi*, *se*) devait présenter la même ambiguïté que le pronom οὗ (οἷ, ἕ) [52]. Celui-ci, comme indiqué plus haut, était en effet utilisé dans la langue épique tantôt au sens d'un pronom simple, tantôt au sens d'un pronom composé. L'affirmation de Priscien est donc née d'une volonté de retrouver, voire de recréer en latin les mêmes faits qu'Apollonius avait découverts en grec [53].

Ce ne sont là que deux spécimens du genre de modification que Priscien fut amené à faire dans son transfert du système apollonien au monde latin. Des observations similaires pourraient être faites à propos d'autres notions – par exemple, pour n'en rester qu'au *De pronomine*, celles de *accentus* ou de *relatio*. Priscien se révèle ainsi n'être ni le simple compilateur qu'Alfred Luscher peignait, ni le grammarien original que Vivien Law rêvait, mais un penseur créatif à sa façon, avec ses questions, ses problèmes à résoudre.

51. Cf. *GL* 3, 5.12 ; 18.6 ; 18.19 ; al.
52. *GL* 3, 2.28 ; 4.24 ; 16.13 ; al.
53. Aussi est-il inexact de dire « *Für alle in eine lateinische Grammatik sogut wie in eine griechische gehörigen Dinge ist Apollonius Priscians einzige Quelle…* » (Matthias, 1887, p. 609 ; cf. Luscher, 1912, p. 2).

Le citazioni di Varrone in Prisciano

Valeria Lomanto
Università di Torino

Sebbene l'assenza di rapporti non soltanto privilegiati ma probabilmente diretti tra Varrone, il filologo più rappresentativo dell'età ciceroniana, e Prisciano, il grammatico più eminente dell'età tardoantica, costituisca un'acquisizione comunemente condivisa, forse non risulta inutile una ricognizione degli echi che del primo affiorano nel secondo. Un dato significativo consiste nel modo della presenza di Varrone nelle *Institutiones grammaticae*, dove compare come *auctor* accanto ad altri *ueteres* per illustrare usi desueti o singolari della lingua molto più spesso che come teorico, come studioso dei fenomeni linguistici, attento a selezionare tra le molteplici possibilità espressive sperimentate dagli arcaici le più adatte sia a conferire al latino la disciplina indispensabile a una lingua di cultura sia a rendere il latino veicolo di comunicazione adeguato alle esigenze di uno stato complesso. La fisionomia di letterato piuttosto che di grammatico assunta da Varrone nelle fonti di Prisciano giustifica la sproporzione tra gli scarsi rinvii al *De lingua Latina* o ad altri trattati teorici e i rimandi relativamente numerosi ad altre opere di maggiore impegno letterario, tra cui sono privilegiate le *Menippee*, ricchissimo repertorio di parole insolite registrate con scrupolo dai lessicografi.

Per non rendere l'esposizione troppo lunga e ripetitiva, ci si limiterà ad alcuni esempi di citazioni dirette, prendendo in esame prima quelle in cui Varrone è addotto quale testimone di forme inconsuete (§ 1), poi quelle in cui è citato quale garante di tesi linguistiche (§ 2). Di entrambe le classi si premette il repertorio completo, ordinato nella misura del possibile in base alle categorie grammaticali antiche.

1. VARRONE QUALE LETTERATO

	Varrone	Prisciano
1. de nomine		
1.1. forme integre	*Men*. 437 A = C *aeuiternus*	*GL* 2, 81.5-9
1.2. genere	*rust*. 2, 2, 16 e 2, 11, 7 *adeps* f.	*GL* 2, 168.13-17 ; 321.18-20
	ling. 7, 28 *senex* m. e f. = Pompilius (?) p. 108 B	*GL* 2, 89.21-90.4
	Men. 344 A = C *straba* f. di *strabo*	*GL* 2, 209.11-13
1.3. genere e schema flessivo	*rust*. 1, 52, 2 ; 1, 57, 2 ; 3, 9, 8 *acus aceris* n.	*GL* 2, 162.17-163.1
	act. scen. fr. 85 F *cepe* n. / *cepa* f.	*GL* 2, 203.13-204.7
	uita pop. Rom. fr. 58c R = 324 S app. *sinus* m. / *sinum* n.	*GL* 2, 262.23-263.7
1.4. caso	*ant. hum*. 12 fr. 2 M e *log*. fr. 53 B ablativo *mare*	*GL* 2, 331.12-332.5
1.5. eteroclisia	*ephem*. fr. 230 F *fastus*	*GL* 2, 256.9-22
1.6. diminutivi	*Men*. 31 A = C *caruncula*	*GL* 2, 209.2-4
	Men. 19 A = C *puellus*	*GL* 2, 231.13-232.7
1.7. superlativi	*Men*. 402 A = C *dextimus*	*GL* 2, 98.8-15
2. de uerbo		
2.1. diatesi	*Men*. 82 A = C *facitur*	*GL* 2, 376.21-377.4
	fr. 80 S *adminiculatus* = βοηθηθείς	*GL* 2, 380.3
	fr. 81 S *uti* + accusativo e *abuti* passivo	*GL* 2, 381.11-12
	fr. 82 S *conspicatur* = θεωρεῖται	*GL* 2, 384.1-3
	fr. 83 S *consecutus* = *impetratus*	*GL* 2, 384.6-8
	fr. 84 S *hortari* passivo	*GL* 2, 387.2
2.2. *infectum*	*Men*. 35 A = 34 C *genere* = *gignere*	*GL* 2, 528.25-529.2
2.3. *perfectum*	*ant. hum*. 3 fr. 5 M *adolui*	*GL* 2, 489.2-3
	poet. fr. 60 F *adplicaui*	*GL* 2, 468.27-469.10
	ling. fr. 23 F = 30 G et S *hauri(u)i*	*GL* 2, 540.3-4
	rust. (?) 3, 7, 7 *oblini*	*GL* 2, 529.18-530.1
	ling. (?) fr. 262 F = 36 G et S *sapi(u)i*	*GL* 2, 499.17-500.11
	Men. 246 A = C *detotondi*	*GL* 2, 481.29-482.7
	ant. hum. 1 fr. 2-3 M *pupugi*	*GL* 2, 524.2-10
2.4. forme nominali	*Men*. 584 A = C *(per)mulsus*	*GL* 2, 487.4-8
	rust. 1, 25, 1 e *ant. diu*. fr. 54 C *ostentum*	*GL* 2, 520.16-521.3
	log. fr. 67 B *parsum* < *parsi*	*GL* 2, 511.22-512.3
2.5. difettivi	*ling*. (?) fr. 263 F = 37 G et S perfetto di *furere*	*GL* 2, 418.27-419.1
	De mensuris : prima persona di *infit*	*GL* 2, 420.14-16
	fr. non identificato : *furo* e *infio*	*GL* 2, 450.15-20
3. de aduerbio	*Men*. 342 e 346 A = C *mutuiter* e *probiter*	*GL* 3, 71.2

Spesso termini usati da Varrone sono citati per l'anomalia del genere. Al fine di collegarlo a caratteristiche formali Prisciano enuncia la norma che sono maschili i polisillabi con due consonanti d'uscita se si tratta di nomi propri o di nomi comuni con tema in labiale e nominativo sigmatico ; secondo una prospettiva più circoscritta e in parte modificata, in un passo successivo dichiara maschili o di *genus omne* i nomi in *-eps*. Ma in contrasto con entrambe le formulazioni si colloca il femminile *adeps* o *adipes* di *rust*. 2, 2, 16 e 2, 11, 7 :

> quae uero [*sc*. nomina in duas desinentia consonantes] supra syllabam sunt, si sint propria uel in ps desinentia, masculina sunt : Arruns, Vfens, Cinyps, Mauors, manceps, adeps τὸ λίπος, forceps, auceps, quae tamen ueteres etiam feminino genere protulerunt. Varro in II *rerum rusticarum* : « adipe suilla » (*GL* 2, 168.13-16).
> in eps masculina et omnis : hic manceps huius mancipis, hic et haec et hoc particeps huius participis. adeps uel adipes in utroque genere inuenitur. Varro in II *rerum rusticarum* : « adipe suilla » (*GL* 2, 321.18-20).

Peraltro cosciente dell'impossibilità di codificare l'uso, soprattutto antico, in *GL* 2, 169.6-9 il grammatico avverte che *adeps* rientra tra le forme in cui « si constata che gli autori più antichi hanno confuso i generi, non per la necessità di operare distinzioni semantiche ma soltanto in base all'esempio di autori di prestigio ». Del resto le oscillazioni che si registrano nei testi, in cui fino al primo impero prevale il femminile [1], corrispondono all'incertezza delle norme grammaticali : Foca (p. 45.10-19 C) in una sintesi sui polisillabi che escono in due consonanti include *adeps* tra i maschili, sebbene riconosca che si usano anche *appellatiua* femminili, mentre con minore coerenza Carisio inserisce il termine sia tra i maschili (p. 455.29 B) sia tra i femminili (p. 459.1 B) cui corrisponde un neutro greco.

Spesso le variazioni di genere sono concomitanti con variazioni nello schema flessivo. Dopo aver accostato *c(a)epe* a forme quali *fas* e *nefas* di cui si usa un caso soltanto [2], Prisciano sviluppa con maggiore ampiezza l'argomento discutendo dei neutri in *-e* con tema in *-i-*. *c(a)epe*, suscettibile di pronuncia e di grafia monottongata e dittongata [3], è neutro invariabile al singolare, mentre al plurale si flette

1. Cf. *ThlL* 1, 630.18-20 e Ernout et Meillet, 1959[4] (= 1985) *s. u.* ; inoltre Neue et Wagener, 1902[3], p. 993.
2. Cf. *GL* 2, 190.2 ; inoltre nell'*Institutio* minore (p. 13.8-11 P) Prisciano oppone al neutro *cepe*, definito *aptoton*, la flessione completa secondo il tema in *-ā*.
3. Woytek, 1970, p. 22 e Cèbe, 1974, p. 275 constatano che Varrone usa soltanto la forma monottongata, del resto così frequente da essere considerata originaria ; che *ē* sia etimologico pare confermato a Gröber, 1884, p. 544 dall'esito *cive* del francese.

secondo il tema in *-ā-* ; sebbene gli *antiquissimi* usassero anche al singolare il tema secondario, pare al grammatico che abbia avuto più larga diffusione la forma neutra indeclinabile, attestata in Nevio e in Novio, nel *De actionibus scenicis* (fr. 85 F) di Varrone e in Apuleio :

> excipitur unum indeclinabile in singulari numero, hoc cepe huius cepe (Apuleius in *medicinalibus* [fr. 14 B] : « cepe sucum melle mixtum »), quod in plurali numero femininum est primae declinationis, hae cepae harum ceparum, quamuis antiquissimi in a quoque singulare feminino genere hoc recte protulisse inueniuntur. Naeuius in *Apella* (19 R^2 = IV fr. 2 M^2) : « ut illum di ferant, qui primum holitor cepam protulit ». Lucilius in *saturarum* VI (195 M = 5 fr. 10 C) : « lippus edenda acri adsidue ceparius cepa ». frequentior tamen usus hoc cepe protulit. Naeuius in *Apella* (18 R^2 = IV fr. 1 M^2) : « cui cepe edundo oculus alter profluit ». Nouius in *eculeo* (18 R^2 = 20 F) : « oleas, cepe, ficus ». Varro *de actionibus scenicis* III : « multifariam in patellis coquere cepe » (*GL* 2, 203.13-204.6) [4].

La tesi di Prisciano risulta nella sostanza condivisa dagli altri artigrafi, che differiscono nella definizione del singolare, *monoptoton* (ad es. Carisio p. 40.8-14 B) o *aptoton* (ad es. Diomede *GL* 1, 327.6-11) o difettivo (ad es. Servio *GL* 4, 431.34-432.2 che attribuisce al neutro *caepe* i casi retti) ; soltanto Consenzio (*GL* 5, 345.10-14) oppone al singolare *caepum* il plurale *caepae* [5].

In un unico luogo sono addotti un frammento delle *Antiquitates humanae* (12 fr. 2 M) e uno dei *Logistorici* (fr. 53 B) per un problema relativo ai *casus*, l'ambito *in quo* – secondo *ling.* 8, 63 – *Aristarchei*

4. La medesima duplicità di genere e di flessione risulta da un passo di Nonio (p. 201.1-13 M = p. 295-296 L) che adduce esempi di Lucilio e di Varrone : *cepe generis neutri. Lucilius satyrarum lib(ro) V* (194 M = 5 fr. 5 C) : « *flebile cepe simul lacrimosaeque ordine tallae* ». *idem lib(ro) XVI* (531 M = 16 fr. 8 C) : « *hoc aliud longe est, inquit qui cepe serebat* ». *Varro Bimarco* (*Men.* 63 A = 69 C) : « *aui et ataui nostri, cum alium ac cepe eorum uerba olerent, tamen optume animati erant* ». *idem in Manio* (*Men.* 250 A = 257 C) : « *dulcem aquam bibat salubrem et flebile esitet cepe* ». *cepa feminini. Lucilius satyrarum lib(ro) V* (195 M = 5 fr. 10 C) : « *lippus edenda acri assiduo caeparius caepa* [*lacrimosa*] ». *Varro Eumenidibus* (*Men.* 138 A = 147 C) : « *in somnis uenit, iubet me cepam esse et sisymbrium* ». *idem Cato uel de liberis educandis* (*log.* 16 B) : « *ut cibo utatur modico et idoneo, ut uitet acria, ut est sinapi, cepa, alium* ».
5. Sulle forme, sul genere e sulla flessione del vocabolo cf. Neue et Wagener, 1902^3, p. 832-834. Ernout (1957 [= 1965], p. 130) dichiara il neutro indeclinabile *cepe* più antico del femminile *cepa*, inteso come una normalizzazione. Per parte propria Cèbe (1985, p. 1189), mentre rileva nel sintagma *flebile… cepe* di *Men.* 250 A = 257 C il debito di Varrone verso Lucilio (194 M = 5 fr. 5 C), segnala quale modello dell'immagine *caepe maestum* di Ennio *sat.* 13 V^2. L'editore constata (1974, p. 275) la costanza della grafia monottongata nelle *Menippee* e riconduce (1977, p. 680) l'incertezza formale al registro rustico cui il termine appartiene.

suos contendunt nerui. Con una formulazione che attraverso Plinio pare risalire al *De analogia* di Cesare, Prisciano ricorda le incertezze sull'ablativo dei nomi inseriti nella *tertia declinatio* [6]. Sebbene fosse prescritta uscita in *-i* per i *neutra appellatiua* con nominativo in *-e*, l'ablativo *mare* ha una certa frequenza nei *uetustissimi*, tra cui è annoverato Varrone :

> ablatiuus tertiae declinationis in aliis per e correptam, in aliis per i, in aliis et per e et per i profertur. per i in neutris, quae in e correptam desinunt per nominatiuum et sunt appellatiua, ut hoc mare, hoc monile, ab hoc mari, ab hoc monili. et est similis huiuscemodi ablatiuus suo datiuo, huic mari et ab hoc mari. uetustissimi tamen solebant huiuscemodi nominum ablatiuum etiam in e proferre. Varro in *antiquitatum humanarum* XII : « ab Erythro mare orti ». idem in *Fundanio* : « in mare aquam frigidam oriri ». Atacinus quoque (fr. 16 B) : « cingitur Oceano, Libyco mare, flumine Nilo ». Plautus in *rudente* (979-981) : « quippe quom extemplo in macellum piscis prolati † si essent, | nemo emat, suam quisque partem piscium poscant sibi, | dicant in mare communi captos » (*GL* 2, 331.12-332.5) [7].

La distribuzione dei due morfemi di ablativo non ha mai raggiunto un assetto stabile sia per l'interferenza di criteri etimologici e criteri funzionali sia per l'attrazione reciprocamente esercitata dai temi in consonante e dai temi in *-i-*. Mentre Prisciano, per quanto adduca in *GL* 2, 332.6-334.1 altri esempi di ablativo in *-e* risalenti a neutri in *-e*, ad alcuni dei quali corrispondono allotropi di genere diverso, qualifica un arcaismo l'ablativo *mare*, Carisio (p. 75.14-76.6 e 174.3-14 B) si attiene all'opinione di Plinio (fr. 72 M^2 = 32 dC) mediata da Giulio Romano : sebbene l'ablativo *mari* nella *consuetudo* prevalga, *quaecumque neutralia non facticia nominatiuo casu e littera finiuntur ablatiuo quoque eandem litteram seruabunt*. La divergenza tra gli antichi grammatici si rinnova secondo una diversa prospettiva tra linguisti moderni, incerti se attribuire a *mare* tema originariamente in consonante o in *-i-* [8].

Il suppletivismo *facere* : *fieri* provoca livellamenti di segno contrario. Nella lingua letteraria arcaica sono attestate forme quali *fitum est* di Livio Andronico (fr. 32 B) o *fitur* e *fiebantur* di Catone

6. Cf. Plinio fr. 74 M^2 = 21 dC e Cesare fr. 23 F = 25a K ; sul frammento di Plinio cf. Della Casa, 1969, p. 219-210 ; sui frammenti di Cesare dedicati all'ablativo dei neutri in *-i-* cf. Papke, 1988, p. 273-282.
7. Sull'ablativo *mare* cf. Neue et Wagener, 1902^3, p. 354.
8. Cf. la polemica tra Leroy, 1956, p. 220-223 e Leumann, 1957, p. 136-137.

(*orat*. fr. 65 e 77 M^4 = 64 e 156 SC) [9]; non circoscritto all'epoca antica è il passivo analogico di *facere*, la cui legittimità è difesa da Nigidio Figulo (fr. 6 F *uti facit*, ποιεῖ, *ita facitur*, ποιεῖται *est*) e la cui coniazione è incoraggiata dai composti del verbo con passivo dedotto dall'attivo. Questo aspetto del fenomeno è documentato da Prisciano con Varrone *Men*. 82 A = C e con Titinio :

> in uerbis etiam sunt quaedam uoce actiua, quae ex se passiua non faciunt, quae generali nomine neutralia uocamus, quamuis diuersas habent significationes : ex his enim quaedam uim habent actiuam, ut est facio te, calefacio te ; quamuis facitur quoque a facio pro fit protulerunt auctores, ut Varro in *cynico* : « si me hercle pergunt et deorum cura non satisfacitur rei publicae ». Titinius in *Quinto* (96-97 R^2 = 95-96 D) : « † consilium bonum gratia parui faciatur » (*GL* 2, 376.21-377.4) [10].

La deroga all'uso classico operata da Varrone, che conferisce alla sua formula la stessa disinvoltura del parlato da cui è connotato il frammento del commediografo, è sottolineata con energia dagli esegeti moderni [11], ma non pare sorprendere Prisciano, che enuncia la norma e le violazioni con identica oggettività documentaria.

2. VARRONE COME GRAMMATICO

	Varrone	Prisciano
1. de litteris	*ant. litt*. fr. 1 F = 40 G et S origine dell'alfabeto e nome delle lettere	*GL* 2, 7.27-8.9
	ant. litt. (?) fr. 240 F = 43 G et S app. H K Q	*GL* 2, 13.8-10
	serm. Lat. (?) fr. 270 F app. = fr. 71 G et S app. digamma	*GL* 2, 15.1-6
	orig. ling. Lat. fr. 3 F = 46 G et S agma	*GL* 2, 30.12-21
2. nomi greci	*ling.* fr. 26 F = 15 G et S nomi greci in -ας = nomi latini in *-a*	*GL* 2, 333.12-14
3. *de figuris numerorum*	*ling*. 5, 169-174	p. 12.8-12 e 16.9-17.14 P

9. Sul passivo analogico di *fieri* cf. Flobert, 1975, p. 199-200. In Varrone, *ling*. 5, 166 *fitur* accolto da Goetz et Schoell è sostituito da *fertur* sia da Kent sia da Collart.
10. Cf. anche Prisciano *GL* 2, 398.19-24 ; 402.9-10 e *GL* 3, 269.3-9. *ThlL* 6, 83.1-11 e Neue et Wagener, 1897[3], p. 629 registrano le rare occorrenze del passivo analogico di *facere* ; un'altra ne segnala Wölfflin (1896, p. 91) nella traduzione latina della lettera di Clemente ai Corinzi.
11. Cf. le ipotesi formulate da Woytek (1970, p. 59) e da Cèbe (1975, p. 352-353) per motivare il volgarismo.

Diversamente che in ambito morfo-sintattico, in cui Prisciano adduce modi espressivi di Varrone per segnalare deviazioni dalla *consuetudo* che proprio Varrone aveva contribuito a definire, in ambito per così dire fonetico prospetta l'antico filologo come un'*auctoritas* sulle cui tesi poggiava la dottrina comunemente accolta [12]. Subito dopo averne enunciato gli *accidentia*, il grammatico motiva la forma invariabile delle denominazioni delle unità foniche (*elementa*) rinviando al *De antiquitate litterarum* (fr. 1 F = 40 G et S) :

> et sunt indeclinabilia tam apud Graecos elementorum nomina quam apud Latinos, siue quod a barbaris inuenta dicuntur, quod esse ostendit Varro in II *de antiquitate literarum*, docens lingua Chaldaeorum singularum nomina literarum ad earum formas esse facta et ex hoc certum fieri, eos esse primos auctores literarum, siue quod simplicia haec et stabilia esse debent quasi fundamentum omnis doctrinae immobile, siue quod nec aliter apud Latinos poterant esse, cum a suis uocibus uocales nominentur, semiuocales uero in se desinant, mutae a se incipientes uocali terminentur, quas si flectas, significatio quoque nominum una euanescit (*GL* 2, 7.27-8.9).

Prisciano non prende posizione sull'origine attribuita da Varrone all'alfabeto, che pare priva di equivalenti tra i numerosi miti e le molteplici leggende locali [13] ; per contro sembra condividere le spiegazioni fornite sulle caratteristiche dei *nomina litterarum*, di cui anche altri artigrafi attestano la codificazione varroniana. Da un lato lo pseudo Probo assegna in primo luogo a Varrone (fr. 242 F = 44 G et S) la consuetudine di indicare le *litterae* con nomi neutri e con una formula ossimorica di declinarli *aptote* [14] ; dall'altro l'anonimo delle *Explanationes* conferma che a Varrone (fr. 241 F = 43 G et S) risaliva

12. Per questa seconda parte si rinvia in particolare a Desbordes, 1990, che si adduce a supporto e al tempo stesso a giustificazione del carattere cursorio dell'analisi.
13. Mentre Collart (1954, p. 114) è dell'avviso che attribuendo l'alfabeto ai Caldei Varrone ne indichi in modo generico la provenienza orientale, Della Corte (1981^2, p. 152-153 e n. 7) ritiene che sull'opinione si eserciti l'influenza della scuola pergamena. A questa spiegazione si attiene Pugliarello, 2003, p. 286 e n. 19. Per una sintesi delle leggende sull'origine e la trasmissione dell'alfabeto cf. Garcea, 2002a, p. 156-159.
14. Cf. Varrone fr. 242 F = 44 G et S in [Probo] *GL* 4, 48.36-38 *nomen unius cuiusque litterae omnes artis latores, praecipueque Varro, neutro genere appellari iudicauerunt et aptote declinari iusserunt*. Sull'invariabilità e sul genere neutro dei *nomina litterarum* cf. anche la polemica tra anomalisti e analogisti in *ling.* 8, 64-65 e 9, 51 e Cicerone fr. 1-1b F.

la prassi di designare le *semiuocales* preponendo una vocale d'appoggio, le *mutae* postponendola [15].

La denominazione stessa dei caratteri fornisce un indizio della ridondanza di alcuni. Lo precisa nel seguito del passo il redattore delle *Explanationes*, che riconosce le consonanti superflue in X e Z *duplices*, in H *nota adspirationis*, in K e Q, che C poteva sostituire [16]. Una serie di περισσὰ γράμματα limitata a H K Q è ascritta da Prisciano a Varrone (fr. 240 F = 43 app. G et S) e a Macro [17], in base alla testimonianza di Censorino :

> auctoritas quoque tam Varronis quam Macri teste Censorino nec K nec Q nec H in numero adhibet literarum (*GL* 2, 13.8-10).

Forse è possibile individuare il motivo che suggerisce a Prisciano di attingere a Censorino, peraltro definito *doctissimus artis grammaticae* (*GL* 2, 13.19-20) e di cui cita più volte il *De accentibus* (*GL* 3, 27.23-25 ; 45.25-46.2 ; 46.7-47.4) [18], e non agli esegeti di Donato, designati con il nome di Servio e con ogni probabilità conosciuti direttamente. Secondo la dottrina cui Prisciano si attiene i caratteri utili per trascrivere il latino sarebbero i sedici originari, che corrispondono ai greci Α Β Γ Δ Ε Ι Κ Λ Μ Ν Ο Π Ρ Σ Τ ϒ, integrati da due nuovi segni anch'essi di origine greca, F e X :

15. Cf. Varrone fr. 241 F = 43 G et S in *Explanationes GL* 4, 520.18-20 *Varro dicit consonantes ab e debere incipere, quae semiuocales sunt, et in e debere desinere, quae mutae sunt*.
16. Cf. Varrone fr. 241 F = 43 G et S in *Explanationes GL* 4, 520.20-26 *ideo illae, quia non ab e incipiunt neque in e desinunt, possunt pati calumniam, ut nec litterae uideantur aut non sint necessariae, ut sunt in semiuocalibus X et Z. non enim sunt necessariae* : *nam duplices sunt, quia ex aliis litteris fieri possunt. ex mutis remouentur propter illam quam diximus rationem H K Q ; H, quod adspiratio sit, non littera ; K et Q ideo, quod C littera harum locum possit implere*. Il dibattito sulle *litterae superuacuae*, rinnovato da tutti gli artigrafi, aveva preso avvio almeno con Accio e Lucilio. Il primo si asteneva dall'uso delle *litterae Graecae* Y e Z (fr. 26 F = XXIII D su cui cf. Mariotti, 1967, p. 164 ; Bernardi Perini, 1983, p. 163 ; Dangel, 1990, p. 58) e pare che il secondo circoscrivesse il ricorso al digramma QV alla trascrizione della labiovelare (382 M = 9 fr. 18 C su cui cf. Charpin, 1979, p. 193 e Bernardi Perini, 1983, p. 166). Alla discussione partecipa Nigidio, che proscrive l'uso di H K Q X (fr. 19-20 F su cui cf. Dahlmann, 1970, p. 75-76 e Bernardi Perini, 1983, p. 167-168). Per una sintesi sulle *litterae superuacuae* cf. Garcea, 2002a, p. 150-155.
17. Funaioli (1907, p. 525), giudicando estranei a Licinio Macro interessi grammaticali, ritiene che lo storico sia stato confuso con il figlio Licinio Calvo (p. 440 F = *orat*. fr. 37 M^4), di cui Mario Vittorino (4, 5 M) segnala il rifiuto di Q. Per contro Dahlmann (1970, p. 76-77) condivide l'ipotesi che Macro si identifichi con Pompeo Macro, nominato da Augusto sovrintendente alle biblioteche.
18. Anche Cassiodoro (*GL* 7, 214.23-25) cita Censorino come grammatico illustre accanto a Palemone, Probo e Foca. Sui suoi interessi grammaticali cf. Jahn, 1845, p. VII.

> apud antiquissimos Graecorum non plus sedecim erant literae, quibus ab illis acceptis Latini antiquitatem seruauerunt perpetuam (*GL* 2, 11.1-2) [19].
> non plus decem et octo literas in Latino sermone habemus, hoc est sedecim antiquas Graecorum et F et X postea additas, et eas quoque ab eisdem sumptas (*GL* 2, 12.16-18).

In accordo con Varrone e con le fonti donatiane che ne riferiscono le tesi, Prisciano giudica Y e Z utili soltanto *Graecorum causa* […] *nominum* (*GL* 2, 12.19) e H K Q superflue, tanto da affermare che la prima « di una lettera null'altro possiede se non l'aspetto e il fatto di essere scritta tra le altre sul rigo » (*GL* 2, 12.20-21) ; che la seconda « è del tutto inutile e non c'è alcun motivo evidente per cui si debba usarla quando è seguita da A » (*GL* 2, 12.7-8) ; che la terza « a quanto pare, si deve scrivere soltanto per segnalare che la V successiva davanti a un'altra vocale tautosillabica perde valore di fonema sotto il profilo prosodico » (*GL* 2, 12.10-12). Poiché considera necessari tra i ventitré usuali soltanto diciotto segni alfabetici, Prisciano risulta in dissenso da Varrone (fr. 239 F = 67 G et S) che, a quanto riferiscono le *Explanationes* (*GL* 4, 519.11-12), ne ritiene sufficienti diciassette : *litterae Latinae cum XXIII sint, Varro XVII dicit esse ; ceteras superfluas putat*.

L'identificazione con X della *littera* oggetto di valutazione discorde e responsabile della diversità tra i due inventari può ottenere una conferma e una spiegazione. La conferma proviene da un estratto dal *De grammatica* (fr. 49 F = 112 G et S) che Cassiodoro deduce da Anneo Cornuto (fr. 16 M^2) in cui Varrone, mettendo a confronto il repertorio dei fonemi e dei grafemi latini, nega statuto di *littera* tanto a H quanto a X :

> in libro qui est *de grammatica* Varro, cum de litteris dissereret, [ita] H inter litteras non esse disputauit, quod multo minus mirum, quam quod X quoque litteram esse negat. in quo quid uoluerit, nondum deprehendi, ipsius uerba subiciam : « litterarum partim sunt et dicuntur, ut A et B ; partim dicuntur neque sunt, ut H et X ; quaedam neque sunt neque dicuntur, ut Φ et Ψ » (Cassiodoro, *GL* 7, 153.1-7).

La spiegazione, indiretta ma non per questo meno pertinente, affiora dalla polemica indirizzata da Mario Vittorino contro Nigidio. Poiché Nigidio ne evitava l'uso, Vittorino vorrebbe sapere in che modo scrivere non *pix* o *rex*, esempi ricorrenti in tutte le *artes* per chiarire lo statuto bifonematico della *consonans duplex*, ma *nix* o *senex* o *traxi* :

19. Per i sedici caratteri trasmessi dal greco al latino cf. in particolare Mario Vittorino 4, 95 M ; Audace *GL* 7, 325.1-4 ~ [Vittorino-Palemone] *GL* 6, 194.11-14.

> posteaquam a Graecis Ξ et a nobis X recepta est, abiit et illorum et nostra perplexa ratio et in primis obseruatio Nigidii, qui in libris suis X littera non est usus antiquitatem sequens. sed libenter quaererem quibus litteris scripturi essent eas uoces quae in declinatione nec G et S nec C et S exeunt, ut nix niuis, senex senis, sexus (secus et oppidum in Hispania), aut traxi, quod est ab [a] traho, et uexi. uoces igitur, quae <in> X litteram incidunt, relicta antiqua obseruatione per X scribite (4, 77-79 M) [20].

Poiché Prisciano era consapevole che non in tutte le forme è evidente l'equivalenza di X a velare + fricativa alveolare [21], si può supporre che a causa della divergenza nella valutazione della *consonans duplex* egli abbia scelto quale tramite tra sé e Varrone Censorino, o per la sua estraneità alla tradizione artigrafica o perché in lui trovava una conciliazione tra la funzione insostituibile dell'arcigrafema e l'impossibilità di definirlo, come le altre *litterae*, *pars minima uocis articulatae*.

Nel nome di Varrone (fr. 270 F app. = 71 G et S app.), accompagnato da quello di Didimo, si apre l'ampia sezione sul digamma (*GL* 2, 15.1-18.14), unità fonetica a giudizio degli antichi decisiva per provare la dipendenza del latino dalla varietà eolica del greco :

> V uero loco consonantis posita eandem prorsus in omnibus uim habuit apud Latinos, quam apud Aeolis digamma. unde a plerisque ei nomen hoc datur, quod apud Aeolis habuit olim F digamma, id est uau ab ipsius uoce profectum teste Varrone et Didymo (fr. 1 F), qui id ei nomen esse ostendunt (*GL* 2, 15.1-5) [22].

20. Sulle difficoltà anche testuali del passo e sui *loci similes* cf. in particolare Dahlmann, 1970, p. 121-123.
21. Cf. ad es. *GL* 2, 279.12-280.2 *excipiuntur ea quoque* [sc. *nomina in X desinentia*], *quae nec G nec C habent ante is in genetiuo : nix niuis (antiqui tamen etiam ninguis dicebant, unde Apuleius in I Hermagorae* [fr. 6 B] *: « aspera hiems erat, omnia ningue canebant »), supellex supellectilis (uetustissimi tamen etiam haec supellectilis nominatiuum proferebant. Cato aduersum Tiberium Sempronium Longum* [*orat*. fr. 201 M^4 = 161 SC] *: « si posset auctio fieri de artibus tuis, quasi supellectilis solet »), senex senis, quamuis Plautus genetiuum eius senecis protulit in cistellaria* (373-374) *: « datores | † bellissimi uos negotioli senecis soletis esse »*.
22. Come testo del frammento gli editori scelgono quello fornito da Cassiodoro (*GL* 7, 148.5-11) per il tramite di Anneo Cornuto (fr. 2 M^2) : *est quaedam littera in F litterae speciem figurata, quae digamma nominatur, quia duos apices ex gamma littera habere uideatur. ad huius similitudinem soni nostri coniunctas uocales digammon appellare uoluerunt, ut est uotum, uirgo. itaque in prima syllaba digamma et uocalem oportuit poni Fotum Firgo, quod et Aeoles fecerunt et antiqui nostri, sicut scriptura in quibusdam libellis declarat. hanc litteram Terentius Varro dum uult demostrare, ita perscribit, ua<u>*. Sul passo cf. Collart, 1954, p. 119.

Mentre gli altri artigrafi in linea di massima identificano con il digamma l'articolazione di V o *cum sibi ipsa praeponitur* o quando in nesso con un'altra vocale *consonantis uicem praestat*, Prisciano delinea una casistica ampia e in parte tendenziosa per sottolineare il rapporto tra latino ed eolico. Assumendo come termine di confronto versi greci sostiene che anche in latino V prevocalica sotto il profilo prosodico può corrispondere a una consonante scempia, ad es. in Virgilio, *Aen*. 8,370 dove *at Venus* costituisce il dattilo iniziale dell'esametro (15.7-13) ; a una consonante geminata nelle forme del *perfectum* dei verbi con tema in *-ī-* in cui *i ante u consonantem posita producitur eademque subtracta corripitur*, ad es. *audīui audĭi, audīueram audĭeram* (15.14-16.3) ; a una vocale breve come in *solŭit* di Catullo 2b, 3 o in *silŭae* di Orazio, *epod*. 13, 2 (16.3-16) ; oppure è priva di valore come in Terenzio, *Andr*. 66 *sine inuidia laudem inuenias et amicos pares*, un trimetro giambico che risulterebbe ametrico *nisi « sine inui- » pro tribracho accipiatur* (16.19-17.6). Come in eolico, così in latino V consonantica sostituisce lo spirito aspro in parole quali *uespera, uis, uestis* (17.6-9) ; evita lo iato in forme come *Argiuus* o *ouis* (17.10-17) ; inoltre si commuta con la labiale sonora : in eolico *quotiens ab* ρ *incipit dictio, quae solet aspirari, ut* ῥήτωρ βρήτωρ, in latino in casi quali *caelebs, caelestium uitam ducens* [23], dove è richiesta una labiale *quod V consonans ante consonantem poni non potest* (18.5-11).

L'intento di confermare l'affinità tra greco e latino si manifesta anche in una notizia di carattere antiquario, la consuetudine di Accio di notare con <g> la nasale velare [24]. Prisciano la riferisce citando un passo del *De origine linguae Latinae* (fr. 3 F = 46 G et S) :

> sequente G uel C, pro ea [*sc*. N] G scribunt Graeci et quidam tamen uetustissimi auctores Romanorum euphoniae causa bene hoc facientes, ut Agchises, agceps, aggulus, aggens, quod ostendit Varro in primo *de origine linguae Latinae* his uerbis : « ut Ion scribit, quinta uicesima est litera, quam uocant agma, cuius forma nulla est et uox communis est Graecis et Latinis, ut his uerbis : aggulus, aggens, agguilla, iggerunt. in

23. L'interpretazione di Prisciano costituisce una variante dell'etimo proposto da Gavio Basso (fr. 3 F *ingenioseque uisus est Gauius caelibes dicere ueluti caelites*) e relativamemente diffuso nell'antichità (cf. Maltby, 1991, *s.u.*). A Quintiliano (*inst*. 1, 6, 36) che lo riferisce Prisciano rinvia nel contesto.
24. Cf. Accio fr. 25 F = XXII D in Mario Vittorino 4, 4 M *Accius uero cum scriberet [anguis] aggueis, aggulus n non ponebat* nella redazione Mariotti ; *Accius uero cum scriberet anguis, angulus, <agguis>, aggulus ponebat* nella redazione Funaioli riprodotta da Dangel. Sul testo del frammento cf. Dahlmann, 1970, p. 68-72 ; sulla proposta di Accio cf. Bernardi Perini, 1983, p. 161 e Dangel, 1990, p. 57-58.

eiusmodi Graeci et Accius noster bina G scribunt, alii N et G, quod in hoc ueritatem uidere facile non est. similiter agceps, agcora » (*GL* 2, 30.12-21).

Varrone pare dubbioso non soltanto sull'iniziativa di Accio di estendere al latino un uso grafico greco ma perfino sulla prassi scrittoria greca, forse perché – se è legittimo dedurlo dal ricorso a *ueritas* – poteva oscurare l'etimo delle parole. E infatti secondo una prospettiva che si potrebbe definire di fonetica articolatoria e acustica Nigidio, mentre sottolinea come in forme quali *anguis* o *ancora* si avverta un suono distinto da quello della nasale alveolare e non si verifichi un contatto tra l'apice della lingua e il palato anteriore, né adotta né propone l'uso dell'agma [25]. Analogamente Mario Vittorino, per quanto riconosca l'articolazione peculiare della nasale velare, giudica estraneo alla prassi latina il ricorso all'agma [26]. Per contro Prisciano introduce il frammento di Varrone manifestando il proprio favore per l'innovazione di Accio e di non si sa quali altri *uetustissimi*, fornendo con tale assenso un altro indizio della propria visione unificante delle due lingue e delle due culture in cui era in ugual misura competente.

L'esame delle citazioni nominative di Varrone, da cui emergono spunti forse non inutili per ricostruire la trama dei rapporti tra Prisciano e la tradizione grammaticale latina, rende anche più stimolante l'indagine sugli echi nelle *Institutiones* di dibattiti di cui Varrone era stato protagonista e delle categorie applicate da Varrone nella sua analisi della lingua. Per il primo aspetto ci si riferisce ad es. al divieto di assimilare la I del tema e quella del morfema nel genitivo dei temi in *-io-* che, messo in rapporto da Cesare con il favore di Cicerone per la notazione geminata di I intervocalica, ne suscita la proposta provocatoria – registrata da Prisciano (*GL* 2, 13.27-14.18) – di usare al genitivo *Pompeiii* [27]. Per il secondo è sufficiente accennare al ricorso alle nozioni di *natura* e *usus* (*GL* 2, 174.23-176.12), su cui dopo Varrone soltanto Prisciano imposta la discussione dei *singularia* e dei *pluralia tantum*. Si tratta senza dubbio di ricerche tanto appasssionanti quanto impegnative, che richiedono quella competenza ampia e

25. Cf. Nigidio fr. 17 F in Gellio 19, 14, 7 *inter litteram n et g est alia uis, ut in nomine anguis et angari et ancorae et increpat et incurrit et ingenuus. in omnibus enim his non uerum n sed adulterinum ponitur. nam n non esse lingua indicio est* ; *nam si ea littera esset, lingua palatum tangeret.*
26. Cf. Mario Vittorino 4, 55 e 70-71 M.
27. Cf. Varrone fr. 252 F = 120 G et S in Carisio p. 98.17-99.19 B ; Cicerone fr. 3 e 3a F in Quintiliano, *inst.* 1, 4, 11 e Velio Longo *GL* 7, 57.16-17 ; Cesare fr. 15 F = 17 K in Prisciano *GL* 2, 13.10-14.

profonda che proprio il lavoro del gruppo *Ars Grammatica* può permettere anche ad altri studiosi di acquisire.

Riesame dei rapporti tra Prisciano e Nonio alla luce di nuove ricerche

Ferruccio Bertini

In questi ultimi venti anni lo studio di Prisciano (uno dei più importanti grammatici antichi in lingua latina) si è particolarmente intensificato ; in monografie, opere miscellanee, ma anche in semplici articoli scritti da studiosi di grammatica in genere, ma anche, e soprattutto, da specialisti del grammatico di Cesarea si è scavato a fondo nella sua vita e nella sua opera e si sono compiuti sicuri progressi nella conoscenza complessiva del personaggio.

Il via a questa serie di ricerche recenti è stato dato da Guglielmo Ballaira in una monografia [1] nella quale, dopo aver riesaminato minuziosamente tutti i dati ormai riconosciuti come validi dal mondo scientifico, lo studioso torinese riassume in conclusione quelli che ritiene si possano considerare fino a quell'anno i risultati raggiunti dalla sua indagine. Li riassumo a mia volta : Prisciano era probabilmente un Africano di fede cristiana nativo di Cesarea in Mauretania, che fu costretto all'esilio in séguito all'invasione dei Vandali ariani. Giunse allora intorno al 480-490 a Costantinopoli, dove compì e portò a termine i suoi studi alla scuola di Teottisto, durante il terribile periodo in cui nell'Impero bizantino erano al potere gli Isauri, delle cui angherie egli riferisce nel *De laude Anastasii imperatoris*, composto nel 513, citando in particolare (ed è l'unica fonte storica al riguardo) la guerra che Anastasio combatté contro di loro negli anni, compresi fra il 491 e il 498.

Divenuto poi professore di grammatica latina presso l'Università di Costantinopoli, cominciò ad acquistare una notevole fama.

In quegli anni (secondo Ballaira, prima del 525) ci fu un celebre incontro proprio a Costantinopoli con Simmaco il Giovane, che, quando effettuò il viaggio di ritorno a Roma, portò con sé i tre più

1. Cf. Ballaira, 1989.

antichi trattati grammaticali a lui dedicati da Prisciano, vale a dire il *De figuris numerorum*, il *De metris fabularum Terentii* e i *Praeexercitamina*.

Dopo questi opuscoli di carattere metrico e di introduzione allo studio scientifico della grammatica, tra il 526 e il 527 diede alle stampe i 18 libri delle *Institutiones grammaticae* [2] trascritti dal suo allievo Flavio Teodoro. Le 5 sottoscrizioni che costui appose in diverse parti del trattato, fraintese o interpolate nelle età successive, diedero origine a false notizie.

L'*Institutio de nomine* e le *Partitiones* sono invece da collocare durante l'impero di Giustiniano, ma sono sicuramente anteriori al 580, anno nel quale, stando alla testimonianza di Cassiodoro, il grammatico sarebbe morto. Esse sono dedicate a un Giuliano console e patrizio, che è probabilmente identificabile col Giuliano poeta dell'*Anthologia Palatina* e verosimilmente coetaneo di Prisciano, mentre i suoi discepoli Flavio Teodoro ed Eutiche sono ovviamente più giovani di lui.

Otto anni dopo la comparsa del volume di Ballaira, viene ristampato in edizione anastatica un contributo di Domenico Romano [3]. In esso lo studioso palermitano, oltre a confermare la data di pubblicazione delle *Institutiones* negli anni 526-527, sottolinea alcune notizie biografiche desumibili direttamente dall'opera del grammatico [4]. Ne risulta che Prisciano, in qualità di « promotore di un rinnovamento della cultura latina in crisi », immettendo nel vecchio tronco latino la lingua greca, diventa « un collaboratore intelligente e appassionato » anche della cultura bizantina [5].

Romano illustra poi la genesi del *De laude Anastasii* e in esso in particolare *Il ritratto di Anastasio* [6].

A proposito del *De laude* spiega anche il grande significato di quest'opera nel prospettare « quali fossero le reali intenzioni della corte orientale verso Teodorico » [7].

2. Questo titolo ormai consacrato dalla tradizione non trova nessun appiglio nei mss., dove l'opera s'intitola semplicemente *Ars grammatica*. Su questo punto si è soffermato particolarmente nel corso di questo convegno Mario De Nonno, del quale cf. p. 249-278.
3. Cf. Romano, 1965/1997.
4. Cf. in particolare la prima parte dell'articolo, sottotitolata *Eloquentissimus grammaticus*, p. 272-281.
5. *Ibid.*, p. 280.
6. *Ibid.*, p. 281-291.
7. *Ibid.*, p. 281.

La fortuna di Prisciano in età medievale è stata recentemente oggetto di una serie di studi specifici compiuti da critici particolarmente preparati in materia.

Penso per esempio a Richard W. Hunt e ai suoi *Studies on Priscian in the Eleventh and Twelfth Centuries*, che costituiscono un capitolo di una sua celebre raccolta di studi [8]. Questo capitolo presenta in apertura uno studio [9], nel quale, prendendo le mosse dal celebre contributo del Thurot [10], Hunt afferma : « It is now becoming increasingly clear that if we neglect grammatical theory, we are cutting ourselves off from an important source for understanding the thought of the eleventh and twelfth centuries » [11]. Mette poi a confronto la *Summa super Priscianum* di Pietro Elia con le glosse presenti in altri due maestri medievali.

Ma penso anche a Irène Rosier [12] o a Anneli Luhtala [13], che ricorda come fosse stato Alcuino, in epoca carolingia, ad assegnare tra le arti del Trivio una maggiore importanza allo studio della dialettica, alla luce dell'orientamento filosofico con il quale Prisciano aveva voluto caratterizzare le sue *Institutiones grammaticae*, in cui contrapponeva e mescolava l'interpretazione stoica di Apollonio Discolo, allora ignota, a quella di tradizione aristotelica.

Questa stessa posizione critica, sostiene la studiosa finnica, si ritrova anche in Guglielmo di Conches, che nel XII secolo accusa Prisciano di proporre definizioni oscure, ma ricorre già nel IX secolo soprattutto in Giovanni Scoto Eriugena, del quale ella edita quanto rimane in due codici parigini, in due londinesi, in uno di Wolfenbüttel e in uno di Ripoll del commento sistematico ai primi 16 libri delle *Institutiones* di Prisciano [14].

Infine penso a W. Keith Percival, il quale ha messo in luce come il successo di cui fruì tra i suoi contemporanei la *Grammatica* composta da Niccolò Perotti rispetto, per esempio, alle *Regulae grammaticales* del Guarino, elaborate mezzo secolo prima, dipese proprio dall'abilità con la quale Perotti era stato capace di riadattare la materia grammaticale desunta da Prisciano a beneficio dei propri studenti [15]. Il vescovo sipontino aveva fatto ricorso in primo luogo al metodo

8. Cf. Hunt, 1980.
9. *Petrus Helias and His Predecessors*.
10. Cf. Thurot, 1869.
11. Cf. Hunt, 1980, p. 1.
12. Cf. Rosier, 1993.
13. Cf. Luhtala, 2000.
14. *Ibid.*, p. 143-188.
15. Cf. Percival, 2000.

alcuiniano del dialogo a domanda e risposta (del quale si era servito già a metà del IV secolo Donato nell'*Ars minor*).

Questo metodo era allora abitualmente definito *Ianua* (« accesso »), dal nome col quale era stato designato un breve testo di catechesi, diffuso nelle scuole del tardo Medioevo e poi del Rinascimento italiano.

Vengono perciò messi a confronto tra loro a titolo di esempio brevi brani tratti da testi di Perotti, di Prisciano, di Donato e della *Ianua*. Anche l'elemento pedagogico di numerare progressivamente le regole è una caratteristica introdotta da Perotti, mentre manca ancora in Donato, in Prisciano e nell'autore della *Ianua*.

Possiamo infine esaminare gli articoli dedicati al grammatico di Cesarea presenti nel I volume di una recente pubblicazione cassinese [16].

I più significativi per la nostra ricerca sono quelli di Louis Holtz e di Anneli Luhtala [17] ; del primo mi limito a citare le conclusioni [18] : « Nous croirions volontiers qu'Alcuin (...) ait fait délibérément un choix pédagogique, en destinant ce premier contact avec la syntaxe à un nombre très restreint de disciples choisis parmi les meilleurs. L'introduction de la syntaxe dans l'enseignement de la grammaire s'opèrera beaucoup plus tard, mais l'idée chemine peu à peu tout long du IX^e^ siècle à mesure que s'accroît l'intérêt pour la dialectique... Cette évolution souligne à quel point Alcuin était en avance sur son temps ».

La seconda, dopo aver esaminato gli *excerpta* che Pietro da Pisa (maestro di grammatica di Carlo Magno) preparò per il sovrano, basandosi appunto sui grammatici citati nel titolo, li mette a confronto con la *Grammatica* attribuita a Pietro, cercando di individuare le eventuali novità capaci di arricchire nella pedagogia altomedievale la dottrina arida e meramente tecnica di Donato [19].

In conclusione [20] la studiosa sostiene che Pietro andò modificando più volte nel tempo il suo manuale di grammatica. Partito dal proposito di arricchire il quadro del *Donatus minor*, orientò lentamente il suo

16. Cf. De Nonno-De Paolis-Holtz (eds), 2000a. Nel I volume, oltre all'articolo di Vivien Law (prematuramente scomparsa), *Memory and the Structure of Grammars in Antiquity and the Middle Ages*, p. 9-57 (in cui le pagine dedicate a Prisciano vanno dalla 46 alla 57), meritano di essere ricordati quello di Marina Passalacqua, *I codici medievali delle* Partitiones *priscianee*, p. 243-256 e, sùbito dopo, quello di Rijklof Hofman, *The Institution of Priscian*, p. 257-287.
17. Rispettivamente Holtz, 2000a e Luhtala, 2000.
18. Cf. Holtz, 2000a, p. 310 (seguono due *Annexes*).
19. Cf. soprattutto p. 327-332.
20. *Ibid.*, p. 349-350.

insegnamento verso una trattazione più approfondita, nella quale trovassero un posto di maggiore importanza elementi esegetici che ricorrevano già nel *Donatus minor*.

Nel corso di questo processo si rafforzò l'influenza delle opere di Pompeo, Diomede e Prisciano ; mentre attendeva alla preparazione dei suoi manuali, dunque, Pietro disponeva delle opere complete dei suoi *auctores* grammaticali.

Finora ho dedicato il mio intervento ai vari apporti che gli studiosi hanno fornito in questi ultimi anni alla conoscenza dell'opera e della biografia di Prisciano ; vengo ora a esaminare, invece, il secondo grammatico al quale è dedicato questo mio lavoro : Nonio Marcello. Si tratta di un altro africano, nativo di *Tubursicum* in Numidia, che compose un trattato grammaticale enciclopedico intitolato *De compendiosa doctrina*.

Dopo un tentativo di anticiparne la composizione intorno al III secolo d. C. compiuto una dozzina di anni or sono [21], senza peraltro tener conto delle convincenti e documentate argomentazioni avanzate ancora l'anno precedente da uno studioso assai qualificato come lo Schmidt [22], che ribadiva, invece, la datazione tradizionale intorno all'inizio del V secolo, in base però a elementi nuovi, Marcus Deufert [23] giunge infatti a questa conclusione, dopo aver preso in esame la lingua, i termini che egli definisce contemporanei e la struttura duplice del materiale scrittorio al quale attinge, sia *volumina* che *codices*.

Personalmente ritengo di aver offerto un paio di contributi per sostenere questa ipotesi ; in un articolo di oltre trent'anni fa mi sembra di aver dimostrato, attraverso un confronto puntuale delle citazioni comuni, che « Fulgenzio conobbe e utilizzò l'opera di Nonio ed essa costituì a volte per lui uno dei tramiti attraverso i quali attinse al ricco patrimonio della dottrina verriana » [24], contribuendo a formare quello che Umberto Todini aveva definito « un sostrato culturale mal digerito e peggio interpretato » [25].

Tre anni dopo [26], nel contesto di un esame comparativo condotto fra le *Institutiones* priscianee e il *De compendiosa doctrina* noniano constatavo che i lemmi e le citazioni comuni alle due opere sono

21. Cf. Keyser, 1994.
22. Cf. Schmidt, 1993.
23. Cf. Deufert, 2001.
24. Cf. Bertini, 1972, p. 60.
25. Cf. Todini, 1970, p. 37.
26. Cf. Bertini, 1975.

complessivamente 133, che vanno però ulteriormente suddivise secondo questo schema :

– coincidenze casuali : 85

– coincidenze che attestano la probabile dipendenza di Prisciano da Nonio : 21

– coincidenze che attestano la sicura dipendenza di Prisciano da Nonio : 27

Prescindendo dalle coincidenze casuali, vediamo come Prisciano utilizzò i diversi libri di Nonio [27] :

libri della *Comp. doctr.*	**dipendenza sicura**	**dipendenza probabile**
libro I	2	–
libro II	5	8
libro IV	6	4
libro VI	–	2
libro VII	3	–
libro VIII	2	1
libro IX	1	2
libro X	3	3
libro XII	4	1
libro XV	1	–
Totale	27	21

Tenendo conto del fatto che dalla mia indagine ho escluso a priori il libro III e il libro XI della *Compendiosa doctrina* (poiché per essi il raffronto Nonio-Prisciano era già stato compiuto da altri con esito positivo) [28], dallo specchietto precedente si ricava che Prisciano utilizzò, più o meno ampiamente, i primi 12 libri del dizionario noniano con la sola eccezione del libro V (*De differentia similium significationum*). Per contro non utilizzò affatto gli ultimi 8 libri ad eccezione del XV (*De genere vasorum vel poculorum*), di cui si servì, peraltro, una sola volta.

Tutto ciò, naturalmente, non è senza ragione ; anzi ha una motivazione evidente : pur conoscendo interamente l'opera noniana (e l'utilizzazione del libro XV ne è la prova), Prisciano se ne avvalse solo

27. Riproduco liberamente il testo dei risultati raggiunti nel contributo citato alla nota 25 e, in particolare, delle p. 93-94.
28. Per il III libro di Nonio (*De indiscretis generibus*) e i libri V e VI di Prisciano quasi tutti gli studiosi della fine dell' '800 e dei primi del '900 sono d'accordo nell'individuare una fonte comune in Flavio Capro ; per il libro XI (*De indiscretis adverbiis*), Hertz (1856, p. 594), ha dimostrato in modo evidente che « Priscian hat hier *nur* den Nonius excerpiert ». Cf. M. Keller nel presente volume, p. 205-220.

per la parte che lo interessava, cioè quella linguistico-grammaticale dei primi 12 libri.

Gli ultimi 8 libri, con la loro enumerazione di vocaboli tecnici, non avevano invece nulla da offrire a un'opera strettamente grammaticale come le *Institutiones*.

Vediamo ora in un secondo specchietto in che misura Nonio è stato impiegato nei vari libri di Prisciano [29] :

libri della *Instit.*	**dipendenza sicura**	**dipendenza probabile**
libro I	1	–
libro III	2	2
libro VI	4	4
libro VII	–	1
libro VIII	8	6
libro IX	2	2
libro X	2	1
libro XI	1	–
libro XIV	5	1
libro XV	1	–
libro XVI	–	1
libro XVII	2	3
libro XVIII	12	3
Totale	40	24

Già Ludwig Jeep riscontrava nell'*Institutio grammatica* di Prisciano una « Nutzung eines eng umgenzten Teiles der *compendiosa doctrina* wie wir eine solche bei den anderen von Priscianus direkt excerpirten Grammatikern haben » [30].

Proseguendo gli studi compiuti in precedenza [31], nel mio articolo del 1975 giungevo a questa conclusione : « Se Nonio Marcello non

29. La differenza dei totali non deve stupire, perché in certi casi la stessa citazione desunta da Nonio è stata utilizzata più volte da Prisciano in uno stesso libro o in libri diversi.
30. Cf. Jeep, 1908, p. 46.
31. Questo primo saggio di Jeep verrà poi completato con altri due articoli apparsi ancora in « Philologus », rispettivamente Jeep (1909 e 1912), nei quali lo studioso tedesco riduce la conoscenza priscianea di Nonio ai soli libri XI e XII delle *Institutiones*. Il suo allievo Wischnewski, nella dissertazione del 1909, aveva creduto di poter sostenere che Prisciano avesse utilizzato come fonte soprattutto Flavio Capro. Diversi anni dopo lo Strzelecki (1936) sosterrà, con argomentazioni assai più solide, che Flavio Capro era stato la fonte di Nonio soltanto per la stesura del libro III della *Compendiosa doctrina*. Lo stesso Strzelecki, in una nota pubblicata su Eos (1937) esaminando due citazioni priscianee (rispettivamente di Varrone e di Virgilio), conclude persuasivamente che esse risalgono a Nonio.

veniva considerato sempre degno di essere lodato accanto alle più insigni autorità dell'epoca in campo grammaticale, tuttavia nell'Africa del V-VI secolo la sua *Compendiosa doctrina* godeva di una buona notorietà e a essa i grammatici attingevano a piene mani, come a un repertorio ricco, se non altro, di citazioni interessanti. Anche Prisciano (…) conobbe e utilizzò per intero l'opera di Nonio, solo che a volte citò espressamente la sua fonte, a volte, invece, come già Fulgenzio, preferì passarla sotto silenzio » [32].

Il caso è particolarmente evidente per quanto riguarda il libro XI, *De indiscretis adverbiis*, nel quale « Nonius énumère dans le plus grand désordre à nos yeux une soixantaine de doublets plus ou moins rares d'adverbes usuels, et illustre chacun d'au moins une citation, avec indication systématique de l'auteur et de l'œuvre... La position de Priscien est très différente : le critère déterminant pour admettre ou non l'usage des adverbes considérés est, pour lui, d'ordre morphologique, et il se sert du livre de Nonius comme d'un simple catalogue lui fournissant des données linguistiques » [33]. I ventisette avverbi (che cita alle p. 70, 14-71, 5 Hertz nel volume III dei *GL*) si trovano tutti quanti in Nonio, dove sono corredati da 43 citazioni di 20 autori diversi, nessuna delle quali appartiene a Terenzio o a Cicerone. « Priscien de son côté se contente de donner deux adverbes (*insaniter* et *severiter*) avec leur citation, raccourcie dans le cas de la citation de Pomponius qui illustre *severiter*. Vient ensuite un lot d'adverbes regroupés par auteurs... Suivent enfin, sans indication d'auteur, dans l'ordre même où ils apparaissent chez Nonius, tous les adverbes restants (avec trois omissions) » [34]. Nel presentare la successione degli avverbi, di cui critica l'uso, Prisciano procede chiaramente a ripuliture successive del testo noniano, che segue tuttavia abbastanza sistematicamente, ma operando via via selezioni sempre maggiori.

Così riorganizza a suo modo l'elenco di Nonio, senza però evitarne il disordine.

32. Cf. Bertini, 1975, p. 96.
33. Cf. il capitolo « *Le* De adverbio *de Priscien* », composto dal gruppo di lavoro *Ars grammatica* (animato da Marc Baratin e costituito da Frédérique Biville, Guillaume Bonnet, Laurence Chambon, Cécile Conduché, Bernard Colombat, Alessandro Garcea, Louis Holtz, Madeleine Keller et Diane Marchand), 2005, p. 13.
34. Cf. *Ibid.,* p. 14. Per il testo e la traduzione francese a fronte, v. p. 50-51.

Priscien (*GL* 3, 70.4-71.6 ; 77.7-12) et Nonius Marcellus (livre 11)

Madeleine Keller
Université Paris X-Nanterre

Dans le *De aduerbio*, livre 15 des *Institutiones grammaticae* [1] (*GL* 3, 60-92), Priscien consacre un long développement à l'étude des adverbes classés par finales [2], selon un ordre phonétique rigoureux [3] ; constitutif de la partie consacrée à l'espèce – primaire ou dérivée –, ce développement contient de nombreuses considérations d'ordre morphologique [4]. Ainsi, dans la courte section consacrée aux adverbes en *-r* (76.18-77.13), figurent en bonne place les relations qui unissent régulièrement les adjectifs de la deuxième classe [5] (tels que *prūdens*, *-entis* ; *fortis*, *-e* ; *fēlīx*, *-īcis*) et les adverbes qui en dérivent, en *...nter* et *...iter* (*prūdenter*, *fortiter*, *fēlīciter*). Et, corrélativement, c'est à propos des adverbes en *-e* long que sont indiquées (68.19-70.3) les différentes formations possibles pour les adverbes dérivés d'adjectifs de la première classe [6], la formation en *-ē*, régulière, étant loin d'être la seule (*e.g.* du seul *prīmus* : *prīmum*, *prīmō*, *[ad]prīmē*). De certains adjectifs dérivent même, outre un adverbe en *-ē*, un doublet en *-iter*. À

1. Titre devenu traditionnel (*IG* en abrégé), notamment parce qu'il a été retenu par Martin Hertz pour son édition de 1855-1859 dans les *Grammatici Latini*, mais qui semble n'apparaître qu'au début du XVI^e^ siècle. Dans les manuscrits, le traité est constamment désigné du nom d'*Ars*, ainsi que l'a établi Mario De Nonno (dans le présent volume, p. 249-278).
2. Le classement par finale (*GL* 3, 65.21-79.23) est, avec le classement selon la signification (80.30-89.13), le développement le plus long du *De aduerbio*.
3. Sont présentés d'abord les adverbes à finale vocalique (*-a*, *-e* bref, *-e* long, etc.) puis à finale consonantique (*-c*, *-l*, *-am*, *-em*, etc.).
4. Pour un plan détaillé du *De aduerbio*, voir Baratin *et al.*, 2005, p. 29.
5. « Noms <adjectifs> et participes de la troisième déclinaison » dans la terminologie des grammairiens latins.
6. « Noms <adjectifs> de la deuxième déclinaison » dans la terminologie des grammairiens latins.

ces cas exceptionnels est consacré un passage déconcertant à plusieurs égards (70.4-71.5).

Après avoir indiqué les doublets adverbiaux en *-ē* et *-iter* dérivés de *dūrus*, *largus*, *(in)hūmānus* et *firmus* avec des illustrations empruntées à Térence et Cicéron (70.4-13), Priscien poursuit (70.13-14) : *Inueniuntur et alia, quibus tamen non est utendum* [7], puis s'attarde à en mentionner près d'une trentaine, dans un désordre qui contraste avec le soin apporté au classement par finales de l'ensemble des adverbes. De plus, la liste est émaillée de cinq noms d'auteurs – dont l'ordre semble lui aussi aléatoire : Plaute (70.20), Novius (71.1), Lucilius, Varron (71.2), Ennius (71.3). Or en général, quand un nom d'auteur littéraire apparaît chez Priscien, il entre dans la référence d'une citation ; ici, seuls les noms de Pomponius et de Titinius figurent dans ces conditions, avec citation (70.14-16 et 17-19), avant la longue énumération des adverbes condamnés.

Le passage est l'un de ceux pour lesquels Priscien a indubitablement exploité le *De compendiosa doctrina* et a été identifié comme tel dès avant les années 1850, même si le nom de Nonius, ainsi qu'il arrive souvent, n'est pas mentionné [8]. Martin Hertz lui a consacré, en 1856, dans *Philologus*, une étude très minutieuse [9] faisant ressortir que Priscien se contente de résumer le livre (ou chapitre) 11, *De indiscretis aduerbiis*. Nous souhaiterions apporter quelques indications complémentaires, sur la manière dont Priscien a procédé dans le détail ainsi que sur sa position en matière d'usage linguistique.

1. LE *DE INDISCRETIS ADVERBIIS* DE NONIUS (*DE COMPENDIOSA DOCTRINA*, LIVRE 11)

Dans ce livre, dont nous proposons pour la commodité une présentation schématique en annexe, avec numérotation des lemmes [10], Nonius fournit – sans le moindre commentaire, pas même avant le

7. « On en trouve aussi d'autres, mais il ne faut pas les employer ».
8. Sur les passages de Nonius – certainement ou vraisemblablement – exploités par Priscien, voir Bertini, 1975, p. 59 et 93-95 notamment : Nonius n'est nommément cité que trois fois, alors qu'il a été une source pour Priscien en plusieurs dizaines d'endroits.
9. Les données en sont insérées au bas des pages de son édition (*GL* 3, 70-71).
10. Nous nous sommes fondée sur l'édition Lindsay (1903, p. 819-831), ne pouvant malheureusement pas nous appuyer sur l'édition, encore à paraître, de Nonius qu'ont annoncée et préparée les *Prolegomena Noniana* publiés, depuis 2000, par le Dipartimento di Archeologia, Filologia classica e loro Tradizioni de l'université de Gênes.

premier adverbe (*humaniter*) – une recension d'*indiscreta aduerbia*, c'est-à-dire d'adverbes, dont la forme n'est pas constante, pouvant être, selon lui, employés indifféremment [11], comme *diserte* et *disertim* [n° 2]. Le premier, *diserte* (« clairement, explicitement ; éloquemment »), peut se recommander à la fois de l'usage courant (*consuetudo*) et de l'autorité d'Afranius (*auctor*) [12] : *DISERTE et consuetudine dicitur et Afranio auctore in* Diuortio [suit un vers de cette pièce, *Le Divorce*].
Le second, *disertim*, n'a pas pour lui la *consuetudo*, mais « nous pouvons dire "clairement, explicitement" *disertim*, avec la caution de Titinius, dans *La Véliternienne* » : *DISERTIM dicere* plane*,* palam *Titinio auctore possumus*, *in* Veliterna [13] [suit non seulement une courte réplique de cette pièce, mais encore des citations de trois autres auteurs : Plaute, Accius et Livius Andronicus] [14].
Notons au passage que c'est la seule fois où le plus usuel des deux adverbes (*diserte*, en l'occurrence) est lui aussi illustré d'une citation. Dans plus de la moitié des cas il n'est même pas mentionné : sur les 64 lemmes, 30 seulement présentent une formulation développée, du type de [4] '*seueriter*' *pro* '*seuere*' (le traitement de *diserte* / *disertim*, vers le début du livre, étant tout à fait particulier). Ailleurs, la variante courante est à rétablir mentalement par le lecteur : [1] *humaniter <pro* '*humane*'*>*, [22] *strictim <pro* '*stricte*'*>*, [52] *rarenter <pro* '*raro*'*>*, [53] *perspicace <pro* '*perspicaciter*'*>*, etc.

La seule autre indication explicite en matière d'expression autorisée, correcte (*latinitas*) dans le livre 11 – mais valant de toute évidence pour l'ensemble du livre – figure dans le lemme [4] *seueriter* :

11. Le livre 3, au titre parallèle (*De indiscretis generibus*, p. 279-344 L.), présente des substantifs dont le genre n'est pas constant, ainsi *angiportus*, employé généralement au masculin mais aussi, occasionnellement, au neutre – ce qu'illustrent des citations de Plaute, Cicéron et Térence.
12. *Consuetudo* (l'usage courant) et *auctoritas* (l'usage des auteurs reconnus) sont deux des critères de *latinitas* (langue latine correcte) communs aux listes de Varron (d'après Diomède), Quintilien, Augustin (Holtz, 1981, p. 136 et Baratin, 1989, p. 346). Sur l'origine de la valeur méliorative et normative du terme *latinitas* (« latin correct, bonne langue ») voir Flobert, 1988, p. 207. Pour une analyse approfondie du concept de *latinitas*, qui « s'exprime dans le courant artigraphique sous deux formes : la correction d'une part et la spécificité par rapport au grec d'autre part », voir Baratin, 1988, p. 190 et 193 notamment.
13. Parmi les principes fondant la *latinitas* (voir n. 12), Nonius privilégie l'*auctoritas* (Barabino, 2003, p. 107), et spécialement l'*auctoritas ueterum* (voir n. 17).
14. Seul parmi les *auctores* produits Titinius, à qui est empruntée la première citation, est explicitement qualifié d'*auctor* : cela concorde avec les observations de Barabino (2003, p. 97-99) sur l'attention particulière que Nonius porte à Titinius.

SEVERITER pro *seuere* dici auctoritas ueterum iubet [15].
Titinius *Prilia* :

seueriter
hodie sermonem amica mecum contulit [16].

Ainsi donc, pour Nonius, si un adverbe est attesté chez l'un des auteurs anciens (*ueteres*) [17] d'où sont extraites les citations, il peut être employé. Comme il apparaît dans l'annexe, chacun des adverbes est illustré d'au moins une citation littéraire ; le nombre des illustrations peut aller jusqu'à cinq ([20] *duriter*, [26] *publicitus*), voire six (une fois, pour [14] *saeuiter*). Vingt-six auteurs sont représentés, de Livius Andronicus à Salluste [2 *b*] et Virgile [61 *a*] [18].

La liste mêle plusieurs catégories de doublets. Les adverbes correspondant à des adjectifs de la deuxième classe – en *-(i)ter*, comme il a été rappelé plus haut – peuvent être doublés de variantes de trois types essentiellement : [5] *conmunitus* (doublet de *conmuniter*) ; [24] *fidele* (*fideliter*), [7] *celere* (*celeriter*) ; [32] *celeranter* (*celeriter*) [19]. Pour les adverbes de manière correspondant aux adjectifs de la première classe – en *-e* ou *-o* long (éventuellement abrégé) ou encore en *-um* –, les principales variantes recensées par Nonius sont telles que : [52] *rarenter* (doublet de *raro*), [2] *disertim* (*diserte*) ou [16] *propritim* (*proprie*), [26] *publicitus* (*publice*), [29] *mutuiter* (*mutuo*) et, de loin les plus nombreuses, [4] *seueriter* (*seuere*) [20].

15. « L'autorité des Anciens autorise à dire *seueriter* au lieu de *seuere* » ; suit une seule citation, de Titinius (voir n. 14), tirée d'une comédie intitulée, semble-t-il, *Prilia* (prénom féminin ?). Nous n'entrons pas dans le détail des problèmes philologiques posés par le texte de Nonius (voir n. 10).
16. Traduction *infra*, § *2.1*.
17. D'une manière générale le terme de *ueteres* est employé dans une acception très large par Nonius, puisqu'il semble désigner tous les auteurs jusqu'au Ier siècle de notre ère (Mazzacane, 1985, p. 191-193). Quant à l'*auctoritas ueterum*, c'est, pour reprendre l'expression de Churchill White (1980, p. 113), « Nonius' watchword ».
18. Par ordre alphabétique (avec le nombre de citations entre parenthèses) : Accius (9), Afranius (12), Caecilius (7), Cato (1), M. Tullius Cicero (5), Ennius (9), Cassius Hemina (2), Laberius (1), Liuius Andronicus (3), Lucilius (7), Lucretius (2), Naeuius (2), Nouius (4), Pacuuius (2), Plautus (11), Pomponius (12), Claudius Quadrigarius (4), Sallustius (1), Sisenna (3), Sueius (1), Terentius (1), Titinius (4), Turpilius (2), Varro (4), Vergilius (1). Le nom de l'auteur de la dernière citation [64] est incertain (voir n. 10). Décompte des citations des (43) auteurs produits par Nonius dans l'ensemble du *De compendiosa doctrina* – et confrontation avec les auteurs mentionnés par Fronton et Aulu-Gelle – chez Mazzacane, 1985, p. 194-202.
19. Outre *celeriter*, *celere* et *celeranter* présentés ici (dans deux lemmes séparés), a existé *celeratim*, au témoignage de Nonius lui-même (p. 123 L.).
20. Certains adverbes présentent plus d'une variante, par exemple *celeriter* (voir n. 19) ou encore *humane* : [1] *humaniter* et [40] *humanitus*, non rapprochés par Nonius (à

2. EXPLOITATION PAR PRISCIEN DES DONNÉES RASSEMBLÉES PAR NONIUS

2.1. GL *3, 70.4-71.6* [21]

Priscien rejette la presque totalité des doublets en *-iter* d'adverbes en *-e* long recensés par Nonius dans le *De indiscretis aduerbiis* [22], mais ce livre n'en mettait pas moins à sa disposition, commodément rassemblée dans 31 des 64 lemmes [23], une documentation, particulièrement appréciable s'agissant d'une catégorie lexicale – ouverte – de la langue telle que celle des adverbes, qui lui évitait de longs dépouillements à partir des textes eux-mêmes ou des répertoires d'adverbes auteur par auteur qui pouvaient exister [24]. De plus l'ouvrage de Nonius devait être de maniement facile pour Priscien : il a toutes chances en effet d'avoir été au nombre des *codices* de sa bibliothèque, puisqu'il est très plausible que le *De compendiosa doctrina* ait été édité d'emblée sous la forme *codex* [25].

Le premier des adverbes condamnés produit par Priscien, *insaniter*, n'est autre que le premier doublet en *-iter* (n° 3) venant dans la liste de Nonius après [1] *humaniter* qui, lui, est admis aussi par Priscien (*GL* 3, 70.4-5 et 13) [26]. Selon un mode de présentation qui n'est pas rare dans les *IG*, le terme considéré apparaît directement dans la citation – soigneusement référencée, avec auteur et titre de l'œuvre –, sans avoir été au préalable mentionné ; le lecteur est aidé par l'explication (*pro* '*insane*') qui s'enchaîne très naturellement sur la citation :

> Inueniuntur et alia, quibus tamen non est utendum : Pomponius in *Auctorato*, *ludit nimium insaniter*, pro *insane* (*GL* 3, 70.13-17).
>
> « On en trouve aussi d'autres, dont il ne faut cependant pas se servir : Pomponius dans l'*Engagé*, *ludit nimium insaniter* [il raille trop furieusement, *Atell*. 17 R.], à la place de *insane* [furieusement] ».

Pour illustrer ce terme qu'il rejette, Priscien n'a retenu que la seconde moitié du vers cité par Nonius : *Metuo illum : iocari nescit, ludit nimium insaniter* (p. 820 L.) « Je le redoute : il ne sait pas plaisanter, il passe les bornes en raillant furieusement ».

la différence de [49, 1 et 2] *longinque* et *longiter*, présentés groupés en regard de *longe*).

21. Nous reprenons les traductions du *De aduerbio* de Baratin *et al.*, 2005, p. 51.
22. Pour les adverbes admis (*GL* 3, 70.4-13), voir la fin de la présente section.
23. En gras et non soulignés dans l'annexe ci-dessous.
24. Tel le *Glossarium Plautinum* (tenu par Friedrich Ritschl pour antérieur à l'époque de Priscien) : *GL* 3, 58-59.
25. Gatti, 2004, p. 18.
26. Voir la fin de la présente section.

Vient ensuite chez Priscien, comme chez Nonius (n° 4), *seueriter* – avec la citation complète, étant donné qu'adverbe et verbe en sont les premier et dernier mots :

> *seueriter* quoque pro *seuere* : Titinius in *Prilia*, *seueriter* / *hodie sermonem amica mecum contulit* ; idem *blanditer*, *benigniter* (*GL* 3, 70.17-20).
>
> « *seueriter* aussi, à la place de *seuere* [durement] : Titinius dans *Prilia*, *seueriter* / *hodie sermonem amica mecum contulit* [mon amie m'a parlé durement aujourd'hui, *Com*. 67-68 R.] ; le même auteur emploie *blanditer* [flatteusement], *benigniter* [obligeamment]. »

Les adverbes en *-iter* qui, dans la liste de Nonius, suivent immédiatement *seueriter*, à savoir [6] *blanditer* et [8] *benigniter*, attestés eux aussi chez Titinius, ont pu suggérer à Priscien de procéder à des groupements d'adverbes, par auteurs.

Après les trois adverbes attestés chez Titinius, sont en effet énumérés – dès lors sans aucune citation – ceux de Plaute, Novius, Lucilius, Varron, Ennius (*GL* 3, 70.20-71.3). Priscien procède par balayages successifs du texte de Nonius. Par exemple, en parcourant le texte, il repère les adverbes de Lucilius : [17 *a*] *ampliter* et [28] *ignauiter* ([23] *firmiter*, illustré par deux citations de Lucilius, entre autres (*a* et *b*), est laissé de côté, puisque c'est un adverbe qu'il admet : *GL* 3,70.6 et 11-13) [27] ; ensuite, la recherche des exemples de Varron le fait remonter à [12] *probiter* puis survoler la suite, au moins jusqu'à [29] *mutuiter*.

D'Ennius n'est cité que *proteruiter*, au 27e rang dans la liste de Nonius ; c'est que [14] *saeuiter*, attesté lui aussi chez Ennius, a déjà été mentionné (*GL* 3, 71.1) dans le groupe des adverbes de Plaute (et [20] *duriter* est admis par Priscien : 70.4 et 6-8) [28]. En fin de liste [58] *toruiter* (« farouchement ») a échappé, peut-être parce que la citation d'Ennius (*b*) n'était pas très facilement repérable ou encore parce que la proximité formelle avec *proteruiter* (« effrontément ») donnait l'impression, fallacieuse, de déjà-vu.

Martin Hertz a attiré l'attention des philologues sur le fait que les adverbes qui suivent *proteruiter* (*GL* 3, 71.3-5) n'étaient en aucun cas donnés comme des adverbes d'Ennius [29] : Priscien les trouvait en effet

27. Voir la fin de la présente section.
28. Voir la fin de la présente section.
29. Hertz, 1856, p. 595. Les éditeurs d'Ennius attribuaient jusqu'alors à cet auteur tous les adverbes de *proteruiter* à *properiter*, en se fondant précisément sur le texte de Priscien (sans ponctuation forte entre *proteruiter* et *ignauiter*) ; le point-virgule de l'édition Hertz (*GL* 3, 71.3) doit être soigneusement respecté.

illustrés chez Nonius par des citations d'auteurs divers – Claudius Quadrigarius ([38] *ignauiter*), Accius ([41] *inimiciter*), etc. –, mais non d'Ennius (sauf toutefois [58] *toruiter*, ainsi que nous venons de le voir) [30]. Après avoir mentionné *proteruiter* chez Ennius, Priscien s'est donc borné à énumérer les derniers adverbes en *-iter* de la liste de Nonius sans plus indiquer d'auteur ; il suit fidèlement sa source, au point de répéter *ignauiter* (*GL* 3, 70.3) – qu'il a déjà mentionné comme adverbe de Lucilius (70.2) – tout comme Nonius (ou l'un de ses copistes) [31]. L'omission de [47] *parciter*, [49] *longiter* (d'ailleurs en deuxième position dans le lemme) et [51] *saniter* peut être due à un fléchissement de l'attention ou à une certaine précipitation au cours de cet ultime balayage.

Martin Hertz avait également souligné que *aequiter* et *asperiter* (*GL* 3, 71.1) ne font pas partie des adverbes de Plaute : ils sont illustrés chez Nonius par des citations d'Accius et Livius Andronicus ([25] *aequiter*) et de Sueius ([31] *aspriter*) – et ne sont pas autrement connus pour être attestés chez Plaute. Ne doivent être attribués à cet auteur que *amiciter* [11 *a*], *auariter* [10 *a*], *munditer* [13], *saeuiter* [14 *a* et *b*] et *maestiter* [15] ; la ponctuation préconisée dans l'article de 1856 – un point-virgule entre *maestiter* et *aequiter* [32] – n'a malheureusement pas été respectée dans l'édition de 1859 et devrait y être introduite.

Il nous semble fort probable que la précision *Dicitur etiam* abunde *ab* abundo *et* abundanter *ab* abundans (*GL* 3, 71.5-6), « On dit aussi *abunde* [abondamment] à partir de *abundus* [abondant], et *abundanter* à partir de *abundans* », qui clôt le développement, a été inspirée à Priscien par le lemme [62] *abunde*, situé entre [60] *reuerecunditer* et [63] *miseriter*, [64] *properiter*, adverbes sur lesquels s'achève la liste. Nous verrons (§ *2.3.*) que le *De indiscretis aduerbiis* a aussi très probablement servi un peu plus loin, quand il est question de certains adverbes correspondant aux adjectifs de la deuxième classe (*GL* 3, 77.7-12). Mais à présent, voyons comment il a été utilisé pour le début du passage que nous sommes en train d'analyser, consacré aux dérivés d'adjectifs de la première classe (régulièrement en *-e* long) :

30. Il s'agit exactement, dans la liste de Nonius, des lemmes que nous avons numérotés 38, 41, 45, 48, 55, 57, 58, 59, 60, 63, 64.
31. Dans la liste de Nonius, numéros 28 (avec citation de Lucilius) et 38 (Claudius Quadrigarius), respectivement p. 825 et 827 L. Autre répétition : *perspicace*, n° 30 (Afranius, *Diuortium*, *Com.* 59 R.) et n° 53 (*ibid*. 59-60 R.), respectivement p. 826 et 829 L.
32. Hertz, 1856, p. 594, l. 13 ; p. 595, l. 11-17.

Excipiuntur a *duro dure* et *duriter*, a *largo large* et *largiter*, ab *humano humane* et *humaniter*, ab *inhumano inhumane* et *inhumaniter*, a *firmo firme* et *firmiter* : Terentius in *Andria* : *primo haec pudice uitam, parce ac duriter* / *agebat* ; Cicero in III *Verrinarum* : *respondit illa ut meretrix non inhumaniter* ; idem in XIII *Philippicarum* : *putare aliquid moderate aut humane facturum* ; idem *De republica* VI : *firmiter enim maiores nostri stabilita matrimonia esse uoluerunt* ; idem *ad Pansam* I : *de Antiocho fecisti humaniter* (*GL* 3, 70.4-13).

« Font exception, de *durus* [dur], *dure* et *duriter* [durement], de *largus* [large], *large* et *largiter* [largement], de *humanus* [humain], *humane* et *humaniter* [humainement], de *inhumanus* [inhumain], *inhumane* et *inhumaniter* [inhumainement], de *firmus* [ferme], *firme* et *firmiter* [fermement] : Térence dans l'*Andrienne*, *primo haec pudice uitam, parce ac duriter* / *agebat* [d'abord, elle menait sa vie chastement, parcimonieusement et laborieusement, *And*. 74-75] ; Cicéron dans les *Verrines* III : *respondit illa ut meretrix non inhumaniter* [elle répondit, en courtisane qu'elle était, non sans amabilité, *Verr*. 2. 1, 138] ; le même dans les *Philippiques* XIII : *putare aliquid moderate aut humane facturum* [penser qu'il fera quelque chose avec mesure et humanité, *Phil*. 13, 36] ; le même dans la *République* VI : *firmiter enim maiores nostri stabilita matrimonia esse uoluerunt* [nos ancêtres ont voulu que les liens du mariage fussent solidement affermis, *Rép*. 6 frg. 2 Z.] ; le même, *à Pansa* I : *de Antiocho fecisti humaniter* [s'agissant d'Antiochus, tu t'es comporté humainement, *Epist*. frg. 5, 1 S.B.] ».

Ici, de toute évidence, le *De indiscretis aduerbiis* n'est pas, comme c'est le cas ensuite (*GL* 3, 70.14-71.5), la seule source de documentation de Priscien, puisque sont mentionnés et illustrés de citation deux adverbes, *humane* et *inhumaniter*, qui ne figurent pas dans la liste de Nonius. Mais il nous semble évident que dès le moment de la rédaction de ce passage, Priscien avait le volume de Nonius sous les yeux. La présence, pour illustrer *duriter*, de la citation de l'*Andrienne* qui, chez Nonius, est la première des cinq citations accompagnant *duriter* [20 *a*] n'est certes pas probante à elle seule, car l'*Andrienne* étant, comme toutes les pièces de Térence, très familière à tous les grammairiens en général, Priscien peut très bien avoir repris le passage (vers 74-75) [33] d'une tout autre source – y compris d'ailleurs éventuellement d'un dépouillement personnel des comédies de Térence (les *IG* ne contiennent pas moins de cent vingt citations différentes de l'*Andrienne*). Mais l'on notera que la citation du *De republica* qui illustre *firmiter* est

33. La même citation – idéale pour quiconque traite des adverbes, notamment en relation avec les adjectifs de la première classe – vient déjà d'être produite à l'appui de la forme *primo* (*GL* 3, 69.21-23) ; elle est immédiatement suivie (69.24-27) du passage qui, un peu plus haut dans la pièce, comporte *adprime* (vers 60-61).

parmi les quatre citations de Nonius ([23 *d*]) et que la citation de la *Correspondance* de Cicéron présentant *humaniter* apparaît comme un extrait de la première des deux citations de Nonius ([1 *a*]). De plus, un seul des adverbes énumérés au début n'est pas repris ensuite avec une citation : *largiter*. Priscien, qui ne trouvait pas de citation dans la liste de Nonius – puisque l'adverbe n'y figure pas –, se sera dispensé de l'illustrer.

Nous terminerons par un point de détail qui montre comment le *De indiscretis aduerbiis* a amené Priscien à infléchir l'organisation. Sont d'abord énumérés les doublets A *dure* / *duriter*, B *large* / *largiter*, C *humane* / *humaniter*, D *inhumane* / *inhumaniter*, E *firme* / *firmiter* (*GL* 3, 70.4-6). Les citations, elles, viennent ensuite (70.6-13) illustrer successivement A *duriter*, D *inhumaniter*, C 1 *humane*, E *firmiter* et C 2 *humaniter* : séquence étrange, où *inhumaniter* précède *humaniter* et où sont dissociés à la fois les antonymes *inhumaniter* – *humaniter* et les doublets *humane* / *humaniter*, mais qui, rejetant à la fin *humaniter*, a pour effet de faire se succéder *humaniter* (*GL* 3, 70.13), *insaniter* (14-17), *seueriter* (17-19), etc., qui ne sont autres que les premiers adverbes en *-iter* de la liste de Nonius (n^os^ 1, 3, 4).

2.2. Priscien linguiste

Comme on peut s'y attendre, le critère l'amenant à retenir certaines exceptions seulement n'est nulle part explicité par le grammairien. Il semble à première vue que Priscien admet ou non tel ou tel adverbe irrégulier en *-iter* (dérivé d'un adjectif de la première classe) selon les auteurs chez qui il est attesté : d'un côté les auteurs « recommandables », à ses yeux, tels que Térence et Cicéron cités au début (*GL* 3, 70.4-13), de l'autre, Pomponius, Titinius, Plaute, etc. (70.14-71.5), c'est-à-dire ces auteurs qui, le plus souvent, dans les *IG* sont produits quand les archaïsmes qu'ils présentent permettent d'éclairer l'état de langue, postérieur, décrit par le grammairien [34], et qui, en tout cas, ne jouissent pas de la faveur que leur accorde Nonius [35]. La distinction entre les deux groupes est d'autant plus nette que pour illustrer *duriter* (admis), c'est la citation de Térence que Priscien retient de la liste de Nonius [20 *a*], en laissant de côté celles de Novius, Afranius, Ennius, Caecilius [20 *b*, *c*, *d*, *e*] ; de même il choisit d'illustrer *firmiter* (lui

34. Le statut des *antiqui*, *ueteres*, *antiquissimi*, *uetustissimi* chez Priscien demanderait une étude minutieuse.
35. À l'instar d'auteurs tels que Fronton et Aulu-Gelle : voir *supra* § 1, avec les notes 17 et 18.

aussi admis) par la citation de Cicéron, qui vient en quatrième position dans le lemme de Nonius [23 *d*], après celles de Lucilius [23 *a* et *b*] et Afranius [23 *c*].

À la réflexion, c'est l'ensemble du développement qui est quelque peu forcé. En effet, même si « la fixation des adverbes de manière a […] contribué largement à l'élaboration consciente, durant les cent dernières années de la République, d'une langue littéraire » [36] d'où presque tous les adverbes irréguliers en *-iter* étaient bannis, tout latiniste sait bien que ces adverbes sont loin d'être cantonnés à l'époque préclassique, état de fait que ne pouvait ignorer Priscien : outre que certains ont été remis en honneur par les auteurs de goût archaïsant, ils n'ont jamais cessé d'être bien représentés dans la langue courante tout au long de la latinité [37]. C'est que de puissantes tendances morphophonologiques favorisaient l'extension du suffixe adverbial *-iter* [38].

Pourquoi donc cette non prise en compte de ce qui est effectivement attesté, chez ce grammairien que caractérise précisément l'extrême attention portée à l'*usus*, comme l'a bien mis en évidence Marc Baratin [39] ? Si Priscien est aussi ferme dans son interdiction (*non est utendum*) tout en étant très partial dans la présentation des données, ce n'est pas tant parce qu'il se retrancherait derrière l'*auctoritas* de certains auteurs [40] que parce que la logique (*ratio*) interne au petit système constitué par les adjectifs et leurs adverbes s'impose avec force à son esprit – même si le plan adopté, par finales, ne permet pas de la faire apparaître au lecteur avec la netteté que présentent d'autres grammaires [41]. Par-delà certains flottements dans l'usage, est discernable un principe de répartition satisfaisant pour le linguiste, épris de rationalité : formations adverbiales en *-e* long pour les adjectifs de la première classe, en *-iter* pour ceux de la deuxième. C'est à cette logique qu'il se conformera dans son enseignement. Les

36. Bonnet, 2005, p. 145.
37. Relevé chez Neue-Wagener, 1892, p. 725-736 ; étude de Rosén, 1999, p. 56-61.
38. Brachet, 2003, p. 269-271.
39. Baratin, 1989, p. 438 et 440 notamment. Ce rôle prééminent de l'*usus* chez Priscien va de pair avec le dépassement de la dichotomie *consuetudo* / *auctoritas* communément admise par les grammairiens latins antérieurs (Baratin, 1989, p. 346 et 437 ; 1996, p. 49).
40. L'*auctoritas* n'a plus chez Priscien la place qu'elle avait chez ses prédécesseurs : voir n. 39. Priscien continue néanmoins la tradition de citer les auteurs classiques parce qu'il se trouve dans « une société fondée sur une culture de la référence littéraire » (Baratin, 1996, p. 48).
41. De Donat, *GL* 4, 385.17-386.6 = 641.2-7 H., par exemple, ou encore Dosithée, § 42 Bonnet (2005, p. 75).

exceptions usuelles et traditionnellement consignées dans les *Artes* [42], qu'il se doit d'indiquer par respect pour l'*usus* (*duriter*, etc.), sont en quelque sorte la concession obligée à la part d'irrationnel de la langue.

2.3. GL *3, 77.7-12* [43]

Ces quelques autres lignes du *De aduerbio* permettent, nous semble-t-il, de confirmer et compléter l'interprétation proposée au paragraphe précédent. Alors qu'il a exposé un peu plus haut (76.18-24) la règle de dérivation, à partir des adjectifs tels que *fortis*, *-e*, des adverbes (*fortiter*), Priscien précise :

> Vetustissimi tamen quaedam contra supra dictam regulam protulerunt ; sed si quidem sint nomina neutra pro aduerbiis, ut *sublime uolans*, assumentur ; aliter uero reiciantur, ut Pomponius *De philosophia* : *cum istaec memore meminit* pro *memoriter*.
>
> « Les auteurs les plus anciens ont néanmoins employé certains adverbes contre la règle ci-dessus ; si ce sont des noms neutres employés comme adverbes, par exemple *sublime uolans* [s'envolant vers les hauteurs], on les gardera ; sinon, il faut les rejeter : Pomponius, *L'amour de la sagesse*, *cum istaec memore meminit* [puisqu'il s'en souvient par cœur, cf. *Atell.* 109 R.], au lieu de *memoriter* ».

Ici les exceptions comme *sublime* sont d'autant plus facilement acceptables – alors même qu'elles viennent des *uetustissimi* [44] – qu'elles obéissent à une certaine logique : elles s'intègrent à la catégorie des noms <adjectifs> fonctionnant, à tel ou tel cas, comme adverbes (et plus précisément à la série des neutres « à l'accusatif », tels que *primum*), dont il a déjà été longuement question à plusieurs reprises : *GL* 3, 63.21-65.13 ; 67.22-68.7 ; 69.19-70.3 [45]. Ce n'est pas le cas de *memore*, que Priscien illustre, d'une manière expéditive, en écourtant et modifiant une citation de Pomponius qu'il pouvait lire dans la liste de Nonius [42]. S'il s'agit de *memorē* [46], la forme va contre la répartition régulière – « rationnelle » – des marques

42. La liste de Priscien est l'une des plus complètes. Elle ne comporte toutefois pas *(g)nauiter*, pourtant beaucoup plus usuel que *(g)naue*. Simplification dictée par le souci pédagogique d'éviter une apparente inconséquence ? Priscien condamne en effet quelques lignes plus bas l'antonyme, *ignauiter* : *GL* 3, 71.2 et 3.
43. Nous reprenons la traduction de Baratin *et al.*, 2005, p. 63.
44. Voir n. 34.
45. L'exemple de *sublime* (*uolans*) figure dans les deux premiers passages ; il est extrait d'un vers de Virgile cité en entier (et avec la référence exacte, à l'*Énéide* 10 [664]) en 68.4.
46. C'est la forme donnée en général dans les grammaires, ainsi que dans le *Thesaurus linguae Latinae*.

adverbiales *-ē* /*-iter* ; si, comme nous le pensons, il s'agit de *memorĕ* [47], c'est parce qu'elle n'est pas sentie – en synchronie [48] –, à la différence de *sublime* ou encore *facile*, comme une forme de neutre employée comme adverbe, qu'elle doit être rejetée.

CONCLUSIONS

La comparaison à laquelle nous avons la chance de pouvoir procéder débouche sur des résultats d'ordre à la fois philologique et linguistique. Des lemmes où le lexicographe avait laborieusement consigné des doublets rares illustrés de citation(s), le grammairien extrait le plus souvent le mot seul. D'abord soucieux de rationaliser la présentation en groupant par auteurs les adverbes qu'il condamne, il procède à des balayages successifs, avant de suivre – une fois passés en revue les auteurs les plus connus – l'« ordre » de Nonius, tout en commettant, surtout vers la fin, quelques étourderies : rien que de très naturel, en somme, mais qui voue à un échec quasi certain la tentative de celui qui, n'ayant pas connaissance de Nonius, chercherait à reconstituer la ou les sources de Priscien et sa méthode de travail. Or c'est la situation même où se trouvent les philologues qui, comme Wallace Martin Lindsay, tentent ce genre d'investigations pour Nonius [49]. En particulier, de quels textes et/ou « glossaires » [50] ce dernier est-il parti pour livrer une liste aussi désordonnée que le *De indiscretis aduerbiis* [51] ?

Le texte de Nonius a été décisif pour Martin Hertz dans l'établissement de celui de Priscien en deux endroits (*maestiter* ; *aequiter* [*GL* 3, 71.1] et *proteruiter* ; *ignauiter* [71.3]). C'est, d'autre part, évidemment le texte fondamental pour l'édition des fragments d'œuvres qui apparaissent dans les deux ; or de ce travail est tributaire notre connaissance du lexique des divers auteurs, et donc du latin dans ses différentes phases. Partir des données de Priscien serait désastreux, tant est floue et ambiguë sa présentation ; il faut voir que ce sont pour

47. Avec *memore*, tribraque, constituant le cinquième pied.
48. Priscien lui-même, à la suite de Caper, a présenté *memore* comme une forme ancienne de nominatif-accusatif neutre singulier, au livre 7 (*GL* 2, 341.3 et 354.7-9).
49. Lindsay, 1901 *sq*. ; examen critique constructif de ses travaux par Churchill White, 1980.
50. Les « glossaires » de l'Antiquité classique et tardive sont d'une extrême diversité (Holtz, 1996, p. 1-16).
51. Tentative de reconstitution chez Lindsay, 1901, p. 29 B-30 B.

ainsi dire des matériaux de remploi, tirés d'un relevé de lexicographe par un linguiste ne partageant absolument pas la conception de la *latinitas* de son auteur. Nonius est ici pour Priscien une source, non un *auctor* ; aussi n'avait-il, à une époque où l'on n'indique que rarement ses sources [52], aucune chance d'être nommément cité.

Cette documentation ne saurait non plus refléter la situation des adverbes dans le latin que Priscien prend pour objet d'étude (au-delà de l'époque des *ueteres*). Le lecteur ne peut que deviner l'importance de la confusion qui y affecte les adverbes dérivés d'adjectifs, précisément à cause de la position particulièrement nette (*non est utendum* ; *reiciantur*) de Priscien, qui généralement n'est pas normatif. Cette fermeté s'appuie sur la *ratio* que le linguiste discerne dans le petit domaine des adjectifs et des adverbes qui en sont dérivés.

52. Cet usage a persisté longtemps : ainsi Scaliger ne cite qu'une fois Priscien dans tout le *De causis linguae Latinae* (Lardet, p. 587-612 dans le présent volume). Les dépouillements se bornant à rechercher, dans une œuvre donnée, les *noms* d'auteurs antérieurs sont inadéquats pour détecter la totalité des sources.

Annexe

Présentation schématique du *De indiscretis aduerbiis* de Nonius (*De compendiosa doctrina*, p. 819-831 L.) exploité par Priscien

La numérotation et les subdivisions (*a, b,* etc.) sont de nous, de même que la mise en évidence (en gras) des formations en *-iter* concernées.

Sont soulignés les auteurs et citations mentionnés par Priscien, ainsi que les adverbes acceptés ; sont précédés d'un astérisque les adverbes expressément rejetés par Priscien.

1. ***humaniter***
   a) M. Tullius <Cicero>, *ad Pansam*

[*de Antio fecisti humaniter : quem quidem ego semper dilexi meque ab eo diligi sensi*]

   b) idem, *ad Axium*
2. *diserte*

consuetudo + Afranius *auctor*

disertim
   a) Titinius *auctor*
   b) Plautus
   c) Accius
   d) Liuius <Andronicus>
3. ****insaniter***

   Pomponius, *Auctoratus*

[*metuo illum : iocari nescit ; ludit nimium insaniter*]
4. ****seueriter***, pro *seuere*

auctoritas ueterum

   Titinius, *Prilia*

[*seueriter / hodie sermonem amica mecum contulit*]
5. *conmunitus*, pro *conmuniter*

   Varro
6. ****blanditer***, pro *blande*

   Titinius
7. *celere*, pro *celeriter* [cf. n° 32]
   a) Pacuuius
   b) Ennius
8. ****benigniter***, pro *benigne*

   Titinius
9. ****festiuiter***, pro *festiue*

   Nouius
10. ****auariter***, pro *auare*
    a) Plautus
    b) Quadrigarius
    c) Cato
11. ****amiciter***, pro *amice*
    a) Plautus
    b) Pacuuius
12. ****probiter***

    Varro
13. ****munditer***, pro *munde*

    Plautus
14. ****saeuiter***, pro *saeue*
    a) Plautus, *Poenulus*
    b) idem, *Trinummus*
    c) Accius

d) Ennius, *Phoenix*
e) Afranius
f) Ennius, *Hectoris Lytra*

15. ***maestiter***, pro *maeste*
Plautus

16. *propritim*, pro *proprie*
Lucretius

17. ***ampliter***
a) Lucilius
b) Pomponius
c) Plautus
d) Accius

18. *aliquantisper* [*tantisper*]

18 bis. *paulisper* et *quantisper*
a) Quadrigarius
b) Caecilius, *Fallacia* (44)
c) Caecilius, *Fallacia* (51)
d) Pomponius

20. ***duriter***, pro *dure*
a) Terentius, *Andria*
[*primo haec pudice uitam, parce ac duriter / agebat*]
b) Nouius
c) Afranius
d) Ennius
e) Caecilius

21. *cautim*, pro *caute*
a) Accius, *Alphesiboea*
b) idem, *Philocteta*

22. *strictim*
a) Cicero
b) Sallustius

23. ***firmiter***, pro *firme*
a) Lucilius, *Satyrae* (livre 10)
b) *ibid.*, livre 12
c) Afranius
d) M. Tullius, *De republica*
[*firmiter enim maiores nostri stabilita matrimonia esse uoluerunt*]

24. *fidele*, pro *fideliter*
Plautus

25. ***aequiter***, pro *aeque*
a) Accius
b) Liuius <Andronicus>

26. *publicitus*, pro *publice*
a) Lucilius, *Satyrae* (livre 12)
b) *ibid.*, livre 16
c) Plautus
d) Caecilius
e) Pomponius

27. ***proteruiter***
Ennius

28. ***ignauiter***, pro *ignaue* [+ n° 38]
Lucilius

29. ***mutuiter***, pro *mutuo*
Varro

30. *perspicace*, pro *perspicaciter* [+ n° 53]
Afranius (1 seul vers)

31. ***aspriter***
Sueius

32. *celeranter*, pro *celeriter* [cf. n° 7]
Accius

33. *dapsile*
Pomponius

34. *exquisitim*
Varro

35. *hilare*
a) M. Tullius <Cicero>
b) Afranius

36. *festinatim*, pro *festinanter*
a) Pomponius
b) Sisenna

37. *pugnitus*, pro *pugnis*
Caecilius

38. ***ignauiter*** [+ n° 28]
Quadrigarius

39. *futtile*, *futtiliter*
Ennius

40. *humanitus*
a) Turpilius
b) Cassius Hemina
c) Afranius

41. ***inimiciter***
Accius

→ 42. **memore*, pro *memoriter*
Pomponius, *Philosophia*
[*ergo, mi Dossenne, cum istaec memore meministi, indica, / qui illud aurum abstulerit. – non didici hariolari gratiis*]

43. *inmortalitus*
Turpilius
44. *largitus*, pro *large*
Afranius
45. ***iracunditer***
Caecilius
46. *minutim*, pro *minute*
Lucilius
47. ***parciter***, pro *parce*
Pomponius
48. ***superbiter***
a) Afranius
b) Naeuius
49. 1) et 2) *longinque* et ***longiter***, pro *longe*
a) Ennius (*longinque*)
b) Lucretius (*longiter*)
50. *perplexim*, pro *perplexe*
a) Plautus
b) <Cassius> Hemina
51. ***saniter***
Afranius
52. *rarenter*
a) Caecilius
b) Nouius
c) Ennius
d) Pomponius
e) Liuius <Andronicus>
53. *perspicace* [+ n° 30]
Afranius [vers cité n° 30 et suivant)
54. *contemtim*, *contemnenter*
Naeuius
55. ***temeriter***
Accius
56. *restrictim*, pro *restricte*
Afranius
57. ***praeclariter***
Quadrigarius
58. ***toruiter***
a) Pomponius
b) Ennius
59. ***puriter***
a) Pomponius
b) Nouius
60. ***reuerecunditer***
Pomponius
61. *certatim*
a) Vergilius
b) Sisenna
→ 62. *abunde*
Sisenna
63. ***miseriter***, [pro] *misere*
Laberius
64. ***properiter***
Serenus (ou Catullus ?)

Sulle fonti comuni delle *Artes Grammaticae* di Martino Capella e di Prisciano

Lucio Cristante
Università di Trieste

PREMESSA

I punti di contatto tra le *artes* grammaticali di Marziano Capella e di Prisciano, tali da postulare verosimile comunanza di fonti, sono relativamente numerosi (e ovvi) trattandosi di « Schultradition » : è sufficiente scorrere i testimonia forniti dalle edizioni di Marziano per rendersene conto [1]. Ma si tratta per lo più di elementi diffusi anche in altri grammatici e tali da rendere operazione problematica « tracciare una mappa dei rapporti tra le diverse *artes* » e le loro fonti [2]. Esistono però delle contiguità esclusive tra i due testi che, sulla scorta dell'indicazione esplicita delle fonti e dell'analisi degli ambiti e modi della loro utilizzazione, potrebbero risultare di qualche interesse per la storia della tradizione della materia artigrafica.

Come è noto, nei due trattati confluiscono sia la tipologia della « Schulgrammatik », sia delle *regulae* [3], tuttavia le due opere sono di dimensioni e struttura completamente diverse : basti ricordare che nei confronti della analitica enciclopedia grammaticale di Prisciano (in cui

1. Anche se talvolta indicano semplici paralleli : cf. ad es. Mart. Cap. 3, 296 *sq*. con il rinvio a Prisc., *GL* 2, 266.3 *sq*.
2. Lenaz, 1987, p. 401.
3. De Nonno, 1990b, p. 642 *sq*. In Marziano le *regulae nominum* e i *canones uerborum* (Mart. Cap. 3, 290-324) sono preceduti da una « Sonderstellung » della tradizione della « Schulgrammatik », cf. Barwick, 1922 / 1967, p. 233 *sq*. ; Lenaz, 1987, p. 401 (Mart. Cap. 3, 233-261 *de litteris* ; 264-267 *de syllabis* ; 268-277 *de fastigio* ; 278 *de communibus* ; 279-288 *de finalibus*) ; il libro 1 di Prisciano tratta *de uoce*, *de littera*, *de ordine litterarum* ; il 2 *de sillaba etc.* ; le *regulae nominum* iniziano espressamente con il libro 6, cf. qui sub 1.

giunge a coronamento il recupero di una imponente quantità di materiale esemplificativo che aveva avuto il suo culmine in Flavio Capro) [4], il trattato inserito come primo delle sette *artes liberales*, nel terzo libro *De nuptiis Philologiae et Mercurii*, è di forma breve e programmaticamente selettivo nella esposizione dottrinaria e nella esemplificazione [5]. Una ulteriore differenza, non secondaria allo scopo della presente indagine, riguarda il dato che Prisciano nomina per lo più le fonti via via utilizzate, mentre Marziano non lo fa mai [6]. Il problema della vicinanza tra i due autori (e le loro fonti) si pone in relazione a una cronologia relativa incerta [7] e alla contiguità puntuale della dottrina e limitatamente alla sezione *de litteris* [8]. Va inoltre subito chiarito che l'opera del cartaginese Marziano risponde a una visione « filosofica » complessiva e specifica che va al di là della disciplina grammaticale. La scelta e la organizzazione degli argomenti dottrinari dell'enciclopedia deve essere considerata non solo all'interno di quello che sarà il trivio (grammatica, dialettica, retorica : l'ordine delle discipline non è diffuso e non è casuale) [9], ma di tutta l'opera che aspira a una unità sostanziale (e quindi sistematica) del sapere senza il quale non si riconquista il cielo neoplatonico. Il *regressus* dell'anima è reso possibile soltanto dal possesso della cultura (le arti). Questo è il significato allegorico, cioè propriamente filosofico, dell'opera : perciò la grammatica è veramente *origo et fundamentum* di tutte le arti [10]. Questo ideale si concretizza in un percorso pedagogico sistematico in cui i campi delle diverse discipline sono presentati nella loro peculiarità e nella loro interrelazione.

Naturalmente questa dimensione non è una caratteristica esclusiva di Marziano : grammatica e filosofia interagiscono anche nella tarda antichità [11]. Ma importante ai nostri fini è tenere presente che non si può leggere la grammatica di Marziano Capella senza la dialettica e la

4. De Nonno, 1990b, p. 642 *sq*.
5. Rinvii alla *brevitas* nel libro *de grammatica* : Mart. Cap. 3, 262 (alla fine del *de litteris*) *Praestricta est cursim rationis regula primae* ; 3, 263 *per compendiosos calles festina pefungar* ; 3, 289 *Expleta cursim syllabarum pagina est* e in modo esplicito e argomentato a 3, 326 e, comparativamente con gli altri grammatici, nella esemplificazione via via addotta.
6. Esistono generici rinvii a posizioni dissenzienti sulla dottriná grammaticale : ad es. Mart. Cap. 3, 245 (dove è nominato Messala).
7. Per una collocazione di Marziano fra IV e V sec. cf. ora Schievenin, 1986.
8. Corrispondente a Mart. Cap. 3, 233-250 e Prisc., *GL* 2, 25.8-36.22. Cf. qui sub 1.
9. Si vedano le tavole riassuntive in Kühnert, 1961.
10. Isid., *orig.* 1, 5, 1.
11. Per Prisciano vd. ora Luhtala, 2005.

retorica e – per stessa ammissione di Marziano – senza la musica nel cui ambito (non soltanto storicamente) rientra la ritmica e la metrica [12].

1. ELEMENTI ARTIGRAFICI COMUNI E AFFINITÀ ESPOSITIVE TRA MARZIANO CAPELLA E PRISCIANO

Come è vulgato a partire dalla dissertazione di Wilhelm Langbein (1914) [13], le contiguità più strette e per così dire esclusive tra Marziano e Prisciano sono riscontrabili nella sezione *de literis* del 1 libro delle *Institutiones* (*GL* 2, 25.8-36.22) e nella omologa sezione dei § 233-257 del 3 libro (*de grammatica*) del *De nuptiis*.

Accanto a questa sezione specifica esistono altri importanti punti di contatto tra i due testi, ma comuni anche con altri artigrafi, sia negli argomenti dottrinari sia nella esemplificazione prodotta. Mi limiterò a indicare due soli casi di una certa ampiezza, trascurando altri riscontri puntuali come quelli individuabili quasi esclusivamente dalla utilizzazione degli stessi esempi.

Anzitutto una sezione *de finalibus* presente nel libro 7 delle *Institutiones* (*GL* 2, 312.14-317.25) dove si tratta *de tertiae declinationis terminationibus*, che presenta consonanze con Marziano 3, 279. In questo caso, pur con autonoma e diversa organizzazione della materia, sembra riecheggiata una tradizione presente anche nel cosiddetto *de finalibus « Metrorii »* (*GL* 6, 229-239), inserita quasi *ad uerbum* da Marziano Capella all'interno della sua *ars* (3, 279-288), relativa ai *canones* (prosodici) delle sillabe finali del nome. La stessa è attestata, con modifiche [14], anche nella autorevole tradizione serviana (*GL* 4, 449-455) [15].

La sezione sulle *regulae nominum* di Marziano (3, 290-308) ha corrispondenza (e più ampio sviluppo) nel libro 6 di Prisciano (*GL* 2, 195-282 : sulla declinazione *De nominatiuo et genetiuo casu*) che fa esplicito riferimento al « *regulae*-type » nell'esordio (194.1 *sq*.) : *breuiter regulas tibi me iussisti… nominum colligere*. Le vicinanze tra

12. Mart. Cap. 3, 326 : la ritmica (-metrica) è trattata nel libro 9 *de musica* (9, 967-995) : Cristante, 1987, p. 64 *sq*.
13. Prima in Juergensen, 1874, ma i riscontri puntuali sono presenti già nelle note *ad l.* del Kopp (1836).
14. De Nonno, 1990b, p. 625 ; Corazza, 2003, p. 94 *sq*.
15. Cf. De Nonno, 1990a, p. 231 *sq*. È difficile indicare qui la fonte di Prisciano ; secondo Neumann, 1881, p. 48 *sq*. parte della materia potrebbe risalire a Plinio attraverso Capro (fonte principale del libro 7 delle *Institutiones*) o allo stesso *De Latinitate* di quest'ultimo.

i due testi sono abbastanza strette pur in presenza nel testo priscianeo di una maggiore sistematicità (« analogica ») di esposizione e di esemplificazione [16], desunte per lo più – come esplicitamente dichiarato – da fonti collaudate (che si possono identificare nelle fonti di Carisio) [17], ma anche con aggiunte personali : *pleraque quidem a doctissimis uiris, paucula tamen et a me pro ingenii mediocritate inuenta exponam* (*GL* 2, 194.9 *sq*.). Anche per il libro 6 delle *Institutiones* la fonte principale (intermediaria rispetto alla precedente tipologia *De Latinitate* da cui questi materiali provengono) [18] è Flavio Capro e questo fatto potrebbe già ricondurre al *Dubius sermo* di Plinio [19] : proprio questo è il punto che interessa da vicino la presente indagine e su questo precisamente ritorneremo.

Come si diceva, di maggiore momento per l'oggetto di questo intervento è la sezione in cui si riscontrano quelle che ho chiamato « contiguità esclusive » tra i due autori (che qui si presenteranno sulla scorta della sinossi di Langbein, 1914, 50 *sq*.), relative alla sezione *de litteris*, o più precisamente relative alle *mutationes* delle stesse [20], in cui il dettato dell'avvocato cartaginese è vicino o molto vicino al testo priscianeo. Bisogna però subito dire che anche in questo caso, come risulterà dall'analisi dei singoli passi, i due testi, pure all'interno di un contesto omogeneo e unitario, non presentano sempre totale coincidenza, coerentemente con l'impostazione diversa delle due *artes*, ma anche per puntuali differenziazioni teoriche [21]. Ancora all'interno di questa sezione troviamo inserite nozioni presenti anche in Carisio e/o Diomede [22], che potrebbero contribuire a individuare la fonte del *de litteris* da cui i due testi risultano informati. A tal fine possiamo subito

16. La sez. delle *regulae nominum* di Marziano è nuova nell'impostazione e non si lascia ricondurre a modelli formali presenti nelle fonti dottrinarie utilizzate.
17. Relativamente al cap. XV *De extremitatibus nominum et diuersis quaestionibus* (p. 61 *sq*. B.) dove, dietro alla fonte nominata, Giulio Romano (62.23 ; 66.8 ; 75.21 B.), vi potrebbero essere reminiscenze pliniane « mediate » attraverso l'utilizzazione di Capro : Neumann, 1881, p. 5 *sq*. ; De Nonno, 1990b, p. 641 *sq*. ; per le contiguità di Marziano con Carisio che rimanderebbero a Plinio, cf. Mazzarino, 1955, p. 228.
18. Barwick, 1922 / 1967, p. 178 *sq*. ; De Nonno, 1990b, p. 637 *sq*. con bibliografia.
19. Neumann, 1881, p. 40 *sq*. ; De Nonno, 1990b, p. 643 *sq*. con la bibliografia ivi cit.
20. Prisc., *GL* 2, 25.3 *sq*. *et quia frequenter haec* (sc. *uocales*) *in omnibus paene literis mutationes non solum per casus uel tempora, sed etiam per figurarum compositiones, uel deriuationes et translationes a Graeco in Latinum fieri solent, necessarium est ponere earum exempla* e Mart. Cap. 3, 233 *modo se inuicem mutant* (sc. *uocales*)*, nuper sibi cum decore succedunt*.
21. Cf. qui sub. 2/II e III.
22. Come non manca di segnalare Langbein, 1914, p. 49 *sq*.

escludere Capro, in quanto mai qui nominato da Prisciano (a differenza del contenuto dei libri 6 e 7) [23].

Nella parte presa in esame la fonte esplicitamente ricordata da Prisciano è Plinio, citato nominativamente ben tre volte (*GL* 2, 26.16 ; 29.9.18), e una insieme con Papiriano e Probo (*GL* 2, 31.2) [24]. Questo è il punto di partenza che pone il problema del rapporto fra i due testi e i *Dubii sermonis libri* (« Les hésitations de la langue ») [25], sia quando coincidenti sia quando nella esposizione artigrafica degli stessi argomenti non ci sia perfetta omogeneità (o addirittura polemica diversità). In questo caso bisognerà sottoporre a verifica l'assunto stesso della dipendenza e/o quanto postulato dagli studiosi (a partire appunto da Langbein, 1914, 55), circa l'esistenza in età tardoantica di un « libellus de litterarum mutationibus » (in ogni caso di autore altro rispetto a Capro e a Giulio Romano, non nominati in questa parte che è pure priva di corrispondenze puntuali con altri artigrafi, come ad es. Carisio) che poteva avere come sua autorevole fonte proprio il *Dubius sermo* di Plinio il Vecchio [26]. Quest'ultima ipotesi potrebbe trovare conferma nel fatto che l'utilizzazione del testo pliniano avviene secondo il « *regulae*-type » [27], un procedimento che poteva indurre delle modificazioni del testo originale, fino a snaturarlo, ad opera di compilatori già del II e III secolo. L'analisi cercherà di individuare l'entità e il modo della presenza pliniana (seppure mediata), anche al di là dei luoghi particolari in cui l'autorevole grammatico è citato, dal momento che l'estensione della « contiguità » tra i due testi (anche se non in forma rigorosamente continua) si estende per circa una metà del libro I dell'*ars di* Prisciano [28] e per l'intero *de litteris* in Marziano [29].

23. Dove Capro è integrato con appunti derivati da altri autori, Neumann, 1881, p. 40 *sq*. ; cf. anche n. 15.
24. Plinio grammatico è citato ancora da Prisciano a *GL* 2, 233.13 (fr. 6 M.) ; 262.18 (fr. 7 M.) ; 393.9 (fr. 104 M.) ; 594.23 (fr. 11 M.). Papiriano non ci è noto al di fuori delle citazioni priscianee (cf. ancora *GL* 2, 27.11 ; 503.16 ; 593.14) e degli *excerpta* registrati in Cassiod., *GL* 7, 158.9 (cf. anche 147.7 ; 212.25 e qui nel seguito).
25. Holtz, 1987, p. 233.
26. Holtz, 1987, p. 246.
27. Mazzarino, 1949, p. 44.
28. Che contiene (come registra l'indice inserito nella *praefatio*, *GL* 2, 3.5 *sq.*) : *de uoce et eius speciebus ; de litera ; quid sit litera, de eius generibus et speciebus, de singularum potestate, quae in quas transeunt per declinationes uel compositiones partium orationis* (cf. *supra* n. 8).
29. L'ambito quantitativo della comparazione risulta di circa sei pagine per Marziano (63-68 Willis 1983 = 87-95 Dick) contro una decina dell'ed. Hertz di Prisciano.

2. ANALISI DELLE CONTIGUITÀ ESCLUSIVE

Il confronto fra i due testi dovrebbe far emergere indicazioni sul modo di selezionare (e di elaborare) il materiale da parte dei due artigrafi, sui modi di prelevamento delle informazioni e sulla coerenza (o incoerenza) dottrinale reciproca e rispetto alla tradizione (quando nota). Come è stato autorevolmente affermato, Prisciano « non rinunciava *a priori* a pensare con la propria testa » [30] : questo io ritengo vada riconosciuto anche per Marziano, il quale sconta ancora una serie di pregiudizi duri a morire [31], dovuti fondamentalmente alla difficoltà del dettato linguistico, anche artigrafico, e alla mancanza di adeguati sussidi bibliografici. Manca soprattutto di una edizione critica attendibile (operazione non impossibile nonostante il grande numero di manoscritti : il testo non è tramandato in modo così sconciato come appare dalle edizioni !) e di un commento che spieghi il testo (non soltanto nella prospettiva della « Quellenkunde »).

La sinossi presenta il testo continuo (articolato in sette sezioni individuate in base al contenuto e alla omogeneità tematica) di Marziano Capella nella colonna di sinistra e in quella di destra i corrispondenti passi di Prisciano (se del caso anche non nella sequenza del testo artigrafico) [32].

I Mart. Cap. 3 (Willis = Dick)	Prisc., *inst.* (*GL* 2)
a. 233 (63.11 *sq.* = 87.10 *sq.*) « a » plerumque in « e » transuertitur, nam « capio » « cepi » facit,	*a.* 25.8 *sq.* « a » correpta conuertitur… in « e » … productam, « facio feci », « capio cepi »…
nunc in « i », ut « salio insilio ».	[438.19 *sq.* in tertiae uero et quartae coniugationis uerbis multa inuenis mutantia « a » : … « salio insilio ».
	39.8 *sq.*
nunc in « o », ut <in> « plaustro plostrum »	transit (*sc.* « au » dipthongus) in « o » productam more antiquo, ut « lōtus » pro « lautus », « plōstrum » pro « plaustrum »]
uel in « u », ut « arca arcula ».	in « u », « salsus isulsus », « ara arula ».

30. De Nonno, 1990b, p. 643.
31. Ad es. si continua a citarne l'opera come *De nuptiis Mercurii et Philologiae*, mentre la tradizione manoscritta è unanime nel tramandare *De nuptiis Philologiae et Mercurii* : l'ordine ha ovviamente il suo significato !
32. La rapida analisi qui condotta non comprenderà osservazioni di linguistica descrittiva, per le quali rinvio alla relazione presentata al colloque di Lyon da Frédérique Biville.

b. item « e » littera primum in « a » reformatur, ut « sero satum ». uel in « i », ut « moneo monitus ». uel in « o », ut a « tegendo toga » uel in « u », ut a « tecto tugurium »…	*b.* 25.13 *sq.* « e » correpta transit… in « a », « sĕror satus » … in « i », « monĕo monitus »… ; in « o », « tĕgo toga » ;… in « u », « tĕgo tugurium ».
c. similiter « o » quoque uocalis in « a » conuertitur, ut « siquis siqua », in « e », ut « fortis forte », in « o », ut « qui quo », in « u », ut « ibi ubi »	*c.* 25.20 *sq.* « i » transit in « a », ut « genus generis generatim » ;… in « e », « fortis forte » ; « sapiens sapientis sapienter » ; in « o », « patris patronus » et « patro » verbum, « olli » pro « illi », « saxi saxosus » ; in « u », « carnis carnufex » antiqui pro « carnifex », ut « lubens » pro « libens » et « pessumus » pro « pessimus ».
d. non aliter « o » littera in « a » transit, ut « creo creaui », uel in « e », ut « tutor tutela », uel in « o », ut « uirgo uirginis » uel in « u », ut « uolo uolui ».	*d.* 26.17 *sq.* transit « o » in « a » ut « creo creaui » ; in « e », « tutor tutela », « bonus bene », « γόνυ genu ». « πός pes », antiqui « compes » pro « compos », in quo Aeolis sequimur : illi enim ἐδόντα pro ὀδόντα dicunt. conuertitur « o » etiam in « i », « uirgo uirginis » ; in « u », « tremo tremui », « huc illuc » pro « hoc » et « illoc ».
e. item « u » simili ratione conuertitur in « a », ut « magnus magna », in « i », ut « telum teli », in « o », ut « lepus leporis », in « e », ut « sidus sideris ».	*e.* 27.15 *sq.* transit « u » in « a », « uerendus uerendarius » ; in « e », « pondus ponderis »… in « i », ut « cornu cornicen »… in « o », « nemus nemoris ».

Il materiale dei due artigrafi relativo alle vocali, con le caratteristiche proprie di ciascuno di cui si è detto (cf. *Premessa*), sono perfettamente coincidenti (la maggiore completezza di Prisciano è documentata anche dalla registrazione del dato prosodico).

a. Nell'esempio della chiusura (propria della lingua rustica) del dittongo *au* (che in Prisciano si trova nel capitolo *de ordine litterarum* all'interno della sezione relativa al mutamento dei dittonghi) la paradosis di Marziano a 63.12 (= 87.11 *sq*.) non va corretta in *plaudo*

plostrum (come ha fatto Eyssenhardt seguito da Willis ; *plaustrum plostrum* Dick). È sufficiente integrare *in* davanti all'esempio, sulla scorta dell'*usus* marzianeo (Mart. Cap. 3, 235 [64.5 = 88.14 ; 236 [65.13 = 89.3] etc. ; Juergensen 1874, 70). *Arca arcula* è esempio di diminutivo varroniano *(ling*. 9, 74) fornito anche da Prisc. in *GL* 2, 114.7.

b. Nell'es. di Marziano, tràdito *a « tecto tugurium »* (*a « tego t. »* Dick, 87.15 ; Willis, 63.14), la mancata corrispondenza con Prisciano trova la sua giustificazione in Fest. 486.5 *sq*. L. *tuguria a tecto appellantur*.

c. L'elenco di esempi addotti da Prisciano sul mutamento di *i* (*GL* 2, 25.29-26.12) è da Marziano ridotto alla tipologia essenziale.

d. La sezione relativa al mutamento della vocale *o* (63.16 = 87.18) in Prisciano è preceduta da una osservazione di storia della lingua attribuita a Plinio di cui non c'è traccia nel testo di Marziano : « *o » aliquot Italiae ciuitates teste Plinio* (fr. 1 Mazzarino) *non habebant, sed loco eius ponebant* « *u* », *et maxime Vmbri et Tusci* (*GL* 2, 26.16 *sq*.). Il fenomeno inverso è attestato in *GL* 2, 27.9 *sq*. dove l'esemplificazione è tratta dal *de orthographia* di Papirianus : *« V » quoque multis Italiae populis in usu non erat, sed e contrario « o », unde Romanorum quoque uetustissimi in multis dictionibus loco eius « o » posuisse inueniuntur, « poblicum » pro « publicum », quod testatur Papirianus de orthographia, etc.* Le due testimonianze sembrano derivare da un'unica fonte *de orthographia* (Papiriano, cit. ancora a *GL* 2, 593.14 e a *GL* 2, 31.2 e 503.6 insieme con Probo ; cf. qui sub V/*b*) che a sua volta, per il legame speculare dei due testi, risale al *Dubius sermo* di Plinio (cf. Neumann, 1881, 55 *sq*., in part. 58).

L'esempio *tutela* compare anche in Papiriano ap. Cassiod., *GL* 7, 159.4, dove il sostantivo è citato per un fatto di grafia (da scrivere con una sola *l*).

e. Negli esempi di mutamento di *u* la coincidenza fra i due autori va cercata nella tipologia fonetica, riconducibile a fenomeni di alternanza apofonica *ĕ-ŏ* (*sidus/pondus*) e di estensione analogica del vocalismo *ŏ* (*lepus/nemus*).

II Mart. Cap., 3	Prisc., *GL* 2
240 (64.28 *sq*. = 89.22 *sq*.) quippe « f » littera, quae est semiuocalium prima, duas tantummodo conso-	11.12 *sq*. quare cum « f » loco mutae ponatur [id est « p » et « h » siue « ϕ »], miror hanc

nantes praelata complectitur « l » et « r », ut dicimus « flauus » et « frugi ». uocales uero complectitur ita ut « i » et « u » uocales sibi praeferri prohibeat, nullum autem claudit finitiua sermonem.	inter semiuocales posuisse artium scriptores : nihil enim aliud haec litera semiuocalis nisi nominis prolationem, quae a uocali incipit. sed hoc potestatem mutare literae non debuit : si enim esset semiuocalis, necessario terminalis nominum inueniretur, quod minime reperies, nec ante « l » uel « r » in eadem syllaba poni posset, qui locus mutarum est dum taxat, nec communem ante easdem posita faceret syllabam.

Che il testo di Marziano riecheggi dottrina pliniana dimostrerebbe il verbo *claudere* nella pericope *claudit finitiua sermonem* (Mazzarino, 1955, 228). Anche questo passo di Marziano, inserito nella sinossi di Langbein, ha evidenti paralleli con Prisciano, che però si discosta polemicamente dalla concorde tradizione grammaticale latina (e perciò anche da Plinio) in quanto rivendica *f* alle mute (ribadito in *GL* 2, 35.13 *sq*.) invece che alle semivocali : Mar. Victorin., 3.20 *sq*. M. *residuae semiuocalium sunt « f » et « s ». ex quibus « f » quidam e r r a n t e s duplicem dicunt, quia ex « p » et « h » composita uideatur*. Per Prisciano *f* non entra nel numero delle semivocali (cf. ancora 2, 9.12 e 22.24) perché sta per *ph* ; in altre parole non c'è differenza tra ϕ = *ph* e *f* : 2, 20.10.13 (ma una diversità esiste : *non fixis labris est pronuntianda « f », quomodo « ph »*, 2, 11.27) : la differenza (limitatamente alla grafia) in Diom., *GL* 1, 423.28 *sq*. « *f » littera tum scribitur, cum Latina dictio scribitur, ut « felix » . nam si peregrina fuerit, « p » et « h » scribimus, ut « Phoebus, Phaethon ».*

III Mart. Cap. 3	Prisc., *GL* 2
241 (65.3 *sq*. = 90.1 *sq*.) « l » uero littera tripliciter sonat. nam exilem sonum reddit cum geminatur ut « sollers, Sallustius », medium autem cum terminat nomina ut « sol, sal », item leniter sonat cum uocales anteuenit ut « lapis, lepus, liber, locus, lucerna », plenum uero sonum habet cum ei praeferuntur litterae « p, g, c, f » ut in « Plauto, glebis, Claudio, flauo ».	29.8 *sq*. « l » triplicem, ut Plinio uidetur (fr. 2 Mazzarino), sonum habet ; exilem, quando geminatur secundo loco posita, ut « ille, Metellus » ; plenum, quando finit nomina uel syllabas et quando aliquam habet ante se in eadem syllaba consonantem, ut « sol, silua, flauus, clarus » ; medium in aliis, ut « lectum, lectus ».

L'impianto triadico della spiegazione (che vale anche per le successive lettere *m* e *n*) e la comunanza di lessico lasciano intravedere una unica fonte per i due autori (pure nell'autonomia della esposizione

di ciascuno) rappresentata ancora una volta – per esplicita ammissione di Prisciano – da Plinio. Riassumendo : *l* è *exilis* soltanto quando è geminato [33]. Nella definizione (e relativi esempi) di *sonus medius* e di *sonus plenus* i due testi presentano delle diversità. In Marziano si registra una duplice tipologia di *l* come *sonus medius* (*a*. in fine di parola [*sol*, *sal*] ; *b*. in posizione prevocalica [*lapis*, *lepus*, *liber*, *locus*, *lucerna*]) contro una di Prisciano (*l* prevocalica, che negli esempi coincide con *l* palatale) [34] [*lector*, *lectum*]. In Prisciano si trova invece una duplice casistica di *sonus plenus* (*a*. in fine di parola o di sillaba [*sol*, *silua*] ; *b*. in posizione postconsonantica [*flauus*, *clarus*]). Ma di fatto la seconda tipologia del *sonus medius* di Marziano può corrispondere alla prima del *sonus plenus* di Prisciano e, reciprocamente, la prima del *sonus plenus* di Prisciano corrisponde, almeno in parte, alla prima del *sonus medius* di Marziano (non si fa menzione di *l* finale di sillaba). In ogni caso la definizione di *plenus* data da Marziano Capella esclude categoricamente che si possa ipotizzare una errata collocazione degli esempi *sol, sal.*

L'esempio di *l* come *sonus plenus* portato da Marziano (e privo di riscontro in Prisciano) potrebbe rappresentare un recupero da Ter. Maur., 856 *sq*. (in part. 861-3) :

> Quattuor post hanc loquemur ordine udas debito,
> quas priores ante nullam consonam praeponimus
> ….
> subdimus mutis earum plurimis tantum duas
> <scilicet> primam (*sc*. « l ») atque quartam (*sc*. « r »), quod palam exemplis erit.
> namque « b », « c », « g » deinde « p », priores ponere
> singulas possis, ut uda prima sic subiecta sit :
> « blandior » cum dico, « cludo », « gleba », « plebs » aut « Plinius ».

In base alla esemplificazione *Plinius* lo Stzrelecki 1948, p. 16 ha ipotizzato che la fonte di Terenziano possa essere proprio il *Dubius sermo* di Plinio, conformemente alla prassi di citare tra gli *exempla* il nome dell'autore che viene utilizzato. L'esempio illustra, nell'ordine alfabetico, il nesso di muta più una liquida, e precisamente il caso in cui *b* (che non compare in Marziano, sostituita da *f*, sulla quale e sulla diversità da Prisciano cf. qui sub II), *c*, *g*, *p*, precedono a inizio di parola la liquida *l*. Il verso 857 *quas priores… praeponimus* trova riscontro in Mart. Cap. 3, 241 (65.8 *sq*. = 90.7 *sq*.) *« l » autem*

33. Nei grammatici (Seru., *GL* 4, 445.12 *sq*. ; Pomp., *GL* 5, 286.34 *sq*. ; Consent., *GL* 4, 394.22 *sq*.) il caso è analizzato come lambdacismo (*uitium* legato alla geminazione [*pinguius*] o alla semplificazione [*subtilius*, *tenuius*] di *l*).
34. Leumann, 1977[2], p. 141.

numquam ulli semiuocali uel mutae praeponitur in quanto, come ha appena affermato, *ei praeferuntur litterae « p g c f », ut in « Plauto, glebis* (esempio comune con Terenziano), *Claudio, Flauo* » (in comune con Prisciano). Se queste osservazioni hanno qualche probabilità di cogliere nel segno, si potrebbe ipotizzare che sia Marziano a conservare la tradizione pliniana che nel testo delle *Institutiones* risulterebbe perciò modificata, seppure non in modo sostanziale.

IV	
Mart. Cap. 3	Prisc., *GL* 2
242 (65.14 *sq*. = 90.16 *sq*.) « m » uero littera tam in sermonis initio quam in medio esse et in ultimis potest, ut « mores, umbra, triticum ». ex consonantibus solam praecedit « n », ut « Memnon », subsequitur solam « s », ut « Sminthius » mutaturque in « n » nonnumquam, ut cum dicimus « nunquis ».	29.15 *sq*. « m » obscurum in extremitate dictionum sonat, ut « templum », apertum in principio, ut « magnus », mediocre in mediis, ut « umbra ». transit in « n », et maxime « d » uel « c » uel « t » uel « q » sequentibus, ut « tantum tantundem » … et, ut Plinio placet (fr. 3 Mazzarino), « nunquis », « nunquam », « anceps » pro « amceps ».

La struttura triadica è anche qui determinata dalla posizione incipitaria, mediana o finale del fonema. Sul confine incerto tra *m* e *n* davanti a labiale cf. anche Mar. Victorin., 4.52-53 M. (con riferimento ad autori *de orthographia*) : *clari in studiis uiri, qui aliquid de ortographia scripserunt, omnes fere aiunt inter « m » et « n » litteras mediam uocem quae non abhorreat ab utraque littera, sed neutram proprie exprimat ; tam nobis deesse quam Graecis : cum illi « Sambyx » scribant, nec « m » exprimere nec « n ».* È verisimile che l'ampliamento della reminiscenza pliniana oltre i confini della esplicita menzione priscianea possa derivare da Papiriano (Neumann, 1881, p. 56 ; cf. qui sub I *b*), come dimostrerebbero gli esempi coincidenti *umbra* e *nunquis*, ma questa è ridotta all'essenziale e senza riferimenti alla pronuncia da parte di Marziano (che recupera l'esempio *Memnon* ancora a 3, 279 come caso di *-on* finale lunga).

V	
Mart. Cap. 3	Prisc., *GL* 2
a. 243 (65.22 *sq*. = 91.3 *sq*.) « n » autem littera plenior apparet in primis et ultimis ut « Nestor, tibicen », in mediis exilior, ut « mane, damnum ».	*a.* 30.7 *sq*. « n » quoque plenior in primis sonat et in ultimis partibus syllabarum ut « nomen, stamen », exilior in mediis, ut « amnis, damnum ».

b. conuertitur etiam in « m » cum eam secuntur « b, p, m », ut dicimus « imbuit, impulit, imminet ».	*b.* 31.1 *sq.* transit in « m », sequentibus « b » uel « m » uel « p », auctore Plinio (fr. 4 Mazzarino) et Papiriano et Probo, ut « imbibo, imbellis, imbutus, immineo, immitto, immotus, improbus, imperator, impello ».

La coincidenza tra i due autori in *a.* riconduce a una unica fonte che potrebbe essere ancora Plinio o comunque derivata da Plinio, citato con Papiriano e Probo – sempre a proposito della lettera *n* – nel passo immediatamente successivo *b*. Gli esempi di assimilazione del preverbio davanti a labiale sono riportati ancora dal citato Papiriano ap. Cassiod., *GL* 7, 162.6 *sq*. (*in praepositiuo, si composita sit et « p » aut « b » uel « m » sequatur, « n » in « m » conuertit, ut « improbus imbuit immutat »*) e da Mar. Victorin., 4.66 M. *sic etiam <« in »> praepositio iuncta uocibus quae incipiunt a supra dictis litteris « n » commutat in « m », ut « imbibit, imbuit, imfert, imficit, immemor, immitis, impius, impotens »* (con la nota *ad l.* di Mariotti, 1967, 209 *sq*.).

VI Mart. Cap. 3	 Prisc., *GL* 2
a. 244 (66.4 *sq*. = 91.13 *sq*.) conuertitur (*sc.* « r ») in « l », « n » et « s » ut « niger nigellus », « femur feminis », « gero gessi ».	*a.* 31.18 *sq*. transit (*sc.* « r ») in « l » : « niger nigellus », « umbra umbella » ; in « s » : « arbos » pro « arbor »… ; in duas « s » : « uro ussi », « gero gessi ».
b. 245 (66.11 *sq*. = 91.23 *sq*.) in plures etiam transitum facit (*sc.* « s »), ut in « l ». dicimus enim « modus modulus », in « n », « sanguis sanguinis », in « r », « flos floris ». in « d », « custos custodis », in « t », « nepos nepotis ».	*b.* 32.14 *sq.* in « n » mutatur « s » : « sanguis sanguinis », in « r » : « flos floris », « ius iuris », « cursus curriculus » uel « curriculum » ; in « x » : « Aiax » pro Αἴας et « pistrix » pro πίστριϛ... ; in « d » : « custos custodis »… ; in « t » : « nepos nepotis »…
c. huic litterae (*sc.* « s ») diuus Claudius « p » adiecit aut « c » propter ψ et ξ Graecas, ut « psalterium, saxa ».	*c.* 33.3 *sq.* huic (*sc.* « s ») praeponitur « p » et loco ψ Graecae fungitur, pro qua Claudius Caesar antisigma Ↄ hac figura scribi uoluit…
d. 246 (66.16 *sq*. = 92.4 *sq*.) « x » autem nemo litteram putat, quoniam duplex est. constat enim ex « g » et « s »,	*d.* 33, 14 *sq.* « x » duplex modo pro « cs » modo pro « gs » accipitur, ut « apex apicis », « grex

ut « rex regis » aut ex « c » et « s », ut « nux nucis ». in « u » aliquando transuertitur ut « nix niuis ».	gregis ». transit tamen etiam in « u » consonantem, ut « nix niuis ».
e. 248 (67.1 *sq*. = 92.18) transit (*sc.* « b ») in « c », ut « succurrit », in « f », ut « sufficit », in « m », ut « summittit », in « p », ut « supponit », in « s », ut « sustulit ».	*e*. 34.8 *sq* « b » transit in « c », ut « occurro, succurro » ; in « f » : « officio, sufficio, suffio » ; … in « m » : « summitto », « globus glomus » ; in « p » : « suppono » ; … in « s » : « iubeo iussi » ; nam « suscipio, sustuli » a « susum » uel « sursum » aduerbio composita sunt, unde « subtinnio » et « subcumbo » non mutauerunt « b » in « s ».
f. 249 (67.5 *sq*. = 93.3 *sq*.) sola mutarum (*sc.* « c ») antecedentem uocalem producit et pro duplici habetur ut, « hic, hoc, ha[e]c ».	*f*. 34.21 *sq*. et notandum, quod ante hanc (*sc.* « c ») solam mutam finalem inueniuntur longae uocales, ut hōc, hāc, sīc, hīc » aduerbium.
g. 250 (67.9 *sq*. = 93.8 sq.) transit (*sc.* « d ») in « c », ut « accidit », in « g », ut « aggerat », in « l », ut « alligat », in « p », ut « apponit », in « r », ut « arripit », in « s », ut « assidet », in « t », ut « attinet ».	*g*. 35.1 *sq*. « d » transit in « c », ut « accidit, quicquam » ; in « g » : « aggero » ; in « l » : « allido » ; in « p » : « appono » ; in « r » : « arrideo, meridies » ; … transit etiam in « s » : « assideo » … in « t » : « attinet » …
h. 251 (67.14. = 93.15 *sq*.) in « c » quoque conuertitur (*sc.* « g »), ut « rego rector ».	*h*. 35.22 *sq*. « g » transit in « s » : « spargo sparsi », « mergo mersi » ; in « x » : « rego rexi », « pingo pinxi » ; in « ct » : « agor actus », « legor lectus », « pingor pictus ».
i. 252 (67.15 *sq*. = 93.16 *sq*.) « h » aspirationis notam esse certissimum est… hanc Graeci diuiserunt ; nam pars eius dexterior aspirationis nota est, sinistra contrariae significationis.	*i*. 35.24 *sq*. « h » literam non esse ostendimus, sed notam aspirationis, quam Graecorum antiquissimi similiter ut Latini in uersu scribebant ; nunc autem diuiserunt et dextram eius partem supra literam ponentes psiles notam habent, quam Remmius Palaemon exilem, Grillius uero ad Virgilium de accentibus scribens leuem nominat, sinistram autem contrariae aspirationis, quam Grillius flatilem uocat.

l. 257 (68.7 *sq*. = 94.17 *sq*.) « z » a Graecis uenit licet, etiam ipsi primo σ Graeca utebantur, nam « Sethum » dicebant, quem nunc « Zethum » dicunt. tamen haec gemina etiam ab ipsis habetur. nam a τ et σ componitur, quam ut aduertas duplicem, numquam poterit geminari.	*l*. 36.17 *sq*. « y » et « z » in Graecis tantummodo ponuntur dictionibus, quamuis in multis ueteres haec quoque mutasse inueniantur et pro υ « u », pro ζ uero, quod pro « sd » coniunctis accipitur, « s » uel « ss » uel « d » posuisse, ut « fuga », « murra » pro φυγή, μύρρα, « Saguntum », « massa » pro Ζάκυνθος, μᾶζα, « odor » quoque ἀπὸ τοῦ ὄζειν, « Sethus » pro Ζῆθος dicentes et « Medentius » pro « Mezentius ».

Sezione omogenea relativa a mutamenti fonetici che avvengono per declinazione e per derivazione (fenomeni di rotacismo e assimilazione).

a. Per *femur -minis* cf. Mar. Victorin., 4.63 M. e Charis., 31.1 e 109.12 B. ; in Prisciano è citato a *GL* 2, 454.2 come esempio di *inaequalis declinatio*.

b. Prisciano introduce anche il mutamento di *s* in *x* nei grecismi (*in quo sequimur Doris* : 32.12).

c. Marziano in più di Prisciano attribuisce all'intervento dell'imperatore Claudio la tradizione presente anche in Mar. Victorin., 4.26 M. secondo cui ξ (associata negli artigrafi a ψ come consonante doppia) è stata introdotta nell'alfabeto latino (dopo *u*) con il segno *x* (cui Marziano nega il valore di *littera*, cf. qui § *d*) : *nostri ξ acceptam in fine suarum posuerunt ; reliquas autem ita scribunt, ut a Graecis sunt traditae.* I due passi hanno indubitabilmente un comune punto di partenza, ma il testo di Marziano introduce una attualizzazione trascurata da Prisciano. In ogni caso non si tratta di un errore per cui Marziano scriverebbe d u e lettere (*ps* al posto dell'antisigma e *cs* al posto di ξ) per esprimere un singolo segno grafico (come credono Kopp *ad l.* ; Bücheler, 1856 / 1915, p. 8 *sq*.). L'iniziativa di Claudio a proposito dell'antisigma non ebbe comunque seguito (Prisc., *GL* 2, 33.4 *sq*. *sed nulli ausi sunt antiquam scripturam mutari*) ; cf. Biville, 1990, p. 289 *sq*.

d. rispetto a Prisciano, Marziano è perentorio nella negazione del valore di *littera* alla *x* (cf. qui sub § *c*) ; Mar. Victorin., 3.8 M. *haec littera a quibusdam negatur.* L'esempio *nux nucis* pare un *unicum*. In una parte della tradizione di Marziano è recuperato anche l'esempio *pix picis* (accolto nel testo del Dick), ma si tratta di mss con molti interventi glossatorii.

e. Come di consuetudine Marziano seleziona l'esemplificazione rispetto a quanto compare nelle *Institutiones*. *Officio*, *sufficio* sono esempi presenti anche in Mar. Victorin., 4.67 M.

f. Sul fatto che si percepiscano due *c* (dottrina diffusa nella tradizione grammaticale) cf. Vel. Long., *GL* 7, 54.6 *sq*. *cum dicimus « hic est ille », unum « c » scribimus et duo audimus, quod apparet in metro. nam :* (Verg., *Aen.* 1.604)

hoc erat alma parens…

si unum « c » hanc syllabam exciperet, acephalus esset uersus nec posset a longa syllaba incipere, quae est heroico metro necessaria. ergo scribendum per duo « c » : « hocc erat alma parens » aut confitendum quaedam aliter scribi, aliter enuntiari : Mar. Victorin., 4.90 M. ; Apthon. *GL* 6, 36.6 ; Consent., 24.20 *sq*. Niedermann.

g. Su *quicquam* (di cui Marziano non fa menzione) cf. Papirian. ap. Cassiod., *GL* 7, 160.10 *sq*. « *quicquam » in medio per « c », non per « d » scribi debet* ; Mar. Victorin., 4.37 M.

h. Anche in questo caso il testo di Prisciano è più completo : in Marziano mancano le transizioni in *s* e *x*.

i. Pure in questo caso il testo di Marziano è essenziale rispetto alla più ampia storia del problema presentata nelle *Institutiones* dove è recuperata anche la testimonianza di Remmio Palemone (fr. 1 Mazzarino).

l. La comunanza dell'es. *Sethus/Zethus* riconduce i due testi a un'unica fonte (sulla grafia del *cognomen Sethus* cf. Biville, 1990, p. 107). Nelle *nuptiae* gli esempi *Mezentius* e *Zacynthos* ricompaiono nel cap. dedicato alle sillabe comuni (Mart. Cap. 3, 278 [76.6 *sq*.] = *GL* 3, 106.7 *sq*. ; su *Zacynthos* e *massa* cf. Biville, 1990, 105 e 109). Su *z* come *litera duplex* cf. *Inst. GL* 2, 10.3 *sq*. ; 33.14 *sq*. Marziano non parla qui di *y*, ma al paragrafo successivo dove la recupera dal numero delle vocali necessarie per la grafia dei nomi greci (*Hyacinthus*, *Cyllenius*). Anche in questo c'è coincidenza fra i due autori : Prisciano (*GL* 2, 12.16 *sq*.) come Marziano (3, 258) riconosce che *in Latino sermone* sono necessarie diciotto lettere, ma in realtà il numero di quelle effettivamente impiegate è di ventitre (aggiuntevi *h q k x z* : 3, 261 = *GL* 2, 7.6 *sq*.). Rinvio alla sintetica storia del problema nella nota di Mariotti, 1967, p. 146 *sq*. a Mar. Victorin., 3.12-13.

VII Mart. Cap. 3	Prisc., *GL* 3/2
a. 273 (74.13 *sq*. = 103.15 *sq*.) sciendum etiam uni uocabulo accidere omnes tres accentus posse, ut est « Argiletum ».	*a.* 3, 113.10 *sq*. Etiam diuisa possunt coniungi, ut « malefida, Argiletum, huiusmodi, malesana ».
b. 278 (76.1 *sq*. = 105.18 *sq*.) potest dipthonga breuis fieri, ut « sudibusue praeustis » (Verg., *Aen*. 7.524).	*b.* 2, 38.8 *sq.* inuenitur tamen haec dipthongus in media dictione correpta tunc, quando compositae dictionis antecedentis in fine est sequente uocali, ut « praeustus ». Virgilius in VII (524) : Stipitibus duris agitur sudibusue praeustis. Homerus (*Il.* 15. 235) : ᾽Ανιπτόποδες χαμαιεῦναι.

Questi due casi di esemplificazione comune (da contesti non omogenei) sono stati aggiunti alla sinossi perché privi di attestazione in altri artigrafi. Il primo è limitato alla utilizzazione del toponimo *Argiletum* assunto da Marziano come unico esempio di parola composta che presenta *omnes tres accentus* del latino (acuto, grave, circonflesso : *Argìlêtum*). Il secondo caso fa riferimento all'abbreviamento del dittongo nel verso virgiliano di *Aen.* 7.524 [35]. A Prisciano l'informazione sembra derivare da materiale serviano (*ad Aen.* 7.524 *Prae : breuis fit propter sequentem uocalem. quod in una parte orationis factum tolerabile est, quia compositus est sermo*).

3. CONCLUSIONI

La dipendenza da Plinio della sezione *de litteris* delle *artes* di Marziano Capella e di Prisciano risulta in modo univoco non solo per esplicita dichiarazione del grammatico di Cesarea, ma anche, e soprattutto, dalla sinossi del materiale dottrinario, pure in presenza di differenziazioni per quanto attiene ai modi e ai contenuti stessi della utilizzazione della fonte.

L'indubitabile ricorso a una fonte comune non significa per i due artigrafi assunzione pedissequa del dettato integrale della stessa : lo dimostrano le precise (e polemiche) differenziazioni di Prisciano in

35. Ripreso anche in *Comm. Einsiedl.*, *GL* 8, 227.15 H. e, come mi segnala Mario De Nonno, nell'inedito trattato di metrica attribuito a Marziano Capella.

elementi specifici e non secondari. I casi più significativi riguardano le lettere *f* e *l* (cf. qui sub 2/II). Nel primo caso Marziano riecheggerebbe da vicino Plinio (la cui autorità in proposito si ricava dal contesto delle *Institutiones*), mentre Prisciano sembrerebbe qui attualizzare autonomamente (e problematicamente) la stessa dottrina grammaticale. L'autorità di Plinio esplicitamente indicata nel secondo caso, accomuna i due autori nella scansione triadica della classificazione (contro una bipartizione presente nel resto della tradizione grammaticale relativa al fenomeno del lambdacismo). La contiguità su questo punto di Marziano con Terenziano Mauro farebbe pensare (a maggior ragione se va accolta l'ipotesi dello Strzelecki) che sia più vicino alla dottrina di Plinio che Prisciano : quindi in entrambi i casi si tratterebbe di una innovazione introdotta da Prisciano rispetto alle fonti.

Resta difficile stabilire con certezza se il contatto con la fonte sia avvenuto per entrambi gli artigrafi allo stesso grado o se, per entrambi o almeno per uno dei due, il contatto derivi da una fonte intermedia (Capro, Papiriano o altra fonte tardoantica che avrebbe trasmesso a Prisciano i passi di Plinio e « influenzato » anche l'autore delle *nuptiae*) [36] che può avere assunto il testo di Plinio sotto forma di *regulae*, addirittura modificando (o contaminando) il contenuto originario. In ogni caso l'ipotesi di Capro come fonte intermedia resta la più praticabile.

In realtà le dissomiglianze (per quanto minime) fra i due testi ridurrebbero (almeno in teoria) le possibilità di individuare una fonte unica, ma resto propenso a credere alla consapevole autonomia di Prisciano (e così pure di Marziano) nei confronti degli *auctores* da cui attinge e che cita.

36. Holtz, 1987, p. 246 *sq*.

Priscian's etymologies : sources, function and theoretical basis « Graeci, quibus in omnia doctrinae auctoribus utimur »

Robert Maltby
University of Leeds

The main aim of this paper is to collect all the etymologies in Priscian, to establish their function within his work and to identify his sources and the linguistic theories that lay behind his etymological practice. It is obvious that as a Latin speaker teaching Latin to Greeks in sixth-century Constantinople his approach will differ considerably from his predecessors in the Latin grammatical tradition, who had been mainly concerned with teaching Latin to Latin speakers. The two books of the *Institutiones* concerned with syntax, Books 17 and 18, for example, were based, as Priscian tells us, not on Latin sources, but on the work of the second-century Greek grammarian from Alexandria, Apollonius Dyscolus ; and Apollonius, along with other Greek grammarians, is frequently mentioned as a source elsewhere in his work. His Greek audience and his Greek sources influence his etymologising in specific ways.

Let us take as an opening example one of the main functions of etymology in a grammatical work, namely its function in defining grammatical technical terms.

In book 8 of the *Institutiones* Priscian derives *coniugatio* from *coniugo* : *GL* 2, 442.24 *coniugatio autem nominatur vel propter coniugatas consonantes, hoc est cognatas, ex quibus pleraeque apud Graecos coniugationes regulam sumunt, vel quod una eadem ratione declinationis plurima coniugantur verba, quod magis ad Latinorum nominationem aptius est.*

The first etymology offered, *propter coniugatas consonantes*, relates not to its use in Latin, but to the use of its equivalent in Greek συζυγία. As comparison with Dionysius Thrax 1.1.p.57 shows, Greek conjugations were in fact divided into six classes based on the related consonants with which their stems ended. Only in the second half of the sentence beginning *vel quod una…* does Priscian discuss Latin usage, and in that place there is a parallel, although not a close verbal echo, with Augustine's *regulae* at *GL* 5, 511.41 *inde dicitur coniugatio, quod sibi ad unum sonum multa coniungat* (cf. Isid., *Etym.* 1.9.6).

Similarly from Book 1 of the *Institutiones*, *GL* 2, 6.4-5 *vox autem dicta est vel a vocando, ut dux a ducendo, vel* ἀπὸ τοῦ βοᾶ, *ut quibusdam placet* (cf. 140.19 *voco vox, velum velox*) Priscian derives *vox* first from the Latin *a vocando* but adds as an alternative a Greek-based etymology, expressed in Greek style with ἀπὸ τοῦ. Neither of these derivations is found in earlier Roman grammarians.

This is not to say that in his other definitions of grammatical terms Priscian does not rely on the earlier Latin grammatical tradition, particularly Diomedes. The full list is as follows :

– **genetivus** : *GL* 2, 185.14 *sq*. *genetivus vel quod genus per ipsum significamus, ut genus est Priami* (Explan. in Don. *GL* 4, 534.27 ; Pomp. *GL* 5, 171.9 ; Isid., *Etym.* 1, 7, 31) *vel quod generalis videtur esse hic casus genetivus, ex quo fere omnes derivationes et maxime apud Graecos solent fieri.*

– **infinitus** : *GL* 2, 418.18 *infinita autem nominata sunt… ab eo, quod carent significatione definita tam personarum quam numerorum,* 425.9 *infinitus (sc. modus) est, qui et personis et numeris deficit, unde et nomen accepit infiniti, quod nec personas nec numeros definit* (= Diom. *GL* 1, 340.34 ; Serv. *GL* 4, 411.37 ; Aug. *GL* 5, 510.38 ; Cledon. *GL* 5, 19.24, 5, 54.11 ; Explan. in Don. *GL* 4, 504.10 ; Pomp. *GL* 5, 215.39 ; Isid., *Etym*. 1, 9.5). Cf. Audax *GL* 7, 344.26 *infinitus cur dicitur ? Quia non explet sensum nisi adiecta alia particula verbi… pendet enim sensus.*

– **indicativus** : *GL* 2, 423.24 *indicativus autem dicitur, quod per eum indicamus, quid agitur* (= Diom. *GL* 1, 338.24 ; Cledon. *GL* 5, 54.6 ; Explan. in Don. *GL* 4, 503.27 ; Pomp. *GL* 5, 214.6 ; Audax. *GL* 7, 344.14 ; Isid., *Etym.* 1, 9, 4). Contrast : Prisc. *GL* 3, 235.16 *indicativus, quia essentiam plerumque ipsius rei significat, hoc nomine nuncupatur.*

– **littera** : *GL* 2, 6.12-14 *dicitur autem littera vel quasi legitera quod legendi iter praebeat* (cf. Mar. Victorin. *GL* 6, 5.5 ; Diom. *GL* 1,

421.26 ; Serv. *GL* 4, 421.23 ; Serg. *GL* 4, 475.5 ; Cledon. *GL* 5, 26.26 ; Explan in Don. *GL* 4, 518.31 ; Pomp. *GL* 5, 98.15 ; Prisc. *GL* 3, 108.13 ; Isid., *Etym.* 1, 3, 3), *vel a lituris, ut quibusdam placet, quod plerumque in ceratis tabulis antiqui scribere solebant* (cf. Diom. *GL* 1, 421.26 *vel a litura quam patitur* ; Serg. *GL* 4, 475.6 *vel quod scriptura deleri possit*).

– **participium** : *GL* 2, 552.14 *participium nomen accepit a confirmatione nominis et verbi.* 3, 503.23 *a parte compositum: participium.* Cf. Sacerd. *GL* 6, 443.17 *participium dictum est quod partem recipiat a nomine, partem a verbo* (*sim. grammatici plerique*).

– **subiunctivus** : *GL* 3, 241.4 *subiunctivus, vel quod subiungitur coniunctioni vel quod alteri verbo omnimodo vel subiungitur vel subiungit sibi alterum* (cf. Diom. *GL* 1, 340.24 *sq*. *subiungit enim sibi vel subiungitur necessario alii sermoni*).

– **verbum** : *GL* 2, 369.6 *verbum… a verberatu aeris dicatur* (= Quint., *Inst.* 1, 6, 34 ; Lact., *Opif.* 15, 1 ; Sacerd. *GL* 6, 429.19 ; Serv. *GL* 4, 405.14 ; Aug., *Dialect.* 6, 9 ; Explan. in Don. *GL* 4, 488.22 ; Pomp. *GL* 5, 97.6, 212.6 ; Consent. *GL* 5, 367.5 ; Isid., *Etym.* 1, 9, 1).

– **vocalis** : *GL* 2, 8.6 *cum a suis vocibus vocales nominentur*. 2, 9.5 *ex his vocales dicuntur sine quibus vox literalis proferri non potest, unde et nomen hoc praecipue sibi defendunt*. Cf. Pomp. *GL* 5, 100.5 *vocales dictae sunt… quoniam per se vocem inpleant* (14, 24, Isid., *Etym*. 1, 4, 3).

Even here, however, there are etymologies which are not found in the rest of the tradition, e.g. *genetivus quod generalis videtur esse casus*, where again this seems to be tailored for a Greek audience, as the phrase et *maxime apud Graecos* suggests ; or *indicativus, quia essentiam rei significat.* It is also possible to identify other features of his etymologising in general that seem to me to be specifically directed towards his Greek audience.

The second area in which this concern for a Greek-speaking audience manifests itself is in Priscian's tendency, far more marked than with earlier Latin grammarians, to derive Latin words from Greek roots, and, especially, to continue a tradition which goes back to Cato and Varro, from what he refers to as Aeolic Greek roots.

To take straightforward etymologies from Greek first, a number of these come from the first book of the *Institutiones,* many of which have no parallel elsewhere in the grammatical tradition. At *GL* 2, 11.19 he mentions as *dictiones quas a Graecis sumpsimus* three words with initial f, *fama, fuga* and *fur.* On *fama* we may compare Paul. Fest. 86 *fama a fando dicta, sic apud Graecos* φήμη *ἀπὸ* τῆς φάσεως who

simply says that it is derived from *fari* as φήμη in Greek is derived from φάσις. The idea that Greek and Latin words for the same concept have parallel etymologies is common in Latin : for example Apollo in Greek (Chrysippus frg. 1095 *SVF* 2) is from α privative and πολλοί… (« not many » i.e. one only), just as *sol,* Apollo's mythological equivalent in Latin*,* is from *solus* (e.g. Varro, *Ling.* 5, 68), but Festus is not saying, as Priscian does here, that *fama* is actually derived from φήμη. *Fuga* is not mentioned, as far as I know, by any other Roman grammarian as derived from Greek, but Priscian adds to this mention of its Greek origin the derivation of *fugio* from Greek φεύγω in *GL* 2, 39.13. The last derivation of *fur* from φώρ is found elsewhere, notably in Aulus Gellius, 1, 18, 5. Here Gellius is finding fault with Varro for deriving *fur* from Latin *furvus* and not from its Greek root φώρ. Gellius' derivation is then taken up by Iulius Paulus in his third-century law digest (Paul. *Dig.* 47, 2, 1) where the defining etymology occurs in the preface to his section on theft. Next at *GL* 2, 27.21 in a section on the change of Greek ου diphthong to u or o in Latin words derived from Greek, *bos* from βοῦς (also at *GL* 2, 25.1) had occurred first in Varro (*Ling.* 5, 96), but the other three, *mus* from μῦς, *Musa* from Μοῦσα and *purpura* for πορφύρα, are attested for the first time in Priscian. At *GL* 3, 75.7-8 the short second vowel in *affatim* is explained by a Greek derivation from ἀφάτως : *a fatu affatim, vel magis a Graeco* ἀφάτως*, id est abunde, unde et corripitur « fa ».* Finally at *GL* 2, 32.19, where Priscian discusses the replacement of the Greek aspirate by *s* in the words *semis, sex, septem, se, sal,* only *semis* (Paul. Fest. 292*,* Don. Ter. *Eun.* 478) and *septem* (Paul. Fest. 292) are found in the grammatical tradition earlier than Priscian.

Next we come to derivations from Aeolic Greek. The theory that Latin was derived, at least in part, from Aeolic Greek, goes back to the first century BC. We learn from Ioannes Lydus in his *De magistratibus* 1, 5 that it was mentioned by Cato in his Roman Antiquities and by Varro in his *De origine linguae latinae*. By « Aeolic », as Jean Collart has shown [1], the Romans meant any Greek dialect that was not Attic, Ionic or Doric. It had a wider extension than what we would think of as Aeolic (i.e. Thessalian, Boeotian and Lesbian) since they associated it mainly with the dialect spoken by the Arcadian Evander. The theory is associated in particular with Greek grammarians working in Rome in the first century BC, such as Hypsicrates of Amisus, Philoxenus of Alexandria in his περί τῆς τῶν 'Ρωμαίων διαλέκτου, and Tyrannio,

1. Collart, 1954, p. 215-18 and n. 10.

who also wrote on the Greek origin of the Roman dialect. The cultural context at the time was one of growing assimilation of the Romans to the Hellenistic Greek world. Any theory which could associate Latin with the culturally still dominant Greek language would have an important role to play in this process of assimilation. Memories of the theory are still around in the time of Quintilian (*Inst.* 1, 6, 31). Also in the first century AD, the Greek lexicographer Claudius Didymus, whom Priscian mentions along with Varro (*GL* 2, 15.1 *sq.* ; 3, 408.5) as a source for this theory, included it in a lost monograph comparing Latin and Greek. Priscian mentions the theory on no less than 11 separate occasions in his *Institutiones* to illustrate various points of Latin pronunciation and etymology :

GL 2, 15.*1 sq*. *V vero loco consonantis posita eandem prorsus in omnibus vim habuit apud Latinos, quam apud Aeolis digamma… teste Varrone et Didymo* (cf. 3, 408.6 *sq.*) *teste etiam Didymo… ostendens in omni parte orationis et constructionis analogiam Graecorum secutos esse Romanos)*.

GL 2, 26.17 *transit o in e… γόνυ genu*, πός *pes*, *… in quo Aeolis sequimur : illi enim* ἐδόντα *pro* ὀδόντα *dicunt* (cf. 2, 455.8 πούς *pes*, Isid., *Etym.* 11, 1, 112).

GL 2, 28.14 *est quando amittit u vim tam vocalis quam consonantis… s antecedente et sequente a vel e… ut suadeo, suavis, suesco, suetus, quod apud Aeolis u saepe patitur et amittit vim litterae in metro, ut…* « τυῖδ' ἔλθ' ».

GL 2, 35.15 *antiqui Romanorum Aeolis sequentes loco aspirationis eam (sc. f litteram) ponebant.*

GL 2, 38.5 *ponitur ae pro a, ut Aesculapius pro* « 'Ασκληπιός », *in quo Aeolis sequimur* : *illi enim* « νύμφαις » *pro* « νύμφὰς » *et* « φαῖσιν » *pro* « φασίν » *dicunt* (2, 29.6).

GL 2, 39.21 *Troia pro* « Τροία », *Maia pro* « Μαῖα ». *In hoc quoque Aeolis sequimur : sic illi dividentes diphthongum* κόιλον *pro* κοῖλον *dicunt* (=3, 467,18).

GL 2, 40.11 *ei diphthongo nunc non utimur, sed loco eius in Graecis nominibus e vel i productas ponimus. Et in priore sequimur Aeoli.*

GL 2, 253.17 *quia Aeolis quoque solent inter duas vocales eiusdem dictionis digamma ponere, quos nos sequimur, ὄις ovis,* Δᾶος *Davus*, ὠόν *ovum* (cf. Varro, *Ling.* 5, 96 *ovis* ; Isid., *Etym.* 12, 7, 80 *ovum*).

GL 3, 16.19 *solent (Romani) Aeolis sequentes vel in digamma vel in s convertere aspirationem* ἥμισυ *semis*, ἕξ *sex*, ἑπτά *septem* (cf. 2, 32.19 above).

GL 3, 27.6 *accentum habent praepositiones acutum in fine, tam apud Graecos quam apud nos… quod Aeolis quoque, quamvis fugiant in fine*

acutum, in hac parte solent servare, quos in plerisque secuti in hoc quoque sequimur.

The discussion of *pes* in *GL* 2, 26.17 and *GL* 2, 455.8 and *ovis* in *GL* 2, 253.17 can be paralleled from Varro, but Priscian is the only one among the Roman grammarians in Keil to discuss Aeolism in any detail. Again I would put this down to the cultural milieu in which he was working. As a Roman teaching Latin mainly to Greek speakers in Byzantium, his task would have been made easier by the fact that he could show the language he was teaching was not completely barbarian, but had close affinities with Greek.

In this final section of the paper I move on to the theoretical basis of Priscian's etymologising, and here too, although Varro is of prime importance, we can see that much of the discussion also has its roots in Greek linguistic theory. First of all, Priscian is the first grammarian in Latin to develop at any length the analogy between the way letters (or more correctly sounds, *elementa*) make up words and the way atoms make up the objects of the physical universe. Diomedes *GL* 1, 421.21 : *litteras enim veteres elementa dixerunt, quod orationem velut quaedam semina construant atque dissolvant*, and Audax *GL* 7, 14.1 : *elementum quid est ? unius cuiusque rei initium, a quo sumit incrementum et in quod resolvitur* may be hinting at this analogy, but it is Priscian who makes the idea clear in *GL* 2, 6.14 *sq*. : *litteras elementorum vocabulo nuncupaverunt ad similitudinem mundi elementorum : sicut enim illa coeuntia omne perficiunt corpus, sic etiam haec coniuncta litteralem vocem quasi corpus aliquod componunt*. The analogy is based on the double meaning of στοιχεῖα in Greek and *elementa* in Latin as both atoms and letters. Strictly speaking, as is made plain elsewhere by Priscian, and by Aristotle *Poet*. 20, 2 : Τῆς δέ λέξεως ἁπάσης τάδ΄ ἐστί τὰ μέρη, στοιχεῖον συλλαβὴ σύνδεσμος ὄνομα ῥῆμα ἄρθρον πτῶσις λόγος. στοιχεῖον μὴν οὖν ἐστιν φωνὴ ἀδιαίρετος, οὐ πᾶσα δὲ ἀλλ΄ἐξ ἧς πέφυκε συνθετὴ γίγνεσθαι φωνή, the στοιχεῖα and *elementa* are individual sounds, whereas their graphic representation as letters is referred to as γράμματα and *litterae*. The analogy is stated in Latin in its most familiar form in Lucretius *DRN* 1, 817-29, but there it is letters that are used to explain atoms, rather than the other way round. Ivano Dionigi [2] has shown convincingly how in both Greek and Latin the terminology of physical atomism is applied to grammatical concepts, especially in the area of derivation and etymology. In particular he has shown how the words used to describe

2. Dionigi, 1988, p. 22-28.

the different ways atoms collide and combine in the physical universe – *concursus*, *motus*, *ordo*, *positura*, *figurae* ; in Greek σύγκρισις, κίνησις, τάξις, θέσις, σχῆμα – can be applied in both Greek and Latin to grammar as well as to atomic theory.

The use of *moveo* in the sense of « to change », « inflect » and of *immobilis* meaning « unchanging », « indeclinable » as grammatical technical terms, is frequent in Priscian (*moveo* : *GL* 2, 405.5-6, 452.7, 11, 13-14, 18 ; *immobilis* : *GL* 2, 175.1, 184.8, 439.23, 440.12). Again, although *moveo* and *commoveo* in this sense can be traced back to Varro (*Ling.* 10, 26), and isolated examples can be found in Charisius (*Gramm.* p. 183, 14B (*ex Romano*)) and Diomedes (*GL* 1, 309.32), Priscian makes more frequent use of these terms, especially in the case of *immobilis*, where an earlier example occurs only in Probus *GL* 4, 120.31. The use of ἀκίνητος and κίνησις in Greek grammarians (e.g. Heliodorus, *Comm. in Dion. Thracem* p. 95, 12), including Priscian's main source, Apollonius Dyscolus (e.g. *De Pron.* 2, 1, 1 p. 70, 17), would perhaps have made these terms more familiar to Greek audiences.

In Varro this atomic analogy is applied not to individual sounds making up words, but to a group of primitive words, *principia verborum*, from which all other words are derived. In *Ling.* 6, 39 Varro draws the specific analogy between these primitive words and the infinite atoms of Democritus and Epicurus : *Democritus, Epicurus, item alii qui infinita principia dixerunt, quae unde sint non dicunt, sed cuiusmodi sint, tamen faciunt magnum : quae ex his constant in mundo, ostendunt. Quare si etymologus principia verborum postulet mille, de quibus ratio a se non poscatur, et reliqua ostendat, quod non postulat, tamen immanem verborum expediat numerum,* and in *Ling.* 6, 36 he tells us again that these primitive words are 1000 in number, according to the early first-century BC orator and grammarian Q. Cosconius : *ab lego lectio et lector… horum verborum si primigenia sunt ad mille, ut Cosconius scribit, ex eorum declinationibus verborum discrimina quingenta milia esse possunt ideo, quod a singulis verbis primigeniis circiter quingentae species declinationibus fiunt.*

A reflection of this theory is found in Priscian's monograph *Partitiones duodecim versuum Aeneidos principalium*, a set of grammatical exercises based on parsing the first lines of each of the twelve books of the *Aeneid.* The nouns here are separated into two types, *nomina speciei derivativae*, those that are derived from other nouns (*arx GL* 3, 498.33, *bellum* 3, 496.18, *classis* 3, 482.21, *domus* 3, 505.32, *Latinus* 3, 515.19, *Latium* 3, 515.19, *Oceanus* 3, 507.31,

Olympus 3, 507.12), and *nomina speciei primitivae*, like *Mars* (3, 514.32) and *pars* (3, 503.12) which are not derived from any other word, but from which other words are derived. There is some slight ambiguity in Priscian's terminology here, as in 3, 478.25 the noun *rex* is said both to be the *primitivum* of *regina* and also to be derived from *rego*. But in general we can see an attempt, not attested as far as I know in the other Roman grammarians, to distinguish between primitive words and the rest, which are derived from the primitives. One point on which Priscian differs from Varro's theory of primitives is to make it clear that nouns are derived from verbs and not vice versa : *GL* 3, 480.5 *sq. et quaeritur verbum ex re an res ex verbo nascitur ? Et potius antecedit verbi actus in hoc, quo sine res esse non potest. Nec enim cursus intellegi potest sine currente nec cogitatio sine cogitante : sic ergo nec cura sine curante. Videtur ergo esse derivatum verbale a verbo curo curas curat,* cf. 2, 140.20 *sq. duco… dux, rego… rex, ferveo… fervor, horreo… horror, intellego… intellectus, laedo… laesio ;* 2, 528.2 *volo… ex quo nomen participiale nascitur vultus, quomodo ex colo cultus et ex occulto occultus ;* 2, 261.6 *vultus praeterea quartae est, quod quasi rei est vocabulum a volo verbo, quomodo a colo cultus, et ab occulo occultus, ab ulciscor ultus ;* 3, 445.3 *vultus quoque ipsa res esse videtur a verbo volo, quomodo a colo cultus.* By contrast, it appears first of all from Varro *Ling.* 8, 13 that Varro considers verbs are derived from nouns *: cum de his nomen sit primum (prius enim nomen est quam verbum temporale et reliqua posterius quam nomen et verbum), prima igitur nomina: quare de eorum declinatione quam de verborum ante dicam prius enim nomen est quam verbum temporale.* This seems to contradict what he said in *Ling.* 6, 36 where he gives the example of the verb *lego* as a primitive from which the nouns *lectio* and *lector* are derived. Priscian, on the other hand, is clear and consistent throughout the *Institutiones* that verbs come first and nouns are derived from them.

In conclusion, we can say that in his etymological and derivational practice Priscian is influenced not only by the earlier Roman tradition, in particular Varro, but also by Greek grammarians. His knowledge of Greek grammatical theory enables him on occasion to improve upon the work of his Roman predecessors. At the same time, in order to tailor his teaching to a Greek-speaking audience, Priscian relates Latin technical terms such as *coniugatio* to their Greek equivalents and emphasises the close relations at all levels between Latin and Greek, as illustrated in particular by Latin derivations from Greek, and specifically Aeolic Greek, forms.

ARS PRISCIANI CAESARIENSIS : PROBLEMI DI TIPOLOGIA E DI COMPOSIZIONE

Mario De Nonno
Università Roma Tre

Negli studi sull'opera maggiore di Prisciano di Cesarea campi da tempo privilegiati sono quello codicologico, con particolare attenzione alla catalogazione, datazione e localizzazione dei manoscritti, nonché al rilevamento in essi della presenza di elementi paratestuali, quali ad esempio glosse, *marginalia* o note tironiane [1] ; quello dell'analisi dottrinale, condotta sostanzialmente in prospettiva sincronica, ma senza trascurare il rapporto con le fonti, in particolare greche [2] ; e infine quello riguardante la ricostruzione della fortuna e dell'influenza del grammatico sullo sviluppo della speculazione linguistica medievale e moderna [3]. Chiarezza è stata fatta anche, in rapporto alla natura di una documentazione che in molti casi non consente di eliminare margini di dubbio, su vari aspetti della biografia di Prisciano [4], e

1. Cf. Passalacqua, 1978 ; Ballaira, 1982 e Jeudy, 1982, 1984 e 1984-1985. Sui manoscritti di Prisciano in scrittura insulare cf. Bischoff, 1977 e Hofman, 2000. Sui più antichi *corpora* di annotazioni, bel quadro d'insieme in Gibson, 1992. Sulle note tironiane dei cosiddetti « Prisciani Turonenses » cf. Hellmann, 2000, p. 37-41.
2. Molto invecchiato Luscher, 1912 ; vd. oggi ad esempio Baratin, 1989, p. 365-485, e Luhtala, 2005.
3. Cf. in generale Kneepkens, 1995 ; per l'alto medioevo vd. Gibson, 1992. Numerosi contributi su questo tema affascinante sono nel presente volume.
4. *Status quaestionis* in Ballaira, 1989. A un debole tentativo di riproporre – in alternativa all'ormai tradizionale identificazione della patria di Prisciano con Cesarea di Mauretania – la candidatura di Cesarea di Palestina (Geiger, 1999) ha risposto lo stesso (Ballaira, 2002). Di particolare pertinenza – al di là delle illazioni presenti negli scoli e nelle biografie medievali, che non hanno alcun valore di tradizione indipendente – sono gli indizi ricavabili dall'*observatio* dei testi stessi di Prisciano : una via già percorsa con profitto da Ballaira soprattutto a partire dal panegirico ad Anastasio, ma praticabile anche, con cautela, in riferimento all'esemplificazione grammaticale. Per limitarmi a un esempio (ma vedi anche

approfondimenti si sono avuti anche riguardo alle sue modalità di utilizzazione e citazione degli *auctores* [5]. Al contrario, l'indagine sulla tipologia, la formazione e la composizione dell'opera è sostanzialmente ferma alle analisi (orientate in verità in prospettiva rigidamente *quellenkundlich* e poco attente a una più integrale valutazione storica) della filologia tedesca fra XIX e XX secolo [6], analisi su cui purtuttavia si basano i più diffusi strumenti di consultazione [7]. Mi propongo dunque di raccogliere in forma un po' più organica alcune osservazioni in proposito, talora già da me accennate in altri contesti, con l'obiettivo di promuovere una rinnovata attenzione agli aspetti più intrinseci della monumentale opera priscianea.

1. *ARS* E NON *INSTITUTIONES GRAMMATICAE* : TITOLO E TIPOLOGIA

Lo studio degli elementi pre-testuali e para-testuali nelle opere antiche e l'interpretazione della loro espressione nei codici hanno conosciuto di recente un vivo interesse, testimoniato in particolar modo dagli atti di un bel convegno tenutosi nel 1994 a Chantilly e da contributi di Xaverio Ballester e di Bianca Schröder [8].

oltre, n. 40), a proposito del singolare riferimento al raro termine *abaddir* (*GL* 2, 313.24-26 *quidam addunt « hic abaddir » ὁ βαίτυλος « huius abaddiris » (lapis quem pro Iove devoravit Saturnus), sed in usu hoc non inveni* ; cf. inoltre 47.9, 153.19 e 234.16 *sg*.) andrà valorizzato il fatto che all'effettiva assenza di tale nome nell'*usus auctorum* (a parte l'epistola 17.2 dell'africano Agostino a Massimo di Madauros : *nam quod nomina quaedam Punica mortuorum collegisti* (…) *miror quod nominum absurditate commoto in mentem non venerit habere vos et in sacerdotibus eucaddires et in numinibus Abaddires*) fanno significativo contraltare le attestazioni epigrafiche : *CIL* VIII 21481 *Abaddiri sancto cultores iuniores suis sumtis* (da Miliana, nella Mauretania Cesarense : cf. Ribichini, 1985, p. 115-125) e *AE*, 1999, nr. 1839 *per hos*]*tias* (?) *sup*[*plicare* (?) ---] / [---]*r Abaddiri* (da Cartagine). – Tra i Prisciani noti ai prosopografi, oltre al *praef. urb. Const.* del 413 p. C. destinatario di varie costituzioni del *Theodosianus*, v'è un Ti. Claudio Prisciano procuratore della Mauretania Cesarense intorno alla metà del II sec. p. C. (Groag – Stein, 1936, p. 236).

5. Come correttivo rispetto all'antistorico approccio di Jeep, 1908-1909-1912 (peraltro già opportunamente criticato da Wessner, 1924) cf. De Nonno, 1988 ; 1990b, p. 640-646 e 1990b, p. 476-494.
6. Emblematici Jeep, 1893, p. 89-97, e il suo scolaro Wischnewski, 1909 ; molto migliore Wessner, 1924. Mantiene meno di quanto prometta Robins, 1988.
7. Cf. Schanz – Hosius – Krüger, 1920, p. 221-238 ; Helm, 1954 ; Schmidt, 2001.
8. Cf. Fredouille – Goulet-Cazé – Hoffmann – Petitmengin – Deléani, 1997 ; Ballester, 1998 ; Schröder, 1999. Sull'importanza del rilevamento di elementi esterni al vero e proprio testo anche ai fini della ricostruzione dello svolgimento delle tradizioni manoscritte (tanto più se contaminate) cf. Cavallo, 1984.

Nel caso particolare di Prisciano la scelta dei titoli certamente d'autore delle sue opere e operette non può mai essere considerata banale. Lasciando per il momento da parte il caso, su cui tornerò, delle prime due monografie dedicate a Simmaco (normalmente indicate come *De figuris numerorum* e *De metris Terentii*), è già ad esempio notevole, nel caso di tipologie didascaliche la cui trasposizione dal greco al latino rappresentava agli occhi dell'autore una novità da mettere in rilievo, da un canto la risemantizzazione di un termine come *partitiones*, di tradizione già ciceroniana [9], come resa del tecnicismo ᾽Επιμερισμοί tipico della prassi scolastica greca [10], e dall'altro la neoformazione *praeexercitamenta* [11] per rendere, nella forma del calco da tempo radicata nella tradizione della terminologia grammaticale latina (cf. προσ-ῳδία> **ad-cantus*> *accentus*, e così via), il titolo di Προγυμνάσματα, caratteristico della produzione dei *sophistae iuniores*, e in particolare dello specifico modello che Prisciano (per una volta in veste egli stesso di *sophista*) [12] intende raccomandare a Simmaco. È in questo contesto che si deve collocare la questione dell'intestazione con la quale ci è pervenuta la sua opera maggiore.

Il titolo di *Institutiones grammaticae*, codificato dall'edizione di Martin Hertz (*GL* 2 + 3, 1-377), è da questa in realtà pigramente ereditato – com'è troppo spesso il caso per quel che riguarda i dati extratestuali nelle tradizioni a stampa – dall'occhiello (non dal frontespizio) del primo volume della precedente edizione curata da August Krehl [13].

9. Le *Partitiones oratoriae* di Cicerone (cf. Cic., *part.* 139) sono citate con tale titolo, come è noto, già da Quintiliano (*inst.* 3, 3, 7 e altrove).
10. Cf. Glück, 1967, p. 86-88. Le *Partitiones duodecim versuum Aeneidos principalium* (*GL* 3, 457-515), sono riedite in Passalacqua, 1999, p. 43-128. In base alle più recenti datazioni degli *Epimerismi* omerici (cf. Dyck, 1983, p. 5-7 e 1995, p. 23 *sg*.) l'opera di Prisciano sarebbe comunque il più antico esponente conservato del genere.
11. Questa la forma adoperata da Prisciano nella dedica del trittico a Simmaco (*GL* 3, 405.11) ; nell'*inscriptio* e nell'*explicit* dei codici ricorre anche la forma *praeexercitamina*. Dopo l'edizione nei *GL* (3, 430-440), la traduzione del manualetto retorico ermogeniano è stata ripubblicata da Passalacqua, 1987, p. 33-49. Sul carattere di neologismo del titolo *Praeexercitamina* cf. Traina, 1989, p. 115.
12. Cf. l'*explicit* trádito (vd. Passalacqua, 1987, p. XXXIX e XLIV) *Prisciani sophistae ars praeexercitaminum secundum Hermogenem vel Libanium explicit feliciter*, della cui antichità è indizio la presenza del medesimo dubbio attributivo anche negli scoli al modello greco (vd. Rabe, 1913, p. IV).
13. Cf. Krehl, 1819-1820, vol. 1, p. 1 « Prisciani grammatici I n s t i t u t i o n u m g r a m m a t i c a r u m volumen maius continens libri sedecim priores » (ma vd. anche – con sintomatica incertezza – vol. 2, p. 1 « Prisciani Institutionum grammaticarum volumen minus continens A r t i s g r a m m a t i c a e libros decimum septimum et octavum sive De constructione libros »). Nella precedente tradizione a stampa (passata in rassegna da Gibson, 1977 [vd. anche Glück, 1967, p. 74-85], e

Ma la testimonianza della *paradosis* è del tutto diversa, come ho già da tempo rilevato [14]. L'opera maggiore di Prisciano ci è stata tramandata nei manoscritti con il titolo più antico e più semplice di *Ars*, e come *ars*, sia pure *sui generis*, è stata intesa dall'autore e veniva citata nella sua più diretta cerchia. A tale titolo bisognerà dunque, rompendo una tradizione che più di una volta ha causato pericolosi equivoci [15], risolversi una buona volta a ritornare, comprendendone senza

da me verificata direttamente e/o tramite repertori) compaiono, dalla *princeps* del 1470 ai *Grammaticae Latinae auctores antiqui* di Helias van Putschen (Hanoviae, 1605), solo titoli generici o parafrastici come « Volumen [maius *o* minus] Prisciani », « Opus (divinum) de octo partibus orationis », « De octo partibus orationis libri XVI » (i libri 17-18 vengono intitolati di norma distintamente « De constructione »), « Grammaticae praeceptiones », e così via. Isolato sembra l'affacciarsi del titolo di *Institutiones* nella stampa ascensiana del 1516, « piratata » l'anno dopo da O. Senant (cf. Glück, 1967, p. 78 ; Gibson, 1977, p. 256) ; ma la genesi « descrittiva » di tale titolo risulta chiara da quello della stampa sempre ascensiana del 1515 (senza le operette minori) : *Prisciani Caesariensis Grammaticorum (avis nostris ita censentibus) facile principis quae ad grammaticalem eruditionem praecipue conducunt Institutiones multa vigilantia recognitae cum indice seu repertorio literario*. Nella bottega stessa dell'Ascensius, peraltro, tale innovazione fu abbandonata già nel 1527 (cf. Glück, 1967, p. 78 e Gibson, 1977, p. 258) per influsso delle diffusissime edizioni giuntina (1525) e soprattutto aldina (1527). Parafrastica anche l'intitolazione della giuntina del 1554 (*Omnia Prisciani Caesariensis opera, non tantum eorum quae ad grammaticas institutiones attinent, quantum ad caeteros libros ab ipso auctore in lucem proditos* : vd. Glück, 1967, p. 79).

14. Cf. De Nonno, 1988, p. 279 ; successivamente, vd. almeno Passalacqua, 1999, p. XVI, n. 5 e Holtz, 2000a, p. 289.
15. Cf. ad esempio l'immotivata illazione di Schanz-Hosius-Krüger, 1920, p. 224 (« Titel in den Handschr. *Institutio de arte grammatica* oder einfach *Ars*. Der erstere Titel, wohl richtig, ist vielleicht gewählt in Anlehnung an des Lehrers Theoctistus *Institutio artis grammaticae* [cf. *GL* 3, 231.4] »), che peraltro già sfuma la sicumera di Tolkiehn, 1916, p. 27 (« wieweit Priscian die Institutio artis grammaticae seines Lehrers Theoctistus ausgebeutet hat, muß unklar bleiben (…). Jedenfalls hat Priscian sich jenen zum Muster genommen, als er seine achtzehn Bücher Institutiones grammaticae betitelte »). Agnostico Helm, 1954, col. 2330, che parla genericamente di « Priscians Institutio grammatica (in den Hss. der Titel Institutio de arte grammatica oder ars) ». Solo all'« Institutio de arte grammatica (« Lehrbuch der Grammatik ») » fa riferimento Schmidt, 2001, col. 338. Paradossale Richard Schneider, *GG* 3/3, p. VI, che osteggiando l'ipotesi che la dottrina di Apollonio Discolo fosse stata da lui o da altri redatta in una τέχνη arriva a formulare il seguente argomento, nei fatti tipicamente *contra producentem* : « praeterea Priscianum neque usquam eius τέχνης mentionem fecisse, neque suum opus « artem grammaticam » inscripsisse » (il sottinteso è esplicitato a p. VII : « compendiosam τέχνην suapte natura et oportebat esse et hodie oportet »). Anche un'ipotesi come quella dubbiosamente avanzata da Swiggers, 2001, p. 156 (col titolo delle sue *Institutiones grammaticae Latinae* Nicolas Clénard alluderebbe nel 1538 alla *summa* priscianea), andrà considerata con cautela, e si dovrà pensare forse meglio all'influenza di più vicini e altrettanto autorevoli esempi, fra l'altro le *Institutiones grammaticae* (1493, 1508 e 1514) e le postume *Grammaticae institutiones Graecae* di Aldo Manuzio.

preconcetti le ragioni e rinunciando a una designazione (*institutiones* o *institutio*), che all'epoca di Prisciano si applicava a opere di ben definita, e diversa, tipologia e destinazione.

Di ampio respiro sono certo i dodici libri dell'*Institutio oratoria* di Quintiliano, in ogni caso orditi *ab ipsis dicendi velut incunabulis* [16] ; ma tutte le altre opere antiche e soprattutto tardoantiche che si intitolano *Institutio*, o *Institutiones* (parziale elenco in Glück, 1967, p. 30, n. 1) [17], o anche *Instituta* [18], hanno carattere spiccatamente elementare e isagogico (cf. *CGL* 2, 286, 45 *institutio* = εἰσαγωγή), com'è peraltro esplicitamente rilevato da Cassiodoro, che nella *praefatio* alle sue *Institutiones* (§ 1) le definisce *introductorii libri*, o – in contesto vicinissimo a Prisciano – da Giustiniano, che nella costituzione *Imperatoriam maiestatem* del 21 novembre 533, posta in capo alle sue *Institutiones*, definisce queste ultime *prima legum cunabula* e *totius*

16. Cf. Quint., *praef*. 1 *libros quos… de institutione oratoria scripseram*. Sul titolo *Institutiones* vd. in generale Börner, 1911, p. 16-26 ; tipicamente quintilianeo è peraltro il concetto di *instituere oratorem* : vd. ad es. 1 *prooem*. 9 e 25. Col titolo al plurale, come in parte della tradizione diretta, il trattato di Quintiliano è citato, certo di prima mano, da Prisciano, *GL* 2, 18.12 *sg*. *in primo institutionum oratoriarum*. Non escluderei perciò la ripresa da analogo contesto proemiale quintilianeo di Prisc., *GL* 2, 2.16 *Namque festinantius quam volui hos edere me libros compulerunt, qui alienis laboribus insidiantes furtimque et quasi per latrocinia scripta aliis subripientes unius nominis ad titulum pertinentis infanda mutatione totius operis in se gloriam transferre conantur* (cf. Quint., 1 *prooem*. 6 *sg*. *non inutiles fore libri videbantur, quos ab ipsis dicendi velut incunabulis per omnes quae modo aliquid oratori futuro conferant artis ad summam eius operis perducere festinabimus, atque eo magis quod duo iam sub nomine meo libri ferebantur artis rhetoricae neque editi a me neque in hoc comparati*). Allo stesso modo, dietro la franca lode dei *grammatici iuniores* di *GL* 2, 1.6 *sg*. *cuius* (scil. *grammaticae artis*) *auctores, quanto sunt iuniores, tanto perspicaciores et ingeniis floruisse et diligentia valuisse omnium iudicio confirmantur eruditissimorum* sembra trasparire lo spregiudicato giudizio di Cicerone, *Acad.* 1, 13 : *recentissima quaeque sunt correcta et emendata maxime*.

17. Il titolo del manuale di Sulpicio Vittore riposa però solo sulla testimonianza di una stampa del 1521, e spurio è quello della cosiddetta *Ars Palaemonis de metrica institutione* di *GL* 6, 206-215.

18. Cf. ad esempio gli *Instituta artium* pseudoprobiani (*GL* 5, 47-193), menzionati con tale titolo proprio da Prisciano, *GL* 2, 283.7 (significativo, per comprendere la natura di quest'opera, Pomp., *GL* 5, 165.17 *sg*. *Probus… institutoriam artem scripsit ; non scripsit perfectis, sed ad eos qui volunt perfectos esse*, e cf. 120.1 per l'espressione *artem instituere*) ; in *GL* 2, 282.8 del resto, in una delle « aggregazioni progressive » di documentazione con cui si chiude il libro sesto (*GL* 2, 281.15-282.7 + 282.7-10 + 282.10-18), Prisciano cita come *Instituta* anche il manuale di Gaio, più spesso ricordato da altri come *Institutiones* (in questa citazione da Gai. *inst.* 1, 113, ricordo, a scanso di equivoci che puntualmente si sono verificati, che la mancanza, fra *testibus* e *item*, di *puberibus*, presente nei codici e ancora in Krehl, 1819-1820, è dovuta a mera svista).

legitimae scientiae prima elementa[19]. Ora, l'elaborata *summa* priscianea, così ricca – nelle sue quasi mille pagine a stampa – di documentazione linguistica recondita e di dottrina attinta a piene mani dai greci e dai latini, è tutto meno che un'opera elementare, e il suo autore sarebbe stato certo il primo a stupirsi vedendola circolare e continuamente citare, da noi moderni, con un titolo proprio del genere isagogico.

Tornando alla tradizione manoscritta, è chiaro dai luoghi citati in apertura di n. 15 che va anzitutto sgombrato il campo dalle conclusioni errate cui ha indotto il ricorrere, in due codici su tre della cosiddetta *recensio Scotorum* di Martin Hertz (*G*, il famoso *Sangallensis* 904, di metà IX secolo, e il coevo *K*, il ms. Karlsruhe, Badische Landesbibliothek, Reichenauer Pergamenthss, Aug. 132 ; non in *L*, il *Leidensis*, BPL 67, datato all'838 e annotato da Giovanni Scoto), dell'ibrida indicazione incipitaria del testo come *Institutio de arte grammatica*. In realtà non solo tale indicazione è assente in tutti gli altri codici *antiquiores*, per l'occasione da me rivisti in microfilm, su CD-Rom o in rete[20], ma la sua stessa collocazione p r i m a dell'intestazione dell'epistola dedicatoria a Giuliano (*PRISCIANVS CAESARIENSIS GRAMMATICVS IVLIANO CONSVLI AC PATRICIO*) ne rivela il carattere avventizio, forse ispirato alla pregressa conoscenza di quella *Institutio de nomine et pronomine et verbo* che fu, come si sa, nota ben prima della grande *Ars* ed era stata dal grammatico destinata, giusta il suo titolo, appunto *ad instituendos pueros* (*GL* 3, 449.1 = p. 21.3 Pass.).

Nella prassi libraria tardoantica, infatti, in opere introdotte da un'epistola prefatoria tale epistola è di regola preceduta solo dall'indicazione di mittente e destinatario (nominativo + dativo, o viceversa), mentre il vero e proprio titolo dell'opera sta fra la lettera e l'inizio del testo, ed è poi in genere ripetuto, nel caso di opere articolate in più libri, nelle formule di *explicit* / *incipit* interposte appunto

19. Sulla storia e il significato del titolo *Institutiones* / *Instituta* nell'ambito giuridico (« manuels élémentaires destinés aux étudiants de droit de première année ») ottimo Ferrary, 1994, p. 249-251, che ricorda anche come appunto in contrapposizione alle *Institutiones civilis iuris* intitolò le proprie *Divinae institutiones* il vecchio insegnante Lattanzio (cf. 1, 1, 12).
20. Non stupisce naturalmente l'accostarsi a *GK*, quanto all'*incipit*, del *Par. lat.* 10290 (*Ihs Xps* [monogramma] *INCIPIT INSTITVTIO PRISCIANI DE ARTE GRAMMATICA. PRISCIANVS CAESARIENSIS GRAMATICVS IVLIANO CONSVLI AC PATRICIO QVI CONSTANTINOPOLI DOCTOR FVIT* [!]) : si tratta infatti di un codice bretone della fine del IX secolo appartenente anch'esso alla *recensio Scotorum* (vd. Hofman, 2000, p. 258-265).

fra i vari libri. Senza uscire dall'ambito grammaticale, si osservi lo stringente parallelo degli estratti bobbiesi (ms. *Neapol. lat.* 2, f. 157 *sg*.) dal trattato sul verbo di Macrobio (*GL* 5, 631-633, ripubblicati in parallelo con la *defloratio* di Giovanni Scoto da De Paolis, 1990), dove all'intestazione *THEODOSIVS SYMMACHO SVO S. D.* segue l'epistola dedicatoria (*Cum vel natura vel usus loquendi*, ecc.), e solo dopo di questa è riportato il titolo *DE VERBORVM GRAECI ET LATINI DIFFERENTIIS VEL SOCIETATIBVS.* Si aggiunga il caso del *Bernensis* 380, *codex unicus* in onciale di VI-VII secolo dell'*Ars Cledonii* (*GL* 5, 7-79), dove all'intestazione † *SCDO* (= *Secundo* ?) *FRATRI AMANTISSIMO CLEDONIVS* di nuovo segue l'epistola dedicatoria (*Apicibus meliore metallo defixis et <…>lto lectiore fluentibus verbis scribis ad me*, ecc.), cui tengon dietro titolo e sottotitolo : *ARS CLEDONII ROMANI SENATORIS CONSTANTINOPOLITANI GRAMMATICI. EXPLANATIO TOTIVS ARTIS COLLECTA EX DIVERSIS †CVM CETERIS* (= *veteribus* ?) [21]. Analogo è ancora il caso del primo libro delle *Institutiones* di Cassiodoro, che nella tradizione si aprono direttamente con la *praefatio* ai monaci di Vivarium (*Cum studia saecularium litterarum*, ecc.) e solo dopo l'*explicit* di tale prefazione proseguono con il titolo (*Incipit eiusdem Institutionum divinarum lectionum liber primus*), e la *capitulatio*.

Se dunque, istruiti da questi esempi, appuntiamo la nostra attenzione, nei codici priscianei, sul passaggio dall'epistola a Giuliano (conclusa dai *tituli universi operis*) [22] all'inizio del libro I (*De voce*), osserviamo che non solo i già citati testimoni in scrittura insulare *GK*, ma anche la grande maggioranza degli imponenti *Prisciani* francesi e tedeschi di IX secolo, collazionati e non collazionati da Hertz, nonché il beneventano *Vat. lat.* 3313, rivelatosi così prezioso per il testo del grammatico [23], presentano qui, per lo più in forme grafiche « d'apparato », il titolo *ARS PRISCIANI GRAMMATICI CAESARIENSIS* (eventualmente preceduto da *incipit*), che certamente perciò si doveva

21. L'analogia fra i casi di Macrobio e Cledonio (e Prisciano) è rilevata già in De Paolis (1990, p. XIII e n. 9). Sul codice di Cledonio, e sul corrottissimo testo di tale grammatico, mi sono soffermato per ora in De Nonno, 2000a, p. 164-172 (cf. inoltre quanto aggiungo in « Latomus » 61, 2002, p. 996, dove a proposito della restituzione di *GL* 5, 9.3 è pertinente anche il confronto con Phoc. *GL* 5, 426.8 *sg*.)
22. Un indice del contenuto conclude anche l'*epistula ad filium* che sta in testa all'*Ars* di Carisio. Pure qui l'epistola prefatoria si trova al principio del *Neapol.* IV A 8 (*N*) preceduta solo da *FL. SOSIPATER CHARISIVS V. P. MAGISTER FILIO KARISSIMO SALVTEM DICIT.* Ma il difetto che subito dopo la *capitulatio* affligge *N* ci priva in questo caso del titolo dell'*Ars*, che doveva trovarsi ancora una volta tra la *praefatio* e l'inizio del vero e proprio testo.
23. Cf. De Nonno, 1977 ; 1979, p. 132-139 e 1982, p. 57 e n. 1 + 69-76. Il codice Vaticano conserva sensibili tracce di una discendenza da modello in onciale.

trovare in tale posizione già nel capostipite della tradizione, quell'esemplare religiosamente trascritto dall'originale del maestro dal burocrate e *antiquarius* Flavio Teodoro, allievo devoto di Prisciano [24], che provvide ad autenticarlo con la celebre serie di *subscriptiones* dalle quali risulta che l'*opus* priscianeo anche nella più stretta cerchia dell'autore veniva indicato come *Ars* :

> Fl. Theodorus Dionysii vir devotus memorialis Sacri Scrinii epistularum et adiutor viri magnifici quaestoris Sacri Palatii scripsi manu mea a r t e m Prisciani viri disertissimi [25] grammatici d o c t o r i s m e i in urbe Roma Constantinopoli die V Kalendas Martias Mavortio viro clarissimo consule ac patricio [26].

Coerentemente, anche negli *explicit* / *incipit* tra i vari libri, la cui ascendenza teodoriana è rivelata dal ricorrervi di riferimenti all'autore come al *doctor* (o *praeceptor*) *meus*, l'opera, con particolare regolarità a partire dal libro IX, è indicata come *Ars Prisciani Caesariensis grammatici Romae Constantinopolitanae*.

Dall'ambiente del grammatico, e forse dalla penna dello stesso Teodoro, è verosimile, a mio giudizio, che derivi infine anche la coppia di trimetri giambici (il metro della *praefatio* di Prisciano al panegirico ad Anastasio) che in numerosi manoscritti [27] accompagna l'inizio del libro XVII (*GL* 3, 106), e che con ogni probabilità doveva anch'essa trovar posto già nel capostipite della tradizione :

> Quisquis diserte properat et recte loqui
> percurrat artem Prisciani pervigil [28].

24. Sull'attività costantinopolitana di copista esercitata da Flavio Teodoro (cui difficilmente non si riferiranno gli epitafi *Anth. Pal.*, 7, 594 *sg*.) cf. almeno Cavallo, 1975b, p. 101 *sg*.
25. O *viri devoti* ? Cf. Ballaira, 1982, p. 62, n. 87 e d'Alessandro, 2004, p. XIX, n. 10.
26. Ho trascritto a mo' d'esempio il testo della *subscriptio* interposta fra i libri 16 e 17 dell'*Ars*, ricostruito da Ballaira, 1989, p. 57-64 : 62 (*artem* è anche nella *subscriptio* fra i libri 8 e 9).
27. L'ho riscontrata ad esempio nel *Bern.* 109, nel *Par. lat.* 7496 (dov'è trascritta dal famoso correttore *r*, ora identificato con Heiric di Auxerre, cf. Hofman, 1988 ; Gibson, 1992, p. 20, n. 22), nei *Par. latini* 7498 (dov'è introdotto, di nuovo di seconda mano, da un *Flaccus dicit* evidente fraintendimento della sigla *Fl*(*aviu*)*s* [scil. *Theodorus*] che le compare preposta in altri codici), 7502, 7503, 7504, 7505, e ancora nel *Harleianus* 2674 e nel *Monacensis, lat.* 18375.
28. Noto che *pervigil* è termine su cui si sofferma Prisciano stesso in *GL* 2, 353.24-354.2. Altri trimetri di accompagnamento di testi grammaticali (indizio di origine « orientale » della tradizione ?) ci sono conservati in *GL* 4, 572.10 app. (« Idiomata Servii » ; cod. *Par. lat.* 7530) : *Infestas iras vince fortunae deus* / *faveque nobis* †*vince cunctaque prava* / *bonam fere quem prospera mite lucra mihi* / *bonae ferentis prospera*† *lucra condona mihi* (nella brillante proposta di riduzione a tre versi di Bücheler, 1891 : *Infestas iras vince fortunae, deus,* / *faveque nobis, vince*

Anche qui, come si vede, ci si riferisce al testo come all'*ars Prisciani*.

Le testimonianze provenienti da quella più intima cerchia di scolari cui risale la redazione a noi pervenuta dello stratificato testo di Prisciano sono coerenti del resto con il rilievo che assume, nell'ambiziosa *praefatio ad Iulianum*, il riferimento a un concetto per così dire « pervasivo » di *ars* (*artes*), come designazione « alta » e onnicomprensiva della tradizione grammaticale greco-romana della quale l'autore si sente erede e tramite : *GL* 2, 1.4 *sg*. *liberalibus* (…) *artibus* ; 6 *vetustissima grammatica ars* ; 8 sg. *Herodiani artibus* [29] ; 11 *commentariis* (…) *artis grammaticae* ; 2.5 *sg*. *nostrorum* (…) *artium commentariis grammaticorum* ; 9 *scriptores Graios artis grammaticae*. E seppure nella stessa *praefatio* si fa riferimento all'ampio trattato con quegli stessi termini generici di *corpus*, *libri*, e soprattutto di *opus*, con i quali come s'è visto esso è entrato nella tradizione a stampa [30], il *titulus* tramandato di *Ars* appare in realtà perfettamente coerente con la struttura dell'opera, esponente di massimo respiro della tendenza all'ampliamento dell'*Ars* che aveva già dato vita, in Oriente, alle compilazioni di Carisio (da Prisciano più volte citato) e di Diomede, entrambe intitolate ancora *Ars* [31] ma così

prava cunctaque / bonae ferentis lucra condona mihi spiace un po' solo la rinunzia a *prospera*, per cui avrei confrontato il sostantivato *prospera fortunae* proprio della priscianea *praefatio ad Symmachum*, *GL* 3, 405.4 = p. 3.5 Pass.) ; inoltre, cf. ancora il *Par. lat.* 7530, f. 41. (in calce a Sergius, *De littera* etc. : *GL* 4, 475-485) : *Deus dona nobis doctrinam et scientiam,* / *pater doce nos* [*deus* : seclusi] *artis excellentiam*.

29. Evidente qui l'uso di *artes* nel senso più generale di « opere grammaticali » (cf. Froehde, 1895, p. 281). Di *probatissimi artium scriptores* si parla pure in *GL* 2, 194.15 (nella « seconda prefazione » a Giuliano) pur in un contesto dedicato espressamente alla discussione di *regulae*, e non è in questo senso indifferente che anche il *Dubius sermo* di Plinio sia da Prisciano citato per due volte come *Ars* (o *Artes*) : *GL* 2, 233.13 e 262.18.
30. *Corpus* : *GL* 2, 2.8. *Libri* : p. 2.17 (e cf. anche 22 *sg*. *meorum… scripta librorum*). *Opus* : p. 2.24 ; 2.31 ; 3.3 (*titulos universi operis per singulos supposui libros*), e cf. inoltre p. 2, 19 (*totius operis gloriam*) e 20 (*in tanta operis materia*).
31. Nel caso dell'*Ars Charisii* (come s'è visto sopra, n. 22) il titolo trádito è andato perduto per un guasto del capostipite e non è recuperabile dagli *explicit* / *incipit* tra i vari libri ; lo si ricava però con certezza dal tenore della dedica al figlio : *artem grammaticam sollertia doctissimorum virorum politam et a me digestam in libris quinque dono tibi misi* (*GL* 1, 1.4 *sg*. = p. 1.5 *sg*. Barwick ; più avanti [*GL* 1, 1.10 = p. 1.13 B.] l'autore correttamente si riferisce al carattere compilatorio del suo testo con l'espressione *studia mea ex variis artibus inrigata*, dove di nuovo *artes* = *scripta grammatica*). Quanto all'*Ars Diomedis*, tracce del titolo si conservano questa volta negli *explicit* / *incipit* ; decisiva è comunque anche qui la prefazione, in più punti ispirata a quella di Carisio, che comincia proprio con la parola *ars* : *GL* 1, 299.2 *sg*. *Artem merae Latinitatis* (…) *humanae sollertiae claritas expolivit. Hanc cum cognovissem* (…) *facundiam tuam plurimi facere, trino digestam libello* (…) *censui esse mittendam*.

diverse dalla tipologia « breve » rappresentata tra l'altro dall'*Ars Donati* (*GL* 4, 367-402), dall'*Ars Aspri* (*GL* 5, 547-554) o dall'*Ars Victorini* (*GL* 6, 187-205), e caratterizzate ognuna a suo modo, ma in maniera convergente, da diffusa estensione (rispettivamente cinque e tre libri, in ciascun caso per centinaia di pagine), ordinamento non convenzionale, allargamento alla metrica e larghe e significative inserzioni da fonti erudite appartenenti alla tradizione *de Latinitate* [32].

In sostanza, infatti, la grande *Ars* di Prisciano rispetta com'è ben noto, nella sua articolazione di fondo, proprio lo schema artigrafico classico, facendo seguire alla trattazione dei cosiddetti *Anfangsgründe* (*De voce*, *De littera*, *De syllaba*, *De dictione*, *De oratione* : *GL* 2, 5-56.27 ; l'autore segue l'ordine tradizionale, anche se certo amplia straordinariamente la sua materia con il ricorso a fonti greche e latine anche rare, e mostra subito la sua tipica tendenza all'incontentabile completezza delle liste e all'accuratezza dell'esemplificazione) l'analisi delle *partes orationis* (dal *nomen* all'*interiectio* : *GL* 2, 56.28-3, 105), sempre a partire dalle tipiche definizioni artigrafiche *per substantiam et accidentia* [33] : qui di macroscopica rilevanza – limitandoci agli apporti della tradizione latina – è soprattutto la decisione di Prisciano di inserire in blocco nell'*Ars*, come sesto libro, una sua opera preesistente [34], destinata a illustrare con sistematicità e ricchezza esemplificativa il difficile campo del rapporto flessivo tra nominativo e genitivo, opera dedicata anch'essa a Giuliano, ma appartenente per esplicita ammissione del grammatico alla distinta tipologia dei κανόνες, o per dirla in latino delle *regulae* [35].

32. Rimando ai quadri d'insieme di De Nonno, 1990c, p. 453-461 e De Nonno, 1990b, p. 460-462.
33. Calzante Wessner (1910, col. 1544), secondo cui è evidente « daß in eine ziemlich dürftige und knappe Grundlage, eine Art Schulgrammatik, eine Fülle von Anmerkungen, Zitatenreihen und einzelnen Belege geradezu hineingestopft worden ist », derivanti da Prisciano stesso e/o da una o più fonti « integrative ».
34. Così giustamente già Jeep, 1893, p. 90-93, con l'ulteriore verosimile ipotesi di un'originaria autonomia anche dei libri 9-10 (dedicati alle *praeteriti perfecti multiplices et variae r e g u l a e* : *GL* 2, 458.15).
35. E proprio *REGVLAE NOMINVM PRISCIANI GRAMMATICI* suona il *titulus*, ampiamente attestato nei codici, che nell'archetipo di Flavio Teodoro compariva « regolarmente » dopo la « seconda epistola a Giuliano » (*Breviter r e g u l a s tibi me iussisti* ecc. : *GL* 2, 194.2-17, un relitto ormai, ma religiosamente conservato dall'*antiquarius*) e il passo *GL* 2, 195.1-10 (*Quoniam in superioribus libris* ecc. : cf. l'inizio del *De constructione*, *GL* 3, 107.2 *sg*. *Quoniam in ante expositis libris*, ecc.), chiaramente un « cappello » da Prisciano premesso alla sua opera preesistente (che a sua volta doveva cominciare con l'attuale *GL* 2, 195.11 *Quattuordecim sunt litterae terminales* ecc., ripreso al principio del libro settimo [*GL* 2, 283.2 *sg*.] dedicato alle *Regulae de ceteris casibus* : cf. l'*incipit* delle cosiddette *Regulae Aurelii Augustini* [*GL* 5, 496.15] *Omnia nomina XIII litteris*

Quanto alla terza e senza dubbio più originale parte dell'*Ars Prisciani*, i libri finali *De constructione* (articolati nei due blocchi *GL* 3, 107-278.6 [adattamento dei libri 1-3 della *Sintassi* di Apollonio Discolo, definito peraltro anch'egli, com'è noto, *summus artis auctor grammaticae* : *GL* 2, 439.22 *sg*.] [36] + 278.7-377 [elenco alfabetico di espressioni idiomatiche greche col corrispettivo latino, i cosiddetti Ἀττικισμοί), non trascurerei comunque il parallelismo tra alcune loro importanti sezioni – penso in particolare alle trattazioni più sistematiche della reggenza casuale di nomi (*GL* 3, 210.10-224.21 : *singulorum casuum constructiones*) e verbi (*GL* 3, 267.6-278.6 : *quae genera vel significationes verborum quibus casibus construuntur*), ma anche ai già ricordati Ἀττικισμοί – e quei « supplementi » tratti appunto dalla tradizione delle raccolte di *idiomata casuum* e di *Latinitates* che certo un Carisio (e già probabilmente la sua fonte) aveva ritenuto di dover integrare, in una prospettiva di confronto fra greco e latino, nella sua *Ars* [37].

Non senza buone ragioni, dunque, Flavio Teodoro poteva considerare un'*ars* l'insieme dei diciotto libri del suo maestro, e alla tradizione del suo esemplare anche in questo noi moderni abbiamo il diritto e il dovere di attenerci, in base al sempre aureo principio secondo cui, prima di alterare i dati della *paradosis*, bisogna assicurarsi di conoscerla e intenderla.

terminantur ecc., o quello – risalente a Capro ? – dei *Valerii Probi de nomine excerpta* [*GL* 4, 207.2 *sg*. = p. 61.2 *sg*. Pass.] *Nominativus finitur litteris XIII* ecc., e in generale Strzelecki, 1954), quando decise di riutilizzarla come libro sesto. – Un precedente dell'operazione priscianea ricorre anche in Occidente : Consenzio fa seguire nel suo *De nomine* a una prima parte d'impostazione artigrafica (*GL* 5, 338-353.16) una seconda *de analogia et de regulis* (353.17-365.27).

36. Cf. Baratin, 1989, p. 367-475, che individua con molta finezza le principali differenze d'impostazione tra Prisciano e Apollonio. È interessante osservare come Prisciano si preoccupi in questi libri sempre, anche negli ampi *excursus* dove si allontana da Apollonio, di affiancare agli esempi latini quelli greci : cf. *GL* 3, 183.20-196.22 (Baratin, 1989, p. 447-453), o l'accostamento della schedatura diretta di un testo di ampia utilizzazione scolastica come Cic., *Verr.* II 1 (*GL* 3, 258.1-264.15) a quella certo meno estesa ed esclusiva, ma culturalmente altrettanto significativa, di un testo anch'esso di eccezionale fortuna scolastica come il platonico *Alcibiade Primo*, oggetto nella tarda antichità, com'è noto, di particolari cure esegetiche (*GL* 3, 264.20-266.10).

37. Penso soprattutto ai paragrafi *De idiomatibus* (*GL* 1, 291-296 = p. 379-386 Barwick) e *De Latinitate* (p. 404-408, 24 B.). Si noti anche il titoletto *Proprietates Latinorum* con cui nell'archetipo teodoriano ci si riferiva alle « schede » del quarto fra i *supplementa* priscianei di cui parlerò tra poco (*GL* 3, 107).

2. PER IL *SITZ IM LEBEN* DELL'*ARS PRISCIANI*

Un compito cui gli studiosi di Prisciano non debbono sottrarsi è quello della determinazione il più possibile precisa del contesto che determina genesi e natura – del *Sitz im Leben*, per usare un termine proprio della critica neotestamentaria – delle opere del grammatico. Le grandi linee dell'attività di mediatore culturale fra Oriente e Occidente svolta da Prisciano in collegamento con gli orientamenti politici e ideologici espressi tra l'altro da Q. Aurelio Memmio Simmaco *iunior* e da Boezio sono state lumeggiate, come è noto, in un importante libro di Pierre Courcelle (1948b, p. 304-311). Ma certo i fattori che influirono sulle specifiche scelte del grammatico possono e devono, a mio parere, essere oggetto di ipotesi più puntuali e venir collegate a più concrete pratiche intellettuali.

Ho da tempo formulato la suggestione che il titolo trádito della prima fra le monografie dedicate a Simmaco da Prisciano (il *De figuris numerorum quos antiquissimi habent codices*) rimandi esplicitamente a un'esigenza correlata a quell'attività di *emendatio* degli antichi *codices* che è ancora per noi uno dei più caratteristici tratti della fisionomia delle *élites* socioculturali tardoantiche [38]. Non si può dimenticare che proprio la tradizione del testo di Livio, così ricco di riferimenti a cifre, pesi e misure [39] e così peculiarmente presente, in quest'operetta e altrove, al grammatico di Costantinopoli, era stata fra IV e V secolo oggetto di un'epocale attività di recupero e rilettura appunto nella cerchia dei Simmachi e dei Nicomachi [40] ; e le *Verrine* di

38. La mia ipotesi è stata resa nota da Passalacqua, 1987, p. XIX (cf. poi Buffa Giolito, 1993, p. 208 e n. 27). Sulle *subscriptiones* tardoantiche ai testi latini, principale documento delle pratiche di lettura e di *emendatio* cui mi riferisco, mi basti rimandare a Bloch, 1968, p. 220-223 ; Zetzel, 1981, p. 211-231 ; e soprattutto Pecere, 1986 (sulle « sottoscrizioni beneauguranti » cf. anche De Nonno, 2000, p. 146-149).
39. Al punto che una *Disputatio brevis de ponderibus, pecunia, mensuris a Livio identidem memoratis*, poi più volte ristampata, venne ritenuta da Jean-Baptiste Louis Crevier, ancora intorno alla metà del Settecento, necessario complemento della sua edizione dello storico.
40. Livio, praticamente assente come *auctor* nella restante tradizione grammaticale, è da Prisciano citato, per lo più con indicazione del libro, non solo nel *De figuris numerorum* (*GL* 3, 409.6-20 [con riferimenti ai contesti] ; 413.20 *sg.* ; 414.12) ma con discreta assiduità anche altrove, e con chiari indizi di familiarità diretta col testo, come (addirittura negli Ἀττικισμοί) in *GL* 3, 286.22 (*frequenter*) ; 323.1 (*frequenter*) ; 365.10 (*in multis legimus locis*). Sull'utilizzazione diretta di Livio da parte di Prisciano nel giusto già Wessner, 1919. Rilevante è la presenza di varie citazioni da libri per noi perduti (e in sezioni per le quali ben scarsa può essere la dipendenza del grammatico da fonti come Capro) : il 13 (*GL* 3, 69.5), il 17 (*GL* 3, 44.24 *sg.*), il 56 (*GL* 3, 344.5 : di nuovo negli Ἀττικισμοί), il 104 e il

Cicerone, per le cui *notae* Prisciano in *GL* 3, 408.17 *sg*. (= p. 14, 8-10 Pass.) si richiama esplicitamente alla lezione degli *antiquissimae scripturae emendati codices*, sono lo stesso fortunatissimo testo un cui *liber* è da lui sottoposto a diretta e minuziosa schedatura sintattica, come s'è già accennato, nel libro 17 dell'*Ars*, *GL* 3, 258-264.19 ; soprattutto, non va perso di vista il fatto che nella formazione dello stesso Q. Aurelio Memmio Simmaco *iunior* non era mancato l'esercizio di emendare e interpungere a Ravenna, con un Macrobio Plotino Eudossio *vir clarissimus*, il suo esemplare del commento di Macrobio al *Somnium Scipionis* di Cicerone [41], opera anch'essa singolarmente ricca di cifre, e che proprio a lui Boezio ritenne di dover dedicare, prima del cosiddetto *De Trinitate*, la sua *Institutio arithmetica*, esemplata su quella *Arithmetica Nicomachi*, che a questo punto non a caso, direi, vediamo affiancarsi in *GL* 2, 57.6 *sg*., come esempio lessicale, alla più ovvia *Grammatica Aristarchi*.

È alla luce di tali considerazioni che va contestualizzato il singolare interesse di Prisciano, nella sua *Ars*, per la registrazione delle varianti riscontrabili nei codici delle *Verrine* e di altri *auctores* a sua diretta disposizione [42], interesse da cui non si deve evidentemente disgiungere la sua ricorrente lamentela per l'imperizia degli scribi : *GL* 2, 47.28 *sg*. *errore tamen scriptorum hoc fieri puto quam ratione* ; 344.21-345.2 *sic enim veteres codices habent, quos imperitia quorundam corrupit mutantium scripturam* (cf. Quint., *inst.* 9, 4, 39 *quae in veteribus libris reperta mutare imperiti solent, et dum librariorum insectari volunt inscientiam, suam confitentur*) ; 3, 6, 5 *scriptorum neglegentia*. Ora, non sarà un caso che gli stessi accenti risuonino in un'altra operetta del trittico dedicato a Simmaco, il *De metris fabularum Terentii et*

112 (sempre a proposito del re Mauro *Bogud*, che – come del resto l'altro re Mauro *Leptasta*, menzionato da Sall., *hist*. frg. 2, 20 M. citato in *GL* 2, 143.12-14 – doveva aver colpito l'attenzione di Prisciano di Cesarea : *GL* 2, 146.18 ; 213.14-18 [*inveni*] ; 213.18-214.1 ; 214.1 *sg*.), il 113 (*GL* 2, 214.3 *sg*. : ancora un toponimo africano, *Pulpud* ; cf. *RE*, XXIII, 2 [1959], col. 1947 *sg*.) e il 118 (*GL* 2, 477.2 *sg*.) ; notevole anche il « grappolo » di citazioni di *GL* 2, 213.14-214.4 (cf. il caso analogo di *GL* 2, 299.16-300.1, in ordine rispettivamente dai libri 40 e 39). – Sulle famose *subscriptiones* liviane cf. almeno Pecere, 1986, p. 59-69 (con bibliografia).

41. Cf. Pecere, 1986, p. 47.

42. Il fenomeno, già rilevato da Karbaum 1886, p. 74-77 (vd. poi Zetzel, 1981, p. 203 *sg*. e De Nonno, 1988, p. 280 *sg*.), riguarda *GL* 2, 72.11-14 (Stazio) ; 256.16-20 (Orazio) ; 344.21-345.2 (Cic., *Verr.* II 2) ; 350.15 (Cic., *Verr*. II 4) ; 394.9-15 (Virgilio) ; 527.23 (Sallustio) ; 535.18 (Cic., *div. in Caec.*) ; 540.18-20 (Virgilio ; nessuna menzione di varianti nelle parallele trattazioni di Diom., *GL* 1, 374.6 *sg*. e Serv., *Verg. georg.* 2, 384, e *Aen.* 3, 416) ; 592, 22 (Virgilio : *antiquissimi codices*) ; 3, 162.13-163.3 (tre casi virgiliani) ; sul difficile *GL* 3, 320.7-13 vd. De Nonno, 1990c, p. 493 *sg*.

aliorum comicorum, e proprio nel punto in cui l'autore dichiara più francamente il suo coraggioso intento : *GL* 3, 426.10 *sg*. (= p. 28, 25 *sg*. Pass.) *His igitur exemplis facillime* (!) *diligentes omnium possunt comoediarum metra comprehendere et versus, si quos imperitia scriptorum confunderit, ad integrum restituere musicae locum*. Il rapporto del *De metris fabularum Terentii et aliorum comicorum* [43] con il *De figuris numerorum quos antiquissimi habent codices* appare dunque più organico di quanto potrebbe sembrare a prima vista : il buon praticante del trimetro comico « alla greca » (quale Prisciano indubbiamente si mostra nella prefazione del *Panegyricus ad Anastasium*) ha affrontato (con temeraria audacia, va detto) gli arcani della metrica scenica arcaica non solo nel quadro del suo più generale interesse per la comparazione linguistica greco-latina (esibito in particolare in *GL* 3, 418.13-419.15) e per l'analisi metrica di tipo alessandrino (rivelato tra l'altro dalla εἰσαγωγή metricologica alle *Partitiones* : *GL* 3, 459.4-461.14 = p. 45-48, 10 Pass.), ma anche con l'obiettivo, ancora una volta, di offrire un antidoto alla depravazione dei manoscritti contemporanei, e non senza rapporto, direi, con quelle pratiche di accurata revisione dei codici di cui, a pochi anni di distanza dalla redazione finale dell'*Ars*, ci resta un impressionante documento, proveniente dagli ambienti ufficiali della Costantinopoli giustinianea, nelle monumentali *Pandette* fiorentine (*CLA* III 295) [44].

43. Anche qui la trádita forma *plenior* del titolo è significativa. Con essa Prisciano intende far risaltare subito (cf. del resto l'*incipit* di *GL* 3, 418.2 *sg*. *Cum non solum Terentius sed etiam Plautus et Ennius Acciusque et Naevius atque Pacuvius Turpiliusque et omnes tam comoediae quam tragoediae veteris Latinae scriptores* ecc.) l'ampiezza senza precedenti delle sue schedature, oltre che della « bibliografia » precedente (*GL* 3, 419.15-421.7 [metricologi latini] + 426.12-429.10 [metricologi greci ; l'inserto oraziano di 427.15-19 è farina del sacco di Prisciano – vd. *puto* a r. 15], anche dei testi non solo di Terenzio [422.22-423.34 + 425.15-26], ma anche di Plauto [421.12-422.21 + 425.27-33] e di Turpilio. Che infatti anche il gruppo delle citazioni da quest'ultimo [425.1-14 + 426.1-4] sia stato raccolto senza molta fatica (ma comunque con originalità) direttamente da prologhi e inizi di scene del commediografo mi pare evidente (contro Rychlewska, 1962, p. 51-53) non solo per il riferimento alla *persona loquens* di *GL* 3, 426.1, ma soprattutto per l'eccezionale conservazione, nell'inizio del vivace dialogo d'apertura dell'*Epicleros* (*GL* 3, 425.6-10), dei *sigla personarum* (vd. i due *PH.* nel corpo dei vv. 2 e 3 ; all'inizio di quest'ultimo verso nell'edizione turpiliana di Rychlewska [1962, p. 68], viene giustamente integrato uno <*ST.*>, sigla di *Stephanio*), *sigla* com'è ovvio « meccanicamente » ripresi (e da chi se non da Prisciano ?) dal codice in cui comparivano. In generale, sul problema delle citazioni nel *De metris* si veda l'informato e prudente Jocelyn (1967), che termina non escludendo l'esame diretto da parte di Prisciano di codici (o rotoli) dei drammaturghi.

44. Il rimando a Kaiser, 2001 mi dispensi dall'esibizione della sterminata bibliografia. Con un'istruttiva classificazione delle *Textstörungen* del venerabile (ma tutt'altro

Ed è appunto agli ambienti della burocrazia e del diritto, caratterizzati nella Bisanzio proprio dello scorcio del terzo decennio del VI secolo dall'immane sforzo di sistematizzazione della giurisprudenza e della normativa latine sfociato nella redazione del *Corpus Iuris*, e in particolare dei *Digesta Iustiniani* [45], che dobbiamo essenzialmente volgerci per contestualizzare adeguatamente quel vero e proprio *pendant* sul piano della sistematizzazione della tradizione linguistica costituito dall'altrettanto monumentale *summa* priscianea [46].

Una delle più spiccate caratteristiche formali dell'*Ars* di Prisciano, rispetto agli *artium scriptores* romani, è senza dubbio la ricchezza e la precisione delle indicazioni di provenienza delle citazioni : si tratta di un elemento certo in sostanza ripreso dalla tradizione degli scritti *de Latinitate* di Plinio e Capro (quale si trova riflessa, ad esempio, nei preziosi estratti dalle Ἀφορμαί di Giulio Romano inseriti da Carisio nella sua *Ars*), ma che comunque il maestro di Costantinopoli ha fatto proprio con tale *esprit de système* da giustificare in pieno il giudizio di Karbaum (1886, p. 76), sulla « Prisciani singularis diligentia et assiduitas eximia, quam ubique praestitit in exemplis afferendis » [47]. In De Nonno (1990b, p. 644, n. 160), ho già brevemente notato il

che infallibile) manoscritto, oggetto di una « campagna di correzione » coeva di ampiezza e intensità senza paralleli, si conclude Röhle, 2005.

45. Recente *status quaestionis*, con bibliografia e ulteriori innovative proposte, in Honoré, 2004.

46. Con la retorica accentuazione del carattere universalistico della sistematizzazione priscianea, espresso nella *praefatio ad Iulianum* soprattutto attraverso l'insistita iterazione dell'aggettivo *omnis* (*GL* 2, 1.1 *omnis eloquentia… omne studiorum genus* ; 3 *sg. omnibus… liberalibus… artibus* ; 8 *omnium… eruditissimorum* ; 10 *omnia… vitia* ; 2.4 *sg. collectis… omnibus* ; 7 *sg. in unum corpus* ; 13 *ex omni parte* ; 24 *in omni studio* ; 30 *in omni doctrina* ; 31 *omnis eloquentiae*) si confronti ad esempio l'analoga sottolineatura del carattere universalistico della sistematizzazione giustinianea del diritto : *C. Deo auctore* (« De conceptione Digestorum », 15 dicembre 530) : pr. *omnem spem… mundi totius* ; § 1 *in omnibus rebus… omnem iniquitatem… omnem legum tramitem… omni similitudine… universis hominibus* ; § 2 *omnem Romanam sanctionem… uno codice* (cf. *C. Tanta*, pr. *in unam reducere consonantiam*) ; § 3 *res omnis* ; § 4 *omnis materia* (cf. *GL* 2, 2.20 *in tanta operis materia*) *… unum pro omnibus* ; § 5 *totum ius antiquum… omnibus auctoribus iuris… omnes in omnia*, fino alla celebre formulazione (§ 6) *omnia… merito nostra facimus, quia ex nobis omnis eis impertietur auctoritas* (cf. § 7 *nos vero sanctionem omnem… totam nostram esse volumus*, e *C. Tanta* § 10 *ut quidquid ibi scriptum est hoc nostrum appareat et ex nostra voluntate compositum*), dove si potrà cogliere forse un'eco dell'altrettanto celebre *dictum* dell'altro grande grammatico, Donato, conservatoci da Girolamo *in Eccl.* 9, 10 *comicus ait « nihil est dictum, quod non sit dictum prius »* (Ter., *eun.* 41, la cui tradizionale applicazione in ambito linguistico è testimoniata da Diom., *GL* 1, 400.3 *sg.*)*, unde praeceptor meus Donatus, cum istum versiculum exponeret, « pereant, inquit, qui ante nos nostra dixerunt ».*

47. Documentazione, nel caso di Virgilio, in De Nonno, 1988.

singolare parallelismo di tale atteggiamento con la prassi di scrupolosa registrazione delle fonti giurisprudenziali osservata dai compilatori dei *Digesta* (530-533 d.C.) e rivendicata nel § 10 della celebre costituzione *Tanta* (« de confirmatione Digestorum » : 16 dicembre 533) [48] :

> Tanta autem nobis antiquitati habita est reverentia, ut nomina prudentium taciturnitati tradere nullo patiamur modo : sed unusquisque eorum, qui auctor legis fuit, nostris Digestis inscriptus est [49].

E tuttavia né Prisciano né tantomeno Giustiniano si sentono schiavi dell'autorità dei *veteres*, come risulta dal seguito dello stesso § 10 della *C. Tanta*, dove peraltro l'enunciazione del motivo per cui l'*auctoritas* imperiale deve, se del caso, prevalere sulla *antiquitas* (*quia multa et maxima sunt, quae propter utilitatem rerum transformata sunt*) trova ancora una volta un confronto di un certo interesse in una delle più franche dichiarazioni di principio del grammatico di Costantinopoli (*GL* 2, 442.7 *sg*.) :

> Nec incongruum vel absonum mihi videtur, posse verba quoque ex his ipsis (*scil.* nominibus habitum significantibus) ad similitudinem eorum, quibus usa est auctoritas, proferre. Quid enim impedit, nos quoque aliquid copiae ad opulentiam Latinae conferre eloquentiae et ad imitationem « armo » et « armor, armatus » dicere « tunico » et « tunicor, tunicatus » (…) ? Si enim auctoribus timiditas obstitisset, ut nullis novis uterentur dictionibus ipsa natura et significatione rerum exigente, perpetuis Latinitas angustiis damnata mansisset [50].

48. La costituzione è com'è noto premessa alle *Pandette* fiorentine, insieme alle *C. Deo auctore* (già menzionata nella n. 46), e *Omnem*, anch'essa del 16 dicembre 533 (su problemi di didattica e di *cursus studiorum* del diritto oltre che a Bisanzio anche a Beirut, Alessandria e Cesarea di Palestina [§ 7]).
49. Cf. inoltre § 22 *Omnia enim, id est et nomina prudentium et titulos et librorum numeros per consequentias litterarum volumus, non per sigla manifestari*, dove compare anche quel vero e proprio « terrore » per le *siglorum obscuritates* (come pure per le *legum interpretationes, immo magis perversiones* : vd. § 21), che pervade l'intera codificazione giustinianea (cf. in particolare la *C. Omnem* § 8), e che si era già espressa, nella chiusa della *C. Deo auctore* (§ 13), in termini prescrittivi nei riguardi della commissione incaricata della redazione dei *Digesta* : *Ne autem per scripturam aliqua fiat in posterum dubitatio, iubemus non per siglorum captiones et compendiosa aenigmata* (...) *eiusdem codicis textum conscribi ; etiam si numerus librorum significatur aut aliud quicquam, nec haec etenim per specialia sigla numerorum manifestari, sed per litterarum consequentiam explanari concedimus*. E anche della sensibilità per questo tipo di problemi, che non sarà stata certo una ubbía di Giustiniano, si dovrà tener conto per contestualizzare il *De figuris numerorum quos antiquissimi habent codices*.
50. Prisciano doveva comunque sentirsi qui con le spalle coperte da un passo famoso di Orazio (*ars* 49 *sg*. *et* / *fingere cinctutis non exaudita Cethegis* / *continget dabiturque licentia sumpta pudenter* / *... Ego cur, adquirere pauca* / *si possum,*

A questi confronti di carattere piuttosto sostanziale altri se ne possono aggiungere, di natura più squisitamente formale ma forse (pur tenuto conto della topica prefatoria) non meno interessanti, se si leggono in parallelo ancora la costituzione *Tanta* e la *praefatio ad Iulianum* di Prisciano. Quest'ultimo, nel contestualizzare la sua impresa, riconduce la lamentata decadenza degli studi – a differenza ad es. di un Foca, che in *GL* 5, 411.2-11 se la prende soprattutto con gli studenti – alla carenza di testi : *GL* 2, 1.13 *sg*. *quippe in neglegentiam cadentibus studiis propter inopiam scriptorum* [51] ; lo stesso motivo è invocato in *C. Tanta*, § 17, per spiegare la corrente povertà dei riferimenti normativi in sede di contenzioso : *ex paucis* (scil. *legibus*) *lites perferebant propter inopiam librorum*. Poco oltre (*GL* 2, 2.8 *sg*.) Prisciano ritiene di doversi giustificare per la scelta di modelli greci con la seguente formula : *nec vituperandum me esse credo, si eos imitor, qui principatum inter scriptores Graios artis grammaticae possident* [52] ; essa ricorre, in analogo contesto giustificatorio, in *C. Tanta*, § 13 : *si quid autem in tanta legum compositione, quae ab immenso librorum numero collecta est* (cf. il *Herodiani scriptorum pelagus* e gli *Apollonii spatiosa volumina* [53] di Prisc., *GL* 2, 2.21 *sg*.)*, simile forsitan raro inveniatur, nemo hoc vituperandum existimet*, principalmente perché *penitus in nullo peccare divinitatis magis quam mortalitatis est* [54]. La costituzione prosegue poi premunendosi contro un ulteriore possibile rilievo, riguardante la presenza di norme apparentemente contraddittorie, e passa quindi a difendersi da un terzo eventuale appunto (§ 16 *Sed et si quid forsitan praetermissum est* ecc.), invocando a giustificazione ancora una volta in primo luogo la *ingenii mortalis exiguitas* ; ma anche Prisciano ha da premunirsi, com'è ovvio immaginare, rispetto ad analoghe contestazioni concernenti nozioni da lui *vel ignorantia forte praetermissa vel vitiose dicta*, e anch' egli si appiglia proprio

invideor, cum lingua Catonis et Enni / sermonem patrium ditaverit et nova rerum / nomina protulerit ? Licuit semperque licebit / signatum praesente nota procudere nomen).

51. Qui (a differenza che in *GL* 2, 47.29, o 3, 426.11) genitivo non di *scriptores*, ma di *scripta* (cf. poco oltre, *GL* 2, 2.22 *scriptorum pelagus* e 23 *scripta librorum*).
52. Cf. *GL* 2, 195.6 *invidorum vituperatione*.
53. Risemantizzazione forse inconscia di Lucan., 3, 506 *nigri spatiosa volumina fumi*.
54. L'argomento dell'opposizione fra divino e umano risuona fin dal *principium* della costituzione : *hoc caelestis quidem providentiae peculiare fuit, humanae vero imbecillitati nullo modo possibile*.

all'argomento dell'imperfezione umana : *nihil enim ex omni parte perfectum in humanis inventionibus esse posse credo* (*GL* 2, 2.12-14).

Naturalmente l'obiettivo dei confronti su cui mi sono soffermato non è propriamente quello di dimostrare che Giustiniano (o per meglio dire il *quaestor Sacri Palatii* Triboniano) nel 530 o nel 533 riecheggiava un testo del *grammaticus urbis Romae Constantinopolitanae* Prisciano « pubblicato » nel 527 da un suo discepolo *memorialis Sacri Scrinii epistularum et adiutor viri magnifici quaestoris Sacri Palatii* [55], quanto piuttosto quello di mostrare con qualche esempio particolare quale debba essere stata l'atmosfera intellettuale e il « mondo », per così dire, in cui si esplica e si giustifica tutta l'attività di « intellettuale organico » e di « grammatico militante » di Prisciano di Cesarea, culminata in quel panegirico ad Anastasio nel quale non a caso l'elogio per le provvidenze (più o meno presunte) in favore dei letterati si associa a quello per le analoghe benemerenze nei confronti dei giuristi (v. 248-253) :

> Nec non eloquio decoratos, maxime princeps,
> quos d o c t r i n a p o t e n s et s u d o r M u s i c u s auget,
> quorum R o m a n a s munit sapientia l e g e s ,
> adsumis socios iusto moderamine rerum ;
> et solus doctis das praemia digna labore
> muneribus ditans et pascens mente benigna [56].

Con la successione ad Anastasio di Giustino, decisivamente affiancato e quindi sostituito da Giustiniano, la politica di Bisanzio

55. Non si dimentichi, comunque, che « during the reigns of Justin (518-527) and Justinian (527-565), as at other periods of the later Roman empire, the duty of composing imperial constitutions fell on the quaestor of the sacred palace », il cui « chief duty was said to be *leges dictare* » : Honoré, 1975, p. 107, le cui elaborate analisi stilistiche hanno appunto l'obiettivo di distinguere, tra le costituzioni attribuibili ai vari questori succedutisi sotto Giustino e Giustiniano, quelle riconducibili addirittura a Giustiniano in persona (il cui latino andrebbe ristudiato confrontandolo appunto con la grammatica di Prisciano), sulla base del confronto con le sue epistole conservate nella *Avellana collectio*.

56. È ben nota l'associazione di grammatici greci e latini, retori greci (*sofistae*) e *iuris periti* nel corpo docente del *Capitolium*, cui fa riferimento il cosiddetto « *comitiva*-Gesetz » del 15 marzo 425 (*C. Theod.* 6, 21, 1 = *C. Iust.* 12, 15, con varianti), da integrare con *C. Theod*. 14, 9, 3 (= *C. Iust.* 11, 19, 1 ; del 27 febbraio 425) : cf. Schlange-Schöningen, 1995, p. 132 *sg*. E proprio nel *Capitolium* di Costantinopoli (come sappiamo dal vivace *impromptu* di *GL* 5, 14.3-7) si esercitava l'insegnamento del già ricordato Cledonio, del quale a questo punto non stupirà la digressione certo inconsueta di *GL* 5, 12.13-14.7 dedicata, con interessanti riferimenti al parlato ed esperienza delle pratiche della burocrazia, alla terminologia di talune cariche ufficiali (*praefectus urbi*(*s*), *proconsul*, *vicarius*, *prefectus vigilibus*, *consularis*).

subì indubbiamente quella « riconfigurazione » di recente analizzata da Brian Croke [57], e tuttavia Anastasio e Giustiniano avevano molti tratti in comune, sintetizzati con la consueta lucidità da Peter Brown :

> I due massimi imperatori dell'epoca, Anastasio (491-518) e Giustiniano (527-<5>65), erano entrambi civili di tipo nuovo : Anastasio era stato un funzionario di palazzo fino all'età matura avanzata ; e Giustiniano, sebbene nipote di un soldato latino dei Balcani, si era completamente « civilizzato ». Il culmine raggiunto dalla cultura e dall'arte di governo sotto questi due uomini eccezionali rappresenta il successo, frutto di una lenta maturazione, della classe governante civile [58].

In questo senso, la riconversione del panegirista di Anastasio, in presenza di una sempre più intensa « richiesta di latino » da parte degli ambienti della burocrazia e del diritto [59], non sarà stata difficile, com'è suggerito anche dalla sua forte colleganza con l'autorevole quanto misterioso *Iulianus consul ac patricius* e dalla discreta fortuna della sua scuola [60]. Del resto, al di là delle « strizzatine d'occhio » costituite da certi sorprendenti – e significativi proprio in quanto gratuiti – riferimenti al latino di Gaio o di Ulpiano [61], la massiccia presenza di quella prospettiva storico-linguistica che è così caratteristica dell'*Ars Prisciani*, con la sua viva e continua attenzione alla documentazione di

57. Cf. Croke, 2007.
58. Cf. Brown, 1974, p. 112.
59. Molto vasta, come si sa, è la bibliografia riguardo al problema del « latino a Bisanzio » : ampia informazione e acuta valutazione delle fonti in Horsfall, 1993. Meno utili per costruire uno sfondo all'*Ars Prisciani* le pur interessanti attestazioni di « Vulgärlateinisches aus Byzanz » raccolte dal compianto Petersmann, 1992.
60. In questo campo ha aperto interessanti prospettive Salamon (1979), pur con qualche ingenuità (stigmatizzata da Ballaira, 1982, in particolare p. 81-85). Alla vecchia identificazione di Giuliano con l'omonimo *antecessor* autore dell'*epitome* delle *Novellae Iustiniani* non credeva, giustamente, già Martin Hertz (*GL* 2, VII, n. 6). Rispetto a quella, a rigore infalsificabile e periodicamente ricorrente, con il *Iulianus v. c.* della sottoscrizione al IV della *Tebaide* nel codice *P*(*uteaneus*) di Stazio, va comunque osservato che nessuna delle spesso invocate concordanze fra la lezione di *P* e il testo delle citazioni staziane di Prisciano è in lezione deteriore e può avere quindi valore congiuntivo. La suggestiva identificazione con l'epigrammatista filo-anastasiano Giuliano l'Egiziano non è discussa dall'ultimo editore di quest'ultimo (Schulte, 1990 ; cf. Cameron, 1977, p. 42-48). Sul valore in termini di *dignitas* e di « carriera » della coppia di titoli attribuita a Giuliano (*GL* 2, 2.25 *summos dignitatis gradus*) piace ricordare il dettato di *C. Theod.* 6, 6, 1 (1 aprile 382) : *Universa culmina dignitatum consulatui cedere* (...) *decernimus* (...) *Porro si contingit, ut ad has duas praerogativas* (quelle del consolato e della prefettura) *etiam patriciatus splendor addatur, quis dubitet huiusmodi virum praeter ceteros eminere ?*
61. Cf. *GL* 2, 97.18 *Ulpianus libro XLVI ad edictum* ; *GL* 2, 282.8 *Gaius in I institutorum* ; 506, 3 *Ulpianus ad Sabinum*. Le argomentazioni in proposito di Jeep (1909, p. 3 *sg*.), sono viziate da petizione di principio. Sulle citazioni dalla *Fachliteratur* in Prisciano cf. De Nonno, 1990b, p. 644.

analogie e difformità fra l'uso degli *antiqui* e degli *antiquissimi* e quello degli *auctores iuniores*, appare ben funzionale – pur se fondata essenzialmente sull'esperienza della *lexis* poetica e letteraria [62] – a sostenere il filone principale degli interessi dei praticanti il latino nella Costantinopoli del suo tempo, dove il *Palatium* del « latinografo » Giustiniano si sarebbe ben presto trasformato nell'officina in cui magistrati, professori, avvocati e burocrati si sarebbero strenuamente impegnati nell'immensa opera di lettura, selezione, rielaborazione e ricomposizione delle migliaia di *libri* in cui si conservava *totum antiquum ius* (*C. Deo auctore* § 5).

Tutto di Prisciano, salutato non a caso come *communis omnium hominum praeceptor* dal discepolo Eutiche (*GL* 5, 456.29 *sg*.), fu però l'indubbio merito di aver saputo cogliere appieno la straordinaria opportunità offertagli dal contesto in cui si trovava a operare per procedere, anche sul piano dell'elaborazione di una consapevole teoria linguistica, a quella fusione di speculazione greca e di osservazione della *consuetudo* latina che ha consentito alla sua opera di configurarsi, una volta approdata al Vivarium di Cassiodoro [63], come un « possesso perenne » e un impressionante stimolo alla produzione di sapere.

62. Né avrebbe potuto essere altrimenti, in rapporto alla natura delle fonti disponibili e al carattere della tradizione grammaticale greco-latina, tutta concentrata sull'uso dei ποιηταί e dei συγγραφεῖς. E tuttavia non va trascurato il fatto che, come ho appena ricordato (n. 61), Prisciano, valorizzando per primo l'esempio di Plinio e di Capro (De Nonno, 1990b, p. 638 *sg*.), getta un occhio con interessi linguistici non solo al latino di Aulo Gellio (di cui sfogliava ancora l'ottavo libro, poi perduto) e di Ammiano Marcellino (di cui « pesca » al contrario un passo dalla *prima pagina* di quel libro 14 che anche per noi è il primo conservato), ma anche a quello di Vegezio Renato (già oggetto a Costantinopoli, nel 450, di una revisione *sine exemplario* da parte di un Fl. Eutropio, che Jeep [1908, p. 16 *sg*.] voleva identificare con l'Eutropio citato da Prisciano in *GL* 2, 8.19 *sg*.), di Giulio Solino (sul cui testo si erano esercitati lo *studium* e la *diligentia* dell'imperatore-calligrafo Teodosio II [408-450]), del « connazionale » Terenziano Mauro e addirittura dell'*Ars Donati*.

63. A questo proposito devo osservare che se « la prima redazione » delle *Institutiones divinarum* e *saecularium litterarum* di costui fosse davvero « circa del 560 » (Momigliano, 1978, p. 503), avendo egli soggiornato a Costantinopoli, in contatto con i più autorevoli ambienti politici e culturali, « almeno una decina d'anni », cioè dal 540 (o dal 546) « alla proclamazione da parte di Giustiniano della prammatica sanzione nel 554 » (Momigliano, 1978, p. 498), sarebbe francamente poco credibile che ancora all'epoca di quella prima redazione Cassiodoro pensasse, come al tempo delle *Variae* (cf. Courcelle, 1948b, p. 327 e n. 1), che Prisciano aveva scritto in greco, e dunque non fosse arrivato a conoscerne direttamente il testo, pur « pubblicato » a Costantinopoli fin dal 527 ; solo in occasione della redazione definitiva del suo manuale egli è infatti in grado di correggere lo svarione, e quando all'età di 93 anni (quindi verso il 580 : vd. Ballaira, 1982, p. 75 *sg*.) compila a Squillace il *De orthographia* egli può finalmente allineare, come dodicesimo e ultimo *fons excerptorum*, il *modernus auctor* Prisciano (*GL* 7,

3. L'*ARS PRISCIANI* : PROBLEMI DI COMPOSIZIONE E RISVOLTI EDITORIALI

La necessità di una nuova edizione dell'*Ars Prisciani* è da tempo all'ordine del giorno della filologia latina, a far data almeno da quando Johannes Vahlen così descriveva, invero senza troppa simpatia, la fisionomia scientifica del suo laborioso editore Martin Hertz :

> Qui vir doctus hoc habuit, ut in exponendis copiis sibi vix satisfaceret et nonnumquam nimio citandi aut laudandi studio perspicuitati officeret, in verbis autem auctorum suorum constituendis saepe incerto iudicio vacillaret… (*Prisciani*) multas voces vel sententias explicandi causa per *id est* inserta resecari iussit, quas neminem fugere poterat plane esse de more huius magistri [64].

L'esempio scelto dal critico di Berlino è in effetti sintomatico del principale problema ecdotico posto dall'*Ars*, un testo la cui tradizione, risalente all'esemplare di Flavio Teodoro, e dunque in linea di principio ben « chiusa », merita indubbiamente (pur dopo l'individuazione di un distinto ramo di tradizione beneventano-cassinese, distaccatosi prima della definizione della vulgata insulare-carolina, ma da trattare con cautela perché a sua volta testimone di processi di riduzione e in qualche caso di alterazione testuale) [65] di essere ulteriormente esplorata, soprattutto (ma non solo, come vedremo) nel senso di una migliore ricostruzione delle forme in cui la redazione rappresentata per noi dai numerosi testimoni franco-tedeschi di IX e X secolo si diffuse nelle principali aree dell'Europa carolingia [66].

147. 15), *qui nostro tempore Constantinopoli doctor fuit* (*GL* 7, 207.13-15), e che nella « lista bibliografica » di *inst.* 1, 30, 2 manca.— Sulla funzione nodale svolta da Cassiodoro per la diffusione dell'*Ars Prisciani*, un cenno in Holtz, 2000a, p. 289 *sg*.

64. Vahlen, 1903, p. CXL.

65. Cf. De Nonno, 1977, 1979 e 1982, p. 57 n. 1 + 69-76.

66. A tale redazione appartiene anche, come hanno dimostrato sondaggi condotti dalla mia allieva Chiara Bucalossi, il *Sangall.* 903, il più antico manoscritto completo dei libri 1-16, attribuito alla Verona della fine dell'VIII secolo (*CLA* VII 951). Tale riconoscimento consente peraltro di retrodatare di un secolo circa la *facies* testuale rappresentata dai codici *ADH*, notoriamente svalutati da Hertz (*GL* 2, XVII-XIX) a vantaggio del suo *codex optimus R* (il *Par. lat.* 7496), dalle cui insidiose *lectiones singulares*, accolte da Hertz con vera e propria *religio* (si pensi all'*ea* inserito in *GL* 2, 1.4, o al *prolata* per *scripta* dello stesso rigo, o ancora all'*omnia doctrinae* per *omni doctrina* di *GL* 2, 11.19, alla banalizzazione *putetur* per *putemur* inserita nel testo in *GL* 2, 58.2, al necessario *lucis* omesso in *GL* 2, 120.20, alla preferenza per la corruttela secondaria *procule nam* in *GL* 2, 149.2 rispetto all'originario *porcul*(*a*)*enam*, a *quod* preferito senza motivo a *in quo* in *GL* 2, 356.2, ecc.) bisognerà decidersi a liberare il testo del grammatico. L'indagine dei codici carolingi che conservano gli *opera omnia Prisciani* nell'originaria associazione

E tuttavia per la retta costituzione del testo dell'*Ars*, e per una sua corretta presentazione editoriale (si pensi ad esempio, oltre al caso delle gratuite espunzioni, a quello delle *cruces*, adoperate nelle citazioni da Hertz con la funzione, impropria nell'edizione di una fonte di tradizione indiretta, di segnalare più o meno presunte corruttele rispetto all'originale dell'autore citato, anche laddove è certo che Prisciano lo citava proprio così) [67], il problema di fondo, peraltro ben focalizzato da Hertz [68] consiste proprio nella preliminare comprensione della natura dell'operazione a suo tempo compiuta da Flavio Teodoro, e conseguentemente nella ricostruzione della fisionomia anche materiale del capostipite della nostra tradizione. In questo senso, mi limiterò qui a sottolineare alcuni elementi a mio parere di maggiore rilievo.

Parto osservando che, fino a prova contraria, non abbiamo il diritto di ridurre a mera topica proemiale il noto riferimento a un'*editio* dei suoi *libri* autorizzata da Prisciano *festinantius quam volui* (*GL* 2, 2.16-20) ; anche facendo la dovuta tara alla motivazione addotta (la minaccia di *furta* da parte di plagiarii, questa sì di probabile ascendenza quintilianea, cf. n. 16), la dichiarazione di Prisciano va letta infatti come la chiara espressione della consapevolezza che l'insieme testuale a disposizione dell'allievo Flavio Teodoro per l'ἔκδοσις (« ufficializzata » dalle già menzionate sottoscrizioni), era in effetti ben lungi dall'aver raggiunto agli occhi dell'autore un livello di

con i *Commentaria* di Rufino di Antiochia dovrà ormai metodicamente partire dai risultati conseguiti e documentati, per tale più breve e maneggevole testo, da d'Alessandro 2004. Promettenti sembrano anche l'allargamento dell'indagine della ben definita *recensio Scotorum* intrapreso da Hofman (2000), e soprattutto l'approfondimento della natura degli rapporti con i codici beneventano-cassinesi dell'incompleto *B* (Bamberg, Staatsbibliothek, class. 43, localizzato da Bischoff in area umbro-toscana, ma per il quale « molti elementi », secondo una *expertise* generosamente comunicatami anni fa da Armando Petrucci, « rimandano a Roma »), ed eventualmente di altri manoscritti riconducibili all'Italia centrale, anche di età più recente, come l'*Ottob. lat.* 1151, del XII secolo (di cui qualche sondaggio suggerisce di verificare il collegamento proprio con *B*).

67. Tipicamente immetodici i casi in cui Hertz appone *cruces* a citazioni che ricorrono identiche in due o più luoghi (ad es. *GL* 2, 97.11 e 265.1, o *GL* 2, 268.9 e 3, 182.13), o a termini la cui presenza nel testo noto a Prisciano è garantita dal contesto (ad es. *GL* 2, 216.15 *Titanum*). Ma gli esempi si contano a decine. Parimenti assurde, ma in senso opposto, certe integrazioni o correzioni che certamente « scavalcano » Prisciano (ad es. *GL* 2, 168.10 e 321.3 <*tu*>, o p. 213, 4, dove Prisciano evidentemente leggeva *craticula* [o *gr*-] e *lactis agnina*, di certo non *farticula* e *lactis agninas* col nostro Nonio).
68. Cf. *GL* 2, XXXVIII *sg*.

rifinitura e di uniformità che potesse mettere la pubblicazione al riparo dalle critiche e dai rilievi degli *invidi* (*GL* 2, 195.6) [69].

E proprio a tale consapevolezza andrà ricondotto il fatto, a prima vista certo « auffällig », che Prisciano, nei suoi rimandi all'*Ars*, « nicht den *liber* des Gesamtwerkes angibt, sondern aus thematisch zusammengefaßten Büchern (*de nomine*, *de pronomine*, *de verbo, de participio*) den betreffenden *liber* (*secundus*, *sextus*, *septimus*) zitiert » [70]. Deve pur significare qualcosa che la stessa prassi sia rispettata anche dall'affezionato discepolo Eutiche : *GL* 5, 456.30 sg. *in quarto de nomine libro summa cum subtilitate copiosissime grammaticus Priscianus disseruisse cognoscitur*. Del resto, come abbiamo già accennato, risultano evidenti nell'*Ars* le tracce di una composizione per blocchi in qualche caso preesistenti e spesso mal suturati, per cui, tenendo conto della posizione « strategica » delle

69. Su un piano diverso si pone la questione, più volte discussa, della fine del libro 18, e quindi dell'incompiutezza o della mutilazione dell'opera : anche se è stato considerato suggestivo (vd. per es. Baratin, 1989, p. 485) che gli Ἀττικισμοί si concludano con l'apparentemente emblematico verso terenziano (*ad.* 765) *sed postquam intus sum omnium rerum satur* (citato per esemplificare la costruzione del corrispettivo latino di χορτάζομαι ; sulla flessione, non sulla reggenza di *satur* Prisciano aveva ricordato in *GL* 2, 238.5-7, con parole di alta lode, l'insegnamento del suo *praeceptor* Teoctisto), va tenuto conto che, nella logica di quella lista, ordinata alfabeticamente rispetto ai lemmi greci, il fatto che manchino, dopo i lemmi inizianti con χ-, lemmi inizianti per ψ- e per ω- può non avere alcun significato (mancano infatti anche lemmi inizianti per ζ-, per ξ- e per ῥ-). Più importa, certo, la mancanza alla fine di una *subscriptio*, o almeno di un *explicit* di qualche rilievo : il che può dimostrare che la nostra tradizione n o n ha come *plus-proche-commun-ancêtre* l'o r i g i n a l e di Flavio Teodoro.

70. Cf. Glück, 1967, p. 163 (alle p. 162-166 ampia disamina della *Zitierweise* « interna » del grammatico). L'osservazione riportata di Manfred Glück si riferisce in verità ai rimandi all'*Ars* presenti nelle opere minori di Prisciano (successive alla definizione del piano dell'*Ars*, forse non necessariamente alla sua *editio*). Per quel che riguarda i rinvii interni all'*Ars* (*GL* 2, 118.4 *sg*., 189.7, 195.1-4 e 13, 408.19 *sg*., 445.12, 447.21 *sg*., 550.17-19, 564.11 ; 3, 27.15 *sg*., 39.21, 107.2 *sg*., 119.3 e 28 *sg*., 120.3 *sg*., 127.10 *sg*., 156.18 *sg*, 215.21), mettendo da parte i generici riferimenti nei (tardi) luoghi proemiali *GL* 2, 195.1-4 (*in superioribus libris*, *... in hoc… libro*, *... in sequenti*) e *GL* 3, 107.2 (*in ante expositis libris*), è degno di nota che l'unico rimando certo a un numero di libro è in *GL* 3, 215.21 *in libro tertio de nominis comparatione* (dove il riferimento al *Gesamtwerk* sembra esserci), dal momento che l'*in sexto libro* di *GL* 2, 118.4 *sg*. (*ut de nominativo et genetivo tractantes docebimus in sexto libro*) dovrebbe semplicemente variare l'*in libro sexto de nomine* di *GL* 3, 445.39 *sg*. (*in sexto libro de nomine* a 447.3), se non addirittura essere considerato avventizio, come suggerirebbe la sua incerta collocazione nei codici (tra quelli usati da Hertz, sta prima di *docebimus* nei testimoni *DGLKr*, dopo in *RBAH* ; manca del tutto nel beneventano *Vat. lat.* 3313), e quanto a *GL* 2, 195.13 *cum de littera tractabamus (in primo libro) ostendimus*, anche qui l'inorganica specificazione (non a caso messa tra parentesi da Hertz) manca nel *Vat. lat.* 3313.

subscriptiones teodoriane, e delle significative variazioni formulari osservabili negli *explicit* / *incipit* posti fra i vari libri, si può suggerire, sulla base di una solida tradizione di studi, la seguente ripartizione :

– libri 1-5 (chiusi da *subscriptio* datata 1 ottobre 526), con titolo generale preposto al libro 1 (*ARS PRISCIANI GRAMMATICI CAESARIENSIS*), ed *explicit* / *incipit* brevi con sporadico riferimento al titolo di *Ars* ;

– *REGULAE NOMINVM PRISCIANI GRAMMATICI* : libri 6 (preesistente, con originaria *prefatio ad Iulianum* conservata) e 7 (completato forse a partire da materiali preesistenti : cf. *GL* 2, 194.11-14, con 195.4) + libro 8 *DE VERBO* (titolo questo, nei codici, spesso « monumentale »), il tutto chiuso da *subscriptio* datata 11 gennaio 527 (anche tra i libri di questo blocco ricorrono *explicit* / *incipit* brevi con riferimento solo episodico al titolo di *Ars*) ;

– *ARS PRISCIANI CAESARIENSIS GRAMMATICI DOCTORIS ROMAE CONSTANTINOPOLITANAE* (designazione ricorrente con discreta sistematicità negli *explicit* / *incipit* a partire da quello fra i libri 9 e 10, di volta in volta con l'eventuale aggiunta di *VIRI DISERTISSIMI* o *ELOQVENTISSIMI* alla qualifica dell'autore, e in fine del « teodoriano » *PRAECEPTORIS MEI*) : libri 9-18, a loro volta ripartibili in sottodivisioni :

a. Libri 9-10 (sulla formazione del perfetto e del supino, sostanzialmente preesistenti : *GL* 2, 194.14-17) ;
b. Libro 11 (sul participio, definito *liber singularis* in *GL* 3, 464.3 *sg*.) ;
c. Libri 12-13 (sul pronome) [71] ;
d. Libri 14-16 (sugli indeclinabili) ;
e. Libri 17-18 (*de ordinatione sive constructione dictionum* : *GL* 3, 108.1 *sg*.).

In questo terzo blocco, indubbiamente il più ampio e articolato, Flavio Teodoro ha inserito le sue *subscriptiones* con meno sistematica regolarità : oltre che fra i libri 16 e 17 (passaggio dalla morfologia alla sintassi, raggiunto il 25 febbraio 527), esse si leggono anche fra i due

71. Della labilità del confine tra questi due libri, pure segnato da una *subscriptio* teodoriana, è testimone l'uso stesso dell'autore, che nell'*Ars* si riferisce ad essi sempre indiscriminatamente : cf. *GL* 3, 27.15 *sg*. *de quibus in pronomine latius tractatum est* e 39, 21 *de quo tamen in pronomine latius disseruimus*, e inoltre 3, 119.28 *sg*., 120.3 *sg*., 127.10 *sg*. ; non senza ragione dunque Passalacqua (1999, p. 96.10 *sg*.), non ha tenuto conto nelle *Partitiones*, *GL* 3, 492.15 *sg*., dell'integrazione *in libro qui est <secundus> de pronomine* suggerita da Luscher (1912, p. 79), sulla base del dubbio parallelo con l'*Institutio*, *GL* 3, 449.22 *in libro qui est secundus de pronomine*, dove il *secundus* è a sua volta attestato, guarda caso, solo in tre dei 21 codici usati da Passalacqua (1999, p. 22.11).

libri *de pronomine* (5 febbraio 527), e fra il libro 17 (l'ultimo organicamente strutturato sul canovaccio di Apollonio Discolo) e il « miscellaneo » 18 (30 maggio 527) [72].

Evidentissimo è poi, a una lettura distesa dell'*Ars*, il continuo ricorrere di soluzioni di continuità del discorso – comportanti in qualche caso anche forzature della sintassi – in seguito all'inserzione di « schede di documentazione » (indicate nel testo di Hertz dall'uso delle parentesi tonde : esemplari casi come *GL* 2, 321.22-322.8, 85.12-21, e 3, 225.10-226.6), che di regola presentano *pièces à l'appui* integrative o elencano eccezioni rispetto alla dottrina di base (e sono spesso, ma non sempre, accompagnate da « segnali » come *ideo dixi* o *diximus*, *tamen*, *quamvis*, *quod mirabilius est*, *et = etiam*, *quoque*, *sic = et sic*, ecc.). Di qui la calzante formulazione di Paul Wessner, « daß Priscian (…) an unzähligen Stellen seinen ursprünglichen Text durch einen Einschub zersprengt hat » [73].

72. Con lo schema di ripartizione del « terzo blocco » qui suggerito si accordano perfettamente le rilevanti cesure codicologiche del *Vat. lat.* 3313 (un manoscritto nel quale, per converso, è stata fatta cadere ogni traccia delle *subscriptiones* teodoriane) : il libro 11 è qui preceduto da una facciata e mezza lasciata in bianco e inizia (f. 211v) con *Q-* decorata di grande formato ; l'*incipit* del libro 12 (non del 13) è a f. 225v preceduto anch'esso da una facciata lasciata in bianco (e l'*addendum GL* 2, 575, interposto fra *incipit* e inizio del libro, comincia con *P-* decorata di grande formato) ; pure il libro 14 inizia in capo al f. 248, preceduto da più di mezza facciata in bianco, e con grande *Q-* iniziale decorata (una grande *A-* decorata sta anche al principio [f. 265] del libro 15 [dove a f. 275v l'inizio del *De interiectione*, *GL* 3, 90.5 *sg*., è anch'esso rilevato da iniziale decorata], e una *C-* di poco più ridotta segna il principio del 16 [f. 276v], ma in entrambi i casi s e n z a spazio bianco preposto) ; di nuovo preceduto da una facciata in bianco comincia a f. 282v il libro 17, con un'abbreviazione *QM* con tilde (= *Quoniam*) di grande formato e decorata (nessun segnale di passaggio tra la fine del libro 17 [f. 326] e il 18 [f. 326v], tranne una *I-* decorata al principio di quest'ultimo). Dubito assai che questa situazione – che non trova riscontro nei passaggi fra i libri 1-11 – possa essere senza significato.

73. Cf. Wessner, 1919, p. 112 ; improbabile, e in diversi casi impossibile, l'ipotesi di Jeep (1893, p. 89 *sg*.), che si abbia a che fare con « Zusätze » successive allo stadio originario della tradizione. Ai tratti di testo collocati da Hertz tra parentesi tonde, altri se ne possono sicuramente aggiungere. Menziono qui, pur senza adeguata discussione, i casi di *GL* 2, 8, dove per consentire di collegare sintatticamente i participi *incipientes* e *terminantes* di r. 11 – sullo stesso piano dei paralleli *incipientes* e *desinentes* di r. 21 – al predicato *conficiunt* (*nomina*) di r. 22 occorrerà mettere fra parentesi l'intero passo rr. 12 *quia* ~ 20 *desinit* ; o di *GL* 2, 210 *sg*., dove ritengo siano da mettere tra parentesi i due blocchi di esempi ciceroniani (p. 210.21 ~ 211.7 + 211.10-15) e probabilmente da correggere a 210.15 *genu* in *gelu* (richiesto da 211.9 e 22) ; o di *GL* 2, 255.9-13 (tutto fra parentesi dopo *abiecta s*) ; o – luogo cui si riferiva l'appena citato Paul Wessner – di *GL* 2, 259.23 *feminino* ~ 260.7 *abiret* (cui l'*Ars anonyma Bernensis GL* 8, 103.2 *sg*., aggiunge – dal proprio sacco – *quaerentes invenerunt*) ; e potrei a lungo continuare.

Ora, non potrà essere casuale che in infiniti casi le già ricordate « riduzioni » del codice *Vat. lat.* 3313 (e più in generale del ramo di tradizione beneventano-cassinese) riguardino precisamente tratti di testo o liste di esempi di natura « integrativa », e che per di più tali tagli finiscano in vari casi per riaccostare coerentemente sequenze malamente dislocate nei restanti testimoni [74]. Ma l'elemento « redazionalmente » più rilevante, in questo già problematico contesto, è certo il fatto che tali « schede di documentazione », caratterizzate per di più dalla presenza di citazioni da autori rari o rarissimi, e perciò risalenti direi con certezza alle raccolte priscianee, appaiono non di rado anche nella restante tradizione manoscritta in distribuzione non uniforme, suggerendo l'idea che fin dal principio esse comparissero in alcune zone dell'esemplare teodoriano come *marginalia*, o comunque accompagnate da contrassegni esterni che possono averle fatte isolare, e successivamente omettere, in diramazioni alte della tradizione. È il caso, per intenderci, di taluni passi presenti solo nella *recensio Scotorum*, che già Hertz non ha potuto che accogliere nel suo testo (a partire da *GL* 2, 8.2 *quod esse* ~ 4 *litterarum*, con dotto e particolareggiato riferimento a Varrone), ma io vorrei ora soprattutto ricordare i non pochi casi in cui la conservazione di materiale sicuramente risalente al più alto stadio della tradizione noi la dobbiamo solo a pochi e non antichissimi codici.

Ho compiuto un'indagine abbastanza larga, verificando tutti i codici sostanzialmente completi dell'*Ars* risalenti all'VIII-IX secolo, un certo numero di testimoni di X-XI secolo e tutti i manoscritti conservati presso la Biblioteca Apostolica Vaticana, a proposito di *GL* 3, 76.10-16

> Nomina quoque loco adverbiorum in eadem terminatione [*i. e.* in « -um »] inveniuntur, ut « multum », « primum », « nimium », « parum » pro « parvum ». Lucanus in V *(v. 741)* « et quam nimiumque parumque / distulimus », pro « et multum et parvum ». Cicero in IIII de re publica « non enim facile valenti populo resistitur, si aut nihil iuris impertias aut parum » pro « parvum ». In « n » pauca inveniuntur, etc.,

74. Ho presentato alcuni esempi di questo fenomeno già in De Nonno (1977, p. 394-96 e 401). Rubo un po' di spazio per ricordare ancora almeno il caso di *GL* 2, 170, dove l'omissione nel codice Vaticano di r. 12 *sg. hoc « iubar » dixit : si enim esset masculinum vel femininum « iubarem » dixisset* (espressione peraltro conforme all'uso priscianeo : vd. ad esempio *GL* 2, 143.19 *sg.*, o 154.5 *sg.*) presenta a suo posto, in Calv., frg. 5 Blänsdorf, l'ultima parola *quatiens*, che in tutti gli altri codici (salvo interventi congetturali di *manus alterae*) compare dislocata rispetto al resto della citazione.

dove l'apparato di Hertz denuncia la mancanza, in tutti i codici da lui direttamente adoperati, delle parole da *Cicero* a *parvum*, con la loro rarissima e certamente autentica citazione (con numero di libro !) da una sezione tuttora perduta del *De re publica* ciceroniano (p. 112.16 *sg*. Ziegler[5]). Ho dovuto con mia sorpresa constatare che in effetti nessuno dei codici *antiquiores* da me esaminati (nemmeno il *Vat. lat.* 3313) la conserva. L'ho trovata invece nei mss *Laur*. *Aedil.* 192, *Vat. lat.* 2721, *Ottob. lat.* 1151, *Ottob lat.* 1491 (qui supplita in margine) ; *Laur*. plut. XLVII 4, *Pal. lat.* 1748, e Colmar, Archives départementales, fr. 691 [75] : ora, nessuno di questi testimoni, per il resto apparentemente indistinguibili dalla massa dei *Prisciani* di XI-XII secolo, è anteriore al X-XI secolo.

Vien fatto naturale di pensare, nel caso appena citato, a un effetto ripetutamente poligenetico dell'evidente omeoteleuto, e sarà bene così. Tuttavia ci si rende presto conto, perlustrando l'apparato di Hertz, che non mancano affatto nella tradizione di Prisciano casi sostanzialmente analoghi, anche se meno clamorosi sul piano della diffusione nei testimoni : mi limito qui a ricordare solo quelli in cui l'ascendenza priscianea del materiale integrativo è dimostrata al di là di ogni dubbio dalla presenza di citazioni da autori e testi veramente rarissimi [76]. In apparato a *GL* 2, 134.3 veniamo informati che solo un manipolo di testimoni diversi da quelli posti a base del suo testo da Hertz (tra i quali spicca una *altera manus* forse ancora di IX secolo dell'attuale ms. Köln, Diözesanbibl., 200), si legge una « scheda di correzione » dell'insegnamento riguardante l'epiteto *Quiris* incentrata su un esempio tratto dal primo dei peregrini *libri (rerum) excellentium* di Alfio Avito (frg. 1 Blänsdorf), un autore di cui solo Prisciano ci riporta altrove frustuli di testo. Poco oltre, in riferimento a *GL* 2, 149.13, solo in apparato Hertz riporta una « scheda integrativa » riguardante la differente flessione di *Lar* teonimo e di *Lar* antroponimo, conservataci questa volta dalla *recensio Scotorum* [77], e caratterizzata come priscianea dalla presenza, oltre che di una glossa greca (*κατοικίδιον θεόν*), di una parafrasi liviana e soprattutto di un'eccezionale citazione

75. Cf. Jeudy, 1984-1985, p. 135, cui avevo a suo tempo reso noti i risultati della mia indagine, e che col mio consenso li ha in parte anticipati.
76. Tralascio quindi fra l'altro (ma per motivi più di metodo che di merito) casi come *GL* 2, 128.6 app. (aggiunta comportante una citazione con glossa incorporata di Ov. *met.* 8, 476 *sg*.) o come *GL* 3, 128.19 app. (aggiunta di una « scheda di documentazione » con esempi da Virgilio, Terenzio e Orazio).
77. Cf. Hofman, 2000, p. 259. Il passo sta pure, tra l'altro, nel *Monac. lat.* 280 A, dov'è poi espunto, e in margine e d'altra mano non solo nel *Bern.* 109, ma anche nel *Vat. lat.* 3313.

dagli *epigrammata* di Ovidio (frg. 3 Blänsdorf). Infine nell'apparato di *GL* 2, 165.12, si segnala la presenza in un numero di codici più cospicuo (cui si aggiunge ancora una volta il *Vat. lat*. 3313), ma collocata in almeno tre diverse posizioni nel testo (chiaro indizio dell'originaria natura di *marginale* d'archetipo), di una « scheda integrativa » della lista dei femminili in *-ix* impreziosita da una sorprendente citazione addirittura dalla *Vidularia* di Plauto (frg. 11 Leo), per di più corredata da una spiegazione del termine esemplificato (*claxendix*), che fa esplicito riferimento (come sovente in Prisciano e/o nelle sue fonti) al contesto (in questo caso di ἀναγνώρισις) del frammento : *quod significat conc*(*h*)*am, qua signum tegitur*.

Aveva dunque ragione Patrizia Benvenuti a reclamare, ormai tre decenni or sono, una « completa riformulazione della *recensio* per un testo come questo, in cui spesso è diventato impossibile distinguere l'originario priscianeo dalle aggiunte, che già vi si andavano infiltrando durante e subito dopo la stesura teodoriana » [78] ; solo, ritoccherei la sua formulazione nel senso di una maggiore consapevolezza del carattere « programmaticamente » collatizio della « stesura teodoriana », e della possibilità che proprio la *recensio*, opportunamente estesa e vagliata, ci consenta di recuperare utili indizi relativi anche all'articolata formazione e all'incompiuta organizzazione della *summa* priscianea.

La natura di stratificata silloge, da parte dell'allievo Flavio Teodoro, di tutto il materiale raccolto da Prisciano (e da suoi collaboratori ?) per la compilazione dell'*Ars*, più o meno organicamente integrato nel testo [79], o anche rimasto allo stato di « scheda allegata » al testo, risalta con particolare evidenza, per concludere, da un esame attento dei quattro *additamenta* presenti, secondo una prassi libraria che ho cercato di recente di descrivere e analizzare per categorie [80], fra i libri 5 e 6 (*Hoc « penum peni »* : *GL* 2, 192 *sg*.) [81], 11 e 12 (*Primitiva*

78. Benvenuti, 1979, p. 333.
79. Si ricordi la calzante definizione degli Ἀττικισμοί conclusivi del libro 18 formulata da Baratin (1989, p. 477) : « c'est une masse énorme de données, présentées en quelque sorte à l'état brut ».
80. Cf. De Nonno, 2007, p. 8-13.
81. A questo *addendum*, presto entrato, a differenza degli altri, nella tradizione a stampa (è già nella c. 49v del più antico fra gli incunaboli da me direttamente esaminati, quello senza indicazioni tipografiche, ma da ricondurre a Roma e al 1472 : vd. Gibson, 1977, p. 251), l'edizione Aldina del 1527 (c. giii v), appone l'interessante nota : « Hoc caput totum vacare puto, sumptum tamen esse ex aliquo vetere erudito grammatico et hic appositum ».

sunt pronomina octo : *GL* 2, 575) [82], 14 e 15 (*In Asinaria blanditer, paulisper, tantisper* [83] : *GL* 3, 58 *sg*.), 16 e 17 (*Proprietates Latinorum* : *GL* 3, 107) [84], che mi appaiono perciò sommamente istruttivi del metodo di lavoro di Prisciano e degli obiettivi dell'*editio* « ufficiale » di Fl. Teodoro. Troppo riduttiva è infatti la loro definizione come « insiemi di glosse provenienti da più parti del testo di Prisciano » [85]. Si tratta in realtà ancora una volta di gruppetti di « schede » di lettura o di spoglio, che per tipologia e rarità delle citazioni [86], modo di introdurle e commentarle, presenza di traduzioni o di interi tratti scritti in greco [87], veri e propri « *tics* priscianei » come la funzionalizzazione alla grammatica dell'*observatio* metrico-prosodica [88] e la comparazione linguistica greco-latina [89], non possono che derivare in buona sostanza dallo scrittoio di Prisciano. In alcuni casi tali schede vennero poi integrate nel testo dell'*Ars* [90], o quanto meno noi ancora riusciamo a individuarne il luogo di destinazione o di

82. Prima di questo *addendum*, il solo codice *Vat. lat.* 3313 attacca alla fine del libro 11 una singolare « versione alternativa » (con più greco) della stessa, pubblicata in De Nonno, 1977, p. 387, n. 4.
83. Seguo *l'ordo verborum* testimoniato dal *Vat. lat.* 3313 : cf. De Nonno, 1977, p. 390 e n. 2.
84. Cf. qui sopra, n. 37. Il titolo dell'*addendum* è conservato in testa al supplemento, a differenza che nei testimoni in scrittura carolingia, in quelli in beneventana : negli estratti del *Par. lat.* 7530 (f. 27 e 27v), nel *Casanat.* 1086 dell'*abbreviatio* di Orso di Benevento (f. 40), e naturalmente nel grande Prisciano *Vat. lat.* 3313 (f. 281v), dove il « supplemento al supplemento » costituito dalle rr. 1-3 *« Ut vel »* [non *Ut « vel »*] *pro « velut »* non è omesso, come nei due altri testimoni, ma si legge dopo r. 19. – Anche i quattro *additamenta* sono conservati non uniformemente nella tradizione manoscritta, e come si sa alcuni codici li radunano, tutti o alcuni, in calce al libro 16 o al libro 18.
85. Cf. Benvenuti, 1979, p. 336.
86. Si veda la lunga citazione dal perduto inizio delle *Bacchides* di Plauto (*GL* 2, 575.11-14 : cf. *GL* 2, 595.13-16 e 3, 122.14-20 ; inoltre Serv. *GL* 4, 435.32), su cui cf. De Nonno, 1977, p. 391-393.
87. Vedi ad esempio *GL* 2, 575.1-6 (cf. *GL* 3, 449.8 *sg*.) ; o *GL* 3, 58.5 *ductim ἀπνευστί* (~ 63, 9 *sg*., e cf. 75, 11-13).
88. Cf. De Nonno, 1990c, p. 471 (per *GL* 2, 192.21-26) e p. 483-494 (per *GL* 2, 192.16-20, dove nella citazione dalla *Niobe* di Eschilo [frg. 155 p. 272 Radt] si dovrà ovviamente scrivere coi codici Ἴστρος, non Οἶστρος, perché il dittongo di cui si sta parlando è quello interno di τοῖάσδε).
89. Vedi in particolare *GL* 2, 193.1 (osservazione etimologica in margine a Ter. *haut*. 1033) ; 2 (dove sarà da accogliere il βρυ<άζ>ειν di Colin Austin : cf. Men., *Aspis* 48 ~ frg. 74 Körte-Thierfelder) ; 3 (cf. *GL* 3, 231.22 *sg*., dov'e citato Teoctisto !) ; 8 *sg*. (da valutare ricordando che su *pridie* Prisciano si sofferma in *GL* 3, 44.22-25, 36.6 e 71.16) ; *GL* 2, 575.1-6 ; *GL* 3, 107 (schede per lo più rifluite negli Ἀττικισμοί).
90. Cf. ad esempio *GL* 2, 192.26 *sg*., con *GL* 2, 32.20 *sg*.

fruizione, in molti altri sono rimaste non utilizzate [91], e proprio per questo i piccoli insiemi sono stati considerati, forse già da Prisciano e comunque certo da Flavio Teodoro, degni di per sè di essere copiati con la stessa cura del testo vero e proprio, e dunque conservati.

Ma per una più analitica disamina dei *supplementa*, pur necessaria, manca ora lo spazio. Mi basti dunque aver messo in evidenza l'importanza euristica che essi rivestono per la comprensione della natura di quell'*editio Theodoriana* dell'*Ars Prisciani* che deve costituire l'obiettivo della nostra ricostruzione testuale e l'oggetto della nostra valutazione culturale del maestro di Costantinopoli. Un'*editio* che con qualche diritto, per il suo carattere stratificato e aggregativo, meriterebbe, dando corpo a un'intuizione già di Martin Hertz, di essere ormai presa in considerazione come una specie di premessa a quella « histoire de la note en bas de page », alla quale Anthony Grafton ci ha, una decina d'anni fa, brillantemente introdotto [92].

91. O solo parzialmente utilizzate, come l'erudito glossario di avverbi plautini di *GL* 3, 58 *sg*., derivato da una campionatura estesa a tutt'e ventuno le « commedie Varroniane » e solo in piccola parte confluito nel libro 15 dell'*Ars*.
92. Cf. Grafton, 1998. Ho fatto riferimento alla felice formulazione di Hertz, *GL* 2, XXIX, secondo cui nell'*Ars Prisciani* « oratio saepe adnotationibus et additamentis incisa (*est*), qualia nos in inferiores paginarum margines solemus conicere ».

La « phonétique » de Priscien

Frédérique BIVILLE
Université Lumière Lyon 2,
Maison de l'Orient et de la Méditerranée,
Équipe *Romanitas* / *HiSoMA*

1. LE CONCEPT DE « PHONÉTIQUE » : UN ANACHRONISME ?

Il peut paraître anachronique de vouloir s'interroger sur la « phonétique » de Priscien, alors que la phonétique ne s'est constituée en discipline linguistique autonome qu'à l'époque moderne, dans le courant du XIX^e^ siècle. La dimension phonétique de la langue n'en est pas moins très présente au sein de la réflexion linguistique de Priscien. Elle s'y manifeste de manière théorique, dans les chapitres introductifs, obligés et attendus, sur la voix, la lettre, la syllabe [1], mais aussi sous une forme appliquée, dans les développements morphologiques et lexicaux consacrés aux parties du discours, *dictiones* [2]. Priscien lui-même reconnaît la nécessité de traiter des changements (*mutationes*) qui affectent les lettres dans les processus flexionnels de la déclinaison (*casus*) et de la conjugaison (*tempora*), ainsi que dans les mécanismes de la création lexicale par composition (*compositiones*), dérivation (*deriuationes*), ou emprunts au grec (*translationes a Graeco)* :

> et quia frequenter hae [= *uocales affines*] in omnibus paene literis mutationes non solum per casus uel tempora, sed etiam per figurarum compositiones uel deriuationes et translationes a Graeco in Latinum fieri solent, necessarium est ponere earum exempla (*GL* 2, 25.3-7).

Il n'est pas jusqu'aux livres syntaxiques eux-mêmes – la grande nouveauté qu'offre Priscien –, qui, dans leurs premières pages, ne reviennent aux éléments premiers, les *literae*, pour remonter jusqu'au

1. Priscien, *IG*, livre 1 : *De uoce*, *de litera* ; *IG* 2 : *De syllaba*, *de dictione* (= *GL* 2, 5.1-54.4).
2. *IG*, livres 2 à 16 *: Dictiones* (= *GL* 2, 54.5-597 et *GL* 3, 1.1-105.14).

niveau supérieur de l'analyse linguistique, la phrase construite, l'*oratio perfecta* [3]. La réflexion phonétique, chez Priscien, s'inscrit dans un cadre théorique préétabli, transmis par toute une tradition (*tradita ratio*) de philosophes, de grammairiens, d'orthographistes, de rhétoriciens et de métriciens. Elle s'appuie sur l'autorité (*auctoritas*) des prédécesseurs, des Latins tels Varron, Macer, Censorinus [4], mais aussi des Grecs, en particulier Apollonios :

> Hoc enim etiam de literis tradita ratio demonstrauit, quae bene dicuntur ab Apollonio prima materies uocis esse humanae indiuidua (*GL* 3, 108.10-11).

Cette tradition enseigne que la voix est d'abord un matériau phonique (*materies*), et que ce matériau s'analyse en unités minimales (*indiuidua*) qui, dans une progression ascendante, des lettres aux syllabes, et des syllabes aux mots (*dictiones*), puis des mots aux phrases (*orationes*), sans oublier au passage le rôle de l'accent, construisent la *uox articulata*, dont tous les constituants sont ramenés à leur dimension vocale, orale :

> (VOX) ARTICULATA est quae coartata, hoc est copulata, cum aliquo sensu mentis eius qui loquitur, profertur (*GL* 2, 5.6-7) – LITERA est pars minima uocis compositae […] quantum ad totam comprehensionem uocis literatae […] uel quod omnium est breuissimum eorum quae diuidi possunt (*GL* 2, 6.6-10) – SYLLABA est uox literalis quae sub uno accentu et uno spiritu indistanter profertur (*GL* 2, 44.4-5) – DICTIO est pars minima orationis constructae, id est in ordine compositae ; pars autem, quantum ad totum intellegendum (*GL* 2, 53.8-9) – ORATIO est ordinatio dictionum congrua, sententiam perfectam demonstrans (*GL* 2, 53.28-29).

Cette démarche initiale, analytique, est à nouveau synthétisée au début du *De constructione* (livre 17, *GL* 3, 108) dans une formule englobante, descendante cette fois, qui laisse désormais de côté la dimension vocale, pour ne plus retenir que le seul concept de *comprehensio* :

> Quemadmodum literae apte coeuntes faciunt syllabas et syllabae dictiones, sic et dictiones orationem (*GL* 3, 108.9-10). – Est enim oratio comprehensio dictionum aptissime ordinatarum, quomodo syllaba comprehensio literarum aptissime coniunctarum (*GL* 3, 108.24-109.3).

3. *IG*, livres 17 et 18 : *De constructione dictionum* (= *GL* 3, 107.22-109.3).
4. Auctoritas quoque tam Varronis quam Macri, teste Censorino (*GL* 2, 13.8-10).

2. LA DIMENSION PHONIQUE DE LA LANGUE : UNE DIMENSION PHYSIQUE ET PHILOSOPHIQUE

2.1. La matérialité de la voix : un matériau à double face (phonation et audition)

Le traité de Priscien s'ouvre, comme il est de tradition, sur une définition de la voix mise sous le patronage (anonyme) des philosophes, qui rattache la grammaire à toute une tradition scientifique et spéculative :

> Philosophi definiunt uocem esse aerem tenuissimum ictum uel suum sensibile aurium, id est quod proprie auribus accidit (*GL* 2, 5.1-2).

La voix, *aer ictus*, de l'air mis en vibration, est une réalité matérielle, un matériau à double face, phonatoire et acoustique. Elle produit un son (*pronuntiare, proferri*) et ce son (*sonus, sonare*) s'entend (*sensibile aurium*, *auribus accidit*). Il est intéressant de constater que cette définition théorique est reformulée de manière pratique au livre 8, dans le cadre de l'exposé sur la double diathèse verbale, active et passive :

> cum enim dico « *audio te* », ostendo quod uocis tuae actum patiuntur aures meae ; et e contrario « *audior a te* » dico cum uox mea agit aliquid in aures tuas (*GL* 2, 373.20-22).

Nous avons là énoncé le principe même de la communication orale, de l'échange verbal entre les deux personnes de l'interlocution. La voix est donc envisagée par Priscien dans sa double dimension, phonatoire, articulatoire (production de la voix), et acoustique (effet produit, réception du son). La phonétique articulatoire n'occupe qu'une place restreinte chez Priscien, qui ne se situe pas dans la tradition d'un Vélius Longus ou d'un Térentianus Maurus. Priscien y recourt dans les cas difficiles, à des fins distinctives, pour distinguer *f* de *ph*, par exemple : *non fixis labris est pronuntianda f, quomodo ph, atque hoc solum interest* (*GL* 2, 12.1-2), ou dans une perspective définitoire, quand il s'agit par exemple d'apprécier le mode articulatoire (*pulsus*) des trois ordres d'occlusives, palatales (*c, ch, g*), apicales (*t, th, d*), labiales (*p, ph / f, b*), et d'établir les affinités articulatoires (*cognatio*) qu'entretiennent les consonnes à l'intérieur de chacun des trois ordres :

> Hoc autem ostendit etiam ipsius palati pulsus et linguae uel labrorum, consimilis quidem in ternis in *p* et *ph* uel *f* et *b*, et rursus in *c* et *ch* et *g*, similiter in *t* et *th* et *d* […] Tanta autem est cognatio earum, quod inuicem inueniuntur pro se positae in quibusdam dictionibus, ut *ambo* pro ἄμφω, *buxus* pro πύξος, etc. (*GL* 2, 20.12-19).

On relève, à propos du changement (*mutatio*) de la lettre *n* en *r* dans la séquence consonantique *nr* évoluant en *rr*, un passage particulièrement

bien observé, intéressant par son originalité et sa modernité. Sans pouvoir nommer le phénomène et l'inclure dans une perspective plus globale (les Modernes parleront d'assimilation consonantique), Priscien évalue très bien le mécanisme naturel et sa logique (*uocis ratio*), l'économie articulatoire qui, dans un débit plus rapide, facilite la prononciation, en entraînant une perte de traits distinctifs :

> [*n*] transit etiam in *r*, ut *corrigo*, *corrumpo*, *irrito*. Hanc autem mutationem sciendum naturali quadam fieri uocis ratione propter celeriorem motum linguae labrorumque ad uicinos facilius transeuntium pulsus (*GL* 2, 31.5-8).

L'autre versant de la dimension phonique de la langue est l'effet esthétique qu'elle produit à l'oreille. Priscien recourt très fréquemment au principe de l'*euphonia* (*sonoritas* en latin). Il y a des séquences qui « sonnent » bien (*bene sonet*, *euphonia*), d'autres qui sonnent mal (*male sonet*, *inconcinna*) et qui sont donc évitées par la langue, ainsi de l'évolution ou non de *d* en *s* dans le préverbe *ad-*, qui se révèle aléatoire et échappe à toute explication rationnelle, ou de la réduction syllabique, par haplologie, de **nutritrix* attendu en *nutrix* :

> Errore tamen scriptorum hoc fieri puto quam ratione ; nam quae sit differentia euphoniae, ut, cum eadem consonans sit sequens, in aliis transferatur *d*, in aliis non, scire non possum, ut, cum dicam […] *assiduus*, bene sonet, cum autem […] *assisto*, male (*GL* 2, 47.29-48.3).

> Inconcinna uero uel turpia uel aspera prolatu uidentur esse […] **nutritrix* […] euphoniae tamen causa concisio facta est mediae syllabae (*GL* 2, 372.1-9).

Le critère de l'*euphonia* (et de son contraire l'ἀσυμφωνία, *incommoditas* ou *inconsonantia* en latin) ne relève pas seulement d'un jugement esthétique. Il est aussi utilisé par Priscien pour rendre compte de l'absence de réalisations lexicales que laisse attendre le système (*analogia*), ce que la linguistique structurale a depuis appelé les « cases vides » du lexique (*deficiunt*), ainsi pour les noms d'agents masculins en *-sor* qui n'offrent pas le pendant féminin en *-rix* que laissent attendre les couples en *-tor* / *-trix* :

> Incommoditate uero uel inconsonantia, quam Graeci ἀσυμφωνίαν uocant, deficiunt quaedam, ut si uelimus ab eo quod est *cursor* et *risor*, feminina facere secundum analogiam mutatione *-or* in *-rix*, absonum fit et incongruum naturae literarum (*GL* 2, 371.5-8).

À la faveur de l'*euphonia*, c'est ainsi tout un conservatoire de formes fantômes que recrée Priscien, des formes qui auraient pu et dû exister, mais qui n'ont pu voir le jour parce qu'elles étaient *aspera prolatu*, « trop difficiles à prononcer » (*GL* 2, 372.9).

2.2. Litera ~ elementum

L'attention que Priscien porte à la dimension phonique, sonore, de la langue, se traduit encore par la rigueur terminologique dont il fait preuve à propos de la notion de *litera*. Dans la tradition grammaticale antique, la lettre est traditionnellement définie par la triade *nomen*, son nom, *figura*, sa forme écrite, *potestas*, sa valeur phonique [5]. Il y a par conséquent ambiguïté sur le terme, qui désigne à la fois l'aspect graphique, visuel, du signe (ce qui se voit), et sa valeur phonétique (ce qui s'entend). Priscien se montre sur ce point très ferme. Il distingue nettement les *elementa*, ce qu'on énonce oralement (*ipsae pronuntiationes*), des *literae* ou *notae*, les notations graphiques :

> Hoc ergo interest inter elementa et literas, quod elementa proprie dicuntur ipsae pronuntiationes, notae autem earum literae. Abusiue tamen et elementa pro literis et literae pro elementis uocantur (*GL* 2, 6.24-7.2).

Les deux notions, *elementa* et *literae*, ne coïncident d'ailleurs pas nécessairement, il n'y a pas toujours relation de bi-univocité exclusive entre les réalisations acoustiques et visuelles. Il y a ainsi trois lettres (*literae*), *k*, *q* et *c* pour une seule réalisation sonore (*unam uim*) [k]. Par contre, *i* et *u* disposent d'une forme unique (*unum nomen* et *unam figuram*) pour une pluralité de réalisations sonores, tant vocaliques que consonantiques. S'agit-il bien alors des mêmes *elementa* ? C'est le problème que se posera, plus tard, la phonologie.

> Sicut enim, quamuis in uaria figura et uario nomine sint *k* et *q* et *c*, tamen, quia unam uim habeant tam in metro quam in sono, pro una litera accipi debent, sic *i* et *u*, quamuis unum nomen et unam habent figuram tam uocales quam consonantes, tamen, quia diuersum sonum et diuersam uim habent in metris et in pronuntiatione syllabarum, non sunt in eisdem meo iudicio elementis accipiendae, quamuis et Censorino, doctissimo artis grammaticae, idem placuit (*GL* 2, 13.13-19).

Il y a par conséquent beaucoup plus de réalisations sonores (*pronuntiationes*) que de signes linguistiques (vingt-trois lettres) :

> Sunt igitur figurae literarum quibus nos utimur uiginti tres, ipsae uero pronuntiationes earum multo ampliores (*GL* 2, 7.6-7).

Cette notion d'*elementa* permet à Priscien d'élever le débat et, dans un transfert métaphorique doublé d'un raisonnement déductif, d'assimiler les éléments de la voix (*elementa uocis*) à ceux du monde (*elementa mundi*), pour démontrer la nature corporelle de la voix. Si la voix est

5. Accidit igitur literae nomen, figura, potestas (*GL* 2, 7.26) – Potestas autem ipsa pronuntiatio, propter quam et figurae et nomina facta sunt. Quidam addunt etiam ordinem, sed pars est potestatis literarum (*GL* 2, 9.2-4).

de l'air, elle est un corps (*corpus*), et ce corps se présente en trois dimensions (*tripertito diuiditur*), à l'image du monde : il possède une hauteur, *altitudo* (la *pronuntiatio*), une largeur, *latitudo* (le *spiritus*, souffle expiratoire), et une longueur, *longitudo* (le *tempus*, la durée). Ces mêmes trois dimensions se retrouvent dans les syllabes (*productiones*), elles aussi dotées d'une hauteur, *tenor* (*acutus*, *grauis*, *circumflexus* : aigu, grave, circonflexe), d'une largeur, *spiritus* (*asper*, *lenis* : rude, doux), et d'une longueur (*tempus*) :

> Literas autem etiam elementorum uocabulo nuncupauerunt ad similitudinem mundi elementorum : sicut enim illa coeuntia omne perficiunt corpus, sic etiam haec coniuncta literalem uocem quasi corpus aliquod componunt, uel magis uere corpus. Nam si aer corpus est, et uox, quae ex aere icto constat, corpus esse ostenditur, quippe cum et tangit aurem et tripertito diuiditur quod est suum corporis, hoc est in altitudinem, latitudinem, longitudinem, unde ex omni quoque parte potest audiri. Praeterea tamen singulae syllabae altitudinem quidem habent in tenore, crassitudinem uero uel latitudinem in spiritu, longitudinem in tempore (*GL* 2, 6.14-22).

Ce développement, d'inspiration philosophique (repris au début de l'opuscule apocryphe sur les accents) [6] est complété en *GL* 2, 13.21 *sq*. par une analyse des *elementa* en deux catégories : les consonnes, des corps (*corpora*) inertes (*immobiles*), et les voyelles, principes actifs (*animae*) qui donnent vie à ces corps consonantiques (*mouere* ~ *moueri*) et leur permettent d'exister :

> Tantum enim fere interest inter uocales et consonantes, quantum inter animas et corpora. Animae enim per se mouentur, ut philosophis uidetur, et corpora mouent, corpora uero nec per se sine anima moueri possunt nec animas mouent, sed ab illis mouentur. Vocales similiter et per se mouentur ad perficiendam syllabam et consonantes mouent secum, consonantes uero sine uocalibus immobiles sunt (*GL* 2, 13.22-27).

Cette seconde assimilation métaphorique fait du langage, et tout spécialement de sa réalisation phonique, une réalité dynamique, et l'inscrit dans l'échelle de la création du monde des vivants.

6. Priscien, *De accentibus* 1, 1-2 = *GL* 3, 519.6-12 : … ex aere percusso ictu linguae constat, unde uox formatur. Vox namque corpus esse ostenditur. Nam et si corpus non esset, auditus aurium minime ui percuteretur. Sed cum tangit auditum et reuerberat elementum, tripertito diuiditur, altitudine scilicet, latitudine, longitudine. Habet quippe littera altitudinem in pronuntiatione, latitudinem in spiritu, longitudinem in tempore, hoc est et alte et late et longe auditur. Habent etiam syllabae suum elementum, quod productio dicitur. Sed inter elementum litterarum et syllabarum hoc distare uidetur quod elementa litterarum sunt ipsae pronuntiationes, syllabarum ipsae productiones.

3. UNE DESCRIPTION SYSTÉMATIQUE ET FONCTIONNELLE

La phonétique de Priscien peut se définir comme une phonétique à la fois descriptive, systématique et fonctionnelle ; comparative et contrastive ; historique et évolutive. Il y a chez Priscien une réelle volonté de systématisation (*ratio*), qui se traduit par un souci constant de définir, d'inventorier et de classer, en établissant des grilles de critères, généralement tripartites. L'inventaire des sons est difficile à établir, en raison des nombreuses variantes de réalisations sonores qu'offrent les vingt-trois lettres qui composent l'alphabet latin (cf. *supra*, *GL* 2, 7.6-7 : *Sunt igitur figurae literarum quibus nos utimur uiginti tres, ipsae uero pronuntiationes earum multo ampliores*), ainsi de *i* et de *u*, qui présentent des réalisations phonétiques diverses, vocaliques ou consonantiques :

> *I* et *V*, quamuis unum nomen et unam habeant figuram, tam uocales quam consonantes, tamen, quia diuersum sonum et diuersam uim habent in metris et in pronuntiatione syllabarum, non sunt in eisdem meo iudicio elementis accipiendae (*GL* 2, 13.16-19) – *I* quidem modo pro simplici modo pro duplici accipitur consonante (*GL* 2, 13.27-14.1) – *I* et *V* uocales, quando mediae sunt, alternos inter se sonos uidentur confundere, teste Donato, ut *uir, optumus, quis* (*GL* 2, 7.15-16) – (*u*) est quando amittit uim tam uocalis quam consonantis, ut cum inter *q* et aliam uocalem ponitur […] ut *quis, quoniam* (*GL* 2, 28.9-11)

ou des trois variétés de *l* (*exilis*, grêle, palatal ; *plenus*, plein, vélaire ; *medius*, intermédiaire), de *m* (*obscurus*, sourd, en finale ; *apertus*, clair, à l'initiale ; *mediocris*, moyen, à l'intérieur) ou de *n* (*plenus* à l'initiale et en finale, *exilis* en position intérieure), dont la réalisation est déterminée par le contexte phonétique :

> ***L*** triplicem, ut Plinio uidetur, sonum habet : exilem [ex. *ille*] … plenum [ex. *sol*, *flauus*] … medium [ex. *lectum*] (*GL* 2, 29.8-12) – ***M*** obscurum in extremitate dictionum sonat, ut *templum*, apertum in principio, ut *magnus*, mediocre in mediis, ut *umbra* (*GL* 2, 29.15-16) – ***N*** quoque plenior in primis sonat et in ultimis partibus syllabarum, ut *nomen*, *stamen*, exilior in mediis, ut *amnis*, *damnum* (*GL* 2, 30.7-8).

3.1. Une analyse en traits distinctifs

Pour analyser les sons, Priscien recourt à une grille interprétative qui fait appel à trois paramètres, la quantité (*breuis ~ longa*), l'aspiration (*cum ~ sine aspiratione*), et l'accent (*acuitur ~ grauatur ~ circumflectitur*), qui constituent une analyse en traits distinctifs avant la lettre. En combinant ces critères, il arrive ainsi à quatre types (*soni*

differentiae) de *a* brefs et six variétés de *a* longs, qui représentent autant de réalisations phoniques différentes (*diuersae potestatis*) d'une même lettre :

> *A* litera breuis quattuor habet soni differentias, cum habet aspirationem et acuitur uel grauatur, et rursus cum sine aspiratione acuitur uel grauatur, ut *hábeo hàbemus, ábeo àbimus*. Longa uero eadem sex modis sonat : cum habet aspirationem et acuitur uel grauatur uel circumflectitur, et rursus cum sine aspiratione acuitur uel grauatur uel circumflectitur, ut *hámis hàmorum hâmus, árae àrarum âra* ; similiter aliae uocales possunt proferri (*GL* 2, 7.8-14) – In consonantibus etiam sunt differentiae plures, transeuntium in alias et non transeuntium, quippe diuersae sunt potestatis (*GL* 2, 7.24-25).

Il distingue donc les unités phoniques et leur substance signifiante (*substantia*), des propriétés (*accidens*) qui leur sont attachées, ainsi de l'aspiration, simple « accident » pour les voyelles, dont la suppression n'entraîne aucune perte de sens (*intellectus*), mais partie intégrante des consonnes (*cohaeret*), pour lesquelles elle est porteuse de sens (*significationis uis*) :

> (aspiratio) uocalibus accidens esse uidetur nec, si tollatur ea, perit etiam uis significationis, ut si dicam *Erennius* absque aspiratione, quamuis uitium uidear facere, intellectus tamen permanet. Consonantibus autem sic cohaeret ut eiusdem penitus substantiae sit, ut, si auferatur, significationis uim minuat prorsus (*GL* 2, 19.1-6).

La quantité vocalique n'est pas seulement, pour Priscien, évoquée comme une donnée, théorique, de la doctrine reçue, essentiellement centrée sur le rythme de la syllabe [7]. Elle a valeur distinctive, oppositionnelle, elle est prise en compte dans les démarches étymologiques, tout comme dans le traitement sémantique des homophones (*consimilibus uel uniuocis*, *GL* 2, 373.6-7) : « a *fatu affatim*, uel magis a Graeco ἀφάτως, id est *abunde*, unde et corripitur *fa* » (*GL* 3, 75.7-8), « *affatim* (« suffisamment ») vient de *fatus* (« propos »), ou plutôt du grec ἀφάτως, et c'est pourquoi *fa* [de *affatim*] est bref » [8]. L'analyse phonique n'est pas tant envisagée pour elle-même que pour les oppositions distinctives (*differentiae causa*) qu'elle permet de mettre au jour et qui révèlent, de la part de Priscien, une conception finaliste de la langue et de ses mécanismes linguistiques. Si *fas* n'a pas de génitif, c'est parce

7. Tempus unum uel duo uel etiam, ut quibusdam placet, unum semis uel duo semis et tria ; unum, si uocalis est breuis per se, ut *amo*, uel si eam una consonans simplex consequitur, ut *caput*, unum semis in communibus syllabis, de quibus multi docuerunt, ut *lacrimae* (*GL* 2, 51.25-28).
8. *Fatus* présente un *a* long, alors que *affatim* et ἀφάτως ont un *a* bref intérieur.

que les oppositions consonantiques distinctives autorisées par le système morpho-phonologique étaient déjà exploitées par *fatis* (de *fatum*, « destins »), *faris* (de *fari*, « tu parles », distinct de *farris*, génitif de *far*, « blé »), et *fassis* (de *fassus*, participe de *fateor*, « avoués »). Si *pone* et *ergo* contreviennent aux règles de l'accentuation latine en étant accentués sur la finale, c'est pour lever l'ambiguïté entre le verbe et l'adverbe (*póne* « pose » ~ *poné* « derrière »), entre la conjonction et la préposition (*ergô* « donc » ~ *ergo* « à cause de ») :

> Differentiae quoque causa multa solent uel taceri uel contra regulam proferri, ut *fas* genetiuum non habet ; nam siue **fatis* seu **faris* uel **fassis* dicamus, aliud potest significare […] Similiter accentus *poné*, *ergô* differentiae causa in fine ponitur […] *Far*, *farris* solum in *-r* desinens geminauit *r*, ne, si *faris* dicamus, aliud monstret (*GL* 2, 372.11-19) [9].

3.2. Le classement et la distribution des sons

Les sons une fois inventoriés et décrits sont classés par catégories, *genus* (voyelles ou consonnes) et par propriétés, *species* (quantité pour les voyelles, nature simple ou double, et présence ou non de l'aspiration pour les consonnes), selon un classement hétérogène, qui fait appel à des critères multiples. Ces critères permettent de regrouper par affinités (*affines*) les éléments phono-graphématiques (*elementa, literae*), en recourant aux processus de la commutation (*commutatio*), qui inventorie les éléments qui peuvent se substituer les uns aux autres (*inuicem pro se positae*), ou de l'association paradigmatique (*coniugatio*, *cognatio*), qui regroupe les éléments en fonction de la similitude de leurs caractéristiques articulatoires :

> Apparet igitur quod elementorum alia sunt eiusdem GENERIS, ut uocales et consonantes, alia eiusdem SPECIEI, ut in uocalibus breues et longae et in consonantibus simplices et duplices, quae habent aspirationem et quae non habent et earum mediae. Aliae uero sibi sunt affines per commutationem, id est quod inuicem pro se positae inueniuntur, ut breues et longae, quae habent aspirationem et quae carent ea, aliae autem per coniugationem uel cognationem, ut *b, p, f*, nec non *g, c* cum aspiratione uel sine ea, *x* quoque duplex, similiter *d* et *t* cum aspiratione siue sine ea et cum his *z* duplex (*GL* 2, 23.20-24.5).

9. Voir encore, entre autres, pour les oppositions de quantité vocalique, la distinction entre *dico* (de *dicare*), avec *i* bref, « déclarer », et *dico* (de *dicere*), avec *i* long, « dire » : « Inueniuntur tamen quaedam uerba quae ex eadem positione primae personae ad diuersas proficiscuntur coniugationes uel uariae causa significationis, ut […] *dico* ad dicationem *dicas*, paenultima tamen correpta, *dico* uero ad dictionem paenultima producta *dicis* » (*GL* 2, 443.11-16).

Priscien ne se contente pas de transmettre une *doxa* grammaticale : il n'hésite pas à remettre en cause les catégories traditionnelles, ainsi de *f*, qu'il voit mieux comme « muette » (*muta*) que comme semi-voyelle (*semiuocalis*), tout comme *m*, ce qu'il démontre par une argumentation méthodique en six points (*GL* 2, 23.7-19) [10].

Si Priscien aborde les sons dans la perspective de leur position respective au sein du système de la langue latine, il s'intéresse encore plus à leur positionnement (*positio*) dans le cadre du mot et de la syllabe (position initiale, intérieure, finale : *in principio*, *in medio*, *in fine*), et à leurs possibilités de combinaisons avec les unités avoisinantes, ainsi pour la réalisation, simple ou géminée, de *i* en fonction de consonne :

> Et *i* quidem modo pro simplici modo pro duplici accipitur consonante : pro simplici, quando ab eo incipit syllaba in principio dictionis posita subsequente uocali in eadem syllaba, ut *Iuno*, *Iuppiter* ; pro duplici autem, quando in medio dictionis ab eo incipit syllaba post uocalem ante se positam subsequente quoque uocali in eadem syllaba, ut *maius*, *peius*, *eius*, in quo antiqui solebant geminare eandem *i* literam, et *maiius*, *peiius*, *eiius* scribere [*pei-ius*, comme *tel-lus*, *man-nus*] (*GL* 2, 13.27-14.1).

La phonétique de Priscien est donc aussi une phonétique distributionnelle et appliquée. Toutes ces observations révèlent des conditionnements et donnent lieu à l'énoncé de règles phonologiques, souvent restrictives : « non potest duplicari consonans alia subsequente consonante » (*GL* 2, 34.14-15), « il ne peut y avoir de consonne géminée devant une autre consonne » ; « numquam tamen eadem *m* ante se natura longam [uocalem] patitur in eadem syllaba esse, ut *illam*, *artem*, *puppim*… » (*GL* 2, 23.13-14), « jamais toutefois *m* n'admet devant elle de voyelle longue dans la même syllabe, comme *illam, artem*, *puppim*… [« cette, art, poupe »] ; « et notandum quod ante hanc solam mutam [= *c*] finalem inueniuntur longae uocales, ut *hoc*, *hac*, *sic*, *hic* aduerbium » (*GL* 2, 34.21-23), « et il faut remarquer que *c* est la seule muette devant laquelle on trouve des voyelles longues : *hoc*, *hac*, *sic*, *hic* [de lui, par ici, ainsi, ici] ».

10. *F* uim magis mutae obtinere (*GL* 2, 22.24). *M* … loco mutae in multis fungitur (*GL* 2, 23.7-8).

4. LA DIMENSION COMPARATIVE

4. 1. La diversité linguistique

Priscien accorde donc une large part à la description systématique et fonctionnelle du matériau phonique qu'offre la langue latine. Il n'hésite pas, par ailleurs, à prendre en compte la diversité linguistique du monde gréco-romain, voire la dimension universelle du langage. Dans son évocation du latin archaïque il fait, dans la tradition de l'héritage reçu, référence aux langues italiques [11], et il accorde une attention toute particulière aux langues sémitiques, langues de culture, biblique en particulier, mais qu'il a pu aussi côtoyer oralement, dans la partie orientale de l'Empire. Il énonce ainsi, à propos de deux noms géographiques numides attestés dans le *Jugurtha* de Salluste, qui présentent une finale *-ul* rare en latin, et qui ont été considérés à tort comme des neutres, la parenté du punique, du chaldéen, de l'hébreu et du syriaque, qui tous ignorent le genre neutre :

> In *-ul*… duo… barbara, *Suthul*, *Muthul*, et sunt propria, quae ideo quidam neutra esse putauerunt, quod appellatiuis neutris sunt coniuncta : *oppidum Suthul*. Sed melius est figurate sic esse apposita dicere, ut si dicam *mons Ossa* uel *Tiberis flumen*, quam quod neutri generis in *-ul* terminantia sint, et maxime cum lingua Poenorum, quae Chaldaeae uel Hebraeae similis est et Syrae, non habeat genus neutrum (*GL* 2, 147.18-148.3).

Cet intérêt qu'il porte aux langues « barbares » permet parfois à Priscien d'accéder, par-delà la spécificité des langues, à l'universel (*communes*), c'est-à-dire au naturel (*naturaliter*), ainsi pour ces éléments aux frontières de la langue que constituent des interjections telles que *uah* et *ah*, qui dérogent aux règles de la langue latine en présentant une aspiration en fin de mot [12] :

> nec mirum, cum in Syrorum Aegyptorumque dictionibus soleant etiam in fine aspirari uocales ; interiectionum autem pleraeque communes sunt naturaliter omnium gentium uoces (*GL* 2, 20.5-8).

4.2. Le rôle du grec, révélateur et écran

Mais bien sûr, c'est essentiellement par référence au grec que se fait la description du latin, dans la tradition fondatrice de la grammaire latine, qui a emprunté à la grammaire grecque ses cadres théoriques, sa

11. *O* aliquot Italiae ciuitates teste Plinio non habebant, sed loco eius ponebant *u*, et maxime Vmbri et Tusci (*GL* 2, 26.15-16).
12. Sur ces règles, voir Biville, 1996, 2003 et Pugliarello, 1996.

terminologie [13], une bonne partie de ses exemples, et la garantie de son autorité. Priscien s'appuie sur l'autorité des Grecs pour démontrer, par exemple, le statut de *muta* (« occlusive »), et non de *semiuocalis* (« spirante ») à accorder à la lettre *f* :

> Graeci quibus in omnia doctrinae auctoribus utimur, φ, cuius locum apud nos *f* obtinet, quod ostenditur in his maxime dictionibus quas Graecis sumpsimus, hoc est *fama*, *fuga*, *fur*, mutam esse confirmant (*GL* 2, 11.19-22).

Le grec est constamment « convoqué » par Priscien, dans une démarche complexe et antinomique de ressemblances et de différences, qui tend à gommer la spécificité du latin pour l'assimiler au grec. Les *Institutions* de Priscien sont tout autant une grammaire du grec que du latin. Les frontières entre les deux langues s'estompent volontiers pour laisser place à une entité bilingue, faite d'éléments communs et régie par des lois communes, que viennent également ou indifféremment justifier des exemples tirés des deux langues [14] et des citations extraites des deux traditions littéraires [15]. Quand il décrit les trois ordres d'occlusives (*GL* 2, 20.9-21.2) en fonction de leur zone d'articulation (*ipsius palati pulsus et linguae uel labrorum*, *GL* 2, 29.12) et de leur mode articulatoire (*sine aspiratione et cum aspiratione, GL* 2, 29.9), pour faire ressortir leurs affinités (*cognatio*), Priscien applique au latin une tripartition issue de la tradition grecque, entre ce que nous appelons maintenant les occlusives sourdes non aspirées (*sine aspiratione*) *c, t, p*, les sourdes aspirées (*cum aspiratione*) *ch, th, ph*, et les sonores (*mediae*) *g, d, b* [16]. À l'appui de cette typologie et des affinités que manifestent entre elles les occlusives, et que prouvent les cas de substitution, il fait appel à des exemples tout autant grecs ou gréco-latins que proprement latins, sans se soucier de la nature et de la diversité des liens étymologiques (commun héritage indo-européen, emprunts réciproques, emprunts parallèles), voire des simples paronymies, qui peuvent unir les termes grecs à leurs correspondants

13. Par emprunt ou calque, ainsi pour la double valeur quantitative des signes vocaliques latins : « Latini omnes uocales bitempores, id est διχρόνους, habentes » (*GL* 2, 323.4-5). Voir Basset, Biville, Colombat *et alii*, 2007.
14. Comme exemples de voyelles *affines*, pouvant commuter, Priscien cite, entre autres, les échanges entre *o*, bref ou long, et *u* : « *O* breuis siue longa cum *u*, ut *bos* pro βοῦς, *ebur, robur* pro *ebor*, *robor*, et *platanus* pro πλάτανος » (*GL* 2, 25.1-2).
15. … *m* et *n*, quia ipsae quoque communes faciunt syllabas post mutas positae, quod diuersorum confirmatur auctoritate tam Graecorum quam Latinorum. Ouidius in X *Metamorphoseon* […], Euripides in *Phoenissis*… [suivent deux citations en grec] (*GL* 2, 10.7-14).
16. Voir Filipponio, 2006.

sémantiques latins. Le « préjugé » grec de Priscien le fait systématiquement raisonner en termes de dépendance méthodologique et de transfert lexical du grec vers le latin. Toute ressemblance formelle, fût-elle approximative, entre le grec et le latin, est interprétée par Priscien en termes d'emprunt (*his dictionibus quas a Graecis sumpsimus*, *GL* 2, 11.20-21, cf. *supra*), ainsi d'*ambo pro* ἄμφω [« deux »] ou de *deus* θεός [« dieu »], entre autres exemples :

> Tanta autem est cognatio earum quod inuicem inueniuntur pro se positae in quibusdam dictionibus, ut *ambo* pro ἄμφω, *buxus* pro πύξος, et *publicus* pro *puplicus*, *triumphus* pro θρίαμβος, *gubernator* κυβερνήτης, *gobio* κωβιός, *Caere* ἀπὸ τοῦ χαῖρε, *puniceus* φοινίκεος, *deus* θεός, *purpureum* πορφύρεον (*GL* 2, 20.17-21. 2).

Il ne s'agit pas seulement d'expliquer le latin par le grec, mais d'énoncer aussi les règles de correspondances phono-graphématiques qui régissent le transfert (*conuertere*, *transire*) des mots grecs en latin et leur adaptation aux structures morpho-phonologiques de la langue latine [17], ainsi de la substitution du latin *-us* au grec -ος dans les finales de nominatif thématique :

> Pleraque quae apud Graecos nominatiuum in -ος terminant, *o* in *u* conuertunt apud nos, ut Κῦρος *Cyrus*, σπονδεῖος *spondeus*, Κύπρος *Cyprus*, πέλαγος *pelagus* (*GL* 2, 26.33-35).

Priscien se situe donc dans une optique à la fois descriptive, comparative et fonctionnelle. À la suite de Quintilien [18], il est le seul auteur latin qui, en dépit de son préjugé en faveur du grec, a énoncé avec pertinence le caractère réversible, bidirectionnel, du bilinguisme gréco-latin, en particulier à propos du statut de la nasale finale dans les thèmes en *-on* (grec -ων, latin *-o*), Σίμων > *Simo*, *Cicero* > Κικέρων :

> [n]… expellitur a Graecis in -ων desinentibus, cum in Latinam transeunt formam, ut *Demipho*, *Simo*, *leo*, *draco*, sicut contra additur Latinis nominibus in *-o* desinentibus apud Graecos, ut Κικέρων, Κάτων pro *Cicero*, *Cato* (*GL* 2, 31.10-14).

Il n'en reste pas moins que Priscien raisonne systématiquement à partir du grec, et que cette prééminence tout autant historique qu'heuristique du grec sur le latin, peut avoir des conséquences perverses : elle obscurcit son raisonnement et son exposé, et donne lieu à quelques dossiers particulièrement complexes et confus qui confondent les

17. Pour ces règles de transfert, voir Biville, 1987, 1990 et 1995.
18. Confessis quoque Graecis utimur uerbis ubi nostra desunt, sicut illi a nobis nonnumquam mutuantur (Quint., *IO* 1, 5, 58).

niveaux linguistiques. Le plus représentatif est celui du *F* / *digamma*, abordé à plusieurs reprises [19] :

> *F* Aeolicum digamma, quod apud antiquissimos Latinorum eandem uim quam apud Aeolis habuit. Eum autem prope sonum quem nunc habet, significabat *p* cum aspiratione, sicut etiam apud ueteres Graecos pro *f*, *p* et |-, ut *Orpheus, Phaethon*. Postea uero in Latinis uerbis placuit pro *p* et *h*, *f* scribi, ut *fama, filius, facio*, loco autem digamma *u* pro consonante, quod cognatione soni uidebatur affinis esse digamma ea litera (*GL* 2, 11.5-12).

Sans tenir compte des distinctions diatopiques et diastratiques, et en oubliant la salutaire opposition théorique qu'il a posée entre *litera* et *elementum*, Priscien amalgame le symbolisme graphique des signes grecs et latins et leurs valeurs phoniques. Se trouvent ainsi rassemblés, au sein d'une même démonstration, le *digamma aeolicum* des anciens poètes lyriques grecs, noté graphiquement par *F* (qui a fourni à l'alphabet latin le signe de la spirante [f]), qui était prononcé [w] comme le *V* consonne latin de l'époque classique (*apud antiquissimos Latinorum*, *GL* 2, 11.5) lequel, à l'époque de Priscien, a depuis longtemps évolué en spirante [β] puis [v], tout cela étant compliqué par le fait que le signe latin *F*, utilisé avec une autre valeur phonique pour les mots proprement latins, a également servi à transcrire en latin le ϕ des Grecs qui, d'occlusive aspirée [p^h] qu'il était à l'époque classique, a évolué en spirante [f] à l'époque impériale. Il existe donc une parenté phonique (*cognatione soni*, *GL* 2, 11.11) entre le digamma *F*, le ϕ grec, et le *f* latin, et Priscien s'étonne de ce que le *f* latin soit classé parmi les *semiuocales* (spirantes) et non parmi les *mutae* (occlusives), alors qu'il commute avec l'occlusive aspirée ϕ = [p^h] : « quare cum *f* loco mutae ponatur, miror hanc inter semiuocales posuisse artium scriptores » (*GL* 2, 11.12-13). Il revient toutefois peu après à une approche plus réaliste, parce qu'articulatoire, des faits : à la différence de ϕ = [p^h], le *f* latin n'est pas une occlusive, parce que sa prononciation n'entraîne pas la fermeture des lèvres : « non fixis labris est pronuntianda *f* quomodo *ph*, atque hoc solum interest » (*GL* 2, 12.1-2) [20], mais à l'époque de Priscien, il y a longtemps que l'occlusive aspirée grecque a évolué en spirante [f] …

19. *GL* 2, 11.5-12.2 ; 2, 15.1-18.14.
20. Voir aussi : nisi quod, ut supra docuimus, est aliqua in pronuntiatione eius literae [= *f*] differentia cum sono *ph* (*GL* 2, 19.10-11).

5. UNE PHONÉTIQUE ÉVOLUTIVE

Même si Priscien n'a pas toujours su démêler les fils complexes de la tradition phono-graphématique dont il a hérité de ses prédécesseurs, il n'en reste pas moins conscient de la dimension historique, évolutive, de la langue. Dans la tradition des artigraphes et orthographistes latins, il oppose l'usage ancien des *ueteres*, voire des *uetustissimi*, à celui des modernes (*iuniores*), des contemporains (*nunc*) :

> … *ei* diphthongo, qua ueteres Latini utebantur ubique loco *i* longae ; nunc autem contra pro ea *i* longam ponimus (*GL* 2, 24.14-16).
>
> Multa praeterea uetustissimi etiam in principalibus mutabant syllabis, *gungrum* pro *gongrum*, *cunchin* pro *conchin*, *huminem* pro *hominem* proferentes… quae tamen a iunioribus repudiata sunt, quasi rustico more dicta (*GL* 2, 26.25-27.8).

Mais il est surtout sensible aux mécanismes qui rendent compte des transformations des mots (*mutationes*) dans l'élaboration des paradigmes nominaux et verbaux (*per casus uel tempora*) et de la création lexicale par composition, dérivation et emprunt (cf. *supra GL* 2, 19.10-11). Dans le riche lexique qu'il utilise pour traduire la dialectique du maintien (*manere*, *seruare*, *immutabiles*, *integra*) et du changement (*mutari*, *conuerti in*, *transire in*, *poni pro*, *loco eius*) [21], il n'est pas toujours facile de faire la part de ce qui, pour lui, relève de l'*évolution* phonétique ou de règles de *substitutions* morpho-phonologiques, ainsi de la voyelle *i* qui caractérise la formation des composés nominaux :

> Sciendum tamen est quod pleraque nomina quae cum uerbis siue participiis componuntur, uel nominatiui mutant extremam syllabam in *i* correptam, ut *arma armipotens, homo homicida* […], uel genetiui, ut *uir, uiri uiripotens*,… *sacer, sacri sacrificus*… Pauca sunt quae hanc non seruant regulam, ut *auceps* aues capiens (*GL* 2, 25.24-26, 13).

Les mécanismes transformationnels qui rendent compte de l'origine des mots, comme de leur évolution et de leur flexion, répondent aux quatre opérations traditionnellement admises depuis Varron (*LL* 5, 6) : suppression et adjonction, transposition et substitution (*demptio*, *additio*, *traiectio*, *commutatio*) [22]. Elles conduisent à l'énoncé de règles (*regulae*), que la science moderne qualifiera de phonétiques. Priscien se contente parfois de les évoquer par l'emploi de lexèmes à valeur généralisante tels que *sole(n)t*, *saepe*, *plerumque* (*pleraque*), ainsi des

21. Voir par exemple *GL* 2, 21.3-6.
22. Voir Ax, 2000, p. 190-208.

processus opposés de la contraction (*in unam longam transire*) et de la diérèse (*diuidi*) vocaliques, ou tout au moins de ce qu'il considère comme tels :

> uocales in multis dictionibus sic solent ex duabus syllabis in unam longam transire, ut… **biuni bini*, et ex contrario una longa in duas breues saepe solet temporibus diuidi : *admittier* pro *admitti*, *fieri* pro **firi* uel **fire* (*GL* 2, 126.22-127.1),

ou du phénomène de l'apophonie, que Priscien a très bien perçu, jusque dans ses exceptions, mais auquel il n'a pas su donner de nom :

> Nam cum soleat plerumque compositio *a* correptam uel in *e* correptam uel in *i* conuertere per quaecumque tempora, ut *habeo inhibeo… tango contingo… parco deperco* ; ideo enim dixi "plerumque" quia est ubi seruatur *a* integra, ut *paro reparo comparo* (*GL* 2, 437.27-438.5) [23].

Mais il arrive aussi à Priscien d'énoncer des règles phonétiques qui ont déjà été répertoriées et dénommées dans la tradition grecque, comme l'apocope ou la syncope. Il recourt alors au syntagme prépositionnel *per* + accusatif :

> *nihil…* per apocopen ab eo quod est *nihilum* prolatum est (*GL* 2, 214.17-18). *parricida…* pro **parenticida* per syncopam et commutationem *t* in *r* factum *parricida* (*GL* 2, 26.9-10).

Ces règles souffrent des exceptions, qui répondent en majorité au principe esthétique de l'euphonie (*euphoniae causa*). Il s'agit d'éviter les réalisations sonores qui seraient par trop agressives pour l'oreille (*male sonet*) :

> *emi* uero *emptum* facit, quod ideo assumpsit *p* quia non potest *m* ante *-tum* sine *p* inueniri euphoniae causa, ut *sumptus*, *promptus* (*GL* 2, 528.15-17).

Sont tout particulièrement évitées les répétitions de syllabes (*alternitatis causa*) comme dans *pan(di)dus* et *nu(tri)trix* :

> excipitur alternitatis causa, quam Graeci ἐπαλληλότητα uocant, unum *pando pandus,* ne si **pandidus* dicamus, male sonet alterna *d* in utraque continua syllaba (*GL* 2, 136.27-137.3).
>
> *nutritor* quoque **nutritrix* debuit facere, quod euphoniae causa siue alternitatis, mediam syllabam concidit : *nutrix* enim dicimus (*GL* 2, 140.16-18).

Dans son souci de vouloir tout expliquer de manière rationnelle, en ne laissant aucun élément en dehors du système qu'il entend reconstruire, Priscien n'hésite pas à faire appel à une cascade de processus phonétiques pour rendre compte de la coexistence de formes aberrantes au sein d'un même paradigme. Si pour la science moderne *uolo*, « je

23. Voir aussi *GL* 2, 205.23 *sq*. ; 2, 593.19-22.

veux » et *uis* « tu veux » illustrent un phénomène de supplétisme, il s'agit pour Priscien d'expliquer comment la forme anormale *uis* provient de la forme attendue **uolis*, par chute (*per concisionem*) du *l*, transformation (*mutationem*) de *o* en *e*, addition (*adiectionem*) de *-is*, et évolution (*conuerterunt*) de la diphtongue *ei* en *i* long, soit **uo(l)is* > **uois* > **ueis* > *uis* :

> A *uolo* quoque secundam personam per concisionem *l* consonantis et mutationem *o* in *e* et adiectionem *-is* per diphthongum proferebant antiquissimi : *uolo*, *ueis* pro *uolis* ; sed *ei* diphthongum in *i* longam postea conuerterunt more Boeotio (*GL* 2, 454.22-25).

L'« explication » peut faire sourire. Si elle comporte une bonne part d'arbitraire, elle offre toutefois le mérite d'avoir pointé du doigt une anomalie du système flexionnel, et d'avoir tenté d'y apporter une solution, même si cette solution relève plus de la description circonstanciée que de l'explication argumentée.

Priscien témoigne donc d'une réflexion phonétique riche et complexe. Il hérite d'une tradition multiséculaire, à la fois grecque et latine, qui nourrit sa réflexion et suscite des remises en question. La présence étouffante du grec et le pouvoir qui, malgré tout, reste attaché à l'écrit, ne lui ont pas permis, en dehors de quelques intuitions, de pouvoir aller plus loin dans la remise en cause des schémas hérités. On retiendra en tout cas son souci de systématisation, son effort pour hausser l'analyse de la langue à un niveau plus général, et quelques belles percées que l'on retrouvera, plus tard, formulées dans la phonétique et la phonologie modernes. Il mérite bien le qualificatif de *modernus auctor* que lui attribue son quasi contemporain Cassiodore, dans son *De orthographia* (*GL* 7, 147.15).

La syllabe entre phonétique et morphologie

Cécile Conduché
Université Lille 3

Le chapitre des *Institutions grammaticales* consacré à la syllabe doit être examiné dans la perspective, revendiquée par l'auteur, d'un renouvellement de la grammaire latine. En effet, Priscien modifie dès le début la définition de l'objet d'étude par rapport à la tradition artigraphique. Sur le plan doctrinal, cette nouvelle définition s'accorde avec le respect, dans le développement même du chapitre, du plan progressif de la grammaire antique, qui va de la lettre à la phrase en passant par la syllabe et le mot. D'un point de vue pratique, cette innovation permet d'introduire dans un ouvrage de grammaire des règles d'orthographe que l'on trouve habituellement formulées dans d'autres types de traités et suivant une disposition différente. Dans l'économie générale de l'œuvre, le début du livre 2 se situe au point de rencontre entre une logique de simple progression combinatoire et un plan organisé selon l'opposition entre phonétique et sémantique. Il permet donc de mettre en lumière certaines questions soulevées par la superposition de ces deux logiques.

1. SINGULARITÉ DU TRAITEMENT DE LA SYLLABE CHEZ PRISCIEN

1.1. Les définitions

L'originalité du chapitre est d'autant plus sensible que le traitement de la syllabe donne lieu chez les grammairiens latins à des développements d'une remarquable uniformité de doctrine et d'illustration. Or dès la définition liminaire, Priscien s'écarte progressivement de cette tradition. Sa définition procède en deux temps :

> Syllaba est comprehensio literarum consequens sub uno accentu et uno spiritu prolata ; abusiue tamen etiam singularum uocalium sonos syllabas

> nominamus. Possumus tamen et sic definire syllabam : syllaba est uox literalis, quae sub uno accentu et uno spiritu indistanter profertur [1].
>
> « La syllabe est un assemblage de lettres sans intervalle, dont la prononciation correspond à une réalisation de l'accent et de l'aspiration ; par extension toutefois nous appelons syllabes les sons des voyelles isolées. Mais nous pouvons aussi définir la syllabe ainsi : la syllabe est un son vocal scriptible qui se prononce d'un seul tenant dans les limites d'une réalisation de l'accent et de l'aspiration ».

La première définition donnée par Priscien n'est pas très éloignée de celles de la tradition artigraphique latine. En effet, on y trouve régulièrement une définition de la syllabe comme ensemble de lettres, accompagnée d'une ou plusieurs traductions du terme, dont la plus courante est *comprehensio*. Elle exprime ainsi une conception à la fois étymologique et graphique de la syllabe comme combinaison de signes écrits. Dans ces conditions, le statut des syllabes constituées d'une seule voyelle pose un problème que l'on peut éluder ou traiter à part comme une exception. On peut citer comme exemple représentatif celle de Diomède :

> Syllaba est proprie congregatio aut conprehensio litterarum uel unius uocalis enuntiatio temporum capax. Fit autem ex omnibus uocalibus, etiam ex singulis, syllaba tam breuis quam longa et ex copulatione uocalium consonantiumque. Syllabae autem dicuntur Graece παρὰ τὸ συλλαμβάνειν τὰ γραμμάτα, Latine conexiones uel conceptiones dici possunt, quod litteras concipiant atque conectant [2].
>
> « La syllabe est, au sens propre, une réunion ou un assemblage de lettres, ou bien l'émission d'une voyelle seule, pourvue d'une durée. La syllabe, longue ou brève, peut être constituée de n'importe quelle voyelle, même isolée, ou d'une combinaison de voyelles et de consonnes. Les syllabes ont un nom grec, de *sullambanein ta grammata* (rassembler les lettres), en latin on peut les appeler *conexiones* ou *conceptiones,* car elle rassemblent et lient les lettres ».

La première définition de Priscien peut donc se lire comme une reprise de la tradition latine, à laquelle il ajoute trois précisions, la contiguïté des lettres, l'accent et l'aspiration [3], précisions dont l'origine se trouve vraisemblablement dans ses sources grecques.

1. *GL* 2, 44.2-5.
2. *GL* 1, 427.4-8.
3. Priscien expose sa conception de l'aspiration au livre 1 (voir notamment *GL* 2, 18.15-19.8 et 20.9-21.2). Il s'agit d'appliquer à la langue latine l'analyse du souffle (πνεῦμα, rendu par *spiritus* ou *aspiratio*) élaborée en vue de la description phonétique du grec. Schématiquement, le souffle est un élément facultatif qui peut accompagner l'émission des lettres, sans changer leur valeur, une sorte de parasitage du son. Il est marqué différemment selon qu'il s'ajoute aux voyelles

La seconde définition est toutefois encore différente. Elle introduit un aspect oral dans la conception de la syllabe qui en fait d'emblée une entité cohérente plutôt qu'un agrégat d'éléments discrets. Redéfinir la syllabe comme unité d'émission présente de plus l'avantage majeur de réduire l'exception constituée par la syllabe d'une seule voyelle et de simplifier ainsi la notion. Comme cette définition occupe la seconde place, on est en droit de supposer qu'il s'agit de celle que préfère l'auteur, qui n'a cité la première que pour mémoire. Cette idée est corroborée par la suite de l'exposé, qui s'accorde avec le sens de cette seconde définition.

1.2. Les combinaisons

Priscien a fait plus que s'épargner la nécessité d'une exception pour la syllabe d'une seule lettre, il en fait la syllabe de base. De cette manière, ce qui était la syllabe « par extension » dans la première définition est devenu l'archétype de la syllabe. On le voit très clairement dans la série d'exemples qu'il donne : *a singulis tamen incipiens, non plus quam ad sex literas procedere syllaba potest in Latino sermone, ut : a, ab, arx* [4]*, mars, stans, stirps* [5]. Ce qui apparaît est une conception de la syllabe comme une base vocalique à laquelle s'additionne un nombre variable mais limité de consonnes, à gauche ou à droite. Dans cette logique, l'étude de la syllabe devient l'étude des combinaisons de lettres dans la syllabe, puis des syllabes entre elles dans le mot. Cela correspond bien au plan progressif de la grammaire, mais contraste avec la pratique des artigraphes antérieurs, qui font du chapitre sur la syllabe l'occasion d'une digression concernant la métrique.

La progression logique du chapitre, après la définition, apparaît d'abord comme une suite d'études combinatoires. La première

isolées ou aux occlusives : sa présence ou son absence est notée par un signe diacritique dans le premier cas, intégrée au dessin des lettres dans le second. Mais le souffle n'est pas totalement inséré dans la succession chronologique des lettres. Cela s'accorde avec une antique tradition d'analyse articulatoire de la parole, pour laquelle le souffle, directement issu de la gorge, se distingue des sons et des lettres, articulés dans la bouche, comme l'expose Biville (2001, en particulier p. 33-34). Il représente, dans les termes traditionnels antiques, une autre dimension du son, l'épaisseur, ce qui lui permet de caractériser globalement la syllabe, en assurant du même coup son unité. Le même raisonnement vaut pour l'accent, qui correspond à la dimension de hauteur du son.

4. Ou plus probablement *ars*, suivant la leçon des manuscrits G et L, comme Mario De Nonno l'a fait remarquer oralement lors du colloque.
5. *GL* 2, 44.6-7 : la syllabe possible en latin va d'une à six lettres et pas plus, ainsi *a ab ars mars stans stirps*.

concerne la combinaison des lettres à l'intérieur de la syllabe, successivement les voyelles puis les consonnes. Cette partie n'est pas très développée, dans la mesure où elle a déjà été traitée, à la fin du livre 1 pour faire transition entre l'étude des lettres et celle des syllabes. Le développement est donc limité à des rappels concernant les diphtongues et à une règle sur l'équilibre entre groupes de consonnes au début et à la fin de la syllabe :

> Non plus tamen quam tres consonantes antecedere nec rursus consequi nisi tres possunt. Sed tamen hoc notandum est, quod, si antecedant tres consonantes, non possunt nisi duae consequi uocalem, ut *monstrans*, nec iterum, si consequantur tres, possunt antecedere nisi duae, ut *stirps* [6].
>
> « Toutefois les consonnes vont par trois au plus, devant comme derrière. Avec cette restriction que, si on a trois consonnes devant la voyelle, on ne peut en avoir que deux derrière, comme *monstrans*, et que, réciproquement, si on a trois consonnes derrière, on ne peut en avoir que deux devant, comme *stirps* ».

Le deuxième point concerne les combinaisons de syllabes dans la formation d'un mot. Le problème est de délimiter correctement les syllabes dans les mots. On ne mentionne pas le cas évident où on a une syllabe de base CV, il apparaît simplement en creux d'après les deux cas cités et illustrés. Priscien limite en effet ses règles aux configurations délicates, donnant les conditions nécessaires pour qu'une syllabe présente une initiale vocalique ou qu'elle soit fermée. C'est dans le cadre même de cette combinaison déjà remarquable que l'auteur introduit une seconde exception : *Si antecedens syllaba terminet in consonantem, necesse est etiam sequentem a consonante incipere, ut* artus, ille, arduus*, nisi sit compositum, ut* abeo, adeo, pereo [7]. L'exception faite pour conserver, en termes modernes, les frontières de morphèmes dans le découpage des mots est certainement ce qui justifie la longue étude sur les consonnes finales de syllabes initiales fermées. En effet, comme le modèle de composition est visiblement ici la préfixation et que les préfixes sont pour la plupart monosyllabiques, cette organisation permet d'étudier ensemble toutes les combinaisons de consonnes à la limite syllabique, régulières ou exceptionnelles. Du même coup, en introduisant des mots composés, l'étude est passée de la combinaison de syllabes dans les mots à celle de mots entre eux. Il est néanmoins fondamental qu'elle se limite aux cas où le produit est

6. *GL* 2, 44.21-45.3.
7. *GL* 2, 45.1-3 : « si la première syllabe finit en consonne, il faut que la suivante aussi commence par une consonne, comme *ar-tus il-le ar-duus*, sauf si c'est un composé, comme *ab-eo ad-eo per-eo* ».

un nouveau mot, et à une perspective phonétique. C'est ce qu'indique la conclusion de la description, qui porte sur la différence entre syllabe et mot :

> Distat syllaba a dictione et sensu et accentu ; nisi enim sciamus, quomodo posita sit syllaba in dictione, incertum est, quo accentu eam pronuntiemus : syllaba enim per se, nisi cum sit dictio, sensum habere non potest. Inuenitur tamen et plena oratio in una dictione, ut in uerbis imperatiuis, *curre, lege*, et similiter plena dictio in una syllaba, ut *ars, do, dic, i* [8].
>
> *«* La syllabe se distingue du mot par le sens et l'accent. En effet, si nous ignorons la place de la syllabe dans le mot, son accent dans la prononciation reste incertain ; et la syllabe en elle-même, sauf à constituer un mot, ne possède pas de sens. Cependant on trouve des phrases complètes d'un seul mot, comme les verbes à l'impératif, « cours, lis », et de même des mots complets d'une seule syllabe, comme *ars, do, dic, i* (art, donne, dis, va) ».

Il en ressort que l'optique de cette partie du *De syllaba* est bien avant tout une construction du mot comme combinaison de syllabes. Toutefois, il s'agit d'une construction limitée à l'aspect sonore et graphique de la question, qui s'arrête au point où l'on doit ajouter, pour passer à l'étape suivante, un élément étranger à la construction par emboîtement.

L'unité de cette partie est renforcée par le retour régulier de la question du nombre maximal de lettres par syllabes. La règle qui limite les syllabes à six lettres est formulée immédiatement à la suite de la définition ; on en trouve encore deux corollaires, l'un après l'étude des diphtongues, l'autre en conclusion du traitement des syllabes initiales. Ni la volonté de fixer une limite au développement graphique de la syllabe ni le chiffre de six lettres ne sont propres à cet ouvrage : on les retrouve en latin chez Terentianus Maurus [9], en grec dans plusieurs scolies à la *Technê* [10]. Chez Priscien, le problème de l'extension maximale des syllabes, essentiel pour les définir, accompagne donc toute l'étude de leurs délimitations.

8. *GL* 2, 51.15-20.
9. *De syllabis*, v. 965-996.
10. Le développement complet de la question se trouve, avec des répétitions, en *GG* 1/3, 345.5-346.27.

1.3. Les accidents

L'ensemble de l'exposé résumé jusqu'ici peut être vu comme un prolongement de la définition auquel succède l'étude des accidents : *Accidit unicuique syllabae tenor, spiritus, tempus, numerus literarum* [11]. Elle est réduite pour trois d'entre eux à la liste de leurs formes. Le seul à recevoir un certain développement est *tempus*, ce qui rejoint la tradition artigraphique :

> Tempus unum uel duo uel etiam, ut quibusdam placet, unum semis uel duo semis et tria ; unum, si uocalis est breuis per se, ut *amo*, uel si eam una consonans simplex consequitur, ut *caput*, unum semis in communibus syllabis, de quibus multi docuerunt, ut *lacrimae* […] in longis natura uel positione duo sunt tempora, ut *do, ars*, duo semis, quando post uocalem natura longam una sequitur consonans, ut *sol*, tria, quando post uocalem natura longam duae consonantes sequuntur uel una duplex, ut *mons, rex* [12].
>
> « La durée est d'une ou deux mores, mais aussi, d'après certains auteurs, d'une et demie, deux et demie ou trois. Une si la voyelle est brève, à elle seule comme *a-mo*, ou si une consonne simple la suit comme *ca-put*, une et demie pour les syllabes communes, sujet rebattu, comme *la-crimae* […] Pour les longues par nature ou par convention, il y a deux mores, comme *do, ars*, deux et demie si après une voyelle longue par nature vient une consonne, comme *sol*, trois si après une voyelle longue par nature viennent deux consonnes, ou une double, comme *mons, rex* ».

La manière dont sont traités les accidents met en évidence les priorités de l'auteur, qui touchent plus à la délimitation de la syllabe et à son insertion dans une progression vers les parties du discours qu'à ses caractéristiques d'ensemble. Les points les plus remarquables de cette refonte de l'étude de la syllabe se trouvent dans la modification de la définition même de l'objet et l'effacement des questions métriques au profit d'une étude visant sur le plan pratique à fournir des règles d'orthographe latine.

2. REDÉFINITION DE L'OBJET ÉTUDIÉ

La redéfinition de la syllabe opérée par Priscien se fait en deux temps, par des retouches successives qui aboutissent à l'abandon du sens étymologique. Pour mettre en évidence la nouveauté introduite

11. *GL* 2, 51.21 : « les accidents de la syllabe sont le ton, l'aspiration, la durée, le nombre de lettres ».
12. *GL* 2, 51.25-53.2.

ici, il convient de se pencher sur les traditions grecques et latines dont l'auteur effectue une reformulation.

2.1 La première définition

La première définition est probablement, au VI^e^ siècle en Orient, la plus généralement reçue. Elle semble tirée, au moins en partie, de l'enseignement d'Apollonios et d'Hérodien. On trouve en effet dans les scolies à la *Technê* [13] une formule correspondant étroitement à celle de Priscien : *συλλαβή ἐστι κυρίως σύλληψις συφώνων μετὰ φωνήεντος ἢ φωνηέντων ὑφ᾽ἕνα τόνον καὶ ἓν πνεῦμα ἀδιαστάτως λεγομένη*. Cette définition est présentée par le commentateur comme une révision de la définition traditionnelle que l'on trouve dans la *Technê* [14] : *συλλαβή ἐστι κυρίως σύλληψις συμφώνων μετὰ φωνήεντος ἢ φωνηέντων, οἷον καρ βους· καταχρηστικῶς δὲ καὶ ἡ ἐξ ἑνὸς φωνήεντος, οἷον α η.* On a précisé la définition à l'aide de plusieurs restrictions [15]. Il s'agit de l'accent, suivant la tradition antique qui veut que chaque syllabe dans le mot porte l'accent, aigu ou grave, ou bien les deux successivement c'est-à-dire le circonflexe, et de l'aspiration, marquée par l'esprit ou la consonne. On aboutit ainsi à la nouvelle formule.

Cette retouche est passée dans le domaine latin bien avant Priscien, et se retrouve en Afrique au IV^e^ siècle chez Marius Victorinus [16] : *Syllaba est coniunctio litterarum cum uocali uel uocalibus sub uno accentu et spiritu continuata : nam per solam uocalem abusiue syllaba dicitur*. Il n'est donc pas impossible que pour Priscien deux siècles plus tard, une telle définition ait été aussi ordinaire que celles des latins moins hellénisés ou de la *Technê* sans les scolies. Le point qui apparaît alors comme absolument caractéristique de la tradition latine est le nivellement des différents types de lettres, qui remplace par le terme générique *litera* la mention différenciée des consonnes et des voyelles,

13. *GG* 1/3, 48.13-15 : « la syllabe est proprement un assemblage de consonnes par l'intermédiaire d'une voyelle ou de voyelles, prononcé sans pause dans les limites d'une réalisation de l'accent et de l'aspiration ».
14. « La syllabe est proprement un assemblage de consonnes par l'intermédiaire d'une voyelle ou de voyelles, comme *kar, bous* ; par extension, c'est aussi une seule voyelle, comme *a, ê* » (chap. 7).
15. Les débats qui ont provoqué ces modifications, ou du moins ce qu'on peut en deviner d'après les scolies à la *Technê*, sont décrits par Jean Lallot dans sa traduction de la *Technê* et les notes au chapitre sur la syllabe.
16. *GL* 6, 26.15-16 : « la syllabe est un rassemblement de lettres avec une ou plusieurs voyelles, unifié par un accent et une aspiration : par extension, on appelle syllabe une voyelle seule ».

habituelle en grec. Jusqu'à ce point en tout cas, Priscien s'avère surtout être l'héritier d'une tradition grammaticale largement influencée par la philologie alexandrine.

2.2. La seconde définition

La clé des modifications apportées à la vision traditionnelle de la syllabe se trouve peut-être dans la seconde définition donnée par Priscien, qui semble traduite mot pour mot d'une source grecque. Elle rappelle en effet de très près un passage de Diogène Laërce [17] : λέξις *δέ ἐστιν κατὰ τοὺς Στωϊκούς, ὥς φησι ὁ Διογένης, φωνὴ ἐγγράμματος*. Sans entrer dans les détails des sens possibles de *lexis*, qui ne sont pas nécessairement les mêmes pour Diogène de Babylone, Priscien et sa source immédiate, il semble évident qu'une syllabe ne peut en être qu'une subdivision. À ce point interviennent les trois critères de délimitation exprimés par *spiritus*, *accentus* et *indistanter*. Les deux premiers sont présentés au livre 1 comme des « dimensions du son vocal », c'est-à-dire des caractéristiques du matériau sonore qui n'apparaissent que de façon partielle ou indirecte dans sa représentation graphique. Leur rôle dans la définition de la syllabe est alors double. Les modulations de l'accent et du souffle dans le temps permettent d'isoler des segments dans l'enchaînement des sons correspondant aux lettres qui constitue la parole. À chacune de leurs réalisations correspond alors une syllabe. Du même fait, le souffle et, surtout, l'accent confèrent à la syllabe dans son ensemble une qualité phonétique qui en fait une unité d'émission sonore. Pour cette raison, ils sont également des accidents de la syllabe. En revanche, *indistanter* semble se rapporter aux lettres et désigner leur propension à se lier pour former un groupe. Il s'agit d'un calque d'*adiastatôs*, sans *diastasis*, cette séparation qui fait que, dans la théorie orthographique, deux consonnes se rattachent chacune à une syllabe différente. En dernier lieu, l'unité de chaque syllabe et sa délimitation dépend des affinités entre lettres, auxquelles l'auteur consacre le développement important qui sépare les définitions de la liste des accidents. Ainsi, le lien entre la définition de la syllabe et l'étymologie du terme est coupé et on obtient une définition destinée à devenir classique de la syllabe comme *litera uocalis* entourée d'un nombre variable et fini de consonnes, suivant des règles dont la formulation occupe la suite de l'étude.

17. *Vie des philosophes*, 7, 56.

3. RÈGLES D'ORTHOGRAPHE

3.1. Relations thématiques avec l'orthographe

Sur le plan pratique, la redéfinition de la syllabe permet d'introduire des règles d'orthographe dans l'exposé systématique de grammaire. En effet, c'est ordinairement dans les traités d'orthographe que l'on traite de questions telles que la division des mots en syllabes, qui guide le découpage des lignes d'écriture, ou l'assimilation des consonnes. On peut citer à ce sujet Quintilien qui les évoque dans son résumé des points d'orthographe délicats :

> Quaeri solet, in scribendo praepositiones sonum quem iunctae efficiunt an quem separatae obseruare conueniat, ut cum dico *optinuit* (secundam enim *b* litteram ratio poscit, aures magis audiunt *p*) et *immunis* (illud enim quod ueritas exigit, sequentis syllabae sono uictum, *m* gemina commutatur). Est et in diuidendis uerbis obseruatio, mediam litteram consonantem priori an sequenti syllabae adiungas. *Haruspex* enim, quia pars eius posterior a spectando est, *s* litteram tertiae dabit, *abstemius*, quia ex abstinentia temeti composita uox est, primae relinquet [18].
>
> « On se demande souvent, au sujet des prépositions, s'il faut respecter dans l'écriture le son qu'elles produisent en liaison ou séparément, comme lorsque je dis *optinuit* (pour la deuxième lettre, la régularité réclame un /b/ ; à l'audition on a plutôt un [p]) et *immunis* (conformément à la transparence, le son premier, soumis à celui de la deuxième syllabe, change pour redoubler le /m/). Le découpage des mots soulève aussi une question : doit-on joindre la consonne du milieu à la syllabe qui précède ou à la suivante ? *Haruspex* (l'haruspice), comme son second terme vient de *spectare*, donnera son /s/ à la troisième syllabe alors *qu'abstemius* (l'homme sobre), comme le mot est une compression *d'abstinentia temeti* (refus du vin), le laissera à la première ».

C'est là tout ce que Quintilien juge utile de signaler à ce propos, mais on y retrouve les deux questions du découpage des mots suivant les limites morphologiques et de l'assimilation régressive dans les composés. Les opinions de Priscien sur ce dernier point diffèrent parfois de la pratique ordinaire latine, de façon revendiquée. Manifestement, pour l'auteur l'enjeu de l'exposé est aussi d'imposer ses vues, guidées par la logique phonétique, contre une pratique qu'il juge incohérente. Non seulement en effet il donne ici de façon détaillée les règles à suivre, mais il y revient beaucoup plus tard dans l'ouvrage, au livre 14, consacré aux prépositions. Sans entrer dans le détail des règles, présentées de façon plus ou moins polémique, le principe

18. *I.O.* 1, 7, 7-9.

directeur [19] semble être qu'il convient de suivre une logique, quelle qu'elle soit, en matière d'assimilations [20]. Or, contrairement aux latins qui adoptent des graphies tantôt étymologiques tantôt phonétiques, les Grecs, eux, ont des principes cohérents. Il faut donc les suivre sur ce point.

La présence d'un modèle grec est soulignée ici par la référence à un *De orthographia* d'Hérodien. Bien que ce traité lui-même ne nous soit pas parvenu, il est possible de se faire une idée de son plan d'ensemble d'après les attaques de Sextus dans le *Contre les grammairiens*, et d'une partie de son contenu en se fondant sur les traités byzantins conservés [21]. Il apparaît que les traités d'orthographe grecs antiques ont suivi un plan général canonique et possédé un vocabulaire technique propre. Ils étaient organisés en trois parties, *suntaxis* ou distribution des consonnes entre syllabes, *poiotês* ou choix du nombre de consonnes, et *posotês* ou choix graphique entre diphtongue et voyelle de prononciation identique. Le plus ancien de ceux qui nous sont parvenus, celui de Timothéos de Gaza, présente l'intérêt particulier d'être à la fois contemporain de Priscien et le plus proche de sa doctrine [22]. Chez cet auteur, la *suntaxis* passe en revue les groupes de consonnes en fonction de leur classement phonétique habituel (muettes, liquides, aspirées). Les règles indiquent pour chaque type de groupe si les consonnes appartiennent à la même syllabe (*sullêpsis* dans sa terminologie), ou à deux syllabes consécutives (*diastasis*). Les règles que donne Priscien ici relèvent pour l'essentiel de la première partie de cette orthographe grecque [23]. Toutefois, leur organisation est

19. Exposé en *GL* 2, 49.14-22.
20. Voir *GL* 2, 43.16-19 à propos de *scripsi* ; 47.28-29 pour *ad* ; 49.19-20 au sujet d'*inrito* ; 51.5 sur *x* suivi de *s*.
21. La question est étudiée en détail par Schneider (1999, p. 13-224), qui établit une correspondance entre les trois questions de l'orthographe mentionnées par Sextus et le plan des plus anciens traités conservés, qui n'ont aucune présentation théorique. Les conclusions pertinentes pour ce chapitre des *Institutions grammaticales* sont résumées par l'auteur lui-même dans un récent article (2007). Pour la clarté de l'exposé, j'en donne un résumé succinct.
22. C'est d'ailleurs pour cette raison que Lentz l'utilise si largement pour reconstituer l'œuvre perdue d'Hérodien ; cf. *GG* 3/1/1, XCVII et C.
23. Les correspondances entre Priscien et les traités d'orthographe grecs, ainsi que leurs relations avec Hérodien, sont exposées et discutées pour chaque règle par Schneider (2007, p. 167-173). Il met ainsi en évidence la dispersion chez Priscien de règles qui, en grec, formaient un système, et en donne comme motifs l'adaptation au latin et l'insertion dans un développement *De syllaba.* Il me semble que l'on peut prolonger cette analyse en proposant de voir chez Priscien une réorganisation en fonction d'une visée non moins systématique, mais d'un ordre différent, grammaticale et non purement orthographique.

largement perturbée, car il s'agit pour Priscien d'insérer dans un traité grammatical les données d'un genre technique différent, ce qui impose des modifications.

3.2. Réorganisation en fonction de la progression grammaticale

Ainsi, Priscien divise la *suntaxis* en deux pour l'intégrer à un plan qui sépare les règles gouvernant la liaison des lettres à l'intérieur de la syllabe de celles qui déterminent la liaison des syllabes dans les mots. Au bout du compte, le remaniement consiste à distinguer l'étude des groupes de consonnes à l'intérieur d'une même syllabe et sur une frontière syllabique.

C'est dans la dernière section du livre 1 que la construction de la syllabe par combinaison de lettres est détaillée, comme l'annonce l'auteur : *Ordo quoque accidit literis, qui quamuis in syllabis dinoscitur, tamen, quia coniunctus esse uidetur cum potestate elementorum, non absurdum puto ei nunc illum subiungere* [24]. Il s'agit de décrire l'ordre dans lequel les lettres peuvent se combiner, en fonction de leurs qualités phonétiques déjà décrites, pour former un groupe insécable [25]. Cette section se partage en deux : on envisage d'abord les combinaisons de voyelles, ce qui revient à étudier les diphtongues et permet d'introduire des informations diverses sur la transcription du grec en latin et l'histoire des diphtongues latines ; les combinaisons de consonnes, par deux puis par trois, sont examinées ensuite. Vu que les consonnes sont examinées en fonction de leur catégorie phonétique pour les groupes de deux [26], de leur position en début ou fin de syllabe pour les groupes de trois, et que, dans les deux cas, les limites de mots fournissent le modèle et les illustrations des règles, on a finalement une étude de la construction de la syllabe qui s'intéresse d'abord au centre, puis à l'enveloppe, aboutissant à isoler des syllabes complètes. À la suite de ce paragraphe se trouve la définition de la syllabe et le chapitre *De syllaba*. L'auteur tire donc de

24. *GL* 2, 37.5-7 (soit livre 1, paragraphe 50) : « l'ordre aussi est un accident des lettres et, bien qu'il se révèle dans les syllabes, comme il est manifestement en rapport avec la valeur des éléments, je ne crois pas absurde de l'étudier à sa suite, maintenant ».
25. Une telle vision constructiviste est cohérente avec l'absence de traduction des termes techniques de l'orthographe grecque, *sullêpsis* et *diastasis,* qui relèvent de la perspective exactement inverse, et l'utilisation massive de *praeponere, sequi, subiungere*.
26. Dans l'ordre suivant : semi-voyelles entre elles, muettes entre elles, semi-voyelle puis muette, muette puis semi-voyelle.

l'orthographe grecque, pour l'usage de la grammaire, une étape supplémentaire entre la lettre et la syllabe, le groupe de lettres intrasyllabique.

On voit par là que l'étude consacrée par Priscien à la syllabe, si elle sert de prétexte à la formulation de règles d'orthographe, les réorganise dans la perspective qui convient à son exposé. Il peut de cette manière dépasser le niveau des lettres et introduire les étapes suivantes, produites par leur combinaison régulière.

4. LOGIQUES D'ORGANISATION

4.1. Logique et liste

Priscien choisit une présentation générale qui lui permet d'arriver aux mots, et même de les combiner entre eux, par des développements successifs de l'objet étudié. Mais il conserve également la perspective inverse qui est celle du découpage orthographique, pour lequel les mots sont le point de départ. Il y a là une sorte de contradiction qui peut expliquer le retour, dans le développement consacré aux syllabes initiales fermées, à une liste alphabétique. La double façon de voir les choses apparaît en particulier dans le cas du *b*, paragraphe assez long en raison du nombre important de prépositions finissant par cette lettre.

Du point de vue du découpage, qui est celui de l'orthographe, Priscien donne simultanément les règles et les illustrations correspondant aux mots simples et aux composés, soit au cas général et à l'exception :

> Ergo nulla, nisi praepositio cogat, antecedens syllaba in *b* potest desinere, nisi consequens quoque a *b* incipiat, ut in supra dictis nominibus ostendimus [27].
>
> « En conclusion, aucune syllabe, sauf sous la contrainte d'une préposition, ne peut finir en *b*, à moins que la suivante aussi commence par *b*, comme nous l'avons montré plus haut dans les exemples nominaux ».

Si l'on suit ce qui a été dit précédemment, dans toute la première série d'exemples, on ne trouve de syllabes initiales fermées par un *b* que parce qu'il s'agit de composés. D'où l'insistance de l'auteur qui répète en conclusion la règle déjà énoncée au début du paragraphe, selon laquelle il n'existe pour les mots simples qu'une configuration dans laquelle une syllabe peut être fermée par un *b*.

27. *GL* 2, 46, 27-47.3.

La question des composés, précisément, amène à envisager les phénomènes dans l'autre sens, en prenant une préposition, toujours vue comme un mot autonome, et en la plaçant comme préfixe (pour utiliser un terme anachronique) d'un second mot pourvu d'une initiale consonantique. On voit bien l'intérêt que présente ce procédé pour l'observation des assimilations régressives :

> In *b* invenitur syllaba desinens, si sequens quoque ab eodem incipiat, ut *Sabburra, sabbata, gibbus, gibberosus, gibber, obba.* Composita quoque sunt a praepositionibus in *b* desinentibus et aliis dictionibus a *b* incipientibus, ut *subbibo.* Quae tamen consonans *c* sequente solet plerumque in eam mutari, ut *occido, occumbo, succino, succido.* In quibusdam tamen pro *ab abs* praepositio cum dictionibus a *c* incipientibus componitur, ut *abscondo, abscedo, abscido*. *Ob* quoque est quando assumit *s*, cum componitur cum dictione a *c* incipiente, ut *obscurus, obscenus*. *F* etiam sequente in eandem convertitur *b* uel in *u* uocalem, ut *officio, offundo, sufficio, suffero, suffio*, similiter *aufero, aufugio*, ne, si *affero, affugio* dicamus, pro *adfero* et *adfugio* accipiantur. *G* quoque sequente in eam transit *b*, ut *suggero, oggannio*, nec non etiam *m*, ut *summitto* [28].
>
> « Une syllabe peut finir en *b*, si la suivante commence par la même lettre, comme *Sabburra, sabbata, gibbus, gibberosus, gibber, obba*. Il existe aussi des composés de prépositions finissant en *b* et d'autres mots commençant par *b*, comme *subbibo*. En revanche cette consonne, suivie d'un *c*, se transforme généralement en cette lettre, ainsi *occido, occumbo, succino, succido*. Parfois, néanmoins, au lieu d'*ab*, c'est la préposition *abs* qui se compose avec les mots commençant par *c*, comme *abscondo, abscedo, abscido*. Il arrive aussi qu'*ob* s'adjoigne un *s*, lorsqu'il se compose avec un mot commençant par *c*, comme *obscurus, obscenus*. Suivi d'un *f* aussi, *b* se change en cette lettre, ou en la voyelle *u,* ainsi *officio, offundo, sufficio, suffero, suffio*, et aussi *aufero, aufugio* pour éviter de dire *affero* et *affugio*, qui seraient compris comme *adfero* et *adfugio*. Suivi d'un *g* aussi, *b* le rejoint, ainsi *suggero, aggannio*, et aussi avec *m*, comme *summitto* ».

Il ne s'agit pas d'une palinodie et d'un passage à une orientation purement sémantique qui décrirait successivement les formes de composition des différentes prépositions. C'est bien toujours la consonne finale qui organise l'étude, mais il peut s'agir de la finale de la préposition au sens moderne, avant composition, autant que de la finale du préfixe dans le composé qui en résulte.

Cette étude présente donc simultanément trois types d'observations. Le premier concerne les groupes possibles sur une frontière syllabique

28. *GL* 2, 46.6-18.

dans le cas général, autrement dit pour les mots simples. Le deuxième concerne les mêmes groupes lorsqu'on a des mots composés. Si cette présentation a l'avantage d'être économique, il est peu surprenant qu'en traitant ensemble la règle et l'exception on aboutisse à une liste d'exemples finalement assez peu discriminants. À ces deux observations, qui relèvent bien de la logique du découpage des mots, s'ajoute une troisième, celle des assimilations. Elle prend le problème par l'autre côté, en partant des éléments stables et autonomes que sont les mots, en l'occurrence verbes et prépositions, pour observer leurs transformations au contact les uns des autres. On arrive ainsi à trouver *ommitto* parmi les exemples de mots dont la syllabe initiale finit par *b*.

4.2. Progression et opposition

Les questions d'exception à la frontière de morphèmes mènent à un second problème, qui tient au statut de la sémantique dans ce chapitre. On a vu que la définition liminaire de la syllabe en faisait un son vocal, comme la lettre, et que Priscien consacrait un paragraphe à la fin du chapitre à la distinction entre syllabe dépourvue de sens et mot porteur de sens. Dans la logique de cette conception, si l'étude de la syllabe mène au mot, elle doit se placer sur le plan de la phonétique en évitant de se référer au sens des mots. En particulier, la décision de modifier les règles de syllabation à la frontière de morphème, dictée par la présence d'éléments par ailleurs définis comme des mots, qu'on ne peut remettre en cause, ne s'appuie pas sur des arguments de sens. La quantité et l'élision fournissent un argument phonétique pour polémiquer contre Hérodien et défendre ce type de découpage :

> Herodianus tamen de orthographia ostendit, rationabilius esse sonoriusque quantum ad ipsam vocis prolationem, in compositis quoque simplicium regulam in ordinandis syllabarum literis servare. Obicitur tamen huic illud, quod oportet ergo *oblitus, oblatus, obruo, abrado* et similia, si *b* transit in secundam syllabam more simplicium dictionum, primam communem habere in metris, ut possit etiam corripi : sed hoc nusquam invenitur. Praeterea *circumeo et circumago* et similia non paterentur elisionem *m* in pronuntiatione, si transiret in sequentem syllabam *m*, nec in *perhibeo, exhibeo, inhumatus, anhelo, inhibeo, adhuc, abhinc* et similibus secundae syllabae principalis aspiraretur vocalis, si terminalis consonans praepositionis in eam transiret, quomodo in *istic, istaec, istuc* [29].
>
> « Hérodien toutefois, dans son traité d'orthographe, avance qu'il est plus logique et plus harmonieux pour la prononciation de respecter dans les

29. *GL* 2, 45, 6-17.

> composés aussi la règle de répartition des lettres entre syllabes qui s'applique aux mots simples. Il se heurte toutefois à l'obstacle suivant : en ce cas, dans *oblitus, ablatus, abruo, abrado* et autres, si le *b* passe à la deuxième syllabe comme dans les mots simples, il convient que la première soit commune dans les vers et puisse en conséquence être abrégée, ce qui ne se trouve jamais. De plus, *circumeo, circumago* et autres ne souffriraient pas l'élision du *m* à l'oral si *m* passait à la syllabe suivante ; et dans *perhibeo, exhibeo, inhumatus, anhelo, inhibeo, adhuc, abhinc* et autres, la voyelle initiale de la deuxième syllabe ne serait pas aspirée si la consonne finale de la préposition y passait, comme dans *istic, istaec, istuc* ».

Le premier argument est celui qui a le plus attiré l'attention des commentateurs modernes, en raison du rapport précurseur qu'il établit entre syllabation et métrique. L'explication de la *correptio attica* présentée ici est bien celle qui est encore reçue aujourd'hui, mais elle s'insère dans un raisonnement qui dépasse la question des quantités syllabiques. Le point commun apparent entre les trois arguments est qu'ils relèvent de la prononciation, du point de vue de la quantité, de l'élision (c'est-à-dire de l'accent) et de l'aspiration. La justification des exceptions se veut donc phonétique et, on peut le supposer, surtout pas sémantique. De cette manière, on considère les prépositions comme des syllabes et non comme des unités signifiantes, tout en conservant leur intégrité dans les composés. Toutefois, l'idée même de généraliser l'exception à l'ensemble des composés, qui sous-tend l'étude des syllabes initiales fermées, est le produit d'une logique sémantique et non phonétique ni même graphique. L'auteur peut ainsi maintenir une correspondance entre deux divisions qui ne sont pas nécessairement liées, celle qui oppose la syllabe au mot comme la partie au tout et celle qui les oppose comme une entité phonique à une entité sémantique. Les deux plans se superposent exactement à la limite entre syllabe et mot.

Le développement consacré à la syllabe recouvre donc la rencontre entre deux logiques, l'une qui procède par additions successives d'éléments, l'autre qui oppose deux aspects du langage. Suivant la première, l'étude de la syllabe permet de passer de l'étape inférieure qu'est la lettre à l'étape suivante que représente le mot. La seconde logique au contraire est illustrée à l'extrême par la superposition des différents niveaux d'analyse dans *i*, à la fois lettre, syllabe, mot et énoncé (« va ! »).

Les modes chez Priscien (*GL* 3, 235.16-267.5)

Gualtiero Calboli

Cette communication fait partie en quelque sorte d'un *Bericht* sur les modes du verbe grec et latin qui doit constituer une suite à mon précédent *Bericht* publié dans la revue *Lustrum*. En effet Priscien a consacré beaucoup de pages à ce sujet, bien plus que les grammairiens qui l'ont précédé, mais de façon inégale pour chacun des modes. À l'indicatif à peu près une page et demie, un peu moins de trois pages à l'impératif, une page et demie à l'optatif et bien vingt-cinq pages au subjonctif. Il y a là déjà un progrès considérable par rapport à Charisius (*GL* 1, 168.2 ; 214.3-5 Barwick) qui énumère simplement sept modes : *modi sunt septem, indicatiuus, imperatiuus, promissiuus, optatiuus, coniuctiuus, perpetuus, impersonalis* et les reprend plus loin sous le nom de *qualitates,* seulement pour les mettre en rapport avec les temps (*GL* 1, 262.25-264.16 ; 347.1-349.15 Barwick). La liste des grammairiens latins qui se sont occupés des modes est donnée par Ludwig Jeep (1893, p. 216) et Louis Holtz (1981, p. 632 comme *loci paralleli* à l'*Ars Maior* de Donat, 2, 12). Mais Priscien représente une rupture avec les autres grammairiens latins comme l'a bien relevé Marc Baratin (1989, p. 368). Pour ce qui concerne les grammairiens grecs je renvoie à mon *Bericht* de 1966 (p. 176-183), aux *loci paralleli* dans l'édition d'Apollonios Dyscole de Schneider-Uhlig, dans *GG* 2/2, 320-394 et à la liste des lieux où on trouve la doctrine stoïcienne selon Dirk Marie Schenkeveld (1984, p. 294 *sq.*, 302 *sq.*). Ludwig Jeep (1893, p. 216-238) traite aussi la question du nombre des modes, que nous laisserons de côté, et il nous dit comment les grammairiens latins ont expliqué les modes en relation aussi avec les *tempora*. Dans mon *Bericht* de 1966 (p. 176-184) on trouve les matériaux constitués par les textes des grammairiens grecs et latins et l'histoire des deux explications péripatéticienne et stoïcienne des modes, de même que la façon dont elles ont été reprises par les grammairiens tardifs comme Priscien,

qui d'un côté a introduit l'*animus* (ψυχή) dans la définition des modes (*inclinationes animi*) et de l'autre côté associe indicatif et nominatif. Mais comment Priscien est-il arrivé à la doctrine qu'on trouve chez lui ? Et surtout est-il important de connaître ce développement pour bien évaluer la doctrine de Priscien ? La réponse est, à mon avis, oui, car on trouve chez Priscien une interprétation sémantique des modes qui est destinée à rester et qui est héritée de la doctrine antérieure. Mais je ne peux pas décrire de façon détaillée comment on est arrivé à reconnaître le mode comme catégorie du verbe et je me bornerai à retracer les étapes principales de ce développement.

On part des σχήματα λέξεως de Protagoras cité par Aristote (*poet*. 1456b, 9 *sq*.) et par Diogène Laërce (8, 53 *sq*.), et de la distinction d'Aristote lui-même entre l'ἀποφαντικὸς λόγος et les autres λόγοι (Arist., *int*., 17a, 1 *sq*.) – au sens où l'ἀποφαντικὸς λόγος (indicatif) est interprété comme au-delà des modes [1] qui sont considérés à leur tour comme des πτώσεις, car selon Aristote tout ce qui ne correspond pas à l'ἀποφαντικὸς λόγος est une πτῶσις (Koller, 1958, p. 39). D'autre part je pense que Koller (1958, p. 28-31) a raison de mettre en évidence que les trois parties du discours, ὄνομα, ῥῆμα, σύνδεσμος, pour Aristote sont encore seulement des « Redeteile » qui sont le sujet, le prédicat et la copule, et que le mode indicatif est le présent de l'indicatif, ou le participe avec la copule, ὁ ἄνθρωπος ὑγιαίνει correspondant à ὁ ἄνθρωπος ὑγιαίνων ἐστίν. La grammaticalisation a eu lieu seulement avec les Stoïciens, pour lesquels les « Redeteile » sont devenues des « Wortarten », c'est-à-dire le substantif, le verbe, la particule. Le même processus que pour l'indicatif a eu lieu pour les autres modes, la προστακτικὴ ἔγκλισις est devenue l'impératif et l'εὐκτική l'optatif, tandis qu'avec le subjonctif on a eu du mal à en retrouver la correspondance, qui est tantôt avec la διαπορία (le doute), tantôt avec l'ὑπόθεσις (l'hypothèse), tantôt avec l'ἐρώτησις (la question), tantôt avec l'ὑποτακτική (sc. absence de correspondance). On trouve ainsi dès le début le problème du subjonctif. La linguistique moderne nous a appris que toutes – ou presque toutes les formes du subjonctif latin étaient à l'origine des optatifs (v. Calboli, 1966, p. 224) : Troubetskoï, Benveniste étaient de cet avis. L'histoire de ces deux modes en latin n'est pas séparée, ou pour mieux dire on considère que l'usage d'étudier la grammaire latine en se référant au grec a amené les grammairiens à croire qu'il y avait en latin un optatif distinct du subjonctif, tandis qu'il n'y avait aucune

1. Koller, 1958, p. 20-31.

distinction du simple fait que les subjonctifs latins étaient tous des optatifs. C'est le premier point à souligner : la grammaire grecque comme modèle de la grammaire latine.

Priscien adopte totalement cette position. Les véritables modes sont l'optatif et le subjonctif, et ce n'est pas un hasard si Priscien s'est surtout consacré à l'étude de ces deux modes. Laissons maintenant de côté l'indicatif et l'impératif et prenons en considération l'optatif et le subjonctif. Le critère de distinction est sémantique (selon la forme, il n'y aurait aucune distinction entre les deux modes), et dépend aussi du grec. Priscien s'aperçoit qu'il y a une certaine coïncidence entre optatif et subjonctif, mais il n'arrive pas à reconnaître que le subjonctif latin est (presque complètement) un ancien optatif : il lui manque la comparaison avec les autres langues indo-européennes. Ce qu'il dit à propos de l'optatif mérite d'être cité pour confirmer ce que j'avance :

(1) Prisc., *GL* 3, 239.13 *sq*. *Optatiua uerba indicant per se et uotum, aduerbium uero « utinam » tantum uotum significat* [et voir tout le passage après au n° (4)].

On trouve ainsi chez Priscien la théorie des modes grammaticalisés selon les principes de la grammaire stoïcienne. Toutefois, avant d'entrer dans les détails de son propos, on doit aborder un autre problème, celui du nom des modes. Priscien les appelle *inclinationes animi*, expression qui semble résulter d'une sorte de télescopage entre διαθέσεις τῆς ψυχῆς et ἐγκλίσεις, comme le dit E. A. Hahn (1951, p. 47) ; voici le passage où apparaît cette formule :

(2) Prisc., *GL* 2, 421.17-19 *Modi sunt diuersae inclinationes animi, uarios eius affectus demonstrantes. sunt autem quinque : indicatiuus siue definitiuus, imperatiuus, optatiuus, subiunctiuus, infinitus.*

Indicatiuus, quo indicamus uel definimus, quid agitur a nobis uel ab aliis, qui ideo primus ponitur, ***quia perfectus est in omnibus tam personis quam temporibus*** *et* ***quia ex ipso omnes modi accipiunt regulam*** *et deriuatiua nomina siue uerba uel participia ex hoc nascuntur, ut « duco ducens duxi ductus dux » […], et* ***quia prima positio uerbi, quae uidetur ab ipsa natura esse prolata****, in hoc est modo, quemadmodum* ***in nominibus est casus nominatiuus****, et quia substantiam siue essentiam rei significat,* ***quod in aliis modis non est*** [définition répétée brièvement plus loin, 423.22-25].

J'ai cité tout ce long passage de Priscien pour montrer comment le grammairien a cherché à justifier la position prééminente de l'indicatif en raison de sa valeur assertive, de sa perfection, et aussi parce qu'il correspond au nominatif, une correspondance qui est soulignée encore plus loin :

(3) Prisc., *GL* 2, 422.19-26 *Ergo non alius iure praeponeretur omnibus* [*sc. modis*] *quam indicatiuus. sicut enim in nomine, si quis proferat genetiuum uel alium post hunc casum, multo ante nominatiuum cognouit,* ***ex quo nascuntur obliqui****, sic qui aliquem modum proferat scit primum indicatiuum, qui est paene uerbi rectus, sicut et praesens tempus ideo aliis praeponitur temporibus et primum obtinet locum, quod in ipso sumus, dum loquimur de praeterito et futuro −, et quia ad praesens praeterita et futura intelleguntur, quod si non sit, alia intellegi minime possunt.*

Il est difficile de nier que dans cette position de Priscien il y ait beaucoup d'aristotélisme, mais D. M. Schenkeveld (1984, p. 334 sq.) a également souligné que les Stoïciens, en construisant leur système des modes, ne travaillaient pas *in vacuo*, mais avaient des précédents dans la doctrine d'Aristote : « the Stoics did not work *in vacuo*. They could have used several Aristotelian hints for the production of a system of moods. […] In *de Interpr*., 16 b 16 ὑγίανεν and ὑγιάνει are called πτώσεις of the ῥῆμα ὑγιαίνει, whereas *poet*. 1457 a 17 f. βαδίζει and βέδικε are adduced as examples of ῥῆμα, but ἐβάδισεν and βαδίζει as πτώσεις. […] the Stoics may have adapted some of the Aristotelian notions to a system of their own. Therefore, we may safely start with the supposition that Stoics could have developed something like a theory of moods ».

Cela revient à dire que la doctrine est péripatéticienne – et c'est la seule chose certaine que nous savons –, mais qu'il est possible que les Stoïciens l'aient adoptée en élaborant eux aussi une doctrine des modes où l'indicatif était placé dans une position particulière. On ne doit pas négliger non plus que, selon Frede (1977, p. 67), à partir du I^{er} siècle av. J.-C. – et même plus tôt encore à mon avis − commence un syncrétisme entre les écoles rivales. Priscien, à son tour, tout en adoptant une doctrine stoïcienne, aurait pris des éléments aristotéliciens (en sachant qu'ils étaient aristotéliciens ou sans s'en apercevoir). C'est possible. De mon côté, plus modestement, sans enquêter sur ce qui a amené une doctrine clairement péripatéticienne à entrer dans le texte de Priscien, je me limite à relever le fait, en soupçonnant seulement une présence plus consistante qu'on ne le pense de la grammaire péripatéticienne chez les maîtres ou dans les textes. Je ne partage en effet pas du tout l'opinion de D. M. Schenkeveld selon laquelle une véritable doctrine des modes (ou, mieux, quelque chose qui s'approche d'une doctrine des modes) aurait été élaborée uniquement par les Stoïciens. Je pense que même d'un passage comme celui-ci, de Macrobe (s'il s'agit vraiment de Macrobe), on ne peut pas exclure complètement la présence des suggestions péripatéticiennes :

(4) Macr., *Excerpta Par. GL* 5, 611.35-38 *Omnia tamen haec nomina ab indicatiuo ueniunt. denique Stoici hunc solum modum rectum, ueluti nominatiuum, et reliquos obliquos, sicut casus nominum, uocauerunt.*

On sait bien que les Stoïciens ont considéré le nominatif comme un cas « rectus ». Le problème est de savoir pourquoi, alors qu'ils donnaient à tous les cas (et tous les modes) le même statut, ils ont réservé une condition spéciale pour le nominatif – en suivant ici, au moins partiellement, la position des Péripatéticiens, de ces Péripatéticiens qui avaient contribué, selon D. M. Schenkeveld (1984, p. 334 *sq*.), à développer une théorie des modes. Toute la question dépend de l'importance qu'on veut donner au passage d'Ammonios qui présente la théorie péripatéticienne comme en accord avec le texte du *de interpretatione* d'Aristote sur lequel il fait son commentaire :

(5) Amm., *CAG*, IV 5, p. 2, 9-29 (*SVF*, II 188) ἀλλὰ τοῦ λόγου πέντε ὄντων εἰδῶν, τοῦ τε κλητικοῦ ὡς τὸ « ὦ μάκαρ᾽ Ατρείδη », καὶ τοῦ προστακτικοῦ ὡς τὸ « βάσκ᾽ ἴθι, ᾽Ιρι ταχεῖα », καὶ τοῦ ἐρωτηματικοῦ ὡς τὸ « τίς πόθεν εἶς ἀνδρῶν », καὶ τοῦ εὐκτικοῦ ὡς τὸ « αἰ γάρ, Ζεῦ τε πάτερ », καὶ ἐπὶ τούτοις τοῦ ἀποφαντικοῦ, καθ᾽ ὃν ἀποφαινόμεθα περὶ ὁτουοῦν τῶν πραγμάτων οἷον « θεοὶ δέ τε πάντα ἴσασι », « πᾶσα ψυχὴ ἀθάνατος », οὐ περὶ παντὸς ἁπλοῦ λόγου κατὰ τήνδε τὴν πραγματείαν διδάσκει ἡμᾶς ὁ ᾽Αριστοτέλης, ἀλλὰ περὶ μόνου τοῦ ἀποφαντικοῦ. καὶ τοῦτο εἰκότως· μόνον γὰρ τοῦτο τὸ εἶδος τοῦ λόγου δεικτικόν ἐστιν ἀληθείας τε καὶ ψεύδους καὶ ὑπὸ τοῦτο τελοῦσιν αἱ ἀποδείξεις, ὑπὲρ ὧν ἡ λογικὴ πᾶσα πραγματεῖα τῷ φιλοσόφῳ συντέτακται. Καλοῦσι δὲ οἱ Στωϊκοὶ τὸν μὲν ἀποφαντικὸν λόγον ἀξίωμα, τὸν δὲ εὐκτικὸν ἀρατικόν, τὸν δὲ κλητικὸν προσαγορευτικόν, προστιθέντες τούτοις ἕτερα πέντε λόγων εἴδη σαφῶς ὑπό τινα τῶν ἀπηριθμημένων ἀναφερόμενα.

J'en propose la traduction suivante, *etsi nonnihil dubitanter* :

« Alors qu'il y a cinq espèces d'énoncés : d'appel, comme « ô bienheureux Atride », d'ordre, comme « viens ici, rapide Iris », de question, comme « qui es-tu, et d'où viens-tu, parmi les hommes ? », de souhait, comme « pourvu, Zeus père… », et, en outre, de déclaration, en vertu duquel nous émettons un avis à propos de toute chose, comme « les dieux savent tout », « toute âme est immortelle » – néanmoins, la perspective d'Aristote n'est pas ici de donner des explications sur chaque énoncé simple, mais seulement sur l'énoncé déclaratif. Non sans raison : c'est en effet la seule espèce d'énoncé qui soit indicative du vrai et du faux et qui détermine la réalisation des démonstrations – pour lesquelles tout ce qui concerne la logique est intégré à la philosophie. Les Stoïciens de leur côté appellent l'énoncé déclaratif une assertion, l'énoncé de souhait une prière, l'énoncé d'appel une interpellation, ajoutant à cela cinq autres espèces d'énoncés – qui se rapportent clairement à l'un ou l'autre des énoncés précédemment dénombrés ».

D. M. Schenkeveld (1984, p. 297) a cherché à sous-estimer le témoignage d'Ammonios, qui ne serait en rapport avec aucune théorie des modes. Mais comment peut-il penser (p. 335) que les Péripatéticiens ont contribué au développement de la théorie stoïcienne des modes s'ils n'avaient pas eux-mêmes développé une telle théorie ? D. M. Schenkeveld n'a pas considéré deux points, auxquels nous renvoie Michael Frede (1977, p. 67 ; 1978, p. 62 *sq*.) : Théophraste et le syncrétisme. Sur ce thème on doit enregistrer encore deux interventions, celle de Vladimir Mazhuga et celle de Donna Shalev. Je ne connais la pensée du premier que par le résumé publié à Saint-Pétersbourg [2], tandis que je publie le second, que je connais bien, dans *Papers on Grammar X*. V. Mazhuga spécifie bien ce qu'ont fait les Stoïciens, mais il ne peut pas exclure une influence péripatéticienne, qu'elle soit directe ou résulte d'un syncrétisme. D. Shalev, elle aussi, nous soumet des considérations très importantes. Elle s'est détachée de la position de D. M. Schenkeveld, entièrement occupé de savoir si la doctrine est péripatéticienne ou stoïcienne, et elle montre que Protagoras (Diogène Laërce, 9, 52-54) a élaboré une doctrine non pas seulement propre à rendre compte des modes, mais comparable aux « speech acts » de John Austin. Aristote n'a pas rejeté cette doctrine, mais l'a laissée à la rhétorique et à la poétique (Arist., *poet*. 1456b, 8 *sq*.), tandis que l'autre doctrine des modes, pour laquelle l'indicatif présent indiquait l'ἀπόφανσις, a été considérée (de même que le nominatif, qui pour les Péripatéticiens n'était pas un cas) comme appartenant à la dialectique, c'est-à-dire au discours vrai ou faux. C'est ce que souligne avec justesse Ammonios qui a été employé aussi comme Aristote par les grammairiens arabes (al-Fārābī) et hébreux. D'autre part D. Shalev présente aussi d'une façon correcte la doctrine stoïcienne en employant les sources indiquées par D. M. Schenkeveld, mais, pour ce qui concerne le passage contesté d'Ammonios, elle nous apprend qu'il a été traduit presque à la lettre par al-Fārābī (*comm. Aristotelis de interpretatione*, p. 51 *sq*.). Il s'agit alors d'un texte très

2. Mazhuga (p. 53) écrit : « Les stoïciens ont été de plus en plus préoccupés par le problème de la dénotation précise du phénomène concret par les moyens du langage. Ils ont abouti ainsi à l'interprétation toute nouvelle du prédicat à l'indicatif. Ils ont présenté cette forme verbale comme désignant un certain fait d'une manière tout à fait immédiate. Ils ont ensuite prolongé leur analyse en élaborant un système cohérent des modes verbaux, distinguant dans le signifié verbal l'action elle-même (*pragma*) et la disposition intérieure du locuteur (*diathesis tês psukhês*). Ils appliquaient cette analyse à tous les modes verbaux. Dans le cas de l'indicatif, la disposition intérieure du locuteur consistait dans l'indication d'une action ».

important que l'on ne peut pas écarter sous prétexte qu'il serait tardif ou faux. Mais revenons à Priscien.

Il y a, donc, dans l'explication donnée par Priscien au numéro (3) une position qu'on peut comparer avec les « speech acts » de J. Austin et de J. Searle où on a deux parties, la proposition et la fonction : « l'indicateur de fonction indique comment on doit comprendre la proposition ou, pour le dire d'une autre façon, quelle force illocutionnaire doit être attribuée à l'énoncé, c'est-à-dire quel acte illocutionnaire le locuteur accomplit pour produire la phrase » [3]. Les modes du verbe (autres que l'indicatif) sont considérés par Searle comme des indicateurs de fonction. Les Anciens avaient déjà dit, en partie, ce que les Modernes découvrent... Il ne s'agit pas d'opposer les Anciens et les Modernes : il faut intégrer les uns aux autres.

En tout cas la doctrine de Priscien selon laquelle les modes sont des *inclinationes animi* − et la référence à *l'animus* est stoïcienne – vient d'Apollonios Dyscole avec une distorsion qu'on trouve aussi chez Choeroboscos, comme l'a souligné E. A. Hahn (1951). Le nom grec pour indiquer le mode est ἔγκλισις (Denis le Thrace, *GG* 1/1, 47.3-4 : Ἐγκλίσεις μὲν οὖν εἰσι πέντε, ὁριστική, προστακτική, εὐκτική, ὑποτακτική, ἀπαρέμφατος (dans la traduction de Hahn, 1951, p. 32 : « indicative, imperative, optative, subjunctive, and infinitive »). Choeroboscos (*GG* 4/2, 5.4-7) écrit que les anciens grammairiens appelaient ἐγκλίσεις les modes, et διαθέσεις les genres du verbe, mais employaient le nom de διαθέσεις pour les deux, en donnant l'idée que διάθεσις était un terme générique, spécifié secondairement. Apollonios appelle le mode ἔγκλισις – de la même façon, selon A. E. Hahn, qu'on appelait πτῶσις le cas oblique qui *se détournait* du nominatif. Au contraire, Choeroboscos, et Priscien qui le suit, entendent par ἔγκλισις la préférence de l'esprit qui *incline*, qui *est porté* (ἐγκλίνεται ou ἐγκλίνει) à quelque chose. Selon E. A. Hahn (1951, p. 44), cette interprétation serait due au fait que Choeroboscos et Priscien n'ont pas compris Apollonios et ont péché par mentalisme. Pour ma part je pense plutôt, en suivant Koller, qu'on retrouve ici la position stoïcienne selon laquelle les ἐγκλίσεις comme les πτώσεις sortaient, tombaient du concept présent à l'esprit (ἀπὸ τοῦ νοήματος τοῦ ἐν τῇ ψυχῇ, Ammonios, *comm. ad Arist. de int.*, p. 43 Busse, à lire avec les réserves de Koller, 1958, p. 39 ; v. aussi Calboli, 1966, p. 179). On avait donc deux théories sur les modes du verbe comme sur le cas du nom, l'une péripatéticienne que j'ai précisée dans tous ses

3. Searle, 1973, p. 94 *sq*. La chose a déjà été soulignée par Schenkeveld, 1984.

détails dans Calboli (2001), l'autre stoïcienne d'inclination de l'âme, βούλημα τῆς ψυχῆς, qu'on retrouve chez Choeroboscos (ψυχικὴ διάθεσις), Priscien (*inclinationes animi*) et Sophronios (*GG* 4/2, 409.26 : τὰς τῆς ψυχῆς βουλήσεις). Mais tandis que la définition péripatéticienne était très large, celle des Stoïciens obligeait à retrouver des signifiés (sémantiques) particuliers, et, dans le cas du subjonctif où les sens sont très souvent entremêlés, des difficultés infranchissables ont surgi qui ont obligé le grammairien à se limiter à la seule comparaison avec le grec. C'est l'idée qu'on retrouve chez Koller (1958, p. 40)[4], et surtout qui est bien démontrée par Priscien lui-même comme on va le voir. Cela étant, comme on le verra à la fin, la comparaison avec le grec est un aspect bien plus positif que négatif.

Là-dessus, dans une première approche des pages consacrées par Priscien à l'optatif et au subjonctif dans le livre 18 des *Institutions*, on trouve une page et demie pour l'optatif, limité à l'expression du souhait (v. Ernout-Thomas, 1953, p. 239-241), avec l'indication que ce mode est associé à certaines particules comme *utinam* (appelé par Priscien *aduerbium*), *o* (*aduerbium* à nouveau), *si* (*coniunctio*) et *ut* (substitut de *utinam*). Il donne encore quelques précisions intéressantes, en remarquant par exemple que la forme verbale indique la chose et le souhait, tandis que la particule *utinam* indique seulement le souhait. À mon avis, il y a ici un reflet de la doctrine péripatéticienne qui, comme on l'a vu, décompose le mode en une base (indicatif), indiquant la chose, et un élément ajouté, en l'occurrence le souhait :

(6) Prisc., *GL* 3, 239.13-20 *Optatiua uerba indicant per se cum re et uotum, aduerbium uero « utinam » tantum uotum significat. ad ampliorem igitur demonstrationem additur uerbis optatiuis, quomodo et confirmatiua aduerbia indicatiuo, ut « profecto facio, certe lego, scilicet intellego ». et apud Graecos quidem αἴθε, id est « utinam », aduerbium non solum optatiuo, sed etiam indicatiuo adiungitur modo et facit id loco optatiui accipi, ut Homerus :*

> Αἴθ᾽ ὄφελες παρὰ νηυσὶν ἀδάκρυτος καὶ ἀπήμων
> ἧσθαι [Hom., *Il*., 1, 415 *sq*.].

idem :

> Αἴθ᾽ οὕτως ἐπὶ πᾶσι χόλον τέλέσει ᾽Αγαμέμνων [Hom., *Il*. 4, 178],

apud nos tamen « utinam » indicatiuo non adiungitur.

4. « Als sich später, in der Stoa, das Bedürfnis nach einer eigentlichen Grammatik zeigte, werden die früher geschaffenen Begriffe weitgehend übernommen und umgedeutet, doch ließ sich das alte System der Ausdruckslehre nicht vollständig mit den sprachlichen Formen zur Deckung bringen, wie die Entstehung der pseudolinguistischen Kategorie des Passivums und die Terminologie des Konjunktivs zeigt », Koller, 1958, p. 40.

Ici la comparaison avec le grec, qui est par ailleurs habituelle chez Priscien, nous permet de voir explicitement la combinaison de l'indicatif (dans le premier exemple, du verbe ὄφελον + infinitif) avec la particule désidérative selon le modèle péripatéticien, mais Priscien ne nous dit pas qu'avec ὄφελον + indicatif on exprime un souhait irréalisable (v. Calboli, 1966, p. 255). Ce qui l'intéresse, c'est l'emploi (grec) ou le non-emploi (latin) de l'indicatif, et ce n'est que quelques lignes après qu'il prend en considération le souhait irréel (*utinam homines contra se ferrum non mouissent*). Il me semble ainsi que l'emploi des particules associées aux modes, pris en considération par Priscien pour expliquer la valeur du mode, n'est pas seulement un moyen de retrouver des formes qui de toute évidence correspondent aux modes, mais l'indice qu'il continue à considérer l'optatif, et le subjonctif, comme quelque chose qui s'ajoute à l'indicatif – comme il le dit au numéro (3).

Considérons maintenant le subjonctif, le mode le plus compliqué et le plus problématique. En général je suis d'accord avec Marc Baratin (1989, p. 464-465) sur le fait que les valeurs sémantiques proviennent de l'analyse de l'énoncé d'origine dialectique, mais qu'elles sont présentées par *accidentia* et que l'analyse aboutit à un principe de pulvérisation. Je chercherai à suivre le texte, pour arriver à une conclusion similaire. Priscien consacre à ce mode les pages 241 à 267 de l'édition Hertz. Une large place est consacrée à la comparaison entre les *Verrines* (et précisément le discours *de praetura urbana*, *GL* 3, 257.16 et 258.1 – à cet égard, voir Wessner, 1924, p. 188) et Platon. Priscien présente toute une série de subjonctifs tirés du discours de Cicéron, en précisant chaque fois s'il s'agit d'un emploi affirmatif, dubitatif, confirmatif, produit par l'influence de *ut* (rapporté au grec ἵνα, un emploi bien traité par Apollonios : *« ut », quia pro ἵνα accipitur, subiunctiuum attraxit*, *GL* 3, 259.18), ou si, simplement, le subjonctif latin correspond à un optatif ou à un indicatif grec employé avec ἄρα ou ἄν (*ubique alterutra supra dictarum coniunctionum Graecarum cum subiunctiuis est intellegenda*, *GL* 3, 264.7-8). En effet, Priscien donne pour le subjonctif de chaque exemple latin le correspondant grec, par ex. :

(7) Prisc., *GL* 3, 260.17-261.5 *iste ad arbitrium eius cui condonabat hereditatem ereptam liberis, quam aequum edictum conscripserit – "συνέγραψεν ἄρα" ἢ "συγγεγράφοι ἄρα" –, quaeso cognoscite… qui testamentum fecit, fecerit* [Cic., *Verr*., 2, 1.106, les mots *fecit*, *fecerit* sont dans l'édit de Verres et sont critiqués par Cicéron qui écrit : *quis umquam edixit isto modo ?*, mais Priscien a bien compris que *fecerit* se réfère au futur] : *praeterito indicatiuo usus est quasi indubitabili, futuro uero*

subiunctiuo [le texte ici n'est pas sûr, je me méfie du texte de Hertz], *in quo est aliqua dubitatio, utrum fiat necne*.

Intéressant également le commentaire de Priscien sur l'emploi comparé du subjonctif dans le *de praetura urbana* et de l'optatif dans le premier *Alcibiade* de Platon. Priscien a bien compris, et a justement souligné, que le large usage de l'optatif grec et du subjonctif latin comme expression de doute ou, en tout cas, de l'intervention du sujet ou du locuteur, est typique de la grande prose attique et latine. Ce n'est pas seulement une observation très intelligente : elle est surtout particulièrement précieuse venant de quelqu'un qui maîtrisait les deux langues de façon remarquable.

(8) Prisc., *GL* 3, 264.16-19 *Ideo ex uno libro Ciceronis tot usus proponere studui, ut docerem, quam frequentissime hac constructione usi sint auctores eloquentiae Latinae, in hoc quoque Atticos maxime imitati, quorum similiter usus necessarium esse existimaui collectos subicere*.

C'est un témoignage supplémentaire de la tendance à considérer le latin constamment à côté du grec comme programme culturel consacré à la défense du monde classique (il s'agit d'un aspect mis en évidence par tous ceux qui se sont occupés de Priscien). Je ne cite sur ce point que Marina Passalacqua (1987, p. XIV) et Marc Baratin (1989, p. 369), qui ont souligné aussi la défense du latin.

Pour ce qui concerne les autres emplois du subjonctif, Priscien, après ce qu'il avait dit en *GL* 2, 422.16 *sq.*, commence par donner une définition qui rend compte du nom et présente la valeur sémantique fondamentale de ce mode :

(9) Prisc., *GL* 3, 241.4-15 *Subiunctiuus et « dubitatiuus » dicitur : « subiunctiuus », uel quod subiungitur coniunctioni uel quod alteri uerbo omnimodo uel subiungitur uel subiungit sibi alterum, ut Vergilius in bucolico* [*B*. 3, 77] : *« Cum faciam uitulam pro frugibus, ipse uenito »* [*uitula* Macrob., 3, 2.15 ; *GL* 5, 643.35, schol. Iuven. 9.117 *uitulam codd., quod equidem acceperim, cum faciendi uerbum sacrificandi significatione et cum ablatiuo et cum accusatiuo inueniatur* : Hofmann-Szantyr, 1972, p. 121 ; *ThLL*, 6, 97.37-67] […] *et sciendum, quod necesse est alteri modo eum sociari uel eiusdem modi alteri uerbo, etiam si sit cum infinito, ut « cum doceam legere discipulum, expono ei » uel « cum docerem legere, exponerem » et similia. omnibus igitur modis potest sociari, ut « si doceam, discis » et « si doceam, disce ; utinam discas, si doceam ; cum doceam, discas »*.

Dans le premier cas on a le subjonctif dépendant de *si*, qui exprime le doute et correspond au grec ἐάν ou εἰ ; il est quelquefois employé aussi sans ces conjonctions, pourvu que le sens soit celui qu'on trouve en grec avec les particules ἄν ou ἄρα (*in quo Graeci* ἄν *vel* ἄρα *solent*

adicere, *GL* 3, 242.14 *sq.*). Les exemples sont pris chez Virgile et Térence – directement comme je le pense avec Wessner (1924) et Jocelyn (1967), car le grammairien semble bien maîtriser le contexte d'où l'exemple est tiré. D'autres sont tirés de Cicéron, d'Horace et de Stace, et il y a un cas où Priscien reconnaît l'équivalence du subjonctif et du futur – question très importante pour l'histoire des modes dans les langues indo-européennes :

(10) a. Prisc., *GL* 3, 246.24-247.4 … *ut Vergilius in VIIII* [Verg., *Aen*., 9.214 *sq*., corrigez la faute d'imprimerie *VIII* dans l'éd. Hertz] : *« aut si qua id fortuna uetabit, / Absenti ferat inferias », « uetabit » pro « uetet » dixit metri causa. Nam in eodem sensu subiunctiuo est usus* [Verg., *Aen*., 9.211] : *« Si quis in aduersum rapiat casusue deusue ».*

b. Prisc., *GL* 3, 254.16-23 *Horatius de arte poetica* [ars 47 *sq*.] :

« Dixeris egregie, notum si callida uerbum
reddiderit iunctura nouum »,

id est « potes dicere egregie » [5]*. Frequentissime tamen utuntur auctores subiunctiuis confirmantes etiam praeterito tempore res perfectas. Et sciendum, quod hanc uim habent, ut ad cognitionem intellegantur futuram, quippe cum subiunctiua etiam praeteriti temporis, quomodo optatiua, uim habent futuri.*

J'ai déjà dit qu'il s'agit d'une question très importante et je renvoie à la section de mon *Bericht* sur les modes grecs et latins qui s'appelle « Congiuntivo e futuro » (Calboli, 1966, p. 260-268). Je veux seulement préciser que cette connexion est fondée sur les données de la morphologie comme le dit S. A. Handford (1947, p. 83) : « The close connexion between the subj. and the future is shown by the fact that, in both Greek and Latin, many "fut. ind." forms are derived from i.e. subj. formations ». E. A. Hahn (1953) a soutenu de son côté l'idée que le subjonctif et l'optatif étaient à l'origine des futurs. Pour ma part, je pense plutôt qu'ils viennent du prétérit − c'est la thèse classique − qui n'exclut pas un vieux rapport avec le futur, car le prétérit est en rapport avec l'aspect, le perfectif. Par exemple, les verbes en aspect perfectif au présent ont en russe la valeur de futur, ainsi le futur « je penserai » peut-être traduit en russe par une construction périphrastique avec le verbe « être » (быть) ou avec le présent du même verbe dans l'aspect perfectif, я бу́ду ду́мать, я поду́маю, avec le préverbe по- producteur du perfectif. Pour ce qui concerne par ailleurs l'emploi de *dixeris* comme subjonctif ou futur, l'homonymie formelle ne laisse pas voir

5. Ceci n'est pas complètement correct, mais correspond partiellement à ce qui a été observé par Brink (1971, p. 138) : « the second person, a stock device in the sermo as in the Greek diatribe, a sudden address to an imaginary listener ».

s'il s'agit d'un futur II ou d'un subjonctif parfait, distinction qui a été considérée impossible par certains grammairiens modernes comme Elmer (1898), Kroll (1962), Handford (1947). S'ajoute encore à l'entremêlement, si l'on peut dire, du subjonctif et du futur, le fait, qui vient d'être confirmé par la morphologie, que les anciens subjonctifs latins en *-*e/o*- sont devenus des futurs (voir Jasanoff, 1991 ; Meiser, 1993 et Bertocci, 2004, p. 28), et cela non seulement en latin, mais aussi dans les autres langues de l'Italie ancienne. Tous les futurs latins sont à l'origine, semble-t-il, des subjonctifs.

Faute de comparaison avec les langues indo-européennes, Priscien ne pouvait pas entrer dans cette question complexe, mais il a eu le mérite de relever la correspondance sémantique entre subjonctif et futur. Un autre mérite de Priscien est de s'être aperçu de l'importance de la construction hypothétique qui, à mon avis, est un des emplois dans lesquels se sont développés les modes optatif et subjonctif (Calboli, 1996, p. 290-294). Priscien a consacré les premières pages de sa présentation du subjonctif à la construction hypothétique, introduite par *si* ou *nisi* ou *ni*, en y distinguant aussi avec beaucoup de finesse la nuance causale, même s'il n'arrive pas à reconnaître, encore une fois par manque de comparaison, l'origine de *si* comme locatif, depuis interprété comme adverbe, du pronom démonstratif indo-européen **so*- correspondant au sanskrit *saḥ, sā, tad*.

Priscien a aussi tiré les conséquences de son intuition sur l'importance de la construction hypothétique lorsqu'il nous donne une sorte de résumé des signifiés du subjonctif : il évoque la valeur de possibilité et souligne que dans la possibilité entre aussi la valeur hypothétique. Aujourd'hui nous savons que la démarche doit être différente, voire opposée : non pas de la possibilité à l'emploi hypothétique, mais au contraire de l'emploi hypothétique (qu'on trouve surtout dans les grands recueils des lois comme les lois des Hittites) au développement d'un signifié de possibilité ; néanmoins, la connexion de ces deux éléments, instituée par Priscien dans le résumé des signifiés du subjonctif, reste tout à fait digne de considération :

> (11) Prisc., *GL* 3, 247.24-27 *Iste igitur modus, id est subiunctiuus, ut breuiter uim eius colligam, apud Latinos est quando dubitationem, est quando comprobationem, est quando possibilitatem significat, in qua sunt etiam illa, quae* [ὑποθετικῶς] *suppositiue inducuntur*.

Après les subjonctifs hypothétiques, Priscien traite des subjonctifs interrogatifs (*GL* 3, 249.17 *sq*.). Il se réfugie dans la correspondance avec le grec ἄρα, bien que ceci l'amène à retrouver la correspondance avec le grec ἄν, qui avait été choisi comme associé à la particule

ἄρα, et à reprendre par conséquent des exemples de possibilité et d'hypothèse qu'il avait déjà traités (*GL* 3, 251.15 *sq*. : *docuissem, si discere uoluisses*, *ἐδίδαξα ἄν, εἰ μαθεῖν ἠθέλεσας*). Ceci est une explication formelle, mais Priscien ne renonce pas non plus à l'explication sémantique en relevant que la particule ἄν indique une possibilité (*possibilitatem significans*) et que l'optatif et le subjonctif latins correspondent à l'indicatif et l'optatif grecs associés avec ἄν.

En effet, Priscien aborde avec le subjonctif interrogatif la construction la plus difficile à expliquer – encore aujourd'hui. Rien d'étonnant qu'il n'ait trouvé aucune autre explication que la correspondance avec ἄρα :

> (12) Prisc., *GL* 3, 250.11-20 *Terentius* […] *in Andria* [124] : *« quae sit rogo » τίς ἄρα ἐστίν ;* in eadem [127] : *Quam timeo, quorsum euadas, ποῖ ἄρα ἀποβῇς ;* [142 *sq*.] *« Nam si illum obiurges, uitae qui auxilium tulit,/ Quid facias illi, qui dederit damnum aut malum ? » τί ἂν ποιῇς ἐκείνῳ, ὅς ἄρα δεδωκὼς ᾖ ζημίαν ἢ κακόν ;*

Le subjonctif dans la proposition interrogative indirecte, et surtout l'échange entre subjonctif et indicatif, a été l'objet d'une discussion approfondie après la publication du livre de Colette Bodelot (1987) – discussion que j'ai résumée dans mon compte-rendu de 1997, où je suis arrivé à la conclusion, en employant les critères de Chomsky (1991) et de Montague (1974) [6], que la proposition au subjonctif ne constitue pas une proposition bloquée, mais une proposition ouverte, comme l'*accusatiuus cum infinitiuo*. Il s'agit d'un phénomène typique de la langue classique latine qui, avec la proposition infinitive + acc. sujet, le participe, le pronom réfléchi indirect possible seulement avec des propositions infinitives et subjonctives, cherche à conserver une unité référentielle où toutes les parties se répondent. On ne peut pas accuser Priscien de ne pas avoir abordé une explication aussi complexe. En revanche, on doit lui savoir gré d'avoir proposé une explication fondée sur la comparaison avec le grec. Même s'il est vrai que dans cette explication du subjonctif l'*usus* l'emporte sur la *ratio*, comme l'a justement noté M. Baratin (1989, p. 468).

En conclusion, que trouve-t-on chez Priscien à propos des modes ? On trouve encore bien présente l'idée, par ailleurs aristotélicienne et péripatéticienne, que l'indicatif est le mode à partir duquel on doit mesurer et évaluer les autres modes. Ceci vient de la théorie de la πτῶσις, mais c'est la façon la plus utile de traiter des modes, et la comparaison avec l'indicatif a encore cours aujourd'hui. Les autres

6. Avec une référence à l'article de Suñer, 1993.

modes sont alors comme des rajouts par rapport à l'indicatif, et ils prennent chez Priscien la forme des particules grecques ἄρα et ἄν. Il est curieux, si l'on considère l'histoire des modes, de s'apercevoir que la première façon de former des modes différents de l'indicatif a été l'adjonction à l'indicatif de particules, comme en hittite où l'on ajoute *ma-an* à l'indicatif pour exprimer le potentiel ou l'irréel, faute de modes différents de l'indicatif (v. J. Friedrich, 1960, p. 139 *sq*.). Du point de vue grammatical, cela relève encore de l'analyse par *énoncé* et de ce que j'appellerais la doctrine de la πτῶσις. Par ailleurs, si l'on accepte l'interprétation de Priscien (et d'Apollonios) de Marc Baratin, on explique aisément l'orientation de cette grammaire, de plus en plus attachée à développer la sémantique et à découvrir le signifié des mots et des formes particulières. On voit Priscien lui-même engagé dans cette tâche (cf. n° 11). Mais à ce même numéro 11, on constate également qu'il cherche à synthétiser : *possibilitatem, in qua sunt etiam illa quae suppositiue inducuntur*. C'est comme si chez lui les deux positions des stoïciens et des péripatéticiens coexistaient d'une certaine façon, sous forme de syncrétisme. Comment juger cette position ? Marc Baratin a donné un jugement plutôt négatif, mais juste, je crois. Je me bornerai à dire qu'ici Priscien, en suivant Apollonios, a cherché à approfondir la question, mais sans avoir à sa disposition des moyens efficaces et clairs.

Un autre aspect important de l'explication de Priscien est le fait qu'il mette toujours en relation latin et grec, qu'il connaisse bien les deux langues, et qu'il considère dans beaucoup de cas le grec comme une sorte de langue-grammaire (il explique certains emplois du subjonctif latin simplement par la référence au grec). Aujourd'hui, après la publication du grand-livre de James Noël Adams (2004) sur le « Bilingualism » on doit considérer le latin avec le grec. L'histoire même du latin devient plus claire, s'il est mis en perspective avec le grec, qui avait déjà développé des instruments linguistiques que le latin allait découvrir dans sa phase tardive ou même romane, comme, par exemple, l'article qui en grec commence déjà avec Homère. Les deux langues vont dans la même direction, mais le grec précède le latin.

Cette façon de faire de Priscien présente un aspect négatif : dans certains cas la correspondance avec le grec est sa seule explication. En fait, pour des raisons liées aussi à la situation où il se trouvait, et à la dépendance par rapport à Apollonios, il a conduit d'une façon systématique la comparaison avec le grec. Il s'agit d'une méthode de comparaison qui aujourd'hui est encore plus intéressante pour les

raisons que j'ai dites. Donc, si la conclusion est en partie négative, c'est d'une part parce que la méthode était fausse et venait de l'abandon de la grammaire aristotélicienne [7], et d'autre part parce que la théorie des modes était particulièrement compliquée, et ne l'est pas moins encore pour nous.

7. À cet égard on pourrait dire beaucoup de choses, mais je me bornerai à souligner seulement comment la théorie péripatéticienne, selon laquelle on doit se référer à la phrase comme valeur de vérité, a été reprise d'une façon complète par Montague et aussi par Chomsky, qui avec la structure à arbre a construit un système qui descend de la sentence (S).

Le chapitre de Priscien sur la voix et la diathèse (*GL* 2, 373-404)

Pierre Flobert
Université Paris IV Sorbonne

Dans sa volumineuse *Ars*, Priscien de Césarée [1] (Cherchell) partage la matière en deux : livres 1-16, *De partibus orationis*, en commençant par la parole et la syllabe, et livres 17-18 *De constructione*, cités plus tard comme *Priscianus minor*.

Le livre 8 expose sa doctrine sur le verbe, *De uerbo*, qu'il fait suivre de la morphologie verbale, *De generali uerbi declinatione*, livre 9 et des formations irrégulières de parfait, *De praeterito perfecto tertiae declinationis*, livre 10.

Les huit accidents du verbe sont les suivants :

1. *significatio siue genus ;*
2. *tempus* ;
3. *modus* ;
4. *species* (simples / dérivés) ;
5. *figura* (primitifs / composés, c'est-à-dire préfixés) ;
6. *coniugatio* ;
7. *et persona* (noter le *et* conclusif) ;
8. *cum numero* (*GL* 2, 369.16-17) [2].

On est immédiatement frappé par le rang éminent dévolu à la diathèse qui précède même le temps, pourtant considéré depuis Aristote comme le trait distinctif du verbe, ῥῆμα, caractérisé comme τὸ προσσημαῖνον χρόνον (*Herm*. 3). En effet le temps est surajouté

1. Né en Afrique, mais chassé avec sa famille par les persécutions vandales, il fait carrière à Constantinople comme professeur à l'Université créée par Théodose II ; il y avait été formé à la grammaire latine par Théoctistus (Baratin, 2005b). À défaut d'idées, on trouvera beaucoup de faits utiles dans Schanz / Hosius (1920, p. 221-238), en dehors des encyclopédies : Pauly / Wissowa, *Der Neue Pauly*, *Der Kleine Pauly*.
2. Tomes, pages et lignes de l'édition de Martin Hertz, dans les *Grammatici Latini* de Heinrich Keil, 2 (1855) - 3 (1859), Leipzig, Teubner (repr. Olms, 1961).

(προσ-), alors que ce qui est fondamental dans le verbe est le prédicat (κατηγόρημα, aujourd'hui « rhème » ou « commentaire », exprimé à propos du sujet (ὑποκείμενον, aujourd'hui « thème » ou « topique »). Le couple prédicat / sujet n'est pas utilisé dans la grammaire latine et semble s'être évaporé [3]. Il reste bien quelque chose de l'ὑποκείμενον dans *subiectum* (Mart. Cap. 4, 361-362) qui semble désigner le référent, comme *prima substantia* (*Cicero*), la *secunda* étant sa définition, qui relève de la *praedicatio*, ou dans *suppositum*, qu'utilise souvent Priscien (*GL* 3, 122.2, 129.13), avec le même sens. Marc Baratin (1989, p. 207) en compte six emplois dans le livre 17. Quant au *prédicat*, ressuscité par Boèce (*Herm. pr.* 1.5 : *praedicatum / subiectum*), il a subi une mutation que révèlent les *syncategoremata* expressément rapportés aux *dialectici*, glosés en latin par *consignificantia* (*GL* 2, 54.7), constituant les parties du discours autres que le couple nom / verbe, qui fonde la proposition, *plenam faciunt orationem.* Le prédicat a donc été tiré dans le sens de la signification et *significatio* est devenu le correspondant latin de κατηγόρημα pour désigner en fin de compte la diathèse.

Varron, *LL.* 8, 58, définissait parmi les verbes les *contraria, ut amor amo, seco secor*, et 59 *quae contraria non habent, loquor et uenor*, en se fondant sur des critères morphologiques paradigmatiques, ces derniers étant les seuls à être qualifiés de *terna* à cause du nombre de leurs participes, à la différence des *bina*, comme *curro*, *ambulo*, qui n'en ont que deux ; la fonction n'était envisagée qu'en 10, 33, à propos des quatre couples d'oppositions, *a copulis diuisionum quadrinis*, successivement *ab infecti et perfecti : emo edo, emi, edi* ; *ab semel et saepius : ut scribo lego, scriptitaui lectitaui* ; *faciendi et patiendi : ut uro ungo, uror ungor* ; *a singulari et multitudinis : ut laudo culpo, laudamus culpamus.* L'intrusion du sémelfactif et du fréquentatif d'une part, qui relèvent de la dérivation, du singulier et du pluriel d'autre part, qui apparaissent dans tous les paradigmes, brouillent singulièrement le jeu. Il reste l'*infectum* et le *perfectum*, l'actif et le passif, qui ne reçoivent pas de nom ; toute la terminologie est purement classificatoire.

En grec, c'est διάθεσις (lat. *affectus*), terme médical portant sur une disposition transitoire, opposé à ἕξις (lat. *habitus*), état permanent, qui désigne les relations intersubjectives qu'implique le verbe, selon une dialectique de l'agir et du subir, *agendi uel patiendi significatiuum* (*GL* 2, 369.2). Tandis que le grec n'a jamais varié, le latin utilise une

3. Baratin, 1978. J'ai traité en détail de *significatio* (Flobert, 1981).

quantité importante de mots dans cet emploi : j'en ai compté jusqu'à dix-neuf (Flobert, 1975, p. 14 ; vingt en comptant *uis*, cf. 378.24), mais la réalité est beaucoup plus modeste [4].

Priscien marque volontiers une option : *significatio siue genus* (369.16), ou bien *significatio uel genus* (373.10). On a vu que *significatio*, placé en tête par Priscien, remonte en définitive à un glissement de sens du prédicat, qui a sombré dans l'oubli avec la dialectique entre Varron et Martianus Capella. Le premier emploi se rencontre chez Pline l'Ancien (Pomp. *GL* 5, 228.4), mais il faut indubitablement remonter plus haut. Quant à *genus*, depuis Quintilien, c'est un terme classificatoire caractérisé qui sert aussi à désigner le genre grammatical. *Affectus uerbi* n'est présenté que comme la traduction de διάθεσις (373, 10). Le tour de *uox* viendra plus tard.

La présentation de Priscien est donc fort simple et traditionnelle : après une courte introduction où il traite surtout de la défectivité, il aborde les diathèses par le biais de la paradigmatique.

Il y a deux classes marquées par les désinences en *-o* ou *-or*. Les premières se divisent en deux espèces, l'actif et le neutre. La place initiale de l'actif est partout respectée à cause de sa précellence dûment reconnue (423.18), *quod naturaliter praecedit actus ante passionem*, et aussi parce que *-o* est la forme de base, *-or* le produit d'une adjonction. Priscien évoque aussitôt la fonction (373.15) : *semper actum significat*, ajoutant : *et facit ex se passiuam* (*speciem*) ; il pose ainsi le binôme actif / passif, le second élément étant extrait du premier. Mais tout de suite les exceptions, *absque duobus uerbis.* Ce sont *metuo* et *timeo* dont les *significationes* sont contraires à leurs *uocibus*, premier exemple, répété à la ligne suivante (373, 18), de la paire diathèse / voix, sur les plans opposés de la fonction et de la forme. À regarder les choses de plus près, *si quis altius consideret*, les verbes de sensation, *ad sensus pertinentia uerba*, tels que *audio*, *uideo* et *tango* (beaucoup moins convaincant) indiquent *pati me aliquid* ; inversement, *audio a te* montre que *uox mea agit aliquid in aures tuas.* Priscien recule devant ce renversement, parce que la sensation est agissante, *nobis agentibus*, donc ces verbes ont eu, avec raison, *non irrationabiliter*, la forme et la construction des actifs, *actiuorum et uocem et constructionem* (373, 25). On observe ici l'intrusion de la sémantique et de la syntaxe.

4. Je me permets, ici et ailleurs, de puiser dans Flobert, 1975, notamment aux pages 3-30, qui traitent de la grammaire ancienne.

Comme actif et passif sont complémentaires, les verbes neutres, (*neutra*) dépourvus de passif sont à mettre à part, malgré la variété de leurs significations. Il renvoie à plus tard, *post*, après le passif, pour ce traitement. Ces verbes, *neutra…uel absoluta* : *uiuo*, *ditesco*, *ferueo*, *sedeo*, diffèrent de l'actif en ce qu'ils n'appellent pas auprès d'eux de cas *ad complendam sententiam* (375.12). Autre particularité : malgré leur signification active, certains verbes n'ont pas de passif, *quia nec in homines eorum actus transit* (375.14), et n'ont pas besoin de détermination casuelle : *prandeo, ceno, curro, ambulo.* Le passif ne s'observe alors qu'à la troisième personne concernant des inanimés : *conditur holus*, *aratur terra*, *inseritur arbos*, *curritur spatium*, *bibitur uinum.* Seule la prosopopée admet alors les première et deuxième personnes. Priscien est ainsi passé du neutre à l'actif (*condire*, *arare*, *inserere*, *bibere*), à cause de ces passifs unipersonnels (cf. déjà Quint. 1, 4, 28 *tertius modus*).

Les verbes terminés par *-or* comprennent trois espèces, *species* (374.1) : passive, issue des actifs et signifiant la *passio*, commune, qui, sous une forme unique, signifie autant l'*actio* que la *passio*, et déponente. Priscien, dans le texte reçu, en donne deux explications : *quasi simplex et absoluta, quod per se ponitur, uel quae deponit alteram significationem et unam per se tenet* (374.5-6). La seconde est traditionnelle et se démarque des *communia*, alors que la première est nouvelle et se rapproche des *neutra* (cf. *simplex et absoluta*, outre Charis., *GL* 1, 155.18 = p. 211.4 B. *simplex uel deponens*). Priscien (374.7) glose *deponens* par *positiuus gradus* (on trouve aussi *depositiuus* pour les neutres, Diom., *GL* 1, 337.14), mais la forme du participe présent interdit cette explication [5].

Suit une exégèse sémantique : actif, passif et commun ont une *praefinita significatio* (celle du commun est double !), celle du neutre et du déponent est *uaria.*

Les *actiua uel recta* (terme d'origine stoïcienne) fonctionnent en couple avec le passif et peuvent *transire in quem fit actus* (374.15), étant joints au génitif, au datif ou à l'accusatif (c'est l'ordre habituel des cas). Pour le génitif, fort rare, c'est Horace (*Carm.* 3, 27.60) qui fournit *abstineo irarum* ; le passif cité, *abstineor a te*, à la première personne, ne répond pas du tout à l'actif (*a te* ne désigne pas l'agent). Ailleurs, le processus est normal : *maledico tibi / maledicor a te*, *oro*

5. Lamacchia (1961) a défendu la théorie du déponent *positiuus* ; v. mes critiques, Flobert, 1975, p. 21-24. Ajoutons que la traduction grecque de *deponens* est ἀποθετικός : Dosith. *GL* 7, 406.11 = 34, p. 64 Bo. ; une glose, *CGL* 2, 236.55, emploie ἀποθετός. Planude, *Anecd.* Bachmann 2, 303.16, reprend ἀποθετικός.

te / oror a te, le complément d'agent avec *ab* étant le signe du passif. L'ablatif est exclu pour l'actif et *proprius est passiuorum* (374.26), ne se rencontrant ailleurs qu'associé à un autre cas : *uideo solem oculis.* On rencontre même l'accusatif avec des passifs, mais *figurate* (375.2) : *absciditur manum*, *pascuntur siluas* (Verg. *G*. 3, 314) ; emplois très différents : accusatif « grec » (en fait d'extension) et « néo-déponent » transitivé (Flobert, 1975, p. 401-402, 413 et 489). Ces tours-limites conduisent à envisager les emplois contradictoires : *quae uidentur contra uocis formam significare* (376.14 ; noter *uocis forma*). Priscien mentionne d'abord des particularités nominales : le nombre (noms de villes pluriels : *Athenae* ; collectif singulier : *populus*), le genre (*Glycerium* représentant un féminin). Dans le domaine du verbe, les *neutralia* (376.22) sont dépourvus en principe de passifs, malgré leur *uis actiua*, tel *facio*, alors que les préfixés, *composita*, se comportent comme des actifs : *perficio / perficior* (377.7), mais *calefacio / calefio* reste un neutre comme *facio / fio*. *Noceo* a une signification active, tandis que *uapulo* et *fio* (il connaît l'hypercaractérisation *fitur*) fonctionnent comme des passifs avec *ab* (l'antiféministe – la femme subit le mariage – ajoute encore *nubo tibi,* car *nubo te* est sorti de l'usage). Dans les neutres, le procès ne provient pas de l'extérieur, *extrinsecus* (377.19 ; 377.11) et ne porte pas sur autrui, *in alium*, ainsi *uiuo* ou *ambulo* ; aucun lien non plus avec un cas, car ils constituent un énoncé complet, *absolutam et plenam… sententiam*. Mais certains de signification active peuvent s'unir à des inanimés, *carentia anima* : *percurro forum* et former des passifs : *curritur spatium.* Dernier point, l'ἀυτοπάθεια, *quae ex se in se ipsa fit intrinsecus passio* (378.12), ainsi *rubeo*, *aegroto*, parfois alignés sur l'actif (ou le passif) : *ardebat Alexim.*

Les *communia* (Gell. 15, 3) maintenant, sans actif et de forme passive, sont ambivalents : *eadem uoce utrumque significant, id est actionem et passionem, ut est osculor te et osculor a te* (378.19).

D'autres verbes au contraire, les *deponentia*, n'ayant comme ceux-ci qu'une forme et sans provenir non plus d'actifs, *unam dumtaxat habent significationem, sed non omnia eandem* (378.23) : les uns *actiuam uim possident*, comme *conspicor te*, *sequor te.* Beaucoup, chez les *antiqui* (379.2), s'emploient aussi au passif, surtout ceux qui ont un répondant grec actif (379.3) : *auxilior te et a te* (cf. βοηθέ-ω) ; suit une énumération de quarante-trois verbes que Priscien laisse quand même aux déponents, à cause de la fréquence de leur signification active *frequens usus* (379.12), alors que la *ueterum non improbanda auctoritas* (379.14) milite en faveur du commun (379-388). Priscien

donne donc la préférence à la synchronie. Cette liste provient de ses sources habituelles, notamment Caper, qu'il invoque souvent ; quant à Nonius, qu'il ne mentionne que trois fois dans d'autres développements, il ne pouvait pas lui apporter grand-chose puisque, dans son livre 7 du *De compendiosa doctrina*, il regroupe surtout les variantes actives des déponents. Priscien semble adopter l'ordre alphabétique, puisque les six premiers verbes commencent par *a* : *auxilior – abominor* devant *consequor* et dix verbes en *a*-, suivis de *reor*, *uereor* et *solor* ; puis *arbitror* devant *blandior* et *consolor* (six verbes en *c*-), cinq en *d*-, trois en *e*-, puis deux en *f*- séparés par *hortor*, deux verbes en *m*- encadrant *obliuiscor*, enfin *adulor.* Beaucoup de flottements dans cette suite. Vient ensuite à titre de preuve une énumération de soixante-quatre passivations avec des références, sauf *reor*, *uereor* et *solor* déjà mentionnés plus haut. L'ordre suivi rappelle beaucoup celui de la première liste, commençant aussi par *a*- (*auxilior,* etc.), vingt verbes, avec des intercalations : *complector* après *amplector*, *amplexor* ; *testor* avant *antestor* ; reprise *aggredior–arbitror* (six verbes), avec six verbes d'initiales variées (*c*-, *m*-, *p*-, *r*-, *u*-, *s*-). Priscien avait donc commencé par abréger cette liste en supprimant les références ; ce scrupule philologique est donc parfaitement redondant. Quant aux auteurs, ils vont de Plaute, Ennius, Caton, Térence, Accius et Lucilius jusqu'à Horace (*detestor*, *metor*), Virgile (*obliuiscor*, *ueneror*) et Juvénal (*uelificor*), en passant par Varron, Cicéron et Nepos. Les grammairiens sont bien représentés : Aelius Stilo, Aufustius, Aurelius Opillus, Cassius Hemina, Nigidius, Orbilius, Staberius, entre autres : Priscien honore ses collègues ! Réponse est donc donnée, on l'a vu, à ceux qui sont troublés par le distinguo entre déponent et commun comme « Sergius » (*GL* 4, 507.8) : *nihil difficilius quam discernere commune uerbum a deponenti* ; c'est l'usage contemporain qui prime ici sur les particularités archaïques. La synchronie triomphe de la diachronie [6].

Désormais Priscien, à partir de 388.13, va s'attacher aux cas particuliers, pour enrichir les cinq voix verbales. Chaque observation est introduite par *sunt* (*uero*) *alia***,** *alia* (*uero*), *sunt quaedam*, *inueniuntur etiam quaedam*, *praeterea*, *sunt quae* ; il revient souvent sur ce qui a été dit : *ut supra diximus.* Le grammairien ne veut rien oublier, pas le moindre détail, ni les difficultés théoriques.

6. On mesurera la chronologie des deux cent soixante-douze passivations (cent sept sous la République) dans Flobert, 1975, p. 343-380 et 566-568.

Il revient d'abord sur les déponents. D'abord les constructions de l'ablatif avec *ab*, qui caractérisent le passif (374.1), se retrouvent avec des déponents : *nascor*, *orior*, *patior*, *mereor a te*, aussi Priscien considère bravement que *passiuam solam habent significationem* (388.13). C'est inacceptable, car le préjugé de la construction l'a égaré : on a seulement affaire à des compléments d'origine, ce que prouve l'impossibilité de l'actif factitif (**nasco aliquem*, comme on a *gigno aliquem*). Ensuite il y a les déponents *absoluta* qui se passent des cas habituels, se suffisant à eux-mêmes : *labor*, *morior*, *laetor* (on sait que Priscien réserve l'ablatif au passif) ; jusqu'à présent, il n'a traité que des déponents transitifs, seuls exposés à être confondus avec les communs. Enfin d'autres ont une force passive intrinsèque, c'est-à-dire non produite par un autre, *passiuam uim intrinsecus, id est non alio agente* (389.13 : *obliuiscor tui aut te*), là non plus pas de complément d'agent possible, sauf dans *uideor a te*, passif « extrinsèque » face à *uideor esse bonus* qui en réalité est le passif « intrinsèque » de *uideo* signifiant « se faire voir, se montrer, paraître ». Un déponent comme *moror* admet les deux constructions, avec un régime : « retarder » ou sans : « tarder ». Suivront des exemples de passifs sans agent : *si dicam perturbor et angor et findor et rumpor, et non adddam a quo* (390.5), que nous traduisons par des réfléchis : « je me : trouble, angoisse, fends, romps ».

L'actif aussi peut prendre cette valeur : *lauo* (« se laver »), *tondeo*, *duro*, *calceo*, substitué au passif, mais parfois au prix d'un contresens, car Verg. *G.* 3, 312 *tondent* est un actif transitif et *hirci* un génitif. Il propose une explication *per ellipsin* (390.9) : *accingunt* (*se*) (Verg., *Aen.* 2, 235), *praecipitat* (*se*) (*Aen.* 2, 8). En réalité on parle ici d'intransitivation [7]. Inversement l'actif cède parfois la place au déponent : *bellor* (Verg., *Aen.* 11, 660) ; *nutrior* (*G.* 2, 425 ; cf. *nutricor* ?). Les *uetustissimi* fournissent d'autres déponents occasionnels (*teste Capro* 391.1) : *adiutor*, *anclor*, *despolior* (six en tout). Autre contraste entre *uox* et *significatio* déjà signalé (*timeo / timeor* ; 391.4), le grec utilise l'accusatif pour les deux voix. Emploi possible sans détermination.

Le passif est susceptible de s'unir à l'accusatif, *figurate* (391.20, *ut supra dictum est*, cf. 375.2). Ainsi *depascitur artus* (Verg., *Aen.* 2, 215) ou *tunicaque inducitur artus* (*Aen.* 8, 457), outre les exemples scolaires : *doceor rhetoricam*, *instituor grammaticam*, *moneor iustitiam*, transformations passives du double accusatif. *Vel cum totum*

7. Feltenius, 1977, qui cite deux cent soixante dix-huit verbes.

pro parte pati significatur (392.1), définit les accusatifs de la partie du corps : *absciditur caput*, etc., à ceci près que les exemples *indutus terga leonis* (faussement attribué à Virgile, cf. *Aen.* 7, 667) et *formam adsimulata Camertae* (aussi 395.24, comme Macr., *Sat.* 5, 15, 11, contre *Camerti* des manuscrits, Verg., *Aen.* 12, 224), ne répondent pas à la définition préalable. Encore les *uetustissimi* (392.6) qui, *contra consuetudinem*, présentent des variantes actives : *testo*, *opino*, etc. (trente-trois exemples avec seulement cinq références) [8]. Priscien reconnaît sa dette à Caper, Pline et Probus (393.9).

Il y a au contraire des variantes déponentes pour l'actif et le neutre, *passiuas quoque pro actiuis et neutralibus uocibus* (393.10) : *careor*, *obsonor*, *copulor*, *caleor* dont Caper cite les *auctores* (par exemple Salluste pour *comperior*), *nutrior* et *bellor* ont été mentionnés en 390.23 et 25, avec déjà le renvoi à Caper, 391.1. Le statut réel de ces verbes est divers : *copulor* est un passif transitif (Plt., *Aul.* 116 *copulantur dexteras*), *caleor* est tiré de l'impersonnel *caletur* (Plt., *Capt.* 80, etc.).

Au sujet de *ruo* 393.23, il souligne des équivalences sémantiques entre l'actif (Verg., *Aen.* 1, 85), le passif *eruta* (Verg., *Aen.* 11, 279) et le réfléchi *proruunt se* (Ter., *Eun.* 599) ; c'est à ce propos qu'il évoque la *reciprocam passionem, id est* ἰδιοπάθειαν (394.5), *cum ipsam personam non extrinsecus, sed per se pati demonstrant* (394.6) : *ruo*, *inundo* de *significatio* soit *absoluta*, soit *actiua* (il signale même une variante unique *fossas*, pour *fossae*, avec *inundant*, Verg., *Aen.* 11, 382). La perspective est sémantique, mais la mention du réfléchi en concurrence avec l'actif et le passif est très neuve, c'est presque une sixième voix ; au reste ἰδιοπάθεια ne provient pas d'Apollonios. Suivent d'autres verbes équivoques : *uergo* (aussi le passif, Luc. 1, 54), *adsuesco*, *coeo* (aussi le passif : Luc. 2, 225), *propinquo*, *adsimulo* (aussi le passif avec accusatif, déjà cité, Verg., *Aen.* 12, 224). Même indifférence à la voix dans le déponent *mereor* et l'actif *mereo*.

Vient (396.10) une liste de cinquante-cinq verbes présentant un flottement de voix chez les *antiqui* [9] : *partio / partior*, *munero / muneror*, etc. Il y a quelques mélanges : *nequitur* et *soleor* sont des passifs par contamination avec un infinitif passif, d'autres sont exceptionnels et très tardifs (parfois postérieurs à Priscien !) à l'actif : *sequo* n'est

8. J'en présente trois cent soixante-deux, dont quatre-vingt-quinze pour l'époque républicaine (Flobert, 1975, p. 285-342 et 568).
9. Déjà 392.6. Beaucoup de matériel chez Nonius, livre 7, *De contrariis generibus uerborum*, dans les deux sens : actif / déponent, déponent / passif. Sur l'étendue de la dette de Priscien à Nonius, cf. Bertini, 1975.

attesté qu'une fois, dans une inscription, avant Frédégaire, à moins qu'il ne s'agisse d'*insequere* « dire » (Liv.-Andr., etc.) signalé par Aulu-Gelle, 18, 9, 8-9 avec *sequo* ; *uto* est employé par « Chiron » et Frédégaire (cf. aussi *utito*, impératif futur) ; *potio* est un cas particulier. On peut souvent rapprocher le livre 7 de Nonius : préférence donnée en principe au déponent.

Changement de *significatio* dans les suffixés : *sordido / sordeo*, *albo / -r / -eo*, *-ico*, *-esco*. Les actifs alternant avec des passifs deviennent alors des *neutra absoluta siue reciproca, id est* ἰδιοπαθῆ (397.5). De même *duro*, *-or*, *-eo*, *-esco* et plusieurs autres verbes neutres marquant l'état, la couleur. La préfixation aussi (399.5), puis les trouble-fêtes, *facio* nt. / *effĭcio* act. (déjà cité), *uenio / inuenio*, *sedeo / obsideo*, ou encore *plecto* act. / *complector* dép. ; autre changement : *spicio / aspicio / conspicor* (400.10 ; l'opposition *aperio / experior* est illusoire) ; même phénomène : *facio / amplifico*, mais les composés tels que *calefácio* gardent leur forme, leur signification et même leur accentuation (402.12). De même *calefĭo*, *calefĭt* (Priscien voit un infinitif dans leur premier terme, 402.11). La *significatio* reste la même dans *labor / labare* à la différence de la voix.

En revanche conjugaison et signification changent pour *mandere / mandare*, *fundere / fundare*, *uelle / uolare* qui ne sont que des homonymes partiels, à la différence de *dīcere / dĭcare* qui ont la même étymologie, malgré l'alternance quantitative.

La polysémie (*diuersas… significationes*, 403.16) intervient enfin à propos de *torrens*, emploi singulier face à *torreo*, *colo* « aimer, habiter, cultiver », *committo*, *admitto*, *sapio*, etc. Ces *duplices… significationes* se rencontrent aussi dans les autres parties du discours ; c'est avouer que ces remarques ne concernent pas la diathèse.

Priscien est tributaire de la grammaire traditionnelle, mais la rencontre avec l'œuvre d'Apollonios Dyscole a été décisive. Le binôme complémentaire actif / passif est creusé et réduit à son aspect formel. L'actif, c'est-à-dire le transitif, n'exprime pas tout uniment l'*actio* (*actus*), cela apparaît dans les verbes de crainte, où la relation avec la *passio* est inversée ; les verbes de sentiment en sont extrêmement voisins. *Vox* « voix » et *significatio* « diathèse » sont alors inversés. Les *neutra*, employés absolument, ne se prêtent pas au renversement passif, mais certains expriment cette diathèse : *uapulo*, *fio*, outre les dérivés en *-eo*, contigus aux passifs : *albor / albeo*. Priscien parle alors d'αὐτοπάθεια, processus interne (*intrinsecus*) subi ; c'est le cas aussi des passifs sans complément d'agent extérieur

(*extrinsecus*), grande nouveauté. Les *communia* (*osculor*), transitifs, se prêtent à l'expression du passif, deux *significationes* sous une même *uox*. Au contraire le déponent (*loquor*) n'a qu'une *significatio*, d'où le synonyme *simplex*. Pour les transitifs, l'emploi passif est toujours ouvert et Priscien établit une longue liste de *communia* anciens, devenus déponents en perdant leur option passive, ou encore un relevé de variantes actives archaïques de déponents. Chaque fois l'*usus* (*consuetudo*) est préféré à l'*auctoritas* des *ueteres* (*uetustissimi*). Le passif à agent extérieur, *extrinsecus passio*, ἀλλοπάθεια, change de statut en perdant son agent et devient une *intrinsecus passio*, ἀυτοπάθεια (*findor*). Les neutres se rapprochent souvent d'un tel passif : le neutre, opposé à l'actif (*ruo*), peut alors alterner avec un passif intrinsèque (*ruor*), lui-même équivalant à la *reciproca significatio* (*ruunt se*), qualifiée d'ἰδιοπάθεια (le terme, on l'a vu, n'est pas apollonien), malheureusement évoquée fugitivement (mais cf. *GL* 3, 166.29 *reciprocationem, id est sui passionem*), car c'est une voix (le réfléchi) promise à un bel avenir [10]. L'attention particulière portée à la syntaxe, *constructio*, conduit à des positions heureuses (les passifs transitifs) ou excessives (*orior ab*, assimilé à un passif) et la sémantique est privilégiée par le sens faible de *significatio*, « signification » qui introduit des spéculations parfois hasardeuses sur la polysémie. Esprit méticuleux et subtil, Priscien aime les exemples [11], se répète souvent (*facio* / *fio*) et ne répugne pas à contredire les idées reçues (le texte de Virgile), souvent pour le plus grand bénéfice de la linguistique (le passif sans agent et le réfléchi) ; n'est-ce pas lui qui a définitivement imposé la dichotomie *uox / significatio* (voix / diathèse) à propos des verbes ?

10. Le *Diccionario de terminología grammatical griega* (1985) de V. Bécares Botas (aussi traducteur en 1987 de la *Syntaxe* d'Apollonios Dyscole) est très utile.
11. Il donne toute sa mesure dans sa syntaxe, au livre 18, qu'il termine par un énorme flot de constructions verbales parallèles, en grec et en latin, sur cent pages, *GL* 3, 278.7-377.18. Baratin (1989, p. 477) ne compte pas moins de 750 citations pour 339 verbes. On comprend qu'il termine par ces mots de Térence, *Ad.* 765, *omnium rerum satur.*

L'analyse du pronom comme catégorie morpho-sémantique

Pierre Swiggers – Alfons Wouters
Centre pour l'historiographie de la linguistique
K.U. Leuven

INTRODUCTION

Le principal objectif de cette contribution est d'étudier la démarche grammaticale de Priscien comme grammairien décrivant *les structures du latin.* Nous prendrons comme domaine descriptif la classe des pronoms, classe qui pose de nombreux problèmes de délimitation et de caractérisation. Nous n'envisagerons pas une étude ponctuelle des sources (directes ou indirectes) dont Priscien a pu s'inspirer [1] : on connaît sa dette à l'égard de la tradition grecque [2], et tout particulièrement à l'égard d'Apollonios Dyscole et d'Hérodien, mais on sait aussi qu'il fait œuvre de grammairien original et d'analyste attentif du latin. Il ne s'agit pas non plus de confronter les affirmations descriptives et les classifications de Priscien avec celles des autres grammairiens latins – nous nous permettons de renvoyer pour cela à un travail antérieur sur le pronom (Lenoble, Swiggers, Wouters, 2003) –, même si, pour des raisons de mise en perspective historiographique, nous allons rappeler la position de Priscien face à d'autres grammairiens latins dans la définition et la caractérisation (par accidents) du pronom. Ce qui nous intéresse ici, par contre, c'est la façon dont Priscien procède – et comment il progresse – dans son analyse grammaticale, et sa manière de relever des problèmes et d'y apporter une réponse.

Il ne saurait être question ici d'examiner la structure du traitement du pronom chez Priscien en comparaison avec la structuration des

1. Voir à ce propos les contributions dans le présent volume de Lallot, p. 153-166 et de Schmidhauser, p. 167-180.
2. Voir surtout les études de Amacker, 1990 et de Luhtala, 2005, p. 104-128.

autres livres (« de morphologie ») des *Institutiones*. Nous nous limiterons à formuler quelques constatations générales. D'abord, Priscien suit, dans le traitement du pronom, le tracé d'exposition par paliers (descendants) typique des grammaires scolaires (*Schulgrammatiken*) de l'Antiquité (latine) : on y présente d'abord une définition, avec les accidents caractéristiques de la classe, ensuite une analyse plus détaillée de chacun des accidents, et à l'intérieur du traitement de chaque accident, on présente le détail (avec exemplification et avec discussion de problèmes descriptifs) des réalisations de cet accident. Priscien suit très nettement ce tracé, dans son traitement du nom (avec une analyse des accidents qui s'étale sur plusieurs livres) [3], du verbe (livre 8 à 9), du pronom (livres 12 et 13) et de la conjonction (livre 16) [4]. Le traitement du participe (livre 11) commence par une discussion de son statut ; ce n'est qu'ensuite que le tracé structuré selon les différents accidents (six en l'occurrence pour le pronom) est adopté. Dans les livres consacrés aux parties indéclinables à l'exception de la conjonction (livres 14 et 15, portant sur la préposition, l'adverbe et l'interjection), Priscien ne suit guère rigoureusement ce tracé « descendant ».

Dans le traitement du pronom chez Priscien – et nous nous concentrerons ici sur les *Institutiones* [5] – il y a trois « moments forts ». D'abord, il y a le passage, assez bref, dans le *liber secundus*, où Priscien règle le statut du pronom comme *pars orationis*. C'est un passage succinct, mais crucial, vu que le grammairien y établit – face à la tradition stoïcienne – le statut autonome par rapport à l'article (tel que celui-ci existe en grec), et qu'il y définit le *pronom* selon sa *proprietas significationis* : celle d'être mis à la place d'un *nomen proprium* et de signifier des personnes « identifiables » – c'est ainsi qu'on pourrait traduire l'expression *certae personae*. Il écarte ainsi, en récupérant l'héritage grammaticographique grec, des formes telles que *quis, qui, qualis, talis, quantus, tantus*, c'est-à-dire les *infinita*, les *interrogativa, relativa et redditiva*, qu'il range avec les noms.

> Proprium est pronominis pro aliquo nomine proprio poni et certas significare personas. ergo *quis* et *qui* et *qualis* et *talis* et *quantus* et *tantus* et similia, quae sunt *infinita* sive *interrogativa* vel *relativa* vel *redditiva*, magis nomina sunt appellanda quam pronomina (*GL* 2, 55.13-16).

3. Livres 2 à 7 (6 et 7 sont consacrés exclusivement aux cas nominaux).
4. Voir l'étude détaillée de Baratin (1989), qui examine à la fois les livres de syntaxe (17 et 18) et le livre 16.
5. Nous ne traiterons donc pas son bref manuel *Institutio de nomine et pronomine et verbo* (*GL* 3, 443-456), qui est un instrument purement didactique, limité pour l'essentiel à la morphologie.

> « C'est le propre du pronom d'être mis à la place d'un nom propre(ment référentiel) et de signifier des personnes certaines. Par conséquent *qui*s (lequel ?) et *qui* (qui ?) et *qualis* (quel) et *talis* (tel) et *quantus* (combien grand) et *tantus* (tant) et les mots semblables, qui sont des *indéfinis*, des *interrogatifs*, des *relatifs* ou des *corrélatifs*, doivent être appelés des noms plutôt que des pronoms ».

Et son argumentation est nettement sémantique (ou sémantico-référentielle) :

> nomina sunt igitur dicenda, quamvis declinationem pronominum habeant quaedam ex eis. Non enim declinatio, sed vis et significatio uniuscuiusque partis est contemplanda : indifferenter enim multa et nomina modo pronominum et pronomina modo nominum invenimus declinata (*GL* 2, 55.19-23).
>
> « Il faut donc appeler (ces mots) des noms, quoique certains parmi eux possèdent la déclinaison des pronoms. Ce n'est en effet pas la déclinaison qu'il faut prendre en compte, mais la valeur et la signification de chaque partie du discours : nous constatons que, sans aucune différence, beaucoup de noms suivent la déclinaison des pronoms aussi bien que beaucoup de pronoms suivent la déclinaison des noms ».

Le deuxième moment fort est celui du traitement en détail des propriétés formelles (et sémantiques) du pronom, lorsque celui-ci fait l'objet d'une analyse serrée dans les livres 12 et 13 des *Institutiones*. C'est ce moment fort qui sera au cœur de l'exposé qui suit.

Enfin, le troisième moment fort se produit dans les livres de syntaxe, et plus particulièrement dans le livre 17, où Priscien approfondit et élargit son traitement de la partie morphologique, et en l'occurrence son traitement du pronom (nous ferons ici et là des renvois à l'analyse du pronom dans la partie syntaxique, mais un examen détaillé requerrait un exposé autonome).

1. DÉFINITION ET ACCIDENTS

Le *liber duodecimus* propose, au début, une définition de la classe et formule le plan d'organisation de l'exposé : celui-ci sera structuré en fonction des accidents attribués au pronom.

> Pronomen est pars orationis, quae pro nomine proprio uniuscuiusque accipitur personasque finitas recipit.
> Pronomini accidunt sex : species, persona, genus, numerus, figura, casus (*GL* 2, 577.1-5).
>
> « Le pronom est une partie du discours qui est employée à la place d'un nom propre(ment référentiel) et qui reçoit des personnes finies (/des formes personnelles finies).

> Le pronom a six accidents : l'espèce, la personne, le genre, le nombre, la figure et le cas ».

Les accidents que Priscien reconnaît au pronom sont au nombre de six. Les autres grammairiens reconnaissent ou bien le même nombre, ou un, deux, voire trois accidents de plus. La plus grande originalité de Priscien réside dans deux faits :

1. La reconnaissance de la *species* comme accident (c'est d'ailleurs le premier accident), cela au détriment de la *qualitas* [6] (absente chez Priscien [7], mais présente chez tous les autres grammairiens latins) ;
2. La place importante que reçoit l'accident de la *persona*, qui est traitée immédiatement après la *species*.

Liste des accidents [8]

TEXTE	ASPER		DONAT, *Ars Minor*	DONAT, *Ars Maior*		CHARISIUS
place des accidents	liste	détail	liste + détail	liste	détail	liste + détail
nombre indiqué	–	–	*sex*	*sex*	–	
accidents	1. qualitas 2. significatio 3. positio 4. genus 5. numerus 6. ordo 7. figura 8. persona 9. casus	1. qualitas 2. significatio 3. positio 4. numerus 5. ordo 6. figura 7. persona 8. casus	1. qualitas 2. genus 3. numerus 4. figura 5. persona 6. casus	1. qualitas 2. genus 3. numerus 4. figura 5. persona 6. casus	1. qualitas 2. genus 3. numerus 4. figura 5. persona 6. casus 7. non conparatio	1. qualitas 2. genus 3. figura 4. numerus 5. casus 6. persona
TEXTE	DIOMÈDE		PROBUS	DOSITHÉE		AUGUSTIN
place des accidents	liste	détail	liste + détail	liste + détail	liste	détail
nombre indiqué	*septem*		–	–	–	–
accidents	1. qualitas 2. genus 3. numerus 4. figura	1. qualitas 2. genus 3. numerus 4. figura	1. genus 2. figura 3. numerus 4. casus	1. qualitas 2. genus 3. figura 4. numerus	1. qualitas 2. genus 3. numerus 4. figura	1. qualitas 2. genus 3. numerus 4. figura

6. L'accident de la *qualitas* concerne la distinction entre pronoms définis (comme *ego, tu, ille*) et pronoms indéfinis (comme *quis, quae, quod*).
7. Carraro (1999, p. 87-88) y voit surtout un aspect innovateur vis-à-vis de la tradition artigraphique latine, mais il s'agit plus encore d'un point de rattachement à la tradition grecque, notamment à Apollonius Dyscole qui avait exclu tous les mots à caractère indéfini de la classe des pronoms. Cf. Lallot, 1995, p. 19-20.
8. Voir, pour plus d'informations sur les datations et les éditions, l'article de Lenoble, Swiggers, Wouters, 2003, p. 2.

	5. persona 6. ordo 7. casus	5. persona 6. ordo 7. [significatio] 8. casus	5. persona 6. qualitas [= déclinaison] 7. accentus	5. casus 6. persona	5. persona 6. casus	5. casus 6. persona

TEXTE	ANON. BOB.	AUDAX		PRISCIEN
place des accidents	liste + détail	liste	détail	liste + détail
nombre indiqué	–	*sex*	–	*sex*
accidents	1. qualitas 2. genus 3. figura 4. numerus 5. casus 6. persona	1. qualitas 2. genus 3. numerus 4. figura 5. persona 6. casus	1. qualitas 2. genus 3. numerus 4. figura 5. casus 6. persona 7. [significatio]	1. species 2. persona 3. genus 4. figura 5. numerus 6. casus

Les six accidents sont détaillés dans un ordre légèrement différent de celui de l'énumération initiale :

– *species* (*GL* 2, 577.6-584.9) ;
– *persona* (*GL* 2, 584.10-586.2) ;
– *genus* (*GL* 2, 586.3-589.8) ;
– *figura* (*GL* 2, 589.9-596.16) ;
– *numerus* (*GL* 2, 596.17-597.19) ;
– *casus*, qui fait à lui seul l'objet du *liber* 13.

Quant à la définition du pronom, on relèvera trois choses :

1. le pronom est défini comme un élément recevable à la place (en lieu) d'un *nom propre* ;
2. par *nomen proprium*, il faut entendre non pas tellement le nom individuel concret, mais la désignation propre (ou : proprement identifiante) de tout être qu'on peut dénommer (au sens fort : c'est-à-dire comme un objet « proprialisé ») ; sa relation d'acceptabilité substitutionnelle peut se faire avec des êtres individuels, avec une quantité d'êtres, ou avec des « corporations ». On notera qu'il n'est pas nécessaire de connaître le nom propre pour pouvoir utiliser la référence pronominale ;
3. le pronom est caractérisé par la finitude personnelle : il possède une référence personnelle déterminée [9].

9. La tradition manuscrite présente aussi la variante *personas quoque recipit*. N'est pas tout à fait clair ce que l'ajout de « finitas » signifie ici : il ne peut s'agir de la référence à des personnes déterminées (*certae personae*), car cette référence est vue par Priscien comme une *propriété active*, c'est-à-dire un fait établi par le pronom (il utilise d'ailleurs l'expression *certae personae fiunt*). Or ici il est ques-

Par sa définition du pronom comme substitut d'un nom propre, Priscien occupe une position tout à fait à part parmi les grammairiens latins, qui définissent le pronom par son rapport de substitution à l'égard d'un *nomen* (et qui en général explicitent cette relation d'un point de vue sémantique).

Définitions du pronom

Caractérisation fonctionnelle	Caractérisation sémantique	Caractérisation formelle	Exemples
PRO NOMINE	*SIGNIFICAT*	*PERSONA*	
	idem quod nomen, sed minus plene significat Asper	*personamque interdum recipit*	
pro nomine posita Donat, *Ars Minor* Donat, *Ars Maior*	*tantundem paene significat* Donat, *Ars Minor* Donat, *Ars Maior*	Donat, *Ars Minor* Donat, *Ars Maior*	
posita pro nomine Charisius Probus	*minus quidem plene, idem tamen significat* Charisius Probus + *minus plene, quoniam restat ut definiatur* + *cetera pronomina habent significationes suas*		*ego tu hic ille* *ego ipse quis* [*ego Cato, ipse Cicero, quis Terentius*]
pro ipso posita nomine Dosithée Anon. Bob. Audax	Dosithée Anon. Bob. Audax		*ego tu hic ille*
pro ipso nomine posita Diomède	*minus quidem, paene idem tamen significat* Diomède	Diomède	
Augustin	*minus quidem bene idem tamen significat* Augustin		
pro nomine proprio uniuscuiusque accipitur Priscien		*personasque finitas recipit* Priscien	

2. LA *SPECIES*

Si la première section dans l'analyse du pronom semble à première vue tout à fait traditionnelle – la distinction de deux espèces, une espèce *primitive* et une espèce *dérivative*, n'a en effet rien d'innovateur –, il convient de souligner son importance méthodologique et historique. Importance historique, car Priscien y tranche – de façon décidée, mais on pourrait dire aussi de manière précipitée – le problème de l'étendue de la classe des pronoms ; il circonscrit cette classe de façon extensionnelle, en déclarant qu'il n'y a que quinze pronoms :

tion d'une propriété réceptive (*recipit*), et s'il doit s'agir du marquage (paradigmatique) de personnes, on voit mal comment celles-ci pourraient être indéfinies.

huit pronoms primitifs (*primitiva vel simplicia*), et sept pronoms dérivatifs [10]. Il s'agit de :

(P) : ego, tu, ille, ipse, iste, hic, is, sui
(D) : meus, tuus, suus, noster, vester, nostras, vestras

Si l'importance historique de cette première section sur la *species* des pronoms a des relents négatifs, il faut, de l'autre côté, reconnaître à Priscien une vraie visée de linguiste : un linguiste raisonnant sur les formes, mais sans se laisser aveugler par celles-ci, et raisonnant aussi sur le rapport entre langue et réalité. Le raisonnement sur les formes se caractérise par une *orientation paradigmatique* : quand Priscien parle de quinze pronoms, il parle de quinze pronoms-types (ou pronoms-lexèmes/grammèmes). Cela apparaît dès le début, car après avoir énuméré des formes (en tant que *tokens*) comme *ego*, *mei*, *tu*, *tui*, il opère aussitôt une systématisation paradigmatique :

> Et primae quidem personae primitivum est « ego » et reliqui casus sequentes ; secundae « tu » et eius obliqui ; tertiae vero « ille », « ipse », « iste », « hic », « is », « sui » (*GL* 2, 577.8-10).

Le raisonnement paradigmatique est rehaussé par le fait qu'une forme oblique *sui* est repérée comme un pronom dont l'organisation d'ensemble présente une case vide à la place de la forme-type des autres pronoms.

Dans la section consacrée à la *species*, Priscien définit les concepts de *demonstratio* et de *relatio*, qui caractérisent (mais non de façon exhaustive ou saturante) les pronoms : là où la *demonstratio*, en réponse à une interrogation, donne une connaissance directe (par ostension), la *relatio*, qui est un rapport anaphorique, donne une connaissance « seconde » ou indirecte [11] :

> demonstratio interrogationi reddita primam cognitionem ostendit – « quis fecit ? » « ego » –, relatio vero secundam cognitionem significat : « is », « de quo iam dixi » (*GL* 2, 579.15-16).

Ainsi, les pronoms de première et de seconde personne ont une valeur démonstrative (directe), comme les déictiques « forts », alors que les pronoms à fonction anaphorique confèrent une connaissance seconde.

10. La position tranchée de Priscien, qui sera reprise par les grammairiens carolingiens, n'a pas été au bénéfice de l'analyse grammaticographique ultérieure : le garde-fou des quinze pronoms conduira au désespoir les grammairiens des langues vernaculaires qui s'inspirent du *grammaticus* de Constantinople.
11. Priscien s'inspire ici directement d'Apollonius Dyscole. Pour une application de la distinction aux données grecques, voir *GL* 2, 581-582.

À la fonction déictique peut se joindre une fonction « discrétisante » (c'est-à-dire oppositive), par la combinaison avec *ipse*. Priscien parle ici de *discretio* et *significantia* (*GL* 2, 580.7-8).

Comme on l'a déjà relevé, la *species* est divisée en *primitiva* et *derivativa* ; cette dernière comprend les possessifs qui ont une double référence personnelle [12] (par rapport à l'objet possédé et par rapport à la personne du possesseur) ; cet aspect est traité plus en détail dans la rubrique « *de personis* » (cf. *infra*).

Priscien discute ensuite un concept sémantique d'importance cruciale pour une bonne compréhension du fonctionnement des pronoms : la *transitio* [13]. Ce concept, qui a déjà fait l'objet d'études (surtout en référence à la grammaire médiévale) [14], mériterait une étude d'ensemble. Il ne saurait être question ici d'examiner l'emploi qu'en fait Priscien (dans ses *Institutiones*). Nous nous bornerons à relever deux choses :

1. Le concept de *transitio* apparaît, formellement, dans une série de mots :
   – le substantif *transitio*
   – l'adjectif *transitivus* (aussi dans son emploi « substantivé »)
   – l'adverbe *transitive* et
   – le verbe *transire*,

   à quoi il faut ajouter les compositions avec *re-* (*retransitio* / *retransitivus / retransitive*).

2. Si l'on peut traduire le terme substantif de façon unitaire par « transition », « passage », on ne doit pas perdre de vue que déjà dans le chapitre sur les pronoms, il recouvre deux phénomènes différents :
   – un phénomène de « décalage » référentiel (on pourrait parler aussi de « dé-brayage ») ; une référence de seconde personne peut être subsumée dans une référence énonciative de première ou de troisième personne (*tuus sum / tuus est*).

12. Cf. *GL* 2, 580.24-581.3 : in omnibus enim derivativis pronominibus duae intelleguntur personae, intrinsecus possessoris, extrinsecus possessionis. unde intrinsecus, in quibus genetivi primitivorum, sicut dictum est, intelleguntur, ex quibus et derivantur, confundunt genera, quomodo et primitiva eorum, extrinsecus vero distinguunt ea pro generibus nominum, quibus adiunguntur : « meus servus », « mea ancilla », « meum mancipium ».
13. Le terme *transitio* chez Priscien traduit le terme μετάβασις d'Apollonius Dyscole. Cf. Baratin (1998) et Ildefonse (1998).
14. Cf. Luhtala (1990), Kneepkens (1990) et Colombat (2003).

– un phénomène de liage / d'anaphore syntaxique : c'est très nettement le cas quand Priscien parle de la fonction du réfléchi :

> illud quoque sciendum, quod « sui » non solum ἑαυτοῦ vel ἑοῦ, sed etiam αὐτοῦ vel οὗ significat, id est non solum tunc refertur ad tertiam personam, quando ipsa in se agit per reciprocationem, id est κατ᾽ ἀνταναϰλασμόν vel αὐτοπάθειαν, ut « ille sui miseretur » vel « sibi prodest » vel « se custodit », sed etiam cum ipsa agit et sic alia in ipsam, id est cum retransitive dicitur, ut Terentius in Andria : Orare iussit †era, si se ames, ut ad se venias (*GL* 2, 584.2-9) [15].

> « Il faut savoir aussi que « sui » n'a pas seulement la valeur significative de ἑαυτου ou ἑοῦ, mais aussi de αὐτοῦ ou οὗ, c'est-à-dire qu'il ne réfère pas seulement à une troisième personne, quand celle-ci s'affecte elle-même par un acte réfléchi, notamment κατ᾽ ἀνταναϰλασμόν (« par réflexivité ») ou αὐτοπάθειαν (« par auto-passivité »), comme par exemple *ille sui miseretur* ("lui, il a pitié de lui-même") ou *sibi prodest* ("il se rend utile à lui-même") ou *se custodit* ("il se protège"), mais aussi quand la personne agit elle-même et est, de cette façon, affectée par une autre personne, c'est-à-dire quand (le pronom) est employé de façon "retransitive", comme par exemple Térence dans l'*Andria* : "(ma maîtresse) *te fait demander : si tu l'aimes, de venir la trouver*" ».

3. LA *PERSONA*

Le bref chapitre sur les personnes est particulièrement intéressant par l'analyse de la fonction discursive des pronoms. Priscien s'y montre un descripteur nuancé et précis de l'ancrage discursif des différences de personne pronominale : il définit leur fonction, de manière tout à fait adéquate, du double point de vue du rôle de la personne d'élocution / d'allocution et de son rôle dans l'énoncé. C'est-à-dire que Priscien définit les personnes pronominales par leur fonction au plan de l'énonciation et au plan de l'énoncé ; il se révèle être ainsi un continuateur perspicace d'Apollonius Dyscole [16] :

– la première personne est celle du locuteur quand celui-ci parle de lui-même ;

15. Sur ce passage, voir aussi Garcea, Giavatto, 2004, p. 46-47.
16. Cf. l'aveu de Priscien : melius igitur Apollonius, quem nos, quantum potuimus, sequi destinavimus, praepositis definitionibus est usus (*GL* 2, 584.20-22) « C'est donc à bon escient qu'Apollonius, que nous avons décidé de suivre autant que possible, a utilisé les définitions des personnes données ci-dessus ».

– la seconde personne est celle de l'allocutaire, quand le discours énoncé porte sur lui ;
– la troisième personne est celle qui ne prend pas la parole et à laquelle le discours ne s'adresse pas.

On notera que cette description est exhaustive et en même temps minimale (comme le montre la définition de la troisième personne en termes de « distribution complémentaire ») :

> prima est, cum ipsa, quae loquitur, de se pronuntiat ; secunda, cum de ea, ad quam directo sermone loquitur ; tertia, cum de ea, quae nec loquitur nec ad se directum accipit sermonem (*GL* 2, 584.11-14).
>
> « On a affaire à la première personne quand la personne même qui parle, s'exprime à son propre sujet ; (on a affaire) à la deuxième personne quand (la personne même qui parle, s'exprime) au sujet de la personne à qui elle parle en lui adressant directement la parole ; (on a affaire) à la troisième personne, quand (la personne même qui parle, s'exprime) au sujet de la personne qui ne parle pas et qui ne reçoit pas un message qui lui soit directement adressé ».

La remarque qui suit montre que Priscien est conscient du fait qu'il ne suffit pas de définir la première personne comme « celle qui parle », ou la seconde comme « celle à qui l'on parle » [17]. La tradition postérieure ne se souviendra pas toujours de cette mise en garde et aura souvent recours à une définition elliptique et insuffisante des personnes pronominales.

La personne pronominale se combine avec la catégorie du nombre, et les modalités diverses de combinaison posent un problème de hiérarchisation. Priscien ne traite pas ce problème en termes *formels*, pour la raison suivante : ce sont les formes, qu'il cite comme illustrations, qui doivent être expliquées par la signification, ou mieux

17. Nam si dicamus, prima est, quae loquitur, potest nihil de se loqui, sed de secunda vel tertia, et fit dubitatio ; similiter de secunda si dicamus, ad quam loquitur, potest intelligi et ad primam et ad tertiam ; nam locutio ipsa pertinet non solum ad secundam, sed etiam ad primam et ad tertiam ; de tertia quoque si dicamus, de qua loquitur, commune invenitur trium personarum ; nam et de prima et de secunda et de tertia loquitur (*GL* 2, 584.14-20) « Car si nous disons : "La première personne est celle qui parle", il se peut que "cette personne" ne dise rien à son propre sujet, mais qu'elle parle de la deuxième ou de la troisième, et il se produit alors une confusion ; pareillement en ce qui concerne la deuxième personne : si nous disons que c'est la personne à qui on parle, cela peut être compris [comme s'appliquant aussi] à la première et à la troisième personne ; car l'élocution elle-même n'est pas seulement d'application à la seconde, mais aussi à la première et à la troisième ; et si nous disons de la troisième personne que c'est celle de laquelle on parle, on constate que cela est commun aux trois personnes, car on parle et de la première, et la deuxième et de la troisième personne ». Cf. aussi Amacker, 1990, p. 271-272.

la représentation signifiante, car Priscien recourt au terme de *conceptio* [18], représentation (ou « idéation / conceptualisation ») par la forme langagière. Cette *conceptio* est établie par l'association d'autres personnes à la personne qu'on peut identifier comme étant au centre de la conjonction entre l'énonciation et l'énoncé ; si c'est la personne du locuteur qui fait aussi l'objet de l'énoncé (c'est la seule véritable *première* personne selon Priscien), alors toute association (avec une deuxième et/ou troisième personne) donnera une première personne du pluriel ; s'il s'agit de la personne de l'allocutaire, l'association avec une autre deuxième et/ou une troisième personne donnera la seconde personne du pluriel

ego et tu
ego et vos /nos/
ego (et vos) et isti / illi

tu et tu
tu et vos /vos/
tu et iste / ille

La troisième personne n'a pas de combinaison à hiérarchisation descendante : à part les cas des associations avec les première et/ou deuxième personnes, elle ne se combine qu'avec une autre troisième personne.

La catégorie de la personne pronominale – qui distingue le pronom du nom (ce qui montre la pertinence de la définition du pronom comme substitut du nom *propre*, celui-ci pouvant fonctionner dans les différents rôles énonciatifs) – conduit Priscien, toujours dans la lignée d'Apollonius, à formuler deux remarques, l'une concernant la personne de l'expression pronominale, l'autre concernant la signification des pronoms, les deux remarques étant liées par le fait que la signification (limitée) des pronoms rend compte de leur degré de nécessité occurrentielle. Priscien formule d'abord l'observation empirique avant de passer à l'appréciation théorique : les pronoms de la première et de la deuxième personne ne sont mis que s'il y a une déficience de « démonstration » ou de « relation » (anaphorique) :

> Sin autem egeat demonstratione vel relatione, tunc ponimus pronomen, ut « ego » et « tu » et « ille, quem vides », vel « ego » et « tu » et « is, de quo dixi » (*GL 2*, 585.18-19).

18. Cf. Enucleatim tamen in singulari numero prima dicitur persona ; nam in plurali conceptionem facit aliarum personarum, hoc est secundarum vel tertiarum (*GL* 2, 584.23-24).

> « Mais s'il y a un manque de démonstration ou de relation, alors nous mettons le pronom, comme *ego* (moi/je) et *tu* (toi/tu) et *ille, quem vides* (celui que tu vois), ou *ego* (moi/je) et *tu* (toi/tu) et *is, de quo dixi* (celui dont j'ai parlé) ».

C'est que la présence corporelle ou cognitive/textuelle de la première et de la deuxième personne nous informe suffisamment sur leur essence (/ substance) et sur leur qualité. Dans le cas d'un tiers, la substance peut être inconnue (en l'absence de la personne), ou sa qualité peut être inconnue :

> prima enim et secunda, nisi figurate, adiunctione nominis non egent, cum et substantiam et qualitatem tam suam ipse qui loquitur, quam eius, ad quem praesens praesentem loquitur, videtur scire vel aspicere. tertiae vero personae ideo congrue adiunguntur nomina, quia potest vel abesse persona vel spatio eius qualitas obscurari (*GL* 2, 585.23-28).

> « La première et la deuxième personne, du moins si elles ne sont pas employées figurément, n'ont pas besoin de l'ajout du nom propre, car il est évident que celui qui parle, connaît aussi bien sa propre substance et sa propre qualité que celles de celui à qui il parle en face à face.
>
> À la troisième personne, par contre, on ajoute, de manière congrue, les noms propres parce que la personne peut être absente ou sa qualité peut être obscurcie par la distance (à laquelle la personne se trouve) ».

Comparant alors le pronom (de la troisième personne) au nom (ici, à la fois le nom propre et le nom commun), Priscien dégage l'opposition binaire entre les deux [19] :

> *pronomen* : signifie *substantiam*, mais non *qualitatem*
> *nomen* : signifie *substantiam* et *qualitatem*.

4. LES *GENERA*

Dans la section sur les genres des pronoms, Priscien reprend les distinctions utilisées pour la classe des noms (substantifs et adjectifs), avec la particularité – du point de vue strictement *grammatical* – que la distinction repose à la fois sur le comportement « morphologique » des formes et sur leur ancrage référentiel :

> Genera pronominum sunt quinque : masculinum, « hic », femininum, « haec », neutrum, « hoc », commune « nostras », « vestras » [20], trium generum, ut « ego », « tu » (*GL* 2, 586.4-6).

19. Cf. itaque pronomine quidem substantia per se, nomine vero etiam qualitas manifestatur […] solam enim substantiam, non etiam qualitatem significant pronomina, quantum est in ipsius prolatione vocis (*GL* 2, 585.28-586.2).

Ce qui fait défaut au début, c'est une argumentation servant à démontrer que *ego* et *tu* peuvent référer à des objets relevant de la classe des « neutres ». Priscien la fournit plus loin, en recourant à la notion de *conformatio* (ou, avec le terme grec, προσωποποιία) :

> Quaeritur tamen, cur habeat genus neutrum prima et secunda persona, cum naturaliter sermo nonnisi inter mares aut feminas exercetur, quorum sunt primae et secundae personae, id est a quibus profertur et ad quos dirigitur loquella ? ad quod dicemus, quod possunt equidem etiam hominum inveniri nomina neutri generis, ut in maribus « hoc Basion, Heliconion », quomodo etiam in feminis *Glycerium, Dorcium*. possumus tamen etiam ad res, quae non habent naturam loquendi vel audiendi, per conformationem, id est προσωποποιίαν, primas et secundas adiungere personas, etiamsi sint generis neutri, ut *foro*, *mari*, *caelo* (*GL* 2, 587.17-25).
>
> « La question est pourtant posée pourquoi la première et la deuxième personne peuvent être du genre neutre, puisque de nature le discours ne se tient qu'entre mâles et femelles, à qui appartiennent la première et la deuxième personne, c'est-à-dire à partir desquelles se fait l'élocution et auxquelles elle s'adresse. Notre réponse à cela sera qu'on trouve évidemment des noms de personne du genre neutre, comme pour des mâles, « ce Basion » et « Heliconion », et comme pour des femelles *Glycerium, Dorcium*. Mais nous pouvons aussi assigner, par personnification, c'est-à-dire par προσωποποιία, la première et la deuxième personne à des choses qui de nature n'ont pas la possibilité de parler ou d'entendre, même si elles sont du genre neutre, comme à *forum* (la place publique), *mare* (la mer) ou *caelum* (le ciel) ».

La plus grande partie de la section sur le genre des pronoms est consacrée aux possessifs, à cause de leur statut spécial : vu que les pronoms possessifs ont une double connexion, à savoir avec le possesseur et avec le possédé, ils ont à la fois pour la référence intrinsèque et pour la référence extrinsèque un rapport avec le *genre*. Mais pour la référence intrinsèque, celle au possesseur, le genre du possesseur est réalisé, par télescopage, comme un genre commun (c'est ce qui correspond au morphème de la personne du possesseur : *me-*, *tu-*, *su-*, *nost(e)r*, *vost(e)r* [21]. Et c'est la partie « mobile », la désinence, où se trouve marqué le genre de l'objet possédé. En fait, comme le reconnaît Priscien, le statut proprement pronominal du pronom possessif réside dans la partie de référence intrinsèque (où il y a un rapport de substitution avec un nom *propre*) :

20. Priscien explique ces formes comme des contractions de *nostrâtis* et *vostrâtis* (*GL* 2, 586.26-587.11).
21. Priscien applique ici au latin, de façon originale, les vues d'Apollonius Dyscole sur les possessifs en grec.

> illud quoque notandum, quod derivativa pronomina, quae sunt septem, ut supra ostendimus : *meus, tuus, suus, noster, vester, nostras, vestras*, alterius sunt intrinsecus generis, hoc est communis trium generum, in quo possessor ostenditur, et alterius extrinsecus, hoc est mobilis, in quo possessio denuntiatur, quod terminatione consequenti discernitur, quomodo et numerus, sicut supra docuimus, quamvis qualitatem ipsius possessionis non declarant, nisi adiungas nomen. et sciendum, quod intrinsecus proprii loco funguntur, extrinsecus vero magis appellativi (*GL* 2, 587.25-588.8).
>
> « Il faut observer aussi que les pronoms dérivatifs (en l'occurrence, possessifs), qui sont au nombre de sept, comme nous l'avons indiqué plus haut : *meus, tuus, suus, noster, vester, notras, vestras* ont un genre grammatical différent pour "la personne impliquée" (*intrinsecus*), notamment le genre commun (c'est-à-dire avec un morphème pour les trois genres naturels), par lequel le possesseur est indiqué, et pour la forme extérieure, notamment le genre variable (c'est-à-dire avec un morphème par genre naturel) par lequel la chose possédée est indiquée parce que (le genre de celle-ci) est distinguée par la désinence, comme l'est d'ailleurs aussi le nombre, comme nous l'avons expliqué plus haut, quoique les pronoms dérivatifs ne montrent pas la qualité de la chose possédée, si l'on n'ajoute pas un nom. Et il faut savoir que pour leur partie interne ils ont la fonction d'un nom propre, mais pour leur partie extérieure plutôt celle d'un appellatif ».

Le reste de la section contient des remarques sur le remplacement des pronoms et des noms adjectivés possessifs (comme *Evandrius,* « d'Évandre ») par des génitifs du pronom personnel ou du nom propre, et une observation sur leurs caractéristiques communes et spécifiques (un nom adjectivé possessif est *unius proprium possessoris*, c'est-à-dire qu'un nom adjectivé possessif n'a pas le statut d'*embrayeur* que possède un pronom possessif), et Priscien ajoute que les « noms » dérivés à valeur possessive (comme *humanus*, *marinus*) se comportent à cet égard comme des dérivés du type *Evandrius*. Enfin, Priscien formule une dernière remarque, qui relève non pas des contraintes grammaticales ou sémantiques [22], mais des contraintes d'usage :

> possessiva nomina ascendentibus non solent adiungi, ut « Hectoreus pater » non dicimus, *frater* vero vel *servus* dicimus ; pronomina vero adiunguntur, ut *meus pater* (*GL* 2, 589.5-9).
>
> « Les adjectifs possessifs ne sont pas combinés d'habitude avec les noms indiquant l'ascendance familiale, ainsi nous ne disons pas *Hectoreus pater* (père de Hector) mais nous disons *frater* ou *servus* ; mais les pronoms possessifs se combinent avec eux, comme *meus pater* ».

22. Sauf si l'on voulait argumenter – mais Priscien ne le fait pas (!) – qu'un patronymique ne peut se combiner, de façon redondante, avec l'expression du terme de référence de la relation ascendante.

5. LA *FIGURA*

Avec le chapitre sur les cas du pronom – chapitre qui constitue un « livre » à part –, celui sur la figure (simple/composée) est le plus analytique. Priscien y présente en effet un inventaire des formes apparaissant dans la figure *composée*, la composition des pronoms pouvant consister dans la composition d'un pronom avec un autre (par exemple *iste* + *hic* > *istic*), d'un pronom avec un adverbe (par exemple *is* + *dem* : *idem* « quod significat "is demum" ») ou d'un pronom avec un élément auquel Priscien n'assigne pas de statut catégoriel. C'est le cas par ex. de *-met*, de *-pte*, et de *-ce.*

> Nam *egomet* et cetera, quibus adiungitur *met*, magis per porrectionem vel assumptionem, quam Greci vocant ἐπέκτασιν vel παραγωγήν, solent proferri […]
> *Pte* quoque ablativum [trium] pronominum possessivorum invenio asciscere : *meapte*, *tuapte, suapte, nostrapte, vestrapte* […]
> *Ce* quoque solebant per omnes casus vetustissimi addere, articularibus vel demonstrativis pronominibus, hoc est ab aspiratione incipientibus, ut *hicce, huiusce, haecce, hocce* […] (*GL* 2, 590.26-592.18).

> « Car *egomet* et d'autres pronoms auxquels *met* est ajouté, sont utilisés plutôt par *allongement* ou *accrétion*, que les Grecs appellent ἐπέκτασις ou παραγωγή […]
> Je constate que *pte* est ajouté aussi à l'ablatif des trois pronoms possessifs, ainsi *meapte* […]
> Les plus anciens auteurs avaient l'habitude d'ajouter *ce* à tous les cas des pronoms prépositifs ou démonstratifs, c'est-à-dire de ceux qui commencent par une aspiration, comme *hicce* […] »

Le chapitre *de figuris* contient pourtant des remarques qui transcendent le niveau du commentaire analytique (que Priscien illustre d'ailleurs toujours à l'aide d'exemples littéraires bien choisis). Ces remarques peuvent être regroupées en *deux types* :

– d'abord, il y a un passage où Priscien, établissant un parallèle avec le grec, propose une analyse sémantico-pragmatique : c'est le passage où il examine l'emploi de *met* et de *te* ajoutés respectivement à *ego* (et *mei* / *mihi*) – il n'y reprend plus la liste *tuimet*, *nosmet*, etc. et à *tu*. Priscien fait observer que cette adjonction donne un pronom composé qui a une valeur démarcative (ou « discrétive ») et/ou une valeur de signifiance augmentée (ou de forte identification) (*significantia*).

> Sciendum tamen, quod *met* et *te* adduntur supra dictis pronominibus vel discretionis causa plerumque vel significantiae […] (*GL* 2, 591.24-25).

> « Il faut savoir que *met* et *te* sont ajoutés aux pronoms mentionnés plus haut, ou bien, comme c'est le cas le plus souvent, pour démarquer, ou bien pour la signifiance (…) ».

– ensuite, il y a les remarques qui portent sur le statut de formes composées qui intègrent un élément pronominal : Priscien s'y montre un grammairien capable de raisonner en termes de proportionnalité grammaticale, de réanalyse formelle, voire de valence. C'est ainsi qu'il tranche à propos de trois problèmes :

1. Le statut de *eccum*, *eccam*, *mecum*, *tecum*, etc. : s'agit-il d'adverbes ou de pronoms ? Pour Priscien, il s'agit de pronoms, parce qu'on y observe un marquage (c'est-à-dire une variation paradigmatique) à la fois pour la personne, pour le nombre, et pour le cas.

   Quaeritur, *eccum, eccam, ellum, ellam, eccos, eccas, mecum, tecum, secum, nobiscum, vobiscum* pronomina sint composita an adverbia ? ad quod dicendum, quod adverbia personas simul et numeros et casus in eodem habere non possunt. sunt enim quaedam personas tantum significantia, ut *meatim facis* et *facitis*, quaedam casus videntur certos nominum habere, carent autem personis, ut *domi, domo, domum*, quaedam numeros, ut *semel, bis* ; omnia autem simul supra dicta nisi in pronominibus, inveniri non possunt. sunt igitur sine dubio pronomina (*GL* 2, 593.25-594.5).

   « La question se pose si *eccum, eccam, ellum, ellam, eccos, eccas, mecum, tecum, secum, nobiscum, vobiscum* sont des pronoms composés ou des adverbes. La réponse doit être que les adverbes ne peuvent pas avoir en même temps des personnes, des nombres et des cas dans une même forme.
   Il y en a certes certains qui indiquent seulement la personne, comme *meatim facis* (tu le fais à ma manière) et *facitis* (vous le faites à ma manière).
   Quelques-uns semblent avoir certains cas des noms, mais il manque les personnes, comme *domi* (à la maison), *domo* (de chez soi), *domum* (à la maison) ; quelques-uns semblent avoir des nombres, comme *semel* (une fois), *bis* (deux fois). Mais c'est seulement dans des pronoms qu'on peut retrouver ensemble tous les éléments mentionnés plus haut. Ce (= *eccum*, *eccam*, etc.) sont donc sans aucun doute des pronoms ».

2. Le statut d'une forme comme *tantidem* : pronom ou nom ? Ici, Priscien montre que la forme en question se range, paradigmatiquement et sémantiquement, avec les noms [23].

23. Terentius in adelphis : tantidem emptam –, quod quamvis videatur pro « eiusdem » poni, tamen significat quantitatem, quae in pronomine esse minime potest, quod substantiam solum, ut saepe diximus, significat. est igitur nomen, quomodo et simplex eius, « tantus tanta tantum ». usus quoque hoc confirmat. « tantidem » dixit « emptam » quantitatem similem pretii ostendens. « tantundem » ergo nihil aliud significat nisi relationem et similitudinem quantitatis, quod etiam si posset pro « idem » accipi, non tamen iam et pronomen esset. non enim id, quod pro

3. Le statut des compositions d'un nom avec des pronoms. Priscien affirme que des formes comme *huiusmodi*, *istiusmodi* sont des noms, à cause de leur sens, et à la fin de son chapitre il explicite ses raisonnements par une réanalyse :

> sunt omnia nomina, etiam quae in fine pronomen habuerint : cum enim qualitatem significant, pronomina esse non possunt […] quid est enim *eiusmodi* nisi *modo eius* ? *eccum* nisi *ecce eum* ? *mecum* nisi *cum me* ? (*GL* 2, 596.7-15)
>
> « Ce sont tous des noms, même les mots qui contiennent un pronom à leur fin. Ils ne peuvent pas être pronoms. Qu'est-ce en effet *eiusmodi* sinon *modo eius, eccum*, sinon *ecce eum*, et *mecum*, sinon *cum me* ? »

6. LE *NUMERUS*

La section *de numero* traite du nombre grammatical des éléments pronominaux et pose, de façon explicite, la présence de cet accident comme étant la conséquence d'un rapport de *substitution* : il est intéressant de relever que Priscien conçoit de façon parallèle un rapport de substitution entre nom et pronom d'une part et entre verbe et participe d'autre part. Il s'agit des quatre classes qui possèdent la catégorie du nombre, alors que les quatre autres classes en sont dépourvues [24].

> principales igitur duae partes, nomen et verbum, et quae loco eorum funguntur, hoc est participium et pronomen, supra dictos numeros habent in declinatione. aliae autem quattuor partes, hoc est praepositio, coniunctio, adverbium, interiectio, declinatione carentes numeros supra dictos habere non possunt (*GL* 2, 596.24-28).
>
> « Les deux parties (du discours) principales, le nom et le verbe, et les parties qu'on emploie pour les remplacer, c'est-à-dire le participe et le pronom, ont les nombres mentionnés plus haut dans leur système de déclinaison. Les quatre autres parties en revanche, à savoir la préposition, la conjonction, l'adverbe et l'interjection, ne peuvent avoir les nombres mentionnés plus haut, puisqu'elles ne possèdent pas de déclinaison ».

Priscien relève, à juste titre et de façon judicieuse, que ce dont il s'agit ici, c'est le nombre comme *catégorie grammaticale,* et non comme

aliquo accipitur, omnimodo etiam ex eadem specie accipiendum est (*GL* 2, 595.24-596.4).

24. Dans ses deux grammaires du français (1562, 1572) Ramus aura recours à cet accident discriminatoire du nombre afin d'opérer une bipartition fondamentale des parties du discours (+/- nombre). Voir Swiggers, 1989.

sens signifié : certains mots indéclinables – et l'indéclinabilité exclut la possession de l'accident du nombre [25] – ont un sens numérique (*semel, bis, quater*), mais il ne s'agit pas d'une catégorisation grammaticale. Priscien ne dispose pas d'un métalangage adéquat pour désigner la différence entre sens numérique et catégorisation (grammaticale) numérique. Pour clarifier la distinction, qu'il a pourtant bien cernée, il recourt à une argumentation : les éléments à sens numérique se laissent combiner à la fois avec des formes qui comportent une marque de singulier et avec des formes qui comportent une marque de pluriel ; dans le cas de la catégorisation numérique, la marque du nombre est solidairement partagée par les formes en combinaison syntagmatique.

> Quamvis igitur adverbia sunt quaedam numerorum, tamen non ex eadem voce singularem et pluralem significant nec ad personas vel singulas singularem vel plures pluralem, quomodo supra dictae partes, reddunt numeros, sed similiter vel uni vel pluribus eadem adiunguntur, sive singularis sint numeri sive pluralis, ut *semel facio, facis, facit, facimus, facitis, faciunt*, similiter *bis, quater, saepe*, cum declinabiles partes necessario sibi adiunctae eosdem numeros servant, ut *facimus nos, faciunt homines, faciunt scribentes* : ecce omnes plurales. et iterum *facio ego*, *facit homo, facit scribens* : en ubique singularibus utimur *(GL* 2, 596.28-597.9).
>
> « Quoiqu'il y ait certains adverbes ayant un sens numérique, ils n'indiquent pas par la même forme le singulier et le pluriel, ni ne font correspondre à des personnes singulières un singulier, ni à des personnes plurielles un pluriel, comme les parties [du discours] mentionnées ci-dessus, mais ils sont ajoutés de la même façon soit à une forme verbale singulière, soit à une forme verbale plurielle, par ex. *semel facio, facis, facit, facimus, facitis, faciunt* (je fais une fois, tu fais une fois…) ; de la même façon *bis* (deux fois), *quater* (quatre fois), *saepe* (souvent), alors que les parties du discours déclinables qui leur sont adjointes doivent nécessairement présenter le même nombre, comme *facimus nos* (nous faisons), *faciunt homines* (les hommes font), *faciunt scribentes* (ceux qui écrivent, font) : là, toutes les formes sont au pluriel. Et de même : *facio ego* (je fais), *facit homo* (l'homme fait), *facit scribens* (quelqu'un qui écrit, fait) : là nous employons partout des singuliers ».

Il s'agit là d'une formulation prolixe et sans doute un peu maladroite, ce qui s'explique par le fait que Priscien est victime d'un métalangage technique trop peu précis et insuffisamment élaboré. Il faut toutefois lui attribuer trois mérites :

1. La séparation entre *sens* et *valeur grammaticale* ;

25. Voir le début de la section : sola enim declinabilia possunt habere ex eisdem vocibus tam singularem quam pluralem numerum (*GL* 2, 596.19-20).

2. La reconnaissance du fait que la catégorisation grammaticale (en l'occurrence la marque du nombre) doit être incidente au *même* élément à l'intérieur d'un *paradigme* : en d'autres termes, quand Priscien parle de *eadem vox*, il veut dire que c'est sur la même forme (qu'il désigne par son aspect phonético-lexical : *vox*, là où nous parlerions plutôt de « morphème [lexical] » / « morphème de base ») que doit se greffer le marquage du nombre (dans le cas de *semel, bis*, etc. l'indication du nombre se fait à travers des formes lexicales différentes) ;

3. Le troisième mérite est que Priscien, dans son argumentation, fait intervenir, à côté de la dimension paradigmatique, l'aspect syntagmatique : il montre que la catégorisation numérique implique une solidarité entre, par exemple, le nombre du (nom / pronom) sujet et le nombre de la personne verbale (dans un schéma Sujet/Verbe, en l'occurrence dans l'ordre séquentiel Verbe/Sujet) [26].

7. LE *CASUS*

Le *liber tertius decimus* est entièrement consacré au cas, en tant qu'accident des pronoms. Priscien, fidèle à son optique, n'y traite pas de l'emploi des cas – matière de syntaxe – mais bien de l'organisation du système casuel. Il s'agit donc d'un chapitre sur l'organisation paradigmatique – la *declinatio* – des pronoms. C'est là un aspect assez problématique, car non seulement les pronoms présentent les particularités « organisationnelles » des noms – présence de *monoptotes* (*diptotes*), *triptotes, tetraptotes* et *pentaptotes* – mais les pronoms y ajoutent à la fois une complication morphologique et une complication structurale. Cette dernière tient à la fonction même des pronoms : vu que seul le pronom personnel de la deuxième personne peut être utilisé au vocatif (et que ce cas vocatif est identique au nominatif), il n'y a pas d'*hexaptotes* dans les pronoms. La complication morphologique n'affecte que le pronom de la première personne du singulier où on a deux bases différentes : *ego* / *m(i/e)-* [27]. Cette exploration des « cases

26. La section se termine par des observations sur l'ambivalence de certaines formes pronominales (comme *haec*) et sur le statut particulier des possessifs : comme ceux-ci ont une double personne, ils ont aussi un double nombre (nombre *intrinsèque*, c'est-à-dire le nombre du possesseur, marqué lexicalement ; et nombre *extrinsèque*, c'est-à-dire le nombre de la catégorisation numérique affectant le morphème lexical du pronom possessif).
27. Nam nominativus primae personae dissonus est a genetivo (*GL* 3, 2.26-27).

vides » dans l'organisation paradigmatique des pronoms n'est pas un simple jeu de casuistique, mais elle fait preuve d'un sens aigu de la valeur fonctionnelle des formes. C'est ainsi que Priscien relève que l'usage au vocatif de noms (appellatifs) leur confère un aspect caractéristique des pronoms, à savoir celui de la référence à des personnes définies.

> unde nomina quoque et participia in vocativo casu secundae sunt personae sine dubio et finitae. itaque etiam in appellativis nominibus ipsa demonstratione secundae personae propriorum loco fungi videntur in eo casu, ut si dicam « grammatice », neminem alium significo nisi eum ad quem loquor [28] (*GL* 3, 1.6-10).
>
> « De là aussi que les noms et les participes employés au cas vocatif sont indubitablement de la deuxième personne et sont définis (dans leur référence). De la même façon, dans la catégorie des noms appellatifs certains semblent, par l'indication même d'une deuxième personne à ce cas [vocatif], être employés à la place de noms propres, par ex. quand je dis *grammatice* (oh, grammairien !), je n'indique personne d'autre que celui à qui je parle ».

De façon peut-être encore plus intéressante, Priscien dégage l'asymétrie de comportement « pragmatico-discursif » entre le pronom personnel et le pronom possessif : si dans les pronoms personnels, seule la deuxième personne a un vocatif, dans les pronoms possessifs, c'est seul le possessif de la première personne, dans sa référence extrinsèque, qui peut être utilisé au vocatif.

> primae quoque personae possessivum, quod solum etiam secundae potest adiungi personae, sicut supra dictum est, habet vocativum, non possessoris, qui est in prima persona, quae intrinsecus secundum genetivum intelligitur primitivi, sed possessionis, quae cum extrinsecus declinatur, vocativum quoque propter secundam assumit personam, cum ad eum dirigitur […] alia vero, sicut docuimus, possessiva pronomina, quia secundae adiungi non possunt, carent vocativo (*GL* 3, 1.15-2.5).
>
> « Le possessif de la première personne, qui seul peut être ajouté aussi à une deuxième personne, comme nous l'avons indiqué, dispose d'un vocatif, non du possesseur, qui se trouve à la première personne qui (elle), par référence intrinsèque, se comprend d'après le génitif du pronom personnel, mais d'un vocatif de l'objet de la possession qui, parce qu'elle a une déclinaison extérieure, assume le vocatif à cause de la deuxième personne, parce qu'elle s'adresse à elle […].

28. Voir aussi la fin du livre 13, où Priscien traite de la valeur « définie » des noms employés au vocatif, et de l'impossibilité réciproque d'utiliser des *infinita*, des *relativa*, ou *interrogativa* au vocatif (*GL* 3, 22-23).

D'autres pronoms possessifs par contre, comme nous l'avons indiqué, ne peuvent pas se combiner avec une deuxième personne, et, par conséquent, n'ont pas de vocatif ».

Schématiquement, l'exposé de Priscien se ramène à ceci :

* ô moi / nous	ô (toi) mon père
ô toi	* ô (toi) ton père
* ô lui /elle/eux/elles	son père (père de lui / père d'elle)

…

Le *liber* sur le cas des pronoms est, comme on l'a déjà dit, une sorte d'anatomie de la *declinatio* ; on le voit nettement dans la macro-structure du *liber*, qui est articulée autour des quatre *modi declinationum* :

1. – /mei/(mis)
   tu/tui/(tis)
   */sui/(sis) (*GL* 3, 2.28-29)
2. à génitif en *-ius*
   (*ille/ipse/iste…*)
3. le schème de « flexion horizontale » typique des adjectifs de la première classe (*meus-mea-meum*)
4. le schème de flexion des noms [29] de la troisième déclinaison (*nostrâs-nostrâtis*).

Le livre sur les cas contient aussi de nombreuses remarques (par exemple sur la nature composée de *idem*, sur l'emploi de noms propres comme vocatifs et de noms propres comme noms prédiqués – cf. la différence entre *venisti ad me Vergili* et *Vergilius ego vocor*) [30] et un rappel de la valeur substitutive des pronoms par rapport à des *noms propres* [31], mais il nous semble qu'une importance majeure doit être donnée aux apports suivants :

– le transfert, à partir du grec, d'une distinction entre pronoms liés et pronoms absolus [32] (ou libres) : Priscien constate qu'en fait les

29. Priscien fait observer plus loin que la présence d'une déclinaison de type nominal ne détermine pas le statut d'une classe de mots : Ad quae dicendum, quod non similitudo declinationis omnimodo coniungit vel discernit partes orationis inter se, sed vis ipsius significationis.
30. Priscien utilise des exemples contextualisés : *Priscianus ego vocor / tu vocaris Herodianus.*
31. Voir aussi le rappel dans *GL* 3, 20.31-21.2 : Ut breviter igitur totum colligamus, pronomina loco propriorum accipiuntur nominum, itaque finitas exigunt sibi personas, quas nullum ex supra dictis potest habere nominibus.
32. Voici la définition de *absoluta* : absoluta autem dicuntur, quae cum aliis sociari possunt vel non ; nam dicendo « ego dico » possum et solus intellegi et cum alio (*GL* 3, 14.10-12).

pronoms latins sont tous libres (ou mieux, qu'aucun pronom latin n'est exclusivement [accentuellement] *lié/ enclitique – inclinativus*)

> Illud etiam sciendum, quod omnia pronomina apud Latinos absoluta sunt et tam praepositiva quam subiunctiva rectique accentus, id est ὀρθοτονούμενα, cum apud Graecos sint quaedam inclinativa (*GL* 3, 14.7-9).

– la définition du réfléchi *sui* et l'explication [33] du fait qu'il n'a pas de nominatif : comme *réfléchi*, il marque le retour, par *transitio*, sur le sujet du verbe.

> Et sciendum, quod, quotiens hoc pronomen reciprocum est, eiusdem personae verbum habet convenienti casui adiunctum, ut *sui meminit, sibi placet*. et manifestum est, quod adiunctio verbi vim habet nominativi casus cum actione aliqua. si igitur pronominis quoque huiuscemodi significationem habentis, hoc est in se recurrentis, ponas nominativum et cum eo verbum eiusdem personae, erunt duo nominativi. duo autem nominativi per se, ubi et actio et passio ostenditur, coniungi non possunt, sed obliquus et nominativus, nec solum in reciprocis, sed etiam in illis, quae in transitione habent alteram personam. non igitur *sui* nominativus potest constare (*GL* 3, 19.9-18).
>
> « Et il faut savoir que, autant de fois que ce pronom est réfléchi, il est combiné avec un verbe à la même personne, qui est adjoint au cas congru, par ex. *sui meminit* (il se souvient de lui-même), *sibi placet* (il est satisfait de lui-même). Et il est clair que – puisque l'ajout d'un verbe donne la valeur d'un nominatif avec une certaine action – si on ajoute le nominatif d'un pronom qui a aussi cette signification – notamment réflexive – et avec ce nominatif un verbe à la même personne, il y aura deux nominatifs. Mais là où aussi bien une activité qu'une passivité est exprimée, deux nominatifs, comme tels, ne peuvent pas être combinés, mais plutôt un cas oblique et un nominatif, et cela non seulement pour des verbes réfléchis, mais aussi pour des verbes transitifs qui, en [rapport de] transitivité requièrent une autre personne. De là qu'un nominatif *sui* ne peut exister ».

Il nous reste à relever un élément intéressant, surtout du point de vue moderne de la typologie linguistique : c'est le fait que Priscien recourt à des formulations « implicationnelles » :

> Et quicquid habet vocativum, hoc et nominativum habet, quicquid autem nominativum, non omnimodo et vocativum neque enim interrogativa nomina nec infinita nec abnegativa nec distributiva vel impertitiva nec relativa, quae omnia carent demonstratione, vocativos pollicentur, ut *quis* vel *qui, qualis, talis, quantus, tantus, alius, nullus, alter, alteruter, uter, uterque, singuli, bini, terni, quaterni* et similia, nec primae et tertiae personae pronomina (*GL* 3, 13.28-14.3).

33. En fait, l'explication est donnée à la fin d'une longue discussion (*GL* 3, 16-19).

> « Et n'importe quel mot qui a un vocatif, a aussi un nominatif, mais tout mot qui a un nominatif, n'a pas, pour autant, un vocatif ; en effet, les [noms] interrogatifs, indéfinis, négatifs, distributifs ou « répartitifs », relatifs, qui tous sont dépourvus de valeur démonstrative, n'ont pas de vocatifs, par exemple *quis* ou *qui, qualis, talis, quantus, tantus, alius, nullus, alter, alteruter, uter, uterque, singuli, bini, terni, quaterni* et semblables, ni non plus les pronoms de la première et de la troisième personne ».

8. CONCLUSIONS

Quelles sont les principales conclusions qui se dégagent de cet examen de l'analyse du pronom dans les *Institutiones* de Priscien ?

– En ce qui concerne le bagage historique, culturel et littéraire de l'auteur, on voit confirmée l'image d'un grammairien latin (en milieu hellénophone) ayant lu et assimilé Apollonios Dyscole et d'autres grammairiens grecs, et celle aussi d'un grammairien qui connaît à fond la littérature latine, exploitée comme matière d'illustration.

– Ce grammairien a le don de l'analyse contrastive : il compare le latin et le grec, et dégage de façon pertinente les divergences structurelles.

– Priscien est aussi un grammairien méthodique – qui suit fidèlement le plan tracé au début de l'exposé –, un bon didacticien (qui insère des rappels, reprend et développe certaines remarques) et un grammairien conscient de la distinction entre morphologie et syntaxe ; les principaux problèmes de syntaxe pronominale sont traités dans le livre 17, et dans les livres 12 et 13 il s'agit de la classe de mots et non de ses emplois phrastiques.

– Contrairement à Apollonios Dyscole, Priscien est un grammairien aux vues arrêtées : il n'hésite ni à propos du nombre des pronoms, ni à propos de formes à statut apparemment partagé.

– Priscien est un grammairien qui s'intéresse à l'emploi de formes en contexte énonciatif et à leurs possibilités de combinaison. Le grammairien se manifeste de façon très nette dans la prise en compte de l'encadrement paradigmatique des formes : Priscien prend soin de discuter les *séries* de formes et de relever les liens (formels et sémantiques) qui unissent certaines formes. Mais il dépasse la fixation structurelle, en s'intéressant aussi à des phénomènes relevant de l'énonciation : dans le cas des pronoms, il parvient à proposer une définition explicite et très adéquate en termes de rôles communicatifs. Et le

grammairien examine aussi, de façon attentive, les possibilités de combinaison entre des séries (pronominales).

– Nous avons pu apprécier aussi comment Priscien aborde les pronoms comme classe morphosémantique : il ne perd jamais de vue la *forme* (et s'intéresse aux vides structurels et aux cas de télescopage), mais il est surtout à la recherche du *sens* (ou de la valeur) des formes. Et là aussi, on retrouve une complémentarité de perspectives : Priscien prend en compte le sens *paradigmatique* (ou catégoriel), mais aussi le sens contextuel et énonciatif (c'est ainsi qu'il parvient à définir la différence entre *ego* et *egomet*), et le sens corrélé avec la syntaxe (cf. ses remarques sur le réfléchi).

– Enfin, chez cet auteur qui manie les termes de *structura* et de *significantia*, on trouve une heuristique double : d'une part, une sorte de procédure de découverte « positive » – quand il s'agit de montrer des solidarités, des cas de co-occurrence, ou quand il s'agit de différencier deux formes –, et d'autre part, une procédure par voie négative, qui consiste à montrer l'existence de trous dans le système et à les expliquer.

Bref, dans son traitement du pronom (et ailleurs), Priscien se montre un grammairien raisonnable et raisonnant, qui réfléchit sur ce qu'il trouve et aussi sur ce qu'on ne trouve pas.

Quelques remarques sur la caractérisation des connecteurs chez Priscien

Jonathan Barnes

Le livre 16 des *Institutions* est consacré aux *coniunctiones* – « conjonctions » selon la traduction usuelle, ou « connecteurs » comme je les appellerai. Priscien commence par une caractérisation générale de ce que c'est qu'un connecteur (*GL* 3, 93.2-8). Ensuite, il liste les « accidents » des connecteurs : forme, espèce, ordre (93.9-10) [1]. Après cette introduction, il discute de la forme, en deux lignes (93.11-12), des espèces, sur onze pages (93.13-104.13), et de l'ordre en une page (104.14-105.14).

Il n'y a presque rien de nouveau dans le livre 16, comme partout dans les *Institutions*, Priscien insiste là-dessus à plusieurs reprises. Il y a donc des questions aussi délicates que passionnantes au sujet des sources de Priscien. Mais ce ne sont pas elles qu'on abordera ici : les remarques qui suivent ne concernent pas ce dont Priscien a hérité de ses devanciers – mais ce qu'il a légué à la grammaire occidentale.

Les connecteurs font leur première apparition chez Priscien dans le livre 2, où les parties du discours sont introduites. Après avoir affirmé :

> non aliter possunt discerni a se partes orationis nisi uniuscuiusque proprietates significationum attendamus
>
> « les parties du discours ne peuvent être distinguées l'une de l'autre que si nous faisons attention aux propriétés des significations de chacune (*GL* 2, 55.4-5) »

Priscien arrive à expliquer que :

> proprium est coniunctionis diuersa nomina uel quascumque dictiones casuales uel diuersa uerba uel aduerbia coniungere.

1. Sauf précision particulière, toutes les références renvoient à *GL* 3.

> « la propriété du connecteur est de connecter des noms différents (ou n'importe quels mots casuels), ou des verbes différents, ou des adverbes (56.21-22) ».

S'agit-il là d'une définition ? Tout ce que Priscien promet, c'est de fournir une propriété, c'est-à-dire quelque chose qui appartient à tout connecteur et à rien d'autre. Parfois, les savants anciens distinguent entre une esquisse et ὑπογραφή, qui ne donne qu'une propriété de la chose, et une définition au sens strict, qui détermine son essence. L'explication de Priscien est peut-être une esquisse plutôt qu'une définition. Mais il faut admettre que la distinction entre définition et esquisse n'est pas universelle, et que souvent un auteur offrira une propriété en guise de définition.

En tout état de cause, la caractérisation offerte dans le livre 16 est plus élaborée :

> coniunctio est pars orationis indeclinabilis, coniunctiua aliarum partium orationis quibus consignificat, uim uel ordinem demonstrans.
>
> « un connecteur est une partie de discours indéclinable qui connecte les autres parties du discours, avec lesquelles il co-signifie, et qui indique une force ou un ordre ».

Il y a là quatre propositions, dont la deuxième – qui dit qu'un connecteur connecte les parties du discours – correspond, *grosso modo*, à la propriété donnée dans le livre 2.

Avant d'examiner la caractérisation, ajoutons un autre item au dossier. Dans les *Partitions*, quand il est en train d'analyser la première ligne du premier livre de l'*Énéide*, Priscien doit expliquer le mot *que*. Il commence ainsi :

> *que* quae pars orationis est ? – coniunctio. – quid est coniunctio ? – pars orationis conectens ordinansque sententiam [2].
>
> « *-que* est quelle partie du discours ? – Un connecteur. – Qu'est-ce qu'un connecteur ? – Une partie du discours qui connecte et ordonne une pensée » (*GL* 3, 465.37-39).

Cette explication, qui est répétée à trois reprises, n'est pas seulement moins riche que la caractérisation du livre 16 des *Institutions* : elle semble la contredire. En effet, selon les *Partitions*, les connecteurs connectent les pensées et non pas les parties du discours ; et ils ordonnent la pensée, tandis que selon les *Institutions* un connecteur signale ou bien un ordre ou bien une force. Mais, en fait, les contra-

2. Précisément les mêmes mots (sauf *adnectens* pour *conectens*) en *GL* 3, 478.15-16, 488.16-17, 493.2-3, 474.1, 476.34, 500.6.

dictions ne sont qu'apparentes : on verra plus tard que connecter la pensée et connecter les parties du discours ne sont qu'une seule et même chose ; quant à l'ordre, il est probable que dans les *Partitions* Priscien ne parle pas de l'ordre qui, dans les *Institutions*, est couplé à la force, mais plutôt de l'ordre que tout connecteur a comme accident.

Retournons à la caractérisation du livre 16. S'agit-il là d'une véritable définition ? Peut-être – mais à vrai dire, on sera plutôt enclin à penser que les quatre propositions qui constituent le texte ne sont pas toutes sur le même niveau.

S'agissant de la première proposition, selon laquelle les connecteurs sont indéclinables, elle est sans doute vraie – du moins elle se vérifie pour le grec et le latin. Mais il est difficile de croire qu'elle détermine un aspect essentiel des connecteurs, difficile de penser qu'il ne s'agit pas d'un aspect tout à fait contingent. La troisième proposition, qui dit que les connecteurs « co-signifient », est sans aucun doute plus importante – bien qu'elle soit aussi plus obscure. Mais si elle indique quelque chose qui doit appartenir à tout connecteur et qui est, dans ce sens, essentiel aux connecteurs, il n'est pas évident qu'elle exprime une partie de leur définition : la co-signification pourrait être un « accident essentiel » qui découle de la définition plutôt qu'un élément de la définition elle-même.

Selon la quatrième proposition un connecteur « indique une force ou un ordre ». La formule est opaque, mais Priscien en fournit un commentaire (93.4-8). Prenons un connecteur « C » et deux items connectés, « x » et « y ». Dire que « C » indique une force (le mot latin est *uis* – auquel se substituent parfois *essentia* et parfois *substantia*), c'est dire que « Cxy » implique que et « x » et « y » sont vrais. Dire que « C » indique un ordre, c'est dire que « Cxy » n'équivaut pas à « Cyx ». Il y a des connecteurs qui indiquent une force (par exemple *et*), il y en a qui indiquent un ordre (par exemple *si* : (94.15-20), et il y en a qui indiquent tous les deux (par exemple *quia* : (94.22-25). Ajoutons qu'il y a des connecteurs qui n'indiquent ni une force ni un ordre (par exemple *aut*). Tout cela est un commentaire sur quelques différences entre les connecteurs : cela n'a pas l'air d'être une proposition de définition.

Reste la deuxième proposition. On pourrait prendre cette proposition en elle-même comme une définition : assurément, elle exprime quelque chose qui est essentiel à la nature d'un connecteur ; et un philosophe aristotélicien reconnaîtrait là-dedans la structure d'une bonne définition – un connecteur est une partie du discours (voilà le *genus*) qui connecte les parties du discours (voilà la *differentia*).

Bref, la caractérisation du connecteur dans le livre 16 avec ses quatre propositions ne joue qu'assez mal le rôle de définition ; et puisque Priscien lui-même ne la décrit pas comme une définition, on ne doit pas forcément lui imposer le rôle. Mais je n'affirme pas que, selon Priscien, ce n'est pas une définition – et j'avoue qu'au fond, la question de son statut ne me semble pas être très urgente. En tout cas, presque tout ce que j'aurai à dire à propos de la caractérisation concernera sa deuxième proposition.

Que veut caractériser la caractérisation ? Les connecteurs, bien entendu. Mais cette réponse banale demande trois commentaires.

D'abord, un connecteur est une *pars orationis*, une partie du discours, et les parties du discours sont toutes des *dictiones*, ou des expressions qui sont simples du point de vue sémantique (*GL* 2, 53.8-12) [3]. L'expression « éléphant blanc » n'est pas une *dictio*, car son sens est fixé par les sens de ses parties. De même, l'expression « si et seulement si » – que la logique contemporaine traite comme un connecteur – n'est pas une *dictio* et par conséquent n'est pas un connecteur. Il n'y a rien de remarquable là, mais deux questions se soulèvent. Primo : si l'expression « si et seulement si » n'est pas une *dictio*, comment faut-il la décrire ? La réponse, sur laquelle je reviendrai, est décevante : la grammaire antique ne reconnaît aucune catégorie à laquelle une telle expression pouvait appartenir. Secundo : si l'on décidait d'écrire « ssi » pour « si et seulement si », aurait-on ainsi fabriqué un véritable connecteur ? La réponse doit être positive, même si elle paraît étrange. L'expression « ssi » est une *dictio*, donc une partie du discours ; et on aurait beau chercher pour elle une autre classe que celle des connecteurs.

Le deuxième des trois commentaires commence par le rappel que, dans la préface des *Institutions*, Priscien se vante du fait qu'il a puisé à la fois dans les textes grecs et dans les textes latins (*GL* 2, 2.7-9) ; et qu'il dédie le livre à Julien, qui est expert dans les deux langues (*GL* 2, 2.30-31). Il est vrai que la grande majorité des exemples dans les livres centraux sont pris du latin ; mais il y a aussi des exemples grecs, et parfois Priscien discute un phénomène qui se trouve en grec et non pas en latin. Tout cela signifie que Priscien n'est pas en train d'écrire une grammaire du latin : il est en train d'écrire une grammaire – c'est-à-dire une grammaire générale, une grammaire qui, en principe, s'applique à n'importe quelle langue. Bien entendu, ses observations sont

3. Si Priscien ne dit jamais de façon explicite que les connecteurs sont des *dictiones*, il l'implique dans plusieurs endroits (voir par exemple *GL* 3, 114.9-22).

toujours déterminées par les propriétés des deux langues qu'il a maîtrisées, de sorte que sa grammaire ne s'adapte pas aux autres langues sans modification. Néanmoins, les *Institutions* visent à présenter une grammaire générale.

En ce cas, lorsqu'il caractérise les connecteurs, Priscien n'est pas en train de déterminer ce que c'est qu'un connecteur latin (ni ce que c'est qu'un connecteur grec) : il veut, en principe, décrire ce que c'est qu'un connecteur.

Le troisième commentaire requiert une discussion un peu plus élaborée. De prime abord on dirait que la caractérisation doit nous aider à répondre à la question « Quelle partie du discours est le mot *x* ? », qu'elle doit nous aider à trier les mots en classes diverses. Tout comme le mot « cheval » (par exemple) est un nom, de même le mot « si » (par exemple) est un connecteur. C'est ce que font les dictionnaires contemporains lorsqu'ils indiquent, contre chaque mot, la partie du discours à laquelle il appartient ; et il est bien possible que c'est ce que Priscien a voulu faire. Mais la situation n'est pas toujours claire.

D'abord, notons que la classification des connecteurs eux-mêmes ne trie pas des mots, mais plutôt des usages des mots. Vers le commencement du livre 16 Priscien annonce :

> inueniuntur tamen multae tam ex supra dictis quam ex aliis coniunctionibus diuersas significationes una eademque uoce habentes
>
> « beaucoup des connecteurs, et parmi ceux que nous venons de lister et parmi les autres, se trouvent avec plusieurs significations pour le même son » (93.20-22).

Il répète la même chose à la fin du livre 16 (105.4-6) ; et entre les deux affirmations il donne plusieurs cas particuliers – par exemple :

> *nam* est quando *γάρ*, est quando *δή* Graecam coniunctionem completiuam uel affirmatiuam significat
>
> « *nam* signifie parfois *γάρ*, parfois *δή* (le connecteur grec qui est complétif ou affirmatif) … » (104.5-6).

Le mot *nam* est-il un connecteur causal, ou complétif, ou affirmatif ? Il n'y a aucune réponse à la question : le mot est parfois l'un et parfois l'autre – c'est-à-dire qu'il y a des usages causaux, des usages complétifs, des usages affirmatifs.

On se demandera donc si, de la même façon, un mot ne peut pas être parfois un connecteur, parfois une autre partie du discours. La réponse indiquée par Priscien est positive. Par exemple :

> inueniuntur tamen nomina uel pronomina uel etiam praepositiones uel aduerbia quae loco causalium accipiuntur coniunctionum : pronomina ut

> *ideo*, *eo* ; nomina : *qua causa*, *qua gratia*, *qua propter*, *quam ob rem*, et *quas ob res*.
>
> « on trouve des noms ou des pronoms ou même des prépositions ou des adverbes qui sont pris au lieu des connecteurs causaux : des pronoms comme *ideo*, *eo* ; des noms – *qua causa*, *qua gratia*, *qua propter, quam ob rem*, et *quas ob res* (95.26-96.1) » [4].

Il est vrai que les exemples de noms sont étranges (ce ne sont pas des *dictiones*) ; il est vrai aussi que, là, Priscien ne dit pas explicitement que *ideo* (par exemple) est parfois un pronom et parfois un connecteur, et peut-être ce qu'il veut dire est plutôt que *ideo*, tout en étant un pronom, fonctionne parfois comme un connecteur. Mais considérons ce qu'il dit par rapport au mot *ne*, qu'il classifie comme un connecteur causal :

> hoc autem, id est *ne*, quando *μή* uel *πάνυ* significat aduerbium est. inuenitur tamen etiam uerbum pro aduersatiua coniunctione cum aduerbio ut *quamuis* pro *quamquam* et pro *etsi*, quomodo et *licet* et *licebit*.
>
> « ce mot – je veux dire *ne* – est un adverbe quand il signifie *μή* ou *πάνυ*. On trouve même des verbes pour des connecteurs – avec un adverbe, comme *quamuis* pour *quamquam* et pour *etsi* ; de la même façon *licet* et *licebit* (96.13-16) ».

Pareillement, le mot *quam* est un connecteur préférentiel ; mais

> est autem *quam* et accusatiuus quae infiniti nominis et aduerbium similitudinis.
>
> « *quam* est aussi l'accusatif du nom indéfini *quae* ainsi qu'un adverbe de comparaison » (99.3-4).

Les mots *ne* et *quam* sont-ils des connecteurs ou non ? Il n'y a aucune réponse à la question : parfois ce sont des connecteurs, parfois non.

S'il faut prendre de tels passages au sérieux, on dira que la théorie des parties du discours ne vise pas à trier les mots en classes diverses : elle vise, de prime abord, à distinguer entre plusieurs rôles ou fonctions linguistiques.

Un connecteur est un mot qui relie les autres parties du discours – ou plus exactement, un mot fonctionne comme connecteur si et seulement s'il sert à relier les autres parties du discours. La formule n'est pas trop difficile à comprendre – du moins, il y en a une interprétation standard, qui s'applique également aux formules semblables qui se trouvent chez tous les grammairiens anciens, latins et grecs.

Dans le livre 2, Priscien indique qu'un connecteur relie ou bien des noms différents, ou bien des pronoms, ou bien des participes, ou bien

4. Cf. *GL* 2, 552.7-8 : loco coniunctionis tam nomen quam praenomen : *quare*, *ideo*.

des verbes, ou bien des adverbes (*GL* 2, 56.16-21). En ce cas, un connecteur peut lier toute partie du discours sauf les prépositions et les connecteurs eux-mêmes. Dans le livre 16, Priscien dit que les connecteurs relient « les autres parties du discours », c'est-à-dire (dira-t-on) qu'ils relient toute partie du discours sauf les connecteurs.

Mais il est difficile de trouver des raisons pour exclure les prépositions et les connecteurs du domaine des connecteurs. Après tout, il y a de nombreuses expressions dans lesquelles un connecteur lie apparemment deux prépositions (« sous ou sur la table ») ou deux connecteurs (« si et seulement si »). Il serait étonnant que Priscien ait vraiment voulu bannir de telles expressions. La liste des liens dans le livre 2 offre-t-elle seulement des exemples, sans vouloir être complète ? Ou la formule « les autres parties du discours » dans le livre 16 est-elle tout simplement inexacte ?

En tout état de cause, il semble qu'un connecteur lie un nom à un nom, un verbe à un verbe, et ainsi de suite, sans lier jamais un nom à un verbe, ni un verbe à un adverbe, et ainsi de suite. Les items qu'un connecteur relie doivent être syntaxiquement homogènes. Du moins, c'est ce que semble impliquer le passage du livre 2 (*GL* 2, 56.16-21). Pourtant, lorsque Priscien discute de la construction des connecteurs dans le livre 17, il se montre un peu plus subtil : il reconnaît, par exemple, des syntagmes comme *et Apollonius et ego*, où un nom se lie à un pronom (*GL* 3, 160.18). De plus, il développe de façon plus détaillée la condition d'homogénéité que doivent remplir les items connectés.

Un connecteur peut lier un nom à un nom, mais pas un nom à un verbe : pourquoi cette différence ? Priscien ne s'explique pas ; mais on dirait qu'un nom et un verbe vont ensemble pour ainsi dire de façon naturelle : ils sont faits l'un pour l'autre. C'est pareil avec les adverbes et les verbes, avec les prépositions et les noms. En revanche, on ne liera pas deux verbes ensemble sans une sorte de colle ; et de façon générale, afin que deux expressions qui appartiennent à la même classe puissent se réunir dans le contexte d'une phrase, ils ont besoin d'un connecteur. *Dionysius* et *loquitur* vont ensemble, sans l'aide de la colle, pour faire *Dionysius loquitur*. *Dionysius* et *Trypho* ne vont pas ainsi ensemble : *Dionysius loquitur Trypho* est mal formé : il faut ajouter un connecteur, par exemple *et*, pour arriver à *Dionysius loquitur et Trypho* (160.16-18). Bien entendu, les choses sont un peu plus complexes que cela ; mais l'idée de base est solide [5].

5. Il vaut la peine de noter que la métaphore de la colle n'est pas aimée par Priscien : elle appartient à un groupe de métaphores proposées par « certains philosophes »

Voilà ce que j'ai appelé l'interprétation standard de ce que Priscien et ses confrères disent. Mais la théorie qu'elle attribue aux grammairiens soulève des problèmes.

Par exemple, lorsqu'un connecteur lie un nom à un nom, quel est le résultat de leur activité ? Dans le livre 2 on trouve – selon toute apparence – des syntagmes comme *et Terentius et Cicero*, *uel Terentius uel Cicero* (*GL* 2, 56.17-18) : le résultat de la connexion semble être ce qu'on pourrait appeler une formule nominale ou un nom complexe – c'est-à-dire quelque chose qui a la syntaxe d'un nom bien qu'il n'ait pas la simplicité sémantique qui appartient aux *dictiones*. De façon générale, un connecteur prend deux (ou plusieurs) mots d'une certaine classe pour en faire une expression complexe qui possède les mêmes propriétés syntaxiques.

Mais – je l'ai déjà dit, et c'est un lieu commun – la grammaire antique n'a jamais reconnu des items d'une telle sorte : la hiérarchie langagière, établie par Platon et conservée (malgré tous les problèmes qu'elle soulève) jusqu'à la fin de l'Antiquité, commence par les lettres, monte d'abord aux syllabes et ensuite aux mots, et arrive finalement au sommet où se trouvent les *orationes* ou les λόγοι. C'est-à-dire qu'on va des mots aux phrases sans arrêt : il n'y a aucune unité entre les mots et les phrases.

Il est inutile de dire qu'une *oratio* ou un λόγος n'est pas forcément une phrase. Cela peut être vrai pour quelques grammairiens ; mais Priscien est formel :

> *oratio* est ordinatio dictionum congrua, sententiam perfectam demonstrans.
>
> « une *oratio* est une séquence de mots bien formée qui indique une pensée complète » (*GL* 2, 53.28-29).

C'est-à-dire qu'une *oratio* est une phrase. Puisque, chez Priscien, il n'y a rien entre la *dictio* et l'*oratio*, une séquence de mots comme *et Terentius et Cicero* n'est pas un vrai syntagme, n'est pas une unité linguistique.

Voilà le problème : d'un côté, un connecteur comme *et* relie, ou peut relier, deux noms ; de l'autre, il ne peut pas produire un syntagme comme *et Terentius et Cicero*, puisqu'un tel syntagme n'existe pas.

On dira sans doute que ce problème n'est pas propre à Priscien, et qu'il se retrouve partout dans la grammaire antique : on aura beau

> qui veulent indiquer que les connecteurs (ainsi que les prépositions, les adverbes…) ne sont pas de vraies parties du discours, prise de position que Priscien rejette énergiquement (*GL* 2, 551.18-552.14).

chercher une solution dans les textes anciens, il faut reconnaître ce fait. Sans doute les choses sont-elles ainsi. Mais chez Priscien, et (sauf erreur de ma part) seulement chez Priscien, il y a quelques indications qui suggèrent une sorte de solution.

Dans un passage où il est en train d'expliquer la différence entre les prépositions et les connecteurs, Priscien dit ceci :

> praepositiones uero… non coniungunt duas substantias cum uno accidente, quod est proprium coniunctionis ut *ego et tu facimus*, *homo et taurus arant*, uel duo accidentia cum una substantia ut *scribit et legit homo* uel *iustus et fortis homo*.
>
> « Les prépositions… ne relient pas deux substances à un accident, ce qui est la propriété des connecteurs – par exemple *ego et tu facimus*, *homo et taurus arant* – ou bien deux accidents à une substance – par exemple *scribit et legit homo* ou *iustus et fortis homo* » (*GL* 3, 25.1-5).

La formulation est peu exacte : les connecteurs ne relient pas des substances et des accidents mais des expressions qui signifient (peut-être) des substances et des accidents. Mais des inexactitudes de ce type se rencontrent partout chez les grammairiens antiques ; et on sait ce que Priscien veut dire. Le mot *et* dans *Cicero et Brutus eunt ad forum* sert à conjoindre les deux noms *Cicero* et *Brutus* tout en les reliant à un seul verbe. C'est-à-dire que le connecteur ne crée pas une nouvelle unité nominale, *Cicero et Brutus* : il fait son travail dans le contexte d'une phrase, et bien que ce soient les deux noms qu'il relie, ce qu'il produit est une phrase bien formée. La séquence de *dictiones : Cicero Brutus eunt ad forum* est mal formée, ne constitue pas une *oratio*. En revanche, la séquence *Cicero et Brutus eunt ad forum* est bien formée. Et c'est le connecteur qui est responsable de cette bonne formation.

Priscien dit que les connecteurs relient les autres *partes orationis*. Jusqu'à présent j'ai adopté la traduction standard de la formule latine, savoir « les parties du discours ». La traduction est impeccable ; mais il vaut la peine de se rappeler qu'un traducteur pédant de Priscien dirait plutôt « les parties de la phrase ». En effet, dans les *Institutions* le mot *oratio* ne signifie pas « discours » mais « phrase » ; et ce que nous, nous appelons « parties du discours », Priscien et ses amis les appelaient « parties de la phrase ».

Et alors ? Alors rien de spécial, dans la plus grande partie des textes. Mais chez Priscien ça pourrait faire une différence. Ses collègues disent que les connecteurs connectent les parties de la phrase : Priscien dit que les connecteurs connectent les autres parties de la phrase. Quand il dit cela, peut-être ne veut-il pas dire qu'un

connecteur relie un nom à un nom, un verbe à un verbe, et ainsi de suite, mais que la fonction d'un connecteur est de relier les autres membres de la phrase, c'est-à-dire les autres membres de la phrase dans laquelle il se trouve. Par exemple, dans la phrase *et Dionysius loquitur et Apollonius*, le connecteur *et* (ou peut-être les deux connecteurs *et… et…*) sert à connecter les autres parties de la phrase – les autres parties de cette phrase-ci.

Priscien dira sans doute que dans ce cas-ci le connecteur sert à connecter les deux noms *Dionysius* et *Apollonius*. Mais le produit de cette activité connexive n'est pas la séquence *et Dionysius et Apollonius*, mais bien la phrase *et Dionysius loquitur et Apollonius*.

C'est précisément cela que Priscien veut dire quand, dans les *Partitions*, il explique qu'un connecteur est « une partie d'une phrase qui connecte et ordonne une pensée ». À vrai dire, le connecteur connecte la phrase qui exprime la pensée plutôt que la pensée elle-même – mais, encore une fois, il ne s'agit que d'une inexactitude répandue et par conséquent peu trompeuse. Dire qu'un connecteur relie les parties d'une phrase et dire qu'il relie une phrase, c'est dire la même chose deux fois. La corde, relie-t-elle le fagot ou relie-t-elle les branches ?

Ainsi interprétée, la caractérisation que Priscien donne des connecteurs échappe à quelques difficultés. C'est pourquoi je voudrais bien croire qu'elle est correcte. Mais il faut avouer qu'elle attribue à Priscien, sur la base d'un seul mot (le mot *aliarum*), une indépendance par rapport à toute la tradition grammaticale, indépendance qu'il n'a jamais revendiquée.

En tout état de cause, la théorie que cette interprétation offre à Priscien n'échappe pas à toute difficulté. Par exemple, selon elle, un connecteur lie les autres parties de la phrase dans laquelle il se trouve. Mais il semble évident que les connecteurs peuvent lier d'autres unités linguistiques. En particulier, un connecteur peut connecter des phrases entières l'une à l'autre. C'est un fait connu – même aux Tommies de la première guerre mondiale qui chantaient : « Nous sommes ici parce que nous sommes ici parce que nous sommes ici ». Ils ne voulaient pas lier « nous » à « nous », ni « sommes » à « sommes », ni « ici » à « ici » : ils voulaient lier « nous sommes ici » à « nous sommes ici ».

Les logiciens contemporains sont d'accord avec les Tommies : leurs connecteurs sont des expressions qui prennent une ou plusieurs phrases pour en faire une phrase. Et c'était ainsi aussi pour les logiciens de l'Antiquité : la logique stoïcienne tourne autour de quelques connecteurs dont la fonction est évidemment celle de produire des

phrases complexes sur la base des phrases simples. Un exemple : « s'il fait jour, il y a de la lumière ». Malgré ce que les grammairiens disent, malgré ce que disent les stoïciens eux-mêmes, il est difficile de ne pas reconnaître que, là, le connecteur « si » lie la phrase « il fait jour » à la phrase « il y a de la lumière ».

Ajoutons que les grammairiens eux-mêmes avaient de bonnes raisons pour attribuer un tel rôle aux connecteurs. D'abord, quand il s'agit d'indiquer le sens d'un connecteur particulier, ils donnent parfois une explication qui présuppose que le connecteur relie des phrases. Par exemple, voici comment Priscien explique les connecteurs disjonctifs (son exemple est *uel dies est uel nox*.) :

> disiunctiuae sunt quae quamuis dictiones coniungunt sensum tamen disiunctum et alteram quidem rem esse alteram uero non esse significant.
>
> « Disjonctifs sont ceux qui, bien qu'ils connectent des mots, signifient un sens disjoint et indiquent que l'une des choses est et que l'autre n'est pas » (97.17-19).

En d'autres termes, comprendre le sens d'un connecteur disjonctif, c'est reconnaître qu'une phrase complexe liée par un tel connecteur est vraie si et seulement si l'une des phrases qui la composent est vraie et que l'autre ne l'est pas.

Ensuite, la dernière proposition de la caractérisation du connecteur implique que les connecteurs lient les phrases : indiquer une force, c'est entraîner que les items liés sont vrais ; indiquer un ordre, c'est signaler que la phrase composée n'est pas convertible.

Enfin, il y a une question qui a exercé la sagacité de tous les grammairiens anciens : comment distinguer entre les prépositions et les connecteurs ? La question se soulève une fois qu'on a décidé que la fonction d'un connecteur est de lier les parties d'une phrase. En effet, si *et* relie les noms de Terence et de Cicéron dans la phrase *et Terentius et Cicero ibant in forum*, ne faut-il pas admettre que le mot *cum* fait précisément la même chose dans la phrase *Terentius cum Cicerone ibat in forum* ?

Les stoïciens – Priscien le savait (34.23-35.3) – traitaient les prépositions et les connecteurs comme une seule classe de mots. Ils n'étaient que conséquents, car – malgré les implications évidentes de leur logique – eux aussi disaient que les connecteurs relient les parties de la phrase. Mais les grammairiens, y compris Priscien, voulaient distinguer entre prépositions et connecteurs, et ils ont élaboré une suite d'arguments à ce propos – des arguments qui, avouons-le, ne sont pas toujours trop robustes (cf. *GL* 2, 56.21-27 ; *GL* 3, 24.23-25.22 ; 31.16-20 ; 34.23-35.3). Il aurait été facile de faire la distinction en postulant

que les connecteurs connectent les phrases, ce que les prépositions ne font pas. Sans doute faut-il accepter que, au moins parfois, les connecteurs relient des phrases entières. Mais ne pourrait-on pas accepter cela tout en gardant la thèse selon laquelle un connecteur relie les parties d'une phrase ? Si l'on commence par l'analyse d'une phrase telle que *Dionysius loquitur et scribit*, on sera peut-être enclin à dire que le connecteur *et* relie deux verbes et non pas deux phrases, car il n'y a pas deux phrases à relier. Prenons maintenant une autre phrase : *Dionysius loquitur et Dionysius scribit*. Pourquoi ne pas dire que, là aussi, ce sont les deux verbes qui sont reliés par le connecteur ? Bien entendu, le connecteur aide à produire une phrase composée, et composée de deux phrases. Mais si le connecteur relie les deux phrases, il le fait de façon secondaire et dérivée : c'est en tant que reliant les verbes que le connecteur arrive à relier les phrases. Finalement, pourquoi ne pas dire la même chose pour *Dionysius loquitur et Apollonius scribit* ? Sans doute, le connecteur *et* relie-t-il les deux phrases *Dionysius loquitur* et *Apollonius scribit* ; mais il fait cela de façon dérivée, car c'est en reliant les mots qui constituent la phrase complexe que le connecteur réunit les deux phrases.

Plusieurs objections s'opposent à une telle analyse. D'abord, elle est à la fois forcée et arbitraire. Pourquoi dire que, dans *Dionysius loquitur et Apollonius scribit*, le connecteur relie les deux verbes plutôt que les deux noms ? Et si on décide qu'il relie à la fois les deux verbes et les deux noms, pourquoi ne pas dire, tout bonnement, qu'il relie les deux phrases ? Ensuite, il est évident que, du point de vue sémantique, le lien établi par un connecteur affecte les phrases plutôt que leurs parties. J'ai déjà donné l'exemple de la chanson britannique : « Nous sommes ici parce que nous sommes ici… ». Si, selon la syntaxe, ce sont des mots et non pas des phrases que connecte le connecteur « parce que », alors il y a un clivage étrange entre syntaxe et sémantique, entre la structure de la phrase complexe et sa signification.

Pourquoi ne pas prendre le taureau par les cornes ? Admettons que l'analyse selon laquelle un connecteur ne connecte les phrases que de façon dérivée est forcée, et qu'en outre elle crée un clivage entre sens et syntaxe ; ajoutons que c'est dommage – mais que les choses sont ainsi et qu'il faut bien les accepter : de fait, syntaxe et sémantique ne se promènent pas toujours bras dessous bras dessus.

Si l'on n'aime pas ça, pourquoi ne pas ajouter une proposition à la caractérisation des connecteurs ? Un connecteur, pourrait-on dire, relie ou bien les autres parties de la phrase dans laquelle il se trouve ou bien les phrases qui constituent la phrase dans laquelle il se trouve. Mais en

ce cas il y aura une question qu'il faudra trancher. Prenons les deux phrases :

Terentius et Cicero ibant in forum
Terentius ibat in forum et Cicero manebat domi.

Pourquoi penser qu'un seul connecteur, *et*, se trouve aussi bien dans l'une que dans l'autre ? Or, si l'on pense que les connecteurs connectent les phrases, la réponse est facile : le connecteur *et* se trouve dans la première puisque son sens s'explique dans les termes de son sens dans la seconde. *Grosso modo*, l'explication est la suivante :

1. On comprend ce que signifie une phrase de la forme « *F et F** » si et seulement si on sait qu'elle est vraie si et seulement si à la fois « *F* » et « *F** » sont vrais ;
2. On comprend ce que signifie une phrase de la forme « F(a *et* b) » si et seulement si on sait qu'elle est vraie si et seulement si « Fa *et* Fb » est vrai.

Si l'on comprend la première phrase, alors par la proposition 2 on sait qu'elle est vraie si et seulement si *Terentius ibat in forum et Cicero ibat in forum* est vraie. Et cette phrase-là, on la comprend selon la proposition 1. C'est-à-dire que le sens du mot *et* dans la première phrase est déterminé par son sens dans la seconde.

De manière générale, si l'on commence par l'idée selon laquelle les connecteurs relient les phrases, il est facile d'expliquer leurs autres usages (il y a cependant, admettons-le, des cas qui résistent à une telle explication). Priscien doit espérer qu'on peut faire la même chose dans l'autre sens, c'est-à-dire expliquer l'usage qui relie les phrases dans les termes de l'usage qui relie les parties des phrases. Mais en fait ce n'est pas possible, et il faut avouer que ni Priscien ni aucun autre grammairien de l'Antiquité ne se sont efforcés à le faire.

Que conclure ? La conclusion ne peut pas ne pas être sévère : en caractérisant les connecteurs comme reliant les autres parties de la phrase, Priscien a fait une erreur, et une erreur qu'il aurait pu facilement éviter. Il est vrai que ce n'est pas lui qui est à l'origine de l'erreur ; mais on est responsable des erreurs dont on hérite autant que de celles qu'on invente.

Il va de soi, assurément, qu'un connecteur connecte – qu'il relie une chose à une autre. Autrement, comment l'appeler connecteur ? Pourtant, il semble qu'il y ait des connecteurs, selon Priscien, qui ne connectent rien.

Priscien reconnaît que parfois une phrase – en latin ou en grec – comprend un connecteur superflu :

> coniunctiones quoque tam apud nos quam apud illos modo abundant, modo deficiunt.
>
> « Les connecteurs aussi, chez nous comme chez eux, parfois sont superflus et parfois manquent… » (*GL* 3, 196.7-8).

La superfluité n'est pas propre aux connecteurs – il s'agit d'un phénomène tout à fait général. Priscien dit, par exemple, que dans *Enéide* XI, 42 le verbe *inquit* est superflu, dès lors que *fatur* se trouve à XI, 41 ; et il ajoute que :

> nec mirum cum expletiuae coniunctiones quantum ad sensum plerumque superuacue ponuntur.
>
> « cela n'est pas surprenant, car les connecteurs complétifs sont, dans la plus grande partie des cas, mis en place de façon superflue – quant au sens » (110.6-8).

C'est-à-dire qu'il y a des phrases qui contiennent un connecteur qui, pourtant, ne connecte rien à rien. Mais ce n'est pas tout : en outre, il y a toute une classe de connecteurs – les connecteurs complétifs – qui ordinairement ne lient rien à rien.

Priscien discute la première ligne du livre 7 de l'*Énéide* deux fois, dans les *Partitions* et dans les *Institutions*. Voici le vers :

> tu quoque litoribus nostris Aeneia nutrix…

Dans les Partitions Priscien le commente ainsi :

> *quoque* quae pars orationis est ? coniunctio : accipitur enim pro *et tu*.
>
> « *quoque* est quelle partie du discours ? – Un connecteur. En effet, il est utilisé pour *et tu* » (492.32-33).

Le mot *quoque* est – dans ce passage – un connecteur parce qu'il équivaut à *et*, et *et* – dans un tel contexte – est un connecteur. Dans les *Institutions* il dit la même chose, ajoutant que :

> *quoque* quando pro *etiam* uel *et* accipitur copulatiua est.
>
> « lorsque *quoque* est pris pour *etiam* ou *et* il est conjonctif (*GL* 3, 103.16) ».

Et en *GL* 3, 93.17-18 *quoque* est dûment listé parmi les connecteurs qui copulent ou conjoignent.

Mais Priscien n'explique pas quels sont les items liés par *quoque* dans *Enéide* VII, 1 ; et il faut avouer qu'on ne voit pas trop bien où les chercher. De plus, le texte des *Institutions* continue en citant *Enéide* I, 5 [6] :

6. *Enéide* I, 5 est cité également en *GL* 3, 196.9 : encore une fois le vers doit fournir un exemple d'un connecteur superflu.

> quando autem superuacua ponitur completiua est, ut Vergilius in I :
>
> *multa quoque et bello passus dum conderet urbem.*
>
> non egeret enim ea sensus si dixisset *multa et bello passus.* nisi quod quidam existimant pro aduerbio similitudinis accipiatur quomodo *item*.
>
> « Mais quand *quoque* est mis en place de façon superflue, il est complétif – par exemple, Virgile, livre I :
>
> *multa quoque et bello passus dum conderet urbem.*
>
> En effet, cela ne manquerait pas de sens si Virgile avait écrit *multa et bello passus*. Sauf si, comme le pensent certains, *quoque* doit être pris pour un adverbe de comparaison, comme *item* » (103.19-23).

Il semble évident que *quoque* est un adverbe ici (et pas seulement ici), et que ce qu'il faut expliquer, c'est plutôt sa classification comme connecteur.

Mais il ne s'agit pas ici de comprendre Virgile. Ce qui déboussole, ce n'est pas l'analyse que Priscien offre du *quoque* virgilien, mais l'idée selon laquelle il existe toute une classe de connecteurs complétifs. Voici ce que Priscien dit à leur propos :

> completiuae sunt *uero autem quidem equidem quoque enim nam namque* ; et fere quaecumque coniunctiones ornatus causa uel metri nulla significationis necessitate ponuntur hoc nomine nuncupantur.
>
> « Complétifs sont *vero, autem, quidem, equidem, quoque, enim, nam, namque* ; et presque tous les connecteurs qui sont mis en place pour des raisons stylistiques et métriques sans aucune nécessité sémantique sont appelés par ce nom » (102.12-14).

Les exemples sont bizarres, mais l'idée centrale est claire : un connecteur complétif ne contribue en rien au sens de la phrase dans laquelle il se trouve – c'est précisément pour cette raison qu'on l'appelle complétif.

Mais si un mot ne contribue en rien au sens, comment le traiter comme une partie de la phrase ? Plus exactement, comment le classifier comme connecteur ? Il ne connecte rien, il ne joue pas le rôle d'un connecteur – et par conséquent il n'a pas droit à porter son nom.

Pourtant, Priscien n'hésite pas à parler de connecteurs complétifs. Le texte continue de la façon suivante :

> omnes tamen hae inter alias species inueniuntur. ut si dicam *Aeneas uero et pius et fortis fuit* completiua est, quia et si *uero* tollatur significatio integra manet ; sin autem dicam *Aeneas quidem pius fuit Vlixes uero astutus*, pro copulatiua accipitur, quia utriusque rei simul sententiam significat cum substantia.
>
> « Néanmoins, tous ces cas se trouvent parmi les autres espèces. Par exemple, si je dis : *Aeneas uero et pius et fortis erat*, le connecteur est complétif, car même si *uero* est enlevé, la signification reste entière. En

> revanche, si je dis : *Aeneas quidem pius fuit, Vlixes uero astutus*, il est pris pour un conjonctif, car il signifie la pensée et l'existence des deux items à la fois » (*GL* 3, 102.14-19).

Dans la première phrase, *uero* ne contribue à rien et peut être enlevé sans affecter le sens ni la syntaxe. Dans la deuxième phrase, *uero* a une valeur conjonctive, il équivaut à *et* : « il signifie la pensée et l'existence des deux items » – c'est-à-dire que la deuxième phrase est vraie si et seulement si ses deux composants sont vrais.

Selon Priscien, chaque connecteur qui appartient à la classe des complétifs fonctionne, parfois, comme un connecteur standard : c'est pourquoi les complétifs sont classifiés comme des connecteurs – un connecteur est un item qui lie les parties d'une phrase l'une à l'autre, et chaque complétif fait cela, du moins à mi-temps. Mais en ce cas, pourquoi parler d'une classe de connecteurs complétifs ? Pourquoi ne pas indiquer que les membres de n'importe quelle classe de connecteurs – comme de toute autre partie du discours – sont parfois employés de façon superflue ?

Il n'y a aucune réponse à la question ; et il faut admettre que les connecteurs complétifs sont des fantômes, qui doivent être exorcisés de la grammaire.

Mis à part les complétifs, il y a des cas où Priscien admet comme connecteur un item qui, du moins de prime abord, ne semble rien connecter. L'exemple le plus frappant est celui des connecteurs « abnégatifs » :

> abnegatiuae sunt apud Graecos κέν et ἄν quae uerbis connectae posse fieri rem ostendunt sed propter causam aliquam impediri ne fiat… nos autem sine coniunctionibus subiunctiuis utimur uerbis in huiuscemodi sensibus.
>
> « Abnégatifs, chez les Grecs, sont κέν et ἄν qui, connectés aux verbes, montrent que la chose peut se passer, mais a été empêchée de se passer par une cause quelconque… Nous, nous utilisons les verbes au subjonctif, sans connecteurs, pour indiquer ce sens » (100.5-10).

Ce qui est remarquable, ce n'est pas le fait que Priscien reconnaît une classe de connecteurs pour laquelle les Latins ne possèdent aucun exemple – c'est que les deux particules grecques ne sont pas des connecteurs, et que la description même de la classe indique de façon on ne peut plus claire que les « abnégatifs » ne sont pas des connecteurs.

Il y a d'autres cas, moins clairs et pour cette raison plus intéressants. Je me borne à deux exemples hétérogènes. D'abord, les connecteurs « approbatifs », parmi lesquels se trouve le mot *equidem*. Priscien cite d'abord l'*Enéide*, XII, 931 : *equidem merui nec deprecor,*

inquit (97.4-5) ; un peu plus tard, il cite la même ligne, précisément dans le contexte de la discussion des connecteurs complétifs :

> completiuam esse etiam Sallustius ostendit in *Catilinario* : *uerum enim uero is demum mihi uiuere et frui anima uidetur*. hic enim ornatus causa *uero* adiuncta est, quamuis possit etiam approbatiua esse. similiter Vergilius in XII : *equidem merui nec deprecor, inquit*. poterat sensus etiam sine *equidem* stare si dixisset *ego merui nec deprecor* ; sed siue metri causa siue ornatus addidit *equidem*.
>
> « Que *uero* est complétif, c'est montré par Salluste dans le *Catilina* : *uerum enim uero is demum mihi uiuere et frui anima uidetur* – en effet, *uero* est ajouté ici pour des raisons stylistiques, même s'il pourrait aussi être approbatif. Pareillement, Virgile, livre 12 : *equidem merui nec deprecor, inquit.* Le sens aurait pu être conservé même sans *equidem*, s'il avait dit : *ego merui nec deprecor, inquit*, mais il a ajouté *equidem* ou bien pour le mètre ou bien pour des raisons stylistiques » (102.20-26).

Le mot *equidem*, dans cette ligne de Virgile, est ou bien complétif ou bien approbatif – et il est difficile de voir comment Priscien aurait pu choisir entre les deux interprétations.

Mais en tout état de cause, ne dira-t-on pas que *equidem* n'est pas un connecteur du tout ? Ou au moins qu'il ne fonctionne pas comme connecteur dans le vers de l'*Enéide* ? En effet, si *equidem* est un connecteur, il doit lier quelque chose à quelque chose. Mais ici, selon toute apparence, il ne lie rien à rien : assurément il ne relie l'un à l'autre aucun des quatre mots qui suivent, et quant à ce qui le précède, il n'y a rien – *equidem* est le premier mot du dernier discours de Turnus.

Le deuxième cas est celui du mot *nam*. Bien que Priscien le liste parmi les connecteurs complétifs, il le traite aussi comme connecteur causal :

> et proprie causales sunt quae causatiua, id est res ex causa antecedente euenientes, significant, ut *doctus sum nam legi*.
>
> « Sont causaux dans le sens strict ceux qui signifient les items causatifs, c'est-à-dire les items qui se passent grâce à une cause antécédente, par exemple : *doctus sum nam legi* » (96.23-24).

La même chose se dit par rapport à *enim*, synonyme ou presque synonyme de *nam* :

> *enim* quoque cum sit causalis τὸ γάρ significat… inuenitur tamen etiam completiua quando δή significat Graecam coniunctionem.
>
> « *enim* aussi, quand il est causal, signifie γάρ… mais il se trouve aussi complétif, quand il signifie le connecteur grec δή » (103.23-25).

Leur usage complétif mis à part, les mots *nam* et *enim* sont assurément, selon Priscien, des connecteurs.

Si dans le cas du mot *equidem* il était difficile de trouver des items qu'il pouvait lier, ici un problème pareil ne se soulève pas : selon Priscien, dans *doctus sum nam legi*, le mot *nam* relie sans aucun doute les deux verbes *sum* et *legi* ; et si on n'aime pas cela, on peut corriger en disant que le mot relie les deux phrases *doctus sum* et *legi*.

Pourtant, on se demandera si *nam* et *enim* sont vraiment des connecteurs. Pourquoi ? Selon Priscien, un connecteur relie les parties d'une phrase ; c'est-à-dire qu'il lie ensemble quelques éléments de la phrase dont il fait partie. Il faut donc penser que les mots *doctus sum nam legi* constituent une phrase. Mais, dira-t-on, *doctus sum nam legi* n'est pas une phrase, mais bien deux phrases, à savoir *doctus sum,* suivie par *nam legi.* Le *nam* n'est pas un connecteur qui relie deux parties d'une phrase (ou deux phrases) : c'est un adverbe.

Bien entendu, *nam* établit un lien entre la phrase précédente et la phrase qui suit. On pourrait exprimer ce lien en se servant d'un connecteur – par exemple en disant *doctus sum quia legi*. Mais cela ne montre pas que *nam* est un connecteur – et de fait ce n'en est pas un car *doctus sum nam legi* n'est pas une phrase.

Mais si l'on dit cela, on devra expliquer pourquoi la suite de mots qu'est *doctus sum nam legi* n'est pas une phrase. Priscien affirme qu'une phrase ou une *oratio* est une séquence de mots qui exprime une pensée complète. Mais il n'explique pas comment il faut compter les phrases, comment déterminer si une certaine séquence de mots constitue une phrase, ou deux, ou trois… Considérons par exemple la remarque célèbre : *ueni uidi uici*. En disant cela, Jules César a-t-il exprimé une pensée complète ? Je veux dire : a-t-il exprimé une pensée une ou a-t-il plutôt exprimé trois pensées, l'une après l'autre ? À cette question Priscien n'offre aucune réponse.

Peut-être la question n'a-t-elle pas d'importance ? Peut-être n'est-ce qu'une question terminologique ? Une phrase ou trois ? Une si on y met deux virgules, trois si on préfère deux points. Mais entre les virgules et les points le choix est une question de goût et non pas de fait.

La question de la ponctuation est sans aucun doute une question de goût, mais ce n'est pas le goût qui déterminera si César a dit trois choses ou une seule. Il y a des tests pour trancher de telles questions. Un de ces tests fait appel à l'emboîtement. La forme générale du test est la suivante :

– Une séquence de mots ***S*** (du langage L) est une phrase une si C(***S***) est bien formé.

Un cas simple concerne la négation :

– Une séquence de mots ***S*** (du langage L) est une phrase une si la séquence *nég* + ***S*** (où *nég* est une formule du langage L qui signifie « ce n'est pas le cas que ») est bien formée.

Une autre classe de tests (dont il existe un nombre indescriptible d'exemples) invoque les formules qui expriment les « attitudes propositionnelles ». Par exemple :

– Une séquence de mots français ***S*** est une phrase une si la séquence « Priscien affirme que » suivie par ***S*** est bien formée.

Les tests que je viens d'esquisser ne s'appliquent qu'aux phrases indicatives, mais il n'est pas difficile de les adapter aux phrases impératives, interrogatives, *et caetera*.

Une séquence de mots ***S*** est une phrase une si et seulement si elle passe avec succès au moins un test d'emboîtement. Appliquons les tests à quelques séquences latines. L'expression *ueni* s'avère être une phrase une – de fait, *dixi quod ueni* est bien formé. En revanche, *ueni uidi uici* n'est pas une phrase une. Que dire de *doctus sum nam legi* ?

Il paraît que cette séquence n'est pas une phrase non plus. Il est vrai qu'on pourrait donner une construction à *dico quod doctus sum nam legi*, mais sous la condition que *legi* soit co-ordonné à *dico*. C'est-à-dire que [*dico quod doctus sum*] *nam legi* est bien formé tandis que *dico quod* [*doctus sum nam legi*] ne l'est pas (c'est pareil pour le mot *enim*).

Dans le livre 16, *nam* et *enim* sont des connecteurs causaux. Dans le livre 18, *GL* 3, 287.8-10, ils sont classifiés comme *causales uel rationales*. La classe des connecteurs rationnels, telle que le livre 16 la décrit, comprend *ergo*, *itaque*, *igitur*… (100.15-101.8) ; et les connecteurs rationnels, c'est-à-dire les connecteurs qui signalent les articulations d'un raisonnement, sont tous dans la même galère que *nam* et *enim*.

Mais il paraît que *ergo*, par exemple, n'est pas un connecteur. En effet, selon les tests, la séquence latine *cogito ergo sum* n'est pas une phrase une – des séquences telles que *non cogito ergo sum,* ou *ego Cartesius dico quod cogito ergo sum* ne sont pas bien formées. C'est-à-dire que Priscien a tort : les items qu'il classifie comme connecteurs rationnels ne sont pas des connecteurs. Le mot *itaque* n'est pas un connecteur : c'est un adverbe déictique. Mais là, c'est une tout autre histoire.

Prisciano e la lingua delle emozioni

Mariarosaria Pugliarello
Università degli Studi di Genova

1. INTERIEZIONI ED EMOZIONI

1.1. Il significato dell'interiezione

Prisciano dedica alle interiezioni la parte finale del libro 15 delle *Institutiones Grammaticae*, consacrato all'avverbio, articolando intorno alla *significatio* la teoria dell'interiezione. La trattazione si apre con un rinvio alla tradizione grammaticale greca e latina :

> Interiectionem Graeci inter aduerbia ponunt quoniam haec quoque uel adiungitur uerbis uel uerba ei subaudiuntur, ut si dicam *papae, quid uideo ?* uel per se *papae*, etiamsi non addatur *miror* habet in se ipsius uerbi significationem. Quae res maxime fecit Romanarum artium scriptores separatim hanc partem ab aduerbiis accipere, quia uidetur affectum habere in se uerbi et plenam motus animi significationem, etiamsi non addatur uerbum, demonstrare (*GL* 3, 90.6-12).
>
> « I Greci inseriscono l'interiezione fra gli avverbi, dal momento che essa o si aggiunge al verbo o implica un verbo sottinteso : se ad esempio dico *papae, quid uideo ?*, *papae*, anche senza la presenza di *miror*, racchiude in sé il significato del verbo. Proprio per questo i grammatici latini considerano l'interiezione come una parte del discorso indipendente dall'avverbio ; essa infatti sembra avere in sé lo stesso effetto del verbo ed esprimere pienamente i moti dell'animo, anche senza l'aggiunta di un verbo ».

Prisciano pare qui rivendicare la specificità dell'interiezione rispetto all'avverbio, avvicinandosi alla tradizione latina, che individuava in essa l'ottava parte del discorso. In questo resoconto, tuttavia, non toccherò il controverso problema della posizione dell'*interiectio* nell'*ars* priscianea, se *pars orationis* o sottoclasse dell'avverbio [1], ma intendo delinearne la valenza espressiva.

1. Graffi, 1996, p. 11-17 ; Cigada, 2004, p. 111-113.

Ritornando al passo sopra citato, in esso il grammatico propone due aspetti della *significatio*, che concorrono a caratterizzare le interiezioni ; il primo, *ipsius uerbi significatio*, riguarda il livello semantico, ma anche sintattico, poiché definisce la caratteristica delle interiezioni di essere autonome, segnalandone la natura olofrastica [2], il secondo aspetto, inclusivo del precedente, ne precisa la specificità, poiché l'indipendenza delle interiezioni si attua grazie a una *plena significatio* del *motus animi*.

1.2. L'espressione dell'interiorità

Come si determina la *plena significatio* ? La risposta è fornita dal nostro autore senza incertezze, dal momento che sono considerate interiezioni tutte le *uoces quae cuiuscumque passionis animi pulsu per exclamationem intericiuntur* (*GL* 3, 90.13-14). È il *motus animi* provocato dall'insorgere delle *passiones* che sostanzia il significato delle interiezioni ; non è questa una novità di Prisciano : su tale prerogativa la tradizione grammaticale è concorde, pur con alcune varianti lessicali. Il nesso *motus animi* appare anche nella definizione di Giulio Romano (Char. 311.15 B) e in quelle di Probo (*GL* 4, 146.2 = Audax *GL* 7, 356.2) e di Pompeo (*GL* 5, 281.17), e ricorre in riferimento alla carica espressiva delle interiezioni [3]. Più condivisa è la preferenza per *adfectus*, che caratterizza le varie definizioni a partire da Remmio Palemone (Char. 311.11 B) ; *adfectus*, diffuso in età imperiale nell'accezione preminente di *pathos* (Quint. *inst.* 6, 2, 8), è presente anche nelle definizioni di Donato (602.2 H ; 652.5-6 H), Cominiano (Char. 311.5 B), Diomede (*GL* 1, 419.2) e dei commentatori donatiani [4]. Si può osservare che a *motus animi* corrisponde un contenuto generico, nel cui ambito si distinguono gli *adfectus* [5], che sono *motus animi inprobabiles, subiti et concitati*, per usare le parole di Seneca (*epist*. 75, 12). Anche Prisciano ricorre ad *adfectus* (*GL* 3, 91.22 : *pro affectus commoti qualitate*), ma preferisce precisare quella, che in un primo tempo ha definito *plena motus animi significatio*, con

2. Poggi, 1981, p. 41-50.
3. Dosith. *GL* 7, 424.9 = Max. Victorin. *GL* 6, 205.4 ; Prob. *GL* 4, 146.3 ; 4, 255.29; Aug. *GL* 5, 524.11 ; Audax *GL* 7, 356.3.
4. Seru. *GL* 4, 420.19 ; 4, 443.19 ; Serg. *GL* 4, 518.25 ; 4, 562.19 ; Serg. *GL* 8, 158.35 ; Cledon. *GL* 5, 26.14 ; Pomp. *GL* 5, 281.5 ; così anche in Dosith. *GL* 7, 424.6 ; Prob. *GL* 4, 146.3 ; 4, 255.29 ; Max. Victorin. *GL* 6, 204.20 ; Audax *GL* 7, 356.3 ; *GL* 5, 554.13 ; *comm. Eins*. (= Remigius Autiss.) *GL* 8, 265.23.
5. Pugliarello, 1996, p. 74-75.

l'espressione *cuiuscumque passionis animi pulsu*, identificando nelle *passiones* significato e ragion d'essere delle interiezioni. Cicerone, a proposito delle passioni, riallacciandosi alla teoria stoica, si era posto il problema della corretta traduzione di *pathos*, che aveva preferito rendere con *perturbatio* [6] ; *passio* si diffonderà in epoca più tarda, a partire dal II p. C., affiancandosi a *perturbatio* nella designazione dell'emotività [7]. Il termine *passio* è raro in riferimento alle interiezioni ; esso ricorre nella definizione di *interiectio* proposta da Sacerdote, che accosta *adfectus* e *passio* come varianti sinonimiche (*GL* 6, 447.3), e nel capitolo *De interiectione* dell'*Ars grammatica* di Carisio, in una citazione varroniana sul *pathos* suscitato da alcuni autori teatrali : *Praecise, inquit Varro, generat animi passionem* (315.5-10 B = Varro fr.40 F). Nella presentazione del *locus* varroniano Carisio (o la sua fonte Giulio Romano) manifesta intenzione di fedeltà, confermata proprio dalla presenza di *passio*, vocabolo non frequente nel metalinguaggio relativo alle interiezioni. Il passo di Varrone continua con la citazione di esempi, sempre tratti da opere teatrali, che rivelano l'insorgere delle *passiones*, talvolta segnalato da forme interiettive, autorizzando ad attribuire al binomio priscianeo *passio* – *interiectio* una più remota ascendenza [8].

Tornando alla grammatica di Prisciano, sono le *passiones* che sostanziano le interiezioni, le quali, egli osserva, *habent igitur diuersas significationes*, e cioè *gaudii*, *doloris*, *timoris*, *admirationis* (*GL* 3, 90.14-91.2).

2. TASSONOMIA

2.1. Classificazione grammaticale

Se ora prendiamo in considerazione i capitoli *De interiectione* delle varie *artes*, constatiamo il riproporsi, a grandi linee, della medesima sistemazione teorica. Poiché la *significatio* delle interiezioni consiste nell'espressione dell'emotività interiore, la loro definizione a livello normativo e descrittivo conduce ad una casistica, corrispondente a categorie semantico-espressive, nelle quali è il lessico delle emozioni a risolvere il problema classificatorio. Questo aspetto è minuziosamente

6. Cic. *Tusc.* 3, 4, 7 ; 3, 10, 23 ; 4, 5, 10 ; 4, 6, 11 ; Garcea, 2005, p. 178-181.
7. Messina, 2004, p. 253-268.
8. Cf. Seru. *ad Verg. Aen.* 6, 733-734 : *Varro et omnes philosophi dicunt quattuor esse passiones.*

indagato dai grammatici, i quali, nel tentativo di attribuire ad ogni voce interiettiva la corretta sfumatura semantica, si esercitano in puntigliose e sottili analisi, che mirano a fissare la mutevolezza della sfera affettiva [9].

La classificazione delle interiezioni, e dei relativi sentimenti, può così spaziare dalla presentazione di un nucleo di emozioni ritenute fondamentali a tipologie più articolate, secondo una gamma che dalla tripartizione proposta da Giulio Romano (Char. 311.14-16 B) e Cominiano (Char. 311.6-8 B) si amplia alle quattro categorie di Donato (602.4-5 H ; 652.6-7 H) e Prisciano, fino ai sedici tipi proposti da Diomede (*GL* 1, 419.5-11) [10].

Prisciano presenta quattro categorie : *gaudium*, *dolor*, *timor*, *admiratio*, delineando una rappresentazione dell'emotività ricorrente in molti testi grammaticali. Giulio Romano e Cominiano evidenziavano tre classi di interiezioni, corrispondenti a *laetitia*, *dolor*, *admiratio*, tripartizione che, a parte l'assenza del *timor*, propone una classificazione simile a quella priscianea. Significativo è poi il confronto con le *artes* donatiane ; nell'*Ars maior* Donato precisa : *aut metuentis, ut ei ; aut optantis, ut o ; aut dolentis, ut heu ; aut laetantis, ut euax* (652, 6-7 H), mentre nell'*Ars minor* scrive : *aut laetitiam significamus, ut euax, aut dolorem, ut heu, aut admirationem, ut papae, aut metum ut attat* (602, 4-5 H). Il testo di Prisciano segue le linee dell'*Ars minor*, non solo per quanto riguarda le categorie delle interiezioni (*laetitia*, *dolor*, *admiratio*, *metus*), ma anche per l'esemplificazione lessicale, che in parte coincide (*euax*, *papae*, *attat*), con l'eccezione di *dolor*, segnalato da Donato tramite *heu* e da Prisciano mediante le interiezioni *ei*, *o*, *a*.

L'elenco delle interiezioni su base psicologico-espressiva non è nuovo in ambito grammaticale : già Dionisio Trace, pur inserendo le interiezioni nella categoria dell'avverbio, ne segnalava la specificità semantica, distinguendo *epirrêmata schetliastika*, *euastika*, *thaumastika*, *parakeleuseôs*, *theiasmou* [11], ma nei trattati latini questa classificazione assume un ruolo fondamentale, trattandosi di una sistemazione che mira a individuare e circoscrivere la categoria grammaticale.

2.2. Quadripartizione delle passioni

9. Pugliarello, 2001, p. 743-744.
10. Ehlich, 1986, p. 150-151.
11. *GG* 1/1, 77.1-86.1 ; Pugliarello, 1996, p. 71.

Nella suddivisione delle interiezioni in uno schema quadripartito di stati emotivi possiamo scorgere un'eco della riflessione filosofica, e in particolare stoica, sulle passioni, a ulteriore conferma degli stretti legami che intercorrono fra filosofia e tradizione grammaticale. Risale allo stoicismo la classificazione delle varie forme di *pathos* secondo un sistema che individuava quattro tipi primitivi (desiderio, gioia, timore, dolore) organizzati in una prospettiva temporale e in una struttura bipolare [12] ; questa tipologia, risalente a Crisippo [13], è trasmessa soprattutto da Cicerone, che nelle *Tusculanae disputationes* presenta numerose considerazioni sulla natura e la dinamica delle quattro *perturbationes* (*libido-laetitia, metus-aegritudo*) [14].

Le quattro *passiones* delle interiezioni, proposte qui da Prisciano, coincidono con la tipologia prevista dalla speculazione filosofica, con l'eccezione di *admiratio*, categoria che sostituisce la *cupiditas* o *libido* come già nell'*Ars minor* donatiana. *Admiratio* è categoria delle interiezioni per Giulio Romano e Cominiano e ricorre nella maggior parte delle *artes*, spesso esemplificata appunto da *papae* [15]. La presenza di questa *passio* o *adfectus* risale indietro nella tradizione grammaticale ; poiché le interiezioni sono strettamente legate alla dimensione parlata, è a testi convenzionalmente mimetici dell'oralità che i grammatici dovevano ricorrere per evidenziarne la portata semantica e per l'*admiratio* i maestri potevano reperire facilmente materiale di riferimento nei dialoghi teatrali ; non a caso Prisciano illustra *papae* con un verso terenziano (*eun*. 229).

Rimanendo nell'ambito delle citazioni d'autore, si può osservare che non viene fornita alcuna esemplificazione per *euax*, interiezione di *gaudium* o *laetitia*, citata all'unanimità dai grammatici, spesso senza l'appoggio di esempi letterari [16].

Il *dolor*, invece, è segnalato da tre interiezioni (*ei*, *o*, *a*), illustrate da versi di Virgilio ; per *ei* : *Ei mihi qualis erat, quantum mutatus ab illo* / *Hectore* (*Aen*. 2, 274-275) [17] ; per *o* : *O dolor atque decus magnum*

12. Delpeyroux, 2001, p. 277-278 ; Messina, 2004, p. 256-258.
13. *SVF* 3, fr. 377-420.
14. Cic. *Tusc*. 3, 11, 24 ; 4, 6, 11 ; 4, 7, 14 ; Garcea, 2002b, p. 3-12.
15. Sacerd. *GL* 6, 447.7 ; Don. 602.4 H ; Char. 311.16 B ; Diom. *GL* 1, 419.7 ; Prob. *GL* 4, 146.5 ; Cledon. *GL* 5, 26.20 ; Max. Victorin. *GL* 6, 204.22 ; Asper *GL* 5, 554.15 ; Petr. *GL* 8, 171.19 ; *comm*. *Eins*. (= Remigius Autiss.) *GL* 8, 266.14-15.
16. Varro *ling. Latina* 7, 93 ; Char. 313.6 B ; Diom. *GL* 1, 419.5 ; Dosith. *GL* 7, 424.7 ; Aug. *GL* 5, 524.10 ; Cledon. *GL* 5, 79.7 ; Max. Victorin. *GL* 6, 204.22 ; Asper *GL* 5, 554.17 ; *comm. Eins*. (= Remigius Autiss.) *GL* 8, 265.30.
17. Prob. *GL* 4, 146.13 ; Cledon. *GL* 5, 79.12 ; Audax *GL* 7, 356.11.

rediture parenti (*Aen*. 10, 507) [18] ; per *a* : *A, silice in nuda conixa reliquit* (*buc*. 1, 15) [19] e ancora : *A tibi ne teneras glacies secet aspera plantas* (*buc*. 10, 49).

Osserviamo subito che significato prevalente di *ei* nella tradizione grammaticale è *interiectio metuentis* o *timentis* [20], mentre meno frequente è l'interpretazione di *dolor,* che comunque ne conferma la connotazione negativa [21]. Nella categoria dell'*interiectio dolentis*, inoltre, Prisciano inserisce anche *o*, seguendo una tradizione che risale a Giulio Romano (Char. 313.13 B) [22], benché Donato, nell'*Ars maior*, preferisca identificare *o* come *interiectio optantis* [23]. Quanto alla interiezione *a*, pur frequente nella produzione letteraria, particolarmente in poesia, i grammatici raramente vi fanno cenno [24]. Un'ultima considerazione riguarda *attat*, cui Prisciano ricorre per la classe del *timor*, come già Donato nell'*Ars minor* ; anche in questo caso la gamma interpretativa che appare nei testi grammaticali è varia, dal *metus* [25] allo *stupor* [26], con una connotazione spesso, ma non sempre, negativa [27].

Risulta dunque una certa discordanza della tradizione grammaticale nell'attribuire le interiezioni alle varie categorie. Prisciano presenta come proprietà delle interiezioni la molteplicità di significato (*GL* 3, 90.14 : *Habent igitur diuersas significationes*), ma tocca in particolare questo aspetto laddove, distinguendo fra forme avverbiali e forme interiettive, constata la polisemia di una singola interiezione, *o*, che poi non è che il riflesso delle varie funzioni pragmatiche che vi possono trovare espressione : *quando indignationem significat uel dolorem uel admirationem, interiectionem hoc accipiunt, quando uero uocandi est uel optandi, aduerbium* (*GL* 3, 91.6-7).

18. Sacerd. *GL* 6, 447.10.
19. Aug. *GL* 5, 524.15.
20. Don. 652.6 H ; Diom. *GL* 1, 419.7 ; Max. Victorin. *GL* 6, 204.21.
21. Isid. *orig*.1, 14 ; cf. Don. *ad Ter. ad*. 789 ; *Phorm*. 178.
22. Prob. *GL* 4, 146.4 ; Seru. *GL* 4, 443.24 ; Cledon. *GL* 5, 79.1.
23. Don. 652.6 H ; Dosith. *GL* 7, 424.10.
24. Asper *GL* 5, 554.16.
25. Diom. *GL* 1, 419.7 ; Dosith. *GL* 7, 424.9 ; Petr. *GL* 8, 171.20.
26. Don. *ad Ter. Andr*. 125.
27. Don. *ad Ter. eun.* 727 ; *ad Ter. hec.* 449 ; cf. Diom. *GL* 1, 419.11 ; Serg. *GL* 4, 562.21 ; Max. Victorin. *GL* 6, 204.23 ; Asper *GL* 5, 554.15.

3. LA DIMENSIONE ORALE

3.1. Emotività e manifestazione sonora

La carica espressiva delle interiezioni implica un condizionamento a livello sonoro e uno speculare problema di formalizzazione. L'aspetto sonoro è parte integrante delle interiezioni [28], che, osserva Prisciano, sono espresse *per exclamationem* (*GL* 3, 90.14), tramite elevazione della voce. Il maestro concorda poi con l'insegnamento di Donato (652.12-13 H) sugli accenti delle interiezioni, *quod non sunt certi, quippe cum et abscondita uoce, id est non plane expressa proferuntur et pro affectus commoti qualitate confunduntur in eis accentus* (*GL* 3, 91.20-22), sostituendo al nesso donatiano *incondita uox* l'espressione sinonimica *abscondita uox*. Nella tradizione grammaticale *incondita* definisce una connotazione propria della *uox* interiettiva [29], cioè l'impossibilità di distinguervi i costituenti sonori. Questa caratteristica si collega direttamente all'intensità dell'effusione emotiva : la *qualitas affectus commoti* rende confusa la forma sonora, ma è questa stessa caratteristica non verbale che fornisce informazioni sulla natura dell'emozione [30].

3.2. Formalizzazione

Se lo stretto rapporto fra reazione emotiva e manifestazione sonora determina una *uox* indistinta, è inevitabile il problema della grafia : *Inter has (interiectiones) ponunt etiam sonituum illiteratorum imitationes, ut risus ha ha hae et phy et euhoe et au* (*GL* 3, 91.3-4). La lettura di questo passo rinvia al capitolo *De uoce*, in cui Prisciano propone per la *uox* quattro distinzioni, riconducibili a due opposizioni : *articulata* / *inarticulata* ; *literata* / *illiterata* (*GL* 2, 5.5-9), differenziandosi dallo schema donatiano che, opponendo *vox articulata* a *vox confusa*, fa coincidere la prima con *scriptilis* [31]. Nell'intreccio fra dimensione sonora, semantica e grafica, si collocano le *uoces illiteratae* delle interiezioni, che possono pervenire ad una resa grafica tramite *imitatio*, sicché con un adeguamento convenzionale assumono la dimensione *literata* : qui Prisciano ha presente quelle interiezioni da lui definite *primitiuae*. Già Donato (652.10-11 H), come altri grammatici, aveva individuato la possibilità di uso interiettivo di altri lessemi o

28. Poggi, 1981, p. 86-88.
29. Biville, 1996, p. 213-214 ; 2003, p. 232-233.
30. Anolli, Ciceri, 1992, p. 215-220.
31. Don. 603, 2-4 H.

espressioni più complesse [32], ma il maestro di Cesarea, con apposita terminologia, distingue fra *interiectiones primitiuae* e uso *interiectiue* di altre parti del discorso : *Proprie tamen uoces interiectionum primitiuae sunt, ut papae, euax, ei, hei, euhoe, ohe et similia* (*GL* 3, 91.26-27). Le *uoces primitiuae* sono quelle interiezioni oggi definite « primarie », spesso a base onomatopeica, irriducibili alle norme del sistema fonomorfologico della lingua [33]. Queste voci traggono origine dallo strato più profondo dell'emotività e per questo, osserva ancora Prisciano, *interiectionum autem pleraeque communes sunt naturaliter omnium gentium* (*GL* 2, 20.7-8).

Prisciano manifesta dunque consapevolezza della marginalità delle interiezioni, forme anomale a livello fonomorfologico e sintattico, così come gli è ben chiara la convenzionalità della loro rappresentazione ; ma le molteplici sfaccettature della sfera affettiva, e le relative manifestazioni vocali, non sono che occasione per descrivere e insegnare la lingua scritta. In tale prospettiva il materiale esemplificativo è offerto dalla produzione letteraria e le interiezioni sono rappresentate da forme convenzionali, codificate a livello grafico, tramandate da *auctores* significativi del *curriculum* scolastico tardoantico.

32. Biville, 2003, p. 230-232.
33. Pugliarello, 1996, p. 81.

À propos des différences entre les *Praeexercitamina* de Priscien et les *Progymnasmata* du Ps.-Hermogène

Marcos Martinho
Universidade de São Paulo

Priscianus enim eam sibi sumserat licentiam,
ut omitteret, adderet atque permutaret
(Veesenmeyer, 1812, p. 12, l. 13-5)

ea tamen sumta licentia, ut huc illuc de suis quaedam adderet,
et exemplis e Graecis autoribus petitis Romana
modo substitueret, modo adiungeret
(Walz, 1832, p. 4, l. 23-5)

Les *Praeexercitamina* (*Praeex.*) de Priscien (Ve-VIe siècle ap. J.-C.) sont la traduction des *Progymnasmata* (*Prog.*) du Ps.-Hermogène (IIIe siècle ap. J.-C.) [1]. Je me propose de confronter les textes, afin d'identifier et de commenter les différences entre l'un et l'autre – différences qui se distinguent elles-mêmes par leur nature (grammaticales vs doctrinales) et leur mode (par addition, soustraction, substitution, permutation). L'intérêt de cette confrontation est double. D'un côté, les différences grammaticales permettent de juger les leçons des éditeurs qui s'en sont servis afin de corriger les leçons manuscrites des *Prog.* ou des *Praeex.* ; de l'autre, les différences doctrinales permettent d'identifier les textes de rhétorique que Priscien a pu consulter en plus des *Prog.* du Ps.-Hermogène.

Deux précautions pourtant sont nécessaires : l'une concerne exclusivement les différences grammaticales, l'autre est commune à celles-ci et aux différences doctrinales. Parmi les différences grammaticales :

1. Les *Prog.* du Ps. Hermogène sont cités dans l'édition de Rabe (1913) et les *Praeex.* de Priscien dans celle de Passalacqua (1987).

a. On ne considère que celles qui dépendent du choix de Priscien, et non des particularités du grec ou du latin ; ainsi, on ne considère pas la différence entre *tôi… legesthai… tôi… einai… tôi… ekhein… legesthai* (6.18-7.6 R) et *quod… profertur… quod… solet inueniri… quoniam… habet… dicitur* (36.4-8 P), dès lors qu'est propre au grec la déclinaison de l'infinitif au moyen de l'article ; en revanche on considère la différence entre *tèn… appagelian boulontai periodôn allotrian einai* (3.15-6 R) et *expositio… uult circuitionibus carere* (34.9 P), dès lors que Priscien substitue la proposition personnelle à la proposition infinitive, dont le latin dispose pourtant (cf. 7.13-4 R, *Isokratès ephèse… tèn… rhizan einai pikran* = 36.14-5 P : *Isocrates dicebat stirpem… esse amaram*).

b. On considère les différences (grammaticales ou doctrinales) qui dépendent du choix de traduction de Priscien, et non pas de la tradition manuscrite des *Prog.* ou des *Praeex.* Car d'un côté une leçon manuscrite des *Praeex.* peut différer d'une leçon des *Prog.*, mais ressembler à une autre, de sorte que la différence puisse tenir à la tradition manuscrite des *Prog.* ; c'est pourquoi on considère la différence entre *praxis monon* (6.10 R) et *actus… solus* (35.23-4 P), mais pas la différence entre *logos… monon* (6.8 R) et *oratio… sola* (35.22 P), car ici la substitution de l'adjectif *sola* à l'adverbe *monon* peut tenir à la tradition manuscrite des *Prog.*, dont une partie donne *monon* (T), mais l'autre *monos* (P*ph*). D'un autre côté, par rapport à une leçon des *Prog.*, une leçon des *Praeex.* peut être différente, mais une autre ressemblante, de sorte que la différence puisse tenir à la tradition manuscrite des *Praeex.* ; c'est pourquoi on considère la différence entre *ton adelphon Apsyrton* (5.12 R) et *fratrem* (35.4 P), mais pas la différence entre *ton adelphon Apsyrton* (5.14-5 R) et *Absyrtum* (35.6 P), car ici la soustraction du mot *adelphon* peut tenir non pas à la traduction de Priscien, mais à la tradition manuscrite des *Praeex.*, dont une partie atteste *Absyrtum* (PABEGMSV), et une autre *Absystum… fratrem* (R ; *fratrem* CD).

1. DIFFÉRENCES GRAMMATICALES

Au niveau grammatical, comme on l'a dit, la traduction de Priscien peut différer de l'original du Ps.-Hermogène par l'addition, la soustraction, la substitution ou la permutation d'éléments morphologiques et syntaxiques. Je vais illustrer chaque genre de différence, puis examiner leurs causes et en montrer enfin l'inconstance et l'irrégularité.

1.1. Exemples de différences

Addition. Au niveau morphologique, addition, par exemple, d'un suffixe à un adjectif, de façon à traduire une forme positive : *hoi arkhaioi* (1.6 R), par une forme superlative : *uetustissimi* (33.6 P) ; ou encore, addition d'un verbe auxiliaire, de façon à traduire un verbe simple : *mignysthai* (11.18 R), par une locution verbale : *uoluisse iungi* (39.15 P). Au niveau syntaxique, addition, par exemple, d'un sujet : … (1.3 R) = *oratores* (33.5 P) ; d'un verbe : … (25.3 R) = *sunt* (47.23 P) ; d'un complément de nom : *heurontôn* (1.9 R) = *inuentoribus fabularum* (33.9 P) ; d'un complément d'objet : *proudôken* (5.18 R) = *tradidit insidiatori* (35.10 P) ; d'une proposition circonstancielle : … (10.16-7 R) = *etsi ceteri dormiant* (38.19 P).

Soustraction. Au niveau morphologique, Priscien soustrait, par exemple, un préfixe, de façon à traduire un dérivé : *paraplèsiôs* (17.23 R), par un simple : *similiter* (43.26 P) ; ou encore, il réduit une périphrase participiale : *logous diatithemenos* (21.1 R), à un participe : *loquens* (45.22 P). Au niveau syntaxique, il soustrait sujet : *tines* (26.11 R) = … (48.21 P) ; verbe : *proage* (3.5 R) = … (34.1 P) ; complément d'objet : *exesti… soi* (13.23 R : *hoi* Pg) = *licet* (41.9 P) ; complément circonstanciel : *diapherei… malista* (6.15 R) = *interest* (36.1 P) ; proposition circonstancielle : *hôs phasin* (22.7 R) = … (46.12-3 P).

Substitution. Au niveau morphologique, Priscien maintient parfois le nombre pluriel : *thanatous* (23.4 R) = *mortes* (44.26 P) ; mais parfois lui substitue le singulier : *thanatôn* (19.6 R) = *mortis* (44.18 P). Du passage du Ps.-Hermogène, *orthon men oun apophantikon… apophantikon de egkeklimenon* (5.2-6 R), il conserve le neutre du premier membre *apophantikon* : *rectum quidem indicatiuum* (34.26 P), mais substitue au second le féminin : *indicatiua uero inclinata* (34.29 P). Il traduit le datif tantôt par un ablatif simple: *tois telikois kaloumenois kephalaiois* (14.6-9 R) = *finalibus capitulis* (41.19-21 P) ; *tois telikois kaloumenois kephalaiois* (25.22-26.2 R) = *capitulis, quae finalia nominantur* (48.11-2 P) ; tantôt par un accusatif prépositionnel : *tois telikois kephalaiois kaloumenois* (12.10 R) = *per capitula quae finalia dicuntur* (40.2-3 P). Au niveau syntaxique, il substitue au complément circonstanciel : *to pathos dia tèn… sphagèn* (21.17 R), le complément de nom : *passionem funeris* (46.7 P).

Permutation. Au niveau syntaxique, il permute aussi bien les places que les fonctions des mots et des propositions. S'agissant de la fonction, il permute les mots de *peri tou khrènai polin oikizein* (3.1 R)

= *de urbe condenda* (33.20 P) : *polin* dépend de *oikizein*, mais *condenda* dépend de *urbe* (cf. 3.6 R : *peri poleôs oikismou* = 34.1-2 P : *de urbe condenda*). Quant à l'ordre, tantôt les mots échangent leurs places : *apotrepôn… è protrepôn* (8.17 R) = *hortans… uel dehortans* (37.5-6 P) ; tantôt les propositions : *entha agôn ton elattona ison tôi kreittoni deixai, hoion ei sygkrisin legois Hèrakleous kai Odysseôs* (19.20-20.2 R) = *ut si laudans Vlixem compares illum Herculi, minorem similem maiori uirtutibus uolens ostendere* (45.2-4 P).

1.2. Causes des différences

Parmi les causes des différences, les unes semblent dépendre du choix de Priscien, les autres de l'inadvertance… C'est par choix que Priscien ajoute à sa traduction un élément par lequel il supplée une prétendue lacune grammaticale du texte du Ps.-Hermogène. Par exemple, Priscien semble remarquer que, quand le Ps.-Hermogène énumère les espèces d'un exercice ou d'un autre, il répète une formule au moyen de laquelle il énonce d'abord le nom de l'exercice au génitif pluriel, qu'il fait suivre du verbe *einai* à la 3^{e} personne du pluriel, et enfin des noms des espèces au nominatif pluriel : ainsi quand il énumère les espèces de *khreia* (6.7-8 R : *tôn… khreiôn hai men eisi logikai, hai de praktikai, hai de miktai*), de *gnômè* (9.4-6 R : *tôn gnômôn hai men eisin alètheis, hai de pithanai, hai de haplai, hai de synezeugmenai, hai de hyperbolikai*), de *èthopoiia* (20.24-21.1 R : *tôn… èthopoiiôn hai men eisin haplai… hai de diplai*). Pourtant, quand le Ps.-Hermogène énumère les espèces de *thesis*, il n'énonce pas le verbe *eisi* : *tôn… theseôn hai men politikai, hai de ou* (25.3 R). Priscien semble bien avoir considéré qu'il y avait là une lacune, suppléée dans sa traduction par l'addition de *sunt* : *sunt… positionum aliae ciuiles, aliae priuatae* (47.23 P).

C'est par inadvertance en revanche que Priscien substitue un élément à un autre en laissant des éléments du texte du Ps.-Hermogène contaminer des éléments de sa traduction. Par exemple, quand le Ps.-Hermogène énumère les cinq *skhèmata* ou figures de *diègèma*, il les énonce au neutre, parce que c'est le genre du grec *skhèma* (4.21-5.2 R), et de même quand il les illustre (5.2-19 R) ; en traduisant ce passage, Priscien maintient le neutre des noms du 1er *skhèma* (5.2 R : *orthon… apophantikon* = 34.26 P : *rectum… indicatiuum*), du 4^{e} (5.12 R : *asyndeton* = 35.4-5 P : *dissolutum*), et du 5^{e} (5.15 R : *sygkritikon* = 35.6 P : *comparatiuum*), mais il substitue le féminin au 2^{e} (5.6 R : *apophantikon… egkeklimenon* = 34.29 P : *indicatiua… inclinata*) et au

3e (5.9 R : *elegktikon* = 35.1-2 P : *conuictiua*). Le féminin suppose *figura*, par lequel Priscien traduit *skhèma* (5.10 R : *skhèma* = 35.2 P : *figura*), cependant que le neutre suppose le grec *skhèma*, qui appartient au texte du Ps.-Hermogène, mais contamine la traduction de Priscien.

1.3. Inconstance et irrégularité des différences

Les différences, en plus d'être nombreuses et variées, comme on l'a montré, sont aussi inconstantes et irrégulières. Inconstantes, parce qu'une différence peut être opérée dans un passage, mais ne pas l'être dans un autre, quoique similaire. Irrégulières, parce qu'une différence peut être opérée dans plusieurs passages, mais sous des formes diverses. C'est ce qu'illustre par exemple la traduction du participe présent. On y observe d'abord de l'inconstance, dès lors que Priscien substitue à l'occasion au participe une forme distincte : par rapport à *mè… ton… dakryonta… all' ekeinon ton kataphronounta* (14.9-10 R), où le Ps.-Hermogène coordonne deux participes, Priscien maintient le deuxième participe, mais substitue une proposition relative au premier : *non istum, qui… lacrimat… sed illum contemnentem* (41.21-2 P). On y observe également de l'irrégularité, car, quand Priscien substitue au participe une forme différente, c'est tantôt une proposition relative, comme on vient de le voir, mais à l'occasion aussi une forme personnelle du verbe : *deiknyntes* (19.15 R) = *ostendimus* (44.24-5 P), ou une forme impersonnelle du verbe, comme le gérondif : *egkomiazontes* (19.17 R) = *comparando* (44.26 P).

De l'inconstance et de l'irrégularité s'ensuit d'une part qu'un même élément peut être traduit de plusieurs façons, et d'autre part qu'une même façon de traduire peut servir pour des éléments différents. Par exemple, le même adjectif verbal en *–teos* est traduit parfois par le présent du subjonctif : *lekteon* (19.2 R) = *dicamus* (44.14 P) ; parfois, par le présent de l'impératif : *eateon* (12.18 R) = *concedite* (40.11 P) ; la plupart du temps par le gérondif : *isteon* (23.15 R) = *sciendum* (47.8 P). Ce même gérondif, d'autre part, traduit non seulement l'adjectif verbal en *-teos*, mais aussi le futur de l'indicatif : *sôseis* (21.6 R) = *seruanda est* (45.25 P), et le présent de l'impératif : *mè agnoei* (15.8 R) = *sciendum* (42.6 P).

De là vient finalement la difficulté, sinon la témérité, de l'emploi de ces différences pour la correction des leçons manuscrites des *Prog.* ou des *Praeex*. Cette difficulté était cependant plus compliquée pour les premiers éditeurs des *Prog.*, comme je vais le montrer.

1.4. Des différences grammaticales aux éditions

La circulation et l'édition des manuscrits des *Praeex.* et des *Prog.* constituent un cas tout à fait curieux. Pendant longtemps les uns ont été lus et édités pendant que les autres étaient donnés pour perdus. En effet, déjà en 1470, les *Praeex.* étaient édités à Venise, par Vindelinus de Spira, et à Rome, ca 1470-1471, par Ulrich Han ; les *Prog.* en revanche étaient encore donnés pour perdus par J. A. Fabricius (*BG* 6, 69) dans les années 1720. En 1724, J. Éleuthérios envoya à R. Meat, à Londres, la collation d'un *Parisinus* non identifié [2]. En 1734, dans une lettre envoyée à Londres, Sallier avertit R. Ellys qu'il avait repéré trois *Parisini* des *Prog.* [3], mais il n'en collationna que deux, à savoir le 3514 (= 3032) et le 2531 (= 2731) [4], qu'il envoya à Ellys ; ce dernier, de son côté, les transmit l'année suivante à J. Ward [5]. En 1738, Ward demanda à Sallier de lui envoyer aussi la collation du troisième manuscrit [6], ce que Sallier fit la même année [7], en lui envoyant le *Parisinus* 3265 [8]. Il s'écoula néanmoins encore beaucoup de temps avant la publication de l'édition de Ward, dans *The Classical Journal*, en 1812. Entre-temps, A. H. L. Heeren repéra le *Taurinensis* 67 [9], et son édition fut publiée à Göttingen en 1791. Ce qui est curieux, ce n'est pas que l'édition de Ward, préparée antérieurement, ait été publiée après l'édition de Heeren, mais que le travail de l'un ait entièrement ignoré celui de l'autre. Car Heeren en 1791 donnait les *Prog.* pour perdus [10] – 67 ans donc après qu'Éleuthérios eut envoyé à Meat la collation d'un *Parisinus*, et 56 ans après que Ward eut lu trois *Parisini* –, cependant que Ward, en 1812, donnait ceux-ci pour inédits [11], c'est-à-dire 21 ans après l'édition de Heeren.

Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'avec Heeren et Ward qu'il a été possible de confronter les *Prog.* et les *Praeex.*, et ce n'est qu'alors que les éditeurs se sont servis des différences pour corriger les manuscrits des uns et des autres. Or Ward a conçu l'édition conjointe

2. Ward, 1812, p. 383, l. 11-12.
3. Ward, 1812, p. 385, l. 19-20.
4. Ward, 1812, p. 385, l. 29-36 ; p. 389, l. 10-12.
5. Ward, 1812, p. 388, l. 4-5, 28-32 ; p. 389, l. 2-7.
6. Ward, 1812, p. 385, l. 12-22.
7. Ward, 1812, p. 385, l. 36-37.
8. Ward, 1812, p. 393, l. 29.
9. Heeren, 1791, p. 4, l. 10-24.
10. Heeren, 1791, p. 4, l. 7-10.
11. Ward, 1812[2], p. 155, l. 2.

des deux textes [12], de sorte qu'après son édition des *Prog.* [13] vient celle des *Praeex.* [14] dans *The Classical Journal*. Heeren, de son côté, n'a préparé que l'édition des *Prog.* – dont Krehl s'est servi pour préparer l'édition conjointe des *Prog.* et des *Praeex.*, où les textes sont présentés face à face [15].

Ward aussi bien que Heeren se sont servis des différences entre les *Prog.* et les *Praeex.* pour corriger les manuscrits des *Prog.* [16], mais non pas ceux des *Praeex.* La cause de ce choix est sans doute que l'autorité des manuscrits des *Praeex.* s'imposait, soit en raison de leur nombre – car, comme il a été dit, Heeren a lu un seul manuscrit des *Prog.*, et Ward, qui a lu la collation de trois ou quatre, a élaboré une partie de ses notes critiques en fonction du seul apographe d'Éleuthérios [17], et l'autre partie en fonction de la collation du seul *Parisinus* 3032 [18] –, soit en raison de leur antiquité – car le *Taurinensis* a été daté par Heeren du XV^e^ siècle [19], et, parmi les *Parisini* lus par Ward, le 3032, le plus ancien, aujourd'hui daté du X^e^ siècle [20], a été alors daté du XIII^e^ siècle [21]. Pourtant l'édition et les notes de Heeren ont été revues deux fois : en 1812, par Veesenmeyer, qui avertit que Priscien s'autorise à soustraire, ajouter, transposer des mots, de telle sorte qu'il refuse plusieurs corrections suggérées en notes par Heeren à partir des différences relevées [22] ; en 1820, par Krehl, qui se sert de ces différences pour corriger non seulement le manuscrit des *Prog.*, mais aussi ceux des *Praeex.* Examinons quelques-unes de ces conjectures fondées sur les différences entre les textes.

Comme on l'a dit, Heeren et Ward ont tiré parti des différences pour soupçonner, le plus souvent, la leçon manuscrite des *Prog.*, et non pas les manuscrits ou éditions des *Praeex.*, ni la traduction de Priscien. Parfois, le soupçon était fondé, par exemple :

– en confrontant cette leçon du *Taurinensis* des *Prog.* : *kai ei men pollès epimeleias deoito, touto thaumaseis, an de, kai touto* (9, 9.4-6 H), avec ce passage de l'édition Putsch des *Praeex.* : *et si multa cura*

12. Ward, 1812, p. 393, l. 35-36 ; cf. p. 392, l. 41-45 ; p. 411, l. 37-42.
13. Ward, 1812, p. 396-408.
14. Ward, 1812[1], p. 417-425.
15. Krehl, 1820, p. V, l. 16-22.
16. Ward, 1812, p. 394, l. 29-34 ; p. 411, l. 37-42 ; 1812[2], p. 155, l. 14-16.
17. Ward, 1812, p. 409, l. 1-6.
18. Ward, 1812[2], p. 156, l. 1-6.
19. Heeren, 1791, p. 4, l. 19-20.
20. Cf. Rabe, 1913, p. XVII.
21. Ward, 1812, p. 385, l. 34-36.
22. Veesenmeyer, 1812, p. 11, l. 7-13, l. 14.

egent, admireris ; si sint parua, id quoque laudabis, Heeren remarque la différence, c'est-à-dire *parua*, et soupçonne non pas la traduction de Priscien, mais le manuscrit des *Prog.* : il signale, non l'addition du latin *parua*, mais la lacune du mot grec, et suggère donc la restitution de *mikras* (9, 9.v H). Cette conjecture a été acceptée par Veesenmeyer (34.19 ; 62.13 V) et aussi par Krehl (446.23n K). Elle est confirmée par la leçon d'autres manuscrits, comme le *Parisinus* 2731, où déjà Ward lisait le mot grec – non pas *mikras* cependant, mais *oligès* (2, 403.29 Wr) ;

– en confrontant cette leçon de l'apographe d'Éleuthérios : *dei men gar aiei* (cf. 2, 400.2-3 Wr), avec le passage correspondant de l'édition de Putsch : *a causa :… semper* (2, 420.7 Wr), Ward remarque la différence, c'est-à-dire *a causa*, et soupçonne, non pas la traduction de Priscien, mais la leçon du manuscrit des *Prog.* : il signale, non l'addition du latin *a causa*, mais la lacune de l'expression grecque, et suggère donc la restitution de *kata tèn aitian* (2, 410.9 Wr). Cette conjecture est confirmée par la leçon d'autres manuscrits, par exemple du *Taurinensis*, où déjà Heeren lisait *kata tèn aitian : dei men gar aei* (8, 14.14-5 H ; cf. 23.3 V ; 434.11 K).

Parfois en revanche, le soupçon était mal fondé : ce n'était pas la leçon manuscrite des *Prog.* qui était en cause, mais les manuscrits et éditions des *Praeex.*, ou la traduction de Priscien. Par exemple, en confrontant le latin *nec non etiam arbores et semina* avec le grec *èdè* (H) / *eíde* (Wr) *de kai… phyta*, Heeren et Ward procèdent de la même façon : tous deux remarquent la différence, c'est-à-dire *arbores*, tous deux soupçonnent la tradition manuscrite des *Prog.*, Heeren le *Taurinensis* (9, 3.7) et Ward l'apographe d'Éleuthérios (2, 402.12 ; 421.47 Wr), et tous deux suggèrent la restitution du grec : *èdè* (H) / *eidè* (Wr) *de* > *dendrè* (9, 3.b H ; 2, 410.42 Wr). Veesenmeyer refuse la conjecture de Heeren à cause du sens, parce que le grec *phyta* désignerait le genre auquel est subordonné ce que le latin *arbores* désigne, de sorte que le premier peut se passer du second (31.18 ; 56.13 V), et Krehl de son côté trouve *arbores* suspect et suggère qu'il soit supprimé (442.3n K), c'est-à-dire qu'il le considère comme produit par la tradition manuscrite des *Praeex.* Cela étant, il faut se demander pourquoi, dans *èdè / eidè de kai… phyta = nec non etiam arbores et semina*, Heeren et Ward supposent que *semina* est la traduction de *phyta*, et *arbores* celle de **dendrè*, si ailleurs c'est justement *arbores* qui traduit *phyta* (cf. 17.23 R *phyta* = 43.26 P *arbores* ; 19.7 R *phyta* = 44.19 P *arbores*). Plus encore, il faut remarquer que, si Heeren et Ward ont soupçonné la tradition manuscrite des *Prog.*, et Krehl celle des

Praeex., aucun d'eux toutefois n'a jamais fait porter ses soupçons sur la traduction de Priscien – à laquelle, je pense, appartient la différence. En effet, il est fréquent que Priscien traduise un mot grec par deux mots latins : par exemple, 7.11 R *ergasia* = 36.11-2 P *ad operationem et ordinatinem* ; 12.2 R *apodedeigmenou* = 39.21 P *conuictae et manifestae*. Il semble bien en fait que Priscien hésite parfois entre deux traductions possibles, comme le confirme le choix de la conjonction qui unit les deux termes latins : ce peut être non seulement le *et* des exemples précédents, mais aussi des conjonctions alternatives telles que *uel* (23.10 R *enargeia* = 47.3-4 P *praesentia uel significantia*) ou *siue* (6.2 R : *tois epilogois* = 35.13-4 P *perorationibus siue conclusionibus* ; 25.11 R *theôrètikas* = 47.30-48.1 P *inspectiuas siue intellectiuas* ; 25.12 R *theôria* = 48.2 P *inspectio siue intellectus*), conjonctions qui permettent à Priscien de signaler les alternatives de traduction entre lesquelles il hésite. Donc, au moment de traduire *phyta*, il aurait hésité entre *arbores* et *semina*, et juxtaposé l'une et l'autre au lieu d'en choisir une. On pourrait objecter, contre cette hypothèse, que, dans les autres occurrences de *phyta*, Priscien traduit ce mot par le seul *arbores* (cf. 17.23 R = 43.26 P ; 19.7 R = 44.19 P). Il faut toutefois, encore une fois, tenir compte des différences présentées par la traduction de Priscien, différences qui sont, comme on l'a vu, inconstantes et irrégulières : inconstantes, parce que, par exemple, *ergasía* est traduit une fois par deux mots, on l'a dit, mais deux fois par un seul (9.18 R *ergasia* = 38.5 P *operatio*, et de même 21.19 R = 46.8 P), tout comme ailleurs *enargeia* (23.10 R *enargeia* = 47.3-4 P *praesentia uel significantia* ; 22.7-8 R *enargès* = 46.12 P *praesentans*) ; irrégulières, parce que le même couple *conuictus et manifestus* sert à traduire non seulement *apodedeigmenos*, comme cela a été dit, mais aussi *homologoumenos* (25.14 R *homologoumenou* = 48.4 P *conuictae et manifestae* ; cf. 11.23 R *homologoumenou* = 39.19 P *manifestae*).

2. DIFFÉRENCES DOCTRINALES

Comme on l'a dit, de l'examen des différences doctrinales on peut inférer les textes de rhétorique que Priscien a pu compulser afin de modifier la doctrine des *Prog*. Pour ce faire, je vais m'en tenir aux leçons sur la fable, qui ne se limitent pas au chapitre 1, réservé à la fable, mais s'étendent aux chapitres 2 et 5, consacrés respectivement à la narration et à la réfutation, et je vais confronter les différences doctrinales de Priscien avec les leçons :

– des auteurs de *Prog.* antérieurs à Priscien et dont celui-ci puisse dépendre, à savoir : Théon (ca 50 ap. J.-C.), Aphthonios (IVe siècle ap. J.-C.), et Nikolaos (Ve siècle ap. J.-C.) ;

– des commentateurs d'Aphthonios postérieurs à Priscien, mais qui puissent s'être inspirés d'auteurs dont Priscien puisse également dépendre, à savoir : Doxopatres (XIe siècle ap. J.-C.), Géomètre (Xe siècle ap. J.-C.), et deux anonymes (Com. 1 [Maxime Planude ?] et Com. 2) ;

– des auteurs et commentateurs d'*Artes rhetoricae*, ou de traités ayant trait à la rhétorique, et dont les auteurs précédemment cités puissent dépendre, à savoir : Martianus Capella (Ve siècle ap. J.-C.), Victorinus (IVe siècle ap. J.-C.), anonyme de Séguier (IIIe siècle ap. J.-C.), Sextus Empiricus (IIe-IIIe siècle ap. J.-C.), Cicéron (Ier siècle av. J.-C.), et la *Rhétorique à Hérennius* (Ier siècle av. J.-C.).

Au début du chapitre 1, Priscien ajoute la définition de l'exercice qui y est exposé : … (1.3 R) = *fabula est oratio ficta uerisimili dispositione imaginem exhibens ueritatis* (33.3-4 P). Les auteurs de *Prog.* proposent une définition, ainsi Théon : *mythos esti logos pseudès eikonizôn alètheian* (72.28 P) ; Aphthonios : *esti de mythos, logos pseudès eikonizôn alètheian* (*RG* 1, 59.2-3) ; Nikolaos : *mythos toinyn esti logos pseudès tôi pithanôs sygkeisthai eikonizôn tèn alètheian* (6.9-10 F). La comparaison de ces textes montre que les trois auteurs ont en commun la définition *mythos esti logos pseudès eikonizôn alètheian*, dont paraît dépendre celle de Priscien, *fabula est oratio ficta* […] *imaginem exhibens ueritatis*. Nikolaos a cependant en propre l'incise *tôi pithanôs sygkeisthai*, dont paraît dépendre le *uerisimili dispositione* de Priscien, d'autant plus qu'ailleurs celui-ci traduit *pithanos* (2.6 R) par *uerisimilis* (33.12 P). En plus, la définition des commentateurs d'Aphthonios s'accorde avec celle de Nikolaos : le Com. 1 ajoute à la définition d'Aphthonios l'incise *tôi pithanôs sygkeisthai* (*RG* 1, 10.20-2), Doxopatres (*RG* 2, 157.16-9 ; cf. 158.8-11.18-9 ; 159.11-2) et le Com. 2 (*RG* 2, 572.7-13 ; cf. 572.13-7) avertissant par ailleurs que quelques-uns ajoutent cette incise à la définition.

À la fin du chapitre 1, le Ps.-Hermogène dit que la morale qui montre l'utilité de la fable est mise tantôt à la fin tantôt au début de celle-ci (4.1-2 R). Priscien ajoute deux éléments : a) le nom grec de la morale, *promythion*, et sa traduction latine, *affabulatio* ; b) l'opinion de quelques-uns, d'après lesquels la position finale de la morale est plus rationnelle (34.10-3 P ; cf. 34.12 P : *rationabilius*). Or, parmi les auteurs de *Prog.*, Théon enseigne que la morale se dit après la fable,

mais parfois avant (72.30-1 P), et il lui applique les mots *epilegein* et *epilogos* (75.20.29.31.32 P) ; donc, bien qu'il semble préférer la position finale, il ne le dit pas explicitement ; en outre, il l'appelle *epilogos*, et non *epimythion*. Aphthonios de son côté dit que la parénèse se met tantôt avant tantôt après la fable, de façon à s'appeler ou bien *promythion* ou bien *epimythion* (*RG* 1, 60.1-3) ; donc, bien qu'il emploie le nom d'*epimythion*, il n'affirme pas que la position finale soit préférable. Nikolaos, enfin, définit d'abord l'*epimythion* comme morale qui éclaire ce qu'il y a d'utile dans la fable (9.16-10.1 F), puis signale que quelques-uns la mettent avant celle-ci, de façon à l'appeler *promythion*, mais d'autres après, de façon à diviser la fable avec plus de prudence et de cohérence (cf. 10.9 F, *emphronesteron kai akolouthoteron*), parce que l'utilité de la fable est plus grande quand les enfants doivent attendre la parénèse (10.7-11.2 F). C'est donc de la leçon de Nikolaos que semble dépendre le texte de Priscien. Les commentateurs d'Aphthonios, de leur côté, expliquent tout d'abord la valeur de la préposition *ek* employée par l'auteur, en disant que, bien que la fable provienne chez les orateurs de la parénèse (*RG* 1, 59.3 : *ek paraineseôs*) de l'*epimythion*, celle-ci est mise après l'exposé de la fable, de façon qu'elle soit postérieure par la position, première par la nature et la puissance – c'est ce que disent, par exemple, le Com. 1 (*RG* 2, 10.12-7) et Géomètre (cf. *RG* 2, 151.23-152.9). Plus que cela, pourtant, les Com. 1 et 2 justifient la position finale en disant que l'utilité de la fable est plus grande quand les enfants doivent attendre la parénèse (*RG* 2, 12.14-20 ; 576.1-17), de sorte qu'ils dépendent de Nikolaos non seulement par la doctrine qu'ils exposent, mais par les mots qu'ils emploient (cf. Nicol. 11.1-2 F, *perittè estin hè tou mythou khrèsis* ; Com. 1 *RG* 2, 12.19-20, *perittè hè tou mythou khrèsis* ; Com. 2 *RG* 2. 576,1-17, *perittè hè tou mythou khrèsis*). Géomètre, de son côté, aurait jugé la position initiale de l'*epimythion* irrationnelle (cf. *RG* 2, 151.23-152.9 ; cf. 152.4 : *alogôs*), de façon qu'on pourrait rapprocher le *rationabilius* de Priscien (34.12 P) plutôt de l'*alogôs* de Géomètre (cf. *RG* 2, 152.4) que de l'*emphronesteron kai akolouthoteron* de Nikolaos (10.9 F).

Au chapitre 5, quand il enseigne que ce qui est entièrement faux, il ne faut ni le réfuter ni le confirmer, le Ps.-Hermogène l'illustre par les fables (11.4-5 R). Priscien ajoute des éléments, en disant que ce qui est entièrement vrai non plus il ne faut ni le réfuter ni le confirmer, et en l'illustrant par les histoires (39.3-5 P). Théon propose, lui, la réfutation et la confirmation de la fable (74.8-9 P), car, argumente-t-il, une fois que le *mythopoios* admet que ce qu'il écrit est faux et impossible, tout

en soutenant que c'est persuasif et utile, on peut réfuter la fable en montrant qu'elle n'est ni persuasive ni utile (76.7-12 P). Quant à Aphthonios, il dit qu'il faut réfuter ou confirmer non pas ce qui est entièrement évident ou impossible, mais seulement ce qui occupe une position intermédiaire (72.6-7 ; 77.3-4 P) – et de même Nikolaos (29.19-30.7 F). Jusque-là donc le texte de Priscien semble s'écarter, d'un côté de celui de Théon, dans la mesure où ce dernier admet la réfutation de la fable, de l'autre de ceux d'Aphthonios et Nikolaos, dans la mesure où ceux-ci, bien qu'ils nient la réfutation ou la confirmation de ce qui est entièrement faux ou vrai, n'illustrent pas l'entièrement faux et l'entièrement vrai par la fable et par l'histoire. Quand il expose la *khreia*, pourtant, Nikolaos enseigne qu'il ne faut ni réfuter ni confirmer ce qui est admis comme bon, c'est-à-dire la *khreia*, ni ce qui est admis comme faux, c'est-à-dire la fable (21.18-22.9 F). Donc le texte de Priscien pourrait être rapproché de celui de Nikolaos de deux façons :

– partiellement, dans la mesure où, bien que tous les deux illustrent le faux par la fable, Nikolaos illustre le bon par la *khreia*, et Priscien le vrai par l'histoire ;

– indirectement, dans la mesure où le texte de Priscien appartient à l'exposé de la réfutation, et celui de Nikolaos, à l'exposé de la *khreia* (29.19-30.7 F).

En revanche, on peut comparer directement et entièrement le texte de Doxopatres à celui de Priscien. En effet, tandis que les Com. 1 et 2 ne font que substituer aux termes *saphè* et *adynata* d'Aphthonios ceux d'*alèthè* et *pseudè* (*RG* 2, 26.4-8 ; 30.13-5 ; 597.1-11 ; 602.9-15), Doxopatres de son côté interprète Aphthonios en identifiant « l'entièrement clair », « l'entièrement impossible » et « ce qui occupe une position intermédiaire », respectivement aux narrations historiques, aux fables et aux discussions civiles (*RG* 2, 319.10-5 ; cf. 320.8-11 ; 320.27-321.15; 356.8-357.1; 204.19-31). Géomètre, de son côté, aurait proposé la réfutation des trois : de la fable en particulier, non pas en l'accusant d'être impossible, ce qui est admis, mais en critiquant sa configuration ; ou bien encore en blâmant non pas la nature du *mythos*, mais l'art du *mythopoios* (cf. *RG* 2, 26.8-18 ; 320.12-27 ; 206.18-24).

Au chapitre 2, le Ps.-Hermogène distingue quatre *eidè* ou espèces de narration, à savoir :

1. Le *mythikon* ;
2. Le *plasmatikon* ou *dramatikon* ;
3. L'*historikon* ;
4. Le *politikon* ou *idiotikon*.

Il exemplifie seulement le deuxième, en l'illustrant par la tragédie (4.16-20 R). La traduction de Priscien diffère du texte du Ps.-Hermogène, d'un côté parce qu'elle soustrait un des noms de la deuxième espèce, c'est-à-dire le *dramatikon*, et un des noms de la quatrième, c'est-à-dire l'*idiotikon* ; de l'autre parce qu'elle ajoute des exemples, par lesquels elle illustre toutes les espèces, c'est-à-dire : la première espèce, par la fable ; la deuxième non seulement par la tragédie, mais par la comédie ; la troisième par l'exposé de cas qui sont arrivés ; la quatrième par l'exposé des causes (34.19-23 P). On peut néanmoins supposer que de telles additions ont été suggérées à Priscien par le texte même ; car le nom de la première espèce (*mythikon* = *fabularis*) dérive justement du nom de l'exemple (*mythos* = *fabula*), et un des noms de la deuxième (*dramatikon*) désigne le genre poétique auquel sont justement subordonnées non seulement l'espèce tragique, mais aussi la comique. Donc les différences peuvent ne pas dépendre de ce qu'on observe chez les auteurs ou les commentateurs. C'est ce qu'on va vérifier.

Parmi les auteurs de *Prog.*, Théon omet complètement la distinction des espèces de la narration (cf. 78,15-96,14 P), sinon dans un passage où il fait allusion à cette distinction en disant que l'épiphonème ne convient ni à l'histoire ni au discours civil, mais au théâtre et à la scène (91.13-6 ; cf. 95.2-6 P). Quoi qu'il en soit, il n'illustre aucune de ces espèces, à la différence de Priscien. Aphthonios de son côté ne distingue que trois espèces, le *dramatikon*, qui est fictif, l'*historikon*, qui renferme une narration antique, et le *politikon*, que les orateurs emploient dans les débats (*RG* 1, 61,1-5). Ainsi, d'un côté Aphthonios diffère du Ps.-Hermogène non seulement parce qu'il distingue un nombre plus petit d'espèces, mais parce qu'il réduit à une seule la première et la deuxième espèce du Ps.-Hermogène, c'est-à-dire le *mythikon* et le *dramatikon*, comme le confirment d'ailleurs le Com. 1 (*RG* 2, 13.11-7) et Doxopatres (*RG* 2, 199.10-25) ; d'un autre côté, Priscien diffère d'Aphthonios, parce que la matière de l'histoire est caractérisée par l'un comme antique, et par l'autre comme arrivée. Nikolaos enfin distingue quatre espèces, mais d'un côté il diffère du Ps.-Hermogène par les noms des espèces et l'ordre d'exposition, et d'un autre coté Priscien diffère de lui par les exemples. Tout d'abord, en effet, Nikolaos appelle *pragmatikon* l'espèce que le Ps.-Hermogène appelle *politikon* ou *idiotikon*, et l'ordre qu'il adopte est *mythikon*, *historikon*, *pragmatikon*, *plasmatikon*, de sorte qu'il met à la dernière place l'espèce que le Ps.-Hermogène met à la deuxième (12.17-9 F) ; par ailleurs, il illustre la première espèce par l'exemple des cyclopes et

des centaures, la deuxième par des événements antiques dont il est admis qu'ils sont arrivés, par exemple le cas d'Épidamnos, la troisième par les narrations judiciaires qui sont exposées dans les plaidoyers civils, et la quatrième par les comédies et d'autres drames (12.19-13.4 F). Or, par les exemples de la troisième et de la quatrième espèce, Priscien est très proche de Nikolaos, et il l'est partiellement par celui de la deuxième. À vrai dire, du fait que Nikolaos illustre l'*historikon* par des événements antiques dont il est admis qu'ils sont arrivés, on peut rapprocher non seulement l'exemple de Priscien (cf. 34.20 P, *ad res gestas*) d'une partie de celui de Nikolaos (= « événements qui sont arrivés » ; cf. 12.22-13.1 F, *tôn… genomenôn… pragmatôn*), mais aussi l'autre partie de celui-ci (= « événements antiques » ; cf. 12.22-13.1 F, *tôn… palaiôn pragmatôn*) de l'exemple d'Aphthonios (cf. *RG* 1, 61.3-4, *palaian… aphègèsin*). C'est par l'exemple de la première espèce, pourtant, que Priscien s'écarte totalement de Nikolaos : celui-ci illustre l'espèce fabuleuse par l'exemple des cyclopes et des centaures, et celui-là le fait par les fables exposées dans le chapitre antérieur, dont les personnages sont des animaux, par exemple le paon, le renard, le singe (33.14-16 P = 2.8-10 R). Or ces personnages sont faux non pas par ce qu'ils sont, c'est-à-dire des animaux, mais par ce qu'ils font, c'est-à-dire une action humaine (ils parlent) ; les autres en revanche, c'est-à-dire les centaures, sont faux non pas par ce qu'ils font, mais par ce qu'ils sont, c'est-à-dire des êtres mixtes, moitié animaux, moitié humains. C'est pourquoi Nikolaos distingue la narration fabuleuse, espèce du deuxième exercice, de la fable, le premier exercice, en disant que, bien que toutes deux soient fausses, la fable est traitée comme telle, et la narration fabuleuse comme si elle était arrivée (13.4-9 F). À la vérité, cette distinction révèle une difficulté de la doctrine. Car, si la fable est fausse, et la narration vraie ou vraisemblable, comment serait-il possible que celle-là fût une espèce de celle-ci ? Cette difficulté est signalée par les commentateurs d'Aphthonios. C'est pourquoi les narrations fabuleuses sont illustrées par les cyclopes et les centaures dans le Com. 2 (*RG* 2, 578.29-579.6 ; cf. 581.11-9), et par Persée dans le Com. 1 (*RG* 2, 13.11-6) et Doxopatres (*RG* 2, 199.10-25) ; c'est pourquoi aussi elles sont distinguées des fables par Doxopatres (*RG* 2, 204.31-205.6 ; cf. 205.6-14) et par le Com. 2 (*RG* 2, 579.6-10 ; cf. 581.19-24). Priscien pourtant identifie la narration fabuleuse explicitement aux fables : *ad fabulas supra dictas pertinens* (34.19 P).

Jusque-là, donc, parmi les différences doctrinales de Priscien, relatives aux espèces de narration, l'identification de la narration fabuleuse

à la fable paraît être la seule qui lui soit propre, la seule qui soit indépendante des auteurs et commentateurs. On va vérifier si, en plus, elle est indépendante des leçons sur la narration d'auteurs et de commentateurs d'*Artes rhetoricae* ou de traités ayant trait à la rhétorique, et dont les auteurs de *Prog.* et les commentateurs d'Aphthonios puissent dépendre.

L'anonyme de Séguier établit d'abord une distinction entre narrations vraies et fictives, puis il distingue :

1. Narrations prononcées devant des juges, dont les unes sont constituées à partir du cas discuté lui-même, et les autres surviennent pour servir de preuve, amplification, diffamation, appelées narrations parallèles ;

2. Narrations prononcées pour elles-mêmes, à savoir : *biôtikai*, *historikai*, *mythikai*, *peripetikai* (53-5).

Une partie de cette distinction peut être comparée à un passage de Sextus Empiricus, car celui-ci nomme, définit et illustre trois *historoumena*, auxquels peuvent correspondre les trois dernières des quatre espèces de narrations prononcées pour elles-mêmes de l'anonyme de Séguier, à savoir :

– *historia*, exposé de cas vrais et qui sont arrivés, par exemple l'empoisonnement d'Alexandre en Babylonie ;
– *mythos*, exposé de cas qui ne sont pas arrivés et sont faux, par exemple Pégase qui saute de la tête de la Gorgone quand celle-ci est décapitée ;
– *plasma*, exposé de cas qui ne sont pas arrivés, mais sont semblables à ceux qui sont arrivés, par exemple des arguments de comédies et de mimes (*M.* I 263-4).

Toute la distinction de l'anonyme de Séguier peut cependant être comparée à des passages de Cicéron et de la *Rhétorique à Hérennius*. En effet, tous deux distinguent, d'un côté, deux genres de narration (auxquels peuvent correspondre les narrations prononcées devant des juges de l'anonyme de Séguier) :

1. Un genre qui contient la cause même ;

2. Un genre où s'insère une disgression quelconque, afin d'incriminer, plaire, amplifier ;

de l'autre côté, un genre écarté des causes civiles, propre à l'exercice, aux espèces et parties duquel peuvent correspondre les narrations prononcées pour elles-mêmes de l'anonyme de Séguier :

1. Espèce concernant les actions, laquelle possède trois parties : *fabula*, dont les cas ne sont ni vrais ni vraisemblables, par exemple les tragédies ; *historia*, dont les événements sont arrivés et éloignés de nos

époques, par exemple les *Annales* d'Ennius ; *argumentum*, dont les événements sont fictifs, mais possibles, par exemple la comédie ;

2. Espèce concernant les personnes, laquelle possède une élocution agréable, des événements variés, des sentiments divers (Cic., *Inu*. I 19, 27 ; *Rhet. Her*. I 12-3 ; cf. Vict., *Expl. Cic*. I 19).

Or, si on compare à cette distinction des espèces de narration celle du Ps.-Hermogène, et donc celle de Priscien, on remarque tout d'abord que, d'un côté, le *politikon* du Ps.-Hermogène ou le *ciuilis* de Priscien correspondent aux deux narrations prononcées devant des juges de l'anonyme de Séguier, lesquelles de leur côté correspondent aux deux premiers genres de Cicéron et de la *Rhétorique à Hérennius* ; d'un autre côté, les trois autres espèces du Ps.-Hermogène ou de Priscien correspondent aux deuxième, troisième et quatrième narrations prononcées pour elles-mêmes de l'anonyme de Séguier, lesquelles de leur côté correspondent aux trois parties de la première espèce du genre écarté des causes civiles de Cicéron et de la *Rhétorique à Hérennius* (cf. Capel. V 550). Les noms eux-mêmes et l'ordre des trois espèces du Ps.-Hermogène (= *mythikon*, *plasmatikon*, *historikon*) correspondent aux noms des trois *historoumena* de Sextus Empiricus (= *historia*, *mythos*, *plasma*). C'est par les exemples cependant, et en particulier par l'exemple de la narration fabuleuse, que Priscien, encore une fois, s'écarte de tous les autres. À vrai dire, de l'exemple de Cicéron et de la *Rhétorique à Hérennius*, c'est-à-dire de la tragédie, s'écartent aussi bien Priscien que les autres (cf. Vict., *Expl. Cic*. I 18) ; de l'exemple de Sextus Empiricus en revanche, s'approchent Nikolaos et les commentateurs d'Aphthonios. Mais aucun d'eux n'illustre la narration fabuleuse par la fable, comme le fait Priscien.

Lo pseudopriscianeo *De accentibus.* Testo e tradizione*

Marina Passalacqua – Claudio Giammona
Università di Roma La Sapienza

I. Il *De accentibus*, pubblicato dal Keil in appendice alle opere di Prisciano nel terzo volume dei *Grammatici latini* con una dichiarata patente di non autenticità [1], si presenta come un piccolo manuale ubbidiente allo schema delle « regulae – type grammars », per usare la fortunata terminologia proposta da Vivien Law [2]. Si parte da una definizione di *littera* e di *accentus* per passare ad un elenco dei vari tipi di quest'ultimo e delle regole alle quali esso deve assoggettarsi a seconda della sillaba finale dei sostantivi interessati ; un'ultima sezione è dedicata alle regole dell'accento per quel che concerne i verbi. L'impressione che accompagna la lettura è quella di un patchwork dal dettato spesso faticoso, il cui testo ha subito già nella fase più antica della sua trasmissione corruzioni non indifferenti. Ci troviamo in presenza di parole non altrimenti attestate in latino – ricordo solo, a titolo di esempio, *fervigatos* a 525.1, *infelox* a 526.2, *pullinurux* a 526.4 –, sostantivi inseriti erroneamente dentro alcune liste – anche qui mi limito a ricordare il caso di *pax* a 521.6 (*syllaba quae correptam vocalem habet acuto accentu pronuntiatur, ut fax pax pix nix dux nux*) [3] –, espressioni inesatte ulteriormente compromesse da interpolazioni – si veda e.g. 523.31-32 (*Ir syllaba terminata breviantur ut semivir duumvir triumvir et omnia in obliquis sub uno accentu*

* All'interno di una concezione unitaria la parte I di questo lavoro è di Marina Passalacqua, la parte II di Claudio Giammona.

1. Cf. *GL* 3, 400-401.
2. Law, 1986a.
3. *Pax* peraltro compare anche in alcuni codici di Donato 609.12 H e Mar. Vict., *GL* 6, 193.1 dove vengono riportate sequenze simili.

proferenda sunt)[4]. Rimandando una proposta di datazione e di collocazione dell'operetta in un preciso environnement culturale al momento in cui il lavoro di allestimento dell'edizione critica sarà giunto nella fase conclusiva, sembra opportuno in questa sede per un inquadramento del testo tenere presenti oltre a Mario Vittorino, *GL* 6, 192.15-194.8 ; Sergio, *GL* 4, 482.5-484.21 ; Donato, 609.4-611.9 H ; Diomede, *GL* 1, 430.29-436.8 ; Audace, *GL* 7, 329.12-331.11 ; Pompeo, *GL* 5, 125.34-133.2, grammatici che hanno nei loro trattati delle sezioni *de accentibus*, anche le importanti affinità riscontrabili con i capitoli 18 e 19 del libro I delle *Etymologiae* di Isidoro di Siviglia e con l'*Ars* di Giuliano di Toledo[5]. Tali affinità, che necessiteranno in sede di edizione di un serio approfondimento, sono tanto più significative in quanto permetteranno, credo, di tracciare le linee di svolgimento in questi autori delle tematiche sull'accento e, se possibile, di stabilire in quale ordine cronologico le tre opere vadano organizzate o, meglio, come il nostro *De accentibus* si ponga rispetto ad Isidoro e Giuliano. Nel frattempo, si può almeno dire che queste somiglianze così strette potrebbero forse spingere, assieme alla presenza del toponimo *Veneria*[6] (522.10), per una localizzazione dell'opera nella Spagna visigotica del sec. VII, e che risultano utili per una migliore comprensione di alcuni passi.

Il confronto infatti con Isid., *etym*. 1, 19.10 (*psile, quod interpretatur siccitas, sive purum, id est ubi h littera esse non debet, tali nota ostenditur :* ┤), cui si affianca Iul., *ars* 176, 140-141 (*psile* ┤ *interpretatur siccitas, sive purum, id est, ubi littera H esse non debet, tali nota ostenditur*), impone non solo, come avevo affermato in una nota di qualche tempo addietro[7], la correzione a *GL* 3, 520.15-17 (*psile, quod interpretatur siccitas vel parum vel ubi h littera deesse debet, hac nota demonstratur* ┤) di *parum* in *purum*, ma del secondo *vel* in *id est* ; mentre nel primo caso si può pensare ad un fraintendimento di una lettera da parte del copista, per quel che riguarda la sostituzione di *id est* con *vel*, l'errore è stato probabilmente causato da attrazione del *vel* che precede. Altrettanto chiarificatori per la comprensione di *GL* 3, 520.23-25 (*sed in interiectionibus et in*

4. Qui sarà probabilmente da accettare la bella congettura di Scevola Mariotti che, durante la preziosa lettura con lui fatta anni addietro dell'operetta, emendava così : *Ir syllaba terminata breviantur ut semivir [duumvir triumvir], et omnia in obliquis <corripienda> [sub uno accentu proferenda] sunt.*
5. Maestre Yenes, 1973, p. 170-176.
6. Cf. Plin., *nat. hist.* 3, 11 *et inter aestuaria Baetis oppida Nabrissa cognomine Veneria.*
7. Cf. Passalacqua, 1991, p. 1345.

peregrinis verbis et in barbaris nominibus nulli certi sunt accentus, ideoque in potestate uniuscuiusque consistit ut, quomodo necessarium viderit, sic in metro ponat) e di *GL* 3, 520.32-36 (*ambiguitas vero pronuntiandi legem accentuum saepe conturbat, siquis dicat interealoci : qui nescit, alteram partem dicat interea, alteram loci, quod non separatim sed sub uno accentu pronuntiandum est, ne ambiguitatem in sermone faciat*), passi non privi di durezze espressive, risultano rispettivamente Iul., *ars* 172, 60-64 (*In interiectionibus et peregrinis verbis, et in barbaris nominibus certi sunt accentus an non ? non. Quid ibi faciendum est ? in potestate uniuscuiusque consistit, ut quomodo necessaria fuerint, ita in metrica ponantur ratione*) e Iul., *ars* 173, 67-70 (*Quomodo distinguendi ? ut puta, si dicam « interealoci », qui nescit alteram partem dicit 'interea', alteram 'loci'; sed qui scit distinguit illud et sub uno accentu pronuntiando unam esse particulam illud ostendit*) [8].

Rinviando ancora una volta al lavoro di edizione la valutazione dei passi che presentano evidenti lacune o interpolazioni, vorrei trattare qui qualche punto dell'operetta dove il testo tramandato mostra fraintendimenti nella trascrizione, semplificazioni e sciatterie nella lettura, elementi questi che farebbero pensare ad un piccolo manuale frequentemente usato sì, ma non in ambienti particolarmente colti. Esaminiamo innanzitutto qualche *locus* dove il testo presenta corruzioni che il confronto con passi di altri grammatici può aiutare a sanare. Cominciamo da 531.31-32 dove il nostro autore conclude con la frase *his namque praelibatis de consequentia huius libri videamus* la sezione in cui, dopo aver dato la definizione di *littera* e di accento, ha parlato dei diversi tipi di accento e dei comportamenti delle sillabe nei confronti dell'accento. L'incongruenza di *libri* appare evidente ; la mia proposta è quella di correggere *libri* in *lectionis*. *Lectio* infatti mi sembra rispondere bene all'enunciato, soprattutto in base alla definizione che ne dà Mario Vittorino, *GL* 6, 188.8-9 *Lectio quid est ? Secundum accentus et sensuum necessitatem propria pronuntiatio* ripresa da Audace, *GL* 7, 322.5-6 con la sola variante *enuntiatio* al posto di *pronuntiatio* [9].

8. Si veda anche il più incisivo Pomp., *GL* 5, 130.24-27 *si dicas interea loci, interea una pars orationis est, loci una pars orationis est. quando iam sic utramque dicis, ut pro una sint, ambae partes unum habebunt accentum*.
9. Si tenga anche presente il titolo del capitolo carisiano 3, 30 B. *de lectione et partibus eius iiii, id est de accentu et posituris, de discretione, de pronuntiatione, de modulatione.*

Ugualmente bisognerà intervenire sul *Catilina* presentato dalla tradizione nella frase seguente (*GL* 3, 521.33-36 *Latina quidem propria nomina nominativum singularem a terminantia in paenultima syllaba accentum servant*, *quamquam nonnulla vocalem ante vocalem habere videantur*, *quae alia differentiae causa*, *alia solo usu producenda sunt*, *ut Catilina Verania Stephania*). È chiaro che *Catilina* non è accettabile in una sequenza di sostantivi che hanno come caratteristica nella parte finale *vocalem ante vocalem* ; si può pensare a un *Catilia* che, pur godendo di numerose attestazioni [10], può essere stato soppiantato dal più noto, pur se inappropriato, *Catilina*.

È forte anche la tentazione di correggere a *GL* 3, 522.34-523.2 (*quorum alia o in obliquis casibus servant et producenda sunt, alia in i convertunt et corripienda sunt, ut carbo carbonis, bubo bubonis, caligo caliginis, altitudo altitudinis*) ; *bubo bubonis* è infatti ineccepibile ai fini della regola che si sta enunciando ma, sia in Foca (*GL* 5, 413.15) che in Sacerdote (*GL* 6, 475.3) e in Probo (*cath*. *GL* 4, 9.30-31), in un contesto simile – *bo terminata producuntur genitivo* –, accanto ad un *Carbo Carbonis*, peraltro riportato come nome proprio, compare *Libo Libonis*, nome proprio anch'esso. Come è noto, i nomi propri sono tra i più soggetti a corruttele perché risultano a volte estranei ai copisti ; inoltre in una scrittura minuscola uno scambio *l*/*b* è molto facile e può essere stato determinante nel causare l'errore.

Si passi a considerare *GL* 3, 525.1 dove nell'elenco di nomi terminanti con la sillaba *-os* con la penultima lunga troviamo anche *lepos leporis* accompagnato da un non consono *quod eloquentiam* (o *eloquentem* o *eloquentiae*) [11] *significat.* Scevola Mariotti aveva pensato che *eloquentem* potesse essere la corruzione di un originale *eloquentiae virtutem* e questa ipotesi mi sembra abbia a tutt'oggi serie possibilità di cogliere nel segno ; accanto a questa congettura penso però si debba anche prendere in considerazione, soprattutto in base al confronto con Probo, *cath. GL* 4, 27.2-4 *lepus leporis o correpta : nam producta erit leporis significans elegantiam a nominativo lepos*, la correzione di *eloquentiam* in *elegantiam*, a favore della quale può deporre forse anche la presenza del verbo *significare* comune ai due passi.

A volte invece proprio il confronto con altri grammatici impone prudenza nel proporre cambiamenti. A *GL* 3, 520.10 (*diastole quae*

10. Si veda e. g. *CIL* 6, 4916 ; 13, 1130 ; 13, 5346.
11. Hanno *eloquentiam* i codici EQTV, *eloquentem* ABDFGIJKLMNOPRSUWXYZ, *eloquentiae* C.

disiunctio latine dicitur) – dove il codice Q propone *distinctio* e BV un impossibile *coniunctio* –, a fronte di Pompeo *GL* 5, 132.12 *diastole disiungit* e di Isidoro, *etym*. 1, 19.7 dove si dice *diastole id est distinctio*, è meglio non toccare nulla [12], così come bisogna valutare attentamente a *GL* 3, 520.19-20 (*ponitur namque gravis in eadem dictione vel cum acuto vel circumflexo*) se accettare il *cum circumflexo* di GHJLMN, dato che il secondo *cum* è presente sì in Donato 609.9 H [13], ma Sergio *GL* 4, 483.22 dice *cum circumflexo et acuto.*

La lettura del testo impone comunque piccole correzioni al dettato che conferma essere il prodotto di trascrizioni poco consapevoli. Senza pretendere in questa sede di fornire di tali correzioni un elenco completo, può essere opportuno, per dare un quadro della situazione, anticipare che a *GL* 3, 519.7 (*vox namque corpus esse ostenditur. nam et si corpus non esset, auditus aurium minime vi percuteretur*) è necessario espungere *et.* A *GL* 3, 522.16-19 (*illa quoque quae a verbis colo gigno componuntur paenultimam brevem habent*, *ut caelicola ruricola silvicola rurigena terrigena. reliqua vero omnia ita participio futuri temporis similia paenultimam producunt*, *ut haec*, *scriptura natura litteratura*) si dovrà probabilmente, tenendo anche conto di una situazione di incertezza testimoniata dalla tradizione manoscritta [14], leggere *terrigena <et> reliqua. Omnia autem participio* etc. Ugualmente a 524.17-20 (*et notandum*, *quod omnia quae sunt quintae declinationis in obliquis producuntur, quoniam paenultimae eorum in nominativo et vocativo corripiuntur, ut haec facies o facies, acies, dies*) il *cognâmes* andrà corretto in *quando* o *quotiens*, e a *GL* 3, 525.16-21 (*nomina vero tertiae declinationis terminantia us nominativum breviantur, quae supra dictis conveniunt, ut servitus [fraxinus : excipitur papyus, quod producitur, ut huius papyri]. alia vero omnia, quamquam non sint longa in nominativo, tamen in aliis casibus producenda sunt, ut servitus servitutis, palus paludis, iuventus iuventutis*), oltre all'espunzione, suggerita da Keil, di *fraxinus ~ papyri* – finiti forse fuori posto, come da lui giustamente ipotizzato, per la caduta di un paragrafo che doveva trattare dei nomi della seconda declinazione terminanti in *us* – sarà necessario togliere anche *servitus servitutis*, dato l'*alia* precedente che obbliga ad escludere dalla lista un

12. Da notare che in *ThlL* 5, 955.22 s. v. *diastole* il passo del *de accentibus* viene citato erroneamente con *distinctio*.
13. In questo caso la tradizione, come risulta dall'apparato di Holtz, presenta anche testimoni che non hanno il secondo *cum.*
14. *vero omnia ita* di Keil è lezione dei soli CO ; la maggior parte dei codici ha *omnia ita* e la corruzione di *autem* in *ita* è abbastanza frequente.

sostantivo già menzionato in precedenza. Andranno invece mantenuti il *participiale* e *participialia* dei codici a 525.12 [15] e 525.15 e, ovviamente, anche se la differenza è solo grafica, bisognerà a 528.35 correggere *evax* di Keil e scrivere *euax*.

Fine di questa rapida carrellata voleva essere quello di mettere in luce la tipologia di errori ai quali è stato sottoposto un testo, presumibilmente formato dalla giustapposizione di materiali preesistenti, necessario per un corretto apprendimento della lingua latina in un momento in cui quest'ultima veniva rinnovandosi e modificandosi. A fronte di questo livello così problematico di presentazione, la fortuna avuta dall'operetta nel medioevo, fornendo un dato innegabile del suo essere percepita come elemento importante nel curriculum scolastico, può offrire spunti di riflessione sugli strumenti utilizzati da un mondo che si confrontava con una lingua che non era più la propria ma di cui comprendeva l'essenzialità.

II. Il *De accentibus* è tramandato da 124 manoscritti databili fra l'XI e il XVI secolo [16]. Nell'affrontare la recensio per una nuova edizione è sembrato opportuno esaminare solo la sezione antica della tradizione, comprendente i 26 testimoni databili entro la fine del XII secolo ; si è ritenuto infatti che le copie successive, collocate in un periodo in cui la cultura universitaria si era affermata con forza, potessero essere poco utili al fine di ricostruire i passaggi di un testo che già nella prima fase della sua trasmissione presenta tracce di contaminazione.

Dei cinque testimoni del secolo XI possiamo rilevare come il Marciano latino Z 497 (= **L**) sia copiato da un manoscritto in beneventana che riflette l'insegnamento di Lorenzo d'Amalfi e per alcune parti del quale è possibile pensare ad antigrafi mitteleuropei portati a Montecassino nel periodo cosiddetto « degli abati tedeschi » [17]. Il suo contenuto comprende testi grammaticali (Donato, Diomede, Servio), filosofici (l'*Isagoge*, le *Categoriae* e il *De interpretatione* boeziani con i commenti di Agostino), note su musica, aritmetica e calcolo.

15. E' interessante notare ai fini dello studio delle dinamiche che possono provocare errori come in questo caso molti codici (ABDTUY) scrivano, invece di *participiale*, *participium principale.*
16. I testimoni però sono in tutto 124, poiché nel codice Marciano lat. XIII 35 (4589), del XIII secolo, il testo del trattato è copiato due volte. Per la lista completa dei testimoni, cf. l'appendice.
17. Cf. Newton, 1982, p. 259-260, 276-280.

Il Parigino, BnF, nouv. acq. lat. 1073 (= **M**), anch'esso italiano e appartenuto in seguito a Marsilio Ficino, contiene oltre al *De accentibus* altri trattati prosodici come il *De finalibus* serviano, il primo libro dell'*Ars maior* di Donato e il primo dell'*Ars Laureshamensis.*

Uppsala, Universitetsbibl., C 910 (= **Y**) non è localizzabile con precisione ; contiene il *De accentibus* inserito all'interno delle *Institutiones*.

Wolfenbüttel, Herzog August Bibl., Guelf. 4. 11, Aug. 4° (= **W**) e Zurich, Zentralbibl., Car C 65 (= **Z**), scritti in area tedesca, possono ritenersi copiati da un medesimo antigrafo per la stretta vicinanza dei loro testi. Il Guelferbitano, contenente anche i primi capitoli dell'*Ars maior* e il *De finalibus*, fu posto da Keil alla base della sua edizione. Il codice di Zurigo contiene invece le *Institutiones.*

Il Laurenziano 47, 4 (= **G**), scritto in Italia e datato a cavallo fra i secoli XI e XII, contiene anch'esso assieme al *De accentibus* le *Institutiones*. Il codice appartenne poi a Francesco Sassetti, banchiere e bibliofilo al servizio della famiglia Medici.

I testimoni del XII secolo sono :

Augsburg, Staats- und Stadtbibl., 2° Cod. 20, 30-33v (= **R**).
Cambridge, Gonville and Gaius College, 594/454, 71-79 (= **O**).
Cambridge, Jesus College, Q B 11, 132r-v, Durham (= **H**).
Cambridge, Trinity College, O. 2. 51, 158v-160v, Canterbury (= **T**).
Cambridge, University Libr., Ee 6 37, 166-169v, Canterbury (= V).
Cambridge, University Libr., Ii 2 1, 174r-v, Canterbury (= **U**).
Chartres, Bibl. Mun., 497 (141) [MS. NA 161], 162v-165v, Chartres (= **P**).
Erfurt, Wiss. Bibl. d. Stadt, Amplonianus Q 46, 72v-76, Lorsch (= **F**).
Firenze, Bibl. Med. Laur., Conv. Soppr. 513 (S. Maria Novella 899.147), 78-84, Italia (= **J**).
Klosterneuburg, Stiftsbibl., 1084, 109v-110v (= **S**).
Leiden, Bibl. d. Rijksuniv., Perizonianus Lat. F 55, 45-47v (= **C**).
Milano, Bibl. Ambr., H 60 inf., 71-75v (= **K**).
München, Bayer. Staatsbibl., Clm 14748, 25v-29v (= **B**).
München, Bayer. Staatsbibl., Clm 22292, 1-6v (= **I**).
Oxford, St. John's College, 152, 63-69v, Canterbury (= **Q**).
Roma, Bibl. Angelica, 1085, 184-187, Chartres (= **A**).
Uppsala, Universitetsbibl., C 912, 32v-35v, Francia/Inghilterra (= **E**).
Vaticano, Bibl. Ap. Vat., Rossi 500, 208v-212v, Canterbury (= **D**).

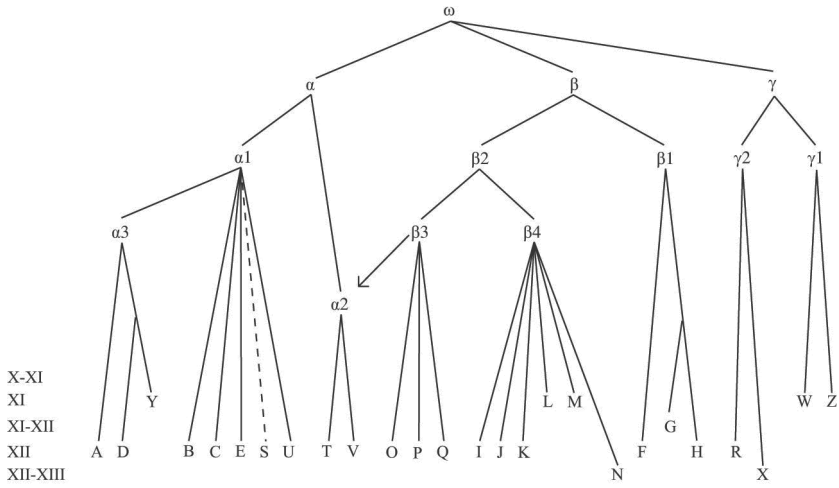
Due manoscritti infine sono datati a cavallo fra XII-XIII secolo :

Cambridge, Jesus College, Q D 2, 10v-15, Durham (= **X**).
Vaticano, Bibl. Ap. Vat., Vat. lat. 10676, 173-176 (= **N**).

La collazione integrale del testo offerto da questi testimoni ha permesso di verificare come essi derivino da un unico archetipo già

pesantemente corrotto. In questa sede, a titolo di esempio, si possono citare tra gli errori condivisi da tutti i codici la definizione della *psile* come *parum* (*GL* 3, 520.16) e l'omissione a *GL* 3, 525.16 di un paragrafo sui nomi terminanti in *-us* della seconda declinazione – gli esempi al riguardo vengono dati fra i nomi della terza (*GL* 3, 525.18-19) [18] – ; si può notare inoltre l'inserimento fra i verbi esemplificativi della seconda coniugazione di *lauo* (*GL* 3, 527.17) e quello di *sino* fra i verbi della quarta (*GL* 3, 528.10).

Dall'archetipo sembrano, a mio avviso, discese tre famiglie : **α** (caratterizzata da numerose piccole omissioni, *e.g.* a *GL* 3, 523.23 *ut torcularis lacunaris pulvinaris*), **β** (che presenta un testo ampliato, *e.g.* a *GL* 3, 524.16 dove al posto di *et cetera* viene inserita una nuova serie di esempi) e **γ** (priva dei tratti tipici delle altre due ma con errori suoi proprii). Lo stemma ricostruibile è così articolato :



Volendo tentare, basandosi sui dati ricavabili dall'origine dei manoscritti, un inquadramento dal punto di vista geografico dei codici nei quali l'operetta è rappresentata, possiamo notare come tutti i testimoni del ramo **α** di cui sia stata localizzata l'origine siano stati scritti in area anglo-normanna (Canterbury : *D T U V* ; Chartres : *A* ; resta incerto *Y*). I testimoni del gruppo **β** sono o italiani (*G J L M*) o insulari (*H* è scritto a Durham – presenta però un testo assai prossimo a

18. La lacuna era già stata segnalata da Keil in apparato : il passo resta comunque problematico, come testimoniano anche le oscillazioni nei rami fra verbi di senso opposto (*producuntur* / *breviantur*) e tentativi di correzione.

G – e *Q* a Canterbury) e un testimone è di area francese (Chartres : *P* ; si tratta del primo volume dell'*Eptatheucon* di Thierry di Chartres) [19] ; dei codici del ramo γ sono stati localizzati solo *X* (Inghilterra, Durham) e *W* (Germania). Si può constatare quindi come nei primi due secoli della tradizione di questo trattato prevalgano codici provenienti dall'Italia (4) e dall'Inghilterra (7). Nei secoli seguenti aumenta il numero dei codici non localizzati (ben 58) ; tuttavia è possibile osservare come la maggioranza dei testimoni localizzati provenga dall'Italia (22) contro i 5 testimoni francesi e i 4 di Germania e Inghilterra.

Passando a considerare la fortuna del trattato nel corso dei secoli è opportuno valutare il contenuto dei manoscritti e cercare di capire in che modo il *De accentibus* sia stato recepito. I manoscritti più antichi si configurano essenzialmente come miscellanee grammaticali contenenti Donato, Servio e parte delle *Institutiones* (raramente complete, più spesso comprendenti il solo *Priscianus minor*, ovvero i due libri finali dedicati alla sintassi) ; accanto a questi autori si trovano trascritti altri testi (estratti dal *De nuptiis Philogiae et Mercurii* di Marziano Capella e dall'*Ars lectoria* di Aimerico, appunti o trattatelli grammaticali anonimi), che denunciano l'utilizzo in ambiente scolastico del nostro testo. Dello stesso tipo sono i 29 codici databili fra il XIII ed il XIV secolo e assieme al *De accentibus* si ritrovano le stesse opere che lo accompagnavano nel periodo precedente. Si nota l'affermazione di un *corpus*, attestato nel secolo precedente da due codici e testimoniato ora da ben 13 copie, comprendente il *Priscianus minor* in una forma abbreviata (fino *GL* 3, 278.12, escludendo quasi la totalità degli esempi per i participi assoluti tratti da autori greci e latini che giungono fino al termine dell'opera) [20] e il *Barbarismus*. Anche i 26 manoscritti databili fra il XIV e il XV secolo contengono testi per lo più grammaticali e non si devono segnalare novità per quel che riguarda il contenuto ; si deve constatare di nuovo la presenza (in 11 manoscritti) del *corpus* formato dal *Priscianus minor* abbreviato, dal

19. Il manoscritto, scritto senza dubbio *in loco*, potrebbe essere stato copiato da un testimone insulare (come insulari sono i codici testualmente più vicini a questo) se è vera l'identificazione di Thierry di Chartres con Theodoricus Brito proposta da Häring, 1974, p. 279-294.
20. Questa versione abbreviata dell'*ars* priscianea è spesso unita al trattato di cui ci stiamo occupando anche al di fuori di questo *corpus* : su un totale di 60 manoscritti che trasmettono anche le *Institutiones* infatti, sono 33 quelli che le riportano in questa forma (e 27 quelli che attestano anche il B*arbarismus*).

De accentibus e dal *Barbarismus* [21] (in un caso, le carte contenenti il trattato sono state aggiunte ad un manoscritto del secolo precedente con le *Institutiones*, il Vat. lat. 5960). Qualche novità invece si riscontra nei 43 codici databili fra il XV ed il XVI secolo : i manoscritti umanistici, testimoni di un età avida di riscoprire e di rifondare una cultura latina degna degli antichi, sono assai più ricchi contenutisticamente rispetto a quelli prodotti nelle età precedenti ; piuttosto che a codici utilizzabili per avere nozioni di grammatica superiore, ci si trova di fronte a strumenti di lavoro più avanzati contenenti anche approfondimenti (come la prosodia o l'ortografia dei nomi greci), trattazioni alternative a quelle riscontrate finora, modelli di stile (orazioni, anche di autori greci tradotti in latino, raccolte di epistole) o testi che erano significativi per chi quel codice aveva concepito. Gli autori delle opere trascritte non sono più solo Donato, Servio, Prisciano, ma si incontrano anche Mario Vittorino, lo Ps. Apuleio, Foca, Rufino, Beda, Gasparino Barzizza, Guarino. Di Prisciano si trovano nuovamente copiate le operette grammaticali (che non avevamo mai trovato assieme al *De accentibus*) a scapito delle grandi *Institutiones*, mentre il *corpus* che si era visto affermarsi nei due secoli precedenti si riscontra in un solo caso. È chiaro da questa breve ricognizione che il trattato *De accentibus* fu considerato un'opera centrale nell'apprendimento della grammatica nei secoli del basso medioevo e mantenne questa posizione di rilievo (affiancandosi nel tempo sempre di più ad altri trattati) fino all'epoca umanistica. Si possono tuttavia individuare nella storia della sua tradizione tre momenti diversi. Fra il X e il XIII secolo il *De accentibus*, copiato assieme a opere grammaticali in miscellanee piuttosto varie, ricche di note, appunti, trattati anonimi e testi filosofici, pare essere stato utilizzato, coerentemente, in modo scolastico. Fra il XIII e il XV secolo si assiste ad un cambiamento nella percezione di quest'opera e nel livello dei suoi utilizzatori, come conferma la formazione di quel *corpus* individuato da Holtz [22] (*Institutiones* 17-18, *Barbarismus*, *De accentibus*) che indica l'avvenuta collocazione del trattato in un percorso di apprendimento preciso e più avanzato (come forse può

21. Holtz, 1981, p. 507 nota come nel XIII secolo il *Barbarismus* sia l'unica sezione utilizzata dell'*Ars Maior* e si ritrovi dunque come complemento ad altre opere. In particolare questa unione con i libri 17 e 18 delle *Institutiones* e con il *De accentibus* forma secondo lo studioso un *corpus* « des ouvrages consacrés à la syntaxe, à l'accentuation, aux qualités et défauts du discours. Cet assemblage pouvait représenter un degré complémentaire (et supérieur) qui supposait l'approfondissement préalable des connaissances morphologiques et lexicales ».
22. Cf. *supra* n. 21.

ricavarsi anche dalla comparsa – per quanto sporadica – di opere nuove [23], che proprio in quanto meno tradizionali potrebbero rispecchiare la curiosità e l'interesse di una classe colta). La creazione di questo *corpus* pare abbia portato a escludere dai manoscritti ogni altra opera di carattere simile, sicché si ha come l'impressione che il *De accentibus* sia per due secoli una fonte d'autorità indiscussa : certamente è significativo che in quei codici che contengono anche altre opere, non siano state inserite trattazioni analoghe (come avverrà invece dall'epoca umanistica), anche se la presenza stessa del *corpus* indicato fa ritenere che essi fossero stati ideati per un'istruzione avanzata. Infine, fra il XV e il XVI secolo il trattato perde questa sua posizione privilegiata : il *corpus* si scinde e altre opere grammaticali vengono nuovamente trascritte o scritte ex novo accanto e in concorrenza con il *De accentibus*. I fruitori di questi manoscritti non paiono accontentarsi più delle sole indicazioni del trattato, che tuttavia troverà ancora un almeno un copista nell'era moderna.

È doveroso infine segnalare come in gran parte dei manoscritti più antichi il *De accentibus* sia indicato come priscianeo [24], ma già dal XIII secolo si avanzavano dubbi sulla sua tradizionale attribuzione : una lista degli autori studiati a Parigi agli inizi di quel secolo, forse attribuibile ad Alessandro Neckam (*ca* 1157-1217) nomina quest'opera e aggiunge « quem tamen multi negant editum esse a Prisciano » [25] ; alla fine dello stesso secolo, Uguccione da Pisa, nel suo trattato *De dubio accentu*, scrisse : « Preterea si in libro *De accentibus* inveniatur quod videatur nostre assertioni contrarium, dicimus illum librum non esse authenticum, nec credimus eum compositum esse a Prisciano, vel si a Prisciano compositus est, ibi secutus est opinionem aliorum circa predicta » [26].

Queste critiche non sembrano, a giudicare dal numero di manoscritti pervenutici da quel secolo e dai due successivi, aver avuto seguito e il *De accentibus* fu incluso nell'editio princeps Veneta (1470)

23. Eucherio, *Interpretationes de nominibus hebraicis ac variis vocabulis atque expositione diversarum rerum* (nei codici Oxford, Bodleian Library, Bodley 186 e Cambridge, Sidney Sussex College, 75 [Δ 4.13]) ; Goffredo di Monmouth, *Historia Britonum* (Cambridge, Sidney Sussex College, 75 [Δ 4.13]) ; Mohammed Ben Musa, *Algorismus* (Venezia, Bibl. Marc., lat. XIII 35 (4589)) ; Remigio di Auxerre, *Commentum in artem Donati* (Erfurt**,** Wissenschaftliche Bibl. der Stadt, Ampl. O 12 e Venezia, Bibl. Marc., lat. XIII 35 (4589)) ; Alberto di Orlamünde, *Philosophia pauperum* (Uppsala, Universitetsbibl., C 924).
24. Nei 26 codici utilizzati il trattato è attribuito a Prisciano in tutti i 16 casi in cui sia fornito il titolo. In due manoscritti il testo si presenta privo della parte iniziale.
25. Cf. Haskins, 1927, p. 356 e *sg.* ; per il giudizio sul *De accentibus* cf. p. 373.
26. Cf. Hugutio Pisanus, p. 71, 63-77 C.

delle opere di Prisciano ; in seguito fu di nuovo edito da H. Putschius [27], da F. Lindemann [28], da A. Krehl [29] e infine da H. Keil [30]. Quest'ultimo negò recisamente la paternità priscianea dell'opera basandosi sullo stile (che definì « prorsus alienum <a Prisciano>, ne dicam rude et saepe etiam ineptum » [31]) e sottolineando che l'esposizione rivelava aspetti tipici di un'età già priva di « usus et scientia Latinae linguae » [32] ; egli segnalò anche come fra gli esempi offerti dal trattato si trovassero « barbara vocabula » [33] proprii di un'età lontana da quella in cui scrisse Prisciano e che portavano a datare l'opera all'VIII secolo [34]. Schoell [35] formulò l'ipotesi, ripresa in seguito da Luscher [36], secondo la quale un *De accentibus* originario priscianeo sarebbe stato nel corso dei secoli sottoposto a rimaneggiamenti e contaminazioni con fonti diverse ; si pose su questa linea anche Schanz pur restando per lui valida – considerati lingua e stile del trattato – una datazione più bassa [37]. Il problema dell'origine e, conseguentemente, della datazione del *De accentibus* è stato poi affrontato da Fontaine [38] non in base a criteri interni al testo, ma istituendo un confronto con il paragrafo *de tonis* contenuto nelle *Etymologiae* di Isidoro : considerata infatti la forte somiglianza dei due testi (che egli fa risalire ad una medesima tradizione di commenti a Donato) e la presenza di tratti più moderni nell'opera del dotto di Siviglia, egli ritenne che l'opera

27. *Grammatica latinae auctores antiqui*, Hanoviae, 1605, p. 1285-1300 : l'editore si limitò a seguire il testo della *princeps*.
28. *Prisciani Caesariensis grammatici opera minora*, Lugduni Batavorum, 1818, p. 155-195 : l'edizione si fonda sul codice Perizonianus F 55 (*C*).
29. *Prisciani Caesariensis Grammatici opera* II, Lipsiae, 1820, p. 360-383 : si ripropone l'edizione di Lindemann.
30. *GL* 3, p. 519-527 : il testo si fonda sul codice *C* e sul Guelferbitanus 4° 11 (*W*).
31. Cf. *GL* 3, p. 400-401.
32. Cf. *GL* 3, p. 401.
33. Cf. *GL* 3, p. 401 : a proposito di questi termini Keil aggiunge : « quorum alia non invenio nisi a scriptoribus infimae aetatis usurpata esse, alia, quamquam nescio quam auctoritatem habeant, tamen a Prisciani certe aetate et doctrina abhorrent ».
34. Cf. *GL* 3, p. 401 : « ac ne illud quidem video probabili ratione adfirmari posse, antiquiorem aliquem librum a Prisciano scriptum postea in hanc formam, quam nunc habemus, redactum esse, sed potius nomine nobilissimi grammatici et post octavum saeculum diligentissime tractati inscripta esse puto ea, quae de quantitate et pronuntiatione vocabulorum aliquis ex praeceptis antiquiorum grammaticorum collegerat et ad suae aetatis usum satis pueriliter conposuerat ».
35. Schoell, p. 13.
36. Luscher, 1912, p. 222 : « Libellum de accentibus a Prisciano quidem scriptum, sed ut nunc habemus, ab alio excerptum mutilatumque esse persuasum habeo ».
37. Cf. Schanz, Hosius, 1920, p. 232 : « die barbarische Sprache und die kindlich zusammengestellen Regeln, manche Verschiedenstimmung lassen das Werk in seiner jetzigen Gestalt als ein Machwerk späterer Zeit erscheinen ».
38. Cf. Fontaine, 1983, p. 70-71.

pseudopriscianea fosse da ritenere anteriore alle *Etymologiae* [39]. Holtz [40] pensa ad un rimaneggiamento di materiali usati e prodotti da Prisciano, forse avvenuto nell'ambito della sua scuola, ma aggiunge che il *De accentibus* utilizza come fonti le sezioni *De finalibus* dei manuali scolastici, specialmente il trattatello serviano, e « cela semble impliquer que l'exemplaire de Donat sur lequel il s'appuie comportait le *De finalibus syllabis* enclavé après le *De syllaba*. Nous avons vu que cette structure est ancienne et caractérise l'Espagne wisigothique, ce qui rejoint la démonstration de J. Fontaine ».

39. Cf. Fontaine, 1983, p. 70, n. 3.
40. Cf. Holtz, 1981, p. 243.

APPENDICE

Si fornisce di seguito la lista completa dei manoscritti del *De accentibus* :

sec. XI

Paris, BnF, nouv. acq. lat. 1073 ; Uppsala, Universitetsbibl., C 910 ; Venezia, Bibl. Marc., lat. Z 497 (1811) ; Wolfenbüttel, Herzog August Bibl., Guelf. 4. 11, Aug. 4°; Zurich, Zentralbibl., Car C 65.

sec. XI-XII

Firenze, Bibl. Med. Laur., 47, 4.

sec. XII

Augsburg, Staats- und Stadtbibl., 2° Cod. 20 ; Cambridge, Gonville and Gaius College, 594/454 ; Cambridge, Trinity College, O. 2. 51 ; Cambridge, Jesus College, Q B 11 ; Cambridge, University Libr., Ee 6 37 ; Cambridge, University Libr., Ii 2 1 ; † Chartres, Bibl. mun., 497 (141) [MS. NA 161] ; Erfurt, Wiss. Bibl. d. Stadt, Ampl. Q 46 ; Firenze, Bibl. Med. Laur., Conv. Soppr. 513 (S. Maria Novella 899.147) ; Klosterneuburg, Stiftsbibl., 1084 ; Leiden, Bibl. d. Rijksuniv., Perizonianus Lat. F 55 ; Milano, Bibl. Ambr., H 60 inf. ; München, Bayer. Staatsbibl., Clm 14748 ; München, Bayer. Staatsbibl., Clm 22292 ; Oxford, St. John's College, 152 ; Roma, Bibl. Angelica, 1085 ; Uppsala, Universitetsbibl., C 912 ; Vaticano, Bibl. Apost. Vat., Rossi 500.

sec. XII-XIII

Cambridge, Jesus College, Q D 2 ; Vaticano, Bibl. Apost. Vaticana, Vat. lat. 10676.

sec. XIII

Basel, Öffentliche Bibl. d. Univ., F III 29 ; Bruxelles, Bibl. royale, II 3067 ; Cambridge, Gonville and Gaius College, 340/536 ; Cambridge, Gonville and Gaius College, 341/537 ; Cambridge, Sidney Sussex College, 75 [Δ 4.13]; Cambridge, Trinity College, R. 3. 51 ; Canterbury, Cath. Libr., Lit. D 5 ; Firenze, Bibl. Med. Laur., Aedil. 194 ; Firenze, Bibl. Med. Laur., 16, 5 ; Groningen, Universiteits Bibl., 160 ; Köln, Erzbischöffliche Diözesanbibl. 203 ; London, British Libr., Burney 237 ; London, British Libr., Harley 2746 ; London, Lambeth Palace, 423 ; Napoli, Bibl. Naz., IV A 22 ; New York, Collezione H. P. Kraus, 26 ; Oxford, Bodleian Libr., Bodley 186 ; Reims, Bibl. Mun., 1098 ; Reims, Bibl. mun., 1096 ; Roma, Bibl. Vallicelliana, F 51 ; Vaticano, Bibl. Ap.

Vat., Archivio di S. Pietro H 7 ; Vaticano, Bibl. Apost. Vat., Reg. lat. 1538 ; Venezia, Bibl. Marc., lat. XIII 35 (4589).

sec. XIII-XIV

Brugge, Stadsbibl., 534 ; Erfurt, Wiss. Bibl. d. Stadt, Ampl. O 12 ; Leiden, Bibl. der Rijksuniv., BPL 186 ; Padova, Bibl. Antoniana, 16 ; Uppsala, Universiteitsbibl., C 926.

sec. XIV

Budapest, Országos Széchényi Könyvtar, 97 ; Cesena, Bibl. Malatestiana, S XXIV 1 ; Erfurt, Wiss. Bibl. d. Stadt, Ampl. Q 267 ; Erfurt, Wiss. Bibl. d. Stadt, Ampl. Q 387 ; Glasgow, Univ. Libr., Hunter 432 ; Karlsruhe, Badische Landesbibl., Reichenauer Pergamenthss. CLXXXIX ; Karlsruhe, Badische Landesbibl., Reichenauer Pergamenthss. Aug. CCXLIII ; Lisboa, Bibl. Nac., Fundo Alcobaça CDI/78 ; London, British Libr., Arundel 265 ; Melk, Stiftsbibl., 1233 ; Montpellier, Bibl. univ., Section de Médicine, H 162 ; Paris, BnF, lat. 11274 ; Praha, Knihovna Metropolitni Kapituli, 1505 (M. CXLIV) ; Siena, Bibl. Com. degli Intronati, G IX 39 ; St. Gallen, Stiftsbibl., 880 ; Trier, Stadtbibl., 1104 (1321) ; Uppsala, Universitetsbibl., C 924 ; Vaticano, Bibl. Ap. Vat., Ottob. lat. 1644 ; Venezia, Bibl. Marc., lat. XIII 25 (4471) ; Wien, Österr. Nationalbibl., lat. 167 ; Wien, Österr. Nationalbibl., ser. nov. 4636 ; Zurich, Zentralbibl., C 123.

sec. XIV-XV

Kraków, Bibl. Jagiellónska, 2460 ; Parma, Bibl. Palatina, Pal. 8 ; Vaticano, Bibl. Apost. Vat., Chigi L. IV. 103 ; Vaticano, Bibl. Apost. Vat., Vat. lat. 5960.

sec. XV

Basel, Öffentliche Bibl. d. Univ., F VI 59 ; Bergamo, Bibl. Civica Angelo Mai, Ma 330 (Δ. 6. 14); Bruxelles, Bibl. royale, 15424-15428 ; Firenze, Bibl. Med. Laur., Acq. e Doni 355 ; Firenze, Bibl. Med. Laur., Acq. e Doni 377 ; Firenze, Bibl. Med. Laur., Ashburnham 876 ; Firenze, Bibl. Med. Laur., 47, 1 ; Firenze, Bibl. Med. Laur., 47, 8 ; Firenze, Bibl. Naz. Centr., Magl. I 50 ; Firenze, Bibl. Riccardiana, 707 ; Genova, Bibl. Univ., E. I. 55 ; London, British Libr., Add. 21083 ; London, British Libr., Harley 2575 ; London, British Libr., Harley 5372 ; Milano, Bibl. Ambr., F 58 sup. ; Milano, Bibl. Ambr., N 124 sup. ; Milano, Bibl. Ambr., Q 37 sup. ; Napoli, Bibl. Naz., XIII. C. 60 ; New York, Pierpont Morgan Libr., 413 ; Padova, Bibl. Univ., 517 ; Paris, BnF, lat. 7547 ; Paris, BnF, lat. 7553 ; Paris, BnF, nouv. acq. lat. 909 ; Paris, Bibl. de l'Arsenal, 892 ; Parma, Bibl. Palatina, 196 (H H IX 65) ; Pisa, Bibl. del Seminario, 131 (156) ; Ravenna, Bibl. Classense, 419 ; Stuttgart, Württemb. Landesbibl., HB VIII 22 ; Vaticano, Bibl. Apost. Vat., Chigi I. IV. 124 ; Vaticano, Bibl.

Apost. Vat., Reg. lat. 1830 ; Vaticano, Bibl. Apost. Vat., Rossi 955 ; Vaticano, Bibl. Apost. Vat., Urb. lat. 306 ; Vaticano, Bibl. Apost. Vat., Urb. lat. 1180 ; Vaticano, Bibl. Apost. Vat., Vat. lat. 1485 ; Vaticano, Bibl. Apost. Vat., Vat. lat. 1493 ; Vaticano, Bibl. Apost. Vat., Vat. lat. 2714 ; Vaticano, Bibl. Apost. Vat., Vat. lat. 2715 ; Vaticano, Bibl. Apost. Vat., Vat. lat. 3898 ; Vaticano, Bibl. Apost. Vat., Vat. lat. 10240 ; Venezia, Bibl. Marc., lat. XIII 140 (3923) ; Venezia, Bibl. Marc., lat. XIII 55 (4033) ; Wolfenbüttel, Herzog August Bibl., Guelf. 22. 4, Aug. 4°.

sec. XVI

Firenze, Bibl. Med. Laur., Conv. Soppr. 428 (Camaldoli 472.62).

Les gloses carolingiennes à *l'Ars Prisciani* : méthode d'analyse

Franck Cinato
Doctorant, EPHE

Il est bien connu que les textes qui ont suscité l'intérêt des médiévaux se sont transmis accompagnés d'un apparat de gloses. La prolixité de ces éléments glossographiques offre d'ailleurs une sorte de mesure de l'enthousiasme plus ou moins important qu'ont soulevé les textes en question auprès des lecteurs. À tel point que, mieux encore que la tradition manuscrite *stricto sensu*, l'analyse d'ensemble du corpus des gloses accompagnant un texte permet de jeter sur le processus de sa réception un éclairage inespéré. Bien que du point de vue archéologique chaque livre manuscrit soit un objet unique, fermé sur lui-même, il est possible en effet d'observer sous la surface de la tradition manuscrite un monde resté jusque là inconnu de fonds communs de gloses spécifiques à un texte. Dans le cas des gloses à l'*Ars Prisciani* qui font l'objet de ma recherche de doctorat [1], plus de cinq corpus différents de *glossae collectae* d'époque carolingienne ont pu être identifiés, dont un au moins est connu par trois (possiblement quatre) témoins manuscrits. D'autres encore sont à trouver [2].

Dans cet article qui vise à illustrer les possibilités nouvelles qu'offre l'emploi de méthodes fondées sur l'analyse de corpus, je mets

1. Cette recherche s'effectue sous la direction de François Dolbeau à l'EPHE, 4e section, Sciences historiques et philologiques. J'en profite pour exprimer aussi ma gratitude envers Véronique Gagliardi et André Surprenant pour leur aide.
2. Parce qu'il n'en sera pas question plus loin, signalons qu'une collection de *glossae collectae* à Priscien est passée inaperçue jusqu'à récemment, car elle avait été intégrée à des gloses à Donat sur l'un des deux témoins qui l'ont conservée : voir Wich-Reif, 2001, p. 72-73 et 83 (St-Gall 292, p. 157, l. 1-159 ; l. 2 et Karlsruhe, Badische Landesbibl., St-Pet. Perg. 87, fol. 86rb1-86va30 : Inc. : *secundum Priscianum philosophi dicunt uocem esse aerem tenuissimum ictum*…).

plus particulièrement l'accent sur les considérations méthodologiques nécessaires pour l'étude des phénomènes complexes d'intertextualité, dont les gloses sont une manifestation. Je voudrais souligner d'emblée que, parmi les nombreux travaux consacrés aux gloses durant ces vingt dernières années, deux contributions récentes rendent remarquablement compte des avancées méthodologiques possibles en la matière. Je pense à Anne Grondeux qui a réfléchi à la place de l'auteur dans la glose [3], et à Adolfo Tura qui vient de renouveler la description de ses manifestations typologiques [4]. Il se dégage de ces études que la complexité du phénomène « glose » dépasse largement sa définition traditionnelle. En ce qui touche les gloses à Priscien, la comparaison des explications que contiennent les recueils montre que les glossateurs carolingiens utilisaient plusieurs traditions de gloses pour travailler sur leur propre exemplaire, créant *de facto* un nouveau corpus. Ce seul fait démontre que la circulation des gloses est complexe à analyser, ne serait-ce que parce qu'elles se propagent selon des trajectoires diachroniques et synchroniques impliquant un haut degré de contamination.

1. LE FONDEMENT : LA GLOSE OUTIL

Dès lors, il est essentiel de ne pas éluder certains constats incontournables. Je devrai évidemment me contenter ici de passer en revue un nombre restreint des paramètres de cette complexité. Disons d'abord que, hormis l'importance d'éclairer les relations entre « glose » et « commentaire » (marginal ou non) – problématique que je n'aborderai pas ici [5] – il est capital d'inscrire toute analyse dans une double réflexion portant sur leur formation et leur transmission.

Une glose, selon l'opinion consensuelle et comme l'a exprimé clairement Anne Grondeux, est généralement *un produit d'accrétion sujet à une transmission où s'alterne continuité et rupture* [6]. Il faut ajouter à cela que les gloses envisagées comme des outils doivent répondre à des besoins très différents, qui peuvent se caractériser en fonction d'une relation de spécificité plus ou moins forte entre la glose et le(s) lemme(s). Ainsi, les gloses remplissent des fonctions diverses

3. Grondeux, 2001.
4. Tura, 2005.
5. Voir Tura, 2005, p. 264-267 ; Law, 1997a, p. 144, n. 40 (p. 152) ; Holtz, 1977, p. 76, n. 2 ; et plus généralement Holtz, 1996b, p. 74-78.
6. Voir Grondeux, 2001, p. 248-249.

et répondent aux besoins et exigences des lecteurs futurs. Les points suivants ne constituent qu'une ébauche destinée à donner une idée générale de la valeur pratique pour le lecteur auquel elles sont destinées :

a. elles aident à la confection du livre et à son utilisation ultérieure ;
b. elles corrigent le texte ;
c. elles apportent de l'information nouvelle.

Le premier point concerne les relations que peuvent avoir les fabricants du livre et les maîtres, ou plus généralement les lecteurs à qui le livre est destiné. Les gloses sont dans ce cas des outils de communication et d'aide à la lecture (repérage dans le texte, etc.). Le second intéresse plus particulièrement la tradition manuscrite du texte et les méthodes de travail des glossateurs-réviseurs. Les gloses de ce type procurent un outil critique d'établissement du texte. Enfin le troisième porte sur la valeur documentaire des gloses dont le contenu ne relève ni de a. ni de b.

Pour saisir l'intégralité du phénomène, les gloses doivent donc être étudiées selon trois axes :

1. Formel : cette analyse des critères externes s'intéresse à la localisation, à la distinction des mains et à tout ce qui concerne les aspects paléographiques et codicologiques pertinents ;
2. Sémantique : l'exploration des critères internes permet de dégager le sens et la portée des explications ainsi que les filiations entre les interprétations ;
3. Fonctionnel : la problématique des acteurs du livre offre un angle de réflexion original permettant d'évaluer les critères téléologiques qui ont présidé à l'élaboration des gloses [7].

Il faut ainsi remédier aux insuffisances de la définition courante de la « note explicative (sur un mot rare ou obscur) » [8]. Sans m'étendre sur les considérations théoriques, je propose néanmoins de mettre

7. Tura, 2005, p. 299-303, à propos des *marginalia* fonctionnels. En prenant les *marginalia* dans leur sens le plus large, les observations peuvent se révéler très intéressantes pour l'étude de la tradition manuscrite d'un texte ; voir ce même article où A. Tura discute de l'exemple du ms. Paris, BnF, lat. 10289 (ici, sigle : E_1) p. 372-373.
8. Cette définition, « isidorienne », remontant à une conception tardo-antique, s'est perpétuée, selon des versions plus ou moins étendue, dans la plupart des dictionnaires communs modernes. On se reportera aux études de Wieland, 1984 et en particulier, 1983, p. 6-7 ; Holtz, 1996a.

d'abord en avant une définition qui soit moins spécifique à un type de glose seulement :

> **Glose manuscrite** [9] : toute augmentation péri-textuelle qui précise ou diversifie l'information contenue dans un texte principal.

Les types de gloses

Je n'entrerai pas ici dans le détail de l'immense variabilité des gloses, tant au plan graphique que sémantique. Toutefois, il faut signaler quel parti la méthodologie peut tirer de procéder à leur classement typologique. Le catalogue des types comprend plus de cent vingt types et sous-types, qui peuvent heureusement se regrouper en sept grandes familles [10] :

1. Prosodique ;
2. Lexicale ;
3. Morphologique ;
4. Syntaxique ;
5. Explicative ;
6. Ecdotique ;
7. Regroupe les informations diverses (colophons, souscriptions, invocations, etc.).

L'aspect le plus important à relever, c'est que la typologie dégage des observations intéressantes qui, autrement, nous échapperaient : l'aspect formel est souvent trompeur, et sans le recours à l'analyse du type, il est facile de confondre entre collation et correction. À titre d'exemple, l'édition des gloses du manuscrit de Saint-Gall, Stiftsbibliothek, 904 (sigle : *G*) qui laisse de côté une glose portant sur le lemme *Parcas* (*Prisc*. 124, 21) [11].

G 53b1 Parcas \ uel –ae /*m.a.*

9. Bref, il convient, si l'on veut être précis, de distinguer les cas de « glose manuscrite » des cas de « glose orale », qui, même s'ils se retrouvent à l'écrit, concernent principalement les problématiques modernes. C'est même un domaine à part entière de la linguistique contemporaine : voir par exemple, Steuckardt et Niklas-Salminen, 2003.
10. En combinant les types décrits par Wieland (1983) dans son étude sur les gloses d'Arator, ceux de Hofman (1996a) dans son étude des gloses de St-Gall, et les considérations de Tura (2005).
11. Chez Hofman (1996a), mais elle se trouve dans l'apparat de Hertz. – N.B. Toutes les références à Priscien qui suivront renvoient exclusivement au vol. 2 des *Grammatici latini*, Leipzig (repr. 1961, Hildesheim).

Le glossateur a noté dans l'interligne une variante du nominatif qui se trouve par exemple, chez Donat, Diomède, tandis que Pompée donne *-as* dans son commentaire à Donat, indiquant par *uel* que l'on trouve cette autre forme dans d'autres manuscrits de Priscien (remarquez qu'il ne corrige pas le texte directement). De fait, *Parcae* se trouve chez *L* et *K*, les deux autres manuscrits de la recension scotique [12].

La discrimination typologique permet aussi de mieux saisir la portée réelle des gloses, comme dans l'exemple suivant :

Prisc. (5, 2)…	uocem esse aerem tenuissimum ictum…
RCTT$_2$ *Wα*	percussum.
J	/<</ pulsatum, percussum.
V	pulsatum, uel percussum.

Ce qui de prime abord semble n'être qu'une suite banale de gloses lexicales de type synonymique amplifie la définition de la *vox* chez Priscien et nous propose en réalité une définition rencontrée chez d'autres grammairiens [13], celle de Probus qui se retrouve aussi chez un contemporain de Priscien, Cassiodore :

> Probus, *Inst. art*. (*GL* 4, 47.2) : uox siue sonus est aer ictus, id est percussus
>
> Cassiodore, *Instit. div. et hum. lect*. (ed. Mynors, p. 95) : uox articulata est aer percussus

On peut aussi noter que cette mise en parallèle a joui d'une transmission continue, puisque qu'elle se retrouve jusque dans les *Glosule* [14] :

> … Sed quia homo cogitans et dormiens sine alicuius uocis informatione emittit spiritum, addit ictum, id est percussum…

Toutefois les explications littérales (gloses de type 2 : *lexical* ou de type 5 : *explicatif*, *de culture générale ou encyclopédique*) sont peut-être les plus intéressantes à exploiter à bien des points de vue. D'une part, comme on l'a dit de Remi d'Auxerre, elles peuvent dénoter le niveau de culture (en l'occurrence *classique*) des glossateurs [15] ; d'autre part, dans le cas de gloses remarquables par leur exactitude ou leur fausseté, elles mettent en évidence les relations entre les manuscrits, et *de facto* les filiations d'enseignements. Les gloses des types 2 et 5 sont aussi les plus représentées et, de ce fait, ce sont celles

12. Voir les sigles des manuscrits en annexe.
13. En terme de typologie, il s'agit d'une glose de la famille de type 5, sous-groupe 551 : *confrontation avec diverses sources.*
14. À propos des *Glosule,* voir Hunt = 1980 [1943] ? et en particulier Rosier (1983 et 2004).
15. Courcelle, 1948a.

qui correspondent le mieux à la définition « traditionnelle » de la glose. Le plus souvent, elles portent sur un nom propre, un nom de lieu ou encore de divinité. Bien que ce type de gloses ait un faible degré de spécificité par rapport au texte, on en rencontre plus particulièrement des parallèles dans les autres grammaires glosées, tandis qu'elles se trouvent très rarement dans les glossaires (exception faite du *Liber Glossarum* très riche en *propria nomina*). La plupart du temps, on peut dire que ces gloses sont bel et bien le fait d'une tradition manuscrite parallèle à celle du texte proprement dit.

Le constat que fait Louis Holtz, à la fin de l'introduction de son édition du commentaire de Murethach sur Donat [16], s'accorde bien avec ce que l'on observe dans le cas des gloses à Priscien : « les maîtres insulaires, dit-il, connaissent bien l'aspect technique de la discipline qu'ils professent ; mais le monde antique lui-même leur reste à bien des égards étranger. Les erreurs les plus fréquentes portent sur les noms propres… ». Or dans les cas d'erreurs communes, on ne peut nier la proximité des relations, ce qu'expose un troisième exemple illustrant comment une corruption ou une leçon aberrante peuvent offrir un indice fiable pour rapprocher les corpus :

D_1 45v5-6	**tela thyphoea** (73, 19)	scilicet quibus Tiphoeus gigas occisus est uel peremptus et dorice protulit. (*m.2 ?)*
D_1 45v8	**typhoeus** (73, 21)	nomen gigantis (*p.c.* : gigat- *a. c.*)
E 23v-27	**tiphous** (73, 20)	[[gigans]] (*erasa*)
K 16v-17b	**tiphous** (73, 20)	gygas. Virgilianus Typhoeus gigas
G 34b-36 ee	**tiphous** (73, 20)	gygas occisus a Cupidine, filius Terrae (-ae : -a *Hofm.*)
V 2.281	**Typhoeus** (73, 20-1)	gigans quem interfecit Cupido
FSD_3	**Tela Tiphoea** (73, 19)	quibus Tiphoeus occisus est, Grecus (tiphoeus : -oeius *S*)

Gigas n'a rien de bien original chez la plupart des témoins, car c'est une explication courante pour *Typhoeus*. Toutefois *G* crée la surprise en introduisant une information étonnante : « géant, fils de Terra, tué par Cupidon ». Plutôt qu'à une variante rare d'un épisode mythologique [17], je pense qu'il faut en attribuer l'origine à une corruption textuelle, à partir d'une glose semblable à celle de Placide :

16. *Murethach*, p. LXXII.
17. Hofman (1996a) qui traduit la glose (*G* 34b36 ee) par *a giant, a son of the Earth, killed by Cupido*, suggère que le glossateur cite une scholie *in which Donatus [Don., in georg., I. 278] discussed alternative version of the legend*.

T[h]yp<h>oeus gigans qui fulmine percussus est unde et « tela typhoea » dicuntur (Virg., *Aen*., 1, 665).

(*Lib. gl*. 563, 152 = *gl. Plac. lib. Par*., *Corp. Gloss. Lat*. 5, 157, 34)

On peut postuler que le processus de dégradation suit le modèle suivant :

*(occisus a fulmine) > *G :* occisus a Cupidine > *V* : Cupido interfecit.

2. FONDS COMMUNS ET ANALYSE TRANSVERSALE DES CORPUS

Les différents corpus de gloses mettaient à la disposition des maîtres un grand nombre d'informations en parallèle des textes. Ceux qui ont œuvré spécifiquement sur Priscien ont constitué ainsi progressivement un fonds commun, qu'ils ont utilisé à leur gré, le modifiant sans cesse. Cela s'observe particulièrement bien dans le cas des gloses « lexicales » et « explicatives » qui forment le gros du fonds commun. Chaque manuscrit n'en transmet, bien sûr, qu'une part délimitée et spécifique, mais le plus remarquable est que, quelle que soit leur localisation dans l'espace textuel (marginales ou interlinéaires), chacune des gloses s'insère dans un véritable *système de lecture critique* qu'il est possible d'étudier en tant que tel. C'est ce qu'illustre ce premier exemple de panorama produit par l'analyse de corpus, lorsque l'on prend la peine de réunir toute l'information nécessaire :

Lar (*Prisc*. 149, 11)

Ars Bern.	(113, 29) … lar, id est ignis…
	(115, 22) Item las, quod et lar dicitur, id est ignis, laris facit.
Glossae collectae	
V	domus, uel ignis.
FS	focus
D_3	focus et domus
N	ΛΑΡ : ignis uel domus (…) ΚΑΤΟΙΚΙΔΙΟΝ : habitatorium. ΚΑΤΟΙΚΩ : habito. ΚΑΤΟΙΚΟC : habitator. (*ed. Mill. 126*)
W_β	ignis
W_α	domus mulierum quod in ea custodiebatur ignis. Nam lar « ignis » ΚΑΤΟΚΕΟ (id est uro) dicitur. Lar, quando significat ΚΑΤΟΙΚΑΙΩΝ (id est habitaculum dearum), « laris » facit genitiuum ; sin autem imperatorem Veientorum « Lartis », quem mactauit Cossus et testis Ouidius in *Epigrammatis* sicut dixit : « Larte ferox caesus Cossus opima tulit ». Lippius in IIII *ab Vrbe condita* : « Larte columno rege Veientum ».

Libri Prisciani

M id est *tene* (*M* = frg. Milan, Bibl. Ambr., A 138 sup.)

GK ignis

E id est tan /*m.a*/ ignis ; domus uel turris uel ignis /*m.b*/

D Lar, quando significat KATOIKAION (id est habitaculum deorum), « laris » facit genitiuum ; sin autem imperatorem Veientorum « Lartis », quem mactauit Cossus et testis est Ouidius dicens : « Larte ferox cesus Cossus opima tulit ». Lar domus mulierum, quia ignis in ea semper custodiebatur. Nam « lar » ignis a Greco KATOKEO, id est uro.

(*ed. Hag.* CLXXVIII) – *D add. marg.* || deorum *D Hertz* : dear- *Hagen corr.* || genitiuum : genit *Hagen* || ueientorum *d* : uegen- *D.*

GLk Lar quod significat KATOYKAIAIONE ΕΩΝ, « laris » facit genitiuum ; sin autem imperatorem Veientorum *inna cenél-sin,* id est *ainmm dia ríg*/ « Lartis », quem mactauit Cossus \proprium/ [[opima tulit]]. Et testis Ouidius in *Epigrammatis* sic dicens : « Larte *lairte*/ ferox caeso Cossus opima tulit ». Lypyus in IIII *ab Vrbe condita* : « Larte Tolumnio rege Vientum »*inna cenel-sin/*.

(**149, 13** *post* aqua *uide app. crit. Hertzii* ; *glossas edd.* Hofman, 1996a) – lar *Gk* : *L om.* || quod *G* : quando *L* quoque *k* || katoykaiaione εωn *G* : katikaiωn*** *L* katoykaiaion HωN *k* κατοικίδιον θεόν *leg. Hertz* || imperatorem *GL* : regem *k* || ueientorum *Gl* : uien- *L* ueen- *k* || quem *GL* : qu- *k iterauit* || mactauit *Gk* : macht- *L* || cossus *GL* : cos- *k* || sic dicens *G* : *Hertz om.* || caeso *Gk* : cess- *L* || cossus *GL* : cos- *k* || lypyus *G* : lip- *L* lippi- tulit *k* liuius *Hertz* || uientum *GLk* : ueien- *l.*

Les témoins *G* et *L* incorporent la glose au texte, tandis que la même glose incluse dans le texte dans le manuscrit Münich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 280 A s'en trouve exclue d'une autre main par un surlignement accompagné de la mention *glosa est usque huc*. Chez *K* (*k*) et *D*, la glose se trouve en marge [18].

Par ailleurs, l'explication dans ses diverses variantes remonte à une juxtaposition d'éléments tirés de Charisius et de Servius :

Char. 34, 14-15, Lares θεοὶ κατοικίδιοι ; sed legimus et Lar Laris, sic uti mas maris.
Char., 49, 10, Lar θεὸς κατοικίδιος Laris.
Char., 173, 1 Lar, si familiaris erit, genetivo Laris faciet, si Tolumni Porsennae, Lartis.
Serv. (Auct.), in *georg.*, 3, 344, nunc « larem » deos dicit penates, id est ignem, unde focum faciat.

18. Voir l'apparat critique de Hertz à cet endroit.

La version brève de l'explication, *ignis,* est une glose ancienne appartenant au fonds commun. Le fait que l'*Ars Bernensis* cite Priscien avec cette glose intégrée au texte, montre qu'elle était déjà associée à ce lemme avant le IX^e^ siècle et qu'un fonds commun s'était déjà constitué au milieu du VIII^e^ siècle [19]. Ce constat est corroboré par les témoins glosés en langue celtique dont le vernaculaire (v. irl. *teine*, britonnique *tan*) traduit la glose latine antérieure. On notera que *G* et *K* ont conservé *ignis*. Le second élément, *domus*, probablement issu lui aussi de Charisius, fait curieusement écho à un vers de Juvénal qui juxtapose les deux mots précédents (*Sat*., 6, 3 *praeberet spelunca domos ignemque laremque*). *Ignis* et *domus* se trouvent parfois associés, bien qu'ils aient connu un destin différent dans les glossaires, où l'on rencontre l'un ou l'autre selon les cas [20].

La glose longue représente un enrichissement qui, par son particularisme, prouve une filiation indéniable entre les différents témoins. Le glossateur à l'origine de l'explication a complété par des exemples littéraires les mots de Charisius (173, 1) :

> Ouidius (in *Epigrammatis*…) : Larte ferox caeso Cossus opima tulit W_α *GLk D*
> Liuius in IIII *ab Vrbe condita* : Larte Tolumnio rege Veientum W_α *GLk*
> —
> Livianus, *Operis periochae* 9, 7, Cossus Cornelius tribunus militum occiso Tolumnio, Veientum rege, opima spolia secunda rettulit.
> Servius, *in Aen.* 6, 855, Viridomarum etiam, Gallorum ducem, manu propria interemit et opima retulit spolia, quae dux detraxerat duci, sicut Cossus Larti Tolumnio.

Pour Tite-Live, Hertz renvoie au paragraphe 4, 17, 1 (*ad Lartem Tolumnium Veientium regem*), mais il est plus probable que la source du glossateur se trouve en 4, 32, 4 :

> … qui priore bello tribunus militum Larte Tolumnio, rege Veientium, in conspectu duorum exercituum occiso spolia opima Iovis Feretrii templo intulerit.

19. *Ars Bernensis*, peut-être rédigée à Bobbio dans la seconde moitié du VIII^e^ siècle, voir Holtz, 1994 et 1995 ; Rijcklof Hofman, 2000, p. 274-5 et n. 68.
20. *Ampl.*[1] (369, 54) las (-r) laris id est ignis ; *Lib. gl.* 330, 348 lar domus (Abstr.) ; larem *Lib. gl.* 330, 350* (Syn.) ? (* : l'édition Lindsay ne donne pas la glose dans les cas d'attribution aux *synonyma Ciceronis*). Voir les *addenda* lexicaux édités par Barwick (1964²), p. 422, 17-18, *domus. sedes. Penates. aedes. sacra. arae. penetralia. foci. Lares. di Penates. di patrii. tectum. limen. parietes* ; et p. 453, 53, *haec domus ὁ οἶκος* (aussi : p. 54, 29 *οικία domus*).

Ce même passage semble être à l'origine des deux citations, car l'œuvre d'Ovide n'offre pas le vers qui lui est attribué : l'épigramme mentionnée a peut-être été composée à partir des *periochae*.

La glose s'est maintenue en partie, dans la marge des *Excerptiones de Prisciano* du manuscrit Paris, BnF, nouv. acq. lat. 586 [21] :

> Lar numero tantum singulari ignem significat. In plurali domus significat, unde lardum nomen accepit quod in laribus pendet diu (cf. *Gramm. Aelfr.* 42, 15-17).

Un second exemple, une glose sur le lemme *Lupercus*, montre mieux encore la façon dont, à l'aide d'un élément antérieur, les glossateurs successifs amplifient les explications en circulation. Dans le cas présent, l'élément du fonds commun est une portion d'un vers de Virgile [22] :

Lupercus (123, 15) :

G 52b38	Pan /*m.a.* \ uel sacerdos /*m.c.* \ Pani /*m.g.*
E_1	id est Pan deus.
FSD_3	« Pan deus Archadie », cuius cultus appellatur Lupercus.
C_2	id est « Pan deus Archadiae » convertens homines in lupos. Quidam immolans illi infant(es) comedit ex eis carne et statim convertit eum in lupum. Inde lupi plus carnes horum volunt comedere quam alias. Lichios grece, latine lupercus dicitur. Lichos grece, latine lupus. Lupercal (…) RG-.
E	*donbleid* [23]
Cf. Prisc. 216, 4-5 **Pan Panos**	
N	ΠΑΝ ΠΑΝΟC deus Archadiae. ΠΑΝ ΠΑΝΤΟC id est omne (*Mill.* p. 133).

Le cas du manuscrit Paris, BnF, lat. 7503 (sigle : C_2) [24] est particulier, parce que le glossateur RAG- signe la plupart de ses gloses. Dans l'exemple présent, aucun parallèle n'a pu être trouvé jusqu'ici, de sorte qu'il est possible de dire, avec toute la réserve due à la découverte d'une source, que RAG- en est probablement l'auteur, bien qu'il ait

21. *Excerptiones de Prisciano* (éd. Porter), p. 368. Le manuscrit a été copié durant la première moitié du XI^e^ siècle. Glosé principalement en latin, il s'agit du seul témoin à porter des gloses en v. français et en vieil anglais ; cf. introduction de Porter, p. 3.
22. Virg., *ecl.*, 10, 26 *Pan deus Arcadiae venit, quem vidimus ipsi* ; Virg., *georg.*, 3, 391 *Pan deus Arcadiae captam te, Luna, fefellit.*
23. *E* 35v *marg.* « Homme loup », voir Fleuriot, 1964 ; Lambert, 1982, p. 190.
24. C_2 32v, *marg.* (cf. la traduction de Gibson, 1981, p. 265 ; le texte latin n'est pas cité).

greffé son explication originale sur une autre qui était très répandue (*Lupercus Pan deus*, etc. ; cf. par exemple Servius, *in Aen.*, 8, 343). On remarque en effet qu'il développe dans ses propres termes la légende du *loup-garou* associée au mot *Lupercus* par l'étymologie, une association visiblement en vigueur dans certains milieux, car on en trouve la trace dans une glose plus laconique en vieux breton sur le manuscrit de Paris, BnF, lat. 10290 (sigle : *E*).

3. LES GLOSES ATTRIBUÉES ET LA PROBLÉMATIQUE DE L'*AUCTORITAS*

Au delà de la question du processus d'enrichissement du fonds commun, le cas de RAG- évoque à son tour la possibilité d'aborder le problème de l'attribution des gloses en termes d'analyse de corpus. Il va sans dire en revanche que dans un système de travail où « la normalité est l'anonymat de la glose » [25], le seul fait d'entreprendre l'attribution à un auteur est particulièrement risqué, surtout lorsque l'on étend la procédure à tout un corpus, comme on a eu tendance à le faire un peu facilement dans le cas de Remi d'Auxerre. Disons simplement que la problématique de l'attribution porte en fait sur deux aspects complémentaires qu'il importe de distinguer : l'écriture du glossateur et ses sources (ou ses outils de travail). Bref, si l'on ne retient que le contenu de la glose, il faut déjà distinguer deux catégories :

– la glose originale ;
– la glose citation.

Ajoutons que du point de vue paléographique, nous pouvons encore faire une distinction bifide, en fonction des écritures :

– main identifiée (écriture attribuée à un auteur) ;
– main anonyme.

C'est sur la base de cette double distinction en somme qu'il faut aborder la question de l'origine des gloses. Dès que la source d'une explication donnée peut être retrouvée, la glose assume aussitôt la fonction d'une citation : c'est-à-dire qu'en vertu du concept d'intertextualité, elle effectue le rapprochement de deux textes. Dans le cas où l'écriture du glossateur est connue, il est approprié de le considérer en termes relatifs comme « l'auteur » de la citation qui se rencontre dans un manuscrit particulier, sur un lemme précis. C'est dans ces

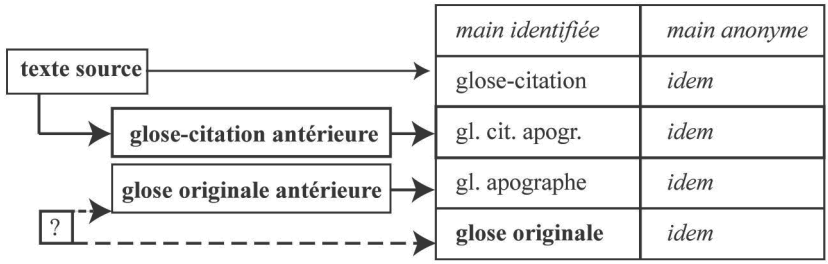
25. Grondeux, 2001, p. 252.

conditions seulement que la richesse du sens ajouté par la citation prend toute sa valeur : elle nous plonge dans la pensée du glossateur, qui, par l'appropriation des mots d'autrui, produit une nouvelle dimension de réflexion émergeant de l'espace « dialogique » lemme / citation. Il n'est pas possible évidemment de parler d'auteur au sens propre. Toujours dans le cas de mains identifiées, quand les glossateurs se font surprendre à gloser un texte à l'aide d'autres gloses déjà existantes (se rapportant au même texte ou à un autre), la situation diffère seulement en ce que la citation produite remonte à une production anonyme : on parlera alors de gloses apographes.

Bref, dans quelle circonstance l'attribution d'une glose à un auteur est-elle valide ? Quand il est possible d'affirmer sans réserve :

1. que la glose est originale ;
2. que l'écriture est celle de l'individu à qui la glose est attribuée.

Le tableau suivant synthétise les différentes situations pouvant se présenter :



Précisons aussi que quelques maîtres ont laissé leur nom et leur écriture sur des manuscrits de Priscien. C'est le cas de RAG- [26] sur C_2, de Teotbertus sur R (la seconde main) [27], d'Ermangard sur T [28], ou encore d'Isaac sur le manuscrit Paris, BnF, lat. 7505 [29], etc. Leurs gloses, quand elles n'ont aucun parallèle repérable, peuvent leur être attribuées sans hésitation. La méthode est strictement la même, qu'il s'agisse de personnages illustres ou de grammairiens carolingiens qui nous sont inconnus par ailleurs. Dans le cas de deux exemples célèbres, Jean Scot et Heiric d'Auxerre, leurs écritures respectives sont connues. La main nommée par convention i^1, qui est attribuée à

26. Le nom du maître est toujours abrégé. Faut-il lire *Raginald* ? Voir Gibson, 1981, p. 262.
27. *GL* 2, p. XI.
28. Bischoff, 1981/1972, p. 220.
29. Luhtala, 2000a, p. 124.

Jean Scot, se rencontre sur le manuscrit de Priscien conservé à Leiden, *L* [30] : les gloses ajoutées par i^1 sont-elles automatiquement de son cru ? La réponse ne saurait être d'ordre général, elle doit porter sur le cas par cas. L'attribution est plus complexe encore en ce qui concerne Heiric d'Auxerre. Rijcklof Hofman a tenté de démontrer par la collation de plusieurs témoins et l'analyse du contenu que les gloses de la première main du Paris, BnF, lat. 7496 (sigle : *R*) sont des autographes d'Heiric, mais dans l'état actuel du dossier, nous ne pouvons tirer aucun argument probant de cette étude, que ce soit en faveur ou à l'encontre de l'attribution [31].

Dans ce contexte, Anne Grondeux rappelle prudemment que « vouloir attribuer une glose n'est donc pas toujours chose raisonnable » [32]. Il est même possible de démontrer qu'un grand nombre de gloses appartenant à des « corpus attribués » ne sont pas l'œuvre des auteurs qui portent leur nom.

4. L'UTILITÉ DE L'ANALYSE DE CORPUS POUR ÉCLAIRER LA FORMATION D'UNE GLOSE PROBLÉMATIQUE

Voici enfin un dernier exemple, un peu plus complexe, qui illustre un autre ensemble de possibilités de l'analyse transversale des corpus. Il s'agit de gloses rencontrées chez trois témoins [33] qui exposent la présence d'une explication erronée qui s'est trouvée répercutée à son tour dans des gloses attribuées à Jean Scot Érigène, avant d'être reprise par Remi d'Auxerre :

Prisc., I.56 (42, 9)

… ut « βδελυρός », « bdellium », « Abdera » (-dira *codd.*), « abdomen », « Mygdonides »…

C 9v-31 **Bdellium** genus lapidis \ uel genus arboris secundum Plinium /*m2*.

T 11-24 **Bdellium** genus lapis (*sic* !)\ lapis quem deuorauit Saturnus, alii dicunt [... *defic. membr.*] /*m2*. [*cf. Prisc.* 47, 9 : **Abaddir**

30. Jeauneau et Dutton, 1996.
31. Voir Hofman, 1988, spécialement p. 813, n. 45. La base de cette recherche repose sur l'article de Billanovich, 1958, p. 83-84 ; l'hypothèse est séduisante, mais elle attend encore des arguments irréfutables, comme par exemple une étude paléographique précise qui comparerait les notes tironiennes du manuscrit de Melk, Stiftsbibl. 412 et celles du manuscrit Paris, BnF, lat. 7496 dues au premier glossateur.
32. Grondeux, 2001, p. 254.
33. *C* = Paris, BnF, lat. 7501 ; *J* = Köln, Dombibl., 200 ; *T* = Autun, Bibl. mun., S44 (40*).

\ nomen lapidis et dicunt quia ipsam deuorauit Saturnus pro Ioue /*m2*. *T* 12v4.]

J 10v-26 **Abdira** \ >>/ lapis quem Saturnus comedit. /*m1*.

T 11-25 **Abdira** \ ciuitas, uel nomen oppidi ; uel lapis sicut migd(onides). /*m2*.

C 9v-31 **Mygdonides** \ lapis />>/ genus lapidis quem Saturnus deuorauit pro suo filio Ioue. bdellium et abaddir et <ab>dira idem est. /*m2*.

T 11-25 **Migdonides** \ [[lapis]] (*eras. m2)* /*m1*? \ uel migdonides Macedo patronomicum /*m2*.

L'explication fautive *lapis etc.* provient en fait d'un autre passage où Priscien explique *abbadir* :

Prisc. VII.32 (313, 24-26)

In « ir » unum femininum, « haec Gaddir huius Gaddiris ». Quidam addunt « hic abaddir », ὁ βαίτυλος, « huius abaddiris », lapis, quem pro Ioue deuorauit Saturnus, sed in usu hoc non inueni.

Il semblerait bien que les glossateurs aient cru bon de réintroduire l'explication partout où ils rencontraient le lemme *abaddir*. En *Prisc.* V.18 (153, 19), par exemple, on la retrouve assez tôt chez un bon nombre de témoins de l'*Ars* (si l'on s'en tient à l'apparat de Hertz). Ce phénomène démontre donc aussi que l'on glosait Priscien par lui-même. Qui plus est, Jean Scot l'a utilisée pour expliquer deux lemmes différents, l'un tiré de Martianus Capella, l'autre de la Bible.

Gl. div. hist. 6.

Iohannes BDELLIUM : lapis preciosus quem deuorauit Saturnus pro Iove.

Ann. Mart. 46, 16

Iohannes ABDERITE : id est Saturni, a lapide quem deuorauit Saturnus pro Iove filio suo.

Remigius ABDERITAE SENIS (46.15) id est Saturni, qui Abderites uocatur a lapide quem pro Iove deuorauit, qui Grece abaddir dicitur… (ed. Lutz Cora E., 1962, p. 153).

Comment s'expliquer la confusion de Jean Scot ? Par le passage de *Prisc*. I.56 (*GL* 2, 42.9), seul lieu littéraire où les lemmes *bdellium* et *abdira* (pour *abdera* restitué par Hertz) se trouvent à proximité l'un de l'autre. Le glossateur de *C* le dit explicitement : « *bdellium*, *abaddir* et <*ab*>*dira*, c'est la même chose ». Comme le montrent explicitement les gloses, cette proximité est à l'origine même de la contamination sémantique. Dans le cas de ces deux gloses présentes dans les corpus

attribués à Jean Scot [34], il faut par ailleurs conclure qu'il n'est pas l'auteur, mais l'utilisateur de gloses apographes dont la source remonte à Priscien, par l'intermédiaire des gloses sur le lemme *abaddir* [35]. Son travail sur deux textes différents (Martianus Capella et la Bible) a consisté en apports exogènes qui seront repris dans le corpus attribué à Remi d'Auxerre, constituant alors des conservations endogènes sous la main de cet auteur.

Évidemment, dans cet exemple comme dans les précédents, l'ensemble des faits confrontés offre de nouvelles prises aux analyses, tant du point de vue de la datation des témoignages que de la localisation des enseignements.

PERSPECTIVES

Disons pour terminer que les gloses, lorsqu'elles sont considérées en fonction de leur rapport de spécificité envers le texte qui les transmet, sont tout bonnement des moyens souples d'expression scientifique et critique, qui, appliqués à l'enseignement, peuvent se concevoir en soi comme des outils pédagogiques. Ce constat n'est pas contredit, il est même corroboré par le fait que les gloses sont parfois sujettes à une circulation autonome, indépendamment du texte qui les portait : tout cela démontre qu'elles étaient investies d'une valeur intrinsèque. Dans ce cas, seul le couple lexical (lemme + glose) est conservé : les recueils de *glossae collectae*, gloses collectées ou *glossaire d'auteur* (*Textglossar*), qui allègent en quelque sorte, selon des critères typologiques, les corpus de gloses *in situ*. Bref, les maîtres n'ont pas négligé l'importance de conserver et de transmettre le plus possible de ces annotations antérieures à leurs propres travaux. Elles conservent pour nous le souvenir de leurs discussions critiques. Pour toutes les raisons qui viennent d'être exposées, les gloses à l'*Ars Prisciani* devraient être considérées avec les égards dus à des témoins privilégiés et directs de la réception de ce texte dont l'étude a débuté

34. Je rappelle que l'attribution, dans le cas des gloses bibliques, remonte au IXe siècle, car elles sont signées du label « IO » ou « IOH » dans les manuscrits Vatican, Bibl. Apostolica Vaticana, Reg. lat. 215 et Paris, BnF, lat. 3088 ; voir pour plus de détails l'excellente synthèse de Mainoldi, 2005, p. 212-218.
35. L'apparat des sources de l'édition des *Gl. div. hist.* est à cet égard trompeur, car l'ajout *pro filio*, probablement tiré d'Augustin (*de civ. Dei*, VII, 1, 9) se rencontre dans les *Annotationes*, et non dans les gloses bibliques. Sur les trois témoins manuscrits dont il est question ici, les bonnes explications pour *bdellium* se trouve aussi en *C*, qui cite Pline, et dans le cas d'*Abdira* et *Mygdonides* en *T*.

véritablement au IX^e^ siècle. Il faut espérer que dans le futur des initiatives continueront d'accroître le nombre d'éditions de ces documents humains intrigants. Soulignons enfin que les possibilités qu'ouvre l'informatique à la constitution de corpus de gloses interrogeables sont encore loin d'être exploitées à leur pleine mesure.

SIGLES DES MANUSCRITS

Les sigles des manuscrits qui transmettent des *glossae collectae* sans le texte de l'*Ars Prisciani* sont précédés d'un astérisque.

C = Paris, BnF, lat. 7501
C_2 = Paris, BnF, lat. 7503
D = Bern, Burgerbibl. 109
D_1 = Reims, Bibl. mun. 1094
*D_3 = Leiden, Bibl. der Rijksuniv., Voss. lat. oct. 37
E = Paris, BnF, lat. 10290
E_1 = Paris, BnF, lat. 10289
**F* = Paris, BnF, lat. 7730
G = St-Gall, Stiftsbibliothek, 904.
J = Cologne (Köln), Erzbischöfliche Diözensanbibliothek, 200
K = Karlsruhe Badische Landesbibliothek, Reichenauer, Aug. 132
L = Leyde, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, BPL 67
**N* = Laon, Bibliothèque municipale, 444 [*Graeca Presciani*, Miller E. (éd.), « Glossaire grec-latin de la bibliothèque de Laon », dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, 29/2, 1880, p. 194–200]
R = Paris Bibliothèque nationale de France, lat. 7496
**S* = Einsiedeln, Stiftsbibliothek, 32
T = Autun, Bibliothèque municipale, S44 (40*)
T_2 = Vaticano, Biblioteca apostolica Vaticana, lat. 1480
**V* = Vaticano, Biblioteca apostolica Vaticana, Reg. lat. 1650
*$W_{\alpha-\beta}$ = Wien, Österreichische Nationalbibliothek, 114

Influences de Consentius et Priscien sur la lecture de Donat : l'exemple des *Res proprie significatae* (VII^e^-IX^e^ siècles)

Anne Grondeux
HTL (CNRS, UMR 7597)

Conformément à la volonté affirmée par leur auteur de renouveler la grammaire [1], les *Institutiones grammaticae* de Priscien (dorénavant *IG*) se démarquent des *artes* latines, qui ne faisaient pas de place à la construction des parties du discours, mais complétaient leur étude par celle des vices et des figures de l'énoncé, ce qui constituait traditionnellement la troisième partie des *artes* romaines. Sous l'influence du *Peri Syntaxeôs* d'Apollonios Dyscole, les *IG* fournissent donc le tout premier exemple de la tripartition phonétique/morphologie/ syntaxe. Mais l'œuvre de Priscien commence à se diffuser dans l'Occident latin à un moment où l'enseignement grammatical s'est déjà prudemment focalisé sur Donat, et où le latin est de surcroît enseigné à des populations non latinophones, irlandaises et anglaises en particulier, auxquelles l'*Ars Donati* sert en fait autant à apprendre le latin que la grammaire [2]. La réception des *IG* apparaît alors conditionnée par la place qu'elles sont susceptibles d'occuper à côté de l'*Ars Donati*. Si l'on se fie au genre du commentaire, qui témoigne dans le cas de Donat d'une pratique intense du texte, Priscien paraît en revanche ignoré, puisqu'il faut attendre le IX^e^ siècle pour voir apparaître les premiers commentaires systématiques. Il existe cependant des traces, d'abord diffuses puis de plus en plus nombreuses, qui attestent une lecture

1. Cf. *GL* 2, 195.7-9 : « Veterum scriptorum artis grammaticae vitia corrigere, quamvis audacissime, sed maximis auctoribus Herodiano et Apollonio confisus ingredior ».
2. Cf. Law, 1995, p. 257 *sq*.

certaine de Priscien bien avant l'époque de ces commentaires, comme l'a encore récemment montré R. Hofman (2000).

Nous suivrons ici comme fil conducteur la question des *res proprie significatae* (dorénavant *RPS*), ou incorporels à nom propre, qui apparaît dans les commentaires de l'*Ars Donati*. À la racine de cette question se trouve en effet l'*Ars maior* de Donat (*ca* 350) et sa définition du *nomen* comme une partie déclinable du discours signifiant un corps ou une « chose » (*corpus aut rem*) de façon propre ou commune [3]. Nous avons eu ailleurs [4] l'occasion de retracer comment cette définition, à la fois par sa concision et par son remodelage en profondeur des définitions anciennes, avait troublé les commentateurs et les avait incités à creuser toujours plus avant les termes de la définition, *corpus* et *res*. La substitution de *corpus* à *res corporalis* et de *res* à *res incorporalis*, termes que l'on rencontre dans toutes les grammaires du groupe de Charisius [5], substitution réalisée sous l'influence probable de la *Technè* de Denys le Thrace (qui pose le couple *sôma/pragma*), pose en effet de nombreux problèmes aux commentateurs de l'*Ars Donati*, dans la mesure où restreindre *res* à signifier uniquement des incorporels n'allait pas de soi. Mais la définition de Donat pose encore un autre problème, lié cette fois aux exemples censés l'illustrer. Ces exemples donnent rapidement aux successeurs de Donat le sentiment d'une déficience : « Rome » et « Tibre » représentent la catégorie des noms propres, « ville » et « fleuve » fonctionnent pour celle des noms communs, mais ces quatre substantifs ont pour point commun de ne désigner que des objets concrets, si bien que les incorporels paraissent ne pas être représentés. Cette illustration réduite de la définition va soulever des interrogations chez les commentateurs, sous l'influence directe de Consentius et de Priscien. Si l'on voit bien en effet ce que sont des corps (choses corporelles) munis de noms communs ou de noms propres, comme *urbs* ou *Roma*, et si l'on se fait facilement une idée de ce que sont des « choses », c'est-à-dire des choses incorporelles, appelées d'un nom commun (*pietas* pour reprendre un des exemples

3. Donat 614.2-3 H : « Nomen est pars orationis cum casu corpus aut rem proprie communiterve significans. Proprie ut Roma Tiberis ; communiter ut urbs flumen ».
4. Cf. Grondeux, 2003 et 2007. C'est ici pour nous l'occasion de revenir sur la question des influences respectives de Consentius et de Priscien sur les grammaires irlandaises, et de préciser certains points laissés en suspens.
5. Charisius 193.10 B : « Nomen est pars orationis cum casu sine tempore significans rem corporalem aut incorporalem proprie communiterve, proprie, ut Roma Tiberis, communiter, ut urbs civitas flumen ».

d'un passage voisin de l'*Ars Donati* [6]), les grammairiens butent en revanche sur la quatrième catégorie, celle des choses incorporelles à nom propre.

Consentius est le premier, probablement dans la Narbonnaise du début du Ve siècle, à repenser la définition de Donat, en explicitant le fait que les signifiés des noms sont soit des corporels, qui peuvent être signifiés de manière propre ou commune, soit des incorporels, qui sont « presque toujours » signifiés de façon commune, à l'exception des dieux :

> Nomen est pars orationis rem unam aliquam significans. Sed ea ipsa quae significantur vel corporalia sunt vel incorporalia. Corporalia vel communiter vel proprie significantur, communiter ut homo mons mare, proprie ut Cicero Caucasus Hadriaticum. Incorporalia sunt, ut pietas iustitia eloquentia, et haec exceptis deorum nominibus fere semper communiter significantur [7].

Consentius ouvre ici discrètement une possibilité qui ne vise qu'à consolider logiquement l'édifice donatien, mais ce « presque toujours » (*fere semper*) va peser d'un poids considérable sur les commentaires de Donat du VIIe au IXe siècle. En attendant, la même piste est explorée au VIe siècle par Priscien, qui dresse une sorte de tableau à double entrée dans sa définition du nom, qui se trouve distribuer « les qualités propre et commune aux corps comme aux choses », notion qui revient plusieurs fois dans le chapitre du nom des *IG* ; il lui faut donc aussi trouver de quoi illustrer la quatrième catégorie, celle des *RPS* :

> Nomen est pars orationis, quae unicuique subiectorum corporum seu rerum communem vel propriam qualitatem distribuit (*GL* 2, 56.29). … Communem quidem corporum qualitatem demonstrat (*sc*. nomen), ut *homo*, propriam vero ut *Virgilius*, rerum autem communem, ut *disciplina*, *ars*, propriam ut *arithmetica Nicomachi*, *grammatica Aristarchi* (*GL* 2, 57.4) … Sunt enim quaedam corporalia in appellativis, ut *homo*, sunt etiam in propriis, ut *Terentius*, alia incorporalia in appellativis, ut *virtus*, in propriis, ut *Pudicitia* (*GL* 2, 59.10).

Selon Priscien cette catégorie étrange des incorporels à nom propre peut contenir soit des dieux, comme la déesse Pudeur, empruntée à Tite-Live [8], soit des œuvres ou des disciplines rattachées à des hommes

6. Donat 615.1-2 H : « Appellativorum nominum species multae sunt… Alia enim sunt corporalia, ut homo terra mare, alia incorporalia, ut pietas iustitia dignitas ».
7. Consentius, *Ars grammatica*, *GL* 5, 338.11-15.
8. Tite Live, *Ab urbe condita* 10, 23, 5 : « Brevis altercatio inde ex iracundia muliebri in contentionem animorum exarsit, cum se Verginia et patriciam et pudicam in Patriciae Pudicitiae templum ingressam, ut uni nuptam ad quem virgo deducta sit,

célèbres, comme l'arithmétique de Nicomaque ou la grammaire d'Aristarque. Pourtant la première hypothèse de Priscien n'est pas aussi claire que ce que l'on peut lire chez Consentius. Si l'on n'a pas le passage correspondant de Tite-Live, on pourrait très bien s'imaginer qu'il s'agit d'une sorte d'allégorisation de la pudeur. L'apparat des variantes relevées par Hertz (*GL* 2, 59) montre d'ailleurs que les copistes ont souvent hésité, remplaçant *Pudicitia* par des leçons comme *virtus dea et pudicitia penelope* (1), *pudicitia penelope* (2), *virtus dea ut pudicitia penelope vel ipsa dea* (3). Ces tâtonnements sont inspirés par les exemples voisins de la « grammaire d'Aristarque », si bien que la « pudeur de Pénélope » se substitue à (la déesse) Pudeur ; pourtant certains copistes confortent l'exemplification par des divinités païennes, en évoquant la déesse Vertu (1 et 3) ou en insistant sur le fait que *Pudicitia* est bien la déesse elle-même (*ipsa dea*, 3).

Dans le cadre donatien de la grammaire du haut Moyen Âge, Consentius puis Priscien vont servir à compléter Donat sur ce point très précis. On verra à ce propos l'importance des exemples, qui constituent un fil conducteur précieux et permettent d'apprécier les traditions mises en œuvre par les commentateurs et continuateurs de Donat.

1. L'INFLUENCE DE CONSENTIUS

1.1. Les grammaires de Bobbio

Les plus anciens commentaires de Donat qui nous sont conservés ne semblent pas s'interroger sur la question des *RPS.* Nous avons pu montrer que Servius par exemple est beaucoup plus préoccupé par la nouvelle distinction sémantique introduite par Donat entre *corpus* et *res*, et par le fait de poser une séparation nette entre corporels et incorporels, une séparation de surcroît présentée comme propre aux grammairiens et distincte de celle des philosophes (Grondeux, 2003). La situation commence à changer avec l'*Ars Ambrosiana* (seconde moitié du VII^e^ siècle), qui instille dans le commentaire de ce passage de Donat l'idée que certains incorporels (*res* selon la terminologie donatienne) peuvent recevoir des noms propres. L'*Ars Ambrosiana* confronte ici manifestement plusieurs interprétations, dont nous ne

nec se viri honorumve eius ac rerum gestarum paenitere vero gloriaretur… "hanc ego aram" inquit "Pudicitiae Plebeiae dedico"… ».

connaissons pas toutes les sources. La première d'entre elles défend l'idée que seuls les signifiés corporels sont susceptibles de recevoir des noms propres ; on ne retrouve plus par la suite aucune mention aussi nette de cette position. La seconde, dans la lignée de Consentius, est introduite par un *aliter* qui montre que les interprétations divergeaient notablement ; elle soutient que les incorporels peuvent être signifiés de façon commune et plus rarement de façon propre :

> Item *significans* corpus *proprie communiterve*, rem autem communiter. Aliter : Et res utrumque continet, licet raro, ut sunt deorum et angelorum nomina [9].

Un glissement notable s'est produit entre Consentius et l'*Ars Ambrosiana*. Alors que le premier maintenait que les incorporels recevaient « presque toujours », à quelques exceptions près, des noms communs, la seconde adopte une formulation élargie en posant d'emblée que les incorporels peuvent recevoir les deux types de dénominations, commune et propre, avant de concéder que cette dernière possibilité est rare. On notera aussi que les anges sont venus compléter les dieux païens dans ce qui est le plus ancien commentaire conservé sur Donat, dans la droite ligne de la christianisation de la grammaire étudiée par Perez Rodriguez (2001). Le problème est évidemment que l'on ne connaît pas ce qu'il y a en amont de l'*Ars Ambrosiana*. Notre passage atteste en tout cas l'existence d'un ancien montage complexe de commentaires indépendants et de sources multiples. Un autre passage, pas très éloigné du premier, indique pareillement que cette question des *RPS* et de leur illustration posait problème aux commentateurs :

> VRBS FLVMEN. Ecce communia rerum, quarum propria anteposuit, ostendit ; ut anteposita propria esse confirmet, ostendens et communia. *Vrbs* ab orbe, « flumen » fluendo dicitur. In hoc loco Donatum ideo praetermisisse dicunt de propriis exemplum in rebus propter raritatem propriorum in rebus [10].

« Ils disent que Donat a omis de donner un exemple pour les choses à nom propre à cause de leur rareté » : nous avons là aussi la trace d'interrogations antérieures qui ont porté sur le texte de Donat. La raison invoquée par ce ou ces commentateurs dont les écrits sont aujourd'hui perdus est la « rareté » des incorporels à nom propre, qui aurait conduit Donat à négliger l'exemplification de cette catégorie. Mais le terme choisi, *raritas*, n'est pas neutre. Il renvoie directement

9. *Ars Ambrosiana*, *De nomine* 53-55.
10. *Ars Ambrosiana, De nomine* 75 *sq*.

au *licet raro* employé plus haut, si bien que nous pouvons penser que cette mention introduite par *dicunt* provient de la même source que l'alternative introduite plus haut par un *aliter*. Ce commentaire ou ces notes s'inspiraient ici de la position de Consentius. Pour autant l'assemblage de ces pièces disparates ne doit pas être le fait de l'*Ars Ambrosiana*. Le montage doit en effet ici être antérieur, comme celui dont témoigne un autre passage de l'*Ars Ambrosiana* offrant un parallèle frappant avec les *Epitomae* de Virgilius Maro, qui puisent à la même source irlandaise [11].

La même question est en effet abordée frontalement dans la grammaire irlandaise de l'*Anonymus ad Cuimnanum* (première moitié du VIII[e] siècle selon B. Bischoff), également copiée à Bobbio [12], et dont L. Holtz a montré qu'elle dépendait de la même version de Donat que l'*Ars Ambrosiana* [13] ; l'influence de Priscien n'y dépasse pas le stade d'une vingtaine de réminiscences, cantonnées aux seize premiers livres :

> Sed item nondum sumus liberati a questione volentes respondere obiecientibus causantibusque, utrum propria semper rebus corporalibus tantum esse possunt secundum exempla quae Donati profert et aliorum regula, an et incoporalibus. Respondendum est propria quidem corporibus fieri debere et appellativa, ut est *Roma*, *Tiberis*, *Cicero*, *Caucassus*, *Adriaticum*, id est *URBS*, *FLUMEN*, *philosophus*, *mons*, *mare*, id est proprie et commoniter. Incorporalia autem commoniter fere tantum, id est appellative, proferri possunt, ut *iustitia*, *pietas*, *eloquentia* et reliqua. Et haec, exceptis deorum nominibus, fere semper commoniter significantur ; gentiles enim deos, propriis quos vocant, spiritales esse opinantur, ut *Saturnus* et *Iovis* et *Ulcanus* et reliqua. Cum Christianis autem *Michael*, *Gabrihel*, *Urihel*, *Raphel* et reliqua angelorum nomina, qui quamvis proprie in caelo non vocantur, nos tamen per officia eorum nobis cognita propriis hiis nominibus eos censemus in terra [14].

11. *Ars Ambrosiana*, *De nomine* 26-29 : « Corpus autem dicitur quidquid tangitur et videtur. Etsi utrumque simul non continuerit, per alterum corpus nominatur. Et hoc nomen compositum esse dicunt, hoc est "cordis pus" ; aliter simplex, et de corruptibilitate dicitur » ; Virgilius Maro, *Epit.* 11, 3, p. 150, 72 *sq*. : « Corpus a corruptibilitate naturae dicendum ; sed hoc de homine, ceterum si omne quod visui patet corpus dicitur, requirendum est unde appellatur. Pus in Latinitate filosophica custodia dicitur sicut Originis ait *possitis in pure fratribus ille solus evasit*, hoc est in carcere ; corpus ergo a corona circundandi et a custodia retinendi dicitur ». Nous avons là aussi deux possibilités, respectivement introduites dans l'*Ars Ambrosiana* par *dicunt* et *aliter*, qui se retrouvent intégralement chez Virgilius Maro.
12. Holtz, 1992a, p. 48-51 ; Hofman, 2000, p. 271 et n. 57.
13. Holtz, 1981, p. 311-14.
14. *Anonymus ad Cuimnanum, Expossitio latinitatis*, p. 25.85 *sq*.

« Nous n'en avons pas encore fini avec cette question, les corporels sont-ils les seuls à recevoir des noms propres selon les exemples invoqués par la règle de Donat et d'autres, ou cela vaut-il aussi pour les incorporels ? » : ici l'Anonyme a pris le parti de remodeler le commentaire de Donat qu'il partage avec l'*Ars Ambrosiana* pour transformer les différentes hypothèses qu'il y trouve en un problème global. Cette question donne lieu à une longue explication sur les corps, leur définition et leurs subdivisions ; on y voit apparaître, beaucoup plus clairement d'ailleurs que dans l'*Ars Ambrosiana*, l'influence de Consentius (bien qu'aucune source n'apparaisse en apparat de l'édition), car sa formulation est ici reprise littéralement (*fere semper commoniter significantur*). On retrouve aussi, comme dans l'*Ars Ambrosiana*, la double mention des dieux et des anges, dont l'Anonyme s'explique beaucoup plus longuement.

On pourrait encore ajouter à ce groupe irlandais l'*Ars Bernensis*, datable de la mi-VIII^e^ siècle, pour laquelle L. Holtz a également proposé Bobbio comme origine. Cette localisation serait en effet compatible avec les exemples qui y sont fournis, *mare* comme Consentius et l'*Anonyme ad Cuimnanum* et *angelus* [15]. Pourtant on n'y rencontre aucune mention des *RPS*. L'Anonyme de l'*Ars Bernensis* fait en effet partie du petit groupe de grammairiens, au nombre desquels se comptent aussi Boniface, Smaragde de Saint-Mihiel, l'*Ars Berolinensis* [16], commentaire anonyme sur Donat mineur, conservé dans un manuscrit du nord de l'Italie datable du tournant des IX^e^-X^e^ siècles, ou Pierre de Pise [17], dont une version est proche de ce dernier texte, chez qui ne se rencontre pas la question des *RPS*. Autre différence notable, l'*Ars Bernensis* cite nommément Priscien (quarante et une mentions des *IG*, quatorze de l'*Institutio*).

15. *Ars anonyma Bernensis*, p. 67.12 : « Corporalia, qua… mare et cetera. Incorporalia quare dicuntur ? quia carent corpore, ut iustitia dignitas angelus anima ».
16. *Ars Berolinensis*, 14 p. 137 : « Corpus namque est quod videtur et tangitur, res vero quae non videtur nec tangitur, ut pietas iustitia. Proprio vero proprietas hominis (homines *cod.*) vel rei corporalis designatur, ut si dicas "Donatus grammaticus" et "Roma civitas". † Appellatio vero communione retinet, proprietas et appellationes †, sicut dicis "flumen Padue" et "ors Ticinus" ».
17. Je remercie vivement Anneli Luhtala de m'avoir communiqué des extraits de son édition en préparation pour le *Corpus Christianorum* ; ce passage manque en effet dans l'édition Hagen.

1.2. L'Ars Ambianensis

L'*Ars Ambianensis* [18] dans la version aujourd'hui connue par l'assemblage avec la grammaire irlandaise de Malsachanus (VIII^e siècle) ne donne au contraire que l'exemple des anges. On peut *a priori* penser que l'*Ars Ambianensis* découle d'un modèle qui mêlait déjà anges et dieux, à l'instar de l'*Ars Ambrosiana* et de l'*Anonymus ad Cuimnanum*, mais la possibilité que l'auteur ait directement choisi de remplacer les dieux des païens par les anges ne saurait évidemment être complètement exclue :

> Donatus dicit : Nomen quid est ? Pars orationis cum casu corpus aut rem proprie communiterve significans. Non necesse est autem, ut nomen ista V contineat, sed III de istis. Nam ut habeat casum cum corpore proprio saepe necesse est, ut *Roma* ; item cum corpore appellativo, ut *civitas* ; item cum re semper appellativa, ut *pietas*, extra pauca nomina angelorum quae propria sunt, ut *Michahel* et cetera [19].

Cette parenté nous renvoie à l'hypothèse de R. Hofman (2000, p. 286-87), selon laquelle le matériel grammatical arrivé à Bobbio, qui présente des analogies avec Malsachanus, n'incluait pas Priscien, et proviendrait donc du Nord de l'Irlande, et non de la partie Sud-Est où Priscien est présent dès la mi-VII^e siècle au plus tard, comme l'atteste une collection de computs remontant à 658 [20].

1.3. Tatwine

Le grammairien anglais Tatwine († 734) ne donne en revanche comme exemple que les noms des dieux, reprenant textuellement la formulation de Consentius :

> Quicquid autem corporale est vel corpus proprie sive communiter significatur : proprie ut *Roma*, *Tiberis*, *Cicero*, qui uni urbi, flumini, homini pertinet, communiter ut *urbs*, *flumen*, *homo*, quia de omnibus urbibus, fluminibus, hominibus dici potest ; incorporale vero, ut *pietas*, *iustitia*, *eloquentia* – et hoc exceptis deorum nominibus – fere semper communiter significatur [21].

Une source commune, fondée ici sur Consentius, permet sans doute à ces quatre grammaires, *Ars Ambrosiana, Anonymus ad Cuimnanum, Ars Ambianensis* et *Ars Tatuini*, d'apporter des éclaircissements

18. Sur les remaniements de l'*Ars Donati*, cf. Law, 1986b.
19. Malsachanus, *Ars*, p. 173.16-22.
20. Hofman, 2000, p. 266.
21. Tatuinus, *Ars grammatica* 1, 29.

analogues à ce passage de Donat. Ces grammaires ont pour autre point commun de ne jamais mentionner le nom de Priscien au contraire de celles qui vont suivre.

2. L'ÉMERGENCE DE PRISCIEN : LECTURES POINTILLISTES AU TEMPS DES PREMIÈRES *EXCERPTIONES*

2.1. Alcuin et les Excerptiones

La pratique des *IG* paraît au début s'être cantonnée à des lectures « pointillistes » [22], qui coïncident pourtant avec l'arrivée sur le continent d'Alcuin, qui inaugure la pratique des *Excerptiones* [23]. Cette méthode répond à un besoin précis, celui de s'orienter dans la somme colossale des *IG*, de pouvoir exploiter cette énorme masse d'informations, de ne pas être dépassé par l'organisation touffue et foisonnante de la matière grammaticale. Si le plan d'ensemble est en effet limpide, il est en revanche facile de se perdre dans les ramifications internes et dans la masse d'exemples antiques, dont beaucoup sont de surcroît d'origine grecque. Ce n'est qu'avec Alcuin que la situation commence à changer, car son arrivée à la cour de Charlemagne marque le début de la diffusion de Priscien sur le continent, comme l'a montré L. Holtz (2000a). Alcuin n'est sans doute pas le premier à avoir lu les *IG*, mais il est le premier à en avoir compris la structure, c'est-à-dire à avoir saisi que les interminables livres 1 à 16 préparent les livres 17 et 18, que la phonétique et la morphologie débouchent sur la syntaxe. C'est cette compréhension intime de l'œuvre qui fait qu'Alcuin appelle Priscien *veracissimus grammaticae artis doctor* et *Latinae eloquentiae decus* (Holtz, 2000a, p. 294). Les *Excerptiones super Priscianum maiorem* sont donc constituées par des extraits assemblés de façon extrêmement intelligente, car Alcuin complète les renvois internes des livres 17 et 18 par les passages en question ; il laisse en revanche tomber tout ce qui est morphologie et phonétique ; il supprime aussi tout ce qui est grec, ainsi que toutes les mentions d'auteurs d'exemples, qui deviennent ainsi anonymes. Ces Extraits réalisés par Alcuin sont en cohérence avec sa *Grammaire* [24] : cette autre œuvre

22. Pour reprendre un terme employé par Louis Holtz, 1989/1990, p. 173, pour qualifier la vision grammaticale ou plutôt l'absence de vision d'ensemble de la grammaire du haut Moyen Âge.
23. Édition en préparation par L. Holtz.
24. Pour la confrontation des descriptions grammaticales avec des définitions philosophiques, celle du Boèce du *Peri Hermeneias*, autre innovation de cette *Grammaire*,

alcuinienne suit classiquement le plan de Donat, mais un Donat qui est une fois de plus enrichi grâce à Priscien (Holtz, 2004).

La pratique des extraits se continue vraisemblablement avec Raban Maur, ce qui n'est pas une surprise, puisqu'il était un des meilleurs élèves d'Alcuin à Tours. Mais l'unique manuscrit connu ayant disparu, nous ne connaissons le texte de la grammaire que par l'édition princeps. Le titre actuel, *Excerptio de arte Prisciani*, n'est sans doute pas authentique, car si Priscien en est bien la source principale, on y relève de nombreux emprunts à Isidore, Diomède, à des métriciens ou à Bède. Nous reviendrons *infra* sur Raban à cause de sa proximité avec Erchanbert (3.2), et nous nous contenterons de rappeler que la pratique de l'excerption se poursuit bien au-delà de l'époque carolingienne, tant le texte de Priscien est difficile d'accès. Parmi beaucoup de matériau inédit qui mériterait d'être exploité, on repère ainsi un recueil appelé *Epithoma Prisciani*, produit de la France du Nord, d'un certain Gauzbert ou Guadbert [25], dédié *ad Gaucelmum et Gualterium Parisienses* ; mais aussi les *Excerptiones de Prisciano*, compilées en France du Nord ou en Angleterre, avant 1000 (Porter, 2002), qui ont inspiré la grammaire d'Aelfric ; ou encore le *Scalprum Prisciani*, collection d'extraits organisés sous la forme d'un dialogue entre un maître et un élève, dont le plus ancien manuscrit connu remonte au XI^e^ siècle (Jeudy, 1982a) ; ou encore le florilège grammatical, sans doute du XI^e^ siècle, contenu dans un manuscrit de la bibliothèque d'Erfurt, qui mêle des extraits de Priscien à différents grammairiens (Jeudy, 1983).

Les *Excerptiones* d'Alcuin témoignent déjà d'une connaissance approfondie de Priscien. Pourtant Alcuin ne paraît pas intéressé par la catégorie des *RPS*, en sorte que ce passage est tout simplement omis dans ses extraits [26]. Sa *Grammaire* reprend rapidement le passage de Priscien qui en traite mais Alcuin ne semble pas avoir saisi l'importance des exemples :

> Nomen est pars orationis, secundum grammaticos, quae unicuique corpori vel rei communem vel propriam qualitatem distribuit ; et est nomen

voir Swiggers, 2004 ; pour son influence sur Ermenrich d'Ellwangen, voir Goullet dans ce même volume, p. 481-486.

25. Cf. Leonardi, 2001, p. 187-188. L'abbé Merlette (1975) propose plusieurs identifications possibles : Gauzbert de Laon, neveu et successeur au X^e^ siècle de l'évêque Adelelme ; Gauzbert de Nevers (évêque 948-956), disciple de Remi d'Auxerre par Gerland de Sens, et auteur de la *Successio grammaticorum* ; Gauzbert de Limoges (968-977).
26. Cf. Holtz, 2000a, p. 325 : les extraits incluent *GL* 2, 53.9-23 ; 53.28-56.27 ; puis sautent à 90.17-94.6.

> dictum quasi notamen, eo quod hoc notamus singulas substantias vel res, communes, ut *homo*, *disciplina* ; vel proprias ut *Virgilius*, *arithmetica*.

On attend évidemment ici en lieu et place d'*arithmetica* l'Arithmétique de Nicomaque, incorporel à nom propre selon Priscien. Cette altération en apparence minime a son importance, tout d'abord parce qu'elle montre que ce type d'exemple n'est sans doute plus compris, ensuite parce que nous allons la retrouver à la génération suivante.

2.2. Donatus Ortigraphus et Clemens Scot ; l'Ars de Ripoll

C'est une utilisation de Priscien d'une autre nature qui se lit chez deux grammairiens contemporains, qui citent par ailleurs volontiers Priscien nommément, mais pas dans notre passage. Donatus Ortigraphus, chaîne irlandaise de la seconde moitié du VIII^e^ siècle ou du début du IX^e^, qui recourt énormément aux *IG*, introduit à cet endroit du commentaire les exemples, directement empruntés à Priscien, de la Grammaire d'Aristarque et de l'Arithmétique de Nicomaque :

> Et commonem quidem corporum qualitatem demonstrat ut *homo*, propriam vero ut *Virgilius*, rerum autem communem ut *disciplina*, *ars*, propriam ut *arithmetica Nicomachi*, *grammatica Aristarchi* [27].

Clemens Scot, *magister palatinus* sous Charlemagne et Louis le Pieux, est l'auteur d'une *Grammaire* compilée sur le continent vers 815-825. Elle présente nombre de similarités avec la *Grammaire* d'Alcuin, relevées par l'éditeur dans son introduction, mais on notera qu'ici c'est bien Priscien que Clemens Scot choisit de suivre et non le remaniement alcuinien :

> Clemens Scot 43, p. 25.29-31 : Proprium enim significat corpus, ut *Virgilius*, commune, ut *homo vir* ; rem vero propriam, ut *arithmetica Nicomachi grammatica Aristarchi*, communem vero ut *disciplina* « ars ».

On retrouve cette illustration dans un commentaire de Donat conservé à Ripoll, dans un manuscrit du X^e^ siècle, dont C. Jeudy (1978) a montré les liens avec l'*Ars Vaticana* :

> Vel ut alii volunt nomen… uniuscuiusque substantiae qualitatem et communem quidem qualitatem corporum demonstrat, ut *homo*, propriam vero ut *Virgilius*, rerum autem communem, ut *disciplina*, *ars*, propriam vero ut *arithmetica Nicomachi*, *grammatica Aristarchi* [28].

27. Donatus Ortigraphus, *Ars grammatica*, *De nomine* 23.
28. Jeudy, 1978, p. 69.

3. La synthèse Consentius-Priscien en marge des premiers commentaires

Au temps des lectures pointillistes succède celui des premiers commentaires, dont deux nous ont été conservés de la mi-IXe siècle, attribués à Sedulius Scottus et Jean Scot. À côté d'une abondante œuvre poétique et exégétique, Sedulius a laissé plusieurs commentaires grammaticaux, sur l'*Ars de verbo* d'Eutychès [29], sur l'*Art majeur* et l'*Art mineur* de Donat, ainsi que le début d'un commentaire ou plutôt d'une collection de notes sur Priscien [30] : il s'agit, contrairement à ce qu'on lit généralement, de Priscien majeur (1-16) et non de Priscien mineur (17-18), même si Sedulius fait appel aux derniers livres pour éclairer les premiers. Cette œuvre ne paraît pas avoir connu une très grande diffusion au Moyen Âge : deux catalogues médiévaux seulement le mentionnent, celui de Saint-Évre de Toul, antérieur à 1084 [31], celui de Saint-Gall, daté de 1461 [32]. Par ailleurs Anneli Luhtala a récemment attribué à Jean Scot un commentaire sur Priscien, retrouvé dans un manuscrit unique à ce jour (Barcelona, Archivo de la Corona d'Aragòn, Ripoll 59, XIe s.). Si le commentaire de Sedulius est le plus ancien conservé, celui de Jean Scot serait alors le plus complet, car il couvre les seize premiers livres des *IG*, et témoigne comme celui de Sedulius d'une forte dépendance par rapport à la logique d'Aristote et aux *Catégories*. On est en tout cas arrivé à une époque où Priscien compte beaucoup et suscite une activité intense d'explication, ce dont témoignent les *Glossae collectae* étudiées par F. Cinato (cf. dans ce volume, p. 429-444), le biographe d'Odon de Cluny évoquant au Xe siècle sa traversée de la mer immense de Priscien [33], ou encore la

29. Law, 1982a, p. 22 ; Brünholzl (1991, p. 208) suggère que ce commentaire a pu être rédigé avant l'arrivée sur le continent.
30. Ce commentaire doit en outre être la compilation de notes antérieures. Sedulius donne par exemple deux versions contradictoires de la définition du nom : sur le passage Proprium est nominis substantiam et qualitatem significare (II.18), il commence par rappeler l'opinion de *quidam* qui résolvent le problème en disant que *substantia* équivaut à *omnis essentia*, et *qualitas* à *omnia accidentia*. Il donne ensuite son avis, sur *nomen* qui selon lui ne vaut que pour le nom propre, par opposition à *appellatio* et *vocabulum*. Sur Nomen est pars orationis (II.22), il pense au contraire que *substantia* signifie *natura essentie* et que *qualitas* signifie les *accidentia*, solution qu'il a rejetée deux pages plus haut.
31. Becker, 68.187-188 : « Sedulius Scottus cum expositione cathegoriarum vol. I. 188. Item Sedulius Scottus vol. I ».
32. Lehmann, 1919, 118.10 : « Commentariolum Sedulii Scoti in quedam dicta Prisciani grammatici », ce qui correspond exactement au titre de l'unique manuscrit de Leiden conservé sous la cote Voss. Lat. F.67 (f. 9-16v, IXe s.).
33. *Vita Odonis*, I.12.

Vita Pauli Aureliani composée par Uurmonoc en 884, dont F. Kerlouégan (1992) a montré que le prologue démarquait très étroitement celui des *IG*, signe d'une grande familiarité avec le texte. C'est aussi le moment où se réalise dans les commentaires de Donat la synthèse entre les hypothèses héritées de Consentius et les positions de Priscien : si la question de *corpus* et *res* est totalement éludée dans les premiers commentaires sur Priscien (comme elle le sera plus tard dans les *Glosulae*), elle subsiste en effet dans les commentaires sur Donat et dans d'autres dérivés.

3.1. Muridac, Sedulius et l'Art de Lorsch

L. Holtz (1972) a montré que ces trois grammaires dépendent du même modèle irlandais, mais de façon très complexe. Le texte ω perdu, qui recourait déjà à Priscien, a inspiré à la fois le commentaire de Muridac (rédigé en 840 à Auxerre) et un autre texte perdu ε, rechargé en Priscien, dont se sont servis de façon indépendante l'*Ars Laureshamensis* et Sedulius, qui disposait en outre du modèle commun ω et d'un exemplaire de Priscien qui lui a permis de réenrichir encore son texte. Nous présentons ci-dessous les trois versions de ce passage :

> Muridac : Quare non dedit exemplum de re sicut dedit de corpore ? Brevitatem sequens, ut praedictum est, praetermisit nobisque inquirendum reliquit. Vel certe quia in praedictis ista comprehendit. Nos tamen possumus exempla proferre : proprium est ut Michael, appellativum ut angelus. Inveniuntur tamen et appellativa ob nimiam frequentationem in propria versa, ut grammatica Aristarchi et arithmetica Nicomachi [34].
>
> Sedulius : Queritur autem cur non dederit exemplum de re sicut de corpore. Sed hoc fecit brevitati studens. Nos tamen possumus inde exemplum dare : rem proprie significat nomen sicut grammatica Donati quia hoc nomen unius tantum est artis. Item rem proprie ut iustitia pietas Michahel, arithmetica. Haec enim incorporalia sunt et invisibilia. Rem communiter significat nomen sicut ars, quia hoc nomen ad omnes artes pertinet ; item rem communiter, ut virtus angelus disciplina [35].
>
> *Ars Laureshamensis* : Corpus autem proprium significat nomen, ut Roma Tiberis ; corpus commune, ut urbs flumen ; rem propriam significat, ut grammatica Aristarchi, arithmetica Nicomachi ; rem communem, ut pietas disciplina ars [36].

34. Murethach, *In Donati artem maiorem* 2, p. 53.
35. Sedulius Scotus, *In Donati artem maiorem, éd. cit.*, p. 67.23-30.
36. *Ars Laureshamensis. Expositio in Donatum maiorem* 2, p. 11.33.

À partir du stemma indiqué par L. Holtz, nous pouvons reconstituer ce qui s'est passé comme suit [37]. On lisait dans ω la question sur l'absence d'exemples touchant aux incorporels à noms propres chez Donat (*quare non dedit…*, *queritur autem cur non dederit…*), ainsi que la réponse, appuyée sur le souci de brièveté de cet auteur (*brevitatem sequens…, brevitati studens*). Ces éléments sont en effet communs à Muridac et Sedulius, qui utilisent tous deux directement ω. On y trouvait aussi la revendication de pouvoir donner de tels exemples (*nos tamen possumus*, formulation identique) ; on y découvrait enfin la double illustration de cette catégorie, celle de Priscien par la grammaire d'Aristarque et l'arithmétique de Nicomaque, couplée avec l'exemplification, lointainement héritée de Consentius, par les anges.

Sur cette base commune nos grammaires diffèrent. Le maillon ε dont dépend l'*Art de Lorsch* (à moins que ce ne soit cette *Ars* elle-même) a supprimé ce passage pour le remplacer par un résumé synthétique qui juxtapose des exemples de Donat et de Priscien, les mêmes que ceux de Donatus Ortigraphus. Muridac avance quant à lui une autre raison possible au silence de Donat, selon laquelle ces cas particuliers seraient en fait compris dans les exemples précédents ; cette hypothèse a beau être obscure, elle est néanmoins doublement intéressante. Incompréhensible, cette alternative peut avoir été supprimée par ε et pourrait donc remonter à ω ; elle pourrait même y avoir été une réinterprétation de l'hypothèse ancienne qui expliquait le silence de Donat par la rareté des incorporels à noms propres : ils seraient en fait sous-entendus dans les exemples. Cette piste nous paraît confortée par le *praetermisit* de Muridac qui fait directement écho au *praetermisisse* de l'*Ars Ambrosiana*, et cette filiation lointaine expliquerait comment les exemples de Consentius sont passés dans cette nouvelle génération de commentaires. Enfin Sedulius a complexifié le passage en y introduisant la *grammatica Donati*, et la *iustitia et pietas Michael*, formées sur le modèle de l'arithmétique de Nicomaque et de la pudeur de Pénélope. On se souvient en effet que certains copistes des *IG* proposaient cette variante, que l'on retrouve d'ailleurs un peu plus loin chez Sedulius lui-même [38]. Enfin on pourrait être tenté de supposer que l'exemple *arithmetica* donné par Sedulius

37. L'*Ars Brugensis* inédite appartient au même groupe mais ne nous est d'aucun secours puisqu'elle ne commente que *Mai*. I et III.
38. Sedulius Scotus, *In Donati artem minorem*, p. 77.41 : « Notandum est quia sicut inveniuntur corporalia in appellativis ut homo, sic etiam propriis ut Terentius… Similiter quoque inveniuntur incorporalia in appellativis ut virtus communis, in propriis ut Virtus dea, pudicitia Penelopae ».

est incomplet dans le manuscrit et qu'il faudrait ici suppléer *Nicomachi*, comme en témoignent et Muridac et le commentaire de l'*Art mineur* de Donat par Sedulius lui-même où se lit cette fois une exemplification correcte [39]. Mais rien n'est moins sûr. Nous avons déjà assisté avec Alcuin à un même remaniement de ce type d'exemples dont le sens était devenu problématique ; Sedulius suit ici une autre source, dont il se montre comme à son ordinaire étroitement tributaire [40]. On retrouve d'ailleurs la même incohérence doctrinale dans les commentaires du *Donat mineur* et du *Donat majeur* de Remi d'Auxerre, qui fournissent presque la même explication aberrante de ce passage, distinguant des *res proprie (significatae)* comme *iustitia, pietas, grammatica, dialectica*, et des *res communiter (significatae)* comme *virtus* et *ars*, à ceci près que l'exemple de l'archange Michael intervient dans le commentaire du Donat majeur [41].

3.2. Erchanbert et Raban

Le grammairien Erchanbert, que l'on a renoncé à identifier avec son homonyme l'évêque de Freising [42], est l'auteur d'un *Tractatus super Donatum*, un commentaire sur l'*Ars minor* et l'*Ars maior* de Donat qui est aujourd'hui considéré comme le plus ancien écrit de ce genre rédigé en Franconie orientale [43]. La datation du *Tractatus super*

39. Sedulius Scotus, *In Donati artem minorem*, p. 9.39 : « Res propria est ut grammatica Aristarchi, arithmetica Nicomachi, res universalis est grammatica arithmetica ».
40. Cf. Law, 1995 sur la variation terminologique de Sedulius entre ses différents commentaires, étroitement liée à ses sources.
41. Remigius Autissiodorensis, *Commentum Einsidlense in Donati artem minorem* 16, p. 10 F : « Corpus proprie, ut Donatus Roma Tiberis. Communiter ut homo urbs flumen… Vel significans rem proprie vel communiter : Rem proprie, ut iustitia pietas grammatica dialectica ; communiter ut virtus ars » ; p. 146 E : « Corpus proprie ostendit, ut Roma Tiberis… Communiter ostendit corpus cum dicit ut urbs flumen… De re tacuit ut acueret sensum lectoris [Remi résume ici visiblement la source commune]. Sed sciendum est quia res similiter duobus modis ostenditur : proprie, ut Michael, dialectica, grammatica, communiter ut angelus ars ». On sait que Remi d'Auxerre a connu et utilisé les *IG* et qu'il disposait à Auxerre d'un bon ms. complet, peut-être corrigé par Loup de Ferrières lui-même et annoté par différentes mains, dont celle d'un élève de Loup (Paris, BnF, lat. 7496). Sur Priscien à Auxerre, voir Jeudy, 1991, p. 387 ; Hofman (1988) a montré que certaines gloses remontaient à Heiric.
42. L'évêque Erchanbert de Freising est connu par une lettre conservée dans le manuscrit Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 6382 éditée dans *MGH*, *Epist*., V 23 p. 338. Cf. Brunhölzl, 1991, p. 291-292. Pour les discussions sur l'identité d'Erchanbert, voir Jeudy, 1996.
43. Brunhölzl, 1991, p. 123. Sur les sources d'Erchanbert (Priscien, Isidore, Augustin, Servius, Phocas, Bède, Macrobe, Maximus Victorinus, Consentius, Asper,

Donatum (avant 842-856) est fixée d'après la date de la grammaire attribuée à Raban Maur qui paraissait connaître le *Tractatus* d'Erchanbert, ce qui était d'autre part compatible avec la chronologie de l'évêque de Freising. Nous verrons de fait que les deux grammaires partagent dans le traitement des *RPS* des formulations identiques, qui séparent nettement les différents types d'illustration. Comme les grammaires de la génération précédente, Erchanbert présente les deux types d'exemple. Pourtant il conteste l'illustration de la catégorie *RPS* par les noms des anges et des dieux, et ne mentionne en fait cette position que pour la démentir :

> … res proprie… sicut dicimus Arithmetica Nicomachi, Grammatica Aristarchi ; additio nominum istorum nulli alii nisi ipsis tantum auctoribus has artes concedit. Alii dicunt rem esse propriam angelorum sive deorum nomina ; sed illud non adeo firmum [44].

La grammaire attribuée à Raban donne de cette question une synthèse fouillée qui énumère trois opinions alors soutenues. Si les deux premières dérivent des possibilités ouvertes par Priscien et Consentius, la troisième est nouvelle dans ce paysage : elle consiste à ramener les anges parmi les incorporels à nom commun et à limiter la catégorie des incorporels à nom propre à Dieu, en une démarche qui est ou bien apparentée à la position origénienne selon laquelle Dieu seul est incorporel, ou bien inspirée de Boèce [45] :

> Res propria est, ut Priscianus dicit, ars ad quemlibet auctorem specialiter pertinens, ut est Arithmetica Nicomachi, Grammatica Aristarchi. Res vero communis ut diciplina, ars. Alii dicunt rem esse propriam, ut sunt nomina angelorum Michael, Gabriel, etc. ; communem autem, nomina virtutum, ut pietas, prudentia et reliqua. Nonnulli hoc modo affirmare non dubitant : res propria Deus, communis autem angelus [46].

Cassiodore, Scaurus, Julien de Tolède ou la source de ce dernier, et l'*Epitome* de Festus par Paulus Diaconus), cf. Manitius, 1911, p. 492. Il en subsiste quatre manuscrits, tous copiés en Bavière et conservés aujourd'hui à Munich ; le texte a donc connu un certain succès, cantonné toutefois à la Bavière. Il semble qu'un seul manuscrit (Clm 14846) transmette le texte dans l'état où Erchanbert l'a écrit, les trois autres étant interpolés (Law, 1993, p. 225).

44. Erchanbert, *Tractatus super Donatum* p. 8.9-10.
45. Cf. *DTC* 1/1 col. 1196 ; Boethius, *In Isagogen Porphyrii commentorum editio secunda*, I 10, 8 : « Duae quippe incorporeorum formae sunt : ut alia praeter corpora esse possint et separata a corporibus in sua incorporalitate perdurent (ut deus, mens, anima) ; alia uero cum sint incorporea, tamen praeter corpora esse non possint (ut linea uel superficies uel numerus uel singulae qualitates) ».
46. Raban Maur, *Excerptio de arte Prisciani*, col. 671[A]. Cf. aussi l'*Ars Bernensis* (*GL* 8, 67.13) : « Incorporalia quare dicuntur ? Quia carent corpore ut iustitia dignitas angelus ».

Cumulée avec l'influence de Consentius la reformulation donatienne de l'antique définition du nom a été à l'origine de spéculations sur la catégorie inédite des *RPS*. Il est remarquable que les commentaires sur Priscien en ont dès leurs origines fait l'économie, alors que Priscien traite lui-même explicitement et à plusieurs reprises de cette catégorie, dont les commentaires sur Donat s'obstinent en revanche à discuter. Cette question *a priori* oiseuse constitue un point d'observation privilégié, non seulement de la mise en œuvre de traditions textuelles, mais aussi d'une mutation de la grammaire, désormais appuyée sur une tout autre armature logico-philosophique.

Prisciano nell 'Italia meridionale : la *Adbreviatio artis grammaticae* di Orso di Benevento

Luigi Munzi
Università di Napoli « L'Orientale »

Fra VIII e IX secolo, Prisciano è oggetto di una vera e propria « riscoperta » da parte di *magistri* e compilatori di manuali grammaticali : questa riscoperta raggiunge il suo culmine negli anni della *renovatio studiorum* carolingia, ed è ampiamente testimoniata negli scritti di autorevoli figure intellettuali operanti nei più vivaci centri di cultura dell'epoca.

Alcuino, ad esempio, saluta Prisciano come *Latinae eloquentiae decus* [1] e fa della dottrina priscianea una delle colonne portanti della sua *Grammatica*. Sedulio Scoto dedica ad alcune sezioni della *ars* di Prisciano uno specifico commento, modestamente presentato dall'autore come *commentariolum in quaedam dicta Presciani* [2] *grammatici*, ma che risulta assai significativo per l'impegnata e approfondita discussione a sfondo filosofico [3]. Anche un altro rinomato erudito del IX secolo, Lupo di Ferrières, sarà grande estimatore della monumentale

1. La definizione altamente elogiativa dell'anglosassone Alcuino (*PL* 101, 873D) sembra esemplata su quella, ugualmente entusiastica, del connazionale Aldelmo, che considerava Prisciano *Romanae lumen facundiae* (*MGH*, *auct. ant.*15, p. 203, 22-23).
2. La grafia *Prescianus* non è insolita nei grammatici di area « insulare », e fornisce talora lo spunto per una interpretazione figurata del nome del grammatico : Prisciano sarebbe dunque l'intellettuale *pr<a>escius* per eccellenza. L'origine di questa interpretazione va verosimilmente ricercata nel passo in cui lo stesso grammatico tratta del suo nome : *GL* 2, 79.9-10 « *priscus Priscianus* », *sed hoc magis a Priscio videtur esse derivatum*, e nell'oscillazione della grafia *priscius / prescius*.
3. Il trattatello è stato edito nella sezione *Grammatici Hibernici carolini aevi* 3, 2 del *Corpus Christianorum* : Sedulius Scottus, *In Donati artem minorem, In Priscianum, In Eutychem*, Loefstedt B. (ed.), Turnholti, 1977b (*CCCM* 40 C).

opera di Prisciano, alla quale dedicherà anche attente cure testuali [4] : l'*opus mirabile* dell'antico grammatico può infatti risultare assai proficuo anche per l'esegesi dei testi sacri, e non è un caso se Lupo, trovandosi nella necessità di corroborare un'affermazione di Agostino, senta il bisogno di appoggiarsi da una parte proprio a una *sententia* attinta alla prefazione priscianea [5], dall'altra alla indiscussa *auctoritas* dell'apostolo Paolo [6] :

> Hic auctor [*scil. Augustinus*] certissimus, quia divinarum Scripturarum observantissimus, scribendo profecit… nec tamen, suo iudicio, ad perfectionem pervenit. Tenebat enim quod etiam in suo m i r a b i l i de grammatica opere Priscianus intelligit, nihil perfectum ex omni parte in humanis locutionibus inveniri posse [*GL* 2, 2.13-14] : immo quod noster ait Apostolus [*scil. Paulus*], ex parte cognoscimus et ex parte prophetamus [cf. *I Cor*. 12, 7-10].

La circolazione dell'intera opera priscianea, non esclusi quindi i trattati « minori », è ugualmente vivace nell'area beneventano-cassinese, che qui più ci interessa ; nel rinomato codice *Parisinus lat*. 7530, degli ultimi anni dell'VIII secolo, magistralmente analizzato da L. Holtz in un articolo ormai classico [7] e felicemente definito una « synthèse cassiniennne des arts libéraux », spicca ad esempio la presenza di *excerpta* tratti dai libri 17 e 18 – la sezione notoriamente meno « popolare » dell'*Ars* di Prisciano – insieme ai *Praeexercitamina* e al *De figuris numerorum*.

In questo contributo vorrei soffermarmi in particolare sulla preziosa testimonianza fornita da un altro *corpus* grammaticale assai significativo, anch'esso in scrittura beneventana e databile alla prima metà del IX secolo, quindi di poco più recente rispetto al codice parigino. Il manoscritto che racchiude questo *corpus* è oggi conservato a Roma presso la biblioteca Casanatense col nr. 1086 ; per molti versi, in parti-

4. Vedi in proposito la prefazione di Martin Hertz alla sua edizione priscianea, *GL* 2 p. X.
5. La stessa *sententia* aveva attirato l'attenzione di Sedulio Scotto, che così la commentava nel già menzionato trattatello *in Priscianum* : *hac itaque e x e m p l a b i l i sententia monet quoslibet studiosos, quatinus ipsius dicta emendent, cum sit certum in humanis inventionibus nihil ex omni parte esse perfectum. Omnia namque scire Dei solius est, nihil scire pecudis vel insensati ; est autem aliquid medium, quod sit hominis, id est scientia cum ignorantia coniuncta* (*CCCM* 40C, p. 62.59-65).
6. Cito da : Beati Servati Lupi presbyteri et abbatis Ferrariensis ordinis S. Benedicti *Opera*. Stephanus Baluzius in unum collegit, epistolas ad fidem vetustissimi codicis emendavit notisque illustravit, Parisiis, 1614, p. 235.
7. Holtz, 1975, p. 99 : « nous sommes en présence d'une sorte d'encyclopédie des arts libéraux, ou, pour mieux dire, des connaissances jugées nécessaires à l'époque et dans le lieu où le codex a été réalisé ».

colare per la tipologia dei testi trascritti, per il modello di insegnamento scolastico a cui è ispirato e per l'area culturale in cui è stato prodotto, può a buon diritto esser definito un « cugino » del già citato *Parisinus lat*. 7530 [8]. Anche il codice casanatense mostra infatti la fisionomia tipica di un *livre du maître*, riunendo materiali necessari all'elaborazione di corsi scolastici [9], e anche in questo caso siamo di fronte a una variegata sintesi di cultura grammaticale e retorica, che annovera in particolare non pochi testi e trattati presenti nel codice parigino e non altrimenti noti [10]. Negli ultimi anni, il manoscritto (d'ora in poi *C*) è stato oggetto di un'attenta analisi paleografica e codicologica [11], e la sua sezione retorica ha fornito spunto a importanti studi e contributi : il filologo tedesco Ulrich Schindel ha dato alle stampe una nuova edizione del compendio relativo agli *schemata dianoeas* noto anche come *Anonymus Ecksteinii* [12] e del *Carmen de figuris vel schematibus* [13], mentre una recentissima ed eccellente edizione commentata del *De figuris* di Aquila Romano – un testo che il Medio Evo conoscerà in larga misura attraverso la puntuale utilizzazione che ne fa Marziano Capella nel quinto libro del *De nuptiis Philogiae et Mercurii*, e che ha in *C* il suo testimone più antico – è stata condotta a termine da una giovane studiosa italiana, Martina Elice [14].

8. Morelli (1910, p. 326), sostiene a buon diritto che il *Casanatensis* 1086 « si pone nobilmente, per genealogia, accanto a P che fu giudicato il p r i n c i p e dei codici grammaticali latini, sostenendone degnamente il confronto ». La sigla P utilizzata da Morelli rinvia naturalmente al *Paris. Lat*. 7530.
9. Una caratteristica peculiare del codice casanatense, trascritto su due colonne, è la costante presenza, tra un capitolo e l'altro, di mezze o intere colonne non occupate da scrittura : si potrebbe ipotizzare che tali spazi bianchi dovessero essere riempiti da eventuali, ulteriori « appunti » del *magister*.
10. Morelli (1910) offre una esauriente descrizione del codice, pur con qualche modesta omissione ; imprecisa in qualche dettaglio è anche la scheda curata da Jemolo, 1968, p. 1139. Per le caratteristiche grafiche del codice, imprescindibile il rinvio alle classiche opere sulla scrittura beneventana (Loew, 1980, I, p. 6, 68 e II, p. 123 ; Lowe, 1929, tav. 16) ; per l'area culturale di provenienza e il suo specifico ruolo nella trasmissione dei testi classici, si veda soprattutto il contributo, anch'esso ormai classico, di Cavallo (1975a, p. 367-70) ; per la vicende storiche del manoscritto è importante Campana (1956-1957, p. 157-159, 161-63). Ampia descrizione e informazione, infine, nel recente Tarquini (2002, p. 79-83).
11. Nell'ambito del pregevole studio di Tarquini (2002), a cui rinvio anche per l'abbondante bibliografia stratificatasi sul manoscritto casanatense.
12. *Anonymus Ecksteinii. Scemata dianoeas quae ad rhetores pertinent*, ed. Schindel, 1987.
13. Schindel, 2001, p. 181-192. L'importanza di *C* per il testo del *Carmen de figuris* era già stata illustrata da Ballaira, 1979, p. 326-337.
14. Romani Aquilae *De figuris*. Introduzione, testo critico, traduzione e commento a cura di Elice, 2007.

Assai meno attenzione ha finora ricevuto dagli studiosi la sezione grammaticale del *Casanatensis* 1086, essenzialmente costituita da un ampio manuale *De octo partibus orationis*, che occupa la gran parte del codice [15] e che risulta composto da Orso, vescovo di Benevento. Dell'autore sappiamo ben poco, se non che fu una personalità influente della cultura dell'epoca e che ottenne l'alta carica ecclesiastica nell'anno 833, mantenendo presumibilmente tale ruolo fino alla metà del secolo. Abbiamo altresì conferma del suo peculiare interesse per gli studi e le dottrine grammaticali da uno scambio di lettere che egli ebbe con il monaco Ildemaro di Corbie – presumibilmente nei primi anni del suo vescovato – riguardo al corretto uso degli accenti e delle *positurae*, ossia delle pause da introdurre nel discorso [16]. E' interessante notare che già qualche secolo prima, Isidoro di Siviglia aveva ammonito, nel suo *De ecclesiasticis officiis*, che condizione necessaria per ordinare *lectores* ecclesiastici era che questi fossero almeno in grado di leggere con i giusti accenti le parole del testo biblico e di riconoscere la punteggiatura, e quindi il succedersi delle varie frasi [17]. All'epoca di Orso il problema, lungi dall'essere risolto, si poneva probabilmente in termini ancor più gravi : donde lo specifico interesse del vescovo

15. Il codice è oggi costituito da 64 fogli, più tre di guardia : di questi, i due iniziali contengono *excerpta* dalla *Vita Martini* e dai *Dialogi* di Sulpicio Severo, attribuibili all'XI secolo. L'*Adbreviatio* di Orso occupa i ff. 1ra-48va ; nei ff. 49ra-53va sono contenuti testi *De barbarismo, De soloecismo, De ceteris vitiis, De metaplasmo, De scemate lexeos*, chiaramente riconducibili all'insegnamento dello stesso Orso, come testimonia la dizione *eiusdem* che segue tutti i titoli e la nota ben leggibile a margine del f. 53va : + *abhinc non sunt ab Urso edite*. Seguono varie compilazioni retoriche, fra cui spiccano il *De figuris* di Aquila Romano e il *Carmen de figuris* ; al f. 57va, preceduto dalla nota + *usque hic*, riappare un testo dell'arcivescovo beneventano, *De tropis ab Urso comptum*, che prosegue fino al f. 60rb.
16. Dalla Francia, Ildemaro giunse profugo in Italia settentrionale, ove insegnò a Milano e a Civate attorno alla metà del secolo IX : è noto un suo commento alla *Regula Benedicti*. La sua *Epistola ad Ursum Beneventanum episcopum de recta legendi ratione* si legge nella *Patrologia latina* 106, 395 : pur protestandosi, nella consueta *professio modestiae*, *inutilis servus* e dichiarandosi non all'altezza del compito richiesto, ovvero *almitati vestrae pleniter litterali indagine pandere*, Ildemaro risponde ai quesiti di Orso trattando essenzialmente di *accentus* e *positurae*, e attingendo la sua dottrina a « Sergio », Pompeo e Isidoro.
17. *Lectorum ordo formam et initium a prophetis accipit* […] *Qui autem ad huiusmodi promovetur gradum, iste erit doctrina et libris imbutus, sensuumque ac verborum scientia perornatus, ita ut in distinctionibus sententiarum intellegat ubi finiatur iunctura, ubi adhuc pendeat oratio, ubi sententia extrema claudatur* […] *Multa enim sunt in Scriptura quae, nisi proprio modo pronuntientur, in contrariam recidunt sententiam* […] *Et accentum vim oportet lectorem sciri, ut noverit in qua syllaba vox protendatur pronuntiantis. Plerumque enim imperiti lectores in verborum accentibus errant* : Isidoro di Siviglia, *De ecclesiasticis officiis* 2, 11.1-4 (*PL* 83, 791B-C ; *CCSL* 113, p. 70-71).

beneventano per questa materia, e la richiesta di delucidazioni fatta pervenire a Ildemaro.

Del manuale grammaticale di Orso è oggi possibile leggere a stampa soltanto gli *excerpta* che ne ha dato Camillo Morelli in un articolo di quasi un secolo fa [18] : un contributo ampio ed equilibrato, che non mancò di attirare l'attenzione di qualificati studiosi [19] e che ancor oggi – con l'avvertenza che qualche intervento di critica testuale appare discutibile e che in generale le trascrizioni di *C* possono qua e là essere migliorate [20] – costituisce il primo passo per la conoscenza dell'opera grammaticale del vescovo di Benevento.

Come testimonia chiaramente il titolo al f. 1r (ormai leggibile con difficoltà), *Adbreviatio artis grammaticae ex diversis doctoribus ab Urso composita*, siamo di fronte a un tipico *opus collaticium*. In realtà, però, la compilazione di Orso che occupa i ff. 1ra-48va potrebbe a buon diritto definirsi una *Adbreviatio Prisciani*, in quanto *magna pars* dell'opera è esemplata sul testo di Prisciano, variamente commentato ed elaborato. E' noto come, a differenza dell'*Ars* di Donato, il manuale di Prisciano si rivolgesse ai *magistri* piuttosto che ai *discipuli* ; la sua grande estensione, d'altra parte [21], risultava comunque assai impegnativa per le esigenze di un insegnamento di grado elementare. Orso si vede dunque costretto a « ridimensionare » Prisciano secondo le necessità della sua epoca e della sua scuola, e questo avviene essenzialmente attraverso due diversi quanto intuibili procedimenti.

In primo luogo, il vescovo beneventano preferisce rinunciare quasi del tutto all'abbondantissima serie di citazioni da rinomati autori latini e greci, che arricchiscono il testo di Prisciano e ne costituiscono una

18. L'articolo del promettente studioso (Morelli, 1910) era stato autorevolmente presentato all'Accademia dei Lincei dal famoso papirologo G. Vitelli ; purtroppo il Morelli, per il quale si poteva presagire una brillante carriera accademica, morì ancor giovane nel corso della prima guerra mondiale, cui aveva voluto partecipare da volontario.
19. Ne illustrò brevemente il contenuto Wessner, 1912.
20. Di omissioni ed errori di trascrizione parla anche Ballaira (1978, p. 279), per il testo di Aquila Romano. Si deve ribadire peraltro che il lavoro pionieristico del Morelli fu comunque degno di lode, considerate le condizioni del codice, la cui scrittura è in alcuni fogli fortemente evanida e poco leggibile. D'altra parte la grafia di *C* non risulta troppo dissimile da quella del *Paris. Lat.* 7530, giustamente definita « assez fatigante pour l'œil » (Holtz, 1975, p. 99). Per le mie trascrizioni, ho sempre controllato il testo *de visu*.
21. Nonostante lo stesso Prisciano si appellasse in sede di prefazione al consueto canone della *brevitas* e dichiarasse la sua opera *compendiosa* in confronto agli *spatiosa volumina* di Apollonio e all'immenso *pelagus* degli scritti di Erodiano (*GL* 2, 2.20-23).

delle caratteristiche più salienti [22] ; in secondo luogo, Orso solo raramente trascrive il testo di Prisciano *ad litteram*, mentre di consueto lo sottopone preferibilmente a quella che definirei una personale parafrasi, che gli consente di abbreviare e di comprimere al massimo il testo, anche se questo significa rinunciare all'elegante *Latinitas* di Prisciano. Di questa operazione, giustamente definita dall'autore *Adbreviatio*, fornisco qui un esempio significativo :

> Prisc., *GL* 2, 208.18-209.5 : Excipitur etiam caro femininum carnis. Vetustissimi tamen etiam nominativum « haec carnis » proferebant, qui magis rationabilis est ad genetivum. Livius Andronicus in Odyssia […] et Titus Livius XXVI ab urbe condita […] Itaque eius, quod est caro, diminutivum caruncula est, ut virgo virguncula, ratio ratiuncula. Varro in Andabata […] ab eo autem, quod est carnis, carnicula debet esse, ut canis canicula.
> *Adbreviatio*, f. 17va : Excipitur caro carnis, unde veteres nominativum carnis dicebant. A caro diminutivum caruncula, a carnis carnicula.

Come si può vedere, nel testo di Prisciano l'esauriente trattazione relativa al sostantivo *caro* e ai suoi diminutivi occupa uno spazio pari a dieci righe dell'edizione Hertz, ma soprattutto conserva tre citazioni di autori latini, tra le quali due risultano particolarmente preziose per i moderni studiosi, poiché ci permettono di recuperare frammenti assai rari dell'*Odusia* di Livio Andronico e di una satira di Varrone ; nella *Adbreviatio* di Orso la discussione è compressa in due sole righe di testo, e si riduce alla presentazione dei due diminutivi *caruncula* e *carnicula*.

La preoccupazione di proporre costantemente un *résumé* della dottrina grammaticale di Prisciano, peraltro, comporta in qualche caso il rischio di spezzare il filo logico del testo originale, rendendo poco comprensibili alcune osservazioni. Eccone due esempi :

> Prisc., *GL* 2, 206.14-207.2 : homo hominis, quod est commune […] vetustissimi tamen etiam homo homonis declinaverunt. Ennius : vulturus in silvis miserum mandebat homonem… nam et vultur et vulturus et vulturius dicitur
> *Adbreviatio*, f. 17va : homo, hominis commune, unde veteres homo, homonis : et vultur et vulturus et vulturius dicitur.

> Prisc., *GL* 2, 217.8-10 : Lucilius in IIII « Aethiopus » dixit pro « Aethiope » : « rinocerus velut Aethiopus ». « Titanus » quoque pro « Titan » dicebant, unde Naevius […]

22. Solo in un capitolo, il *De coniunctione* – che è anche l'unico trascritto da una mano diversa, e potrebbe essere il diligente prodotto di un allievo di Orso, o di uno *scholasticus* della sua cerchia – ricompaiono tutte le citazioni del testo di Prisciano, con esclusione comunque di quelle tratte dal greco.

Adbreviatio, f. 18ra : Titan Titanis et Titanus Titani a genitivo Titanos : Ethiopus pro Ethiops, sic et rinocerus.

Orso ricorda che gli antichi non declinavano *homo*, *hominis* ma *homo, homonis* : ma la successiva nota relativa alle forme *vultur, vulturus, vulturius* non sembra avere alcuna connessione logica col discorso precedente. La connessione appare invece evidente se leggiamo il testo integrale di Prisciano, in cui la declinazione arcaica *homo, homonis* era esemplificata adducendo un famoso verso di Ennio, *Vulturus in silvis miserum mandebat homonem* (*Ann.* 138 Vahl.[2]), che forniva lo spunto per annotare, a mo' di parentesi, la triplice varietà di forme di *vultur, vulturus, vulturius*. Ugualmente, nel secondo esempio, ove l'*Adbreviatio* tratta di nomi con desinenza *an*, come *Titan Titanis*, risulta poco chiara l'annotazione immediatamente seguente, relativa a vocaboli con terminazioni del tutto differenti come *Ethiopus* e *rinocerus*. Anche in questo caso, l'incongrua menzione di un rinoceronte si comprende solo alla luce del testo originale di Prisciano, che prima di trattare dei nomi del tipo *Titan Titanis* citava un verso di Lucilio, per l'appunto *rinocerus velut Aethiopus* (frg. 106 Mariotti).

Oltre che riassumere e abbreviare il testo di Prisciano, Orso attinge anche alla vasta tradizione grammaticale costituita da Donato e dai suoi numerosi commentatori : Consenzio, Servio, Pompeo. Donato mantiene a pieno titolo il suo primato di *princeps grammaticorum* : laddove gli insegnamenti di Donato e di Prisciano divergono, l'*Adbreviatio* segnala la circostanza quasi con rammarico, e in ogni caso la prima *auctoritas* ad essere citata è invariabilmente quella del *grammaticus urbis Romae* :

Adbreviatio, f. 2ra : Secundum Donatum et ceteros sex sunt accidentia nominis, idest qualitas, comparatio, genus, numerus, figura, casus ; secundum Priscianum quinque : species, genus, numerus, figura, casus.
f. 2rb : Cognomen, secundum Donatum et plerosque, cognomentum est propriae qualitatis, quo quisque cognoscitur et appellatur, ut Paulus, Petrus ; secundum Priscianum cognationis commune, ut superius dictum est Cornelius.

Fra i commentatori di Donato, poi, un posto non secondario occupa nell'*Adbreviatio* l'enigmatica figura di Virgilio grammatico, ovvero, per citare il giudizio tutt'altro che simpatetico del Morelli (1910, p. 290), « l'influsso di quel curioso tipo di imbroglione (che fece purtroppo scuola nel Medio Evo) » ; influsso che risulta peraltro assai più profondo di quanto non sospettasse lo stesso studioso [23]. Trascrivo qui

23. Morelli (1910, p. 302 e 306) segnalava solo due passi la cui fonte era da individuarsi negli scritti di Virgilio grammatico, ma è possibile individuare altri

di seguito un brano assai tipico del grammatico Virgilio – contraddistinto come di consueto da fantasiose citazioni di un « Cicerone » e di un altrettanto fantomatico *Terrentius* – che, variamente rielaborato nelle compilazioni grammaticali di numerosi altri artigrafi legati in diversa misura all'ambiente culturale insulare, giunge fino all'*Adbreviatio* di Orso :

> Virg., *gramm*. p. 56 ; Polara, p. 151 Löfstedt : Cassus sunt sex : quare ? quia sex negotia homines agunt : nominant, generant, dant, accussant [*sic Stangl, Polara, Löfstedt : sed* a g u n t *codd*.], vocant, auferunt […] Cicero etenim sic dicit « accussate quod rectum est », hoc est « agite » ; Terrentius quoque « quare non accussatis paenitudinem ? » [paenitentiam *cod* B^2], hoc est « non agitis ».
> Sedulius Scottus, *In Donati artem maiorem*, *CCCM* 40B, p. 144.44-45 : Bene sex casus dicuntur, quia sex negotia habent homines : nominant enim, generant, dant, accusant, vocant, auferunt.
> *Ars Laureshamensis*, *CCCM* 40A, p. 50.15-17 : Bene sex casus dicuntur, quia sex negotia habent homines : nominant enim, generant, dant, accusant, vocant, auferunt.
> « Donatus ortigraphus », *CCCM* 40D, p. 97.872-874 : Dicit Virgilius : casus nominum sunt sex. Quare ? Quia sex negotia homines habent : nominant, generant, dant, agunt vel accussant, vocant, auferunt.
> Clemens Scottus, *Ars grammatica*, p. 38. 20-21 ; 39.17-21 : et ideo sex, quia sex negotia homines habent : nominant, generant, dant, accussant, vocant, auferunt […] accusativus vero ab aliis activus vocatur, quia Virgilio testante a verbo « accuso » id est « ago » derivatur. Inde Cicero dicit « accusate quod rectum est », hoc est « agite ». Item Terentius dicit « quare non accusatis poenitentiam », hoc est « non agitis ».
> *Ars Bernensis*, *GL* 8, 86.23-25 : Virgilius dicit : Quare sex casus sunt ? Quia sex negotia homines habent : nominant, generant, dant, a g u n t, vocant, auferunt.
> *Adbreviatio*, f. 16rb : Ideo sex sunt casus, quia homines sex negotia habent, idest nominant, generant, dant, a g u n t, vocant, auferunt […] unde Terentius « quare non accusatis paenitentiam ? », idest « quare non agitis ».

Le *adiectiones* di Orso alla dottrina di Prisciano obbediscono talora a esigenze « locali » dell'insegnamento. Come tutti i grammatici, ad esempio, Orso ama inserire qualche riferimento alla geografia della sua regione, quale il nome della propria sede episcopale di Benevento (che va a sostituire gli esempi priscianei *Tarentum, Carthago* e *Athenae* di *GL* 3, 66.4-11), la menzione di Nocera (posta da Orso fra i *nomina*

loci similes, alcuni dei quali discussi *infra*. Già Polara (1979, p. XXIX, n. 24) aveva notato che « alcuni sondaggi sul testo di Urso dimostrano un uso di Virgilio molto più ampio di quello indicato dal Morelli ».

urbium semper pluralia ; Prisciano, *GL* 2, 81.22 la cita invece nella forma *Nuceria*) e il ricordo dell'antica popolazione dei Sanniti ; un riferimento toponomastico, d'altra parte, può introdurre una notizia di storia letteraria, come avviene per il luogo di nascita di Ovidio : difficile stabilire, in questo caso, se una erronea interpretazione delle fonti abbia dato origine – come avviene in altre biografie medievali di Ovidio – alla presunta località di *Pelignum*, o se si debba piuttosto integrare il testo di Orso (*de <agro> Peligno*) :

> *Adbreviatio*, f. 33rb : Si primae vel secundae declinationis sunt propria civitatum nomina, genetivus casus in loco significat, ut « Romae sum, Benebenti sum », accusativus casus ad locum, ut « Romam eo, Beneuentum eo », ablativus casus de loco, ut « Roma venio, Benebento venio ».
> *Adbreviatio*, f. 14va : Sunt alia voce pluralia intellectu singularia ut Athenae, Thebae, Cumae, Mycenae, Nuceriae (*cf.* f. 50va nomina urbium Fidenae Nuceriae Cumae […] quae semper pluralia sunt).
> *Adbreviatio*, f. 3ra : patrium est… ut Italicus ab Italia, Samnitis a Samnio.
> *Adbreviatio*, f. 53ra : Scesis onomaton… ut illud « magna manus, Peligna cohors, festina virum vis » [Ennius, *Ann.* 276 Vahl.^{2}] : Peligna cohors, idest de Peligno, unde fuit Ovidius ; et in Psalmo « ignis grando nix glacies spiritus procellarum » [PsG 148, 8].

D'altra parte, le esigenze dell'insegnamento sono spesso di un livello assai elementare. Nella Benevento della prima metà del IX secolo, il vescovo-grammatico Orso si trova nella necessità di spiegare ai suoi allievi – e non sempre è agevole farlo – l'esatto significato di vocaboli assai comuni nella poesia di età classica, ma che i profondissimi mutamenti culturali hanno reso ormai desueti : è il caso di *Manes* – di cui si fornisce ancora una volta una paraetimologia di tipo « isidoriano », ma non attestata nelle *Etymologiae* – e di *Musa*, termine che finisce per essere interpretato come sinonimo di musica [24] :

> Prisc., *GL* 2, 83.11-12 : inferi autem pro Manibus accipi solent.
> *Adbreviatio*, f. 6ra : inferi autem pro Manibus, idest inferorum dis, accipi solent.
> *Adbreviatio*, f. 14vb : Manes a manendo et gubernando dicti, Quirites a cura vel quaerendo res publicas.

24. Identiche difficoltà di interpretazione sono evidenti nel trattato anonimo *Quae sunt quae*, da me recentemente edito (Munzi, 2004, p. 22 e 54) : *musa idest aqua salsa, sicut dicitur « aspersus est ille sal musarum ». Vero musa musica ars, sicut dicitur « Musa mihi memorat causas ».* Per *musa / aqua* vedi anche il commento di Sedulio Scoto *in Donati artem maiorem* (*CCSL* 40B, 112.79-82) : *Musa dicitur quasi moisa. Moys enim grece, latine dicitur « aqua » : inde Moyses de aqua sublatus dicitur. Aqua enim multum iuvat organum, quod in hydraulia potest videri*.

Adbreviatio, f. 13rb : Musa non potest dici de cantu oris hominis, sed de fidibus idest c<h>ordis.

Particolarmente vivace è anche, nella *Adbreviatio*, la ricerca dell'origine delle parole : questo interesse si concretizza sia – come si è già visto – in una serie di etimologie di gusto « isidoriano », ossia basate sull'assonanza (*vulgus a volubilitate*, *triticum quod pedibus trituratur*, *ferrum a feritate*), sia nella pratica di una sorta di dissezione e ricomposizione della parola, che ricorda da vicino la *scinderatio fonorum* teorizzata dal già citato Virgilio grammatico : in effetti, delle etimologie proposte da Orso per *corpus* e per *magister*, la prima è attinta proprio a Virgilio grammatico, o a una fonte intermedia, mentre per la seconda non mi sono note attestazioni parallele [25] :

Adbreviatio, f. 12ra : Invenitur vulgus in Iob masculine positum « pauperem vulgum » [Jb 24, 9]. Vulgus hoc ostendit apud Grecos, quod apud nos « vilis », quasi a voluvilitate.
Adbreviatio, f. 14vb : Triticum eo quod pedibus trituratur […] ferrum a feritate eo quod cetera metalla concidat.
Virg., *gramm*., p. 150 Polara ; p. 230 Löfstedt : Pus in Latinitate philosophica custodia dicitur, sicut Originis ait « possitis in pure fratribus ille solus evasit », hoc est « in carcere » : corpus ergo a corona circumdandi et a custodia retinendi dicitur.
Adbreviatio, f. 1vb : Corpus compositum est ex corrupto et integro : « cor » a corde, « pus » integrum est, quod intellegitur « custodia », sicut alibi « in pure positis solus hic evasit ».
Adbreviatio, f. 13vb : Magister simplex a magisterio, vel doctor ; quod alii compositum ex duobus integris adverbiis dicunt, « magis » et « ter » : magis ideo quia magis est eruditus quam ille qui ignorat, ter eo quod tres, idest fisicam ethicam et logicam, intelligit.

Nella tipica « officina » del *grammaticus* rivestono un ruolo preminente le classiche *differentiae verborum* : nell'*Adbreviatio* un tipico esempio è quello che indica la distinzione fra *uber* sostantivo e *uber* aggettivo : f. 22vb, *in –er* […] *inveniuntur et neutra, ut* […] *« uber » quando de mamilla dicitur, unde pluralis ubera. Nam uber, idest « habundans », communis generis est, unde « uberem » dicitur agrum*, distinzione che trova peraltro parziale corrispondenza nell'*Ars*

25. Se *magister* debba considerarsi *simplex* o *compositum*, è motivo di vivaci contese grammaticali : propendono per la forma semplice, ad esempio, il manuale dello pseudo-Cassiodoro (vedi la recente edizione di Stock, 2005, 67.2-13) e più tardi l'*Ars Ambrosiana* (*CCSL* 133C, 39.46) *magister, quod non compositum est prohibente intellectu* ; *contra* Sedulio Scoto *in Donati artem minorem* (*CCSL* 40C, 13.77) *magister compositum nomen est, quasi « maior in statione »*, ove si riutilizza una paraetimologia isidoriana (*Etym.* 10, 170), nonché il trattato *Quae sunt quae* (Munzi, 2004, p. 22).

Bernensis GL 8, 114.15-17 : *uber autem neutrum est et de mammis dicitur, ut in Cantico canticorum legitur 'meliora sunt ubera tua'*. Anche l'accumulazione di lunghe serie di sinonimi costituisce un procedimento caratteristico dell'*Adbreviatio* di Orso, come avviene per *verbum* : f. 31vb *Decem nominibus appellatur verbum : primum praecipua pars, secundo maximum membrum orationis, tertio caput orationis, quarto fundago, quinto crepido* [26]*, sexto ministratrix, septimo significatrix, octavo praecipua pars* [27], *nono verbum, decimo octava pars* ; ovvero per *coniugatio* : f. 32ra *Coniugatio appellatur modis decem, idest coniugatio, collectio, ordo, qualitas, modus, distinctio, differentia, declinatio, syschema, synzigia ; syschema idest figuratio, synzigia conclusio*. In effetti, reperire una così ricca messe di sinonimi rappresenta un autentico *tour de force* grammaticale, che aveva affascinato già molti commentatori di tradizione « insulare », fra i quali va sicuramente annoverato il *magister* irlandese Malsacano, o Mac Salchain (Löfstedt, 1965, p. 210.19-20) : *nomina coniugationis haec sunt : coniugatio ordo qualitas modus distinctio deferentia vel declinatio siscema sinsugia accidens* [28].

Ma per gli allievi di Orso lo studio approfondito della lingua latina resta soprattutto *instrumentum salvationis* : risulta dunque particolarmente necessario segnalare alcune peculiarità del latino della Bibbia – come l'uso di *vulgus* maschile, del singolare *feria*, del plurale *sanguines* – e di arricchire le enumerazioni di nomi latini e greci con quelli di tradizione ebraica :

> *Adbreviatio*, f. 12ra : Alia sono masculina intellectu neutra ut pelagus, vulgus […] invenitur vulgus in Iob masculinum positum « pauperem vulgus » (Jb 24, 9).
> *Adbreviatio*, f. 14vb : Sunt semper pluralia feminina ut […] feriae festa, sed invenitur abusive « prima feria » [29].

26. I rari vocaboli *fundago* e *crepido* sono collegati alla trattazione del verbo anche nel manuale grammaticale del cosiddetto *Anonymus ad Cuimnanum* (Löfstedt, 1992 p. 84.14-15) : *sicuti totius dictionis caput atque fundago verbum efficitur, ita ex verbo omnium artium crepido fundaretur*. *Crepido* nell'accezione di *fundamentum* è già nella Bibbia (Lv 1, 15 ; Ez 43, 14, 17, 20 ; Ez 45, 19).
27. Ma si legga piuttosto *principalis pars,* come in un inedito trattato *De verbo*, che conserva la stessa serie sinonimica : composto attorno all'VIII secolo, è oggi conservato nel *Paris. lat.* 7491 (f. 89 per il passo qui discusso).
28. Un altro tipico esempio di queste serie sinonimiche è nel trattato *Quae sunt quae* (Munzi, 2004, p. 19) : *interrogandum est quid est hoc, si prologus vel capitulum aut argumentum, sive praefatio aut salutatio vel titulus, sive pronuntiatio vel testimonium, sive sumptio vel consumptio sermonis*.
29. *Prima feria* è espressione tipica del latino ecclesiastico : nell'accezione di *dominica dies* è comune nella *Regula Benedicti* e in Gregorio Magno. Un'occorrenza parallela si legge nel commento all'*Ars maior* di Donato redatto da

Adbreviatio, f. 14va : Sunt semper singularia masculina… ut sanguis, quamvis legatur « viri sanguinum » (Prv. 29, 10) et « libera me de sanguinibus » (Ps 50, 16) [30].
Adbreviatio, f. 22va : in el correptum duo appellativa latina neutralia… ut mel mellis et fel fellis, et propria hebraica quae masculina sunt in el productum, ut Danihel, et propria feminina, ut Iezabel, Rachel.

Infine, la conoscenza del greco nell' *Adbreviatio* appare tutt'altro che disprezzabile per l'epoca : Orso mostra di padroneggiare almeno i fondamenti della terminologia grammaticale greca, come mostrano i testi qui raccolti, e quando, nella sezione *De tropis ab Urso comptum*, passa a trattare del *soloecismus* – termine che i grammatici latini spiegavano costantemente col riferimento agli abitanti della città di Soloe – si prova persino a creare una sua personale etimologia, *sou logou ecismos* :

Adbreviatio, f. 1va : Nomen quod Greci onoma dicunt, pronomen quod illi antonoma, verbum quod illi rema, adverbium quod illi epyrema, participium quod illi metoche, coniunctio quam illi sindesmos, praepositio quam illi protesis. Illi artho articulum dicunt ; est et interiectio quam illi dicunt < schetliasmos ? >.
Adbreviatio, f. 2ra : Dicitur nomen a greco « noma » et adiecta « o » onoma a tribuendo, quod « nemein » dicunt.
Adbreviatio, f. 2vb : Omonima quasi uninomia [31] ; 14ra Aritmia grece, numeri latine.
Adbreviatio, f. 16ra : Ptus grece, casus latine.
Adbreviatio, f.14va : Sunt nomina voce singularia intellectu pluralia quae dicuntur comprehensiva idest perileptica, ut populus, plebs.
Adbreviatio, f. 16va : Monoptota grece, latine unicasualia [32].
Adbreviatio, f. 31va : Apud Grecos dicitur coniugatio syschema vel synzigia.

Remy d'Auxerre (*GL* 8, 241.15) : *ideo pluraliter dicuntur feriae, licet abusive dicatur « prima feria, secunda feria ».*

30. Sulla peculiare forma *sanguines* nel latino biblico si sofferma Agostino in un noto passo in cui, ancora una volta, invita i cristiani a non sottomettere la sacra Scrittura alla *ferula* dei grammatici : « *Qui non ex sanguinibus » : tamquam maris et feminae. Sanguines non est latinum : sed quia graece positum est pluraliter, maluit ille qui interpretabatur sic ponere, et quasi minus latine loqui secundum grammaticos, et tamen explicare veritatem secundum auditum infirmorum. Si enim diceret sanguinem singulari numero, non explicaret quod volebat : ex sanguinibus enim homines nascuntur maris et feminae. Dicamus ergo, non timeamus ferulas grammaticorum, dum tamen ad veritatem solidam et certiorem perveniamus* (*In Iohannis Evangelium Tractatus CXXIV*, *CCSL* 36, p. 18).
31. Cf. Isid., *Etym.* I 7, 15.
32. Vedi *Ars Ambrosiana*, *CCSL* 133C, 59.137 *monoptota sunt, hoc est unicasalia* (così l'edizione Löfstedt, forse per errore tipografico ; dopo poche righe si legge *aptota, incasualia vel acasualia*).

Adbreviatio, f. 34rb : Adverbium apud Grecos duobus modis nominatur : eperema, idest adverbium, et pandectes, idest omne dictum, quoniam omnis pars, cum desierit esse quod est, in adverbium transit.
Adbreviatio, f. 50va : Quidam asserunt soloecismus dictus (*sic*) esse a greco soulogouecismos, idest sanae elocutionis corruptela.

Quanto ai sentimenti, alle aspirazioni e alla personalità stessa del *magister*, poco o nulla traspare nell'*Adbreviatio* : solo nella discussione relativa a *senex senior*, che non si discosta peraltro dalla comune dottrina artigrafica [33], si può forse cogliere una nota di personale malinconia per la breve durata dell'esistenza umana : *senex senior, nam senissimus dici non permittit humanae fragilitatis natura* (f. 7ra).

Terminata questa analisi, inevitabilmente incompleta, del metodo di lavoro del vescovo beneventano, sorge ora una domanda : quale testo di Prisciano fu utilizzato da Orso per la sua *Adbreviatio* ? La risposta non appare difficile : è nota infatti l'esistenza di un autorevole manoscritto priscianeo della prima metà del IX secolo in scrittura beneventana, l'attuale *Vaticanus lat*. 3313. Sappiamo anche, grazie a un importante contributo che a questo codice ha dedicato, alcuni anni fa, Mario De Nonno, che questo codice è testimone di un ramo della tradizione del tutto separato rispetto ai manoscritti utilizzati da M. Hertz per la sua edizione [34] ; fra l'altro, il codice presenta alla fine del libro XI un *addendum*, o per meglio dire una sorta di diversa redazione della sezione finale del capitolo *De participio* (edita da De Nonno, 1977, p. 387, n. 4), all'interno del quale appare una osservazione circa il doppio significato che si può attribuire a *stomachus*, a seconda della grafia : *Stomachum cum aspiratione quando partem corporis significat, stomacum quando iram sine aspiratione. Horatius* [*carm.* 1, 6, 6] *« Pelidae stomacum cedere nescit », idest iram ; Terentius* [*Eun.* 323] *« id equidem adveniens mecum stomacabar modo ».* Orbene, questa osservazione su *stomachus* Orso la leggeva

33. Vedi in proposito la cosiddetta *Ars Palaemonis*, p. 17, 5 Rosellini : senex senior superlativum non habet, nec enim dicimus senissimus, ovvero l'*Ars Asperi GL* 8, 40.4 senex senior, nam senissimus dici non potest.
34. De Nonno (1977, p. 385) nota come il *Vaticanus lat*. 3313, insieme con il *Casinensis* 299, testimone unico della *Ars* del monaco di Montecassino Ilderico, con il *Vallicellianus* C 9 e con il nostro *C*, costituisce, nell'ambito della tradizione manoscrotta di Prisciano, « un gruppo di codici e di testimonianze di area beneventano-cassinese legati fra loro da una fitta serie di coincidenze in errori, omissioni e lezioni particolari […] e risalenti tutti a un comune ascendente rappresentante un ramo diverso rispetto alla tradizione priscianea finora esplorata », in grado di offrirci in più di un caso « la lezione giusta, corrottasi nella rimanente tradizione insulare-carolina ».

sicuramente nel manoscritto di Prisciano da lui utilizzato [35], perché la ritroviamo *ad litteram* nella sua *Adbreviatio*, f. 37va : *Stomachum cum aspiratione partem corporis significat, et sine aspiratione iram*. Io stesso ho potuto osservare alcune altre occorrenze in cui la *Adbreviatio* conserva lezioni peculiari testimoniate nel *Vaticanus lat*. 3313 : l'argomento travalica però i limiti della mia trattazione, e ometto quindi di elencarle, anche per non ingenerare – per prendere a prestito una *iunctura* assai cara ai grammatici antichi – *fastidium audientibus*. Risulta in ogni caso altamente probabile che Orso abbia utilizzato, se non proprio l'attuale *Vaticanus lat*. 3313, il suo antigrafo diretto ; e sembra ugualmente ragionevole ritenere che alla trascrizione del *Vaticanus lat*. 3313 non sia stato estraneo l'autorevole impulso di un un grande conoscitore e ammiratore dell'opera di Prisciano, quale fu appunto l'arcivescovo di Benevento [36].

Per quanto riguarda invece i commentatori di Donato, si è già detto come nella *Adbreviatio* compaiano tracce dell'insegnamento presente in manuali grammaticali prodotti in regioni assai lontane dall'Italia meridionale : soprattutto in quelle *artes grammaticae* che possiamo definire – con ogni possibile cautela – come iberno-latine, quali i manuali di Virgilio grammatico, l'*Anonymus ad Cuimnanum*, l'*Ars Bernensis*. In particolare mi soffermo su una vicenda testuale – a mio parere significativa – che pure sembra condurci verso quella cultura grammaticale « insulare », elaborata al di là della Manica e diffusa presso le abbazie della Francia del Nord e della Loira dagli itineranti *magistri Scoti* [37]. Com'è noto, l'*ars* di Donato trattava dei quattro generi del nome, *masculinum femininum neutrum et commune*, utilizzando per ciascuno di essi gli esempi canonici *magister, Musa, scamnum, sacerdos*. Si è già notato come il significato di *Musa*

35. Così già De Nonno (1977, p. 388, n. 4), Morelli (1910, p. 302, n. 12), non conoscendo l'*addendum* presente nel *Vaticanus lat*. 3313, giudicava « stranissima l'intrusione di tale notizia in un luogo dov'essa non ha nulla che fare » ; in effetti solo il ricorrere di *adveniens* e del seguente *stomachabar* nella citazione tratta dall'*Eunuchus* di Terenzio – omessa invece da Orso – permetteva all'ignoto compilatore dell'*addendum* conservato nel *Vaticanus lat*. 3313 di inserire con una certa coerenza la nota ortografica su *stomacus* nell'ambito del capitolo *De participio*.
36. E' quanto cautamente ipotizzava già Cavallo (1975a, p. 368) : « è possibile che il manoscritto Vaticano [ovvero il *Vat. lat.* 3313] sia in qualche modo legato alla figura del vescovo-grammatico Orso ».
37. Della difficoltà di definire indizi precisi in base ai quali definire « insulari » scritti di generica compilazione, quali sono tipicamente i manuali grammaticali, ha fornito un equilibrato panorama Vivien Law (1982b e 1984), che giustamente ricordava in tale occasione come gli studiosi del settore « are in danger of erecting a substantial edifice on an insubstantial foundation » (1984, p. 78).

risultasse via via meno chiaro – si veda ad esempio, qui di seguito, la faticosa esegesi dell'*Anonymus ad Cuimnanum* – tanto che fra VII e VIII secolo qualche *ars* di più manifesta impronta cristiana preferisce divergere da Donato e sostituire *Musa* col più significativo *ecclesia* [38]. Anche *scamnum* dovette essere oggetto di corruttela in alcuni manoscritti di Donato, poiché l'*Anonymus ad Cuimnanum*, riportando gli esempi di Donato, legge *samum* in luogo di *scamnum*, e, in mancanza di una convincente interpretazione dell'inusuale vocabolo, si limita a dire che ne parlerà in un altro momento : *ut est hic magister, haec mussa, quod genus lapidis pretiosi ; et mussa idest « carmen » interpretatur, in quo ostenditur, ut dicunt, Appollo cithaera tenens ; samum vero misticum quidam nomen cum gentibus, de quo non est temporis loqui* (*CCSL* 133D, p. 46.49-53). La stessa singolare lezione *samum* è testimoniata proprio nell'*Adbreviatio*, ma Orso, a differenza dell'*Anonymus ad Cuimnanum*, affronta anche il rischio di una esegesi, presumibilmente basata sul greco *sêma*, nell'accezione di « rialzo, tumulo » : f. 13vb *magister* […] *musa* […] *samum monticulus est sub quo mortuorum ossa congregantur*. Ancora la stessa lezione traspare nel testo dell'*Ars Ambrosiana* (*CCSL* 133C, p. 39.45-48) *Primum hoc exemplum de genere masculino ostendit naturaliter, ut magister,* [...] *secundum* [...] *ut musa,* [...] *tertium* [...] *ut scamnum*, laddove il compianto editore B. Löfstedt ha ripristinato – io credo a torto – la lezione *scamnum* di Donato, mentre l'unico codice ambrosiano che tramanda l'*ars* legge *ramum*, una *lectio facilior* nata con ogni probabilità da un'ulteriore corruttela di *samum*. Questi tre testi, dunque, sono tutti caratterizzati da una lettura del testo di Donato che risulta collegata ad ambienti di cultura insulare anche dal fatto che la peculiare lezione *samum* – verosimilmente nell'accezione di « monte », con un significato quindi abbastanza simile a quello esposto da Orso – ricorre in un'altra opera tipicamente irlandese come gli *Hisperica famina* (v. 103 Herren).

Ancora a un ambiente « ibernico », infine, sembra condurre anche un'altra singolare annotazione presente nel capitolo *de nomine* della *Adbreviatio* (f. 12), ossia *cepum in singulari neutrum, in plurali femininum : cepae coria navium*. Ad attirare la nostra attenzione non è tanto, in questo caso, la singolare forma *cepum*, testimoniata dal solo Pompeo (*GL* 5, 345.13), ma piuttosto l'annotazione seguente – di cui non conosco paralleli nella tradizione grammaticale – relativa a *coria navium.* In effetti il Mediterraneo, per quanto mi è noto, non ha mai

38. Così fa ad esempio l'*Ars Asperi GL* 8, 40.11.

conosciuto imbarcazioni rivestite di pelle ; la costruzione e la frequente utilizzazione di simili battelli, denominati *curach* [39], è invece ben attestata nell'area della Manica e delle isole inglesi sia nell'antichità, sia nel Medio Evo, fino a tempi relativamente recenti. Una prima, interessante testimonianza è conservata nel *De bello civili* di Giulio Cesare : il generale romano ricorda come in una determinata occasione egli stesso fece costruire un certo numero di queste particolari imbarcazioni, *sicut usus Britanniae docuerat* [40] ; anche Plinio menziona come caratteristici delle isole britanniche leggeri battelli costituiti di vimini e pelli [41] ; natanti di ugual genere sono poi descritti nella tarda antichità da Avieno [42] e con ampiezza di dettagli nel capitolo quarto dell'altomedievale *Navigatio S. Brendani* : *Sanctus Brendanus et qui cum eo erant, acceptis ferramentis, fecerunt naviculam levissimam, costatam et columnatam ex silva, sicut mos est in illis partibus, et cooperuerunt illam coriis bovinis [atque rubricatis] in roborina cortice. Et linierunt foris omnes iuncturas pellium ex butyro, et miserunt duas alias paraturas navis de aliiis coriis intus in navim* (Selmer, 1959, p. 10-11).

Poche parole conclusive. Per quanto riguarda il testo di Prisciano utilizzato da Orso, siamo di fronte a una tradizione sostanzialmente locale, propria della regione fra Benevento e Montecassino ; al contrario per quanto riguarda il testo di Donato, nella *Adbreviatio* di Orso compaiono invece tracce di una tradizione diversa, influenzata o comunque mediata da maestri e commentatori insulari. Sotto questo aspetto, l'*Adbreviatio* di Orso costituisce una valida testimonianza del laborioso intrecciarsi e intersecarsi di tradizioni culturali di diversa provenienza, che contraddistinguono le *scholae* di Montecassino e Benevento fra VIII e IX secolo [43] e che favoriscono la produzione di

39. Sullo specifico argomento rinvio a Mahr (1943, p. 39-55).
40. Caes., *civ.* 1, 54, 1 ; la costruzione delle imbarcazioni è accuratamente descitta nel capitolo seguente (*civ.* 1, 54, 2) : *carinae ac prima statumina ex levi materia fiebant ; reliquum corpus navium, viminibus contextum, c o r i i s integebatur.*
41. *Naturalis historia* IV.16 : *dicit Britannos vitilibus navigiis c o r i o circumsutis navigare.*
42. Delle popolazioni che vivono nei pressi della *insula Albionum* si dice che *non abiete, ut usus est / curvant faselos ; sed rei ad miraculum / navigia iunctis semper aptant pellibus / c o r i o que vastum saepe percurrunt salum* (Avien. *Ora* vv. 104-107).
43. E' un'epoca di « rigoglio di studi grammaticali » (Cavallo, 1975a, p. 365), favorita dall'arrivo a Montecassino di autorevoli visitatori : « vi convergono Adalaldo di Corbie, Anselmo di Nonantola, Sturmi discepolo di Bonifacio e poi primo abate di Fulda » (*ibid*., p. 360). In quegli anni, « i centri maggiori dell'area beneventano-cassinese erano singolarmente aperti a contatti con altre aree geografico-culturali » (De Nonno, 1979, p. 139).

grandi *corpora* grammaticali, come il rinomato *Parisinus lat.* 7530 e come il nostro *Casanatensis* 1086. Non dubitiamo che questa feconda mescolanza di tradizioni debba molto a una personalità di spicco, quale Paolo Diacono : ma è importante notare come il magistero di Paolo Diacono – autore egli stesso di un commento all'*Ars Donati* – abbia saputo formare degni successori : a Benevento il colto vescovo-grammatico Orso, a Montecassino il monaco Ilderico, autore di un altro manuale grammaticale [44]. Certo, nei confronti dell'autorevole figura di Paolo Diacono, Orso si rivela soltanto un epigono : ma un epigono la cui personalità va ulteriormente approfondita e il cui insegnamento merita di essere analizzato con simpatia e rispetto.

44. Anche l'*Ars* di Ilderico, come quella di Orso, è a tutt'oggi inedita : ne aveva annunciata un'edizione, oltre un secolo fa, l'Amelli, già editore di Paolo Diacono, ma senza portarla a compimento. Anche Lentini (1975) ne ha stampato soltanto ampi *excerpta*, rinunciando a un'edizione completa.

Priscien dans la lettre d'Ermenrich d'Ellwangen à Grimald, abbé de Saint-Gall [1]

Monique Goullet
LAMOP, CARS (université Paris 1 – Panthéon – Sorbonne)

Moine d'Ellwangen et auteur de deux œuvres hagiographiques, les *Vies de Sualo* et *d'Hariulf*, Ermenrich avait été invité pour un séjour d'études à Reichenau par Walafrid Strabon, qui était alors abbé de la célèbre abbaye du lac de Constance. Or le 18 août 849, Walafrid, parti pour une ambassade auprès de Charles le Chauve, s'était noyé dans la Loire. L'abbé de Saint-Gall Grimald, prestigieux voisin et protecteur de Walafrid, proposa donc à Ermenrich de poursuivre son studieux séjour dans son abbaye, située à quelques dizaines de kilomètres de Reichenau. Entre les années 850 et 854, Ermenrich, qui a quitté Saint-Gall, adresse à Grimald une très longue lettre de remerciement ; celle-ci occupe quatre vingt-dix pages dans le manuscrit unique qui l'a conservée, le codex St-Gallen, Stiftsbibliothek 265, copié durant le deuxième tiers du IX^e^ siècle, qui n'est pas un autographe mais une copie quasi contemporaine.

Cette lettre est une sorte de condensé des cours qu'Ermenrich a suivis, ou des lectures qu'il a faites, avec de très nombreuses citations d'auteurs classiques, patristiques ou médiévaux. Dans les exposés grammaticaux, Priscien est avec Godescalc d'Orbais, qui fut son condisciple à Fulda [2], la source la plus importante d'Ermenrich [3].

1. Je résume ici l'essentiel de la communication que j'ai présentée lors du colloque consacré à Priscien en octobre 2006, en renvoyant à Goullet, 2008. La lettre a été éditée par Dümmler (1899).
2. Voir Rädle, 1981. Son œuvre grammaticale est présentée et éditée par Lambot, 1932 et 1945.
3. J'exclus de mon propos les emprunts que font à la *Périégèse* les vers finaux du texte (c. 36), lesquels n'appartiennent plus vraiment à la lettre mais à un début d'éloge prosimétrique en l'honneur de saint Gall. Il suffira de dire que ces

Priscien y constitue une sorte de collection de cas difficiles, ou de questions disputées [4], qui relèvent surtout de la phonétique. Son intention, annoncée en ouverture du c. 9, est de discuter des nombreuses divergences qu'il observe quant au *sensus* et à l'*accentus*, en latin : *ac precipue in his vobiscum conferre <volui> quae impari sensu vel accentu a multis proferuntur*. À *accentus*, de toute évidence, il faut, en vertu de son étymologie, donner le sens large de « prosodie [5] », mais aussi, me semble-t-il, celui de « prononciation correcte », conformément à la définition de Cassiodore : *Accentus est vitio carens vocis artificiosa pronuntiatio* [6]. En effet la discussion s'étend de proche en proche à des questions de prononciation orale, sur lesquelles Ermenrich exprime maints sujets d'étonnement et maintes critiques sur l'attitude de ses contemporains. Quant au mot *sensus*, il recouvre à la fois des problèmes relevant de la catégorie des *differentiae* et des questions plus générales d'interprétation ou de compréhension.

Dans le premier cas traité (c. 11), Ermenrich fait précisément état d'une *differentia* : à ce qu'il dit, le parfait *petii* signifie « demander » lorsque la prononciation de la syllabe *ti* est assibilée, et « aller » lorsqu'elle ne l'est pas. Si le nom de Priscien est mentionné dans ce chapitre, c'est seulement pour dire que le grammairien ne fournit pas d'explication à ce phénomène curieux, qu'Ermenrich constate dans la pratique de certains, et qu'il approuve en raison de la commode désambiguïsation sémantique qu'elle apporte, mais qu'il déclare sans fondement théorique. Et en effet, cette différenciation entre les deux significations de *petii*, fondée non sur l'orthographe mais sur la

emprunts poétiques à la *Périégèse* consistent en une trentaine de vers. Ils contiennent une évocation des terres traversées par le Danube et le Rhin, et préparent donc la description de la Rhétie, où se trouvent Reichenau et Saint-Gall.

4. Cette expression n'implique aucune filiation entre les usages scolaires de l'époque carolingienne et l'usage des questions disputées ou des questions quodlibétiques dans les facultés de théologie et de droit à partir du XIII^e^ siècle. Elle veut simplement rendre compte du fait qu'Ermenrich s'intéresse surtout aux cas litigieux, qui ont vraisemblablement été traités par les professeurs dont il a suivi les cours, comme le suggère un rapprochement avec les œuvres grammaticales de Godescalc d'Orbais, inspirées des leçons suivies à Fulda, où furent également formés Loup de Ferrières et Ermenrich. La lettre d'Ermenrich accueille en outre des discussions venues des grammairiens anciens, des encyclopédistes comme Isidore, et des maîtres carolingiens de la première génération comme Alcuin ; dans presque tous les cas, il donne son avis personnel sur la question, parfois même avec des mouvements d'humeur.
5. Diomède : accentus *dictus est ab accinendo, quod sit quasi quidam cuiusque syllabae cantus. Apud Graecos quoque ideo* prosodia *dicitur, quia* prosaidetai tais sullabais (*GL* 1, 431.1-3).
6. *De artibus ac disciplinis liberalium litterarum*, *PL* 70, col. 1155.

prononciation, n'est apparemment pas autrement documentée ; Priscien dit seulement (*GL* 2, 535.5-6) que *cupisse* et *petisse* sont des formes syncopées de *cupivisse* et *petivisse*, et que ces deux verbes ont une pénultième longue au supin, en vertu de la règle à laquelle sont soumis les verbes qui ont un parfait en *-vi* (*GL* 2, 537.22-23).

Le problème de l'assibilation ressurgit au c. 13, avec ce qu'Ermenrich tient pour une mauvaise compréhension de Consentius – exhumé bien tard, et à mauvais escient, dit-il – qui fonde la prononciation assibilée du *d*, identifiée au zêta grec. En s'appuyant sur Priscien (*GL* 2, 24.4-9) il stigmatise la prononciation fautive *hozie* et *merizie*. Plus grave encore : comme Consentius avait rapproché *c* et *q*, le relatif *qui* a été prononcé, et même écrit, dit-il, *zui*, et *quae*, *zue*. Qui sont les tenants de cette prononciation bizarre ? Il est difficile de le dire, mais ce phénomène phonétique est confirmé au moins par le glossaire grec-latin du manuscrit St-Gallen, Stiftsbibliothek 877 (IX^e^ s., originaire du lac de Constance), où dans les formes du mot grec *kurios* (devenu *kirios* par iotacisme), *ki* (équivalent grec de *qui* latin) est orthographié *zui* (« *zuiri = domini* ») ; p. 65 du manuscrit, on lit ainsi : *zuizuiri : vivis domni ; zuiriccefilaxisse : domnus te custodiat* [7].

Le c. 14 de la lettre reprend quant à lui de longs passages des livres 10 et 1 des *Institutiones*. Dans les deux cas, ce sont encore des questions phonétiques qui sont soulevées, à savoir d'abord si certains, dans les verbes composés d'*icio* et d'une préposition, ont raison de redoubler le *i* et d'écrire et prononcer *iniicio, obiicio, proiicio,* etc., tout comme, dit Ermenrich, « certains Anciens faisaient dans le nom ou le pronom – par exemple *peiius, eiius* –, en mettant un *i* à valeur de voyelle, et un *i* à valeur de consonne. » Priscien ne parlant pas explicitement de ces verbes, Ermenrich se fonde sur son analyse phonétique de *aio* – verbe dans lequel, selon le grammairien, *i* vaut une double consonne – pour conclure qu'à ses yeux le sentiment de Priscien était qu'il fallait redoubler le *i* dans les verbes précités. Mais Ermenrich, au nom de la modernité, choisit de suivre Bède, qui reprend le *De finalibus* de Servius, où aucun redoublement n'est mentionné.

Les c. 15 et 16 sont consacrés aux verbes terminés en *-leo*, *-io* et *-uo*, et reprennent de larges extraits des livres 9, 10 et 11 des *Institutiones*. La discussion porte d'abord sur une question où prosodie et sens sont mêlés, à savoir les doubles parfaits des verbes composés sur *oleo*, qui, d'après Priscien, n'impliquent aucune distinction de sens ; autrement dit, *adolui* et *adolevi* peuvent être indifféremment des

7. Voir Kaczynski, 1988, p. 70-71.

formes de *adoleo* synonyme de *incendo* (avec le sens exact de « brûler en sacrifice ») et de *adolesco*, « croître ». La discussion prend ensuite une tournure morphologico-prosodique, avec la conjugaison de formes verbales difficiles terminées en *-io* (*aio*, *meio*, *inquio*), puis avec les parfaits et supins des verbes en *-io* en général, et enfin la quantité des pénultièmes dans les supins en *-itum*.

Dans ces chapitres, la technique générale d'emprunt est la suivante : la source grammaticale est reprise *ad litteram*, avec quelques très menus aménagements ; parfois Ermenrich modifie l'ordre du modèle pour mieux l'adapter à sa pensée ou à sa démonstration ; il l'élague aussi à l'occasion. L'emprunt peut aller de quelques mots (cas assez rare) à quelques lignes, voire à une page ou plus de l'édition des *Grammatici latini* de Keil. Les citations sont presque toujours introduites et attribuées à leur auteur, par des formules du type « selon Priscien », ou, pour conclure un emprunt, « voilà ce que dit Priscien ». Ermenrich conserve la majorité des exemples antiques fournis par Priscien, et suit donc là une voie opposée à celle d'Alcuin, qui, dans ses *excerpta* des *Institutiones*, supprime tous les exemples et tout le grec, par volonté de simplicité et d'efficacité, comme l'a expliqué naguère Louis Holtz [8]. Ermenrich, quoi qu'il en dise, vise un public relativement érudit, et ce qui l'intéresse, c'est la mise en perspective de théories divergentes, de nature à satisfaire son esprit critique, voire son goût de la chicane. Il ne rejette donc aucun détail, et il joue aussi beaucoup avec les exemples cités par Priscien, soit en allongeant les citations, soit en en glosant certains mots [9]. Il tisse enfin avec les exemples un réseau intertextuel que je crois très subtil, mais que je ne peux pas expliciter ici.

L'utilisation de Priscien relève donc d'intentions apparemment purement scolaires. Mais en fait, dès la deuxième phrase, les *Institutiones* fondent l'unité intellectuelle de la lettre, par une comparaison qui, avec pour toile de fond le texte de la Genèse, rapproche grammaire et spiritualité chrétienne :

> « Tandis que je me demandais longuement, ô le plus savant des professeurs, par quoi je commencerais pour me ménager votre amitié qui m'est chère, parmi la multitude des choses qui me vinrent à l'esprit se présentèrent deux grands luminaires : le plus grand luminaire, qui nous

8. Cf. Holtz, 2000a, p. 305.
9. Par exemple, après avoir cité ces mots de Perse à travers Priscien : *hic, inquis, veto quisquam faxit oletum* – « Je défends, dis-tu, que quiconque dépose ici des ordures » –, il ajoute au mot *oletum* une glose empruntée à Festus : *quod est stercus humanum* – « c'est-à-dire des déjections humaines ».

> illumine pour que nous aimions Dieu, et le plus petit, qui nous illumine pour que nous aimions notre prochain. À eux se rattachent tous les autres commandements, de la même façon que toutes les autres parties <du discours> dépendent conjointement du nom et du verbe, par lesquels nous exprimons la personne et l'action »[10].

La finalité d'Ermenrich est donc de réunir dans l'acte de *caritas* la connaissance intellectuelle et l'intellection spirituelle, idée reprise à la fin du c. 15 :

> « Et c'est par affection pour <les ignorants> que, malgré leur absence, je vais continuer mon exposé aussi longuement, afin qu'ils sachent que je désire partager avec eux la grâce de Dieu dans la connaissance de l'art <grammatical> et dans l'intellection spirituelle, et pour que, quand ils liront cela, ils implorent le secours divin pour mon âme, parce que tout ce que je sais grâce au don de Dieu, je le transmets aux autres. Et ma volonté n'est pas de dissimuler le trésor céleste sous un habit d'avarice : je le livre spontanément à ceux qui le veulent et à ceux qui ne le veulent pas ».

Aux *Institutiones* Ermenrich emprunte donc ce qui fait la chair de sa lettre : la définition du nom, qu'il trouve au début du c. 22 du livre 2 (*GL* 2, 56.29), et celle du verbe, empruntée au tout début du livre 8 (*GL* 2, 369.2-3). Mais immédiatement après chacune de ces deux définitions empruntées à Priscien, il ajoute : « Voilà ce que disent les grammairiens ; quant aux philosophes… », et il ajoute alors les définitions du nom et du verbe empruntées à la *Dialectique* d'Alcuin. Ce rapprochement entre grammaire et philosophie, dont L. Holtz a montré qu'Alcuin en était redevable à Priscien, est très sensible dans la structure de la lettre d'Ermenrich. Après avoir défini les parties de la philosophie – physique, éthique, logique – puis les parties de la logique – dialectique et rhétorique –, il passe à la définition du nom selon Priscien, qu'il qualifie avec Alcuin de *latinae eloquentiae decus*. La grammaire, qui n'est pas incluse dans les parties de la philosophie (puisque la logique ne comprend, chez Ermenrich comme chez Alcuin, que la dialectique et la rhétorique), devient néanmoins implicitement une partie de la rhétorique, donc de la philosophie ou *sapientia* ; Raban Maur définit d'ailleurs la grammaire dans son *De Institutione clericorum* comme la *scientia interpretandi poetas atque historicos et recte scribendi loquendique* [11]. Il me semble que *interpretandi* chez Raban et *sensus* chez Ermenrich sont du même ordre.

Bien plus, dans sa lettre, Ermenrich exprime métaphoriquement la fusion de la grammaire non seulement dans la philosophie, mais aussi

10. Dümmler, 1899, p. 534.
11. *PL* 107, col. 395B.

dans la réflexion spirituelle. L'éloge de la *caritas* qu'il voit régner à Saint-Gall, et chez Grimald en particulier, prend en effet la forme d'une allégorie : à Grimald il accole « les ailes de l'amour de Dieu et du prochain, qui le conduiront au ciel », et, pour faciliter son élévation de la vie active à la vie contemplative, tel un nouvel Élie sur son char de feu, il place l'abbé dans le quadrige formé par les quatre vertus cardinales, solidement maintenues par les quatre roues des évangiles. Mais, pour assurer la solidité de l'attelage, Grimald, dit-il, doit apprendre ce que sont les quatre vertus cardinales, explication qu'il faut demander à la philosophie, en tant que « mère très sainte de toutes les vertus ». Enfin, en conclusion de son exposé grammatical, il affirme : « Tout ce qui a été inséré ici sur la diversité des noms, des verbes et des autres parties du discours, doit constituer pour ton char, évoqué plus haut, des garnitures de roues et des moyeux, des clavettes et des rênes… ». La montée au ciel de Grimald se fait donc à la fois par la vertu théologale de la *caritas* et par la philosophie ; les roues des évangiles ont pour garnitures la grammaire : on peut ainsi appliquer à Ermenrich la citation de Jean Scot Erigène : *conficitur inde veram esse philosophiam veram religionem* [12].

La comparaison initiale entre *caritas* et structure du discours place donc très haut la grammaire, même si la dimension ontologique du langage n'est que discrètement évoquée, et non pas rapportée directement au Verbe créateur, comme chez d'autres auteurs. À travers Priscien c'est toute la grammaire qui est promue allégoriquement comme l'un des instruments de l'ascension spirituelle, certes le plus humble, voire impur puisque le plus près du sol et « terre à terre », mais non moins nécessaire.

12. *De predestinatione*, *PL* 122, col. 358.

Les *Glosulae super Priscianum* : sémantique et universaux*

Irène Rosier-Catach
HTL (CNRS, UMR 7597) – EPHE 5e section

Les *Glosulae super Priscianum maiorem* (*GPma*) sont des gloses sur Priscien, anonymes et de date inconnue, qui remontent probablement au tournant des XIe ou au début du XIIe siècle [1]. C'est un commentaire influent, qui existe en plusieurs versions, lesquels présentent des modifications les unes par rapport aux autres [2]. On rappellera que c'est ce commentaire qui encadre le texte de Priscien majeur dans la première édition incunable. On dispose également d'un commentaire sur Priscien mineur de la même époque, que nous pouvons appeler *Glosulae super Priscianum minorem* (*GPmi*) [3]. Certaines opinions défendues dans ces commentaires, et plus particulièrement certaines extrapolations du manuscrit de Chartres des *GPma* et dans les *GPmi*, sont consonantes avec d'autres témoignages attribuant ces opinions à

* Cet article est une présentation abrégée d'une version longue qui porte le même titre, et qui comporte notamment les éditions des textes inédits mentionnés ici. Elle est parue dans les *Documenti et studi per la storia della filosofia medievale* en 2008, p. 123-177 (cf. bibliographie p. 723 de ce volume).

1. Une nouvelle expertise des manuscrits considérés comme les plus anciens des *Glosulae*, donne des résultats forts différents de ceux qui étaient admis jusqu'ici (Gibson, 1979), puisque tous les manuscrits sont maintenant jugés comme étant du milieu du XIIe siècle, et non de la fin du XIe siècle, ce qui ne dit rien naturellement de la date de composition du texte, qui semble être de la première décennie du XIIe siècle. L'étude qui va suivre ne préjuge en rien des résultats qui ressortiront des conclusions définitives sur ce point. Pour les manuscrits, voir liste d'abréviation, p. 501. Une édition des *GPma* est en préparation.
2. Les versions comportent des différences importantes, notamment dans la section sur la *vox* (cf. Rosier-Catach, à paraître) et la section sur le verbe substantif (voir Rosier-Catach, 2003c).
3. Voir Kneepkens, 1978 ; M. Fredborg prépare une édition d'une des deux versions, incomplète, de ce texte, la *glosa Victorina*.

Guillaume de Champeaux, notamment celui d'Abélard [4]. Que Guillaume ne soit pas l'auteur des *Glosulae* est montré par le témoignage capital des *Notae Dunelmenses*, un ensemble de notes sur Priscien, qui opposent à plusieurs reprises l'enseignement de M.G. (sur des points qui coïncident avec les opinions de Guillaume) à celui des *Glosulae*, que ce soit dans les sections des notes sur Priscien Majeur ou celles sur Priscien Mineur [5]. D'importants travaux sont en cours sur la logique de la période pré-abélardienne, et notamment sur l'enseignement de Guillaume de Champeaux, qui se révèle être un personnage de première importance pour cette époque du tournant des XI^e^-XII^e^ siècles [6].

Je voudrais faire deux remarques préliminaires. En premier lieu, Priscien est lui-même l'héritier de traditions diverses, alexandrine, stoïcienne, néo-platonicienne, ce qui reste à montrer dans le détail, il est ainsi le « passeur » d'un certain nombre d'idées, de notions, de problématiques, pour le Moyen Âge [7]. Nous en verrons un exemple remarquable avec sa théorie des idées divines – petit passage appelé à une grande fortune. Mais on peut tout autant signaler la définition sans importance apparente pour lui, insérée dans le chapitre sur le participe : « une partie du discours n'est rien d'autre qu'un *conceptum mentis* » qui a été remarquée par les commentateurs et par les philosophes médiévaux, et a été à l'origine de l'introduction du terme *conceptus* dans le vocabulaire philosophique, latin, puis français, quand on a senti le besoin de le distinguer du terme *intellectus* [8].

Les *Institutiones* étant elles-mêmes imprégnées de logique, leur relecture à la lumière de la dialectique a eu des conséquences importantes, d'autant que cette dialectique était essentiellement constituée des textes d'Aristote traduits par Boèce, et surtout des commentaires de Boèce, eux-mêmes au carrefour de plusieurs traditions, comme l'a bien montré Sten Ebbesen notamment [9].

Les interactions entre grammaire et dialectique qui se produisent au tournant des XI^e^-XII^e^ siècles marqueront durablement la sémantique

4. Sur les relations entre les *Glosulae* et Abélard, voir les études de De Rijk, 1962-1967 ; Fredborg, 1977, 1988 ; Kneepkens, 1978, 1992 ; Mews, 1992 en particulier. Sur la relation particulière entre le manuscrit de Chartres, les *GPmi*, et Guillaume de Champeaux, voir Rosier-Catach, 2003a, 2003b, 2003c et la synthèse dans Rosier-Catach, 2004.
5. Voir Hunt, 1941-1943 ; Kneepkens, 1978, Rosier-Catach, 2006.
6. Voir les travaux de Y. Iwakuma, dans la bibliographie, Mews, 2005.
7. Voir Baratin, 1989 ; Luhtala, 2005.
8. Voir Panaccio, 2004.
9. Voir Ebbesen, 2003 ; Magee, 1989 ; Marenbon, 2003.

médiévale. Elles s'avèrent essentielles pour comprendre la pensée de ce grand penseur que fut Abélard. Ce sont ces croisements entre Priscien et Boèce, réalisés par les grammairiens, qui ont été le ferment de réflexions novatrices : on peut mentionner celles sur la distinction entre signification (*significatio*) et référence (*nominatio*), issue des discussions sur la définition du nom et du pronom chez Priscien et sur les paronymes chez Boèce ; sur les syncatégorèmes ou parties consignifiantes (on se souvient que Priscien est le seul auteur à utiliser ce terme grec – et non pas Aristote comme on le dit à tort, voir le numéro d'*Histoire Epistémologie Langage* 25/2, 2003b comportant plusieurs articles sur ce thème et plus particulièrement celui de Rosier-Catach, sur l'analyse du verbe substantif (ses différentes valeurs, existentielle et prédicative), de la prédication avec la distinction entre identité et inhérence, du *dictum propositionis* ou contenu propositionnel (construit sur les développements de Priscien sur l'énoncé complet et de Boèce sur la complétude, la vérité et les types d'énoncés).

Je voudrais considérer le commentaire des *Glosulae* sur plusieurs passages des *Institutiones* portant sur la définition et le fonctionnement du nom, pour montrer comment ils contribuent au débat sur les universaux, qui est, Alain de Libera l'a bien montré, un nœud philosophique majeur dans la pensée philosophique médiévale [10]. Si les *Glosulae* développent une position essentiellement réaliste, comme la grande majorité des auteurs avant Roscelin, puis Abélard, on verra que ce réalisme a certaines formes particulières dans le commentaire des *Glosulae*, un réalisme immanentiste et un réalisme platonicien. Nous n'aurons pas le temps de développer ce point, mais on signalera que la solution « sémantique » d'Abélard au problème des universaux, solution « nominaliste » ou « conceptualiste », cherche précisément à répondre, en termes à la fois sémantiques et ontologiques, à la question de savoir comment les noms communs ou universels peuvent signifier s'il n'existe pas de choses universelles, et si, comme le veut Boèce, tout nom doit, au risque d'avoir une signification vide et vaine, avoir une *res subiecta*. Notons en outre que le fameux passage de Priscien sur les idées divines joue un rôle dans le développement d'Abélard, étant pour certains commentateurs la source d'une forme de platonisme, on y reviendra. Un autre point remarquable par lequel Priscien a constitué un élément dans le débat sur les universaux au tournant des XI^e^-XII^e^ siècles, tient à sa définition de la *vox* au tout début des *Institutiones*. On sait que déjà dans l'Antiquité, comme le rapporte

10. Voir Libera, 1996, 1999.

Aulu-Gelle, les philosophes étaient en désaccord sur la nature catégorielle de la *vox*. Or ce débat reprend à l'époque ici considérée, sous la forme d'une confrontation entre Priscien et Aristote-Boèce. Il se trouve en outre que la voix constitue l'une des définitions du « commun » mentionnées par Boèce, à la suite des commentateurs grecs, en tant qu'elle peut être « identique et la même en divers lieux en mêmes temps », ce qui est exactement l'une des définitions de l'universel. Notons simplement qu'en cette époque chrétienne médiévale, cette définition, et les discussions sur la *vox*, ont rencontré la théologie, puisque Dieu est le seul être qui précisément peut être un et identique en plusieurs lieux en même temps.

Je vais ici simplement prendre quatre ensembles de passages des *Glosulae* sur Priscien Majeur et Mineur, qui, en fait, présentent différentes théories réalistes de l'universel, correspondant à l'universel *in re*, *post rem* et *ante rem*, lesquels ne sont pas de fait incompatibles. La théorie qui se dégage du quatrième ensemble de texte, sur la *vox*, est différente.

1. LES GENRES ET LES ESPÈCES SONT SUBSTANTIELLEMENT IDENTIQUES DANS CHAQUE INDIVIDU

Les premiers passages que l'on étudiera portent sur la définition que Priscien donne du nom comme signifiant la substance et la qualité. Ils contiennent une doctrine que l'on peut qualifier de réaliste en ce que l'auteur admet que deux individus ne diffèrent pas par leur substance, qui est la même, mais seulement par leurs accidents. Ils partagent une propriété commune, ou qualité, qui les rend semblables. En outre ces qualités sont des parties formelles et non des parties constitutives. Ainsi en admettant, comme Porphyre et Boèce, que Socrate et Platon diffèrent seulement par leurs accidents (Porphyre parlait en fait d'une collection de propriétés), les *GPma* insistent sur le fait qu'ils sont *substantiellement* identiques.

La distinction entre *signification* et *nomination* est une innovation majeure des *GPma*, et joue un rôle dans cette discussion. La définition que Priscien donne du nom est introduite en disant que le nom « nomme » la substance à laquelle il a été imposé, et « signifie » la qualité, puisque cette qualité sert à déterminer la substance nommée par le nom. Ainsi « homme » désigne une substance (un animal rationnel mortel) en tant qu'elle est « déterminée » par la rationalité et la mortalité, à l'opposé du pronom qui nomme la même substance, mais sans

lui attribuer aucune qualité. Il y a à propos de cette définition une controverse, que l'on trouve également ailleurs, pour savoir si le nom nomme la substance et signifie la qualité, ou si le nom *nomme* aussi la qualité. Cette seconde opinion présuppose une ontologie dans laquelle la substance et les accidents sont situés au même niveau, de sorte que le nom nommerait indifféremment la substance et les accidents comme s'ils étaient également des parties constituantes de l'individu. Cette opinion est refusée par l'auteur des *GPma*.

On résumera en un premier ensemble de thèses l'enseignement que l'on peut tirer de ces passages commentant le propre du nom (*Instit.* II, 18, *GL* 2, 55.6-7), la définition du nom (*Instit.* II, 22, *GL* 2, 56.28-57.1), et du pronom (*Instit.* XII, 1, *GL* 2, 477.2) dans les *GPma*.

Thèses 1

GPma

1. Un individu (Socrate, Platon) n'est pas différent d'un autre selon son être substantiel (donc le nom « Socrate » signifie une personne discrète mais qui n'est pas différente d'une autre selon son être substantiel).
2. On a la même substance dans tous les êtres individuels, puisque tout homme est un animal, rationnel, mortel.
3. Un individu est différent d'un autre par la collection singulière de ses accidents, qui ne se retrouve jamais totalement en un autre (donc « Socrate » signifie une personne qui est distincte par ses propriétés, comme être le fils de Sophroniscus, un poète etc.).
4. Les individus relevant d'un même genre (homme) ont une qualité (ou propriété) commune qui se trouve en tous ceux qui conviennent en elle ; ils conviennent en effet en une certaine qualité mais sont en outre semblables et unis par cette convenance en une qualité (donc les noms appellatifs signifient une propriété commune, qui se trouve en tous ceux qui conviennent en elles ; cette qualité est la cause de l'invention de leur nom).
5. Les qualités accidentelles sont des parties formelles, comme les différences qui le sont par rapport à l'espèce, et non des parties intégrales.
6. Les noms nomment la substance à laquelle ils ont été imposés (i.e. l'individu ou les individus, et non les seuls genre ou espèce) et signifient la qualité, qui détermine cette substance.

La conception de l'universel qui se dégage ici est proche de la théorie dite de l'Essence Matérielle, qui est la première théorie défendue par Guillaume de Champeaux, critiquée par Abélard [11]. La diffé-

11. Voir entre autres Libera, 1999 et Marenbon, 1997a.

rence est seulement qu'elle n'utilise pas le terme *essence*, mais à sa place le terme *res*, comme d'ailleurs le commentaire sur l'*Isagoge* de Porphyre dit « P3 », que son éditeur, Y. Iwakuma, propose d'attribuer à Guillaume de Champeaux, sans preuves définitives [12]. Julie Brumberg a montré que la théorie des universaux défendue dans P3 différait sur un point important de la théorie de l'Essence Matérielle [13] : de fait, pour cette dernière, nous ne possédons que des témoins indirects, et le seul texte qui la défend véritablement est précisément les *GPma*.

2. Les genres et les espèces qui sont universels peuvent être concus et signifiés comme des singuliers

Le deuxième et le troisième ensemble de thèses ont pour origine le livre 17 des *Institutions*. Dans trois passages Priscien introduit en effet l'idée que le nom *commun* ou appellatif, qui nomme des individus, peut également être considéré comme un nom *propre* en tant qu'il nomme le genre ou l'espèce, considérés comme une « chose individuelle » (*res individua*) ; ainsi quand on dit « qu'est-ce qui est utile au laboureur ? » et qu'on répond « le bœuf » (*Instit.* XVII, 35, *GL* 3, 130.10-13 ; XVII, 43, *GL* 3, 134.19-23 ; XVII, 44, *GL* 3, 135.1-10). On trouve cette discussion dans les commentaires sur ces passages dans les *GPmi*, mais également dans les *GPma*, où il est probable qu'elle constitue un retour à partir des *GPmi*.

Dans les *GPma*, le commentaire explique qu'un nom appellatif comme « homme » peut devenir un nom propre « quand il désigne la nature universelle qu'il signifie comme un *singulier* ». On objecte qu'un nom ne peut jamais changer de catégorie une fois instituée. La réponse est qu'il s'agit seulement d'un usage particulier, qui ne change pas la nature qu'un nom a de par son imposition première. Mais, plus intéressant, la note, qui correspond certainement à un passage ajouté par rapport à une version initiale, présente une théorie de l'abstraction : la « chose » commune qui existe réellement dans tous les individus peut, secondairement, être conçue par l'esprit « comme si elle subsistait par soi » (*quasi per se subsistens*), quand l'esprit s'aperçoit de la similitude de cette chose en différents individus. Ainsi « hom-

12. Ce commentaire est contenu dans plusieurs manuscrits, et semble le plus important commentaire sur Porphyre à l'époque, voir Marenbon, 2004, et l'édition de Iwakuma (à paraître 2).
13. Brumberg (2008 et à paraître).

me » désigne chaque homme, et l'homme comme un singulier, quand l'esprit abstrait de chaque homme la nature commune qui est en chacun et la pense comme un singulier. On peut dégager de ce passage les thèses suivantes, en distinguant *GPma'* qui correspond à la version initiale du texte (que nous ne possédons pas), et *GPma''* qui correspond à un ajout dans ce même texte (commentaire sur *Instit.* II, 22, *GL* 2, 56.28) :

Thèses 2

GPma'

1. Les noms appellatifs désignent une « nature universelle ».
2. Cette nature universelle peut être intelligée comme singulière.
3. Elle peut être signifiée ainsi, les noms communs sont alors « pris comme des noms propres ».

GPma''

4. Les noms appellatifs désignent « une chose une et commune à tous les hommes ».
5. Cette nature commune existe ainsi comme commune « dans la nature des choses ».
6. Cette nature commune peut être conçue par l'intellect « comme si elle était subsistante » à part des choses sensibles.
7. Elle peut être signifiée ainsi mais pour autant les noms communs ne deviennent pas propres parce qu'ils gardent leur nature de nom qui correspond à leur imposition première.

On notera ici l'insistance du commentateur à dire que c'est la *même chose* qui existe dans la « nature des choses » (*in natura rerum*) et qui peut être pensée comme un singulier. Ceci constitue une démarcation par rapport à Boèce, chez lequel on trouve en fait deux modèles différents permettant de dégager l'universel à partir des particuliers [14]. C'est le modèle inductif que nous lisons dans notre texte, selon lequel c'est la considération de la similitude présente dans chaque individu qui permet de dégager l'universel, alors que dans le commentaire sur Porphyre « P3 », c'est le modèle « mathématique » de l'abstraction qui est utilisé, selon lequel on arrive à l'universel en considérant la chose réelle et en la dépouillant de tous ses accidents.

14. Voir Libera, 1999.

3. LES UNIVERSAUX SONT DES IDÉES EXISTANT D'ABORD EXEMPLAIREMENT DANS L'ESPRIT DIVIN

Dans le passage des *Instit.* XVII, 44, Priscien prend à nouveau l'exemple de questions générales comme « qu'est-ce qu'est un animal ? » et leurs réponses comme ici « une substance animée », mais ajoute : « il en va ainsi pour toutes les définitions, même si par rapport aux formes génériques et spécifiques des choses, qui existent de façon intelligible dans l'esprit divin avant de descendre dans les corps, celles-ci peuvent aussi être propres, et correspondent aux genres et aux espèces par lesquels la nature des choses est désignée ». Le commentaire des *GPmi* explicite ce passage en disant qu'il y a une chose universelle qui est « dispersée » dans chaque espèce, et que les noms appellatifs peuvent fonctionner comme noms propres en la signifiant comme telle. L'espèce est dans chaque homme singulier, et, ajoute le commentaire, *est chacun d'eux*, ce qui renvoie certainement à l'idée boétienne que l'espèce est toute la substance de l'individu (*tota substantia*), puisqu'au-dessous de l'espèce, on n'a plus dans la constitution de l'individu que les accidents. On lit également que « les choses sont produites matériellement et non formellement » à partir de ces formes génériques et spécifiques, ce qui implique que le genre et l'espèce soient des « matières », puisqu'en effet le genre est une matière à laquelle s'ajoutent les formes que sont les différences spécifiques pour constituer l'espèce, et que l'espèce est une matière à laquelle s'ajoutent les formes accidentelles pour constituer l'individu. Cette conception se rencontre aussi dans le commentaire sur Porphyre « P3 » et est une caractéristique de la théorie réaliste de l'Essence Matérielle de Guillaume de Champeaux. Un autre point important que l'on trouve dans le même commentaire sur *Instit.* XVII, 44, en suivant Priscien, est que ces formes génériques et spécifiques existent dans l'esprit divin comme formes exemplaires *avant* d'exister dans les individus, une conception clairement platonicienne posant des universaux *ante rem.* On peut résumer en un troisième ensemble de thèses les enseignements de ces gloses de *GPmi* sur les trois passages de Priscien mineur mentionnés ci-dessus :

Thèses 3

GPmi

1. Il existe une espèce, incorporelle, commune à tous les hommes, une « chose universelle… dispersée en chaque » espèce.

2. Les noms propres peuvent fonctionner comme des « quasi-noms propres de l'espèce incorporelle ».
3. L'espèce est dans les hommes singuliers de sorte qu'elle est chacun d'eux.
4. Les noms appellatifs sont propres en tant qu'ils signifient les « formes génériques et spécifiques des choses » « à partir desquelles les choses sont (ou seraient) produites non pas formellement mais matériellement ».
5. Ces formes des choses sont les « formes originelles » qui sont intelligées par Dieu avant qu'elles n'existent dans la nature des choses.
6. Elles sont les exemplaires à partir desquels sont produites les espèces naturelles.

Ces trois ensembles de thèses réalistes sont en fait compatibles entre elles. Quand on dit dans les *thèses 1* que les genres et les espèces existent seulement dans les choses (*universaux in re*), seule l'existence naturelle des universaux est considérée. Quand on dit dans les *thèses 2* que les genres et les espèces peuvent être abstraits par l'esprit, considérés de façon séparée et ainsi être signifiés comme des singuliers par des noms communs pris comme des noms propres, on considère cette existence séparée et *post rem* des universaux tout en affirmant qu'ils existent comme universaux *in re*. Enfin, quand il est dit dans les *thèses 3* que les genres et les espèces se trouvent dans l'esprit divin, et donc *ante rem*, on pose en outre que ces universaux qui existent *in re*, qui peuvent être conçus *post rem*, sont d'abord exemplairement *ante rem* dans l'esprit divin. De fait si chez les théologiens ce type d'universaux *ante rem* est posé ou présupposé, il n'est pas nécessairement explicite chez les logiciens qui soutiennent un réalisme immanentiste.

Un point à souligner est que si les universaux *ante rem* sont présupposés par les théologiens, c'est seulement via ce passage de Priscien XVII, 44 qu'ils s'introduisent dans les discussions logiques et grammaticales. C'est particulièrement clair chez Abélard, mais aussi dans d'autres textes. Dans son commentaire sur Porphyre, Abélard, après avoir démontré, contre Guillaume de Champeaux, qu'il n'existe pas de chose universelle, situe le problème des universaux au plan sémantique : puisque toute expression doit être associée, selon Boèce, à une *res subiecta*, il faut montrer que les noms appellatifs signifient même s'il n'y a pas de chose universelle. Abélard pose que cette *res subiecta* peut être soit une chose réelle soit une « conception de l'esprit », et cite ici Priscien. Il accepte que les conceptions de l'esprit qui sont signifiées par les noms appellatifs soient des conceptions existant comme *status* dans l'esprit divin, connues par Dieu de façon

parfaite, mais par l'homme de façon confuse. En dépit de cette connaissance confuse l'inventeur du langage a pu néanmoins décider qu'un nom appellatif les signifierait, d'où la possibilité pour les noms appellatifs de signifier. Il reprend l'idée de Priscien, développée par les grammairiens, que les noms *appellatifs* peuvent être les noms *propres* de ces conceptions, tout comme les noms propres peuvent désigner des choses singulières. Les commentateurs modernes d'Abélard ne sont pas d'accord sur la portée de ce platonisme qui double son conceptualisme anti-réaliste, et sur l'assimilation de ces conceptions de l'esprit avec les formes exemplaires séparées [15]. Peu importe pour notre propos, il s'agissait simplement ici d'insister sur cette importante source qu'a constituée le passage de Priscien sur les idées divines dans les discussions médiévales sur les universaux.

4. LA THÉORIE DE L'IDENTITÉ FORMELLE

Le quatrième ensemble de thèses est très différent. Il se trouve dans une discussion pour déterminer quelle est la nature catégorielle de la *vox*, à savoir si elle est une substance, un corps, comme le voulait Priscien avec les Stoïciens (*Instit.* I, 1, *GL* 2, 5.1-4 ; I, 4, *GL* 2, 6.16-19), ou si elle est une quantité, selon Aristote dans le chapitre sur la quantité des Catégories (6, 4b32-5a1), où il prenait le discours (*oratio*) comme exemple de quantité discrète, la troisième possibilité étant qu'elle soit une qualité, opinion rapportée comme étant celle de Platon par Aulu-Gelle, et dérivée d'un passage de Boèce (*In PH2,* p. 4 : 18-20). Le problème des universaux s'intègre à la discussion sur la première position, en raison de la définition du « commun » donnée par Boèce, à la fois dans son commentaire sur les *Catégories* (*PL* 64, 164D), et dans celui sur l'*Isagoge* (*In Isag.* II ; éd. Brandt, p. 161 : 161-163 : 3). Le commun est ce qui peut exister en plusieurs singuliers simultanément, en totalité et dans le même temps. Boèce prend précisément l'exemple du discours (*sermo*), qui peut arriver en des oreilles différentes « *totus et integer* » en même temps. Or cette opinion s'oppose à ce que la *vox* soit une substance, en raison d'un passage attribué à Augustin qui dit qu'« aucun corps individuel ne peut être en même temps et en totalité en différents lieux ». Une solution pour réconcilier les deux autorités tout en maintenant l'opinion que la

15. Voir Tweedale, 1976, p. 185-188 ; Jolivet, 1981 ; Libera, 1999, p. 373-376 ; Marenbon, 1997b, p. 180-195 ; Rosier-Catach, 2006.

vox est une substance consiste à dire que l'on peut considérer la *vox* comme une, parce que le locuteur, quand il la prononce, attribue à l'air une forme déterminée, de sorte qu'elle peut être considérée comme *formellement* la même, même si elle est *matériellement* différente, dans les différentes oreilles en lesquelles elle est reçue. C'est en tant qu'incorporelle qu'elle est identique en différents lieux en même temps (ce qui s'accorde avec le dictum d'Augustin), mais on peut pourtant maintenir l'opinion de Priscien que la *vox* est un corps en tant que c'est un incorporel qui n'existe pas séparément de la matière (à la différence de Dieu). Mais ceci pose une question ultérieure : cette forme est-elle *individuellement* (*individualiter*) identique en différentes oreilles ? La réponse des *GPma* est qu'elle est *essentiellement* et *matériellement* différente en chaque oreille, mais qu'elle y est *formellement* identique, et donc on dit qu'il s'agit de la même forme, non pas parce qu'elle est *numériquement* identique, mais parce qu'elle est *formellement* identique, ayant une « forme semblable » (*similis forma*). Voici les thèses que l'on peut dégager du traitement de la *vox* dans la version standard des *Glosulae* [16] :

Thèses 4

Section De Voce des GPma

Toutes les versions

1. La vox n'est pas identique essentiellement ou matériellement en divers lieux.
2. La vox est une et identique formellement, parce que le locuteur donne à l'air qu'il frappe de ses organes vocaux une forme qui est une.
3. C'est cette vox semblable (*consimilis*) par la forme qui frappe les oreilles des auditeurs.

Version standard des *GPma* uniquement

4. La *vox* est une forme adjacente à de l'air.
5. La forme qui est adjacente (ou « couplée ») à une partie de l'air est différente de la même forme adjacente à une autre partie de l'air, elles

16. En effet, après avoir édité cette version standard de la discussion (Rosier, 1993), j'ai réalisé qu'il existait deux autres versions de la discussion dans d'autres témoins des *Glosulae*, en même temps que Yukio Iwakuma constatait qu'il existait des discussions très semblables dans des commentaires sur les *Catégories* (cf. Iwakuma, à paraître 2). J'ai tenté de reprendre ces discussions à partir de tous ces témoins, et à partir du traitement qu'en fait à deux reprises Abélard, ce qui m'a notamment permis d'identifier la position de Guillaume de Champeaux (voir Rosier-Catach, à paraître).

> ne sont donc pas individuellement (ou numériquement) identiques, même si c'est une forme « semblable » (*consimilis*), en tant que produite comme une, qui est reçue par différents auditeurs.

Ici on a une théorie, qui – si l'on accepte le parallèle entre la discussion sur la *vox* et celui sur l'universel, qui se confirme par les développements d'Abélard dans sa *Dialectica* (De Rijk, 1970, p. 65-71) – ne soutient pas que l'universel existe *matériellement identique* en différents lieux, ce qui était l'opinion des *Glosulae* et de Guillaume de Champeaux. Cette position est donc différente des trois ensembles de thèses réalistes que l'on a dégagées des passages étudiés dans la première partie de cette étude.

5. CONCLUSION

On a ici cherché à montrer le rôle des *Glosulae* sur Priscien dans les discussions sur les universaux. Plusieurs passages ont suscité des commentaires qui, dans les *Glosulae*, ont une acception clairement réaliste, et d'un réalisme qui est proche de celui de Guillaume de Champeaux. Ce point est important puisqu'on sait par ailleurs que Guillaume n'est pas l'auteur des *Glosulae*, mais qu'il s'est servi de celles-ci pour faire son propre cours sur Priscien. Mais pour le moment, nous ne savons rien de l'auteur de la version initiale des *Glosulae*. Deux autres points ressortent de l'analyse de ces passages. D'une part, l'on confirme la méthode souvent énoncée par Alain de Libera, qu'il ne faut pas partir d'un problème moderne posé a priori (tel « le problème des universaux »), mais du « complexe de questions et de réponses » tel qu'on le trouve dans les textes médiévaux étudiés. Ainsi l'on a vu ici deux ensembles de questions, le premier sur la signification du nom appellatif, le second sur la nature de la *vox*. Dans le premier cas, en outre, puisque le point de départ était la définition de Priscien, la question n'a pas simplement été de nature *ontologique*, consistant à déterminer de quelle nature (individuelle ou universelle) était la substance et la qualité signifiée par le nom, mais aussi de nature *sémantique*, ce qui a conduit à l'importante distinction entre « signifier » et « nommer ». Cette dimension sémantique du problème des universaux ne sera jamais absente des nombreuses discussions médiévales sur le sujet. Dans le second cas, le rapprochement de la question sur la nature catégorielle de la *vox* avec le problème des universaux est venu de la lecture d'une source importante, Boèce, qui avait pris comme exemple de « commun » le discours qui, un et le

même, peut arriver en différentes oreilles en même temps. On a vu que des analyses exactement parallèles se trouvaient dans des commentaires sur les *Catégories*. Il nous semblait ainsi intéressant de montrer comment Priscien et Boèce avaient pu être lus ensemble et leurs problématiques croisées pour aboutir à la formulation de nouvelles questions et de nouvelles réponses.

Abréviations

C8 = *Commentaire sur les Catégories d'Aristote*
P = Paris, BnF, lat. 13368, f. 195ra-214v ;
L = Londres, British Library, Royal 7.DXXV, f. 55ra-62vb ;
M = Munich, Bayerische Staatsbibliothek, clm 14458, f. 95-102 ;
V = Vatican, Biblioteca apostolica Vaticana, Reg. lat. 230, f. 80ra-87rb, voir Iwakuma (1999 et 2003).

GPma = Glosulae super Priscianum maiorem
K = Cologne, Dombibliothek, 201, f. 1ra-74rb ;
M = Metz, Bibl. mun., 1224, f. 1ra-110rb ;
C = Chartres, Bibl. mun. (248), f. 1-86v ;
P = Paris, BnF, nouv. acq. lat. 1623, f. 1-56 ;
B (incomplet) = Bruxelles, Bibl. royale 3920, f. 12-20v ;
I = version incunable, par Georgius Arrivabenus, Venise, 1488.

GPmi = Glosulae super Priscianum minorem :
(1) *Glosa Victorina,* comm. sur Priscien mineur, incomplet, transcription à paraître par Margareta Fredborg ;
(2) version complète dans trois manuscrits :
B = Londres, British Library, Burney 238 ;
L = Londres, British Library, Harley 2713 ;
O = Orléans, Bibl. mun. 90, voir Kneepkens (1988).

Notae Dunelmenses
Durham, University Library, c. IV. 29, f. 2ra-215va.

P3 = *Commentaire du Pseudo-Raban sur l'Isagoge de Porphyre,* éd. Yukio Iwakuma (à paraître 2)
P = Paris, BnF, lat. 13368, f. 215-223 ;
O = Oxford, Bodleian Library, Laud. lat. 67, f. 9v-14v ;
A = Assise, Biblioteca comunale, 573, f. 4ra-15v.

In PH2 = Boece, *Commentaire sur le* Peri Hermeneias *d'Aristote*, éd. Meiser.

La signification de la substance chez Priscien et Pierre Hélie

Julie Brumberg-Chaumont
CNRS/UMR 8584

Dans un volume de 1987 [1] consacré à Gilbert de Poitiers, I. Rosier-Catach a montré comment les différents sens de « substance » développés dans la *Summa super Priscianum* de Pierre Hélie (milieu du XII^e^ siècle) [2] servaient à répondre à des problèmes grammaticaux divers, notamment la distinction entre nom et pronom [3]. Nous proposons de revenir sur cette distinction, afin de montrer comment elle ne prend pas seulement sens dans un contexte médiéval, mais répond à un véritable besoin exégétique dans la lecture des *Institutions* de Priscien.

1. NOM, PRONOM, SUBSTANCE ET QUALITÉ

Commençons par rappeler brièvement le rôle des notions de substance et de qualité dans la définition du nom et du pronom chez Apollonius Dyscole [4] et chez Priscien, à l'aide du tableau suivant [5] :

1. Rosier-Catach, 1987.
2. Sur la *Summa*, ses rédactions successives et sa datation, voir Rosier-Catach, 1987, p. 303 et Reilly, introduction à la *Summa* I de Pierre Hélie, p. 28-30.
3. Seuls les pronoms dotés d'une capacité déictique (*demonstratio*) sont considérés.
4. Les arguments développés ici concernaient initialement Apollonius Dyscole aussi bien que Priscien. Par soucis de brièveté, nous nous limitons ici au grammairien latin. Sans pouvoir le justifier pleinement dans le cadre du présent exposé, nous indiquons cependant le fait que, selon nous, la doctrine d'Apollonius nécessite également trois sens de « substance » distincts, en particulier si l'on cherche à rendre raison d'un passage célèbre du *Peri antônumias* (voir tableau, texte 5), qui fait entrer la signification de la substance dans la description du nom, à l'instar de ce qu'on trouve chez Priscien, ainsi que de la définition du nom qui lui est attribuée dans les *Scholies* à la *Technè* (voir tableau, texte 4). Nous évoquons plus loin les grandes lignes qui guident cette lecture du grammairien grec (voir *infra* note 17).
5. Les traductions de Jean Lallot sont parfois modifiées, pour plus de littéralité, afin de faciliter la comparaison entre les deux textes. Les caractères gras montrent une

[texte 1]

GG 2/2, 29.1-30.1

Quand on s'enquiert de l'existence d'un sujet (*huparxis tinos hupokeimenou*) [6] on emploi *tís* (qui ?) […] Les réponses sont alors nominales, formées d'un appellatif ou d'un nom propre… On peut aussi employer le mot qui remplace le nom (j'entends le nom propre), ainsi quand on répond *egô* (moi) […] Le nom *tís* (qui ?) [n'interroge] que sur la substance (*ousia*) [7].

GL 3, 122.1-9

Quand on s'enquiert de **la substance** (*substantia*) d'un sujet (*suppositum*) [9], on dit *quis movetur* (qui bouge ?) […] On met donc en position de sujet (*subjectio*) les nominatifs des appellatifs ou des propres […] ou bien est en position de sujet (*subicitur*) la partie [du discours] qui remplace le nom – en fait le nom propre –, c'est-à-dire le pronom, comme quand je dis *ego* (moi) […] En lui-même le nom interrogatif *qui*s (quis ?) n'interroge que sur la substance (*substantia*)

[texte 2]

GG 2/2, 101.11-102, 3

Il ressort clairement de là que, quand nous employons un nom [dans la question] nous nous enquérons de la substance du sujet (*ousia tou hupokeimenou*) : c'est elle et elle seule que désignent les pronoms (même si la deixis qu'ils opèrent oriente également vers les accidents), d'où il suit qu'ils s'appliquent à n'importe quel sujet. Quand au contraire nous employons un pronom, c'est que nous avons déjà prise sur la substance, mais plus du tout sur la propriété qui s'y ajoute suivant l'institution du nom [8].

GL 3, 129. 12-17

Il est manifeste que, quand nous ajoutons un nom [dans la question] nous nous enquérons de la substance (*substantia*) du sujet *(subjectum*) définie selon une personne déterminée (*certa persona*) : c'est elle seule que désignent les pronoms (qui, par l'ostension qu'ils opèrent, consignifient également les accidents), d'où le fait qu'ils s'appliquent à n'importe quel sujet (*suppositum*). Quand au contraire nous ajoutons à *quis* (qui ?) un pronom, c'est que nous concevons déjà la substance, mais pas en outre la propriété de la qualité à laquelle le nom donne accès.

différence notable entre Apollonius et Priscien. Nous avons traduit *hupokeimenon* par « sujet » et non par « référent » comme le fait J. Lallot pour conserver la filiation avec la double traduction latine (*subjectum*, *suppositum*, voir *infra* note 9), mais aussi afin de préserver la notion de substrat, pivot du lien entre sujet le grammatico-logique et le sujet réel ; telle réalité est sujet du discours en étant designée par un nom parce-qu'elle est le sujet (substrat) de la qualité signifiée par le nom, qualité qui lui est assignée (voir *infra*, texte 4, p. 505).

6. Jean Lallot donne ici « identité du référent ».
7. Trad. Lallot, 1997, 1, p. 105.
8. Trad. Lallot, 1997, 1, p. 135.
9. On observe une différence entre le vocabulaire du *suppositum*, le sujet réel du discours, et celui du *subjectum*, sujet grammatical. Nous n'avons pas utilisé deux mots distincts pour conserver la filiation avec l'*hupokeimenon* grec, qui fonctionne au niveau ontologique comme au niveau linguistique, mais aussi parce que Priscien

[texte 3]	
GG 2.2, 159.1-3	*GL* 3, 150. 23-27
Les pronoms [de la troisième personne] doivent donc leur naissance non au fait que les noms ne seraient pas recevables à cette personne, mais au fait qu'ils n'ont pas de part à la deixis, qui justement réside dans les pronoms [10].	On a conçu les pronoms [de la troisième personne] non pas parce que le nom ne pourrait être à la troisième personne, mais parce que [le nom] est dépourvu de l'ostension (*demonstratio*) qui caractérise les pronoms.
[texte 4]	
Fragmenta : Peri Onomatôn, *GG* 2/3, 38, 14-19 (= *Scholies* à la *Technè*, *GG* 1/3, 524. 7-11)	*GL* 2, 56. 27-57.1
Apollonius et Hérodien définissaient ainsi le nom : « une partie du discours **casuelle** assignant une qualité, commune ou particulière, à chacun des sujets, corps ou chose ».	Le nom est une partie du discours qui assigne une qualité (*qualitas*), commune ou particulière, à chacun des sujets (*subjectum*), corps ou chose.
[texte 5]	
Peri antônumias, *GG* 2/1, 27. 9-10	*GL* 2, 55. 6
Les pronoms signifient la substance, les noms la substance avec la qualité, donc *tís* (qui ?), qui exprime seulement la substance, est un pronom.	Le propre du nom est de signifier la substance (*substantia*) et la qualité (*qualitas*).
[texte 6] [11]	
Peri antônumias, *GG* 2/1, 28, 6-9	Cf. *GL* 3, 131.6-14 et *GL* 2, 55.13-28
Les inquisitifs [portent] sur la quantité, comme *poson* (combien ?), sur la qualité comme *poion* (quel ?), sur la grandeur comme *pelikon* (de quelle grandeur ?), ou sur la substance comme *tís* (qui ?), mais [ce dernier] n'est pas pour cela un pronom.	

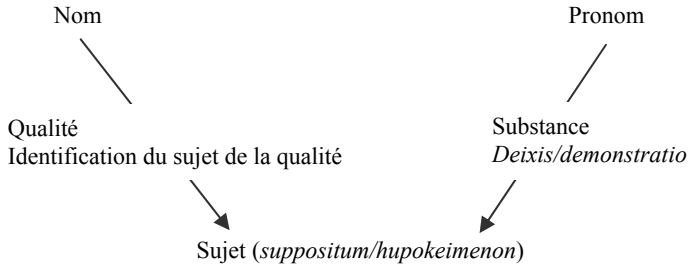
n'est pas constant dans cette césure terminologique : il utilise la notion de *subjectum* pour exprimer celle d'*hupokeimenon* (le porteur de la qualité), dans la définition du nom (voir tableau, texte 4).

10. Trad. Lallot, 1977, 1, p. 159.
11. Cet extrait contient la réponse qu'Apollonius apporte à l'argument qu'il met dans la bouche de ses adversaires dans l'extrait n° 5.

1.1. Les trois sens de « substance » dans la définition des pronoms et des noms substantifs

On sait que la dernière partie des *Institutions* (les livres 17 et 18), appelée « Priscien Mineur » au Moyen Âge, suit généralement la doctrine de la *Syntaxe* d'Apollonius Dyscole. C'est le cas en particulier de la comparaison entre les informations distinctes données respectivement par le nom et le pronom en réponse à l'interrogatif de substance *quis*/*tís*, le nom donnant la qualité du sujet dont on parle, le pronom sa substance. On peut illustrer la position commune des deux grammairiens par le schéma suivant :

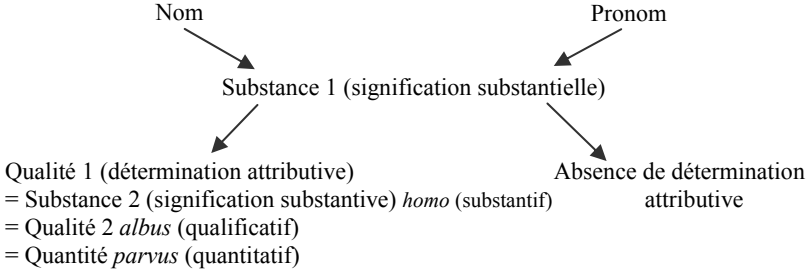
Schéma 1 (*Syntaxe/Priscien Mineur*)



Les choses se compliquent quand on prend en compte la définition du propre du nom selon Priscien : « signifier la substance et la qualité » (voir tableau *supra*, texte 5).

Rappelons la manière dont Marc Baratin a analysé la signification de la substance et de la qualité par le nom et le pronom, dégageant deux sens de « substance » et deux sens de « qualité » [12] :

Schéma 2



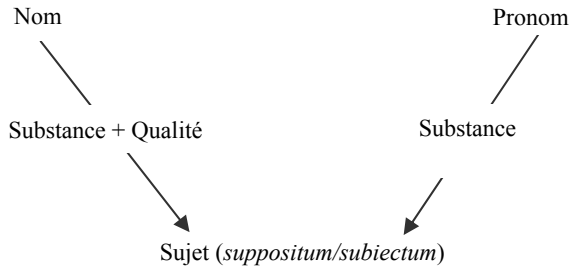
12. Baratin, 1989, p. 402.

Ces différents sens de « substance » et de « qualité » permettent de résoudre la contradiction apparente entre le passage où Priscien énonce le propre du nom, c'est-à-dire de tout nom (la signification de la substance et de la qualité), et celui où il distingue les noms qui signifient la substance, et ceux qui signifient la qualité ou la quantité, que sont les adjectifs [13]. Tous les noms signifient la substance 1 et la qualité 1, c'est-à-dire qu'ils signifient une substance en lui attribuant une qualité, mais pour certains, cette qualité 1 est une substance, comme pour *homo* (homme), donc une substance 2, pour d'autres, c'est une quantité comme pour *parvus* (petit), ou une qualité au sens 2, comme pour *albus* (blanc). Seuls les noms qui signifient une substance 1 et une substance 2, que nous appelons ici les noms substantifs de substances [14] (*animal*, *homo*, etc.) sont concernés par le schéma 1, car ils sont les seuls, avec les pronoms, à pouvoir constituer une réponse à l'inquisitif de substance, tandis que les adjectifs répondent aux autres inquisitifs (voir tableau, texte 6).

Si l'on veut mettre en rapport l'analyse de Marc Baratin avec le schéma tiré de la *Syntaxe* et de *Priscien Mineur*, il faut d'abord souligner le fait que l'absence de détermination de la qualité et la signification de la seule substance, ne figurent pas au livre 2 des *Institutions*, consacré au propre de chaque partie du discours, lorsque Priscien aborde le cas du pronom [15]. Il n'est donc pas certain que la signification de la seule substance par le pronom se situe au même plan que la signification de la substance attribuée au nom au livre 2. L'attribution au pronom d'une « signification substantielle » commune avec le nom dans le schéma 2 ne reflète pas une analyse continue dans le texte des *Institutions*. Si l'on cherche donc à intégrer la signification de la substance et de la qualité par le nom dans le schéma 1, c'est-à-dire dans la théorie des informations complémentaires fournies par le nom et le pronom quant au même sujet (*suppositum*), il faut selon nous éviter de le faire selon le schéma suivant :

13. Voir *GL* 2, 58.14-18.
14. En dépit du caractère anachronique pour Priscien de l'emploi de la terminologie de l'adjectif et du substantif (voir Rosier, 1992 et Colombat, 1992)
15. « Le propre du pronom est d'être mis à la place d'un nom propre et de signifier des personnes déterminées (*certas*) », *GL* 2, 55.13-14.

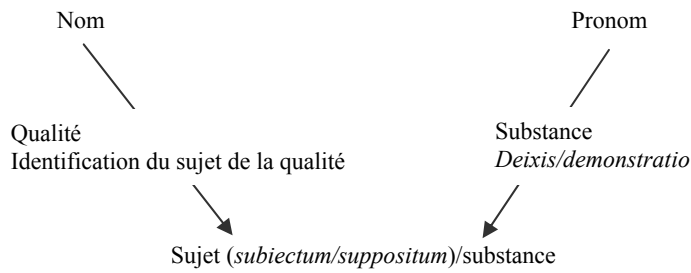
Schéma 3*



Le nom se verrait en effet attribuer, outre la sienne propre, la signification du pronom (la substance), ce qui ruinerait le principe de la distinction des deux parties du discours. La doctrine de la complémentarité des informations apportées par le nom et le pronom, qui justifie l'existence des pronoms à la troisième personne, deviendrait en outre lettre morte. Le nom nous donnerait en effet à la fois la substance et la qualité du sujet, et l'on ne verrait plus ce que les pronoms de la troisième personne pourraient apporter de spécifique.

Pour neutraliser la difficulté du schéma 3*, il faut montrer comment la notion de substance 1 qui intervient dans le propre du nom chez Priscien correspond doctrinalement à celle de sujet dans le schéma 1. Ainsi le nom ne nous renseigne pas sur la substance du sujet, outre sa qualité, mais signifie simultanément la qualité et le sujet de cette qualité, comme nous le suggère la définition du nom (tableau, texte 4). On obtiendrait ainsi le schéma alternatif suivant :

Schéma 4



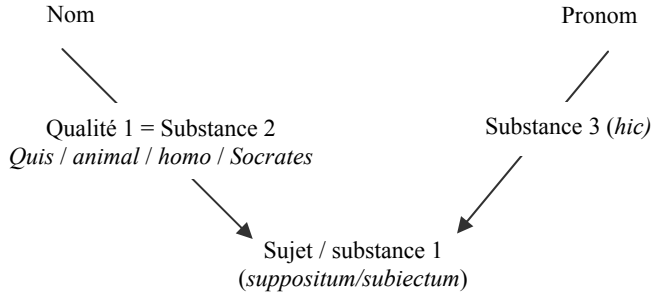
On constate la présence de deux occurrences de la notion de substance dans ce diagramme, soit deux notions à distinguer.

Cette distinction se superpose aux deux autres sens de « substance » déjà observés avec Marc Baratin, cette fois internes à la classe nominale chez Priscien (schéma 2). Il faudrait donc souligner, dans le cas des noms substantifs de substances et des pronoms, l'existence de trois sens différents de « substance » : le sens de « substance » lié au pronom, auquel on peut donner le numéro 3, le sens de substance comme qualité, soit la substance 2, et enfin la substance 1. La substance 3 signifiée par le pronom ne peut s'identifier à la substance 1, à moins de s'exposer à l'analyse illustrée dans le schéma 3*. En revanche, cette distinction est parfaitement compatible avec l'idée, impliquée dans le schéma de Marc Baratin et le schéma 1, que noms et pronoms partagent une « signification substantielle », qui correspond au niveau du sujet-substance 1. Il s'agit simplement de l'identification d'un même sujet par des voies différentes. Ce point montre qu'il convient de distinguer avec soin la question de *la substance comme propriété de signification*, qui assure l'identité d'une partie du discours [16], *et celle de la substance comme un signifié* : seul le pronom possède la substance comme propriété de signification, du fait de sa capacité à déterminer une personne, tandis que noms et pronoms partagent la substance comme un signifié (i. e. la substance-sujet), soit l'identification d'un sujet substantiel du discours par des biais différents [17].

16. Sur la propriété de signification des mots comme critère de classement, qui « recouvre l'ensemble des traits qui compose son identité grammaticale (*idia ennoia*) », qu'il s'agisse de « traits sémantiques » ou de « propriétés constructionnelles », voir Lallot, 1988, p. 18-19.
17. Cette distinction s'applique en particulier à la question de l'identité nominale ou pronominale de *quis* / *tís*. Elle peut permettre d'expliquer les extraits 5 et 6 tirés du *Peri antônumias* d'Apollonius, où l'expression *tís* est dite signifier la « seule substance » sans être pour autant un pronom. Marc Baratin (1989, p. 405) affirme que différents sens de « substance » affleurent bien chez Apollonius, mais n'apparaissent de façon directe que dans ce passage consacré à l'interrogatif de substance *tís*. Quand Apollonius dit que *tís* signifie la seule substance, il ne peut s'agir de la substance 1, qui est commune à tous les noms, mais de la substance 2, la substance comme qualité 1, c'est-à-dire la qualité d'être une substance en général, ce qui fait bien deux sens de « substance » différents. C'est le thème des noms généraux sur lequel nous ne revenons pas (voir Baratin, 1989, p. 405-407, et Rosier – Stéfanini, 1990). *Tís* ne signifie que la substance, par opposition aux accidents, mais pas par opposition à toute qualité, comme c'est le cas du pronom. Mais il faut encore expliquer en quel sens le pronom signifie lui aussi « la seule substance ». Si *tís* signifie seulement la substance et si les pronoms signifient seulement la substance, sachant que *tís* n'est pas un pronom, c'est qu'il doit s'agir d'une nouvelle distinction dans les sens de « substance ». Le pronom signifie la substance du sujet parce qu'il le désigne par ostension dans le contexte d'interlocution indépendamment de toute qualité, tandis que l'interrogatif de substance *tís*, qui est un nom, signifie la substance en un sens tout autre, i. e. parce qu'il

On obtient donc le schéma suivant pour les noms substantifs de substances :

Schéma 5



La théorie de Priscien doit donc mobiliser non pas seulement deux sens de « substance », mais bien trois, si l'on veut rendre compte de manière cohérente de la distinction et de la complémentarité des noms et des pronoms, c'est-à-dire ne pas attribuer au nom la propriété de signification du pronom (la substance) outre la sienne propre.

Il y a bien sûr un lien entre la signification de la substance 3, c'est-à-dire comme propriété de signification du pronom, et la signification de la substance comme sujet, la substance 1 : c'est parce qu'il la désigne directement, par ostension, que le pronom la désigne en elle-même, indépendamment de ses qualités, ce que ne peut faire le nom. Mais cela ne veut pas dire que ce qu'il désigne est une pure substance : *la pure substance est la propriété de signification du pronom, mais la chose désignée est un complexe de substance et de qualités* désigné

signifie le sujet (ou la substance 1) sous la détermination de son être substantiel en général (substance 2). La substance est une propriété de signification pour le pronom, car elle désigne la manière dont il signifie la substance 1-sujet, tandis que la substance que signifie *tís* concerne la nature de la qualité 1 qu'il signifie, i. e. le fait qu'il s'agit de la propriété d'être une substance en général, et la substance 1 porteuse de cette qualité (si l'on suit l'analyse de Marc Baratin, et si l'on considère que l'extrait n° 5 du tableau reflète bien le propre du nom selon Apollonius). Ce n'est pas donc parce que *tís* signifie la seule substance qu'il est un pronom, car la signification de la substance n'est pas sa propriété de signification, qui caractérise le pronom comme partie du discours distincte, mais elle est une caractéristique de son signifié, i. e. le fait que la qualité qu'il signifie exprime la substance du sujet qui la porte, contrairement aux autres inquisitifs. Les grammairiens qui arguent du fait que *tís* signifie la seule substance pour le ranger parmi les pronoms, sachant que les noms doivent signifier « la substance avec la qualité », grammairiens auxquels ce passage du *Peri antônumias* s'attaque précisément, confondent les caractéristiques du signifié avec la propriété de signification.

dans sa substance par le pronom. Preuve en est que l'ostension comporte de manière co-latérale la désignation des accidents attachés à cette substance, bien que la signification des propriétés accidentelles ne fasse pas partie de la propriété de signification du pronom [18].

1.2. Les trois sens de « substance » et l'unité de la classe nominale

Reste une difficulté supplémentaire. On a vu que le sujet-substance 1 pouvait être considéré comme un point commun au pronom et au nom. On sait que les noms substantifs de substances et les pronoms sont les seuls à pouvoir répondre à l'inquisitif de substance *quis*. Cette signification commune de la substance se comprend par opposition avec la signification des accidents, car les autres noms, notamment les adjectifs, ne répondent pas à l'inquisitif de substance, mais aux autres inquisitifs, de qualité (*qualis*), de quantité (*quantus*). En ce sens, cette signification commune de la substance ne peut se superposer avec « la signification substantielle » proposée par Marc Baratin dans le schéma 2, car celle-ci est censée concerner également les adjectifs. D'après Marc Baratin *albus* (blanc) aurait bien une signification substantielle, substance 1 (probablement ce qui est blanc), outre la signification d'une qualité accidentelle. Mais il ne peut à ce titre répondre à l'inquisitif de substance.

Il faudrait ici distinguer un nouveau sens de « substance », commun aux seules expressions susceptibles de répondre à un inquisitif de substance, à moins de remettre en question l'existence d'une véritable signification substantielle dans le cas des adjectifs, ce qui ne serait pas nécessairement sans fondement, mais entrerait en contradiction patente avec la définition du propre du nom. Ce sens de « substance », s'il doit bien être distingué, correspond à la notion d'*huparxis* présente dans le texte 1 du tableau, reformulée en *ousia* à la fin du même passage, et traduite dans les deux cas dans le texte de Priscien par le vocable *substantia*. Noms de substances et pronoms pourraient répondre à la question de la substance, les noms parce que la qualité 1 est une substance 2, i. e. parce qu'ils signifient le sujet en tant que substance, via une qualité substantielle, les pronoms, parce qu'ils signifient ce même sujet substantiel en lui-même, indépendamment de toute qualité.

On peut alors au moins douter de l'homogénéité de la notion de « signification substantielle », dans le cas des noms de substances et des pronoms d'un côté, et dans le cas des adjectifs de l'autre. De fait,

18. Voir *supra* texte 2 du tableau.

ce point est considéré comme une difficulté majeure par les commentateurs médiévaux de Priscien [19]. La distinction de trois sens différents de « substance » ne suffit donc pas à la mise en cohérence de la notion de substance chez Priscien, du moins tant qu'on cherche à maintenir une signification substantielle commune à tous les noms. Les adjectifs doivent bien signifier la substance et la qualité, mais le seul sens de « substance » susceptible de convenir, la substance 1, ne peut faire l'affaire car c'est aussi le seul point commun qui explique comment le pronom et le nom substantif de substance peuvent répondre tous deux à l'inquisitif « de substance ». Une autre manière de formuler le problème consiste à souligner le fait que les adjectifs doivent signifier la substance et la qualité, en tant qu'ils appartiennent à la classe nominale, tout en étant incapable d'assurer à eux seuls un sujet pour la phrase (au contraire des expressions susceptibles de répondre à l'inquisitif de substance), et ainsi à former par eux-mêmes, sans être rapportés à un substantif, une phrase complète une fois associés à un verbe [20]. Il n'est donc même pas sûr que l'identification d'un sujet extralinguistique du discours – que seuls les pronoms et les substantifs signifieraient en tant que substance (pour des raisons différentes), tandis que les adjectifs le signifieraient de manière extrinsèque – pourrait constituer le concept minimal d'une « signification substantielle », susceptible d'être commune aux pronoms, aux substantifs et aux adjectifs. Il y a là une difficulté qui résiste aux différents sens de « substance » proposés ici, et dont Pierre Hélie ne viendra pas à bout.

2. LES SENS DE « SUBSTANCE » CHEZ PIERRE HÉLIE

2.1. Les sens métaphysiques et linguistiques de « substance »

Pierre Hélie utilise dans ce contexte les trois sens de « substance » empruntés aux commentaires des traités théologiques de Boèce de son époque [21]. Plus localement, il cherche à répondre à la difficulté exégé-

19. Voir Rosier-Catach, 1992. Citons à titre d'exemple la position de Guillaume de Conches (1re moitié du XIIe s.) : « Mais on se demande si [les adjectifs] signifient la substance avec la qualité. Et nous disons qu'ils le font, mais de manière secondaire, ou par connotation. Puisqu'ils déterminent l'inhérence de cet accident et du sujet et qu'il est certain que seule la substance est le sujet des accidents, ils signifient la substance de manière secondaire ou par connotation », *Glosae super Priscianum*, éd. De Rijk, 1967, p. 224-225.
20. Les seuls adjectifs qui ne dépendent pas d'un substantif sont les adjectifs propres comme dans « gradivus (= Mars) » (*GL* 2, 60.11-12). Voir sur le thème de la dépendance des adjectifs Rosier-Catach, 1992 ; Lallot, 1992 et Colombat, 1992.
21. Voir Rosier-Catach, 1987.

tique posée par la traduction de la notion d'existence (*huparxis*), commune à la substance et à la qualité, par celle de substance (*substantia*), chez Priscien [22].

Il dégage d'abord les différents sens métaphysiques de « substance » [23] :

Substance	*A substando* Matière première	*A subsistendo* Forme	*A substando et a subsistendo* Composé de forme et de matière

Il applique ensuite cette distinction au domaine linguistique, dans le cadre d'une comparaison entre la signification de la substance chez le pronom et le nom, au cours du commentaire sur *Priscien Majeur* [24] :

Substance	*A substando* Matière première	A subsistendo Forme	*A substando et a subsistendo* Composé de forme et de matière
			Nom : la chose en tant qu'elle subsiste par la forme Pronom : la même chose, indépendamment de la forme

22. Voir *infra*, note 25.
23. « Et on parle également de substance à partir des deux, c'est-à-dire à partir de la sous-tenance (*a substando*) et de la subsistance (*a subsistendo*), car elle est constituée de matière et de forme, comme un homme quelconque, tel que Socrate. C'est une substance à partir de la sous-tenance car elle sous-tend (*substat*) les formes tant substantielles qu'accidentelles, et une substance à partir de la subsistance, car elle subsiste d'une certaine manière, c'est-à-dire qu'elle fixe le flux de sa matière du fait qu'elle est quelque chose de déterminé et de distinct de toute autre chose, grâce à la propriété de la forme », *Summa* II, p. 862. La « sous-tenance » correspond au verbe « sous-tendre », comme « subsistance » à « subsister ».
24. « Le nom signifie donc la substance et la qualité, c'est-à-dire qu'il signifie la chose en tant qu'elle subsiste par la forme, que cette chose ait une forme, comme [pour] "homme", ou qu'elle n'en ait pas, comme pour "blancheur". Ce nom signifie en effet sa chose de manière distincte et déterminée comme si elle avait une forme par laquelle on la discernait de toutes les autres choses, bien qu'elle n'ait cependant aucune forme, car il n'y a pas de forme de forme, comme la philosophie l'enseigne très clairement […] Le nom signifie sa chose en tant qu'elle subsiste (*subsistens*) par la forme, tandis que le pronom désigne *la même chose* mais en tant qu'elle sous-tend (*substans*) et sans relation à la qualité en ce qui concerne le mot en lui-même », *Summa* II, p. 624-625 (nous soulignons). Voir également *Summa* II, p. 915-917.

On retrouve la même approche dans un passage tiré du commentaire sur *Priscien Mineur* [25], à propos des différentes réponses à l'interrogatif de substance *quis* :

Quis + nom dans l'interrogative	Question = substance du sujet ?	Réponse = pronom Subtance *a substando*
Quis + pronom dans l'interrogative	Question = qualité du sujet ?	Réponse = nom Substance *a subsistendo*, Qualité

Pierre Hélie utilise dans le commentaire à *Priscien Mineur* les trois sens de « substance » pour proposer une distinction à trois termes, entre le nom appellatif, le nom propre et le pronom [26] :

25. [Priscien] dit que *quis* (qui ?) s'enquiert de la substance du sujet, et nous ajoutons une explication parce que son propos est obscur. C'est parce que la substance, comme on l'a dit, est dite parce qu'elle sous-tend (*a substando*) et parfois parce qu'elle subsiste (*a subsistendo*), et *quis* s'enquiert de deux façons de la substance du sujet, puisque parfois on s'enquiert de la substance du sujet (*suppositum*), c'est-à-dire de la substance en tant qu'elle est le sujet (*supposita*) de la propriété. Il s'agit de la substance à partir de la sous-tenance comme quand on interroge avec *quis* et un nom propre, de sorte qu'on répond par un pronom… Mais parfois avec *quis* on s'enquiert de la substance du sujet, c'est-à-dire de la subsistance, c'est-à-dire de cette propriété dont la substance est le sujet, comme quand je demande : "qui est celui-ci ?" et qu'on répond "Socrate" », *Summa* II, p. 891. Voir *Summa* II, p. 928. On voit ici que l'« obscurité » du propos de Priscien est due au fait qu'il traduit la question de l'*huparxis*, qui doit comprendre aussi bien une réponse par la substance qu'une autre par la qualité, par le vocabulaire de la substance (voir le tableau initial, texte 1), de sorte qu'on peut répondre par la substance ou par la qualité à une question qui porte sur la substance, ce qui ne semble pas très cohérent. La solution consiste à montrer que la qualité signifiée par le nom et la substance signifiée par le pronom constituent deux sens de « substance », celle précisément dont on s'enquiert avec *quis*.
26. « *Quis* (qui ?) fait en lui-même porter l'interrogation parfois sur l'*hypostasis*, parfois sur l'*usiosis*, parfois sur l'*usia*. L'interrogation porte sur l'*hypostasis*, c'est-à-dire sur la substance qui sous-tend (*a substando*) quand on répond par un pronom, comme quand on demande "qui est le maître du globe terrestre ?", c'est-à-dire "quel est le sujet (*suppositum*) de la propriété ?" et qu'on répond par un pronom qui signifie le sujet. Mais si on demande "qui est le maître du globe terrestre ?", c'est-à-dire "qui subsiste par la qualité ?", on s'interroge sur l'*usiosis*, c'est-à-dire sur la substance que signifie "homme", par lequel on répond. Quand enfin on demande "qui est le maître du globe terrestre ?" et qu'on répond "César", parce que ce nom "César" signifie l'*usia*, c'est-à-dire la substance qui sous-tend et qui subsiste (*a substando* et *a subsistendo*), par *quis* on s'interroge sur l'*usia* », *Summa* II, p. 918-919.

A substando Le composé indépendamment de la forme *hupostasis*	*A subsistendo* La forme	*A substando et a subsistendo* Le composé de matière et de forme *usia*
pronom	Nom appellatif	Nom propre

Les sens de « substance » sont donc exprimés à deux niveaux distincts : un niveau philosophique, où ils décrivent les strates issues de l'analyse métaphysique du composé hylémorphique, et un niveau grammatical, où les différents sens de « substance » décrivent des *modes de signifier appliqués à ces différentes strates, et non ces strates elles-mêmes*. Il faut en effet souligner le fait que les différents sens métaphysiques de « substance » ne correspondent pas terme à terme avec les parties du discours : le nom et le pronom désignent *la même entité métaphysique*, le composé hylémorphique, mais le nom la signifie en fonction d'une strate de l'analyse métaphysique, la forme, tandis que le pronom le signifie à partir de l'autre, c'est-à-dire en tant que sujet ou matière première, indépendamment de la forme. Ceci permet de sauver l'idée que noms et pronoms signifient bien la même chose, ce qui correspond au niveau du sujet-substance 1 dans les schémas précédents. Ainsi le pronom ne signifie pas la matière première. Signifier la substance en tant qu'elle sous-tend (*a substando*) ou la substance en tant qu'elle fait subsister (*a subsistendo*) ne désigne pas le signifié, qui est le même dans les deux cas, *mais bien le mode de signifier*.

La théorie de Pierre Hélie permet d'adosser aux différents sens de « substance », nécessaires selon nous à la clarification de la doctrine de Priscien, une analyse métaphysique du signifié extralinguistique qui vient expliquer ces différents sens par les éléments structurants internes à la réalité désignée. Bien que cette réalité soit la même pour le nom et le pronom, elle est désignée à travers l'un de ses deux composants essentiels, la forme pour le nom, et matière pour le pronom. Pierre Hélie répond donc par les sens de « substance » à la fois :

– à la difficulté textuelle posée par le texte 1 du tableau initial, et

– à la question de la signification commune de la substance par le nom et par le pronom, ainsi qu'à la question du sens de « substance » correspondant à l'inquisitif de substance *quis*.

Le fait de dégager trois sens différents de « substance » permet de rendre raison des différences entre noms et pronoms, comme deux parties du discours différentes, mais offre en même temps une sorte d'unité « focale » à la signification du mot « substance », fondée sur

l'analyse métaphysique des éléments constitutifs du composé hylémorphique. Cela permet de comprendre comment noms substantifs de substances et pronoms répondent tous deux à l'inquisitif de substance, quoique par des modes de signifier différents.

2.2. Les sens de « substance » et l'unité de la classe nominale

Il n'est pas cependant possible d'intégrer les adjectifs à cette analyse. En dépit de ses intentions affichées de s'en tenir à une application universelle du propre du nom « signifier la substance avec la qualité » [27], Pierre Hélie ne fournit en effet pas une explication homogène de cette formule pour les noms et les adjectifs. Ces derniers, comme « blanc », ne signifient évidemment pas ce qui est une substance, comme le fait « homme », mais ils ne peuvent pas non plus signifier l'accident sur le mode de la substance, comme le fait « blancheur », ni par conséquent signifier la chose subsistant par une forme [28]. Il doivent pourtant bien signifier la substance avec la qualité, comme les autres noms. La signification de la substance, en tant que noms, leur assure la préséance sur le verbe dans l'ordre des parties du discours. La seule justification que Pierre Hélie en donne est qu'ils « appellent » une substance (ce qui est une substance), bien qu'ils signifient l'accident, c'est-à-dire qu'il sont inventés à propos des substances et qu'ils peuvent s'appliquer à elles dans des prédications [29]. Ils nomment également les substances [30]. Les adjectifs ne peuvent signifier un des sens de « substance » précédemment dégagés, puisqu'ils ne désignent pas ce qui est une substance par leur signification, mais seulement par leur *nomination*. Il n'y a donc pas chez Pierre Hélie de « signification substantielle », commune aux noms de substances, aux pronoms et aux adjectifs.

La distinction proposée ne s'applique en outre que partiellement aux appellatifs, comme le montre le dernier tableau. Il laisse en effet entendre que seul le nom propre peut satisfaire la description appliquée au nom en général dans les précédents tableaux, car il est le seul à comporter la signification précise d'un individu déterminé, à l'instar du pronom, et dont l'appellatif est incapable [31]. Il en résulte que seuls le

27. Voir *Summa* I, p. 196.
28. Voir *supra* le texte de la note 24.
29. Voir *Summa* II, p. 864.
30. Voir *Summa* I, p. 223 : « blanc » et « blancheur » signifient la même chose, l'accident, mais diffèrent par leur nomination.
31. « Le nom appellatif est caractérisé à la fois par la signification de la qualité commune, et par cette fonction, qui est de montrer de quelle espèce ou de quel

pronom et le nom propre signifient le composé hylémorphique individuel, par des voies différentes, tandis que le nom appellatif ne signifie pas à proprement parler le composé, mais la forme (la substance en tant qu'elle fait subsister, *a subsistendo*) et probablement, par ricochet, l'ensemble des individus qui la portent, de manière indéterminée. C'est sans doute la raison pour laquelle les appellatifs de substances nomment les individus compris dans les genres et les espèces, bien qu'ils ne les signifient pas [32]. La capacité commune du pronom et du nom propre à identifier un individu et un seul s'explique de manière différente. Le pronom le peut parce qu'il est déterminé, il comporte une capacité déictique donnant directement accès à la substance du sujet. Il est capable de l'identifier précisément dans le contexte d'interlocution, parce qu'il signifie une personne déterminée. Le nom propre le peut en vertu du lien d'unicité et d'exclusivité entre la qualité particulière et l'individu. L'univocité de principe de ce lien, une fois écartés les phénomènes d'homonymie, crée un *raccourci sémantique* de telle sorte que la qualité et son porteur sont signifiés simultanément (l'*usia* comprend la substance qui sous-tend et qui fait subsister, *a substando et a subsistendo*), sans pour autant qu'il y ait une signification directe du sujet, indépendamment de la signification de la qualité. On le voit par le fait que Pierre Hélie inclut bien les noms propres dans sa description initiale, où les noms signifient le composé à partir de la forme, mais aussi la forme elle-même [33].

Ce point est capital pour comprendre comment l'attribution au nom propre de la signification de la substance *a substando* et *a subsistendo* ne revient pas à lui attribuer la signification du pronom, *a substando*, outre la sienne propre, *a subsistendo*, retournant ainsi à la difficulté par laquelle nous avons débuté. Le nom propre signifie la substance *a substando* en même temps que *a subsistendo*, mais parce qu'il la signifie d'abord *a subsistendo*. Comme tout nom, il signifie le sujet à travers la possession de la qualité qu'il signifie, mais il *identifie* ce sujet, grâce au caractère unique et exclusif de la qualité, de sorte qu'il signifie le composé hylémorphique, et non l'ensemble indéterminé des

> genre est ce dont on parle (*de quo est sermo*), ce que le pronom ne fait pas. [Le pronom] n'est donc mis pour le nom appellatif ni par la signification, ni par la fonction. Mais le nom propre signifie la qualité propre et sa fonction est de montrer de quoi on parle en le séparant de tous les autres, bien qu'il n'y arrive pas parfois, car l'équivocité l'en empêche. Le pronom, bien qu'il n'ait pas la signification du nom propre, a sa fonction, c'est-à-dire de montrer de quoi on parle de manière déterminée (*determinate*) et distincte de tous les autres » *Summa* I, p. 203.

32. Voir *Summa* I, p. 232.
33. Voir *supra* les textes de la note 25.

individus correspondant à la qualité signifiée, comme c'est le cas des appellatifs. L'univocité de la relation entre la qualité propre et l'individu est donc telle qu'elle permet de donner simultanément la substance qualifiée et sa qualité sans que la signification de la qualité ne cesse d'être le vecteur de la signification de la substance individuelle.

Nous observons donc comment la portée exégétique de la distinction des différents sens de « substance » est limitée chez Pierre Hélie, non seulement parce qu'elle ne peut convenir au cas des adjectifs, mais aussi parce qu'elle ne s'applique pas en toute rigueur aux appellatifs de substances. Ce point s'explique par plusieurs aspects de l'exégèse médiévale des *Institutions*, lesquels viennent infléchir ou orienter leur lecture. Le premier est l'accent mis sur la capacité du nom propre, une fois écartée l'homonymie, à identifier un individu précis, à l'instar du pronom [34]. Cette idée revient à accorder au nom propre des capacités référentielles, bien qu'il ne puisse déterminer une personne, et ce en dépit d'un mode de signifier où la médiation de la qualité reste fondamentale [35]. L'autre élément important est le fait que les médiévaux ont développé une théorie très structurée de la notion de fonction grammaticale dans la définition des parties du discours. Dans cette théorie, noms propres et pronoms partagent la même fonction, mais pas la même signification, tandis que noms appellatifs et pronoms n'ont ni la fonction ni la signification en commun [36]. Or Pierre Hélie fait manifestement coïncider, non sans raison, la question de la substance signifiée par le nom et le pronom dans la réponse à l'inquisitif de substance et la question de leur communauté de fonction. Seul le nom propre signifie la même substance que le pronom, à l'exclusion du nom appellatif, parce que précisément le pronom et le nom propre partagent la même fonction : identifier un individu précis.

34. Cette approche du nom propre est en contradiction avec les propos de Priscien dans les *Institutions*, qui mettent clairement en doute la capacité référentielle du nom propre. L'accumulation des qualités indéfinies en nombre ne permet d'identifier un individu que si on l'a déjà désigné par un pronom comme étant le porteur du nom propre (voir *GL* 3, 145.16-146.6). Sur ce point, voir Baratin, 2006, p. 236. De fait, la plupart des commentateurs médiévaux de Priscien minorent à l'extrême la signification de ce passage (comme par exemple Guillaume de Conches dans ses *Glosae super Priscianum*, Paris, BnF, lat. 15130, fol. 106vb-107ra) ou le passent carrément sous silence, comme c'est le cas de Pierre Hélie (voir *Summa*, p. 964-965) et d'un autre commentaire anonyme influent sur *Priscien Mineur*, la *Summa Absoluta cuiuslibet*, éd. Kneepkens, 1987, p. 37.
35. Sur ce point, voir Brumberg-Chaumont, 2007.
36. Pour Pierre Hélie, voir *supra* le texte donné dans la note 31.

Noms propres et pronoms identifient le composé hylémorphique par des biais différents (l'un en fonction de sa matière, l'autre en fonction de sa forme), tandis que l'appellatif de substance semble simplement circonscrire une strate de l'analyse métaphysique de ce composé, la forme, et, par ricochet, renvoyer à l'ensemble des individus concernés.

Les différents sens de « substance » développés par Pierre Hélie viennent donc rendre explicite une distinction qui était, nous avons tenté de le montrer, rendue nécessaire par la polysémie de la notion de substance dans les *Institutions*. La limitation de la portée de cette solution, qui exclut les adjectifs et marginalise les appellatifs de substances, montre qu'elle a un coût théorique important. Il faut en effet admettre, alors même que Pierre Hélie est un auteur connu au Moyen Âge pour avoir défendu l'universalité du propre du nom, que la description d'une unité « focale » de signification du terme de « substance », fondée sur une analyse métaphysique du référent extra-linguistique, ne sauve que l'unité fonctionnelle du nom propre et du pronom. Il n'y a aucun sens de « substance » homogène dans lequel le nom propre, le nom appellatif et l'adjectif peuvent être dits signifier la substance de manière commune, comme le requiert pourtant le propre du nom selon Priscien. L'étude de la question de la signification de la substance illustre ainsi comment les explorations médiévales dans les théories anciennes du nom visent une mise en cohérence de la doctrine grammaticale et une explicitation des problèmes philosophiques qui lui sont sous-jacents, mais qu'elle peut aussi en aggraver les failles. À rebours de ses intentions exégétiques, Pierre Hélie rompt ainsi un équilibre précaire et met finalement en lumière l'impossible unité fonctionnelle et sémantique de la classe nominale héritée de Priscien.

Priscien dans la grammaire grecque de Roger Bacon

Louis Basset
Université Lyon II Lumière

1. LA GRAMMAIRE GRECQUE DE ROGER BACON

1.1. Pourquoi une grammaire grecque de Roger Bacon ?

Le Franciscain anglais Roger Bacon vécut au XIII^e^ siècle (1214 ?-1292). Il mérita le surnom de *doctor mirabilis*. Sa vie se passa entre Oxford et Paris où il fut reçu docteur en Sorbonne, mais il fut aussi accusé de sorcellerie et emprisonné à l'intérieur de son ordre. Il est surtout connu pour ses rédactions successives d'un grand œuvre encyclopédique visant à une science universelle (*Opus Maius, Opus Minus, Opus Tertium, Compendium Studii Philosophiae*), rédactions entreprises à la suite d'une demande du pape Clément IV. Mais on a aussi de lui diverses monographies. Ce sont parfois des œuvres antérieures, mais le plus souvent ce sont des traités qui isolent et développent un domaine particulier des ouvrages encyclopédiques.

Ce dernier cas est certainement celui de la *Grammaire grecque* connue principalement par un manuscrit d'Oxford, du XIV^e^ siècle (Corpus Christi College 148). D'autre part, un manuscrit de Cambridge, à peu près de la même époque (Cambridge, University Library *MS*. Ff. 6. 13) présente aussi un fragment d'une *Grammaire grecque,* mais sous une forme plus brève. Ces deux textes ont été édités par S. A. Hirsch et Edmond Nolan en 1902. La rédaction de Cambridge peut avoir été tirée de celle du manuscrit d'Oxford [1].

L'attribution à Roger Bacon des deux textes est solidement établie. Il y a de très nombreux points de convergence avec ce qu'on lit dans

1. Hirsch et Nolan, 1902, p. XXXIV-XXXVII. Selon Berger (1893, p. 37), un manuscrit de Toulouse suggère qu'il y a eu diverses versions issues soit de brouillons soit de l'enseignement de Roger Bacon.

les parties initiales des différentes versions de l'œuvre encyclopédique [2]. On trouve en particulier à la fin de ce que nous avons du *Compendium Studii Philosophiae*, et qui n'est que le début de l'ouvrage, l'amorce d'une grammaire grecque très semblable [3]. Comme Roger Bacon l'explique lui-même, toute connaissance commence par la grammaire, et plus précisément par la grammaire des langues sapientielles autres que le latin, c'est-à-dire, par ordre d'importance décroissante, le grec, l'hébreu, l'arabe (et avec ce dernier le syriaque ou chaldaïque) [4].

Roger Bacon passe aujourd'hui pour un précurseur de la Renaissance et du monde moderne, à plus d'un titre, d'abord parce qu'il fut le premier à prôner la méthode expérimentale, mais aussi parce qu'il fut un des premiers en son temps à demander le retour aux textes originaux de l'Antiquité, pour les livrer à un examen critique [5]. En particulier, il rejette la traduction latine d'Aristote sur laquelle se fondait la scolastique de l'époque (elle-même issue d'une traduction arabe), et prône le retour au texte grec. Mais d'autre part, la connaissance du grec est à ses yeux utile même pour comprendre les textes latins qui lui importent. Le terme final de son entreprise encyclopédique est en effet théologique, et il estime qu'une bonne compréhension des textes fondamentaux, entre autres ceux des Pères de l'Église, ne peut être atteinte sans la connaissance du grec. Ceci même quand ces textes sont en latin, car le texte latin y est abondamment nourri de termes grecs et de citations grecques.

1.2. Quelle grammaire grecque ?

Tout cela explique qu'il ait estimé nécessaire l'apprentissage de la langue grecque, en distinguant cependant trois niveaux dans la

2. Hirsch et Nolan, 1902, p. XIV-XV.
3. Brewer, 1859, p. 495-515. Selon Hirsch et Nolan (1902, p. XIV-XV), plusieurs passages de l'*Oxford Greek Grammar* sont « nothing but a reproduction » de passages du *Compendium Studii Philosophiae,* ce qui implique que pour eux le *Compendium* a précédé la grammaire.
4. Brewer, 1859, p. 433 (*Compendium Studii Philosophiae*) : « Prima igitur est scientia linguarum sapientialium a quibus tota latinorum sapientia translata est, cujusmodi sunt Graecum, Hebraeum, Arabicum, et Chaldaeum ».
5. Brewer (1859, p. LXII) fait un parallèle avec l'illustre successeur et homonyme de Roger Bacon, Lord Francis Bacon : « With so clear an appreciation of experiment, as the only test of theory, like his sucessor and namesake, it is as creditable to his discernement as to his courage that he should have seen better even than Lord Bacon did, the paramount importance of philology, and urged it repeatedly on his contemporaries ».

connaissance de cette langue [6]. Le niveau inférieur doit apporter les connaissances nécessaires à la lecture et à la compréhension des termes grecs et des citations grecques qu'on trouve dans les textes latins de référence, qu'ils soient scientifiques (en particulier grammaticaux), philosophiques ou religieux. C'est un niveau facile à atteindre, car, dit-il, il suffit de pouvoir lire pour comprendre, puisque le contexte latin aide à la compréhension [7]. C'est certainement à ce premier niveau, qui à ses yeux ouvre aux élèves tout le champ des connaissances, qu'il se vante de pouvoir les amener en trois jours [8]. Il ne s'agit donc pas d'une prétention absurde, comme on l'a dit parfois (Weiss, 1977, p. 86-87). Le second niveau doit permettre de traduire correctement en latin les textes grecs, scientifiques, philosophiques ou religieux. Mais Roger Bacon ne semble nulle part exiger pour la connaissance du grec ce qu'il définit comme le niveau supérieur de connaissance d'une langue, celui qui permet de la parler comme sa langue maternelle.

Il se contente même généralement du niveau inférieur, réservant le niveau intermédiaire à une élite capable de traduire des textes grecs [9], Mais cette possibilité est exceptionnelle dans la chrétienté de son temps. Dans le passé, il faut selon lui remonter à Boèce pour trouver un traducteur connaissant les langues, et il pense que c'est seulement à la fin de sa vie que son maître, Robert Grosseteste, a atteint le niveau de connaissance du grec nécessaire pour traduire les textes grecs. Auparavant, il avait toutes les connaissances scientifiques requises (dont sans doute des connaissances grammaticales), mais seulement le niveau élémentaire de connaissance du grec. Il n'a atteint le second

6. Brewer, 1859, p. 65 (*Opus Tertium*) : « in linguarum cognitione sunt tria ».
7. Brewer, 1859, p. 65-66 (*Opus Tertium*) : « ut homo sciat legere et intelligere ea, quae Latini tractant in expositione theologiae et philosophiae et linguae latinae. Et hoc est facile, ut dixi, quia si sciat legere potest intelligere ; nam auctores exponunt omnia et dant intellectum ».
8. Brewer, 1859, p. 65 (*Opus Tertium*) : « et per tres dies sciret de Graeco ; et non solum sciret legere et intelligere quidquid pertinet ad theologiam, sed ad philosophiam et ad linguam latinam ».
9. Brewer, 1859, p. 433-434 (*Compendium Studii Philosophiae*) : « Non tamen intelligo ut quilibet sciat has linguas sicut maternam in qua natus est, ut nos loquimur Anglicum, Gallicum, et Latinum ; nec ut sciamus tantum de his linguis ut quilibet fiat interpres, et transferre possit in linguam maternam Latinam scientiam de linguis illis. Sed tertius gradus hic eligendus est, qui facillimus est habenti doctorem, scilicet ut sciamus de his quantum sufficit ad intelligendum quae requirit Latinitas in hac parte ». On remarque que Roger Bacon considérait que le latin était pour lui comme une langue maternelle. On trouve les mêmes distinctions dans l'*Opus Tertium* (Brewer, 1859, p. 66), où son propos explicite est de d'en tenir au premier niveau : « De istis igitur non loquor modo, sed de primo, nam hoc est quod pertinet ad meum propositum ».

niveau qu'après avoir fait venir en Angleterre des hellénophones et des livres grecs [10]. Il faut d'ailleurs préciser que ce second niveau servait plus souvent à corriger des traductions déjà existantes (par exemple, d'Aristote ou de la Bible) [11] qu'à produire des traductions nouvelles de textes jamais traduits. Le niveau linguistique nécessaire en est sensiblement modifié : il s'agit plus d'une connaissance théorique que d'une connaissance pratique.

La grammaire grecque de Roger Bacon n'est donc pas une grammaire destinée à apprendre à parler grec. Elle peut être soit une grammaire élémentaire destinée à comprendre ce qui est grec en latin, particulièrement dans les textes latins de référence, soit une grammaire plus avancée qui permette de traduire des textes grecs en latin, ou de corriger des traductions latines existantes. Ces deux ambitions semblent à première vue relativement modestes, mais toutes deux exigent aussi des connaissances que n'avaient pas nécessairement les hellénophones du temps. Pour traduire correctement du grec en latin, il ne suffit pas, selon Roger Bacon, à un « Latin » de savoir plus ou moins de grec, il faut aussi avoir des connaissances grammaticales portant sur la structure des langues (*rationem grammaticae*) [12]. Il faut être capable de voir ce qu'elles ont en commun, ce en quoi elles diffèrent, c'est-à-dire de pratiquer ce que nous appellerions aujourd'hui une grammaire contrastive [13]. C'est à ses yeux d'autant plus nécessaire qu'il sait d'une part que les deux langues sont apparentées, et d'autre part, grâce surtout à Priscien, que la grammaire latine est inspirée de la grammaire grecque [14].

10. Brewer, 1859, p. 91 (*Opus Tertium*) : « Sed nullus scivit linguas nisi Boëtius de translatoribus famosis, nullus scientias nisi dominus Robertus episcopus Lincolnensi, per longitudinem vitae et experientiae, et studiositatem ac diligentiam ; et quia scivit mathematicam et perspectivam, et potuit omnia scire ; simul cum hoc quod tantum scivit de linguis quod potuit intelligere sanctos et philosophos et sapientes antiquos. Sed non bene scivit linguas ut transferret nisi circa ultimum vitae suae, quando vocavit Graecos, et fecit libros Grammaticae Graecae de Graecia et aliis congregari ».
11. À propos des « correctoires » de la Vulgate au XIII^e^ siècle, voir Dahan, 1998.
12. Brewer, 1859, p. 33 (*Opus tertius*) : « Multi vero inveniuntur, qui sciunt loqui graecum, et arabicum, et hebraeum, inter Latinos, sed paucissimi sunt qui sciunt rationem grammaticae ipsius, nec sciunt docere eam : tentavi enim permultos. Sicut enim laici loquuntur linguas quas addiscunt, et nesciunt rationem grammaticae, sic est de istis ».
13. C'est donc avec une visée très pratique de traduction que Roger Bacon en est venu à s'intéresser à une grammaire générale. Sur ce point, voir Rosier, 1984 et Hovdhaugen, 1990.
14. Hirsch et Nolan, 1902, p. 27 : « quia grammatica latina quodam modo speciali a greca tracta est, testante Prisciano » ; voir aussi Brewer, 1859, p. 464 (*Compendium Studii Philosophiae*).

2. LE MANUSCRIT D'OXFORD

2.1. Un texte d'initiation incomplet

Des diverses versions que nous avons de la *Grammaire grecque* de Roger Bacon, celle du manuscrit d'Oxford est nettement la plus longue. Les autres versions (manuscrit de Cambridge, *Compendium Studii Philosophiae*) sont beaucoup plus lacunaires et beaucoup plus simples. Cependant, même le texte d'Oxford se présente, dans la forme où nous l'avons, comme une grammaire élémentaire. Roger Bacon présente explicitement cette grammaire comme une initiation et il évoque un traité plus important que ses étudiants pourront par la suite étudier [15].

De fait, notre texte ne contient pas de syntaxe, mais il est lacunaire et la partie syntaxique a pu disparaître. Ce que nous avons est divisé en trois parties (avec comme subdivisions des *distinctiones*, divisées à leur tour en chapitres). Les deux premières parties sont consacrées à tout ce qui relève de l'écriture et de la prononciation (la fin de la deuxième partie manque). La troisième partie est lacunaire. Il en manque le début, c'est-à-dire les deux premières *distinctiones*, et de la *distinctio* III nous n'avons que les chapitres V et VI qui achèvent la description des déclinaisons nominales (toute la *distinctio* III devait donc être consacrée à cette description des déclinaisons). Les *distinctiones* I et II, quant à elles, devaient être consacrées aussi au nom et à ses accidents, car la distinction IV achève l'étude des accidents du nom (*De figura et specie*). La *distinctio* V est consacrée aux pronoms, et la *distinctio* VI est consacrée au verbe. Elle s'achève sur la conjugaison en ω en reprenant le modèle attendu depuis l'Antiquité (τύπτω), mais la conjugaison en μι, qui avait été annoncée, manque. Le texte est donc interrompu.

On peut cependant se faire une idée de l'ensemble. Les première et seconde parties traitent de phonétique, d'écriture et de prosodie (en y incluant l'article grec). L'ensemble de la troisième partie semble avoir été consacré à la description morphologique des parties du discours. Il est seulement possible qu'une partie finale ait traité de syntaxe. L'ouvrage aurait ainsi suivi la progression des *Institutiones Grammaticorum* de Priscien qui, comme on le verra, en fut le principal inspirateur.

15. Hirsch et Nolan, 1902, p. 171 : « Et quia hic tractatus est introductorius in grammaricam Graecam quam in maiori tractatu meo poterunt perspicere studiosi ».

2.2. Un texte qui a reçu des ajouts

Il semble cependant que ce texte d'initiation a été parfois augmenté. On trouve en effet, dans la marge supérieure de la page 67 du manuscrit, et, selon Heiberg (1900, p. 486), d'une main plus récente, une mention indiquant qu'est ici introduit, à la fin de la *distinctio* III, un exposé sur la « synérèse des cas » [16]. Les pages 67 et 68 du manuscrit qui traitent donc de la *synérèse* (diverses contractions de voyelles ou diphtongaisons), sont d'ailleurs suivies d'un fragment de parchemin non paginé où s'achève cet exposé, la *distinctio* IV commençant ensuite à la page 69. Le problème est que le bas de la page 66 du manuscrit indiquait expressément que la *synérèse* était l'objet d'un traité plus important et n'avait donc pas normalement sa place dans l'exposé [17]. Nous avons donc ici l'indication qu'il a bien existé une grammaire grecque de Roger Bacon plus détaillée, dont un développement aurait été ajouté au texte du manuscrit d'Oxford.

Selon Heiberg (1900, p. 486), le morceau est égaré, et selon Hirsch et Nolan (1902, p. LXVI et 147, n. 2), il serait mieux placé au milieu de la page 66. Mais c'est ne pas voir la suite de la pensée de l'auteur. Dans ce chapitre VI qui achève la *distinctio* III et la description des déclinaisons, Roger Bacon oppose la description qu'il vient d'exposer (laquelle manque dans notre manuscrit) à celle des « Grecs modernes » [18]. La page 65 du manuscrit et le début de la page 66 exposent donc la méthode des « Grecs modernes », qui n'est autre que celle des *canones* de Théodose d'Alexandrie, avec pour illustration l'exemple de la sixième des trente-cinq *règles* théodosiennes du masculin (« canones seu regulas »). Celle-ci donne la formation des cas du nom d'Héraclès à partir du nominatif singulier *completus* (c'est-à-dire sans contraction) et du nominatif *per syneresin* (c'est-à-dire contracté). À partir du milieu de la page 66 du manuscrit, Roger Bacon explique pourquoi cette méthode compliquée est rendue inutile par sa propre méthode qu'il a précédemment exposée [19].

La formulation est assez maladroite et l'absence dans le manuscrit du passage qui exposait la méthode de Roger Bacon gêne la compré-

16. Hirsch et Nolan, 1902, p. 147, et n. 2 : « Quod hic ponitur de sineresi casualium legendum est post distinccionem terciam huius tercie partis ».
17. Hirsch et Nolan, 1902, p. 147 : « De syneresi hic esset dicendum nisi maior tractatus eam expediret, sunt multa alia que in edicione maiori suis locis apcius complantantur ».
18. Hirsch et Nolan, 1902, p. 146 : « de declinacionibus grecis secundum modernos grecos ».
19. Hirsch et Nolan, 1902, p. 147 : « sed hic modus superfluus est respectu modi declinandi prius tacti ».

hension. Mais il est clair qu'il veut qu'on établisse d'abord les distinctions principales, et non les accidentelles, ce qui réduit selon lui la description, qui ne tient plus compte des oppositions de genre, à la distinction de trois déclinaisons. C'est ensuite dans le cadre de ces trois déclinaisons qu'il faut tour à tour faire correspondre leurs séries casuelles aux divers nominatifs qui leur appartiennent [20]. La méthode distingue donc deux étapes : une étape élémentaire où ne sont définies que les distinctions principales (les trois déclinaisons), une étape plus avancée qui entre dans le détail des accidents à l'intérieur de ce cadre. La synérèse est l'un des accidents possibles, et son étude, non au coup par coup comme dans les *canones*, mais de façon systématique, appartient à une grammaire avancée. Si donc on voulait un exposé avancé, c'est à cet endroit seulement, après la présentation des déclinaisons, qu'il faudrait en introduire l'étude à la manière de Roger Bacon, et non à celle des « Grecs modernes » qui l'introduisent d'emblée. C'est ce que quelqu'un (l'auteur ou un élève ?) a jugé bon de faire dans le texte du manuscrit d'Oxford.

La grammaire grecque d'Oxford est donc une grammaire élémentaire qui a subi au moins une addition. Mais le cas de la *synérèse* n'est peut-être pas unique. On peut comparer le fragment de Cambridge beaucoup plus élémentaire et plus expéditif. On observe surtout que la première partie présente, dès la *distinctio* I, un exposé complet, mais assez rapide, des lettres de l'alphabet, des diphtongues, des accents et des abréviations (douze pages de Hirsch et Nolan). La *distinctio* II ajoute seulement des considérations sur les noms de lettres en latin et en grec, puis un exposé sur l'article, et est surtout consacrée à la présentation synoptique de plusieurs textes liturgiques et bibliques d'abord en latin, puis en grec translittéré, enfin en grec avec caractères grecs. Toute cette première partie occupe seulement seize pages du manuscrit (vingt-cinq pages de Hirsch et Nolan). La seconde partie est beaucoup plus longue (pages 16-64 du manuscrit, pages 26-144 de Hirsch et Nolan, mais la fin manque). Or elle ne fait que reprendre plus en détail les sujets déjà abordés dans la première partie (lettres grecques et latines, diphtongues, accents…). C'est d'ailleurs ce qui est

20. Hirsch et Nolan, 1902, p. 147 : « Melius est eciam reducere terminaciones vnius declinacionis ad eam, et alterius ad aliam, et tercie ad terciam, sicut fit apud nos… Melius enim esset distingui hec (declinationes) abinuicem, ut uni nominatiuo series casuum suorum daretur et postea alteri nominativo, quatinus sic fieret plena distinccio ».

explicitement annoncé dans son introduction [21]. Nous avons donc là deux niveaux de l'enseignement de Roger Bacon. Tout se passe comme si la seconde partie était un ajout à un texte de base, ajout destiné à des étudiants plus avancés.

3. LES SOURCES DE LA GRAMMAIRE GRECQUE DE ROGER BACON

3.1. Sources latines et grecques revendiquées

Dans cette seconde partie plus détaillée, Roger Bacon traite longuement de la longueur des syllabes et de la prosodie en général. Sur ce point, il fait grand usage du *De Metris* de Bède le Vénérable. C'est pour lui l'occasion de préciser sa conduite à l'égard de ses sources. Il éprouve en effet le besoin de citer ses autorités, afin de donner plus de poids à son argumentation, mais d'un autre côté, pour éviter la prolixité, il renonce à citer en détail, se contentant souvent de donner un auteur, sans préciser l'ouvrage, ni la référence. Parfois même, dit-il, il tait sa source [22]. Puis il donne la liste de ses autorités, qui sont toutes des auteurs latins, et seuls les quatre premiers ont fait œuvre de grammairiens ! Ce sont dans l'ordre : Bède, Priscien, Donat, Servius. Suit une longue liste d'auteurs latins, païens et chrétiens, retenus pour leur plus grande ancienneté et « parce qu'ils savaient plus de grec et par conséquent de grammaire » [23]. Enfin, il précise des auteurs grammairiens, plus récents et pleins d'erreurs, qu'il rejette [24].

Voici donc apparemment la bibliothèque toute latine dont se réclamait Roger Bacon pour rédiger sa grammaire grecque. Cependant

21. Hirsch et Nolan, 1902, p. 26 : « Terminata parte illa in qua proposui ea que pertinent ad levem et introductoriam instruccionem legendi grecum et scribendi et construendi, nunc tempus est ut maiora copiosius indicantur ».
22. Hirsch et Nolan, 1902, p. 37 : « Quantum vero de cetero necesse est ut habundancius utar autoritatibus et hoc quasi ubique pro maiori parte, ut racio suffulta auctoritate firmius concludat. Ideo excito lectorem ut diligenter notat auctoritates, et loca querat, si aliquando non exprimo librum certum. Unde propter prolixitatem sermonis vitandam, nolo semper nominare primum secundum vel tercium vel alium Eneidis, aut alterius autoris. Aliquando etiam librum non nominabo sed autorem. Aliquociens etiam taceo de nomine autoris ».
23. Hirsch et Nolan, 1902, p. 37 : « Cupio quidem maxime sequi istos, Bedam, Priscianum, Donatum, Servium, Lucanum, Iuuenalem, Stachium, Horacium, Persium, Iuuencum, Aratorem, Prudencium, Paulinum, Prosperum, Sedulium, Isidorum, Plinium, quia hi sunt de antiquioribus et certioribus et plus sciverunt de greco et per consequens de grammatica Latinorum ».
24. Hirsch et Nolan, 1902, p. 37 : « Huguccionem vero et Papiam non recipio… Et Britonem in tractatu suo de vocalibus grammaticis nolo sequi in aliquo, quia ubique errat… ».

il lui arrive aussi de citer des sources grecques, mais il parle alors anonymement de « Grecs modernes » [25] ou de « livres grecs où est décrite la grammaire grecque » [26]. Hérodien est le seul grammairien grec qu'il cite nommément, à deux reprises, d'après une « grammaire » qu'il lui attribue [27]. Il est certes aussi question d'une « grammaire grecque » attribuée à Aristote, mais Roger Bacon n'en parle que pour démontrer que c'est une fausse attribution d'un texte fabriqué par un Latin [28].

Enfin, il faut rejeter définitivement ce qui fut la première hypothèse de Hirsch et Nolan à propos d'un mot grec « illisible », qui apparaît dans la citation par Roger Bacon d'un passage de questions-réponses d'un manuel grec. Pour ce mot en effet, ils avaient, dans un premier temps, conjecturé une lecture faisant apparaître le nom de Théodose, mais ont ensuite reconnu leur erreur, sans d'ailleurs parvenir, semble-t-il, à la lecture la plus satisfaisante [29]. Le grammairien grec Théodose d'Alexandrie (IV^e^ siècle ap. J.-C.) n'est donc pas cité, bien que les « canones seu regulae » que Roger Bacon attribue aux « Grecs modernes » pour la déclinaison et la conjugaison soient bien ceux de Théodose. Mais on sait qu'ils ont été très répandus dans la tradition grammaticale byzantine.

Roger Bacon possédait donc des livres de grammaire grecque d'origine byzantine, en particulier un (pseudo-?) Hérodien et un exemplaire d'*Erotemata* ou une schédographie (espèce de catéchisme grammatical), reproduisant l'enseignement de Théodose. Il le devait

25. Par exemple Hirsch et Nolan, 1902, p. 146 : « de declinacionibus grecis secundum modernos grecos ».
26. Hirsch et Nolan, 1902, p. 172 : « per ipsa volumina greca in quibus grecorum grammatica explicatur ».
27. Hirsch et Nolan, 1902, p. 46 : « Sed Herodianus dicit quod thita et phi et chi non habuerunt primi greci… » ; p. 55 : « Sed necessaria est racio scribendi quam hic volo presenti capitulo inserere secundum quod in grammatica greca Herodiani diligenter interscripsi ».
28. Hirsch et Nolan, 1902, p. 56-59 = *Pars* II, *Distinctio* III, *Capitulum* I : « Contra grammaticam quae dicitur esse Aristotelis, cum non sit eius ». Il s'agit probablement du « Donatus graecus » rédigé par Jean de Basingstocke (voir Dahan, Rosier, Valente, 1995, p. 274).
29. Hirsch et Nolan, 1902, p. 174 : « κανονισοη », avec la note : « So in MS. Probably : κανόνες Θεοδοσίου ; but see Introduction ». Dans l'introduction, p. LXXIV est en effet proposée, à la place de cette conjecture, la lecture : κανονίζεται. Mais puisque Roger Bacon cite ici un texte grec d'*Erotemata* introduisant la conjugaison de τύπτω, il paraît préférable d'y voir l'impératif aoriste actif κανόνισον « conjugue », plus proche d'ailleurs du texte lu par Hirsch et Nolan et qu'on trouve dans une schédographie de Moschopoulos (Robins, 1993, p. 144), mais celui-ci est postérieur à Roger Bacon. Il reste à savoir qui a confondu les deux lettres grecques ν et η.

sans doute à son maître Robert Grosseteste [30]. Il entendait aussi, à Oxford ou à la Sorbonne, des Byzantins parler et enseigner le grec, puisque ses transcriptions montrent qu'il prononce le grec à la manière byzantine [31]. Mais l'important est qu'il ne se contente pas de ces sources grecques. Son but est en effet d'éclairer les deux langues, le grec et le latin, l'une par l'autre. Pour cela il lui faut un grammairien qui sache le faire et, pour lui, ce grammairien est Priscien, qui est, de très loin, sa source principale, et qu'il cite continuellement [32].

3.2. Les références explicites à Priscien

Quand Roger Bacon localise sa source dans Priscien, les seize premiers livres des *Institutiones Grammaticae* sont souvent distingués, selon l'usage médiéval (*in maiori volumine*), des livres 17 et 18 (*in minori,* ou *in libris construccionum*). Parfois, un livre particulier est indiqué (*in primo*, *sexto*, *libro de pronomine*, *in primo construccionium*). Ce n'est qu'exceptionnellement que Roger Bacon précise le chapitre [33].

En général, on retrouve facilement la référence dans le texte de Priscien. Roger Bacon connaît bien son Priscien et le cite parfois de façon presque littérale, ce qui suggère qu'il a le texte sous les yeux. C'est le cas par exemple lorsqu'il justifie la différence des noms latins des semi-voyelles et des muettes par la différence d'intensité dans la prononciation d'une lettre selon qu'elle est postposée ou antéposée [34]. Mais il peut aussi commettre des erreurs, comme on l'a déjà vu (n. 33). Ainsi, pour les noms des consonnes, qui sont généralement formés en latin avec la voyelle *e*, il excepte les noms des lettres *k, q* et celui de *p*,

30. Voir dans Heiberg, 1900, p. 490-491 et dans Hirsch et Nolan, 1902, p. LX-LXII, des discussions tendant à préciser ces sources grecques écrites.
31. Robert Grosseteste avait, selon Roger Bacon, fait venir des Grecs Byzantins en Occident.
32. Brewer, 1859, p. 94 : « Oportet enim quod homo sciat Graecum et Hebraeum sufficienter et bene grammaticam latinorum in libris Prisciani ». Cf. aussi notre n. 12. Le morceau de grammaire grecque du *Compendium* permet d'illustrer la fréquence avec laquelle Bacon renvoie à Priscien : sur vingt pages, il y a vingt-trois renvois à Priscien (Brewer, 1859, p. 495-515).
33. Hirsch et Nolan, 1902, p. 161 : « liber 17, c. 8, de construccione prominum ». En fait, le renvoi est au chapitre 9, et le texte du manuscrit d'Oxford a *respectiva* pour *discretiva* (*GL* 3, 141.8).
34. Hirsch et Nolan, 1902, p. 33 : « Semivocalis incipit a vocali et terminatur in se, vt l, m, n, s, x. Mute que incipiunt a se et terminantur naturaliter in vocalem, ut b, c, d… Semivocalis quidem postponit vocem suam, quia Priscianus dicit quod omnis littera sive vox plus sonat sese cum postponitur quam cum ante ». Cf. *GL* 2, 18-19 (= *IG* I, v, 24).

formé selon lui avec la voyelle *i*. C'est selon lui un enseignement de Priscien, mais celui-ci ne parle pas de *p* [35]. De même, dans la version brève du manuscrit de Cambridge, il attribue, d'après Priscien, à la troisième déclinaison soixante-dix terminaisons de nominatif, alors que le texte de Priscien dit « soixante-dix-huit ou un peu plus » [36].

On pourrait ainsi établir une très longue liste d'enseignements que Roger Bacon tirait de Priscien. Il s'agit souvent de théorie grammaticale. C'est le cas, par exemple, de la distinction entre *lit(t)era* et *elementum*, faite par Priscien et par Boèce, bien que tous deux reconnaissent que ces mots soient dits l'un pour l'autre [37]. C'est plus précisément Priscien qui, inspiré par le grec, lui a enseigné que le *h* latin ne note pas une lettre, mais l'aspiration, c'est-à-dire une « intonation » (*sonus*), d'une voyelle [38]. C'est par conséquent de Priscien qu'il tient la distinction de dix intonations pour chaque voyelle [39]. Plus proche de la connaissance pratique du grec est le fait que Roger Bacon, grâce à Priscien, connaît l'ancienne valeur de la lettre grecque qu'il appelle *ita* [40]. De même, le classement de la lettre *phi* parmi les muettes vient de Priscien et à travers lui des anciens grecs [41].

35. Hirsch et Nolan, 1902, p. 8 : « Placuit tamen latinis nominare consonantes a sono vocali e, vt b, g, d, s, f, r, preter k et q et p, quod ab i littera trahit sonum, sicut Priscianus docet in maiori, licet alique nacione per e litteram sonent ipsum ». Cf. *GL* 2, 8 (= *IG* I, III), où cependant il n'est pas question de *p*.
36. Hirsch et Nolan, 1902, p. 192 : « Tertia declinatio habet LXX terminationes nominativi sicut tertia declinatio latina, docente Prisciano. » Cf. *GL* 2, 311.11 (= *IG* VII, 29) : « septuaginta octo vel paulo plus ».
37. Hirsch et Nolan, 1902, p. 29 : « Et iuxta hoc sciendum est quod differencia est inter littera et elementum si proprie sumantur, quam non solum Priscianus sed melius Boecius in commentario predicto exponit… Quamvis secundum utrumque scilicet Boecium et Priscianum promiscue abutuntur uno pro alio ». Cf. *GL* 2, 7.27 (= *IG* I, III).
38. Hirsch et Nolan, 1902, p. 10 : « Nos autem habemus in sono utramque aspiracionem, sed solam unam figuram que est fortis aspiracionis nota, ut h, que non est littera, sicut docet Priscianus, sed aspiracionem notat littere ». Cf. *GL* 2, 35.24 : « h litteram non esse ostendimus, sed notam aspirationis ».
39. Hirsch et Nolan, 1902, p. 30 : « Dicit enim Priscianus, primo libro maioris voluminis, quod quelibet vocalis habet denos sonos ». Cf. *GL* 2, 7.7-8 (= *IG* I, II).
40. Hirsch et Nolan, 1902, p. 5 (voir aussi p. 31-32) : « Et secundum Priscianum, (Greci) habent unum e breve quod vocant e pemte, id est e quintam litteram quia quinto loco ponitur in alphabeto, et alteram longum quod vocant eta, quamvis aliter utantur greci moderni ut inferio exponetur ». Cf. *GL* 2, 9-10 (= *IG* 1, III).
41. Hirsch et Nolan, 1902, p. 47 : « De phi littera sciendum quod muta est, non semivocalis, secundum grecos et Priscianus (sic) et licet quidam greci posuerunt phi esse semivocalem. Sed hic error invasit quondam grecos et latinos ut dicit Priscianus, quia phi habet aspiracionem et ideo putabant esse semivocalem propter hoc quod multum habet de sono, sed tunc arguit Priscianus quod c et t et kappa et taf cum aspirantur essent semivocales, quod falsum est, immo remanent mute ». Cf. *GL* 2, 11.12-24 (= *IG* I, III).

Mais ces références fréquentes à la grammaire de Priscien, la plus grecque des grammaires latines, n'interdisent pas une attitude critique, comme pour la définition de la *vox articulata* « la voix articulée ». Roger Bacon critique la définition de Priscien qui fait intervenir le sens [42]. Il lui préfère celle de Boèce qui définit la *vox articulata* comme ce qui peut s'écrire [43]. Il s'appuie d'ailleurs pour cela sur la *Poétique* d'Aristote, où syllabes et conjonctions sont des voix articulées qui ne signifient pas. D'autre part, dans l'*Opus Tertium*, il rejette l'enseignement de Priscien sur la forme latine *mi*, en affirmant qu'il ne faut pas toujours suivre Priscien, qui est plus un compilateur qu'un auteur [44]. La plus grande antiquité est pour lui un gage de plus grande autorité. Et sur ce plan, Priscien n'est pas le mieux placé, puisqu'il cite Servius [45]. Pour Roger Bacon, d'ailleurs, Bède le Vénérable est plus ancien et plus savant que Priscien [46].

3.3. Le cas des déclinaisons

Outre les nombreux enseignements de Priscien ainsi revendiqués ou, exceptionnellement, rejetés, il en est au moins un autre, fort important, qu'on peut seulement deviner, sans doute parce que le manuscrit d'Oxford est lacunaire : comme on l'a vu, il y manque sa propre description des déclinaisons. Sur ce point en effet, on sait que Roger Bacon rejette explicitement le système des « Grecs modernes ». Et il décrit ce système d'une façon qui ne permet pas de douter qu'il s'agit des cinquante-six « Canons » de Théodose d'Alexandrie. À leur

42. Hirsch et Nolan, 1902, p. 28 : « ideo, quod Priscianus in principio voluminis magni dicit, considerandum est an veraciter sit tenendum. Vult enim quod vox sit articulata que cum aliqua intencione significandi proferatur ». Cf. *GL* 2, 4 (= *IG* I, 1) : « articulata est, quae coartata, hoc est copulata cum aliquo sensu mentis eius, qui loquitur, profertur ».
43. Hirsch et Nolan 1902, p. 28 : « Sed Boecius majoris auctoritatis et in linguis et in scienciis vult, in maioris commento peri hermenias, quod articulata vox dicatur illa que litteris scribi potest… et non propter significandi rationem… ».
44. Brewer, 1859, p. 245 : « Quod autem Priscianus dicit quod ei non placet quod (mi) sit dativi casus, non est vis de hoc. Non enim semper imitandum est, licet in pluribus. Unde hic dicit quod antiqui dixerunt quod mi fuit dativi casus. Sed antiquis magis credendum est quam ei, qui compilator est magis quam auctor ».
45. Brewer, 1859, p. 246 : « qui Servius est major Prisciano, quoniam saepe adducit eum Priscianus pro auctore ».
46. Hirsch et Nolan, 1902, p. 41 : « Nemini inter latinos poetas nec doctores grammatice possumus venerabilem Bedam postponere, cum sit sanctus Dei et antiquior Prisciano et longe litteracior tam in divinis quam in humanis ». Sur Bède et le grec, voir Dionisotti, 1982.

place, il prône un système bien plus simple de trois déclinaisons [47], qui n'est pas autrement précisé dans ce que nous avons du texte d'Oxford, mais que nous connaissons mieux par la version brève du manuscrit de Cambridge. Or celle-ci montre que c'étaient déjà exactement les trois déclinaisons de l'enseignement actuel. Ce système sera ignoré de la Renaissance, qui adoptera le système à cinq déclinaisons des *Erotemata* de Chrysoloras. On ne reverra pas le système à trois déclinaisons avant Jacob Weller au XVII^e^ siècle ! Roger Bacon donc, sur ce point aussi, était un précurseur.

Roger Bacon, qui compare sans cesse grec et latin, a certainement inventé ces trois déclinaisons grecques à partir des trois premières déclinaisons latines, auxquelles elles correspondent. Et c'est sans doute le texte de Priscien, si souvent cité, qui l'a inspiré. Priscien a enseigné en effet les cinq déclinaisons latines, non seulement dans l'*Institutio de nomine et pronomine et verbo*, mais aussi au livre 7 des *Institutiones Grammaticae*. Or, dans ce livre, il intègre, à son accoutumée, des mots grecs à sa description. Il donne ainsi des listes de mots grecs qui obéissent d'abord à la première déclinaison latine [48], puis à la seconde [49], puis à la troisième [50]. Mais pour la quatrième [51], et pour la cinquième déclinaison latine [52], il précise explicitement qu'elles ne concernent que des mots latins. Il suffisait à Roger Bacon de ne retenir dans le texte de Priscien que ce qui concernait des mots grecs. Il est donc fort vraisemblable que c'est dans le texte de Priscien qu'il a trouvé le principe des trois déclinaisons grecques.

47. Cf. Dahan, Rosier, Valente, 1993, p. 274.
48. *GL* 2, 284 : « Prima declinatio habet terminationes in nominativo tres, "a as es" ; in "a" tam Latinorum quam Graecorum […], in "as" vero et in "es" Graecorum tantum et masculinorum ».
49. *GL* 2, 294-5 : « Secunda declinatio habet nominativi sex : in "er", in "ir", in "ur", in "us", in "eus", in "um". In "er" masculinorum tam Latinorum quam Graecorum […] In "ir" et "ur" Latinorum […] In "us" et Latinorum et graecorum […] In "eus" Graecorum tantum […] In "um" neutrorum tam Latinorum quam Graecorum… ».
50. *GL* 2, 311-313 : « Tertia declinatio terminationes habet nominativi septuaginta octo vel paulo plus […] In "a" correptam neutra Graeca, ut "hoc poema huius poematis" » […] In "an" productam masculina Graeca : "hic Paean huius paeanis ». In "en" productam Latina vel Graeca […] In "in" productam Graeca […] In "on" productam Graeca […] In "ar" correptam Latina et Graeca et barbara […] In "er" productam Graeca masculina et unum latinum… ».
51. *GL* 2, 362 : « Quarta declinatio terminationes habet in nominativo duas, in "us" correptam et in "u". In "us" masculinorum tantummodo Latinorum. In "u" neutrorum… ».
52. *GL* 2, 365 : « Quinta declinatio terminationem habet nominativi unam "es" productam, et sunt omnia feminini generis et Latina ».

4. CONCLUSION

La plus ancienne grammaire grecque de l'Occident chrétien dont nous connaissons de substantiels fragments paraît donc plus inspirée de la grammaire latine de Priscien que de la grammaire grecque byzantine que Roger Bacon avait aussi à sa disposition. Dans le plus important cas de conflit entre les deux traditions que l'on peut observer, celui de la déclinaison, il s'inspire de Priscien tout en rappelant le système des Grecs. Il est vraisemblable qu'un souci pédagogique lui a fait préférer une première présentation simplifiée des déclinaisons grecques fondée sur les parallélismes entre latin et grec. En revanche, pour les valeurs phonétiques des lettres grecques, il rappelle au besoin l'enseignement de Priscien fondé sur les valeurs anciennes, mais conserve l'usage des Grecs de son temps, ce qui correspond à une attitude pragmatique.

Species nominum en Prisciano y Juan de Balbi

Carmen Codoñer
Universidad de Salamanca

Las referencias al *Catholicon* en la historia de la gramática suelen ser superficiales y es, sobre todo, la quinta parte, la dedicada al léxico, la que ha atraído mayor atención. La parte gramatical, considerada como una más entre las gramáticas normativas, puesta en paralelo con el *Doctrinale* de Alejandro de Villa Dei, ha quedado relegada al olvido hasta hace muy pocos años ; considerada exclusivamente como una presentación al Diccionario, su existencia ha quedado en tierra de nadie [1]. Y, sin embargo, si pensamos en que las dos primeras partes son una adaptación de Prisciano a las necesidades del momento, el estudio de esta tercera parte, dedicada a las partes de la oración, puede aclarar muchos aspectos de la percepción que de Prisciano gramático se tenía a finales del siglo XIII desde el punto de vista « normativo ».

El esquema seguido por la gramática del *Catholicon* responde, en líneas generales, al seguido por la gramática de Prisciano del que Juan de Balbi se reconoce deudor.

Existe un paralelismo claro en la disposición de los elementos. Al apartado *de littera* de Prisciano corresponde la primera parte : *De orthographia* de Balbi ; al segundo apartado, *De syllaba*, la segunda parte que recibe en el *Catholicon* el título *De prosodia*. El solo cambio en los títulos es indicativo del cambio de necesidades. Frente a la exposición de los datos, la aplicación a la práctica de los mismos. La *littera* adquiere sentido en función de la corrección en la escritura ; la utilidad de un apartado sobre la sílaba es evidente para facilitar la adecuada lectura y composición del verso.

1. Rosier (1983) no la cita ni entre las gramáticas modistas ni normativas. Sí lo hace en *L'adjectif : perspectives historique et typologique* (1992), p. 85 : « … une grammaire d'orientation plutôt didactique ».

Es uno de los apartados de la tercera parte, *De ethimologia,* el que aquí me interesa.

PRISCIANO

La morfología, en su sentido mas estricto, se presta poco a teorizaciones al ser un registro de hechos formales de la lengua que puede reducirse en latín a la exposición de desinencias nominales y verbales. Y, de hecho, los gramáticos de los siglos XIII y XIV prestan escasa atención al *Priscianus maior* salvo en uno de sus aspectos : las definiciones. La definición, por su propia naturaleza, permite plantearse numerosas cuestiones y suscita la discusión.

Tradicionalmente la gramática latina suele empezar por el mínimo elemento (*uox*) y seguir en sentido ascendente hasta la palabra (*dictio*). Si la *syllaba* es parte de la palabra, la palabra es parte, la mínima, de la oración. En este punto, la presencia de *pars* en las definiciones de *syllaba* (*pars dictionis*) y *dictio* (*pars orationis*) exige una aclaración sobre la diferencia de sentido del término *pars* en uno y otro caso. Es éste un claro indicio de que con la *dictio* ha hecho su entrada el significado, aspecto de la lengua ajeno a la morfología.

El paso siguiente en sentido ascendente es la *oratio*. De modo inverso al utilizado en la *dictio*, la *oratio* se define como el resultante de la suma de *dictiones*. La única condición que esa suma de palabras debe cumplir es dar como resultado una *sententia* que tenga sentido, que signifique correctamente; nuevamente la *dictio* se relaciona con el significado y se desvincula de la morfología [2]. Es esta confusión entre aspectos formales y de significado lo que hace difícil el análisis de ciertas partes del *Priscianus maior.*

1. EL *NOMEN*

1.1. El nomen parte de la oración [3]

Como dice Prisciano, lo que distingue cada parte de la *oratio* de las demás es la *proprietas* de sus significados (*uniuscuiusque proprietates*

2. Sedulius Scottus (1975), en el parágrafo 7 :… *est autem oratio integritas uniuscuiusque linguae et dicitur oratio una pars utpote unum uerbum, uel etiam una littera plenum sensum retinens.* Así lo vieron también los primeros comentaristas de esta parte de Prisciano, que proponen modificaciones.
3. Kircher (1988) solamente se ocupa del proceso de formación de los derivados.

significationum). *Nomen*, *uerbum*, *participium* y *pronomen* « significan ». Adverbio, preposición y conjunción, no. Toda definición, pues, está basada en el « significado » y, por tanto, queda fuera de la morfología propiamente dicha.

En el pasaje que sigue a la clasificación de las partes de la oración, llegado el *nomen* Prisciano dice así (*GL* 2, 55.6-7) :

> (a) Proprium est nominis *substantiam* ***et*** *qualitatem* significare. Hoc habet etiam appellatio et vocabulum : ergo tria una pars est orationis.

Ya en el libro 3, dentro de la *dictio*, la definición es la siguiente (*GL* 2, 56.29-57.1) [4] :

> (b) Nomen est pars orationis quae *uniuscuique subiectorum corporum seu rerum* communem uel propriam *qualitatem* distribuit.

Esta siguiendo la definición de Apolonio y Herodiano : « Une partie de phrase c a s u e l l e assignant une qualité, ποιότης, commune ou propre, à chaque corps ou action de référence (πραγμάτων)… », tr. J. Lallot [5]. Si prescindimos de la precisión « casual », el resto se atiene a la definición griega, con la versión de *pragma* por *res* [6]. Es decir : el *nomen* asigna una *qualitas* común o propia a cada cuerpo o « cosa ».

Las definiciones presentan variantes : en (a) el *nomen* es « significador » de *substantia et qualitas*, en (b) el *nomen* « significa » u « otorga » la *qualitas* a cada uno de los seres (*corpora*) o cosas (*res*), o simplemente a las *res*. La congruencia entre ambas es fácil si se interpreta la definición (a) como una hendíadis [7]. Lo que el *nomen*

4. Coincidente con Partitiones (*GL* 3, 464.32-34) : *Quid est nomen ? Pars orationis uniuscuiusque rei suppositae communem uel propriam qualitatem significans*.
5. Lallot, 1998 [1989], p. 128, n. 3.
6. La omisión del rasgo relativo a la declinabilidad del nomen no es casual. En el apartado dedicado a la significación de la declinación en la adjudicación de categoría gramatical, advierte sobre el peligro que implica dejarse llevar por este criterio. Hay pronombres que presentan una declinación nominal, y nombres que adoptan una declinación pronominal. Refiriéndose a estos últimos (*unus*, *solus*, *totus*, *ullus*, *nullus*, *alius*) dice (*GL* 3, 20.10-17) : *quamuis haec quoque quidam eodem errore declinationis inducti pronomina esse putauerunt. Cum enim omnia haec ad certum numerum uel quantitatem referuntur, quomodo possint esse pronomina, quae et omnia qualitate uel quantitate carent et loco propriorum, quae sunt indiuidua, hoc est nihil commune uel generale habentia, accipi solent ? Supra dicta igitur cum generalem substantiam uel quantitatem significent neque loco propriorum finitorum accipiantur, sine dubio nomina sunt appellatiua, similiter illa, quae infinitam qualitatem significant* : « *qualis* » « *talis* ». Esos pronombres comparten con los apelativos dos posibilidades, el significar la substancia general y una cantidad indefinida. De modo que los considerados pronombres por algunos gramáticos deben ser considerados *nomina appellatiua* y por tanto, ser incluidos dentro de las *species nominum appellatiuorum*. Las desinencias son engañosas.
7. Robert Kilwardby (1975) plantea el problema y ofrece una interpretacion, en cierto

expresa es la *qualitas* de cada uno de los seres o cosas (*uniusciuque subiectorum corporum seu rerum*).

A continuación de la definición de *GL* 2, 56.29 Prisciano ofrece los rasgos específicos de los tres tipos de *nomen* (*GL* 2, 57.1-7) :

> Dicitur autem nomen vel a Graeco… uel, ut alii, nomen quasi notamen, quod hoc notamus *uniuscuiusque substantiae qualitatem* ; et *communem* quidem corporum *qualitatem* demonstrat, ut « homo », *propriam* uero, ut « Virgilius » ; rerum autem *communem*, ut « disciplina », « ars », *propriam*, ut « arithmetica Nicomachi », « grammatica Aristarchi ».

De esta definición conviene destacar la peculiar naturaleza del *nomen* indicador de la *rerum qualitas propria*, ejemplificada en un substantivo determinado por un genitivo, equivalente al adjetivo.

1.2. El nomen como suppositum

En los libros dedicados a la sintaxis son varias las definiciones o referencias al *nomen* no siempre coincidentes con las anteriores. Por ejemplo en *GL* 3, 116.25-26, hablando del verbo se dice [8] :

> Ante uerbum quoque necessario ponitur *nomen*, quia agere et pati *substantiae* est proprium, in qua est *positio nominum.*

En este pasaje el uso que se hace de *substantia* no está referido a la definición del *nomen*. La acción y « pasión » en la realidad es propia de los « seres » (*corpora et rerum*) y, dentro del discurso, el *nomen* asume la función de representarlos. Como vemos, estamos en las mismas coordenadas que habíamos trazado en la primera parte de las *Instituciones*, con una diferencia fundamental : lo que aquí interesa es la « función » del *nomen* en el discurso y bajo ese punto de vista se le tratará en el *Priscianus minor.* De hecho, siempre que al *nomen* se aluda por lo que representa frente al *uerbum*, la interpretación que se dé de él será esta.

Es decir, conviene no perder de vista que la perspectiva desde la que se aborda la categoría de *nomen* varía en función del accidente bajo el cual se hace consideración de él, de modo que, a diferentes accidentes corresponden distintas percepciones de su naturaleza, no contradictorias y sí complementarias.

modo semejante, partiendo de una perspectiva distinta (p. 111) : *substantia et qualitatem* es interpretado como *subtantiam qualificatam uel qualitatem informatam.*

8. Cf. *GL* 3, 129.13.

2. ACCIDENTES DEL *NOMEN*. *SPECIES NOMINUM*

De la definición del *nomen* se pasa a los accidentes : *species*, *genus*, *numerus*, *figura*, *casus*, a cada uno de los cuales destina un subapartado. Mi interés se centra en el primer « accidente » : la *species*.

Para empezar, existe una doble tipología de acuerdo con la *species* : *principalis et deriuatiua* por un lado, *propria* y *appellatiua* por otro. La primera ordenación toma como base el criterio formal de derivado, criterio ausente de la definición y que no merece, de momento, más que la aportación de ejemplos para dejar clara la idea [9]. Distinto es el caso de la segunda que parece vinculada a la *qualitas communis uel propria*. Es aquí donde fija su interés.

Trata primero de las *species* de los *nomina propria*. Pensando en la definición ofrecida, se esperaría la inclusión de los nombres propios en general, así como de los que nombran la cualidad propia de los seres físicos, pero Prisciano se limita aquí a lo que tradicionalmente se conoce como los cuatro *nomina* : *praenomen*, *nomen*, *cognomen* y *agnomen*. Ninguna mención a nombres propios de lugares, entidades, etc.

Pasa a continuación a los *appellatiua*, iniciando el apartado con la diferencia entre éstos y los *propria*. El rasgo distintivo de los *appellatiua*, el ser común a « muchos » va acompañado de una primera precisión dentro del tratamiento del *nomen*, aunque sin presentarla como tal.

2.1. Apelativos y propios

Siguen las cuatro *species* del nombre propio y un poco mas adelante habla de la diferencia entre *proprium* y *appellatiuum* (*GL* 2, 58.25) :

> Proprium uero naturaliter uniuscuiusque priuatam substantiam **et** qualitatem significat et in rebus et indiuiduis. Ita caret communione naturali. Et *in proprio* quidem etiam *appellatiua intellegi possunt*, ut si

9. *Species sunt tam propriorum quam appellativorum duae, principalis et derivativa. principalis, ut* « *Iulus* », « *mons* », *derivativa, ut* « *Iulius* », « *montanus* », *sub qua sunt aliae multae.* Aunque sin indicación ninguna, los dos ejemplos aducidos se desarrollan ampliamente a continuación del *nomen appellatiuum : de patronymicis, de possesiuis.* Sólo en el libro 15 (*GL* 3, 63.7-10) al hablar de adverbio, introduce una breve nota sobre su naturaleza : *Species primitiva et derivativa. Primitiva quidem, quae a se nascitur, ut* « *non, ita, ceu, saepe* » ; *derivativa vero, quae ab aliis nascitur, ut* « *clanculum, saepius saepissime* », « *docte* » *a docto,* « *cursim* » *a cursu,* « *ductim* », *ἀπνευστί, a ductu.*

> dicam « Virgilius » intellegitur « homo » et « poeta », in appellatiuis autem propria non intelleguntur…

El nombre propio transmite la *substantia specialis,* al tiempo que esto le hace dar por supuesto el « género » en el que se encuentra incluido en tanto que *species.*

Los *nomina propria* se corresponden con aquellos que recogen la *substantia* / *qualitas* individualizada de cada uno de los referentes (*GL* 2, 58.25-59.8) :

> Proprium uero naturaliter uniuscuiusque priuatam substantiam **et** qualitatem significat et in rebus et indiuiduis…

2.2. El nomen adiectiuum

De los apelativos quedan excluidos solamente estos términos. A partir de ahí, la definición de los apelativos es compleja, pero esclarecedora (*GL* 2, 58.16) :

> Appellatiuum naturaliter commune est multorum, quos eadem *substantia siue qualitas uel quantitas generalis specialisue iungit* : generalis, ut « animal », « corpus », « uirtus » : specialis, ut « homo », « lapis », « grammaticus », « albus », « niger », « grandis », « breuis ».

Hemos visto, un poco más arriba, las dificultades que ofrecía la interpretación si se ponía en relación con otras del mismo Prisciano. La definición de *nomen appellatiuum* se basa en ser « común a muchos seres » (*commune est multorum*) caracterizados por compartir la misma *substantia* o bien poseer la misma *qualitas uel quantitas*.

Por los ejemplos que siguen a la definición parece estar claro que los « apelativos » acogen tanto a substantivos como adjetivos : « homo », « lapis », « grammaticus » junto a « albus », « niger », « grandis », « breuis », si bien estos últimos – junto a los substantivos no abstractos – aparecen sólo en el apartado de los *appellatiua specialia* mientras que el *appellatium generale* se aplica sólo a los substantivos.

Sigue un pasaje, relativamente largo sobre ellos :

> Haec enim quoque, quae a qualitate uel quantitate sumuntur s p e c i a l i , id est a d i e c t i u a , naturaliter communia sunt multorum : adiectiua autem ideo uocantur, quod aliis appellatiuis, quae s u b s t a n t i a m *significant*, uel etiam propriis a d i c i s o l e n t ad manifestandam eorum qualitatem uel quantitatem, quae augeri uel minui sine substantiae consumptione possunt, ut « bonum animal », « magnus homo », « sapiens grammaticus », « magnus Homerus ».

Queda clara la consideración de *adiectiuum* como un tipo de apelativo (basta el *aliis appellatiuis* para comprobar la calidad de apelativo del adjetivo). *Qualitas* y *quantitas* específicas frente a *substantia*, concreción frente a concreción y abstracción, dependencia habitual (*solent*) del otro tipo de apelativos, frente a una supuesta independencia. Los « substantivos » quedan definidos por vía positivo-negativa : indicadores exclusivos de la *substantia* necesitan de los adjetivos solamente cuando quieren transmitir la *qualitas o quantitas* específica de la misma sin modificarla [10]. El « apelativo adjetivo » comparte con el « apelativo » el hecho de adjudicar *qualitas* o *quantitas* al « ens », difieren en el hecho de que esa cualidad debe ser « específica » y, sobre todo, que carece de posibilidad de designar la *res* sin la presencia adjunta del « apelativo ». Esta incoherencia interna es la que puede verse reflejada en la consideración paralela de *GL* 2, 55.6 [11].

La diferencia entre ambos se clarifica en algún otro pasaje. Por ejemplo el pasaje siguiente, donde Prisciano trata de la necesidad o no de conjunciones para unir varios elementos pertenecientes a una misma parte de la oración. A diferencia de los adjetivos que, dentro de una enumeración, exigen conjunciones :

> *GL* 2, 553.25 nec mirum propria, quae insecabilem substantiam demonstrant, ut « Socrates », « Scipio », nec non appellatiua, quae secabilem generalem uel specialem substantiam indicant, ut « animal », « corpus », « homo », « taurus », « equus », « aurum », « lapis », non egere coniunctione : diuersae enim substantiae in uno coniungi non possunt.

Frente a la estructura cerrada del nombre propio, que significa en cada caso un ente único, aislado, tenemos lo que podríamos llamar

10. Rosier (1992) resume el tratamiento del adjetivo en Prisciano registrando y caracterizando los diferentes pasajes en que el gramático hace referencia a él y define los rasgos que Prisciano atribuye a esta categoría gramatical en cuatro apartados : el primero de naturaleza semántica (*qualitas* o *quantitas* por referencia al substantivo), el segundo de orden gramático-semántico (su condición de adjunto al substantivo), el tercero morfológico (onto)lógico : al indicar la *qualitas* y la *quantitas* están sometidos a los grados de comparación. Por último, al cuarto le atribuye una naturaleza semántico-léxica : pueden alabar o denigrar, o indicar una de las dos cosas según el contexto.
11. Petrus Helias (1993) justifica que Prisciano trate de nuevo del adjetivo aduciendo que la primera vez no ha sido extenso y por ello ha quedado poco claro : *Et primam speciem ponit adiectiuum quod superfluum non est quoniam de adiectiuo incidenter superius egerat, hic uero principaliter. Vel ideo repeti ut addat de propriis adiectiuis, de quibus superius nichil diserta*. Parece querer indicar que la naturaleza del adjetivo, propiamente dicho, es la expuesta en este pasaje y no en el anterior, aunque no precisa en qué sentido hay que entender el anterior.

hiperonimia del apelativo. En este último la « substancia » es *secabilis*, compartida por varios « entes », y admite la posibilidad de significar géneros (*generalis*) y especies (*specialis*). La distinción entre adjetivos y « substantivos » queda aquí recogida, de modo indirecto, al tiempo que se reafirma la diferente naturaleza de los apelativos « propios » y « comunes ».

Podríamos concluir que los « substantivos » son susceptibles de designar la abstracción y la concreción, en tanto que los *appellatiua adiectiua* reducirían sus posibilidades a la concreción.

2.3. El nomen « substantiuum »

Cuando en *GL* 3, 122.1-9, Prisciano habla de la naturaleza nominal del interrogativo *quis* y basa su afirmación en la forma nominal de la respuesta, dice :

> Subiectiones nominatiuae fiunt *appellatiuorum et propriorum*, propriis manifestantibus *etiam* generalem substantiam [12].

Se está indicando con *etiam* que el nombre propio da cabida a lo « general » y a lo « especifico », mientras que el apelativo se ve reducido a lo « especifico » [13].

Lo mismo sucede en *GL* 3, 117.11-14 al hablar del « significado » del *nomen* :

> nomina enim tertiarum sunt personarum indicatiua [id est tertias indicant personas], quippe quae nomina *substantiam et qualitatem uel generalem vel propriam* significantia similiter in omnibus possunt intellegi personis inesse.

Y también en *GL* 3, 130.26-131.6, hablando de los pronombres interrogativos en general, encontramos la siguiente observación, mucho más cercana a la amplia definición que hemos visto cuando con *nomen* se hacía referencia a la categoría contrapuesta a *uerbum* :

> Quaeritur hic, quamobrem, cum nominativae interrogationes per nomina soleant fieri, non etiam verbales fiant per verba. Ad quod dicendum, quod nominum quidem *et substantiae et qualitates et quantitates et numeri* et omnia accidentia his in ipsis sunt speciebus nominum: *substantiae*, ut « animal, homo » ; *qualitates*, ut « bonus, prudens » ; *quantitates*, ut

12. En este caso, no cabe duda de que queda excluido de la categoría nominal el adjetivo.
13. Se está repitiendo la idea presente en *GL* 2 58.25 y 59.4 : Et *in proprio* quidem **e t i a m** *appellatiua intellegi possunt*, *ut si dicam* « *Virgilius* » *intellegitur* « *homo* » *et* « *poeta* », *in appellatiuis autem propria non intelleguntur*…

> « maximus, parvus » ; *numeri*, ut « multus, paucus ». Itaque sunt nomina *generalem* significantia uel *substantiam* uel *qualitatem* uel *quantitatem* uel *numerum*, quae necessario et infinita sunt, quippe cum omnia suarum generaliter specierum comprehendant in se nomina.

En resumen, no existe un solo modo de referirse a *nomen* ; éste varía de acuerdo con el contexto, que obliga a destacar una u otra faceta de las que constituyen su naturaleza. La diversidad mas acusada se da en *Priscianus minor*, puesto que el *nomen* interesa en su relación con funciones distintas.

Y así es : casi todas las consideraciones que encontramos sobre las características del nombre se localizan en pasajes en los que Prisciano habla del pronombre.

En el análisis de la capacidad significativa del *nomen* y sus variadas posibilidades, hemos encontrado la *qualitas* como elemento definidor común unido a *substantia.*

En Prisciano la idea de « substancia » como atributo exclusivo de una categoría gramatical sólo se da en un caso, precisamente aquel en que se produce la confusión entre categorías nominales y pronominales.

Prisciano insiste en ocasiones en una idea : el pronombre es indicador de la *substantia* exclusivamente. Existe una distinción fundamental entre los pronombres de primera y segunda persona y los de tercera (*GL* 2, 585.23) :

> Prima enim et secunda, nisi figurate adiunctione nominis non egent, cum et *substantiam et qualitatem* tam suam ipse loquitur, quam eius ad quem praesens praesentem loquitur… tertiae uero personae ideo congrue adiunguntur nomina, quia potest uel abesse persona uel spatio eius *qualitas* obscurari. Itaque *pronomine quidem substantia per se*, nomine *uero etiam qualitas* manifestatur, de qua saepe fit dubium in ea persona.

Sólo los pronombres de tercera persona expresan la *substantia* sin más, por esa razón necesitan del nombre que especifique la *qualitas*, puesto que la *substantia* por sí misma no es capaz de hacerlo al ser común a los innumerables referentes que abarcan en su designación. Frente a ellos, los pronombres de primera y segunda siguen la condición del nombre, tomando de su categoría pronominal la expresión de la *substantia* y del nombre la expresión de la *qualitas* [14].

14. *GL* 2, 585-586 y 595.26-28 : *Solam enim substantiam, non etiam qualitatem significant pronomina, quantum est in ipsius prolatione uocis. ... quod quamuis uideatur pro* « *eiusdem* » *poni, tamen significat quantitatem, quae in pronomine esse minime potest, quod substantiam solum, ut saepe diximus, significat.*

En *GL* 2, 574.4, hablando de que los verbos activos y neutros carecen de participios de pasado, dice :

> Et quia superius diximus, quod verba activa vel neutra carent praeteriti temporis participio, sicut et passiva et communia et deponentia deficiunt in participiis instantis temporis, sed pro his s u b s t a n t i u o n o m i n e et uerbo utimur, ut… « q u i amauit »…, « q u i amatur »…, sciendum, quod antiqui in activis et neutris verbis pro praeteriti temporis participiis etiam instanti tempore utebantur.

Dentro de esos pronombres nominales, hay dos que designan la *substantia* « en sí misma » sin la adición de ninguna « cualidad » concreta : « quis » y « qui »:

> *GL* 3, 20.21-26 : « Quis » quoque quamuis substantiam sine aliqua certa qualitate demonstret, hoc tamen interest inter substantiam illam, quam pronomina significant, quod illa pro speciali et propria uniuscuiusque accipiuntur substantia... hoc autem generalem et infinitam substantiam, quae pertinet ad uniuersarum rerum genera et species et partes, demonstrat.

Y no sólo significa la *substantia*, sino que esa *substantia* es *infinita* et *generalis* frente a la *specialis et propria unius cuiusque*. Estos son los verdaderos *nomina substantiua*.

2.4. Otras species

Añade a continuación que el hecho de ser derivados o primitivos afecta tanto a propios como apelativos (*GL* 2, 57.9-11).

> Species sunt tam propriorum quam appellativorum duae, principalis et derivativa. Principalis, ut « Iulus », « mons », derivativa, ut « Iulius », « montanus », sub qua sunt aliae multae.

Sin más aclaraciones, sigue una nueva clasificación de las *species* comunes a nombres apelativos y propios (materiales e inmateriales, homónimos, sinónimos) y las que sólo conciernen a los apelativos; enumera las propias de todos los apelativos y las que presentan solamente los derivados (patronímicos, posesivos, comparativos, superlativos, diminutivos y denominativos) para pasar ya a la definición de las *species* comunes a todos los apelativos.

La primera de las *species* de los *nomina appellatiua* es la de *adiectiuum* que, por tanto, ocupa un lugar semejante a la del resto de *species*, como una de las posibles formas del *appellatiuum.* Las restantes son (*GL* 2, 59.21-24) :

> Ad aliquid dictum, quasi ad aliquid dictum, gentile, patrium, interrogatiuum, infinitum, relatiuum uel demonstratiuum uel similitudinis,

collectiuum, diuiduum, facticium, generale, speciale, ordinale, numerale, absolutum, temporale, locale.

En cuanto al recurso al significado está en consonancia con los rasgos apuntados, en general, como característicos del resto de las *species*, tal como sucede en la definición de las partes de la oración, para las que parte de las *proprietates significationum* (*GL* 2, 55.5) de cada una de ellas, si excluimos la preposición y la conjunción [15].

La simple enumeración indica dos cosas : por lo que respecta a la noción de adjetivo, la concesión de un apartado propio a él no significa que no existan otras *species* adjetivas. En efecto, esta primera *species,* la *adiectiua*, no incluye todos los términos que pertenecen a la actual categoría de adjetivo, ya que Prisciano da entrada propia, e independiente de la *species* adjetiva, a tres de los cinco últimos ; se refieren a la cantidad : *ordinale* (secundus), *numerale* (unus) y al espacio *locale* (propinquus). Sólo los adjetivos que no tienen un significado común que les permita constituir un grupo forman parte de la *species* adjetiva. La razón de haber concedido « a esa *species* » un lugar propio y destacado dentro de las *species* puede atribuirse a su capacidad de asumir la comparación, hecho que los separa abiertamente del resto.

En segundo lugar, tampoco el apelativo « substantivo » se presenta unificado. Las *species* siguientes : *ad aliquid dictum* (pater/filius), *quasi ad aliquid dictum* (dies/nox), *collectiuum* (populus), *facticium* (tintinnabulum), *generale* (animal), *speciale* (homo), *absolutum* (deus, ratio), *temporale* (mensis), están referidas a substantivos. O sea, que todas las *species* responden a los rasgos del *appellatiuum* recogidos en la definición, sea en su versión adjetiva o « substantiva » y lo que hace de cada uno de ellos una *species* diferente es el « significado ».

A esto se añade un tercer hecho : la inclusión, como una de las *species* del apelativo, de un grupo habitualmente clasificado como pronominal, grupo constituido por *interrogatiuum*, *infinitum* y *relatiuum uel demonstratiuum uel similitudinis*, tres casos que corresponden justamente a aquellos que, como dice Prisciano, algunos gramáticos han tratado como *pronomina* [16] ; a la hora de integrarlos como *species,* se deja llevar por la clasificación de los gramáticos que los agrupan en la categoría pronominal, sin distinguir entre los

15. *Igitur non aliter possunt discerni a se partes orationis, nisi uniuscuiusque proprietates significationum attendamus*.
16. Cf. Baratin (1989).

primeros (*quis*, *qui*) y el resto, tal como hace más tarde en el apartado del pronombre.

Prisciano, para justificar la presencia de ellos como *species* del *nomen* dice (*GL* 2, 61.10-15) :

> Et animaduertendum, quod huiuscemodi nomina uel s u b s t a n t i a e sunt infinitae atque communis, ut « quis », « qui » ; uel qualitatis, ut « qualis », « talis » ; uel quantitatis, ut « quantus », « tantus » ; uel numeri, ut « quot », « tot ». Ex quo ostenditur, melius ea doctissimos artium scriptores Graecos inter nomina posuisse [17].

Todos ellos comparben rasgos propios de alguna de las *species* nominales. Unos gozan de la capacidad de designar la *substantia*, la *qualitas* o la *quantitas*, características en parte compartidas con el *nomen substantiuum* (*substantia*) y con los adjetivos (*qualitas* y *quantitas*) ; otros la indefinición (*infinita atque communis*). Esto justifica su inclusión como *species* nominales e incluso lleva a Prisciano a considerar a « qui » como el *nomen substantiuum* por excelencia. Las razones de tal apreciación aparecen diáfanas en la definición de *pronomen* que da al iniciar el apartado que le dedica a esta parte de la oración (*GL* 2, 55.13-28) :

> Proprium est pronominis *pro aliquo nomine proprio* poni et *certas significare personas*. Ergo « quis » et « qui » et « qualis » et « talis » et « quantus » et « tantus » et similia, quae sunt « infinita » siue « interrogatiua » uel « relatiua » uel « redditiua », magis nomina sunt appellanda quam pronomina : neque enim loco propriorum nominum ponuntur neque certas significant personas, sed etiam substantiam, quamuis infinitam, et qualitatem, quamuis generalem, quod est suum nominis, habent : nomina sunt igitur dicenda, quamuis declinationem pronominum habeant quaedam ex eis... ergo non declinatio, sed proprietas est excutienda significationis [18].

Lo que justifica la inclusión de estos pronombres dentro del *nomen*, como una categoría más, es el hecho de que *significant substantiam* y *qualitatem*, de manera « indefinida » o « genérica ». A estos conceptos quedan subordinados los elementos propiamente gramaticales como la declinación, que podrían aconsejar su clasificación como pronombres.

En resumen, las *species* que ofrece el apelativo son, gramaticalmente hablando, tres : substantiva, adjetiva y pronominal (parcial-

17. Aquí se observa bien que es *uel* la partícula única que une los tres términos otorgándoles una igual categoría.
18. El criterio de la *significatio* es básico en Prisciano para definir las partes de la oración, si excluimos la preposición y la conjunción (*GL* 2, 55.5) : « proprietates significationum ».

mente). De las tres, sólo la adjetiva merece que se le conceda un apartado especial que agrupa a todos los apelativos que tienen en común tres rasgos : indicar la cualidad o la cantidad, acompañar al resto de los apelativos no adjetivos y añadir un**a** connotación de loa o vituperio. El resto de los adjetivos, al igual que los substantivos, se agrupan e incluyen en *species* varias cuya unidad deriva de la comunidad de significado : indicadores de *gens* o país, de número de orden, de lugar.

Dentro de esa percepción de las categorías gramaticales no resulta extraño encontrar relativos, indefinidos e interrogativos incluidos entre los apelativos. Su significación es comparable a la de substantivos y adjetivos, puesto que aparecen en su lugar. Y no sólo eso, el hecho de sustituirlos o propiciarlos se debe a que sus propiedades son las mismas : designan la « substancia » y la « cualidad », aunque sea de forma indefinida y general (*infinita*, *generalis*). Tal y como se encuentran definidos, sin atención al significado, responden, casi en mayor medida que substantivos y adjetivos, a las características propias del *nomen.*

IOHANNES BALBI. EL *CATHOLICON*

La parte dedicada a la *ethimologia* es un manual de gramática que se inicia bajo la apariencia de un manual semejante al de Prisciano. Comienza sin más con el tratamiento del *nomen.*

1. EL *NOMEN*

La definición de *nomen* que toma de Prisciano es la más genérica : *pars orationis que unicuique subiectorum corporum seu rerum communem uel propriam distribuit qualitatem*. Pasa de inmediato a los accidentes y menciona los cinco habituales, encabezando con la *species*.

1.1. Nominum species

Iohannes Balbi comienza por introducir una definición de *species* no existente en Prisciano :

> Species est originalis dispositio dictionis per quam fit primitiui uel deriuatiui discretio,

Mediante ella parece indicar que la *species* fundamentalmente depende de la *dispositio dictionis*, lo cual supone una distinción básica entre primitivos y derivados [19]. No es intrascendente la terminología utilizada. En efecto, si analizamos la definición, observaremos que el término utilizado no es *dispositio nominis*, como sería de esperar, sino *dispositio dictionis*. Esta sustitución supone una ampliación del referente, que con *dictio* puede extenderse al resto de partes de la oración y no quedar restringido al *nomen*.

Sigue con la diversificación de *nomen* en sus *species* correspondientes :

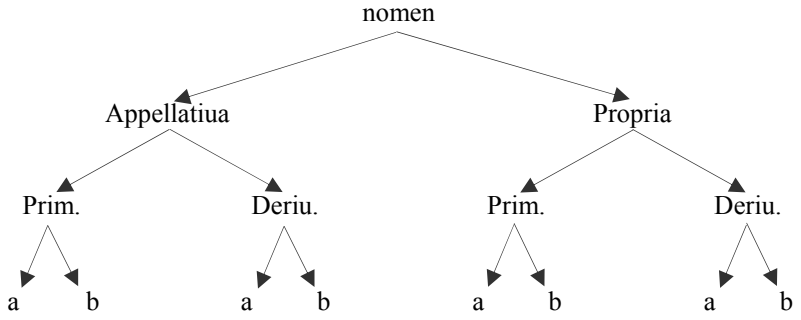
> Nominum itaque aliud primitiuum, aliud diriuatiuum, aliud proprium, aliud appellatiuum.

Si establecemos una comparación con el esquema de Prisciano se hace evidente la diferencia. La estructura piramidal existente en Prisciano desaparece en beneficio de una concepción horizontal que concede el mismo status a todos los componentes : primitivos y derivados, propios y comunes. La equiparación entre esta doble manifestación del nombre (primitivos y derivados) y la doble manifestación expresada por propios y apelativos llama la atención puesto que se esperaría un comportamiento semejante al de Prisciano. Pero lo que encontramos es una secuencia asindética, una simple enumeración por pares.

Prisciano considera como *species* básicas del *nomen* su cualidad de *proprium* y *appellatiuum* y común a las dos es su forma de *primitiva* o *deriuatiua*. Cada una de las *species* básicas, con independencia de la otra, tiene sus *species* privativas. Es decir, cada una de las formas : primitiva o derivada admite su división en *propria* y *appellatiua*. O bien « propios » y « apelativos » admiten formas primitivas y derivadas. Por su parte Balbi suprime la idea de subordinación, ofreciendo así una clara diferenciación entre aspectos formales del *nomen* : principales y derivados, y otros aspectos, punto este sobre el que volveré más adelante.

19. La definición inicial de *species* queda ampliada en el decurso de esta amplia exposición, donde, de vez en cuando, aparecen observaciones que conciernen a la *species*. Por ejemplo, al establecer la diferencia entre *species* y *figura*, dice que la primera *respicit ad qualitatem*, mientras la segunda *respicit quantitatem. Species enim respicit* qualitatem *quia esse primitiuum vel diriuatiuum est esse quale. Sed figura respicit* quantitatem, *que si est simplex respicit unitatem, si uero composita respicit binarium uel ternarium uel quaternarium. Nam ex pluribus quam quatuor dictionibus nulla dictio potest componi*. Y al discutir sobre la antífrasis, dice que en la *species* coinciden dos fines, resultado de su relación con la *substantia* y la *qualitas*, dos observaciones que nos llevan a la *species* como accidente del *nomen*.

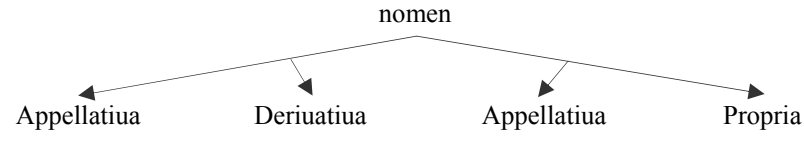
En Prisciano la situación puede representarse en forma de un tronco común : el *nomen*, del cual parten inicialmente dos ramas : *appellatiua* y *propria*. Cada una de ellas a su vez integra dos *species* : principales y derivados (*GL* 2, 57.9 *Species sunt tam propriorum quam appellatiuorum duae, principalis et deriuatiua*). Ahora bien, *appellatiua* y *propria*, además de esta doble forma, asumen « significados » diferentes. De modo que al establecer una subordinación inicial de primitivos y derivados a los respectivos apelativos y propias, *species* de carácter formal (a) y *species* « significativas » (b) constituyen ramas distintas independientes, aunque, de hecho, *species* integradas en apelativos y propios pueden presentarse formalmente bajo la forma de primitivos o derivados.



En este esquema, sin embargo, hay que introducir una modificación que altera parcialmente la simetría : la presencia de una *subspecie* propia exclusivamente de los derivados : patronímicos, posesivos, comparativos, superlativos, diminutivos, denominativos.

La propuesta de Balbi es distinta. Coloca en apartados distintos los aspectos formales y los significativos. Primitivos y derivados responden a una percepción del *nomen* predominantemente formal. *Appellatiua* y *propria* son considerados como *species* paralelas vinculadas al significado.

La representación gráfica en el caso de Balbi sería la siguiente :



Las definiciones sobre propios y apelativos coinciden con la de Prisciano.

Las diferencias continúan al omitir las *species* de los *propria* en Prisciano (es decir, *praenomen*, *nomen*, *cognomen*) remitiendo a su tratamiento en la quinta parte de su obra – el Diccionario –. No sólo eso, sino que el número de las *species appellatiuorum* de Prisciano se ve mermado e introducido sin precisar que se trata de los apelativos, refiriéndose sólo a *species nominum de quibus hic intendimus*. Efectivamente, después de mencionar a Prisciano como fuente, introduce una restricción para advertir al lector de que el hecho de tomarlo como guía no significa coincidencia total :

> Multe alie sunt species nominum sicut Priscianus enumerat in maiore, sed species *de quibus intendimus* sunt X, scilicet adiectiuum, relatiuum, collectiuum, complexiuum, patronimicum, possessiuum, comparatiuum, superlatiuum, diminutiuum, denominatiuum.

Las variantes con respecto a Prisciano no son pocas. *Species* de principales y derivados aparecen unidas, aunque en la enumeración se agrupan en primer lugar las primeras y a continuación las de los derivados.

Siguiendo el esquema horizontal trazado en la mención de las *species* básicas, agrupa en un solo enunciado las *subspecies* relativas a primitivos y derivados, sin establecer una distinción entre las que son comunes a ambos y las que son privativas de los derivados. En primer lugar : *adiectiuum*, *relatiuum*, *collectiuum*, *complexiuum* y, en segundo lugar : *patronimicum*, *possessiuum*, *comparatiuum*, *superlatiuum*, *diminutiuum*, *denominatiuum*.

Esta reducción significa prescindir de casi todas las *species* comunes a *principalia* y *deriuatiua* dentro de los apelativos ; de las dieciocho citadas por Prisciano deja exclusivamente tres : *adiectiuum*, *relatiuum*, *collectiuum*. Es decir elimina las siguientes : *ad aliquid dictum*, *quasi ad aliquid dictum*, *gentile*, *patrium*, *interrogatiuum*, *infinitum*, *diuiduum*, *facticium*, *generale*, *speciale*, *ordinale*, *numerale*, *absolutum*, *temporale*, *locale.* Y añade una inexistente en Prisciano el *complexiuum*.

Es decir, en contraste con la clasificación de Prisciano que reposa sobre la preponderancia de las *species nominum appellatiuorum* comunes a primitivos y derivados, son las *species* privativas de los derivados las que predominan en número.

Lo que hay que plantearse es si estas diferencias responden a una visión distinta del problema o simplemente a la casualidad. Si este apartado de la « gramática » de Balbi sigue una línea definida y, si es así, qué sentido le da.

La mención genérica de *species nominum* en lugar de *species appellatiuorum* no parece deberse a la casualidad. Lo confirma el hecho de que, a continuación de enumerar las *species* y, a modo de digresión necesaria, nos dice que se propone abordar ciertas dudas suscitadas por los « derivados » [20].

Un poco más adelante vuelve a insistir sobre el concepto de *species*, esta vez indicando cuál es la acepción propia de la misma. Y así, al plantearse el problema de la identidad de derivados y compuestos, encuentra necesario distinguir entre *species* y *figura*, y anota (1.48) :

> Species enim respicit qualitatem quia esse primitiuum uel diriuatiuum est esse quale. Sed figura respicit quantitatem, que si est simplex respicit unitatem, si uero composita respicit binarium uel ternarium uel quaternarium. Nam ex pluribus quam quatuor dictionibus nulla dictio potest componi.

El alcance concedido por Balbi a la noción de *species* está delimitado por su aplicación a la forma de la palabra, cuestión básica para este gramático. Es la posible semejanza formal que puede hacer confundir primitivas y derivadas por un lado, y simples y compuestas por otro, lo que le lleva a la distinción entre *species* y *figura*.

La parte que sigue trata de una introducción a la *species*. Como era de esperar ésta gira en torno a las *species* que considera fundamentales : *primitiva* y *deriuatiua*. A partir de aquí el tono del manual cambia, adoptando una presentación medieval, con las respectivas alternancias de cuestiones (*quaero*, *quaeritur* ; *dubitatur*), argumentos a favor, en contra y solución final (*solutio*). Se incorporan las posturas de Prisciano dentro de las argumentaciones, para integrarlo en la solución o para refutarlo.

Las cuestiones son varias : cuál es el origen de ambas *species* ; el carácter derivado o no de la etimología ; la diferencia existente entre derivado y compuesto ; la primacía de *albedo* sobre *albus* o viceversa ; si puede haber derivados basados en el significado solamente ; si los casos oblicuos pueden tomarse como derivados del nominativo o las formas participiales ; si los términos cuya etimología se atribuye a antífrasis, son o no derivados ; la traducción como posible forma de derivación.

El fenómeno de la *deriuatio* es central para abordar las cuestiones relativas a la *species* : afecta a la creación de palabras (*dictiones*) ; plantea problemas relativos a su posible confusión con otros

20. *Sed antequam de predictis determinemus aliqua dubitabilia circa deriuatiua speciem moneamus*.

fenómenos gramaticales como la etimología (que relaciona con la *figuratio*) y la antífrasis [21] ; la composición (que debe ponerse en relación con la *figura* y no con la *species*) ; la prioridad del simple sobre el derivado o viceversa ; la posibilidad de derivados que afecten sólo al significado y no a la forma, la consideración de declinaciones y conjugaciones como derivados, etc.

Juan de Balbi conoce las *Deriuationes* de Hugución, al que cita varias veces y la obra de Hugución responde a intereses comunes a una época, sólo hay que pensar en Bertin de Osberno [22]. Esta introducción del gramático genovés que podemos considerar, en cierto modo marginal al núcleo de la « etimología » en su sentido medieval, ofrece al lector una discusión sobre los supuestos asumidos por los « derivadores », aunque el recurso a Prisciano como punto de partida en la discusión de cada una de las cuestiones citadas apunta al modelo guía, Prisciano, sobre el que se insertan todo tipo de reflexiones, aunque no siempre se muestra coincidente con lo defendido por él.

Sin embargo, creo que sería precipitado sacar la conclusión de que el evidente interés por el fenómeno de la derivación sea resultado exclusivo de la tendencias del momento, aunque es evidente que este es subyacente a él. Hay otros elementos divergentes de los planteamientos de Prisciano que obligan a reflexionar.

Tanta importancia como lo anterior tiene la eliminación de la mayor parte de los « apelativos » reconocidos por Prisciano, y la adición de una categoría, la de *complexiuum*, ausente en la enumeración del mismo.

Si pensamos en el desarrollo de las *species* en Prisciano observamos que es imposible encontrar un criterío único en la base de las diversas subespecies agrupadas bajo los apelativos. Hay subespecies citadas en virtud de sus cualidades semánticas ; lo que se destaca en el *adiectiuum* es la capacidad de significar loa o vituperio, calidad o cantidad, a ello se une el *gentile*, *ad aliquid dictum* y *quasi ad aliquid dictum*, las palabras *facticia*, *ordinalia*, *numeralia*, *absoluta*, *temporalia*, *localia*.

Otras subespecies consideradas aquí como *appellatiua* son posteriormente explicadas dentro de los *pronomina* : *interrogatiuum, infinitum*, *diuiduum* [23].

21. Da tratamiento separado a etimología y antífrasis.
22. Osberno, 1996.
23. Sobre la categorización como pronombres por los medievales y la relación con Prisciano, véase Rosier-Stéfanini (1990).

En cambio, si volvemos a los registrados en Balbi encontramos una cierta homogeneidad. Dejando al margen ya la diferencia que establece mediante el orden entre apelativos comunes a principales y derivados y apelativos propios únicamente de los derivados, hay otros indicios que apuntan a un criterio central en la selección.

El *adiectiuum* en Prisciano es simplemente descriptivo de los significados : *significat... sumuntur a...* Balbi toma de Prisciano esta parte inicial, pero añade una serie de observaciones que superponen sobre el criterio semántico el criterio gramatical

> Proprium autem est adiectiuorum *comparari*, ut dicit ***Priscianus***, in *secundo maiore*, unde patet quod illa quae non comparantur non sunt uera adiectiua. Item *nullum uerum adiectiuum defecit in aliquo casu*. Que enim deficiunt fixa sunt, ut fas dictione sicut dicam infra in capitulo de participiis in fine. Item scias quod adiectiua in species diuiduntur. Nam quedam sunt *mobilia per tres terminationes*, quedam adiectiua coniunctiua sunt *omnis generis* ut prudens, quedam *in commune et neutrum* diuiduntur, ut hic et hec fortis et hoc forte, pauca tamen terminant *masculinun in er, femininum in is*, *neutrum in e*, ut hic acer hec acris hoc acre.

o sintáctico. Cada uno de los apartados adopta la forma de entrada donde se da todo tipo de información sobre lo que se entiende por tal subespecie. Lo mismo sucede con el *relatiuum*. Balbi cita a Prisciano junto a Boecio, junto a magister Bene de Florencia. No existe contradicción, puesto que la información pretende ser exhaustiva y la suma de facetas propias de cada una de las *species* no se inscribe bajo un apartado exclusivo de la gramática [24].

En cuanto a la omisión de *species*, la ausencia del *interrogatiuum* queda clara, puesto que es asumido dentro del relativo. Ahora bien, tanto esta circunstancia, como la de las omisiones y la adición de *complexiuum* merecen una reflexión.

Hemos visto que Balbi procede a una verdadera reelaboración de la clasificación de Prisciano, en su planteamiento y en su desarrollo, y procede a ello eliminando y añadiendo. Hemos dado cuenta de las razones que le han llevado a las adiciones, a excepción de la de *complexiuum*, que presenta cierto interés. La adición puede considerarse tal si pensamos en el lugar en que aparece y en la categoría de *species* que le concede Balbi, pero no en cuanto a su existencia, porque Prisciano hace una amplia exposición de ella, bajo otro apartado, aunque sin atribuirle una denominación concreta.

24. No hay que olvidar que la parte dedicada a la « sintaxis » se ocupa casi exclusivamente de los regímenes y concordancias.

Juan de Génova cita los complexivos después de los colectivos :

> Sunt autem quedam nomina similia collectiuis que dicuntur complexiua quia in eodem numero ueniunt tam pro uno quam pro pluribus, ut uinum et arma.

En efecto, Prisciano después de definir el número (*GL* 2, 451) y precisar cuáles son las palabras que lo admiten, pasa a detallar los que podríamos llamar casos especiales : en primer lugar, palabras que no cambian su desinencia al pasar del singular al plural en algunos casos (nominativo plural y genitivo, nominativo, vocativo y acusativo, etc.), cuestión esta relativa a la morfología y que no cuenta con los rasgos de una posible *species* nominal. Trata a continuación de otro tipo de nombres (*GL* 2, 174.23-176.15) :

> Sunt quaedam nomina semper singularia uel natura uel usu : natura /175/ ut propria, quae naturaliter indiuidua sunt ; usu, quae singulariter proferri tradidit usus… /176/… Similiter sunt quaedam semper pluralia uel natura uel usu : natura, ut « Gemini », proprium in signo celesti, et « Pisces », usu, ut « manes »… « nundinae », « Kalendae »… sunt quaedam singularia uoce, intellectu pluralia, quae etiam comprehensiua dicuntur… ut « populus », « exercitus », « legio »; alia contra intellectu singularia, uoce pluralia, ut « Athenae »…

Sigue Prisciano con los llamados *nomina comprehensiua*, que coinciden con los nombres citados como « colectivos » en el apartado de las *species nominum* (*GL* 2, 176.12-15) :

> Sunt quaedam singularia uoce, intellectu pluralia, quae etiam comprehensiua dicuntur, id est περιληπτικά, ut « populus », « exercitus », « legio », alia contra intellectu singularia, uoce pluralia, ut « Athenae », « Thebae »…

Pues bien, son precisamente estos *pluralia* y *singularia tantum* los que constituyen el contenido de la *species complexiua* de Balbi. La inclusión de los colectivos, presentes en Prisciano, le ha hecho ver en esta *species* una parcial coincidencia con los colectivos, que bajo forma singular expresan una idea plural.

En Prisciano, por el contrario, ha sido la relación con el número la que se ha impuesto, hasta el punto de sumar a los « complexiua » el grupo citado en el apartado de la *species* como « colectivo » y aquí denominado como « comprehensivo ».

Es evidente que el proceso seguido por ambos gramáticos ha sido el inverso. La condición de *singularia* y *pluralia tantum*, aspecto del nombre que para Prisciano es una cuestión que debe ser tratada en el apartado del accidente « número », le ha llevado a añadir los colectivos (y a presentes bajo otra denominación) por su aparente afinidad. Por el

contrario, ha sido la mención de los colectivos, lo que justifica, dentro de una lógica asociación de ideas, la introducción de una nueva *species.*

En cuanto a las omisiones, pueden constituirse grupos : *ad aliquid dictum*, *quasi ad aliquid dictum*, *gentile*, *patrium*, *generale*, *speciale*, *ordinale*, *numerale*, *absolutum*, *facticium*, *temporale*, *locale* integran términos caracterizados por su significado relativo o absoluto. Son realizaciones de nombres que, al igual que dijo al tratarse de las variantes de los *nomina propria*, están destinados a recibir atención en la quinta parte de su tratado, en el diccionario, puesto que su singularidad radica en el « significado ». Por lo que respecta a *infinitum* y *diuiduum* acogen pronombres.

Las restantes *species* presentes en Prisciano y que mantiene (excluyendo aquellas que Balbi añade procedentes de los « derivados ») son: *adiectiuum*, *relatiuum*, *collectiuum.* O sea, categorías nominales claramente relacionadas con cuestiones que van más allá del significado y ajenas a cualquier categoría ajena a la nominal. La admisión del relativo – e interrogativo – se hace en función de su carácter de *relatio rei antelate*, como dice al comienzo del apartado, lo cual le permite establecer subespecies en relación con *substantia* y *accidens*. El significado es un criterio que queda excluido en Balbi al proceder a una selección. Dentro de cada *species* podemos encontrar datos morfológicos y sintácticos, pero la inclusión de las cinco *species* iniciales nunca está basada en el significado de los términos que la integran [25].

Sin embargo a todas ellas puede encontrárseles un factor en común. Tanto el adjetivo como el relativo son categorías nominales ligadas a una función concreta que las diferencia del resto ; los colectivos establecen una modificación del comportamiento nominal por lo que se refiere a la concordancia, noción básica dentro de la sintaxis medieval. En cuanto al complexivo, hay que pensar que ha sido la asociación de ideas lo que justifica su presencia entre las *species.* En las tres primeras podrían verse varias manifestaciones del *nomen* bajo distintos aspectos relacionados con la *oratio*. Al eliminar el resto de *species*, claramente vinculado al significado en Prisciano, Balbi está intentando proceder a la separación de los aspectos propiamente gramaticales de los que guardan relación con el significado. A este último dedica la última

25. La tendencia a separar aspectos gramaticales y aspectos semánticos se da con los modistas, siempre bajo supuestos teóricos. Ver Rosier-Stéfanini (1990).

parte de su *Catholicon*, un diccionario que tampoco por casualidad es parte integrante de la gramática.

Desde nuestra perspectiva puede decirse que tal intento ha sido fallido : morfología, sintaxis y significado siguen actualmente combinadas en su tratamiento, claro está que en proporciones desiguales según sea el eje de estudio que se escoja. En realidad, los intentos de estudiarlos de modo independiente equivale a fragmentar la lengua. El significado léxico se activa dentro del contexto oracional. No obstante, para llegar a esa conclusión ha sido necesario adquirir conciencia del problema. Y es en la Edad Media cuando comienza un proceso de clasificación que parte de frentes distintos que comparten más supuestos de los que se perciben a primera vista.

La présence de Priscien dans les grammaires versifiées du premier XIII^e siècle

Elsa Marguin-Hamon
Paris, Archives nationales

L'efflorescence d'une véritable tradition homogène de grammaires en vers correspond à une mode éphémère (1200-1234), mais aux conséquences durables sur l'enseignement de la discipline au bas Moyen Âge : en témoigne le succès non démenti jusqu'au XVI^e siècle des textes d'Alexandre de Villedieu et d'Évrard de Béthune. Sept textes autonomes recensés, dont six vraiment signifiants, constituent le *corpus* de référence pour l'étude de la présence de Priscien dans ce type de textes. Deux périodes sont à distinguer au sein de ce *corpus*. La première couvre les années 1200-1210, et se trouve marquée par la composition du *Doctrinale* et du *Graecismus* [1]. La seconde court de 1219 environ à 1234. Elle voit la rédaction par Henri d'Avranches, autour de 1219, du *Libellus Donati metrice compositus* et des *Comoda gramatice* [2], puis, par Jean de Garlande, entre 1232 et 1234 du *Compendium gramatice*, de la *Clavis compendii* et de l'*Ars lectoria Ecclesie* [3]. Cette mode [4] correspond principalement à une pratique orale du latin marquée par la part prépondérante de son usage dans le cadre d'une liturgie où il importe de savoir le lire à haute voix, le scander correctement, indiquer oralement les accents et les pauses appropriés. Les parties prosodiques de ces grammaires se lisent

1. Alexandre de Villedieu, ed. D. Reichling, 1893 ; Évrard de Béthune, ed. J. Wrobel, 1887.
2. Voir Heironimus & Russell (1929a et 1929b) ; Henri d'Avranches, *Comoda gramatice*, Oxford, Bodleian Library, cod. Rawlinson G 50.
3. Jean de Garlande, *Compendium gramatice*, éd. T. Haye, 1995 et *Ars lectoria Ecclesie*, éd. E. Marguin-Hamon, 2004 ; pour la *Clavis compendii*, voir Marguin-Hamon, 2005 et 2008.
4. Law, 1999.

mieux, il est vrai, dans le cadre d'un vers permettant de distinguer les quantités vocaliques qu'en prose.

La question de l'emploi des sources, dans ce genre de configuration formelle, est particulièrement épineuse, elle implique des coupes et des torsions qui rendent le point d'origine moins facilement identifiable, mais oblige aussi les auteurs à faire preuve de plus d'inventivité, voire d'originalité, en faisant varier les exemples, ou en usant de périphrases pour désigner des notions dont le libellé littéral ne rentre pas dans la structure hexamétrique [5]. Malgré ces variations, les familles de sources sont bien visibles, et rattachables à l'environnement plus vaste des manuels grammaticaux en vigueur depuis le milieu du XII^e^ siècle. La place occupée par les *Institutions grammaticales* de Priscien dans ce *corpus* est variable d'une œuvre à l'autre, mais notons que l'influence de Priscien tend à se renforcer dans les grammaires versifiées de la seconde période.

Pour situer dans quel contexte normatif sont produits ces manuels versifiés, rappelons que la référence première en matière d'enseignement scolaire de la grammaire latine est Donat, dans la mesure où les élèves, en début de cursus scolaire (à huit ans au plus tôt) commencent à apprendre le Donat mineur. Cependant, l'*Ars major*, au vu de sa tradition manuscrite, précisément étudiée par Louis Holtz, n'est pratiquement pas utilisé comme manuel d'enseignement aux XII^e^-XIII^e^ siècles, bien qu'il puisse être considéré comme relevant d'un niveau médian de difficulté normative, entre l'*Ars minor* et un texte comme les *Institutions grammaticales* de Priscien. Il faut donc supposer que d'autres textes viennent, tout au long du bas Moyen Âge, combler cet écart normatif entre une grammaire strictement élémentaire, grammaire pour débutants, et un *corpus* de niveau supérieur, que les programmes de la faculté des arts [6] ne font très certainement que conforter dans une domination théorique acquise, et au sein duquel Priscien occupe une place prépondérante.

Si l'on se fie aux études réalisées sur les statuts et les bibliothèques collégiales [7], pour une période certes un peu plus tardive du Moyen Âge (fin du XIII^e^ siècle et au-delà), on s'aperçoit que les grammaires d'Alexandre et d'Évrard viennent précisément servir de supports principaux d'enseignement de cette grammaire « intermédiaire ». Le fait que Priscien soit associé à un niveau supérieur d'enseignement de la

5 Pour quelques exemples de ces adaptations dans la grammaire médiévale et humaniste, voir par exemple Colombat, 1999, p. 613-618.
6. Denifle – Chatelain, 1889-1897, t. I, p. 78-79.
7. Gabriel, 1969.

grammaire, avant même la fixation officielle, à l'université, du *cursus* et des textes imposés, permet d'expliquer tout à la fois que son nom apparaisse peu dans ces deux manuels de niveau intermédiaire que sont le *Doctrinale* et le *Graecismus*, et que les plans respectifs de ces deux ouvrages doivent peu à l'organisation générale des *IG*.

Cependant, assez curieusement, c'est après la fixation universitaire des programmes, vers 1220, que les grammaires versifiées (donc celles de la seconde période) changent d'orientation dans le choix de leurs sources : la place des *IG*, tant par leur influence sur l'organisation générale des traités et les réflexions théoriques qui y ont cours, que par la référence, au moins implicite, à Priscien, qu'ils introduisent dans leurs vers, domine ces textes, contrairement à leurs prédécesseurs des années 1200. Il n'en demeure pas moins que Priscien se voit réserver un statut différent de Donat dans la plupart de ces traités. Pour en comprendre la raison et les modalités, il faut d'abord examiner quelle autorité est concédée à Priscien, en comparaison du traitement réservé à Donat. Ainsi l'occurrence variable mais globalement croissante du nom même de Priscien constitue un premier symptôme de l'acculturation priscianienne, même s'il existe des disparités dans l'usage explicite qui en est fait. Après quoi l'on pourra juger de l'apport de Priscien dans nos grammaires et se poser la question de ce qui en est retenu, au plan organisationnel comme en ce qui concerne le détail des définitions et des théories que livrent les *IG* à la sagacité de nos grammairiens-versificateurs. L'influence croissante des *IG* sur le *corpus*, d'une « période » à l'autre, est très nette. Elle est alimentée sans doute par la prégnance de plus en plus forte d'une tradition de sommes sur Priscien, depuis celle de Pierre Hélie jusqu'à Pierre d'Espagne le grammairien : c'est ce qu'il restera à évaluer.

1. OCCURRENCES DU NOM DE PRISCIEN DANS LE *CORPUS*. LA MONTÉE EN PUISSANCE D'UNE AUTORITÉ CONCURRENTE À DONAT

Donat constitue la référence essentielle des traités d'Évrard et d'Alexandre. Du moins le *Doctrinale* l'affiche-t-il ainsi.

1.1. Alexandre de Villedieu, Doctrinale

À chaque occurrence du nom de Donat, il s'agit d'indiquer au lecteur qu'il doit suivre cet auteur (les références se faisant manifestement

autant à l'*Ars major* qu'à l'*Ars minor*), ou que celui-ci a traité convenablement de la question. Ces mentions fonctionnent donc comme des renvois, le *Doctrinale* se développant ainsi implicitement comme un complément à l'*Ars grammatica*, du moins un traité intrinsèquement lié à l'œuvre de Donat, son référent.

– *Doctrinale*, v. 360-362

Formans *quis* uel *qui* Donato crede minori.
Tertia per primam fit nominis atque secundam.
Has tres Donatus distinguit sufficienter.

« En déclinant *quis* ou *qui*, fie-toi à Donat mineur.
C'est la 3e <déclinaison> nominale qui s'applique pour <le nominatif et le génitif>.
Pour les trois premiers cas (i.e. nom., gén., dat.), Donat établit [suffisamment de distinctions ».

Les chapitres morphologiques (ici sur les pronoms relatifs et interrogatifs) du *Doctrinale* tiennent en large part à l'influence de l'*Ars minor*, ainsi qu'à une tradition directe ou indirecte de l'*Ars major*. La remarque d'Alexandre, précisant qu'il s'appuie là sur Donat *mineur*, laisse en effet à penser qu'il connaît également l'*Ars major*, voire le pratique.

– *Doctrinale*, v. 949

Donatum sequere per verba fruentia lege.

« Suis Donat pour les verbes qui sont soumis à la règle <générale> ».

À l'inverse, Priscien n'est jamais invoqué par Alexandre, même si, on le verra, certains chapitres des *IG* ont sans doute servi à la rédaction de parties du *Doctrinale*.

1.2. Évrard de Béthune, Graecismus

Le *Graecismus* se réclame, dans le *Proemium* qui l'introduit, de l'organisation donatienne :

– *Graecismus, Proemium*, p. 2, l. 11

… secundum Donati ordinem exsecutus…

« … suivant, selon l'ordre de Donat… »

Évrard cite Donat en une autre occasion, sur l'interjection (*Graecismus*, chap. XXIV, v. 22). Il s'agit alors plutôt d'une référence à l'*Ars major* (II, 17).

Mais surtout, il affirme préférer cette source à Priscien au chapitre sur le pronom :

– *Graecismus*, chap. XIV, v. 1-4

Donati nostri vestigia prima secutus
Nomine tractato nunc de pronomine dicam,
Non quia sim Prisci dictis contrarius ani,
sed quod in hoc opere volo doctrinare minores.

« Suivant dès les premiers pas notre Donat
après avoir traité du nom je parlerai du pronom,
non que je sois opposé aux propos de Priscien,
mais parce que dans cet ouvrage je veux instruire les plus petits ».

En réalité, Évrard ne rejette pas Priscien, mais il pose clairement l'attribution de l'une et l'autre sources à deux niveaux d'enseignement distincts, et sa propre ambition : éduquer de jeune élèves, non érudits. Pour ce faire, la source de référence est Donat [8], ce qui suppose implicitement que Priscien est, au moins sur ce chapitre, cantonné à un enseignement de niveau supérieur.

Ce faisant, le *Graecismus* innove par rapport à son prédécesseur : il fait place au moins nommément à Priscien, et ce au prix de ruses métriques que va imiter plus tard Jean de Garlande : la tmèse dans l'exemple précédent, la géminée dans celui qui suit.

– *Graecismus*, chap. VIII, v. 336

inde *Xerolophon* Priscucianus ait

« de là Pris[cu]cien dit *Xerolophon* » [9].

Ou encore l'abrègement (également utilisé par Jean de Garlande) de l'initiale Prisc- :

– *Graecismus*, chap. XII, v. 387-391

Hinc Priscianus dicens ad Caecilianum :
Cum dixi *ficus* rides quasi barbara uerba,
Et dici *ficos*, Caeciliane, iubes.
Dicimus at *ficus*, quas scimus in arbore nasci,
Dicemus *ficos*, Caeciliane, tuos.

« D'où Priscien disant à Cécilien :
quand j'ai dit *ficus* [figuier], tu ris comme d'un mot barbare,
et tu souhaites, Cécilien, que l'on dise *ficos*.
Pourtant nous disons *ficus* des fruits qui, nous le savons, naissent de [l'arbre,
Et nous parlerons de tes *ficos* [figuiers], Cécilien » [10].

8. Archétype du « genre didascalique » pour Évrard (*Graecismus*, chap. VII, v. 54-56) : « Sermonum genera tria sunt graeceque uocantur / Dragmaticon hermeneticon didascaliconque, / Donatum quaeras, Aeneida bucoliconque ».
9. *GL* 2, 220.10-221.9 : sur les noms grecs en *-on*, *-onis* et leur flexion latine ; cf. par exemple *GL* 2, 221.1-2 : *Xenon*.

Pour Évrard, Priscien est donc une autorité au même titre que Donat, bien que l'usage qu'il en fait soit très limité – on verra que cette tendance se confirme dans l'organisation générale du traité.

1.3. Henri d'Avranches, Comoda gramatice

Nous mettrons de côté le *Libellus Donati metrice compositus* d'Henri d'Avranches, dans la mesure où il s'affiche d'emblée comme une mise en vers de Donat, sa source exclusive. Il s'agit en effet d'un très court poème (160 vers) résumant l'*Ars minor* (l'auteur biffant les listes d'exemples pour ne conserver du texte d'origine que le squelette).

Il est cependant intéressant de noter qu'Henri d'Avranches, dans ses traités grammaticaux, se positionne sur deux terrains : la grammaire élémentaire, d'une part, et une grammaire intermédiaire beaucoup plus ambitieuse, avec les *Comoda gramatice*, d'autre part. Ce faisant, et en choisissant pour source principale Donat mineur dans un cas, Priscien dans l'autre, Henri confirme la répartition clairement exprimée par Évrard dans son chapitre sur le pronom.

Si Priscien n'est pas plus nommément cité dans les *Comoda gramatice* que chez Alexandre de Villedieu, il est néanmoins implicitement désigné par la mention de sa propre source, Hérodien, dont le nom est pratiquement toujours glosé dans le manuscrit en « Priscianus ». Ce silence dans les vers autour du nom de Priscien, quand, on va le voir, tout dans les *Comoda gramatice* ramène à la tradition priscianienne, reçoit plusieurs explications possibles. Il s'agit d'abord de métrique : « Priscianus », à moins de tricher par une synérèse, ou le recours à la tmèse, comme le fait Évrard, moins regardant sur la métrique qu'Henri d'Avranches, alterne une longue, une brève puis une longue, et n'est donc pas conforme au schéma dactyle / spondée.

Une autre raison pourrait être avancée. Priscien serait considéré comme simple « traducteur » de sources antérieures, Hérodien et Apollonius principalement, dans la mesure où il les cite régulièrement, y compris en grec. Donat ferait alors figure de *terminus a quo* d'une tradition, tradition artigraphique perpétuée après lui, alors que Priscien ne serait qu'un maillon parmi d'autres d'une tradition à lui antérieure, presque un compilateur.

10. *GL* 2, 267.3-18 : « Excipitur *quercus, laurus, pinus, cornus, ficus*, quae tam secundae quam quartae inueniuntur. (…) Martial in epigrammatibus : Dicemus ficus, quas scimus in arbore nasci ». *Hinc Prisci-* est scandé comme un dactyle.

Cependant, personne n'est dupe, le glosateur le premier, et il est peu probable qu'Henri ait lu Hérodien : la référence, même déguisée, à Priscien, est évidente. Or elle revient régulièrement (au moins sept fois) au cours du traité. Le même procédé est utilisé par Jean.

– Jean de Garlande, *Ars lectoria Ecclesie*, v. 883-884
Interjectiva numquam componitur ulla
sicut Apollonius dicit in tractando figuram.

« Aucune interjection n'est jamais composée
comme le dit Apollonius en traitant cette figure » [11].

et la glose du vers 885 (sur l'interjection « proch » et autres) de préciser :

ut vult Priscianus…
– Jean de Garlande, *Clavis Compendii*, v. 34-36
[…] hinc sequitur indeclinabile recte,
sicut Apollonius orditur et Herodianus,
quos ratio posito sua de pronomine vallat.

« ensuite vient, normalement, l'indéclinable,
selon l'ordre qu'ourdit Apollonius ainsi qu'Hérodien,
que la raison qui leur est propre conforte quant à la position qu'ils donnent
[au pronom ».

1.4. Jean de Garlande

Jean de Garlande reprend au *Graecismus*, en les systématisant, certains artifices permettant de contourner les difficultés métriques liées aux quantités vocaliques du nom *Priscianus*. Il use de la tmèse :

– *Clavis compendii*, v. 711-712
Jugera dat *jugus* primo vel *-rum*, velut ipse
Prisci fert -anus, auctoribus approbat illud.

« *Jugus* donne *jugera* au nominatif <pluriel>, de même que *jugerum* [<génitif>
comme Priscien lui-même le dit, et ce auteurs à l'appui » [12].

Autre expédient possible trouvé par Jean : l'abrègement de la première syllabe de *Priscianus* par suppression du *s*, jointe à l'explication étymologique justifiant l'entorse faite à la scansion classique.

11. *GL* 3, 91.26-27 : « *infandum* pro interiectione protulit. Proprie tamen voces interiectionum primitivae sunt, ut *papae, euax, ei, heu, euhoe, ohe* et similia ».
12. *GL* 2, 306.21 ; 307.27-29. *Prisci* doit être scandé comme un spondée.

– *Clavis compendii*, v. 657-659

Sed quod corripitur *Priscianus* forte stupescis :
a *pretio* dictus, -e mutat in -i *Priscianus*.
Quem tamen a *prisco* quidam dixere magistri.

« Mais tu t'étonnes de ce que l'on abrège l'-i du nom *Priscien* :
Priscianus vient de *pretio* [*prix*], l'-e d'origine se changeant en -i.
Pourtant des maîtres disent que *Priscien* vient de *prisco* [*ancien*] ».

Le même procédé est répété un plus loin dans le traité

– *Clavis compendii*, v. 856-858

Dicas *Mulciberis* vel *Mulcibris* ut Priscianus –
a *pretio* dictus – bis pandit in ordine libri :
in genere et breviter ubi normas colligit artis [13].

« Tu dois dire *Mulciberis* [*Vulcain*] ou *Mulcibris* comme Priscien –
nom qui vient de *pretium* – en fait état deux fois dans son livre :
dans le chapitre du genre et brièvement là où il rassemble les normes de [son ouvrage ».

L'étymologie fantaisiste vient justifier une scansion pourtant non régulière du nom.

En outre, ces digressions autour du nom de Priscien peuvent apparaître *a posteriori* comme une justification : quand Henri, source majeure à l'œuvre de Jean, utilisait abondamment Priscien sans le citer, Jean, au moyen d'une étymologie « parlante », tente de renforcer le statut autoritatif de Priscien. La référence aux *IG*, avouée ou non, n'en a que plus de poids.

– *Clavis compendii*, v. 270-274

Adver. curtat -inus, distinguit sic Priscianus :
crastinus ostendit, *clandestinus* ista probabit,
justi Justinus t primi dat tibi -tinus,
sed *jacinctinus* debet proferre disertus,
lege sua quamvis *jacinctina* fert Juvenalis.

« Tandis que l'adverbe abrège <l'-i> d'-inus, Priscien [14] fait la distinction [suivante :
il montre qu'on dit *crastinus* [*du lendemain*], de même que *clandestinus* [*clandestin*],
mais que de *justi* [*du juste*] vient *Justinus*, -tinus venant du t de la racine,
et le docte doit dire *jacinctinus* [*d'hyacinthe*],

13. *GL* 2, 230.11.
14. *GL* 2, 80.5-11 : « In *nus* enim desinentia vel in *na* vel in *num* si faciunt diminutiva, abiecta n duas assumunt l : *unus ullus, una ulla, unum ullum*, *bonus bellus, bona bella, bonum bellum*, *geminus gemellus* […]. Inveniuntur quaedam in *tinus* paenultimam corripientia, sed quae a primitivis non habent t, ut *diu diutinus*, *cras crastinus*, *horno hornotinus*, *prius* vel *priscus, pristinus* ».

bien que Juvénal emploie selon une règle qui lui est particulière [*jacinctina* ».

Au vers 270, « Priscianus » voit sa syllabe initiale traitée comme une brève, ce qui justifie la leçon rejetée des manuscrits A et C qui adoptent la graphie « Pricianus », confortée par l'étymologie fantaisiste que nous évoquions précédemment. Cette graphie peut au reste être commune à l'ensemble des manuscrits en d'autres endroits du traité.

– *Clavis compendii*, v. 413-414

Pro genitivo sed prisci posuere dativum,
ut Pri<s>cianus ait *ob Achillis dicis Achilli.*

« Mais les anciens posèrent une désinence de datif là où le latin met un [génitif,
comme le déclare Priscien « Tu dis *ob Achillis* pour *Achilli* » [15].

Quoi qu'il en soit, Jean est le premier à promouvoir dans sa propre grammaire la figure de Priscien au même rang que celle de Donat :

– *Clavis compendii*, v. 357-360

Vere perfecta sunt acathalectica metra,
inperfecta tamen Grecismus nuntiat illa.
Est metrum faciens liricis Horatius odis.
Servius assentit, confirmat et hoc Priscianus.

« En vérité, les vers acatalectiques sont parfaits,
pourtant le Grécisme les présente comme imparfaits.
C'est le type de vers dont use Horace dans ses Odes lyriques.
Servius l'approuve [16], et Priscien le confirme » [17].

Il apparaît même ailleurs dans la *Clavis* que le texte de Priscien passe aux yeux de Jean pour la référence majeure au plan théorique. Ainsi écrit-il dans un paragraphe intitulé *quelle grammaire devons-nous suivre ?*

– *Clavis compendii*, v. 660

Gramaticam teneas, affirmat quam Pris<cianus>.

« Tu dois observer les règles de grammaire qu'énonce Priscien ».

C'est la grammaire affirmée, voire affermie par Priscien qu'il faut suivre.

15. *GL* 2, 185.6.
16. Servius, *De centum metris GL* 4, 459.27-28 : « De sotadico. Sotadicum constat trimetro acatalecto, ut est hoc, *arva sicca Nilus intrat, ite laeti* ».
17. Priscien, *Partitiones XII Versuum Aeneidos* I, 4, *GL* 3, 460.1-2, 5-8 : « Catalecticos dicunt, quibus deest in fine aliquid, acatalectos, quibus nihil deest. […] praeterea dicuntur Hypercatalecti, quibus abundat una vel duae syllabae, ut novenarium Pindaricum, quod, cum sit dimetrum iambicum, habet tamen unam syllabam plus in fine : Horatius, *Silvae laborantes geluque* ».

D'Henri d'Avranches à Jean de Garlande, si la source principale demeure Priscien, comme vient le confirmer, on va le voir, la structure comparée des textes, le mode de référence au texte des *IG* change radicalement : d'une source qu'à l'instar de manuels modernes Henri utilisait sans jamais la nommer, ou alors cachait sous la référence à Hérodien, on passe à un texte autoritatif, et revendiqué comme tel, puisque, pour pouvoir citer le nom « Priscien » dans ses hexamètres, Jean recourt à des artifices orthographiques et métriques divers. Dans la *Clavis compendii*, Priscien est cité comme autorité, pour donner force au propos, comme le faisait Alexandre de Villedieu avec Donat, et de préférence même à ce dernier, dont la parole n'est invoquée qu'aux premiers chapitres, sur le pronom (« selon Donat », écrit le copiste en ajoutant des titres aux chapitres), sur la nature du gérondif, puis – domaine très circonscrit – sur les figures, pour l'opposer aux errements du *Graecismus*.

Surtout, dès le début du traité, Jean se positionne en faveur de Priscien (dont la présence est visible même s'il n'est pas nommé) sur la question de l'ordre d'énoncé des parties du discours, l'opposant à l'ordre selon Donat.

– *Clavis compendii*, v. 26-37
In serie recta qua partes arte locantur
ante venit nomen, quia sic substantia poscit ;
pronomen pendet a nomine, verba sequuntur,
sicut Donatus assignat in ordine noster,
et sicut metri serie tibi vis reserari.
Sed mihi da veniam, si metro dissona ponam.
Nomine signatur substantia, que prior omni
accidente venit, quod verbo, participanti
convenit ; hinc sequitur indeclinabile recte,
sicut Apollonius orditur et Herodianus,
quos ratio posito sua de pronomine vallat,
dum post participem pronomina tracta sequuntur.

« Dans l'ordre correct selon lequel l'art grammatical place les parties du [discours,
d'abord vient le nom, car c'est l'expression de la substance qui l'exige [18] ;
le pronom dépend du nom, les verbes suivent,
selon l'organisation à nous assignée par notre maître Donat,
et selon l'ordre dans lequel tu veux que mes vers les dévoilent [19].

18. *GL* 3, 116.25-27 : « ante verbum quoque necessario ponitur nomen, quia agere et pati substantiae est proprium, in qua est positio nominum, ex quibus proprietas verbi, id est actio et passio, nascitur » ; *GL* 3, 164.16-20.
19. Cf. Pierre Hélie, *Summa…*, éd. L. Reilly, 1993, p. 622 (<de pronomine>) [*IG* XII]) : « Videns ergo Donatus quod nomen ideo preponitur verbo quia

Mais pardonne-moi si j'y mets des choses qui dérogent à la métrique.
Le nom signifie la substance, laquelle précède
tout accident, lequel caractérise le verbe, le participe [20] ;
ensuite vient, normalement, l'indéclinable,
selon l'ordre qu'ourdit Apollonius ainsi qu'Hérodien,
que la raison qui leur est propre conforte quant à la position qu'ils donnent [au pronom,
en traitant les pronoms à la suite des participes » [21].

Concernant la place du chapitre sur le pronom, c'est l'ordre des *IG* qui l'emporte sur celui de l'*Ars* de Donat.

Il s'agit là d'un geste fort, puisqu'il augure de l'orientation du traité, fondé sur l'ambivalence de ses deux premiers volets, l'un normatif et énumératif, l'autre délibérément théorique. Or ce second volet, le plus important puisqu'il est le lieu du traité où s'expriment les théories grammaticales de Jean, est marqué du sceau de Priscien.

C'est au début de cette partie, sur la question des propriétés du nom, que Donat est à nouveau, au reste, contredit par Jean :

– *Clavis compendii*, v. 1185-1187

Sub specie quale contingit, nam propriorum
est discretiva species necnon aliorum.
Donatus dicit aliter causa levitatis.

« C'est sous l'espèce qu'intervient la qualité [22], car l'espèce
des noms propres est discriminante <de la qualité> [23] ainsi que de celle des [autres noms.

substantiam significat que prior natura est propria verbi significatione, putavit quoque ratione consimili pronomen quia substantiam significat debere verbo preponi. »

20. Pierre Hélie, *Summa…*, éd. Reilly, 1993, p. 859 (<de parcium ordine>) [*IG* XVII, 14]) : « Substantia est subiecta actioni et passioni, quare substantia prior est natura actione et passione. Actio vero et passio posteriora sunt quia sunt accidentia. Si ergo nomen significat substantiam, verbum vero actionem et passionem, et substantia dignior est actione et passione, merito nomen verbo preponitur ».
21. Sur la position du chapitre sur le pronom après celui sur le participe, et plus généralement sur l'ordre des livres consacrés aux *partes orationis* (i.e. justification de l'ordre suivi par les *Institutions* de Priscien), cf. Pierre Hélie, *Summa…*, éd. Reilly, 1993, p. 622 [*IG* XII] : « Auctor tamen iste (*Priscien*) considerans quod pronomen causa verbi, ut postea demonstrabitur, repertum est […] ideo rationabiliter verbum pronomini preponendum diiudicavit. Quoniam autem participium a nomine et verbo contrahit proprietates, nullas autem vel a pronomine vel a ceteris partibus contrahit, merito statim post nomen et verbum loco tercio debuit poni ut etiam rationem sui nominis servaret cum dicatur participium quasi *capiens partes* a predictis partibus orationis, id est, proprietates ».
22 *GL* 2, 57.9-12.
23 *GL* 2, 58.14-59.1 : Hoc autem interest inter proprium et appellativum, quod appellativum naturaliter commune est multorum, quos eadem substantia sive qualitas vel quantitas generalis specialisve iungit : generalis, ut *animal*, *corpus*, *virtus* ; specia-

Donat dit autre chose, par légèreté » [24].

L'espèce du nom, propre ou appellatif, détermine selon Priscien sa qualité, spéciale ou générale. C'est ce que tente ici de résumer Jean, qui a soin de se démarquer de Donat en la matière.

Qu'elle soit pleinement explicite ou non (pour les raisons évoquées), l'occurrence du nom de Priscien, utilisé à titre autoritatif pour contrer ou contrebalancer l'influence donatienne, va croissant dans le *corpus*. La structure profonde des traités vient confirmer l'importance quasi-hégémonique gagnée par les *IG* dans les grammaires en vers de notre seconde période.

2. STRUCTURES COMPARÉES DES TRAITÉS : ÉVOLUTION, TRAITS CARACTÉRISTIQUES

Entre la première et la seconde période, la structure des grammaires en vers change radicalement, subissant l'influence grandissante du modèle des *IG*.

2.1. Alexandre de Villedieu, Doctrinale

Si elle est implicite, la référence à Donat n'en est pas moins évidente au début du traité, lorsque l'auteur annonce son plan :

– *Doctrinale*, v. 26-28

Post Alphabetum minus haec doctrina legetur ;
Inde leget maius, mea qui documenta sequetur,
Iste fere totus liber est extractus ab illo.

« Après la revue minimale des lettres voici quelle doctrine sera lue ;
ensuite il en lira une plus importante, celui qui suivra mes enseignements,
presque tout ce présent livre est extrait de celui-là ».

Après avoir recommandé la lecture préalable de l'*Alphabetum minus* en lequel on peut aisément reconnaître les chapitres liminaires de l'*Ars minor*, Alexandre revendique la filiation de son livre avec l'*Ars major*. Notons également qu'Alexandre choisit de clore son traité par deux parties respectivement consacrées à la prosodie, d'abord, puis aux vices et aux figures du discours. L'organisation de cette dernière

lis, ut *homo*, *lapis* […] Proprium vero naturaliter uniuscuiusque privatam substantiam et qualitatem significat et in rebus est individuis, quas philosophi atomos vocant, ut *Plato*, *Socrates*, itaque caret communione naturali. »

24. Donat, *Ars maior* II, 2, éd. L. Holtz, 1981, p. 614.1-615.1 ; *ibid.*, 631.12-632.1, sur les articles différenciés par Donat du pronom.

partie est alors en tous points conforme à la troisième partie de l'*Ars major*. Cette filiation a, certes, ses limites, le *Doctrinale* accordant à la syntaxe une part qui n'était pas dans l'*Ars major*. Cependant l'économie générale du traité est délibérément placée sous l'autorité de Donat, et vient très délibérément remplir le vide laissé par la désuétude de l'*Ars major* [25].

2.2. Évrard de Béthune, Graecismus

À l'exception des parties liminaires du traité, consacrées aux figures, aux vices, aux couleurs rhétoriques et aux pieds métriques, le plan du *Graecismus*, conformément au parti exposé dans le *Proemium*, est conforme en tout point à l'ordre d'exposé des *partes orationis* selon Donat.

– *Graecismus*, *Proemium*

primo de nomine, secundo de pronomine tractans et sic deinceps […]

« en traitant en premier lieu du nom, en second du pronom, et ainsi de suite […] »

Il suit en effet Donat du chapitre V, *de commutatione litterarum* (abrégé du *de littera* de l'*Ars major*), jusqu'au chapitre XXVI, *de accidentibus verborum* (également inspiré de l'*Ars major*). Seul ajout « priscianien » : le chapitre XXVII, *De diasyntastica*, qui doit essentiellement au livre 18 des *IG*.

Du chapitre VI, *de nominibus monosyllabis* au chapitre XXIV *de interjectionibus*, c'est très clairement le plan de l'*Ars minor* qui est suivi. L'essentiel de ces chapitres, mis à part celui sur le pronom et celui sur le participe, se limite à de longues listes d'exemples que l'auteur choisit de mettre en perspective de manière plus lexicographique que morphologique (réservant les exposés strictement morphologiques en ce qui concerne le nom et le verbe aux chapitres XXV et XXVI, *de speciebus nominum* et *de accidentibus verborum*), et c'est alors que l'*Ars major* est mis à profit. Il l'est également au chapitre sur le participe.

L'essentiel du propos d'Évrard n'est donc pas d'effectuer une synthèse un peu systématique concernant la morphologie des *partes orationis*, mais au contraire d'énumérer le plus grand nombre de cas, d'exemples possibles, chacun ou presque étant l'occasion d'une définition lexicale ou étymologique. Dans ces conditions, le dernier

25. Holtz, 1981, p. 505-506.

chapitre – syntaxique – détone, puisqu'il offre un exemple de dégraissage extrême d'une partie du livre 18 des *IG*, au moyen de notions synthétiques servant à qualifier à grands traits le régime des cas.

2.3. Henri d'Avranches, Comoda gramatice

Le plan suit à peu de choses près celui des *IG*, en moins exhaustif et systématique. Il s'inspire manifestement de ce qu'en garde la *Summa* de Pierre Hélie, en ce qui concerne la succession et l'économie générale des parties orthographiques et morphologiques.

Définitions générales
Mutation des consonnes
Quantité, accents, ponctuations
Equivoques (liste de vers) [26]

Définitions : le mot, le discours, le nom, ses accidents

Espèces du nom : dénominatifs, patronymiques, possessifs, comparatifs
  Genre (nominal)
  Nombre
  Figure
  Cas
  La première déclinaison
  La seconde déclinaison
  La troisième déclinaison
  La quatrième déclinaison
  La cinquième déclinaison
  Noms grecs et hébreux en latin
  Noms hétéroclites (origine étrangère, désinence-flexion latine)
Le verbe
Le pronom
La préposition
L'adverbe
L'interjection
La conjonction

Syntaxe
Vices du discours
Schèmes
Tropes
Couleurs rhétoriques

Conclusion

26. L'insertion de ces *differentiae* ne peut laisser d'évoquer ce que Pierre Hélie lui-même pratique dans sa *Summa* après son chapitre sur l'accent.

Les éléments-clefs des *IG* – c'est-à-dire les définitions du livre 2 – sont très abondamment et presque littéralement repris par Henri. Ces définitions sont programmatiques pour l'œuvre de Priscien puisqu'elles justifient *a priori* l'organisation de son traité : cet aspect n'échappe pas à Henri d'Avranches lorsqu'il entreprend de rédiger une grammaire conforme à cette organisation générale.

Les passages qui suivent montrent d'eux-mêmes la filiation évidente entre les *IG* et les *Comoda gramatice*.

– *IG*, *GL* 3, 53.8-9

Dictio est pars minima orationis constructae, id est in ordine compositae…

« Le mot est la plus petite partie de la phrase construite, c'est-à-dire composée en ordre… »

– *Comoda gramatice*, f. 11v

<D>ictio pars minima constructe vocis* habetur
<* *glose*> id est orationis in ordine composite

« Le mot se trouve être la plus petite partie de l'expression construite »
« c'est-à-dire de la phrase composée en ordre »

On voit que le lexique même change à peine d'un texte à l'autre, *a fortiori* quand on prend en considération la glose comme complément naturel du traité en vers.

– *IG*, *GL* 2, 53.15-18

Syllaba autem non omni modo aliquid significat per se : ergo monosyllabae dictiones possunt quodammodo esse et syllabae, non tamen sincere, quia numquam syllaba per se potest aliquid significare : hoc enim proprium est dictionis.

« Or la syllabe ne signifie pas systématiquement quelque chose par elle-même : donc les monosyllabes peuvent d'une certaine façon être des mots en même temps que des syllabes, et pourtant non pas à l'état pur, car jamais la syllabe ne peut par soi-même signifier quelque chose : c'est en effet là le propre du mot ».

– *Comoda gramatice*, f. 11v

sillaba sincere monosillaba dictio non est.

« en tant que syllabe à l'état pur le monosyllabe n'est pas un mot ».

Là encore, la lettre et l'esprit des *Comoda* s'avèrent conformes à ceux des *IG*, qu'ils abrègent. L'extrême concision à laquelle Henri d'Avranches contraint sa source ne doit pas cacher la filiation évidente entre les deux textes.

– *IG*, *GL* 2, 53.28-29

Oratio est ordinatio dictionum congrua, sententiam perfectam demonstrans.

« La phrase est un ordonnancement correct de mots, qui affiche un sens parfait ».

– *Comoda gramatice*, f. 11 v

vocum dicetur oratio congruus ordo, / per quem perfecta sententia congrua surgit.

« la phrase se dira d'un ordonnancement correct de vocables, / par lequel un sens parfait surgit, correct ».

La définition des *Comoda* reprend manifestement celle des *IG*, fondée sur la double notion de correction d'une part (*congruitas*), perfection ou complétude (*perfectio*) d'autre part.

– *IG*, *GL* 2, 53.29

Est autem haec definitio orationis eius, quae est generalis […]

« Voici la définition, générale, de cette phrase […] »

– *Comoda gramatice*, f. 11 v

Hec nota* larga datur […]
<* *glose*> i. diffinitio

« Voici une indication* large […] »
*« c'est-à-dire une définition »

La nuance même dont usait Priscien est retenue et reportée dans les *Comoda gramatice.*

– *IG*, *GL* 2, 53.30-54.4

[…] nec non unaquaeque dictio hoc saepe nomine <i.e. *oratio*> nuncupatur, cum plenam ostendit sententiam, ut verba imperativa et responsiva, quae saepe una dictione complentur, ut si dicam *quid est summum bonum in vita ?* et respondeat quis *honestas*, dico *bona oratione respondit*.

« […] et de même n'importe quel mot est appelé de ce nom <*phrase*>, lorsqu'il dévoile un sens plein, comme les paroles exprimant l'ordre ou la réponse, qui souvent sont complètes au moyen d'un seul mot, comme quand je dis *Quel est le souverain bien dans la vie ?* et que l'on me répond *l'honnêteté*, je dis *il répond d'une bonne phrase* ».

– *Comoda gramatice*, f. 11v

Quoniam si quero fiat *summum pande bonum*, bene respondetur : *honestas*.

« Puisque, si je demande que l'on <dise> *révèle-nous le bien suprême*, on fait bien de répondre <*c'est*> *l'honnêteté* ».

Il s'agit d'un raccourci en référence directe au texte de Priscien. Henri fonctionne là sur le mode de l'abrégé, de l'ellipse qui suppose le passage-source connu du lecteur, ou nécessite le recours à une explication marginale ou orale.

– *IG*, *GL* 2, 54.5-7

Partes igitur orationis sunt secundum dialecticos duae, nomen et verbum, quia hae solae etiam per se conjunctae plenam faciunt orationem, alias autem partes *syncategoremata*, hoc est consignificantia, appellabant.

« Donc les parties de la phrase sont selon les dialecticiens deux, le nom et le verbe, parce que seules celles-là, conjointes encore entre elles, donnent une phrase complète, mais ils appelaient les autres parties *syncatégorèmes*, c'est-à-dire parties consignifiantes ».

– *Comoda gramatice*, f. 11v

sensum complectum* per verbum nomen habemus. / Sed consignificant alie, primisque ministrant.

« Nous obtenons un sens complet par le moyen du verbe <et> du nom. / Mais les autres <parties> consignifient, et servent aux précédentes ».

Notons l'économie du passage en vers, qui gomme la source, allusive, citée par Priscien (« dialecticos »). La notion de *consignificatio* est reprise sous forme verbale (selon un procédé courant dans la mise en vers, et qui répond à des raisons métriques, les substantifs en *-tio* étant difficiles à intégrer). Un élément supplémentaire est à noter dans le texte d'Henri : les parties « consignifiantes » servent les deux autres. À la stricte conception priscianienne de la notion vient s'ajouter une vision syncatégorématique héritée de Boèce.

2.4. Jean de Garlande

L'œuvre grammaticale de Jean de Garlande est scindée en trois parties, division que l'on peut lire à un niveau macroscopique comme correspondant à une séparation entre morphologie / syntaxe / prosodie.

Le *Compendium* occupe essentiellement le terrain de l'orthographe et de la morphologie, tout en consacrant une partie aux vices et aux figures (suivant Donat, et en critique du *Graecismus*). La *Clavis compendii* poursuit et approfondit dans un premier temps la critique du *Graecismus* (sur les vices et figures, mais pas seulement), et dans une moindre mesure du *Doctrinale*. Mais surtout, sa seconde partie, la plus importante au plan théorique, est consacrée à la construction : principes d'une part, essai sur le régime des cas, analyse de constructions verbales, puis enfin réflexion sur les figures de construction. L'*Ars lectoria Ecclesie* est d'abord, comme son nom l'indique, un traité de prosodie (avec une dernière partie, presque adventice, sur les constructions déviantes).

Jean, lecteur et sectateur impénitent des *Comoda*, en reprend les sources, tout en choisissant une orientation différente de celle adoptée par Henri, plus segmentée. La *Clavis compendii* de Jean (et dans une moindre mesure son *Ars lectoria*) vient en effet consacrer spécifiquement à la syntaxe des réflexions absentes du *Compendium*.

Cette segmentation n'est pas sans rapport avec l'autonomisation courante, durant les premières décennies de la faculté des arts, des commentaires sur Priscien mineur. Un traitement indépendant est dès lors réservé aux réflexions syntaxiques, sur lesquelles se focalisent de fait l'essentiel des spéculations grammaticales.

Plus généralement, l'évolution des traités en vers du *corpus* correspond à une influence croissante des réflexions contemporaines ou juste antérieures sur Priscien.

3. Le poids croissant de la tradition priscianienne indirecte : conséquence sur le contenu des traités et leur forme

La transmission des *IG* passe par un recours direct **ou** indirect au texte, via les commentaires et sommes sur Priscien disponibles. L'existence de ces intermédiaires qui ont mis en perspective, « actualisé » les *IG* à la lumière de nouveaux apports spéculatifs, de réflexions nouvelles sur les propriétés du discours notamment, est un élément essentiel à la compréhension des grammaires en vers, issues d'un travail de compilation.

3.1. L'influence de Pierre Hélie, Summa super Priscianum (ca 1150)

3.1.1. Le cas du *Doctrinale*

Les préoccupations syntaxiques du traité que l'on a précédemment évoquées nous amènent à chercher une source autre que Donat pour les parties concernées, et l'on pense naturellement, sur ce chapitre en particulier, au livre 18 des *IG*. Or, au vers 16 du traité, Alexandre annonce :

– *Doctrinale*, v. 16

Hinc de praeteritis Petrum sequar atque supinis.

« D'où, à propos des prétérits ainsi que des supins, je dois suivre Pierre ».

En effet les vers 703 à 1072 s'inspirent directement des chapitres de la *Summa* consacrés à la formation du parfait (et conséquemment de

son participe) dans les différentes conjugaisons (éd. Reilly, 1993, p. 565-594, 617-621).

Ce Pierre semble donc être Pierre Hélie : s'éclairerait alors l'hybridation subie dans le traité par le plan donatien, notamment la déclinaison au chapitre VIII, sur le régime, dans l'ordre priscianien, des diverses possibilités d'emploi des cas. On aurait affaire alors, tout naturellement, à une tradition priscianienne indirecte, *via* Pierre Hélie dont la somme fut durant la seconde moitié du XII^e^ siècle un outil d'enseignement très prisé.

3.1.2. Le cas du *Graecismus*

Le *Graecismus* emprunte vraisemblablement à Pierre Hélie, et non plus à l'*ars grammatica* de Donat les idées essentielles de son chapitre XIV sur le pronom.

Sur la question, un point de divergence entre Donat et Priscien est largement commenté par les grammairiens des XII^e^-XIII^e^ siècles : le pronom est-il posé pour un nom ou pour un nom propre ? Pierre Hélie rejetait la définition de Donat du pronom « pro nomine » c'est-à-dire mis pour un nom appellatif, en distinguant l'équivalence pure et simple de l'idée de référence :

– Pierre Hélie, *Summa…*, éd. Reilly, 1993, p. 626 [*IG* XII]

[…] Sed dicimus quod licet pronomen referatur ad nomen appellativum, non tamen ponitur pro eo.

« […] Mais nous disons que bien que le pronom se réfère à un appellatif, il n'est pourtant pas posé pour lui » [27].

Évrard de Béthune reprend presque littéralement ce propos :

– *Graecismus*, chap. XIV, v. 27-28

[…] quamuis referatur ad illud,
Non tamen idcirco pro nomine ponitur illo.

« […] bien qu'il s'y réfère,
il n'est cependant pas posé pour ce nom ».

Si la référence du pronom au nom commun est effective, pour Pierre Hélie, comme ensuite pour Évrard, le pronom n'est pas pour

27. Position directement empruntée à Guillaume de Conches, *Glose*, cf. Fredborg, 1973, p. 23 ; Rosier – Stéfanini, 1990, p. 288-289. Cf. aussi *Summa Quoniam opificen*, Leiden, Univ. Bibl., BPL 154, f. 66rb : « Item in hac constructione *iste currit*, hoc pronomen *iste* demonstrat suppositum et significat, sed non supponit, immo haec oratio *iste homo* » (*cit.* in Fredborg, 1990, p. 53-68, spéc. p. 61).

autant posé *pour* ce nom commun, il n'en a ni la signification bien sûr, ni de surcroît la fonction [28].

Pierre Hélie définit en ces termes les propriétés de signification respectives du nom et du pronom : il distingue la *substantia a substando*, qui correspond selon le *Contra Eutychen* de Boèce [29] à la notion grecque d'*hypostasis*, substance en tant que « support de forme », la *substantia a subsistendo*, soit le grec *usiosis*, qui désigne la substance « sous le flux de la matière qu'elle informe », la matière susceptible de recevoir une forme, enfin la *substantia a substando et subsistendo*, soit le grec *usia* et le latin *essentia*, matière soumise à forme. Dans ces catégories se répartissent pronom et noms, le pronom relevant à coup sûr de l'*hypostasis*. Évrard de Béthune dans son chapitre sur le pronom lui applique cette définition :

– *Graecismus*, chap. XIV, v. 20-22

At nomen uere tibi significabit usiam,
Et tibi significat pronomen hypostasim ipsam
Dans intelligere, quod sit substantia mere.

« Mais le nom en vérité signifiera pour toi l'*usia*
Et le pronom signifiera l'hypostase elle-même
En donnant à comprendre ce qu'est la substance à l'état pur ».

Une nuance est à apporter à ce rapprochement : dans le *Graecismus*, le nom est dit signifier l'*usia*, et non l'*usiosis* comme chez Pierre Hélie, nuance qu'Anne Grondeux [30] attribue à l'influence de Pierre d'Espagne le grammairien, et qui pourrait être due à une interpolation ultérieure à la rédaction du texte (peut-être par Jean de Garlande commentateur du *Graecismus*).

Une fois balayée la définition donatienne du pronom comme « posé pour un nom », il importe au grammairien d'en cerner la raison d'être. Systématisant et conceptualisant les réflexions de Priscien sur ce point, Pierre Hélie dégage deux « causes d'invention » (le concept, hérité de Guillaume de Conches, est un fil conducteur de son œuvre et le principal outil dont il dispose pour penser la grammaire comme une mécanique régie par des lois, structurée) : « nécessité » et « commodité ».

– Pierre Hélie, *Summa…*, éd. Reilly, 1993, p. 622-623 (*IG* XII)

Causa vero inventionis pronominum in prima et secunda persona fuit necessitas, in tercia vero commoditas. Quoniam enim omnia nomina, preterquam in vocativo, tercie erant persone, non poterant intransitive per

28. Rosier – Stéfanini, 1990, p. 289.
29. Stewart – Rand, 1953, p. 84-90.
30. Grondeux, 2000, p. 404-405.

nominativum construi cum verbis prime et secunde ; ideoque necessitate quadam reperta sunt pronomina in prima et secunda persona ut essent casualia que cum verbis intransitive per nominativos construerentur in prima et secunda persona. Commoditas vero causa fuit inventionis tercie persone. Quamvis enim post *Virgilius scripsit Bucolica* posset repeti hoc nomen *Virgilius* et dici, *Virgilius scripsit Eneida*, commodius tamen erat dicere, *idem scripsit Eneida*, ne de alio sed de eodem prorsus fieri videretur locutio, quamvis sint et alie complures cause inventionis pronominum, ut discretio, demonstratio, relatio, que omnia sequens tractatus docebit.

« La cause de l'invention des pronoms de première et seconde personnes fut la nécessité, et la commodité pour les pronoms de troisième personne. Puisqu'en effet tous les noms, hormis ceux au vocatif, étaient de troisième personne, ils ne pouvaient se contruire en intransition au nominatif avec des verbes de première et de seconde personnes ; et c'est pourquoi, poussé par la nécessité, on a trouvé des pronoms de première et seconde personnes afin qu'ils soient les parties casuelles à construire au nominatif en intransition avec des verbes à la première ou à la seconde personne. La commodité fut la cause de l'invention du pronom de troisième personne. Bien qu'en effet après *Virgilius scripsit Bucolica* [Virgile a écrit les *Bucoliques*] on pût répéter ce nom *Virgilius* et dire *Virgilius scripsit Eneida* [Virgile a écrit l'*Énéide*], il était cependant plus commode de dire *idem scripsit Eneida* [le même a écrit l'*Énéide*], pour que l'on vît que la proposition portait à nouveau non pas sur un autre mais bien sur le même individu, bien qu'il existât d'autres nombreuses causes d'invention des pronoms, comme la faculté discriminante, la démonstration, la relation, qui toutes seront enseignées dans le traité qui suit ».

Pour la première et la deuxième personnes, il a été nécessaire d'*inventer* des pronoms que l'on pût construire avec les verbes conjugués à la première et deuxième personnes. Pour la troisième personne, il est commode de disposer de pronoms qui évitent de répéter le nom de la personne dont on est en train de parler. L'auteur du *Graecismus* reprend en substance les propos de Pierre Hélie :

– *Graecismus*, chap. XIV, v. 5-12

Causa duplex igitur pronominibus reperitur,
Cur sint inuenta, quarum tibi prima necesse est,
Altera commoditas : nam primae siue secundae
Quae sunt personae pluralia singula siue
Illa necessario nobis inuenta fuere,
Sicut sunt *ego tu* cum casibus, illaque uere
Quae sunt alterius personae commoditate
Esse inuenta reor, sicut sunt *iste* uel *ille*.

« En ce qui concerne les pronoms, la raison est double
pour laquelle ils furent inventés : la première raison est la nécessité,
la seconde la commodité, car les premières ou secondes personnes

soit singulières soit plurielles
furent inventées par nous parce qu'elles étaient nécessaires,
comme le sont *ego* et *tu* et leurs différents cas, et en vérité les pronoms
de troisième personne, c'est par commodité
qu'ils furent inventés, à mon avis, comme *ille* et *iste* ».

La tradition priscianienne indirecte *via* Pierre Hélie est un phénomène constant dans ces grammaires du tout début du XIII^e^ siècle. La *Summa* est un outil de travail très répandu. On a vu l'influence possible du texte sur Alexandre et Évrard. Elle s'exerce également sur Henri, comme en témoignait (cf. *supra*) l'organisation générale de son traité. Chez Jean, elle se manifeste, comme chez Évrard, dans les chapitres consacrés au pronom, mais pas seulement [31]. On a vraisemblablement affaire là à une tradition ininterrompue. Cet apport priscianien indirect est en outre réactivé, dans la seconde période, par l'influence, surtout notable chez Jean de Garlande, de la *Summa Absoluta cujuslibet.* Plus largement, l'efflorescence des sommes sur Priscien mineur et les discussions de plus en plus développées dont elles sont constituées influent manifestement sur la forme des ces grammaires en vers de la seconde période : elles deviennent plus nettement réflexives, se positionnant volontairement sur des points non consensuels, discutant, présentant plusieurs positions avant de proposer leur solution.

3.2. Les textes d'Henri et Jean : une réflexion proche du travail des commentateurs de Priscien

Une réflexion discursive sur les principes doctrinaux des *IG* est à l'œuvre dans les textes d'Henri d'Avranches et de Jean de Garlande : c'est là une innovation majeure en comparaison des textes versifiés antérieurs.

3.2.1. Introduction de l'argumentation dans les *Comoda gramatice*

On a vu comment Henri d'Avranches reprenait littéralement les définitions-clefs des *IG* dans les *Comoda*. Même le lexique, en ce qui concerne les définitions qui scandent le traité, celles qui servent de clef au texte (*dictio / oratio*), est globalement repris tel quel.

Mais en plus de cette transposition en vers, évidente, Henri d'Avranches fait la part belle au débat contradictoire, en particulier sur la question du nombre des accidents du nom : l'exposé

31. Marguin-Hamon, 2005.

d'arguments contraires va dans le sens d'une justification du texte de Priscien.

Sur la qualité comme distincte des propriétés accidentelles chez Priscien, car essentielle, Henri vient conforter la position des *IG* en la justifiant.

– *IG*, *GL* 2, 56.28-57.8

Nomen est pars orationis, quae unicuique subiectorum corporum seu rerum communem vel propriam qualitatem distribuit. […] Accidunt igitur nomini quinque […].

« Le nom est une partie de la phrase, qui attribue sa qualité propre ou commune à chaque sujet, corps ou chose. […] Donc le nom est affecté de cinq accidents […] ».

Parmi les accidents du nom, Priscien ne range pas la qualité, contrairement à Donat. Toute divergence entre les autorités donnant prétexte à commentaires et discussions, la définition priscianienne pose question. C'est à cet égard qu'Henri d'Avranches se sent en devoir de justifier Priscien, sans se contenter d'en reprendre les positions :

– *Comoda gramatice*, f. 11v

Nominibus dominans* est significatio qualis**, / icirco non est proprietate locata.
<glose *> principalis ; <glose**> qualitas

« Pour les noms, la signification maîtresse* est la qualité, et c'est pourquoi elle ne lui est pas allouée comme une <simple> propriété » * « principale »

Henri justifie par la hiérarchie des propriétés que la qualité ne figure pas au rang des accidents chez Priscien. La qualité est en effet, comme il le développe à partir du livre 2 des *IG*, une « significatio dominans », principale, par opposition à une « significatio accidentalis ».

Le grammairien-versificateur n'est plus ainsi un simple compilateur, il a vocation à penser le pourquoi des taxinomies grammaticales, voire à en discuter certains aspects.

Il s'agit véritablement là d'une mise en lumière, d'une justification du texte de Priscien qui évoque le parti pris de certains commentateurs des *IG*, comme Pierre d'Espagne le grammairien.

On a vu que Jean usait volontiers de l'opposition d'autorités. Ainsi, au début de la *Clavis compendii* sur l'ordre des *partes orationis*, la place du chapitre sur le pronom selon Donat est rejetée au profit de la position que Jean prête à Herodien-Apollonius *alias* Priscien (*supra*, v. 26-37). Le mode de justification (par la prévalence de la substance notamment) de l'ordre des parties les unes par rapport aux autres était alors manifestement inspiré de Pierre Hélie.

La *Clavis compendii* reprend dans certains chapitres de sa seconde partie la forme, à l'état certes embryonnaire, de la dispute, pour mieux affirmer ses positions. En l'espèce elle doit, plutôt qu'à Henri d'Avranches, à la fréquentation évidente et répétée de la *Summa Absoluta cujuslibet* de Pierre d'Espagne le grammairien (ca 1200). Le recours à la forme disputée se précise dans les parties strictement syntaxiques de la *Clavis compendii*.

3.2.2. Discussion sur la nature du gérondif dans la *Clavis compendii*. Un jeu d'objections / réponses

– *Clavis compendii*, v. 1724-1738 :

Nomina dicta mere sunt, substantiva vel adjec. :
non tenet hic, actum signare gerunda videntur.
Esse gerundivum vult nomen significato
substantis : quamvis actus vel passio detur,
posse tamen quod<d>am sibi que substantia querit,
in fierique quod est, datur actio passio verbo.
In convertendo dominus rectum regit illud
esse, per antitosim quidam dixere fuisse.

Quot modis dicuntur
Dico gerundivum vel participale, supinum,
hec eadem dicas. Quidam sic instituerunt.
Ad persuadendum non cogendum rationes
ostendo : quamvis actum passumque reforment –
hoc participia faciunt – nec sunt ea verba.

Objectio et responsio
Talia pronomen non articulare requirunt,
nec *quis*, cum nomen fuerit, depostulat illud.

« On a dit qu'il s'agissait purement de noms, des substantifs ou des [adjectifs :
cela ne tient pas ici, les gérondifs signifient manifestement l'acte.
Le gérondif, qui signifie la substance, se doit d'être un nom :
l'agir ou le subir a beau lui être attaché,
cette substance n'en réclame pas moins pour soi un certain pouvoir,
et parce qu'elles sont en devenir (*in fieri*), l'action, la passion sont rendues [par un verbe.
Dans *in convertendo Dominus* [le Seigneur en convertissant…], le gérondif [commande que cela soit au nominatif,
par antiptose, comme certains l'ont dit.

Combien de modes
Quand je dis gérondif, <autrement dit> participial, ou supin,
tout cela, dis-le-toi, revient au même. Telle est la terminologie instituée par certains.

Les raisons que j'avance visent à te convaincre,
non à te contraindre : bien qu'ils forment actif et passif –
cela les participes le font – ce ne sont pas non plus des verbes.

Objection et réponse
De tels mots ne nécessitent pas d'article,
non plus que *quis* [qui ?], alors que c'est un nom, n'en requiert ».

Il s'agit toujours d'étayer la thèse priscianienne du participe comme relevant davantage du nom que du verbe, contre Donat qui le range du côté du verbe. Mais au lieu d'opter simplement pour une thèse en éludant l'autre, Jean de Garlande soumet sa position à discussion, articulée autour de deux groupes objection-réponse à partir de la thèse posée d'emblée. Le caractère dialectique, non dogmatique du propos est à l'occasion rappelé, qui montre à quel point Jean est attaché à l'idée de démonstration et de débat contradictoire, refusant de se reposer sur des autorités à caractère « contraignant » mais soucieux avant tout de convaincre par son argumentation.

Ce faisant, il reprend très largement le fil de la discussion qu'élabore Pierre d'Espagne dans sa *Summa Absoluta cujuslibet.* En nuançant d'abord la position de Donat (façon respectueuse pour le grammairien de l'infirmer).

– *Summa « Absoluta cuiuslibet »*, Kneepkens, 1987, p. 78

Hec Donatus sic esse verba ostendebat, quoniam suorum uerborum semper significationem sequuntur et constructionem. Que ratio ad persuadendum ualet, sed non cogit. Nam et participia hoc idem faciunt et non sunt uerba.

« Donat montrait que c'étaient des verbes, puisqu'ils suivent toujours le genre de leur verbe et leur construction. Laquelle raison vaut comme outil de persuasion, mais n'est pas contraignante. Car les participes font de même, et ce ne sont pas des verbes ».

C'est aussi manifestement de la *Summa Absoluta cuiuslibet* qu'est tirée l'idée d'une identité de nature entre gérondifs, participes et supins.

– *Summa « Absoluta cuiuslibet »*, éd. Kneepkens, 1987, p. 78 :

Gerundia uel participialia et supina eadem dicuntur a Prisciano.

« Priscien dit que gérondifs participes et supins sont de même nature ».

La qualification priscianienne du gérondif comme nom prend chez Jean la forme adoptée par Pierre d'Espagne.

– *Summa « Absoluta cuiuslibet »*, éd. Kneepkens, 1987, p. 78 :

Item. Gerundiuum est nomen ; est ergo substantiuum uel adiectiuum.

« De même. Le gérondif est un nom ; c'est donc soit un substantif soit un adjectif ».

L'ultime preuve d'un emprunt massif de la *Clavis* à la *Summa* de Pierre d'Espagne est à trouver dans le jeu d'objection-réponse qui suit :

– *Summa « Absoluta cuiuslibet »*, éd. Kneepkens, 1987, p. 79 :

Item. Si nomen est, et declinabile ; ergo potest articularia pronomina assumere ad discernendum casus, ut dicatur *genitiuo* « *huius legendi* », quod esse non potest, quia numquam gerundiuum assumit similem casum. Instantia est. *Quis* est nomen nec assumit articulos ad discernendum casus, quia sicut illud putabatur esse pronomen, sic istud uerbum. Et ideo utrumque sine articulis declinatur.

« De même. Si c'est un nom, il est déclinable ; donc il peut recevoir des articles pour aider à distinguer les cas, de sorte que l'on dise *au génitif* : « *huius legendi* », ce qui ne se peut faire, car jamais un gérondif ne reçoit pareil cas [32]. Objection. *Quis* est un nom et ne reçoit pas d'articles pour distinguer ses cas, parce que, de même qu'on avait pu le prendre pour un pronom, de même le gérondif a pu être pris pour un verbe. Et c'est pourquoi l'un et l'autre se déclinent sans articles ».

En choisissant pour son traité une orientation nettement priscianienne (et en cela il est l'héritier direct d'Henri d'Avranches), Jean de Garlande va puiser dans une tradition de commentaires sur Priscien mineur assez récents, donc relativement novateurs. L'orientation didactique de son traité s'en ressent, qui laisse place à la discussion, ce que ne faisaient jamais Alexandre de Villedieu et Évrard de Béthune.

Alexandre de Villedieu et Évrard de Béthune se réfèrent nommément à Donat, et, surtout, se positionnent par rapport à lui. C'est leur source première, l'élément structurant de leurs traités. La situation change dans les textes de la seconde période pour lesquels les *Institutions grammaticales* deviennent référence centrale. Dans ces textes plus tardifs, si Donat a encore l'autorité, la mise en concurrence avec Priscien, même s'il n'est nommé que chez Jean, est fréquente, et tourne à coup sûr en faveur de Priscien.

Les *Comoda gramatice* d'Henri d'Avranches jouent à cet égard un rôle primordial. Ils inaugurent à plus d'un titre un tournant dans la conception des grammaires hexamétriques. On y observe, pour caractéristique majeure, un déplacement de sources, d'une grammaire de niveau intermédiaire, mais toujours très marquée par la méthode

32. Priscien (*GL* 3, 226.22-227.5) invoquait en effet l'adjonction de l'article pour arguer de la propriété nominale du gérondif, qui équivalait, à son sens, à un infinitif précédé d'un article (construction du grec). Pierre d'Espagne a donc soin de préciser que le gérondif, contrairement à l'infinitif (grec) ne prend pas d'article, mais ce n'est pas pour autant qu'il n'est pas un nom.

normative issue de la tradition artigraphique, de l'*ars grammatica* de Donat, vers une réflexion qui tend à réduire la part des listes d'exemples au sein du texte (à l'exception des exemples prosodiques, spécifiques à ces types de traités versifiés, et qui en sont la première raison d'être), et à se concentrer sur les propriétés fonctionnelles des parties du discours. L'organisation générale et le contenu même des *IG* sert alors de trame naturelle au projet théorique, qui s'en trouve infléchi quant à son organisation et ses orientations doctrinales.

Un élément permet d'expliquer le poids croissant des *IG* dans les grammaires en vers : l'influence accrue des sommes sur Priscien, la *Summa* de Pierre Hélie dans un premier temps, les sommes disputées sur les deux derniers livres des *IG* par la suite, parmi lesquelles la *Summa* de Pierre d'Espagne occupe la première place. Ces sommes réactivent la présence priscianienne dans les derniers textes du corpus. Comme la pratique directe des *IG*, la tradition priscanique indirecte étend progressivement son emprise sur les grammaires en vers. Elle est partielle dans les textes de la première période, puis diffuse chez Henri d'Avranches, et en revanche très forte dans les textes de Jean de Garlande.

Priscien est un point de repère central, une forme de colonne vertébrale, pour l'œuvre d'Henri et Jean, avec divers relais. C'est aussi le point de départ d'une réflexion sur les propriétés de construction qui rompt très nettement avec le parti presque exclusivement énumératif des grammairiens-versificateurs antérieurs. Le basculement de Donat vers Priscien correspond donc à un changement de cap profond, qui affecte le contenu mais aussi la position, la forme des traités, de plus en plus ouverts et perméables à un enseignement vivant des *IG*, contemporain ou presque de nos grammaires versifiées.

Il en résulte un décalage entre une forme contrainte, mnémotechnique, dont le public initial est de niveau scolaire, et un contenu aux ambitions doctrinales nouvelles. Ce décalage n'est sans doute pas pour rien dans le déclin du genre.

Priscien, le latin, le grec à la Renaissance : J.-C. Scaliger et son *De causis linguae latinae* (1540)

Pierre Lardet
CNRS – IRHT, Paris

> « Qu'il suffise d'avoir jeté les fondements de la science à la manière de notre chef Aristote, de sorte qu'à la lumière de sa sagesse se dissipent les ténèbres des grammairiens » [1].

Ainsi se concluait en 1540 le *De causis linguae latinae* (352 pages in-4°), flanqué d'un « index » de 632 correctifs aux « erreurs » des grammairiens – ouvrage que consacrait à la refondation de leur discipline l'ex-Padouan Giulio Bordon, devenu à Agen, où il s'établit médecin, Jules-César de Lescale. Or le *De causis* mobilisa contre lui tous ceux qu'il déstabilisait : les philosophes, s'indignant qu'on les rabaisse ; les grammairiens, voulant qu'on les laisse tranquilles. Et Scaliger s'irrita du malentendu :

> « Ils sont… stupides ceux qui nous appellent grammairien au vu de nos *Causes de la langue latine*. Tout ce qui s'y trouve y est évalué à l'aune de la philosophie… Nous y prouvons, nous, tous les principes que les grammairiens reçoivent pour connus » [2].

Au livre 13 du *De causis*, Scaliger célébrait Varron : « Lui seul me paraît avoir procédé assez judicieusement » [3]. En tête de sa *Poétique*, il dénonce en revanche la « légèreté » de lecteurs à qui le *De causis* avait rappelé Varron, et il leur rétorque que, pas plus qu'aucun des anciens,

1. *De causis* (= *DC*), livre 13, chap. 193, p. 352. Je cite d'après l'édition que je prépare avec G. Clerico et B. Colombat (pagination de l'éd. princeps). Cf. l'éd. avec trad. espagnole de Galán Sánchez, 2004.
2. *Poetices libri septem* (= *PLS*) 1, 5, p. 11B (I, p. 126 Deitz).
3. *DC* 13, 191, p. 350 (approuvant Varron de ne pas s'être, en fait d'analogie et d'anomalie, épuisé en « digressions » et d'avoir « exposé selon un enchaînement précis les liens qui existent entre les mots »).

Varron « n'aurait pu ne serait-ce que faire l'essai d'une entreprise telle » que la sienne [4]. Ainsi, même Varron lui apparaît insuffisant : son *De lingua latina* laissait encore attendre un *De causis linguae latinae* [5].

C'est donc avec Aristote que Scaliger revisite la tradition grammaticale. Antique d'abord, récapitulée par Priscien ; médiévale ensuite, marquée par le courant spéculatif modiste ; humaniste enfin, avec surtout l'Italien Lorenzo Valla et ses *Elegantiae linguae latinae* (1449), l'Anglais Thomas Linacre et son *De emendata structura latini sermonis* (1524), le Néerlandais Érasme et son *De recta latini graecique sermonis pronuntiatione dialogus* (1528) [6], tous trois éminents par leur maîtrise tant des langues de savoir (latin et grec) que des savoirs de la langue (la grammaire et – dans une moindre mesure, ce qui suggérait la place à prendre – la philosophie) : en somme, de parfaits challengers.

Le *De causis* n'évoque guère cette tradition que par des pluriels vagues : *veteres*, *recentiores*, *grammatici*… Priscien n'est nommé qu'une fois, et de même Linacre ; Donat, deux ; Érasme, trois ; Valla jamais [7]. Au vrai, les grammairiens anciens citaient fort peu leurs sources [8]. Quand le *De causis* nomme, ce peut être pour louer (ainsi Varron) ou pour blâmer (ainsi Linacre), mais c'est trop rare pour qu'on ne se demande pas alors ce qui vaut à tel ou tel l'honneur ou l'opprobre d'être désigné ouvertement [9].

1. PRISCIEN VIA ÉRASME

1.1. L'unique mention explicite

Exceptionnelle, la nomination de Priscien (au livre 1) le noie parmi les huit anciens cités pour avoir traité de la valeur phonique des

4. *PLS*, préf., fol. a. ii.r-v (I, p. 8 Deitz).
5. Le livre 13 du *DC*, sur l'étymologie et l'analogie, forme une réplique en miniature des six livres conservés de Varron. Sur celui-ci, voir aussi ad n. 60 et 66.
6. Titres abrégés ci-après *ELL*, *DES*, *DRP*. Sur le modisme : voir n. 30.
7. Priscien : *DC* 1, 8, p. 12 ; Linacre : 1, 76, p. 137 ; Donat : 3, 63 et 8, 157, p. 108 et 310 ; Érasme : 1, 8 et 14, p. 15 et 28 ; 2, 60, p. 106. Pour Valla, voir n. 52 (à propos de la page où est nommé Priscien).
8. Holtz, 1981, p. 84 : « Ni chez Diomède ni chez Consentius n'apparaît le nom [de Donat] … Diomède ne prononce jamais [celui] de Charisius, et pourtant il est démontré qu'il avait son livre entre les mains ».
9. Pour Donat dans le *DC* : Lardet, 2003a ; pour Valla : Lardet, 2005, spéc. p. 104 et 111, n. 190 ; pour Linacre : Lardet, 1988a ; 2005, p. 73-88 ; pour Érasme : Lardet, 2005, p. 89-106.

lettres : « Martianus Capella, Priscien, Marius Victorinus, Aulu-Gelle, Quintilien, Varron, Nigidius Figulus, Cicéron » [10]. Et ce pluriel fait écran à un informateur moderne : Érasme, dont Scaliger exploite tacitement en matière de phonétique le *De recta pronuntiatione*. Les anciens les plus évoqués dans cet ouvrage étaient en fait Marius Victorinus et Terentianus Maurus, ainsi que Priscien, Aulu-Gelle, Quintilien, Cicéron et Denys d'Halicarnasse [11]. Scaliger qui s'approprie les sources d'Érasme donne le change en modifiant la liste : il ajoute Martianus Capella et Nigidius ; il omet ici le très important Terentianus Maurus, qu'il fera surgir trente-cinq chapitres plus loin, qualifié de *doctissimus* [12]. Opte-t-il pour un ordre chronologique régressif ? Celui-ci resterait fort approximatif. Est-ce pour diminuer l'importance de Priscien qu'il n'est cité qu'en second (après Martianus Capella) ? Rang moins flatteur que celui donné à Cicéron, qui paraît faire office de point d'orgue à cette remontée.

1.2. Le statut du f : *muette ou semi-voyelle ?*

Érasme s'étend longuement sur la « question disputée » du statut du *f* [13]. Notamment :

> « Si le *f* a exactement le même son que *ph* ou φ, c'est à coup sûr une lettre superflue. Et s'il n'y a aucune différence de son, est-il logique de compter φ parmi les muettes et de placer *f* parmi les semi-voyelles ? […] D'un autre côté, Priscien, qui n'est nullement un mauvais garant (*malus auctor*), a écrit qu'il y a une certaine différence entre *ph* et *f* [14] ».

En faisant de Priscien cet éloge contourné, Érasme semble s'excuser par avance de ne pas se ranger à sa conclusion qui versait *f* du côté des muettes. Ce sera avec un « grand luxe de preuves » empruntées nommément à Quintilien et à Terentianus Maurus, « montrant que les anciens percevaient une différence nette entre les deux phonèmes » grec et latin [15]. Érasme suivait en cela Nebrija et Aléandre [16]. Scaliger l'exploite tacitement dans son livre 1, chap. 15, intitulé : « *F* est-il une muette ou une semi-voyelle ? ». Il y récapitule sous sept chefs la position des « anciens » (entendons Priscien), puis

10. *DC* 1, 8, p. 12-13.
11. Chomarat, 1981, p. 361, n. 80.
12. *DC* 1, 43, p. 80.
13. Chomarat, 1981, p. 374-376 ; Clerico, 1995, p. 296-303.
14. Érasme, *DRP*, p. 82-83, l. 282-284 et 290-291 Cytowska.
15. Chomarat, 1981, p. 374.
16. *Ibid.*, n. 157.

réfute à loisir chacun des arguments [17]. Sans entrer dans le détail de sa discussion (qui s'ouvre sur trois citations grecques dûment attribuées : une d'Euripide, deux de Platon, et se referme en invoquant Festus et Varron), notons qu'au chapitre 7 (que prolonge ce chapitre 15) il avait jugé malvenu de fonder le partage entre muettes et semi-voyelles sur l'initiale de leur nom (consonne pour les unes, voyelle pour les autres) si c'était pour déroger avec *f* à cette règle, au prétexte qu'en grec φ est une muette (sans d'ailleurs que son nom ait de voyelle initiale). Mais que faire alors de *x* (semi-voyelle d'après son nom : *ix*) à quoi correspondent en grec phoniquement ξ (nommé *xi*, ce qui suggérerait qu'il s'agit d'une muette) mais graphiquement χ (lequel sera comme φ une muette mais se rend en latin par *ch*) ? Voilà, semble dire Scaliger, l'imbroglio auquel on aboutit quand, comme Priscien, on veut inféoder le latin au grec. Aussi tranche-t-il ce nœud en refusant le diktat du nom : ce serait à celui-ci de s'aligner sur la valeur phonique, suivant les trois degrés – nul, partiel, plénier – dans l'autonomie d'oralisation des trois « espèces » des lettres : muettes, semi-voyelles, voyelles [18].

Au chapitre 15, Scaliger fait état de « l'autorité des Grecs, maîtresse de notre science » [19]. C'est prendre au mot Priscien qui, à propos de φ muette, s'en remettait aux Grecs comme aux « garants » de la *doctrina* des Latins, tout comme il avait dès sa préface affiché la dette des Latins envers ces Grecs dont ils « dérivèrent tout genre d'études » et « suivirent les traces en tous arts libéraux » [20]. Contre Priscien coincé entre deux alphabets, Scaliger préfère invoquer « les anciens Latins » et leur heureuse liberté vis-à-vis de l'héritage grec. Car si les noms ne déterminent pas les sons, ils ne les reflètent pas non plus : décisive est, non la place de la voyelle dans le nom, mais la présence de souffle dans le son ; or il y a du souffle dans *f* : c'est donc une semi-voyelle.

2. ENTRE PRISCIEN ET LINACRE

2.1. Le « double régime » du mot et l'ordre de ses « espèces »

Hormis les appendices que forment ses derniers livres (12-13), le plan du *De causis* est classique : il traite des lettres (1), puis de la

17. *DC* 1, 15, p. 29 pour l'exposé (résumant Priscien, *IG* 1, *GL* 2, 11.13-24 [cinq premiers et septième argument] et 22.19-25 [sixième]) ; p. 29-33 pour la réfutation.
18. *DC* 1, 7, p. 11 : « potestas nulla / aliqua pronuntiatio / integritas »
19. *DC* 1, 15, p. 30 : « nostrae scientiae magistra autoritas Graecorum ».
20. *IG* 1, *GL* 2, 11.19 ; préf., *GL* 2, 1.1-4.

syllabe (2) ; ensuite du mot (*dictio* : 3), et de chacune des huit « espèces » de ce genre qu'est la *dictio* (4-11), soit les *partes orationis*, expression à laquelle Scaliger répugne par souci de bien distinguer « deux sortes de parties : les unes constitutives du mot telle une matière, les autres comme les espèces sous le genre » [21]. Donc d'un côté la synthèse concrète de données sensibles (sons articulés, figures tracées), de l'autre un système de catégories mentales relatives à des modes de fonctionnement. On passe du registre physique au registre logique – voire ontologique. La *dictio* n'est plus un chaînon au sein d'une série linéaire, mais la charnière qui articule ces deux perspectives [22]. Soutenir que la *dictio* ne saurait être à l'*oratio* ce que la lettre est au mot, c'était en tout cas s'opposer à Priscien pour qui, « de même que les lettres adéquatement assemblées forment les syllabes, et les syllabes les mots, de même les mots forment l'énoncé », et qui mettait en parallèle l'*oratio*, « groupement de mots rangés dans l'ordre le plus adéquat », et la syllabe, « groupement de lettres associées de la façon la plus adéquate » [23].

Au livre 3, Scaliger commence par redéfinir la *dictio* contre « les anciens » : que Priscien soit sa cible se vérifie au fait qu'aura été « omis à tort dans la définition [*i.e.* "la plus petite partie de l'énoncé construit"] ce qu'il leur a fallu rajouter sous forme de glose », à savoir que les *partes minimae* de cette *dictio* s'entendent « par rapport au sens » [24]. Plus loin, il en recensera les huit « espèces » : « nom, verbe, participe, pronom, préposition, adverbe, interjection, conjonction » [25]. Tel était leur ordre chez Priscien, mais dans les livres suivants Scaliger va intervertir participe et pronom, d'où une séquence qu'on ne retrouve telle quelle, que je sache, chez aucun grammairien. Et c'est d'un arbitrage entre Priscien et Linacre qu'elle résulte : Scaliger modifie sur un point l'ordre du premier (en ramenant le pronom avant le participe), et sur un autre celui du second (en reportant le verbe avant le pronom) [26].

21. *DC* 1, 3, p. 5.
22. *Ratio duplex* : *ibid.* Voir Lardet, 1986, p. 192-195.
23. *IG* 17, *GL* 3, 108.9-10 et 108.23-109.2.
24. *DC* 3, 66, p. 116. Cf. *IG* 2, *GL* 2, 53.8-10. Tout autre que celle de Priscien est la définition scaligérienne de la *dictio* (p. 115) : « signe d'une et d'une seule représentation se trouvant dans l'esprit, appliqué conformément à la voix à la chose dont c'est la représentation, comme en a décidé à sa guise celui qui l'y a appliqué le premier ». Voir Lardet, 1986, p. 196-201.
25. *DC* 3, 72, p. 127.
26. Lardet, 1988a, p. 306-307. Cf. Jensen, 1990, p. 174-175.

2.2. Le nom et la personne

Au livre 4 est dénoncée l'« audace » de ceux qui dénient au nom propre la variation personnelle, et soulignée la nécessité d'une « théorie générale, que la grammaire, science du parler d'après l'usage, puisse transmettre à ceux qui apprennent ». Cette *ratio* à induire à partir de l'*usus* ressemble à celle que définissait Linacre [27]. Dans la personne, Scaliger voit un accident du nom, sauf qu'il préfère dire une « affection » (*affectus*), et « scandaleusement omise » par « les anciens » qui n'ont relevé qu'« espèce, genre, nombre, figure et cas » : ainsi Priscien [28], suivi par des humanistes, tels Guarino, Sulpitius, Alde, que leur retour à la vulgate antique aura détourné des spéculations médiévales sur la personne [29]. Linacre et Scaliger ont, eux, retenu les apports du modisme [30]. Ici Scaliger le note : de même que le cas appartient en général au nom malgré la gamme parfois incomplète des variations casuelles, de même la hiérarchie des personnes existe indifférenciée dans les noms avant de s'expliciter dans leurs vocatifs. Si Linacre a fait un « faux pas » (*lapsus*), ce serait en incluant dans la définition du nom le fait qu'il « signifie sans la désignation conjointe d'une personne précise » : pour Scaliger, le vocatif « en détermine une de précise : la deuxième » [31]. En l'occurrence c'est le cas qui explicite la personne. En fait, Linacre n'excluait celle-ci qu'en tant que « précise », ce qui l'amène à tenir les vocatifs pour une exception : Scaliger, lui, les brandit comme exemplaires, avant d'alléguer une kyrielle d'exemples grecs et latins attestant que nom propre et, cette fois, première personne d'un verbe (et qui ne soit ni d'existence ni de nomination, tels *sum* ou *vocor*) peuvent aussi aller de pair sans adjonction externe (d'un pronom) : Euripide, Démosthène, Ovide, Calliopius (recenseur de Térence), Suétone, Tite-Live (deux fois), Salluste… [32]. Ce luxe de citations bien référencées : on croirait du Linacre. Mais si l'enfilade d'exemples prend l'allure d'un pastiche,

27. *DC* 4, 76, p. 136. Cf. Linacre, *DES* 3, fol. 49v.
28. *DC* 4, 76, p. 135 ; *IG* 2, *GL* 2, 57.8. Liste différente chez Donat, qui en comptait six, mais déjà sans la personne : « qualité, comparaison, genre, nombre, figure, cas » (*Ars mai.* 2, § 2 [614.3-4 H]).
29. Julien, 1984, p. 88-92 ; Lardet, 1988a, p. 303-304 et 315-316 ; 2005, p. 78-79.
30. Lardet, 1988a, p. 310. Sur les modistes (XIII^e^-XIV^e^ s.) : Pinborg, 1967 ; Rosier, 1983 ; Libera et Rosier, 1992, spéc. p. 119, 133-136, 171-175. Influencé par le scotisme, Scaliger a fréquenté la *Grammatica speculativa* de Thomas d'Erfurt (début du XIV^e^ siècle), attribuée à Duns Scot. Voir Jensen, 1986 et 1990.
31. *DC* 4, 76, p. 137 : *sine certae personae adsignificatione significare*/*certam secundam praescribit*.
32. Pour plus de précisions sur ces passages : Lardet, 1988a, p. 316.

c'est que Scaliger entend suppléer ce qui manque chez son prédécesseur.

Or ce pastiche porte en filigrane la marque de Priscien : Scaliger lui doit le premier de ses huit exemples (deux grecs, six latins). Priscien, au livre 17, en invoquait cinq (quatre grecs : un d'Homère, deux d'Euripide, un de Thucydide ; un latin : de Juvénal) quant à la « licence », voire (au livre 18) au « solécisme », consistant à construire un nom propre, entendu comme à la troisième personne, directement avec un verbe à la première (ou, dans le dernier cas, la deuxième) [33]. Les deux séries, du grammairien de Constantinople (où sans surprise le grec se taille la part du lion) et du philosophe d'Agen (où non par hasard le latin prévaut), ont en commun la citation d'Euripide : Ἥκω Πολύδωρος (litt. « j'arrive, Polydore ») [34], deuxième des cinq chez Priscien, première des huit chez Scaliger. Mais celui-ci commence typiquement par évacuer le grec [35] et, rejoignant Linacre plutôt que Priscien [36], intègre à la théorie un usage à ses yeux trop bien établi et fondé en raison pour qu'on parle de *licentia*. Tacite, la dette envers Priscien demeure : ce que celui-ci avait mis au compte d'une construction fautive (et dont les artigraphes n'avaient pas fait état) s'était vu par ce biais (car, de la *licentia* à la *figura*, il n'y a pas loin malgré tout) [37] introduit, et sans attendre les spéculations médiévales sur la personne, dans le champ de la réflexion syntaxique. Scaliger feint de s'étonner que Linacre, soucieux de systématiser l'usage en élaborant massivement la notion de *constructio figurata* (marginale dans le *De causis*) [38], ait négligé ce bouquet des citations de Priscien :

33. Du type *Priscianus scribo* (litt. « Priscien, j'écris » [pour « <moi>, Priscien, j'écris »]) : *IG* 17, *GL* 3, 151.5-152.6 (*licentia* : 151.13 ; *soloecismus* : 18, *GL* 3, 211.5-6). Voir Baratin, 1989, p. 436.
34. Euripide, *Hécube*, 1 et 3 (pour « j'arrive, <moi>, Polydore »).
35. *DC* 4, 76, p. 137 : « Je passe (*omitto*) sur ce vers d'Euripide [suit la citation] et sur ce passage du *Contre Midias* de Démosthène [citation]. J'en viens à nos auteurs à nous (*ad nostros*) … ».
36. Colombat, 1999, p. 258 *sq.* : « changement profond » apporté par Linacre et Scaliger, « partisans… de l'attribution de la personne au nom et de la suppression de l'"évocation" » (figure du type *Priscianus scribo*) ; Lardet, 1988a, p. 315-321 : fort contraste entre leurs approches (cf. Colombat, 1993, p. 180-188).
37. Sur la « très faible place faite à la notion de faute » dans les livres 17-18 de Priscien, et « le nouveau statut » qu'y reçoit « la figure » (par rapport à Apollonius, elle serait « non plus une faute admise, mais le signe d'une insuffisance du modèle explicatif standard ») : Baratin, 1989, p. 435-442.
38. Linacre distinguait « syntaxe figurée » et « syntaxe juste », la première « permettant de réduire » à la seconde « pratiquement toutes les structures syntaxiques par le moyen de l'ellipse et de l'énallage (ou recatégorisation des parties du discours) » (Colombat, 1999, p. 41 ; cf. *ibid.*, p. 381). Sur les figures de construction chez Linacre et Scaliger : Colombat, 1993, p. 129-188.

serait-ce parce que le latin y est réduit à la portion congrue ? Alors Scaliger y cueille une fleur – la première citation d'Euripide – et la dispose bien en vue dans un nouvel assemblage façon Linacre, qu'il tend en quelque sorte, l'ayant recomposé à dominante latine, à celui à qui il aurait incombé de le produire… du moins s'il avait vu là une construction figurée. Or tel n'est pas le cas, et Scaliger le sait, qui s'accorde avec lui là-dessus [39]. Réécrivant Priscien et faisant mine de compléter Linacre, il s'offre ainsi le luxe de paraître dépasser l'un et l'autre, l'ancien et le moderne.

2.3. Les temps de l'impératif. A-t-il ou non un futur ?

Passons au livre 5. Au chap. 115, Scaliger examine entre autres modes verbaux l'impératif [40] dont Priscien pensait qu'il « pouvait, par une sorte de nécessité naturelle, admettre le présent et le futur » : le présent surtout (pour un acte à accomplir « sans délai », acte soit « non encore commencé » soit déjà « en cours » afin de le faire aller « à son terme »), mais aussi le futur, sûrement pour faire droit à la double série morphologique latine (« sois/[qu'il soit]/soyez » : présent *es*/[*sit*]/*este* ; futur *esto/esto/ estote*) [41]. Quant à Linacre, selon qui « ce mode n'a pas de futur », il constate d'une part que, si « écris hier » est impossible, en revanche on peut dire aussi bien avec l'unique *scribe* « écris demain » que « écris maintenant » ; et d'autre part qu'à la « double forme » avec ou sans *-to* ne correspond dans l'usage (il en cite beaucoup d'exemples) aucune différence de sens : il ne s'agit donc que de présents, et « si des grammairiens veulent » qu'avec *-to* « ce soient des futurs, à eux de voir, moi en tout cas je ne le vois pas, qui vois ces <formes> associées aux autres dont ils reconnaissent qu'elles sont au présent » [42]. D'ailleurs « les Grecs non plus n'ont pas de futur pour ce mode », n'en déplaise à Apollonius, censé ne pas s'être rallié à « l'opinion ancienne » à ce sujet [43].

39. Linacre, *DES* 3, fol. 55v. Sur le refus par Scaliger de la figure d'*evocatio* : *DC* 12, 178, p. 335.
40. *DC* 5, p. 240. Voir Lardet, 2005, p. 81-83.
41. *IG* 8, *GL* 2, 406.15-407.1. Présenté comme relatif au passé, lequel fut un présent appelant cet avenir (voir n. 45), le futur est maigrement illustré par trois formes composées d'« impératif *passé* passif », tel *amatus esto* (ou *sit*), litt. « qu'il soit ayant été aimé », répondant à l'impératif parfait grec πεφιλήσθω.
42. *DES* 1, fol. 12.
43. *Ibid.* Sur la « légitime hésitation » quant à savoir si Apollonius admettait ou non un impératif futur, voir Lallot, dans Apollonius, 1997, II, p. 62, n. 253. Cf. n. 49.

Selon Scaliger, « les Grecs ont très mal fait d'attribuer un passé » à l'impératif. En psychologue, il veut qu'à ce mode le présent convienne par excellence : « Rien de plus enflammé que quelqu'un qui commande : tout le retarde ». Le présent de l'*impératif* permet à l'énonciateur de se montrer *impérieux*. Si Scaliger refuse le passé (que Linacre admettait, non sans noter judicieusement qu'« à y bien regarder », il s'agit « plutôt d'accomplissement et d'achèvement que d'action passée ») [44], c'est qu'il impliquerait une séquence incohérente : « Comment pourrait-on en même temps recevoir un ordre et l'avoir déjà exécuté ? » On doit respecter l'étagement des moments (« n'avoir pas commencé/n'avoir pas terminé ») [45]. Certes il observe que parfois « l'usage » y déroge, ainsi dans le *Perse* de Plaute où Toxile dit à son subordonné : "Je veux que tu coures au point d'être à la maison quand je te croirai <encore> là-bas [46]". Sitôt dit, sitôt fait : télescopage du commandement et de l'exécution. Pégnion prend son supérieur au mot en rentrant illico dans la maison, sûr ainsi, répond-il à Toxile surpris, d'"y être quand tu me croiras <encore> là-bas". Exception qui confirme la règle : « fougueux », Toxile illustre la « flamme » propre à qui commande. Dans son présent *sis* ("sois là-bas…") se condensent un futur et un passé : "Arrange-toi pour, à ce moment-là, être ici" (*i.e.* "avoir été" : passé, devançant ce futur). Pégnion a l'humour de prendre ce présent à la lettre.

Reste la question du futur. Scaliger ne nomme personne, mais l'enjeu est clair. Qui a raison : les anciens ou les modernes ? Priscien qui admet le futur à l'impératif, ou Linacre qui n'en veut pas au motif que « le commandement, visant quelque chose à faire, subsiste constamment, du moins dans l'idée de qui le donne [47] » ? Les deux *aspects* initial et duratif du présent selon Priscien auront autorisé

44. *DES* 1, fol. 12v (*perfectio absolutioque potius quam actio ulla praeterita*).
45. *DC* 5, 115, p. 240. Quant à l'impératif parfait « interprété comme un passé » par Apollonius (*Synt.* 3, 101), Lallot, 1997 (II, p. 216, n. 239), écarte l'idée qu'on puisse en grec « donner des ordres à valeur rétroactive (à exécuter *avant* l'énonciation impérative !) » et note l'« incapacité » d'Apollonius « à admettre qu'un "temps" verbal puisse véhiculer une notion seulement aspectuelle » (comme si, au lieu d'un « ordre formulé à l'*accompli* », à savoir « "voici mon ordre : je veux voir cette porte fermée" », il ne pouvait s'agir que d'« un procès » ayant « eu lieu il y a longtemps »). Pour Priscien (n. 41), ce passé (le parfait) est à entendre eu égard à un futur, ainsi ἠνεῴχθω ἡ πύλη (litt. « que la porte ait été ouverte ») : effective, l'ouverture *répondra* au fait qu'ordre en *avait été* donné.
46. *... ut domi sis cum ego te illi censeam* (v. 19). Scaliger paraphrase en associant indicatif futur antérieur et impératif présent : *Cum te illic esse putavero, hic sis* (litt. « quand je t'aurai cru là-bas, sois ici »).
47. *DES* 1, fol. 12.

Linacre à ne pas distinguer deux *temps*, présent et futur, le présent duratif venant englober le prétendu futur. Scaliger, lui, ne sacrifie pas à des nuances aspectuelles la distinction de plans temporels, et il l'arrime à une division sujet/objet (« celui qui commande / la chose commandée ») qui en souligne le réalisme : s'il y a un lien nécessaire entre la *présence* du locuteur et le *présent* de l'impératif – Scaliger et Linacre en sont d'accord –, ce présent de l'*énonciation* n'implique celui de l'*exécution* qu'à titre facultatif. À « fais ceci » (présent) peut répondre un présent ou un futur : « Oui, je le fais » (tout de suite), ou « je le ferai » (plus tard). Exécution immédiate ou différée : une marge subsiste. Le présent de Linacre où l'ordre s'impose (tant qu'il n'est pas exécuté) écrase les plans et ferme la perspective ; Scaliger, plus libéral, la garde ouverte : l'ordre vaut pour un certain temps, un sursis est laissé ; pas question de céder à l'obsession de l'impératif réduit à l'idée fixe d'un présent lancinant [48]. Pour Linacre, l'impératif futur n'existe pas plus en latin qu'en grec ; Scaliger veut, de son côté, qu'*il y ait du futur dans* le présent de l'impératif, mais sans aller jusqu'à dire avec Priscien que l'impératif *a un futur* [49].

Au fur et à mesure de ce débat resurgit un enjeu que Scaliger explicite en dénonçant tout « suivisme vis-à-vis des Grecs » [50]. Ce qui, tant chez Linacre que chez Priscien, l'indispose en effet, c'est de les voir loucher si souvent de ce côté-là [51], au point même que, quand ici Linacre se démarque d'Apollonius, c'est pour rallier d'autres Grecs dont celui-ci s'écartait. Face au désaccord entre Priscien et Linacre, Scaliger donne finalement gain de cause au premier : si les Latins ont « dépassé les Grecs », c'est en faisant l'économie de leur impératif passé, mais aussi en ayant l'impératif futur que ceux-ci n'avaient pas ; et si les anciens l'emportent sur les modernes, c'est dans la mesure où

48. Face à l'autoritaire Toxile de Plaute, on peut évoquer le Docteur Knock de Jules Romains, résolu quant à lui à faire patienter les malades impérieux : « Il n'y a pas d'urgences, il n'y a que des gens pressés ».
49. Pour Apoll. (*Synt.* 1, 115 [I, p. 133 Lallot]), « tous les impératifs… ont le sens futur » car « un ordre porte sur des actes… ni en cours ni accomplis » qui, « ayant une affinité avec l'avenir, relèvent du futur ».
50. *DC* 5, 115, p. 240 : *Graeci quos isti nimis ubique sequuntur*. Voir § 1.2, ad n. 19 *sq.* ; 2.2, ad n. 34 *sq.* ; cf. 2.5, ad n. 103 et 108-110.
51. « Réduite à peu de chose [chez] Donat », « la référence au grec est omniprésente chez Priscien » (Desbordes, 1988, p. 17 *sq.* [2007, p. 109 *sq.*]). De même chez Scaliger (Lardet, 2005, p. 75 et 79 *sq.* ; Colombat, 2007), mais différemment de Priscien qui « décrit le latin » pour « un public hellénophone, et cite constamment le grec et… [s]a grammaire », lesquels « constituent la référence de son public » (Baratin *et al.*, 2005, p. 9).

ceux-là, des Latins, n'apparaissent pas comme des inconditionnels des Grecs.

Ce réflexe d'allergie tient à la fierté qu'il garde de son italianité d'origine. Car il demeure dans le sillage de Valla, et se rappelle qu'il avait célébré le « grand mystère de la langue latine » qui nous vaut, à « nous, Romains, d'avoir le monde entier à notre écoute » [52]. D'où sa tendance à regarder de haut les humanistes du Nord : l'Anglais Linacre comme le « Batave » Érasme [53] ; mais aussi ces savants byzantins immigrés que furent entre autres dans l'Italie du siècle précédent Georges de Trébizonde et Théodore Gaza, importateurs insuffisants à ses yeux de la culture grecque en Occident [54]. Or, avec Gaza, grammairien du grec à Mantoue, Ferrare, Rome, s'était en somme reproduit naguère, mais en sens inverse, le transfert qu'avait jadis opéré Priscien, grammairien du latin à Constantinople [55]. Une inversion qui a pu susciter de la part d'Italiens de la Renaissance une réaction de susceptibilité face à la tutelle exercée vis-à-vis d'eux – en réponse, il est vrai, à la forte demande qui avait été la leur – par ces Grecs modernes intéressés à faire valoir en Occident leur langue et leur patrimoine. D'où la propension des premiers à minimiser le fait ancien et massif d'une culture latine depuis toujours endettée envers la Grèce, y compris, comme l'avait reconnu Priscien dès sa préface aux *Institutiones*, pour l'intelligence de sa propre langue [56].

Endosser cette dette, accepter cette tutelle : voilà ce à quoi Scaliger se résout mal. Non qu'il méconnaisse l'importance des contacts entre Grecs et Latins ni la parenté de leurs idiomes : « l'une et l'autre

52. Valla, *ELL*, prologue, § 21 (*magnum latini sermonis sacramentum*) : Regoliosi, 1993, p. 122, et commentaire, p. 97 *sq*. Le *DC* 1, 8, p. 12, s'en souvient (sans nommer Valla, mais à la même page où sont nommés huit anciens dont Priscien : § 1.1), sauf que « l'enthousiasme conquérant » de Valla y fait place à un « volontarisme mélancolique » : Lardet, 2005, p. 103 *sq*. (cf. déjà Jensen, 1990, p. 117).
53. Dans ses *Orationes* contre Érasme, Scaliger « assimile » ce dernier « aux Grecs » et va jusqu'à le traiter de « grécaillon » (*graeculus*) pour son « admiration » de leur patrie en ce qu'elle « a pu enfanter de pire » (Magnien, in Scaliger, 1999, p. 49. Cf. *ibid.*, p. 266).
54. Dans sa *Poétique*, Scaliger critique longuement (*PLS* 4, 1 [III, p. 248-321 Deitz]) l'usage fait par la *Rhétorique* de Trébizonde du Περὶ ἰδεῶν λόγου d'Hermogène, et, retraduisant après Gaza *L'histoire des animaux* d'Aristote, il épluche la version de ce prédécesseur. Le *DC* envoie des piques aux Grecs : « bavards » (voir n. 58), « flagorneurs » (4, 95, p. 184), « tatillons » (11, 175, p. 331).
55. Et si « Priscien arriva à Constantinople en exilé » suite au bouleversement de la Maurétanie par « l'arrivée des Vandales » (Baratin *et al.*, 2005, p. 7), c'est dans des conditions analogues que ces savants byzantins gagnèrent l'Italie, fuyant la capitale orientale à la veille de sa prise par les Ottomans.
56. Voir ad n. 20.

langue » (*utraque lingua*), comme on disait jadis [57]. Cependant sa volonté d'émancipation aura eu pour effet d'affûter l'attention qu'il porte à la spécificité du latin par rapport au grec et, partant, aux différences entre leurs grammaires [58]. En quoi il cultivait cette *latinitas* ou « correction en matière de latin », substitut de ce qu'était l'ἑλληνισμός pour le grec, sauf qu'il en ressortait à la fois que « ce qui n'est pas du latin, c'est d'abord le grec » et que « ce qui est proprement latin, c'est d'abord ce qui est différent du grec » [59]. Scaliger ne voit certes pas le latin comme simplement *l'égal* du grec (tout en postulant contre Varron qu'une grande part de son lexique en descend) [60], et encore moins, ainsi que les anciens l'avaient envisagé, comme *un dialecte* du grec (quoiqu'il ne manque pas d'en souligner à la suite de Priscien les affinités avec l'éolien) [61] : lui veut le latin *supérieur* au grec [62]. Et ce avec insistance, et même arrogance, sans pour autant que

57. Desbordes, 1991, p. 36-39 [2007, p. 94-95] (citant l'article de Dubuisson, 1981) : « La constitution de [la] grammaire [latine] a d'un coup hissé le latin au niveau du grec, face aux langues barbares. L'implantation de la grammaire grecque à Rome a [fait] qu'elle a pu être appliquée au latin […] Cet alignement du latin sur le grec au titre de la grammaire [est sans doute à] l'origine de la notion d'*utraque lingua*… La mise à égalité des deux langues trouvait là son assise… ». Cf. Desbordes, 1988, p. 20 [2007, p. 112] : « L'identité de base des deux langues est [pour les *GL*] une donnée… résult[ant] d'une origine commune, qui se perd dans un épais brouillard. »
58. Des « dissymétries » avaient été « tout de suite perçues » par les anciens : « l'article absent du latin et l'interjection absente du grec, le sixième cas et même le septième propres au latin, l'accentuation grecque différente de la latine, l'absence de duel en latin… » (Desbordes, 1988, p. 22 [2007, p. 114]). Scaliger les souligne (ainsi l'article « n'existe pas chez nous », et il est « superflu chez les Grecs, peuple bavard à l'extrême, dont il est l'outil inutile » (*DC* 3, 72, p. 126 ; cf. 6, 131, p. 278) ; quant à l'interjection, louable est le « bon sens » de « nos ancêtres » qui « la distinguèrent des adverbes » (10, 162, p. 320. Voir § 2.5).
59. Baratin, 1989, p. 350-351. Cf. Baratin et Desbordes, 1986, p. 227 : « S'intéresser à l'ἑλληνισμός ou à la *latinitas*, termes dont… la traduction ordinaire (… adéquate à sa façon) [est] *correction*, c'est chercher ce qu'il y a de proprement grec dans le grec, de proprement latin dans le latin » ; Desbordes, 1988, p. 18-21 [2007, p. 110-114] : « Le latin semblable au grec » ; 21-25 [114-118] : « Le latin différent du grec ».
60. *DC* 1, 29, p. 55 : « Quelques-uns, parmi lesquels Varron, ont… eu la malignité de tout tirer des Latins et se montrèrent jaloux de leurs étymologies à eux vis-à-vis des Grecs » ; cf. 3, 69, p. 122.
61. Dialecte du grec : Baratin, 1989, p. 351-357 ; Desbordes, 1988, p. 20 [2007, p. 112] ; 1991, p. 37 [2007, p. 95]. Affinités avec l'éolien : *DC* 1, 21, p. 39 ; 2, 63, p. 109 : « les Éoliens dont l'exemple et le jugement ont inspiré à peu près toutes les mesures [d]es Latins… en matière de parler » ; 8, 156, p. 308 : « La norme (*autoritas*) que nous avons suivie dans un maximum de cas, c'est, nous l'avons dit souvent, celle des Éoliens de jadis ».
62. Ainsi dans son *De verbo inepti* (vers 1531-1535), p. 452 : « Autant le discernement l'emporte sur l'idée inopinée…, autant le latin est plus noble que le grec. Notre

cette posture fût neuve : Françoise Desbordes recense parmi les grammairiens anciens des défenseurs de la supériorité du latin [63] – Priscien y compris à l'occasion, dont pourtant ce fut « véritablement l'obsession » que de « réduire la différence » des deux langues [64] –, mais chez d'autres (Donat, Diomède, Pompée…), « moins imbus que Priscien de l'amour du grec », elle relève « inattention, silence, impatience », voire « lassitude », signes « qu'on prend conscience du fait que le latin peut être à lui-même sa propre référence » [65]. Scaliger, toujours très attentif au grec dans son approche du latin, s'affirme allergique tant au parti pris anti-grec dont il taxe Varron qu'à l'hellénophilie de Priscien [66]. Façon aussi pour lui de se situer face à la concurrence des langues au sein d'un commun espace géoculturel, aiguisée d'ailleurs à son époque par « l'entrée en lice » et la montée en puissance des vernaculaires [67].

2.4. Le pronom : « vicaire » ou « primaire » ?

Guy Serbat qui a étudié les « réflexions sur le pronom » au livre 6 du *De causis* [68] évoque Sanctius, successeur de Scaliger, mais ne dit

surprise sera d'autant plus forte de voir qu'un si grand homme [Budé], et qui, s'y connaissant également en grec et en latin, ne s'exprimait qu'en latin, a préféré renoncer à sa propre langue et donner injustement la victoire à des étrangers » (cf. Magnien, in Scaliger, 1999, p. 49, n. 160). Colombat, 2007, p. 420 : dans le *De causis*, « la métaterminologie grecque » sert entre autres à « montrer la supériorité du latin ».

63. Desbordes, 1988, p. 24 [2007, p. 117] : chez les Latins, « on peut aussi… considérer que le latin est "meilleur" que le grec – tant il semble difficile d'avoir une vue neutre de la différence – … soit parce qu'il préserve un état plus ancien » – ainsi de l'« innovation injustifiée » du duel selon Diomède, ou de « la vénérable antiquité préservée par le latin… en somme plus grec que le grec » selon Priscien – ; « soit au contraire parce qu'il représente un progrès » – ainsi de l'ablatif, « bonne invention » selon Pompée, ou du futur dont « Priscien… admet que les Latins ont mieux jugé… lorsqu'ils ont refusé de distinguer, comme les Grecs, un futur indéfini et un futur proche (*IG* 8, *GL* 2, 405.15-19 : *Graeci… / Melius tamen Romani, considerata futuri natura… omnino incerta…* [cf. Scaliger, *DC* 5, 113, p. 230 : *Graeci… / Nos, quoniam incerto ferretur eventu…*]) ».
64. Desbordes, 1988, p. 23 [2007, p. 116].
65. *Ibid.*, p. 24-25 [2007, p. 117-118].
66. Varron : n. 60. Notant chez lui « une sorte de chauvinisme » (surtout pro-sabin), Collart, 1954, p. 208-243, spéc. 228, est cependant plus nuancé. Cf. Maltby, 1993, p. 50-51, spéc. 56 : « He preferred to derive Latin words from native Latin roots, and did not regard Greek as the main source ».
67. Giard, 1992. Voir aussi Tavoni, 1984. Sur les vernaculaires vus par Scaliger : Lardet, 2005, p. 90-111.
68. Serbat, 1986 (sur Scaliger, *DC* 6,127-139, p. 255-283).

rien de Linacre dont Jean Stéfanini avait bien vu qu'il était là encore prédécesseur capital [69]. En tout cas il trouve Scaliger « vraiment admirable » pour l'« intense effort de réflexion personnelle » qui l'amène à « remettre en cause la conception, commune aux deux courants antiques [Donat et Priscien], du pronom-substitut », et à « ne pas rester sur les positions outrancières de Priscien » dont « la force » – « prendre fermement appui sur le concept de personne » – eut pour revers cette « faiblesse » : « considérer le pronom comme un *substitut* du nom *propre* » (thèse « très stricte » qui « exclut les relatifs, interrogatifs, indéfinis »). Face au « conflit profond » entre la « conception "molle" » de Donat, fondée sur des « critères distributifs (commutation possible avec un nom) ou purement morphologiques (mots dont la flexion présente quelque forme pronominale [tels *solus*, *unus*]) », et la « position dure » de Priscien (« limitant rigoureusement l'effectif aux personnels et possessifs, démonstratifs et anaphoriques »), Scaliger a « très bien assimilé l'analyse que faisait Priscien de la personne », mais « reconnu avec Donat une extension beaucoup plus large à la classe pronominale » [70]. Cet arbitrage ne va pas sans « tâtonnements », « ne fait pas la lumière sur *le* problème capital : le pronom est-il fondamentalement un substitut ou non ? », mais Scaliger aura eu « le mérite de poser » le problème et a « eu conscience du dilemme » où lui-même « restait enfermé, partagé entre ses intuitions et l'enseignement hérité » [71]. Ses « poussées novatrices » semblent souvent « sur le point de faire craquer les liens de l'analyse traditionnelle », d'en « déchirer » les « mailles », mais sans qu'il « aperçoive nettement où pourraient le conduire les brèches qu'il ouvre » [72]. Demeure toute une

69. Stéfanini, 1994 (1984[1]), p. 164, souligne « la complexité et la vigueur de cette étude de Scaliger sur les pronoms qui va peser sur tout l'âge classique ». Capital, Linacre l'est pour sa définition du pronom (corrélative de celle du nom). Scaliger, après avoir relevé, visant Priscien (*IG* 12, *GL* 2, 577.1), « l'erreur de ceux qui voient en *ego* un pronom du fait qu'il se met pour un nom propre » et qui « affirment que je peux dire, non pas *Iulius scribo*, mais *ego Iulius scribo* » (cf. n. 33), passe au crible la « définition donnée par d'autres (*alii*) », *i.e.* Linacre (*DES* 1, fol. 7), du pronom : « mot à flexion casuelle signifiant au plus haut point l'essence individuelle, sans différenciation de temps, mais jamais sans celle d'une personne définie », et ce « d'une manière plus précise que le nom propre » (*DC* 6, 127, p. 256-258). Sur la personne, accident du nom et du pronom : Julien, 1984, p. 90-94 ; Colombat, 1999, p. 254-264.
70. Serbat, 1986, p. 172-174.
71. *Ibid.*, p. 175 et 178.
72. *Ibid.*, p. 175-177, spéc. 177 : « Encore un pas, et il aurait réorganisé sa pensée en fonction de l'énonciation » qu'il « installe à sa place fondatrice dans la langue » (pour lui, « toute dénomination implique un acte d'énonciation préalable »), mais « sans qu'… [il] mesure la portée… de sa découverte ». Cf., moins optimiste,

série de « remarques incisives » [73] dont il ressort qu'a été « plusieurs fois » entrevue « cette spécificité pronominale qui interdit de considérer le "vicariat" comme le trait essentiel de la catégorie » [74]. Ces « amorces d'analyse » répondraient à de « fulgurantes prémonitions », et qui « allaient si loin que ses successeurs eux-mêmes n'ont pas su en tirer toutes les conséquences » [75]. Ainsi Sanctius qui, dans sa *Minerva seu de causis linguae latinae* (1587), « se présente comme l'héritier spirituel de Scaliger » : par la « réduction radicale » qui lui fait « supprimer le pronom de la liste des "parties du discours" », il « obtient le résultat fâcheux de stériliser la problématique où nous engageait Scaliger » [76]. En fait, Sanctius méritait sans doute mieux que d'être ramené à ce rôle de faire-valoir excessif d'un génial prédécesseur [77].

2.5. L'adverbe et l'interjection : pourquoi il faut les distinguer

Forcément sélectif, ce parcours s'achèvera sur les livres 9-10. D'abord les adverbes :

> « Certains ont été rapportés à des modes. Mais quand ils [les grammairiens] disent que *o* (oh [ou] ô) en est un "de souhait", je suis si

Julien, 1984, p. 94 : « Scaliger essaie de minimiser… le rôle du pronom dans [s]a construction d'une théorie de l'énonciation autour de la catégorie de personne », théorie qu'il veut « suffisamment générale pour être intégrée à la philosophie aristotélicienne », ce qui ne va « pas sans mal ».

73. Ainsi quand il souligne que « les pronoms sont encore plus nécessaires à l'*oratio* que les noms » (Serbat, p. 175 [*DC* 6, 138, p. 282]) ; qu'ils « ne renvoient pas directement aux choses, mais aux noms des choses » (p. 176 [*DC* 6, 127, p. 255-256]) ; que « *ego* individualise beaucoup mieux que *Caesar* » et qu'il est bien plutôt « primaire » que « vicaire » (p. 176-177 [*DC* 6, 127, p. 256-257]) ; que les pronoms sont « génétiquement antérieurs aux noms » (p. 177 [*DC* 4, 76, p. 136]). Cf. Lardet, 1988a, p. 308-310.
74. Serbat, 1986, p. 180.
75. *Ibid.*, p. 178, 177, 180.
76. *Ibid.*, p. 178 ; Sanctius, *Minerve* 1, 2, p. 110-113 Clerico.
77. Clerico, *ad loc.* (p. 110, n. 23 ; 113, n. 30), trouve « pleine d'aperçus stimulants » la « démonstration » ici de Sanctius, doué d'« un sens certain de la complexité », et « s'inspir[ant] très largement de Scaliger », tous deux « nourris » de « la discussion riche et précise » de Priscien. Stéfanini, 1994, p. 165 *sq.*, juge « fortement argumenté » le « refus de considérer les pronoms comme une catégorie à part » et voit « s'opposer avec Scaliger et Sanctius deux conceptions de la langue ». La répulsion de Serbat pour l'arrière-plan « scolastique » chez Scaliger (p. 172 : « appareil encombrant » ; 174 : « gangue pesante » ; 176, n. 9 : « broussaille ») forme l'envers regrettable de son enthousiasme pour « la puissance d'innovation et de remise en cause » exercée par un « esprit exceptionnel hanté de fécondes intuitions » (p. 175). Répulsion et enthousiasme qu'une mise en perspective historique doit rééquilibrer : voir Stéfanini, 1994, p. 155 *sq.* ; Jensen, 1990, p. 175 ; Libera et Rosier, 1992 ; Colombat, 1999, p. 182 *sq.* et 254 *sq*.

> loin d'être d'accord que je vais jusqu'à considérer *utinam* (si seulement) comme une interjection. Et de fait il n'ajoute aucun mode au verbe : *amarem* (puissé-je aimer) ou *utinam amarem* (si seulement je pouvais aimer), c'est pareil. Et "Oh, si Jupiter me rendait (*O… referat si*) mes années passées !" [78] est pareil à "Hélas (*heu*), pourquoi ne me les rend-il pas (*quare… non refert*) ?" » [79].

Contre la tradition, unanime sur *utinam* adverbe, partagée sur *o* adverbe et/ou interjection, Scaliger retient la seule interjection. Comme adverbe « de souhait », Donat ne citait qu'*utinam*, voyant en *o* une interjection de même sens [80]. Priscien cite comme « adverbes de souhait » *utinam*, *o*, *si*, *ut* [81], mais quand il en vient à l'interjection, il note le « flottement » dû à la polysémie de *o* : adverbe, dit-on, « quand il est d'interpellation ou de souhait », interjection « quand il signifie indignation, douleur, admiration » [82]. À la Renaissance, Perotti, Alde, Nebrija suivront Priscien. De même Linacre citant *utinam*, *si*, *ut*, *o* comme « adverbes de souhait », mais aussi *o* sous l'interjection (« de joie, de douleur, d'exclamation ») [83] ; et, revenant sur *utinam* au livre 5, il soulignera que cet « adverbe de souhait présente par son sens une différence déterminée de mode » qui l'empêche d'« admettre » un autre « des modes [verbaux] que l'optatif » [84]. Le fait d'« être rapportés à des modes (*modi*) », telle est bien la fonction des adverbes pour Scaliger qui les a définis précédemment comme des « signes » dont « on dote les verbes à modifier (*moderanda*) », et qui « règlent les modes et qualités » de ceux-ci [85].

Alors que pour Apollonius [86] εἴθε (auquel correspond *utinam*) ne servait qu'à « renforcer le sens » (sauf cas d'irréel – εἴθε + indicatif passé – où « sa juxtaposition est justifiée » pour spécifier la valeur du mode), l'optatif a pour Priscien « besoin d'un adverbe de souhait (*optandi*) pour avoir son plein sens » [87]. C'est qu'au verbe latin, dépourvu d'optatif distinct du subjonctif, il faut l'apposition d'*utinam*,

78. Virg., *Én.* 8, 560 (adieux d'Évandre à Énée).
79. *DC* 9, 158, p. 314.
80. *Ars mai.* 2, § 13 et 17 (641.11 et 652.6 H).
81. *IG* 15, *GL* 3, 86.1-16 et 89.2-10. Exemples pour *utinam* et *o* : Virg., *Én.* 1, 575 *sq.* : « Et si seulement… Énée était présent » ; 8, 78 : « Oh, sois présent… » (*GL* 3, 86.1-3 et 89.9-10).
82. *IG* 15, *GL* 3, 91.5-7. Cf. Virg., *Én.* 10, 507 : « O toi qui vas revenir à ton père, douleur et gloire à la fois… » (*GL* 3, 90.20-21) (cf. trad. Baratin *et al.*, 2005, p. 89).
83. *DES* 1, fol. 30 et 32.
84. *DES* 5, fol. Ir-v (*certam modi differentiam*).
85. *DC* 3, 72, p. 125-126.
86. *Synt.* 3, 94 *sq.* (I, p. 238 Lallot).
87. *IG* 8, *GL* 2, 424.9-10 ; cf. 15, *GL* 3, 61.3.

jamais redondant : marque syntaxique et valeur sémantique suppléent l'indistinction morphologique. Scaliger, lui, refuse de voir suspendue à la morphologie ou à la syntaxe la réalité du mode verbal (comme, au livre 4, du cas nominal) [88], laquelle, inhérente au verbe comme tel, est en principe « manifestée par une physionomie déterminée » [89]. À propos d'un *iusseris* de Juvénal ("que tu viennes à ordonner" = "si tu ordonnais"), il précisera : « Ce n'est pas parce qu'il a omis la conjonction *si* qu'on aura là un mode différent du subjonctif » [90]. Dire qu'est un « mode » du verbe l'optatif ou, au chap. 160, l'adverbe [91], c'est cependant entendre *modus* en deux sens, interne et externe (d'où, en ce deuxième cas, l'adverbe dit ailleurs « supplément ») [92].

Quand il égale *utinam amarem* à *amarem* (censé pouvoir à lui seul avoir valeur d'optatif), Scaliger songe à Linacre précisant la « différence » entre « adverbes de souhait » et « verbes de souhait » (c'est-à-dire à l'optatif), les uns « signes et pour ainsi dire noms de souhait », les autres « signifiant avec affect de souhait une chose définie » [93]. « Même différence », ajoutait Linacre, qu'entre « *ego* et *scribo* », ou « *age* et *scribe* », etc., dans les énoncés "moi, j'écris", "allons, écris !", lesquels ont pu apparaître réductibles à un seul mot (*ego scribo* à *scribo*, *age scribe* à *scribe*) [94]. Posant *utinam amarem* = *amarem*, Scaliger voit une redondance sémantique là où Linacre précisait une différence d'ordre syntaxique (le caractère optatif relevant, pour l'adverbe, de la signification, et de la cosignification pour le verbe). Scaliger ainsi se démarque : ne classer *utinam* que comme interjection, c'est rompre le lien de dépendance essentiel à l'"ad-verbe" qu'on avait voulu y voir. L'interjection se spécifie à l'inverse par sa capacité d'autonomie : « on peut la poser toute seule » (et pas seulement « la préposer » ou « postposer »), et alors elle « est plus complète que le verbe ou que le nom car elle forme un énoncé entier : "Hélas !" (*heu*) ». C'est qu'il s'agit d'« affects psychiques (*animorum affectus*) qui ni ne se

88. *DC* 4, 84, p. 156.
89. *DC* 5, 114, p. 235 (*certa facies*).
90. *Ibid.*, p. 239, à propos de Juv. 3, 78 : « Que tu viennes à <lui en> donner l'ordre, <et> le petit Grec montera au ciel » (les grammairiens anciens – sauf Varron – voyaient un subjonctif futur là où on parle aujourd'hui d'indicatif futur antérieur).
91. *DC* 9, p. 315 (*verbi modus*).
92. *DC* 8, 152, p. 302 (*supplementum orationis*).
93. *DES* 1, fol. 30r-v.
94. *Ibid.* Cf. *DC* 3, 66, p. 116 : « Il y a une sorte de mot qui peut être un énoncé complet, et <cela> certes en totalité, ainsi les impératifs : "lis", "écris", et les interjections : "hélas" ».

joignent à des verbes ni ne se lient à des noms » : « leur force s'arrête tout entière à elle-même dans l'esprit » [95].

Ainsi, outre à *amarem*, le groupe *utinam amarem* pourrait se réduire à *utinam* ("si seulement !") où l'intensité de l'affect "souhait" éclipserait l'expression du concept "aimer" [96]. Or, si l'interjection, « signe d'un esprit affecté (*affecti animi*) », « exprime des *animorum affectiones* (affects psychiques) », le mode verbal est lié à une *affectio animi* (affection, ou disposition, de l'esprit) relative à l'« appétit » [97] et à ses modalités : "vouloir, pouvoir…" [98]. Linacre citait, lui, la définition par les grammairiens grecs de « leur ἔγκλισις (mode, litt. "inclination") » comme « volonté ou *affectio animi* » [99]. Cette affinité entre interjection et mode verbal expliquerait que, si *utinam* peut éclipser *amarem*, à l'inverse *amarem* puisse se passer de *utinam*. "Vouloir aimer" est plus et autre qu'"aimer" tout court : *amarem* (puissé-je aimer) conjuguerait les valeurs affective et conceptuelle. Scaliger rejoint-il pour autant Linacre chez qui le verbe à l'optatif « signifie *cum affectu optandi* » [100] ? Il a pu craindre l'équivoque d'*affectus* qui, chez lui-même, outre le sens éthico-psychologique d'"affect" ou "disposition", a celui, logico-grammatical, d'"accident" (or le "mode" en est un), par souci probable de réserver *accidens* au couple philosophique "essence (substance) *vs* accident". Lui que son scotisme ne portait pas à assujettir la volonté à l'intellect écarte en tout cas ici une formulation du type "signification/cosignification" supposée rendre compte de la dualité "affect/concept" en prenant appui sur la subordination tant de l'adverbe au verbe que de l'accident "mode" à la classe "verbe". Car il n'entend admettre aucun « flottement » [101].

Passons au livre 10, sur l'interjection :

95. *DC* 10, 162, p. 320 ; 8, 151, p. 300 ; 3, 72, p. 126 (*eorum uis in animo tota sibi consistit*).
96. Mais sans que, pour Scaliger, soit « impliqué un verbe sous-entendu » comme, selon Priscien (*IG* 15, *GL* 3, 90.6-9), chez « les Grecs [qui] classent l'interjection parmi les adverbes ». Cf. n. 106.
97. *Appetentia* : l'ὄρεξις d'Aristote. Ainsi *De anima* 3, 9s (433a31, b17, etc.).
98. *DC* 3, 72, p. 126 et 10, 162, p. 320 ; 8, 152, p. 302 ; 5, 114, p. 235-236.
99. *DES* 1, fol. 11v.
100. *DES* 1, fol. 30r-v.
101. Cf. Baratin *et al.*, 2005, p. 88, n. 78, à propos du « flottement entre adverbes et prépositions » selon Priscien (*IG* 15, *GL* 3, 91.5) : il y a « intégr[ation] à la catégorie de l'adverbe quand [l]a signification [du mot concerné] s'interprète en liaison avec l'une de celles du verbe : [ainsi] quand il exprime le souhait (et donc se combine avec la variable modale du verbe, et plus particulièrement avec le mode "optatif") ».

> « “Hélas” (*heu*) ne signifie pas la souffrance (*dolorem non significat*), mais est le signe d’un esprit qui souffre (*nota animi dolentis*). Et c’est ainsi qu’employée seule, <l’interjection> comble (*explet*) l’esprit de l’auditeur par l’indication qu’elle donne (*indicio suo*). Telle fut la cause pleine de bon sens qui fit que nos ancêtres la distinguèrent des adverbes. Ainsi donc l’interjection est le signe d’un esprit affecté (*nota animi affecti*), signe qui n’a pas besoin de l’aide d’un énoncé (*orationis adiumento*) » [102].

Si Priscien évoquait *heu* dans le corps du livre sur l’adverbe, l’exemple des « Grecs » ne l’empêchait pas d’y voir, pour finir, une interjection [103]. Chez Donat, *heu* pouvait être l’un ou l’autre (« adverbe responsif », « interjection de douleur ») [104], et Linacre le suivra [105]. Pour Scaliger, hostile à la polycatégorisation, il ne saurait être qu’interjection. Alors qu’il y avait eu des grammairiens grecs pour voir dans φεῦ (hélas) et autres termes « de plainte » employés en l’absence de verbe une catégorie distincte de l’adverbe [106], Priscien, qui ne les mentionne pas, écrit – et Linacre le cite nommément [107] – que « ce qui a fait que les auteurs de grammaires latines traitent ce constituant [l’interjection] séparément des adverbes, c’est surtout qu’il paraît bien avoir en lui l’*affectus* du verbe et manifester, même sans l’ajout d’un verbe, la pleine signification d’un mouvement psychique (*animi motus*) » [108]. Priscien peut dès lors être mis implicitement par Scaliger au nombre de « nos ancêtres » approuvés – il arrive que les anciens le soient par lui, et notamment sous cette désignation [109] – pour avoir, à la différence des Grecs (puissant incitatif à l’approbation), « distingué » les interjections (dont les *Institutiones* rappellent que ce sont les

102. *DC* 10, 162, p. 320.
103. *IG* 15, *GL* 3, 73.14-15 ; 74.10 ; 91.26-27.
104. *Ars mai.* 2, 13 et 17 (641.14 et 652.6 H).
105. *DES* 1, fol. 30 et 32.
106. Citant Apollonius (*Adu.* 121.19), Lallot, 1989, p. 224, note qu’il « ne congédie pas comme insensée l’idée que » les interjections « puissent n’être que des adverbes “par extension” », sans toutefois suivre ceux qui, « au motif qu’ils ne prédiquent aucun verbe », érigeaient ces mots en classe distincte (pour lui, ils « s’appliquent à un verbe non formulé, mais implicitement présent dans le contexte situationnel »).
107. *DES* 1, fol. 31v-32.
108. *IG* 15, *GL* 3, 90.6-14. L’« *affectus* du verbe » désigne-t-il ici la valeur modale (selon la définition des modes : *diversae inclinationes animi varios eius affectus demonstrantes* [*IG* 8, *GL* 2, 421.17-19]) ou plus généralement « une disposition verbale », telle celle, « passive, d’une personne affectée par une action, un procès » (selon Lallot commentant Apoll. *adu.* 121.19 [n. 106]) ?
109. *Maiores nostri* également dans le *DC* 3, 67, p. 118 ; 7, 143, p. 290.

artigraphes latins qui les ont placées, non « parmi » [*inter*] les adverbes, mais « séparément » [*separatim*]) [110].

Alors que l'adverbe est comme tel retenu dans l'orbite du verbe, c'est une attraction d'un autre type, et puissante, que, selon Scaliger, l'interjection est susceptible non de subir mais d'exercer, au point qu'elle peut avoir d'emblée comme absorbé le verbe – et pas seulement lui puisque, comme on l'a vu, les « affects psychiques » dont les interjections sont les signes « ni ne se joignent à des verbes ni ne se lient à des noms [111] » comme le font adverbes et adjectifs. Plutôt donc qu'à un adverbe modifiant un verbe, éventuellement sous-entendu ("hélas, [je souffre]"), on aura affaire à un groupe "nom + verbe" où le nom s'est trouvé désigner une subjectivité si vivement affectée par le signifié du verbe qu'à l'énoncé standard qu'ils auraient formé (*animus dolet*, "mon cœur souffre") est venue se substituer, unique, l'interjection : "Hélas !", soit une déliaison radicale, particulièrement expressive de la « force entièrement psychique » que Scaliger attribue à l'affect [112]. Et si pour lui l'interjection « n'a pas besoin de l'aide d'un énoncé », c'est que la question d'en *avoir* un où s'insérer ne se pose plus quand elle-même en *est* un. On songe à Roger Bacon voyant dans l'interjection une *oratio*, non une *dictio* [113]. Dans le même sens, Scaliger note que « nulle autre antimérie [emploi d'une "partie du discours" en lieu et place d'une autre] n'affecte l'interjection que de pouvoir être substituée à un énoncé entier (*ut pro integra oratione ponatur*) », et c'est sur un exemple de Catulle illustrant ce cas limite de

110. *IG* 15, *GL* 3, 90.6 et 10. Cf. n. 58.
111. *DC* 3, 72, p. 126.
112. Cf. ad n. 95. Pour Iohannes (vers 1250-1260), dans le cas de « hélas ! », la raison, « troublée » par l'affect, y « succombe », alors qu'avec « mon cœur souffre » elle prend le pas sur lui (Rosier, 1994, p. 63).
113. *Summa gram.*, p. 96 Steele (voir Rosier, 1994, p. 92 *sq.* et 322 *sq.*). Cf. l'*oratio* « interrompue » par l'interjection qui « n'est pas *pars orationis* » selon le « refus radical – et assez exceptionnel » (Bonnet, 2005, p. 148) du Ps.-Augustin (*reg.*, *GL* 5, 524.9-12), y voyant plutôt « l'affection de l'esprit explosant en un son vocal (*erumpentis in uocem*) », si bien que, « autant il y a de mouvements d'un esprit troublé, autant en restituent des sons vocaux ». À quoi fait écho, sans le mot *vox*, le *DC* 10, 162, p. 320 : « Et donc, autant il y a d'affects de l'esprit, autant il y aura d'interjections ». Bonnet, 2005, p. 148 : pour le Ps.-Augustin, « l'interjection semble attachée à la *uox* comme l'adverbe… au *uerbum* ». *Vox* par deux fois dans la définition de l'interjection chez Linacre : « *forme vocale* qui manifeste un affect psychique sous l'aspect d'un *son vocal* rude et désordonné » (*DES* 1, fol. 31v [je souligne]). Scaliger la cite, l'attribuant aux « modernes », mais amputée du *vox* initial. Il la juge « plus exacte » que celle « des anciens », mais « fausse » en ce que la « rudesse » n'est pas propre à l'interjection (*DC* 10, 162, p. 319 *sq.*). Cf. n. 121.

l'interjection faisant coïncider mot et énoncé que se clôt comme en point d'orgue le bref livre 10 [114].

Or ce livre s'était ouvert sur le reproche fait aux « anciens » (les Latins) de n'avoir, par le nom qu'ils lui ont donné, « nullement distingué l'interjection des autres constituants » de l'énoncé « car il n'est aucun [d'eux] qui ne s'intercale (*interponitur*) », tandis que cette prétendue "*inter*-jection" est bien plutôt « *pré*-posée ou *post*-posée » à tel ou tel, voire « posée *toute seule* » [115]. Et quant à la distinction d'avec l'adverbe, Scaliger n'aura pu apprécier que médiocrement Priscien pour autant qu'il ait perçu le fait, mis récemment en évidence par le groupe *Ars Grammatica*, que, si Priscien « tend à distinguer… les mots interjectifs des adverbes », « tout se passe comme s'[il] n'était convaincu ni de la pertinence théorique d'un statut propre… pour l'interjection […], ni de l'efficacité pédagogique d'une dissolution de [celle-ci] dans les catégories sémantiques adverbiales » ; d'où son « choix polémique » de la « traiter dans le *De adu.* … et [de] l'y introduire comme clandestinement à la fin… sans l'avoir annoncée au début » [116]. Car Scaliger, bien plus porté que Priscien à valoriser une catégorie que les Grecs n'avaient pas reconnue, met, lui, vigoureusement l'accent sur le caractère original de l'interjection, et il lui consacre un livre distinct du livre 9 (sur l'adverbe), duquel ce livre 10 ne donne aucun signe d'être un appendice comme l'était, chez Priscien, par rapport au livre 15, l'ultime développement de celui-ci.

Il est vrai que le livre 8 du *De causis* avait d'abord présenté les indéclinables par rapport aux déclinables « comme des "suivants" (*asseclae*), et non comme des "maîtres et possesseurs" (*compotes*) », d'autant que le fait d'« être dépourvu de déclinaison n'est pas simplicité mais carence » [117]. Du moins l'interjection était-elle peu

114. *DC* 10, 164, p. 322, citant le *Iuppiter* de Catulle 1, 7 (« en trois volumes savants, <*par*> *Jupiter*, et laborieux »), déjà évoqué en 4, 109, p. 218, mais alors comme exemple d'antimérie du nom mis « pour une interjection », tandis qu'ici Scaliger le développe en « Ô Jupiter, toi, sois témoin » : non plus nom valant interjection, mais interjection valant énoncé complet implicite (emboîté dans un autre, explicite) ; non plus simple passage d'une classe de mot à l'autre, mais équivalence entre un mot et un énoncé.

115. *DC* 10, 162, p. 319 *sq.*, reconnaissant du moins que, « comme étrangère à l'agencement des autres », elle « *inter*-rompt » [*intervenire*]). Cf. Ps. Aug. *reg.*, *GL* 5, 524.12 : *quod interrumpant orationem*.

116. Baratin *et al.*, 2005, p. 11.

117. *DC* 8, 151, p. 299 *sq*. *Compotes*, les déclinables le sont, précisait Scaliger, « de par leur mode de signifier », tandis que c'est leur « signification » qui fait que les indéclinables « accompagnent temps, modes ou cas » : ainsi l'adverbe *heri*, « hier », « signifie le temps », et le verbe *amavi*, « j'ai aimé », « l'action d'aimer avec <indication de> temps » (le parfait faisant que le temps y est « cosignifié ») ;

concernée par le constat de « l'impossibilité de saisir la nature » des indéclinables « sans » les déclinables au motif que les premiers « sont signes de liens à établir (*coniungere*) entre » les seconds [118]. Reste que « le premier rang » parmi les indéclinables revenait à la préposition, « on ne peut plus indispensable » en tant que « signe du mouvement et du repos », tandis qu'« on aurait pu ne pas avoir l'interjection, encore qu'elle exprime parfaitement certains affects psychiques » [119]. Scaliger n'en voit pas moins cette dernière apporter un démenti à « l'impression qu'on pouvait avoir qu'avec les sept [autres *species dictionis*] se trouvait embrassé en totalité le domaine des réalités et leur mode [d'être] » [120]. Comment dès lors ne serait-il pas bien plus fondamental pour l'interjection d'« être en excès » ou « de reste » (*superesse*) par rapport au septénaire en question que de se distinguer du seul adverbe [121] ? Ce que confirmera *a contrario* Sanctius, auteur d'un autre *De causis* (sous-titre de sa *Minerve*), et qui prendra le parti d'« exclure l'interjection des "parties du discours" », « tant nous sommes éloignés », précisera-t-il, « de la poser, tel César Scaliger, comme première et essentielle » [122].

« de même », ajoutait Scaliger, *utinam amem*, « si seulement j'aimais », analysant alors l'interjection comme l'adverbe (et aussi bien la conjonction : *si ames*, « si tu aimais », et la préposition : *ad amandum*, « en vue d'aimer »).

118. *DC* 8, 151, p. 300.

119. *DC* 8, 152, p. 302.

120. *DC* 8, 151, p. 299-300 ; 10, 162, p. 320 ; 3, 72, p. 126 (*his quidem septem partibus universus rerum ambitus modusque contineri videbatur, nisi… affectus quidam superfuissent…*).

121. Cf. le Ps.-Augustin qui « traite de l'interjection en lui refusant le statut de partie du discours » sur la base d'une « analyse » où elle « se distingue des sept autres… envisagées globalement » (Bonnet, 2005, p. 149). À la différence de celui-ci et de Linacre (voir n. 113), Scaliger, qui insiste sur la nature « psychique » de l'interjection (ad n. 95), apparaît soucieux de ne pas en afficher le caractère « vocal » et, n'en éliminant pas la *vox*, de la « civiliser » : critique des qualificatifs de Linacre (« son vocal *rude et désordonné* ») et réponse très réservée à « la question de savoir s'il faut ranger dans cette classe les cris des bêtes (*brutorum voces*) » : « peut-être que oui pour quelques-uns…, mais… pas dans le discours, non plus que d'autres… si ce n'est par plaisanterie ou par figure » (*DC* 10, 163, p. 321). D'où sa définition : « signe d'un esprit affecté », etc. (ad n. 102), moins immédiatement concrète que celle de Linacre (« forme vocale qui manifeste un affect psychique », etc. [n. 113]), à laquelle il mettait comme une sourdine, et qui, elle, restait proche de Priscien, *IG* 15, *GL* 3, 90.13-14 : « cris qu'on lance (*uoces quae… intericiuntur*) en s'exclamant sous le coup de toutes sortes d'émotions » (trad. Baratin *et al.*, 2005, p. 89).

122. Sanctius, *Minerve*, 1, 2, p. 110 Clerico, se réclamant de Valla (*Elegantiae*, 2, 11, p. 53 Garin), et au motif que l'interjection « repose sur la nature et non sur une convention » comme le voulait Aristote. Sanctius sera à son tour contredit par Jakob Perizonius, dans ses notes sur la *Minerve* (1687) : Clerico, *in* Sanctius, p. 110, n. 22. On a vu (ad n. 76) que Sanctius a également exclu le pronom.

3. AMBITION ET POSTÉRITÉ DU *DE CAUSIS*

Scaliger eut le mérite de secouer la routine des grammairiens. Quitte à créditer Aristote d'une autorité souveraine dont il n'a pas pu savoir ou pas voulu mesurer à quel point elle était en passe d'être contestée [123], sinon encore congédiée. En fait, son aristotélisme fut tempéré par l'éclectisme des sources auxquelles il le combina. Reste sa façon subtile, personnelle, provocante de disposer de celles-ci. Une liberté revendiquée un an avant sa mort dans une lettre à un jeune homme si prometteur qu'il lui écrivit en grec :

> « Certes, les enseignements du savoir antique sont… l'objet de mon admiration, de mon respect ; mais la dissemblance entre eux et leur non-reconnaissance mutuelle (ἡ κατ᾽ ἀλλήλων ἀνομοιότης καὶ τὸ ἀσύμβολον) paraissent pouvoir réveiller ceux dont l'insouciance a fait qu'ils manquent d'ardeur. C'est pourquoi il faut tout soumettre à examen… et ne rien embrasser avec une sorte d'adulation servile. Que les anciens nous imposent un frein, cela ne doit pas être, à mon sens… Qu'ils nous servent au contraire d'aiguillon… Je n'admets… pas qu'il soit d'un homme bien né de se méconnaître en se réduisant aux rôles subalternes » [124].

« Dissemblance » et « non-reconnaissance » : entre grammaire et philosophie, entre Grecs et Latins, entre Varron ou Donat et Priscien, entre anciens et modernes, les points de désaccord, les écarts problématiques, stimulent chez Scaliger l'activité critique, mais, pour nombreux et ostentatoires que soient ses correctifs, la rénovation à laquelle il procède n'aboutit pas pour autant à un bouleversement de la vulgate grammaticale [125]. Vulgate représentée au premier chef par Priscien, d'où l'anonymat auquel il le voue : sorte d'attribution « par défaut » car il s'adresse à un public spécialisé, fort capable d'identifier cette source : nommer Priscien en toute occasion serait apparu comme

123. Ainsi par P. Ramus en France, par B. Telesio ou F. Patrizi en Italie. Voir Bianchi, 2003.

124. Trad. Dezeimeris (modifiée), in Scaliger, 1877, p. 14 *sq.*, cité par Magnien, 1986, p. 28, voyant en Scaliger « un véritable éclectique et non l'homme d'un système – ou alors de son propre système ».

125. S'agissait-il pour lui de « faire table rase du passé » en « attaquant de front toute une tradition globalement refusée » (Colombat, 2006b, p. 35 et 47) ? En fait, l'idée de tout détruire pour rebâtir à nouveaux frais lui est étrangère. Il pense plutôt que la vérité jaillit comme le feu « de pierres qui s'entrechoquent » (*Exot. exerc.* 308, fol. 422 [cf. Boèce, *cons.* 3, 12, 25]), et donc s'attache à confronter les autorités au sein de cette tradition ni unanime ni homogène à laquelle le recours à la philosophie permettra de rendre rigueur et cohérence. On peut certes juger inégal le succès de l'entreprise : demeure ce constat moderne que, de son livre « agressif », mais aussi « fourmillant, débordant d'idées », « on ne sort jamais les mains vides » (Chevalier, 1968, p. 176 ; cf. Stéfanini, 1984 et Serbat, 1986 : § 2.4).

du mépris (pour ses lecteurs) ou de l'acharnement (contre le grammairien qui eût été alors cloué au pilori).

Texte de référence et « version autorisée », toute vulgate jouit d'une position de prestige qui invite, sinon à la répétition ou à « l'adulation servile », du moins au commentaire déférent. La critiquer, c'est s'exposer. Cependant, si protégée qu'elle soit par son statut, elle aussi est « exposée », aux deux sens où, *présentée* à tous comme exemplaire, elle sera la première *vulnérable* s'il se vérifie qu'exemplaire, elle ne l'est pas en tous points. Or tel n'est pas aux yeux de Scaliger, et sur nombre de points, Priscien, mis dans la position ingrate de repoussoir à la mesure même où il demeurait l'*auctoritas* par excellence. Dès lors l'agression qu'il subit n'est pas personnelle mais structurelle : il fait figure de principal accusé face moins à un juge ici qu'à un procureur, duquel on aurait tort, puisque c'est sa fonction, de se formaliser qu'il soit de parti pris. Encore que Scaliger prétende à plus de hauteur : il écarte l'allégeance disciplinaire qui l'eût fait se présenter en grammairien et il tente d'élever le genre, prisé à la Renaissance, de « la dispute des arts » (entre juristes et médecins, entre peintres et sculpteurs ou poètes…) [126] au niveau de ce que Kant appellera « le conflit des facultés » (opposant celle de philosophie à celles de théologie, de droit, de médecine). Son but est de fonder ses arbitrages sur une hiérarchie d'autorités, au risque d'un manichéisme opposant crûment la « lumière » du Philosophe aux « ténèbres » des grammairiens [127], sauf qu'il convient de faire la part de la rhétorique dans cette formule destinée à résonner comme un coup de cymbales final. Scruter la grammaire à partir de la philosophie et passer Priscien au crible d'Aristote – auteur d'une autre vulgate, et épistémologiquement supérieure, mais ouverte à cette époque à un large éventail d'interprétations [128] –, c'était se donner les moyens de concilier la liberté critique (« tout soumettre à examen ») avec la nécessité de légitimer celle-ci.

Cet objectif, le *De causis* l'aura atteint pour assez longtemps : la perte de crédit qui affecta Aristote (mais graduellement et inégalement) aura été en partie compensée par la considération que valurent à Scaliger son génie propre et la notoriété dont il vint à bénéficier. Car, « aiguillonné par les anciens » (mais aussi bien par des modernes), Scaliger à son tour aiguillonne : sa pensée est piquante en tous les sens du mot. Du coup, nombreux seront ceux, et non des moindres, qui le

126. *Disputa delle arti* : voir Garin (éd.), 1947.
127. Selon la conclusion du *DC* que j'ai citée en commençant.
128. Schmitt, 1992 (et présentation de Giard, p. XXIX *sq.* : « Un aristotélisme pluriel ») ; Bianchi, 2003.

liront et qui, pour s'y rallier ou s'en démarquer, réagiront à l'originalité de ses prises de position – et ce dans toute l'Europe jusqu'en plein XVIII^e siècle : l'Espagnol Sanctius (1562 et 1587), les Allemands Frischlin (1584), puis Helwig et Finck (1615), le Néerlandais Vossius (1635), le Danois Bangius (1637), l'Italien Buommattei (1643), des Français, Port-Royalistes comme Lancelot et Arnauld (1644 et 1660), puis, au siècle suivant, Encyclopédistes comme Dumarsais (1729-1756) et Beauzée (1767), ainsi que l'Anglais Harris (1751) [129].

Ce retentissement posthume fut surtout sensible dans l'aire germanique [130] : après Lyon et Genève, c'est à Heidelberg que les trois dernières des cinq rééditions du *De causis* (1597, 1609, 1623) ont transporté cet ouvrage et étendu sa diffusion. À ce succès auront contribué le prestige et l'action de Scaliger fils, venu en 1593 occuper à Leyde (où il mourra en 1609) la chaire laissée vacante par Juste Lipse. De nos jours Joseph Scaliger, le philologue de Leyde, dépasse en notoriété son père, le philosophe d'Agen, si bien qu'on peut être surpris que, vers la fin du XVII^e siècle, Daniel Georg Morhof, professeur à Rostock et à Kiel, ait écrit de ce dernier :

> « Il fut dans ses travaux beaucoup plus soigneux que son fils Joseph, contrairement à ce qu'on croit d'ordinaire. Il avait une intelligence très perspicace, un esprit de feu, et défonçant tout (*omnia perrumpens*) grâce à la force extrême de son jugement, il fut toujours remarquable en tout ce dont il a traité… Ce fut un bien meilleur esprit que son fils. Je ne sais quelle injustice du destin a fait obstacle aux efforts de cet homme » [131].

Or dès 1670 un autre Allemand avait distingué – en termes plus nuancés – entre ceux qu'il était devenu d'usage de saluer comme « les deux Scaliger » (*uterque Scaliger*) :

> « C'est le rôle d'un bon grammairien et même d'un philosophe que de pouvoir… déduire l'usage d'un mot de son étymologie. Dans ce domaine, l'un des tous premiers spécialistes à mes yeux est Jules-César Scaliger : à la philosophie aussi, la perte de ses livres d'étymologies a causé un tort qui n'est pas mince, encore que son fils les ait utilisées à l'occasion [tout en étant] la plupart du temps en désaccord avec [elles] … Mais autant les considérations du fils valent par l'érudition, autant est perdu pour nous ce que comportaient d'acuité et de philosophie les étymologies du père ».

129. Voir dans le présent volume, l'article de Jean-Marie Fournier et de Valérie Raby et celui de Bernard Colombat.
130. Celle-ci au sens large (de Zurich et Strasbourg jusqu'à Amsterdam) : Lardet, 2003b, spéc. p. 159-165.
131. Morhof, 1725, p. 266.

S'ajoutant à l'appréciation de Morhof, et émanant d'un aussi grand esprit que Leibniz, qu'habita l'utopie de faire du latin la matrice d'une langue universelle, ce jugement retiendra l'attention. En tout cas il n'est pas infirmé par ce qui vient d'être dit du *De causis linguae latinae*, même si l'éloge que fait Leibniz du premier Scaliger ne visait pas spécifiquement cet ouvrage, ni en son auteur le lecteur de Priscien [132].

132. Leibniz, 1966 (1670), p. 410, faisait référence aux « cent-vingt livres d'étymologies » dont Scaliger déplora peu avant sa mort d'« avoir dû renoncer à l'espoir » qu'ils trouvent éditeur « étant donné leur masse » (*propter molem*). Ces *Originum libri* furent d'abord intégrés à un ensemble tripartite incluant le *De causis* et sans doute la *Poétique* : Magnien, 1982, p. 307-308 ; 1999, p. 259-261. Sur J.-C. Scaliger et Leibniz : Lardet, 2003b, spéc. p. 165-187 (où sont citées d'autres appréciations, généralement élogieuses, portées par le second sur le premier). Sur Joseph Scaliger : Grafton, 1983 et 1993.

La sémantique du nom dans les grammaires françaises (XVIe-XVIIIe siècles) : Échos des réflexions priscianiennes

Jean-Marie Fournier
Université Paris III-Sorbonne nouvelle
HTL (CNRS, UMR 7597)

Valérie Raby
Université Paris IV-Sorbonne, HTL (CNRS, UMR 7597)

La catégorisation sémantique du nom dans les *Institutions grammaticales* opère selon deux grandes configurations : la première articule les couples oppositifs corps / chose, propre / commun (ou propre / appellatif), et générique / spécifique ; la seconde présente une hiérarchie d'inclusion sémantique à quatre niveaux : général, commun, spécifique, individuel (Baratin, 1989, p. 398 *sq*. ; 2005). Cet ensemble de critères constitue pour les premiers grammairiens du français un héritage complexe, diversement réinvesti pour les besoins de l'analyse du nom « substantif » en français – quand bien même les formes de la langue latine visées par Priscien au moyen de ces différents classements ne sont pas restreintes à cette catégorie, isolée plus tardivement. On peut distinguer deux grands moments dans le traitement par les grammaires françaises de la question du sens et de la référence des noms : de Meigret (1550) à Vairasse d'Allais (1681), les divisions attestées chez Priscien sont réinterprétées et adaptées à la description de l'usage des articles en français. À partir de 1660, pour les grammaires qui s'inscrivent dans le cadre théorique de la grammaire générale, seule l'opposition appellatif / propre s'avère pertinente au regard des nouvelles théories sémantiques mises en œuvre.

1. LE NOM DANS LES PREMIÈRES GRAMMAIRES FRANÇAISES

Dans les premières grammaires du français, qui sont pour la plupart des ouvrages didactiques, la définition du nom et l'inventaire de ses divisions sont déterminés par deux objectifs principaux : identifier les caractéristiques morphologiques propres à telle ou telle catégorie de noms, et rendre compte de la distribution des articles, longtemps considérés comme l'équivalent de marques casuelles.

La difficulté représentée par la description des règles d'emploi de l'article a pour effet le déplacement et le réinvestissement de certaines des catégorisations sémantiques en usage dans la tradition grammaticale latine pour la division des noms : l'opposition propre / appellatif, ainsi que la distinction des noms selon la hiérarchie des genres et des espèces, se voient grâce à l'article pourvu d'un marquage linguistique – du moins certaines grammaires tentent-elles de développer cette hypothèse. Outre ce travail des catégorisations sémantiques héritées, les solutions proposées au « problème » de l'article (Joly, 1980) nécessitent d'en construire de nouvelles, étayées sur d'autres critères.

L'élaboration d'une description cohérente des propriétés sémantiques du nom et de l'article constitue pour ces premières grammaires françaises un foyer de réflexion particulièrement dense, dont la restitution précise est impossible ici. Nous avons choisi de ne rendre compte de ces discussions que pour autant qu'elles constituent un écho sensible des réflexions priscianiennes.

Pour le premier temps de cette étude, les grammaires considérées sont les suivantes : Meigret, 1550 ; Estienne, 1557 ; Ramus, 1562 ; Bosquet, 1586 ; Masset, 1606 ; Maupas, 1632[3] ; Oudin, 1632 ; Irson, 1662[2] ; Chiflet, 1659 ; Vairasse d'Allais, 1681 [1].

1.1. Nom propre / nom appellatif

On sait que cette division, souvent première dans les grammaires antiques, a vu sa place concurrencée, dans les grammaires humanistes, par la division en *substantif* et *adjectif*[2]. Quelle que soit la hiérarchie des divisions retenue, la difficulté consiste à articuler ces deux couples

1. Nous renvoyons aux notices du *Corpus représentatif des grammaires et des traditions linguistiques* (*CRGTL*) (Colombat, éd.) sur le site du *Corpus des Textes Linguistiques Fondamentaux* http://ctlf.ens-lsh.fr/) pour les références et descriptions de chacun de ces ouvrages.
2. Sur l'histoire de cette distinction, cf. Colombat, 1992.

d'oppositions [3]. Dans les ouvrages de notre corpus, seuls Meigret et Bosquet donnent la division propre / appellatif comme première [4], et l'analyse du nom propre n'est véritablement conséquente que dans le *Trętté de la grammęre françoęze*. Dans cet ouvrage, la priorité donnée à la division propre / appellatif est justifiée par la définition du nom adjectif comme une sorte de nom appellatif qui, à la différence des autres (noms *généraux* ou *spéciaux*) signifie la qualité ou la quantité, signification qui s'adjoint aux noms appellatifs comme aux propres [5]. La division propre / appellatif est elle-même précédée de l'exposé des catégories de noms propres (nom, surnom – de « race » ou de « seigneurie » –, sobriquet), exposé accompagné de réflexions concernant la signification et la référence du nom propre [6] : bien que la dénomination d'un homme ou d'une race soit généralement motivée dans son origine, le nom propre devient arbitraire par l'effet du temps, de l'emprunt, ou des abus par lesquels on s'autorise à donner des noms propres aux animaux ou aux choses, et à attribuer le nom indépendamment des qualités du nommé : « il advient bien souvent que les propres ne se donnent pas selon quelque notable qualité de la personne : mais au plaisir de celui qui a autorité de lui bailler un nom » (*ibid.*, p. 29). Si le nom propre est ainsi bien souvent aussi arbitraire que le nom appellatif, ces deux sortes de noms diffèrent cependant par l'information qu'ils donnent sur l'être nommé : deux hommes peuvent porter

3. Nebrija (1491, fol. 32, cité par Colombat, 2006a) proposait un critère distributionnel simple pour distinguer le nom substantif du nom adjectif : le nom substantif se décline à l'aide de l'article, pas le nom adjectif. La déclinaison des paradigmes nominaux latins à l'aide de l'« article » *hic* est selon Holtz (1981, p. 132) une pratique pédagogique courante chez les grammairiens romains, qui « remonte au temps des premiers adaptateurs, qui ne pouvaient se résoudre à l'absence d'article en latin ». L'artifice qui consistait à reconnaître un article latin a probablement suscité des réserves chez les grammairiens humanistes. Chez les premiers grammairiens du français, seul Palsgrave (1852 [1530], p. 66) applique ce critère au français.
4. Meigret, 1550, f. 20v : Le nom « ęt vne partíe du langaje, ou oręzon, sinifiant la propr' ou comune qalité de toutes çhozes » ; Bosquet, 1586, p. 44 : « De quantes sortes est le Nom ? De deux sortes, à sçavoir propre, et Appellatif. / Qu'est-ce de Nom propre ? Un nom, quy signifie une seule chose, non plusieurs, et communes, comme *Paris, Rome, Meuse, Hayne, Olimpe, Sinay*. / Qu'est-ce de nom appellatif ? Aussy une partie d'oraison, laquelle denote chose convenante à plusieurs, comme, *Maistre, Poëte, Orateur, Seigneur* ». Cette division est aussi donnée avant la division *substantif/adjectif* dans le *Donait françois* de Barton.
5. Les noms appellatifs signifiant quantité ou qualité sont « tous ajęctifs, lę'qels (come dit Prisçian) sont einsi appellez, d'aotant q'ils sont ajoins aos Appellatifs, qi signifiet substançe, ę ao' propres, pour denoter leur qalité, ou qantité » (1550, f. 22). La suite des citations est en français modernisé.
6. Sur ce point, et les emprunts à la *Technê* de Denys le Thrace opérés ici par Meigret, voir Delesalle, Mazière, 2003.

le même nom de *Pierre* alors qu'ils ne partagent aucune substance commune, quant le nom d'*homme* vaut également, c'est-à-dire distributivement, pour chacun des représentants de l'espèce (1550, f. 22v).

Toujours dans le même ouvrage, la différence entre nom propre et nom commun est abordée sous un autre biais au cours de la section précédente, consacrée à l'article (c'est-à-dire aux formes *le, la, les*). La règle de distribution proposée est la suivante : l'article s'emploie avec le nom commun, et jamais avec le nom propre. Plusieurs cas de dérogations à la règle sont relevés, parfois suivis d'essais d'explication. Nous présentons ici le détail de cet inventaire, parce qu'il constitue un premier recueil des faits qui seront régulièrement examinés par les grammairiens suivants.

Les cas de non-respect de la règle énoncée correspondent à quatre distributions différentes :

1. Article + nom propre

L'article peut se préposer au NP « par manière d'expression plus manifeste et démonstrative […], comme *j'ai envoyé Pierre à Lyon, je dis le Pierre que vous avez autrefois vu à Paris* : combien que *ce* y serait aussi bon » (*ibid.*, f. 19v-20).

2. Article + nom commun référant à un individu

L'article préposé aux noms généraux et spécifiques a parfois « quelque restriction approchant d'un certain individu : comme *J'ai vu l'homme qui a couru deux cent pas d'une haleinée* : *Pierre m'a fait un mauvais tour, vous connoissez l'homme* : je ne dirai pas : *vous connoissez homme* : et toutefois, je dirai bien, *vous connoissez homme qui est riche de cent mille écus* » (*ibid.*, f. 20).

3. Absence d'article devant nom commun :

– après les présentatifs *il y a* et *il est* en phrase interrogative ou à la forme négative (*y a il homme, ne femme ; il n'est homme, ne femme*)
– après le verbe substantif (*je suis homme*)

4. article + partie du discours autre que le nom :

– NP + article + adjectif : l'article est alors équivalent à « dit », ou « qui est », ou « estimé » (*Philippe le Bel, Jeanne la Rousse*) (*ibid.*).

– article + nom commun + adjectif au superlatif (*la femme la plus gracieuse, ou la plus gracieuse femme*)
– article + participe (*l'amant vert ; la désolée*)

Cette énumération suffit à mettre en évidence la nécessité, pour la grammaire française, de développer une analyse de l'article qui rende compte de ces anomalies [7]. Le caractère problématique des faits rapportés sous (2) est une conséquence directe de la classification des noms appellatifs retenue par Meigret et présentée au chapitre suivant : les appellatifs (« que j'appelle communs, généraux, ou spéciaux », 1550, f. 22) signifient tout un genre ou espèce de substance, qualité, ou quantité. La différence entre noms généraux et noms spéciaux est la suivante :

> le <nom> général est celui qui peut être divisé en plusieurs espèces : comme Animal, arbre. Et l'espécial est celui qui extrait du général contient sous soi plusieurs individus : comme homme, poirier, prunier (1550, f. 23v) [8].

Dans ces conditions, la possibilité d'user du nom commun pour « l'appliquer » à un seul individu ne peut être expliquée que comme l'un des effets de l'article défini, qui peut « parfois » prendre une signification restrictive [9]. Les grammairiens suivants radicaliseront cette interprétation, dans une perspective sensiblement modifiée cependant par l'extension de la classe des articles[10]. Nous ne

7. Un des modèles possibles de Meigret est ici le traité *De la construction* d'Apollonius Dyscole, dont le livre I analyse précisément les valeurs et emplois de l'article « prépositif » grec (Lallot, 1997, vol. 1, p. 106-142).
8. La même division se trouve dans la *Tekhnê* de Denys le Thrace : « Le <nom> générique est celui qui peut être divisé en plusieurs espèces, par exemple "animal", "plante". Le nom spécifique est celui qui provient de la division d'un genre, par exemple "bœuf", "cheval", "vigne", "olivier" » (Lallot, 1989, p. 57). Puis chez Priscien (*GL* 2, 61.28-62.2) : parmi les catégories nominales, « la catégorie générique est celle qui peut être divisée en multiples espèces, comme *être vivant, arbre* ; la catégorie spécifique est celle qui procède de la division du genre, comme *homme, cheval, vigne, laurier* » (Baratin, 2005a, p. 154).
9. L'interprétation rhétorico-grammaticale de Ramus est, à notre connaissance, sans postérité : « L'article retreint quelquefois par une sinecdoche le nom commun a ung certain, comme quand nous disons. *Le Roy a commande de poser les armes*. Nous entendons Charles. Item, quand nous disons. *Le Seigneur soit loue par tout*, nous entendons Dieu, Seigneur des Seigneurs » (1572, p. 130).
10. Sur ce point, bien documenté désormais, voir Fournier, 2004 ; Joly, 1980 ; Swiggers, 1985. On se contentera de rappeler ici que la « théorie standard » de l'article, dominante dans les grammaires françaises jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle, constitue la classe des articles par transfert du modèle de la déclinaison latine. Elle utilise la bipartition suivante : article *défini* (nominatif /

mentionnerons ici que la formulation, largement réutilisée par la suite, qu'en donne la *Grammaire et syntaxe françoise* de Maupas.

La division des noms en propres et appellatifs est présentée dans la section consacrée à l'article :

> […] aucuns mots ont naturellement une signification estenduë et indifferente à tous & chacuns de leurs sujets et individus, ainsi, *Royaume, Ville, rivière, animal, cheval, arbre, chesne* et autres innumerables : Les Grammairiens ont nommé cette sorte de noms-là, noms appellatifs, c'est-à-dire desquels on appelle tous individus de leur genre ou espece, car ce mot de *Roy* convient à tout Roy, & *Royaume* à tout Royaume, et ainsi des autres.
>
> Autres mots marquent un seul sujet, & certain particulier individu, comme *Loys*, *France*, *Seine*, & on les appelle noms propres (1632, p. 44-45).

Cette bipartition sémantique des noms appellatifs permet la distinction de deux types d'articles, les *définis* et les *indéfinis* (ou *indéterminés*), les premiers ayant pour fonction de restreindre cette signification pour « l'appliquer à un seul », quand les seconds « laissent leurs termes en leur indifference & non limitée generalité » (1632, p. 46) [11].

La plupart des grammaires adoptant ce cadre théorique notent que le nom propre ne se décline qu'à l'aide de l'article indéfini, c'est-à-dire des formes *à* et *de*. Cette intégration des formes *de* et *à* au paradigme des articles imposerait, pour analyser le problème de la suite article + NP, de rendre compte aussi bien de *le livre de Pierre* que de *le Pierre que vous connaissez*. De fait, ce second type d'emploi de l'article devant nom propre n'est plus guère commenté [12] et, puisque l'emploi de l'indéfini devant le nom propre est régulier, l'usage du défini devient un problème marginal, constamment signalé mais peu interrogé : son traitement consiste généralement en une reprise de la liste des faits établie par Meigret, reprise parfois étoffée d'un

accusatif *le, la, les* ; génitif / ablatif *du, de la, des* ; datif *au, à la, aux*) ; article *indéfini* (génitif / ablatif *de* ; datif *à*).

11. « Les definis determinent cette vague signification des appelatifs & la recueillent & appliquent à un seul, Comme si je di, *J'ay veu le Roy. Je suis serviteur du Roy. J'ay parlé au Roy.* La force de ces articles definis ramasse et attache l'intelligence de l'auditeur à un certain et unique Roy, à sçavoir, celui du païs où je suis, ou si on a desja parlé de quelque Roy, on entendra de celuy-là : ou bien l'article m'oblige à le nommer, comme *Le roy de France, d'Angleterre*, ou tel autre » (1632, p. 46).
12. Sauf chez Masset, 1606, p. 4, qui reprend exactement l'exemple et le commentaire de Meigret.

développement sur la question du genre de l'article devant les noms de pays, régions, fleuves ou montagnes [13].

La discussion transmise par Meigret sur les modes de connaissance de l'objet nommé respectivement portées par le nom appellatif et le nom propre est ainsi absente des grammaires adoptant la « théorie standard » de l'article [14]. La faveur de cette théorie modifie durablement l'appréhension des relations entre nom propre et nom commun, désormais saisie sous deux biais :

1. Les paradigmes de déclinaison nominale, longtemps utilisés par commodité pédagogique, mettent en évidence la différence des articles associés au propre ou au commun, et attirent l'attention sur les structures faisant apparaître, à la suite de l'article *indéfini*, aussi bien le nom propre que le nom commun ;

2. L'interprétation sémantique de l'article dit *défini* consiste à lui assigner pour fonction de restreindre la signification du nom commun, cette restriction pouvant aller jusqu'à « l'application à un seul ». Est ainsi posée une forme d'équivalence entre nom propre et description définie qui semble invalider le modèle d'une hiérarchie des noms calquée sur celle des êtres.

1.2. Nom de genre / nom d'espèce

L'adoption de la « théorie standard » de l'article permet le développement d'une théorie de la référence nominale relativement indépendante de la distinction héritée entre nom de genre, nom d'espèce et nom d'individu. Nous avons vu qu'elle a d'abord pour effet d'inverser la problématique posée par Meigret : si l'article défini sert à établir pour le nom appellatif une référence individuelle, il faut expliquer que l'on trouve le même article avec une valeur générique. Maupas

13. Estienne répète la règle de l'incompatibilité des noms propres avec l'article, mais note qu'elle ne concerne que les noms d'hommes ou de femmes, puisqu'on dit *la Seine*, *Le Rhône, La Champagne* (1569, p. 23). Cette remarque est reprise à l'identique par Masset (1606, p. 4), puis par Ramus (1572, p. 132), d'accord avec Meigret pour considérer que l'article devant NP d'homme ou de femme a la même valeur que le démonstratif. Maupas (1632, p. 55-57) s'essaie à établir une typologie des noms propres qui ne prennent pas d'article, et à recenser les « façons de parler » qui contreviennent à l'usage. Oudin (1632, p. 51) énumère les noms qui prennent l'article défini : « noms de fleuves ou de montagnes, appellatifs sous un terme resserré, noms de dignités, d'offices ou de métiers ».
14. La question du nom propre ne retrouvera une certaine densité théorique qu'avec l'interrogation sur la genèse des idées générales portée par la grammaire générale (*cf. infra*, 2.3).

convoque pour cela une autre acception du terme *défini*, qui n'indique plus la restriction d'extension mais le fait que l'extension soit précisée, contextuellement, par le caractère définitoire du *propos*, c'est-à-dire du sens de l'énoncé :

> Quand nous posons le nom du genre ou espece pour tout le genre ou espece, ce propos est definy, & luy appliquons les articles definis : La raison est manifeste, parce que nous comprenons definiment sous un terme tout le genre ou espece. Ou bien on peut dire que le terme universel est sousentendu, qui revient à mesme but. Ainsi disons nous. *L'homme a esté cree à l'image de Dieu. La femme a esté baillee à l'homme pour aide. Les bouillons de la colere en l'homme, produisent de perilleux effects. Le cheval est propre à la guerre, comme le bœuf au labourage. La proprieté du laurier est contre le tonnerre* […] (1632, p. 52).

C'est de même par le caractère distinctif de la *phrase* (dite négative, interrogative, dubitative ou conditionnelle) qu'est expliqué l'emploi de l'article indéfini (*à* et *de*) devant le nom appellatif.

Enfin, c'est en jouant de l'ambiguïté du terme *défini* que Maupas peut expliquer les emplois du nom propre après *à* et *de* : les noms propres n'ont pas besoin de l'article défini, puisque d'eux-mêmes ils « contiennent une signification assez définie » (1632, p. 53).

Les analyses de Maupas constituent une étape remarquable dans l'histoire de l'interprétation des relations entre nom propre et nom appellatif : si le nom propre désigne bien l'individu, le nom commun le peut aussi, si sa signification « naturelle » est restreinte au moyen de l'article défini. La finesse des analyses de Maupas tient à la prise en compte des possibilités de variation de l'extension du nom commun, variations imputables à l'article ou à la nature du « propos ». On est ainsi passé, pour le nom commun, de la question de la signification lexicale à celle de la référence du groupe nominal, sans pour autant que ce changement soit véritablement thématisé.

La hiérarchie des noms présentée dans les *Institutions grammaticales* n'a donc plus sa place dans une telle analyse. La distinction entre noms de genre et noms d'espèce n'apparaît pas dans la section de l'ouvrage consacrée au nom, qui ne traite que des accidents affectant la morphologie nominale. Elle est absente, de même, des grammaires suivantes de notre corpus [15]. La sémantique du nom n'est cependant

15. La disparition de la distinction nom de genre / nom d'espèce dans la définition du nom s'observe déjà chez Bosquet, 1586, p. 44 : le nom appellatif « denote chose convenante à plusieurs, comme, *Maistre, Poëte, Orateur, Seigneur* » (1586, p. 43). Même chose, après Maupas, chez Chiflet, 1659, p. 7 : « Les autres s'appellent *Noms Appellatifs*, qui sont communs à plusieurs de la mesme espece : *Ange*, *Homme*, *Roy*, *Soldat* &c. » ; Irson, 1662, p. 18 : « L'Appellatif ou le commun est

pas limitée à l'opposition propre / commun : le traitement des formes *un, une* d'une part, et la reconnaissance, ou plutôt l'invention (Fournier 2004) de la catégorie de l'article dit aujourd'hui partitif d'autre part, imposent de revenir sur la question de la signification « corporelle » ou « réelle » du nom.

1.3. Nom de corps / nom de chose

La distinction nom de corps / nom de chose, constitutive de la définition du nom aussi bien dans l'*Ars* de Donat que dans les *Institutions* de Priscien [16], n'apparaît dans nos grammaires que chez Meigret et Estienne. Le *Tretté* de Meigret adapte la quadripartition de Priscien (*GL* 2, 57.4-7 : qualités communes de corps, *homo* ; qualités propres de corps, *Virgilius* ; qualités communes de choses, *disciplina, ars* ; qualités propres de choses : *arithmetica Nicomachi, grammatica Aristarchi*) en substituant à la catégorie des noms signifiant les qualités propres de choses celle des noms propres d'êtres incorporels. On obtient donc le classement suivant :

> Noms corporels, appellatifs et propres : *homme, cheval / Pierre*
> Incorporels, appellatifs et propres : *vertu, raison / Gabriel, Raphaël* (1550, p. 30) [17].

Estienne, considérant que la distinction entre signification de corps et signification de chose est une division du nom appellatif seulement, l'explicite, conformément à une tradition bien établie [18], au moyen du critère de la perceptibilité par les sens :

> un nom qui convient à plusieurs choses semblables : exemple, *ville,* convient à toutes les *villes*, *armée* à toutes les *armées*, &c. » ; Vairasse d'Allais, 1668, p. 57 : « Le NOM Appellatif est celui qui convient à toutes les choses d'une même espece. Exemp. *homme*, *femme*, *ville*, *riviere*, &*c.* ».

16. Donat (*Ars* maior, éd. Holtz, p. 614.2-3) : « Nomen est pars orationis cum casu corpus aut rem proprie communiterue significans, proprie ut Roma Tiberis, communiter ut urbs flumen ». Priscien (*GL* 2, 56.29-57.1) : « Nomen est pars orationis, quae unicuique subiectorum corporum seu rerum comunem vel propriam qualitatem distribuit ». Sur les sources grecques de cette définition, et son travail par les commentateurs médiévaux, voir les analyses d'A. Grondeux, 2007.
17. À quoi s'ajoutent deux catégories : (1) *Homonymes* : Charles (Charles le Quint, et le sixième) / François (NP ou adjectif) ; (2) *Synonymes* : dague, poignard / noms propres différents portés par le même homme. Suit l'inventaire des « espèces » de noms ne concernant que les noms appellatifs : *adjectifs*, *réciproques*, *consécutifs*, *nationaux*, *collectif*, *contrefait*, *généraux*, *ordinal*, *numéral*, *absolu*, *temporel*, *local* (1550, p. 30-31).
18. L'interprétation de l'opposition *corpus / res* en *chose corporelle / chose incorporelle*, et son développement par « qu'on voit et qu'on touche » / « qu'on ne voit pas et qu'on ne touche pas » est présente chez les commentateurs de Donat (Grondeux,

> Les Noms, sont les mots qui signifient un corps ou chose qu'on peut toucher et voir, comme, Livre, Arbre : ou chose qui ne peut être touchée ni vue, comme Vertu, Esprit, Dieu (1557, p. 15).

On peut faire l'hypothèse que, de même que la division *nom de genre / nom d'espèce*, la division *nom de corps / nom de chose* ne trouve pas réellement place dans ces premières descriptions du français, dans la mesure où elle ne correspond pas à la distinction de deux catégories d'articles. Plus précisément, si la division corps / chose n'est pas proprement oubliée, elle est déplacée et subordonnée à la description des usages de l'article partitif d'une part, et de l'opposition défini / indéfini d'autre part.

La construction de la catégorie « article partitif », dont nous ne pouvons retracer ici le détail, commence par l'identification de formes (*du, de la*) signifiant le prélèvement d'une partie de la chose signifiée par le nom qui suit (Masset, 1606, p. 6). Les raffinements de cette première observation suscitent une réelle attention de la part des grammairiens suivants. Maupas (1632, p. 47-48) propose une description de la distribution des articles indéfinis (« note d'unité » selon sa terminologie) et partitif étayée sur les propriétés ontologiques des « choses » désignées par la suite article + nom. Son analyse peut se résumer par le classement suivant :

a. Choses dont on parle, de manière indéterminée, « comme d'un tout et & corps intégral »

– signifiant « des substances qui ont leur estre en la vie humaine, par cette integrité & totalité » (*i.e.* non divisibles). Ex. : *un Roy, un Royaume, une espee, un livre, une riviere* ;
– signifiant « des qualitez, ou adherentes aux substances, comme *une chaleur, une froideur, une durté* & semblables ; ou qui consistent en l'intelligence, comme *une peine, un souci, une joye, un repos*, & semblables ».

b. Choses dont on parle « comme par piéces & morceaux ou quantités d'icelles, qui est un sens à contre-pied du précédent » :

– signifiant « des substances qui au service qu'elles prestent en la vie humaine, sont mises en pieces & morceaux & chaque piece ou

2007). Elle se retrouve dans les *Rudimenta* de Despautère (1537, p. 12) : « Quid est corpus ? Quicquid sensitur : ut *Lapis, aer*. Quid est res ? Quicquid nullo sensu percipitur : ut *Angelus, anima, virtus* » (cf. Colombat, 1999, p. 197).

morceau retient le nom du tout. ». Ex. *du pain, du vin, de la toile, de la soye, du papier, de l'encre*.

– Signifiant « des qualitez dessusdites mesmes, ou adherentes aux sujets ou qui gisent en l'action de l'intelligence ». Ex. : *de la chaleur, de la blancheur, du froid, de la peine, du souci, du plaisir, de l'esprit*.

Où il apparaît que l'ancienne catégorie des noms de choses ne se lit plus qu'en creux, comme l'intersection de a et b, soit les noms signifiant les choses dont on peut parler de deux façons, selon qu'on les considère comme des entités discrètes ou massives. Les premières reçoivent pour marque la *note d'unité* (*i.e.* les formes *un, une*) ; les secondes la *particule signifiante partition*. Ce qui importe donc pour Maupas, c'est moins de retrouver dans les divisions du nom du français une distinction ontologique présupposée, d'origine aristotélicienne, entre entités discrètes et entités continues, que de montrer sa réalisation linguistique en français, par l'analyse de la distribution de l'article.

Ces divisions du nom, délicates et inhabituelles, se prêtent mal à la réinscription. La *Grammaire méthodique* de Vairasse d'Allais constitue le seul exemple de franche adoption des analyses de Maupas, moyennant la reformulation de la division des noms en *dividuels* et *individuels* [19]. La réticence des grammairiens à suivre Maupas sur cette voie tient aussi à ce que, ainsi formulée, la reconnaissance de l'existence d'un article dit « partitif » suppose, indirectement, celle d'une déclinaison des noms en français.

2. *NOM PROPRE* ET N*OM APPELLATIF* DANS LA GRAMMAIRE GÉNÉRALE

Les différentes divisions des noms héritées de Priscien, dont nous venons de voir la réutilisation dans les grammaires françaises des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, sont profondément réorganisées par la grammaire générale, et s'articulent désormais dans le cadre unifié d'une théorie des noms qui accorde une place prépondérante à la distinction entre nom propre et nom appellatif. Nous verrons que les oppositions entre nom de corps et nom de chose d'une part, entre genre et espèce de l'autre ne disparaissent pas entièrement des descriptions, et que ces

19. Vairasse d'Allais (1668, p. 101 *sq*.) assigne à ces deux espèces de noms appellatifs deux déclinaisons distinctes.

problèmes et ce vocabulaire continuent d'affleurer de manière persistante, mais ces distinctions tendent à devenir désormais secondaires.

2.1. Échos des distinctions priscianiennes : les classements

La différence entre nom propre et nom appellatif est constamment affirmée comme une caractéristique nécessaire et générale des langues. Pour les auteurs de la *Grammaire Générale et Raisonnée*, elle correspond à la ressource qu'ont les langues pour marquer la différence que nous faisons entre deux sortes d'idées, celles qui nous représentent des choses singulières et celles qui nous en représentent plusieurs :

> Nous avons deux sortes d'idées, les vnes qui ne nous représentent qu'une chose singulière ; comme l'idée que chaque personne a de son pere & de sa mere, d'vn tel amy, de son cheval, de son chien, de soy-mesme, &c.
> Les autres qui nous en représentent plusieurs semblables, ausquels cette idée peut également convenir, comme l'idée que j'ay d'vn homme en general, d'vn cheval en general, &c. (1660, p. 39).

La formulation est presque identique dans la *Logique ou l'art de penser* :

> Nous ne laissons pas tous d'avoir plusieurs sortes d'idées, dont les unes ne nous représentent qu'une seule chose, comme l'idée que chacun a de soi-même et les autres en peuvent également représenter plusieurs, comme lorsque quelqu'un conçoit un triangle […] l'idée qu'il en a formée peut lui servir à concevoir tous les autres triangles (1683, p. 50).

La même thèse est reprise par Beauzée un siècle plus tard :

> La seule division des noms qui convienne aux vues de la grammaire générale est celle des noms appellatifs et des noms propres. Les noms appellatifs sont ceux qui désignent les êtres par l'idée générale d'une nature commune à plusieurs. Tels sont les noms *homme, brute, animal,* dont le premier convient également à chacun des individus de l'espèce humaine ; le second, à chacun des individus de l'espèce des brutes ; & le troisième à chacun des individus de ces deux espèces. Les noms propres sont ceux qui désignent les êtres par l'idée d'une nature singulière (Beauzée, 1767, vol. 1, p. 236).

Chez l'Encyclopédiste, elle revêt un caractère plus polémique, comme le marque nettement la première phrase. Il souligne en effet l'inutilité de la distinction traditionnelle entre genre et espèce encore reprise par exemple par Dumarsais [20] :

20. Dumarsais, 1729-1756, article « Article » de l'*Encyclopédie*. On peut noter en revanche qu'un auteur de grammaire générale comme Harris présente un système sur ce point très différent des auteurs continentaux, et dans lequel l'écho des

> Cette soudivision [*sic*] ne peut-être d'aucune utilité dans la grammaire générale. Les Noms génériques et les spécifiques sont également appellatifs ; ils désignent également avec abstraction les individus, ils sont également applicables et en conséquence susceptibles de variations numériques (Beauzée, 1767, vol. 1, p. 254).

Mais Beauzée récuse aussi les divisions imaginées par Girard (1747), pour les mêmes raisons. Ce dernier propose un système assez étrange à six catégories dans lequel certaines des distinctions traditionnelles sont emboîtées dans les deux classes plus générales reconnues par tous les auteurs de grammaire générale :

substantifs génériques :	• appellatifs • abstractifs • actionnels
substantifs individuels :	• personnifiques • topographiques • khorographiques (Girard, 1747, p. 219 *sq*.)

Beauzée reproche à l'Académicien la complication et l'incohérence de sa terminologie qui renouvelle inutilement les termes de l'usage, et surtout introduit des distinctions inutiles à la grammaire : « une division vraiment grammaticale des Noms doit porter sur la diversité de leur service, et cette diversité de service dépend, non de la nature des objets nommés, mais de la manière dont ils sont exprimés par les noms » (1767, vol. 1, p. 255).

Le développement de la théorie des idées à partir de laquelle s'édifie la sémantique nominale de la grammaire générale abandonne en effet toute relation avec l'ontologie pour fonder le classement des noms. C'est sans doute ce qui explique aussi l'abandon par ces auteurs de l'innovation introduite par Maupas à propos des noms massifs et de la détermination partitive. La question est réglée par Beauzée dans le cadre au sein duquel est traité l'ensemble des problèmes de sémantique nominale : le marquage du nombre est en effet une conséquence nécessaire de l'existence de formes linguistiques différentes attachées à représenter les idées singulières et les idées communes.

> distinctions priscianiennes est beaucoup plus sensible. Il distingue en effet non seulement les noms de genre, d'espèce, et d'individu, mais classe également les noms de substances selon qu'elles correspondent à une production de la nature, de l'industrie humaine ; ou encore qu'elles sont le résultat d'une opération intellectuelle de séparation d'un attribut qui conduit à le considérer comme une substance (Harris, 1796, p. 42).

> Les noms appellatifs déterminant les êtres par l'idée d'une nature commune à plusieurs, ils sont essentiellement susceptibles des terminaisons des deux nombres (1767, vol. 2, p. 100).

Les anomalies dans la distribution de ces marques doivent donc pouvoir s'expliquer par l'application des mêmes principes. C'est ce que tente Beauzée sur la question classique des noms de métaux, rejetant par là l'innovation de Maupas :

> […] il ne m'est pas possible de me persuader que les usages de toutes les langues aient pu s'accorder à priver du nombre pluriel des noms véritablement appellatifs. Les noms de chaque métal, *or, argent, fer*, sont, si vous voulez, spécifiques à l'égard du nom appellatif *métal*, mais quels individus distincts se trouvent sous cette espèce ? C'est la même chose des noms de vertus, des vices, &c. comme *justice, prudence, charité, haine, lâcheté*, &c. qui n'ont point de pluriel dans aucune langue (…). Or il est assurément essentiel à tout nom appellatif d'être applicable à des individus ; et par conséquent nécessaire de conclure que ces prétendus noms appellatifs, privés du Nombre pluriel dans toutes les langues, sont de vrais noms propres (Beauzée, 1767, vol. 1, p. 100).

Quant à la distinction ontologique *corpus / res,* elle n'est plus opératoire dans le classement des noms pour les auteurs de grammaires générales. C'est que le problème est posé en des termes tout autres : si les noms représentent nos idées, ce qui est en jeu n'est plus alors la distinction priscianienne qui renvoie à la nature des entités qu'ils représentent, mais la question de l'origine de nos idées. On sait sur ce point que les Messieurs refusent dans la *Logique* (I, 1) d'attribuer aux sens cette origine. Toutes nos idées n'ont pas la forme d'une *image corporelle* produite par l'imagination ou transmise par nos sens ; certaines sont le produit de la pure intellection et ne sauraient correspondre à aucune image (une figure comportant mille angles ; le *oui* et le *non,* l'idée de Dieu…) :

> Il est […] faux que toutes nos idées viennent des sens ; mais l'on peut dire, au contraire, que nulle idée qui est dans notre esprit ne tire son origine de nos sens, sinon par occasion, en ce que les mouvements qui se font dans notre cerveau, qui est tout ce que peuvent faire nos sens, donnent occasion à l'âme de se former diverses idées qu'elle ne se formerait pas sans cela, quoique presque toujours ces idées n'aient rien de semblable à ce qui se fait dans les sens et dans le cerveau, et qu'il y a de plus un très grand nombre d'idées qui, ne tenant rien du tout d'aucune image corporelle, ne peuvent, sans une absurdité visible, être rapportées à nos sens (1683, p. 39).

La terminologie dont ils se servent est à cet égard éclairante. Le mot de *chose* désigne tout objet de pensée, de quelque nature que ce soit :

> J'appelle *chose* (souligné par nous) ce qui se conçoit comme subsistant par soi-même, et comme le sujet de tout ce que l'on y conçoit. C'est ce que l'on appelle autrement substance (*ibid.*, p. 40).

De même dans la *Grammaire générale et raisonnée* :

> CONCEVOIR n'est autre chose qu'vn simple regard de notre esprit sur les *choses* (souligné par nous), soit d'une manière purement intellectuelle ; comme quand je connais l'être, la durée, la pensée, Dieu : soit avec des images corporelles, comme quand je m'imagine vn quarré, vn rond, vn chien, vn cheual (1660, p. 28).

C'est donc en termes exclusivement sémantiques que la question est désormais traitée, sans égard à la nature des entités représentées par les substantifs. La théorie sémantique que les Messieurs développent est sans doute articulée au schéma ancien de la hiérarchie des genres et des espèces telle que la représente un arbre de Porphyre, elle conduit néanmoins à des innovations à partir desquelles va s'édifier une théorie de la référence originale (Auroux, 1993).

2.2. Sémantique et référence

Le traitement de l'article est déjà étroitement lié à la sémantique nominale dans les grammaires de la période précédente. Avec la mise en œuvre des concepts de *compréhension* et d'*étendue*, sémantique nominale et détermination par l'article tendent désormais à constituer un problème grammatical homogène.

Les deux concepts permettent de décrire l'opération de détermination à laquelle peut être soumis un nom [21]. Un ajout à la compréhension de l'idée représentée par un substantif provoque un resserrement de l'étendue des sujets auxquels elle s'applique. On peut ainsi parvenir à désigner un individu singulier avec un nom appellatif, comme on le fait avec un nom propre, en y joignant une ou plusieurs idées qui le déterminent, soit dans l'expression (*le plus grand géomètre de Paris*), soit dans le sens, lorsque les circonstances du discours invitent à rapporter l'expression *le Roi,* au roi régnant actuellement (Arnauld – Nicole, 1683, I, 8). Ce qui peut par ailleurs conduire à des ambiguïtés, des *équivoques d'erreur* pouvant naître des emplois attributifs ou référentiels de descriptions définies comme *le sens d'un auteur*, *la véritable religion*. C'est là une discussion dont la portée est

21. La construction de la notion de détermination n'exerce par seulement une influence sur le traitement du nom et de l'article, elle atteint le modèle syntaxique qu'elle contribue à renouveler en profondeur en l'orientant vers une syntaxe sémantique (Chevalier 1968 ; Auroux 1979 ; Bouard 2008).

décisive dans le contexte de la signature du formulaire dont dépend le sort de l'abbaye janséniste elle-même (Pariente, 1985) [22].

Mais surtout, et c'est sur ce plan un des apports très importants de Port-Royal, les auteurs notent que le resserrement de l'étendue d'une idée peut être obtenu non seulement par l'ajout d'une idée distincte et déterminée mais également par celui d'une idée indistincte et indéterminée de partie comme dans « quelque triangle » (Arnauld – Nicole, 1683, I, 6, p. 52). C'est à cette fonction que l'article d'abord, la classe des déterminants ensuite, sera identifié par Dumarsais puis Beauzée.

Chez Beauzée, la relation entre compréhension et étendue prend la forme de ce que la tradition identifie comme loi de Port-Royal : « la compréhension <des> Noms et la latitude de leur étendue sont, si je puis dire, en raison inverse l'une de l'autre ; parce que (…) moins il entre d'idées partielles dans la compréhension, plus il y a d'individus auxquels on peut appliquer l'idée générale ; & qu'au contraire plus la compréhension renferme d'idées partielles, moins il y a d'individus auxquels elle puisse s'appliquer » (1767, vol. 1, p. 239). Sous cette forme, elle permet notamment de décrire les caractéristiques sémantiques des noms propres et des noms appellatifs :

> La latitude des Noms propres, si l'on peut dire qu'ils en aient une, est la plus restreinte qu'il soit possible ; puisqu'ils désignent les êtres par l'idée d'une nature individuelle ; que par conséquent la compréhension de ces Noms est au contraire la plus complexe & la plus grande, & qu'il n'est pas possible d'y ajouter une idée partielle, sans cesser de regarder comme Nom propre celui dont on augmenterait ainsi la compréhension (1767, vol. 1, p. 240).

Tandis que « tous les Noms appellatifs n'étant pas applicables à des quantités égales d'individus, on peut dire qu'ils n'ont pas la même latitude d'étendue : et l'on voit bien que j'appelle ainsi la quantité d'individus auxquels peut convenir chaque Nom appellatif » (*ibid.*, p. 239).

Auroux a fait remarquer (1993, p. 107 *sq*.) que Beauzée introduit des changements considérables dans la formulation de cette loi depuis sa première formulation dans les ouvrages des Messieurs. Il distingue *l'étendue de la signification,* ou *degré d'étendue*, c'est-à-dire la

22. La question est de savoir sous quelle condition il est possible de souscrire à la proposition *le sens de Jansenius est hérétique* que portait le formulaire soumis à la signature des pensionnaires de Port-Royal sous peine de dissolution. Pariente montre qu'une part de la discussion concerne l'interprétation attributive ou référentielle de la description définie.

quantité d'individus à laquelle est appliqué actuellement un Nom donné (*i.e.* dans un emploi discursif donné), et la *latitude d'étendue*, celle à laquelle il *peut convenir*. Cette distinction permet de préciser l'application de la loi : c'est la latitude d'étendue qui est dans une relation de proportionnalité avec la compréhension (non le degré d'étendue). Il est en outre l'auteur de la formulation mathématique de cette relation donnée comme un rapport de proportion. Enfin, l'étendue n'est plus considérée comme l'ensemble des idées subordonnées, des sujets dont l'idée peut être un prédicat, mais comme une quantité plus ou moins grande d'individus. Auroux note que l'impact historique de ces innovations est difficile à évaluer, ne serait-ce que parce que chez beaucoup de successeurs, elles ne sont pas comprises. La loi de Port-Royal sera longtemps reprise sous une forme erronée négligeant la précision beauzéenne. Néanmoins, on peut souligner que d'un point de vue interne, la puissance de conception de l'Encyclopédiste, et ses très hautes exigences en matière de cohésion théorique, aboutissent à un modèle d'analyse qui saisit ensemble, à l'aide d'un matériel conceptuel unifié, le problème des catégories du substantif et celui de la construction de la référence.

2.3 Le motif génétique

L'une des particularités de la réflexion sur le nom propre et le nom appellatif dans les grammaires générales est aussi de déplacer le problème du plan simplement taxonomique et de tenter de lui donner un sens *historique*. La question n'est pas thématisée explicitement par les auteurs de Port-Royal, mais elle affleure constamment sous leur plume, par exemple à travers l'usage systématique des temps du passé dans l'exposé :

> Les hommes **ont eu** besoin de noms différents pour ces deux sortes d'idées.
> Ils **ont appelé** noms propres ceux qui conuiennent aux idées singulières […] et ils **ont appelé** noms généraux, ou appellatifs ceux qui signifient les idées communes (1660, p. 35).

Elle devient l'objet d'un débat chez les auteurs du XVIII^e^ siècle. Pour Girard, la genèse des formes dénommantes implique un processus dans lequel sont engagés non seulement les substantifs, mais également les articles.

On sait que pour Girard les langues se distinguent par plusieurs caractères dont les principaux sont l'usage de l'article ou d'une déclinaison, et de là peuvent être réparties en langues analogues, transpo-

sitives ou mixtes. Mais la valeur de l'article lui paraît le moyen de distinguer deux scénarios possibles au sein du processus de nomination : soit on privilégie l'opération de *distinction* des entités, soit on privilégie la *nomination* elle-même :

> <les hommes> frappés en même temps de la diversité et de la réalité des objets, […] durent d'abord se servir du langage pour distinguer comme pour nommer. En effet cette double intention devient remarquable dans l'exécution du projet, et les fait débuter différemment selon le génie qui les conduit (1747, vol. 1, p. 43).

C'est ce qui sépare les Latins et les Français, réunis à la « naissance du monde » dans la curieuse scène primitive que Girard se plaît à imaginer. Les premiers « nommèrent et distinguèrent tout à la fois : c'est-à-dire que leur première opération fut de créer une dénomination de ce que leur idée distinguait et cherchait à énoncer (…) la vue du ciel et de la terre produisit tout de suite *cœlum*, *terra* » (*ibid*.). Mais tous les peuples ne suivirent pas cette voie. Les différences ne sont d'ailleurs rapportées à aucun facteur identifiable (climat ou autre), simplement certains « eurent moins de force dans l'action de l'esprit ou plus de vivacité dans l'exécution de la parole, <et> se pressèrent de distinguer la chose avant de lui donner un nom convenable : ce qu'ils firent en la particularisant par un terme indéfini qui l'annonçait sans la nommer : telle fut la marche du génie français » (*ibid.*, vol 1, p. 44). Ce point de vue très original sur le rôle de l'article dans la dénomination des référents lui permet d'en identifier la fonction fondamentale : l'article est un préparatoire à la dénomination, par lequel elle est annoncée avant de se présenter elle-même. Si bien que ce récit de la genèse des formes déploie des étapes homogènes à celles par lesquelles passe le locuteur qui les met en œuvre : « par ce moyen <son> esprit s'étant rendu attentif avant que d'être instruit, il a le plaisir d'aller au-devant de la dénomination, de la désirer et de l'attendre avant de la posséder. Plaisir qui a ici comme ailleurs un mérite flatteur, propre à piquer le goût. Qu'on me passe cette métaphore ; puisqu'elle a de la justesse, et fait connaître d'une manière sensible une chose très métaphysique » (*ibid.*, vol. 1, p. 159).

L'apparition des substantifs est elle-même soumise à un processus. Pour Girard les noms appellatifs ont dû précéder les noms propres parce que l'on a dû distinguer d'abord les qualités communes avant d'identifier les qualités particulières portées par les êtres singuliers :

> Il y a toute apparence que le premier but qu'on a eu dans l'établissement des Substantifs a été de distinguer les sortes et les espèces dans la variété

> que l'Univers présente ; et que ce n'a été qu'au second pas qu'on a cherché à distinguer dans la multitude les Êtres particuliers que l'espèce renferme (1747, vol. 1, p. 219).

Mais pour la plupart de ses contemporains (Diderot, Rousseau, et un peu plus tard Condillac), c'est le processus inverse qu'il faut supposer. Il n'y a dans le monde que des êtres singuliers :

> Les objets ont les premiers frappé les sens ; et ceux qui réunirent plusieurs qualités sensibles à la fois ont les premiers été nommés : ce sont les différents individus qui composent l'univers (Diderot, 1751, p. 350).

Les noms propres ont donc dû être les premiers substantifs institués. L'identification des espèces et des genres ne vient qu'ensuite, au terme d'un processus d'abstraction et d'analyse par lequel les qualités portées par les êtres singuliers sont distinguées les unes des autres, rapprochés les objets qui possèdent les mêmes qualités. Mais ce processus affecte seulement le sens véhiculé par les noms, il ne conduit pas à instituer de nouveaux noms : « les substantifs qui étaient des noms propres sont devenus des noms communs lorsqu'on a remarqué des choses qui ressemblaient à celles que l'on avait déjà nommées » (Condillac, 1799, p. 139).

Beauzée discute ces thèses avec des arguments empiriques : l'étymologie des noms propres dans un grand nombre de langues montre qu'ils dérivent généralement de noms appellatifs : « […] il est si général, en tous les temps & dans tous les idiomes, de ne faire des noms propres qu'avec des mots et des racines d'une signification appellative, que l'on ne peut douter que ce soit une suggestion de la nature, accommodée aux vues de l'analyse & des procédés constants de l'esprit humain » (1767, vol. 1, p. 246). Cela paraît confirmer l'opinion de Girard. Néanmoins celle de Rousseau et Diderot semble conforme au processus d'acquisition des notions, au progrès de la pensée, et à la méthode de l'analyse qui nous fait passer des idées complexes aux idées simples : « l'espèce des noms propres aura donc, si l'on veut, la priorité de nature à l'égard des appellatifs, parce que nos connaissances naturelles, étant toutes expérimentales, doivent commencer par les individus » (*ibid.*, p. 251). Mais les noms propres sont postérieurs suivant l'ordre synthétique, *i.e.* suivant l'ordre de la parole qui conduit des idées générales et simples aux idées les plus complexes suivant le chemin inverse. Ces deux ordres sont indissociables et constituent les deux instruments de la raison qui se répondent dans l'acte de parler et de penser.

Mais c'est là une façon de déplacer le problème et de manifester son caractère aporétique ; quant à la question de l'origine elle-même, elle est proprement insoluble :

> C'est qu'effectivement, quelque système de formation que l'on imagine, en supposant l'homme né muet, on ne peut qu'y rencontrer des difficultés insurmontables, & se convaincre de l'impossibilité que les langues ayent pu naître & s'établir par des moyens proprement humains. Le seul système qui puisse prévenir les objections de toute espèce, me semble être celui qui établit que Dieu donna tout à la fois à nos premiers pères la faculté de parler & une langue toute faite (*ibid.*, p. 251).

L'érosion des catégories et des classements issus de l'héritage antique est donc manifeste au cours du XVIII^e^ siècle. Le problème même du classement des noms a cessé d'occuper les grammairiens dans un contexte où c'est au fond l'ensemble de la théorie des parties du discours qui connaît de profonds réaménagements.

POUR CONCLURE

L'étude de la réception par une tradition nationale d'un des aspects de la doctrine d'un grammairien antique comme Priscien offre donc une image exemplaire de la forme sous laquelle le matériel conceptuel issu des origines de la tradition est en quelque sorte métabolisé pour les besoins de l'adaptation à une nouvelle langue objet. Ce qui frappe, c'est au fond la rareté des références directes à Priscien lorsque l'on considère un problème limité comme celui des divisions nominales. Son nom n'apparaît explicitement attaché à ce système de classement que chez Meigret. Ensuite les notions sont intégrées en quelque sorte anonymement au matériel conceptuel dont disposent les grammairiens. Néanmoins, on peut avoir le sentiment que la longue suite des textes qui se succèdent du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle est animée par une sorte de dialogue en creux avec le grammairien antique, aux propositions duquel les modernes objectent en élaborant des distinctions ignorées de la tradition mais dont la pertinence s'impose pour le français (Maupas), ou en récusant, comme le feront les auteurs de grammaire générale, la pertinence du projet taxonomique lui-même.

Priscien vu par les grammairiens de l'*Encyclopédie* : Du Marsais et Beauzée

Bernard Colombat
Université Paris Diderot – HTL (CNRS, UMR 7597)

Les grammairiens de l'*Encyclopédie* inscrivent largement leur réflexion linguistique dans la tradition antique, surtout la tradition latine, et font très souvent référence aux grammairiens anciens. On se demandera quelle place spécifique Priscien occupe dans les articles qu'ils rédigent pour cet ouvrage. Disposant du cédérom de l'*Encyclopédie* publié par les éditions Redon, on y a cherché non seulement la forme « Priscien », mais aussi les formes fléchies ou raccourcies du mot latin, en obtenant un résultat pour les formes « Priscianus », « Prisciani », « Prisc » et « Priscian ». Autrement dit, nous nous sommes limités aux références explicites (la liste en est donnée dans l'annexe), étant entendu que, naturellement, Priscien est implicitement présent dans bien d'autres passages. Ce n'est donc que la face visible de l'iceberg, si l'on peut dire, qui est examinée ici.

Si l'on s'en tient aux articles pertinents, c'est-à-dire ceux pour lesquels « Priscien » désigne bien le grammairien latin (il y a un médecin du même nom) et ceux dans lesquels « Priscien » est utilisé pour des questions linguistiques, on trouve soixante-quatorze occurrences réparties sur trente-huit articles :

- 10 articles signés *(F)* : ablatif, accent, anti-sigma, cas, concordance, conjonctif, conjonction, construction, datif, déponent ;
- 3 articles signés (*E.R.M.*) : fréquentatif, futur, génitif ;
- 16 articles signés (*B.E.R.M.*) : hétéroclite, inchoatif, infinitif, inversion, L, lettres, méthode, néographisme, neutre, nominatif, O, oblique, participe, Q, verbe, voyelle, X ;
- 4 articles signés (*E.R.M.B.*) : relatif [*Prisc.*], subjonctif, syllabe, Z ;
- 5 articles non signés : I, impersonnel, K, M, S, mais très certainement attribuables à Beauzée.

Sachant que (*F*) est la signature de Du Marsais qui rédigea cent quarante-neuf articles de grammaire de l'*Encyclopédie* (jusqu'à l'article « futur », juste commencé et continué par Beauzée, plus l'article « grammairien »), on peut donc attribuer les dix premiers articles à Du Marsais (Douay-Soublin, 1988, p. 309-311). Ce dernier rédigea encore un traité *De l'inversion*, que Douay-Soublin (1988, p. 37) considère comme « le cent cinquantième article de grammaire préparé par Du Marsais pour l'*Encyclopédie* ». Les vingt-huit articles restant peuvent être attribués à Beauzée. On considère parfois les articles signés seulement E.R.M. (École Royale Militaire) comme étant dus à Douchet et à Beauzée, mais on pense que le rôle assignable au premier est tout fait minime.

On étudiera spécialement :

1. les contextes de l'apparition de la forme « Priscien », pour savoir comment le nom de Priscien s'inscrit parmi les autres grammairiens de l'Antiquité et comment il est qualifié ;
2. la forme de la mention : simple allusion, citation (plus ou moins longue, plus ou moins adaptée), citation et traduction ;
3. les articles dans lesquels les deux grammairiens utilisent le plus le texte de Priscien.

1. LES CONTEXTES DE L'APPARITION DE LA FORME « PRISCIEN »

1.1. Simple allusion

Le nom de Priscien peut être cité sous une forme neutre : « selon Priscien » (accent, Z), « Priscien en fait mention » (anti-sigma), « dit Priscien » (accent, conjonctif, M, X), « c'est la remarque de Priscien même » (génitif), « Voici comment s'explique Priscien » (impersonnel), « Voici comme en parle Priscien » (K). Et Priscien constitue une autorité qu'on n'hésite pas à reprendre :

> [1] « Priscien en a fait la remarque il y a longtems ; quoique j'aie déja rapporté ailleurs ses paroles à ce sujet, je le citerai encore ici » (Q).

1.2. Priscien daté

Le nom de Priscien peut être situé dans le temps. De vague :

> [2] « Priscien en a fait la remarque il y a longtems » (Q)

à plus précis :

> [3] « Priscien qui vivoit dans le sixieme siecle » (accent)
> [4] « Priscien […] qui vivoit à la fin du v. siecle » (concordance)

1.3. Priscien dans la tradition grammaticale

Priscien est replacé dans l'antiquité et situé par rapport à d'autres auteurs antiques :

[5] « Priscien qui vivoit dans le sixieme siecle, & Isidore qui vivoit peu de tems après » (accent)
[6] « comme Servius & Priscien veulent qu'on le lise dans ce vers de Virgile » (génitif)
[7] « avec les témoignages des Grammairiens anciens, de Quintilien, de Charisius, de Diomede, de Térencien, de Priscien, & autres » (I)
[8] « Cicéron, Quintilien, Donat, Servius, Priscien, S. Isidore de Séville », puis « Servius, Donat, Priscien, Isidore de Séville » (inversion)
[9] « au rapport de Quintilien & de Priscien » (O)

Priscien peut être le représentant implicite des « anciens grammairiens »

[10] « les anciens Grammairiens désignoient indistinctement ces deux sortes d'inflexions verbales par les noms de *gerunda, participalia* & *supina* (Priscian. *lib. VIII. de modis*) » (infinitif).

représentant implicite puisque la référence entre parenthèses à Priscien, dont le nom latin est cité en abrégé, développe l'allusion aux « anciens grammairiens ».

Mais Priscien peut être situé dans un contexte plus large :

[11] « Priscien & les grammairiens latins qui l'ont suivi » (syllabe)
[12] « Priscien, & après lui la foule des Grammairiens » (inchoatif)
[13] « Priscien, & ceux qui l'ont répété d'après lui » (impersonnel)

De façon plus étonnante, le nom de Priscien peut être rapproché de celui de Port-Royal, dans une allusion à la *Nouvelle Méthode latine* dont Lancelot publie la première édition en 1644 :

[14] « Priscien, & après lui la méthode de P. R. » (fréquentatif)

Priscien est situé également par rapport à deux grammairiens du XVI^e^ siècle, Jules-César Scaliger et Sanctius (*infra*, [30], [31], [32]).

1.4. Jugements portés sur Priscien

• Jugements positifs

Le nom de Priscien peut apparaître dans un contexte positif :

[15] « la remarque judicieuse de Priscien » (cas)
[16] « Priscien grammairien célebre, qui vivoit à la fin du v. siecle » (concordance)
[17] « c'est avec raison que Priscien, *lib. I.* a remarqué que dans les mots latins venus du grec, on met souvent une *s* au lieu de l'aspiration » (S).

L'auteur, en l'occurrence Du Marsais dans la citation [18], pouvant associer à son avis celui du grammairien de Constantinople dans une formule d'assentiment énergique :

> [18] « Ainsi je persiste à croire, avec Priscien, que ce mot *ablatif*, dont l'étymologie est toute latine, est le nom d'un cas particulier aux Latins, *proprius est Romanorum*, & qu'il est aussi étranger à la grammaire grecque, que le mot d'*aoriste* le seroit à la grammaire latine » (datif).

De même Priscien est placé du côté des philosophes regrettant la confusion entre signe et chose signifiée, sous la plume de Beauzée :

> [19] « J'ai déja remarqué (LETTRES) que l'on a compris sous le nom général de *lettres,* les signes & les choses signifiées, ce qui aux yeux de la philosophie est un abus, comme c'en étoit un aux yeux de Priscien (*Lib. I. de litterâ*) » (voyelle).

On trouve, également dans un article dû à Beauzée, une position plus nuancée, et évolutive. Ainsi, à propos de l'étymologie de *verbum*, dont Beauzée admet que le terme est bien issu de *verberatus aeris* :

> [20] « C'est Priscien (*lib.* VIII. *de* verbo *init.*) qui est le garant de cette étymologie : *VERBUM à verberatu aëris dicitur, quod commune accidens est omnibus partibus orationis* » (verbe).

Et il ajoute :

> [21] « Priscien a raison ; toutes les parties d'oraison étant produites par le même méchanisme, pouvoient également être nommées *verba*, & elles l'étoient effectivement en latin : mais c'étoit alors un nom générique, au lieu qu'il étoit spécifique quand on l'appliquoit à l'espece dont il est ici question : *Praecipuè in hâc dictione quasi proprium ejus accipitur quâ frequentiùs utimur in oratione* (*Id. ib.*) » (verbe).

Mais la suite est plus nuancée :

> [22] « Telle est la raison que Priscien donne de cet usage : mais il me semble que ce n'est l'expliquer qu'à demi, puisqu'il reste encore à dire pourquoi nous employons si fréquemment le *verbe* dans tous ces discours » (verbe).

En d'autres termes, Priscien s'est arrêté au milieu du gué, en ne poussant pas l'explication aussi loin qu'il aurait dû le faire (cf. *infra* [46]).

• Jugements négatifs

On trouve un certain nombre de jugements négatifs, mais uniquement dans les articles F à Z, autrement dit dans les articles attribuables à Beauzée. Il faut *réfuter* Priscien et Lancelot qui font de *vellico* et de *fodico* des fréquentatifs :

[23] « cette conséquence doit servir à réfuter encore Priscien, & après lui la méthode de P. R. » (fréquentatif)

et Priscien peut *avoir tort* :

[24] « Priscien, par conséquent avoit tort de séparer le *participe* du verbe, par la raison des idées accessoires qui sont ajoûtées à celle qui est essentielle au verbe » (participe).

Plus prudemment, Beauzée exprime son étonnement devant le classement de la forme en *-ero* comme futur du subjonctif, alors que Priscien lui-même avait fait une remarque incitant à la rapprocher de la classe des prétérits :

[25] « il est assez surprenant que Priscien *avec du jugement* [1] l'ait faite sans conséquence » (futur).

Parfois, la critique va beaucoup plus loin, et Beauzée cache mal son ironie, ainsi à propos de l'étymologie du mot *littera* :

[26] « Priscien, *lib. I. de litterâ,* le fait venir [le mot *littera*] par syncope de *legitera, eo quòd legendi iter praebeat*, ce qui me semble prouver que *ce grammairien n'étoit pas difficile à contenter* [2] » (lettres).

ou sur le classement du participe comme classe de mots séparée du verbe :

[27] « Priscien donne, à mon sens, une *plaisante raison* [3] de ce que l'on regarde le *participe* comme une espece de mot différente du verbe […]. C'est donc encore dans Priscien *un nouveau principe de logique* [4], que la partie n'est pas de la nature du tout, parce qu'elle ne se subdivise pas dans les mêmes parties que le tout » (participe).

Mais on trouve également « les imaginations détaillées sérieusement par Priscien » (nominatif) et « ce que Priscien avoit dit le premier sans réflexion » (subjonctif).

1.5. Priscien jugé comme à l'origine d'une longue tradition d'erreurs

Ce que Beauzée reproche surtout à Priscien, c'est d'être, du fait de son autorité, l'initiateur d'une longue tradition d'erreurs, qui a influencé même les « meilleurs grammairiens » :

1. Souligné par nous.
2. Souligné par nous.
3. Souligné par nous.
4. Souligné par nous.

[28] « Mais la méthode de trouver ce sujet [le sujet du verbe impersonnel] mérite quelque attention ; & je ne puis approuver celle que Priscien enseigne, & qui a été adoptée ensuite par les meilleurs grammairiens » (impersonnel).

La tradition peut se réduire à trois étapes : Priscien, puis les grammatistes (autrement dit, non plus, comme dans l'antiquité, les instituteurs, ceux qui apprennent les rudiments, mais les mauvais grammairiens), enfin un ouvrage pourtant prestigieux aux yeux des *Encyclopédistes*, la *Nouvelle Méthode latine* de Lancelot :

[29] « l'auteur même de la *Méthode latine* de P. R. a suivi aveuglément la multitude des grammatistes, qui avoient répeté sans examen ce que Priscien avoit dit le premier sans réflexion, *lib. VIII. de cognat. temp.* » (subjonctif).

Car le prestige des anciens est tel que les modernes n'ont pas pu s'en affranchir :

[30] « Nos premiers méthodistes qui vivoient dans un tems où l'on ne voyoit que par les yeux d'autrui, & où l'autorité des anciens tenoit lieu de raisons, frappés de ces passages, n'ont pas même soupçonné que Scaliger & Priscien se fussent trompés » (futur).

Le terme « méthodistes » n'est pas péjoratif : c'est Beauzée lui-même qui rédige le gros article *méthode* dans l'*Encyclopédie*. Là aussi trois étapes : Priscien, Scaliger, les méthodistes (en premier lieu, le Lancelot de la *Nouvelle Méthode latine*). Un autre relais peut être Sanctius qui trouve admirable le nominatif implicite de l'impersonnel (*curritur cursus*) de Priscien :

[31] « Sanctius, (Minerv. *lib. III. cap. j.*) donne à ces paroles de Priscien, le nom de paroles d'or, *aurea Prisciani verba,* tant la doctrine lui en paroît plausible » (impersonnel).

Mais Beauzée réfute cette analyse (cf. *infra*) tout comme il réfute l'étymologie communément admise du terme *oblique* :

[32] « Priscien & les autres Grammairiens ont imaginé d'autres causes de cette dénomination, mais elles sont si vagues, si peu raisonnables, & si peu fondées, qu'on ne peut s'empêcher d'être surpris du ton serieux avec lequel on les expose, ni gueres moins de celui avec lequel Scaliger (*de caus. l. l. lib. IV. cap. lxxx.*) en fait la réfutation » (oblique).

1.6. Priscien caution, mais caution contestable

Priscien a pourtant un atout, celui d'être, avec les autres grammairiens de l'Antiquité, témoin direct sinon du latin classique du moins du latin vivant :

[33] « Servius, Donat, Priscien, Isidore de Séville, connoissoient aussi-bien & mieux que vous, les effets & le prix de cette harmonie dont vous m'embarrassez, puisque le latin étoit leur langue naturelle » (inversion).

Mais parmi eux, il occupe une place à part en tant que fondateur de la syntaxe :

[34] « Priscien, qui vivoit au commencement du sixieme siecle, a fait sur la Grammaire un ouvrage bien sec à la vérité, mais d'où l'on peut tirer des lumieres, & sur-tout des preuves bien assurées de la façon de penser des Latins sur la construction de leur langue. Deux livres de son ouvrage, le XVII & le XVIII, roulent uniquement sur cet objet, & sont intitulés, *de constructione, sive de ordinatione partium orationis* ; ce que nous avons vu jusqu'ici désigné par le mot *ordo*, il l'appelle encore *structura, ordinatio, conjunctio sequentium* ; deux mots d'une énergie admirable, pour exprimer tout ce que comporte l'ordre analytique, qui regle toutes les syntaxes ; 1°. la liaison immédiate des idées & des mots, telle qu'elle a été observée plus haut, *conjunctio*, 2°. la succession de ces idées liées, *sequentium* » (inversion).

On peut s'interroger sur ce que recouvre cette qualification des *Institutiones grammaticae* d'ouvrage « bien sec à la vérité », mais Beauzée ne cache pas son admiration devant l'inventeur des termes *constructio*, *ordinatio*, *structura*, ainsi que du syntagme « admirable » *conjunctio sequentium*.

Néanmoins, ce statut privilégié peut être mis en cause dans le cas où Priscien a contribué au développement d'une théorie *ad hoc*, qui n'est pas appuyée par les textes classiques, comme celle de l'accusatif d'objet interne :

[35] « Il faut pourtant avouer que Priscien semble avoir autorisé les modernes à imaginer ce complément qu'il appelle *cognatae significationis* [5] ; mais comme Priscien lui-même l'avoit imaginé pour ses vues particulieres, sans s'appuyer de l'autorité des bons écrivains, la sienne n'est pas plus recevable en ce cas, que si *le latin eût été pour lui une langue morte* [6] » (neutre).

2. PASSAGES CITÉS ET FORME DES RÉFÉRENCES

2.1. Forme de la citation

On trouve différentes formes de citations :

5. À noter que le syntagme ne se trouve pas dans les *Institutiones grammaticae*.
6. Souligné par nous.

Simple allusion : Priscien est cité en traduction

[36] « C'est ainsi que Priscien, frappé de l'un des usages de ce cas, l'appelle *cas comparatif* ; parce qu'en effet on met à l'*ablatif* l'un des correlatifs de la comparaison » (ablatif).

Simple allusion : Priscien cité en latin

[37] « Le vocatif sert à appeler ; Priscien l'appelle aussi *salutatorius*, *vale domine*, bon jour monsieur, adieu monsieur » (cas).

À noter que Du Marsais modifie les exemples. Le texte de Priscien était : « uocatiuus etiam salutatorius uocatur, ut *o Aenea* et *salue Aenea* » (*GL* 2, 186.1-2).

Traduction sans guillemets suivie de la citation

[38] « Priscien en fait mention dans son I. liv. au ch. *de litterarum numero & affinitate.* L'empereur Claude, dit-il, voulut qu'au lieu du Ψ des Grecs, on se servît de l'*anti-sigma* figuré ainsi)(: mais cet empereur ne put introduire cette lettre. I. liv. au ch. *de litterarum numero & affinitate. Huic S praeponitur* P, *& loco Ψ Graecae fungitur, pro quâ Claudius Caesar anti-sigma*)(*hâc figurâ scribi voluit : sed nulli ausi sunt antiquam scripturam mutare* » (anti-sigma).

Traduction partielle entre guillemets suivie de la citation

[39] « Il ne faut pas oublier la remarque judicieuse de Priscien : "Chaque *cas,* dit-il, a plusieurs usages ; mais les dénominations se tirent de l'usage le plus connu & le plus fréquent". *Multas alias quoque & diversas unusquisque casus habet significationes, sed à notioribus & frequentioribus acceperunt nominationem, sicut in aliis quoque multis hoc invenimus.* Prisc. *l. V. de casu* » (cas).

Priscien fournisseur d'exemples donnés en latin et en traduction

[40] « Priscien, au *liv. VIII. de significationibus verborum*, rapporte un grand nombre d'exemples de verbes déponens, pris dans un sens passif, *qui habet ultrò appetitur, qui est pauper aspernatur* : le pauvre est méprisé : *meam novercam lapidibus à populo consectari video* : je vois ma belle-mere poursuivie par le peuple à coups de pierres.

Ces exemples sont dans Priscien » (déponent).

Citation partielle sans traduction introduite par un commentaire

[41] « Priscien grammairien célebre, qui vivoit à la fin du v. siecle, dit que comme il y a dans l'écriture une raison de l'arrangement des lettres pour en faire des mots, il y a également une raison de l'ordre des mots pour former les sens particuliers du discours, & que c'est s'égarer étrangement que d'avoir une autre pensée.

Sicut recta ratio scripturae docet litterarum congruam juncturam, sic etiam rectam orationis compositionem ratio ordinationis ostendit. Solet

quaeri causa ordinis elementorum, sic etiam de ordinatione casuum & ipsarum partium orationis solet quaeri. Quidam suae solatium imperitiae quaerentes, aiunt non oportere de hujuscemodi rebus quaerere suspicantes fortuitas esse ordinationis positiones, quod existimare penitus stultum est. Si autem in quibusdam concedunt esse ordinationem, necesse est etiam in omnibus eam concedere. (Priscianus de constructione, lib. XVII. sub initio) » (concordance) [7].

Le lecteur de l'*Encyclopédie* est censé connaître le latin et les auteurs d'articles grammaticaux choisissent majoritairement de citer le texte latin lui-même. Mais le cas de la longue citation en latin seul comme dans ce dernier exemple est relativement exceptionnel ; si le texte latin est cité sans traduction, ce qui est le cas sans doute le plus fréquent (ainsi dans les articles cas, génitif, impersonnel, infinitif, inversion, K, L, M, méthode, participe, Q, verbe, X), c'est le plus souvent pour des textes courts dont la glose explicite sans difficulté le sens. Les deux langues sont souvent fortement mêlées, parfois dans une même phrase, comme dans l'article *lettre* déjà mentionné ([26]).

2.2. Forme des indicateurs de citation

Du Marsais et Beauzée renvoient toujours par défaut aux *Institutiones grammaticae*, à l'exception d'un renvoi au *De accentibus* dans l'article *accent* et un autre aux *Partitiones* dans l'article *inversion*. Les références sont indiquées par le numéro du livre, éventuellement son titre ou un sous-titre, une fois par la « page » (en fait le feuillet).

[42] *l. I ; lib I. ; lib. I. de litterâ ; lib. I. de accid. lit.*
lib. II ; lib. II. de oratione
lib. V. de cas. ; liv. V. de casu ; lib. V. de casu ; lib. V. de casu p. 50 verso ; lib. V. de casibus
lib. VII. [sic] de cognat. temp. (futur)
lib. VIII. de verbo init. ; lib. VIII. de cognat. temp. ; lib. VIII. de modis ; liv. VIII. de significationis verborum
lib. XI. sub initio

7. Livre 17, combinaison de *GL* 3, 111.17-19 et de *GL* 3, 115.20-116.5 raccourci et adapté. Nous soulignons les passages supprimés : « Solet quaeri causa ordinis elementorum, *quare a ante b et cetera ;* sic etiam de ordinatione casuum et *generum et temporum et* ipsarum partium orationis solet quaeri. *Restat igitur de supra dictis tractare, et primum de ordinatione partium orationis, quamuis* quidam suae solacium imperitiae quaerentes aiunt, non oportere de huiuscemodi rebus quaerere, suspicantes fortuitas esse ordinationum positiones. *sed quantum ad eorum opinionem, euenit generaliter nihil per ordinationem accipi nec contra ordinationem peccari*, quod existimare penitus stultum. Si autem in quibusdam concedant esse ordinationem, necesse est etiam omnibus eam concedere ».

xiij. de secundâ pron. decl.
lib. XVII. de constr. ; de constructione, lib. XVII, sub initio.
lib. XVIII

Mais la citation peut très bien n'être accompagnée d'aucune référence précise, ainsi dans ce passage de l'article *conjonctif* :

[43] « Le subjonctif est ainsi appellé, dit Priscien, parce qu'il est toûjours dépendant de quelque autre verbe qui le précede, *quod alteri verbo omnimodo subjungitur*[8] » (conjonctif).

La citation correspond ici à un texte très raccourci de Priscien, qui propose en fait plusieurs explications du terme *subiunctiuus*, alors qu'une seule est retenue par Du Marsais.

3. LES PRINCIPAUX SUJETS TRAITÉS

3.1. Fréquence des renvois (indiqués par une référence précise au texte)

Livre 1 : 7 renvois (10 citations)	Livre 8 : 4 renvois (7 citations)
Livre 2 : 1 renvoi (2 citations)	Livre 11 : 1 renvoi
Livre 5 : 9 renvois	Livre 13 : 1 renvoi
Livre 7 : 1 renvoi	Livres 17 et 18 : 3 renvois (5 citations)

Les renvois précis à un passage ne sont pas des indicateurs exhaustifs puisque les Encyclopédistes peuvent très bien ne mentionner que le nom de l'auteur [9]. Mais leur examen permet de se rendre compte que les articles renvoyant le plus fréquemment à Priscien appartiennent aux domaines suivants :

– phonétique, orthographe, écriture, prosodie : accent, anti-sigma, I, K, L, M, néographisme, O, Q, S, X, Z ;

– parties du discours : participe, pronom [art. relatif], verbe, conjonction, et surtout leurs catégories : le cas du nom (ablatif, cas, datif, génitif, hétéroclite, méthode, oblique) ; les catégories du verbe : les suffixes (fréquentatif, inchoatif), temps, voix et modes (déponent, futur, impersonnel, infinitif, neutre) ;

– un plus petit nombre d'articles renvoyant à la syntaxe : concordance, construction, inversion.

8. Priscien : « subiunctiuus et dubitatiuus dicitur : subiunctiuus, uel quod subiungitur coniunctioni uel quod alteri uerbo omnimodo uel subiungitur uel subiungit sibi alterum » (livre 18, *GL* 3, 241.4-6).
9. Le relevé exhaustif des passages cités est donné dans l'annexe.

3.2. Phonétique, orthographe, écriture, prosodie

Les articles traitant de phonétique sont de loin les plus nombreux, deux seulement sont dus à Du Marsais : accent et anti-sigma. Dans le premier, Du Marsais reprend à Priscien ou plutôt au pseudo-Priscien (*De accentibus liber*, *GL* 3, 520.3-17) et à Isidore le principe que les Latins ont 10 accents. Dans le second, la citation de Priscien rappelant que Claude voulait imposer l'anti-sigma (*supra* [38]) est un peu gratuite, puisque Du Marsais admet lui-même que « ce mot n'est que de pure curiosité ».

Beauzée reprend le débat sur l'utilité des lettres K et Q : selon lui, Priscien affirme avec raison l'inutilité de K, mais il aurait pu dire la même chose de Q :

> [44] « Priscien ne se déclare que contre l'inutilité de la lettre *k,* quoiqu'au fond le *q* ne soit pas plus nécessaire ; ce grammairien apparemment étoit de ceux qui jugeoient le *q* nécessaire pour indiquer que la lettre *u* formoit une diphtongue avec la voyelle suivante, au lieu qu'on employoit le *c* lorsque les deux voyelles faisoient deux syllabes ; aussi voyons-nous encore *qui* monosyllabe au nominatif, & *cui* dissyllabe au datif.
>
> Il faisoit très-bien de s'en tenir à l'usage de sa langue ; mais en y obéissant, il auroit pu & dû l'apprécier. Si l'on avoit fait usage de la diérese, qu'on eût écrit *cui* au nominatif & *cui* au datif ; on ne seroit pas tombé dans l'inconvénient réel de représenter la même articulation par deux signes différens » (Q).

Reprenant à Priscien le témoignage de Pline selon qui L a trois sons, *exilis*, *plenus*, *medius*, Beauzée pense que, la différence étant perdue pour nos organes, « il ne nous est pas possible d'imaginer les différences qui faisoient prononcer la lettre *l*, ou foible, ou pleine, ou moyenne », et, encore une fois, il faut se méfier de la tradition :

> [45] « Mais il pourroit bien en être de cette observation de Pline, répétée assez modestement par Priscien, comme de tant d'autres que font quelques-uns de nos grammairiens sur certaines lettres de notre alphabet, & qui, pour passer par plusieurs bouches, n'en acquierent pas plus de vérité » (L).

Pour la prononciation de *M*, Beauzée, moins méfiant et rapprochant le texte de Priscien (« M obscurum in extremitate ») du témoignage de Quintilien (9.4.40 : « neque enim eximitur, sed obscuratur »), croit reconnaître dans cet « obscurcissement » du *-m* final la nasalisation de la voyelle d'un mot, « à peu près comme parmi nous ».

Mais il conteste l'analyse de la syllabe, *comprehensio litterarum*, syntagme mal interprété activement par Priscien comme « id quod comprehenditur litteras », alors qu'il aurait fallu comprendre passivement « id quod uno vocis impulsu comprehenditur », interprétation qui

permet d'analyser la syllabe comme pouvant être constituée d'une seule « lettre » (syllabe).

Enfin Beauzée relève chez Priscien plusieurs points comme l'alternance *o/u* (*hominem/huminem*, art. O), la correspondance entre le *s* latin et l'aspiration en grec (S), le fait que le X, équivalent de *c* + *s* ou *g* + *s*, soit repris du grec (X), l'équivalence de *z* et de *ss* (Z). Dans l'article *néographisme*, le témoignage de Priscien lui permet de dire que « l'orthographe latine avoit autant d'anomalies que la nôtre » et, donc, que les tentatives de réforme de l'orthographe française sont totalement inutiles.

3.3. Parties du discours et catégories afférentes

Pour justifier que la conjonction est bien une partie du discours (art. *conjonction*), Du Marsais renvoie non pas au livre 16, sur la conjonction, mais au passage du livre 11 (*GL* 2, 552.1-2 : « Quid enim est aliud pars orationis nisi uox indicans mentis conceptum, id est cogitationem ? ») où Priscien justifie que le participe est bien une *pars orationis* à part entière.

Dans l'article *participe*, Beauzée semble répondre en écho à son prédécesseur que cette interprétation est erronée. Il la réfute en quatre points :

- le verbe hébraïque (*sic*, mais il ne faut pas oublier que Beauzée a en vue une grammaire *générale*) a des genres, ce qui ne l'empêche pas d'être un verbe ;
- le fait que le participe ait des cas et des modes ne l'empêche pas de faire partie des modes du verbe ;
- le participe n'a pas plus à se diviser lui-même en modes du verbe que les autres modes ;
- le fait d'avoir une catégorie accessoire supplémentaire n'amène pas au changement de classe, pour peu qu'on ne supprime pas l'idée essentielle.

Quant à l'étymologie de *verbum*, l'explication du terme comme issu de *verberatus aeris*, si elle n'est pas mauvaise (*supra* [20] à [22]), n'est néanmoins pas suffisante, puisqu'elle peut s'appliquer à tout mot. Or, pourquoi le verbe est, entre tous les mots, le mot par excellence ?

> [46] C'est qu'il n'y a point de discours sans proposition ; point de proposition qui n'ait à exprimer l'objet d'un jugement ; point d'expression de cet objet qui n'énonce un sujet déterminé, une modification également déterminée, & l'existence intellectuelle du sujet sous une relation à cette modification : or c'est la désignation de cette existence intellectuelle d'un

sujet qui est le caractere distinctif du *verbe,* & qui en fait entre tous les mots, le *mot* par excellence » (verbe).

Les articles sur les cas utilisent abondamment la terminologie ou les définitions de Priscien. Du Marsais, signataire des articles *ablatif*, *cas*, *datif*, se sert de Priscien comme d'une référence incontestable : ainsi dans l'article *cas*, il reprend les définitions données par Priscien du nominatif, du génitif, du vocatif et de l'ablatif, de même que le fait qu'on reconnaît des cas sur la base de l'analogie et non seulement sur la base de la variation casuelle. L'ablatif est quant à lui propre au latin et complètement étranger au grec, ce que conforte son appellation par Priscien de « proprius Romanorum » (art. *datif* ; cf. *supra* [18]).

Beauzée est plus nuancé : dans l'article *génitif*, il considère que la meilleure appellation pour ce cas aurait été *déterminatif*, puisque « l'effet général de ce cas est de servir à déterminer la signification vague d'un nom appellatif par un rapport quelconque dont il exprime le terme » ; néanmoins l'étymologie de Priscien, qui le considère comme ainsi appelé car né du nominatif et générateur des autres cas, n'est pas mauvaise puisque « les services qu'il rend dans le système de la formation s'étendent à toutes les branches de ce système ». Et dans l'article *méthode*, s'il reprend lui aussi à Priscien l'affirmation selon laquelle l'ablatif est effectivement propre aux Romains, c'est en fait pour mieux le rapprocher du datif dont il est sans doute tiré :

> [47] « La langue latine au berceau avoit précisément les mêmes cas que la langue grecque ; & peut-être l'ablatif ne s'est-il introduit insensiblement, que parce qu'on prononçoit un peu différemment la finale du datif, selon qu'il étoit ou qu'il n'étoit pas complément d'une préposition » (méthode).

Du côté des catégories des verbes, Du Marsais se sert de Priscien, donnant des exemples de verbes déponents pris au sens passif, pour montrer que les déponents étaient sans doute d'anciens passifs. Et il en tire une superbe hypothèse sur l'activation de *miror* :

> [48] « Il est certain que les enfans, dans le tems qu'ils conservent les mêmes mots dont leurs peres se servoient, s'écartent insensiblement du même tour d'imagination : quand le grand-pere disoit *miror,* il vouloit faire entendre qu'il étoit étonné, qu'il étoit affecté d'admiration & de surprise par quelque motif extérieur ; & quand le petit-fils dit *miror,* il croit agir, & dit qu'il admire » (déponent).

Sur ces mêmes catégories, l'attitude de Beauzée à l'égard de Priscien est presque constamment négative :

– erreur de Priscien engendrant les fréquentatifs à partir de la « seconde personne du présent absolu de l'indicatif en *gis,* comme *ago, agis* » : en fait, *agitare* est fait sur l'ancienne forme de supin de *agere*,

agitum, devenu par syncope *agtum*, puis *actum*. De ce fait, *vellico* et *fodico* ne sont pas des fréquentatifs, mais de vrais diminutifs, comme *albico*, *candico*, etc.

– erreur de Priscien et de ses successeurs (« et après lui la foule des grammairiens ») sur le terme *inchoatif* ; les verbes dont il s'agit doivent être nommés « progressifs » :

> [49] « Ce n'est que cette progression graduelle qui caractérise en effet les verbes dont il s'agit, & c'étoit d'après cette idée spécifique qu'il falloit les nommer *progressifs* » (inchoatif).

– erreur sur la forme *-ero* (articles *futur*, *subjonctif*) considérée « sans réflexion » (cf. [29]) comme futur du subjonctif par Priscien, alors que Beauzée appelle ce temps « prétérit postérieur » ;

– erreur de Priscien reconstruisant un sujet correspondant à un accusatif d'objet interne pour les passifs impersonnels : « curritur cursus », alors qu'il est mieux de rétablir « currere est » (impersonnel).

La seule attitude moins négative est observable dans le traitement de l'infinitif : un point de départ acceptable est l'étymologie donnée par Priscien du mot, mais il faut dépasser « l'écorce des choses » :

> [50] « Dans aucun idiome l'*infinitif* ne reçoit ni inflexions numériques, ni inflexions personnelles ; & cette unanimité indique si sûrement le caractere différenciel de ce mode, sa nature distinctive, que c'est de-là, selon Priscien (*lib. VIII. de modis*), qu'il a tiré son nom : *unde & nomen accepit INFINITIVI, quod nec personas nec numeros definit.* Cette étymologie a été adoptée depuis par Vossius (*analog. III. 8.*), & *elle paroît assez raisonnable pour être reçue de tous les Grammairiens*. Mais ne nous contentons pas d'un fait qui constate la forme extérieure de l'*infinitif,* ce seroit proprement nous en tenir à l'écorce des choses : pénétrons, s'il est possible, dans l'intérieur même » (infinitif).

L'explication « profonde » est la suivante :

> [51] « Si […] l'*infinitif* ne reçoit dans aucune langue ni inflexions numériques, ni inflexions personnelles, c'est qu'il est dans la nature de ce mode de n'être jamais appliqué à un sujet précis & déterminé, & de conserver invariablement la signification générale & originelle du verbe » (infinitif).

3.4. Syntaxe

On peut s'étonner du peu d'articles traitant de la syntaxe et renvoyant à Priscien. Deux sont dus à Du Marsais : *concordance*, *construction* ; un seul est dû à Beauzée : *inversion* [10]. Dans l'article

10. En outre, l'article *conjonctif*, dû à Du Marsais, utilise un passage du livre 18 (*GL* 3, 241.4-6) pour la définition du subjonctif (cf. [43]). Et Beauzée cite les livres 17 et 18 dans les articles *hétéroclite* et *impersonnel* (voir l'annexe).

construction, Priscien vient opportunément apporter les ellipses qu'il faut suppléer dans le vers de Térence (*Eunuque*, 65) : « ego ne illam ? quae illum ? quae me ? quae non ? » Dans l'article *concordance*, Priscien, cité largement et de façon un peu solennelle, encore que raccourcie (*supra* [41]), permet à Du Marsais de revisiter l'opposition traditionnelle entre concordance et rection à la lumière de ce qu'il appelle rapport d'identité et rapport de détermination : ce qui compte alors, c'est la disposition des mots entre eux, et le début du livre 17 (que Du Marsais complète par un extrait pris à un grammairien beaucoup moins célèbre, Joannis Susenbrotus) permet d'appuyer cette thèse :

> [52] « Les mots étant une fois trouvés & leur valeur, aussi-bien que leur destination, & leur emploi étant déterminé par l'usage, l'arrangement que l'on en fait dans la pr<o>position selon l'ordre successif de leurs relations, est la maniere la plus simple d'analyser la pensée » (concordance).

Dans l'article *inversion*, Beauzée cite également Priscien à plusieurs reprises comme témoin majeur (cf. [34]), mais il ne se sert pas que des livres 17 et 18, livres qu'il qualifie de « dogmatiques » (le mot n'est pas péjoratif) ; il utilise également les *Partitiones*, à orientation plus pratique, et dont il fournit une étude détaillée :

> [53] « [Ce livre] est par demandes & par réponses ; on lit d'abord le premier vers du premier livre : *Arma virumque cano,* &c. ensuite après quelques autres questions, le disciple demande à son maître, en quel cas est *arma* ; car il peut être regardé, dit-il, ou comme étant au nominatif pluriel, ou comme étant à l'accusatif. Le maître répond qu'en ces occurrences, il faut changer le mot qui a une terminaison équivoque, en un autre dont la désinence indique le cas d'une maniere précise & déterminée ; qu'il n'y a d'ailleurs qu'à faire la construction, & qu'elle lui fera connoître que *arma* est à l'accusatif ; *hoc certum est,* dit Priscien, *à structurâ, id est, ordinatione & conjunctione sequentium* ; il décide encore le cas de *arma* par comparaison avec celui de *virum* qui est incontestablement à l'accusatif ; *manifestabitur tibi casus, ut in hoc loco* cano virum *dixit* (*Virgilius*). Ainsi, selon Priscien, *cano virum* est une construction naturelle, & l'image de l'ordre analytique, *ordinatio, conjunctio sequentium* ; Priscien jugeoit donc que Virgile avoit parlé *sursùm versùs,* & que son disciple, pour l'entendre, devoit arranger les mots de maniere à parler *directè* » (inversion).

L'analyse, suivie pas à pas, a pour objectif de ranger Priscien du côté des partisans de l'opération qui consiste à « faire la construction » et de ceux qui croient qu'il y a un ordre naturel des mots, illustré précisément par « cano uirum » (verbe – objet) : la séquence (*GL* 3, 462.14-15) se trouve très exactement sous la plume de Priscien.

CONCLUSION

Priscien est bien présent dans l'*Encyclopédie* : présenté comme référence incontestable par Du Marsais, qui, sans exception, se range avec déférence à son avis, il est jugé beaucoup plus sévèrement par Beauzée. Certes il occupe toujours aux yeux de ce dernier une situation privilégiée : c'est un garant de premier ordre, puisqu'il connaît la langue de l'intérieur. Dans le domaine de la phonétique et de la syntaxe, son témoignage est toujours analysé avec attention. Pour les cas du nom ou les catégories du verbe, Beauzée est beaucoup plus critique. Priscien peut se tromper : il « imagine » parfois « trop sérieusement ». Plus grave, il trompe ses successeurs qui ont répété ses erreurs. Globalement, il faut se méfier de la tradition et de l'un de ses initiateurs les plus célèbres qui, en raison même de son prestige, a pu être suivi trop aveuglément.

Notre seconde remarque portera sur la familiarité qu'entretiennent les Encyclopédistes avec leur illustre prédécesseur qu'ils considèrent exactement comme un grammairien du XVI^e^ siècle ou un contemporain : certes, ils savent bien que Priscien vivait dans l'antiquité, ce qui lui donne une supériorité qu'ils lui envient parfois, mais les mille deux cents ans qui les séparent ne les empêchent pas de s'adresser à lui comme si, entre temps, la science grammaticale n'avait pas progressé : il y a simplement d'un côté les grammairiens qui pensent juste, et de l'autre les grammairiens (dont quelques grammatistes ou méthodistes) qui pensent faux. Et si Priscien est le plus souvent avec les premiers, il lui arrive de rejoindre les seconds.

Notre troisième, et dernière, remarque porte sur le côté emblématique de Priscien. En tant que personnalité la plus reconnue parmi les grammairiens latins, c'est lui qui porte la responsabilité de toutes les affirmations de ses prédécesseurs. Peu importe, par exemple, que l'étymologie de *littera* ([26]), de *uerbum* ([20] à [22]) ou de *infinitus* ([50]) se trouve déjà chez la plupart des *grammatici Latini* (cf. ici-même l'article de Robert Maltby) : c'est Priscien, et Priscien tout seul, qui, en tant qu'héritier prestigieux, doit en assumer la charge. C'est, au fond, la rançon de la gloire [11].

11. Pierre Swiggers nous fait remarquer qu'il y a plusieurs points stratégiques sur lesquels on attend Priscien, comme le pronom ou la personne, et que, paradoxalement, il n'est pas cité. La raison est sans doute qu'il y a des relais, notamment le relais des grammairiens du XVI^e^ siècle, puis surtout celui de la *Nouvelle méthode latine* de Port-Royal, l'ouvrage de référence en matière de grammaire latine pendant un siècle et demi. Si les Encyclopédistes font beaucoup endosser à Priscien, ils l'exonèrent également de certaines responsabilités.

INDEX DES PASSAGES CITÉS ET ARTICLES
DE L'*ENCYCLOPÉDIE* CORRESPONDANTS

Institutiones grammaticae	Articles de l'*Encyclopédie*
Livre 1	
GL 2, 6.12	lettres
GL 2, 7.1-2	voyelle
GL 2, 12.3-4	X
GL 2, 12.5-7	K, Q
GL 2, 27.1	O
GL 2, 29.8-12	L
GL 2, 29.15-16	M
GL 2, 32.19-33.3	M
GL 2, 33.3-5	anti-sigma
GL 2, 36.19	Z
Livre 2	
GL 2, 44.2	syllabe
GL 2, 55.11-12	participe
Livre 5	
GL 2, 184.4-5	cas
GL 2, 185.16-17	génitif
GL 2, 185.24-26	cas
GL 2, 186.1	cas
GL 2, 186.2	ablatif
GL 2, 186.4-6	cas
GL 2, 186.16-17	cas, génitif
GL 2, 187.7-8	datif
GL 2, 187.7-8 et 9-10	méthode
Livre 7	
GL 2, 366.13-14	génitif
Livre 8	
GL 2, 369.5-8	verbe
GL 2, 383.3 et 383.11-12	déponent
GL 2, 416.25-26	futur
GL 2, 418.24 et 427.16-17	inchoatif
GL 2, 425.9-10	infinitif
GL 2, 430.3-4	fréquentatif
GL 2, 432.3	fréquentatif
Livre 11	
GL 2, 552.1-2	conjonction
Livre 13	
GL 3, 8.21	relatif

Livre 17	
GL 3, 111.7-8	construction
GL 3, 111.17-19 et 115.20-116.5	concordance
GL 3, 145.3	hétéroclite
Livre 18	
GL 3, 230.19-21 et 231.25-232.5	impersonnel
GL 3, 241.4-6	conjonctif
Partitiones XII vers. Aen.	
GL 3, 462.10-11 et 14-15	inversion
[Pseudo-Priscien] *De accentibus*	
GL 3, 520.3-17	accent

Per un catalogo delle opere e dei manoscritti grammaticali tardoantichi e altomedievali

Paolo De Paolis
Università di Cassino

1. PREMESSA

Il contributo che oggi viene presentato a conclusione del ricco colloquio dedicato a Prisciano è il frutto di un lungo lavoro sviluppato da un gruppo di ricerca costituitosi all'interno del Dipartimento di Filologia e Storia dell'Università di Cassino [1]. In questa sede potrebbe forse apparire un poco lontana dal tema generale la presentazione di un progetto di catalogazione dei manoscritti di tutti gli scritti grammaticali latini tardoantichi e altomedievali. Eppure credo che questo lavoro potrà essere comunque utile, non tanto come contributo alla catalogazione dei codici di Prisciano, per la quale già da decenni disponiamo del fondamentale volume di Marina Passalacqua [2], nonché delle successive integrazioni di Colette Jeudy [3] e Guglielmo Ballaira [4], che potrà essere arricchito solo in piccola misura dal nostro catalogo, ma perché uno strumento come questo è diretto a chiunque si occupi di tradizioni manoscritte di autori e testi grammaticali, compreso Prisciano.

Se mi è concessa un'altra breve osservazione preliminare, vorrei ricordare che le esigenze che portano alla realizzazione di un catalogo

1. Il gruppo di ricerca è formato da Lidia Buono, Valeria Capelli, Alessandra Peri e Maddalena Sparagna, che hanno lavorato con me nel corso di questi anni allo sviluppo e alla realizzazione del progetto e con le quali condivido gli esiti e le responsabilità del risultato finale.
2. Cf. Passalacqua, 1978 ; una lista sommaria dei manoscritti delle *Institutiones* era stata in precedenza fornita da Gibson, 1972.
3. Cf. Jeudy (†), 1982b, 1984, 1984-1985.
4. Cf. Ballaira, 1982.

dei manoscritti grammaticali e ad una individuazione e classificazione delle opere grammaticali latine, più volte segnalate da vari studiosi di questo ambito [5], erano già state esposte nella prima presentazione del progetto, effettuata da Paola Degni e Alessandra Peri nel corso del Seminario di Erice del 1997 [6] : in quella sede veniva segnalato un primo gruppo di manoscritti, circa 320, con il limite cronologico del secolo IX, di cui si indicava solo la segnatura, e si sottolineava con forza la necessità di fornire informazioni attendibili sulla gran massa di manoscritti contenenti materiali grammaticali di varia forma (manuali, raccolte di *excerpta*, compilazioni, liste di nomi e verbi, *accessus*), per i quali è molto più evidente, rispetto ad altre tipologie di testi, che la genesi del codice è connessa non alla necessità di conservare i testi, ma all'esigenza di garantirne la fruizione a scopi scolastici. Si tratta di un cospicuo numero di manoscritti che pongono problemi molto complessi specialmente nell'individuazione dei testi in essi contenuti, che sono stati poco o affatto studiati e sono pertanto bisognosi di un accurato lavoro descrittivo che fornisca indicazioni attendibili proprio sul loro contenuto, oltre che sulle loro caratteristiche materiali.

2. OBIETTIVO FINALE DEL PROGETTO

Il progetto prevede come obiettivo finale la redazione di un catalogo dei papiri (pochi) e dei manoscritti latini di contenuto grammaticale prodotti entro il secolo XI, comprensiva di una *Clavis* degli autori e dei testi grammaticali latini. Il limite del secolo XI è stato scelto (dopo una fase di incertezza rispetto alla possibilità di fermarsi al secolo IX, ancora presente all'epoca del già citato contributo di Degni –

5. Vedi già Bischoff, 1972, che, nel corso della discussione seguita al suo intervento (p. 525), delineava con franca chiarezza le ragioni di fondo di tale necessità : « Um in das Chaos grammatischer Literatur, vom V. bis zum IX. Jahrhundert, mit seinem falschen und unsicheren Zuschreibungen und seinen vielen Anonima Licht zu bringen, wäre ein kritischer Katalog der Überlieferung vonnöten, etwa so wie Beccaria und Wieckersheimer ihn für die medizinischen Handschriften gegeben haben » ; analoghe considerazioni venivano successivamente formulate da De Nonno, 1994, p. 214 e n. 9, che richiamava anch'egli il modello costituito dal catalogo di codici medici realizzato da Beccaria, 1956. Sulla problematica generale della catalogazione dei manoscritti grammaticali vd. anche Gehl, 1982, che descrive molte delle frustranti difficoltà che incontra chi intraprende il difficile compito di catalogare e descrivere manoscritti di contenuto grammaticale.
6. Cf. Degni – Peri, 2000. Una sorta di *specimen* della struttura catalografica della *Handlist* è stato successivamente fornito, in forma però ancora lacunosa e non assestata, nell'elenco di codici miscellanei altomedievali di contenuto grammaticale presente in De Paolis, 2003, p. 32-48.

Peri) [7], per una serie di ragioni. Innanzi tutto la fine del secolo XI si giustifica meglio dal punto di vista storico-culturale, poiché quest'epoca vede gli albori della cultura cittadina, con la conseguente successiva nascita nelle città di nuove istituzioni culturali come le Università ; questo mutamento culturale comporta anche dei cambiamenti significativi nelle modalità di allestimento e scrittura dei manoscritti (il cui esito finale sarà, nel secolo seguente, il libro « gotico » universitario), consentendo così una demarcazione cronologica più chiara, che sarebbe stata più difficile, da un punto di vista paleografico e codicologico, se il discrimine fosse stato collocato fra IX e X secolo. Infine anche l'approccio delle grammatiche muta in quest'epoca ; iniziano infatti a diffondersi dalla fine del secolo XI problematiche linguistiche di natura più teorico-filosofica (sorrette dalla maggiore conoscenza di Platone e Aristotele) che porteranno verso esperienze come quelle della grammatica speculativa e dei modisti, che si distanziano più nettamente dall'approccio linguistico tardoantico, ancora ben presente almeno in epoca carolingia [8]. Resta ovviamente il fatto che il nucleo più cospicuo e importante sia di testi che di manoscritti di contenuto grammaticale si concentra entro il secolo IX e che la crisi del mondo carolingio comporta già a partire dal secolo successivo una drastica riduzione di questo genere di studi e di strumenti didattici [9] : ma questa considerazione non pare sufficiente a giustificare un limite al secolo IX, per tutte quelle ragioni che abbiamo appena esposto.

7. Vd. Degni – Peri, 2000, p. 724, che giustificavano la scelta del termine ultimo del secolo IX con «il profondo rinnovamento degli studi cui si assiste in epoca carolingia», seguendo la linea già tracciata da De Nonno, 1994, p. 214, che, proprio sulla base della stretta connessione fra tardoantico e alto Medioevo per quanto concerne la tradizione grammaticale, si augurava la realizzazione di un « Catalogo analitico dei manoscritti grammaticali latini dal V al IX secolo ». Il limite del secolo IX era d'altronde quello già indicato anche da Bischoff (vd. *supra*, n. 5), giustificato con la necessità di mettere ordine nella gran massa di scritti grammaticali prodotti e circolanti fra la fine dell'epoca tardoantica e l'età carolingia. Sempre Degni – Peri (*ibid.*), però, lasciavano aperta la possibilità che la catalogazione potesse essere estesa anche ai codici prodotti nei secoli X e XI, con motivazioni analoghe a quelle addotte nel presente contributo.
8. Per un orientamento generale sulle varie fasi della storia della linguistica medievale e per le caratteristiche più specifiche dell'attività grammaticale in epoca carolingia e, successivamente, nel periodo della Scolastica e della maggiore conoscenza della logica e della dialettica aristotelica, vd. Vineis – Maierù, 1990 e Law, 2003, p. 139-157 e p. 158-189.
9. Sulla complessa questione dell'interpretazione del secolo X e delle sue caratteristiche storiche, politiche, sociali e culturali, vd. in particolare, per quel che riguarda la cultura libraria, Cavallo, 1991 ed i contributi presenti nello stesso volume. Sulla cultura scolastica in quest'epoca, vd. in generale Glauche, 1970.

Una seconda scelta che deve essere necessariamente giustificata è quella dei testi che sono stati selezionati come « grammaticali ». Cosa intendiamo dunque per testo grammaticale ? Se partiamo dalla definizione antica di Dionisio Trace [10] e dalla individuazione delle parti e degli strumenti della grammatica (ὄργανα) attestata dai suoi tardi commentatori [11], utilizzata anche da studiosi moderni come Barwick [12] o De Nonno [13], gli strumenti così definiti sono la glossografia (γλωσσηματικόν), l'indagine contenutistica (ἱστορικόν), la metrica (μετρικόν) e gli scritti tecnici (τεχνικόν). Di queste quattro grandi parti, nella silloge di Keil sono presenti solo le ultime due (la metrica e gli scritti tecnici, cioè le *artes* e i trattati ortografici) e questa impostazione è quella prescelta per il catalogo ; restano così fuori le opere appartenenti alle prime due categorie, cioè i glossari [14] e i

10. *GG* 1/1, 5.2-6.3 Uhlig : περὶ γραμματικῆς · γραμματική ἐστι ἐμπειρία τῶν παρὰ ποιηταῖς τε καὶ συγγραφεῦσιν ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ λεγομένων. Μέρη δὲ αὐτῆς ἐστιν ἕξ · πρῶτον ἀνάγνωσις ἐντριβὴς κατὰ προσῳδίαν, δεύτερον ἐξήγησις κατὰ τοὺς ἐνυπάρχοντας ποιητικοὺς τρόπους, τρίτον γλωσσῶν τε καὶ ἱστοριῶν πρόχειρος ἀπόδοσις, τέταρτον ἐτυμολογίας εὕρεσις, πέμπτον ἀναλογίας ἐκλογισμός, ἕκτον κρίσις ποιημάτων, ὁ δὲ κάλλιστόν ἐστι πάντων τῶν ἐν τῇ τέχνῃ. Della vastissima bibliografia relativa a questo celebre passo, divenuto il modello principale per ogni definizione della grammatica fino all'età moderna, mi limito a citare Robins, 1996.
11 *Schol. Dion. Thr.* in *GG* 1/3, 10.8-10 Hilgard : συνέστηκε γὰρ ἐκ μερῶν τεσσάρων, διορθοτοτικοῦ, ἀναγνωστικοῦ, ἐξηγητικοῦ καὶ κριτικοῦ, καὶ ἐξ ὀργάνων τεσσάρων, γλωσσηματικοῦ, ἱστορικοῦ, μετρικοῦ καὶ τεχνικοῦ.
12. Cf. Barwick, 1922, p. 223-229.
13. Cf. De Nonno, 1990b, p. 606.
14. Sono stati però presi in considerazione i glossari dedicati specificamente alla terminologia grammaticale, come, ad esempio, il cosiddetto *Poeta vates*, un breve glossario greco-latino, contenente una lista di termini tecnici grammaticali, metrico-prosodici e retorici estratti in larga parte dalle *Etymologiae* di Isidoro ed attribuito in uno dei codici che lo tramandano ad un *Isidorus iunior* (ms. Wolfenbüttel, Herzog-August Bibl., Guelf. Weissenb. 86, f. 145 : *Esidori iunioris palestinensis episcopi grammaticae artis grega et latina notata* : vd. Romanini in Mallius Theodorus, 2007, p. CXLIV). Il testo, stampato per la prima volta in appendice alla seconda edizione di Mallio Teodoro ad opera di Heusinger, Mallius Theodorus, 1766, p. 81-85, è stato nuovamente pubblicato alcuni anni fa da Munzi, 1993, 124-130, che si è basato su una redazione più ampia dell'operetta, attestata da una importante miscellanea grammaticale carolingia, il manoscritto Vat., Reg. lat. 1587. Il *Poeta vates* è peraltro tramandato, oltre che dai due già citati codici di Wolfenbüttel e del Vaticano, da vari manoscritti di contenuto grammaticale (fra i quali alcune altre celebri miscellanee grammaticali di età carolingia) : Paris, BnF, lat. 7530 ; Berlin, Staatsbibl., Diez. B 66 ; Bologna, Bibl. univ. 797 ; Leiden, Voss. lat. O. 74 ; Montpellier, Bibl. interuniv., sect. de méd., H 212 ; London, Brit. Libr., Harley 3826 ; Oxford, Bodl. Libr., Add. C 144 ; Firenze, Laur., S. Marco 38 ; [Chartres, Bibl. mun. 90] ; Venezia, Marc. lat. Z 497 ; Vat., Ottob. lat. 1354 ; Vat., Barb. lat. 47 ; Vat., Vat. lat. 623 ; El Escorial, Real Bibl. B.I.12 ; Napoli, Bibl. naz., V.C.22 ; Siena, Bibl. com. degli Intronati, G IX 38 ; Savignano sul Rubicone,

commenti, pur se esiste una insidiosa « zona grigia » di opere di confine, specie nel campo della lessicografia e glossografia (in particolare le raccolte di *Differentiae verborum*, che derivano dalla trattatistica ortografica e però si configurano come opere lessicografiche, e quindi come tali non trovano posto nel catalogo, anche perché per lo più contenute in manoscritti con glossari) [15]. Non compariranno quindi nel catalogo manoscritti che contengano esclusivamente opere come i commenti virgiliani e terenziani di Servio e Donato, le opere lessicografiche di Nonio Marcello e Pompeo Festo, le opere enciclopediche come quelle di Macrobio, Marziano Capella e Isidoro (con eccezione di manoscritti che contengano le sole sezioni grammaticali di Isidoro e Marziano). La questione però della scelta resta comunque aperta e, se vogliamo, non definibile in maniera univoca. Se infatti prendiamo due recenti liste « speciali » di codici grammaticali, cioè quelli riconducibili all'area beneventana, troveremo due soluzioni diverse. Virginia Brown [16] comprende nella lista sommaria di mano-

Accad. Filopatr., Camera I, 1, 1, 9 (lista dei manoscritti con notizie essenziali in Munzi, 1993, 119-122, che però non menziona il Barb. lat. 47 e il codice di Siena).

15. Restano così escluse opere come il *De differentiis* di Isidoro, i cosiddetti *Synonima Ciceronis*, il *De proprietate sermonum vel rerum*, e altre ancora, ancorché spesso esse si trovino in manoscritti che contengono testi da noi considerati come grammaticali ; si vedano i casi di manoscritti come Montpellier, Bibl. interuniv., sect. de Méd., H 306 e H 160, che giustappongono testi ortografici e raccolte di *Differentiae* e glossari, o il Bern, Burgerbibl. 330, che tramanda il *De proprietate sermonum vel rerum* insieme a una compatta serie di scritti ortografici, o ancora il Paris, BnF, lat. 7581, che, al contrario, aggiunge ad una ampia serie di *Differentiae* il commento di Remigio di Auxerre all'*Institutio de nomine pronomine et verbo* di Prisciano. Siamo rimasti lungamente in dubbio se inserire questo tipo di opere, che molto spesso, come si è visto, sono tramandate insieme ad opere ortografiche, appartenenti quindi alla tipologia da noi censita, anche perché si possono creare casi imbarazzanti, come quello del già ricordato codice H 160 di Montpellier, nella cui scheda descrittiva verranno ricordati solo il *De orthographia* e il *De verbis dubiis* dello Pseudo-Capro, inseriti all'interno di una vasta serie di *Differentiae* e glossari, che, secondo i nostri criteri catalografici, non trovano invece posto nella scheda stessa (vd. *infra*, p. 658). La motivazione finale che ci ha portato ad escludere questo tipo di opere è stata quella che, accogliendoli, il problema si sarebbe semplicemente spostato in avanti, in quanto il numero di manoscritti da censire sarebbe sensibilmente cresciuto (molte raccolte di *Differentiae* non sono tramandate insieme a opere propriamente grammaticali o ortografiche) e i nuovi manoscritti ci avrebbero costretto a tracciare una nuova, incerta, linea di demarcazione fra questo tipo di testi ed opere più nettamente glossografiche. Sulla problematica delle *Differentiae* e sul loro rapporto con la tradizione ortografica latina esiste una vasta bibliografia, di cui mi limito a citare i contributi di Codoñer, 1985 e Flobert, 1994.

16. Cf. Brown, 2000. La Brown include nella sua lista (p. 410-414) soltanto quelli che, a suo parere, « can be considered grammatical works in the strictest sense » (p. 390).

scritti grammaticali in scrittura beneventana anche i glossari, ma non i commenti (la lista comprende ventisei testimonianze, non ha limiti cronologici, include anche i frammenti e, a parte, anche manoscritti in scritture con sintomi beneventani) ; invece Barbara Maria Tarquini [17] preferisce comprendere nel suo ampio catalogo, oltre ai glossari, anche i commenti (sono descritti e analizzati diciotto manoscritti, senza limiti cronologici, escludendo però frammenti, manoscritti miscellanei con porzioni grammaticali troppo esigue e manoscritti non completamente beneventani : ne risultano nove codici grammaticali veri e propri, sette glossari e due commenti) [18]. Va detto che, per quello che riguarda i codici beneventani, si tratta di scelte tutto sommato dettate dallo scarso numero di codici grammaticali in quella scrittura (notato e studiato nel citato articolo di V. Brown) e in ogni caso giustificate dal fatto che questi codici sono in buona parte il frutto dell'attività di produzione di strumenti per la didattica presso un centro ben individuato, quale l'abbazia di Montecassino. Nel nostro caso, invece, trattandosi di un catalogo generale, collegato esclusivamente ad una tipologia contenutistica e non alle scritture o ai centri di produzione, credo sia legittima la scelta di limitarsi ai soli codici grammaticali in senso stretto (comprendendo comunque frammenti e presenze anche esigue di testi di questa natura in manoscritti di diverso orientamento), escludendo altre tipologie, quali glossari e commenti, che tenderei ad inserire in una più vasta categoria di « codici scolastici ».

17. Cf. Tarquini, 2002. La Tarquini opera una distinzione tipologica fra trattati grammaticali, commentari e glossari all'interno di quelli che lei considera globalmente come codici grammaticali, suddivisibili semmai in due altre categorie più generali, i manoscritti grammaticali veri e propri, ossia quelli « dove l'opera o le opere grammaticali occupano la totalità o quasi del loro contenuto », e i miscellanei, nei quali « la componente grammaticale, pur giocando un ruolo importante, non ne costituisce il carattere prevalente » (p. 16). Va notato che la Tarquini usa qui il termine miscellaneo con riferimento alla presenza in un medesimo codice di opere appartenenti a generi diversi (cioè grammaticali e non) e non nel valore più comune di manoscritto contenente diverse opere ; sul problema della definizione e delle varie tipologie di « codice miscellaneo » si veda in generale Crisci – Pecere, 2004, e in particolare gli interventi di Petrucci (p. 3-16), Gumbert (p. 17-42), Maniaci (p. 75-107) e De Paolis (p. 183-211).
18. Ne consegue che le due liste presentano quindici manoscritti in comune : Firenze, Laur. 51.10 ; Casin. 90, 217, 218, 299, 401, 402, 439, 580 ; Paris, BnF, lat. 7530, 7536 ; Roma, Casanat. 1086 ; Roma, Vallic. C 9 ; Vat., Vat. lat. 1468, 3313.

3. FASE ATTUALE DEL PROGETTO : IL CATALOGO SOMMARIO

L'obiettivo finale del catalogo completo dei codici grammaticali resta però, allo stato attuale, ancora molto lontano. Fin dall'inizio, quindi, ci eravamo proposti un obiettivo intermedio, che consisteva nella redazione e pubblicazione a stampa di una *handlist*, che doveva fornire una lista attendibile di manoscritti grammaticali, corredata da una prima serie di informazioni essenziali, propedeutica alla redazione del catalogo vero e proprio. Ci siamo poi resi conto che una *handlist* di tal genere avrebbe dovuto o contenere solo la segnatura dei manoscritti censiti, risultando così sostanzialmente inutile, oppure, se fosse stata corredata di alcune indicazioni minime ma sostanziali rispetto soprattutto al contenuto, avrebbe finito con l'essere molto vicina al catalogo finale (in pratica sarebbe mancata solo la descrizione materiale del codice) e quindi, nuovamente, inutile. Abbiamo così pensato di avviare una pubblicazione progressiva sul WEB, che ci consente di fornire indicazioni che possono essere accresciute nel tempo e che sono dichiaratamente, ma solo temporaneamente, parziali. La prima pubblicazione del sito dei *Codici grammaticali latini* [19] conterrà quindi l'indicazione di tutti i manoscritti censiti ed un primo sostanzioso blocco di schede sommarie, che verranno poi progressivamente accresciute.

Allo stato attuale sono stati individuati seicentoquarantatre manoscritti, ma il numero è ancora fluttuante e potrebbe subire qualche lieve modificazione, collegata sia ad ulteriori verifiche in corso sia allo scioglimento di alcuni casi dubbi quali quelli sopra accennati [20] ; va poi aggiunto che la scelta di censire anche manoscritti contenenti solo porzioni molto esigue o semplici frammenti di testi grammaticali lascia aperta la possibilità di ulteriori e non piccole integrazioni, visto che i continui progressi nella catalogazione e descrizione di codici medievali porterà senza dubbio all'individuazione di nuovi testi ora nascosti all'interno di fogli di guardia, trascrizioni marginali, blocchi di testi non chiaramente definiti da titoli ed *incipit*, ecc. Riproduzioni su microfilm sono disponibili praticamente per tutti i manoscritti censiti, ed è stato inoltre avviato un processo di digitalizzazione che ha finora coinvolto duecento cinquanta manoscritti, pari quindi al 40 % circa del totale. Nel database sono state inserite le schede di tutti i manoscritti

19. L'indirizzo del sito è http://www.codicigrammaticali.unicas.it.
20. Quattordici di questi manoscritti sono andati perduti in epoca moderna e vengono inseriti nella *Handlist* solo perché sufficientemente noti da cataloghi e studi moderni realizzati prima della loro scomparsa o distruzione.

censiti, che però devono essere validate, prima della loro pubblicazione definitiva nel sito.

Accanto all'elenco dei manoscritti censiti sarà inoltre disponibile da subito nel sito l'elenco completo degli autori e delle opere grammaticali edite ; vi sarà inoltre un primo gruppo di schede descrittive dei manoscritti e di quelle relative ad opere grammaticali inedite, che si accrescerà nel tempo man mano che verranno immesse nel sito le schede degli altri manoscritti. Va precisato che le informazioni inserite nella scheda descrittiva provengono per lo più da fonti bibliografiche e solo in casi particolari da esame del manoscritto. La struttura del catalogo sommario, con le informazioni che saranno disponibili per ciascun manoscritto, può essere così sintetizzata :

- dati identificativi del manoscritto, secondo l'unità codicologica attuale ;
- consistenza del manoscritto, verificata su microfilm o direttamente sul codice ove possibile ;
- datazione e origine del manoscritto, desunte esclusivamente dalla bibliografia esistente, indicando al primo posto le ipotesi ritenute più probabili o comunque più recenti ;
- contenuto del manoscritto, limitatamente ai soli testi di natura grammaticale, senza indicazione né dei fogli del manoscritto di inizio e fine né della porzione contenuta (viene comunque indicato se il testo è incompleto o se si tratta di estratti) ;
- bibliografia selettiva [21].

Se ora esaminiamo la schermata di una scheda campione possiamo notare che, puntando con il *mouse* sul titolo dell'opera, è possibile visualizzare il titolo completo dell'opera e l'edizione di riferimento. Dal titolo dell'opera è anche possibile accedere ad un *link* che rimanda ad una scheda complessiva che contiene titolo dell'opera,edizioni, ed elenco completo dei manoscritti che la tramandano (con ulteriore *link* alla scheda del manoscritto). Puntando con il *mouse* sulle abbreviazioni bibliografiche è poi possibile visualizzare l'indicazione bibliografica completa dell'opera citata ; dall'abbreviazione bibliografica è possibile quindi accedere ad un *link* che rimanda alla scheda bibliografica, che visualizza anche l'elenco completo dei manoscritti grammaticali esaminati nel contributo (con *link* alla relativa scheda).

21. Si veda ad esempio la descrizione del manoscritto di Aberystwith, Llyfrgell Genedlaethol Cymru, 21533, olim Phillips 16308.

Il database è inoltre arricchito da una *Clavis*, ovvero da un elenco di autori e opere grammaticali latine, che è possibile scorrere nel sito anche in ordine alfabetico, oltre che a partire dalle schede dei manoscritti (vd. sopra). Si tratta di uno strumento accessorio ma fondamentale, che integra il catalogo e contiene l'elenco di tutti gli autori e le opere grammaticali (individuate con la metodologia sopra esposta) databili entro il secolo XI, anche se conservate da tradizione posteriore a tale data, con esclusione di quelle non tramandate per via diretta (se mi è concessa una breve parentesi, credo che l'utilità di uno strumento del genere per i grammatici sia dimostrata, fra l'altro, dai molti problemi riscontrabili in strumenti analoghi, anche se di portata e obiettivi specifici più limitati, come, ad esempio, il capitolo dedicato alla grammatica nella benemerita *Clavis Patristica Pseudepigraphorum Medii Aevi*) [22]. La funzione della nostra *Clavis* è quella di fornire uno strumento di consultazione rapida che consenta di avere informazioni sui testi individuati, che risultano particolarmente utili non tanto per gli autori più importanti e ormai ben noti e assestati, ma soprattutto proprio per il cospicuo numero di opere anonime, compilazioni, commenti, ecc., la cui distinzione è, come si è visto, una delle ragioni profonde del progetto. La scelta di includere anche autori con tradizioni successive al secolo XI, se da un canto scollega i testi dai manoscritti, si rivela irrinunciabile, in quanto nella *Clavis* verrebbero a mancare autori fondamentali, soprattutto antichi, come quelli a noi noti grazie alla fortunata scoperta dei codici bobbiesi nel 1493 (ad esempio Velio Longo, Arusiano Messio, Terenziano Mauro, per citarne solo alcuni), tramandati però solo grazie a apografi o edizioni umanistiche, vista la perdita del modello bobbiese [23]. Il problema appare più

22. Cf. Machielsen, 2003. Il capitolo dedicato alla grammatica (p. 27-60), infatti, cerca di selezionare una serie di opere grammaticali pseudepigrafe di epoca tardoantica e altomedievale, incontrando difficoltà rilevanti che diventano ancora più evidenti nei paragrafi dedicati ai codici con miscellanee grammaticali (§ 27 *Florilegia* e § 28, *Encyclopediae, Compendia, Libri Manuales, Epitomae*), la cui selezione, peraltro utile, appare comunque piuttosto limitata e talora imprecisa. Naturalmente non ci si aspetta completezza di informazione da un volume dedicato agli *Pseudepigrapha* di tutte le arti liberali per un settore così specifico e insidioso come quello delle opere grammaticali, piene di attribuzioni contrastanti, rielaborazioni e diverse redazioni di medesimi testi : ma proprio ciò dimostra l'esigenza di una raccolta specifica, il più possibile completa e accurata, delle informazioni disponibili sui numerosissimi testi di contenuto grammaticale prodotti fra tardo Antico e alto Medioevo. Per le opere grammaticali di sicura o possibile paternità di autori cristiani vd. invece Dekkers – Garr, 1995^3, p. 503-514 (VI. *Grammatici et Rhetores*).
23. Su tutta la vicenda vd. Ferrari, 1970. Velio Longo e Arusiano Messio sono tramandati da numerosi apografi umanistici, il cui più antico è il codice di Napoli,

circoscritto per quel che riguarda autori medievali che sono per lo più tramandati da manoscritti di poco posteriori e comunque non successivi al limite cronologico del catalogo, anche se non manca qualche caso isolato come il commento all'*Ars minor* di Donato, ad opera di Sedulio Scoto [24].

L'ultimo strumento disponibile nel sito è costituito da una bibliografia selettiva, correlata alla *handlist* dei manoscritti e alla *Clavis*, limitata a edizioni, manoscritti, studi sulla tradizione manoscritta delle opere (per gli autori con tradizione più tarda del sec.olo XI vengono indicate le sole edizioni).

4. PROBLEMATICHE PRINCIPALI

La redazione di uno strumento complesso come quello che stiamo presentando comporta una serie di problemi che investono soprattutto la questione dell'identificazione e della definizione delle opere contenute nei manoscritti ; per questi ultimi le problematiche sono alquanto più limitate, nella fase del catalogo sommario, vista la scelta di basarsi solo sulla bibliografia specifica, senza fornire indicazioni sulla struttura materiale e limitando solo a specifiche situazioni il ricorso all'esame del manoscritto stesso (vd. sopra).

Un primo problema è costituito dall'individuazione dei codici smembrati ; se prendiamo ad esempio la scheda del codice Lyon, Bibl. mun. 788 + Paris, BnF, lat. 7536 [25], è possibile vedere come la presenza dei due *membra disiecta* venga segnalata nella scheda descrittiva del primo dei due, dalla quale è comunque possibile accedere a quella dell'altro manoscritto (e viceversa ; va ricordato che

Bibl. naz., IV A 11, copia allestita a Milano da Giorgio Galbiate direttamente dal codice bobbiese e che funse poi da modello per un altro codice napoletano, il IV A 12, fatto allestire a Roma da Aulo Giano Parrasio e da lui poi rivisto e annotato : per la tradizione di Arusiano vd. soprattutto, da ultimo, Di Stefano, 1999. Terenziano Mauro è invece noto grazie all'*editio princeps*, stampata a Milano nel 1497 da Ulderico Scinzenzeler ; cf. Cignolo, in Terentianus Maurus, 2003, p. XLV-LV.

24. Il più antico manoscritto di quest'opera è infatti il codice di Tours, Bibl. mun. 843, prodotto nel secolo XIII ; vd. Löfstedt, in Sedulius Scottus, 1977, p. XIII.
25. Si tratta di un codice beneventano di incerta origine, databile fra IX e X secolo, la cui parte più cospicua (9 fascicoli per complessivi 34 fogli) è attualmente conservata a Parigi, mentre a Lione si trovano 4 fogli che sembrano essere originariamente appartenuti a questo manoscritto, oltre che per motivi paleografici e codicologici, anche perché contengono una porzione dell'*Ars* di Donato perfettamente corrispondente ad una vasta lacuna del codice parigino. Vd. Tarquini, 2002, p. 78.

la schedatura è comunque effettuata secondo l'unità codicologica attuale). Vedremo però fra un momento come si pongano problemi specifici per l'individuazione di codici smembrati, qualora questo fatto non sia del tutto accertato dalla bibliografia disponibile.

Una seconda questione è quella dei codici compositi, per i quali possiamo prendere ad esempio il caso del codice di St. Gallen, Stiftsbibl. 249 [26], nella cui scheda, troviamo distinte le due sezioni di cui esso è composto sia per quel che riguarda i dettagli relativi a datazione e localizzazione, sia per quel che riguarda le opere in esso contenute ; segnalo, al riguardo, che, per i codici di questo tipo, vengono inserite nella scheda solo le parti contenenti testi grammaticali e si omettono quelle con testi di altra natura.

Molto delicato è poi il problema dei titoli delle opere grammaticali, che però verrà fra un attimo esemplificato quando affronteremo l'esame più dettagliato di una scheda campione, relativa al codice Paris, BnF, lat. 13025, così come quello degli *pseudepigrapha*, ben noto e complicato per le opere grammaticali, e che comprende tipologie disparate, che vanno da false attribuzioni della tradizione manoscritta, ad errate attribuzioni moderne e a nomi riconosciuti come falsi.

Infine il problema delle compilazioni, per le quali è talora molto difficile individuare il sottile confine tra sequenze pure e semplici di *excerpta* (da schedare quindi sotto i nomi e i titoli dei rispettivi autori ed opere) e raccolte che si configurano invece come opere autonome, anche se di natura puramente compilativa.

5. UN ESEMPIO DI SCHEDA DESCRITTIVA : IL MS. PARIS, BNF, LAT. 10325

Per capire un poco meglio la complessità dei problemi posti anche da una schedatura essenziale come la nostra, che rimane in buona parte di seconda mano, abbiamo pensato di scegliere una scheda campione, quella del BnF, lat. 13025. La scelta è caduta su questo manoscritto in

26. Si tratta di un manoscritto di contenuto esclusivamente ortografico, originario di San Gallo e composto di due parti, la prima delle quali, contenente i trattati ortografici di Beda, Pseudo-Capro e Agrecio, è attribuibile all' VIII/IX secolo, mentre la seconda, contenente la redazione *a* del *De orthographia* di Alcuino ed estratti di Terenzio Scauro, dovrebbe appartenere senza dubbio al secolo IX ed essere stata successivamente riunita alla prima per affinità di contenuto. Descrizioni del codice in Scherrer, 1875, p. 92, e Bruckner, 1936, p. 74-75 ; vd. anche De Paolis, 1995, p. 271-272 ; Bruni, in Alcuinus, 1997, p. XXXIV.

quanto si tratta di una miscellanea importante e complessa, ancora poco studiata [27], che può quindi ben mostrare le problematiche più rilevanti della *handlist* ; comprende inoltre Prisciano (un rimaneggiamento della *Institutio de nomine pronomine et verbo*, un'opera che spesso appare nelle miscellanee altomedievali), anche se la raccolta è di tipo « donatiano », nel senso che contiene *Ars minor* e *Ars maior*, accompagnate da una serie di altri testi che le integrano e le completano [28].

Nella nostra scheda si possono così notare alcune questioni e caratteristiche specifiche, cui in parte abbiamo già accennato. Innanzi tutto viene segnalato nella scheda il fatto che si tratta di un manoscritto smembrato, che era forse in origine unito all'attuale BnF, lat. 14087 (un manoscritto contenente glossari e Prisciano, *Institutio de nomine pronomine et verbo*), come è stato ipotizzato da J. Vezin [29] : la possibile originaria unità dei due manoscritti è comunque non del tutto sicura e si inserisce in un problema più complesso in quanto i due manoscritti provengono da Corbie, mostrano caratteristiche codicologiche tipiche di Corbie, ma alternano, sempre secondo Vezin, mani di scribi con caratteristiche di Corbie e mani di scribi educati agli usi grafici di St. Denis.

Si tratta ad ogni modo di un manoscritto contenente esclusivamente testi grammaticali, almeno per quel che riguarda l'attuale unità codicologica con segnatura BnF, lat. 13025 ; i testi vengono segnalati seguendo, in linea di massima, l'ordine in cui compaiono nel codice : ad esempio la sequenza donatiana è più complessa (*Min.* + *Mai. II* + *Mai. I* + *Mai. III*) [30] e al suo interno sono inframmezzati alcuni

27. Il codice (antica segnatura *Sangermanensis* 1180), molto interessante per la ricca miscellanea grammaticale in esso contenuta, è stato descritto da Keil, *GL* 4, XXXIII-XXXIV. fra i codici dell'*Ars* di Donato, e da lui utilizzato, oltre che per l'edizione dell'*Ars maior* (cf. *GL* 4, 354) anche per le *Explanationes in Donatum* (cf. *GL* 4, L e 486), per Pompeo (cf. *GL* 5, 83-84), per Scauro (cf. *GL* 7, 4) e per il *De arte metrica* di Beda (cf. *GL* 7, 219-220 e 227) ; per una accurata descrizione del suo contenuto vd. Holtz, 1981, p. 371-374. Non sono disponibili descrizioni esaurienti e aggiornate del manoscritto, che è stato studiato soprattutto per le caratteristiche della sua scrittura, che mostra la compresenza di indizi che riconducono agli *scriptoria* di Corbie e di St. Denis, e per il suo interessante apparato decorativo, piuttosto inusuale per un codice di contenuto bibliografico ; vd. in generale, con ampia bibliografia, De Paolis, 2000, p. 186-187, n. 37, e inoltre De Paolis, 2004, p. 199-203 e Laffitte – Denoël, 2007, p. 130-132.
28. Su questa tipologia di miscellanee grammaticali vd. De Paolis, 2003, p. 51-54.
29. Cf. Vezin, 1981, p. 281 ; 1986, p. 17-39.
30. La sequenza delle opere di Donato e dei testi connessi, ricostruita da Holtz, 1981, p. 371-372, è la seguente : fol. 1-5 : Donato, *Ars minor* (acefala sino al capitolo *De nomine* compreso, per la perdita dei due fogli iniziali del manoscritto) ; fol. 5-12 :

opuscoli (si è visto che la compilazione è una sorta di commento e integrazione a Donato), ma nella scheda viene riportata solo l'indicazione generale dei testi contenuti, senza le indicazioni dei fogli e senza descrivere analiticamente la sequenza effettiva, indicando una sola volta la presenza di testi sparpagliati nel manoscritto (come nel caso degli estratti isidoriani) [31].

Viene segnalato inoltre sia il fatto che ci siano degli estratti (ad esempio è il caso di Isidoro, Agrecio, Cassiodoro), sia l'eventuale incompletezza dell'opera, ma non vengono dati gli estremi delle porzioni di testo presenti nel manoscritto. Il nome dell'autore viene fornito in italiano (es. Agrecio, Donato), il titolo dell'opera nella forma abbreviata latina (*De orth.*) o *in extenso* in qualche caso particolare (*Ars minor*) ; per le opere pseudoepigrafe il nome dell'autore va in parentesi quadre, sia nei casi di falsa attribuzione dei manoscritti (come nel caso, presente nella scheda, di [Sergio], *Expl.*), che per quelli di attribuzioni moderne entrate nell'uso ma ritenute non attendibili.

Le opere anonime vengono indicate seguendo un criterio che prevede la seguente scansione :

– il titolo, *in extenso*, con il quale quest'opera viene indicata nel manoscritto ovvero comunemente usata da edizioni e studi moderni, che talora può essere l'*incipit*, talora no ; è il caso, nella scheda che stiamo esaminando, di operette come *Quae sunt*

Donato, *Ars maior* II ; fol. 12-13v : Metrorio, *De finalibus* ; f. 13v-16 : Isidoro di Siviglia, *Etym.* 1, 6-14 (*De partibus orationis*) ; fol. 16-23v : Asporio, *Ars* ; fol. 23v-24v : Donato, *Ars maior* I (i soli capitoli *De voce*, *De littera* e *De syllaba*) ; fol. 24v-25v : trattato anonimo *De litteris latinis* ; fol. 25v-26 : trattato anonimo *De alphabeto* ; f. 26rv : trattato anonimo *De litteris hebreis* ; fol. 26v : trattato anonimo *De alphabeto graece* ; fol. 26v-27v : Donato, *Ars maior* I (dal capitolo *De pedibus* sino alla fine) ; fol. 27v-30v : Donato, *Ars maior* III ; fol. 30v-31 : *De communibus syllabis* ; fol. 30-33 : Beda, *De tropis* (il *De schematibus* compare nel manoscritto più avanti ai fol. 74-75).

31. La sequenza semplificata che appare nella nostra scheda catalografica è dunque la seguente : Donato, *Ars minor* (acefala) ; Donato, *Ars maior* ; Metrorio, *De fin.* ; Isidoro, *Etym.* I (estratto) ; Asporio, *Ars* ; *De litteris latinis* ; *De alphabeto* ; *De litteris hebreis* ; *De alphabeto grece* ; *De communibus syllabis* ; Beda, *De schem.* ; *De orthographia* ; Agrecio, *De orth.* (estratti) ; Scauro, *De orth.* (estratti) ; *Religio ideo dicitur* ; Cassiodoro, *Inst.* II (estratti) ; *Declinationes nominum et coniugationes verborum* ; *Commentum in Donatum*, *Ars maior* ; *Quae sunt quae* ; *Iustitia quid est* ; *Interrogatio de grammatica* ; Prisciano, *Inst. nom.* (rimaneggiamento) ; [Sergio], *Expl.* ; *De nominibus* ; Beda, *De metr.* ; Pompeo, *Comm. in Don*. Oltre al già ricordato raggruppamento in due uniche voci della complessa sequenza donatiana, ricostruita nella nota precedente, si noterà che compare una sola voce per il *De schematibus et tropis* di Beda, diviso invece nel manoscritto (vd. nota precedente), così come per gli estratti dal lib. I delle *Etymologiae* di Isidoro, divisi in varie parti del manoscritto : capp. 6-14 ai fol. 13v-16, cap. 27 ai fol. 33v-34v, capp. 28-29, 22, 30-31, 38-41 ai fol. 37-40, cap. 19 al f. 60.

quae [32], *Iustitia quid est* [33], *Interrogatio de grammatica* [34], *Religio ideo dicitur* [35] ; qualora il titolo non coincida con l'*incipit*, quest'ultimo viene fornito in una finestra cui si accede puntando con il *mouse*, come avviene per la *Interrogatio de grammatica*, per la quale possiamo trovare l'*incipit* (*Primum quaeritur quare Donatus…*) nella finestra aperta appunto dal *mouse*. Dal nome dell'opera si può poi accedere, premendo il *mouse*, alla scheda completa, contenente titolo opera, *incipit*, edizioni ed elenco dei manoscritti che la tramandano ;

– il titolo convenzionale, *in extenso*, proveniente da cataloghi o altre fonti, anche se non codificato : anche in questo caso, puntando con il *mouse*, si può visualizzare una finestra contenente anche l'*incipit*, come accade per il *De orthographia*, il cui *incipit* (*ara per a scribendum…*) compare nella finestrella gialla ; se invece si preme con il *mouse* si può accedere alla scheda completa, contenente titolo opera, *incipit*, edizioni ed elenco manoscritti che la tramandano ;
– indicazione generica (non titolo), in latino, proveniente da cataloghi o studi moderni, sempre accompagnata dalla possibilità di visualizzare l'*incipit* o di accedere alla scheda completa dell'opera ; es. : *Commentum in Donatum* (*Nomen est unius hominis appellatio…*) ;
– indicazioni generiche in italiano (ad es. *Note grammaticali*, *Compilazione grammaticale*) nel caso non sia possibile fornire alcun titolo attendibile o comunque entrato nell'uso o ricavabile dal contenuto dell'opera stessa ; anche in questo caso, ovviamente, è

32. Alcuni estratti sono pubblicati da H. Hagen in *GL* 8, 41-43, mentre un'edizione completa di questo piccolo trattato è stata di recente fornita da Munzi, 2004, p. 17-40 ; oltre al Paris, BnF, lat. 13025 l'operetta è contenuta anche nei mss. Amiens, Bibl. mun. 426, e Bern, Burgerbibl. 522, mentre nel codice di Valenciennes, Bibl. mun. 413, sarebbe conservato un altro testo collegato a questo : vd. Law, 1982a, p. 85, n. 30.
33. Si tratta di un testo ancora inedito di probabile origine irlandese : cf. Law, 2000, p. 28 n. 34.
34. Edizione in Munzi, 2000, p. 377-378 ; il breve testo è tramandato anche dal Paris, BnF, lat. 2772.
35. Si tratta di un caso piuttosto complesso perché il testo in questione è stato tramandato in più redazioni ; Usener, 1867 ha pubblicato (p. 417 *sg*.) la versione contenuta nel ms. Bern, Burgerbibl. 330, mentre H. Hagen ha pubblicato in *GL* 8, 297.6-299.27 la redazione del codice di Einsiedeln, Stiftsbibl. 281, e in *GL* 8, 299.28-301.15, quella del Bern, Burgerbibl. 178 ; il testo compare inoltre nei mss St. Gallen, Stiftsbibl. 249 ; St. Gallen, Stiftsbibl. 877 (vd. Law, 1982a, 41, n. 56) e nel ms. Casin. 439 (vd. Tarquini, 2002, p. 52).

possibile visualizzare facilmente l'*incipit* e accedere alla scheda completa

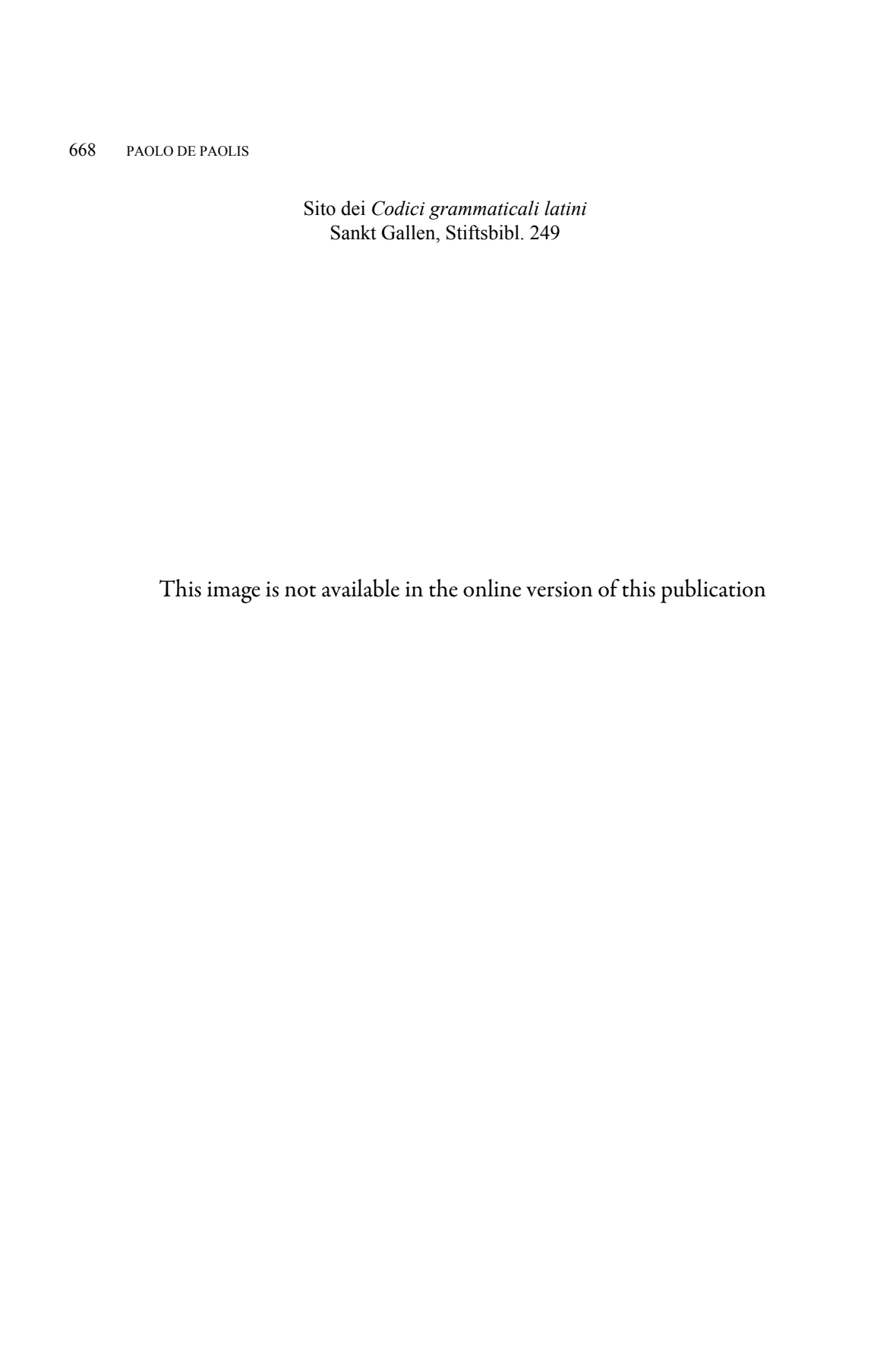
6. CONCLUSIONI

Il sito è ormai disponibile sul *server* dell'Università di Cassino [36], nella forma che abbiamo già descritto : elenco completo dei manoscritti e delle opere grammaticali edite, schede descrittive di una parte dei codici, elenco parziale di opere inedite. Si tratta di un sito ad accesso controllato e non completamente libero (è necessario registrarsi ed ottenere una *password* di accesso, ovviamente gratuita). I tempi del suo accrescimento non sono ben prevedibili allo stato attuale, ma contiamo di giungere alla pubblicazione finale entro il 2008. Naturalmente la natura « aperta » del sito consentirà a tutti quelli che lo utilizzeranno di inviarci suggerimenti e integrazioni o correzioni, che saranno di sicuro estremamente graditi.

Sui tempi del catalogo descrittivo completo non posso essere in questa sede molto preciso ; si tratta di un *opus immane* e per questo, probabilmente, sarà necessario acquisire ulteriori collaborazioni ed energie. Riteniamo però che l'aver messo a disposizione degli studiosi uno strumento che consentirà di ottenere notizie sui manoscritti altomedievali di contenuto grammaticale e sulla grande massa di scritti in essi contenuti rappresenti un significativo progresso per il futuro degli studi grammaticali.

36. Vd. *supra*, nota 18.

Sito dei *Codici grammaticali latini*
Sankt Gallen, Stiftsbibl. 249



Abréviations

GL = *Grammatici Latini ex recensione Henrici Keilii*, 7 vol. et 1 vol. de supplément, 1855-1880, Leipzig, Teubner (reproduction anastatique, 1961, Hildesheim, Olms)

GL 1 *Flavii Sosipatri Charisii Artis grammaticae libri V, Diomedis Artis grammaticae libri III, ex Charisii Arte grammatica excerpta, ex rec. H. Keilii*, 1857.

GL 2 *Prisciani Grammatici Caesariensis Institutionum grammaticarum libri XVIII, ex rec. M. Hertzii*, vol. 1 libros I-XII continens, 1855.

GL 3 *Prisciani Grammatici Caesariensis Institutionum grammaticarum libri XVIII, ex rec. M. Hertzii*, vol. 2 libros XIII-XVIII continens [p. 1-384], 1859. – *Priscianus Grammaticus Symmacho* [p. 405], *De figuris numerorum* [p. 406-417], *De metris fabularum Terentii* [p. 418-429], *Praeexercitamina ex Hermogene versa* [p. 430-440], *Institutio de nomine et pronomine et uerbo* [p. 441-456], *Partitiones XII versuum Aeneidos principalium* [p. 457-515], *[Prisciani] de accentibus liber* [p. 517-528], *ex rec. H. Keilii*, 1860.

GL 4 *Probi, Donati, Servii qui feruntur de arte grammatica libri, ex rec. H. Keilii. Notarum Laterculi, ex rec. T. Mommseni*, 1864.

GL 5 *Artium scriptores minores. Cledonius, Pompeius, Julianus Excerpta ex commentariis in Donatum, Consentius, Phocas, Eutyches, Augustinus, Palaemon, Asper, De nomine et pronomine, De dubiis nominibus, Macrobii excerpta*, 1868.

GL 6 *Scriptores artis metricae. Marius Victorinus, Maximus Victorinus, Caesius Bassius, Atilius Fortunatianus, Terentius Maurus, Marius Plotius Sacerdos, Rufinus, Mallius Theodorus, Fragmenta et excerpta metrica*, 1874.

GL 7 *Scriptores de orthographia. Terentius Scaurus, Velius Longus, Caper, Agroecius, Cassiodorus, Martyrius. Beda, Albinus. Audacis excerpta, Dosithei ars grammatica, Arusiani Messii exempla elocutionum, Cornelii Frontonis liber de differentiis, Fragmenta grammatica*, 1880.

GL 8 *Anecdota Helvetica quae ad grammaticam Latinam spectant ex bibliothecis Turicensi Einsidlensi Bernensi*, ed. H. Hagen, 1870.

GG = *Grammatici Graeci*, 1867-1901, Leipzig, Teubner (reproduction anastatique, 1965, Hildesheim, Olms)

GG 1 *Grammatici Graeci*, Prima pars, 1883-1901.

GG 1/1 Volumen primum : *Dionysii Thracis Ars grammatica*, ed. G. Uhlig, 1883.

GG 1/3 Volumen tertium : *Scholia in Dionysii Thracis artem grammaticam*, ed. A. Hilgard, 1901.

GG 2 *Grammatici Graeci*, Pars secunda : *Apollonii Dyscoli quae supersunt*, ed. R. Schneider & G. Uhlig, 1878-1910.

GG 2/1 Volumen primum, fasc. prior : *Scripta minora*, ed. a R. Schneidero, 1878.

GG 2/2 Volumen alterum : *De constructione libri quattuor* (*Synt.*), ed. G. Uhlig, 1910.

GG 2/3 Volumen tertium : *Librorum Apollonii deperditorum fragmenta* (*Frg.*), ed. R. Schneider, 1910.

GG 3 *Grammatici Graeci.* Pars tertia : *Herodiani Technici Reliquiae*, ed. A. Lentz, 1867-1870.

GG 3/1/1 Volumen primum, tomus primus : *Praefationem et Herodiani Prosodiam Catholicam continens*, 1867.

GG 3/2/1 Volumen secundum, tomus secundus [*sic*], fasc. prior = *Reliqua scripta prosodiaca pathologiam orthographica continens*, 1868.

GG 3/2/2 Volumen secundum, tomus secundus [*sic*], fasc. posterior = *Scripta de nominibus verbis pronominibus adverbiis et librum monadicorum continens*, 1870.

GG 4 *Grammatici Graeci,* Pars quarta, ed. A. Hilgard, 1889-1894.

GG 4/1 Volumen prius : *Prolegomena*. *Theodosii Alexandrini Canones*, *Georgii Choerobosci Scholia Sophronii Patriarchae Alexandrini excerpta*, 1889.

GG 4/2 Volumen posterius : *Choerobosci Scholia in Canones Verbales et Sophronii Excerpta e Characis commentario continens*, 1894.

AUTRES ABRÉVIATIONS

A&D de la SHESL	*Archives et documents de la Société d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences du Langage*
AE	*Année épigraphique*
AL	*Aristoteles Latinus*, Union Académique Internationale, varying publishers, 1939. Text volumes 1961
ALMA	*Archivum Latinitatis Medii Aevi* (Bulletin du Cange)
BEC	*Bibliothèque d'études classiques*, Louvain, Peeters
BIG	*Bibliothèque de l'information grammaticale*, Louvain, Peeters
BT	*Bibliotheca Teubneriana*
CAG	*Commentaria in Aristotelem Graeca*, 23 vol., Berlin, 1882-1907
CCCM	*Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis*
CCSL	*Corpus Christianorum, Series Latina*
CIL	*Corpus Inscriptionum Latinarum*
CLA	*Codices Latini Antiquiores*
Corp. gloss. lat.	*Corpus glossariorum Latinorum*
Ét. Byz.	*Études Byzantines*
FDS	*Fragmente zur Dialektik der Stoiker*
HEL	*Histoire Épistémologie Langage*
HL	*Historiographia Linguistica*
Lib. gl.	*Liber glossarum*
MGH	*Monumenta Germaniae Historica* (Auct. ant. ; Conc. ; Epp. ; LL nat. Germ. ; Poetae ; SS rer. ; Merov.)
PL	*Patrologia Latina*, ed. J. P. Migne
RCCM	*Rivista di Cultura Classica et Medievale*
RE	*Real Encyclopädie* (Pauly-Wissowa)
RG	*Rhetores Graeci*
RLM	*Rhetores Latini Minores*
SiHoLS	*Studies in the History of the Language Sciences*, Amsterdam / Philadelphia, Benjamins
SVF	*Stoicorum Veterum Fragmenta*, ed. von Arnim Johannes, Leipzig, 4 vol.
ThlL	*Thesaurus linguae Latinae*
THR	*Travaux d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz
TPAPhA	*Transactions of the American Philological Society*

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie a été compilée à partir de toutes les bibliographies particulières fournies par chaque auteur. Elle est divisée en deux parties : d'une part les sources (éditions des textes antiques et textes imprimés anciens), d'autre part la bibliographie secondaire.
Un sommaire des *Grammatici Latini* (*GL*) et des *Grammatici Graeci* (*GG*), ainsi qu'une liste des abréviations utilisées précède ce chapitre.

Auteurs et textes anciens

ABAELARDUS PETRUS (ABÉLARD PIERRE), *Dialectica*, ed. De Rijk L. M., Assen, Van Gorcum, 1970.

AELIUS DONATUS, *Ars Donati*. Voir HOLTZ Louis, 1981, p. 585-674.

AELIUS THEON. Voir THEON ALEXANDRINUS.

ALCUINUS, *Alcuino De orthographia*, ed. Bruni S., Firenze, SISMEL Ed. del Galluzzo, 1997 (Millennio medievale, 2 ; Testi, 2).

ALCUINUS, *Grammatica*, ed. Forster Froben, Ratisbonae, 1777 (*PL* 101, col. 849-902).

ALCUINUS, *The Bishops, Kings and Saints of York*, ed. Godman Peter, Oxford, Clarendon Press, 1982 (Oxford Medieval Texts).

ALDHELMUS, *De metris et enigmatibus ac pedum regulis*, ed. Ehwald Rudolfus, *Aldhelmi Opera*, Berlin, Weidmann, 1919 (MGH, Auctores antiquissimi XV), p. 33-204.

ALEXANDER DE VILLA DEI, *Doctrinale*, ed. Reichling Dietrich, Berlin, A. Hofmann, 1893 (Monumenta Germaniae Paedagogica, 12).

AMMONIUS, *In Aristotelis De Interpretatione commentarius*, ed. Busse Adolf, Berlin, 1897 (CAG 4/5).

Amplonianus I (*Ampl.*[1]) = *Épinal-Erfurt* [*ÉE*], *Corp. gloss. lat.*, 5, p. 337-401.

Anecdota Helvetica quae ad grammaticam latinam spectant ex bibliothecis Turicensi, Einsidlensi Bernensi collecta, ed. Hagen Hermann, Leipzig, Teubner, 1870 (repr. 1961), *GL* 8.

ANONYMUS AD CUIMNANUM, *Expossitio Latinitatis*, ed. Bischoff Bernhard, Löfstedt Bengt, Turnhout, Brepols, 1992 (CCSL 133D).

ANONYMUS BOBIENSIS. Voir DE NONNO Mario, 1982.

ANONYMUS ECKSTEINII, *Scemata Dianoeas quae ad rhetores pertinent*, ed. Schindel Ulrich, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1987 (Nachrichten der Akad. der Wissenschaften in Göttingen, I. phil.-hist. Klasse 7).

ANONYMUS SEGUERIANUS, *Art du discours politique*, ed. Patillon Michel, Paris, Les Belles Lettres, 2005 (CUF).

APHTHONIUS, *Progymnasmata*, ed. Walz C., Stuttgart / Tübingen, J. G. Cotta, 1832 (RG 1, 59-120).

APOLLONIUS DYSCOLE, *De la construction (syntaxe)*. Voir LALLOT Jean, 1997.

APOLLONIUS DYSCOLUS, *Apollonii Alexandrini de constructione orationis libri quatuor* (*Synt.*), ed. Bekker Immanuel, Berlin, Reimer, 1817.

APOLLONIUS DYSCOLUS, *Des Apollonios Dyskolos vier Bücher über die Syntax*, trad. Buttmann Alexander, Berlin, Dümmler, 1877.

APOLLONIUS DYSCOLUS. Voir *GG* 2/1-3.

AQUILA ROMANUS, *Aquilae Romani de figuris*, ed. Elice Martina, Hildesheim / Zürich / New York, Olms, 2007 (Biblioteca Weidmanniana, 12).

ARNAULD Antoine, LANCELOT Claude, *Grammaire générale et raisonnée*, Paris, Le Petit, 1660.

ARNAULD Antoine, NICOLE Pierre, *La Logique ou l'art de penser*, Paris, Gallimard, 1992 [1683[5]].

Ars Ambrosiana, *Commentum anonymum in Donati Partes Maiores*, ed. Löfstedt Bengt, Turnhout, Brepols, 1982 (CCSL 133C).

Ars anonyma Bernensis (*Bern.*), ed. Hagen Hermann, *Anecdota Helvetica*, 1870 (repr. 1961), *GL* 8, p. 62-142.

Ars Laureshamensis, *Expositio in Donatum maiorem*, ed. Löfstedt Bengt, Turnhout, Brepols, 1977 (CCCM 40A).

ASPERIUS GRAMMATICUS, *Ars*, ed. Hagen Hermann, *Anecdota Helvetica*, 1870 (repr. 1961), *GL* 8, p. 39-61.

AUGUSTINUS AURELIUS, *De dialectica*, ed. Pinborg Jan, Dordrecht / Boston, Reidel, 1995 (Synthese Historical Library, 16).

[BARTON J.], *Donait françois*, ed. Swiggers Pierre, « Le Donait françois : la plus ancienne grammaire du français », *Revue des langues romanes*, 89, p. 235-251, 1985 [ca 1409].

BEAUZÉE Nicolas, *Grammaire générale*, 2 vols, Paris, J. Barbou, 1767.

BEDA VENERABILIS, *De Orthographia*, ed. Williams Jones Charles, in *Bedae Venerabilis Opera*. *Pars VI*, *Opera didascalica 1*, Turnhout, Brepols, 1975 (CCSL 123A), p. 1-57.

BEDA VENERABILIS, *De Temporum ratione liber*, ed. Williams Jones Charles, in *Bedae Venerabilis Opera*. *Pars VI*, *Opera didascalica 2*, Turnhout, Brepols, 1977 (CCSL 123B), p. 239-545.

BEDA VENERABILIS, *Index auctorum*, in *Bedae Venerabilis Opera*. *Pars VI*, *Opera didascalica 3*, Turnhout, Brepols, 1980 (CCSL 123C), p. 713-803.

BOETHIUS Anicius Manlius Severinus, *In Aristotelis Categorias libri quattuor*, *PL* 64, col. 161-294.

BOETHIUS Anicius Manlius Severinus, *In De Interpretatione ed. 2a = Commentarii in librum Aristotelis ΠΕΡΙ ΕΡΜΗΝΕΙΑΣ pars posterior, secundam editionem continens*, ed. Meiser Karl, Leipzig, Teubner, 1880.

BOETHIUS Anicius Manlius Severinus, *In Isagogen Porphyrii Commenta*, ed. Brandt Samuel, Wien, F. Tempsky, 1906 (Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum, 48).

BOETHIUS Anicius Manlius Severinus, *In librum Aristotelis De interpretatione*, *editio prima*, *PL* 64, col. 294-392.

BOETHIUS Anicius Manlius Severinus, *In Porphyrium Dialogi a Victorino translati. PL* 64, col. 10-70.

BONIFATIUS (VYNFRETH), *Ars Grammatica*, ed. Gebauer George John, Löfstedt Bengt, Turnhout, Brepols, 1980 (CCSL 133 B).

BOSQUET Jean, *Elemens ou institutions de la langue françoise*, Mons, Charles Michel, 1586.

CALCIDIUS, *In Platonis Timaeum commentarius*, ed. Waszink J. H., Jensen P. J., London, Warburg Institute / Leiden, Brill, 1962 (Plato Latinus, 4).

CENSORINUS, *De die natali liber*, ed. Jahn Otto, Berlin, Reimer, 1845.

CHARISIUS Flavius Sosipater (*Char.*), *Artis grammaticae libri v*, ed. Barwick Karl (w. addenda by F. Kühnert), Leipzig, Teubner, 1964[2].

CHARISIUS Flavius Sosipater. Voir *GL* 1.

CHIFLET Laurent, *Essay d'une parfaite grammaire de la langue française*, Anvers, Jacques Van Meurs, 1659.

CICERO, *De inuentione*, ed. Orelli J. C., Baiter J. G., Zürich, Orelli, Füsslini & Co, 1845.

CLEMENS SCOTTUS, *Ars grammatica*, ed. Tolkiehn Joannes, Leipzig, Dieterich, 1928 (Philologus, Supplementband XX, Heft 3).

CONDILLAC Étienne Bonnot, abbé de, *Principes généraux de grammaire pour toutes les langues avec leur application particulière à la langue française pour servir aux écoles centrales*, Paris, A. J. Ducour, 1799 [1797].

Corpus glossariorum latinorum (*Corp. gloss. lat.*), ed. Löwe G., Götz G., Leipzig, Teubner, 1888-1923 (reprod. Amsterdam, Hakkert, 1965), 7 vols.

CRUINDMELUS SIVE FULCHARIUS, *Ars Metrica*, ed. Hümer Johann, Wien, A. Hölder, 1883.

DENYS LE THRACE. Voir DIONYSIUS THRAX.

DENYS LE THRACE. Voir LALLOT Jean, 1998[2] [1989].

DIDEROT Denis, *Lettre sur les sourds et muets à l'usage de ceux qui entendent et qui voient*, in *œuvres complètes* de Diderot, J. Assézat, Nendeln (Liechtenstein), Kraus reprint, 1966 [1751].

DIDEROT Denis, d'ALEMBERT Jean Le Rond, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Marsanne, Redon [cédérom], 1999 [1751-1780].

DIOGENES LAERTIUS, *Lives of eminent philosophers* with an English translation by Hicks, Robert D., 2 vols, London, Heinemann, 1950.

DIONYSIUS THRAX. Voir *GG* 1/1.

DONATUS, *Ars Donati.* Voir HOLTZ Louis, 1981, p. 585-674.

Donatus Ortigraphus, *Ars grammatica*, ed. Chittenden John, Turnhout, Brepols, 1982 (CCCM 40 D).

DOSITHEUS, *Dosithée, Grammaire latine*, ed. Bonnet Guillaume, Paris, Les Belles Lettres, 2005 (CUF).

DUMARSAIS César Chesneau, *Les véritables principes de la grammaire et autres textes*, ed. Douay-Soublin Françoise, Paris, Fayard, 1987 [1729-1756].

EBERHARDUS BETHUNIENSIS (ÉVRARD DE BÉTHUNE), *Grecismus*, ed. Wrobel Johann, Breslau, G. Koebner, 1887 (repr. Hildesheim, Olms, 1987).

ENNIUS, *Ennianae poesis reliquiae*, ed. Vahlen Johannes, Leipzig, Teubner, 1903[2].

Epimerismi Homerici, ed. Dyck Andrew R., 2 vols, Berlin / New York, de Gruyter, 1983-1995.

ERASMUS, *De recta latini graecique sermonis pronuntiatione dialogus*, ed. Cytowska Maria, Amsterdam, North-Holland Publishing Company (ASD 1/4), p. 3-103, 1976 [1528].

ÉRASME, *De recta latini graecique sermonis pronuntiatione dialogus* (*Dialogue sur la prononciation correcte du latin et du grec*), trad. Chomarat Jacques [partiellement] dans Érasme, *Œuvres choisies*, Paris, Le Livre de Poche, p. 904-924, 1991 [1528].

ERMENRICH D'ELLWANGEN, *Lettre à Grimald*. Voir GOULLET Monique, 2008.

ERMENRICUS ELWANGENSIS, *Epistola ad Grimaldum*, ed. Dümmler Ernst, *MGH*, *Epistolae*, V, Berlin, Weidmann, 1899, p. 534-580.

ESTIENNE Robert, *Traicté de la Grammaire Francoise*, Paris, R. Estienne, 1557.

EUTYCHES, *Ars de verbo*, ed. Keil Heinrich, Leipzig, Teubner 1868 (repr. Hildesheim, Olms, 2002), *GL* 5, p. 447-489.

ÉVRARD DE BÉTHUNE. Voir EBERHARDUS BETHUNIENSIS.

Ex insula lux. Manuscripts and hagiographical material connected with medieval England, ed. Matti Kilpiö et Leena Kahlas-Tarkka, Helsinki, 2001, p. 56-57, pl. 17.

Excerptiones de Prisciano (*Excerpt. de Prisc.*). Voir PORTER David W., 2002.

FLAVIUS MALLIUS THEODORUS. Voir MALLIUS THEODORUS FLAVIUS.

FLAVIUS SOSIPATER CHARISIUS. Voir CHARISIUS.

Fragmente zur Dialektik der Stoiker (*FDS*), ed. Hülser Karlheinz, 4 vols, Stuttgart, Frommann-Holzboog, 1987-1988.

GALENUS Claudius, *Ars Medica*, ed. Boudon Véronique, Paris, Les Belles Lettres, 2000 (CUF).

GALENUS Claudius, *De differentia pulsuum*, ed. Kühn Carolus Gottlob, *Claudii Galeni opera omnia*, 8, Leipzig, Teubner, 1821, p. 493-765.

GIRARD Gabriel, *Les vrais principes de la langue française*, 2 vols, Paris, Le Breton, 1747.

Glossaria Latina iussu Academiae Britannicae edita (*Gloss. lat.*), ed. Lindsay Wallace Martin *et al.*, 5 vols, Paris, Les Belles Lettres, 1926-1931.

Grammaticae Romanae fragmenta aetatis Caesareae. Voir MAZZARINO Antonius (éd.), 1955.

Grammaticae Romanae fragmenta, ed. Funaioli Gino, Leipzig, Teubner, 1907.

HARRIS James, *Hermès, ou Recherches philosophiques sur la grammaire universelle* (trad., comm. et add. de François Thurot), Paris, Imprimerie de la République, 1796 [1751].

HERMOGENES, *Opera*, ed. Rabe Hugo, Leipzig, Teubner, 1913.

HERMOGENES, *Progymnasmata*, ed. Heeren A. H. L., Göttingen, Johann Christian Dieterich, 1791-1792 (Bibliotethek der alten Litteratur und Kunst, 8-9).

HERMOGENES, *Progymnasmata*, ed. Walz C., Stuttgart / Tübingen, J. G. Cotta, 1832 (RG 1, 9-54).

HERMOGENES, *Progymnasmata Graece*, ed. Veesenmeyer Georg, Nürnberg, Lechner, 1812.

HUGUTIO PISANUS, *De dubio accentu…* Voir CREMASCOLI Giorgio, 1978.

IRSON Claude, *Nouvelle méthode pour apprendre les principes et la pureté de la langue française*, Paris, P. Baudoin le fils, 1662[2].

JOANNES ANTIOCHENUS, *Excerpta de insidiis*, ed. de Boor Carolus, Berlin, Weidmann, 1905 (Excerpta historica iussu imp. Constantini Porphyrogeniti confecta, 3), p. 58-150.

JOANNES ANTIOCHENUS, *Fragmenta Historicorum Graecorum*, vol. 5/1, ed. Müller Carolus, Paris, Didot, p. 27-38.

JOANNES DOXOPATER, *Rhetorikai homiliae eis ta tou Aphthoniou progymnasmata*, ed. Walz C., Stuttgart / Tübingen, J. G. Cotta, 1835 (RG 2, 81-564).

JOHANNES DE GARLANDIA (JEAN DE GARLANDE), *Ars lectoria Ecclesie.* Voir MARGUIN-HAMON Elsa, 2004.

JOHANNES DE GARLANDIA (JEAN DE GARLANDE), *Clauis compendii.* Voir MARGUIN-HAMON Elsa, 2008.

JOHANNES DE GARLANDIA (JEAN DE GARLANDE), *Compendium grammatice*, ed. Haye Thomas, Köln / Weimar / Wien, Böhlau, 1995 (Ordo, Bd 5).

JOHANNES SCOTTUS, *Annotationes in Martianum* (*Ann. Mart.*), ed. Lutz Cora E., New York, 1970 (1939), 2 vols.

JOHANNES SCOTTUS, *Glossae divinae historiae : the biblical glosses of John Scottus Eriugena* (*Gl. div. hist.*), ed. Contreni John J. & Ó Néill Pádraig P., Florence, 1997 (Millenio medievale, 1 ; Testi, 1).

JULIANUS TOLETANUS, *Ars Iuliani Toletani episcopi…* Voir MAESTRE YENES Maria A. H., 1973.

LEIBNIZ Wilhelm Gottfried, *Dissertatio praeliminaris ad M. Nizolii De veris principiis…*, in *Philosophische Schriften*, vol. 6/2, Berlin, Akademie-Verlag, 1966 [1670].

Liber glossarum (*Lib. Gl.*), *Glossaria Latina*, vol. 1, ed. Lindsay Wallace Martin, Mountford James Frederick, Whatmough Joshua, Paris, Les Belles Lettres, 1926.

LINACRE Thomas, *De emendata structura latini sermonis*, London, R. Pynson, 1524.

LOUP DE FERRIÈRES. Voir LUPUS SERVATUS (LUPUS FERRARIENSIS).

LUCILIUS, *Satires*, ed. Charpin François, 3 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1978-1991 (CUF).

LUCRETIUS, *De la Nature*, ed. Ernout Alfred, Claude Rambaux, 2 vols, Paris, Les Belles Lettres, 2002-2003 (CUF).

LUCRETIUS, *De Rerum Natura*, ed. Rouse W. H. D., Cambridge (Mass.), Harvard University Press ; Londres, W. Heinemann, 1924.

LUCRETIUS, *Von der Natur*, ed. Diels Hermann, Munich, Artemis & Winkler, 1993.

LUPUS SERVATUS (LUPUS FERRARIENSIS), *Opera*, ed. Baluze Étienne, Paris, 1664 (reprod. Anvers, 1710 = Migne, *PL* 119).

MACROBIUS THEODOSIUS, *De verborum Graeci et Latini differentiis vel societatibus excerpta* (Macrobius, *Diff.*), ed. De Paolis Paolo, Urbino, QuattroVenti, 1990 (Testi grammaticali latini, 1).

MALLIUS THEODORUS FLAVIUS, *Fl. Mallii Theodori De metris liber*, ed. Heusinger I. Fr., Lugduni Batavorum, apud Henricum Mostert, 1766.

MALLIUS THEODORUS FLAVIUS, *Mallii Theodori De metris*, ed. Romanini F., Hildesheim / Zürich / New York, Olms, 2007 (Bibliotheca Weidmanniana, 6 ; Collectanea Grammatica Latina, 4).

MALSACHANUS, *Ars*, ed. Löfstedt Bengt, *Der hibernolateinische Grammatiker Malsachanus*, Uppsala, H. Ohlssons Bocktryck, 1965 (Acta Universitatis Upsaliensis ; Studia Latina Upsaliensia, 3).

MARCELLINUS COMES, *Chronica minora*, vol. 2, ed. Mommsen Theodorus, Berlin, Weidmann, 1894 (ed. stereotypa 1961) (MGH Auct. ant. 11), p. 37-108.

MARIUS VICTORINUS, *Ars grammatica*, ed. Mariotti Italo, Firenze, Le Monnier, 1967.

MARTIANUS CAPELLA, *De nuptiis philologiae et Mercurii*, ed. Dick Adolphus, Leipzig, Teubner, 1925 (BT). Seconde éd. revue par Préaux Jean, Stuttgart, Teubner, 1969 et 1978.

MARTIANUS CAPELLA, *De nuptiis philologiae et Mercurii*, ed. Willis James, Leipzig, Teubner, 1983 (BT).

MARTIANUS CAPELLA. Voir CRISTANTE Lucio, 1987.

MASSET Jean, *Exact et facile acheminement à la langue française*, contenu dans : Nicot, Jean, *Thresor de la langue française tant ancienne que moderne*, Paris, David Douceur, 1606.

MAUPAS Charles, *Grammaire et syntaxe françoise*, Rouen, Jacques Cailloué, 1632.

MEIGRET Louis, *Le Trętté de la grammęre françoęze*, Paris, C. Wechel, 1550. Voir aussi HAUSMANN Franz Joseph éd., 1980.

MORHOF Daniel Georg (1725), *De pura dictione latina liber, Io. Laur. Moshemius… edidit et notas adiecit*, Hannover, N. Foerster.

MURETHACH (Muridac), *In Donati artem maiorem*, ed. Holtz Louis, Turnhout, Brepols, 1977 (CCCM 40).

NICOLAUS, *Progymnasmata*, ed. Felten J., Leipzig, Teubner, 1813 (RG 11).

NONIUS MARCELLUS, *De compendiosa doctrina*, ed. Lindsay Wallace Martin, Leipzig, Teubner, 1903 (livre 11 : *De indiscretis aduerbiis*, p. 819-831).

OSBERN OF GLOUCESTER, *Derivazioni*, ed. Busdraghi Paola *et al.*, Spoleto, Istituto Studi sull'Alto Medioevo, 1996.

OUDIN Antoine, *Grammaire françoise rapportée au langage du temps*, Paris, Pierre Billaine, 1632.

PALSGRAVE John, *L'Eclaircissement de la langue française*, éd. Génin F., Paris, Imprimerie nationale, 1852 [1530].

PETRUS HELIAS (PIERRE HÉLIE), *Summa super Priscianum*, ed. Reilly Leo, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 2 vols, 1993.

PETRUS HISPANUS, *Summa « Absoluta Cuiuslibet »*. Voir KNEEPKENS Corneille Henri, 1987, Deel IV.

PETRUS PISANUS, *Grammatica* [édition partielle], ed. Hagen Hermann, *Anecdota Helvetica*, 1870 (repr. 1961), *GL* 8, p. 159-171.

PHILOPONUS JOANNES, *In Aristotelis Analytica Priora*, ed. Wallies Maximilian, Berlin, 1905 (CAG 13/2).

PHILOPONUS JOANNES, *In Aristotelis Categorias commentarium*, ed. Busse Adolf, Berlin, 1898 (CAG 13/1).

PHOCAS, *De nomine et uerbo*, ed. Casaceli Francesco, Napoli, Libreria Scientifica Editrice, 1974.

PLANUDES, *Syntaxis*, in *Anecdota Graeca* 2, ed. Bachmann L., Leipzig, Teubner, 1828, p. 105-166.

PLINIUS CAECILIUS SECUNDUS, *Il dubius sermo*, ed. Della Casa Adriana, Genova, Istituto di Filologia classica e medioevale, 1969.

Poetae latini minores, ed. Baehrens Aemilius, 5 vols, Leipzig, Teubner, 1879-1883.

POMPEIUS GRAMMATICUS, *Commentarium artis Donati*, ed. Keil Heinrich, 1868, *GL* 5, p. 95-132.

PORPHYRIUS, *Isagoge et in Aristotelis Categorias commentarium*, ed. Busse Adolf, Berlin, 1887 (CAG, 4/1).

PORPHYRIUS, *Isagoge*, texte grec et latin, trad. Libera A. (de) et Segonds A.-Ph. ; éd., introd., notes de Libera A. (de), Paris, Vrin, 1998 (Sic et non).

PORPHYRIUS, *Kommentar zur Harmonielehre des Ptolemaios*, ed. Düring Ingemar, Göteborg, 1932 (Göteborgs högskolas årsskrift, 38).

Prisciani institutionum grammaticalium librorum XVII et XVIII : indices et concordantiae, ed. Cirilo García Román, Marco A. Gutiérrez Galindo, María del Carmen Díaz de Alda Carlos, Hildesheim, Olms-Weidmann, 1999 (Alpha-Omega, 192).

Prisciani institutionum grammaticalium librorum I-XVI : indices et concordantiae, ed. Cirilo García Román, Marco A. Gutiérrez Galindo, Hildesheim, Olms-Weidmann, 2001 (Alpha-Omega, 214).

PRISCIANUS CAESARIENSIS, *De laude Anastasii imperatoris, et De ponderibus et mensuris carmina. Alterum nunc primum, alterum plenius edidit et illustravit*, ed. Endlicher Stephan. Ladisl., editio princeps, Vindobonae [Wien], Schalbacher, 1828.

PRISCIANUS CAESARIENSIS, *De laude Anastasii imperatoris*. Voir CHAUVOT Alain, 1986.

PRISCIANUS CAESARIENSIS, *De laude Anastasii imperatoris*. Voir COYNE Patricia, 1991.

PRISCIANUS CAESARIENSIS, *De laude Anastasii imperatoris*. Voir *Poetae Latini minores*, ed. Baehrens Aemilius, Leipzig, Teubner, 1883, vol. 5, p. 264-274.

PRISCIANUS CAESARIENSIS, *De laude Anastasii imperatoris*. Voir ROMANO Domenico, 1964-1965.

PRISCIANUS CAESARIENSIS, *Institutio de nomine et pronomine et uerbo*, ed. Passalacqua Marina, Urbino, Quattro Venti, 1992.

PRISCIANUS CAESARIENSIS, *Opera*, ed. Krehl August, Volumen I continens *De arte grammatica* libri XVI ; Volumen II continens libros duos *De constructione* et reliquos libellos omnes, Leipzig, Weidmann, 1819-1820.

PRISCIANUS CAESARIENSIS, *Opucula*, t. 1 : *De figuris numerorum, De metris Terentii, Praeexercitamina*, ed. Passalacqua Marina, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1987.

PRISCIANUS CAESARIENSIS, *Opuscula*, t. II : *Institutio de nomine et pronomine et verbo, Partitiones duodecim versuum Aeneidos principalium*, ed. Passalacqua Marina, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1999.

PRISCIANUS CAESARIENSIS, *Periegesis* (*Per.*)*, La Périégèse de Priscien*, ed. Van de Woestijne Paul, Brugge, De Tempel, 1953.

PRISCIANUS CAESARIENSIS, *Praeexercitamina ex Hermogene versa*, ed. Halm K., Leipzig, Teubner, 1863 (RLM 551-560).

PRISCIANUS CAESARIENSIS. Voir *GL* 2 et 3.

PROCLUS DIADOCHUS, *In Platonis Alcibiadem I*, ed. Alain Philippe, Paris, Les Belles Lettres, 1985 (CUF).

PROCLUS DIADOCHUS, *In Platonis Cratylum commentaria*, ed. Pasquali Georgius, Leipzig, Teubner, 1908.

PROCOPIUS GAZAEUS, *In imperatorem Anastasium Panegyricus*, ed. Kempen Carolus, diss., Bonnae, typis Caroli Georgi, 1918. Voir CHAUVOT Alain, 1986.

Prolegomena eis ta tou Aphthoniou tès rhètorikès progymnasmata, ed. Walz C., Stuttgart / Tübingen, J. G. Cotta, 1835 (RG 2, 1-68).

Prolegomena to Platonic Philosophy, ed. Westerink Leendert Gerrit, Amsterdam, 1962. *Prolégomènes à la philosophie de Platon*, trad. française par Jean Trouillard, avec la collab. de A. Ph. Segonds, Paris, Les Belles Lettres, 1990 (CUF).

PS.-AUGUSTINUS, *Categoriae Decem = Paraphrasis Themistiana*, ed. Minio-Paluello L., Bruges / Paris, 1961 (Aristoteles Latinus, 1/5).

PS.-CASSIODORUS. Voir SERGIUS.

PS.-HERMOGENES, *Progymnasmata*, ed. et trad. Patillon Michel, in *Corpus Rhetoricum*, t. 1, Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 163-206 (CUF).

PS.-REMMIUS PALAEMON, *Regulae*, ed. Rosellini Michela, Hidelsheim / Zürich / New York, Olms, 2001 (Biblioteca Weidmanniana, Collectanea grammaticalia Latina, 1).

Quae sunt quae. Voir MUNZI Luigi, *Multiplex Latinitas…*, 2007, p. 17-40.

QUINTUS FABIUS LAURENTIUS VICTORINUS, *Explanationum in rhetoricam M. Tullii Ciceronis libri duo*, ed. Halm K., Leipzig, Teubner, 1863 (RLM 155-304).

RABANUS MAURUS, *Excerptio de arte Prisciani*, ed. Colvenerius, Cologne, 1617 (= *PL* 111, col. 613-678).

RAMUS Pierre (DE LA RAMÉE Pierre), *Grammaire*, Paris, André Wechel, 1572.

REMIGIUS AUTISSIODORENSIS (REMI D'AUXERRE), *Commentum Einsidlense in Donati artem minorem* (recensio brevis), ed. Fox Wilhelm, Leipzig, Teubner, 1947 [1912].

REMIGIUS AUTISSIODORENSIS (REMI D'AUXERRE), *In artem maiorem Donati commentarium*, ed. Hagen Hermann, *Anecdota Helvetica*, 1870 (repr. 1961), *GL* 8, p. 219-274.

RHETORES GRAECI (RG), ed. Walz Christian, Stuttgart, J. G. Cotta, 9 t. in 10 vol., 1822-1836.

RHETORES LATINI MINORES (RLM), ed. Halm Karl, Leipzig, Teubner, 1863 (RLM).

Rhétorique à Herennius, ed. Achard Guy, Paris, Les Belles Lettres, 1989 (CUF).

ROBERT KILWARDBY. Voir FREDBORG K. M., GREEN-PEDERSEN N. J., NIELSEN L. et PINBORG J. (ed.), 1975.

ROGERUS BACON, *Opera quaedam hactenus inedita*, ed. Brewer John Sherren, London, Longman, Brown, Green, Londmans and Roberts, 1859 (Rerum britanicarum medii aevi scriptores, 15).

ROGERUS BACON, *Summa gramatica*, ed. Steele Robert, in R. Bacon, *Opera hactenus inedita*, vol. 15, Oxford, Clarendon, 1940.

RUFINUS ANTIOCHENSIS, *Commentaria in metra Terentiana et de compositione et de numeris oratorum*, ed. d'Alessandro Paolo, Hildesheim, Olms, 2004 (Bibl. Weidmanniana, Collectanea grammatica latina, 3).

SANCTIUS FRANCISCUS (SÁNCHEZ DE LAS BROZAS Francisco), *Minerve ou les causes de la langue latine*, ed. Clerico Geneviève (introd., trad., notes et index), Lille, Presses universitaires, 1982 [1587, 1562[1]].

SCALIGER Iulius Caesar, *De causis linguae Latinae*, Lyon, S. Gryphe, 1540. Éd. en préparation par Lardet P., Clerico G., Colombat B. (Genève, Droz).

SCALIGER Iulius Caesar, *De causis linguae Latinae*, ed. Galán Sánchez, Pedro Juan (introd., texte, trad., notes et index), 2 vols, Cáceres, Universidad de Extremadura (Grammatica humanistica, serie Textos 5), 2004 [1540].

SCALIGER Iulius Caesar, *De verbo 'inepti' oratio*, in Id., *Epistolae et orationes…*, Leyde, Plantin, p. 413-475, 1600 [vers 1531-1535].

SCALIGER Iulius Caesar, *Exotericarum exercitationum liber XV de subtilitate ad Hieronymum Cardanum*, Paris, M. Vascosan et F. Morel, 1557.

SCALIGER Iulius Caesar, *Orationes duae contra Erasmum*, ed. Magnien Michel (introd., texte, trad., notes et index), Genève, Droz, 1999 [1531 et 1537] (THR 329).

SCALIGER Iulius Caesar, *Poetices libri septem*, Lyon, A. Vincent ; Genève, J. Crespin, 1561.

SCALIGER Iulius Caesar, *Poetices libri septem. Sieben Bücher über die Dichtkunst*, ed. Deitz Luc, Vogt-Spira Gregor (introd., texte, trad. et notes), Stuttgart / Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 5 vols, 1994-2003 [1561].

SCALIGER Jules-César, *Lettres grecques à Imbert*, Dezeimeris Reinhold trad. (extrait des actes de l'Académie des sciences, belles lettres et arts de Bordeaux, 3e série, t. 38, 1876), 1877 [1557].

SEDULIUS SCOTTUS, *Commentum Sedulii Scotti in maiorem Donatum grammaticum*, ed. Brearley Denis, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1975.

SEDULIUS SCOTTUS, *In Donati artem maiorem*, ed. Löfstedt Bengt, Turnhout, Brepols, 1977 (CCCM 40B)

SEDULIUS SCOTTUS, *In Donati artem minorem In Priscianum In Eutychem*, ed. Löfstedt Bengt, 1977, Turnhout, Brepols (CCCM 40C).

SERGIUS (Ps.-CASSIODORUS), *Commentarium de oratione et de octo partibus orationis artis secundae Donati*, ed. Stock Christian, München / Leipzig, K. G. Saur, 2005.

SERVIUS, *De centum metris*, ed. Keil Heinrich, Leipzig, Teubner, 1864 (repr. 1981), *GL* 4, p. 456-467.

SEVERUS ANTIOCHENUS, *James of Edessa, The Hymns of Severus of Antioch and Others (II)*, *Syriac Version*, ed. et trad. Brooks E. W., Paris, Firmin-Didot, 1911 (repr. Turnhout, Brepols, 1980) (Patrologia Orientalis, 7/5, 35).

SEVERUS ANTIOCHENUS, *Les* Homiliae Cathedrales *de Sévère d'Antioche. Introduction générale à toutes les homélies. Homélies CXX à CXXV, syriaque et français*, ed. et trad. Brière Maurice, Paris, Didot, 1660 (Patrologia Orientalis, 29/1, 138).

SEVERUS ANTIOCHENUS, *Les* Homiliae Cathedrales *de Sévère d'Antioche. Homélies XXXII à XXXIX, syriaque et français*, ed. et trad. Brière Maurice, Graffin François, Lash Christopher J. A., Turnhout, Brepols, 1972 (Patrologia Orientalis, 36/3, 169).

SEXTUS EMPIRICUS, *Against the professors*, ed. Bury R. G., Cambridge, Harvard University Press, 1987.

SIMPLICIUS, *Commentaire sur le Manuel d'Épictète*, ed. Hadot Ilsetraut, Leiden / New York / Köln, Brill, 1996 (Philosophia Antiqua, 66).

SIMPLICIUS, *Commentaire sur les* Catégories *d'Aristote. Chapitres 2-4*, commentaire de Luna Concetta, traduction de Hoffmann Philippe, Paris, Les Belles Lettres, 2001 (Anagôgê).

SIMPLICIUS, *In Aristotelis Categorias commentarium*, ed. Kalbfleisch Karl, Berlin, Reimer, 1907 (CAG 8).

Scholia eis ta tou Aphthoniou progymnasmata, ed. Walz Christian, Stuttgart / Tübingen, ed. J. G. Cotta, 1835 (RG 2, 565-684).

SMARAGDUS, *Liber in partibus Donati*, ed. Löfstedt Bengt, Holtz Louis, Kibre Adele, Turnhout, Brepols, 1986 (CCCM 68).

Stoicorum grammatica. Voir SCHMIDT RUDOLF T., 1839.

Stoicorum veterum fragmenta. Voir HÜLSER Karlheinz, 1987-1988.

Stoicorum veterum fragmenta, ed. von Arnim Johannes, 4 vols, Leipzig, Teubner, 1905-1924.

SYRIANUS, *In Metaphysica commentaria*, ed. Kroll Guilelmus [Wilhelm], Berlin, G. Reimer, 1902 (CAG 6/1).

TATUINUS, *Opera omnia*, ed. De Marco Maria, Turnhout, Brepols, 1968 (CCSL 133).

TERENTIANUS MAURUS, *De litteris, de syllabis, de metris*, ed. Cignolo Chiara, vol. 1 : *Introduzione, testo critico e traduzione italiana*, Hildesheim, Olms, 2002 (Bibliotheca Weidmanniana, 6 ; Collectanea grammatica latina, 2).

THEODORUS ANAGNOSTES, *Theodoros Anagnostes, Kirchengeschichte*, ed. Hansen Günther Christian, Berlin, Akademie Verlag, 1995² (GCS, n. F. 3).

THEON ALEXANDRINUS, *Progymnasmata*, ed. Patillon Michel, Bolognesi Giancarlo, Paris, Les Belles Lettres, 1997 (CUF).

THEOPHANES CONFESSOR, *Theophanis Chronographia. Volumen I textum Graecum continens*, ed. de Boor Carolus, Leipzig, Teubner, 1883.

TITUS LIVIUS, *Ab urbe condita*, ed. Weissenborn Wilhelm, Müller Hermann Johann, Leipzig, Teubner, 1932.

TURPILIUS SEXTUS, *Turpilii comici fragmenta*, ed. Rychlewska Ludovica, Wratislaviae, 1962 (Prace Wrocławskiego Towarzystwa Naukowego, Seria A., Nr. 76).

URSUS EPISCOPUS BENEVENTANUS, *Adbreviatio artis grammaticae* (excerpta), ed. Morelli Camillo, « I trattati di grammatica e retorica del cod. Casanatense 1086 », 1910, *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, ser. V, 19, p. 287-328.

VAIRASSE D'ALLAIS Denis, *Grammaire Méthodique contenant en abrégé les Principes de cet art et les règles les plus nécessaires à la langue française*, Paris, l'auteur, 1681.

VALLA Lorenzo, *Elegantiae linguae latinae*, in *Opera omnia* (Basileae, 1540), ristampa anastatica, ed. Garin Eugenio, Torino, Bottega d'Erasmo, 1962 [1449].

VARRO MARCUS TERENTIUS, *Satires Ménippées*, ed. Cèbe Jean-Pierre, Roma, École française de Rome, 1972-1999.

VICTOR TONNENNENSIS [sc. TUNNENNENSIS], *Chronica minora*, vol. 2, ed. Mommsen Theodorus, Berlin, Weidmann, 1894 (ed. stereotypa 1961) (MGH Auct. ant. 11), p. 163-206.

VIRGILIUS MARO GRAMMATICUS, *Opera omnia*, ed. Polara Giovanni, *Virgilio Marone grammatico : epitome ed epistole*, Napoli, Liguori, 1979 (Nuovo Medioevo, 9).

VIRGILIUS MARO GRAMMATICUS, *Opera omnia*, ed. Löfstedt Bengt, München / Leipzig, K. G. Saur, 2003 (BT).

Vita sancti Odonis abbatis Cluniacensis secundi scripta a Iohanne monacho eius discipulo, *PL* 133, col. 43-86.

ZENOBIUS (ZÉNOBE). Voir SCHOEMANN Georg, 1881.

Bibliographie secondaire [1]

ADAMS James Noël (2003), *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, Cambridge University Press.

AHLQVIST Anders (1982), *The Early Irish Linguist. An Edition of the Canonical Part of the Auraicept na nÉces*, Helsinki, Societas scientiarum Fennica (Commentationes humanarum litterarum).

AHLQVIST Anders (1984), « Les recherches sur l'histoire de la linguistique irlandaise : état de la question », in Auroux S., Glatigny M., Joly A. *et al.* (éds), *Matériaux…*, p. 87-94.

AHLQVIST Anders (1988), « Notes on the Greek materials in the St. Gall Priscian (Codex 904) », in Herren Michael W. (ed.), *The Sacred Nectar of the Greeks : the Study of Greek in the West in the Early Middle Ages*, London, King's College, p. 195-214, pl. 17-23 (King's College London Medieval studies 2).

AHLQVIST Anders (1992), « Les premières grammaires des vernaculaires européens », in Auroux S. (éd.), *Histoire des idées linguistiques*. T. 2 : *Le développement de la grammaire occidentale*, p. 107-114.

AHLQVIST Anders (1997), « Sg. 199[b] 1 », *Zeitschrift für celtische Philologie*, 49-50, p. 28-30.

AHLQVIST Anders (2005), « Is acher in gaíth… úa Lothlind [Le vent est âpre… de Lothlind] », in Nagy J. F., Leslie Ellen Jones (eds), *Heroic Poets and Poetic Heroes in Celtic Tradition, A Festschrift for Patrick K. Ford. CSANA Yearbook* 3-4, Blackrock, Four Courts Press, p. 19-27.

AHLQVIST Anders (2009), « Deux poèmes vieil-irlandais du Codex 904 de Saint-Gall », in Baratin M., Colombat B., Holtz L. (éd.), *Priscien*…, p. 57-63 [le présent volume].

AMACKER René (1990), « L'argumentation pragmatique chez Priscien : "personne" et "déixis" », *HL*, 17, p. 269-291.

AMATO Eugenio (2002), « Note alla Descriptio orbis di Dionisio d'Alessandria », *Arctos*, 36, p. 7-17.

ANOLLI Luigi, CICERI Rita (1992), *La voce delle emozioni. Verso una semiosi della comunicazione vocale non verbale delle emozioni*, Milano, Franco Angeli.

1. Les ouvrages collectifs cités plus d'une fois font l'objet d'une entrée au nom de l'éditeur ou des éditeurs.

ARPE Curt (1939), « *Substantia* », *Philologus*, 94, p. 65-78.

Ars Grammatica (Groupe). Voir BARATIN Marc *et al.* (2005).

AUROUX Sylvain (1979), *La sémiotique des Encyclopédistes*, Paris, Payot.

AUROUX Sylvain (1992), « La catégorie de l'adjectif et les déterminants : l'apport de Beauzée », in Colombat B. (éd.) *L'adjectif...*, *HEL*, 14/1, p. 159-179.

AUROUX Sylvain (1993), *La logique des idées*, Montréal / Paris, Bellarmin / Vrin.

AUROUX Sylvain, COLOMBAT Bernard (1999), « L'horizon de rétrospection des grammairiens de l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, 27, p. 111-152.

AUROUX Sylvain (éd.) (1992), *Histoire des idées linguistiques*. T. 2 : *Le développement de la grammaire occidentale*, Liège, Mardaga (Philosophie et langage).

AUROUX Sylvain, GLATIGNY Michel, JOLY André, NICOLAS Anne, ROSIER Irène (éd.) (1984), *Matériaux pour une histoire des théories linguistiques*, Lille, université de Lille III (Travaux et recherches).

AUROUX Sylvain, KOERNER E. F. Konrad, NIEDEREHE Hans-Josef, VERSTEEGH Kees (eds) (2000-2006), *History of the Language Sciences*, 3 vols, Berlin / New York, Walter de Gruyter (Handbücher zur Sprach- und Kommunikations-wissenschaft, 18/1-2-3).

AX Wolfram (1986), *Laut, Stimme und Sprache. Studien zu drei Grundbegriffen der antiken Sprachtheorie*, Göttingen, Vanderhœck & Ruprecht (Hypomnemata 84).

AX Wolfram (2000), « *Quadripertita ratio* : Bemerkungen zur Geschichte eines aktuellen Kategoriensystems (*adiectio-detractio-transmutatio-immutatio*) », in Ax W., Grewing F. (Hrsg.), p. 190-208.

AX Wolfram, GREWING F. (Hrsg.) (2000), *Lexis und Logos. Studien zur antiken Grammatik und Rhetorik*, Stuttgart, Steiner.

BACHELLERY Édouard (1964-1965), « Les gloses irlandaises du manuscrit Paris latin 10290 », *Études celtiques*, 11/1, p. 100-130.

BALLAIRA Guglielmo (1978), « Un codice dimenticato di Aquila Romano », *Studi italiani di filologia classica*, 49, p. 275-282.

BALLAIRA Guglielmo (1979), « Per il testo del *Carmen de figuris* », *Rheinisches Museum*, 122, p. 336-337.

BALLAIRA Guglielmo (1982), *Per il catalogo dei codici di Prisciano*, Torino, Giappichelli.

BALLAIRA Guglielmo (1989), *Prisciano e i suoi amici*, Torino, Giappichelli.

BALLAIRA Guglielmo (1994), « Osservazioni sulla *Praefatio* del *De laude Anastasii imperatoris* di Prisciano di Cesarea », in Bàrberi Squarotti Giorgio, Cortassa Guido, Gallicet Ezio *et al.* (edd.), *Voce di molte acque. Miscellanea di studi offerti a Eugenio Corsini*, Torino, Zamorani, p. 277-292, tav. 1-2.

BALLAIRA Guglielmo (1995), « Su alcuni passi del *De laude Anastasii imperatoris* di Prisciano di Cesarea », in Belloni Luigi, Milanese Guido, Porro Antonietta (edd.), *Studia classica Iohanni Tarditi oblata*, vol. 1, Milano, Vita e Pensiero (Biblioteca di Aevum antiquum, 7), p. 811-830, tav. 1-2.

BALLAIRA Guglielmo (1998), « Per il testo del *Panegirico* di Prisciano », *Sileno : rivista di studi classici e cristiani*, 24, p. 3-43, tav. 1-7.

BALLAIRA Guglielmo (2000), *Concordantiae in Prisciani Panegyricum / Concordanze del Panegirico di Prisciano*, Hildesheim / Zürich / New York, Olms-Weidmann (Alpha-Omega, Reihe A, Lexika, Indizes, Konkordanzen zur klassischen Philologie, 210).

BALLAIRA Guglielmo (2002), « La patria di Prisciano », *Quaderni del Dipartimento di Filologia, Linguistica e Tradizione Classica « Augusto Rostagni », Università degli Studi di Torino*, *n.* s. 1, p. 291-318.

BALLAIRA Guglielmo (2003), « L'incoronazione dell'imperatore Anastasio I (491 d. C.) e la testimonianza del *Panegirico* di Prisciano », *Quaderni del Dipartimento di Filologia, Linguistica e Tradizione Classica « Augusto Rostagni », Università degli Studi di Torino*, n. s. 2, p. 267-292.

BALLAIRA Guglielmo (2005a), « I titoli trionfali dell'imperatore Anastasio I », in Forner Fabio, Monti Carla Maria, Schmidt Paul Gerhard (edd.), *Margarita amicorum*. *Studi di cultura europea per Agostino Sottili*, vol. 1, Milano, Vita e Pensiero (Bibliotheca erudita. Studi e documenti di storia e filologia, 26), p. 63-79.

BALLAIRA Guglielmo (2005b), « Un'omelia di Severo di Antiochia e la data del *Panegirico* di Prisciano », *Quaderni del Dipartimento di Filologia, Linguistica e Tradizione Classica « Augusto Rostagni », Università degli Studi di Torino*, *n.* s. 4, p. 213-259.

BALLESTER Xavier (1998), *Los mejores títulos y los peores versos de la literatura latina*, Barcelona, Universitat de Barcelona.

BARABINO Giuseppina (2003), « Il tema dell'*auctoritas* in Nonio Marcello », in *Prolegomena Noniana* 2, Genova, Dipartimento di Archeologia, Filologia classica e loro Tradizioni, p. 81-108.

BARATIN Marc (1978), « Sur l'absence de l'expression des notions de sujet et de prédicat dans la terminologie grammaticale antique », in Collart Jean *et al.*, *Varron…*, p. 205-209.

BARATIN Marc (1988), « Remarques sur la place et le rôle du concept de latinité dans les grammaires latines antiques », *Ktêma*, 13, p. 187-193.

BARATIN Marc (1989), *La naissance de la syntaxe à Rome*, Paris, Éditions de Minuit.

BARATIN Marc (1994), « Sur les notions de sujet et de prédicat dans les textes latins », *A&D de la SHESL*, 2nde série, 10, p. 49-79.

BARATIN Marc (1996), « Les références à l'oralité chez les grammairiens latins », in Dangel Jacqueline, Moussy Claude (éd.), *Les structures de l'oralité en latin*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, p. 45-51.

BARATIN Marc (1998), « Aperçu sur la transitivité chez les grammairiens anciens », in Rousseau André (éd.), *La transitivité*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires Septentrion, p. 15-18.

BARATIN Marc (2005a), « Le traitement de l'adverbe au-delà du livre XV des *IG* de Priscien », *HEL*, 27/2, p. 151-165.

BARATIN Marc (2005b), « Priscianus Caesariensis » (en allemand), in Ax Wolfram (Hrsg.), *Lateinische Lehrer Europas*, Köln, Böhlau, p. 247-282.

BARATIN Marc (2006), « À propos du nom propre dans l'Antiquité : quelques points qui font débat », *Corpus*, 50, p. 229-237.

BARATIN Marc (à paraître), « Les figures de Priscien », in Baratin Marc, Lévy Carlos, Utard Régine, Videau Anne (éd.), Stylus : *la parole dans ses formes. Hommage à Jacqueline Dangel*, Leuven, Peeters (BEC).

BARATIN Marc, DESBORDES Françoise (1989), « La "troisième partie" de l'*Ars grammatica* », *HL*, 13/2-3, p. 215-240 [repris in Desbordes (2007), p. 65-90].

BARATIN Marc, COLOMBAT Bernard, HOLTZ Louis (éd.) (2009), *Priscien : transmission et refondation de la grammaire, de l'Antiquité aux Modernes*, Turnhout, Brepols (Studia Artistarum, 21) [le présent volume].

BARATIN Marc *et al.* (= Groupe *Ars Grammatica*) (2005), « Le *De adverbio* de Priscien », *HEL*, 27/2, p. 7-91.

BARNES Jonathan (2003), *Porphyry. Introduction*, Oxford, Clarendon.

BÄRTHLEIN Karl (1968), « Zur Entstehung der aristotelischen Substanz-Akzidens-Lehre », *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 50, p. 196-253.

BARWICK Karl (1922 / 1967), *Remmius Palaemon und die römische Ars grammatica* (Reprogr. Nachdr. d. Ausg.), Leipzig / Hildesheim, Olms-Johnson (Philologus, Supplement-Band, 15, 2).

BASSET Louis, BIVILLE Frédérique (éd.) (1999), « La grammaire et son enseignement dans l'Antiquité », in *Actes du XXXI^e Congrès international de l'APLAES, Lyon, 5-7 juin 1998*, Lyon, Diffusion De Boccard.

BASSET Louis, BIVILLE Frédérique, COLOMBAT Bernard, SWIGGERS Pierre et WOUTERS Alfons (éd.) (2007), *Bilinguisme et terminologie grammaticale gréco-latine. Actes du colloque international tenu à l'université Lumière-Lyon 2 et à l'ENS-LSH, Lyon du 24 au 27 avril 2002*, Louvain / Paris / Dudley MA, Peeters (Orbis / Supplementa, 27).

BÉCARES BOTAS Vicente (1985), *Diccionario de terminología gramatical griega*, Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca.

BECCARIA A. (1956), *I codici di medicina del periodo presalernitano (secoli IX, X e XI)*, Roma, Ed. di Storia e letteratura (Storia e letteratura, 53).

BECKER Gustav Heinrich (1885), *Catalogi Bibliothecarum antiqui*, Bonn, apud M. Cohen et filium.

BEKKER Immanuel (1817). Voir APOLLONIUS DYSCOLUS, *De constructione* (*Synt.*).

BENVENUTI Patrizia (1979), « Alcune osservazioni sulla costituzione del testo di Prisciano, Institutiones XIV-XVIII », *Atti dell'Accademia delle Scienze di Torino* II, Classe di sc. mor., stor. e filol. 113, p. 323-337.

BERGER Samuel (1893), *Quam notitiam linguae hebraicae habuerunt Christiani medii aevi temporibus in Gallia, Pars tertia : De schola Rogeri Baconis*, Paris / Nancy, Berger-Levrault.

BERNARDI PERINI Giorgio (1964), *L'accento latino, cenni teorici e norme pratiche*, Bologna, Pàtron.

BERNARDI PERINI Giorgio (1983), « Le "riforme" ortografiche latine di età repubblicana », *AIΩN*, 5, p. 141-169.

BERTINI Ferruccio (1972), « Nonio e Fulgenzio », *Studi Noniani* 2, Genova, Istituto di Filologia classica dell'Univ. di Genova, p. 33-60.

BERTINI Ferruccio (1975), « Nonio e Prisciano », *Studi Noniani* 3, Genova, Istituto di Filologia classica e medievale, p. 57-96.

BERTOCCI Davide (2004), *Il congiuntivo e l'ottativo : problemi di morfosintassi tra indeuropeo e latino arcaico*, Alessandria, Ed. dell'Orso (Collana del Dipartimento di scienze della comunicazione linguistica e culturale (DISCLIC), Sezione di scienze del linguaggio e culture comparate dell'Università degli studi di Genova, 3).

BIANCHI Luca (2003 [1995[1]]), « Una caduta senza declino ? Considerazioni sulla crisi dell'aristotelismo fra Rinascimento e Età moderna », in Id., *Studi sull'aristotelismo del Rinascimento*, Padova, Il Poligrafo, p. 133-172.

BILLANOVICH Giuseppe (1958), « Dall'antica Ravenna alle biblioteche umanistiche », *Annuario dell'Università Cattolica del S. Cuore (anno accad. 1955-1957)*, Milano, p. 73-107 [= *Aevum* 30, 1956, p. 319-353].

BISCHOFF Bernhard (1966, 1967, 1981), *Mittelalterliche Studien*, Stuttgart, Hiersemann, 3 vols.

BISCHOFF Bernhard (1972), « Die Bibliothek im Dienste der Schule », in *La scuola nell'Occidente latino dell'alto Medioevo, Spoleto, 15-21 aprile 1971*, Spoleto, CISAM (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, 19), p. 385-415.

BISCHOFF Bernhard (1977), « Irische Schreiber im Karolingerreich », in *Jean Scot Érigène et l'histoire de la philosophie*, Paris, Éditions du CNRS, p. 47-58.

BISCHOFF Bernhard (1981/1972), « Die Bibliothek im Dienste der Schule », *Mittelalterliche Studien* 3, p. 213-233.

BISCHOFF Bernhard (1988, 2004), *Katalog der festländischen Handschriften des neunten Jahrhunderts* (*mit Ausnahme der wisigotischen*), Wiesbaden, Harrassowitz, 2 vols.

BIVILLE Frédérique (1987), *Graphie et prononciation des mots grecs en latin*, Louvain, Peeters (BIG 7).

BIVILLE Frédérique (1988), « Tradition grecque et actualité latine chez les grammairiens latins : L'approche phonique de la langue », *Ktêma*, 13, p. 155-166 = Dangel Jacqueline (éd.), *Grammaire et rhétorique : notion de Romanité*, Strasbourg, 1994, p. 19-30.

BIVILLE Frédérique (1990), *Les emprunts du latin au grec. Approche phonétique.* T. I : *Introduction et consonantisme*, Louvain / Paris, Peeters (BIG 19).

BIVILLE Frédérique (1995), *Les emprunts du latin au grec. Approche phonétique*. T II : *Vocalisme et conclusions*, Louvain / Paris, Peeters (BIG 29).

BIVILLE Frédérique (1996), « Le statut linguistique des interjections en latin », in Rosén Hannah (ed.), *Aspects of Latin. Papers from the Seventh International Colloquium on Latin Linguistics, Jerusalem, 19-23 April 1993*, Innsbruck (Innsbrucker Beiträge Sprachwissenschaft, 86), p. 209-220.

BIVILLE Frédérique (1999a), « Son et sens », in Moussy Claude et Baratin Marc (éd.), *Conceptions latines du sens et de la signification. Actes du colloque du Centre*

Alfred Ernout, université de Paris, 4-6 juin 1996, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne (Lingua Latina, 5), p. 107-116.

BIVILLE Frédérique (1999b), « Niveaux et états de langue chez les grammairiens latins », in Petersmann Hubert et Kettemann Rudolf (éd.), *Latin vulgaire - latin tardif 5. Actes du V^e colloque international, Heidelberg, 5-8 septembre 1997*, Heidelberg, Winter (Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaften : Reihe 2, N. F. 105), p. 541-551.

BIVILLE Frédérique (2001), « La production de la voix. Anatomie-physiologie des organes phonateurs dans les textes latins », in Debru Armelle, Jacquinod Bernard et Palmieri Nicoletta (éd.), *Docente Natura. Mélanges de médecine ancienne et médiévale offerts à Guy Sabbah*, Saint-Étienne, Presses de l'Université (Mémoires du Centre Jean Palerne, 24), p. 15-42.

BIVILLE Frédérique (2002), « La dimension phonétique et phonologique de la création lexicale en latin », *Studii Clasice*, 34-36, 1998-2000 [paru en 2002], Bucarest, p. 29-43.

BIVILLE Frédérique (2003), « La syntaxe aux confins de la sémantique et de la phonologie : les interjections vues par les grammairiens latins », in Swiggers Pierre, Wouters Alfons (ed.), *Syntax in Antiquity. Actes du colloque tenu à la Katholieke Universiteit de Leuven, 27-29 septembre 2001*, Leuven, Peeters (Orbis / Supplementa, 23), p. 227-239.

BIVILLE Frédérique (2007), « Les noms des sons dans la tradition gréco-latine », in Basset L., Biville F., Colombat B. *et al.* (éd.), *Bilinguisme et terminologie grammaticale…*, p. 227-244.

BIVILLE Frédérique (2009a), « *Les Institutions* de Priscien, une grammaire et une culture bilingues », in Brunet Claude (éd.), *Des formes et des mots chez les Anciens. Mélanges offerts à Danièle Conso*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, p. 31-50.

BIVILLE Frédérique (2009b), « Le latin expliqué par le grec : les *Institutiones Grammaticae* de Priscien », in Bortolussi Bernard, Keller Madeleine, Minon Sophie, Sznajder Lyliane (éd.), *Traduire, transposer, transmettre dans l'Antiquité gréco-romaine*, *Actes de la table ronde tenue à l'université de Paris X-Nanterre les 7 et 8 juin 2007*, Paris, Picard, p. 47-60.

BLANK David L. (1982), *Ancient philosophy and grammar. The syntax of Apollonius Dyscolus*, Chico (Californie), Scholars press.

BLANK David L. (1993), « Apollonius Dyscolus », in Haase W., Temporini H. (eds), *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*. Teil 2, Bd 34/1 : *Sprache und Literatur*, Berlin / New York, De Gruyter, p. 708-730.

BLOCH Herbert (1968), « La rinascita pagana in Occidente alla fine del secolo iv », in Momigliano Arnaldo (ed.), *Il conflitto tra paganesimo e cristianesimo nel secolo IV*, Torino, Einaudi (Biblioteca di cultura storica, 98), p. 199-224. (trad. Anna Davies).

BODELOT Colette (1987), *L'interrogation indirecte en latin : syntaxe, valeur illocutoire, formes*, Paris / Louvain, Peeters (BIG 5).

BONNET Guillaume (2001), « Les ethniques étrangers en latin », in Moussy Claude, Dangel Jacqueline (éd.), *De lingua Latina novae quaestiones. Actes du X^e colloque*

international de linguistique latine, Paris-Sèvres, 19-23 avril 1999, Louvain, Peeters, 2001 (BEC 22), p. 27-38.

BONNET Guillaume (2005), « Les adverbes dans la tradition grammaticale latine avant Priscien », *HEL*, 27/2, p. 141-150.

BONNET Guillaume (à paraître), « Enseignement oral et *artes grammaticae* », in Longrée Dominique (éd.) *Actes du 13e colloque international de linguistique latine, Bruxelles-Liège, 4-9 avril 2005*, Leuven / Paris / Sterling, Vi., Peeters (BEC).

BÖRNER Johannes (1911), *De Quintiliani Institutionis oratoriae dispositione (Pars prior)*, Leipzig (diss.), Borna, Noske.

BOUARD (2008), « Proposition et complément dans la grammaire française : l'histoire du modificatif (1709-1843) », in Sériot Patrick, Samain Didier (éd.), *La structure de la proposition : histoire d'un métalangage*, Lausanne, Univ. de Lausanne (Cahiers de l'ILSL, 25), p. 91-116.

BRACHET Jean-Paul (2003), « Normalisations morphophonologiques dans la flexion des adjectifs latins et dans leurs dérivés », *Latomus*, 62 [/1], p. 261-274.

BRAVO Lozano Millán (1964), « La expresión de lo accidental en la literatura filosófica latina hasta el fin del Imperio », *Revista de filosofía* (Madrid), 23, p. 325-345.

BREATNACH Liam (1999), Compte rendu de Hofman 1996a, *Éigse*, 31, p. 159-167.

BRIDGES John Henry (1897-1900), *The « Opus Majus » of Roger Bacon*, 2 vols, Oxford, Clarendon Press.

BROOKS E. W. (1911, 1924² ; reprint 1957), « The Eastern Provinces from Arcadius to Anastasius », in Bury J. B., Gwatkin H. M., Whitney J. P. (eds), *The Cambridge Medieval History*. Vol. 1 : *The Christian Roman Empire and the Foundation of the Teutonic Kingdoms*, Cambridge, University Press, p. 456-486.

BROWN Peter (1974), *Il mondo tardo antico. Da Marco Aurelio a Maometto*, trad. it., Torino, Einaudi (Piccola Biblioteca Einaudi, 228).

BROWN Virginia (2000), « Where Have All the Grammars Gone ? : The Survival of Grammatical Texts in Beneventan Script », in De Nonno M., De Paolis P., Holtz L. (eds), *Manuscripts and Tradition…*, vol. 1, p. 389-414.

BRUCKNER A. (1936), *Scriptoria Medii Aevi Helvetica.* T. II : *Schreibschule der Diözese Konstanz, St. Gallen I*, Genf, Roto-Sadag.

BRUMBERG-CHAUMONT Julie (2007), « Sémantiques du nom propre : sources anciennes et discussions médiévales à l'époque d'Abélard », *HEL*, 29/1, p. 137-166.

BRUMBERG-CHAUMONT Julie (2008), « Le problème du substrat des accidents constitutifs dans les commentaires sur Porphyre d'Abélard et du « Pseudo-Raban » (P3) », in Erismann Christophe, Schniewind Alexandrine (éd.), *Compléments de substance. Études sur les propriétés accidentelles offertes à Alain de Libera*, Paris, Vrin, p. 67-84 (Problèmes et controverses).

BRUMBERG-CHAUMONT Julie (à paraître), « Les universaux dans le commentaire du "Pseudo-Raban" sur Porphyre (P3) : entre Boèce et la théorie de l'essence matérielle », in Rosier-Catach I. (éd.), *Les Glosulae super Priscianum…*

BRUNHÖLZL Franz (1991), *Histoire de la littérature latine du Moyen Âge*. T. 1/2 : *L'époque carolingienne*, Turnhout, Brepols.

BRUNI S. (1997), *Alcuino De orthographia*, Firenze, Galluzzo (Millennio medievale, 2 ; Testi, 2).

BÜCHELER Franz (1856), *De Ti. Claudio Caesare grammatico*, Elbelferda, Friederichs. Repr. in Id. (1915), *Kleine Schriften*, Band I, Leipzig, Teubner (rist. Osnabrück, Otto Zeller, 1965), p. 8-47.

BÜCHELER Franz (1891), « Das älteste lateinische Rätsel », *Rheinisches Museum*, 46, p. 159 *sg*. Repr. in Id. (1930), *Kleine Schriften*, Band III, Leipzig / Berlin, Teubner, p. 198 *sg*.

BUFFA GIOLITO M. Franca (1993), « Aspetti dell'interrelazione tra mondo greco e mondo latino in Prisciano : il De figuris numerorum », in Conca F., Gualandri I., Lozza G. (edd.), *Politica, cultura e religione nell'impero romano (secoli iv-vi) tra Oriente e Occidente. Atti del secondo convegno dell'Associazione di Studi Tardoantichi*, Napoli, D'Auria (Collectanea 7), p. 201-210.

BURSILL-HALL Geoffrey-L., EBBESEN Sten, KOERNER E. F. Konrad (eds) (1990), *De Ortu Grammaticae. Studies in Medieval Grammar and Linguistic Theory in Memory of Jan Pinborg*, Amsterdam, Benjamins (SiHoLS 43).

BURY J. B. (1923), *History of the Later Roman Empire from the Death of Theodosius.* T. I. *To the Death of Justinian (A. D. 395 to A. D. 565)*, London, Macmillan ; reprint 1958, New York, Dover.

CALBOLI Gualtiero (1966-1968), « I Modi del Verbo Greco e Latino 1903-1966 », *Lustrum*, 11, p. 173-349 ; 13, p. 405-511.

CALBOLI Gualtiero (1996), « Zu den lateinischen Bedingungssätzen », in Bammersberger A., Heberlein F. (Hrsg.), *Akten des VIII. Internationalen Kolloquiums zur Lateinischen Linguistik*, Heidelberg, Winter, p. 282-295 (Indogermanische Bibliothek : Reihe 3, Untersuchungen).

CALBOLI Gualtiero (1997), Compte rendu de Bodelot C., *Termes introducteurs et modes dans l'interrogation indirecte en latin de Plaute à Juvenal*, *Kratylos*, 42, p. 116-126.

CALBOLI Gualtiero (2001), « Varrone *De lingua Latina* : la flessione nominale e verbale », in Bertini F. (ed.), *Giornate Filologiche « Francesco Della Corte II »,* Genova, Università di Genova, p. 29-49 (Pubblicazioni del Darficlet, 200).

CALBOLI MONTEFUSCO Lucia (1986), *La dottrina degli* status *nella retorica greca e romana*, Hildesheim, Olms / Zürich /New York, Weidmann.

CALLU Jean-Pierre (1980), « Les origines du *miliarensis* : le témoignage de Dardanius », *Revue numismatique*, 6e série, 22, p. 120-130.

CAMERON Alan (1970), « *PAP. ANT.* III. 115 and the Iambic Prologue in Late Greek Poetry », *Classical Quarterly*, n. s. 20/1, p. 119-129.

CAMERON Alan (1974), « The Date of Priscian's *De laude Anastasii* », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 15, p. 313-316.

CAMERON Alan (1977), « Some Prefects Called Julian », *Byzantion*, 47, p. 42-64.

CAMERON Alan (1978), « The House of Anastasius », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 19, p. 259-276.

CAMERON Margaret (2005), *William of Champeaux and Early Twelfth Century Dialectic*, Toronto (unpublished dissertation).

CAMPANA Augusto (1956-1957), « Per la storia della biblioteca della cattedrale di Benevento », *Bullettino dell'Archivio Paleografico Italiano*, n.s. 2-3, p. 141-167.

CAPIZZI Carmelo, S. J. (1969), *L'imperatore Anastasio I (491-518). Studio sulla sua vita, la sua opera e la sua personalità*, Roma, Pont. Institutum Orientalium Studiorum (Orientalia Christiana Analecta, 184).

CARRARO Sandra (1999), « Osservazioni sulla definizione di pronome nelle *Artes Grammaticae* », *Aevum*, 73/1, p. 81-91.

CASTILLO HERRERA Marina Del (1997), *Priscianus*, Granada, Universidad, Departamento de Filologia latina (Scriptores latini de re metrica : concordantiae, indices, equipo de investigacion dirigido por Jesus Luque Moreno, 14).

CAVALLO Guglielmo (1975a), « La trasmissione dei testi nell'area beneventano-cassinese », in *La cultura antica nell'Occidente latino dal vii all'XI secolo, 18-24 Aprile 1974*, Spoleto, Presso La Sede del Centro, I, p. 357-414 (Settimane di Studio del Centro Italiano di studi sull'alto Medioevo 22).

CAVALLO Guglielmo (1975b), « Libro e pubblico alla fine del mondo antico », in Cavallo Guglielmo (ed.), *Libri, editori e pubblico nel mondo antico. Guida storica e critica*, Roma / Bari, Laterza, p. 81-132.

CAVALLO Guglielmo (1984), « Un'aggiunta al "decalogo" di Giorgio Pasquali », *Rivista di filologia e di istruzione classica* 112, p. 374-377 (= Id., *Dalla parte del libro*, Urbino, Quattro Venti, 2002, p. 25-29).

CAVALLO Guglielmo (1991), « Libri scritti, libri letti, libri dimenticati », in *Il secolo di ferro : mito e realtà del secolo X, Spoleto, 19-25 aprile 1990*, Spoleto, CISAM (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, 38), p. 759-802.

CHARLES Émile (1861), *Roger Bacon : sa vie, ses ouvrages, ses doctrines, d'après des textes inédits*, Bordeaux, Gounouilhou.

CHAUVOT Alain (1977), « Observations sur la date de l'*Éloge d'Anastase* de Priscien de Césarée », *Latomus*, 36, p. 539-550.

CHAUVOT Alain (1986, éd., trad., comm.), *Procope de Gaza, Priscien de Césarée, Panégyriques de l'empereur Anastase Ier*, Bonn, Habelt (Antiquitas, Reihe 1, Abhandlungen zur alten Geschichte, 35).

CHEVALIER Jean-Claude (1968 [2006^2]), *Histoire de la syntaxe. Naissance de la notion de complément dans la grammaire française (1530-1750)*, Genève, Droz [Reprod. avec un avant-propos, Paris, Champion].

CHOMARAT Jacques (1981), *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Paris, Les Belles Lettres, 2 vols.

CHOMSKY Noam (1991), « Some Notes on Economy of Derivation and Representation », in Freidin R. (ed.), *Principles and Parameters in Comparative Grammar*, Cambridge, MIT Press, p. 417-454 (Current studies in linguistics series, 20).

CHURCHILL WHITE Diana (1980), « The method of composition and sources of Nonius Marcellus », *Studi Noniani* 8, Genova, Istituto di Filologia classica e medievale, p. 111-211.

CIGADA Sara (2004), « L'interiezione : classe del lessico e funzione pragmatica nella tradizione latina », in Milani Celestina, Finazzi Rosa Bianca (edd.), *Per una storia*

della grammatica in Europa, *Atti del Convegno, 11-12 settembre 2003*, Milano, Università Cattolica, p. 109-120.

CINATO Franck (2009), « Les gloses carolingiennes à l'*Ars Prisciani*. Méthode d'analyse », in Baratin M., Colombat B., Holtz L. (éd.), *Priscien…*, p. 429-444 [dans le présent volume].

CINATO Franck (à paraître), « *Marginalia* témoins du travail de Jean Scot sur Priscien », in Rosier-Catach I. (éd.), *Les Glosulae super Priscianum…*

CLERICO Geneviève (1995), *Analyses phoniques et prosodiques au XVI^e siècle. Origines et préhistoire d'une discipline*, thèse de l'université Paris-VIII.

CODOÑER Carmen (1985), « Les plus anciennes compilations de *differentiae* : formation et évolution d'un genre littéraire grammatical », *Revue de philologie*, 59, p. 201-219.

COLLART Jean (1954), *Varron grammairien latin*, Paris, Les Belles Lettres.

COLLART Jean *et al.* (1978), *Varron. Grammaire antique et stylistique latine*, Paris, Les Belles Lettres.

COLOMBAT Bernard (1988), « La place des *grammatici Latini* dans l'horizon de rétrospection des grammairiens de l'*Encyclopédie* », in Rosier I. (éd.), *L'héritage des grammairiens latins…*, p. 341-354.

COLOMBAT Bernard (1992), « L'adjectif dans la tradition latine : vers l'autonomisation d'une classe », *HEL*, 14/1, p. 101-122.

COLOMBAT Bernard (1993), *Les figures de construction dans la syntaxe latine (1500-1780)*, Paris / Louvain, Peeters (BIG 25).

COLOMBAT Bernard (1999), *La grammaire latine en France à la Renaissance et à l'Âge classique. Théories et pédagogie*, Grenoble, ELLUG.

COLOMBAT Bernard (2003), « La problématique de la "transitivité" dans la tradition grammaticale latine. Quelques jalons de Priscien aux premiers humanistes », *HEL*, 25/1, p. 151-172.

COLOMBAT Bernard (2006a), « Les parties du discours (*partes orationis*) dans la GRAMMAIRE latine au XVI^e siècle », in Id. (éd.) *Corpus de textes linguistiques fondamentaux* (http://ctlf.ens-lsh.fr/documents/ct_pdd_gram-lat_16e.asp).

COLOMBAT Bernard (2006b), « Les références aux anciens et aux modernes chez les grammairiens latins du XVI^e siècle (Linacre, Scaliger, Ramus, Sanctius) », *HEL*, 28/1, p. 25-50.

COLOMBAT Bernard (2007), « Le rôle du grec dans la terminologie grammaticale du *De causis* de Jules-César Scaliger (1540) », in Basset L., Biville F., Colombat B. *et al.* (éd.), *Bilinguisme et terminologie grammaticale…*, p. 395-428.

COLOMBAT Bernard (éd.) (1992), *L'adjectif : perspectives historiques et typologiques*, *HEL*, 14/1.

CORAZZA Doriana (2003), « Sulla tradizione artigrafica *de finalibus* con quattro inediti », in Gasti Fabio (ed.), *Grammatica e grammatici latini : teoria ed esegesi. Atti della I Giornata ghisleriana di Filologia classica, Pavia, 5-6 aprile 2001*, Pavia, Collegio Ghisleri (Studia Ghisleriana), p. 93-129.

COURCELLE Pierre (1948a), « La culture antique de Remi d'Auxerre », *Latomus*, 7, p. 247-254.

COURCELLE Pierre (1948b), *Les lettres grecques en Occident. De Macrobe à Cassiodore*, Paris, de Boccard.

COURTINE Jean-François (1980), « Note complémentaire pour l'histoire du vocabulaire de l'être (Les traductions latines d'*ousia* et la compréhension romano-stoïcienne de l'être) », in Aubenque Pierre (ed.), *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Paris, Vrin, p. 33-87.

COYNE Patricia (1991, ed., transl., comm., introd.), *Priscian of Caesarea's* De laude Anastasii imperatoris, Lewiston / Queenston / Lampeter, Edwin Mellen Press (Studies in Classics, 1).

CREMASCOLI Giorgio (1978), *Hugutio Pisanus De dubio accentu ; Agiographia ; Expositio de symbolo apostolorum*, Spoleto, Centro Italiano di Studi sul Medioevo (Biblioteca degli Studi Medievali, 10).

CRISCI E., PECERE O. (2004), *Il codice miscellaneo : tipologie e funzioni. Atti del Convegno internazionale, Cassino 14-17 maggio 2003*, Cassino, Ed. dell'Università degli studi di Cassino (Segno e testo, 2).

CRISTANTE Lucio (1987) (intr. trad. e comm.), *Martiani Capellae De nuptiis Philologiae et Mercurii liber IX*, Padova, Antenore (Medioevo e Umanesimo, 64).

CROKE Brian (2007), « Justinian under Justin : Reconfiguring a Reign », *Byzantinische Zeitschrift*, 100, p. 13-56.

CUBELIER DE BEYNAC Jean, MAGNIEN Michel (éd.) (1986), *Acta Scaligeriana. Actes du colloque international organisé pour le cinquième centenaire de la naissance de Jules-César Scaliger, Agen, 14-16 septembre 1984*, Agen, Société académique.

CURTOTTI D. (1985-1986), « La semantica grammaticale di Prisciano nello sviluppo della grammatica speculativa », *Studi filosofici* (Istituto Universitario Orientale), 8-9, p. 51-87.

DAHAN Gilbert (1998), « La connaissance du grec dans les correctoires de la Bible du XIII^e^ siècle », in Genest Jean-François, Nebbiai-Dalla Guarda Donatella (éd.), *Du copiste au collectionneur. Mélanges d'histoire des textes et des bibliothèques en l'honneur d'André Vernet*, Turnhout, Brepols (Bibliologia, 18), p. 89-109.

DAHAN Gilbert, ROSIER Irène, VALENTE Luisa (1995), « L'arabe, le grec, l'hébreu et les vernaculaires », in Ebbesen S. (Hrsg.), *Sprachtheorien in Spätantike und Mittelalter*, p. 265-321.

DAHLMANN Hellfried (1970), *Zur ars grammatica des Marius Victorinus*, Mainz, Verlag der Akademie der Wissenschaften und der Literatur.

DANGEL Jacqueline (1990), « Accius grammairien ? », *Latomus*, 49, p. 37-58.

DE GHELLINCK Joseph (1941), « L'entrée d'*essentia*, *substantia* et autres mots apparentés dans le latin médiéval », *ALMA* (Bulletin du Cange), 16, p. 77-112.

DE GHELLINCK JOSEPH (1942), « *Essentia* et *substantia*. Note complémentaire », *ALMA* (Bulletin du Cange), 17, p. 129-133.

DE NONNO Mario (1977), « Le citazioni di Prisciano da autori latini nella testimonianza del *Vat. Lat.* 3313 », *Rivista di Filologia e di Istruzione Classica*, 105, p. 385-402.

DE NONNO Mario (1979), « Contributo alla tradizione di Prisciano in area beneventano-cassinese : il *Vallicell.* C 9 », *Revue d'histoire des textes*, 9, p. 123-139.

DE NONNO Mario (1982), *La grammatica dell'Anonymus Bobiensis (GL I 533-565 Keil), Con un'Appendice carisiana*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura.

DE NONNO Mario (1988), « Prisciano (*Priscianus*) », in *Enciclopedia Virgiliana*, t. IV, Roma, Istituto dell'« Enciclopedia Italiana », p. 279-281.

DE NONNO Mario (1990a), « L'*Auctor ad Caelestinum* (*GL* IV 219-264 Keil) : contributi al testo e alla caratterizzazione », in *Dicti studiosus : scritti di filologia offerti a Scevola Mariotti dai suoi allievi*, Urbino, Quattro Venti, p. 221-258.

DE NONNO Mario (1990b), « Le citazioni dei grammatici », in Cavallo Guglielmo, Fedeli Paolo, Giardina Andrea (edd.), *Lo spazio letterario di Roma antica.* Vol. 3 : *La ricezione del testo*, Roma, Salerno Editrice, p. 597-646.

DE NONNO Mario (1990c), « Ruolo e funzione della metrica nei grammatici latini », in Danese Roberto M., Gori Franco, Questa Cesare (ed.), *Metrica classica e linguistica*, Urbino, QuattroVenti, p. 453-494.

DE NONNO Mario (1994), « Un esempio di dispersione della tradizione grammaticale latina : gli inediti *Excerpta Andecavensia* », in Munzi L. (cur.), *Problemi di edizione e di interpretazione…*, p. 211-262.

DE NONNO MARIO (2000), « I codici grammaticali latini d'età tardoantica : osservazioni e considerazioni », in De Nonno M., De Paolis P., Holtz L. (eds), *Manuscripts and Tradition…*, t. I, p. 133-172.

DE NONNO Mario (2007), « L'Appendix Probi e il suo manoscritto : contributi tipologici e codicologici all'inquadramento del testo », in Lo Monaco Francesco et Molinelli Piera, *L'« Appendix Probi », nuove ricerche*, Firenze, Galluzzo, p. 3-26.

DE NONNO Mario, DE PAOLIS Paolo, HOLTZ Louis (eds) (2000), *Manuscripts and Tradition of Grammatical Texts from Antiquity to the Renaissance : Proceedings of a conference held at Erice, 16-23 octobre 1997*, Cassino, Ed. dell'Università degli studi di Cassino, 2 vols.

DE PAOLIS Paolo (1990). Voir MACROBIUS, *De verborum Graeci et Latini differentiis.*

DE PAOLIS Paolo (1995), « Tradizioni carolinge e tradizioni umanistiche : il *De orthographia* attribuito a Flavio Capro », in Pecere O., Reeve M. D., *Formative Stages of Classical Traditions : Latin Texts from Antiquity to the Renaissance. Proceedings of a conference held at Erice, 16-22 October 1993, as the 6th Course of International School for the Study of Written Records*, Spoleto, CISAM (Biblioteca del « Centro per il collegamento degli studi medievali e umanistici in Umbria », 15), p. 263-297.

DE PAOLIS Paolo (2000), « Le *Explanationes in Donatum* (GL IV 486-565) e il loro più antico testimone manoscritto », in De Nonno M., De Paolis P., Holtz L. (eds), *Manuscripts and Tradition…*, vol. 1, p. 173-221.

DE PAOLIS Paolo (2003), « Miscellanee grammaticali altomedievali », in Gasti F. (cur.), *Grammatica e grammatici latini : teoria ed esegesi. Atti della I Giornata ghisleriana di Filologia classica, Pavia, 5-6 aprile 2001*, Pavia Collegio Ghislieri (Studia Ghisleriana), p. 29-74.

DE PAOLIS Paolo (2004), « I codici miscellanei grammaticali altomedievali. Caratteristiche, funzione, destinazione », in Crisci E., Pecere O. (curr.), *Il codice miscellaneo…*, p. 183-211.

DE RIJK Lambert Marie (1962-1967), *Logica modernorum : a contribution to the History of Early Terminist Logic*. T. I. *On the Twelfth Century Theories of Fallacy*, 1962 ; T. II, 1. *The Origin and Early Development of the Theory of Supposition* ; T. II, 2. *Texts and Indices*,1967, Assen, Van Gorcum.

DEGNI P., PERI A. (2000), « Per un catalogo dei codici grammaticali altomedievali », in De Nonno M., De Paolis P., Holtz L. (eds), *Manuscripts and Tradition…*, vol. 2, p. 719-745.

DEKKERS E., GARR Ae. (1995[3]), *Clavis Patrum Latinorum*, Turnhout, Brepols / Steenbrugis, in Abbatia Sancti Petri (CCSL).

DELESALLE Simone (1992), « Les grammaires du français à l'âge classique : "adjectif" et l'adjectif », in Colombat B. (éd.) *L'adjectif…*, *HEL*, 14/1, p. 141-158.

DELESALLE Simone, MAZIÈRE Francine (2003), « Meigret, la langue française et la tradition grammaticale », in Defaux Gérard (éd.), *Lyon et l'illustration de la langue française à la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions, p. 47-62.

DELLA CORTE Francesco (1981[2]), *La filologia latina dalle origini a Varrone*, Firenze, La nuova Italia.

DELPEYROUX Marie-Françoise (2001), « Temps et passions chez Sénèque », *Euphrosyne*, n.s. 29, p. 277-296.

DENIFLE Henri, CHÂTELAIN Émile (éd.) (1889-1897), *Chartularium Universitatis Parisiensis*, Paris, Delalain.

DEPREUX Philippe, JUDIC Bruno (éd.) (2004), *Alcuin, de York à Tours : écriture, pouvoir et réseaux dans l'Europe du haut Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, université de Haute Bretagne (Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest, 111/3).

Der Kleine Pauly = ZIEGLER Konrat, SONTHEIMER Walher, GÄRTNER Hans (Hrsg.) (1964-1975), *Der Kleine Pauly, Lexikon der Antike. Auf der Grundlage von Pauly's Realencyklopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 5 Bänden, Stuttgart / Weimar, J. B. Metzler.

Der Neue Pauly = CANCIK Hubert, SCHNEIDER Helmuth (1996-2003), *Der neue Pauly, Enzyklopädie der Antike, das klassische Altertum und seine Rezeptionsgeschichte*, 16 Bände in 19 Teilbänden + 2 Supplementbände, Stuttgart / Weimar, J. B. Metzler.

DESBORDES Françoise (1988), « La fonction du grec chez les grammairiens latins », in Rosier I. (éd.), *L'héritage des grammairiens latins…*, p. 15-26 [repris dans Desbordes (2007), p. 107-119].

DESBORDES Françoise (1990), *Idées romaines sur l'écriture*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires de Lille (traduction espagnole, 1995).

DESBORDES Françoise (1991), « *Latinitas* : constitution et évolution d'un modèle de l'identité linguistique », in Saïd Suzanne (éd.), *Ἑλληνισμος : quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque. Actes du colloque de Strasbourg, 25-27 octobre 1989*, Leiden, Brill (Travaux du Centre de Recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antiques, 11), p. 33-47 [repris dans Desbordes (2007), p. 91-105].

DESBORDES Françoise (2007), *Idées grecques et romaines sur le langage. Travaux d'histoire et d'épistémologie*, Clerico G., Colombat B. et Soubiran J. (éd.), préface de M. Baratin, Lyon, ENS Éditions.

DEUFERT Marcus (2001), « Zur Datierung des Nonius Marcellus », *Philologus*, 145, p. 137-149.

DI STEFANO A. (1999), « Per una nuova edizione di Arusiano Messio », in Fera V., Guida A. (curr.), *Vetustatis indagator. Scritti offerti a Filippo Di Benedetto*, Messina, Univ. degli Studi di Messina, Centro Interdipartimentale di Studi Umanistici, p. 339-370.

DÍAZ Y DÍAZ Manuel (1958), *Index scriptorum latinorum Medii Aevi Hispanorum*, t. 1, Universidad de Salamanca.

DIL = QUIN Ernest Gordon [*et al.*] (eds) (1913-1976, édition compacte 1983), *Dictionary of the Irish Language*, Dublin, Royal Irish Academy.

DIONIGI Ivano (1988), *Lucrezio. Le parole e le Cose*, Bologna, Pàtron.

DIONISOTTI Anna Carlotta (1982), « On Bede, Grammars, and Greek », *Revue bénédictine*, 92, p. 111-141.

DONNET Daniel (1967), « La place de la syntaxe dans les traités de grammaire grecque, des origines au XII^e^ siècle », *L'Antiquité classique*, 36, p. 22-48.

DONNET Daniel (1972), « La particule *an* dans l'histoire des doctrines grammaticales », in Hofinger Marcel (éd.), *Recherches de philologie et de linguistique*, 3^e^ série, Louvain, Bibliothèque de l'Université, p. 7-37.

DOUAY-SOUBLIN Françoise (éd.) (1988), *Du Marsais. Des tropes ou des différents sens*, Paris, Flammarion.

DRAAK Maartje (1957), « Construe marks in Hiberno-Latin manuscripts », *Mededelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen*, *Afd. Letterkunde*, *Nieuwe Reeks*, Deel 20, n° 10, p. 261-282.

DRAAK Maartje (1967), « The higher teaching of Latin grammar in Ireland during the ninth century », *Mededelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen*, *Afd. Letterkunde*, *Nieuwe Reeks*, Deel 30, n° 4, p. 109-144.

DUBUISSON Michel (1981), « *Vtraque lingua* », *L'Antiquité classique*, 50, p. 274-286.

DUMVILLE David (1997), *Three men in a boat. Scribe, language, and culture in the Church of Viking-Age Europe. Inaugural Lecture Delivered 13 May 1996*, Cambridge University Press.

DUTTON Paul Edward (1992), « Evidence that Dubthach's Priscian Codex Once Belonged to Eriugena », in Westra Haijo Jan (ed.), *From Athens to Chartres. Neoplatonism and Medieval Thought. Studies in Honour of Édouard Jeauneau*, Leiden / New York, Brill, p. 15-45.

DUTTON Paul Edward, LUHTALA Anneli (1994), « Eriugena in Priscianum », *Mediaeval Studies*, 56, p. 153-163.

EBBESEN Sten (1981), *Commentators and Commentaries on Aristotle's Sophistici Elenchi. A Study of Post-Aristotelian Ancient and Medieval Writings on Fallacies*, 3 vols, Brill, Leiden (Corpus Latinum Commentariorum in Aristotelem Graecorum, VII.1-3).

EBBESEN Sten (2003), « Boethius on the Metaphysics of Words », in Galonnier A. (éd.), *Boèce ou la chaîne des savoirs. Actes du colloque international de la Fondation Singer-Polignac, Paris, 8-12 juin 1992*, Louvain, Peeters, p. 257-275 (Philosophes Médiévaux, 44).

EBBESEN Sten (Hrsg.) (1995), *Sprachtheorien in Spätantike und Mittelalter*, Tübingen, Gunter Narr Verlag (Geschichte der Sprachtheorie, 3).

EGENOLFF Peter (1878), Compte rendu de Schneider Richard (éd.) (1878) *Apollonii scripta minora*. *GG* 2/1 (fasc. 1), *Jahrbücher für classische Philologie* 24 = *Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik*, 48. Jahrgang 117. Band, p. 833-848.

EGENOLFF Peter (1889), « Bericht über die griechischen Grammatiker », *Jahresbericht über die Fortschritte in der classischen Alterthumswissenschaft*, 58, p. 265-313.

EHLICH Konrad (1986), *Interjektionen*, Tübingen, Niemeyer.

ELDER John P. (1947), « The missing portions of the Commentum Einsidlense on Donatus' Ars grammatica », *Harvard Studies in Classical Philology*, 56-57, p. 129-160.

ELMER Herbert Charles (1898), *Studies in Latin moods and tenses*, New York, Macmillan (Cornell Studies in Classical Philology, 6).

ERNOUT Alfred, Thomas François (1953), *Syntaxe latine*, 2e éd., Paris, Klincksieck.

ERNOUT Alfred (1957), « Le vocabulaire botanique latin », *Revue de philologie*, 31, p. 183-208 = (1965). *Philologica* 3, Paris, Klincksieck, p. 125-150.

ERNOUT Alfred, MEILLET Antoine (1959[4] = 1985), *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck.

EVANGELIOU Christos (1988), *Aristotle's Categories and Porphyry*, Leiden, Brill (Philosophia Antiqua, 48).

FELTENIUS Leif (1977), *Intransitivizations in Latin*, Stockholm, Almquist och Wiksell (Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Latina Upsaliensia, 9).

FERRARI Mirella (1970), « Le scoperte a Bobbio nel 1493 : vicende di codici e fortuna di testi », *Italia medioevale e umanistica*, 13, p. 139-180.

FERRARY Jean-Louis (1997), « Les titres des textes juridiques », in Fredouille Jean-Claude, Goulet-Cazé Marie-Odile, Hoffmann Philippe, Petitmengin Pierre, Deléani Simone (éd.), *Titres et articulations du texte dans les œuvres antiques*, Paris, Institut d'Études augustiniennes, p. 233-253.

FILIPPONIO Lorenzo (2004), « Problemi di descrizione articulatoria nella tradizione grammaticale latina », *Atti dell'Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, Classe di Scienze morali, Lettere ed Arti*, 162, p. 213-287.

FILIPPONIO Lorenzo (2006), « La riflessione fonetica greca nel *De Litera* di Prisciano », in Cuzzolin Pierluigi, Napoli Maria (edd.), *Fonologia e tipologia lessicale nella storia della lingua greca. Atti del VI Incontro internazionale di linguistica greca, Bergamo, settembre 2005*, Milano, Franco Angeli, p. 101-122.

FLEURIOT Léon (1964), *Dictionnaire des gloses en vieux breton*, Paris, Klincksieck**,** réimp. 1985, avec Evans Claude, *A Dictionary of Old Breton*, Toronto, Prepcorp, 2 vols (Dictionnaire et A Supplement).

FLOBERT Pierre (1975), *Les Verbes déponents latins des origines à Charlemagne*, Paris, Les Belles Lettres.

FLOBERT Pierre (1981), « Observations sur les emplois grammaticaux de *significatio* », *Revue de Philologie*, 55/1, p. 25-32.

FLOBERT Pierre (1988), « *Lingua Latina* et *lingua Romana* : purisme, administration et invasions barbares », *Ktêma*, 13, p. 205-212.

FLOBERT Pierre (1994), « Les *Differentiae* chez les grammairiens latins ou le refus de la synoynmie », in Moussy Claude (éd.), *Les problèmes de la synonymie en latin. Actes du colloque du centre Alfred Ernout, Université de Paris IV, 3-4 juin 1992*, Paris, PUF (Lingua Latina, 2), p. 11-23.

FONTAINE Jacques (1983[2]), *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, 3 vol, Paris, Études Augustiennes.

FORD Patrick K. (1999), « Blackbirds, Cuckoos, and Infixed Pronouns : Another Context for Early Irish Nature Poetry », in Ronald Black, William Gillies, Roibeard Ó Maolalaigh (eds), *Celtic Connections, Proceedings of the 10th International Congress of Celtic Studies*, East Linton, Tuckwell. p. 162-170.

FOURNIER Jean-Marie (2004), « Histoire d'une catégorie : le partitif dans les grammaires françaises (XVI[e]-XVIII[e] siècle) », in Haßler Gerda, Volkmann Gesina (eds), *History of Lingustics in Texts and Concepts – Geschichte der Sprachwissenschaft in Texten und Konzepten*, Münster, Nodus, p. 119-130.

FOURNIER Jean-Marie (2005), « Classe et individu dans les Grammaires Générales tardives », in Bourquin Jacques (éd.), *Les Prolongements de la grammaire générale en France et dans les pays francophones, au XIX[e] siècle (1802-1870)*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, p. 105-118.

FRANCOVICH ONESTI Nicoletta (2002), *I Vandali. Lingua e storia*, Roma, Carocci.

FREDBORG Karen Margareta (1973), « The Dependence of Petrus Helias' *Summa super Priscianum* on William of Conches' *Glose super Priscianum* », *Cahiers de l'Institut du Moyen Âge grec et latin*, 11, p. 1-57.

FREDBORG Karen Margareta (1977), « *Tractatus Glosarum Prisciani* in ms. Vat. lat. 1486 », *Cahiers de l'Institut du Moyen Âge Grec et Latin*, 21, p. 27-44.

FREDBORG Karen Margareta (1988), « Speculative grammar », in Dronke P. (ed.), *A History of Twelfth-Century Western Philosophy*, Cambridge, CUP, p. 176-195.

FREDBORG Karen Margareta (1990), « The Priscian Commentary from the Second Half of the Twelfth Century : Ms Leiden BPL 154 », *HEL*, 12/2, p. 53-68.

FREDBORG Karen Margareta, GREEN-PEDERSEN Niels Joergen, NIELSEN Lauge et PINBORG Jan (ed.) (1975), *The Commentary on « Priscianus Maior » ascribed to Robert Kilwardby*, Copenhague (Cahiers de l'Institut du Moyen Âge Grec et Latin, 15).

FREDE Michael (1977), « The Origins of Traditional Grammar », in Butts Robert E., Hintikka J. (eds), *Historical and Philosophical Dimensions of Logic, Methodology and Philosophy of Science*, Dordrecht / Boston, D. Reidel (The University of Western Ontario series in philosophy of science, 12), p. 51-79.

FREDE Michael (1978), « Principles of Stoic Grammar », in Rist John M. (ed.), *The Stoics*, Berkley / London, University of California Press (Major thinkers series, 1), p. 27-75.

FREDOUILLE Jean-Claude, GOULET-CAZÉ Marie-Odile, HOFFMANN Philippe, PETITMENGIN Pierre, DELÉANI Simone (éd.) (1997), *Titres et articulations du texte dans les œuvres antiques*, Paris, Institut d'Études augustiniennes.

FRIEDRICH Johannes (1960), *Hethitisches Elementarbuch*. 1. Teil : *Kurzgefaßte Grammatik*, 2 vols, Heidelberg, C. Winter (Indogermanische Bibliothek. Abteilung 1, Sammlung indogermanischer Lehr- und Handbücher. Reihe 1, Grammatiken).

FROEHDE Oskar (1895), « Die griechischen und römischen Quellen der *Institutiones* des Priscianus », *Jahrbücher für classische Philologie*, 41 = *Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik* 65. Jahrgang 151. Band, p. 279-288.

FUHRMANN Manfred (1960), *Das systematische Lehrebuch. Ein Beitrag zur Geschichte der Wissenschaften in der Antike*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

GABRIEL Astrik Ladislas (1969), *Garlandia, Studies in the History of Medieval Universities*, Notre-Dame, Indiana.

GALLAVOTTI Carlo (1983), « Nota sulla schedographia di Moscopulo e suoi precedenti fino a Teodoro Prodromo », *Bollettino dei Classici* 3.4, p. 3-35.

GARCEA Alessandro (2002a), « César et l'alphabet : un fragment du *De analogia* (frg. 4 p. 148 Funaioli = 5 p. 179 s. Klotz) », *HEL*, 24/2, p. 147-164.

GARCEA Alessandro (2002b), « Le passioni presso gli antichi : un percorso attraverso le *Tusculanae disputationes* di Cicerone », in Bazzanella Carla, Kobau Pietro (edd.), *Passioni, emozioni, affetti*, Milano, Mc Graw-Hill, p. 1-18.

GARCEA Alessandro (2005), *Cicerone in esilio. L'epistolario e le passioni*, Hildesheim / Zürich / New York, Olms.

GARCEA Alessandro, GIAVATTO Angelo (2004), « Reciprocus – Antanaklastos. Pronomi e participi tra grammatici e filosofi », *Voces*, 15, p. 43-58.

GARCEA Alessandro, LOMANTO Valeria, *Bibliographie des grammairiens latins 1885-2007* (BGL), in *Corpus Grammaticorum Latinorum*, site internet (http://kaali.linguist.jussieu.fr/CGL/).

GARIN Eugenio (éd.) (1947), *La disputa delle arti nel Quattrocento*, Firenze, Vallechi.

GATTI Paolo (2004), « Introduzione a Nonio Marcello », *Prolegomena Noniana* 3, Genova, Dipartimento di Archeologia, Filologia classica e loro Tradizioni, p. 5-20.

GEHL P. F. (1982), « Some Problems in Cataloging Medieval Grammaticalia », *Res Publica Litterarum*, 5/2, p. 85-91.

GEIGER, Joseph (1999), « Some Latin Authors from the Greek East », *Classical Quarterly*, n.s. 49, p. 606-617.

GEISELMANN, Joseph Rupert (1933), *Die Abendmahlslehre an der Wende der christlichen Spätantike zum Frühmittelalter, Isidor von Sevilla und das Sakrament der Eucharistie*, München, Hueber.

GERSCH Stephen (1986), *Middle Platonism and Neoplatonism. The Latin Tradition*, 2 vols, Indiana, University of Notre Dame Press (Publications in Medieval Studies of the Medieval Institute University of Notre Dame, 23/1).

GIARD Luce (1992), « Le tournant de la Renaissance. L'entrée en lice des vernaculaires », in Auroux S. (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, t. 2 : *Le développement de la grammaire occidentale*…, p. 206-225.

GIARDINA Andrea, SILVESTRINI Marina (1989, 1993² ; rist. 1998), « Il principe e il testo », in Cavallo Guglielmo, Fedeli Paolo, Giardina Andrea (edd.), *Lo spazio letterario di Roma antica*, vol. 2 : *La circolazione del testo*, Roma, Salerno Editrice, p. 579-613.

GIBSON Margaret (1972), « Priscian, Institutiones grammaticae : A Handlist of Manuscripts », *Scriptorium*, 26, p. 105-124.

GIBSON Margaret (1977), « The Collected Works on Priscian : the Printed Editions 1470-1859 », *Studi Medievali*, ser. 3, 18/1, p. 249-260.

GIBSON Margaret (1979), « The Early Scholastic GLOSULE to Priscian, *Institutiones Grammaticae* : The Text and its Influence », *Studi Medievali*, ser. 3, 20/1, p. 235-254.

GIBSON Margaret (1981), « RAG Reads Priscien », in Nelson J. et Gibson M. (eds), *Charles the Bald : court and Kingdom. Papers based on a colloquium held in London in April* 1979, Oxford, BAR, p. 261-266. (1990², p. 311-316).

GIBSON Margaret (1992), « Milestones in the Study of Priscian, circa 800-circa 1200 », *Viator*, 23, p. 17-33.

GLAUCHE G. (1970), *Schullektüre im Mittelalter. Entstehung und Wandlung des Lektürekanons bis 1200 nach den Quellen dargestellt*, München, Arbeo-Gesselschaft (Münchener Beiträge zur Mediävistik und Renaissance-Forschung, 5).

GLÜCK Manfred (1967), *Priscians Partitiones und ihre Stellung in der spätantiken Schule. Mit einer Beilage : Commentarii in Prisciani Partitiones medio aevo compositi*, Hildesheim, Olms (Spudasmata, 12).

GNEUSS Helmut (1981), « A preliminary list of manuscripts written or owned in England up to 1100 », *Anglo-Saxon England*, 9, p. 1-60.

GODMAN Peter (1982), *Alcuin*, *The Bishops, Kings and Saints of York*, Oxford, Clarendon Press.

GOULLET Monique (éd. et trad.) (2008), *Lettre à Grimald*, Paris, CNRS Éditions (Sources d'histoire médiévale, 37).

GRAFFI Giorgio (1996), « L'interiezione tra i grammatici greci e i grammatici latini », *Studi linguistici*, 19, p. 11-18.

GRAFTON Anthony (1983 et 1993), *Joseph Scaliger. A Study in the History of Classical Scholarship*, I : *Textual Criticism and Exegesis* ; II : *Historical Chronology*, Oxford, Clarendon, 2 vols.

GRAFTON Anthony (1998), *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*, Paris, Éditions du Seuil.

GREATREX Geoffrey (1996), « Flavius Hypatius, *quem vidit validum Parthus sensitque timendum*. An Investigation of his Career », *Byzantion*, 66, p. 120-142.

GREENE David (1975), « The Influence of Scandinavian on Irish », in Almqvist Bo, Greene David (eds), *Proceedings of the Seventh Viking Congress*, Dublin, Royal Irish Academy, p. 75-82.

GRIMAUDO Sabrina (1990), « Metrologia e poesia nel Tardoantico : struttura e cronologia del *Carmen de ponderibus et mensuris* », *Pan*, 10, p. 87-110.

GROAG Edmund, Stein, Arthur (1936), *Prosopographia imperii Romani saec. I. II. III.*, t. II^2, Berlin et Leipzig, de Gruyter.

GRÖBER Gustav (1884), « Vulgärlateinische Substrate romanischer Wörter », *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, 1, p. 538-557.

GRONDEUX Anne (2000), *Le* Graecismus *d'Évrard de Béthune à travers ses gloses. Entre grammaire positive et grammaire spéculative du XIII^e^ au XV^e^ siècle*, Turnhout, Brepols (Studia Artistarum, 8).

GRONDEUX Anne (2001), « Auctoritas et glose : quelle place pour un auteur dans une glose ? », in Zimmermann Michel (éd.), *Auctor et Auctoritas : invention et conformisme dans l'écriture médiévale. Actes du colloque de Saint-Quentin-en-Yvelines, 14-16 juin 1999*, Paris, p. 245-254 (Mémoires et documents de l'École des chartes, 59).

GRONDEUX, Anne (2003), « *Corpus dicitur quidquid videtur et tangitur* : origines et enjeux d'une définition », *Voces*, 14, p. 35-76.

GRONDEUX, Anne (2007), « *Res* meaning a thing thought : the Influence of the *Ars Donati* », *The Traditions of Ancient Logic in the Middle Ages, Vivarium*, 45, p. 189-202.

GRONDEUX Anne et ROSIER-CATACH Irène (à paraître), « Les *Glosulae super Priscianum* et leur tradition », in Rosier-Catach I. (éd.), *Les Glosulae super Priscianum…*

GRUPPO « ARS GRAMMATICA » (2005). Voir BARATIN Marc *et al.* (2005).

GUMBERT J[ohan] Peter (2004), « Codicological Units : Towards a Terminology for the Stratigraphy of the Non-Homogeneous Codex », in Crisci E., Pecere O. (curr.), *Il codice miscellaneo…*, p. 17-42.

HADOT Pierre (1959), « Un fragment du commentaire perdu de Boèce sur les *Catégories* d'Aristote dans le *codex Bernensis* 363 », *Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge*, 34, p. 11 27.

HADOT Pierre (1971), *Marius Victorinus. Recherches sur sa vie et ses œuvres*, Paris, Études Augustiniennes.

HADOT Pierre (1980), « Sur divers sens du mot *pragma* dans la tradition philosophique grecque », in Aubenque Pierre (éd.), *Concepts et categories dans la pensée antique*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 309-319.

HAHN Emma Adelaide (1951), « Apollonius Dyscolus on Mood », *TPAPhA* 82, p. 29-48.

HAHN Emma Adelaide (1953), *Subjunctive and Optative : their Origin as Futures*, New York, American Philological Association (Philological monographs, 16).

HALFWASSEN Jens (1998), « Substanz ; Substanz / Akzidens. I. Antike », in Ritter Joachim, Gründer Karlfried (ed.), *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, Basel, Schwabe & Co, p. 495-507.

HANDFORD Stanley Alexander (1947), *The Latin subjunctive. Its usage and development from Plautus to Tacitus*, London, Methuen & Co.

HÄRING Nikolaus (1974), « Chartres and Paris revisited », in O'Donnell, J. Reginald (ed.), *Essays in Honour of Anton Charles Regis*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, p. 268-329.

HASKINS Charles Homer (1927[2]), *Studies in the History of Mediaeval Science*, Cambridge Mass., Harvard University Press.

HAUSMANN Franz Josef (éd.) (1980), *Meigret Louis. Le Traité de la grammaire française*, Tübingen, Gunter Narr (Lingua et traditio, Band 5).

HEIBERG Johan Ludvig (1900), « Die griechische Grammatik Roger Bacons », *Byzantinische Zeitschrift*, 9, p. 479-491.

HEIRONIMUS John Paul, RUSSELL Josiah Cox (1929a), « The grammatical works of Master Henry of Avranches », *Philological Quaterly*, 8, p. 21-38.

HEIRONIMUS John Paul, RUSSELL, Josiah Cox (1929b), « Two types of thirteenth-century grammatical poems », *Colorado College Publication*, General Series, 158, p. 3-27.

HELLMANN M. (2000), *Tironische Noten in der Karolingerzeit am Beispiel eines Persius-Kommentars aus der Schule von Tours*, Hannover, Hahnsche Buchhandlung.

HELM Rudolf (1954), « Priscianus (1) », in Wissowa Georg, Kroll Wilhelm, Mittelhaus Karl, Ziegler Konrat (ed.), *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, t. XXII/2, Stuttgart, Druckenmüller, col. 2328-2346.

HERREN Michael (1983), « Insular grammarians », *Peritia*, 2, p. 312-316.

HERTZ Martin (1856), « Das Adverbial-verzeichnis bei Priscian p. 1010 P., I, 620 fg. Krehl », *Philologus*, 11, p. 593-596.

HEY O. (1896), « *Accidens – accidentia* », *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, 9, p. 575-577.

HIRSCH S. A., Nolan Edmond (1902), *The Greek Grammar of Roger Bacon, and a fragment of his hebrew grammar, edited from the MSS. With introduction and notes*, Cambridge, University Press.

HOFMAN Rijcklof (1988), « Glosses in a Ninth Century Priscian Ms. probably attributable to Heiric of Auxerre (ca 876) and their connections », *Studi medievali* (Serie 3a), 29/2, p. 805-839.

HOFMAN Rijcklof (1990), « Moines irlandais et métrique latine », *Études celtiques*, 27, p. 235-266.

HOFMAN, Rijcklof (1996a), *The Sankt Gall Priscian Commentary.* Part 1. Vol. 1 : *Introduction* ; Book 1-5. Vol. 2 : *Translation and Commentary. Indices*, Munster.

HOFMAN Rijcklof (1996b), « Isidore in the St. Gall glosses », in Ní Chatháin Próinséas, Richter Michael (eds), *Irland und Europa im früheren Mittelalter* : *Bildung und Literatur*, Stuttgart, Klett-Cotta, p. 173-186.

HOFMAN Rijcklof (2000), « The Irish Tradition of Priscian », in De Nonno M., De Paolis P., Holtz L. (eds), *Manuscripts and Tradition…*, vol. 1, p. 257-287.

HOLTZ Louis (1972), « Sur trois commentaires irlandais de l'Art Majeur de Donat au IXe siècle », *Revue d'histoire des textes*, 2, p. 45-72.

HOLTZ Louis (1974), « Édition et tradition des manuels grammaticaux antiques et médiévaux », *Revue des études latines*, 52, p. 75-82.

HOLTZ Louis (1975) « Le Parisinus latinus 7530, synthèse cassinienne des arts libéraux », *Studi Medievali*, 3e série, 16, p. 97-152.

HOLTZ Louis (1977a), « Grammairiens irlandais au temps de Jean Scot : quelques aspects de leur pédagogie », in Roques René (éd.), *Jean Scot Érigène et l'histoire de la philosophie. Laon, 7-12 juillet 1975*, Paris, Éditions du CNRS (Colloques internationaux du CNRS, n° 561), p. 69-78.

HOLTZ Louis (1977b), « Le rôle des Irlandais dans la transmission des grammaires latines », in Chevallier Raymond (éd.), *Influence de la Grèce et de Rome sur l'Occident moderne. Actes du colloque des 14, 15 et 19 décembre 1975, ENS Paris / Tours*, Paris, Les Belles Lettres, p. 55-65 (Caesarodunum, XII bis).

HOLTZ Louis (1981), *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IVe-IXe siècle) et édition critique*, Paris, éd. du CNRS (Documents, Études et Répertoires publiés par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, 21).

HOLTZ Louis (1981b), « Irish grammarians and the Continent in the seventh century », in Clarke H. B., Brennan Mary (eds), *Columbanus and Merovingian Monasticism*, Oxford, B.A.R., p. 135-152 (*B.A.R. International Series* 113).

HOLTZ Louis (1983), « Les grammairiens hiberno-latins étaient-ils des Anglo-Saxons ? », *Peritia*, 2, p. 170-184.

HOLTZ Louis (1986), « Le contexte grammatical du défi à la grammaire », in Fontaine Jacques, Gillet Robert, Pellistrandi Stan (éd.), *Grégoire le Grand*, Paris, CNRS (IRHT), p. 531-540.

HOLTZ Louis (1987), « Pline et les grammairiens : le *Dubius sermo* dans le haut Moyen Âge », *Helmantica*, 115-117, p. 233-254.

HOLTZ Louis (1989), « L'enseignement de la grammaire au temps de Charles le Chauve », in Leonardi Claudio, Menestò Enrico (edd.), *Giovanni Scoto nel suo tempo. L'organizzazione del sapere in età carolingia. Atti del XXIV Convegno storico internazionale, Todi, 11-14 ottobre 1978*, Spoleto, Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, p. 154-169.

HOLTZ Louis (1989-1990), « Les nouvelles tendances de la pédagogie grammaticale au Xe siècle », *Mittellateinisches Jahrbuch*, 24-25, p. 163-173.

HOLTZ Louis (1991), « L'enseignement des maîtres de grammaire irlandais sur le continent au IXe siècle », in Picard Jean-Michel (ed.), *Ireland and Northern France AD 600-850*, Blackrock, Four Courts Press, p. 143-156.

HOLTZ Louis (1992a), « Continuité et discontinuité de la tradition grammaticale au VIIe siècle », in Fontaine Jacques, Hillgarth J. N. (éd.), *Le septième siècle : changements et continuités. Actes du colloque bilatéral franco-britannique tenu au Warburg Institute les 8-9 juillet 1988*, London, The Warburg Institute, p. 41-54 et discussion p. 54-57 (Studies of the Warburg Institute, 42).

HOLTZ Louis (1992b), « La grammaire carolingienne », in Auroux S. (dir.), *Histoire des idées linguistiques.* T. 2 : *Le développement de la grammaire occidentale*, p. 96-106.

HOLTZ Louis (1994), « Una nuova fonte manoscritta dell'*Arte Bernese* (con edizione parziale) », in Munzi L. (cur.), *Problemi di edizione e di interpretazione…*, p. 5-29.

HOLTZ Louis (1995), « L'*ars Bernensis*, essai de localisation et de datation », in Picard Jean-Michel (éd.), *Aquitaine and Irlande in the Middle Age*, Blackrock, Four Courts Press, p. 111-126.

HOLTZ Louis (1996a), « Glossaires et grammaire dans l'Antiquité », in Hamesse Jacqueline (éd.), *Les manuscrits des lexiques et glossaires de l'Antiquité tardive à la fin du Moyen Âge. Actes du Colloque international d'Erice, 23-30 septembre 1994*, Louvain-la-Neuve, FIDEM (Textes et études du Moyen Âge, 4), p. 1-21.

HOLTZ Louis (1996b), « Glosse e commenti », in Leonardi Cl., Cavallo G. et Menestò E. (edd), *Lo spazio letterario del medioevo.* T. 1 : *Il medioevo latino,* vol. 3 *: La ricezione del testo*, Roma, Salerno Editrice, p. 59-111.

HOLTZ Louis (1997), « Alcuin et la renaissance des arts libéraux », in Butzer P. L., Kerner M., Oberschelp W. (eds), *Karl der Grosse und sein Nachwirken : 1200 Jahre Kultur und Wissenschaft in Europa*, t. 1, Turnhout, Brepols, p. 45-60.

HOLTZ Louis (1999), « Les grammairiens latins et leur postérité médiévale », in Basset L., Biville F. (éd.), *Actes du XXXI*e *Congrès…*, p. 83-116.

HOLTZ Louis (2000a), « Priscien dans la pédagogie d'Alcuin » in De Nonno M., De Paolis P., Holtz L. (eds), *Manuscripts and Tradition…*, vol. I, p. 289-326.

HOLTZ Louis (2000b), « Alcuin et la redécouverte de Priscien à l'époque carolingienne », in Auroux S., Koerner E. F. K, Niederehe H.-J., Versteegh K. (eds), *History of the Language Sciences*, t. 1, p. 525-532.

HOLTZ Louis (2004), « Le dialogue de Franco et de Saxo », in Depreux P., Judic B. (éd.), *Alcuin, de York à Tours…*, p. 133-145.

HOLTZ Louis (2005), « Bède et la tradition grammaticale latine », in Lebecq S., Perrin M. J.-L., Szerwiniack O. (éd.), *Bède le Vénérable…*, p. 9-18.

HOLTZ Louis (2009), « L'émergence de l'œuvre grammaticale de Priscien et la chronologie de sa diffusion », in Baratin M., Colombat B., Holtz L. (éd.), *Priscien…* p. 37-55 [dans le présent volume].

HONORÉ A. M. (1975), « Some Constitutions Composed by Justinian », *Journal of Roman Studies*, 65, p. 107-123.

HONORÉ Tony (2004), « How Tribonian Organized the Compilation of Justinian's Digest », *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte. Romanistische Abteilung*, 121, p. 1-42.

HORSFALL Nicholas (1993), « Trasmissione del Latino a Costantinopoli : ritorno dei testi in patria », *Messana. Rassegna di studi filologici linguistici e storici*, n.s. 16, p. 75-94.

HOUSEHOLDER Fred W. (1981), *The Syntax of Apollonius Dyscolus, translation with commentary*, Amsterdam / Philadelphia, Benjamins (SiHoLS 23).

HOVDHAUGEN Even (1990), « Una et eadem : Some observations on Roger Bacon's Greek Grammar », in Bursill-Hall G. L., Ebbesen S., Koerner K. (eds), *De Ortu Grammaticae…*, p. 117-131.

HÜLSER Karlheinz (1987-1988), *Die Fragmente zur Dialektik der Stoiker* (*FDS*)*. Neue Sammlung der Texte mit deutscher Übersetzung und Kommentaren* (4 vols), Stuttgart, Frommann-Holzboog.

HUNGER Herbert (1978), *Die Hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, II 3-86 (Philologie, sechstes Kapitel), München, Beck.

HUNT Richard William (1980 [1941-1943]), « Studies on Priscian in the Eleventh and Twelfth Centuries. I. Petrus Helias and his Predecessors », in Id., *The History of Grammar in the Middle Ages. Collected Papers, Edited with an introduction, a select bibliography, and indices by G. L. Bursill-Hall*, Amsterdam, Benjamins (SiHoLS 5), p. 1-38 [initialement publié dans *Medieval and Renaissance Studies*, 1/2, 1941-1943, p. 194-231].

IEW. *Voir* POKORNY Julius (1989[2]).

ILDEFONSE Frédérique (1997), *La naissance de la grammaire dans l'antiquité grecque*, Paris, Vrin.

ILDEFONSE Frédérique, Lallot Jean (1992), « Traduction du *Commentaire* d'Ammonius aux chap. I-V du *De interpretatione* d'Aristote (p. 1-81, 2 Busse) », *A&D de la SHESL*, 2[e] série, n° 7, p. 1-91.

IRVINE Martin (1986), « Bede the grammarian and the scope of grammatical studies in eighth-century Northumbria », *Anglo-Saxon England*, 15, p. 15-44.

IRVINE Martin (1994), *The Making of Textual Culture* : *Grammatica and Literary Theory*, *350-1100*, Cambridge University Press, réimpr. 2003.

IWAKUMA Yukio (1993), « Introductiones dialecticae artis secundum magistrum G. Paganellum », *Cahiers de l'Institut du Moyen Âge Grec et Latin*, 63, p. 45-114.

IWAKUMA Yukio (1996), « The realism of Anselm and his Contemporaries », in Evans D. L. G. R. (ed.), *Anselm : Aosta, Bec and Canterbury*, Manchester, Manchester University Press, p. 120-135.

IWAKUMA Yukio (1999), « Pierre Abélard et Guillaume de Champeaux dans les premières années du XII[e] siècle : une étude préliminaire », in Biard Joël (éd.), *Langage, sciences, philosophie au XII[e] siècle*, Paris, Vrin, p. 92-123.

IWAKUMA Yukio (2003a), « William of Champeaux and the *Introductiones* », in Braakhuis H. A. G., Kneepkens C. H. (eds), *Aristotle's Peri hermeneias in the Latin Middle Ages, Essays on the Commentary Tradition*, Groningen / Haren, Ingenium Publishers, p. 1-30.

IWAKUMA Yukio (2003b), « William of Champeaux on Aristotle's *Categories* », in Biard J. et Rosier-Catach I. (éd.), *La tradition médiévale des Catégories (XII[e]-XIV[e] siècles)*, Louvain / Paris, Peeters, p. 313-328.

IWAKUMA Yukio (à paraître 1), « Vocales' revisited », in Burnett Ch. (ed.) *The Word in Medieval Logic, Theology and Psychology*, XIIIth annual colloquium, of the SIEPM, Kyoto, Japan, 27 sept.-1 oct. 2005.

IWAKUMA Yukio (à paraître 2), « Pseudo-Rabanus' Commentary on Porphyry's Isagoge (P3) », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge,* 74.

JASANOFF Jay H. (1991), « The Origin of the Italic Imperfect Subjunctive », *Historische Sprachforschung*, 104, p. 84-105.

JEAUNEAU Edouard (1960), « Deux rédactions des gloses de Guillaume de Conches sur Priscien », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 27, p. 212-247.

JEAUNEAU Édouard, Dutton Paul Edward (1996), *The autograph of Eriugena*, Turnhout (CC Autographa Medii Aevi, 3).

JEEP Ludwig (1893), *Zur Geschichte der Lehre von den Redetheilen bei den lateinischen Grammatikern*, Leipzig, Teubner.

JEEP Ludwig (1908), « Priscianus I, Beiträge zur Überlieferungsgeschichte der römischen Literatur », *Philologus*, 67, p. 12-51.

JEEP Ludwig (1909), « Priscianus II, Beiträge zur Überlieferungsgeschichte der römischen Literatur », *Philologus*, 68, p. 1-51.

JEEP Ludwig (1912), « Priscianus III, Beiträge zur Überlieferungsgeschichte der römischen Literatur », *Philologus*, 71, p. 491-571.

JENSEN Kristian (1986), « *De emendata structura latini sermonis* : the Latin Grammar of Thomas Linacre », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 49, p. 106-125.

JENSEN Kristian (1990), *Rhetorical Philosophy and Philosophical Grammar. Julius Caesar Scaliger's Theory of Language*, München, W. Fink (Humanistische Bibliothek. Reihe I : Abhandlungen, 46).

JEUDY Colette (1978), « Donat et commentateurs de Donat à l'abbaye de Ripoll au Xe siècle (ms. Barcelone, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 46) », in Cambier Guy *et al*. (éd.), *Lettres latines du Moyen Âge et de la Renaissance*, Bruxelles, p. 56-75 (Latomus, 158).

JEUDY Colette (1982a), « Le *Scalprum Prisciani* et sa tradition manuscrite », *Revue d'histoire des textes*, 12-13, p. 181-193.

JEUDY Colette (1982b), « Complément à un catalogue récent des manuscrits de Priscien », *Scriptorium*, 36, p. 313-325.

JEUDY Colette (1983), « Le florilège grammatical inédit du ms 8° 8 de la bibliothèque d'Erfurt », *ALMA* (Bulletin du Cange), 44-45, p. 91-128.

JEUDY Colette (1984), « Nouveau complément à un catalogue récent des manuscrits de Priscien », *Scriptorium*, 38, p. 140-150.

JEUDY Colette (1984-1985), « Nouveaux fragments de textes grammaticaux », *Revue d'histoire des textes*, 14-15, p. 131-141.

JEUDY Colette (1990), « Un commentaire anonyme de l'*Ars Minor* de Donat » (extraits), in Bursill-Hall G. L., Ebbesen S., Koerner K. (eds), *De ortu grammaticae*…, p. 133-146.

JEUDY Colette (1991), « L'œuvre de Remi d'Auxerre. L'état de la question » et « Remigii Autissiodorensis opera (Clavis) », in Iogna-Prat Dominique *et al.* (éd.), *L'École carolingienne d'Auxerre de Murethach à Remi*, Paris, Beauchesne, p. 373-397 et 457-500.

JEUDY Colette (1996), « Erchanbert of Freising », in Stammerjohann Harro (ed.), *Lexicon Grammaticorum, Who's who in the History of World Linguistics,* Tübingen, Niemeyer, p. 279.

JOB Léon (1893), *De grammaticis vocabulis apud Latinos*, Paris, Bouillon.

JOCELYN Henry D. (1967), « The Quotations of Republican Drama in Priscian's Treatise *De metris fabularum Terentii* », *Antichthon*, 1, p. 60-69.

JOLY André (1980), « Le problème de l'article et sa solution dans les grammaires de l'époque classique », *Langue française*, 48, p. 16-27.

JONES A. Hugo M. (1973, 1974, 1981), *Il tardo impero romano (284-602 d. C.)*, t. 1-3, Milano, il Saggiatore (Biblioteca storica dell'antichità, 13*-13***). Traduzione di Petretti Eligio da Jones A. Hugo M. (1964), *The Later Roman Empire, 284-602. A Social, Economic, and Administrative Survey*, t. 1-3, Oxford, Blackwell and Mott.

JULIEN Jacques (1984), « Personne grammaticale et sujet parlant dans le *De causis* de J.-C. Scaliger (1540) », *DRLAV, Revue de linguistique*, 30, p. 87-107.

JULIEN Jacques (1985), « Mode verbal et *diathesis* chez Apollonius Dyscole », *HEL*, 7/1, p. 83-125.

JUERGENSEN Joannes (1874), *De tertio Martiani Capellae libro*, diss. Leipzig, Giesecke et Devrient.

KACZYNSKI Bernice M. (1988), *Greek in the Carolingian Age. The St. Gall Manuscripts*, Cambridge Mass., The Medieval Academy of America, p. 70-71.

KAISER Wolfgang (2001), « Schreiber und Korrektoren des Kodex Florentinus », *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte. Romanistische Abteilung* 118, p. 133-219.

KARBAUM Hermann (1886), « De auctoritate ac fide grammaticorum latinorum in constituenda lectione Ciceronis orationum in Verrem », *Dissertationes philologicae Halenses*, t. VI, Halis Saxonum, Max Niemeyer, p. 71-110.

KARDOS, Marie-José (1997), *Lieux et lumière de Rome chez Cicéron*, Paris / Montréal, L'Harmattan.

KELLY Patricia (2002), « A fragment of a Latin grammar », in Richter Michael, Picard Jean-Michel (eds), *Ogma. Essays in Celtic Studies in honour of Próinséas Ní Chatháin*, Blackrock, Four Courts Press, p. 243-250.

KER Neil Ripley (1990), *Catalogue of manuscripts containing Anglo-Saxon*, Oxford, Clarendon Press.

KERLOUÉGAN François (1992), « La *Vita Pauli Aureliani* témoin de l'émergence des *Institutiones grammaticae* de Priscien dans l'enseignement au IX^e^ siècle », in Holtz Louis et Fredouille Jean-Claude (éd.), *De Tertullien aux Mozarabes. Mélanges offerts à J. Fontaine*, t. II, Paris, Institut d'études augustiniennes, p. 183-189.

KEYSER Paul T. (1994), « Late Authors in Nonius Marcellus and other Evidence of his Date », *Harvard Studies in Classical Philology*, 96, p. 369-390.

KING Margot H. (1979), « *Grammatica mystica* : A Study of Bede's grammatical *curriculum* », in King Margot H., Stevens Wesley M. (eds), *Saints, Scholars and Heroes : Studies in Mediaeval Culture in honour of Charles W. Jones*, 2 vols, Collegeville (Minn.), Hill Monastic Manuscript Library, t. 1, p. 145-159.

KIRCHER Chantal (1988), « La formation des noms en latin d'après Priscien *Institutions grammaticales*, livres II, III et IV », *Ktêma*, 13, p. 195-203.

KISELEVA L. I. (1978), *Latinskie rukopisi biblioteki Akademii Nauk SSSR*, Leningrad, p. 183-184.

KNEEPKENS Corneille Henri (1978), « Master Guido and His View on Government : On Twelfth Century Linguistic Thought », *Vivarium*, 16, p. 108-141.

KNEEPKENS Corneille Henri (1987), *Het Iudicium Constructionis : Het Leerstuk van de constructio in de 2de Helft van de 12de Eeuw*, 4 vols, Nijmegen, Ingenium publishers.

KNEEPKENS Corneille Henri (1990), « Transitivity, Intransitivity and Related Concepts in the 12th Century Grammar : An exploratory study », in Bursill-Hall G. L., Ebbesen S., Koerner K. (eds), *De Ortu Grammaticae…*, p. 161-189.

KNEEPKENS Corneille Henri (1992), « Nominalism and Grammatical Theory in the Late Eleventh and Early Twelfth Centuries. An explorative Study », *Vivarium*, 30/1, p. 34-50.

KNEEPKENS Corneille Henri (1995), « The Priscianic Tradition », in Ebbesen Sten (Hrsg.), *Sprachtheorien in Spätantike und Mittelalter*, p. 239-264.

KOLLER Hermann (1958), « Die Anfänge der griechischen Grammatik », *Glotta*, 37, p. 5-40.

KROLL Wilhelm (1962), *Die wissenschaftliche Syntax im lateinischen Unterricht*, 4e Auflage, Berlin, Weidmann.

KROMAYER Carolus (1860), « Quae grammatici Alexandrini de pronominis natura et divisione statuerint », *Jahresbericht des Gymnasiums zu Stralsund*, p. 31-68.

KRÖMER Dietfried et VAN LEIJENHORST Cornelis G. (ed.) (1990[2]), *Thesaurus linguae Latinae. Index librorum scriptorum inscriptionum ex quibus exempla afferuntur*, Leipzig, Teubner.

KÜHNERT Friedmar (1961), *Allgemeinbildung und Fachbildung in der Antike*, Berlin, Akademie-Verlag (Schriften der Sektion für Altertumswissenschaft / Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 30).

KUSTAS George L. (1973), *Studies in Byzantine Rhetoric*, Thessalonikê, Patriarhikon idruma paterikôn meletôn.

LAFFITTE Marie-Pierre, DENOËL Charlotte, BESSEYRE Marianne (2007), *Trésors carolingiens. Livres manuscrits de Charlemagne à Charles le Chauve*, Paris, BnF Éditions.

LAISTNER Max Ludwig Wolfram (1933), « Bede as a Classical and a Patristic Scholar », *Transactions of the Royal Historical Society*, Fourth series, 16, p. 69-94 (repris in Starr, 1957, p. 93-116).

LAISTNER Max Ludwig Wolfram (1935), « The Library of the Venerable Bede », in Thompson A. Hamilton (ed.), *Bede, His Life, Times, and Writings* : *Essays in Commemoration of the Twelfth Centenary of his Death*, Oxford, Clarendon Press, 1969[2], p. 237-266 (repris in Starr, 1957, p. 117-149).

LALLOT Jean (1988), « Origines et développement de la théorie grammaticale des parties du discours », *Langages*, 92, p. 11-23.

LALLOT Jean (1992), « L'adjectif dans la tradition grammaticale grecque », in Colombat B. (éd.) *L'adjectif…*, *HEL*, 14/1, p. 25-36.

LALLOT Jean (1995), « Qu'est-ce qu'un pronom ? La réponse du grammairien grec », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, NS 3, p. 1-26.

LALLOT Jean (1997), *Apollonius Dyscole De la Construction*, Vol. 1 : *Introduction, texte et traduction* ; Vol. II : *Notes et index*, Paris, Vrin (Histoire des doctrines de l'Antiquité classique, 19).

LALLOT Jean (1998[2] [1989]), *La grammaire de Denys de Thrace* (introd., texte, trad., notes et index), Paris, CNRS Éditions.

LAMACCHIA Rosa (1961), « Per una storia del termine deponente », *Studi Italiani di Filologia Classica*, 33, p. 185-211.

LAMBERT Frédéric (1978), « Le terme et la notion de *diathesis* chez Apollonius Dyscole », in Collart Jean *et al.*, *Varron…*, p. 245-252.

LAMBERT Frédéric (1985), « Théorie syntaxique et tradition grammaticale : les parties du discours chez Apollonius Dyscole », *A&D de la SHESL*, 6, p. 115-132.

LAMBERT Pierre-Yves (1982), « Les gloses du manuscrit BN latin 10290 », *Études Celtiques*, 19, p. 173-213.

LAMBERT Pierre-Yves (1986a), « Notes on Saint Gall glosses », *Celtica*, 18, p. 77-86.

LAMBERT Pierre-Yves (1986b), « Les gloses celtiques aux commentaires de Virgile », *Études celtiques*, 23, p. 81-128.

LAMBERT Pierre-Yves (1987), « Les signes de renvoi dans le Priscien de Saint-Gall », *Études celtiques*, 24, p. 217-238.

LAMBERT Pierre-Yves (1996), « Les différentes strates de gloses dans le ms. de Saint-Gall n° 904 (Priscien) », in Ní Chatháin Próinséas, Richter Michael (eds), *Irland und Europa im früheren Mittelalter : Bildung und Literatur*, Stuttgart, Klett-Cotta, p. 187-194.

LAMBERT Pierre-Yves (2005), « Notes sur quelques gloses à Priscien », in Smelik Bernadette, Hofman Rijcklof, Hamans Camiel, Cram David (eds), *A Companion in Linguistics. A Festschrift for Anders Ahlqvist on the occasion of his sixtieth birthday*, Nijmegen, Nijmegen, Stichting Uitgeverij de Keltische Draak & Münster, Nodus, p. 36-48.

LAMBOT Cyrille (1932), « Opuscules grammaticaux de Gottschalk », *Revue bénédictine*, 44, p. 120-124.

LAMBOT Cyrille (1945), *Œuvres théologiques et grammaticales de Godescalc d'Orbais, textes en majeure partie inédits*, Louvain (Spicilegium sacrum Lovaniense).

LANGBEIN Guilelmus (1914), *De Martiano Capella grammatico*, Ienae, Neuenhahn.

LARDET Pierre (1986), « Jules-César Scaliger analyste des "parties du discours" : la *dictio* réinventée », in Cubelier de Beynac J., Magnien M. (éd.), *Acta Scaligeriana*, p. 181-206.

LARDET Pierre (1988a), « Scaliger lecteur de Linacre », in Rosier I. (éd.), *L'héritage des grammairiens latins…*, p. 303-323.

LARDET Pierre (1988b), « Un lecteur de Jérôme au XIII[e] siècle : langues et traduction chez Roger Bacon », in Duval Yves-Marie (éd.), *Jérôme entre l'Occident et l'Orient. Actes du colloque de Chantilly, septembre 1986*, Paris, Études augustiniennes, p. 445-463.

LARDET Pierre (2003a), « "Si Donat ou quelque autre…" : règles d'accentuation, exégèse poétique et noms de grammairiens chez Jules-César Scaliger », in Lardet P. (éd.), *La tradition vive…*, p. 235-288.

LARDET Pierre (2003b), « Les ambitions de Jules-César Scaliger latiniste et philosophe (1484-1558) et sa réception posthume dans l'aire germanique de Gesner et Schegk à Leibniz et à Kant », in Kessler Eckhard, Kuhn Heinrich C. (Hrsg.), *Germania*

latina – Latinitas teutonica. Politik, Wissenschaft, humanistische Kultur vom späten Mittelalter bis in unsere Zeit, München, W. Fink (Humanistische Bibliothek, Reihe I : Abhandlungen 54), vol. 1, p. 157-194.

LARDET Pierre (2005), « Langues de savoir et savoirs de la langue : la refondation du latin dans le *De causis linguae latinae* de Jules-César Scaliger (1540) », in Bury Emmanuel (éd.), *« Tous vos gens à latin ». Le latin, langue savante, langue mondaine (XIVe-XVIIe siècles)*, Genève, Droz (THR 155), p. 69-112.

LARDET Pierre (éd.) (2003), *La tradition vive. Mélanges d'histoire des textes en l'honneur de Louis Holtz*, Paris / Turnhout, Brepols (Bibliologia, 20).

LAW Vivien (1981), « Malsachanus Reconsidered. A Fresh Look at a Hiberno-Latin Grammarian », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, 1, p. 83-93.

LAW Vivien (1982a), *The Insular Latin Grammarians*, repr. 1987, Woodbridge, Boydell Press (Studies in Celtic History, 3).

LAW Vivien (1982b), « Notes on the Dating and Attribution of anonymous Latin Grammars of the early Middle Ages », *Peritia* 1, p. 250-267 (repris in Law, 1997, chap. 2, p. 28-49).

LAW Vivien (1983), « The Study of Latin grammar in eighth-century Southumbria », *Anglo-Saxon England*, 12, p. 43-71 (repris in Law, 1997, chap. 5, p. 91-123).

LAW Vivien (1984), « Irish Symptoms and the Provenance of sixth- and seventh-century Latin grammars », in Auroux S., Glatigny M., Joly A. *et al.* (éd.), *Matériaux…*, p. 77-85.

LAW Vivien (1986a), « Late Latin Grammars in the Early Middle Ages : a Typological History », *HL*, 13, p. 365-380.

LAW Vivien (1986b), « When is Donatus not Donatus ? Versions, variants and new texts », *Peritia*, 5, p. 235-261.

LAW Vivien (1991), « A French Metamorphosis of an English Grammatical Genre : "Declinationes" into "Terminationes" », in Jondorf, Gillian, Dumville, David (eds), *France and the British Isles in the Middle Ages and in Renaissance. Essay by Members of Girton College in Memory of Ruth Morgan*, Woodbridge, The Boydel Press, p. 17-42.

LAW Vivien (1992), « La grammaire latine durant le haut Moyen Âge », in Auroux S. (dir.), *Histoire des idées linguistiques*. T. 2 : *Le développement de la grammaire occidentale…*, p. 83-95.

LAW Vivien (1993), « Erchanbert and the Interpolator. A Christian "Ars minor" at Freising (Clm 6414) », in Law Vivien (ed.), *History of Linguistic Thought…*, p. 223-243.

LAW Vivien (1995), « The Transmission of Early Medieval Elementary Grammars : A Case Study in Explanation », in Pecere Oronzo, Reeve, Michael D. (eds), *Formative stages of Classical Traditions*, Spoleto, p. 239-261 (Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo).

LAW Vivien (1997), *Grammar and Grammarians in the Early Middle Ages*, London / New York, Longman (Longman Linguistics Library).

LAW Vivien (1999), « Why write a verse grammar ? », *Journal of medieval latin*, 9, p. 46-76.

LAW Vivien (2000), *Memory and the Structure of Grammars in Antiquity and the Middle Ages*, in De Nonno M., De Paolis P., Holtz L. (eds), *Manuscripts and Tradition…*, vol. 1, p. 9-58.

LAW Vivien (2003), *The History of Linguistics in Europe. From Plato to 1600*, Cambridge, Cambridge University Press.

LAW Vivien (ed.) (1993), *History of Linguistic Thought in the Early Middle Ages*, Amsterdam, Benjamins (SiHoLS 71).

LEBECQ Stéphane, PERRIN Michel Jean-Louis, SZERWINIACK Olivier (éd.) (2005), *Bède le Vénérable entre tradition et postérité*, Lille, Ceges (Histoire de l'Europe du Nord-Ouest, 34).

LEHMANN Paul (1918), *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz*, I, München, Beck.

LEMOINE Louis (1986), « Les méthodes d'enseignement dans la Bretagne du haut Moyen Âge d'après les manuscrits bretons : l'exemple du Paris, B.N. Lat. 10290 », in *Landévennec et le monachisme breton dans le haut Moyen Âge. Actes du colloque du 15e centenaire de l'abbaye de Landévennec, 25-26-27 avril 1985*, Landévennec, p. 45-63.

LEMOINE Louis (1994), « Signes de construction syntaxique dans des manuscrits bretons du haut Moyen Âge », *ALMA* (Bulletin Du Cange), 52, p. 77-108.

LENAZ Luciano (1987), « Marziano Capella », *Enciclopedia Virgiliana*, vol. 2, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, p. 400-402.

LENOBLE Muriel, SWIGGERS Pierre, WOUTERS Alfons (2003), « La structure des *artes grammaticae* latines. L'exemple du pronom », in Auroux Sylvain (ed.), *History of Linguistics 1999. Selected Papers from the Eighth International Conference on the History of the Language Sciences, 14-19 September 1999, Fontenay-Saint-Cloud*, Amsterdam / Philadelphia, Benjamins (SiHoLS 99), p. 1-18.

LENTINI Anselmo (1975), *Ilderico e la sua « Ars grammatica »*, Montecassino (Miscellanea Cassinese, 39).

LEONARDI Claudio (2001), « Intellectual life », in Reuter Timothy (ed.), *The New Cambridge Medieval History*, III, Cambridge, Cambridge University Press, p. 186-211.

LEROY Maurice (1956), « Latin mare », in *Hommages à Max Niedermann*, Bruxelles, Collection Latomus, p. 216-223.

LEUMANN Manu (1928[1], 1977[2]), *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München, Beck.

LEUMANN Manu (1957), « Lateinische Laut- und Formenlehre 1940-1955 », *Glotta*, 36, p. 123-151.

LIBERA Alain DE (1996), *La querelle des universaux*, Paris, Seuil.

LIBERA Alain DE (1999), *L'art des généralités*, Paris, Aubier.

LIBERA Alain DE, ROSIER Irène (1992), « La pensée linguistique médiévale », in Auroux S. (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, T. 2 : *Le développement de la grammaire occidentale…*, p. 115-186.

LINDSAY Wallace Martin (1901), *Nonius Marcellus' dictionary of republican Latin*, Oxford, Parker.

LINDSAY Wallace Martin (1910), *Early Irish Minuscule Script*, Oxford, Parker (Reprod. Hildesheim, Olms, 1971).

LOEW Elias Avery (1980), *The Beneventan Script. A History of the South Italian Minuscule*. Second edition prepared and enlarged by Virginia Brown. Vol. 1 : *Text* ; Vol. 2 : *Hand List of Beneventan Manuscripts*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura (Sussidi eruditi, 33-34) (Oxford 1914[1]).

LONG Antony A., SEDLEY David N. (1987), *The Hellenistic Philosophers*. Vol. 1 : *Translations of the principal sources, with philosophical commentary* ; Vol. 2 *: Greek and Latin texts with notes and bibliography*. Cambridge, Cambridge University Press.

LOWE Elias Avery (1929), *Scriptura Beneventana*, Oxford, Clarendon.

LUHTALA Anneli (1990), « On the Concept of Transitivity in Greek and Latin Grammars », in Calboli Gualtiero (ed.), *Papers on Grammar III*, Bologna, Clueb, p. 19-56.

LUHTALA Anneli (1996), « "Priscian's Definitions Are Obscure" : Carolingian Commentators on the *Institutiones grammaticae* », in Law Vivian, Hüllen Werner (eds), *Linguists and their Diversions : A Festschrift for R.H. Robins on his 75th Birthday*, Münster, Nodus, p. 53-78.

LUHTALA Anneli (2000a), *On the Origin of Syntactical Description in Stoic Logic*, Münster, Nodus (The Henry Sweet Society studies in the history of linguistics, 7).

LUHTALA Anneli (2000b), « Early Medieval commentary on Priscian's Institutiones grammaticae », *Cahiers de l'Institut du Moyen Âge grec et latin*, 71, p. 115-188.

LUHTALA Anneli (2000c), « Excerpta *da Prisciano, Diomede e Pompeo compilati da Pietro da Pisa nel codice* Bruxell. *II 2572* », in De Nonno M., De Paolis P., Holtz L. (eds), *Manuscripts and Tradition…*, vol. 1, p. 327-350.

LUHTALA Anneli (2005), *Grammar and Philosophy in Late Antiquity. A Study of Priscian's Sources*, Amsterdam / Philadelphia, Benjamins (SiHoLS 107).

LUNA Concetta. Voir SIMPLICIUS, *Commentaire sur les* Catégories *d'Aristote. Chapitres 2-4*, 2001.

LUQUE MORENO Jesús (1996), « *Voces*. *La clasificación de los sonidos en el mundo antiguo : I Los gramáticos* », *Voces*, 7, p. 9-44.

LUQUE MORENO Jesús (2006a), *Accentus (ΠΡΟΣΩΔΙΑ) : El canto del lenguaje. Representación de los prosodemas en la escritura alfabética*, Grenade, Editorial Universidad de Granada.

LUQUE MORENO Jesús (2006b), *Puntos y comas. La grafía de la articulacion del habla*, Grenade, Editorial Universidad de Granada.

LUSCHER Alfred (1912), *De Prisciani studiis graecis*, Vratislaviae [Breslau], M. & H. Marcus (Breslauer Philologische Abhandlungen, 44).

MACBAIN Alexander (1911[2]). *An Etymological Dictionary of the Gaelic Language*, Stirling E. Mackay ; réimpression Glasgow (1982), Gairm Publications.

MACHIELSEN I. (2003), *Clavis Patristica Pseudepigraphorum Medii Aevi*, III A, *(Praefatio), Artes liberales, Indices*, Turnhout, Brepols (CCSL).

MAESTRE YENES, Maria A. H. (1973), *Ars Iuliani Toletani episcopi : una gramática latina de la España visigoda, Estudi e edicion critica*, Toledo, Publicaciones del Istituto Provincial de Investigaciones y Estudios Toledanos serie segunda (Vestigios del Pasado 5).

MAGEE John (1989), *Boethius on Signification and Mind*, Leiden, Brill.

MAGNIEN Michel (1982), « Un humaniste face aux problèmes d'édition, Jules-César Scaliger et les imprimeurs », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 44, p. 307-329.

MAGNIEN Michel (1986), « Le statut d'Horace dans la *Poétique* de Scaliger », in Balavoine Claudie, Laurens Pierre (éd.), *La statue et l'empreinte : la poétique de Scaliger*, Paris, Vrin, p. 19-33.

MAHR A. (1943), « Coracles and curachs », *Zeitschrift für celtische Philologie*, 23, p. 39-55

MAINOLDI Ernesto (2005), « Iohannes Scottus Eriugena », in Chiesa P., Castaldi L. (edd), *La trasmissione dei testi latini del medioevo. Medieval Latin Texts and their Transmission*, *TE.TRA. 2*, Firenze, p. 186-263.

MALTBY Robert (1991), *A Lexikon of Ancient Latin Etymologies*, Leeds, Francis Cairns.

MALTBY Robert (1993), « Varro's Attitude to Latin Derivations from Greek », in Cairns Francis, Heath Malcolm (eds), *Papers of the Leeds International Latin Seminar, Seventh Volume : Roman Poetry and Prose, Greek Rhetoric and Poetry*, Leeds, Francis Cairns (Publications) (ARCA. Classical and Medieval Texts, Papers and Monographs, 32), p. 47-60

MANIACI M. (2004), « Il codice greco "non unitario". Tipologie e terminologia », in Crisci E., Pecere O. (curr.), *Il codice miscellaneo…*, p. 75-107.

MANITIUS Max (1911), *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, vol. I, Munich, Beck.

MANSFELD Jaap (1990), « Doxography and Dialectic. The *Sitz im Leben* of the "Placita" », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 2.36.4, p. 3056-3229.

MARENBON John (1993), « Medieval Latin Commentaries and Glosses on Aristotelian Logical Texts, Before c. 1150 A.D. », in Burnett Ch. (ed.), *Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical Texts : the Syriac, Arabic and Medieval Latin Traditions*, London, Warburg Institute. Vol. repris et complété dans J. Marenbon (2000), p. 77-127 et 128-140.

MARENBON John (1997a), *The Philosophy of Peter Abelard*, Cambridge, Cambridge University Press.

MARENBON John (1997b), « The Platonisms of Peter Abelard », in Benakis L. G. (ed.), *Néoplatonisme et philosophie médiévale*, Turnhout, Brepols, p. 109-129.

MARENBON John (1998) « The twelfth century », in Marenbon J. (ed.), *Medieval Philosophy*, London / New York, Routledge (Routledge History of Philosophy, 3), p. 150-187.

MARENBON John (2000), *Aristotelian Logic, Platonism and the Context of Early Medieval Philosophy in the West*, Ashgate (Variorum).

MARENBON John (2003), *Boethius*, New York, Oxford University Press.

MARENBON John (2004), « Life, milieu and intellectual context », in Brower J. E., Guilfroy K. (eds), *The Cambridge Companion to Abelard*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 13-44.

MARGUIN-HAMON Elsa (2004), *L'*Ars lectoria Ecclesie *de Jean de Garlande. Une grammaire versifiée du XIIIe siècle et ses gloses*, Turnhout, Brepols (Studia Artistarum, Subsidia 2).

MARGUIN-HAMON Elsa (2005), *Théories linguistiques et grammaticales de Jean de Garlande. L'exemple de la* Clavis compendii, thèse doctorale dactylographiée (Université Paris VII).

MARGUIN-HAMON Elsa (2008), *La* Clavis compendii *de Jean de Garlande, Édition critique, traduite et commentée*, Turnhout, Brepols (Studia Artistarum, 18).

MARIOTTI Mario. Voir MARIUS VICTORINUS, 1967.

MARSTRANDER Carl (1911), « Lochlann », *Ériu*, 5, p. 250-251.

MARSTRANDER Carl (1915), *Bidrag til det norske sprogs historie i Irland*, Oslo, Videnskapsselskapets Skrifter, Hist. Filos. Kl. 5.

MARTIN Lawrence T. (1984), « Bede as a Linguistic Scholar », *American Benedictine Review*, 35, p. 204-218.

MATTHES Dieter (1958), « Hermagoras von Temnos 1904-1955 », *Lustrum*, 3, p. 58-214.

MATTHIAS Theodor (1887), « Zu alten Grammatikern », *Jahrbücher für klassische Philologie*, Suppl. 15, p. 591-640.

MAZHUGA Vladimir I. (2005), « La doctrine stoïcienne sur les modes verbaux et son interprétation par les grammairiens romains du Ier et du IIe siècle ap. J.-C. », АНТИЧНАЯ ГРАММАТИЧЕСКАЯ ТРАДИЦИЯ В ВЕКАХ, *Ancient Grammar and its Posterior Tradition*, Санкт-Петербург, p. 53-55.

MAZHUGA Vladimir I. (2006), « Les grammairiens latins sur la forme verbale *pepigi* », *Hyperboreus, Studia classica*, 12/1-2, p. 251-260.

MAZZACANE Rosanna (1985), « Nonio ed i *ueteres* », *Studi Noniani*, 10, Genova, Istituto di Filologia classica e medievale, p. 189-211.

MAZZARINO Antonio (1949), « Una nuova pagina di Plinio il Vecchio », *Maia*, 2, p. 43-52.

MAZZARINO Antonius (ed.) (1955), *Grammaticae romanae fragmenta aetatis Caesareae, collegit recensuit Antonius Mazzarino*, Vol. 1 : *Accedunt volumini Funaioliano addenda*, Augustae Taurinorum [Torino], Loescher.

MEISER Gerhard (1993), « Uritalische Modussyntax : zur Genese des Konjunktiv Imperfekt », in Rix Helmut (Hrsg.), *Oskisch-Umbrich : Texte und Grammatik : Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft und der Società Italiana di Glottologia vom 25. bis 28. September 1991 in Freiburg*, Wiesbaden, L. Reichert, p. 167-195.

MERLETTE Bernard (1975), « Écoles et bibliothèques à Laon, du déclin de l'Antiquité au développement de l'université », *Actes du 95e Congrès national des sociétés savantes, Reims, 1970*. Vol. 1 : *Enseignement et vie intellectuelle (IXe-XVIe siècles)*, Paris, Bibliothèque nationale, p. 21-54.

MESSINA Marco Tullio (2004), « *Passio* e *perturbatio* : Cicerone, Varrone e Gerolamo », *Acme*, 57, p. 253-268.

MEWS Constant (1987), « Aspects of the Evolution of Peter Abelard's Thought on Signification and Predication », in Jolivet J. et Libera A. de (éd.), *Gilbert de Poitiers et ses contemporains. Actes du 7e symposium européen de logique médiévale, Poitiers 17-22 Juin 1985)*, Napoli, Bibliopolis, p. 15-41 [repris dans C. Mews, *Reason and Belief in the Âge of Roscelin and Abelard*, Variorum, 1992].

MEWS Constant (1992), « Nominalism and Theology before Abaelard : New Light on Roscelin of Compiègne », *Vivarium*, 30/1, p. 4-33.

MEWS Constant (2005), « Logica in the Service of Philosophy : William of Champeaux and his Influence », in Berndt R. (Hrsg.), *Schrift, Schreiber, Schenker. Studien zur Abtei Sankt Viktor zu Paris und zu den Viktorinern* (Corpus victorinum. Instrumenta 1, Berlin, Akademie Verlag), p. 61-101.

MEYER Wilhelm (1884), « Zur Geschichte des griechischen und des lateinischen Hexameters », *Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und historischen Classe der k. b. Akademie der Wissenschaften zu München*, 6, p. 979-1089.

MINIO-PALUELLO Lorenzo (1945), « The Text of the *Categoriae* : The Latin Tradition », *Classical Quarterly*, 39, p. 63-74.

MOISL Hermann (1991), « Early Irish Grammarians », in Tieken-Boon van Ostade Ingrid, Frankis John (eds), *Language : Usage and Description. Studies presented to N. E. Osselton on the occasion of his retirement*, Amsterdam / Atlanta, GA, Rodopi, p. 27-35.

MOMIGLIANO Arnaldo (1978), « Cassiodoro », *Dizionario biografico degli italiani*, t. 21, Roma, Istituto dell'Enciclopedia italiana, p. 494-504.

MONTAGUE Richard (1974), *Formal Philosophy ; Selected Papers of Richard Montague*, Richmond H. Thomason (ed. and introd.), New Haven / London, Yale University Press.

MOODY Theodore William, Martin Francis Xavier, Byrne Francis John (1984), *Maps, Genealogies, Lists, a Companion to Irish History, part II, A New History of Ireland* IX, Oxford / New York, Oxford University Press.

MORELLI Camillo (1910), « I trattati di grammatica e retorica del cod. Casanatense 1086 », *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, ser. V, 19, p. 287-328.

MUNZI Luigi (1993), « Spigolature grammaticali in una silloge scolastica carolingia », *Bollettino dei classici*, s. III 14, p. 103-132.

MUNZI Luigi (2000), « Testi grammaticali e *renovatio studiorum* carolingia », in De Nonno M., De Paolis P., Holtz L. (eds), *Manuscripts and Tradition…*, vol. 1, p. 351-388.

MUNZI Luigi (2004), *Multiplex Latinitas. Testi grammaticali latini dell'Alto Medioevo*, Napoli, Istituto Universitario Orientale (Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli, Dipartimento di Studi del Mondo Classico e del Mediterraneo Antico : sezione filologico-letteraria, Quaderni, 9).

MUNZI Luigi (cur.) (1994), *Problemi di edizione e di interpretazione nei testi grammaticali latini. Atti del colloquio internazionale, Napoli, 10-11 dicembre 1991*, Roma, Gruppo editoriale internazionale (Annali dell'Istituto universitario orientale di Napoli [*AIΩN*], Sezione filologico-letteraria, 14).

MURPHY Gerard (1962) (ed.), *Early Irish Lyrics Eighth to Twelfth Century,* Oxford, Clarendon Press.

NEUE Friedrich, WAGENER Carl (1892-1905), *Formenlehre der lateinischen Sprache*, 4 vol., Berlin, S. Calvary & Co / Leipzig, Reisland.

NEUMANN Hermannus (1881), *De Plinii Dubii sermonis libris Charisii et Prisciani fontibus*, Kiliae, Lipsius & Tischer.

NEWTON Francis (1962), « Tibullus in Two Grammatical Florilegia of the Middle Ages », *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 93, p. 253-286.

NÍ MHAONAIGH Máire (1998), « Friend and Foe, Vikings in Ninth- and Tenth-Century Irish Literature », in Clarke Howard B., Ní Mhaonaigh Máire, Ó Floinn Raghnall (eds), *Ireland and Scandinavia in the Early Viking Age*, Blackrock, Four Courts Press, p. 381-402.

NIGRA Costantino (1872), *Reliquie Celtiche I. Il Manoscritto irlandese di S. Gallo*, Turin, Ermanno Loescher.

NILÉN Nils Fredrik (1884), *Priscianea*, Uppsala, Doctordiss.

NUCHELMANS Gabriel (1973), *Theories of the proposition. Ancient and medieval conceptions of the bearers of truth and falsity*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company (North-Holland linguistic series, 8).

Ó CORRÁIN Donnchadh (1972), *Ireland before the Normans*, Dublin, Gill and Macmillan.

Ó NÉILL PÁDRAIG P. (2000), « Irish Observance of the three Lents and the date of the St Gall Priscian (MS 904) », *Ériu*, 51, p. 159-180.

O'DONNELL J. Reginald (1976), « Alcuin's Priscian », in O'Meara John J., Naumann Bernd (eds), *Latin Script and Letters A. D. 400-900*, *Festschrift presented to Ludwig Bieler on the occasion of his 70th birthday*, Leiden, Brill, p. 222-235.

OGILVY Jack David Angus (1968), « The Place of Wearmouth and Jarrow in Western Cultural History », *Jarrow Lecture*, réimpr. in *Bede and his World. The Jarrow Lectures 1958-1993*, Aldershot, Variorum, 1994, p. 235-246.

ORCHARD Andy (1994), *The Poetic Art of Aldhelm*, Cambridge University Press (Cambridge Studies in Anglo-Saxon England, 8).

PALMER Robert B. (1959), « Bede as textbook writer : a study of his *De arte metrica* », *Speculum*, 34, p. 573-584.

PANACCIO Claude (1999), *Le discours intérieur*, Paris, Seuil.

PANACCIO Claude (2004), Article « concept », in Cassin Barbara (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies : dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil / Le Robert.

PAPKE Roland (1988), *Caesars « De analogia »*, Inaugural-Dissertation, Eichstätt, Katholische Universität.

PARIENTE Jean-Claude (1985), *L'analyse du langage à Port-Royal : six études logico-grammaticales*, Paris, Éditions de Minuit.

PASSALACQUA Marina (1978), *I codici di Prisciano*, Roma, Edizioni di Storia e letteratura (Sussidi eruditi, 29).

PASSALACQUA Marina (1986), « Note su Priscien traduttore », *Rivista di Filologia e di Istruzione Classica*, 114, p. 443-448.

PASSALACQUA Marina (1988) « Un manuscrit "cultivé" de Saint-Amand : Le par. lat. 7498 », in Rosier I. (éd.), *L'héritage des grammairiens latins…*, p. 147-154.

PASSALACQUA Marina (1991), « Spigolature pseudo-priscianee », in *Studi di filologia classica in onore di Giusto Monaco.* T. 4 : *Letteratura latina dall'età di Tiberio all'età del basso impero*, Palermo, Università di Palermo, p. 1345-1346.

PASSALACQUA Marina (1993), « Priscian's *Institutio de nomine et pronomine et uerbo* in the ninth Century », in Law Vivien (ed.), *History of Linguistic Thought…*, p. 193-204.

PASSALACQUA Marina (1998), Compte rendu de Hofman 1996a, *Peritia*, 12, p. 415-417.

PECERE Oronzo (1986), « La tradizione dei testi latini tra IV e V secolo attraverso i libri sottoscritti », in Giardina Andrea (ed.), *Tradizione dei classici, trasformazioni della cultura*, Roma / Bari, Laterza, p. 19-81 + 210-246.

PERCIVAL W. Keith (2000), « Niccolò Perotti's Use of Sources in the *Rudimenta grammatices* », *Studi Umanistici Piceni*, 20, p. 43-49.

PEREZ RODRIGUEZ Estrella (2001), « La cristianisazión de la gramática latina (ss. V-IX) », in Alberte González Antonio, Macías Villalobos Cristóbal (eds), *Actas del Congreso Internacional « Cristianismo y Tradición Latina »*, Málaga, Ediciones del Laberinto, p. 49-74.

PETERSMANN Hubert (1992), « Vulgärlateinisches aus Byzanz », in Müller Carl Werner, Sier Kurt, Werner Jürgen (ed.), *Zum Umgang mit fremden Sprachen in der griechisch-römischen Antike*, Stuttgart, Steiner, p. 219-231.

PETRILLI Raffaella (1997), *Temps et détermination dans la grammaire et la philosophie anciennes*, Münster, Nodus.

PETRUCCI A. (2004), « Introduzione », in Crisci E., Pecere O. (curr.), *Il codice miscellaneo…*, p. 3-16.

PICARD Jean-Michel (2004), « Bede and Irish Scholarship : Scientific Treatises and Grammars », *Ériu*, 54, p. 139-147.

PICARD Jean-Michel (2005), « Bède et ses sources irlandaises », in Lebecq S., Perrin M. J.-L., Szerwiniack O. (éd.), *Bède le Vénérable…*, p. 43-61.

PINBORG Jan (1967), *Die Entwicklung der Sprachtheorie im Mittelalter*, Münster, Aschendorff / København, Frost-Hansen.

POGGI Isabella (1981), *Le interiezioni : studio del linguaggio e analisi della mente*, Torino, Boringhieri.

POKORNY Julius (1989[2]), *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch* (*IEW*), Berne, Francke.

POLARA Giovanni. Voir VIRGILIUS MARO GRAMMATICUS, 1979.

POLI Diego (2000), « Il materiale glossatorio come logonimo, il caso della cultura irlandese alto-medioevale », in Vallini Cristina (ed.), *« Le parole per le parole. I logonimi nelle lingue e nel metalinguaggio », Atti del Convegno Istituto*

Universitario Orientale Napoli, 18-20 dicembre 1997, Rome, Editrice « il Calamo », p. 165-183.

POPPE Erich (2002), « The Latin quotations in *Auraicept na nÉces* : microtexts and their transmission », in Ní Chatháin Próinséas, Richter Michael (eds), *Ireland and Europe in the early Middle Ages : texts and transmission*, Blackrock, Four Courts Press, p. 296-312.

PORTER David W. (2002), *Excerptiones de Prisciano. The Source for Aelfric's Latin-Old English Grammar*, Cambridge / New York, D. S. Brewer.

POTTER Timothy W. (1995), *Towns in Late Antiquity. Iol Caesarea and its Context*, Sheffield, Sheffield University (Occasional publication / Ian Sanders memorial fund, 2).

PUGLIARELLO Mariarosaria (1996), « *Interiectio* : espressività e norma nella teoria grammaticale latina », *Bollettino di Studi Latini*, 26, p. 69-81.

PUGLIARELLO Mariarosaria (2001), « *L'ars grammatica* e le interiezioni : tra oralità e scrittura », in *Praktika. XI^e Congrès de la Fédération Internationale des Associations d'Études Classiques*, *Kavala 24-30 août 1999*, I, Athènes, FIEC, p. 738-746.

PUGLIARELLO Mariarosaria (2003), « *Miraculum litterarum*. Evandro, Carmenta e l'alfabeto latino », in Zaffagno Elena (ed.), *FuturAntico* 1, Genova, Darficlet, p. 281-301.

RÄDLE Fidel (1981), « Gottschalk der Sachse », in Langosch Karl (dir.), *Die deutsche Literatur des Mittelalters. Verfasserlexikon*, t. 3, Berlin / New York, Walter de Gruyter, col. 190-199.

RAIOS Dimitris K. (1983), *Recherches sur le* « Carmen de ponderibus et mensuris », Jannina, Dédale.

RAIOS Dimitris K. (1989), *Archimède, Ménélaos d'Alexandrie et le* « Carmen de ponderibus et mensuris », *contribution à l'histoire des sciences*, Jannina, Dédale.

REGOLIOSI Mariangela (1993), *Nel cantiere del Valla. Elaborazione e montaggio delle « Elegantie »*, Roma, Bulzoni (Humanistica, 13).

RIBICHINI S. (1985), *Poenus advena. Gli dei fenici e l'interpretazione classica*, Roma, Consiglio Nazionale delle Ricerche (Studi fenici, 19).

ROBINS Robert Henry (1988), « Priscian and the Context of His Age », in Rosier I. (ed.), *L'héritage des grammairiens latins…*, p. 49-55.

ROBINS Robert Henry (1993), *The Byzantine Grammarians. Their place in History*, Berlin / New-York, Mouton de Gruyter (Trends in Linguistics Studies and Monographs, 70).

ROBINS Robert Henry (1996), « The Initial Section of the Tekhnè », in Swiggers P., Wouters A. (eds), *Ancient Grammar : Content and Context*, Leuven / Paris, Peeters (Orbis / Supplementa, 7), p. 3-15.

RÖHLE Robert (2005), « Neue Lesarten zum Text des Codex Florentinus », *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte. Romanistische Abteilung*, 122, p. 62-90.

ROMANO Domenico (1964-1965), « Prisciano a Bisanzio », *Atti dell'Accademia di Scienze, Lettere e Arti di Palermo*, s. 4, vol. 25/2, p. 305-355. Saggio con testo latino e traduzione italiana del *De laude Anastasii imperatoris* di Prisciano.

ROMANO Domenico (1997), *Letteratura e Storia nell'età tardoromana*, Palermo, p. 272-300 (= *Prisciano e Bisanzio*), p. 4-28 et 48-53.

ROSÉN Hannah (1999), *Latine loqui. Trends and directions in the crystallization of classical Latin*, München, Fink.

ROSIER Irène (1983), *La grammaire spéculative des Modistes*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires de Lille.

ROSIER Irène (1984), « Grammaire, logique et sémantique, deux positions opposées au XIII^e^ siècle : Roger Bacon et les Modistes », *HEL*, 6/1, p. 21-34.

ROSIER Irène (1992), « Quelques aspects de la diversité des discussions médiévales sur l'adjectif », in Colombat B. (éd.) *L'adjectif*..., *HEL*, 14/1, p. 75-100.

ROSIER Irène (1993), « Le commentaire des *Glosulae* et des *Glosae* de Guillaume de Conches sur le chapitre *De voce* des *Institutiones grammaticae* de Priscien », *Cahiers de l'Institut du Moyen Âge Grec et Latin*, 63, p. 115-144.

ROSIER Irène (1994), *La parole comme acte. Sur la grammaire et la sémantique au XIII^e^ siècle*, Paris, Vrin.

ROSIER Irène (1997), « Roger Bacon : grammar », in Hackett Jeremiah (ed.), *Roger Bacon and the Sciences : Commemorative Essays*, Leiden, Brill, p. 67-102.

ROSIER-CATACH Irène (2003a), « Abélard et les grammairiens : sur la définition du verbe et la notion d'inhérence », in Lardet P. (éd.), *La tradition vive*..., p. 143-159.

ROSIER-CATACH Irène (2003b), « Priscien, Boèce, les *Glosulae in Priscianum*, Abélard : les enjeux des discussions autour de la notion de consignification », *HEL*, 25/2, p. 55-84.

ROSIER-CATACH Irène (2003c), « Abélard et les grammairiens : sur le verbe substantif et la prédication », *Vivarium*, 41/2, p. 176-248.

ROSIER-CATACH Irène (2004), « The Glosulae in Priscianum and its Tradition », in McLelland N. et Linn A. (eds), *Flores Grammaticae : Essays in memory of Vivien Law*, Münster, Nodus, p. 81-99.

ROSIER-CATACH Irène (2006), « Priscian on divine ideas and mental conceptions : the discussions in the *Glosulae in Priscianum*, the *Notae Dunelmenses*, William of Champeaux and Abelard », *Vivarium,* 55/2-3, p. 219-237.

ROSIER-CATACH Irène (2008), « Les *Glosulae super Priscianum* : sémantique et universaux », *Documenti e studi per la storia della filosofia medievale*, 19 (Gli universali. Atti del convegno di Pisa, luglio, 2006), p. 123-177.

ROSIER-CATACH Irène (à paraître), « *Vox* and *Oratio* in Early Twelfth Century grammar and Dialectic », in Rosier-Catach I. (éd.), *Les Glosulae super Priscianum*…

ROSIER[-CATACH] Irène (éd.) (1988), *L'héritage des grammairiens latins de l'Antiquité aux Lumières. Actes du colloque de Chantilly, 2-4 septembre 1987*, Louvain / Paris, Peeters (BIG 13).

ROSIER-CATACH Irène (éd.) (à paraître), *Les Glosulae super Priscianum, Guillaume de Champeaux, Abelard, Arts du langage et théologie aux confins des XI^e^-XII^e^ siècles, Actes du colloque de Paris, 15-17 février 2007*, Turnhout, Brepols (Studia Artistarum).

ROSIER[-CATACH] Irène, STÉFANINI Jean (1990), « Théories médiévales du pronom et du nom général », in Bursill-Hall G. L., Ebbesen S., Koerner K. (eds), *De Ortu Grammaticae…*, p. 285-303.

SALAMON Maciej (1979), « Priscianus und sein Schülerkreis in Konstantinopel », *Philologus*, 123, p. 91-96.

SÁNCHEZ Martínez Cristina (2002), « La Definición Gramatical : Elemento Característico de las *Artes Grammaticales* Irlandesas », *Peritia*, 16, p. 116-130.

SCHANZ Martin, HOSIUS Karl, KRÜGER Gustav (1920), *Geschichte der römischen Litteratur.* T. 4 : *Die römische Literatur von Constantin bis zum Gesetzgebungswerk Justinians* ; Zweite Hälfte : *Die Litteratur des 5. und 6. Jahrhunderts*, München, Beck (Handbuch der Altertumswissenschaft, 8). Reprod. 1959.

SCHENKEVELD Dirk Marie (1984), « Stoic and Peripatetic Kinds of Speech Act and the Distinction of Grammatical Moods », *Mnemosyne*, 37, p. 291-353.

SCHERRER Gustav (1975 [1875]), *Verzeichnis der Handschriften der Stiftsbibliothek von St. Gallen*, Halle, Buchhandlung des Waiseshauses. Rééd. Hildesheim / Zürich / New York, Olms.

SCHIEVENIN Romeo (1986), « Marziano Capella e il *proconsulare culmen* », *Latomus*, 45, p. 797-815.

SCHINDEL Ulrich (2001), *Die Rezeption der hellenistischen Theorie der rhetorischen Figuren bei den Römern*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Philologisch-historische Klasse, dritte Folge, Bd. 243).

SCHLANGE-SCHÖNINGEN Heinrich (1995), *Kaisertum und Bildungswesen im spätantiken Konstantinopel*, Stuttgart, Steiner.

SCHMIDHAUSER Andreas U. (2005), « Selbstverweise bei Apollonios Dyskolos », in Fögen Thorsten (Hrsg.), *Antike Fachtexte*, Berlin, De Gruyter, p. 137-153.

SCHMIDHAUSER Andreas U. (forthcoming), *Apollonius Dyscolus. On the Pronoun*, edited with an Introduction, Translation, and Commentary.

SCHMIDT Gustav (1881), *Die Handschriften der Gymnasial-Bibliothek II // Königliches Dom-Gymnasium in Halberstadt. Oster-Programm 1881*, Halberstadt, p. 26.

SCHMIDT Peter Lebrecht (1993), « *De honestis et nove veterum dictis*. Die Autorität der *veteres* von Nonius Marcellus bis zu Matheus Vindocinensis », in Voßkamp, Wilhelm (Hrsg.), *Klassik im Vergleich*, *Normativität und Historizität europäischer Klassiken. DFG-Symposion 1990*, Stuttgart / Weimar, Metzler, p. 366-388.

SCHMIDT Peter Lebrecht (2001), « Priscianus », in Cancik Hubert, Schneider Helmuth (ed.), *Der neue Pauly. Enzyklopädie der Antike*, t. 10, Stuttgart / Weimar, Metzler, col. 338 *sg*.

SCHMIDT Rudolf T. (1979 [1839]), *Stoicorum grammatica*, [Halle], introd., trad. et révisions par Karlheinz Hülser, bibliographie commentée par Urs Egli, Braunschweig-Wiesbaden, Vieweg.

SCHMITT Charles B. (1992 [1983[1]]), *Aristote à la Renaissance*, Giard Luce (trad.), Paris, Presses universitaires de France.

SCHNEIDER Jean (1999), *Les traités orthographiques grecs antiques et byzantins,* Turnhout, Brepols (Corpus Christianorum. Lingua Patrum, 3).

SCHNEIDER Jean (2007), « Hérodien lu par Priscien », in Basset L., Biville F., Colombat B. *et al.* (éd.), *Bilinguisme et terminologie grammaticale…*, p. 163-179.

SCHNEIDER Richard (1910). Voir APOLLONIUS DYSCOLUS, *Fragmenta* (*Frg.*).

SCHOELL Friederich (1876), *De accentu linguae latinae : veterum grammaticorum testimonia*, Leipzig (Acta Societatis Philologae Lipsiensis, 6).

SCHOEMANN Georg Friedrich (1862), *Die Lehre von den Redetheilen nach den Alten*, Berlin, Hertz.

SCHOEMANN Georg Friedrich (1871), *Commentatio Macrobiana*, Greifswald (diss.).

SCHOEMANN Georg Friedrich (1881), « De Etymologici Magni fontibus. I. De Zenobii commentario rhematici Apolloniani », *Programm des Städtischen Gymnasiums zu Danzig*, p. 1-29.

SCHRÖDER Bianca (1999), *Titel und Text. Zur Entwicklung lateinischer Gedicht-überschriften, mit Untersuchungen zu lateinischen Buchtiteln, Inhaltverzeichnissen und anderen Gliederungsmitteln*, Berlin / New York, de Gruyter.

SCHULTE Hendrich (1990), *Julian von Ägypten*, Trier, Wissenschaftlicher Verlag.

SEARLE John R. (1973), « Che cosa è un atto linguistico ? », in Giglioli P. P. (ed.), *Linguaggio e società*, Bologna, il Mulino, p. 89-107 (trad. de Searle J. R., « What is a Speech Act », in Black M. (ed.), *Philosophy in America*, London, Allen & Unwin, p. 221-230).

SEARLE John R. (1975), « Indirect Speech Acts », in Cole P., Morgan Jerry-L. (eds), *Speech Acts*. T. 3. *Syntax and Semantics*, New York, Academic Press, p. 59-82.

SELMER Carl (ed.) (1959), *Navigatio Sancti Brendani abbatis*, from early Latin mss, Notre Dame (Univ. of Notre Dame Publ. in Medieval Studies, 16).

SERBAT Guy (1986), « Entre la tradition antique et le monde moderne : les réflexions de Jules-César Scaliger sur les pronoms », in Cubelier de Beynac J., Magnien M. (éd.), *Acta Scaligeriana*, p. 171-180.

SHALEV Donna (in printing), « Speech Act Theory, and Ancient Sources for the Division of λόγος », in Calboli G. (ed.), *Papers on Grammar X*, Roma, 2007.

SIEBENBORN Elmar (1976), *Die Lehre von der Sprachrichtigkeit und ihre Kriterien. Studien zur antiken normativen Grammatik*, Amsterdam, Grüner.

SKRZECZKA Rudolf Ferdinand Leopold (1853), *Die Lehre des Apollonius Dyscolus von den Redetheilen, und kritische Bemerkungen zu Apollonius De Adverbio*. Progr. Koenigsberg.

SKRZECZKA Rudolf Ferdinand Leopold (1861), *Die Lehre des Apollonius Dyscolus vom Verbum*, 3r Theil, Progr. Koenigsberg.

STARR Chester G. (1957), *The Intellectual Heritage of the Early Middle Ages : Selected Essays by M. L. W. Laistner*, Ithaca / New York, Cornell University Press.

STÉFANINI Jean (1994 [1984[1]]), « Le pronom dans l'histoire de la grammaire », in Id., *Histoire de la grammaire*, édité par Xatard Véronique, Paris, CNRS Éditions, p. 147-175.

STEIN Ernest (1949), *Histoire du Bas-Empire*, t. 2 : *De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien (476-565)*, publié par Palanque Jean-Remy, Paris / Bruges, Desclée de Brouwer ; réimpr. Amsterdam, Hakkert, 1968.

STEINTHAL Heymann (1891), *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern*, 2e ed., Berlin, Dümmlers.

STEUCKARDT Agnès et NIKLAS-SALMINEN Aïno (dir.) (2003), *Le mot et sa glose*, Aix-en-Provence, Université de Provence (Langues et langage).

STEWART Hugh Fraser F., RAND Edward Kennard (1953), *Boethius, the Theological Tractates*, Londres, Heinemann / Cambridge Mass., Harvard University Press.

STOCK Christian. Voir SERGIUS (PS.-CASSIODORUS).

STOKES Whitley, STRACHAN John (eds) (1975[2] [1901-1903]), *Thesaurus Palaeo-hibernicus*, *A Collection of Old-Irish Glosses*, vol. 1 : *Biblical glosses and scholia* ; vol. 2 : *Non-biblical glosses and scholia*, Cambridge, University Press (Dublin Institute for Advanced Studies).

STRACHAN John (1903), « On the Language of the St. Gall Glosses », *Zeitschrift für celtische Philologie*, 4, p. 470-492.

STRZELECKI Ladislaus (1936), *De Flavio Capro Nonii autore*, Kraków, Polsk. 1 Akad. Rozpratvy wydzialu 65, 3.

STRZELECKI Ladislaus (1937), « De Prisciani quodam loco (*GL* 2, 262.23) », *Eos*, 38, p. 446-448.

STRZELECKI Ladislaus (1948), *De litterarum romanarum nominibus*, Wratislaviae, Sumptibus Societatis Scientiarum Wratislaviensis (Prace Wrocławskiego Towarzystwa Naukowego, Seria A, 19).

STRZELECKI Ladislaus (1954), « De grammaticis Latinis quaestionum particula », *Eos*, 47, p. 143-157.

SUÑER Margarita (1993), « About Indirect Questions and Semi-Questions », *Linguistics and Philosophy*, 16, p. 45-77.

SWIGGERS Pierre (1985), « L'histoire d'un problème grammatical, l'article en français », *Revue de linguistique romane*, 49, p. 119-126.

SWIGGERS Pierre (1989), « Les grammaires françaises (1562, 1572) de Ramus : vers une méthode descriptive », in Swiggers P., Van Hoecke W. (éd.), *La langue française au XVIe siècle : usage, enseignement et approches descriptives*, Louvain / Paris, Leuven University Press / Peeters, p. 116-135.

SWIGGERS Pierre (2001), « Les *Institutiones grammaticae Latinae* de Nicolas Clénard (1538) », in Ax Wolfram (ed.), *Von Eleganz und Barbarei. Lateinische Grammatik und Stilistik in Renaissance und Barock*, Wiesbaden, Harrassowitz, p. 147-168.

SWIGGERS Pierre (2004), « Alcuin et les doctrines grammaticales », in Depreux P., Judic B. (éd.), *Alcuin, de York à Tours…*, p. 147-161.

SZERWINIACK Olivier (2003), « L'Irlande médiévale et la culture antique », in Lardet P. (éd.), *La tradition vive*…, p. 85-105.

TARQUINI Barbara Maria (2002), *I codici grammaticali in scrittura beneventana*, Montecassino, Pubblicazioni cassinesi (Biblioteca Cassinese, 2).

TAVONI Mirko (1984), *Latino, grammatica, volgare. Storia di una questione umanistica*, Padova, Antenore (Medioevo e Umanesimo, 53).

THURNEYSEN Rudolf (1937), « Zum Ogom », *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, 61, p. 188-208. Repris in Id., *Gesammelte Schriften* I-III (1991), de Bernardo Stempel Patrizia, Ködderitszch Rolf (ed.), Tubingen, Max Niemeyer, vol. II, p. 292-314.

THURNEYSEN Rudolf (1946), *A Grammar of Old Irish*, Dublin, Institute for Advanced Studies.

THURNEYSEN Rudolf (1949), *Old Irish Reader*, Dublin, Institute for Advanced Studies.

THUROT Charles (1869), *Notices et extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au Moyen Âge*, Paris, Imprimerie impériale (Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale et d'autres bibliothèques, 22, 2e partie). Repr. anastatique, Francfort, Minerva, 1964.

TIGGES Wim & Ó BÉARRA Feargal (collab.) (2006), *An Old Irish Primer*, Nijmegen, Stichting Uitgeverij de Keltische Draak.

TODINI Umberto (1970), « A proposito del lemma fulgenziano sui "*neferendi sues*" (Exp. serm. ant. 5) », *RCCM* 12, p. 37.

TOLKIEHN Johannes (1916), *Philologische Streifzüge*, Leipzig, Dieterich.

TRAINA Alfonso (1989), « Le traduzioni », in Cavallo Guglielmo, Fedeli Paolo, Giardina Andrea (edd.), *Lo spazio letterario di Roma antica*. T. II : *La circolazione del testo*, Roma, Editrice Salerno, p. 93-123.

TURA Adolfo (2005), « Essai sur les *marginalia* en tant que pratique et documents », in Jacquart D., Burnett Ch. (éd.), Scientia in Margine. *Études sur les* marginalia *dans les manuscrits scientifiques du Moyen Âge à la Renaissance*, Genève, Droz, p. 261-387.

TWEEDALE Martin M. (1976), *Abailard on Universals*, Amsterdam, North Holland Publishing Compagny.

UHLIG Gustav (1864), « εἶεν. Zu Apollonios Dyskolos », *Rheinisches Museum* 19, p. 33-48.

UHLIG Gustav (1910). Voir APOLLONIUS DYSCOLUS, *De constructione* (*Synt.*).

USENER H. (1876), « Eine Handschrift Peter Daniels », *Rheinisches Museum*, 22, p. 413-421.

VAN DE WOESTIJNE Paul (1953). Voir PRISCIEN, *Periegesis* (*Per.*).

VAN OPHUIJSEN Johannes Max (1993), « The Semantics of a Syntactician. Things meant by verbs according to Apollonius Dyscolus "*Peri suntaxeôs*" », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 2.34.1, p. 731-770.

VENDRYES Joseph *et al.* (1959-→), *Lexique étymologique de l'irlandais ancien* ABCDMNOPRSTU, Dublin, Institute for Advanced Studies / Paris, Centre National de la Recherche Scientifique.

VERHOEVEN Cornelis W.M. (1960), « Het Woord Substantia », *Tijdschrift voor Philosophie*, 22, p. 495-543.

VEZIN Jean (1981), « Les manuscrits copiées à St. Denis pendant l'époque carolingienne », *Paris et Ile de France*, 32, p. 273-287.

VEZIN Jean (1986), « Les relations entre Saint-Denis et d'autres scriptoria pendant le haut Moyen Âge », in Ganz P. (ed.), *The Role of the Book in Medieval Culture.*

Proceedings of the Oxford International Symposium, 26 September-1 October 1982, Turnhout, Brepols (Bibliologia, 3), p. 17-39.

VILJAMAA Toivo (1968), *Studies in Greek Encomiastic Poetry of the Early Byzantine Period*, Helsinki-Helsingfors, Societas Scientiarum Fennica (Commentationes Humanarum Litterarum, 42/4).

VINEIS E., MAIERÙ A. (1990), « La linguistica medioevale », in Lepschy G. C. (cur.), *Storia della linguistica*, Bologna, il Mulino, vol. 1, p. 11-168.

VIRCILLO FRANKLIN Carmela (2002), « Grammar and exegesis : Bede's *Liber de schematibus et tropis* », in Lanham Carol Dana (ed.), *Latin Grammar and Rhetoric : from classical theory to medieval practice*, London / New York, Continuum, p. 63-91.

VITALE Maria Teresa (1982), « Per una terminologia grammaticale : παρεπόμενα – *accidentia* », *Studi e Ricerche*, 5, p. 199-222.

WALD Berthold (1998), « Substanz ; Substanz/Akzidens. II. A. Frühscholastik ; B. Hochscholastik ; C. Spätscholastik bis Gegenreformation », in Ritter Joachim, Gründer Karlfried (ed.), *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, Basel, Schwabe & Co, p. 507-521.

WARD John (1812), « Hermogenis *Progymnasmata* n. I-II », *The Classical Journal*, 5, p. 381-411.

WARD John (1812[1]), « Hermogenis *Progymnasmata* n. III », *The Classical Journal*, 7, p. 417-425.

WARD John (1812[2]), « Hermogenis *Progymnasmata* n. IV », *The Classical Journal*, 8, p. 155-160.

WEISS Roberto (1976) *Medieval and Humanistic Greek, Collected Essays*, Padova, Antenore.

WESSNER Paul (1910), rec. di Wischnewski 1909, *Berliner philologische Wochenschrift*, 30, col. 1542-1547.

WESSNER Paul (1912), *Berliner Philologische Wochenschrift*, 51, col. 1827.

WESSNER Paul (1919), « Zu den Liviuszitaten bei Priscian », in AA. VV., *Hundert Jahre A. Marcus und E. Webers Verlag. 1818-1918*, Bonn, Marcus u. Weber, p. 110-114.

WESSNER Paul (1924), « Zu Priscian », *Berliner Philologische Wochenschrift*, 44, p. 187-190.

WICH-REIF Claudia (2001), *Studien zur Textglossarüberlieferung. Mit Untersuchungen zu den Handschriften St. Gallen, Stiftsbibliothek 292 und Karlsruhe, Badische Landesbibliothek St. Peter perg. 87*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter.

WIELAND Gernot R. (1983), *The Latin Glosses on Arator and Prudentius in Cambridge University Library MS Gg. 5. 35*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies (Studies and texts, 61).

WIELAND Gernot R. (1984), « Latin lemma-Latin gloss : the stepchild of glossologist », *Mittellateinisches Jahrbuch*, 19, p. 91-99.

WISCHNEWSKI Otto (1909), *De Prisciani institutionum grammaticarum compositione*, Berlin, Trenkel (diss. Königsberg).

WÖLFFLIN Eduard (1896), « Die lateinische Übersetzung des Briefes des Clemens an die Korinther », *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, 9, p. 81-100.

WOYTEK Erich (1970), *Sprachliche Studien zur Satura Menippea Varros*, Wien / Köln / Graz, Hermann Böhlaus Nachf.

WRIGHT William (1870, 1871), *Catalogue of Syriac Manuscripts in the British Museum, acquired since the Year 1838*, Part 1-2, London, Gilbert and Rivington.

ZETZEL James E. G. (1981), *Latin Textual Criticism in Antiquity*, New York, Arno Press.

ZEUSS Johann Caspar (1853), *Grammatica Celtica* I-II, Leipzig, Weidmann.

ZILLIACUS Kurt (1989), *Skärgårdsnamn*, Helsingfors, Svenska litteratursällskapet i Finland.

INDEX

Index des auteurs anciens

Le nom des auteurs anciens est cité sous sa forme latine.

Abaelardus, **490, 491, 493, 497, 499, 500**
Accentibus (de), **46, 51, 54, 190, 286, 393, 411, 416, 417, 419, 420, 421, 424, 642, 644, 651**
Acron (ps.), **24**
Ad Herennium, **404, 409, 410**
Aelfricus, **454**
Aeneis, **5, 215, 366, 378, 380, 381, 577**
Aeschines, **104**
Aeschylus, **277**
Agathias, **28**
Agroecius, **71, 667, 670**
Alcuinus, **37, 40, 41, 45, 53, 70, 199, 200, 453, 454, 455, 459, 463, 482, 484, 485, 667**
Aldhelmus, **39, 40, 41, 69, 70, 463**
Aleander Hieronymus, **589**
Alexander de Villa Dei, **54, 535, 557, 559, 562, 566, 568, 582**
Alexander Neckam, **421**
al-Fārābī, **320**
Alfius Avitus, **275**
Ambianensis (ars), **452**
Ambrosiana (ars), **39, 68, 448, 449, 450, 451, 452, 458, 472, 474, 477**
Ammianus Marcellinus, **24, 268**
Ammonius, **89, 128, 135, 137, 139, 146, 149, 319, 320, 321**
Anonymus ad Cuimnanum, **39, 68, 450, 451, 452, 473, 476**
Anonymus Bobbiensis, **346**
Anonymus Seguerianus, **404, 409, 410**
Antiquitates humanae, **186**
Aphthonius, **235, 404, 405, 406, 407, 409, 410**
Apollonius, **86, 89, 90, 94, 95, 101-103, 107, 109, 110-120, 122-124, 127-131, 134, 138, 141-149, 151, 153-170, 173-180, 199, 239, 245, 252, 259, 273, 282, 305, 315, 321, 323, 328, 338, 339, 340, 341, 344, 347, 348, 349, 351, 353, 363, 371, 374, 376, 445, 467, 503-506, 509, 537, 562, 563, 566, 567, 579, 593-596, 602, 605, 617**
Apuleius, **107, 186, 192**
Aquila Romanus, **465, 466, 467**
Archimedes, **49**
Archytas, **101**
Aristarchus, **114, 116, 117, 173, 261, 447, 448, 455, 457, 458, 459, 460, 538, 621**
Aristophanes, **104, 172**
Aristoteles, **85-89, 92-97, 100, 101, 105, 107, 111, 125, 126, 128, 137, 140, 158, 244, 316, 318-320, 331, 456, 490-492, 498, 501, 522, 524, 529, 532, 587, 588, 597, 604, 608-610**
Arnauld Antoine, **611, 627, 628**
Arruntius Celsus, **21**
Arusianus Messius, **665**
Asper (ps.), **258, 344, 346, 386, 389, 390, 459, 489**
Asperius, **475, 477**
Audax, **191, 240, 244, 345, 346, 386, 390, 412, 413**
Augustinus, **87, 88, 126, 131, 443, 464, 498, 499**

Augustinus (ps.) *regulae*, **207, 240, 258, 344, 346, 459, 606, 608**
Avienus, **478**

Badius Jodocus Ascensius, **252**
Bangius, **611**
Barton John, **615**
Beauzée, **611, 624, 625, 626, 628, 631, 634, 637, 638, 639, 640, 642, 644, 645, 646, 647, 648, 649**
Beda, **41, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 420, 454, 459, 483, 528, 532, 667, 668, 669, 670**
Benedictus episcopus (Biscopus), **40**
Bernensis (ars), **39, 68, 437, 451, 460, 470, 473, 476**
Berolinensis (ars), **451**
Boethius, **14, 42, 87, 88, 89, 92, 96, 99, 101, 111, 116, 125, 126, 129, 131, 132, 135, 137, 140, 260, 261, 332, 453, 460, 490, 491, 492, 495, 497, 498, 500, 512, 523, 531, 532, 573, 576, 609**
Boethius, *in Aristotelem*, **492**
Bonifatius (Vynfreth), **41, 69, 70, 451**
Bosquet Jean, **614, 615, 620**
Brugensis (ars), **458**
Budé Guillaume, **599**
Buommattei Benedetto, **611**

Caesar, **187, 194, 478**
Calliopus, **592**
Calvus, **274**
Caper, **71, 73, 202, 203, 216, 222, 223, 224, 225, 237, 259, 260, 263, 268, 336, 337, 338**
Caper (ps.), **657, 667**
Cassiodorus, **39, 50, 190, 191, 192, 198, 225, 228, 232, 235, 253, 255, 268, 297, 433, 460, 472, 482, 670**
Cato, **93, 186, 192, 208, 218, 241, 242, 293, 346**
Catullus, **606, 607**
Celsus, **21**
Chalcidius, **105**
Charisius, **21, 22, 27, 52, 71, 73, 87, 185-187, 194, 224, 225, 234, 245, 255, 257, 259, 263, 315, 334, 346, 387, 436, 437, 446, 588, 636**
Chiflet Laurent, **614, 620**
Chœroboscos, **127, 175, 321, 322**
Chrysippus, **90, 114, 116, 242**
Cicero, **4, 20, 23, 24, 33, 80, 92, 93, 99, 102, 126, 129, 137, 145, 189, 194, 204, 206, 207, 208, 212, 213, 218, 219, 251, 253, 259, 261, 274, 275, 293, 323, 324, 325, 332, 336, 346, 372, 373, 375, 377, 387, 389, 404, 409, 410, 437, 447, 450, 452, 470, 589, 636, 657**
Claudianus, **4, 5**
Claudius Caesar, **234, 641, 644**
Claudius Donatus, **24**
Claudius Quadrigarius, **208, 211**
Cleanthes, **116**
Cledonius, **255, 266**
Clemens (ps.), **69**
Clemens Scottus, **69, 455, 470**
Clenardus Nicolas, **252**
Cominianus, **386, 388, 389**
Commentum Einsiedlense, cf. Remigius Autisioderensis, **236**
Condillac, **631**
Consentius, **186, 230, 235, 241, 259, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 457, 458, 459, 460, 461, 469, 483, 588**
Corippus, **15**
Cornutus, **191, 192**
Cruindmelus, **69**

De Spira Vindelinus. Voir Vindelinus de Spira
Democritus, **245**
Demosthenes, **592, 593**
Despauterius Joannes, **622**
Diderot Denis, **631, 634**
Didymus, **192, 243**
Dinarchus, **104**
Dio Cassius, **22**
Diogenes Babylonius, **90, 99**
Diogenes Laertius, **114, 306, 316, 320**
Diomedes, **52, 73, 186, 201, 207, 224, 229, 240, 241, 244, 245, 257, 261,**

263, 300, 334, 344, 346, 386, 388, 389, 390, 412, 416, 433, 454, 482, 588, 599, 636
Dionysius Alexandrinus, **19, 30, 44**
Dionysius Halicarnensis, **589**
Dionysius Thrax, **20, 89, 97, 107, 117, 170, 240, 321, 388, 446, 615, 617, 656**
Donatus, **39, 41, 42, 44, 46, 51-54, 68-70, 87, 95, 96, 113, 178, 179, 190, 200, 214, 258, 263, 268, 287, 315, 344, 346, 386, 388, 390, 391, 411, 412, 415-417, 419-422, 429, 433, 434, 445-461, 463, 467, 469-473, 476, 478, 528, 529, 557-562, 565-569, 573-575, 579, 581-583, 588, 592, 596, 599, 600, 602, 605, 609, 621, 636, 639, 657, 665, 666, 668-671**
Donatus Ortigraphus, **68, 69, 455, 458**
Dositheus, **19, 214, 334, 346, 386, 389, 390**
Douchet Jacques, **635**
Doxopatres, **404, 406, 407**
Dracontius, **5**
Dumarsais César Chesneau, **611, 624, 628, 634, 636, 641-646, 647, 649**
Duns Scottus, **592**

Eberhardus Bethuniensis (Évrard de Béthune), **54, 557-562, 569, 575, 576, 578, 582**
Ennius, **5, 186, 206, 208, 210, 213, 218-220, 262, 336, 410, 468, 469, 471**
Epictetus, **98**
Epicurus, **245**
Erasmus, **588, 589, 597**
Erchanbertus, **454, 459, 460**
Ermenricus Elvangensis, **454, 481-485**
Etymologiae, **412, 422, 471, 656, 670**
Euripides, **590, 592, 593**
Eutropius, **24, 268**
Eutyches, **198, 268, 271, 456**
Excerptiones de Prisciano, **438, 454**
Explanationes in Donatum, **668**

Festus, **228, 241, 460, 484, 590, 657**
Figuris numerorum (liber de), **43, 72, 74, 177, 188, 198, 251, 260, 262, 264, 464**
Finck Caspar, **611**
Flavius Theodorus, **17, 198, 256, 258, 259, 269-272, 276**
Florus, **24**
Frischlinus Nicodemus, **611**
Fulgentius, **201, 204**

Gaius (jurisconsultus), **253, 267**
Galenus, **102**
Gauzbertus, **454**
Gellius, **208, 213, 242, 268, 339, 492, 498, 589**
Geometres, **627**
Georgius Trapezuntinus (Georges de Trébizonde), **597**
Gerlandus, **454**
Gilbertus Pictaviensis (Gilbert de Poitiers), **503**
Giovanni, voir Johannes
Girard Gabriel, **625, 629, 630, 631**
Glossarum liber, **434**
Glosulae, **433, 457, 489-492, 499-501**
Glosulae super Priscianum maiorem, **489, 492-495, 499, 501**
Glosulae super Priscianum minorem, **489, 490, 494, 496, 501**
Godescalcus, **481, 482**
Grattius, **5**
Gregorius Magnus, **39, 40, 71, 473**
Guarinus Veronensis, **199, 420, 592**
Guillelmus Campellensis (Guillaume de Champeaux), **490, 493, 496, 497, 499, 500**
Guillelmus de Conchis (Guillaume de Conches), **121, 199**, **512, 518**, **575, 576**
Guillelmus de Moerbeke, **158**

Han Ulrich. Voir Ulrich Han
Harris James, **611, 624**
Heiricus Autisioderensis (Heiric d'Auxerre), **256, 440, 459**
Heliodorus, **127, 174, 175, 176, 245**
Helwig Christopher, **611**

Henricus Abrincensis (Henri d'Avranches), **557, 562-564, 566, 570-574, 578-580, 582, 583**
Hermagoras, **126**
Hermogenes, **126, 176, 395-399, 404-407, 410, 597**
Hermogenes (ps.), **44**
Hermogenianus, **33**
Herodianus, **168, 169, 305, 308, 312, 341, 504, 529, 537, 562, 563, 566, 567, 579**
Herodotus, **104**
Hieronymus, **263**
Hildemarus Corbiensis, **466**
Homerus, **119, 132, 172, 173, 236, 251, 322, 328, 540, 593**
Horatius, **5, 193, 261, 264, 275, 325, 334, 336, 565**
Hugutio Pisanus, **421, 552**
Hypsicrates, **242**

Ildemaro, voir Hildemarus
Ildericus Cassinensis, **475, 479**
Institutio de nomine et pronomine et verbo, **40, 41, 68, 69, 70**
Interrogatio de grammatica, **670**
Irson Claude, **614, 620**
Isaac (glossateur), **440**
Isaeus (Isée), **104**
Isidorus, **39, 67, 131, 222, 240-243, 390, 412, 415, 422, 454, 459, 466, 474, 482, 636, 639, 644, 656, 657, 669, 670**
Isocrates, **104, 396**

Jacobus Edessenus, **9**
Jamblichus, **103, 104**
Jean, voir Johannes
Jean de Basingstocke, **529**
Johannes Antiochenus, **8, 9, 10, 12**
Johannes Balbi, **535, 547-556**
Johannes de Garlandia, **557, 561, 563, 566, 573, 576, 578, 581, 582, 583**
Johannes Lydus, **27, 242**
Johannes Scottus Eriugena, **53, 69, 199, 254, 255, 440-442, 456, 486**
Jordanes, **30**
Julianus Aegyptius, **267**
Julianus patricius, **40, 47, 51**
Julianus Toletanus, **39, 412, 460**
Julius Paulus, **242**
Julius Romanus, **187, 224, 225, 263, 386, 388, 389, 390**
Justinianus, **198, 253, 264, 266, 267, 268**
Juvenalis, **5, 336, 437, 565, 593, 603**

Kant Emmanuel, **610**

Lactantius, **254**
Lancelot Claude, **611, 636, 637, 639**
Laureshamensis (ars), **69, 417, 457, 470**
Leibniz Gottfried W., **612**
Linacre Thomas, **588, 591-597, 600, 602-608**
Lipsius Justus, **611**
Livius, **21, 437, 447, 592**
Livius Andronicus, **187, 468**
Lucanus, **4, 5, 265**
Lucilius, **186, 190, 206, 208, 210, 211, 214, 219, 220, 336, 468, 469**
Lucretius, **5, 60, 208, 219, 220, 244**
Lupus Ferrariensis (Loup de Ferrières), **38, 459, 463, 482**
Lysias, **104**

Macrobius, **126, 175, 255, 261, 318, 459, 657**
Mallius Theodorus, **656**
Malsachanus, **68, 452**
Manilius, **5**
Manutius Aldus, **252, 592, 602**
Marcellinus comes, **10, 13**
Marius Victorinus, **95, 96, 100, 101, 106, 107, 120, 126, 190, 191, 193, 194, 229, 231, 232, 234, 235, 240, 258, 305, 404, 411-413, 420, 589**
Martianus Capella, **87, 98, 99, 107, 221-232, 234-237, 332, 333, 404, 419, 442, 443, 465, 589, 657**
Masset Jean, **614, 618, 619, 622**
Maupas Charles, **614, 618-620, 622, 623, 625, 626, 632**
Maximus Victorinus, **459**

Meigret Louis, **613-615, 617-619, 621, 632**
Menelaos, **49**
Messala, **222**
Metrica (de arte), **71, 668**
Metrorius, **669, 670**
Minucianus, **126**
Morhof Daniel Georg, **611**
Moschopoulos Manuel, **529**
Mucius Scaeuola, **33**
Murethach (Muridac), **69, 434, 457, 458**
Nebrija Antonio de, **589, 602, 615**

Nemesianus, **5**
Neoplatonici, **86, 103, 106, 107, 120, 126**
Nicolaus, **404-407, 410**
Nicole Pierre, **627, 628**
Nicomachus Gerasenus, **117, 447, 455, 457, 459, 460, 538, 621**
Nigidius Figulus, **188, 190, 191, 194, 589**
Nonius Marcellus, **186, 197, 201-213, 215, 216, 218, 270, 336, 338, 339, 657**
Novius, **206, 210, 213**

Odo Cluniacensis, **456**
Orosius, **67**
Orthographia (de), **73, 74**
Osbern of Gloucester, **552**
Oudin Antoine, **614, 619**
Ovidius, **4, 5, 29, 275, 276, 438, 471, 592**

Palaemon, **46, 235, 253, 386, 475**
Palsgrave John, **615**
Papirianus, **225, 228, 231, 232, 235, 237**
Parrasio Aulo Giano, **662**
Partitiones duodecim versuum Aeneidos principalium, **72-74**
Paulus apostolus, **464**
Paulus Diaconus, **50, 460, 479**
Pedum regulis (de), **70**
Perizonius Jacobus, **608**
Perotti Niccolò, **199, 200, 602**
Petrus Daniel Aurelianensis (Pierre Daniel d'Orléans), **39**
Petrus Helias (Pierre Hélie), **199, 503, 512, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 559, 566, 567, 570, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 583**
Petrus Hispanus grammaticus (Pierre d'Espagne), **559, 576, 579-583**
Petrus Pisanus (Pierre de Pise), **200, 451**
Philo Alexandrinus, **117**
Philoponus Joannes, **90-92**
Philoxenus Alexandrinus, **242**
Phocas, **26, 55, 70, 185, 190, 255, 265, 414, 420, 459**
Placidus, **434**
Planudes Maximus, **153-161, 163, 165, 166, 334, 404**
Plato, **80, 85, 86, 91-93, 101, 103-106, 109, 112, 115, 117, 118, 120, 123, 137, 140, 141, 143-145, 165, 323, 324, 372, 492, 493, 498, 568, 590, 655**
Plautus, **5, 206, 207, 210, 211, 213, 229, 231, 262, 276, 277, 336, 595, 596**
Plinius Secundus major, **24, 223-237, 333, 338, 443, 644**
Plinius Secundus minor, **16, 17**
Plotinus, **106**
Pompeius, **73, 190, 201, 230, 240, 241, 253, 333, 386, 412, 413, 415, 433, 466, 469, 477, 599, 657, 668, 670**
Pomponius, **204, 206, 208, 209, 213, 215, 218-220**
Ponderibus et mensuris (carmen de), **46**
Porphyrius, **89-91, 94-96, 98-102, 107, 111, 115, 117, 131, 132, 137, 140, 143, 144, 146, 147, 149, 492, 494-497, 501, 627**
Priscianus (ps.), **46, 51, 54, 651**
Probus, **70, 189, 190, 225, 228, 232, 326, 338**
Probus (ps.), **26, 189, 239, 245, 253, 344, 346, 386, 389, 390, 414, 433**
Proclus, **91, 106, 140**
Procopius Gazaeus, **9, 14**
Proprietate sermonum vel rerum (de), **657**

Prudentius, **5**
Ptolemaeus, **100, 101**

Quintilianus, **94, 126, 193, 194, 207, 241, 243, 251, 253, 261, 293, 307, 333, 334, 386, 589, 621, 636, 644**

Rabanus Maurus, **454, 459, 460, 485, 501**
Ramus Petrus (Pierre de la Ramée), **357, 609, 614, 617, 619**
Redemptus, **39**
Remigius Autisioderensis (Remi d'Auxerre), **421, 433, 439, 441, 443, 454, 459, 657**
Remmius Favinus, **46**
Robertus Grosseteste, **523, 530**
Robertus Kiwardby, **537**
Rogerus Bacon, **521-526, 528-534, 606**
Roscelinus Compendiensis (Roscelin), **491**
Rufinus Antiochensis, **55, 270**

Sacerdos, **387, 414**
Sallustius, **25, 26, 208, 261, 291, 338, 381, 592**
Sanctius Franciscus, **599, 601, 608, 611, 636, 639**
Scaliger Josephus Justus, **611, 612**
Scaliger Julius Caesar, **217, 587-612, 636, 639**
Scaurus, **460, 667, 668, 670**
Schematibus et tropis (de), **71, 670**
Sedulius Scottus, **69, 456-459, 463, 470-472, 536, 665**
Seneca, **5, 125, 386**
Sergius, **42, 257, 336, 412, 415, 466, 670**
Sergius (ps.), **665**
Servius, **24, 42, 186, 190, 230, 256, 386, 387, 390, 416, 419, 436, 437, 439, 448, 459, 469, 483, 528, 532, 565, 636, 639, 657**
Severus Antiochenus, **9, 10, 11**
Sextus Empiricus, **404, 409, 410**
Sidonius, **4, 5**
Sigebertus, **41**
Silius Italicus, **5**
Simplicius, **90, 92, 98, 100, 101, 116**
Smaragdus, **67, 451**
Solinus, **31, 268**
Sophronios, **322**
Statius, **4, 5, 20, 33, 261, 267, 325**
Stephanus, **98, 138, 146, 614, 619, 621**
Stoici, **85-90, 97, 99, 101, 102, 107, 109, 111, 114-116, 118, 122-124, 136, 140-142, 145, 149, 316, 318-320, 322, 375, 498**
Suetonius, **592**
Sulpicius Victor, **253**
Sulpitius Johannis A., **592**
Sulpitius Severus, **466**
Susenbrotus Joannes, **648**
Symmachus, **14, 42, 43, 46, 47, 50, 51, 53, 197, 251, 260, 261**
Synesius Cyrenaicus, **49**

Tatuinus, **41, 69, 70, 452**
Telesio Bernardino, **609**
Temporum ratione (de), **70, 72**
Teotbertus, **440**
Terentianus Maurus, **230, 237, 268, 303, 589, 636, 665**
Terentius, **4, 5, 44, 192, 193, 204, 206-208, 212, 213, 219, 262, 263, 275, 325, 327, 336, 338, 340, 346, 349, 356, 372, 375, 377, 447, 458, 470, 475, 476, 592, 648, 667**
Tertullianus, **24, 126, 147**
Theoctistus, **27, 197, 252, 271, 277**
Theodorus Anagnostes, **13**
Theodorus Gadarensis, **126**
Theodorus Gazaeus, **597**
Theodosius Alexandrinus, **526, 529, 532**
Theon Alexandrinus, **141, 142, 143, 404, 405, 407**
Theophanes, confessor, **8, 13**
Theophrastus, **136, 320**
Thomas Erfordianus (Thomas d'Erfurt), **592**
Thucydides, **104, 593**
Tibullus, **5**

Titinius, **188, 206, 207, 208, 210, 213, 218**
Tryphon, **89, 114, 170**
Turpilius, **262**
Tyrannio, **242**

Ulpianus, **267**
Ulrich Han, **400**
Ursus episcopus Beneventanus ou Orso di Benevento, **466, 467, 476**
Uurmonoc, **457**

Vairasse d'Allais Denis, **613, 614, 621, 623**
Valerius Flaccus, **5**
Valla Laurentius, **588, 597, 608**
Varro, **183-194, 203, 206-208, 210, 218, 219, 241-246, 274, 277, 282, 295, 332, 333, 336, 387, 389, 468, 587-590, 598, 599, 603, 609**
Vegetius, **268**
Velius Longus, **194, 235, 665**
Vergilius, **4, 5, 29, 39-44, 67, 71, 75, 112, 116, 129, 193, 203, 208, 215, 235, 236, 261, 263, 275, 325, 336-338, 340, 379, 381, 389, 438, 447, 450, 455, 469, 470, 472, 476, 538, 540, 542, 577, 621, 636, 648**
Vindelinus de Spira, **400**
Virgilius grammaticus, **39, 469, 472, 476**
Vossius Gerardus J., **611, 647**
Vynfreth, voir Bonifatius

Walafrid Strabon, **481**
Weller Jacob, **533**

Xenophon, **104**

Zenobius, **175**

Index des auteurs modernes

ADAMS James Noël, **328**
AHLQVIST Anders, **57-61, 67, 68**
AMACKER René, **341, 350**
AMELLI Ambrogio, **479**
ANOLLI Luigi, **391**
AUSTIN Colin, **277**
AUSTIN John Langshaw, **320, 321**
AX Wofram, **295**

BACHELLERY Édouard, **68**
BAEHRENS Aemilius, **44**
BALLAIRA Guglielmo, **3-6, 9, 11, 13-17, 22, 23, 27, 37, 44, 45, 48, 55, 77, 197, 198, 249, 256, 267, 269, 465, 467, 653**
BALLESTER Xavier, 250
BARATIN Marc, **57, 85, 94, 111, 121-123, 128, 131, 137, 139, 162, 204, 205, 207, 209, 214, 215, 249, 259, 271, 276, 315, 323, 324, 327, 328, 331, 332, 340, 342, 348, 506, 507, 509, 511, 518, 545, 593, 596-598, 602, 604, 607, 608**
BARWICK Karl, **221, 224, 257, 259, 315, 437, 656**
BASSET Louis, **292, 521**
BÉCARES BOTAS Vicente, **340**
BECKER Gustav Heinrich, **456**
BEKKER Immanuel, **167, 168, 172, 174**
BENVENISTE Émile, **316**
BENVENUTI Patrizia, **276, 277**
BERGER Samuel, **521**
BERNARDI PERINI Giorgio, **190, 193**
BERTINI Ferruccio, **197, 201, 204, 206, 338**
BERTOCCI Davide, **326**
BIANCHI Luca, **609, 610**
BISCHOFF Bernhard, **37-39, 55, 249, 270, 440, 450, 654, 655**
BIVILLE Frédérique, **204, 226, 234, 235, 281, 291-293, 301, 391, 392**
BLANK David, **161**
BLOCH Herbert, **260**
BODELOT Colette, **327**
BONGARS Jacques, **39**
BONNET Guillaume, **19, 20, 30, 204, 214, 606, 608**
BÖRNER Johannes, **253**
BRACHET Jean-Paul, **214**
BRANDT Samuel, **498**
BREATNACH Liam, **67**
BREWER John Sherren, **522-524, 530, 532**
BROOKS E. W., **8-10**
BROWN Peter, **267**
BROWN Virginia, **657, 658**
BRUMBERG-CHAUMONT Julie, **503, 518**
BRÜNHOLZL Franz, **456**
BUCALOSSI Chiara, **269**
BÜCHELER Franz, **234, 256**
BUFFA GIOLITO M. Franca, **252**
BURY J. B., **7, 8**
BYRNE Francis John, **58**

CALBOLI Gualtiero, **315, 316, 321-323, 325, 326**
CALBOLI MONTEFUSCO Lucia, **126**
CALLU Jean-Pierre, **46, 49, 50**
CAMERON Alan, **4**, **7, 8, 267**
CAMPANA Augusto, **465**
CAPIZZI Carmelo, **7, 10**
CARRARO Sandra, **344**

CAVALLO Guglielmo, **250, 256, 465, 476, 478, 655**
CÈBE Jean-Pierre, **185, 186, 188**
CHARPIN François, **190**
CHÂTELAIN Émile, **558**
CHAUVOT Alain, **6-9**
CHEVALIER Jean-Claude, **609**
CHOMARAT Jacques, **589**
CHOMSKY Noam Avram, **327, 329**
CICERI Rita, **391**
CIGADA Sara, **385**
CINATO Franck, **38, 66, 69, 429, 456**
CLERICO Geneviève, **587, 589, 601, 608**
CODOÑER Carmen, **535, 657**
COLLART Jean, **188, 189, 192, 242, 599**
COLOMBAT Bernard, **65, 204, 292, 348, 507, 512, 587, 593, 596, 599-601, 609, 611, 614, 615, 622, 633**
CORAZZA Doriana, **223**
COURCELLE Pierre, **39, 44, 260, 269, 433**
COYNE Patricia, **4, 7, 8**
CREVIER Jean-Baptiste Louis, **260**
CRISTANTE Lucio, **221, 223**
CROKE Brian, **267**

D'ALESSANDRO Paolo, **47, 48, 256, 270**
DAHAN Gilbert, **524, 529, 533**
DAHLMANN Hellfried, **190, 192, 193**
DANGEL Jacqueline, **190, 193**
DE BOOR Carolus, **8**, **13**
DE MARCO Maria, **41**
DE NONNO Mario, **38, 50, 54, 198, 200, 205, 221-224, 226, 236, 249, 250, 252, 255, 258, 260, 261, 263, 268, 269, 274, 277, 301, 475, 476, 478, 654, 655, 656**
DE PAOLIS Paolo, **175, 200, 255, 653, 654, 658, 668, 670**
DE RIJK Lambert Marie, **490, 500, 512**
DEGNI P., **654, 655**
DELESALLE Simone, **615**
DELLA CASA Adriana, **187**
DELLA CORTE Francesco, **189**
DELPEYROUX Marie-Françoise, **389**
DENIFLE Henri, **558**
DESBORDES Françoise, **189, 596, 598, 599**
DÍAZ Y DÍAZ Manuel, **39**
DICK A., **87, 225, 226, 228, 234**
DIELS Hermann, **60**
DIONIGI Ivano, **244**
DIONISOTTI Anna Carlotta, **71-73, 532**
DOUAY-SOUBLIN Françoise, **634**
DRAAK Maartje, **67**
DÜMMLER Ernst, **481, 485**
DUMVILLE David, **66, 67**
DUTTON Paul Edward, **69, 441**

EBBESEN Sten, **85, 86, 88, 89, 490**
EGENOLFF Peter, **170**
EHLICH Konrad, **388**
EHWALD Rudolfus, **40, 41**
ÉLEUTHÉRIOS J., **400**
ELICE Martina, **465**
ELMER Herbert Charles, **326**
ENDLICHER Stephan. Ladisl., **8**
ERNOUT Alfred, **60, 185, 186, 322**
EVANGELIOU Christos, **111, 115, 119**
EYSSENHARDT, **228**

FABRICIUS J. A., **400**
FELTENIUS Leif, **337**
FERRARI Mirella, **661**
FERRARY Jean-Louis, **254**
FILIPPONIO Lorenzo, **292**
FLEURIOT Léon, **68, 438**
FLOBERT Pierre, **130, 188, 207, 331-336, 338, 657**
FONTAINE Jacques, **422, 423**
FORD Patrick K., **57, 61, 62**
FOURNIER Jean-Marie, **611, 613, 617, 619, 621**
FREDBORG Karen Margareta, **489, 490, 501, 575**
FREDE Michael, **318, 320**
FRIEDRICH Johannes, **328**
FROEDE Oskar, **167, 257**
FUNAIOLI Gino, **190, 193**

GABRIEL Astrik Ladislas, **460, 621**
GALÁN SÁNCHEZ Pedro Juan, **587**
GALBIATE Giorgio, **666**
GARCEA Alessandro, **89, 94, 125, 189, 190, 204, 349, 387, 389**

GARDIN Geneviève, **71**
GARIN Eugenio, **608, 610**
GEBAUER George John, **41**
GEISELMANN Joseph Rupert, **39**
GERSCH Stephen, **120**
GIARD Luce, **599**
GIARDINA Andrea, **17**
GIBSON Margaret, **37, 67, 69, 70, 77, 79, 249, 251, 252, 256, 277, 438, 440, 489, 653**
GLÜCK Manfred, **43, 251-253, 271**
GODMAN Peter, **41**
GRAFFI Giorgio, **385**
GRAFTON Anthony, **278, 612**
GREATREX Geoffrey, **8**
GREENE David, **59**
GRIMAUDO Sabrina, **49**
GROAG Edmund, **250**
GRÖBER Gustav, **185**
GRONDEUX Anne, **430, 439, 441, 445, 446, 448, 576, 621**

HADOT Pierre, **95, 98, 100-102, 105, 117, 120**
HAGEN Hermann, **38, 39, 436, 451, 671, 672**
HAHN Emma Adelaide, **317, 321, 325**
HANDFORD Stanley Alexander, **325, 326**
HANSEN Günther Christian, **13**
HÄRING Nikolaus, **419**
HASKING Charles Homer, **421**
HEEREN A. H. L., **400- 402**
HEIBERG Johan Ludvig, **526, 530**
HEIRONIMUS John Paul, **557**
HELM Rudolf, **250, 252**
HERREN Michael, **71, 477**
HERTZ Martin, **23, 38, 68, 80, 81, 153, 155, 157, 165, 170, 171, 177, 202, 204, 205, 206, 210, 211, 216, 225, 251, 254, 255, 267, 269-271, 273-275, 278, 323-325, 331, 432, 436, 437, 442, 448, 464, 468, 475**
HIRSCH S. A., **521, 522, 524-532**
HOFMAN Rijcklof, **57, 58, 63, 66-69, 200, 249, 254, 256, 270, 276, 432, 434, 436, 437, 441, 446, 450, 452, 459**
HOLTZ Louis, **37, 39, 42, 45, 50, 65, 67-71, 95, 200, 204, 207, 216, 225, 237, 252, 269, 315, 430, 431, 434, 437, 450, 451, 453, 454, 457, 458, 464, 467, 484, 485, 558, 568, 569, 588, 615, 621, 670**
HONORÉ A. M., **263, 266**
HORSFALL Nicholas, **267**
HOUSEHOLDER Fred W., **115**
HOVDHAUGEN Even, **524**
HÜLSER Karlheinz, **145**
HUNT Richard W., **199, 433, 490**

IRVINE Martin, **71**
IWAKUMA Yukio, **490, 494, 499, 501**

JAHN Otto, **190**
JASANOFF Jay H., **326**
JEAUNEAU Édouard, **121, 441**
JEEP Ludwig, **167, 203, 250, 258, 267, 268, 273, 315**
JENSEN Kristian, **105, 591, 592, 597, 601**
JEUDY Colette, **37, 77, 249, 275, 454, 455, 459, 653**
JOCELYN Henry D., **262, 325**
JOLY André**, 614, 617**
JONES A. Hugo M., **15, 71, 73**
JONES Charles William, **72-74**
JUERGENSEN Joannes, **223, 228**
JULIEN Jacques, **39, 42, 368, 460, 592, 600, 601**

KAISER Wolfgang, **262**
KARBAUM Hermann, **261, 263**
KEIL Heinrich, **38, 47, 48, 51, 86, 93, 94, 103, 244, 331, 484, 656, 669**
KELLY Patricia, **68**
KEMPEN Carolus, **6**
KERLOUÉGAN François, **457**
KING Margot H., **71**
KIRCHER Chantal, **536**
KNEEPKENS Corneille H. [Onno]**, 121, 249, 348, 489, 490, 501, 518, 581, 582**
KOLLER Hermann,**316, 321, 322**
KOPP F., **223, 234**
KREHL August, **81, 251, 253, 401, 402**

KROLL Wilhelm, **326**
KÜHNERT Friedmar, **222**
KUSTAS George L., **126**

LAISTNER Max Ludwig Wolfram, **72**
LALLOT Jean, **114, 118, 123, 127-129, 134, 135, 138, 140, 142-144, 153, 161, 164, 305, 341, 344, 503-505, 509, 512, 537, 594-596, 602, 605, 617**
LAMACCHIA Rosa, **334**
LAMBERT Frédéric, **124, 154**
LAMBERT Pierre Yves, **63-68, 130, 161, 438**
LAMBOT Cyrille, **481**
LANGBEIN Guilelmus, **223-225, 229**
LARDET Pierre, **217, 587, 588, 591-594, 596, 597, 599, 601, 611, 612**
LAW Vivien, **42, 65, 68, 70, 71, 75, 167, 176, 180, 200, 430, 445, 452, 456, 459, 460, 476, 557, 655, 671, 672**
LEHMANN Paul, **456**
LEMOINE Louis, **67, 68**
LENAZ Luciano, **221**
LENOBLE Muriel, **341, 344**
LENTINI Anselmo, **479**
LEONARDI Claudio, **454**
LEROY Maurice, **187**
LEUMANN Manu, **187, 230**
LIBERA Alain DE, **491, 493, 495, 498, 500, 592, 601**
LINDEMAN F., **422**
LINDSAY Wallace Martin, **68, 206, 216, 437**
LOEW Elias Avery, **465**
LÖFSTEDT Bengt, **39, 41, 470, 472-474, 477, 666**
LOMANTO Valeria, **183**
LONG Antony A., **111, 114, 116, 140, 235**
LUHTALA Anneli, **69, 109, 121, 128, 129, 145, 176, 199, 200, 249, 341, 348, 440, 451, 456, 490**
LUSCHER Alfred, **145, 167, 170, 171, 180, 249, 272, 422**

MACBAIN Alexander, **60**
MACHIELSEN I., **661**
MAESTRE YENES Maria A. H., **39, 412**
MAGEE John, **129, 490**
MAGNIEN Michel, **597, 599, 609, 612**
MAHR A., **478**
MALTBY Robert, **193, 239, 599, 649**
MANITIUS Max, **460**
MARENBON John, **490, 493, 494, 498**
MARGUIN-HAMON Elsa, **557, 578**
MARIOTTI Italo, **183, 186, 190, 193, 227, 232, 235, 469**
MARIOTTI Scevola, **412, 414**
MARSTRANDER Carl, **59**
MARTIN Francis Xavier, **58**
MARTIN Lawrence T., **71**
MATTHIAS Theodor, **127, 167, 170, 171, 178, 180**
MAZHUGA Vladimir, **78, 320**
MAZIÈRE Francine, **615**
MAZZARINO Antonius, **224, 225, 228, 229, 231, 232, 235**
MEISER Gerhard, **326**
MERLETTE Bernard, **454**
MESSINA Marco Tullio, **387, 389**
MEWS Constant, **490**
MEYER Wilhelm, **4**
MOISL Hermann, **68**
MOMIGLIANO Arnaldo, **268**
MOMMSEN Theodorus, **10, 13**
MONTAGUE Richard, **327, 329**
MOODY Theodore William, **58**
MORELLI Camillo, **465, 467, 469, 476**
MÜLLER Carl Werner, **8, 32**
MUNZI Luigi, **463, 471, 472, 473, 656, 671, 672**
MURPHY Gerard, **61**

NEUE Friedrich, **185-188**
NEUMANN Hermannus, **223-225, 228, 231**
NEWTON Francis, **416**
NÍ MHAONAIGH Máire, **59**
NIGRA Costantino, **58, 60, 61, 62, 63**
NOLAN Edmond, **521, 522, 524-532**

Ó BÉARRA Feargal, **58, 61**
Ó CORRÁIN Donnchadh, **59**

O'DONNELL J. Reginald, **70**
OGILVY Jack David Angus, **72**
ORCHARD Andy, **70**

PALMER Robert B., **71**
PANACCIO Claude, **86, 490**
PAPKE Roland, **187**
PARIENTE Jean-Claude, **628**
PASSALACQUA Marina, **37, 43-45, 52, 55, 66, 67, 77, 79, 126, 200, 249, 251, 252, 260, 272, 324, 653**
PATILLON Michel, **44**
PECERE Oronzo, **260, 261, 658**
PEREZ RODRIGUEZ Estrella, **449**
PERI A., **654, 655**
PETRILLI Raffaella, **138**
PICARD Jean-Michel, **75**
PINBORG Jan, **592**
POGGI Isabella, **386, 391**
POLARA Giovanni, **470, 472**
POLI Diego, **58**
POPPE Erich, **68**
PORTER David W., **438, 454**
PUGLIARELLO Mariarosaria, **189, 291, 385, 386, 388, 392**
PUTSCHIUS (PUTSCH, VAN PUTSCHEN) Helias, **252, 401, 402, 422**

RABY Valérie, **611, 613**
RÄDLE Fidel, **481**
RAIOS Dimitris K., **46, 48, 49**
RAMBAUX Claude, **60**
RAND Edward Kennard, **576**
REGOLIOSI Mariangela, **597**
REILLY Leo, **503, 566, 567, 575, 576**
ROBINS Robert Henry, **250, 529, 656**
RÖHLE Robert, **263**
ROMANO Domenico, **5, 14, 187, 198, 224, 225, 245, 263, 386, 388-390, 465, 466, 467**
ROSÉN Hannah, **214**
ROSIER-CATACH Irène, **199, 433, 489-491, 498, 499, 503, 507, 509, 512, 524, 529, 533, 535, 541, 552, 555, 575, 576, 592, 601, 606**
ROUSE W. H. D., **60**
ROUSSEAU Jean-Jacques, **631**
RUSSELL Josiah Cox, **557**
RYCHLEWSKA Ludovica, **262**

SÁNCHEZ MARTÍNEZ Cristina, **68**
SCHANZ Martin, **250, 252, 331, 423**
SCHENKEVELD Dirk Marie, **315, 318-321**
SCHERRER Gustav, **663**
SCHIEVENIN, Romeo, **222**
SCHINDEL U., **465**
SCHLANGE-SCHÖNINGEN Heinrich, **266**
SCHMIDHAUSER Andreas U., **167, 171, 341**
SCHMIDT Gustav, **78**
SCHMIDT Peter Lebrecht, **201, 250, 252**
SCHMIDT Rudolf T., **145**
SCHMITT Charles B., **610**
SCHNEIDER Jean, **308**
SCHNEIDER Richard, **168, 170, 174, 175, 252, 315**
SCHOELL Friederich, **188, 422**
SCHRÖDER Bianca, **250**
SCHULTE Hendrich, **267**
SEARLE John R., **321**
SEDLEY David N., **111, 114, 116, 140**
SENANT O., **252**
SERBAT Guy, **599-601, 609**
SHALEV Donna, **320**
SILVESTRINI Marina, **17**
SKUTSCH Franz, **4**
STÉFANINI Jean, **509, 552, 575, 576, 600, 601, 609**
STEIN Arthur, **241, 250**
STEIN Ernest 7**, 8, 250**
STEINTHAL Heymann, **121**
STEWART Hugh Fraser F., **576**
STOCK Christian, **472**
STOKES Whitley, **58, 60, 62, 63, 66, 67**
STRACHAN John, **58, 60, 62, 63, 66, 67**
STRZELECKI, Ladislaus, **203, 230, 237, 259**
SUÑER Margarita, **327**
SWIGGERS Pierre, **70, 252, 341, 344, 357, 454, 617, 649**
SZERWINIACK Olivier, **40, 65, 66**

TARQUINI Barbara Maria, **465, 658, 667, 672**

TAVONI Mirko, **599**
THOMAS François, **322**
THURNEYSEN Rudolf, **57-59, 61**
THUROT Charles, **167, 199**
TIGGES Wim, **58, 61**
TOLKIEHN Johannes, **252**
TRAINA Alfonso, **251**
TROUBETSKOÏ Nikolaï S., **316**
TURA Adolfo, **430, 431**

UHLIG Gustav, **155, 162, 167, 175, 315, 656**
USENER H., **666**

VAHLEN Johannes, **269**
VALENTE Luisa, **529, 533**
VEESENMEYER G., **395, 401, 402**
VENDRYES Joseph, **60**
VEZIN Jean, **664**
VICTOR TONNENNENSIS, **10, 13**
VILJAMAA Toivo, **4**
VIRCILLO FRANKLIN Carmela, **71**
VITELLI G., **467**

WAGENER Carl, **185-188**
WALD Berthold, **400-402**
WARD John, **400-402**
WEISS Roberto, **523**
WESSNER Paul, **250, 258, 260, 273, 323, 325, 467**
WIELAND Gernot R., **431, 432**
WILLIS James, **225, 226, 228**
WISCHNEWSKI Otto, **167, 203, 250**
WÖLFFLIN Eduard, **188**
WOUTERS Alfons, **341, 344**
WOYTEK Erich, **185, 188**
WRIGHT William, **8, 9**

ZETZEL James E. G., **260, 261**
ZEUSS Johann Caspar, **58, 60, 61**
ZILLIACUS Kurt, **60**

Index des manuscrits cités

ABERYSTWITH, Llyfrgrll Genedlaethol Cymru 21533 (olim Phillips 16308) **660**
AMIENS, Bibl. mun. 426, **666**
ASSISI, Bibl. Comunale 573, **501**
AUGSBURG, Staats- und Stadtbibliothek 2° Cod. 20**, 417**
AUTUN, Bibl. mun. S 44 (40*), **441**

BAMBERG, Staatsbibl., class. 43, **270**
BARCELONA, Archivo de la Corona d'Aragón, Ripoll 59, **456**
BASEL, Öff. Bibl. der Univ., F III 28, **54**
BERLIN, Staatsbbibl., Diez B 66, **656**
BERN, Burgerbibl. 109, **256, 275**
—, Burgerbibl. 178, **666**
—, Burgerbibl. 330, **657, 666**
—, Burgerbibl. 363, **3, 16**
—, Burgerbibl. 380, **255**
—, Burgerbibl. 522, **666**
BOLOGNA, Bibl. univ. 797, **656**
BRUXELLES, Bibl. royale 3920, **501**

CAMBRIDGE, Corpus Christi Coll**.** 148**, 521**
—, Gonville & Gaius Coll. 594/454, **417**
—, Jesus Coll., Q B 11, **47, 417**
—, Jesus Coll., Q D 2, **417**
—, Sydney Sussex Coll. 75 [Δ 4.13], **421**
—, Trinity Coll. O. 2. 51, **417**
—, Univ. Libr., Ee 6.37, **47, 417**
—, Univ. Libr., Ff 6. 13, **521**
—, Univ. Libr., Gg 2, 32, **47**
—, Univ. Libr., Ii 2. 51 **417**
CHARTRES, Bibl. mun. 90, **656**
—, Bibl. mun. 248, **501**
—, Bibl. mun. 497 (141), **417**
COLMAR, Arch. dép., fr. 691, **275**

DUBLIN, Trinity College, 229 (C. 1. 8), **66, 67**
DURHAM, Univers. Libr. c. IV. 29 **501**

EINSIEDELN, Stiftsbibl. 281, **666**
EL ESCORIAL, Realbibl. B I 12, **656**
ERFURT, Wiss. Bibl. der Stadt, Ampl. O 12, **421**
—, Wiss. Bibl. der Stadt, Ampl. Q 46, **417**

FIRENZE, Bibl. Laur., Acquisti e Doni 377, **46**
—, Bibl. Laur., Aedili 192, **275**
—, Bibl. Laur., Conv. Soppr. 428, **46**
—, Bibl. Laur., Conv. Soppr. 513 (S. Maria Novella 899.147), **417**
—, Bibl. Laur., Plut. 38, 21, **46**
—, Bibl. Laur., Plut. 47, 1, **46**
—, Bibl. Laur., Plut. 47, 4, **275, 417**
—, Bibl. Laur., Plut. 51, 10, **658**
—, Bibl. Laur., S. Marco 38, **656**
—, Bibl. Laur., s. n. « *Pandette fiorentine* » (alias codex Pisanus), **262**

HALBERSTADT, Bibl.Domgymn.Fund 40 (Gustav Schmidt's collection) opis'1 n° 6 & 23, **cf. Moskva**

KARLSRUHE, Badische Landesbibl., Augiensis cxxxii, **67, 68, 254**
KLOSTERNEUBOURG, Stiftsbibl., 1084, **47, 417**

KÖLN, Diözesan- und Dombibl., 200, **275, 441**
—, Diözesan- und Dombibl., 201 **501**

LEIDEN, Bibl. der Rijksuniv., BPL 67**,**
—, Bibl. der Rijksuniv., BPL 154, **575**
—, Bibl. der Rijksuniv., Perizon. lat. F 55 **417, 422**
—, Bibl. der Rijksuniv.,Voss. lat. F 67, **456**
—, Bibl. der Rijksuniv.,Voss. lat. O 12, **46**
—, Bibl. der Rijksuniv.,Voss. lat. O 74, **656**
—, Bibl. der Rijksuniv.,Voss. lat. Q 33, **46**
LONDON, British Library, Burney 238 **501**
—, BL, Harley 2674, **256**
—, BL, Harley 2713, **501**
—, BL, Harley 3826, **656**
—, BL, Royal. 7. DXXV, **501**
LYON, Bibl. mun. 788, **662**

METZ, Bibl. mun. 1224, **501**
MILANO, Bibl. Ambr, A 138 sup, **67**
—, Bibl. Ambr, H 60 inf., **417**
MONTECASSINO, Arch. della Badia 90, **658**
—, Arch. della Badia 217-218, **658**
—, Arch. della Badia 299 **475, 658**
—, Arch. della Badia 401-402, **658**
—, Arch. della Badia 439 **658, 666**
—, Arch. della Badia 580, **658**
MONTPELLIER, Bibl.interuniv. Section de méd., H 160 **657**
—, Bibl. Fac. de méd H 212, **656**
—, Bibl. Fac. de méd H 306, **657**
MOSKWA, Nauchnaja bibliothèque MGU, Fond 40, opis' 1, n° 6, **78**
—, Nauchnaja bibliothèque MGU, Fond 40 opis' 1, n° 23, **78**
MÜNCHEN, Bayer. Staatsbibl., Clm 280 A **275, 436**
—, Bayer. Staatsbibl., Clm 6382, **459**
—, Bayer. Staatsbibl., Clm 14458, **501**
—, Bayer. Staatsbibl., Clm 14748, **417**
—, Bayer. Staatsbibl., Clm 14846, **460**
—, Bayer. Staatsbibl., Clm 18375, **46, 256**
—, Bayer. Staatsbibl., Clm 22292**, 417 47 ,67, 69, 177, 254, 441**
NAPOLI, Bibl. Naz., lat. 2 (Vindob. 16), **3**, **48, 255**
—, Bibl. Naz., IV A 8, **255**
—, Bibl. Naz., IV A 11, **662**
—, Bibl. Naz., IV A 12, **662**
—, Bibl. Naz., V. C.22, **656**

ORLÉANS, Bibl. mun. 90, **501**
OXFORD, Bodl. Libr., Add. C 144, **656**
—, Bodl. Libr., Bodley 186, **421**
—, Bodl. Libr., Laud. lat. 67, **501**
—, Bodl. Libr., Rawlinson G 50, **557**
—, St John's College 152, **417**

PARIS, BNF, gr. 2548, **177**
—, BNF, lat. 2772, **666**
—, BNF, lat. 3088, **443**
—, BNF, lat. 7491, **473**
—, BNF, lat. 7496, **38, 46, 256, 259, 441, 459**
—, BNF, lat. 7498, **53, 256**
—, BNF, lat. 7501, **46, 441**
—, BNF, lat. 7502, **256**
—, BNF, lat. 7503, **256, 438**
—, BNF, lat. 7504, **256**
—, BNF, lat. 7505, **256, 440**
—, BNF, lat. 7530, **43, 50, 257, 277, 464, 465, 479, 656, 658**
—, BNF, lat. 7536, **658, 662**
—, BNF, lat. 7581, **657**
—, BNF, lat. 10289, **431**
—, BNF, lat. 10290, **68, 254, 439**
—, BNF, lat. 13025, **663, 664, 666**
—, BNF, lat., 13368, **501**
—, BNF, lat. 14087, **664**
—, BNF, lat. 15134, **46**
—, BNF, lat. 15310, **518**
—, BNF, nouv. acq., lat. 586, **438**
—, BNF, nouv. acq., lat. 1073, **55, 417**
—, BNF, nouv. acq., lat. 1623, **501**

ROMA, Biblioteca Angelica 1085, **417**

—, Biblioteca Casanatense 1086, **277, 464, 466, 479, 658**
—, Bibl. Vallicelliana C 9, **475, 658**

SAINT-OMER, Bibl. mun. 656, **46**
SANKT GALLEN, Stiftsbibl. 249, **663, 666**
—, Stiftsbibl. 265, **481**
—, Stiftsbibl. 877, **483, 666**
—, Stiftsbibl. 903, **269**
—, Stiftsbibl. 904, **57-58, 60-62, 66, 67, 254, 432**
SANKT PETERSBURG, Biblioteka Akademii Nauk, 4° 212, **78**
—, Biblioteka Arkhiva Akademii, Kart 626, 29, **78**
—, Rossijskaja Natsional'naja Biblioteka, Cl. lat. F. v. 7, **77**
—, Rossijskaja Natsional'naja Biblioteka, Cl. lat. 8° v. 7, **77**
—, Rossijskaja Natsional'naja Biblioteka, lat. 8° v. XVI. 1, **77**

Savignano sul Rubicone, Accad. Filopatr., Camera I, 1, 1, 9 **657**
SIENA, Bibl. com. degli Intronati G IX 38 **656**

TOURS, Bibl. mun. 843, **662**

UPPSALA, Universitetsbibl., C 910, **417**
—, Universitetsbibl., C 912, **417**
—, Universitetsbibl., C 924, **421**

VALENCIENNES, Bibl. mun. 413**, 666**
VATICANO, BAV, Barb. lat. 47, **656, 657**
—, BAV, Ottob. lat. 1151, **270, 275**
—, BAV, Ottob. lat. 1354, **656**
—, BAV, Ottob. lat. 1491, **275**
—, BAV, Palat. lat. 1748, **275**
—, BAV, Reg. lat. 215**, 443**
—, BAV, Reg. lat. 230, **501**
—, BAV, Reg. lat. 733.1, **46**
—, BAV, Reg. lat. 1587, **656**
—, BAV, Rossi 500, **417**
—, BAV, Urb. lat. 306 **46**
—, BAV, Vat. lat. 623, **656**
—, BAV, Vat. lat. 1468, **658**
—, BAV, Vat. lat. 2721, **275**
—, BAV, Vat. lat. 2725, **46**
—, BAV, Vat. lat. 3313, **251, 271-277, 475, 476, 658**
—, BAV, Vat. lat. 5960, **47, 420**
—, BAV, Vat. lat. 6891, 4**6**
—, BAV, Vat. lat. 10676, **417**
VENEZIA, BN Marziana, lat. XIII. 35 (4589), **416, 421**
—, BN Marziana, lat. XIII. 140, **47, 55**
—, BN Marziana, Zanetti lat. 497, **416, 656**

WOLFENBÜTTEL, Herzog-Aug. Bibl. Guelf. 4° 11, (Aug. 4°), **417, 422**
—, Herzog-Aug. Bibl. Weiss 86, **656**

ZURICH, Zentralbibliothek, Car C 65**417**

Index des passages de Priscien cités dans les *GL* 2 et 3

GL 2, 1.1-4, **590**
GL 2, 1.1-2.31, **263**
GL 2, 1.4 *sq.*, **257, 269**
GL 2, 1.6 *sq.*, **253, 257**
GL 2, 1.8-9, **169, 257**
GL 2, 1.11, **257**
GL 2, 1.13 *sq.*, **265**
GL 2, 2.2, **179**
GL 2, 2.4-5, **32**
GL 2, 2.5 *sq.*, **257**
GL 2, 2.7-9, **368**
GL 2, 2.8 *sq.*, **257, 265**
GL 2, 2.9, **257**
GL 2, 2.12-14, **266**
GL 2, 2.13-14, **464**
GL 2, 2.16, **253**
GL 2, 2.16-20, **270**
GL 2, 2.17.19.20.22.24.31, **257**
GL 2, 2.20, **263**
GL 2, 2.20-23, **467**
GL 2, 2.21 *sq.*, **169, 265**
GL 2, 2.22, **169, 265**
GL 2, 2.25, **267**
GL 2, 2.30-31, **368**
GL 2, 3.3, **178, 257**
GL 2, 3.5 *sq.*, **225**
GL 2, 4.9 *sq.*, **40**
GL 2, 5-56.27, **258**
GL 2, 5.1-2, **283**
GL 2, 5.1-4, **498**
GL 2, 5.3-4, **99**
GL 2, 5.5-9, **391**
GL 2, 5.6-7, **282**
GL 2, 6.4-5, **240**
GL 2, 6.6-10, **282**
GL 2, 6.12-14, **240**
GL 2, 6.14 *sq.*, **244**
GL 2, 6.14-22, **286**
GL 2, 6.16-19, **498**
GL 2, 6.24-7.2, **285**
GL 2, 7.6 *sq.*, **235**
GL 2, 7.6-7, **285, 287**
GL 2, 7.8-14, **288**
GL 2, 7.15-16, **287**
GL 2, 7.24-25, **288**
GL 2, 7.26, **285**
GL 2, 7.27-8.9, **188, 189**
GL 2, 8, **273**
GL 2, 8.2, **274**
GL 2, 8.6, **241**
GL 2, 8.19, **268**
GL 2, 9.2-4, **285**
GL 2, 10.3 *sq.*, **235**
GL 2, 10.7-14, **292**
GL 2, 11.1-2, **191**
GL 2, 11.5-12, **294**
GL 2, 11.12-13, **294**
GL 2, 11.13-24, **590**
GL 2, 11.19, **241, 269, 590**
GL 2, 11.19-22, **292**
GL 2, 11.20-21, **293**
GL 2, 12.1-2, **283, 294**
GL 2, 12.7-8, **191**
GL 2, 12.10-12, **191**
GL 2, 12.16 *sq.*, **235**
GL 2, 12.16-18, **191**
GL 2, 12.19, **191**
GL 2, 12.20-21, **191**

GL 2, 13.8-10, **188, 190, 282**
GL 2, 13.10-14, **194**
GL 2, 13.13-19, **285**
GL 2, 13.16-19, **287**
GL 2, 13.19-20, **190**
GL 2, 13.21, **286**
GL 2, 13.21-25, **105**
GL 2, 13.22-27, **286**
GL 2, 13.27-14.1, **287, 290**
GL 2, 13.27-14.18, **194**
GL 2, 15.1 *sq*., **243**
GL 2, 15.1-5, **192**
GL 2, 15.1-6, **188**
GL 2, 15.1-18.14, **192, 294**
GL 2, 16 *sq*., **253**
GL 2, 17.13-14, **23**
GL 2, 18.12 *sq*., **253**
GL 2, 18.15, **300**
GL 2, 19.1-6, **288**
GL 2, 19.8, **300**
GL 2, 19.10-11, **294, 295**
GL 2, 20.5-8, **291**
GL 2, 20.7-8, **392**
GL 2, 20.9-21.2, **292, 300**
GL 2, 20.12-19, **283**
GL 2, 20.17-21,2, **293**
GL 2, 21.3-6, **295**
GL 2, 22.19-25, **590**
GL 2, 22.24, **290**
GL 2, 23.7-19, **290**
GL 2, 23.13-14, **290**
GL 2, 23.20-24.5, **289**
GL 2, 24.4-9, **483**
GL 2, 24.14-16, **295**
GL 2, 25.1, **242**
GL 2, 25.1-2, **292**
GL 2, 25.3-7, **281**
GL 2, 25.8-36.22, **222, 223**
GL 2, 25.24-26.13, **295**
GL 2, 25.29-26.12, **228**
GL 2, 26.9-10, **296**
GL 2, 26.15-16, **291**
GL 2, 26.16 *sq*., **225, 228**
GL 2, 26.17, **243, 244**
GL 2, 26.25-27.8, **295**
GL 2, 26.33-35, **293**
GL 2, 27.9 *sq.*, **228**
GL 2, 27.11, **225**
GL 2, 27.21, **242**
GL 2, 28.9-11, **287**
GL 2, 28.14, **243**
GL 2, 29.8-12, **287**
GL 2, 29.9, **292**
GL 2, 29.9, 18, **225**
GL 2, 29.12, **292**
GL 2, 29.15-16, **287**
GL 2, 30.12-21, **188, 194**
GL 2, 31.2, 225, **228**
GL 2, 31.5-8, **284**
GL 2, 31.10-14, **293**
GL 2, 32.19, **242**
GL 2, 32.20, **277**
GL 2, 33.4 *sq*., **234**
GL 2, 33.14 *sq*., **235**
GL 2, 34.14-15, **290**
GL 2, 34.21-23, **290**
GL 2, 35.13 *sq*., **229**
GL 2, 35.15, **243**
GL 2, 37.5-7, **309**
GL 2, 38.5, **243**
GL 2, 39.13, **242**
GL 2, 39.21, **243**
GL 2, 40.11, **243**
GL 2, 40.17 *sq.*, **20**
GL 2, 42.9, **443**
GL 2, 43.16-19, **308**
GL 2, 44.2-5, **300**
GL 2, 44.4-5, **282**
GL 2, 44.6-7, **301**
GL 2, 44.21-45.3, **302**
GL 2, 45.1-3, **302**
GL 2, 45.6, **169**
GL 2, 45.6-17, **312**
GL 2, 46.6-18, **311**
GL 2, 46.27-47.3, **310**
GL 2, 47.9, **250**
GL 2, 47.28 *sq.*, **261**
GL 2, 47.28-29, **308**
GL 2, 47.29, **265**
GL 2, 47.29-48.3, **284**
GL 2, 49.14-22, **308**
GL 2, 49.19-20, **308**
GL 2, 51.5, **308**
GL 2, 51.15-20, **303**

GL 2, 51.21, **304**
GL 2, 51.25-28, **288**
GL 2, 51.25-53.2, **304**
GL 2, 53.8-9, **282**
GL 2, 53.8-10, **591**
GL 2, 53.8-12, **368**
GL 2, 53.9-23, **454**
GL 2, 53.15-18, **571**
GL 2, 53.28-29, **282, 373, 571**
GL 2, 53.28-56.27, **454**
GL 2, 53.29, **572**
GL 2, 53.30-54.4, **572**
GL 2, 54.5-7, **573**
GL 2, 54.7, **332**
GL 2, 54.20, **169**
GL 2, 55.4-5, **365**
GL 2, 55.5, **545, 546**
GL 2, 55.6, **113, 162, 504**
GL 2, 55.6-7, **493, 537**
GL 2, 55.13-14, **507**
GL 2, 55.13-16, **342**
GL 2, 55.13-28, **504, 546**
GL 2, 55.19-23, **343**
GL 2, 55.26, **541**
GL 2, 56.16-21, **136, 371**
GL 2, 56.17-18, **372**
GL 2, 56.21-27, **376**
GL 2, 56.27-57.1, **504**
GL 2, 56.28, **495**
GL 2, 56.28-57.1, **493**
GL 2, 56.28-57.8, **579**
GL 2, 56.29, **176, 447, 485, 621**
GL 2, 56.29-57.1, **113, 537**
GL 2, 57.1, **621**
GL 2, 57.1-7, **538**
GL 2, 57.4, **447**
GL 2, 57.4-5, **116**
GL 2, 57.4-7, **621**
GL 2, 57.6 *sq.*, **261**
GL 2, 57.6-7, **117**
GL 2, 57.8, **592**
GL 2, 57.9, **549**
GL 2, 57.9-12, **567**
GL 2, 58.2, **269**
GL 2, 58.14-18, **119, 507**
GL 2, 58.14-59.1, **567**
GL 2, 58.19-23, **95**
GL 2, 58.19-24, **119**
GL 2, 58.20-24, **132**
GL 2, 58.25, **539, 542**
GL 2, 58.25 *sq.*, **99**
GL 2, 58.25-59.8, **540**
GL 2, 58.25-59.9, **112**
GL 2, 59, **448**
GL 2, 59.1-4, **87**
GL 2, 59.4, **542**
GL 2, 59.9 *sq.*, **95**
GL 2, 59.10, **447**
GL 2, 59.21-24, **544**
GL 2, 59-60, **87**
GL 2, 60.6-7, **96**
GL 2, 60.6-11, **132**
GL 2, 60.10, **96**
GL 2, 60.11-12, **512**
GL 2, 60.15-18, **132**
GL 2, 60.19-22, **95**
GL 2, 61.10-15, **546**
GL 2, 61.18, **169**
GL 2, 61.28, **617**
GL 2, 62.2, **617**
GL 2, 62.27, **77**
GL 2, 72.11-14, **261**
GL 2, 76.5-91.21, **77**
GL 2, 77.12-78.19, **21**
GL 2, 78.8, **31**
GL 2, 78.19-22, **19, 30**
GL 2, 79.4, **22**
GL 2, 79.9-10, **22, 463**
GL 2, 80.5-11, **564**
GL 2, 80.22, **31**
GL 2, 81.4-5, **30**
GL 2, 81.5-9, **184**
GL 2, 81.22, **471**
GL 2, 81.22-82.7, **24**
GL 2, 82.5, **27**
GL 2, 83.11-12, **471**
GL 2, 83.17-84.5, **120, 132**
GL 2, 85.12-21, **273**
GL 2, 89.21-90.4, **184**
GL 2, 90.17-94.6, **454**
GL 2, 97.11, **270**
GL 2, 97.18, **267**
GL 2, 98.1, **93**
GL 2, 98.8-15, **184**

GL 2, 101.4-7, **95**
GL 2, 104.4-3, **77**
GL 2, 114.7, **228**
GL 2, 118.4, **271**
GL 2, 119.18-21, **29**
GL 2, 119.20, **24**
GL 2, 119.27, **22**
GL 2, 120.20, **269**
GL 2, 126.22-127.1, **296**
GL 2, 128.6, **275**
GL 2, 128.23-25, **23**
GL 2, 134.3, **275**
GL 2, 136.27-137.3, **296**
GL 2, 140.16-18, **296**
GL 2, 143.12-14, **261**
GL 2, 143.19, **274**
GL 2, 146.18, **261**
GL 2, 147.18-148.3, **25, 291**
GL 2, 148.6, **21**
GL 2, 149.2, **269**
GL 2, 149.13, **275**
GL 2, 151.9-153.17, **78**
GL 2, 153.19, **250**
GL 2, 154.5 *sq.*, **274**
GL 2, 154.18-155.23, **78**
GL 2, 162.17-163.1, **184**
GL 2, 165.12, **276**
GL 2, 168.10, **270**
GL 2, 168.13-17, **184, 185**
GL 2, 169.6-9, **185**
GL 2, 170, **274**
GL 2, 174-176, **86**
GL 2, 174.23-176.12, **194**
GL 2, 174.23-176.15, **554**
GL 2, 175.1, **245**
GL 2, 176.12-15, **554**
GL 2, 177.24-183.5, **79**
GL 2, 178.16-179.7, **78**
GL 2, 180.13-181.9, **78**
GL 2, 182.3-5, **80**
GL 2, 184.8, **245**
GL 2, 185, **86**
GL 2, 185.6, **565**
GL 2, 185.14 *sq.*, **240**
GL 2, 186.1-2, **640**
GL 2, 189.7, **271**
GL 2, 190.2, **185**
GL 2, 192 *sq.*, **276**
GL 2, 192.16-20, **277**
GL 2, 192.21-26, **277**
GL 2, 193.1, **277**
GL 2, 194, **47**
GL 2, 194.1 *sq.*, **223**
GL 2, 194.2-17, **258**
GL 2, 194.4, **47**
GL 2, 194.9 *sq.*, **224**
GL 2, 194.11-14, **272**
GL 2, 194.14-17, **272**
GL 2, 194.15, **257**
GL 2, 195-282, **223**
GL 2, 195.1-4, **271**
GL 2, 195.13, **271**
GL 2, 195.1-10, **258**
GL 2, 195.11, **258**
GL 2, 195.6, **265, 271**
GL 2, 195.7-9, **445**
GL 2, 195.8-9, **169**
GL 2, 195.11, **258**
GL 2, 195.11-19, **177**
GL 2, 195.13, **271**
GL 2, 195.17, **20**
GL 2, 201.12-23, **25**
GL 2, 203.13-204.7, **184, 186**
GL 2, 205.5-7, **21**
GL 2, 205.7, **169**
GL 2, 205.23, **296**
GL 2, 206.14-207.2, **468**
GL 2, 208.18-209.5, **468**
GL 2, 209.2-4, **184**
GL 2, 209.11-13, **184**
GL 2, 210 *sq.*, **273**
GL 2, 213.4, **270**
GL 2, 213.14-18, **261**
GL 2, 213.14-214.4, **21, 261**
GL 2, 213.18-214.1, **261**
GL 2, 214.3, **261**
GL 2, 214.17-18, **296**
GL 2, 215.13, **22**
GL 2, 216.15, **270**
GL 2, 217.8-10, **468**
GL 2, 220.10-221.9, **561**
GL 2, 221.1-2, **561**
GL 2, 230.11, **564**
GL 2, 231.13-232.7, **184**

GL 2, 233.13, **225, 257**
GL 2, 234.16 *sq.*, **250**
GL 2, 238.5-7, **271**
GL 2, 244.17, **169**
GL 2, 253.17, **243, 244**
GL 2, 255.9-13, **273**
GL 2, 255.14-15, **93**
GL 2, 256.16-20, **261**
GL 2, 255.14-15, **93**
GL 2, 259.23, **273**
GL 2, 261.18-21, **93**
GL 2, 262.18, **225, 257**
GL 2, 262.23-263.7, **184**
GL 2, 265.1, **270**
GL 2, 266.3 *sq.*, **221**
GL 2, 267.3-18, **562**
GL 2, 268.9, **270**
GL 2, 276.10, **169**
GL 2, 279.12-280.2, **192**
GL 2, 281.15-282.7, **253**
GL 2, 282.7-10, **253**
GL 2, 282.8, **253, 267**
GL 2, 282.10-18, **253**
GL 2, 283.2 *sq.*, **258**
GL 2, 283.7, **253**
GL 2, 291.17-19, **177**
GL 2, 294.14 *sq.*, **177**
GL 2, 299.16-300.1, **261**
GL 2, 306.21, **563**
GL 2, 307.27-29, **564**
GL 2, 311.7-10, **177**
GL 2, 312.14-317.25, **223**
GL 2, 313.24-26, **250**
GL 2, 321.18-20, **184, 185**
GL 2, 321.3, **270**
GL 2, 321.22-322.8, **273**
GL 2, 323.4-5, **292**
GL 2, 331.12-332.5, **184, 187**
GL 2, 332.6-334.1, **187**
GL 2, 333.12-14, **188**
GL 2, 341.3, **216**
GL 2, 344.21-345.2, **261**
GL 2, 350.15, **261**
GL 2, 353.24-354.2, **256**
GL 2, 356.2, **269**
GL 2, 363.89 *sq.*, **177**
GL 2, 369.2, **176, 332**
GL 2, 369.2-3, **485**
GL 2, 369.6, **241**
GL 2, 369.16, **333**
GL 2, 371.5-8, **284**
GL 2, 372.1-9, **284**
GL 2, 372.11-19, **289**
GL 2, 373-404, **331-340**
GL 2, 373.6-7, **288**
GL 2, 373.9, **177**
GL 2, 373.10, 15, 18, 25, **333**
GL 2, 373.18-28, **89**
GL 2, 373.20-22, **283**
GL 2, 374.1, **334, 337**
GL 2, 374.5-7, **334**
GL 2, 374.15, **334**
GL 2, 374.26, **335**
GL 2, 375.2, **335**
GL 2, 375.12, 14, **334**
GL 2, 376.14, **335**
GL 2, 376.21-377.4, **184, 188**
GL 2, 376.22, **335**
GL 2, 377.7, 19, **335**
GL 2, 378.10-21, **177**
GL 2, 378.12, 19, 23, **335**
GL 2, 379-388, **335-336**
GL 2, 379.2-3, **335**
GL 2, 379.12-14, **335**
GL 2, 380.3, **184**
GL 2, 381.11-12, **184**
GL 2, 384.1-3, **184**
GL 2, 384.6-8, **184**
GL 2, 387.2, **184**
GL 2, 388.13, **336, 337**
GL 2, 389.13, **337**
GL 2, 390.5, 9, **337**
GL 2, 391.4, 20, **337**
GL 2, 392.1, 6, **338**
GL 2, 393.9, **225, 338**
GL 2, 393.10, 23, 25, **338**
GL 2, 394.5-6, **338**
GL 2, 394.9-15, **261**
GL 2, 395.24, **338**
GL 2, 396.10, **338**
GL 2, 397.5, **339**
GL 2, 398.19-24, **188**
GL 2, 399.5, **339**
GL 2, 400.10, **339**

GL 2, 402.9-10, **188**
GL 2, 402.11-12, **339**
GL 2, 403.16, **339**
GL 2, 404, **331**
GL 2, 405.5-6, **245**
GL 2, 405.15-19, **599**
GL 2, 406.15-407.1, **594**
GL 2, 408.19 *sq.*, **271**
GL 2, 418.18, **240**
GL 2, 418.27-419.1, **184**
GL 2, 420.14-16, **184**
GL 2, 421.17-19, **317, 605**
GL 2, 421.20-422.5, **133**
GL 2, 422.16, **324**
GL 2, 422.19-26, **318**
GL 2, 423.18, **333**
GL 2, 423.24, **240**
GL 2, 424.9-10, **603**
GL 2, 427.10, **177**
GL 2, 437.27-438.5, **296**
GL 2, 439.22 *sq.*, **169, 175, 259**
GL 2, 439.23, **245**
GL 2, 440.12, **245**
GL 2, 442.7 *sq.*, **264**
GL 2, 442.24, **239**
GL 2, 443.11-16, **289**
GL 2, 445.12, **271**
GL 2, 447.21 *sq.*, **271**
GL 2, 450.15-20, **184**
GL 2, 451, **554**
GL 2, 452.7, 11, 13-14, 18, **245**
GL 2, 454.2, **234**
GL 2, 454.22-25, **297**
GL 2, 455.8, **244**
GL 2, 458.15, **258**
GL 2, 468.27-469.10, **184**
GL 2, 477.2, **261, 493**
GL 2, 481.29-482.7, **184**
GL 2, 487.4-8, **184**
GL 2, 489.2-3, **184**
GL 2, 499.17-500.11, **184**
GL 2, 503.6, **228**
GL 2, 503.16, **225**
GL 2, 511.22-512.3, **184**
GL 2, 520.16-521.3, **184**
GL 2, 524.2-10, **184**
GL 2, 527.23, **261**
GL 2, 528.15-17, **296**
GL 2, 528.25-529.2, **184**
GL 2, 529.18-530.1, **184**
GL 2, 535.5-6, **483**
GL 2, 535.18, **261**
GL 2, 537.22-23, **483**
GL 2, 540.3-4, **184**
GL 2, 540.18-20, **261**
GL 2, 548.6, **169**
GL 2, 550.8-9**, 134**
GL 2, 550.17-19**, 271**
GL 2, 551.18, **372**
GL 2, 551.18-20, **89**
GL 2, 551.18-552.17, **149**
GL 2, 552.1-2, **644**
GL 2, 552.7-8, **370**
GL 2, 552.14, **241, 372**
GL 2, 552.18, **176**
GL 2, 553.22-554.11, **135**
GL 2, 553.25, **541**
GL 2, 564.11, **271**
GL 2, 568.12-14, **177**
GL 2, 574.4, **544**
GL 2, 575, **273, 277**
GL 2, 575.1-6, **277**
GL 2, 575.11-14, **277**
GL 2, 577.1, **176, 600**
GL 2, 577.1 *sq.*, **171**
GL 2, 577.1-5, **343**
GL 2, 577.2, **176**
GL 2, 577.6-12, **170**
GL 2, 577.6-584.9, **345**
GL 2, 577.8-10, **347**
GL 2, 577.14-22, **171**
GL 2, 577.22-578.1, **171**
GL 2, 578.1, **168, 169**
GL 2, 578.7-9, **171**
GL 2, 578.7-17, **176**
GL 2, 578.18-24, **171**
GL 2, 579.1-9, **171**
GL 2, 579.15-16, **347**
GL 2, 579.15-22, **171**
GL 2, 579.22-27, **171**
GL 2, 579.27-580.1, **171**
GL 2, 580.4-6, **171**
GL 2, 580.7-8, **171, 348**
GL 2, 580.9-12, **171**

GL 2, 580.13-15, **168, 171**
GL 2, 580.24-581.3, **348**
GL 2, 581-582, **347**
GL 2, 581.14-16, **171**
GL 2, 581.16-18, **171**
GL 2, 581.18-21, **171**
GL 2, 582.4-6, **171**
GL 2, 582.6-9, **171**
GL 2, 582.13-20, **171**
GL 2, 584.2-9, **349**
GL 2, 584.10, **177**
GL 2, 584.10-586.2, **345**
GL 2, 584.11-14, **350**
GL 2, 584.11-20, **171**
GL 2, 584.14-20, **350**
GL 2, 584.20, **168, 169, 179**
GL 2, 584.20-22, **349**
GL 2, 584.23-24, **351**
GL 2, 584.23-585.6, **171**
GL 2, 585.7-12, **171**
GL 2, 585.14-586.2, **171**
GL 2, 585.18-19, **352**
GL 2, 585.23, **543**
GL 2, 585.23-28, **352**
GL 2, 585.28-586.2, **352**
GL 2, 585-586, **543**
GL 2, 586.3, **177**
GL 2, 586.3-589.8, **345**
GL 2, 586.4-6, **353**
GL 2, 586.26-587.11, **353**
GL 2, 587.17-25, **171, 353**
GL 2, 587.25-588.8, **354**
GL 2, 588.12-13, **119**
GL 2, 588.15, **171**
GL 2, 588.16-589.8, **171**
GL 2, 588.24, **119**
GL 2, 589.5-9, **355**
GL 2, 589.9, **177**
GL 2, 589.9-596.16, **345**
GL 2, 590.26-592.18, **355**
GL 2, 591.24-25, **356**
GL 2, 592.12-14, **171**
GL 2, 592.22, **261**
GL 2, 593.14, **225, 228**
GL 2, 593.19-22, **296**
GL 2, 593.25-594.5, **356**
GL 2, 594.16, **62**
GL 2, 594.23, **225**
GL 2, 595, **543**
GL 2, 595.13-16, **277**
GL 2, 595.24-596.4, **357**
GL 2, 596.5-8, **171**
GL 2, 596.7-15, **357**
GL 2, 596.17, **177**
GL 2, 596.17-597.19, **345**
GL 2, 596.19-20, **358**
GL 2, 596.24-28, **358**
GL 2, 596.28-597.9, **358**

GL 3, 1.1, **177**
GL 3, 1.6-10, **360**
GL 3, 1.15-2.5, **361**
GL 3, 2.25, **177**
GL 3, 2.26-27, **360**
GL 3, 2.28, **180**
GL 3, 2.28-29, **361**
GL 3, 2.31-3.1, **171**
GL 3, 3.12, **62**
GL 3, 4.4, **171**
GL 3, 4.24, **180**
GL 3, 5.12, **180**
GL 3, 9.20-25, **171**
GL 3, 10, **606**
GL 3, 11.19-12.14, **171**
GL 3, 12.7, **171**
GL 3, 12.17-14.6, **171**
GL 3, 13.7-11, **134**
GL 3, 13.28-14.3, **363**
GL 3, 14.7-9, **362**
GL 3, 14.7-12, **171**
GL 3, 14.10-12, **362**
GL 3, 14.18-19.18, **179**
GL 3, 14.25-15.1, **171**
GL 3, 15.1, **180**
GL 3, 15.2-5, **171**
GL 3, 15.9-28, **171, 172**
GL 3, 16.13, **180**
GL 3, 16.19, **243, 362**
GL 3, 18.6, **180**
GL 3, 18.6-11, **171**
GL 3, 18.13, **168, 169, 171**
GL 3, 18.19, **180**
GL 3, 18.19-19.7, **171**
GL 3, 19.9-18, **168, 171, 362**

GL 3, 19.24 *sq.*, **171**
GL 3, 20.10-17, **537**
GL 3, 20.21-26, **544**
GL 3, 20.31-21.2, **362**
GL 3, 21.11-22.3, **171**
GL 3, 22-23, **360**
GL 3, 22.21-27, **171**
GL 3, 22.27-29, **171**
GL 3, 22.29-31, **171**
GL 3, 24.7, **169**, **179**
GL 3, 24.13, **176**
GL 3, 24.23, **376**
GL 3, 24.23-25.12, **137**
GL 3, 25.1-5, **373**
GL 3, 25.22, **376**
GL 3, 27.6, **243**
GL 3, 27.15 *sq.*, **271, 272**
GL 3, 27.23-25, **190**
GL 3, 31.16-20, **376**
GL 3, 34.23, **376**
GL 3, 35.3, **376**
GL 3, 35.7-9, **74**
GL 3, 37.8-10, **20**
GL 3, 39.21, **271, 272**
GL 3, 44.22-25, **277**
GL 3, 44.24 *sq.*, **260**
GL 3, 45.25-46.2, **190**
GL 3, 46.7-47.4, **190**
GL 3, 53.8-9, **571**
GL 3, 56.21-22, **366**
GL 3, 58 *sq.*, **277, 278**
GL 3, 58.5, **277**
GL 3, 58-59, **209**
GL 3, 60.2, **176**
GL 3, 60-92, **205**
GL 3, 61.3, **603**
GL 3, 63.7-10, **539**
GL 3, 63.21-65.13, **215**
GL 3, 65.21-79.23, **205**
GL 3, 66.4-11, **470**
GL 3, 67.22-68.7, **215**
GL 3, 68.19-70.3, **205**
GL 3, 69.5, **260**
GL 3, 69.19-70.3, **215**
GL 3, 69.21-23, **212**
GL 3, 69.24-27, **212**
GL 3, 70-71, **206**
GL 3, 70.3, **211**
GL 3, 70.4, **210**
GL 3, 70.4-5, **209**
GL 3, 70.4-6, **213**
GL 3, 70.4-13, **206, 212, 213**
GL 3, 70.4-71.6, **205-217**
GL 3, 70.6-8, **210**
GL 3, 70.6-13, **213**
GL 3, 70.11-13, **210**
GL 3, 70.13, **209, 213**
GL 3, 70.13-14, **206**
GL 3, 70.13-17, **209**
GL 3, 70.14-16, **206**
GL 3, 70.14-71.5, **212, 213**
GL 3, 70.17-19, **206**
GL 3, 70.17-20, **210**
GL 3, 70.20, **206**
GL 3, 70.20-71.3, **210**
GL 3, 71.1, **206, 210, 211, 216**
GL 3, 71.2, **184, 206, 215**
GL 3, 71.3, **206, 210, 215, 216**
GL 3, 71.3-5, **210**
GL 3, 71.5-6, **211**
GL 3, 73.14-15, **605**
GL 3, 74.10, **605**
GL 3, 75.7-8, **242, 288**
GL 3, 75.14-21, **23**
GL 3, 76.10-16, **274**
GL 3, 76.18-24, **215**
GL 3, 76.18-77.13, **205**
GL 3, 76.24, **73**
GL 3, 77.7-12, **205-217**
GL 3, 80.30-89.13, **205**
GL 3, 84.13-14, **27**
GL 3, 86.1-16, **602**
GL 3, 89.2-10, **602**
GL 3, 90.5, **273**
GL 3, 90.6, **606**
GL 3, 90. 6-9, **604**
GL 3, 90.6-12, **385**
GL 3, 90.6-14, **605**
GL 3, 90.13-14, **386, 608**
GL 3, 90.14, **390, 391**
GL 3, 90.14-91.2, **387**
GL 3, 90.20-21, **602**
GL 3, 91.3-4, **391**
GL 3, 91.5, **604**

GL 3, 91.5-7, **602**
GL 3, 91.6-7, **390**
GL 3, 91.20-22, **391**
GL 3, 91.22, **386**
GL 3, 91.26-27, **392, 563, 605**
GL 3, 93.1, **176**
GL 3, 93.2-105.14, **365**
GL 3, 93.4-8, **367**
GL 3, 93.17-18, **379**
GL 3, 93.19-20, **137**
GL 3, 93.20-22, **369**
GL 3, 94.15-20, **367**
GL 3, 94.22-25, **367**
GL 3, 95.13, **169**
GL 3, 95.26, **370**
GL 3, 96.1, **370**
GL 3, 96.13-16, **370**
GL 3, 96.23-24, **382**
GL 3, 97.4-5, **381**
GL 3, 97.17-19, **375**
GL 3, 99.3-4, **370**
GL 3, 100.5-6, **138**
GL 3, 100.5-10, **381**
GL 3, 100.15, **384**
GL 3, 101.8, **384**
GL 3, 102.12-14, **380**
GL 3, 102.14-19, **136, 380**
GL 3, 102.20-26, **381**
GL 3, 103.16, **379**
GL 3, 103.19-23, **379**
GL 3, 103.23-25, **382**
GL 3, 104.5-6, **369**
GL 3, 105, **258**
GL 3, 105.4-6, **369**
GL 3, 106, **256**
GL 3, 106.7 *sq.*, **235**
GL 3, 107, **259, 277**
GL 3, 107.2, **179, 258, 271**
GL 3, 107.22-109.3, **282**
GL 3, 107.23-277.10, **77**
GL 3, 107.24, **169**
GL 3, 107-278.6, **259**
GL 3, 108, **282**
GL 3, 108.1 *sq.*, **272**
GL 3, 108.5-116.9, **110**
GL 3, 108.9-10, **282, 591**
GL 3, 108.10-11, **282**
GL 3, 108.11, **169**
GL 3, 108.13, **241**
GL 3, 108.20-22, **86**
GL 3, 108.23, **591**
GL 3, 108.24-109.27, **282**
GL 3, 109.2, **591**
GL 3, 110.6-8, **378**
GL 3, 114.9-22, **368**
GL 3, 116.25-26, **538**
GL 3, 116.25-27, **111, 127, 567**
GL 3, 117.11-14, **542**
GL 3, 119.3.28, **271, 272**
GL 3, 120.3 *sq.*, **271, 272**
GL 3, 121.9-130.24, **78**
GL 3, 122.1-9, **128, 542**
GL 3, 122.2, **332**
GL 3, 122.9-123.1, **129**
GL 3, 122.14-20, **277**
GL 3, 123.13-124.3, **130, 133**
GL 3, 124.10, **169**
GL 3, 127.8, **78**
GL 3, 127.10 *sq.*, **271, 272**
GL 3, 128.19, **275**
GL 3, 129.12-17, **504**
GL 3, 129.13, **332, 538**
GL 3, 129,17, **78**
GL 3, 130.10-13, **494**
GL 3, 130.26-131.3, **131**
GL 3, 130.26-131.6, **542**
GL 3, 131.2, **96**
GL 3, 131.6-14, **504**
GL 3, 131.14-21, **133**
GL 3, 134.19-23, **494**
GL 3, 134.19-135.10, **121**
GL 3, 135.1-10, **105, 494**
GL 3, 145.16-23, **115**
GL 3, 145.16-146.6, **518**
GL 3, 146.10-15, **112**
GL 3, 150. 23-27, **504**
GL 3, 151.5, **593**
GL 3, 152.6, **593**
GL 3, 152.8-14, **134**
GL 3, 156.18 *sq.*, **271**
GL 3, 160.16-18, **372**
GL 3, 160.16-21, **137**
GL 3, 160.18, **371**
GL 3, 160.27-161.4, **137**

GL 3, 162.13-163.3, **261**
GL 3, 164.16-20, **129, 566**
GL 3, 166.25, **5**
GL 3, 166.29, **340**
GL 3, 179.26, **169**
GL 3, 182.13, **270**
GL 3, 183.20-196.22, **259**
GL 3, 196.7-8, **378**
GL 3, 196.9, **379**
GL 3, 202.11, **169**
GL 3, 206.19, **169**
GL 3, 210.10-224.21, **259**
GL 3, 211, **89**
GL 3, 211.5-6, **593**
GL 3, 211.19-27, **144**
GL 3, 215.21, **271**
GL 3, 224.23, **169**
GL 3, 225.10, **273**
GL 3, 226.6, **273**
GL 3, 226.22-227.5, **582**
GL 3, 231.4, **252**
GL 3, 231.17, **169**
GL 3, 231.17-21, **146**
GL 3, 231.17-232.3, **147, 148**
GL 3, 231.22, **277**
GL 3, 235 *sq.*, **133**
GL 3, 235.16, **240, 315**
GL 3, 235.16-18, **138**
GL 3, 236.3-5, **138**
GL 3, 239.13, **317**
GL 3, 239.13-20, **323**
GL 3, 241.4, **241**
GL 3, 241.4-15, **325**
GL 3, 242.14, **325**
GL 3, 246.24, **325**
GL 3, 247.4, **325**
GL 3, 247.24-27, **327**
GL 3, 249.17, **327**
GL 3, 250.11-20, **327**
GL 3, 251.15, **327**
GL 3, 254.16-23, **325**
GL 3, 257.16, **323**
GL 3, 258.1, **323**
GL 3, 258.1-264.15, **259**
GL 3, 258-264.19, **261**
GL 3, 259.18, **324**
GL 3, 260.17-261.5, **324**
GL 3, 261.16-21, **4**
GL 3, 264.7-8, **324**
GL 3, 264.16-19, **324**
GL 3, 264.20-266.10, **259**
GL 3, 267.5, **315**
GL 3, 267.6-278.6, **259**
GL 3, 269.3-9, **188**
GL 3, 274.16-17, **73**
GL 3, 278.7-377.18, **259, 340**
GL 3, 278.12, **54, 55, 419**
GL 3, 286.22, **260**
GL 3, 287.8-10, **384**
GL 3, 297.22, **74**
GL 3, 320.7-13, **261**
GL 3, 323.1, **260**
GL 3, 344.5, **260**
GL 3, 354.7-9, **216**
GL 3, 365.10, **260**
GL 3, 366.14-15, **74**
GL 3, 405.4, **257**
GL 3, 405.6, **14**
GL 3, 405.11, **251**
GL 3, 408.5, **243**
GL 3, 408.17 *sq.*, **261**
GL 3, 408.23-409.4, **72**
GL 3, 409.6-20, **260**
GL 3, 413.20 *sq.*, **260**
GL 3, 414.12, **260**
GL 3, 418.1-429.10, **4, 262**
GL 3, 426.11, **265**
GL 3, 430-440, **251, 395-410**
GL 3, 443.3-456.37, **77, 342**
GL 3, 445.39, **271**
GL 3, 449.1, **254**
GL 3, 449.8, **277**
GL 3, 449.22, **272**
GL 3, 457-515, **251**
GL 3, 459.4-461.14, **262**
GL 3, 460.1-2, 5-8, **565**
GL 3, 462.3, **87**
GL 3, 462.14-15, **648**
GL 3, 464.3 *sq.*, **272**
GL 3, 464.32-34, **537**
GL 3, 465.37-39, **366**
GL 3, 467.4-6, **73**
GL 3, 474.1, **366**
GL 3, 476.34, **366**

GL 3, 478.15-16, **366**
GL 3, 478.25, **246**
GL 3, 480.5 *sq*., **246**
GL 3, 480.33-481.4, **113**
GL 3, 482.21, **245**
GL 3, 482.22, **87**
GL 3, 488.16-17, **366**
GL 3, 492.15, **272**
GL 3, 492.32-33, **379**
GL 3, 493.2-3, **366**
GL 3, 496.18, **245**
GL 3, 497.18, **87**
GL 3, 498.33, **245**
GL 3, 500.6, **366**
GL 3, 503.12, **246**
GL 3, 505.32, **245**
GL 3, 507.12, **246**
GL 3, 507.31, **245**
GL 3, 511.12, **87**
GL 3, 514.32, **246**
GL 3, 514.20, **27**
GL 3, 515.19, **245**
GL 3, 519, **415**
GL 3, 519.6-12, **286**
GL 3, 519-527, **422**
GL 3, 520.3-17, **643**
GL 3, 520.10, **415**
GL 3, 520.15-17, **412**
GL 3, 520.16, **418**
GL 3, 520.19-20, **415**
GL 3, 520.23-25, **413**
GL 3, 520.32-36, **413**
GL 3, 521.33-36, **414**
GL 3, 522.16-19, **415**
GL 3, 522.34, **414**
GL 3, 523.2, **414**
GL 3, 523.23, **418**
GL 3, 524.16, **418**
GL 3, 525.1, **414**
GL 3, 525.16, **418**
GL 3, 525.16-21, **416**
GL 3, 525.18-19, **418**
GL 3, 527.17, **418**
GL 3, 528.10, **418**
GL 3, 531-533, **93**
GL 3, 542, **103**

Index des concepts et des termes

Quatre langues modernes sont utilisées dans le présent volume (anglais, espagnol, français, italien), en plus du latin, omniprésent, et du grec. Pour cet index, quand la chose était possible, nous avons privilégié la forme latine (en italiques) des termes désignant les concepts. Dans les autres cas, les entrées apparaissent sous leur forme la plus fréquente, et pour les termes grecs sous leur forme translittérée.

ablativus, **41, 42, 187, 335, 337, 599, 633, 636, 640, 642, 645, 649**
abréviation, **79, 81, 273, 527, 665**
absolutum (*nomen*, *pronomen*, *verbum*), **334-339, 361, 362, 545, 555**
accentus, **89, 173, 174, 178, 180, 236, 243, 251, 282, 287, 289, 299-306, 313, 339, 362, 391, 411-426, 466, 482, 527, 557, 570, 598, 633-635, 641-643, 650**
accidens (*partis orationis*), **176, 177, 179, 258, 288, 304, 306, 309, 323, 331, 341-345, 365, 367, 527, 538, 539, 547, 548, 554, 567, 570, 578, 579, 592, 604**
accidens (vs *substantia*, et voir aussi *sumbama*), **94-102, 107, 111-124, 125-138, 140-144, 373, 456, 492-496, 504, 509, 511-513, 516, 542, 555, 566**
accusativus, **23, 26, 42, 144, 148, 184, 215, 216, 296, 334-338, 370, 397, 470, 471, 618, 639, 646, 647**
actant, **141-149, 173**
actio, actus, **110, 111, 127, 128, 130, 133, 135, 137, 156, 161, 162, 172, 179, 246, 283, 320, 333-339, 362, 396, 537, 580, 595, 605, 607**
adfectus, affectus (et *diathesis*), **93, 130, 317, 320, 332, 333, 386, 387, 389, 391, 592, 603-605, 608**
adjectivum, **95-99, 111-113, 117-124, 126, 129-137, 205, 208, 211-217, 352, 354, 361, 507, 511, 512, 516, 518, 519, 535, 540-542, 545, 550-553, 580, 581, 614-617, 621**
adverbium, **110, 128, 130, 133, 135, 137, 163, 176, 205-220, 289, 322, 355-358, 370-372, 379, 382, 385, 390, 537, 539, 598, 601-608**
Afrique, **22-28, 197, 201, 204, 261, 305, 332**
agent, **129, 161, 333, 337, 340**
allégorie, **448, 486**
alphabet, **164, 188, 189, 191, 234, 568, 590, 665**
analogia, **187, 189, 243, 259, 268, 284, 587, 588, 645**
anaphorique (voir aussi *relativum*), **180, 347, 349, 351, 600**
antigraphe, **50, 55, 416, 417, 476**
antiqui, antiquissimi, veteres, vetustissimi, **183, 186, 187, 194, 208, 213, 215, 257, 264, 268, 295, 335, 337, 338, 340, 468, 469, 588**
appellativum, **95, 105, 111-124, 128, 132, 446, 447, 491-500, 514-519, 539-556, 575, 576, 613-632**
archétype, **43, 48, 258, 259, 276, 417, 418**
arrangement (des lettres, des mots), **640, 647**
articulus, **159, 163, 176, 342, 568, 582, 598, 613-630**

artigraphes, tradition artigraphique, **20, 21, 24-26, 44, 186, 189, 190, 192, 193, 207, 221-226, 236, 237, 258, 259, 263, 295, 299-301, 304, 344, 475, 562, 582, 593, 606**
aspiratio, **287-294, 300, 304, 305, 313, 531**
assibilation, **483**
assimilation, **232, 234, 284, 307, 308, 311, 312**
auctores (des exemples littéraires cités), **44, 183, 204, 206-218, 237, 250, 261, 268, 336, 338, 392, 453, 481**
auctoritas, **207, 208, 214, 264, 282, 335, 340, 439, 610**

bible, biblique, **3, 291, 443, 466, 473, 474, 527**
bibliothèque, **40, 41, 45, 50, 53, 528, 558**
bilinguisme, **166, 292, 293, 328**
biographie, **17, 22, 24, 198, 201, 249**
byzantin, **28, 30, 32, 197, 198, 308, 529, 530, 534, 597**

canons, **103, 104, 175, 221, 223, 526, 527, 529**
caroline, **3, 79, 269, 475**
casus rectus / *obliquus* (voir aussi au nom des cas), **140-149, 172, 173, 319, 321**
catégorisation, **358, 359, 593, 605, 613, 614**
causal (conjonction, connecteur), **138, 326, 369, 370, 381, 383**
chose (et "cosa", "thing"), voir *res*
citation (voir aussi *auctores*), **20, 21, 25, 39, 174, 175, 204, 206-219, 292, 340, 438-440, 484, 522, 523, 592-594, 634, 639-643**
cognatio, **283, 289, 292-294**
combinaison, combinatoire, **134, 135, 137, 138, 245, 290, 299-303, 309, 310, 323, 348, 350, 351, 354, 358, 362-364, 604**
commentaire (voir aussi *enarratio*), **32, 52, 53, 57, 89, 107, 257, 430, 445, 449, 456, 459, 490, 500, 574, 579, 582, 610, 640, 658**
communication (voir aussi "énonciation"), **283, 363**
complétif, **369, 378-381**
complétude, **86, 110, 136, 140-143, 155, 159, 160, 303, 335, 491, 572, 573, 603, 607**
composé, **23, 62, 80, 81, 173-175, 179, 180, 295, 302, 307, 310-313, 331, 339, 355, 356, 361, 483, 563**
composition, voir "plan"
comprehensio, **282, 300, 643**
comprehensivum (*nomen*), **554**
conceptio, **92, 351**
concordance, **553, 555, 633, 642, 646, 647**
conformatio, **353**
congruitas, **144, 145, 572**
conjugatio, **239, 240, 246, 281, 289, 339, 473, 474, 484, 525, 529, 552, 577**
conjunctio, **110, 135, 136-138, 154, 241, 289, 323, 324, 365-383, 403, 541, 591, 603, 633, 639, 644**
connecteur (voir aussi *conjunctio*), **135, 136, 174, 177, 365-383**
consignificatio (et "syncategorème"), **332, 366, 367, 491, 573, 603, 604, 607**
consonne, **104, 185, 187, 190-193, 205, 230, 234, 243, 283-290, 294, 299-313, 483, 530, 531, 590**
constituant, **149, 160, 282, 391, 605, 607**
constructio, **86, 134, 141-149, 155, 173, 259, 326, 327, 333, 337, 340, 371, 383, 573, 575, 581-583, 593, 594, 633, 639, 642, 646, 647**
consuetudo (voir aussi *usus*), **187, 189, 193, 207, 214, 218, 268, 338, 340**
contamination, **237, 250, 338, 416, 422, 430, 442**
contrastive (analyse, grammaire), **287, 363, 524**
corpus ("corps", "body"), **93, 94, 97, 98, 104-106, 109-121, 127, 130, 161, 162, 286, 352, 446-460, 496, 498, 499, 505, 537, 538, 579, 613, 621-623, 626, 627**

correction, voir *emendatio* et aussi *congruitas*, *latinitas*
correptio attica, **313**
cruces (de l'édition Hertz), **270**
culture grecque, **49, 52, 126, 158, 166, 194, 243, 244, 259, 260, 324, 597**
culture latine, **49, 194, 198, 324, 597**

dativus, **141-144, 148, 532, 633, 643, 645**
declinabilis, **358, 537, 582, 607, 608**
declinatio, **41, 42, 187, 189, 223, 234, 281, 343, 345, 357-361, 469, 525-534, 537, 552, 570, 607, 615, 619**
dédicace, **4, 22, 40, 41, 51, 198, 251, 254, 255, 257, 258, 260, 261**
définition, **86, 96, 99-107, 114, 120, 126, 136, 258, 332, 342, 366-368, 496, 536**
demonstratio (deixis, et "déictique"), **112, 115, 134, 135, 322, 347, 348, 351, 362, 383, 503-505, 517, 577**
deponens, **334-340, 633, 640, 642, 645**
dérivé, **22-24, 29-31, 87, 91, 93, 119, 120, 133, 170, 205, 206, 217, 234, 239-246, 348, 354, 397, 539, 544, 547-553**
dialecte, **178, 242, 243, 598**
dialectique, **90, 94, 128, 199, 200, 222, 320, 323, 332, 333, 459, 485, 490, 500, 573, 655**
diastasis, **306, 308, 309**
diastole, **414, 415**
diathèse verbale, **127, 130, 141, 142, 156, 162, 184, 283, 320, 321, 331-340**
diathesis, voir *adfectus*
dictio (voir aussi "mot"), **281, 282, 303, 368-373, 536, 537, 548, 551, 578, 591, 606**
diérèse, **296, 643**
differentiae, **105, 175, 202, 288, 472, 482, 570, 657**
diffusion, **37-55, 269, 275, 453**
digamma, **188, 192, 193, 243, 294**
diphthongos, **81, 185, 227, 236, 242, 243, 277, 295, 297, 308, 309, 526, 527, 643**
discretio, **348, 577**
doublet, **204, 205-209, 213, 216**

ecdotique, édition critique, **38, 177, 269, 400, 401, 432, 489**
écriture, **3, 16, 58, 63, 78, 249, 255, 264, 277, 414, 439, 440, 464, 465, 467, 475, 655, 658, 664**
elementum, **285, 286, 531**
ellipsis, elliptique (voir aussi "implicite"), **142, 337, 350, 647**
emendatio, correction, **38, 260, 261, 263, 270, 275, 399, 401, 412, 415, 418, 432, 667**
emprunt, **39, 40, 123, 281, 292, 295, 454, 455, 481, 484, 485, 575, 582, 615**
enarratio (lecture commentée), **20, 23, 24, 26, 33, 44**
enclitique, voir *inclinativus*
encyclopédie, **32, 34, 201, 221, 482, 521, 522, 611, 648, 661**
énoncé, voir *oratio*
énonciation (voir aussi "communication"), **348, 351, 363, 364**
enseignement (et "insegnamento", "teaching"), **4, 44, 91, 92, 214, 239, 244, 246, 443, 445, 465, 467, 469, 530-532, 558, 583, 609**
éolien, **192, 193, 241-244, 246, 598**
espèce (vs genre), voir *species*
essentia, **106, 137, 367**
établissement (du texte), **55, 216, 431**
ethnicum, **19-23, 28-30**
étymologie, **91, 187, 239-246, 277, 306, 339, 471, 472, 551-552, 564, 588, 611, 631, 636-638, 644-648**
euphonia, **193, 284, 296**
exception, **212, 213, 215, 273, 296, 300-302, 310-313, 333, 338, 592**
exemple, **19, 20, 22, 24, 26, 210, 273, 274, 292, 312, 323, 325, 338, 340, 355, 361, 368, 389, 418, 419, 422, 437, 446, 453-458, 470, 484, 558, 562, 569, 583, 640**
exercices rhétoriques, **176, 398, 404, 408, 409**

fable, **404-410**

fiche (et "scheda"), **31, 259, 261, 262, 273-277, 659-667**
figura, **285, 287, 355, 399, 548, 551, 52**
fontes (sources manuscrites), **38, 39, 77-81, 429-444**
fontes Artis Prisciani, voir les articles d'A. Garcea, M. Baratin, V. Lomanto, F. Bertini, M. Keller, L. Cristante, et **44, 89, 98-107, 109, 123, 169, 170, 203, 204, 239, 243, 245, 249, 258, 260, 268, 270, 276, 300, 306, 621**
fontes ceterorum operum Prisciani, **5, 49, 167-180, 404, 422, 423**

général, générique, voir *genus* (vs *species*)
genetivus, **42, 144, 194, 240, 241, 258, 288, 289, 334, 354, 398, 469, 470, 538, 633, 642, 645**
genus nominis, **207, 291, 335, 352-354**
genus verbi, **333**
genus (vs *species*), **99, 105, 107, 114, 119-122, 131, 133, 367, 492-497, 517, 537, 540-547, 591, 592, 614, 617-627, 631**
glose (*marginalia*, et "notes tironiennes"), **38, 40, 57, 60, 66, 78, 79, 130, 165, 199, 249, 274-278, 429-444, 459, 484, 489-501, 563, 571**
glossaire, **216, 278, 434, 437, 443, 656-658, 664**
grammaire générale, **368, 369, 524, 614, 619, 623-627, 632, 644**
grammaire grecque, **15, 90, 107, 117, 167, 174, 177, 291, 292, 317, 385, 474, 521-534, 598**

hellénophone, **44, 363, 524, 596**
hupokeimenon, **128, 132, 140, 504-506**

idiomata, **256, 259**
imperativus, **315, 339, 572, 594-596, 603**
impersonale (*verbum*), **146-148, 634, 638, 646**
implicite (voir aussi *ellipsis*), **20, 33, 128, 143, 144, 147, 148, 607, 638**
inclinativus (enclitique), **173, 178, 362**
incorporalis, **93, 94, 100, 101, 111, 113, 116, 117, 446-452, 455, 457-460, 496-499, 621**
indeclinabilis, **186, 245, 342, 358, 367, 608**
infinitum (*nomen*), **42, 109, 130, 342-346, 360, 363, 537, 543-547, 618-622, 630**
infinitus (*modus*), **127, 240, 317, 324, 327, 339, 634, 648**
innovation, **42, 148, 237, 453, 492, 578, 599, 627**
insulaire, **249, 255, 269, 419, 434, 463, 470, 473, 475-478**
interjectio, **156, 163, 169, 291, 385-392, 412, 563, 602-607**
interrogatif (subjonctif), **326, 327**
interrogatio, interrogativum, **109, 120, 128, 129, 131, 133, 319, 342, 347, 360, 496, 509-511, 514, 515, 542, 545, 547, 552, 553, 555, 600, 616**
intonation, voir *sonus*
*intransitiva (*persona), *intransitive*, **172, 175, 179, 180, 577**
intransitivation, **337**
inversion, **633, 642, 646, 647**
irlandais, **40, 45, 48, 57-63, 66, 445, 446, 450-452, 455, 457, 473, 477, 666**

katêgorêma, **140-142**

latinitas (et traités *de latinitate*), **71, 207, 224, 257-259, 264, 450, 468, 472, 598**
lectio (leçon manuscrite, "lezione", "reading"), **55, 79-81, 267, 269, 395-410, 434, 448, 475-477, 565**
lekta, **90**
lexique, **30, 44, 49, 52, 160, 162, 209, 216, 217, 229, 243, 281, 284, 293, 295, 308, 359, 386-388, 422, 432-435, 490, 569, 571, 578, 598, 624, 657**
lieu de naissance (de Priscien), voir "biographie"
linguistique, **37, 53, 62, 85-92, 104, 213-217, 239, 244, 249, 268, 277, 281-284,**

288, 291-294, 340, 347, 362, 504, 512, 513, 633, 655
linguistique historique, **174**
litera, littera, **164, 188-194, 221-237, 243, 244, 258, 259, 264, 281-297, 299-313, 411-415, 530-532, 535, 536, 568, 569, 589-591, 633, 636, 637, 640, 643, 648**
livre du maître, **38, 465**
logique, **87, 88, 96, 107, 125-127, 134, 137, 149, 319, 368, 374, 375, 456, 461, 485, 490, 497, 604, 624, 637, 655**

manuel (et "manual", "manuale"), **32, 170, 200, 201, 251, 253, 254, 342, 411, 413, 463, 466, 467, 476, 529, 547, 558, 559, 661**
manuscrit (et "codice"), voir les articles de L. Holtz, A. Ahlqvist, E. Antonets, M. De Nonno, M. Passalacqua, F. Cinato, P. De Paolis, et **3, 17, 66-69, 177, 199, 209, 395-402, 464-467, 475-477, 481, 489, 490, 525-527**. Voir également l'index des manuscrits.
marginalia (voir aussi "glose"), **249, 274, 431**
materies, **282**
metabasis, voir *transitio*
méthodiste, **638, 648**
mètre (métrique, métricien), **3, 4, 193, 198, 223, 236, 256, 258, 262, 277, 282, 301, 304, 313, 557-583, 656**
minuscule, **3, 77-79, 414**
mode de signifier, modisme, **515-518, 588, 592, 607**
modus (*verbi*), **315-329, 334, 594-596, 602-604, 646**
morphème, **194, 302, 312, 353, 354, 359**
morphologie, **138, 178, 179, 204, 205, 281, 299-313, 331, 332, 341-364, 392, 453, 525, 536, 537, 554-556, 560, 569, 570, 573, 600, 603, 614**
mot (et "palabra", "parola", "word", et voir aussi *dictio*), **81, 85-92, 164, 165, 176, 245, 246, 282, 290, 295, 302, 303, 307, 310-313, 328, 366, 369-383, 536, 551, 571, 572, 591, 603, 607, 644**
mutatio, commutatio, **224, 225, 281-284, 289, 295-297, 395-397, 569, 570**

narration, **403-410**
nomen, **85-89, 92, 97, 109-124, 127-129, 155, 185, 245, 246, 342, 352, 446, 536-556, 579, 613-632**
nomen adjectivum, *appellativum vel commune*, *interrogativum*, *proprium*, etc., voir *adjectivum*, *appellativum*, etc.
nominatio, **134, 157, 492, 516**
nominativus, **42, 86, 145-149, 172, 173, 293, 362, 316-321, 359, 362, 504, 526, 527, 533, 577, 633, 638, 645, 647**
nota, **190, 233, 285, 412, 605**
note tironienne (voir aussi "glose"), **249, 441**

onomatopée, **392**
opuscula, **43-47, 51-54, 198, 665**
oratio (énoncé, phrase, sentence), **85, 86, 89, 110, 134-138, 155, 159-161, 244, 282, 313, 319, 321, 328, 332, 351, 372-383, 491, 498, 536, 591, 603, 606, 607**
ordo (ordre), **110, 111, 114, 115, 122, 161, 309, 344, 365-367, 375, 572, 639**
orthographe, **70, 228, 231, 282, 295, 299, 304, 307-312, 420, 573, 642-644, 656, 657, 663**

paraphrase, **48, 50, 171, 175, 252, 275, 468**
paronyme, **87, 491**
pars orationis, **20, 85, 89, 109-111, 114, 116, 124, 155, 176, 178, 258, 361, 366, 368, 371, 373, 379, 490, 644**
participium, **176, 316, 327, 332, 342, 357, 399, 581, 591, 617, 637, 644**
passif, **89, 127, 130, 162, 188, 283, 331-340, 594, 605, 640, 645, 646**
passio, **127, 133, 156, 161, 162, 334, 335, 338-340, 386-389**
pédagogie, **19, 37, 38, 41-44, 47, 54, 178, 200, 215, 222, 443, 534, 607, 615, 619**

persona, **128, 129, 173-175, 178-180, 347-354, 359, 360, 493, 504, 517, 542, 543, 546, 592, 593, 600**
philosophe, philosophie, voir le chap. 3.1. *Les sources en arrière-plan* (**83-149**) et **53, 222, 283-286, 371, 389, 448, 485, 486, 489-492, 515, 519, 523, 587, 588, 604, 610, 611, 636**
phonétique, phonologie, **189-194, 229-234, 281-297, 299-313, 392, 453, 482, 483, 525, 589, 642, 643**
phrase, voir *oratio*
plan (de l'*Ars Prisciani*), voir le chap. 4.1. *La composition interne* (**247-278**) et **51, 453**
poème, **3-17, 44, 46-49, 197, 198**
polysémie, **339, 340, 390, 519, 602**
potestas, **285, 288, 590**
praefatio, **3-5, 47, 51, 253-257, 262-265, 272, 368, 464, 590, 597**
praepositio, **110, 136, 156, 163, 176, 289, 307, 310-313, 371-376, 483, 604, 608**
pragmatique, **355, 390**
prédicat, **94-98, 121, 134, 139-149, 316, 320, 332, 333, 491, 516**
préfixe (voir aussi "composé"), **302, 311, 331, 335**
préposition, voir *praepositio*
pronomen, **42, 62, 109-112, 118, 122, 124, 128-137, 167-180, 272, 273, 341-364, 370, 371, 492, 503-519, 537, 543-546, 552, 560-582, 599-601, 642**
pronuntiatio, **185, 231, 243, 285-287, 294, 300, 303, 308, 313, 413, 482, 483, 525, 530, 588-590, 643**
proposition, **85, 86, 111, 112, 129, 135-138, 149, 321, 327, 332, 366-368, 375-377, 383, 491, 577, 628, 644**
proprium, **87, 88, 112-115, 128, 134, 342, 345, 351, 414, 446-449, 456, 494, 515-519, 539, 540, 575, 592, 593, 614-620, 623-627, 629**
prosodie, **40, 191, 193, 223, 227, 417, 420, 482-484, 528, 536, 557, 568, 573, 642, 643**
qualitas (*substantiae*), **88, 112-124, 126-137, 316, 344, 345, 352, 391, 447, 454-456, 492, 493, 500, 503-519, 537-548, 568, 579, 615, 617, 621, 630, 631**
quam, 370
quantitas (*substantiae*), **95-98, 112, 117-124, 128-133, 356, 498, 506, 507, 511, 540-543, 546, 615, 617**
quantité (vocalique ou syllabique), **287-289, 292, 312, 313, 339, 484, 563, 570**

ratio, **88, 216, 217, 282, 284, 296, 307, 591, 592, 640**
recensio, **254, 270, 274-276, 416, 433**
reciprocatio, **173, 174, 179, 180, 338-340, 349, 362, 364**
référence, référent, **111, 112, 124-129, 134, 162, 165, 332, 343, 345, 348, 352, 353, 360, 491, 504, 518, 519, 540, 543, 575, 601, 613, 615, 619, 620, 627,-630**
réfléchi, voir *reciprocatio*
regula, **215, 222-225, 237, 240, 257, 258, 272, 289-296, 299, 302-313, 411, 526, 529, 565**
relativum (voir aussi "anaphorique"), **95, 96, 180, 342, 347, 351, 360, 550, 553, 555, 634**
renvoi, **25, 26, 168, 169, 338, 385, 453, 530, 560, 641, 642**
res (et "chose", "cosa", "thing"), **86-88, 93, 100, 102, 105, 106, 114, 117, 246, 381, 446, 447, 449, 455, 457, 459, 460, 491, 492, 494-497, 513, 516, 537, 538, 541, 601, 613, 615, 621-631, 636**
rhétorique, **43, 44, 126, 222, 223, 251, 266, 395, 403, 404, 409, 410, 465, 485**

scheda, voir "fiche"
schédographie, **529**
schulgrammatik, schultradition, **221, 258, 342**
sémantique, **89, 91, 113, 121, 122, 135, 137, 178, 179, 312, 313, 316, 317, 322-328, 333, 334, 338, 340, 341-364, 368, 376,387-391, 431, 489-501, 509, 517, 519, 603, 613-632**

semi-voyelle, **190, 229, 290-294, 309, 530, 531, 589, 590**
sententia, **136, 282, 334, 335, 366, 372, 379, 380, 464, 536, 571, 572**
sermo, **231, 350, 498, 517**
signe, **285, 294, 591, 602-606, 608, 636**
significatio, **115, 288, 331-340, 342-344, 361, 365, 369, 385-387, 390, 491, 492, 536-537, 545, 546, 579**
soloecismus, **474, 593**
sonoritas, voir *euphonia*
sonus (voir aussi *vox*), **85, 100, 101, 194, 229, 230, 244, 245, 283-287, 289, 290, 300, 301, 303, 306, 307, 433, 531, 590, 606, 608**
sources, voir *fontes*
species (vs *genus*), **93, 95, 99, 105, 107, 111, 119-121, 492-497, 516, 537, 539-541, 544, 591, 617, 623, 624, 626, 630-632**
stemma, **38, 45, 418, 458**
stoïcisme, **85-90, 97-102, 109, 111, 114-116, 118, 122-124, 128, 134, 136, 139-149, 162, 199, 315-322, 328, 334, 342, 374, 375, 387, 389, 498**
structure syntaxique, **142, 376, 593**
subjectum, **115, 116, 332, 491, 497, 504, 505, 508, 510, 579**
subjunctivus, **241, 315-317, 322-328, 602, 603, 633, 637, 642, 646**
subscriptio, **16, 17, 198, 256, 260, 261, 267, 271-273**
substantia, voir les articles de S. Ebbesen, A. Luhtala, A. Garcea, J. Brumberg-Chaumont, C. Codoñer, J.-M. Fournier-V. Raby, et **162, 288, 332, 352, 367, 373, 456, 492, 493, 576**
sujet (grammatical), **359, 362, 638, 646**
sujet (vs prédicat), **95, 96, 112, 115-117, 121, 122, 140, 144, 148, 332, 504-517, 596**
sumbama, parasumbama, asumbama, **89, 128, 142-148**
suppositum, **115, 128, 332, 504, 506-508, 510, 514, 538**
syllaba, **86, 191, 223, 230, 235, 281-297, 299-313, 411-414, 423, 482, 528, 532, 536, 563, 565, 571, 591, 633, 643, 644**
synérèse, **526, 527, 562**
synonyme, **87, 437, 621**
syntagme, **135, 137, 138, 358, 371, 372**
syntaxe (voir aussi *constructio* et "structure syntaxique"), **200, 272, 273, 333, 340, 363, 364, 376, 386, 392, 453, 525, 538, 553, 555, 569, 570, 573, 574, 593, 603, 627, 639, 642, 646-648**

témoin, **37, 38, 43-55, 175, 177, 255, 269, 271, 274, 275, 277, 416-420, 429, 436-443, 465, 475, 494, 499**
tempus (*syllabae*), **286, 288, 300, 304**
tempus (*verbi*), **281, 315, 331, 594-596, 607, 646**
théologie, **492, 497, 523, 610**
titre (des œuvres de Priscien), **43, 177, 178, 250-259, 260, 262, 267, 272, 277, 660, 663, 665, 666**
toponyme, **19-21, 24, 25, 28, 29, 60, 61, 236, 261, 412, 470, 471, 625**
tradition artigraphique, voir "artigraphes"
tradition des manuscrits, **38, 43-48, 68, 69, 79, 80, 250, 254, 269-277, 345, 396, 402, 411-426, 429-431, 434, 475, 558, 560, 653-667**
tradition du texte imprimé, **251-253, 257, 276, 662**
tradition grammaticale (voir aussi "artigraphes"), **87, 90, 95, 96, 107, 178, 214, 215, 229, 239-242, 246, 260, 268, 282, 283, 285, 290-292, 296, 297, 306, 339, 374, 385, 386, 389-391, 588, 602, 609, 614, 633**
tradition grecque (héritage grec), **113, 257, 268, 292, 296, 305, 341, 344, 385, 529, 590**
traduction, **31, 32, 44, 49, 86, 88, 93, 96, 105, 107, 113, 126-130, 135, 153-166, 167, 170, 171, 174, 176, 177, 251, 277, 300, 306, 309, 333, 334, 387, 395-410, 504, 513, 524, 640**
transitio (*metabasis*), **144, 145, 172-176, 179, 180, 337-340, 348, 349, 362, 577**

transmission (voir aussi “diffusion”), **17, 116, 154, 158, 166, 252, 411, 413, 416, 430, 465, 574, 656-662, 666**
typologie de manuscrits, de gloses, **45, 46, 430, 432, 433, 443, 658**
typologie linguistique, **137, 228, 230, 292, 362, 619**

universaux, **489-501**
usus (voir aussi *consuetudo*), **86, 194, 214, 215, 250, 327, 335, 340, 422, 554, 592**
variante de manuscrits, de gloses, **80, 81, 261, 266, 345, 413, 433, 436, 448, 458**
variante morphologique, lexicale, **207, 208, 336, 338, 340, 386, 387, 555**
verbum, voir les articles d’A. Garcea, M. Baratin, G. Calboli, P. Flobert, et **85, 89, 110, 111, 122, 154, 161, 162, 165, 175, 193, 357, 359, 371, 376, 382, 483-485, 516, 538, 573, 581, 592, 593, 603-606, 642, 644-646**
verbum (son étymologie, sa dénomination), **241, 246, 473, 636, 644**
verbum substantivum, **134-136, 491, 616**
vernaculaire, **40, 347, 437, 599**
vers (voir aussi “ mètre”), **32, 48, 313**
veteres, *vetustissimi*, voir *antiqui*
vis, **343, 367, 604**
vocabulaire, voir “lexique”
vocativus, **359-363, 592, 640, 645**
vox, **99-102, 240, 281-286, 359, 391, 433, 489, 491, 492, 498-500, 532, 536, 606, 608**
vox verbi, **89, 331-340, 642**
voyelle, **86, 104, 190-193, 228, 229, 241-243, 282, 286-292, 295, 300-309, 414, 483, 526, 531, 590, 633, 643**